CT 299
23843

ACADÉMIE ROUMAINE

SOCIÉTÉ ROUMAINE
D'ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST-BYZANTINES IV

Editura TRINITAS

ACADEMIA ROMÂNĂ
BIBLIOTECA I.S.S.E.E.
Cota CII 299
Inventar - 23843

ÉTUDES BYZANTINES
ET
POST-BYZANTINES

Lucrarea a fost tipărită cu sprijinul
Ministerului Culturii și Cultelor și al
Centrului Cultural Elen PANELLINION din Iași

ACADÉMIE ROUMAINE
SOCIÉTÉ ROUMAINE D'ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST-BYZANTINES IV

recuillies et publiées par

Emilian Popescu et Tudor Teoteoi

INSTITUTUL DE STUDII
BIBLIOTECA
SUD-EST EUROPENE

Editura Trinitas
Iaşi, 2001

ISBN 973-8179-38-6

ACADÉMIE ROUMAINE

SOCIÉTÉ ROUMAINE D'ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST–BYZANTINES, IV

TABLE DES MATIÈRES

EMILIAN POPESCU, **Qui est l'auteur de l'Acte du martyre de Saint Sabas "le Goth"? Quelques considérations autour d'une nouvelle hypothèse** 7

DAN GH. TEODOR, **Médaillons byzantins à symboles chrétiens des IVe–VIIe siècles de l'espace carpato-danubiano-pontique** 19

ERNEST OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU, **From the Late Antiquity to the Early Middle Ages – The Byzantine coins in the territories of the Iron Gates of the Danube. From the second half of the 6th century to the half of the 8th century** 29

ALEXANDRU MADGEARU, **The Curch Organization of the Lower Danube Between 961 and 1020** 71

GHEORGHE MĂNUCU-ADAMEȘTEANU, **Les invasions des Pethénègues au Bas-Danube (1027–1048)** 87

COSTEL CHIRIAC, **Un nouveau sceau de Grégorios Mavrokatakalon découvert à Oltina (départ. de Constanța)** 113

FLORINA FODAC, **Manuel I Komnenos (1143–1180) and the Universal Empire. The last Attempt of "renovatio Imperii" before the IVth Crusade** 123

ȘTEFAN ANDREESCU, **The Metropolitanate of Halicz and the Bishopric of Asprokastron. A few Considerations** 141

OCTAVIAN ILIESCU, **Emissions monétaires moldaves pour Kilia en 1426–1428** 153

VASILE MUNTEAN, **Les relations roumano-byzantines au Moyen Age. Nouvelles précisions** 167

TUDOR TEOTEOI, **L'aigle impérial en tant que motif littéraire et source d'histoire comparée** 181

PETRE Ș. NĂSTUREL, **Présences valaques (aroumaines) à Coron et en Morée** 199

DAN IOAN MUREȘAN, **Rêver Byzance. Le dessein du prince Pierre Rareș de Moldavie pour libérer Constantinople** 207

ADRIAN MARINESCU, **The Hierarchs' Catalogue of Monastery St. Catherine in Mount Sinai** 267

PETRE GURAN, **A propos de la "translatio Imperii". Le témoignage iconographique de la légende de Barlaam et Josaphat** 291

MIHAI ȚIPĂU, **Titular Metropolitan of Asia Minor in Walachia (17th–19th Century)** 319

EMILIAN POPESCU, **Deutschland und die Anfänge der rumänischen Byzantinistik** 327

SERGIU HAIMOVICI, **L'étude d'un lot de faune provenu d'un sondage archéologique exécuté en dehors de la muraille d'enceinte de la cité de Tropaeum (Adamclisi)** 341

QUI EST L'AUTEUR DE L'ACTE DU MARTYRE DE SAINT SABAS "LE GOTH"?
Quelques considérations autour d'une nouvelle hypothèse

EMILIAN POPESCU

La passion (*passio*) de Saint Sabas "le Goth" a préocupé un nombre considérable de chercheurs, à son sujet étant écrites non seulement de nombreuses études, mais aussi des livres[1]. La principale raison de cette attention spéciale accordée à un document hagiographique réside dans son contenu riche en informations historiques originales. À juste raison, un des plus grands hagiographes du XXe siècle, Hyppolite Delehaye, le caractérisait comme "une des perles de l'hagiographie antique en même temps qu'une source de l'histoire de l'Église des Goths'"[2]. En effet, il a contribué à décrire la vie sociale, politique et religieuse de la zone ou s'étaient établis les Goths et où ils avaient constitué de solides formations politiques connues globalement sous le nom de "Gothia Romana"[3]. L'espace

---

[1] L'acte du martyre du Saint Sabas edité par: H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mesie*, Anal. Boll. 31, 1912, p. 216-224; Knopf G. Krüger, *Ausgewählte Martyrerakten*, 3. Aufl., Tübingen, 1929. Des traductions en roumain: *Fontes Historiae Daco-Romanae* (FHDR), II, Bucarest, 1970, p. 711-714 (textes choisis); Vasile Sibiescu, în GB, 31, 1972, 3-4, p. 385-388; Pr. conf. Ştefan Alexe, *1600 de ani de la moartea Sfântului Sava "Gotul"*, BOR, 1972, p. 557-568 (traduction intégrale et commentaires); Ion Rămureanu, *Actele martirice* (PSB, 11), Bucarest, 1982, p. 318-324. Études et commentaires: B. Pfeilschifter, *Kein neues Werk des Wulfila*. Festgabe Alois Knöpfler zur Vollendung des 60. Lebensjahres, München, 1907, p. 192-224; J. Mansion, *Les origines du christianisme chez les Goths*, Anal. Boll., 33, 1914, fasc.1, p. 5-30; J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris, 1918, p. 42, 422, 423, 429-432, 436, 473; H. Delehaye, *Les passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921, p. 145-150; J. Mansion, *À propos des chrétientés de Gothie*, Anal. Boll., 46, 1928, fasc. 3-4, p. 365-366; Ion Dinu, *Citind martiriul Sfântului Sava "Gotul"*, dans Tomis, 15, 1941, 12, p. 7-19; E. A. Thompson, *The Visigoths in the time of Ulfila*, Oxford, 1960; Enrica Follieri, *Saba Goto et Saba Stratelata*, Anal. Boll. 80, 1962, p. 249-397; P. S. Năsturel, *Les actes de Saint Sabas le Goth* (BHG, 3, 1607). Histoire et archéologie, RESEE, 7, 1969, 1 p. 175-197; Herwig Wolfram, *Geschichte der Goten*. Von den Anfangen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts. Entwurf einer historischen Ethnographie, München, 1979, p. 73, 86, 91, 92, 94 sq., 117, 118, 120-123, 126 sq.; Emilian Popescu, *Christianitas Daco-Romana*. Florilegium studiorum, Bucarest, 1994, p. 112-116, 161-173.

[2] H. Delehaye, *Saints de Thrace*, p. 291; J. Mansion, *Les passions des martyrs*, p. 148.

[3] Ev. Chrysos, Τὸ Βυζάντιον καὶ οἱ Γότοι, Thessalonique, 1972; idem, *Gothia Romana. Zur Rechstlage des Föderatenlandes der Westgoten im 4. Jahrhundert*, Dacoromania. Jahrbuch fur östliche Latinität, Freiburg-München, 1, 1973, p. 53-64.

géographique de ces formations incluait le sud de la Moldavie, de la Bessarabie et le nord-est de la Valachie, ayant le centre militaire-administratif dans la zone de Buzău[4].

L'acte du martyre nous offre d'importants renseignements sur la vie, l'activité missionaire et la fin de Saint Sabas, qui mourut martyrisé, étant noyé dans la rivière de Buzău (*Mousaios*). À la rédaction de cet "Acte" a dû contribuer certainement le prêtre Sansalas qui en tant que témoin oculaire, connaissait la vie et les exploits du brave missionaire et pût les transmettre, en vue de leur rédaction, à des ecclésiastiques de l'entourage de l'évêque Bretanion de Tomis, ce qui expliquerait la bonne documentation scripturaire et la langue grecque, très soignée, de la rédaction[5]. Selon une autre opinion, la rédaction de l'Acte aurait été réalisée au nord du Danube, en Gothie (la Dacie est-carpatique) par un prêtre inconnu ou par Sansalas lui-même[6]. L'acte du martyre, rédigé sous la forme d'une lettre d'information que l'Église de Gothie adressait à l'Église de Cappadoce et à toutes les paroisses de là-bas, conduites à l'époque par Saint Basile le Grand, accompagnait les reliques du Saint, et l'accord pour leur envoi était donné par la volonté du *presbyterium* (διὰ θελήματος του πρεσβυτερίου)[7].

En ce qui concerne le moment de la rédaction de l'Acte, il n'y a pas de divergences d'opinions, étant admises les années 373 ou 374, donc bientôt après la naissance au ciel du Saint, qui avait eu lieu le 12 avril 372, tel que le précise la partie finale du texte. Dans l'action de recherche des reliques et de leur translation du "barbaricum" en territoire romain (byzantin, εἰς τὴν Ῥωμανίαν) s'était impliqué personnellement, à la demande de Saint Basile le Grand, le gouverneur militaire de la province de Scythia (*dux provinciae Scythiae*), Iunius Soranus, originaire de Cappadoce et ami du grand hiérarque[8].

L'hypotèse récente énoncée dans le titre de notre commentaire à propos de l'auteur de l'Acte appartient à Constantine Zuckerman, qui l'a publié en 1991, dans une ample étude consacrée aux Pères Cappadociens et aux Goths[9]. À ce que je sache,

---

[4] Em. Popescu, *Le christianisme dans le diocèse de Buzău jusqu'au VIIe siécle*, dans le vol. *Christianitas...*, p. 157-162.

[5] Pfeilschifter, *op. cit.*, p. 210; Delehaye, *op. cit.*, p. 291; Em. Popescu, dans *Christianitas...*, p. 112-116.

[6] I. Rămureanu, *op. cit.*, p. 315-339.

[7] Delehaye, *op. cit.*, p. 221, 8 .

[8] *Epistula 155*, dans Saint Basile, Lettres. Texte établi et traduction par Yves Courtonne, Paris 1961 (Belles Lettres), tome 2, p. 80-81; Wolf-Dieter Hausschield, *Basilius von Kaisarea, Briefe*. Zweiter Teil, eingeleitet, übersetzt und erläutert, Stuttgart, 1973 [Bibliothek der griechischen Literatur, Bd. 3], p. 75-76 et L'acte du martyre du Saint Sabas chez Delehaye, *op. cit.*, p. 221.

[9] Constantine Zuckerman, *Cappadocian Fathers and the Goths, A. Scythian presbyter Ascholius, the biographer of St. Sabas the Goth*, dans *Travaux et Mémoires* [College de France. Centre de recherches d'histoire et civilisation de Byzance], vol. 11, Paris, 1991, p. 473-479.

l'auteur de l'hypotèse est originaire de Russie et immigré à Paris, son origine pouvant expliquer éventuellement son intérêt pour nos contrées.

Zuckerman se propose de montrer où réside l'origine des actuelles controverses au sujet de l'auteur et de la rédaction de l'Acte et de suggérer une solution qui aurait à ses yeux l'avantage de la simplicité: il espère pouvoir montrer que les données contenues dans les manuscrits des lettres de Saint Basile peuvent offrire la solution. En même temps, il se propose de faire certaines remarques au sujet de l'Acte, soulignant que l'auteur de celui-ci n'est autre que l'un des déstinataires des lettres[10].

La thèse que Zuckerman essaie de soutenir peut être résumée comme suit. L'auteur de l'Acte du martyre est le moine et prêtre (*presbyteros*) Ascholius de Scythia Minor. Le nom de celui-ci et sa qualité ne sont mentionnés qu'une seule fois au début de la lettre nº 154 de Saint Basile[11]. Mais, en lisant le texte de cette lettre, on constate qu'il ne contient ni même le moindre détail au sujet de Saint Sabas. Or, une telle lettre pourrait être envoyée à n'importe quel ecclésiastique orthodoxe de l'empire byzantin[12]. En fait, Saint Basile remerciait Ascholius seulement d'avoir eu l'initiative de lui écrire et loue son zèle à l'égard de Saint Athanase le Grand, récemment endormi dans le Seigneur (le 3-4 mai 373), en exprimant en même temps l'espoir que l'echange des lettres va continuer.

Toutefois, Zuckerman considère que Saint Basile avait adressé à Ascholius deux autres lettres encore, nos 164 et 165, qui renfermeraient des détails concernant la situation religieuse au Bas-Danube, les persécutions qui y avaient fait de nombreuses victimes, donc Saint Sabas aussi, en tout cela étant impliqué le moine et prêtre en question. Mais, dans les éditions parues jusqu'à présent, le destinataire de la lettre no 164 est indiqué Ascholius, évêque de Thessalonique[13], et dans le cas de la seconde (165), reconstituée par les éditeurs, la même personne. Zuckerman considère que le véritable destinataire devrait être le moine et prêtre scythe Ascholius[14], et qu'entre

---

[10] Idem, *op. cit.*, p. 474: "This note aims to trace the origin of the existing controversies and to suggest a solution which has, in our eyes, the advantage of simplicity: as we hope to show, the manuscript data provide a reliable clue. We will then add some observations on the text of the Passio, for - as we will argue elaborating upon a suggestion already made - its author is none other than the adressee of Basil's letters".

[11] Ἀσχολίῳ μονάζοτι και πρεσβυτέρῳ.

[12] Constatation aussi de Zuckerman, *ibidem*.

[13] Ἀσχολίῳ ἐπισκόπῳ Θεσσαλονίκης. Le même destinataire chez Wolf-Dieter Hausschield, *op. cit.*, p. 86: "An Ascholius, den Bischof von Thessalonike".

[14] Courtonne (*op. cit.*, p. 100) considère en tant que déstinaitaire Ascholius de Thessalonique (Ἀσχολίῳ ἐπισκόπῳ Θεσσαλονίκης), mais W. D. Hausschield a des doutes et a mis le nom d'Ascholius de Thessalonique entre parenthèses, et dans la note 184 il adopte l'hypothèse de Pfeilschifter (*op. cit.*, p. 223), qui parle de Bretarion, l'évêque de Tomis.

celui-ci et son homonyme de Thessalonique il n'y aurait aucun rapport, mais seulement une simple coïncidence de noms. Le principal argument qui le determine à soutenir cette opinion serait que dans les manuscrits des lettres de Saint Basile, notament celles de la catégorie A, Ascholius apparaît comme destinataire de trois lettres: 154, 164, 165. La valeur supérieure des manuscrits de la catégorie A par rapport à ceux de la catégoire B a été reconnue par plusieurs spécialistes, qui ont souligné la précision des noms et l'ordre des lettres plus près de l'original[15]. Il faut préciser néanmoins que dans les manuscrits de la catégorie A, le destinataire des deux lettres 164 et 165 n'est pas désigné de la même manière que dans la lettre 154, puisque dans les deux manque la mention de moine et de *presbyter* (μονάζον καὶ πρεσβύτερος), ce qui permet de penser à une toute autre personne.

Zuckerman continue son argumentation, affirmant que desormais il ne faut plus admettre que Saint Basile avait entretenu une corespondance avec un évêque, fut-il Ascholius de Thessalonique ou Bretanion de Tomis, mais avec un humble presbyter et moine. Dans ce cas, la précision fait dans l'Acte, que l'envoi des reliques en Cappadoce a été approuvé par le *presbyterium* (διὰ ψελήματος του πρεσβυτερίος) et non par un hiérarque, serait, elle aussi, suggestive et normale.

Le *presbyterium*, un collège formé par des prêtres, parait avoir joui d'une large autonomie au sein de l'éparchie de Scythia, puisque celle-ci, étant trop grande, ne pouvait pas être administrée par le seul évêque de Tomis connu jusqu'à présent. Une telle situation aurait pu être caractéristique pour le IVe siècle, lorsque, selon les informations fournies par Sozomène et Théodoret, Scythia, bien qu'elle eût de nombreuse villes, villages et cités, était conduite par un seul évêque qui siégeait dans la métropole tomitaine[16].

Dans la structure de l'argumentation de Zuckerman, ce qui nous semble curieux c'est la manière dont le prêtre et le moine (le hiéromoine) Ascholius est entré en correspondance avec Saint Basile: il aurait appris l'intention de Iunius Soranus

---

[15] Zuckerman *op. cit.* p. 476: "In fact, in each manuscript Ascholius' ecclesiastical position is mentioned only once, in the superscription of Ep. 154. Thus only one indication either bishop or monk and presbyter has its source in the earliest collection of Basil's letters. Even if no other indicator existed to guide our choise, it would have been difficult to image why a famous bishop should be transformed into an obscure monk. The logic of an opposite transformation is obvious. But there is more to it. The reading are overwhelmingly more precise and the arrangement of letters is closer to the original than in B'". Pour soutenir ses affirmations, l'auteur cite la bibliographie suivante: M. Bessieres, *La tradition manuscrite de la correspondance de Saint Basile*, Oxford 1923; A. Cavallin, *Studien zu den Briefen des hl. Basilios*, Lund, 1944; S. Rudberg, *Études sur la tradition manuscrite de saint Basile*, Lund, 1953.

[16] Sozomenos, *Kirchengeschichte*, hrsg. von J. Bidez und G. Chr. Hausen, Berlin, 1960, 6, 21, p. 263; cf. Theodoretos, *Kirchengeschichte*, hrsg. von Leon Parmetier und Felix Scheidweiler, Berlin, 1954, IV, 35, 1 (FHDR, II, p. 235): Καὶ Βετράνιον δὲ παντοδαπῇ μὲν λαμπρυνόμενος ἀςετῇ πάσης δὲ τῆς Σκυθίας τὰς πόλεις ἀρχιερατικῶς ἰθύνειν πεπιστευμένος.

d'écrire au fameux évêque de Césarée et alors il y aurait joint sa propre lettre[17]. Les réponses données par Saint Basile seraient la lettre 154 adressée à Ascholius et 155 à Iunius Soranus.

La lettre 155 nous apprend, en effet, que Saint Basile pria Soranus de repatrier les reliques des martyrs morts dans les persécutions déclenchées dans la région. En vue de la recherche de ces reliques et l'obtention des détails au sujet de ces persécutions, Soranus aurait appelé, selon Zuckerman, au moine Ascholius. La seconde lettre (164) adresée, dans l'opinion de Zuckerman, toujours à Ascholius, ou, selon d'autres opinions, à Ascholius de Thessalonique ou à Bretanion, inclut des remerciements pour les renseignements offerts au sujet de la récente persecution en Gothie et la mort du nouveau martyr; en même temps, le grand hiérarque exprime sa joie à la nouvelle qu'Ascholius est d'origine cappadocienne et qu'il avait envoyé dans son pays un martyr qui avait fleuri dans un pays barbare voisin. Zuckerman considère que l'échange de lettres entre Saint Basile et Ascholius avait cessé lorsque la mission en Scythia de Iunius Soranus s'est achêvée, probablement vers la fin de 374.

Synthétisant ce que nous avons déjà dit, on comprend que ce *presbyter* et moine Ascholius était de Scythia et en étroite liaison avec le gouverneur Iulius Soranus. Si Soranus est une personnage assez bien connu, grâce aussi à d'autres documents[18], Ascholius demeure pour nous une énigme, un simple ecclésiastique à préoccupations théologiques liées à Saint Athanase. Il prend un contour pour précis, dans l'opinion de Zuckerman, suite aux lettres de Saint Basile n°s 164 et 165, où il s'agirait d'événements bien connus à Ascholius et dans lesquels il serait même impliqué.

La structure de l'hypothèse de Zuckerman concernant l'Acte du martyre de Saint Sabas et le rôle du prêtre Ascholius dans l'envoi des reliques - ce qui aurait occasionné les lettres d'appréciation et de remerciement de la part de Saint Basile le Grand - est intéressant, mais soulève plusieurs points d'interrogation. D'abord, je considère que, comme on l'a déjà dit[19], l'évêque Ascholius de Thessalonique n'aurait pas pu connaître et relater les persécutions de Gothie, ni les martyrs qui y avaient donné leur vie; par consequent, son implication directe ou indirecte dans l'envoi des reliques de Saint Sabas en Cappadoce à la demande de Saint Basile n'est pas vraisemblable. Il ne doit donc plus être considéré le destinataire des lettres 164 et 165, chose affirmée déjà depuis longtemps par plusieurs chercheurs. L'hypothèse qu'à sa place se serait trouvé un homme de la région où les évènements s'étaient produits serait plus raisonable. Le hiéromoine Ascholius, par ses préoccupations

---

[17] Zuckerman, *op. cit.*, p. 477.

[18] A. H. M. Jones, J. R. Martindale, J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, I , A.D. 260-395, 1971, p. 484.

[19] J. Mansion, *Les origines du christianisme...*, p. 15-20; B. Pfeilschifter *op. cit.*, p. 192-224; J. Zeiller, *op. cit.*, 431-432; Em. Popescu, dans *Christianitas*, p. 113-116, avec bibliographie:

théologiques élevées, ses hautes relations allant jusqu'au commandant militaire de la province, puis sa correspondance avec l'un des plus grands Pères de l'Église, Saint Basile le Grand, ne contredit pas le niveau supérieur qu'avait atteint le monachisme de Dobroudja dans la seconde moitié du IVe siècle[20]. Dans le cas d'Ascholius, on peut lui attribuer ce niveau spirituel en tenant compte, d'une part, du contexte local et, d'autre part, de son origine cappadocienne, que Saint Basile lui reconnaît dans la lettre nº 165. La question qui se pose c'est de savoir si un tel hiéromoine pourrait se charger de la tâche de rédiger l'Acte du martyre de Saint Sabas, de s'impliquer dans la translation des reliques de *barbaricum* en terre romaine seulement avec le concours de Iunius Soranus, en faisant abstraction de l'évêque de lieu, à cette époque-là le grand hiérarque Bretanion du Tomis. Le fait d'avoir ignoré l'évêque est expliqué par Zuckerman, comme nous avons dit, par ce que la province de Scythie qu'il dirigeait, était une éparchie trop grande, avec de nombreuses villes et forteresses, difficile d'être administrée par un seul hiérarque, et alors le rôle de celui-ci pour certaines régions était pris par le presbyterium, avec l'accord duquel auraient été envoyées les reliques en Cappadoce. Zuckerman ne s'occupe nullement de la définition du *presbyterium* dans l'Église ancienne, mais les Saints Pères des premiers siècles chrétiens nous offrent des reseignements à ce sujet.

L'Apôtre Saint Paul dit, dans la Première Épître à Timothée, 4,14: "Ne néglige pas le don de la grâce qui est en toi, qui te fut conferé par une intervention prophétique, accompagnée de l'imposition des mains par le collège des anciens (le *presbyterium*)". Nous comprenons par cela que le *presbyterium* participait, aux côtés de l'évêque, à l'ordination des clercs et que dans l'Église apostolique il constituait un collège de direction. Sa participation à côté de l'évêque à l'administration de l'Église et la soumission des fidèles à son autorité sont clairement montrées par Saint Ignace d'Antioche, qui, dans son Épître aux Tralliens 13,2, dit: "Obeissez à l'évêque comme au commandement de Dieu et au *presbyterium* de même"[21]. Le collège des *presbyteri* devait être obéi et vénéré, aux côtés de l'évêque, dans une unité indivisible (comme dit le même Saint Père dans la même Epître aux Tralliens 2,2: "Il est donc absolument nécessaire - comme vous le faites d'ailleurs - de n'entreprendre rien sans l'évêque, mais de vous soummetre au presbyterium comme aux apôtres du Christ, notre espérance (1 Tim 1,1) dans laquelle nous serons trouvés si nous vivions de cette

---

[20] Voir mon étude: *Frühes Mönchtum in Rumänien*, in *Christianis...*, p. 217-234.

[21] *Scrierile Părinților Apostolici*, traduction, notes et index par le prêtre Dumitru Fecioru, Bucarest, 1979, p. 173 (PSB, 1); Ignace d'Antioche, Poliycarpe de Smyrne, *Lettres, Martyre de Polycarpe* (Sources chrétiennes, vol. 10 bis), texte grec, traduction et notes par Pierre Thomas Camelot. Réimpression de la quatrième édition revue et corrigée, Paris, 1998, p. 104: "Ερωσθε ἐν Ἰησου Χριστῷ ὑποσασσόμενοι τῷ ἐπισόπῳ ὡς τῇ ἐντολῇ ὁμοίως καὶ τῷ πρεσβυτερίῳ; cf. *Épître aux Smyrniotes*, 12,2 (dans PSB, 1, p. 186) et dans *Sources chrétiennes*, p. 142: Ἀσπάζομαι τὸν ἀξιόθεον ἐπίσκοπον καὶ θεοπρεπὲς πρεσβυτέριον.

manière"[22]. C'est la même obéissance que Saint Ignace recommande aussi dans la Lettre aux Smyrniotes 8,1: "suivez tous l'évêque, comme Jesus Christ suit le Père, et les prêtres (*presbyterium*) comme les Apôtres"[23]. L'unité entre l'évêque et le *presbyterium* est si étroite qu'elle est comparée aux cordes d'une guitare et le corps (la boîte) de celle-ci: "C'est pour cela que vous aussi vous devez aller de concert avec la volonté de l'évêque, ce que vous faites d'ailleurs, car votre vénérable *presbyterium* est tellement uni à l'évêque qu'on dirait une guitare et ses cordes" (Ephes 4,1)[24]. Celui qui ne procède pas comme ça n'a pas la conscience pure, car "il n'y a que celui qui se trouve au-dedans de l'autel qui soit pur, celui qui est en dehors n'est pas pur"[25]. Autrement dit, celui qui fait quelque chose sans évêque, sans prêtres et sans diacres n'a pas la conscience pure. Désobéir à l'évêque c'est désobéir à la grâce de Dieu, et au *presbyterium*, comme à la loi du Christ[26]. Le pouvoir qu'avaient les *presbyteri* était réel, c'est pour cette raison que dans les Constitutions apostoliques on attirait l'attention sur la tentation de provoquer un schisme dans l'Église par la désobéissance à l'évêque[27]. Leurs principales responsabilités concernaient l'activité enseignante, le baptême, la bénédiction du peuple[28]. En effet, le *presbyterium* nous apparait comme conseil et sénat de l'Église[29].

L'élection dans le *presbyterium* était un acte à part et un honneur fait à l'élu[30], c'était recevoir la grâce du sacerdoce[31] et donc l'entrée dans le *presbyterium*.

---

[22] PSB, 1, p. 170; p. 96: *Sources chrét.*, p. 96: Ἀναγκαῖον οὖν ἐστίν, ὥσπερ ποιειτε, ἄνευ τοῦ ἐπισόπου μηδὲν πράσσειν ὑμᾶς, ἀλλ᾽ ὑποτάσσεσθαι καὶ τῷ πρεσβυτερίῳ ὡς τοῖς αποστόλοις Ἰησοῦ Χριστοῦ τῆς ἐλπίδας ἡμῶν ἐν ὦ διάγοντες εὑρεθησόμεθα.

[23] PSB, 1, p. 184; *Sources chrét.*, p. 139: Πάντες τῷ ἐπισκόπῳ ἀκολουθεῖτε, ὡς Ἰησοῦς Χριστὸς τῷ πατρὶ, καὶ τῷ᾽ πρεσβυτερίῳ ὡς καὶ τοῖς ἀποστόλοις.

[24] PSB, 1, p. 158, Ephésiens, 4,1, dans *Sources chrétiennes*, p. 60: Ὅτεν πρέπει ὑμῖν συντρέχειν τῇ του ἐπισκόπου γνώμῃ, ὅπερ καὶ ποιειτε. Τὸ γὰρ ἀξιονόμαστον ὑμῶν πρεσβυτέριον τοῦ θεου ἄξιον, οὕτως συνῆρμοσται τῷ ἐπισκόπῳ ὡς χορδαὶ κιθάρᾳ.

[25] PSB, 1, p. 172, *Tralliens*, 7,2 dans *Sources chrét.*, p. 100: Ὁ ἐντὸς θυσιαστερίου ὢν καθαρός ἐστιν ὁ δὲ ἐκτὸς θυσιαστερίου ὤν, οὐ καθαρός ἐστιν· τοῦτ᾽ ἔστιν, ὁ χωρὶς ἐπισκόπου καὶ πρεσβυτερίου καὶ διακόνων πράσσων τί, οὗτος οὐ καθαρός ἐστιν τῃ συνειδήσει.

[26] Ép. aux Magn., 2.

[27] *Les Constitutions apostoliques*, tome I-III. Introduction, texte critique, traduction et notes par Marcel Metzger, Paris, 1985, 1986, 1987 (Sources chrét. 320, 329, 336); dans ce cas VIII, 47, 31, p. 283: "Si un *presbyer*, méprisant son évêque, tient une assemblée séparément et érige un autre autel, sans avoir rien eu à reprocher à son évêque, au point de vue de la foi et de la justice, on le déposera comme aimant le pouvoir, car c'est un tyran; de même les autres clercs, dans la mésure où ils prennent partie pour lui, et on excluera les laics. Mais on ne le fera qu'après une première, une seconde ou même une troisième mise en garde de l'évêque".

[28] *Ibid.* VII, 22,1; VIII, 28,3; 32,2, 47, 49-50.

[29] *Ibid.* II, 28,4: εἰσὶν γάρ συνέδριον καὶ βουλὴ τῆς Ἐκκλησίας.

[30] Pionius, *Vita Polycarpi*, 17 (Lightfoot, p. 1015; fin du IVe s.).

[31] Saint Basile le Grand, *Comment. in Isaiam prophetam*, 103, Migne, PG, 30, 285 A: Ἄρ᾽ οὖν ὁ ὀπωσοῦν

Saint Jean Chrysostome signale un fait significatif pour quelqu'un qui était prêtre dans le cadre du *presbyterium*, dans un groupe qu'il appelle *tagma* (τάγμα)[32], c'est-à-dire une catégorie du clergé bien définie par son rang et sa position. Le *presbyterium* participait a l'élection et à la nomimation de l'évêque[33] et une des plus grandes honneurs c'était d'être mentionné dans la Sainte Liturgie, dans la prière d'après l'épiclèse: "Nous T'appelons, nous T'invoquons (...) souviens Toi, Seigneur de mon indignité (...) de l'ordre presbyteral, du diaconat dans le Christ et de tous les ordres sacrés. Remplis-nous de sagesse et de la grâce de Ton Saint Esprit"[34].

Compte tenu de tout cela, on peut se demander si le *presbyterium* de l'Église de Scythie, qui devait agir dans une unité inébranlable avec l'évêque pouvait prendre une décision si importante à l'insu de celui-ci? On pourrait croire qu'en dehors du *presbyterium* de la cité de Tomis, siège de l'évêque, il y avaient d'autres encore dans les cités plus éloignées de Scythie, agissant dans une certaine autonomie, et que l'un de ceux-ci aurait donné son accord pour la translation des reliques de Saint Sabas. Cela est difficile à admettre, vu l'autorité episcopale et le fait que les hiérarques tomitains, à cette époque de mission, étaient présents dans des régions éloignées de la capitale, comme on sait par example à propos de Saint Théotime[35], un successeur de Saint Bretanion.

On pourrait penser à l'éventualité qu'en 373-374, période de la rédaction de l'Acte et de la translation des reliques, le siège tomitain ait pu être vacant, suite au décès de Bretanion et que le *presbyterium* ait géré les affaires de l'éparchie. Mais nous allons constater que cette éventualité est peu probable.

En cette situation, je considère que le *presbyterium* qui avait permis la translation des reliques de Saint Sabas fut celui de l'Église de Gothie. Suite aux persécutions déclenchées par Athanarich contre les chrétiens de Gothie, l'évêque de lieu serait mort ou bien se serait enfui en *Romania*, et dans ces circonstances le *presbyterium* aurait dû prendre soin de l'Église. Le text de l'Acte du martyre permet une telle interprétation et c'est ainsi qu'il fut compris par certains chercheurs[36]. En

---

τῆς προεδρίας ἀξιθεὶςε καὶ ἐγκαταλεγεὶς τῷ πρεσβυτερίῳε οὗτος πρεσβύτερος.

[32] Palladius, *Dialogus de vita Ioannis Chrysostomi*, PG, 47, 16,53: τοῦ δὲ τάγματος τῶν κληρικῶν πρεσβύτεροι δύοε διάκονοι δὲ πέντε οἱ μὲν ἐξ ἀκαθάρτουε οἱ δὲ ἐκ κακωτικοῦ ἀριθμοῦ σναγόμενοι; Πορφύριος οὗτος ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ ἐχρόνισεε καὶ διακονίσας καὶ ἱερατεύσας ἐν τῷ πρεσβυτερίῳετῶν μέντοι χρόνων ἀλότριον τὸ ἦθος φέρωνε εἰς οὐδὲν πνευματικὸν ἐχρησίμευσέ ποτε τῇ Ἐκκλησίᾳ. Sur *presbyter* et *presbyterium*, voir aussi F. Chiovaro, dans New Catholic Encyclopedia, XI, 1967, p. 745-747.

[33] *Les Constitutions apostoliques*, VIII, 4,3: Οὗ μὲν ὀνομασθέντος καὶ ἀρέσαντος συνελθὼν ὁ λαὸς ἅμα τῷ πρεσβυτερίῳ καὶ τοῖς παροῦσιν ἐπισκόποις ἐν ἡμέρα κυριακῇ, ὁ πρόκριτος τῶν λοιπῶν ἐπωτάτω τὸ πρεσβυτέριον καὶ τὸν λαὸνε εἰ αὐτός ἐστιν, ὃν αἰτοῦνται εἰς ἄρχοντα (p. 140-143).

[34] *Ibid.* VIII, 12,41.

[35] Em. Popescu, dans *Christianitas*, p. 118-123.

[36] I. Rămureanu, *Actele martirice*, p. 315

fait, la Lettre adressée aux Églises de Cappadoce est envoyée au nom de l'Église de Gothie, c'est donc entre ces deux parties que la correspondance se porte. La beauté de la rédaction de l'Acte de martyre, avec des formules empruntées à la Lettre de l'Église de Smyrne, ainsi que la langue soignée, nous font croire que l'auteur (les auteurs) l'ont rédigé en terre romaine, respectivement en Dobroudja. Parmi ces auteurs, on doit considérer en premier lieu le prêtre Sansalas, un proche de Saint Sabas et son compagnon de suffrance pendant la persécution qui précéda son martyre. Il connaissait mieux que tout autre tous les détails et il les aurait fournis en vue de la rédaction à laquelle il participa lui-même. Il est naturel de penser que Sansalas ait eu des amis et des connaissances en *Romania*, puisqu'il s'y était déjà refugié à cause des persécutions déclenchées en Gothie. Personnellement, je nourris la conviction plus ancienne que l'Acte du martyre a été rédigé dans l'Empire byzantin au su de l'évêque Bretanion de Tomis et même avec la participation de celui-ci et la contribution de ses collaborateurs 37. Il était certainement encore en vie à cette époque-là, car je suis persuadé que les lettres 164 et 165 de Saint Basile lui étaient adressées. D'ailleurs, le gouverneur Iunius Soranus, dont le siège se trouvait à Tomis, ne pouvait renoncer au concours de l'évêque Bretanion dans le solutionnement d'une question strictement religieuse.

Dans la lettre 164, Saint Basile se réfère à ce qu'avait relaté le destinataire auquel il s'adressait, des comptes rendus des événements que ne pouvait fournir qu'un homme du lieu, informé et impliqué dans la mission "dans le pays barbare d'au-delà du Danube": véritables combats athlétiques pour la foi, corps déchirés, rage des barbares, supplices de toute sorte que les martyrs devaient endurer. En parlant de ces récits, Saint Basile les appelle "ton rapport" (Τὰ δὲ σὰ διηγήματα), considérant donc le rapporteur comme l'auteur de la lettre. Ce qui est important, c'est que Saint Basile, en énumérant les supplices que subissaient les martyrs, mentionne aussi **la mort par l'eau et le bois**, allusion claire à la manière dont périt Saint Sabas, noyé dans la rivière de Buzău avec un tronc d'arbre attaché à son cou[38]. En même temps, le grand Père cappadocien, dans sa lettre 164, rend éloge non seulement au martyr Sabas, mais aussi à son mentor, son entraîneur (ἀλείπτης), qui l'avait préparé au combat. Et cet entraîneur ne se serait pas occupé seulement de Saint Sabas, mais "**il a affermi un grand nombre de chrétiens dans la foi**". Et pour cela, "il acquerira la couronne de justice devant le juge Suprême". Il s'agit donc d'un père spirituel de grande envergure, qui, par sa fonction, sa formation et son autorité, pouvait remplir ces tâches missioinnaires. Un simple hiéromoine comme Ascholius,

[37] Em. Popescu, *op. cit.*, p. 113.
[38] Delehaye, *op. cit.*, p. 221.

quel que pût être son zèle et son instruction, n'aurait pas pu agir avec la même efficience que Bretanion, personne officielle.

D'ailleurs, Bretanion ne s'était pas occupé seulement de la mission en territoire barbare voisin, mais il avait défendu l'orthodoxie aussi de l'intérieur, contre l'hérésie arienne. C'est ainsi que doivent être compris les termes de la lettre 165: "lorsque tu menais le combat pour la foi" (Καὶ ἠνίκα τοὺς ὑπὲρ πίστεως ἀγῶνας διήθλεις). C'est une allusion à la résistance inébranlable manifestée contre l'introduction de l'arianisme en Scythia Minor par l'empereur Valens lui-même, lorsque celui-ci demanda à Saint Bretanion, dans la cathédrale de Tomis, de renoncer à l'orthodoxie établie par le Ier Synode Oecuménique (325): "Une grande foule s'y était réunie, presque toute la ville, pour voir l'empereur et soupçonnant que quelque chose d'inhabituel allait se passer. Mais Bretanion, plein de foi et de zèle divin, a riposté courageusement à l'empereur, défendant les dogmes du Synode de Nicée, pareil au divin David qui avait dit: «Devant les rois je parlerai de tes édits et je n'aurai pas honte» (Ps. 118,46), puis l'a quitté et s'est rendu dans une autre église, tout le peuple le suivant. Abandonné là, avec son entourage, Valens supporta difficilement cette offense. Et, attrapant Bretanion, il l'exila, mais bientôt le fit rappeler". Et Sozomène ajoute: "L'empereur se rendait bien compte que les Scythes sont mécontents de l'exil de leur évêque et craignait une révolte de leur part, en les sachant téméraires et, par leur emplacement, nécessaires au monde romain, étant placés comme un rempart contre la pression des barbares"[39]. Saint Basil se rejouit en disant que "par lui [Bretanion] est gardé le bon héritage des Pères" et qu'une fois de plus son bon renom est confirmé, constatant que "tu es exactement comme te présente le témoignage de tous". Le destinataire de la lettre 165 était donc une personnalité connue dans l'Empire, par la mission chrétienne *in partibus infidelium*, mais aussi par la défense de l'orthodoxie à l'intérieur. Or, il est peu vraisemblable que tout cela conviendrait au hiéromoine Ascholius.

Toujours contre l'attribution des lettres 164 et 165 à Ascholius plaident, à mon avis, certains épithètes que Saint Basil utilise dans sa correspondence. Au début même de la lettre 164, Saint Basile utilise le terme ὁσιότης dans l'expression "la lettre de ta Sainteté" (= τὰ γράμματα ὁδιότητός σου), terme qui convenait d'habitude aux évêques. Dans l'autre lettre (165), il utilise le mot σύνησις = sagesse: "lorsque je pris la lettre de ta sagesse" (ὅτε ἐλάβομεν εἰς χεῖρα τὴν ἐπιστολὴν τῆς συνήσεώς σου), et un autre, encore plus caractéristique peut-être: θεοσέβεια (θεοσεβής), avec le sens de piété, dévotion, en dernière instance orthodoxie, foi juste. Qeosébeia est une

[39] Sozomenus, *op. cit.*, VI, 21,6 (FHDR II, p. 225).

formule habituelle pour s'adresser aux évêques et même au pape de Rome 40. Très significatif me semble le fait que l'église de Gothie, en s'adressant à celle de Cappadoce, utilise le même terme à l'adresse de Saint Basile: εἰς τὴν Καππαδοκίαν πρὸς τὴν ὑμετέραν ἀπέστειλε θεοσέβειαν.

La terminologie utilisée par le Saint Basile nous fait croire qu'il s'agissait d'un hiérarque, à mon avis Bretanion, et non d'un simple hiéromoine comme Ascholius, si passionné fût-il par la personnalité de Saint Athanase. Et même encore, tout le contenu des lettres 164 et 165 ne convient qu'à une personne de premier rang dans la structure de l'Église. Il n'y a qu'une telle personne qui soit en mesure de diriger la mission chrétienne en dehors des frontières de l'Empire, de former des missionnaires et de les attacher à l'Évangile du Sauveur jusqu'au martyre et, enfin, de défendre l'orthodoxie de la foi devant un hérétique fervent comme l'empereur Valens. Bretanion remplissait toutes ces conditions en tant que théologien et haut hiérarque. Son origine cappadocienne, à laquelle se réfère Saint Basile, peut expliquer, d'une part, sa solide formation théologique et, d'autre part, le succès de son oeuvre en Scythia, où il avait travaillé auprès d'un autre grand cappadocien, Iulius Soranus, et certainement collaboré avec lui.

Donc, l'hypothèse de Zuckerman, bien qu'intéressante, ne me semble pas convaincante et par conséquent encore moins acceptable.

INSTITUTUL DE STUDII
BIBLIOTECA
SUD-EST EUROPEAN

[40] Chez Marcellus de Ancyra, *Epistula ad Iulium papam* (ap. Epiph. Panarion, 72,2); Migne PG. 42, 384 C: κατ' ἐμοῦ γράψαι τῇ θεοσεβείᾳ σου ἐτόλμεσεν; même chez Saint Basile on le retrouve dans la lettre 48, PG. 32, 348: Εὐσεβίῳ ἐπισκόπῳ Σαμοσάτων. Μόλις ἡμῖν ὑπῆρξεν ἐπιτυχεῖν διακόνου γραμμάτων πρὸς τὴν θεοσέβειαν, etc.

MEDAILLONS BYZANTINS A SYMBOLES CHRETIENS DES IVe-VIIe SIÈCLES DE L'ESPACE CARPATO-DANUBIENNO-PONTIQUE

DAN GH. TEODOR

La recherche des éléments et influences byzantins de l'espace carpato-danubienno-pontique est particulièrement importante pour la connaissance du contenu et de l'évolution de la civilisation locale de cette région. À l'égard des problèmes mentionnés ci-dessus, il faut souligner les contributions de valeur apportées pendant les dernières décennies par les investigations archéologiques, par l'intermède desquelles on a relevé un nombre considérable de vestiges, d'une grande variété. À partir de ces découvertes, on a formulé des conclusions intéressantes concernant la nature, la durée et les conséquences des multiples relations déroulées pendant quelques siècles entre la société carpato-danubieno-pontique et la civilisation byzantine.

Les permanentes relations établies à travers l'espace carpato-danubieno-pontique (partiellement et temporairement inclus dans les possessions du Byzance) avec l'Empire Byzantin ont eu pour conséquence la circulation d'une série de vestiges produits dans les centres artisanaux de l'Empire ou réalisés par des artisans itinérants, parfois imités aussi par les orfèvres locaux.

Parmi les nombreux et les divers produits de l'orfèvrerie byzantine, une place à part, surtout grâce à leur signification spirituelle, revient à certaines catégories de médaillons ornementés à symboles chrétiens. De ce groupe, les pièces datées entre les IVe-VIIe siècles sont d'une valeur particulière puisque pendant cette période, après l'officialisation du christianisme dans l'Empire, la nouvelle religion est largement diffusée, étant généralisée à travers tout l'espace carpato-danubienno-pontique.

Si, dans la littérature roumaine de spécialité, d'autres catégories d'objets de culte chrétien, tels que les croix-pendentifs, croix réliquaires, petites cuillères et calices eucharistiques, etc., ont bénéficié jusqu'à présent d'une grande attention, les médaillons à symboles chrétiens, à certaines exceptions, n'ont été publiés qu'isolément, sans toujours en souligner la signification religieuse.

Tenant compte de la chronologie fournie pour certains exemplaires de médaillons par la stratigraphie des complexes où on les a découverts tout comme par leur technique d'exécution et par les analogies proches, on peut préciser deux groupes principaux de tels objets de culte de la période des IVe–VIIe siècles, l'un étant représenté par des pièces en verre et l'autre par des pièces en divers métaux.

Du premier groupe, nous signalons cinq médaillons en verre provenus des tombes et établissements datés pendant les IVe-Ve siècles.

De la sorte, dans la tombe d'inhumation nº 123 de la nécropole étudiée a Mihălăşani-Botoşani, datée pendant les IVe-Ve siècles, à côté d'autres objets d'inventaire funéraire, on a aussi découvert trois médaillons en verre, façonnés par coulage, à formes circulaires et à un motif ornemental imprimé sur l'une des faces[1].

Le plus grand médaillon, de couleur olive, au diamètre de 1.8 cm, présente sur une des faces une décoration imprimée en relief, représentant une tortue (vue d'au-dessus) inscrite dans un cercle. Le deuxième médaillon, de couleur bleue, au diamètre de 1.7 cm, présente un buste humain (à auréole?), toujours inscrit dans un cercle. Le troisième médaillon, de couleur olive, au diamètre de 1.4 cm, présente l'image imprimée du Prophète Daniel affronté par deux lions.

Un médaillon circulaire en verre marron, au diamètre de 1.8 cm, a été découvert, avec d'autres objets d'inventaire, dans la tombe d'inhumation nº 351 de la nécropole des Ve-VIe siècles de Mangalia (Callatis) - Constanţa, étudiée par des fouilles archéologiques. Le médaillon présente un tortue imprimée en relief et inscrite dans un cercle[2].

Un autre médaillon en verre, confectionné dans la même technique, provient du bourg romano-byzantin de Topraichioi-Tulcea. La pièce, de couleur blanchâtre, au diamètre de 1.8 cm, présente l'image imprimée en relief du Prophète Daniel aux bras levés, encadrés par deux lions, vus du profil[3].

La scène représentant Daniel dans la fosse à lions est sans aucun doute d'origine biblique et a joui dans le symbolisme chrétien d'une large dissémination pendant les IVe-VIe siècles. L'image de Daniel affronté par les lions symbolise dans l'art mineur paléochrétien le visage de Jésus vainqueur face à la mort et intangible dans la lutte contre le péché[4]. La représentation de Daniel dans la fosse à lions est aussi rencontrée sur un sceau à plomb, du VIe siècle, découvert à Izvoarele-Constanţa[5]. Le thème chrétien de Daniel a continué à être utilisé dans les VIe-VIIe siècles dans

---

[1] O. L. Şovan, *Un mormânt cu medalioane de sticlă de la Mihălăşeni* (jud. Botoşani), dans *Arheologia Moldovei*, XI, 1987, p. 227-233.

[2] C. Preda, *Callatis. Necropola romano-bizantină*, Bucureşti, 1980, p. 55, pl. XXVI (m. 351,1); XC (M. 351,1).

[3] Cristina Opaiţ, *Două amulete de sticlă din nordul Dobrogei*, dans *Peuce*, IX, 1984, p. 337-338, pl. I, 2.

[4] J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dicţionar de simboluri*, vol. I (A-D), Bucureşti, 1995, p. 427.

[5] V. Culică, *Antichităţile creştine de la Izvoarele* (jud. Constanţa), dans *Biserica Ortodoxă Creştină*, XCIV, 1976, 7-8, p. 777, fig. 1/7.

l'ornementation des plaques des boucles de ceinture, étant considérée une véritable mode dans les civilisations gallo-romaine et germanique[6].

L'image de la tortue représentait dans le monde romain et puis byzantin, tout comme chez d'autres peuples, l'idée d'humain et de cosmique à la fois, son symbolisme étant étendu dans toutes les sphères de l'imaginaire. La tortue indiquait le début de l'œuvre de spiritualisation de la matière étant à la fois le symbole de la concentration et du retour à l'état primordial[7]. Elle étale une attitude essentielle pour l'esprit et c'est dans cette hypostase qu'elle a été reprise par les chrétiens qui y voyaient le symbole de la résurrection[8].

Le visage imprimé sur l'un des médaillons de Mihălăşani-Botoşani pourrait aussi être mis en liaison à la modalité fréquemment utilisée par le christianisme (si le personnage a vraiment une auréole) de représenter ce qu'il y a de divin, de mystérieux dans l'homme[9]. Dans le cas de ce médaillon, il s'agit, peut-être même d'un saint ou d'un apôtre ou prophète. Le visage en question pourrait représenter l'idée que Dieu s'est révélé dans l'homme tout en se multipliant dans les humbles faces transfigurées, le christianisme étant une religion des visages[10]. Figures humaines à auréoles sont aussi présentes sur d'autres objets, à côté de certains signes chrétiens, par exemple sur des fibules, où ils sont toujours considérés comme de facture paléochrétienne, suggérant le motif du „bon homme"[11]. En général, la production et la dissémination de ces types de médaillons en verre, en certains complexes, accompagnés de perles façonnées de la même matière première et dans la même technique, à ornements étalant des symboles bibliques repris par le christianisme, sont attestées à travers tout le monde chrétien de l'Empire Romano-Byzantin et même au-delà de ses frontières, dans les zones avoisinées, qui étaient en permanence sous sa directe influence. De tels médaillons en verre à diverses images imprimées d'origine paléochrétienne (du Nouveau et de l'Ancien Testament) ont été

---

[6] J. Werner, *Die romanische Trachtprovinz Nordburgunden im 6. und 7. Jarhundert*, dans *Relations entre l'empire roman tardif, l'empire Franc et ses voisins. Coloque XXX, IXe Congrès International des sciences préhistoriques et protohistoriques*, Nisa, 1976, p. 230-231, fig. 7,17.

[7] J. Chevalier, A. Gheerbrant, *op. cit.*, p. 207-209.

[8] N. Cambi, *Neki kasnoantički predmeti od stakla s figuralnim prikazima u arheološkom muzeju u Splitu*, dans *Arheološki Vestnik*, 25 (1974), Lublijana, 1980, p. 145, 146.

[9] J. Chevalier, A. Gheerbrant, *op. cit.*, p. 303-304.

[10] *Ibidem*, p. 304.

[11] V. Teodorescu, *Elemente paleocreştine în tezaurele de la Şimleul Silvaniei şi Pietroasa (sec. IV)*, dans *Spiritualitate şi istorie la întorsura Buzăului*, vol. I, 1985, p. 81-83, pl. IV, 5; Ana Haralambieva, *Darstellungen christlicher Symbole, Inschriften und Helingen auf Trachzubechör des 4.-7. Jhs. aus hentingen Bulgarien, dans Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologica Cristianae-Split, Poreč*, 1994, III, Citta del Vaticano-Split, 1998, p. 364, fig. 4; I. Mitrea, *Comunităţi săteşti la est de Carpaţi în epoca migraţiilor. Aşezarea de la Davideni din secolele V-VIII*, Piatra Neamţ, 2001, p. 140-141, fig. 67/5; 67 a/1-2.

principalement réalisés à partir du IVe siècle dans les ateliers des artisans surtout de Syrie, Palestine et Egypte, où l'on continuait, en fait, une plus ancienne tradition[12]. De là-bas, ce métier s'est aussi répandu dans les zones européennes de l'Empire, en Sicile[13], Dalmatie et Pannonie[14] et dans les régions germaniques[15], tout comme sur le littoral de nord de la Mer Noire, dans la Crimée byzantine[16]. Il n'est pas exclu que certains ateliers pour la réalisation de telles pièces aient aussi existés dans la Péninsule Balkanique[17].

Une autre catégorie de médaillons de la période de IVe-VIIe siècles est constituée par des exemplaires en métaux réalisés en diverses techniques d'orfèvrerie.

Jusqu'à présent, dans l'espace carpato-danubienno-pontique, on connaît deux médaillons en or (pectoraux), l'un découvert à Şimleul Silvaniei-Sălaj et l'autre à Someşeni-Cluj, deux médaillons en plomb, l'un provenu de Noşlac-Alba et l'autre de Budureasca-Prahova et un exemplaire en bronze, originaire de Raşcov-Hotin.

Le médaillon de forme circulaire faisant partie, à côté d'autres objets en or, d'un trésor découvert à Şimleul Silvaniei[18], au diamètre de 6.65 cm a été confectionné tout en utilisant plusieurs techniques d'orfèvrerie. Au centre, la pièce présente une croix formée de granules en forme de triangle, entourée par cinq cercles concentriques réalisés en filigrane et en technique „cloisonnée", etc. Le médaillon en or constitue l'un des objets chrétiens de très grande valeur et a probablement appartenu à un chef germanique, d'une population gépide de la première moitié du Ve siècle.

---

[12] O. M. Dalton, *Catalogue of early christian antiquities and objects from the christian East in the department of British and medieval antiquites and etnography of British Museum*, Londra, 1901, p. 136-140, nr. 697-700; J. Philippe, *Le monde byzantine dans l'histoire de la verrerie (Ve-XVIe siècles)*, Bologne, 1970, p. 38; B. Zouhdi, *Medaillons „pendantifs" en verre, du Musée National de Damas*, dans *Annales du VIIe Congrès de l'Association Internationale pour l'histoire du verre*, Liège, 1978, p. 61; N. Cambi, *op. cit.*, p. 147-148, 155.

[13] P. Orsi, *Byzantine Sicilae*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 21, 1912, p. 209, fig. 40/a-c.

[14] N. Cambi, *op.cit.* p. 139-157; K. Sagri, *Das römische Gräberfels von Keszthely-Dobogó*, Budapest, 1981, p. 28, 30, fig. 13/56; 14, 15; Z. Bujlević, S. Iučević, J. Mardešiţ, E. Višić-Ljubić, *Salona Christiana. Artes minores salonae christiane*, Split, 1994, p. 354-357.

[15] M. Tempelmann-Macynsko, *Die Perlen der römischen Kaiserzeit und des frühen Phase der völkerwanderungszeit in mitteleuropäischen Barbaricum*, Mainz, 1985, p. 131, nr. 402.

[16] Otčet Imperatorskoi Archeologičeskoi Komisii, 2, 1902, Moskva, 1904, p. 45, fig. 78.

[17] N. Cambi, *op.cit.*, p. 141, 155-157.

[18] J. Arneth, *Die antiken Gold und Silber-Monumente des K. K. Münz und Antiken-Cabinettes in Wien*, Viena, 1850, p. 8-9, 19, 39-43, 54, 238, nr. 1; 38; J. Hampel, *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, II, Braunschweig, 1905, p. 16-18, pl. 15, 5; Alex. Odobescu, *Tezaurul de la Pietroasa*, dans Opere, vol. IV, Bucureşti, 1976, p. 195-196, fig. 82/b; R. Florescu, I. Miclea, *Tezaure transilvane de la Kunsthistorische Muzeum din Viena*, Bucureşti, 1979, p. 47-48, fig. 73.

Un autre médaillon, toujours en or, a été découvert à côté d'autres objets de parure, dans le fameux trésor de Someşeni-Cluj[19]. La pièce a une forme circulaire et une face décorée en technique „cloisonnée", à deux registres latéraux, par les motifs ornementaux des „yeux de paon" combinés à des triangles contenant des pierres semi-précieuses. Le centre du médaillon, discoïdal, est orné par une croix aux bras élargis, chacun étant divisé en plusieurs triangles et cercles où l'on a fixé des pierres précieuses et semi-précieuses. Tout autour du médaillon il y a un cadre de granules et de petites épines et sur l'axe horizontal il y a deux petits anneaux pour l'attacher à une chaînette. Le revers de la pièce a au centre une croix et autour de celle-ci il y a un ornement en relief suggérant les vagues. Le médaillon a le diamètre de 7.8 cm et d'habitude on l'attachait à une chaînette toujours en or. Il faisait partie du trésor d'une princesse chrétienne, gépide ou ostrogote, de la deuxième moitié du Ve siècle.

Un médaillon en plomb réalisé par coulage provient des tombes d'inhumations appartenant à la nécropole de Noşlac-Alba[20]. La pièce est de forme rectangulaire, aux dimensions de 2.8 x 1.8 cm, étant pourvue dans la partie supérieure d'un bouton pour le faire pendre. L'une des faces a un ornement imprimé formé de deux files superposés formés de quatre croix de type *decussata*. Le revers de la pièce présente un ornement suggérant une tresse. Le caractère chrétien de la pièce, datée par l'auteur de la découverte pendant les VIe-VIIe siècles, est assuré par l'orientation du squelette et par la présence, dans la nécropole, de certains objets vestimentaires décorés à divers types de croix (boucles de ceinture, aiguilles de ceintures, etc.). La nécropole a été attribuée à une population romaine et gépide chrétienne, qui a reçu de nombreuses influences culturelles byzantines[21]. Un autre médaillon réalisé par coulage d'un alliage de plomb et argent a été découvert dans le site de Budureasca IV - Prahova[22]. La pièce est de forme circulaire, au diamètre de 4.0 cm, à l'intérieure de laquelle il y a une croix ajourée formée de triangles, formés de pseudo-granules et disposés les pointes vers le centre du médaillon représenté par un autre pseudo-granule plus grand. La croix présente un cadre formé de pseudo-granules. Le médaillon est doublé par un disque au même diamètre, au dos plié pour pouvoir pendre la pièce. La forme de la croix (grecque) et la technique de façonnage est typique à l'orfèvrerie byzantine des Ve-VIIe siècles, époque pendant laquelle on peut dater, selon nous, l'exemplaire mentionné, attribué par l'auteur de la découverte à une période plus ancienne[23].

---

[19] K. Horedt, D. Protase, *Tezaurul de aur din epoca migraţiilor de la Cluj-Someşeni*, dans *Acta Musei Napocensis*, VII, 1970, p. 188, pl. I, a-b; VII.

[20] M. Rusu, *The prefeudal cemetery of Noşlac (VIth-VIIth centuries)*, dans *Dacia*, NS, V, 1962, fig. 22/2.

[21] *Ibidem*, p. 290-292.

[22] V. Teodorescu, *op.cit.*, p. 80, pl. IV; fig. 6/2.

[23] *Ibidem*, p. 91.

Enfin, un médaillon en bronze a été découvert dans l'habitation nº 69 du site de Raşcov III - Hotin[24]. La pièce est de forme circulaire, au diamètre de 2.5 cm et présente une croix *gammée* en relief entourée par un cercle simple. Dans la partie supérieure de la pièce il y a une tige perforée à l'aide de laquelle on pouvait la pendre. Du côté droit de la pièce et sur le même axe que la tige de suspension il y a un petit rallongement (du côté gauche celui-ci a été probablement rompu depuis longtemps) suggérant de la sorte que le disque accrochait initialement les bras d'une croix disposés selon les points cardinaux. L'exemplaire a été daté pendant le VIe siècle, son caractère chrétien étant soutenu pas seulement par la décoration mais aussi par l'existence d'une petite croix en bronze découverte dans une autre habitation, tout comme par certains objets de facture byzantine[25].

Les médaillons en divers métaux à symboles chrétiens variés ont connu pendant la période des IVe-VIIe siècles une assez grande dissémination, leur fonction apôtropaïque les imposant aussi au-délà des frontières du Byzance, dans les zones avoisinées habitées surtout par des populations romaniques.

Par la matière première, la technique complexe d'execution et les ornements spécifiques, les deux médaillons en or découverts à Someşeni et Şimleul Silvaniei sont indiscutablement de facture byzantine, étant réalisés pour les représentants de l'aristocratie ou du clergé supérieur. De tels médaillons pectoraux sont connus par plusieurs exemplaires à Constantinople ou en Syrie et Palestine[26]. Un médaillon en or ayant approximativement les mêmes ornements et réalisé dans la même technique a été découvert dans un trésor d'Olbia daté pendant la première moitié du Ve siècle, la pièce, tout comme les objets qui l'entouraient, ayant été probablement produite dans un atelier gotho-byzantin de Crimée[27].

En ce qui concerne les médaillons simples, réalisés en métaux communs (bronze, plomb ou divers alliages), présentant d'habitude des représentations de croix, trouvent des analogies dans plusieurs habitats de l'Empire, aussi bien dans des habitations que dans des tombes. Des exemplaires similaires et des moules pour le coulage sont attestés, par exemple, dans la Péninsule Balkanique[28], tout comme

---

[24] V. D. Baran, *Pražskaja kul'tura Podnestrov'ja*, Kiev, 1988, p. 23-24, 113, fig. 12/3; pl. LIII/4.

[25] *Ibidem*, p. 20, 24, fig. 12/1, 4, 6-7, 11; pl. LII/6; LVI/4.

[26] M. C. Ross, *Catalogue of the Byzantine and Early Medieval Antiquites in the Dumbarton Oaks Collection*, II, Washington, 1965, p. 1-2, 33-39, 117-118, pl. XXVIII-XXIX, XXX-XXXII; K. Horedt, D. Protase, *op. cit.*, p. 192-193, les notes 12 et 13.

[27] M. C. Ross, *op. cit.*,p. 117-118, pl. XV.

[28] N. I. Repnikov, *Nekotorye mogil'niki oblasti Krymskich gotov*, dans *Zapiski Imperatoskogo Odesskogo Obšestva*, XXVII, Odessa, 1904, pl. XII/44; J. Hampel, op. cit., p. 399-401, pl. 287/4; N. Fettich, Archäologische Studien zur Geschichte der späthunnischen Metallkunst, Budapest, 1951, pl. X/8; Hena Spahiu, *Gjetje të vjetra nga varreza mesjetare e Kalasë së Dalmaces*, dans *Illiria*, 1, 1971, p. 251-254, pl. VII/7.

dans les régions d'au-délà des frontières du Byzance, situées dans son direct voisinage, où, sur demande, les artisans itinérants de l'Empire réalisaient de tels objets[29]. La présence des médaillons à symboles chrétiens réalisés en verres ou en divers métaux attestés dans les régions carpato-danubienno-pontiques, tout comme, d'ailleurs dans d'autres zones influencées par la civilisation du Byzance, est expliquable, le christianisme étant répandu là-bas par des militaires, commerçants, transfuges ou prisonniers dès les IIe-IIIe siècles et plus tard, à partir du IVe siècle, par de nombreux missionnaires qui ont imposé la nouvelle religion en tant que mentalité spirituelle romaine en vertu des serrées relations déroulées sur des multiples plans avec la civilisation romaine tardive et byzantine[30]. Au fur et à mesure que le christianisme se généralise dans les zones influencées par l'Empire, la demande de procurer de telles pièces de culte s'est considérablement augmentée, les artisans itinérants de Byzance, et à côté d'eux, les autochtones aussi, essayant de satisfaire les nécessités locales d'acquisition des objets chrétiens. La preuve de telles activités artisanales soutenues est constituée par les moules où l'on coulait les divers objets de culte chrétien découverts dans les zones habités surtout par des populations romaines[31].

À côté des nombreux objets de culte chrétien de la période des IVe-VIIe siècles, les médaillons, décorés par des symboles spécifiques à cette religion, attestent pas seulement la présence d'une communauté villageoise chrétienne, mais aussi les influences multiples manifestées constamment dans la culture matérielle et spirituelle autochtone de l'espace carpato-danubien par la civilisation romaine tardive et byzantine.

---

[29] I. S. Vinokur, V. P. Megei, *Iuvelirna maisternaja rann'osredn'ovečnich slov'jan*, dans *Archeologia-Kiev*, 3, 1992, p. 87, fig. 7/5.

[30] D. Gh. Teodor, *Romanitatea carpato-dunăreană şi Bizanţul în veacurile V-XI e.n.*, Iaşi, 1981, p. 77-87; idem, *Creştinismul la est de Carpaţi de la origini până în secolul al XIV-lea*, Iaşi, 1991, p. 107-117; idem, Importuri creştine romano-bizantine la nordul Dunării de Jos, dans Carpica, XXIX, 2000, p. 11-26; N. Gudea, I. Ghiurco, *Din istoria creştinismului la români. Mărturii arheologice*, Bucureşti, 1994, p. 57-79.

[31] D. Gh. Teodor, *Ateliere pentru prelucrat obiecte de cult creştin pe teritoriul Moldovei*, dans *Teologie şi Viaţă*, III (LXIX), 4-7, Iaşi, 1993, p. 60-66; idem, *Meşteşugurile la nordul Dunării de Jos în secolele IV-XI d. Hr.*, Iaşi, 1996, p. 24-34, fig. 15.

Légende des figures

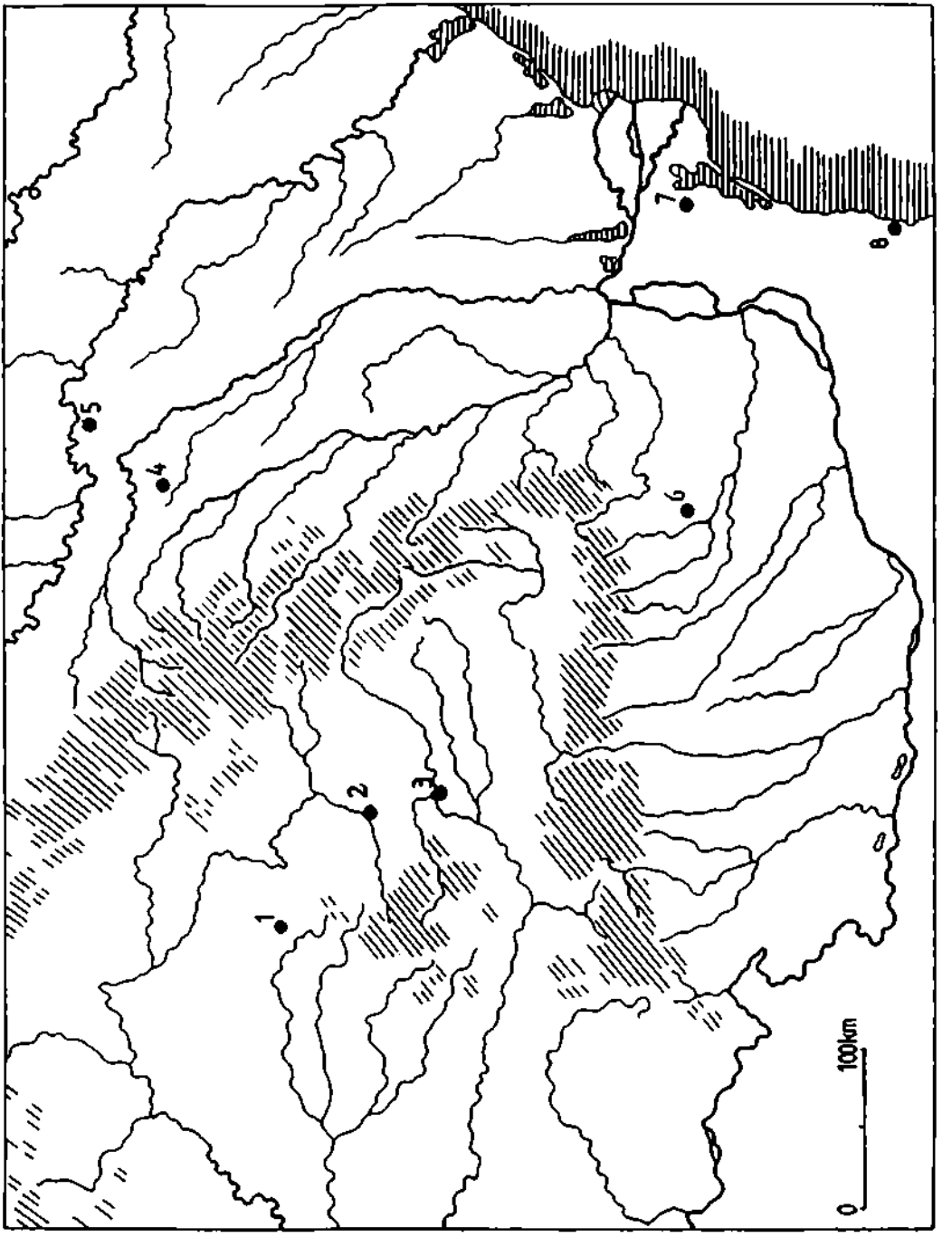

Fig. 1. Carte de la diffusion des medaillons byzantins chrétiens des IVe-VIIe siècles dans l'espace carpato-danubieno-pontique: 1. Şimleul Silvaniei; 2. Someşeni-Cluj; 3. Noşlac; 4. Mihălăşeni; 5. Raşcov; 6. Bădurească; 7. Topraichoi; 8. Mangalia.

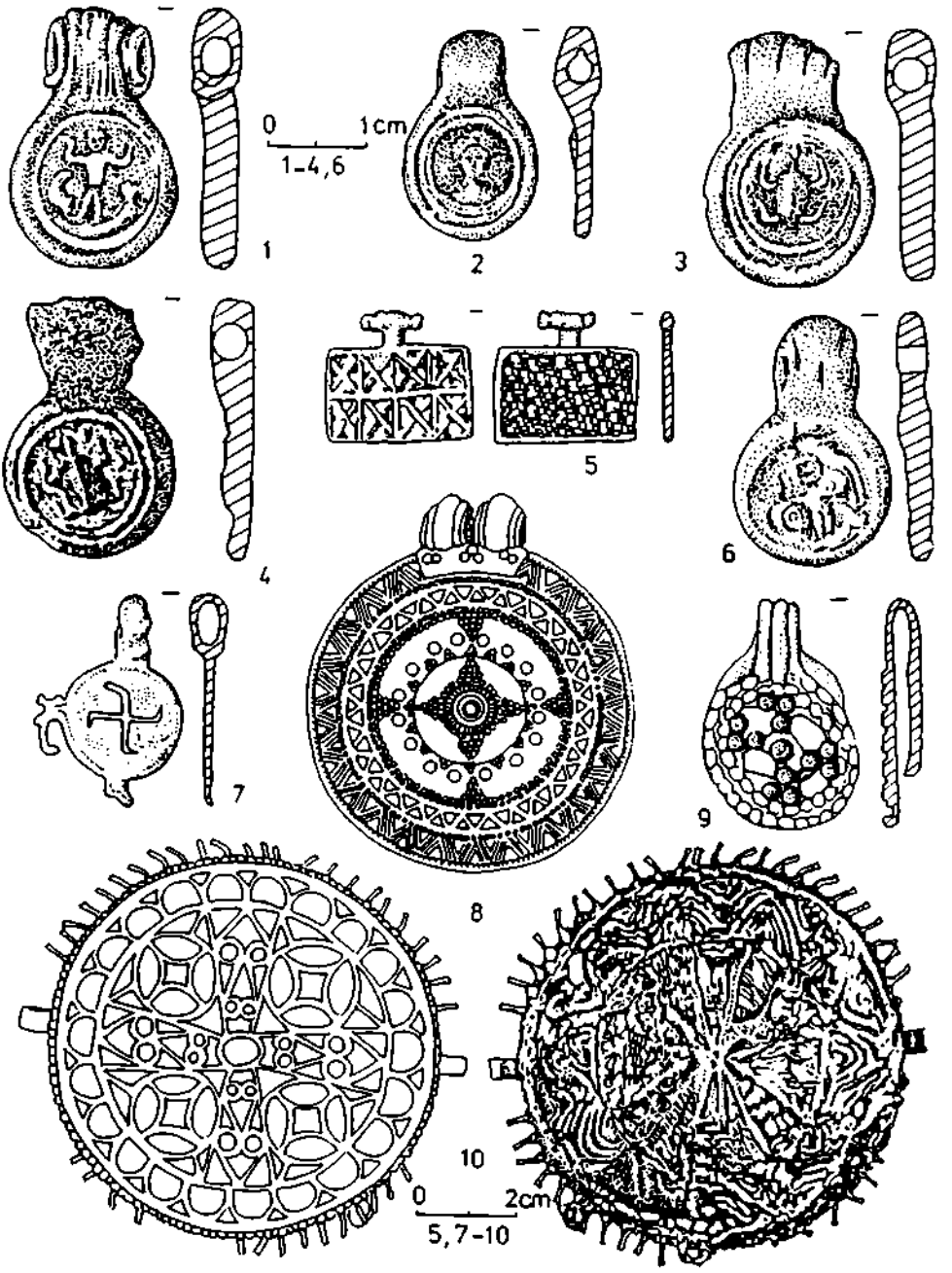

Fig. 2. Medaillons byzantins en verre et en divers metaux à des symboles chrétiens, des IVe et VIIe siècles: 1-3. Mihălăşeni; 4. Mangalia; 5. Noşlac; 6. Topraichoi; 7. Raşcov; 8. Şimleul Silvaniei; 9. Bucureasca; 10. Someşeni-Cluj.

FROM THE LATE ANTIQUITY TO THE EARLY MIDDLE AGES - THE BYZANTINE COINS IN THE TERRITORIES OF THE IRON GATES OF THE DANUBE FROM THE SECOND HALF OF THE 6TH CENTURY TO THE FIRST HALF OF THE 8TH CENTURY

ERNEST OBERLANDER - TÂRNOVEANU

To my Master in Numismatics,
Octavian Iliescu, at his 80th anniversary

This study dedicated to Octavian Iliescu, the real founder of scientific and systematic research of the finds of Byzantine coins in Romania, aims to contribute, from a numismatic point of view, at a more correct understanding of some economic, social and political phenomena related to the dissolution of the Roman-Byzantine civilisation and to the emergency of the mediaeval civilisation in the territory of the Danube Iron Gates, north of the river[1]. This approach is based both on the processing of older data, published by several researchers, evidently reinterpreted in the light of the latest Byzantine numismatic literature, and on the use of significant unpublished finds, resulted from the studies conducted by us in several museum and private collections. Our research has covered also the finds in the neighbouring areas south of the river, situated north - western Bulgaria and north - eastern parts of present day Serbia, on the territories of the former provinces of Dacia Ripens is and Moesia I. Such an approach seems only natural when taking into account the common evolution of the territories on both banks of the Danube downstream the Iron Gates

[1] On the connexions between Oltenia (or Lesser Wallachia) and Banat with the late Roman Empire and early Byzantine Empire see: D. Tudor, *Legăturile dintre Imperiul romano-bizantin şi teritoriul din stânga Dunării în sec. IV-VI*, in *Istoria României*, vol. I, *Comuna primitivă. Sclavagismul. Perioada de trecere la feudalism*, Bucharest, 1960, pp. 654-665 (furthermore abbreviated *IR.*); O. Toropu, *Romanitatea târzie şi străromânii în Dacia traiană subcarpatică*, Craiova, 1976, pp. 30-37, (furthermore abbreviated, *Romanitatea.*); M. Rusu, *Transilvania şi Banatul în secolele VI-IX*, in Banatica, 4, 1977, pp. 200-201; Idem, *Avars, Slavs, Romanic Population in the 6th–8th Centuries*, in *RBAPMPOTR*, ed. by M. Constantinescu, St. Pascu şi P. Diaconu, Bucharest, 1975, pp. 152-153, (furthermore abbreviated *RBAPMPOTR*) and A. Bejan, *Banatul în secolele IV-XII*, Timişoara, 1994, pp. 32-69. More recently see I. Barnea, *Sur les rapports avec Byzance du territoire situé au Nord du Bas-Danube durant la période Anastase Ier - Justinien Ier (491-565)*, in Études Byzantines et Post-Byzantines, 2, 1991, pp. 47-57 and C. M. Tătulea, *Romula-Malva*, Bucharest, 1994, pp. 120-176.
See also, Gh. Ştefan, *Justiniana Prima şi stăpânirea bizantină la Dunărea de Jos în secolul al VI-lea*, in Drobeta, 1, 1974, pp. 65-70 and P. Sânpetru, *Oraşe şi cetăţi romane târzii la Dunărea de Jos*, Bucharest, 1994, passim.

area, as well as the fact that in late Antiquity and the early Middle Ages the region emerged as an economic unity brought about by the complementary natural resources and the convergent main roads of the military and civil communication network. The presence of a large number of inhabitants used to speak Latin, north of the Danube, related to the dominant Romanic population, south of the river, brought the similarity of the development pattern even closer.

The first systematic publication, with acceptable scientific standards, of the Byzantine monetary finds from the 6th–13th centuries on the Romanian territory is owed to Ir. Dimian, who in 1957 carried out a repertory of hoards and, in part, of the isolated finds in this region[2]. Since the '70s, as the knowledge on late Roman and Byzantine coinage was radically renewed, due to the publication of some crucial works of the researchers of A. Bellinger, Ph. Grierson, D. M. Metcalf, Cecile Morrison, and W. Hahn, has started a new phase in the systematic investigation of monetary finds centuries in the territories between the mouths of Tisza river, the Danube and the Olt rivers and the Carpathians, as a matter of fact, from all over Romania. O. Iliescu gave the signal, by republishing some finds previously published on the basis of outdated catalogues[3]. Contrary to the studies mentioned above, there is one published by Iudita Winkler and C. Băloi, regarding the finds in the Sucidava - Orlea area[4]. Published under an outdated form, and using for the identification of coins long obsolete catalogues, the work has the only merit of gathering a significant material, but its scientific processing continues to remain the task of future researchers. At the same time, we remind C. Preda's study dedicated to the "circulation" of Byzantine coins on Romania's territory[5]. Besides including the highly controversial term of "monetary circulation", which the author tried to accredit, in spite of obvious local economic and social realities, from the 6th–13th centuries, from most part of the area north of the Danube, the work mentioned is characterized also by the mechanical takeover of some older data, that were not updated, even where the available data and material allowed such an updating of the information. In spite of all that, the article mentioned represents the first attempt to bring together all the monetary finds

---

[2] Ir. Dimian, *Câteva descoperiri monetare bizantine pe teritoriul R.P.R.*, in *SCN*, 1, 1957, pp. 189-216.

[3] O. Iliescu, *Monede romane şi bizantine, ponduri, cântare, plumburi comerciale*, in *Cultura bizantină în România*, Bucharest, 1971, pp. 117-191, passim and Idem, *Emisiune monetară la Antiochia în aprilie-iunie 540*, in *BSNR*, 68-69, 1973–1975, 121-123, pp. 115-116.

[4] Iudita Winkler and C. Băloi, *Circulaţia monetară în aşezările antice de pe teritoriul comunei Orlea*, AMNapocensis, 8, 1971, pp. 161-172 and in AMNapocensis, 10, 1973, pp. 181-212.

[5] C. Preda, *Circulaţia monedelor bizantine în regiunea carpato-dunăreană*, in *SCIV*, 23, 1972, 3, pp. 375-415, passim, partly republished in English, Idem, *The Byzantine Coins-An Expression of the Relations between the Empire and the Populations North of the Danube in the 6th–13th Centuries*, in *RBAPMPOTR* pp. 219-234.

from the 6th–14th centuries on the present territory of Romania, including those from Banat and Oltenia.

At the same time, it is worth mentioning O. Toropu and O. Stoica's article from 1974, that made known to the researchers a considerable number of Byzantine monetary finds in Oltenia from the 6th–14th centuries, providing, at the same time, a set of complete scientific and technical data[6]. Very important as source of historical reconstruction regarding the territories between the Danube and the Southern Carpathians in the 7th century is the study dedicated by B. Mitrea to the hexagrammata hoard discovered at Priseaca (Priseaca comm., Olt county)[7]. The dynamics of circulation and then of the penetration of coins to Oltenia in the 4th–11th centuries was the subject - matter of the first great attempt of synthesis by O. Toropu[8]. Unfortunately, the part comprising the analysis of the historical significance of numismatic documents in this paper was excessively dependent on a series of preconceived patterns, and in other cases, the presentation of the material does not surpass the level of a simple compilation. That is even more regrettable as the author had access also to many finds of isolated pieces or unpublished hoards. Unfortunately, for obscure reasons, the data published by O. Toropu more often than not were too concise. Data on the situation in Banat can be found in the publication regarding the monetary finds at Orșova. Besides the analysis of the situation from the Roman Age, Maria Chițescu and Gh. Poenaru Bordea provided also a critical discussion on the numismatic material from the 6th–11th centuries, published previously[9].

A very important synthesis regarding the penetration of the early Byzantine coin, from the 6th–7th centuries, is owed to the Iassy researcher V. Butnariu[10]. The author made a remarkable effort not only for gathering a vast material, spread in tens of publications, but he also strove to recover all the possible data on the finds already published, to reassign the coins and redate them, according to the most recent reference catalogues. This way, V. Butnariu succeeded in provides new historical coordinates to a source of information that seemed buried and long forgotten. Wherever possible, the author studied the pieces directly, and, even published original coins, from different public and private collections. We may assert that any

---

[6] O. Toropu and O. Stoica, *Monede bizantine descoperite în Oltenia*, in Drobeta, 1, 1974, pp. 159-168.

[7] B. Mitrea, *Date noi cu privire la secolul al VII-lea. Tezaurul de hexagrame bizantine from Priseaca (county Olt)*, in *SCN*, 6, 1975, pp. 113-125.

[8] O. Toropu, *Romanitatea.*, pp. 93-217 and the table of the annexe nº 1-27, passim.

[9] Maria Chițescu and Gh. Poenaru Bordea, *Contribuții la istoria Diernei în lumina descoperirilor monetare din săpăturile arheologice din 1967*, in *BSNR*, 75-76, 1981-1982, 129-130, pp. 169-208, specially pp. 176, nº 106-109, 178, nº 141-143, 179, nº 162-168 și 172, 182, nº 249-251 și pp. 198-200.

[10] V. Butnariu, *Răspândirea monedelor bizantine din secolele VI-VII în teritoriile carpato-dunărene*, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, pp. 199-235, passim.

new research on the monetary finds in the entire area of the Lower Danube, from the age mentioned, cannot be achieved without resorting to these real wells of information. In the early '90s, C. Chiriac has been remarked for his attempts to reinterpret the historical significance of some hoards from the 7th–10th centuries originating north of the Danube, including those of Oltenia[11]. In the same period also the controversial monograph by G. L. Duncan was issued, which was dedicated to the monetary circulation in the Balkan provinces of the Roman and Byzantine Empires between 294 and 578[12]. Recently, a new archaeological and historical synthesis was published, due to Al. Madgearu, regarding the area between the Danube and the Carpathians in the 6th–9th centuries[13], the author using to a large extent the monetary finds as source of reconstruction of the political, social, and cultural history of the age. At the same time one dedicated to the economic life at Drobeta in the 2nd–6th centuries was issued [14].

We considered it useful to begin our analysis regarding the relations between the population in the area between the rivers Tisza, Danube, Olt and the Carpathians Mountains and the south - east European world after the second half of the 6th century, in the wake of the emergence of the Avars as a great power at the Lower Danube and the start of the processes of changing the ethnic structure and the political equilibrium in the Balkans[15]. Relatively recently some important works were issued, such as those by V. Butnariu and Al. Madgearu, that spare us a detailed presentation of the evolution of the relations between the Empire and its north - Danubian enclaves in the first part of the 6th century. In order to understand better the way the Roman - Byzantine socio - economic structures underwent a process of erosion and the phenomenon of demonetisation of the economy that occurred in the 7th century, we consider that we have to go down to 565–578, to the time of Justinus II, whose reign announces a new historical age at the Lower Danube.

---

[11] C. Chiriac, *Despre tezaurele monetare bizantine din secolele VII-X from Est şi Sud de Carpaţi*, in Pontica, 24, 1991, pp. 373-378.

[12] G. L. Duncan, *Coin Circulation in the Danubian Provinces of the Roman Empire AD 294-578*, London, 1993, pp. 72–73 şi 116–117.

[13] Al. Madgearu, *Continuitate şi discontinuitate culturală la Dunărea de Jos în secolele VII-VIII*, Bucharest, passim (furthermore abbreviated as *CDCDJ.*), pp. 68-89.

[14] I. Stingă, *Viaţa economică la Drobeta în secolele II–VI p. Ch.*, Bucharest, 1998, pp. 152-155, nº 217-247, 268-270, 189-190, 194, 196, 199-201, 207-208. The author had omitted to mention that all the coins from the 6th century, published there, were identified by us.

[15] On the Slavonic and Avaric tribes on the Romanian territory cf. Maria Comşa, *Socio-Economic Organization of the Daco-Romanic and the Slav Populations on the Lower Danube during the 6th–8th Centuries*, in RBAPMPOTR, pp. 171-200; D. Gh. Teodor, *Slavii la nordul Dunării de Jos în secolele VI-VII d. H.*, in Arh Mold., 17, 1994, pp. 223-251, and more recently see Al. Madgearu, *CDCDJ.*, passim.

In the case of the Oltenia area, from the time of the reign of Justinus II (565–578) a sample of 113 coins were available. The samples originating in Oltenia and those from the other finds in the Diocese of Dacias have the following chronological structure:

OLTENIA		DIOCESE OF DACIAS[16]
565–566 -	4 sp. (uncertain)	3 sp.
566–567 -	4 sp.	4 sp.
567–568 -	3 sp.	8 sp.
568–569 -	22 sp.	17 sp.
569–570 -	16 sp.	20 sp.
570–571 -	8 sp.	29 sp.
571–572 -	7 sp.	11 sp.
572–573 -	3 sp.	6 sp.
573–574 -	5 sp.	8 sp.
574–575 -	7 sp.	23 sp.
575–576 -	8 sp.	8 sp.
576–577 -	7 sp.	3 sp.
577–578 -	2 sp.	5 sp.
568–578 (?) -	1 sp.	- sp.
574–578 -	1 sp.	- sp.
565–578 -	12 sp.	- sp.

Within the Oltenia finds, the Drobeta sample is rather large in number. It is made up of 24 coins[17], distributed as follows:

---

[16] Ivana Popović, *Index nummorum*, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 91-92. The author had used date offered by 20 hoards from 6th century found on the territory of the Diocese of Dacias, the largest part found in the area of the Danube Iron Gates (Boljetin, Bosman, Caričin Grad A-G, Dobra, Malo Golubinje, Klinovac, Niš, Veliko Orašije, Pincum-Veliko Gradište, Pirot, Slatinska Reka, Suva Reka, Taliata-Veliki Gradac and Tekija).

[17] Our sample consists of several more coins that those previously published by I. Stîngă, *op. cit.*, pp. 154-154, nº 228-243. The coins were preserved in the collection of the Muzeul Regional al Porţilor de Fier from Drobeta-Turnu Severin (furthermore abbreviated MPF) and were identified by us during the years 1987–1990. Our remarks concern the inv. nº 5398 (K, THE), a. 564-565, 5416 (K, THE), a. 567-568, 5269, 5400 and 5219 (M, CON; M, CON and K, CON), a. 568-569, 5236, 5235 and 5264 (M, CON; M, NIK şi K, THE), a. 569-570, 5399, 5401, 5404 and 5414 (M, MOMIL-CON; M, CON; M, NIK şi K, THE), a. 570-571, 5393 (M. NIK), a. 571-572, 5231 and 5237 (K, THE), a. 574-575, 5255, 5402 şi 5394 (M, NIK; M, CON and K, THE), a. 575-576, 5298 (K, THE), a. 568-578, 5393, 5410 and 5417 and two pieces of 1/8 follis (pentanoummia) from the collection of the Craiova Branch of Institute of Thracology (E, CON, two pieces. and E, NIK, K, THE, two pieces), a. 565-578. It is impossible to identify between those coins the pieces already mentioned by C. Preda, see our remarks from the note nº 120. Strangely, O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 34 stated that at Drobeta are unknown the monetary finds from the time of Justinus II.

565-566 (?) - 1 sp.
566-567 - 0 sp.
567-568 - 1 sp.
568-569 - 3 sp.
569-570 - 3 sp.
570-571 - 4 sp.
571-572 - 1 sp.
572-573 - 0 sp.
573-574 - 0 sp.
574-575 - 2 sp.
575-576 - 3 sp.
576-577 - 0 sp.
577-578 - 0 sp.
568-578 (?) - 1 sp.
565-578 - 5 sp.

In our opinion, the few periods lacking coins are not long enough to clearly prove the hypothesis of Drobeta being destructed during the reign of Justinus II, as previously thought[18].

From Sucidava we have at our disposal a much larger sample than those from previous periods, comprising 47 coins[19]. Chronologically they are distributed as follows:

565-566 - 2 sp.
566-567 - 2 sp.
567-568 - 0 sp.
568-569 - 12 sp.
569-570 - 3 sp.
570-571 - 3 sp.
571-572 - 2 sp.
572-573 - 3 sp.
573-574 - 4 sp.
574-575 - 4 sp.
575-576 - 3 sp.
576-577 - 3 sp.
577-578 - 1 sp.
565-578 - 4 sp.

The author considered that the „absence" of the coins from this reign was caused by a destruction of the fortress.

[18] O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 37 and M. Davidescu, *Drobeta.*, p. 227.

[19] V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, pp. 221, nº 97 and 227, nº 24-47.

A few coins from Justinus II found in Oltenia have been published over the years. We may remind those from: Ostrovul Corbului (Hinova comm., Mehedinţi county)[20], Balta Verde (Gogoşu comm., Mehedinţi county)[21], Romula (Reşca, Dobrosloveni comm., Olt county)[22], Studina (Studina comm., Olt county)[23], from an unspecified locality from the former county of Romanaţi[24], Calafat (Dolj county)[25], Ghindeni (Dolj county)[26], Giurgiţa (Giurgiţa comm., Dolj county)[27], Terpeziţa (Lazu comm., Dolj county)[28], Valea Stanciului (former Bârza, Dolj county)[29], Dobruşa (Ştefăneşti comm., Vâlcea county)[30], Râureni (suburb comm. of Râmnicu Vâlcea city, Vâlcea county)[31] and from the Râmnicu Vâlcea area[32]. Other 27 pieces come from unspecified localities in Oltenia. The occurrence of coins from the same denomination come from unspecified localities in Oltenia. The occurrence of the same coins from the same denomination, mint, and year seems to indicate that they include fragments of stray hoards[33].

The number of finds in Banat is rather large too. The sample of 19 coins, on which we have full data has the following chronological structure:

565–566 - 0 sp.

---

[20] E. Nicolae, *Descoperiri de monede antice şi bizantine*, in *BSNR*, 88-89, 1994–1995, 142-143, p. 272, nº 29.

[21] D. Berciu and E. Comşa, in MCA, 2, 1956, p. 402; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 395 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 217, nº 13.

[22] M. Ionescu, in *BSNR*, 67-69, 1973-1975, 121-123, p. 331, nº 13 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 222, nº 132.

[23] Unpublished coin, kept in the collection of Muzeul Romanaţilor from Caracal (furthermore abbreviated as MRC), inv. nº 4639.

[24] Unpublished coin, kept in the collection of Muzeul Judeţean de Istorie Olt from Slatina (furthermore abbreviated as MJIOT), inv. nº 216.

[25] Gh. Poenaru Bordea and C. Voicu, in *SCIVA*, 26, 1975, 1, p. 154, nº 10 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133. p. 224, nº 176.

[26] *Ibidem*, pp. 153-154, nº 5-6 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 219, nº 62-63.

[27] O. Toropu and O. Stoica, in Drobeta, 1, 1974, p. 164 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 221, nº 65-66.

[28] Unpublished coin, kept in the collection of Muzeul Olteniei from Craiova (furthermore abbreviated as MOC), inv. nº I 9184.

[29] O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 206.

[30] Idem and O. Stoica, in Drobeta, 1, 1974, p. 165; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 400 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 219, nº 43.

[31] O. Iliescu, in *SCN*, 2, 1958, p. 453, nº 12; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 407 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 222, nº 133.

[32] Unpublished coins, kept in the collection of Muzeul Judeţean de Istorie Vâlcea from Râmnicu Vâlcea (furthermore abbreviated as MJIVL), inv. nº 4906-4907.

[33] Unpublished coins, kept in the collection of MOC, inv. nº I 7617/3, I 27030, I 14067, I 7611, I 27032, I 3584 b, I 27036, I 14060/4, I 14066/1, I 14066/2, I 27031, I 7616/2, I 7616/1, I 3590 a, I 2924, I 7668/1, I 3411, I 10904, I 14060/3, I 14061/1, I 7617/1, I 14064, I 7617/4, I 7616/3, I 14061/2, I 7617/2 and I 3584 a.

566-567 - 0 sp.
567-568 - 5 sp.
568-569 - 0 sp.
569-570 - 4 sp.
570-571 - 1 sp.
571-572 - 2 sp.
572-573 - 0 sp.
573-574 - 2 sp.
574-575 - 2 sp.
575-576 - 1 sp.
576-577 - 0 sp.
577-578 - 1 sp.
567-578 - 1 sp.

From the reign of Justinus II come two coins at Orşova (Mehedinţi county). One of them was issued at Nicomedia, in 567-568, and the other at Constantinople, in 571-572[34]. A follis of this emperor was found at Moldova Veche (Moldova Nouă, Caraş-Severin county)[35]. From Giarmata (Giarmata comm., Timiş county) comes a follis issued at Nicomedia, in 574- 575[36]. At Arad was uncovered a follis struck at Nicomedia, in 570-571[37]. From Borča[38], in the Yugoslavian Banat comes half of a follis from this emperor. Another coin from Justinus II, probably also a bronze, was uncovered at Banatski Brestovac, in the Yugoslavian Banat[39]. The pieces are kept in the collection of the Museum of Banat in Timişoara, but the lack of certain details in their description prevents us from identifying them among the other coins of the same kind in the collection of the institution. Also in the Yugoslavian Banat was mentioned a follis find from Justinus II in the locality of Potporanj - Crkvine[40]. 11 bronze coins, four folles and seven and a half folles coming from unspecified localities in the

---

[34] E. Chirilă and I. Stratan, *Descoperiri monetare antice şi bizantine în Banat (I)*, in Studii şi Comunicări-Brukenthal, 19, 1975, p. 84; B. Mitrea, in Dacia, N.S., 21, 1977, nº 129 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 221, nº 97-98.

[35] Unpublished coin from the collection of Dr. E. Sachelarie, from Drobeta-Turnu Severin, the coin belongs to the type *MIB*, 43 a, CON, a. 570-571.

[36] B. Mitrea, in Dacia, N.S., 11, 1967, p. 389, nº 74; C. Preda, in *SCIV.*, 23, 1972, 3, p. 402 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 219, nº 64. The author mentioned that the coin was found at Giarmata, Mureş county, but such a village is unknown in this county.

[37] B. Mitrea, in Dacia, N.S., 7, 1963, p. 597, nº 45; C. Preda, in *SCIV.*, 23, 1972, 3, p. 395 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 217, nº 6.

[38] I. Berkeszi, *Délmagyarország éremleletey*, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 11.

[39] *Ibidem.*, p. 12.

[40] Liljana Bakić, *20 vekove novca u jugostočnom Banatu*, Vršac, 1994, p. 30, nº 108 (furthermore abbreviated as *20 vekove*.). The coin belongs to the type of *MIB*, II, 43 a, CON, a. 577-578.

historical Banat are preserved in the collection of the Museum of Banat in Timişoara[41]. Taking into account that most come from the former collection Zs. Ormós, it seems that a large part of them was uncovered in the area of Orşova and Moldova Veche[42]. From Banat come three gold coins from Justinus II. Thus, a Constantinople solidus of this sovereign, issued in 567-568 was uncovered in an unspecified locality in the Yugoslavian Banat[43]. From unspecified localities from the historical Banat come other two pieces, a solidus and a tremissis, preserved in the collection of the Museum of Banat[44].

South of the Danube, in the area delimited by Morava and Timok are mentioned extremely little stray coin finds from Justinus II. That obviously contradicts local realities. 23 coins come from Viminacium. They are 22 bronze pieces - two folles, 20 halves folles and a solidus[45]. A piece of half of follis was uncovered at Hajdučka Vodenica[46]. During the archaeological excavations at Justiniana Prima-Caričin Grad were uncovered two halves of folles from Justinus II, struck at Thessalonica in 568-569 and 574-575[47]. The lacunose data regarding the circulation of the coins of Justinus II in the area between Morava and Timok are, to a certain extent, completed by the data coming from the study of several local hoards, whose concealment took place in 565-578. In this sense, we mention the hoard uncovered at Pirot. It consists of 11 coins from Justinus II, all issued at Constantinople in 570-571[48]. Another hoard is the one uncovered during the archaeological researches from the fortification at Boljetin. It consists of six coins, one from Justinianus I and the rest from Justinus II. The last coin dates from 577-578[49]. A more important hoard is the one uncovered in the fortification at Slatinska Reka. It reunites 22 coins dating from 539-576. 10 coins

---

[41] Unpublished coins from the collection of MBT, inv. nº 11 and 820. The coins belong to the type of *MIB*, II, 43 a, CON, a. 567-568, 43 d, CON, a. 570-571 and 573-574, 46 a, NIK, a. 575-576, 68 a, THE, a. 567-568 (2 sp.) and 569-570, 70 e, THE, a. 569-570 (2 sp.) and a. 574-575 (2 sp.). It is possible that some coins represent a part of a hoard. One of these pieces was of ½ follis was found at Bor ča.

[42] I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 28 and 30.

[43] Liljana Bakić, *20 vekove.*, p. 30, nº 107. The coin belongs to the type of *MIB*, II, 3 a, CON, a. 567-568.

[44] Unpublished coins from the collection of Muzeul Banatului from Timişoara (furthermore abbreviated as MBT), inv. nº 67, type *MIB*, II, 4, CON, a. 567-578 and inv. nº 71, belongs to the type of *MIB*, II, 11, CON, a. 565-578.

[45] V. Ivanišević, *Vizantijski novac (491-1092) iz zbirke Narodnog Muzeja u Požarevacu*, in Numizmatičar, 11, 1988, pp. 93-94, nº 32-53.

[46] Vl. Popović, in Numizmatičar, 5, 1988, pp. 134-135, nº 12.

[47] Idem, în J. Guyon, G. Cardi in *Caričin Grad*, vol. I, ed. N. Duval and Vl. Popović, Belgrade-Rome, 1984, p. 90, nº 4 and p. 101, nº 1-2.

[48] Vl. Popović, *Petits trésors et trésors démembrés de monnaies de bronze protobyzantins de Serbie*, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 69-70, nº 1-11.

[49] *Ibidem.*, pp. 71-72, nº 1-6.

were issued during the reign of Justinus II. Three of them are folles, and the rest are halves of folles[50].

The coins from 565-578 in Oltenia and Banat follow closely the evolution of the monetary mass, both within the Diocese of the Dacia and Thracia[51], but it differs significantly from the structure of the finds in Wallachia and Moldavia, illustrated by the diagram published by Al. Madgearu[52]. In order to be able to judge with objectivity the documentary value of the sample of coins from Justinus II coming from Oltenia, we have to take into account also the evolution of the ratio between solidus and folles in 565–578. During the first two year of reign was preserved the old legal exchange rate of 216 folles for a solidus, more exactly, 12 bronze pounds for 4.55 g of gold, in use as early as 550. The first change that resulted in a serious inflation took place in 566. On that occasion, the folles began to be legally equalled to 525 folles for a solidus. On that occasion, the folles lost 59% of its real value as against the solidus, even if legally the decrease in its value was only 50% (according to the new legal provisions, a solidus used to be equivalent to 25 bronze pounds, as against 12 previously). The decreasing exchange rate of the folles in the 6th century reached its peak in 570–578. Following this strong inflation, the solidus was equalled to 720 folles, which represented a real loss of 28% of its purchasing power, although legally the admitted loss was only 17% (according to the new exchange rate, a solidus was equalled to 30 bronze pounds, as against 25 previously)[53].

In the first three years of reign one can notice a slow resuming of the flow of coins in the areas on the other side of the Danube, after the strong decline remarked in the last part of the reign of Justinianus I. The dynamics of the introduction of coins to the Byzantine bridgeheads is characterized by a double sine. There are two very clearly defined peaks, in 568–570 and in 574–576. I consider that these peaks have also a certain connexion with the payments of the five years donnativa for the army, which occurred in 569–570 and 574–575. The second growth, more moderate than the first one, representing only about 50% of the size of the previous one, and in real terms, the growth percentage was much lower, if we take into account the strong depreciation of the Byzantine bronze coin as compared with gold. They were followed by periods of plummeting decline. The first took place in 572–573, being followed by another critical moment in 577–578. The peak moments follow closely

---

[50] Al. Jovanović, *Un petit trésor de monnaies de bronze from forteresse protobyzantine près de Slatinska Reka*, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 31-38, nº 1-20.

[51] See Cécile Morrisson, *La circulation monétaire dans les Balkans à l'époque justinienne et post-justinienne*, in *Acta XIII. Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae-Radovi XIII. Međunarodnog Kongresa za Starokršćansku Arheologiju, Split-Porečka*, 25.9-1.10. 1998, Vatican-Split, 1998, pp. 925-926 and 929.

[52] Al. Madgearu, *CDCDJ.*, p. 73.

[53] W. Hahn, *MIB*, II, pp. 15-16.

the curve of the Byzantine military effort in the Balkans and of the stronger pressure of the Avars and the Slavs. Nevertheless, we have to emphasize that, partially, they reflect the impact on the monetary market in Oltenia of the two inflationary shock waves from 566 and 570. Both phases of decline can be linked to the conflict with the Avars and the Slavs, as these events are well documented and to certain hoards from the Serbian area of the Iron Gates, such as the one at Slatinska Reka[54].

Before taking into consideration aspects of economic and social history of the Oltenia territories during the third quarter of the 6th century, we would like to point out that the apparently large number of coins from Justinus II is not to be interpreted automatically as a result of a flourishing, peaceful period of economic boom. The standard samples from Oltenia and the Diocese of Dacias have the following structure:

OLTENIA		DIOCESE OF DACIAS	
Folles -	54 sp. - 47.78%	Folles -	54 sp. - 40%.
Half of follis -	54 sp. - 47.78%	Half of follis -	81 sp. - 60%.
Eighth of follis -	4 sp. - 3.53%	Eighth of follis	0 sp.
Unspecified -	1 sp. - 0.8%	Unspecified -	0 sp.

The differences between the two samples are firstly due to the legal practices linked to the hoarding process. The differences were caused to a small extent by the different development level of the monetary economy on the two banks of the Danube. In spite of all that, it is possible that the territories north of the river might have depended during this time less on the mint of the Prefecture of the Illyricum, Thessalonica, that used to strike exclusively pieces of half of follis. On the other hand, the structure of the two samples reflects a process of "equalizing" of the degree of economic and social development of the territories of the province of Dacia Ripensis on both sides of the river, an "equalizing" to a large extent generated by the massive destruction of the urban socio - political structures under the blows from the Avars and the Slavs. A large part of the increase in number of the coins from that age comes from a dramatic increase in the share of small denominations, first of all the pieces of half of a follis, making up 47.74% of the analysed sample and the eighth of follis (pentanoummia), representing 3.60%. Together, the two denominations, make up 51,35% of all the pieces from Oltenia. In our opinion, the larger amount of coins from the 565-578 finds is directly linked to the inflationary wave that occurred in the Byzantine Empire at that time. The inflation was characterized by an increase in the amount of bronze issues, the degradation of the follis/solidus ratio and higher prices.

---

[54] Vl. Popović, *Les témoigns archéologiques des invasions avaro-slaves dans l'Illyricum byzantin*, in MEFR, 87, 1975, 1, p. 467 and Idem, in CRAI, 1978, 3, pp. 617, 619-620.

The increase in the number of finds in the imperial bridge heads in Oltenia must have been generated also by a more intense military activity in the area of the Iron Gates and the middle Danube, brought about by the wars against the Gepidae, the Avars and the Slavs. One can only suspect that in this confrontation were drawn some way or another also the Byzantine garrisons north of the river. The cut in subsidies to some Barbarian tribes ordered by Justinus II, ever since he had come to power, was followed by an increase in subsidies to the army, including bronze coins payments. In spite of these remarks, that are meant above all for historians and archaeologists, tempted to interpret in a simplified manner the significance of the absolute number of monetary pieces from a certain period, we cannot deny the existence of rather clear evidence of the development of the monetarized economy in the Byzantine enclaves in south Oltenia and the Banat. The most eloquent sign of this situation is given by the very increase in the number of half of follis and the emergence of those of eighth of follis (pentanoummia), typical denominations for the human groups that used to practise the daily exchanges of low value goods and services, characteristic of the urbanized societies in the Byzantine world[55]. Much harder to explain is the absence from Oltenia finds of gold pieces, if one takes into account the increase in the general amount of gold metal issues between 565 and 578, the higher military expenses, and the fact that the tumultuous history of that age favoured the process of hoard concealment and coin loss.

From the point of view of their place of origin, the coins of the two samples have the following structure:

OLTENIA		DIOCECE OF DACIAS	
Constantinople -	40 sp. - 36.03%.	39 sp. -	28.88%.
Nicomedia -	22 sp. - 18.90%.	17 sp. -	12.59%.
Cyzicus -	4 sp. - 3.60%.	3 sp. -	2.22%.
Antioch -	2 sp. - 1.80%.	1 sp. -	0.07%.
Thessalonica -	38 sp. - 33.33%.	75 sp. -	55.55%.
Carthage -	1 sp. - 0.9%.		

The "Moneta Militaris Imitativa" - 1 sp. - 0.9%

Unspecified mint - 3 sp. - 2.7%.

During the reign of Justinus II, the share of provincial mints surpassed, for the first time, the place traditionally occupied by metropolitan coins on the monetary market in the Byzantine enclave in south Oltenia and the Banat. The products of provincial mints represent 60.97% of the sample analysed by us. The change is due to

[55] On the survival of the urban life in the territories north of the Danube, during 4th–6th centuries cf. O. Toropu, *Romanitatea.*, pp. 77-78 and E. Popescu, *Câteva precizări privind continuitatea urbană între Antichitate şi Evul Mediu*, in RdI, 41, 1988, 11, pp. 119-123.

the massive presence of the pieces of half of follis struck at Thessalonica, representing 33.33% of the total of the analysed sample. By the end of the reign of Justinianus I, but especially during the time of Justinus II, the Thessalonica mint specialized in issuing this denomination, and soon its production began to dominate the circulation of halves of folles over the entire Balkan region. The prevailing role of the Thessalonica mint in the field of the pieces of half of follis was favoured also by a smaller amount of similar issues of Constantinople, Nicomedia and Cyzicus. The higher share of Thessalonica coins can be considered also a proof of the more important role of the administration of the Prefecture of the Illyricum, controlling the troops in south Oltenia, in the financing of the war efforts during the second part of the 6th century, so much more as the centre of hostilities on the Balkan limes, moved towards the Middle Danube and in the Iron Gates area. The second position among the provincial coins in Oltenia is occupied by the pieces issues at Nicomedia (18.90%). Next come the issues at Cyzicus, with 3.60%, and at Antioch, with 1.80%. For the first time, the sample of Byzantine coins in Oltenia comprises also a coin issued at Carthage, as well as one of the "Military Mobile Mint", the so - called Moneta Militaris Imitativa. Their presence is important as documentary element, to illustrate the relations with Byzantine Africa, or with the troop manoeuvres, but their role in the current circulation is only symbolic, 0.90% each.

On the territory of Oltenia are known nine coins from Tiberius II Constantinus (578–582). The standard samples for Oltenia and the Diocese of Dacias are distributed chronologically, as follows:

OLTENIA	DIOCESE OF DACIAS
578–579 - 2 sp.	5 sp.
579 - 1 sp.	0 sp.
579–580 - 2 sp.	0 sp.
580–581 - 2 sp.	1 sp.
581–582 - 0 sp.	2 sp.
578–582 - 4 sp.	-

Two of the coins of Tiberius II Constantinus come from Drobeta[56]. At Sucidava five bronze pieces are mentioned[57]. They include a follis previously

[56] Unpublished coins, kept in the collection of MPF, inv. nº 5382 (M, NIK), a. 580–581 şi 5434 (E, CON), a. 578–582. Might be some coins are identical with those mentioned O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 201 and C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 410.

[57] C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 398 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, pp. 221, nº 95 şi 225, nº 48-50. An unpublished coin was preserved in the collection of the village grammar school from Orlea, inv. nº 5659, studied by us during the spring of 1991. It was a ½ follis, XX, CON; A, non-dated, of the type *MIB*, II, nº 30 a, dated between a. 578–582.

assigned, hypothetically, to Phocas, by Professor D. Tudor[58]. Instead, we deleted from the list of monetary finds assigned to this emperor, a tremissis found before 1953, at Celeiu, that was more times mentioned in the relevant literature, as a coin from Tiberius II Constantinus[59]. In reality, the coin is an issue from Mauricius Tiberius. A piece from Tiberius II Constantinus was found during the archaeological researches in the Roman - Byzantine fortification of Ostrovul Banului[60]. At Giurgiţa (Giurgiţa comm., Dolj county) is mentioned the discovery of a coin of half of follis from this emperor[61]. Another coin comes from an unspecified locality in Oltenia[62].

In the old inventory book of the Museum of the Banat in Timişoara is mentioned a bronze coin received from Tiberius II Constantinus, originating in an unspecified locality in the historical Banat[63]. From our investigations it results that such a coin no longer exists in the collection of the Timişoara institution. We think that I. Berkeszi wrongly identified a coin from Mauricius as belonging to Tiberius II Constantinus, starting from the reading of the name of TIB or TIBER, which can be found also on the issues of Mauricius Tiberius.

Until now, in the area between Morava and Timok no stray coin finds from Tiberius II Constantinus were published, but we think that such coins cannot lack. Instead, in the mentioned area are known a few hoards whose concealment took place during the reign of this emperor. Of these we mention the one in the fortification of Transdierna - Tekija, situated on the bank opposite Orşova - Dierna. Of the 24 coins of his, one belongs to Tiberius II Constantinus that was issued in 578–579[64]. Another contemporary hoard is the one from Veliki Orašje, from the area of the great Roman - Byzantine centre of Horreum Margi. The hoard comprises 34 coins, of which only one from Tiberius II Constantinus. It is dated, being issued in 578–579[65]. From the Roman - Byzantine fortification of Pincum–Veliko Gradište comes a hoard of 17 coins, of which one from Tiberius II Constantinus, issued in 580–581[66]. Two tremisses

---

[58] D. Tudor, in Dacia, N.S., 7-8, 1937–1940, p. 398, nº 14. The same opinion was presented by dr. Gh. Poenaru Bordea, mentioned by V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 233, note nº 51.

[59] The coin was presented to the Coin Room of the Romanian Academy by the late professor D. Tudor. It is preserved under the inv. nº 1076 and inv. nº 51474.

[60] C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 403; M. Davidescu, *Drobeta.*, p. 215 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 221, nº 77. The find is mentioned twice, by error, by the last author, once as being found at „Insula Banului", p. 220, nº 77 and for the second time as being found at „Ostrovul Banului", p. 221, nº 77.

[61] O. Stoica and O. Toropu, in Drobeta, 1, 1974, p. 164 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 219, nº 67.

[62] Unpublished coin kept in the collection of MOC, inv. nº I 14066/6 (M, NIK), a. 580-581.

[63] Muzeul Banatului, Old Access Book, vol. I, entry nº 959. The coin was presented in 1878, by Kosztyal Béla.

[64] Vl. Popović, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 72- 75, nº 1-24.

[65] Dobrila Gaj-Popović, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 23-26, nº 1-34.

[66] Vl. Popović, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 75- 77, nº 1-17.

from Tiberius II Constantinus were found in unspecified localities in the district of Pleven, in the border area between the provinces of Moesia Secunda and Dacia Ripensis[67].

The number of coins from Tiberius II Constantinus coming from Oltenia is much larger than that dating from the last years of the reign of Justinus II. The real value of these pieces is by far much higher, taking into account the fact that in 578-579, the new sovereign took an important deflationary measure. The value of the follis as against the solidus was considerably increased. By imperial decision the bronze coin resumed the legal exchange rate of 512-538 and 550-566 that is 216 folles for a solidus. The increase by 30% of the purchasing power of the follis was accompanied by the restoring of the old ration between solidus and bronze, which was established at 12 metal pounds, as against 30 previously (- 40%)[68]. The Oltenia sample comprises both folles, and halves of folles, and, surprisingly even a piece of an one eighth of follis. The coins of Tiberius II Constantinus found in Oltenia come from the mints of Constantinople, Thessalonica, Nicomedia and Antioch.

The monetary finds mentioned seem to indicate a certain stabilization, perhaps even the return to the situation in Byzantine Oltenia, after the events of 572-576. The developments in the north - Danubian bridgehead must have been due to strictly local political and military factors. It is very different from the one found south of the Danube, where the position of the imperial authorities seem to have known further critical moments. Out statement is proved by the existence of hoards concealed during this period, such as: Augusta - Härlec[69], Transdierna - Tekija, Horreum Margi-Veliko Orašje and Veliko Pincum - Gradište. All these finds comprise extremely few coins from Tiberius II Constantinus, that add, after a relatively long pause, to older issues, from Justinus II and from his predecessors.

The coins of Mauricius Tiberius (582-602) found in Oltenia mark the beginning of a new stage, the final one, of the monetary circulation in the area of the Byzantine enclaves north of the Danube. The thorough analysis of these finds, as well as that of those issued by his successors, is very important for a better understanding of the chronology of the break up of the Byzantine limes in the region between the Olt flow into the Danube and the Iron Gates. The Oltenia sample analysed by us comprises 51 coins, and a representative sample from the Diocese of Dacias. The coins are distributed as follows:

---

[67] Teodora Kovačeva, in Numizmatika, 24, 1990, 4, p. 17, nº 19-20.

[68] W. Hahn, *MIB*, II, p. 15.

[69] S. Mašov, *Kăsnoantičen kastel i ranovizantiskijat grad Augusta pri selo Härlec, obština Kozloduj (Lokalizrane, izvori, topografija i ukrepitelna sistema)*, in IMSZB, 16, 1990, pp. 21-45. The author mentioned the finding of a hoard, consisting of 40 bronze coins and one in gold. The last coin is dated in a. 582.

OLTENIA	DIOCESE OF DACIAS
582-583 - 7 sp.	0 sp.
583-584 - 6 sp.	1 sp.
584-585 - 2 sp.	1 sp.
585-586 - 1 sp.	0 sp.
586-587 - 4 sp.	2 sp.
587-588 - 3 sp.	1 sp.
588-589 - 4 sp.	1 sp.
589-590 - 0 sp.	2 sp.
590-591 - 4 sp.	1 sp.
591-592 - 3 sp.	0 sp.
592-593 - 4 sp. (uncertain one)	1 sp.
593-594 - 0 sp.	0 sp.
594-595 - 3 sp.	1 sp.
595596 - 2 sp.	3 sp.
596-597 - 3 sp.	0 sp.
597-598 - 0 sp.	0 sp.
598-599 - 1 sp.	0 sp.
599-600 - 1 sp.	0 sp.
600-601 - 0 sp.	0 sp.
601-602 - 0 sp.	0 sp.
583/584-602 - 1 sp.	
582-602 - 3 sp.	

The two samples point to the deepening of the process of divergent evolution of the monetary circulation in the territories next of the Iron Gates, situated north and south of the Danube. As already mentioned, the phenomenon had begun by the end of the reign of Justinianus I and grew more intense during the reigns of Justinus II and Tiberius II Constantinus.

From the area of Drobeta come 14 coins, including a light solidus of 20 of siliquae[70].

582-583 - 3 sp.

---

[70] Unpublished coins preserved in the collection of MPF, inv. nº 5250 (M, CON), a. 582-583, 5225 (K, CON), a. 582-583, 5283 (K, THE), a. 582-583, 5281 M, CON), a. 588-589, 5259 (M, THEUP), a. 590-591, 5387 (M, CON), a. 591-592, 5406 (M, CON), a. 591-592, 5212 (M, NIK), a. 592-593 (?), 5411 (K, THE), a. 594-595, 5413 (K, THE), a. 595-596, 5277 (M, THEUP), a. 596-597, 5465 (K, THE), a. 598-599, ale MNIR, inv. nº 238.864 (Sol., 20 siliquae, CON), a. 583/584-602 and in the collection of dr. E. Sachelarie, from Drobeta-Turnu Severin (K, THE), a. 583-584. Lacking any details concerning the coins of Mauricius Tiberius already mentioned by O. Toropu and C. Preda, it is impossible to identify this issues in the present collection.

583–584 - 1 sp.
584–585 - 0 sp.
585–586 - 0 sp.
586–587 - 0 sp.
587–588 - 0 sp.
588–589 - 1 sp.
589–590 - 0 sp.
590–591 - 1 sp.
591–592 - 2 sp.
592–593 - 1 sp. (uncertain)
593–594 - 1 sp.
594–595 - 0 sp.
595–596 - 1 sp.
596–597 - 1 sp.
597–598 - 0 sp.
598–599 - 1 sp.
599–600 - 0 sp.
600–601 - 0 sp.
601–602 - 0 sp.
583/584–602 - 1 sp.

The sample of coins from Mauricius Tiberius found in the area of Sucidava comprises 20 coins, including one tremissis[71]. Those identified accurately are distributed as follows:

582–583 - 3 sp.
583–584 - 2 sp.
584–585 - 1 sp.
585–586 - 1 sp.
586–587 - 2 sp.
587–588 - 2 sp.
588–589 - 1 sp.
589–590 - 0 sp.
590–591 - 1 sp.
591–592 - 0 sp.
592–593 - 2 sp.
593–594 - 0 sp.
594–595 - 1 sp.
595–596 - 0 sp.

[71] V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 227, nº 51-63.

596-597 - 1 sp.
597-598 - 0 sp.
598-599 - 0 sp.
599-600 - 0 sp.
600-601 - 0 sp.
601-602 - 0 sp.
582-602 - 3 sp.

Coins from this emperor were uncovered at: Gogoşu (Gogoşu comm., Mehedinţi county)[72], Ostrovu Mare (Gogoşu comm., Mehedinţi county)[73], Caracal, (Olt county)[74], Popoviceni (Goicea Mică comm., Dolj county)[75], the area of Craiova[76] and the area of Râmnicu Vâlcea[77]. Nine pieces come from unspecified localities in Oltenia[78]. The existence of a presupposed hoard comprising coins from Constantinus I at Mauricius, uncovered at Ostrovul Mare[79], has no real correspondent, as the confusion comes from an erroneous reading of a very clear text by Al. Bărcăcilă[80]. Other four pieces of half of follis dating from the second half of the 6th century, inaccurately identified may belong to Justinus II or to Mauricius Tiberius. Three pieces come from Sucidava[81] and one from Romula - Reşca (Dobrosloveni comm., Olt county)[82].

A few coin finds from Mauricius Tiberius are mentioned on the territory of the Banat. A coin of this emperor was found at Orşova (Mehedinţi county)[83]. It is part of the collection of the Museum of the Banat in Timişoara, but the lack of further details makes it impossible to identify it as one of the two coins from Mauricius

---

[72] Al. Bărcăcilă, in *SCN*, 1, 1957, p. 421, nº 1 - MPF, inv. nº 5282 (M, CON), a. 597-598.

[73] D. Berciu, in MCA, 1, 1953, p. 589-591; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 405 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 221, nº 104.

[74] Unpublished coin, kept in the collection of MRC, inv. nº 7784, (M, CON), a. 590-591.

[75] Gh. Poenaru Bordea and C. Voicu, in *SCIVA*, 26, 1975, 1, p. 154, nº 9 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 222, nº 120.

[76] Unpublished coins from the collection of O. Ciocşan, from Craiova (M, CON), a. 587-588 and (K, THE), a. 588-589.

[77] Unpublished coin kept in the collection of MJIVL, inv. nº 4584 (K, THEUP), a. 594-595.

[78] Unpublished coins kept in the collection of MOC, inv. nº I 14066/3 (K, CON), a. 582-583, I 14066/7 (K, NIK), a. 582-583, I 27034 (M, CON), a. 583-584, I 14068 (K, CON), a. 586-587, 17613 (K, CON), a. 588-589, I 14062 (M, THEUP), a. 590-591, I 14066 (K, KYZ), a. 592-593, I 7614 (K, CON), a. 595-596 and I 40074 (K, THE), a. 599-600.

[79] M. Davidescu, *Drobeta.*, p. 206.

[80] Al. Bărcăcilă, in *SCN*, 1, 1957, p. 419.

[81] D. Tudor, in Dacia, 11-12, 1945-1947, p. 204, nº 74-76.

[82] B. Mitrea, in *SCIV*, 14, 1963, 2, p. 474, nº 52.

[83] I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 30 and C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 405.

Tiberius, belonging to the heritage of this institution[84]. One of these comes from an unspecified locality in the historical Banat. At the same time some coin finds from Mauricius Tiberius were uncovered during the archaeological excavations at Banatska Palanka - Sapaja[85]. A solidus from Mauricius Tiberius comes from the locality of Česterek, from the Yugoslavian Banat (former Csösztelek, from the old county of Torontal)[86].

South of the Danube the stray finds from Mauricius Tiberius were published only from Viminacium, where there are three pieces, dating from 587-588, 590-591 and 592-593[87]. In our opinion, this level of information does not reflect in the least the situation on the ground. From the Serbian area of the Iron Gates come two hoards whose concealment occurred during the reign of Mauricius Tiberius. The most important one was that uncovered in the stronghold at Veliki Gradac. The hoard comprises 107 coins, of which only two pieces from the reign of Mauricius. The most recent coin from the hoard dates from 594-595[88]. Contemporaneous with this find is the hoard at Bosman, counting 17 coins. The issues from the time of Mauricius Tiberius are well represented, by nine pieces, the last of which dates from 594-595[89].

Two hoards concealed in 595-596 come from north - western Bulgaria, from Rakita and Reselec[90]. An isolated tremissis from Mauricius Tiberius was found at Sadovec (district of Pleven), and a solidus of the same emperor was found in an unspecified locality in the district of Pleven[91].

The chronological distribution of the coins within the whole region of the Iron Gates and from each more important fortification, taken separately, as well as their number, may provide a series of clues as to the political and military situation of the Byzantine enclave on the north bank of the Danube, on the evolution of the limes within this region. Over the entire Oltenia the first two years of the reign of Mauricius seem to go on, or even, to develop the trends that occurred in 579-582. The number of coins in the first year from Drobeta is rather high. Also at Sucidava, the issues from the first years of reign of Mauricius Tiberius are also well represented.

---

[84] Unpublished coins from the collection of, MBT, inv. nº 11, belongs to the type of *MIB*, II, 67 D, CON, a. 586-587 and inv. nº 80, belongs to the type of *MIB*, II, 84 D, KYZ, a. 597-598.

[85] Liljana Bakić, *20 vekove.*, p. 13.

[86] Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 17. The coin belongs to the type of Sabatier, I, 239, pl. 24, nº 10 - *MIB*, II, 6, CON, a. 583/4-602.

[87] V. Ivanišević, in Numizmatičar, 11, 1988, p. 94, nº 54-56.

[88] Dušica Minić, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 39-49, nº 1-107.

[89] Vl. Kondić, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 51-56, nº 1-17.

[90] Y. Youroukova, *Trouvailles monétaire de Sadovetz*, in *Die antiken Befestigungen von Sadovec (Bulgarien). Ergebnisse der deutsch-bulgarisch-österreichische Ausgrabungen (1934-1937)*, Munich, 1992, ed. Wanda Uenze, pp. 306-308.

[91] Teodora Kovačeva, in Numizmatika, 24, 1990, 4, p. 17, nº 21-22.

Undoubtedly, the intense inflow of coins to the north of the Danube between 582 and 584 constitutes the consequence of the Byzantine - Avar peace, as well as that of the position of the lands in south Oltenia outside the attacks from the Sklavins, that affected the Byzantine provinces in the Diocese of Thracia in 581–584.

The situation would change dramatically when the confrontation between the Avars and the Byzantines was resumed in the autumn of 584[92]. Although unspecified by contemporary sources, this time the battles must have affected also the strongholds at Drobeta and Sucidava, as well as those in the entire region south of the Danube between Singidunum - Viminacium - Augusta. At Drobeta, the series of monetary finds is interrupted between 584 and 587, while at Sucidava, between 585 and 588. Over the entire Oltenia, we do not know one single monetary find from 585–586. The shift of the centre of operations towards the East, in Scythia Minor, in the east and centre of the Balkans made it possible to resume the introduction of bronze coins towards Byzantine Oltenia, before 587, the year when the Avar - Slav attacks ceased and a peace was concluded. In the light of the monetary finds accessible to study, life in the area of the main Byzantine bridgeheads, after the events of 584–586 must have returned to normal rather difficultly, especially at Sucidava, where the series of coins was resumed as late as 588. As a matter of fact, in this fortification the inflow of coins would go on, at a slower pace, up to 596–597. The Sucidava sample presents many caesuras - the years 589–592, 593–594 and 595–596. At Drobeta the coins began to reappear between 588 and 589 and would continue to come in, with short interruptions, up to 598-599. As in the case of Sucidava, the amount of money that penetrated Drobeta was much lower than the average levels reached previously, although after 585 the Byzantine state was affected by a new inflationary wave. From that year on the value of the follis was lowered by 54%; under the new conditions, a solidus had the legal value of 600 folles, or 25 bronze pounds (in that case, the devaluation was only 50%)[93]. Also at Drobeta the series of coins was interrupted only between 589-590 and 594–595. It is obvious that the two moments of interruption coincide, which proves that the reasons for such a situation were not strictly local, as they affected the entire area between the Iron Gates and the Olt mouth to the Danube. Until the present day, both in Oltenia, and in north - east Serbia, there are no coins from 593–594, 597–598 or after 600. In Banat the last acknowledged coin dates from 597–598.

The events that led to the cease in the penetration of coins from 589–590 cannot be identified in the contemporary sources that mention the peace was established between the Byzantines and the Avars between 587 and 593. Nevertheless, we should

[92] On the general political situation in the regions north of the Balkans during the reign of Mauricius Tiberius cf. Al. Madgearu, CDCDJ., pp. 19-23.

[93] W. Hahn, *MIB*, II, p. 16.

bear in mind the possibility of an attack from the Sklavins. The latter, although formally subjects to the Avars, would often conduct forays on their own, with or without the tacit consent from the qagan in Pannonia. The second interruption may be connected to the outbreak of a new wave of hostilities by the Avars against the Byzantine possessions in the Balkans. On that occasion, the bulk of Avar troops followed the Singidunum - Viminacium - Bononia path that is in the close vicinity of Byzantine Oltenia. Nevertheless, from 594 on, the field of operations moved to Moesia Secunda and to Wallachia, rather far from Oltenia. In spite of these political and military difficulties of the last years of the reign of Mauricius Tiberius, it is hard to explain why the coins ceased to penetrate the Byzantine possessions north of the Danube in 596–597 and 598–599. The main reason for not embracing easily the theory of the Oltenia fortifications being abandoned is the unexpected change in the balance of forces between the two conflicting parties as regards the control of the Danube. Starting with the spring of 596, after having annihilated the centres of the Sklavins in Wallachia, the imperial army began the offensive in the Viminacium - Sirmium region. The Byzantines did not limit themselves to recovering the territories south of the Danube. The imperial army conducted strong military actions also north of the river, with a view to destructing the core of the Avar power, situated in the area between the Danube and the Tisza. The defeated Avars asked for peace, a condition maintained up to the autumn of 597. The new attack of the Avars from the winter of 597-598 aimed only at Scythia Minor. It ended with a peace treaty that established the Danube as the border between the two powers. In 599 the Byzantines crossed the river, by the stronghold of Viminacium, crushing the forces of the Avars and of their allies north of Serbia and Banat. In 601 the imperial troops made futile an attempt by the Avars to infiltrate in the area of the Iron Gates. From that moment on, until the end of the reign of Mauricius Tiberius the historical sources that were preserved fail to mention the existence of new conflicts with the Avars in the area upstream the Iron Gates. In view of those tackled above, the interruption in the inflow of coins towards Drobeta and Sucidava between 596 and 599 must have been caused by the fortifications being abandoned by most garrisons, summoned to take part in the military operations unfolding mostly in their close vicinity, in the region of the Iron Gates or in west Wallachia[94].

The analysis of monetary finds remains to this day the most important source of information on the evolution of the Byzantine limes north of the Danube during the last two decades of the 6th century and the beginning of the 7th, if one

[94] The general theory in the Romanian historiography put in connexion the end of arriving of new monetary supplies with the leaving of the Byzantine fortresses, cf. D. Tudor, in *IR*, vol. I, p. 661, O. Toropu/ *Romanitatea.*, pp. 37 şi 117-118 and M. Davidescu, *Drobeta.*, p. 227.

takes into account that written sources fail to mention directly their fate, and the results of archaeological researches cannot be used, both because of the methods of the excavations conducted at Drobeta and Sucidava during the '20-'50 of the 20th century, and because of the fact that we have few published data on more recent researches, that could accurately present the finds from the last levels of Roman - Byzantine existence. The series of coins coming from the two important fortifications, as well as from the entire area of Oltenia point to an almost uninterrupted process of penetration by the Byzantine coinage until the last three years of the reign of Mauricius Tiberius, which can be interpreted also as a proof of the continuation of the limes functioning within the segment between Drobeta and Sucidava, in spite of the serious difficulties undergone by the Balkan - Danubian provinces during that age. As in the case of the fortifications at Singidunum and Viminacium, and at Drobeta, and to a certain extent also of that at Sucidava, it is obvious that the administration and the army found resources of restoring the system to its former state, even if after 587, the resumption of a normal life failed to achieve the standards usual before 578. With no intention of minimizing the meaning of the rather frequent interruptions remarked in the Oltenia monetary sample from the time of Mauricius Tiberius, we do think that most part of the territory remained under Byzantine rule and the population preserved previous forms of life, that is the urban ones and the organization characteristic of the imperial possessions up to 614-615[95]. Certainly, the caesuras in the succession of finds have a relevance that cannot be ignored, but we should point out that it is not sure that in all cases they indicate an end of Byzantine rule. More often than not these interruptions indicate only a cut in contacts with the rest of the province they were attached to, or with the rest of the imperial territories.

In Oltenia the coins begin to reappear after 602, and in the case of Dobrudja there is the proof of the fact that coins were penetrating again, also after 610. In spite of all that, the scarcity of subsequent finds makes us believe that after 598-599 only a small part of the troops stationed previously in this stronghold returned to the old garrison, or were replaced by another unit, possibly by Barbarian foederati of Ant origin, whose traces of material culture was uncovered in a few settlements in south Oltenia[96]. More delicate is the interpretation of the situation at Sucidava, where the last certain monetary find dates from 596-597. Unfortunately, the data on this Byzantine centre are confusing and precarious. D. Tudor pointed out that the last uncovered coins dated from 597-598 and that the settlement, having been

[95] D. Tudor, in *IR*., vol. I, p. 664 and O. Toropu, *Romanitatea*., p. 37 dated the end of the life in the main Byzantine centres from Oltenia between 597-598 and 600. According to those authors, the stop of the monetary currency corresponds, directly, with the ending of the Imperial control in this region.

[96] On these kind of settlements cf. Maria Comşa, in *RBAPMPOTR*, p. 173.

abandoned, fell victim to a violent fire[97]. It is unclear whether in the ash layer were found coins, in unequivocal stratigraphic conditions. C. Preda mentions the uncovering at Sucidava of a coin from Phocas, supposed to be a follis issued at Antioch, from 606-607. As already mentioned, the coin in question is rather an issue from Tiberius II Constantinus. At any rate, it is hard to find a plausible reason for the Byzantine authorities abandoning a valuable strategic point like that at the Olt outflow into the Danube, during a time when, between 597 and 602, the Byzantine Empire successfully resumed the offensive actions in the area between the Iron Gates and Sirmium, thus reconquering some important fortifications, such as: Viminacium, Singidunum and Sirmium, and north of the river[98]. Until the systematic publication of the entire numismatic material from Sucidava and its neighbourhood, we think that the end of the Byzantine control over the most important Byzantine fortifications in the Oltenia area of the Iron Gates remains an open issue that has to be resolved. The clearest sign of the decline of the monetarized economy, as well as of the economic, social, and political system on which used to rely the Byzantine provincial civilization is the dramatic decrease in the number of finds. The ratio between the value of all the coins of Mauricius known in Oltenia and the official exchange rate of 1 solidus - 600 folles[99] eloquently illustrates how much the relations between the Byzantine possessions north of the Danube and the rest of the Empire deteriorated.

The coins of Mauricius Tiberius come from the most important mints that used to function within the space of Propontida and Syria. The role of these mints in supplying the territories north and south of the Danube in the Diocese of Dacia is clearly illustrated by the proportions of the two standard samples:

	OLTENIA	DIOCESE OF DACIAS
Constantinople -	23 sp. - 46%.	10 sp. - 71,42%.
Thessalonica -	14 sp. - 28%.	2 sp. - 14.28%.
Nicomedia -	5 sp. - 10%	-
Antioch -	4 sp. - 8%.	2 sp. - 14.28%.
Cyzicus -	2 sp. - 5%.	-
Unspecified -	2 sp. - 4%.	-

The survival of the monetarized economy in the Byzantine bridgehead in Oltenia between 582 and 600 is illustrated by the presence of the most diverse bronze denominations, including the pieces of half of follis. The sample from 582-602 in Oltenia and the rest of the Diocese of Dacias has the following structure according to denominations:

---

[97] D. Tudor, in *IR.*, vol. I, p. 664.
[98] M. Rusu, in *RBAPMPOTR*, pp. 128-129.
[99] W. Hahn, *MIB*, III, p. 16.

OLTENIA	DIOCESE of DACIAS
Follis - 20 sp. - 40.81%.	Follis - 11 sp. - 78.57%.
Half of follis -29 sp. - 59.18%.	Half of follis - 3 sp. - 21.42%.
Solidus of 20 siliquae - 1 sp.	-

Continuing a process already begun during the time of Justinus II and within the monetary sample from the time of Mauricius Tiberius, most pieces of half of follis in Oltenia come from the mint at Thessalonica. It is worth mentioning the presence within the finds at Drobeta of that light solidus, of 20 siliquae. The coin is unique, not only north of the Lower Danube, but it is a rarity also among the finds in the septentrional area of the Balkans[100]. The light solidi would become more common within our space between 602 and 610. Thus, a light solidus, of 20 siliquae from Phocas was discovered at Săbed (Ceauşu de Câmpie comm., Mureş county)[101], and another one at Histria[102]. More occurrences are signalled in the steppes north of the Caucasus and south of Russia, and the Ukraine, and above all in the hoard at Maloe Pereščepino, in the area of Poltava.[103] Recent researches proved that light solidi were issued not for trade with the "Barbarians", as believed for a long time, but in order to pay the stipendia and tributes for the rulers of some "allied" peoples at the northern periphery of the Byzantine Empire[104]. The occurrence of such a coin from Mauricius Tiberius at Drobeta, in a key position from the Danubian limes, could point to the settling in the area of a group of "Barbarian" foederati charged with protected the area, following the removal from the border of the old garrisons, shifted to the front in the Viminacium - Singidunum area, with a view to the military operations against the Avars.

The tendencies of slowing down the inflow of coins towards the area beyond the Danube would go on and strengthen up during the reign of Phocas (602-610). From the time of that emperor only three certain monetary finds are known in

---

[100] In Northern Bulgaria is mentioned only the find of a solidus of 23 siliquae from Mauricius Tiberius, the hoard nº C from Sadovec, cf. Yordanka Youroukova, *Contribution numismatique à la définition du caractère des agglomérations du VIe siècle dans les Balkans*, in *Mélanges de numismatique, d'archéologie et d'histoire offerts à Jean Lafaurie*, Paris, 1980, p. 280.

[101] The coin from Săbed was several times published, starting with, K. Horedt, *Contribuţii la istoria Transilvaniei în secolele IV-XIII*, Bucharest, 1958, p. 107. According to C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 408 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 222, nº 135, the coin was a solidus from Justinianus I, but in fact it is a issue from Phocas.

[102] *Santierul arheologic Histria*, in *SCIV*, 3, 1954, 2, p. 247, Suzana Dumitriu, *Descoperiri monetare*, in *Histria-Monografie arheologică*, vol. I, ed. by E. Condurachi, Bucharest, 1954, p. 465, nº 471 and C. Preda, *Urme de viaţă la Histria în secolele XII-XIII*, in *SCIV*, 5, 1954, 4, p. 532. It is a solidus of 22 siliquae, belonging to the type of *MIB*, II, 19, CON, a. 607-609.

[103] J. Smedley, *Seventh-Century Byzantine Coins in Southern Russia and the Problem of Light Weight Solidi*, in *Studies in Early Byzantine Gold Coinage*, New York, 1988, pp. 113-114, nº 6.

[104] *Ibidem.*, pp. 128-129.

Oltenia. It is a follis uncovered at Argetoaia (Argetoaia comm., Dolj county)[105], unfortunately too concisely mentioned, as well as the sample from Răcarii de Jos (Brădeşti comm., Dolj county)[106]. Most available data are on the follis issued in 607-608 at Nicomedia; originating in an unspecified locality from the former county of Romanaţi[107]. As already mentioned, the coin coming from Sucidava, hypothetically assigned to Phocas[108], seems to be rather an issue from Tiberius II Constantinus.

In Banat are known only two coin finds from Phocas. A follis comes from Banatsko Novo Selo (Satu Nou), next to the town of Pančevo, in the Yugoslavian Banat[109]. In the same part of the province, at Krušica, a solidus from Phocas was uncovered[110].

Until the present day, south of the Danube, in the region between Morava and Timok coin finds from Phocas are not mentioned.

In the light of the available data, the decrease in the number of finds between 602 and 610 in Oltenia must have been only a passing phenomenon. From the territory of Oltenia come a rather large number of samples issued by Heraclius (610-641). The sample from that time rises to 11 samples, of which ten bronze ones, struck, above all, during the first years of reign.

610-611 - 1 sp.
611-612 - 0 sp.
612-613 - 4 sp.
613 - 1 sp.
613-614 - 1 sp.
614-615 - 1 sp.
610-641 - 3 sp.

From Drobeta come two Constantinople folles, of which one issued in 612-613, and the other, in 613-614[111]. A Metropolitan follis dated in 612-613 was found in each

---

[105] B. Mitrea in *Dacia*, N.S., 10, 1966, p. 412 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 217, nº 7. The author considered that the coin was found at Ţânţăreni (com. Ţânţăreni, county Gorj), or at Argetoaia, p. 223, nº 158. In fact the coin was found at Argetoaia.

[106] D. Tudor, in *Apulum*, 5, 1964, p. 253; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 407 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 222, nº 128.

[107] Unpublished coin from the collection of MJIOT from Slatina.

[108] D. Tudor, in *Dacia*, 7-8, 1937-1940, p. 398, nº 4 and C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 398.

[109] Unpublished coin kept in the collection of MNIR, cust. CN-BAR nº 7282. The coin belongs to the type of *MIB*, II, nº 69 a, NIK, a. 609-610.

[110] I. Berkeszi, in TRÉ., S.N., 23, 1907, 1-2, p. 24. The coin was part of the collection of Zs. Ormós, given to the MBT. We did not found the coin in the collection of this museum during our research. The coin was mentioned by B. Mitrea, in *SCN*, 6, 1975, p. 120, nº 18, using the data transmitted by I. Berkeszi. C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 400, mentioned, by error, as finding place Cruşeviţa, comm. Sicheviţa, Caraş-Severin county.

[111] Unpublished coins, kept in the collection of MPF din Drobeta-Turnu Severin inv. nº I 5433 and I 5248.

of these localities: Craiova,[112] Almăj (Almăj comm., Dolj county)[113], as well as in an unspecified locality in the same county[114]. A Constantinople piece of half of follis from Heraclius, overlapping an older sample from Phocas, comes from Cioroiu Nou (Cioroiași comm., Dolj county)[115]. Unfortunately, we do not possess further details regarding its dating. From the unspecified localities in Oltenia come three bronze coins from this emperor. One dates from 610-611, and was issued at Nicomedia[116]. The other two were struck at Constantinople in 612-613 and, 614-615[117], respectively. Probably one of these coins is identical to that found by D. Tudor, during his excavations in the provincial Romanic settlement of Cioroiu Nou (Cioroiași comm., Dolj county), that, subsequently, intermingled with the rest of the pieces in the collection of the Museum of Oltenia[118]. Two solidi from Heraclius and Heraclius Constantinus (613-638) come from two unspecified localities in Oltenia. One of them is preserved in the CNBAR collection, found at present at The National Bank of Romania (BNR)[119], and the other one belonged, before 1981, to a private collection in Craiova[120].

On the territory of the Banat are also known a large number of coins from Heraclius and Heraclius Constantinus. Unlike the situation in Oltenia, they consist mostly of gold and silver issues. From unspecified localities from the area of the historical Banat, come four folles, issued in 612-613, 613-614, while the other two from 615/6-623/4[121]. It is likely that some of them come from the area of Orșova and Moldova Veche, as most Byzantine bronze pieces in the heritage of the Museum of the Banat come from the collection of Zs. Ormós, who collected many coins of this kind from the mentioned area[122]. The older literature mentions the discovery of a bronze coin at Beba Veche (Beba Veche comm., Timiș county), but further details on this piece do not exist[123]. Of all the gold coin finds, we mention a solidus from

---

[112] O. Toropu, in *MO*, 24, 1972, 9-10, p. 707; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 399; O. Toropu and O. Stoica, in *Drobeta*, 1, 1974, p. 163-164; B. Mitrea, in *BSNR*, 67-69, 1973-1975, 121-123, p. 325 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 220, nº 40 .

[113] Cf. O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 205; B. Mitrea, in *BSNR*, 124-128, 1976-1980, p. 594 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 217, nº 3.

[114] V. Petac, *Descoperiri inedite de monede antice și bizantine*, in *BSNR*, 86-87, 1992-1993, 140-141, p. 319, nº 3.

[115] C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 398; O. Toropu and O. Stoica, in *Drobeta*, 1, 1974, p. 163, nº 17 and O. Toropu, *Romanitatea.*, Annex nº 17 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 218, nº 31.

[116] Unpublished coin preserved in the collections of MO, inv. nº I 14066/5.

[117] Unpublished coins preserved in the collection of MO, inv. nº I 7615 and I 14 074/1.

[118] D. Tudor, în MCA, 8, 1962, p. 552.

[119] The coin is preserved in the collection of C.N.-BAR, pv. 1675.

[120] Unpublished coin preserved in a private collection.

[121] Unpublished coins from the collection of MBT, inv. nº 250/5 și 80 (3 sp.). The coins belong to the type of *MIB*, III, 159 b, CON, a. 612-613, *MIB*, III, 161, CON, a. 615/6-623/4 (2 sp.) and MIB, III, NIK, a. 613-614.

[122] I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 28 and 30.

[123] Ö. Gohl, in N. Közlöny, 11, 1912, 1, p. 10.

Heraclius and Heraclius Constantinus, originating in Mehadia (Caraş - Severin county)[124], the locality situated in the valley of Cerna, rather close to Drobeta. At Ostrovo[125] and at Bačko Petrovoselo, in the Yugoslavian Banat, were found solidi from Heraclius and Heraclius Constantinus, of which the last between 616 and 625[126]. From Şeitin (Nădlac comm., Arad county) comes a light solidus of the two emperors[127]. Similar solidi were found at Sânpetru German (Secusigiu comm., Arad county)[128], at Sekić, in the Yugoslavian Banat[129], as well as in an unspecified locality in the former county of Torontal[130]. In Banat are mentioned also other gold coin finds from Heraclius, but unfortunately, we have no supplementary data on them, which we might allow us to identify the denomination, the mint and the date of the issuing. Such a coin comes from Krstur, in the northern part of the Yugoslavian Banat[131].

All these coins presented above, on which we have more detailed data are issues from 616–625 by the Constantinople mint. With very few exceptions, like the case of the light solidus at Hajdúdorog (Hajdú - Bihár county), dated between 610 and 613[132], most gold coins from Heraclius found in the Avar graves on the present

---

124 Unpublished coin kept in a private collection. The coin belongs to the type of *MIB*, III, 11, CON, a. 616–625.

125 Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 18. According to the author, this coin from *Heraclius and Heraclius Constantinus* belongs to the type of Sabatier, I, pl. XXXIV, nº 18 – Constans II and Constantinus IV, which, clearly is an error. According to us the solidus from Ostrovo might be of the type *MIB*, III, 8-38, struck between a. 613–632, Considering that the largest part of the solidi of Heraclius and Heraclius Constantinus found in the Avaric space dated between a. 613–625, it seems very plausible that the mentioned coin dates from the same period.

126 Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 17. The coin belongs to the type of Sabatier, I, p. 274, 48 bis = to the type of *MIB*, III, 21, CON, a. 616–625. It is possible that this coin was found at Petrovaselo, comm. Recaş, Timiş county, because the author mentioned as finding place „Petroszelló", without mentioning the name of the county. Two villages with the same name were in the previous counties of Timiş and Bács-Bodrog, the latter now in Yugoslavia.

127 B. Mitrea, in *Dacia*, N.S., 16, 1972, p. 373, nº 95 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 223, nº 149. The author wrongly considered that the coin was struck by Constantinus IV (668–685).

128 E. Dörner, in *SCIV*, 11, 1960, 4, pp. 425 and 429-431; B. Mitrea, in *Dacia*, N.S., 6, 1962, p. 541, nº 49. The coin was identified using the picture published by K. Horedt, in *IR*, vol. I, p. 718, fig. 180, nº 6-7. It belongs to the type of *MIB*, III, 65, CON, a. 616–625.

129 L. Huszár, *Das Münzmaterial in den Funden des Völkerwanderungszeit im mittleren Donaubecken*, in ActaArchHung., p. 96, nº CXCII. The author considered that the coin belongs to the type of Sabatier, I, nº 48 bis - *MIB*, III, 65, CON, a. 616–625.

130 Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 17. The weight of 3,74 g, as the marking BOXX, clearly shows that the piece is a light solidus of 20 siliquae, *MIB*, III, 65, CON, a. 616–625 and not a normal solidus, as it indicated the author quotation from Sabatier, I, p. 274, nº 48.

131 F. Milleker, *Délmagyarorszag.*, II, p. 123-124 and L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, p. 98, nº CCLXIII.

132 A. Kralovánszky, *A hajdúdorogi VII. századi avar temetö (elözetes ismertetés)*, în A Debreceni Déri Múzeum Évkönvye, 1989–1990, p. 129, fig. nº 3. The coin is a light solidus of 20 siliquae and belongs to the type of *MIB*, III, 63, CON, a. 610–613.

territory of Hungary and Yugoslavia date from 616-625[133]. Relevant in this sense is also the light solidus of 20 siliquae coming from Szentes (Csongrád county)[134]. This remark is very important, as it may allow the correct assignment and dating of the whole range of solidi previously assigned to Constans II, Constantinus IV, Heraclius and Tiberius. It seems that both I. Berkeszi, Ö. Gohl, and L. Huszár often confounded the coins of Heraclius and Heraclius Constantinus, the type MIB, III, no. 31-37 (629-632), with those of the type MIB, III, no. 26-28, of Constans II and Constantinus (654-657). The two categories apparently have a similar pattern, but more distinctive elements. The confusion comes from both the simplified patterns in the plates of J. Sabatier's catalogue, and the insufficient experience in the field of Byzantine mint of the three Hungarian numismatists, which had a hard time assigning the pieces whose legend was not clear enough. That is obvious in the case of a coin from Heraclius and Heraclius Constantinus found in 1870, in an Avar grave, situated on the route of the Timişoara - Arad railway, between the localities of Carani (Sântandrei comm., Timiş county) and Orţişoara (Orţişoara comm., Timiş county). The quoted author does not write down clearly the identity of the issuers and the place of discovery. Once, when he mentioned that the pieces come from Carani, I. Berkeszi referred to a solidus from Constans II and Constantinus IV. In the other case, he asserted that two solidi of the type of Constans II and Constantine "Pogonatus" were found[135]. One of the coins from Orţişoara is preserved in the collection of the Museum of the Banat in Timişoara[136]. It is an issue from Constantinople from Heraclius and Heraclius Constantinus, dating from 613-616[137]. The same goes for the two solidi found at Ostrovo, in the Yugoslavian Banat, mentioned by Ö. Gohl. Also this find is published twice in the pages of the same article. At one time the author mentions the recovery

---

[133] A list of the finds, without any numismatic comments was given by J. Szentpéteri, *Az avar kori hadcsereg legfelsöbbvezetö rétege a régiszeti források tükrében*, in Tisicum-A Jász-Nagykun-Szolnok Megyei Múzeumok Évkönyve, 8, 1993, pp. 163-180.

[134] L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, p. 97, nº CCLIV. The coin was published using the reference to Sabatier, I, nº 48 bis, but its weight of 3,85g shows that it is a light solidus, belonging to the type of *MIB*, III, 64 or 65, CON, a. 616-625.

[135] See TRÉ, S.N., 6, 1890, p. 65, F. Milleker, *Délmagyarorszag.*, II, p. 172, who mentioned the finding place as being Orţişoara. The coins were mentioned already by I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 28 and 29, who published them twice. Once, as found at Carani (once named Merczyfalva) p. 28 and for the second time as being found at Orţişoara, p. 29. The old data are used by D. Csallány, în AÉ., 1943, p. 167; Idem, in ActaArchHung., 2, 1952, p. 238; L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, p. 91, nº CLV; D. Protase, *Problema.*, p. 173; C. Preda, in *SCIV*, 23, p. 397 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 218, nº 28 şi p. 221, nº 100-101. The first three authors mentioned the coins as being struck by Constans II and Constantinus IV. V. Butnariu, mentioned that one coin was from Constans II and the „second" from Constantinus IV.

[136] Unpublished coin from the collection of MBT, inv. nº 69.

[137] It belongs to the type of *MIB*, III, 8, CON, a. 613-616.

of two solidi, of which one was perforated. The perforated piece was identified as an issue from Heraclius and Heraclius Constantinus, but the reference to the catalogue corresponds to a coin from Constans the second, associated with Constantinus, and the other one, from Constans II, Constantinus, Heraclius and Tiberius[138]. On the next page is mentioned the uncovering of two perforated solidi from Constans II, Constantinus, Heraclius and Tiberius. As we already mentioned above, one of the pieces certainly belongs to Heraclius and Heraclius Constantinus.

A thorough research of gold coins found in Avar territory shows that the number of finds datable after 625 is very small, and of those of Heraclius' successors, that is Constans II and Constantinus IV is, in fact, almost negligible. That can be explained easily if we take into account the fact that their power weakened rapidly, after the defeat suffered under the walls of Constantinople, during the siege from 626. From that moment on the Avars ceased to represent a menace for the security of the Byzantine Empire, and, implicitly, to receive annual tribute. The money arrived at "Avaria" through political payments constituted the main source of funerary offerings, and when this inflow ceased, the practice of depositing coins in graves was less and less used, as the pieces obtained by means of commercial relations, or by imitating issues proved to be insufficient. In our opinion, most coins previously assigned to Constans II, associated with Constantine (IV), such as the solidus from Szeged (county of Csongrád), in Hungary[139], in fact belong to Heraclius Constantinus. Taking into account the high occurrence of gold coin finds from 610-625 in Banat we think that also the solidus has no specified issuer found in an Avar grave from Igriş (Sânpetru Mare comm., Timiş county)[140]. Besides the many gold issues, the Banat monetary finds from the time of contain also a few silver pieces, hexagrammata, respectively. Such coins come from Sânnicolau Mare (Sânnicolau Mare comm., Timiş county)[141] and from Arad[142]. The coin from Arad dates from 615-625, and it appears that also the other piece must date from the period before the great Avar siege of Constantinople.

South of the Danube, in the area between Morava and Timok are mentioned a few finds from Heraclius. A solidus issued at Constantinople in 610-613 comes

---

[138] Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 18. This coin from Heraclius and Heraclius Constantinus was considered as being of the type of Sabatier, I, pl. XXXIV, nº 18.

[139] L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, p. 95, nº CLXXXVIII, 412. The weight of the coin published by the author is very low, only of 2,54 g, without mentioning that the coins were clipped or plated.

[140] Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 17 şi L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, pp. 74-75, nº XLVI.

[141] I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 38; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 408; B. Mitrea, in *Dacia*, N.S., 16, 1972, p. 373, nº 94; Idem, in *SCN*, 6, 1975 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 222, nº 143.

[142] Unpublished coin from the collection of MNIR, from the former collections of CN-BAR, pv. 7953. It belongs to the type of *MIB*, III, 138, CON, a. 615-625..

from Viminacium[143], and a semissis of this emperor was found at Dražmirovac, a settlement situated in the valley of Morava, south of the great Byzantine centre[144].

The coin finds at Phocas, as well as those at Heraclius and his associates are extremely important, not only for the history of monetary circulation in Oltenia and Banat, but also for understanding the political history of the areas in the region north of the river, between the outflow of Tisza, the Iron Gates and the Olt. The lack of a monetary find from 602-610 at Drobeta and Sucidava is not to be interpreted as clear evidence of an end to the Byzantine rule, and much less, one of their being abandoned after the revolt of the troops on the Danubian front led by the centurion Phocas. The apparent lack of coins in fortifications, or in the old collection of the Museum of Oltenia in Craiova is can be explained, both by the small number of coins from Phocas arrived beyond the river, and by the random manner in which the samples of Byzantine coins were constituted, at least those studied by us. In our opinion, the finds of bronze coins from Phocas mentioned in Oltenia are evidence that the phenomenon of the monetary penetration continued to unfold after 602, even if on a smaller scale. The lack of coins from Phocas does not necessarily represent a sign of even a temporary cease of the monetary circulation, but rather its slower dynamics, as the entire Byzantine territory in the region between the Balkans and the Danube was becoming rural. Even in the case of a dramatic decrease in new money supply to the area of the Byzantine bridge head in Oltenia there still existed in circulation a high amount of bronze coins, not only from the second half of the 6th century, but even from the age of the 2nd-4th centuries that might meet the needs of a modest monetary economy. The intense resuming of the penetration north of the Danube of bronze coins in the first four years of the reign of Heraclius, clearly emphasized both at Drobeta, and by the sample at the Museum of Oltenia, and that at the Museum of Banat. The samples available for study show that the area beyond the river had remained under the scrutiny of the imperial authorities, but they were no longer able in 610-615 to profit from every favourable moment in order to exert their rights.

The economic and historical interpretation of the situation in Banat is more complicated, as certainly there was under a tight control of the Avars after 602, and the neighbouring south - Danubian Byzantine centres, like Viminacium, had ended the last phase of their urban existence by 610-614. The rather large number of bronze coins from the first years of the reign of Heraclius (until 614), exceeds by far the level reached in the time of Mauricius Tiberius. It reaches a figure that can be compared to those coming from Oltenia. At the same time we have to reveal the existence in the

[143] V. Ivanišević, in Numizmatičar, 11, 1988, p. 94, nº 59.
[144] M. Vasić, *L'or monnayé.*, III, p. 306, nº 107.

area of later coins, from 615-624, lacking in Oltenia. All these data may point to the maintaining of rather active relations between the territories from the outflow of Tisza and the Byzantine Empire, during the times of peaceful relations between the two powers. On the other hand, one has to bear in mind the hypothesis that the large number of bronze coins from Banat is due to the bringing of these pieces by the local participants in the spoils in the Balkans, or by the Byzantine prisoners, colonized in the area[145]. In the light of an analysis of all the contemporary finds, we may assert that certain forms of monetary economy survived a little longer in Banat, during the first decades of the 7th century. The finds of very old Greek, Celtic and imperial Roman coins from the 1st-4th centuries found in large numbers in Germanic and Avar graves, indicate the fact that the population used to gather such pieces and would use them systematically. We should not overlook the fact that also here, like in the Byzantine provinces, the old denomination might have had also in the 6th-7th centuries a monetary function, especially during the crisis periods, when old supply sources were not available. Soon after 610, but especially between 616 and 625 a large amount of gold coins would enter Banat, as a result of the internal redistributions, between the various regional power centres in the Avaric Qaganat, of the stipends and the tribute received from the Byzantine Empire. The large number of light solidi from those years found in Banat seems to indicate the fact that the Avar aristocracy, or that of the associated populations, took the advantage of significant political payments, in such coins, meant above all for ceremonial. Also the last bronze coins that may be associated to a coherent economic and monetary phenomenon date from that period. As before 610, most gold pieces from Avar territory no longer had any monetary function, as they were hoarded and used as symbols of social prestige, having been reduced to source of raw matter for making sumptuous jewels, or as ritual objects, namely as funerary offering. The silver coins, and some bronze pieces, might have had the same fate, taking into account the fact that the graves of the population with a good social position from the Avar age often contain Celtic, Dacian or Roman silver or bronze pieces.

Also in Oltenia, like in the entire Balkan space, the heaviest blow to the Byzantine rule, and to the economic, social and cultural structures linked to this political element came from the strong Avar - Slav invasions begun in 614. They aimed at destroying systematically everything that had remained yet viable from the Byzantine urban and military structure inside the northern and central part of the Balkan Peninsula. Although peace was temporarily restored in 619, the Avars and the Slavs succeeded in crushing most strongholds, while those that survived, as modest

[145] On the resettling of the „Roman" captives by the Avars, cf. M. Rusu, *RBAPMPOTR*, p. 130.

settlements, ceased any military function[146]. The monetary finds studied by us clearly show that at Drobeta the final stage of the "classic" form of the existence of the Roman - Byzantine limes ended by 614-615. That must have happened also in some areas south of the Danube, such as Vimiracium. In hoards uncovered on the territory of the Diocese of Dacias, the last bronze coins from Heraclius date from 613.

As in the first years of the 6th century, after 610 the monetary circulation in Oltenia was again dominated authoritatively by the issues of the mints in the capital. Of the provincial mints, there are only the coins of the mints at Nicomedia.

Constantinople - 8 sp.
Nicomedia - 2 sp.
Unspecified - 1 sp.

The decline of the process of monetary circulation in the coterminous area of the Iron Gates is illustrated also by the reduction in the denominations used.

OLTENIA	DIOCESE OF DACIAS
Folles - 8 sp.	Follis - 4 sp.
half of folles - 1 sp.	half of folles - 2 sp.
Solidus - 2 sp.	-
Unspecified (AE) - 1 sp.	-

The monetary sample studied is made up mostly of folles, which means that the daily economic and social relations mediated by the coin simplified and rarefied. In spite of all that, we should point out that, unlike Banat and the region north of the Middle Danube, the number of gold coin finds from Heraclius in Oltenia is very small, which means that the region situated east of the valley of Cerna missed the evolution occurred in 610-625 on the present territories of Banat, northern Serbia, Croatia, and Hungary. Besides the issues of the imperial mints in the 6th-7th centuries in Oltenia, also imitations of the Byzantine gold coin issued by the Germanic kingdoms got in. Until the present day we know a single piece of this kind, but a systematic research into public and private collections could provide also other surprises. The coin we refer to is a "fouré" imitation of a solidus from Justinus II (?), coming from Romula - Reșca (Dobrosloveni comm., Olt county)[147]. In our opinion, the piece comes from a Gepidic mint from the Middle Danube. Gepidic imitations of Roman - Byzantine gold coins can be found in northern Serbia, where, as a matter of fact, at Sirmium, even a mint of this Barbarian kingdom functioned temporarily. The occurrence within the finds in Oltenia of imperial bronze monetary issues of Italian origin, as well as the presence of a solidus from Vitigis in the hoard at Hajdučka

---

[146] Al. Madgearu, *CDCDJ.*, p. 24.

[147] The coin is kept in the collection of MRC, inv. nº 7247. On the obverse is the legend. **VIVSVTII/INV)VICVI** and on the reverse **I)CTI-VVVCRESTCOLIH**. Inn the exergue shows the legend **ICOI**. The coin weight 2,60 g and has 21,5 mm.

Vodenica, renders plausible enough the hope of finding further Ostrogothic finds brought as spoils by the troops that took part in the battles in Italy, or that penetrated earlier, when a part of the territories between Sava and Drava belonged to the Kingdom of Theodoricus. Such issues are known in neighbouring regions, for example in Banat, northern Serbia, Croatia and Bosnia[148]. The collections of the Museum of the Banat in Timişoara include an Ostrogothic tremissis issued in the name of Anastasius I, in the time of Theodoricus, at Rome, in 492–518[149]. At the same time, as we have shown, south of the Danube occur rather frequently imitations of Gepidic origin of the gold issues from Theodosius II to Anastasius I.

Although by the middle of the second decade of the 7th century the Byzantine rule over the bridge head in Oltenia ended, as the process of monetary circulation did, there is evidence enough that in the second half of the 7th century, at least a part of the area would establish some kind of a special relation with the Byzantine Empire. The stray finds of bronze finds prove that their penetration north of the Danube would be sporadically resumed in the time of Constans II (642–668). It is a half of a follis issued between 647 and 655, probably coming from the area of Reşca (Dobrosloveni comm., Olt county)[150]. The bronze coins issued by Heraclius' successors are exceptionally rare occurrences within the finds north of the Danube, as after 626 the inflow of Byzantine coins to this area became very scarce. The collection of the Museum of the Banat includes a follis from Constans II, originating in an unspecified locality in the historical Banat[151]. The coin was at first registered by I. Berkeszi as a follis from la Constantinus IV[152]. The piece is part of a donation from 1887 by Zs. Ormós, whose most Byzantine bronze coins came from finds at Orşova and Moldova Veche. That is why we think that also this follis could have come from a locality in the Danubian area of the mountainous Banat.

As mentioned above, in the old relevant literature, on the territory of Banat are mentioned a few finds of gold coins from Constans II and Constantinus IV, but in most cases the pieces come from Heraclius and Heraclius Constantinus. In fact, the collection of the Museum of the Banat includes a single gold coin from that

---

[148] See Ž. Demo, *Novac germanskih vladara druge pol. 5. do druge pol. 6. st. u numizmatičkoj zbirci Arheološkog muzeja u Zagrebu*, in Arheološki Vesnik, 32, 1981, pp. 454-481. J. Petrović, *Numizmatički izveštaij. I. Minimi iz Budve*, in Glasnik Zemaljskog Muzeja u Sarajevu, S.N., pp. 97-109 and P. Kos, *The Monetary Circulation in the South-eastern Alpine Region ca. 300 B.C.-A.D. 1000*, (Situla, 24), Ljubljana, 1986, passim, Idem, *Die Fundmünzen der Römischen Zeit in Slowenien*, Berlin, 1988, passim.

[149] Unpublished coin from the collection of MBT, inv. nº 5. The coin belongs to the type of *MIB*, I, 11, ROME, a. 492–518.

[150] Unpublished coin, kept in the collection of MO, inv. nº I 3590 b.

[151] Unpublished coin from the collection of MBT, inv. 11 and it belongs to the type of *MIB*, III, 166 or 171, CON, a. 643–655.

[152] The Access Book, The New Register, entry nº 2326.

sovereign. It is a Constantinople semissis from Constans II[153]. The coin was discovered at Checea (Cernei comm., Timiş county)[154]. Unfortunately, the semissis issues cannot be dated precisely, as their type remained unchanged during his entire reign, from 642 to 668. Much more precisely can be dated the solidus found at Beba Veche (Beba Veche comm., Timiş county)[155]. According to the reference to W. Wroth's catalogue, the coin dates from 642-647. One of the two solidi uncovered at Ostrovo[156], in the Yugoslavian Banat, belong to Constans II and Constantinus IV.

The same series of north - Danubian finds from Constans II includes the half of follis issued at Carthage between 651/652 and 655/656, found at Novaci (Mihăileşti comm., Giurgiu county)[157] and the two folles from Constans II (641-668), originating in the area of Bârlad[158]. One dates from 642-643 and the other from 656-657. Also during the reign of Constans II took place the burying of the hoard from Obârşeni (Voineşti comm., Vaslui county)[159]. The last well-dated coins from that discovery are from 641-642, but some pieces could be even date from later times, by 656.

A special characteristic of the monetary finds from the second half of the 7th century in Oltenia is represented by the presence of a high number of silver hexagrammata, most of them gathered in hoards. A fragment of a hoard from which have been preserved just two hexagrammata from Constans II and Constantinus IV, Heraclius and Tiberius comes from Vârtopu (Vârtopu comm., Dolj county)[160]. Another find is that from Drăgăşani (Vâlcea county), of which we know three hexagrammata from Constans II, issued between 659 and 668[161]. The most complete data are provided by the discovery from Priseaca (Priseaca comm., Olt county)[162]. Unlike the hoards from Vârtopu and Drăgăşani, the one from Priseaca was probably

---

153 Unpublished coin from the collection of MBT, inv. nº 66. The coin belongs to the type of *MIB*, III, 50, CON, 642-668. It was pierced in modern times.

154 I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 24 şi D. Csallány, in ActaArchHung., 2, 1952, p. 235, but wrongly identified as being a "quinarius" from Constantinus IV.

155 P. Harsányi, *A szegedi múzeumba került régipénz-leletek*, in N. Közlöny, 11, 1912, 1, p. 12; D. Csallány, in ActaArchHung., 2, 1952, p. 238 and C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 390. This coin is the same with the unidentified solidus found at Beba Veche, mentioned by Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 10. The coin was considered as belonging to the type of *BMC*, I, 1-10 - *MIB*, III, 3-4 or 6-7, CON, a. 642-647.

156 Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 18. The coin from Heraclius and Heraclius Constantinus is considered as being of the type of Sabatier, I, pl. XXXIV, nº 18 - *MIB*, III, 32, CON, a. 662-667.

157 C. Preda, in *SCN*, 3, 1960, p. 591, nº 28.

158 E. Oberländer-Târnoveanu and Elena Popuşoi, *op. cit.*, pp. 230, nº 7-8.

159 Ir. Dimian, *op. cit.*, p. 196 and V. Butnariu, *op. cit.*, p. 230.

160 B. Mitrea, in *Dacia*, N. S., 21, 1987, p. 380 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 224, nº 173-174.

161 Idem, in *SCN*, 6, 1975, p. 118, note nº 17; *CH*, 1, 1979, p. 60, nº 192 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 230.

162 B. Mitrea, in *SCN*, 6, 1975, pp. 113-125 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 230.

recovered entirely. It comprises 141 hexagrammata, two "starred" temple earrings, and a vessel in which was deposited a hand made jug, belonging to the Korčak culture. The coins were issued by Constans II and Constantinus IV (668-685). The find from Priseaca was flawlessly published 25 years ago by Professor B. Mitrea, being used on a large scale also by other researchers who studied the Byzantine silver coins from the second half of the 7th century, such as P. Yannopoulos[163] and W. Hahn[164].

As years passed by, we find it necessary to perform a new ordering of the material, in the light of the new progress of Byzantine numismatics. According to W. Hahn's catalogue, the hoard from Priseaca has the following structure:

Constans II - 10 sp.

1. MIB, III, no. 149 - years 654 - 659 - 1 sp. [165]
2. MIB, III, no. 150 - years 654 - 659 - 1 sp.[166]
3. MIB, III, no. 152 - years 659 - 668 - 8 sp.[167]

Constantine IV - 131 sp.

4. MIB, III, no. 62 A - years 668 - 668 - 1 sp.[168]
5. MIB, III, no. 62 B - years 668 - 669 - 4 sp.[169]
6. MIB, III, no. 63 B - years 669 - 674 - 1 sp.[170]
7. MIB, III, no. 63 C - years 669 - 674 - 54 sp.[171]
8. MIB, III, no. 66 - years 674 - 681 - 42 sp.[172]
9. MIB, III, no. 67 - years 674 - 681 - 31 sp.[173]

The oldest issues date from 654-659 (1.41%), followed by those from 659-668 (5.67%). The major component of the hoard is constituted by the coins of Constantinus IV (92.90%). These include the five coins that can be dated between the end of 668 and the first part of 669. They represent only 3.54% of the structure of the hoard. The period of massive accumulation began in 669-674. That phase is represented by the hoard from Priseaca by 55 hexagrammata, making up less than 39% of the find bulk. The accumulation would go on later in the same strong rhythm between 674 and 681. From that last phase date 51.77% of the pieces of the hoard. A hexagrammon from

---

163 P. Yannopoulos, *L'hexagramme-Un monnayage byzantin en argent du VIIe siècle*, Louvain-la-Neuve, 1978, passim.

164 W. Hahn, *MIB*, III, passim.

165 B. Mitrea, *SCN*, 6, 1975, catalogue, nº 2.

166 *Ibidem*, catalogue, nº 1.

167 *Ibidem*, catalogue, nº 3-8.

168 *Ibidem*, catalogue, nº 13.

169 *Ibidem*, catalogue, nº 9-10 and 11-12.

170 *Ibidem*, catalogue, nº 14.

171 *Ibidem*, catalogue, nº 15-68.

172 *Ibidem*, catalogue, nº 69-110.

173 *Ibidem*, catalogue, nº 111-141.

Constans II and Constantinus IV comes from an unspecified locality in Oltenia[174], but we think that it could have belonged to the hoard from Vârtopu.

A thorough research into the finds from Priseaca and Drăgăşani, on which we have more data, clearly point to the fact that the process of their accumulation was similar. It was an organic evolution, unfolded over more decades. The hoards consist of the assemblage of punctual sums, represented by coins originating in chronologically compact issues. If we take into account the fact that in the second half of the 7th century hexagrammata lost their original function, from the time of Heraclius, namely that of coins destined for exceptional military payments[175], as they turned into coins destined for imperial ceremonial distributions, we shall understand better the function and significance of these hoards. During the reign of Constans II and Constantinus IV the sequence of hexagrammata issues used to be dictated by the major events in the life of the imperial family, the jubilees, the association or distancing of certain colleagues from the exertion of the supreme power, silver coins being provided to the Court representatives or to certain foreign political rulers, allied with the Empire.

Further data on the role of these pieces can be obtained also from studying the distribution of hexagrammata hoards. The finds published show their being concentrated outside the imperial borders. We have accounts on important hoards in Western Siberia, in the Caucasus, in the lands north of the Danube and the centre of the Balkans, in territories of crucial strategic importance, many of which are known to have been inhabited by populations allied with the Byzantium (the Armenians, the Gruzians, Lazes, Abhazians, the western Turks and the Serbs)[176]. The wide spreading of hexagramma in the areas outside the Byzantine borders was favoured also by the popularity in the 7th century of the sumptuous garbs, jewels, and silver plates and dishes, whose raw matter were often melted Byzantine coins. The hoards from Priseaca and Drăgăşani, as well as those contemporaneous from Galaţi[177], in southern Moldavia, or Zemiański Vrbovok, in Slovakia[178], originate in the accumulation by the same owners or by their families of sums received periodically under the form of political payments, as a result of services to the imperial authorities. It is worth

---

[174] Unpublished coin kept in the collection of MO, inv. nº I 1619 (CON, *MIB*, III, 152, a. 659–668).

[175] See W. Hahn, *MIB*, III, p. 99.

[176] P. Yannopoulos, *op. cit.*, pp. 102-108, P. Radoměrský, *Byzanstké mince z pokladu v Zemianskom Vrbovku*, in Památky Archeologické, 44, 1953, pp. 109-127; I. Gedai, *Fremde Münzen im Karpatem aus dem 11-13 Jahrhundert*, in ActaArchHung., 21, 1969, p. 107, under the name of Nemesverbók and Vesna Radic, *Nalaz srebrnog novca careva Iraklija i Konstansa II iz zbirke Narodnog Muzeja u Beogradu*, in Numizmatičar, 17, 1994, pp. 75-84.

[177] On this hoard, cf. Ir. Dimian, in *SCN*, 1, 1957, pp. 196-197.

[178] P. Yannopoulos, *op. cit.*, p. 105. The hoard has 16 miliarensia and one hexagrammon from Constans II (*MIB*, III, nº 152, a. 659–668), and one hexagrammon from Constantinus IV (*MIB*, III, nº 63, a. 669-674).

mentioning an important concentration of hexagrammata hoards in Oltenia. That same place holds a very precious hoard consisting of silver jewellery and harness pieces uncovered at Coşoveni (Coşoveni comm., Dolj county)[179]. They are joined by many other prestigious finds: digited fibulas, buckles, "starred" earrings, etc. All this concentration of exceptional pieces seem to point to the existence in the south and centre of the region of a power centre of a so - called "Romania" or "Sklavinia"[180], linked from a political and military viewpoint to the Byzantine Empire. To this area were directed important sums, under the form of subsidies, between 659 and 681[181]. We think that these payments were made in exchange for ensuring the closing of the access from Pannonia and Dacia, on the strategic communication roads on the valley of the Olt, the Jiu or the Cerna, to the territories south of the Balkans, as well as for supplying contingents to the imperial army, in wartime. The Empire must have tried to ensure this way also the salt supply to its territories inside the Balkans, especially to those in Serdika, depending on the Oltenia salt mines.

As contemporary sources lack direct accounts, the restoring of the political relations between the Byzantine Empire and the north - Danubian territories in the sector between the Olt and the Iron Gates may be interpreted only on the basis of data provided by monetary finds. It is rather obvious that the keenest interest of the imperial authorities for the territories in Oltenia is part of a wider process, aiming also at the area at the Mouths of the Danube, including southern Moldavia. It occurred in the context of the decline of the authority of the Avar Qaganat, after the defeat suffered in 626, more exactly after the victory won on the Persian battlefield in 629[182]. The Byzantine authority in the area of the Iron Gates was revigorated by the campaign in 658 of the Emperor Constans II against the "Sklavins" inside the Balkans, in Thracia, or in Macedonia, that once again revealed the strength of the imperial army and the political interest in the old possessions, occupied by Slav tribes. It was no coincidence that after 659 began to penetrate north of the Danube

---

[179] On this hoard, cf. I. Nestor and C. S. Nicolăescu-Plopşor, *Der völkerwanderungszeitliche Schatz Negrescu*, in Germania, 22, 1938, 1, pp. 183-195.

[180] The archaeological findings show that during the 7th century on the territory of Oltenia were settled two Slavonic groups. One, arrived from Pannonia, known from the archaeological diggings from Şimian, Ostrovul Banului and Gura Văii, cf. P. Diaconu and P. Roman, *Câteva urme de viețuire din secolul VII în Insula Banului*, Craiova, 1967 and Maria Comşa, in *RBAPMPOTR*, p. 174, and a second one, originated from the East, bearers of the Hlincea I culture, cf. *Ibeadem*, pp. 175-176.

[181] Al. Madgearu, *CDCDJ.*, p. 164.

[182] On the re-establishing of the Byzantine control over the Central and Northern Balkans in the period between a. 630 and the middle of the 7th century, cf. P. Petrov, in Istorija na Bălgarija, vol. II, pp. 41-42 and E. Oberländer-Târnoveanu, *Monnaies byzantines des VIIe-Xe siècles découvertes à Silistra dans la collection de l'académicien Péricle Papahagi conservées au Cabinet des Médailles du Musée National d'Histoire de Roumanie*, in Cerc. Num., 7, 1996, p. 104.

hexagramma, making up the oldest "layer" of the structure of the hoards from Drăgăşani, Priseaca, Vârtopu, Galaţi and Zemianský Vrbovok (Nemesverbók). These relations ended during serious turmoil occurred by 680, as proved by the dating of certain hoards mentioned above. The cause of concealing the coins, as well as other valuables in the area between the Olt and the Iron Gates must lie in the political and military consequences of the Bulgarians' invasion in 680-681, but it would be a mistake to place it directly in the context of the migration south of the Balkans of this population, as claimed by certain researchers[183]. The moving of a tribal group, gathering a relatively small number of people, over a territory of almost 1000 kilometres, from the mouth of the river to the Middle Danube is denied by written sources, being also impossible physically. Neither the hypothesis of a supposed attempt by the Bulgarians to penetrate the valley of the Olt, towards Pannonia[184] appears to be plausible. Equally unlikely are also the attempts to link the concealment of the hoards in Oltenia to the policy of moving certain Slav tribes or other populations practiced by the Bulgarians.[185] The deportations accounted in the Nicephore' chronicle[186] occurred later, in the 8th century.

In our opinion, the Bulgarian attack towards the Iron Gates took place by 681, after their settling in the north - eastern part of the Balkans. The campaign did not aim the attempt by these Turanic nomads to settle in the Pannonian steppe, but it was entailed by the necessity to remove from the area of the Lower Danube of any political force allied with the Byzantium, in order to make it impossible to attack on two fronts the new state. In this sense, the group of hoards that can be dated after 681 in Oltenia, belong to a wider range of contemporary finds occurring in the peripherical areas of the Byzantine Empire, such as those from Messembria[187] and Serdika (Sofia)[188], proving Asparouch's intention of removing the possible imperial attack bases. This goal must have added to the desire of the Bulgarians to ensure the control of the access roads from "Avaria", towards the political centre of their state, crossing the north and south of region of the Iron Gates of the Danube. The failed

---

[183] Maria Comşa, *Die Slawen im karpatisch-donauländischen Raum im 6.-7. Jh.*, in ZfA, 7, 1973, 2, p. 219, Eadem, *Unele consideraţii privind situaţia de la Dunărea de Jos în secolele VI-VII*, in Apulum, 12, 1975, p. 174, Eadem, *Slawen und Awaren auf Rumänischen Bode, ihre Beziehungen zu der Bodenständigen Romanischen und späteren frührumänischen Bevölkerung*, in *Die Völker Südeuropas im 6. bis 8. Jahrhundert*, ed. B. Hänsel, München, 1987, p. 223 and Eadem, *Betrahungen über das Diadem von Bălteni im Zusammenhangen mit den Ereignissen der Jahre 670/680*, in *Problemi na prabălgarskata istorija i kultura*, Sofia,1989, p. 83; B. Mitrea, in *SCN*, 6, 1975, p. 124; D. Gh. Teodor, *Romanitatea carpato-dunăreană şi Bizanţul*, Iassy, 1981, pp. 22 şi 38-39.

[184] C. Chiriac, in Pontica, 24, 1991, pp. 375-376.

[185] Al. Madgearu, CDCDJ., p. 132.

[186] Nicephore, in *FHDR*, vol. II, p. 627

[187] Cf. Y. Youroukova, in *Nesebăr*, vol. II, Sofia, 1980, pp. 186-190.

[188] Eadem, in Byzbulg., 3, 1969, p. 255.

attack against the Byzantine stronghold at Serdika aimed at the settling of the newcomers in the centre of the Balkans, and in a key position of the great trans - Balkan. On the other hand, the concealment of a series of numerous hoards from South - eastern and Central Europe ended with coins from Constans II to Constantinus IV occurring over a huge territory from southern Slovakia to northern Serbia[189] and in Macedonia[190] and from the Maritime Danube to the western seacoast of the Black Sea and to the Balkans could have been also a result of the turmoil generated by the movements of the populations, especially the Slav ones, that were shifted from their old settlements, situated in the north - Pontic territories, from the Lower Danube and the Balkans, following the advance of the Bulgarians south-westwards and their settling in the north - eastern part of the Balkan Peninsula.

Until now we have no account of any coin from de la Constantinus IV in Banat. The solidi from the German Sânpetru (Sucusigiu comm., Arad county)[191] and Şeitin (Şeitin comm., Arad county)[192] assigned by V. Butnariu to this emperor are in fact issues from Heraclius and Heraclius Constantinus. As a matter of fact, in Avar areas in Hungary we know a single certain find from Constantinus IV, that from Tótipuszta (Fejér county)[193], in fact one from the last Byzantine issues known from the 7th-8th centuries in the Pannonian basin.

As proven by a bronze coin from Tiberius III Apsimaros (698-705), uncovered during the archaeological excavations from 1928 in the camp at Drobeta, the serious events that took place in the territory between the Olt, the Danube and the Carpathians after the settling of the Bulgarians in the Balkans did not completely cut the relations established between the inhabitants of these regions and the Byzantine Empire during the second half of the 7th century. The piece mentioned is a Constantinople follis issued in 700-701[194]. North of the Danube, besides the coin from Tiberius III at Drobeta, issues from this emperor are known only at Berezeni (Berezeni comm., Vaslui county)[195]. It is also a follis, but struck at Ravenna. In older literature there is an account of a find from Tiberius III, in Transylvania, at Mediaş (Sibiu county)[196]. The coin was assigned by Ir. Dimian to this sovereign, but

---

[189] The hoard of silver jewellery continued and one hexagrammon from Constans II, cf. D. Minić, in Sirmium, 4, 1982, p. 45.

[190] See the hoard from Valandovo, published by Vesna Radic, in Numizmati čar, 17, 1994, pp. 78-80.

[191] E. Dörner, in *SCIV*, 11, 1960, 2, p. 425; B. Mitrea, in *Dacia*, N. S., 6, 1962, p. 541; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 408 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 223, nº 144.

[192] B. Mitrea, in *Dacia*, N.S., 16, 1972, p. 373.

[193] L. Huszár, in Acta Arch Hung., 5, 1954, 1-2, p. 101, nº CCLXXXVI, 484. The coin belongs to the type of *MIB*, III, 4 C, CON, a. 669-674.

[194] Unpublished coin preserved in the collections of MPF, inv. nº I 5268 (*MIB*, III, 73).

[195] Ir. Dimian, in *SCN*, 1, 1957, p. 197.

[196] *Ibidem.*, p. 197. These data were used by C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 403.

unfortunately, it is there a few incongruities occurring in the description of the piece and the reference to the catalogue render this assignment very unlikely. Without the deciphering of the legend, certain peculiarities of the type are not enough for assigning the piece to Tiberius III, as similar representations can be found on the issues of more emperors who reigned between 668 and 741, more exactly by the end of the reign of Constantinus IV and the beginning of the reign of Leon III. Some authors mentioned the discovery of a solidus from Theodosius II (715-717), at Govora (Vâlcea county)[197]. In reality, as already mentioned, it is nothing but a gross confusion. The piece in question is an issue from the 5th century from Theodosius II (408-450).

In the areas more or less close to Oltenia are mentioned a few finds of Byzantine coins from the beginning of the 8th century known at the Middle Danube, in the areas under the rule of the Avars in Pannonia and in Banat. In the case of Pannonia, it is a solidus from Anastasius II (713-715), uncovered at Ószöny (Komárom county.)[198]. This find is important, as it closes the series of finds of Byzantine coins in the late Avaric discoveries in Hungary. In Banat, a solidus from Theodosius III (715-717) belongs to the hoard at Veliki Gaj[199]. The last find of Byzantine coins in Oltenia from the first half of the 8th century is represented by a follis from Leon III and Constantine (720-741), issued at Constantinople. Also this piece comes from Drobeta - Turnu Severin[200]. Although rare, separated by long time spans with no coin finds from Tiberius III and Leon III and Constantine they have an outstanding historical importance. They shed light on the fact that like Dobrudja, also some areas in Oltenia continued to maintain certain relations with the Byzantine territories also after the settling of the Bulgarians in the Balkans. These contacts were undoubtedly favoured by the fact that for two centuries the territory belonged to the Byzantine Empire, while in the second half of the 7th century they resumed political relations with the Byzantium. The strong point of these relations was ensured by the existence of an important Christian Romanic population that considered itself linked culturally and religiously to the Empire and the strategic position of the area. In Oltenia we have the evidence of a continuing existence of more advanced forms of political and military organization of the Romania population endowed in the 7th century also with some fortifications, even under the conditions of temporary Avar or Slav hegemonies. The area of the Iron Gates, as well as the valley of the Olt, as a buffer zone situated at the periphery of the Byzantine Empire, the "Avaria" and "Bulgaria" played an important role in the balance of forces between the great

---

[197] O. Toropu and O. Stoica, in *Drobeta*, 2, 1976, p. 114.

[198] Katalin Bironé Sey, in M Num TÉ., 1972, p. 135 and Ana-Maria Velter, in *SCIVA*, 39, 1988, 3, p. 267, nº 75.

[199] On the finding place and the structure of the hoard see E. Oberländer-Târnoveanu and Al. Săşianu, *Un trésor de monnaies byzantines du XIe siècle trouvé en Transylvanie*, in *SCN*, 10, 1990, pp. 98-99.

[200] Unpublished coin preserved in the collections of MPF, inv. nº I 5408 (*DOC*, II, 2, nº 29 a-d.)

regional powers. Oltenia had the great advantage that it was situated close to Serdika, a key position of the Byzantine defensive system at the north - western border and a strategic point in the centre of the communication system of the Balkans. The area of the Iron Gates and the valley of the Olt used to be ideal communication paths to the Avar world turned into a possible counter - weight against an ever more dangerous neighbour, like Bulgaria at the beginning of the 8th century. The presence of the coins from Tiberius III, Anastasius II, Theodosius III and Leon III and Constantine in Oltenia, Banat and Pannonia might constitute the proof of the attempt at closer relations between the two powers, during the Byzantine - Bulgarian conflict from the time of Terbel. Recent researches showed that the extension of the Bulgarian rule north of the Lower Danube and to the Middle Danube occurred rather late, by early 9th century[201].

After the follis from Leon III and Constantine uncovered at Drobeta, for the moment, for almost a century we do not know any other monetary find in the area of the Iron Gates of the Danube. The series of monetary finds from this province was resumed during the last part of the reign of Theophilos (829-842), more exactly with the issues of folles by this emperor struck between 835 and 842.

[201] See more recently Şt. Brezeanu, *La "Bulgarie d'au delà de l'Ister" à la lumière des sources médiévales*, in Ét. Balk., 1984, 4, pp. 121-135 and N. Ş., Tanaşoca and T. Teoteoi, *L'extension from domination bulgare au nord du Danube aux VIIIe-Xe siècles (L'historiographie roumaine du problème)*, in Ét. Balk., 1984, 4, pp. 110-120.

THE CHURCH ORGANIZATION AT THE LOWER DANUBE BETWEEN 971 AND 1020

ALEXANDRU MADGEARU

Several studies on the Byzantine Church organization at the Lower Danube were published in the last 25 years. New seals were found and older sources were reinterpreted. The discussion was open by the Austrian Byzantinist Werner Seibt in his short paper on the interpretation and chronology of the lead seals that belonged to the archbishop George of Bulgaria[1]. He expressed the idea that George was the head of the archbishopric created by Tzimiskes at Dristra with the purpose to replace the former Bulgarian patriarchate. A similar point of view was independently proposed by the Bulgarian historian Pavel Georgiev in his special paper from 1980 and next in the study dedicated to the Church organization of the Bulgarian lands in the Byzantine period[2]. The Romanian theologian Adrian Gabor also studied the ecclesiastical policy of Basil II[3]. A turning point in the research was represented by the large study of Petre Diaconu, first published in Romanian and next in French[4]. In his polemic with P. Georgiev, P. Diaconu put forward new conclusions as concerns the changes occurred in the Church organization of the Lower Danubian region after 971. Two seals from the Dumbarton Oaks collection were published in 1991[5]. They are proving the existence of a metropolitan seat at Constanța sometime during the 10th-11th centuries. In the past was known only the unchanging repetition of the name Tomis in the bishopric lists written down along the centuries. Ion

---

[1] W. Seibt, *Georgios Archiepiskopos Boulgarias. Zur Identifizierung des bulgarischen Erzbischofs während der Herrschaft des Johannes Tzimiskes mit hilfe zweier Siegeltypen*, JÖB, 24, 1975, p. 55-59.

[2] P. Georgiev, *Au sujet de l'interprétation des sceaux de plomb de l'archevêque Georges de Bulgarie*, EB, 16, 1980, 3, p. 120-129; Idem, *L'organisation religieuse dans les terres bulgares du Nord-Est après l'an 971*, in *Dobrudža. Études ethno-culturelles*, Sofia, 1987, p. 147.

[3] A. Gabor, *Organizarea administrativă și religioasă a Imperiului Bizantin dată de Vasile II Macedoneanul și importanța ei pentru istoria poporului român*, ST, 41, 1989, 5-6, p. 98-117. The paper of N. V. Dură, *Relațiile canonice ale bisericii românești nord-dunărene cu scaunele episcopale din sudul Dunării*, MB, 36, 1986, 2, p. 39-48 contains several confusions and can not be taken into consideration.

[4] P. Diaconu, *Despre organizarea eclesiastică a regiunii Dunării de Jos (ultima treime a secolului X - secolul XII)*, ST, 42, 1990, 1, p. 103-120; Idem, *Sur l'organisation ecclésiastique dans la région du Bas-Danube (dernier tiers du Xe siècle-XIIe siècle)*, in EBP, II, 1991, p. 73-89.

[5] J. Nesbitt, N. Oikonomides, *Catalogue of byzantine seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, vol. I. *Italy, North of the Balkans, North of the Black Sea*, Dumbarton Oaks, Washington, 1991, p. 181.

Barnea pointed out immediately this discovery into a short paper dedicated to the survival of the city Tomis and to its metropolitan seat during the 7th-10th centuries[6]. Finally, the last opinion belongs to P. Diaconu[7], who made some remarks on Barnea's paper. With this occasion he resumed the previous discussion about the Church organization established by John Tzimiskes.

However, there is still much to do as concerns the knowledge of the Church organization in Paradunavon. The present study tries to give a comprehensive view of the first period of the Church organization established by the Byzantines in the regions conquered from Bulgaria. The new sources and the new interpretations are making possible another approach of the period between 971 and the moment when Basil II has created the autocephalous archdiocese of Ochrida.

The old Church organization ceased to exist between the Lower Danube and the Balkan range in the same time with the town life, in the first decades of the 7th century. The Avar and Slavic invasions led to the gradual withdraw of the Byzantine power from this area. Some cities survived during the 7th-10th centuries, but these are exceptions (Odessos/Varna, Durostorum/Silistra, and perhaps Bononia/Vidin). A true survival of the town life could be accepted only south of the Balkans, in Thrace and Macedonia[8]. The Christian population continued to exist between the Danube and the Balkans, but without any superior Church organization and with no relations with the Constantinopolitan church. The conversion of Bulgaria in the mid 9th century was the first step toward a new Church organization at the Lower Danube. The Bulgarian church became autocephalie in 870 when an archbishopric was set at Preslav. The tzar Simeon transformed it into a patriarchate in 918, but Constantinople recognized this Bulgarian patriarchate only in 927, when the coming of Tzar Peter put an end to the Byzantine-Bulgarian conflict.

According to the last discovered lead seals, seems to be clear that the first moment of the new Byzantine Church organization was the creation of a metropolitan seat at Preslav in 971. John Tzimiskes gave his name (Ioannoupolis) to the former Bulgarian capital. He kept here the center of the church. The single known metropolitan bishop was a certain Stephanos. Two seals found at Preslav

---

[6] I. Barnea, *Noi date despre Mitropolia Tomisului*, "Pontica", 24, 1991, p. 277-282.

[7] P. Diaconu, *Points de vue sur l'organisation ecclésiastique au Bas-Danube (X^e-XIe siècles)*, "Dacia", NS, 38-39, 1994-1995, p. 449-452.

[8] A. Madgearu, *Continuitate și discontinuitate culturală la Dunărea de Jos în secolele VII-VIII*, București, 1997, p. 112-114.

and Pliska attest him[9]. Stephanos ruled before 976, because it is known that Basil II changed from the very beginning the name *Ioannoupolis* in *Preslav*. He systematically acted against all that his enemy Tzimiskes did[10]. The status of the Bulgarian eparchy was lessened from an autocephalous patriarchate to a metropolitan seat subordinated to Constantinople. The political significance of this act is obvious. The Byzantine reconquista implied the integration of the local church into the Patriarchate of Constantinople.

Petre Diaconu has shown that the four seals which belonged to a certain *Georgios archiepiskopos Boulgarias* could not be dated after 971, as sustained W. Seibt and P. Georgiev (who located the seat at la Dristra)[11]. The archaeological context of the seals found at Pliska proves that they were dated before the end of monastery of Pliska (the beginning of the 10th century). P. Diaconu also remarked that the iconography of the seals is typical for the second half of the 9th century and for the first half of the next one[12]. It follows that George was archbishop of Bulgaria sometime between 870 and 918, in the period when the ruler of the Bulgarian church had this rank[13]. His absence in the written sources does not disprove this. Therefore, we do not agree the point of view that John Tzimiskes established an archbishopric at Dristra.

The same P. Diaconu sustained that the Church organization established by Tzimiskes was cancelled by Basil II after a short time. He supposed that the metropolitan seat was moved from Preslav to Dristra after 976[14]. On the other hand, he expressed the idea that Dristra was the place of a bishopric subjected since 971 to the metropolitan seat of Ioannoupolis[15].

The existence of a bishopric at Dristra since 971 seems to be very likely. It is known that a church from this town was rebuilt sometime between 976 and 981 (the chronology results from the interpretation of an inscription found at Silistra)[16]. However, Dristra was recorded as episcopal seat in the last years of Basil II, in his

---

[9] I. Jordanov, *Pečatite ot strategijata v Preslav (971-1088)*, Sofia, 1993, p. 183, nr. 389; P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 74-77; Idem, *Points...*, p. 450.

[10] P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 76.

[11] W. Seibt, *op. cit.*, p. 58-59; P. Georgiev, *Au sujet...*, p. 126-129; Idem, *L'organisation...*, p. 151, 154. See also R. Vassilev, *Novootkrit oloven pecat na arhiepiskop Georgi i Pliska*, "Numismatika i sfragistika", Sofia, 1992, 1-2, p. 26-29 (another seal, found at Pliska).

[12] P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 77-82.

[13] P. Georgiev, *L'organisation...*, p. 147.

[14] P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 82-83 and footnote 54.

[15] P. Diaconu, *Points...*, p. 450, 452.

[16] M. Salamon, *Some Notes on an Inscription from Medieval Silistra (c. 976)*, RESEE, 9, 1971, 3, p. 492-496.

second edict (*sigillion*) from May 1020 granted to the archbishopric of Ochrida[17]. On the other hand, the Byzantine bishopric of Dristra inherited the former Bulgarian eparchy.

Dristra was also the residence of a theme commander. John Tzimiskes established two provinces at the Lower Danube in 971: Western Mesopotamia (in the northern Dobrudja) and Dristra (in the southern region). The theme of Dristra was later unified with the province of Thrace. Few years after the Byzantine offensive of 1000-1001, the theme of Dristra was detached from Thrace and formed a greater province together with the former Western Mesopotamia. The name *Paradunavon* was not yet established. The province kept the name of the residence city[18]. The seals of Theodore, *primikerios* and *strategos* of Dristra are dated in the first two decades of the 11th century[19]. Another *strategos* of Dristra was recorded by Skylitzes in 1017 (Tzitzikios)[20]. It seems that the province of Dristra was ruled in the same period by a certain Constantine (...) polites, *patrikios* and *katepano* de Dristra, whose seal was recently published[21].

The metropolitan seat of Ioannoupolis-Preslav survived until the Bulgarian conquest of this city, dated most probable in 986. The tzar Samuel created since 980 another organization for the Bulgarian church in the recovered territory. He established at Sofia a new Bulgarian patriarchate led by Germanos. The seat was next moved southwards and finally it was established at Ochrida around 990, where survived until 1018[22].

We suppose that the seat of Preslav was moved at Tomis (Constanța) after 976 or after 986 when the city was lost. Two recently published seals attest the names of two metropolitan bishops of Tomis, Aniketos and Basil. They could be

---

[17] H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche* (II), BZ, 2, 1893, p. 44-45; P. Georgiev, *L'organisation...*, p. 150; P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 83.

[18] For details on the Byzantine administrative and military organization between 971-1018, see A. Madgearu, *Revenirea dominației bizantine la Dunăre*, in "Anuar. Studii de securitate, apărare națională și istorie militară", București, 1998, p. 153-154 and Idem, *The Military Organization of Paradunavon*, ByzSl, 60, 1999, 2, p. 421-423.

[19] I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, București, 1971, p. 89, 93. The third seal (from Silistra) is recorded by I. Jordanov, *Neizdadeni vizantijski olovni pecati ot Silistra* (I), "Izvestija na Narodnija Muzej", Varna, 19 (34), 1983, p. 109, nr. 16. A finger-ring with seal of the same person was recently found at Slaveevo, Varna department (R. Markov, *Novootkrit prăsten-pecat na vizantijski sanovnik*, "Arheologija", Sofia, 39, 1998, 3-4, p. 63-66).

[20] I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 93.

[21] J. Nesbitt, N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 150, nr. 65.1. From the name of the provine only the letters...ιστ... were preserved. We do not agree the restitution "Paristrion", because the official seals are giving only the form "Paradunavon".

[22] M. de Vos, *Un demi-siècle de l'histoire de la Macédoine (975-1025)*, Thèse de doctorat du IIIe cycle, Institut National des Langues et Civilizations Orientales, Paris, 1977, p. 115-116.

dated in the last decades of the 10th century and at the beginning of the next[23]. The restoration of the metropolitan seat of Tomis (which existed in the 6th century) could be taken into consideration only since John Tzimiskes. A later date in full 11th century, after the reign of Basil II, is less probable, because the seals typology. The archaeological researches made at Constanţa did not displayed relics able to confirm a great development of this center. However, it is clear that this settlement has revived around the mid 10th century[24]. Ion Barnea believed that Tomis survived as a town during the 7th-10th centuries[25], but his point of view is not founded. The usual argument of the presence of the name *Tomis* in the chronicle of Nikephor in relation with events occurred at the beginning of the 8th century is mistaken[26].

P. Diaconu supposed that John Tzimiskes has created the metropolitan seat of Tomis in the same time with that of Ioannoupolis-Preslav[27]. It is still possible that the seat of Tomis was founded by a transfer from Preslav, decided by Basil II. Constantia (Tomis) remained under Byzantine power after the conquest of Preslav by the Bulgarians. This place was defended by the earthen walls between Cernavoda and Constanţa. It is not the purpose of this paper to discuss their chronology. It is however sure they exist then. The period of Basil II is the single one when Constantia (Tomis, Constanţa) reached a certain development, but not for a long time. It seems that this settlement was hardly struck by the Pecheneg invasions around 1036[28].

The survival of the metropolitan seat of Tomis until the middle of the 11th century is not possible. P. Diaconu believed this, and I. Barnea thought even that the seat existed until the rebellion of the Asan brothers[29]. We dot agree this, because Constantia declined after Basil II. It seems that a new revival of this settlement occurred at least at the end of the 12th century, as could be inferred from a recent published portolano[30]. It is clear that the main place in Paradunavon was taken over by Dristra after 1018. By this reason we consider that the religious center was moved into the same town Dristra.

---

[23] J. Nesbitt, N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 180-181, nr. 80.1, 80.2; I. Barnea, *op. cit.*, p. 279-281; P. Diaconu, *Points...*, p. 450, 452.

[24] Gh. Mănucu-Adameşteanu, *Tomis-Constantia-Constanţa*, "Pontica", 24, 1991, p. 303-308.

[25] I. Barnea, *op. cit.*, p. 278-281.

[26] A. Madgearu, *op. cit.*, p. 113, with previous bibliography.

[27] P. Diaconu, *Points...*, p. 451, 452.

[28] Gh. Mănucu-Adameşteanu, *op. cit.*, p. 318-323.

[29] P. Diaconu, *Points...*, p. 452; I. Barnea, *op. cit.*, p. 281.

[30] O. Cristea, *Informaţii despre Marea Neagră într-un portulan pisan de la sfârşitul secolului al XII-lea (cca. 1200)*, "Sud-estul şi contextul european", 9, 1998, p. 77-81.

The bishopric of Dristra was subordinated to this metropolitan seat and remained in this structure until 1020, when the metropolitan bishopric of Tomis was abolished. Dristra next became the main urban and religious center in the province of Paradunavon, while Tomis/Constantia declined soon.

Therefore, John Tzimiskes organized a metropolitan seat at Preslav (Ioannoupolis) in the territory conquered by him from Bulgaria. We suppose that this seat was moved at Constanta in 986 or even in 976, as an eparchy of the province Western Mesopotamia, which remained Byzantine after 976. This metropolitan seat survived after 1000, but not also after 1020, because the edict of Basil II dated May 1020 does not record it. (This edict mentions for Dobrudja only the bishopric of Dristra).

We consider that the metropolitan seat of Tomis was abolished in 1020, after the establishment of the province Paradunavon and in relation with the changes occurred in the organization of the archbishopric of Ochrida (see below). The Paradunavon theme replaced the previous themes of Dristra and Western Mesopotamia, most probable in the same time with the creation of the provinces Bulgaria and Serbia. This was decided when the conquest of Bulgaria was finished (1018).

Basil II accomplished the second stage of the Byzantine Church organization in the Lower Danubian area. The first step was the replacement of the Bulgarian autocephalous patriarchy with an archbishopric located too at Ochrida. The territory former subjected to Samuel was included in this archbishopric in 1019. The emperor granted an autocephalic status to this eparchy. In the future, the new archbishopric of Ochrida will be considered as a revival of the former Justiniana Prima (created in the 6th century by the same will of an emperor and in near the same territory). The archbishopric of Ochrida was removed from the jurisdiction of the Constantinopolitan patriarchy. This decision taken by Basil II was certainly influenced by his bad relations with the patriarch Sergios II (1001-1019). The emperor tried to obtain the support of the conquered people. He granted several privileges to this archbishopric, including tax exemptions for priests and *paroikoi*. He also appointed as archbishop a Bulgarian, John of Debăr[31].

---

[31] B. Granic, *Kirchengeschichtliche Glossen zu den vom Kaiser Basileios II dem Autokephalen Erzbistum von Ahrida verliehenen Privilegien*, "Byzantion", 12, 1937, 2, p. 396-401; M. Gyóni, *L'évêché vlaque de l'archevêché bulgare d'Achris aux XIe-XIVe siècles* (I), "Études slaves et roumaines", 1, 1948, 3, p. 150; J. Ferluga, *Byzantium on the Balkans. Studies on the Byzantine Administration and the Southern Slavs from the VIIth to the XIIth Centuries*, Amsterdam, 1976, p. 381; M. de Vos, *op. cit.*, p. 115-118; P. Georgiev, *L'organisation.....*, p. 149-150; A. Gabor, *op. cit.*, p. 113.

The actions decided by Basil II are known from the three edicts issued in 1019-1020[32]. Unfortunately, none of them was preserved in original. It is known only the confirmation given by Michael VIII Palaeologus in August 1272, preserved in its turn in three copies written in the 16th-17th centuries[33]. By this reason one could suppose that some names were erroneously transmitted. The edicts were issued at the supplication of the archbishop John. He requested the exact delimitation of his diocese and the approval for exemption from *oikomodion* for certain numbers of priests (*klerikoi*) and peasants (*paroikoi*) in each bishopric[34]. In this way were recorded the names of the bishoprics and of the main parishes (*enoriai*) from the archbishopric of Ohrida. The first edict (issued in 1019, perhaps in 1018) approved the requests. The result was the establishment of an archbishopric composed from seventeen bishoprics in the area of the former Bulgarian patriarchate during the reign of Samuel[35].

The province Paradunavon entered under the jurisdiction of Ochrida, by virtue of the second edict of Basil II, dated May 1020. The emperor had in view to be merciful with the Bulgarians after he defeated them. He thus accepted the new requests of the archbishop John. John claimed that the neighbor metropolitan seats (Dyrrachion, Naupacta, Larissa and Thessalonic) have been annexed former Bulgarian territories. Basil II accepted the integration in the archbishopric of Ochrida of all the regions that belonged to the former state of Tzar Peter (927-969), including the south ones. By the second edict, 13 bishoprics were added. The third edict (issued too in 1020) the archbishopric of Ohrida received other two dioceses[36]. In this way the archbishopric of Ohrida reached the extension of Bulgaria during the reign of Peter - according to the wish of John. The integration of the church of the new province Paradunavon in the archbishopric of Bulgaria was a part of the wise Bulgarian policy of Basil II. It was indeed a wise policy. When Michael IV has

---

[32] Edited by H. Gelzer, *op. cit.*, p. 40-57.

[33] B. Granic, *op. cit.*, p. 396, M. Gyóni, *op. cit.*, p. 148-149.

[34] Land tax inherited from the former Bulgarian state, payed by all the families who owned a pair of oxes. The exemptions granted by Basil II confirmed the older ones, given by Samuel. See A. Gabor, *op. cit.*, p. 115. According to D. Angelov, these exemptions represented a kind of *exkusseia* (*Die bulgarische Länder und das bulgarische Volk in den Grenzen des byzantinischen Reiches im XI-XII. Jahrhundert (1018-1185) (Sozial-ökonomische Verhältnisse)*, in *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, London-Oxford, 1967, p. 156).

[35] M. Gyóni, *op. cit.*, p. 150; P. Georgiev, *Au sujet...*, p. 125; A. Gabor, *op. cit.*, p. 115.

[36] See H. Gelzer, *op. cit.*, p. 44-45, 55; M. Gyóni, *op. cit.*, p. 151-152; M. de Vos, *op. cit.*, p. 118; P. Georgiev, *Au sujet...*, p. 126; A. Gabor, *op. cit.*, p. 115-116.

decided to abrogate the privileges granted by Basil II and to replace the Bulgarian archbishop John with the Greek Leon, the Bulgarians revolted against him in 1040[37].

According to the edict of May 1020, Dristra was the single bishopric in the eastern part of the Paradunavon theme, while the western area was subjected to the bishopric of Vidin.

The bishop of Dristra had had the right to have in his service 40 *klerikoi* and 40 *paroikoi* exempted from the land tax. No names of parishes are given in his case, but it is specified that this diocese has several *kastra*. There are no proofs for the existence of other bishoprics in Dobrudja, other than Dristra, in the first two decades of the 11th century. The bishopric of Axiopolis (attested to the end of the 11th century[38]) was most probable created later, when the town life developed in Paradunavon. No clear proofs exist for a bishop at Garvăn, not even later (as supposed some researchers)[39].

The western part of Paradunavon was put under the jurisdiction of the bishopric of Vidin, inherited too also from the former Bulgarian patriarchy. The bishop of Vidin had in his service 40 *klerikoi* and 40 *paroikoi* exempted from the land tax, as like as his colleague from Dristra. The subordination of Vidin between 1004-1020 it is not certainly known. We do not agree the hypothesis[40] that the bishopric of Vidin belonged to the metropolitan seat of Dristra, because Dristra will became a metropolitan seat much more lately. It is more probable that both seats of Vidin and Dristra were suffragans of the metropolitan seat of Tomis, until its abolition in 1018. It seems likely that all the territory conquered in 1000-1004 was organized as a single administrative and religious unit. However, Vidin was attested in 1020 as a bishopric dependent of Ohrida (Βοδίνης). Like Dristra, Vidin was added by the second edict of May 1020. It is a heavy reason to consider that both dioceses belonged before to the same structure (the former metropolitan seat of Tomis).

The bishopric of Vidin was involved in the christening of Achtum, a duke who ruled in the Banat. According to *Legenda St. Gerhardi*, this prince was baptized *secundum ritum Graecorum in civitate Budin* (Vidin). Some time ago we expressed our opinion about the chronology of the war between Achtum and King Stephen I of Hungary[41]. We continue to sustain it, as follows.

---

[37] J. Ferluga, *op. cit.*, p. 383-389.

[38] E. Popescu, *Notes on the History of Dobroudja in the 11th Century: the Bishopric of Axiopolis*, in Idem, *Christianitas Daco-Romana. Florilegium studiorum*, Bucureşti, 1994, p. 421-438; P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 87.

[39] See P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 86-87.

[40] A. Gabor, *op. cit.*, p. 111.

[41] A. Madgearu, *Contribuţii privind datarea conflictului dintre ducele bănăţean Ahtum şi regele Ştefan I al Ungariei*, "Banatica", 12, 1993, 2, p. 5-12.

Two points of view were expressed on the date of the war: 1003-1004 or 1028-1034. Some researchers[42] are supporting the later chronology because this accords with the information that Achtum was allied with the "Greeks". As a consequence, they consider that the war against Achtum was possible only in the period of decline of the Byzantine power, after 1025. The big problem is just this: was indeed Achtum allied with the Byzantine Empire? Things are not simple, because the relation recorded in the tenth chapter of *Legenda Major Sancti Gerardi* has several confusions and anachronisms, which are distorting the chronology and the context of the events. For instance, a doubtful information says that Achtum owned the fortresses Severin and Vidin. This is an anachronism created by transposing realities from the 13th-14th centuries, when both fortresses belonged to Hungary. (As a matter of fact, no fortress existed at Severin during the 10th-11th centuries). However, the Byzantine army conquered Vidin in 1002. This means that it is not possible the mastership of Achtum over Vidin after 1002. The most important objection concerns the international relations. What reasons would have the Byzantines to support an enemy of their ally Stephen, an ally who fought against Bulgaria together with Basil II[43]? The virtual enemy of the Byzantine Empire at the Danube after 1018 were the Pechenegs, not the Hungarians. One year before 1028 (when some researchers are dating the defeat of Achtum), therefore in 1027, a striking Pecheneg invasion reached not only the Byzantine territories in front of the Banat and Oltenia, but also Hungary[44]. On the other hand, the Pechenegs were the traditional enemies of the Hungarians.

By these reasons we consider that the Byzantine Empire had no interest to support an enemy of Hungary, in the period after 1025. The same alliance remains also unlikely for 1002, when Stephen I at Vidin helped Basil II. No war existed between Hungary and the Byzantine Empire in 1002-1038 (the maximal interval when the conflict with Achtum could be dated). We suppose instead that Achtum was an ally of the Bulgarian tzar Samuel, before 1002.

---

[42] C. A. Macartney, *Studies on the Earliest Hungarian Historical Sources*, "Archivum Europae Centro-Orientalis", Budapest, 4, 1938, 4, p. 456-507; E. Glück, *Cu privire la istoricul părților arădene în epoca ducatului lui Ahtum*, în *Studii privind istoria Aradului*, București, 1980, p. 128-130, R. Constantinescu, *Gerard din Cenad - un scriitor al anului 1000*, in Gerard din Cenad, *Armonia lumii*, București, 1984, p. 39-47; C. Bálint, *Südungarn im 10. Jahrhundert*, Budapest, 1991, p. 116-117; I. A. Pop, *Românii și maghiarii în secolele IX-XIV. Geneza statului medieval în Transilvania*, Cluj-Napoca, 1996, p. 128.

[43] See G. Györffy, *Zur Geschichte der Eroberung Ochrids durch Basileios II*, in *Actes du XIIe Congrès International d'Études Byzantines*, 2, Belgrad, 1964, p. 149-154.

[44] P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, București, 1970, p. 40-41; V. Spinei, *Realități etnice și politice în Moldova meridională în secolele X-XIII. Români și turanici*, Iași, 1985, p. 68.

Some historians[45] sustain indeed that the relation from chapter 10 of *Legenda Major* contains a grave anachronism. In their opinion, the "Greeks" are in fact the Bulgarians, whose name was replaced because the former Bulgarian state was for a long time a Byzantine territory when the text was written (the end of the 11th century). The name "Greeks" was in this case a generic designation for the eastern monks, without ethnic traits. It follows that the date of the war between Achtum and Stephen I should be placed around 1002. The attack against Glad (934) was the first part of a south-Danubian offensive directed toward the Morava valley. In the same way, the attack against Achtum was just an episode of a greater campaign led by Stephen I against Bulgaria in 1002.

Two coalitions were formed in the Danubian area in 1000-1002. The aggressors were the Byzantine Empire and Hungary (a young state whose expansional ambitions have just began). Both intended to take over the control over this area. On the other side was Bulgaria, most probably helped by the Pechenegs. In this conflict, the place of the duchy led by Achtum in the Banat was on the Bulgarian side[46].

We support the earlier date around 1002 for the war between Achtum and Stephen. Achtum was baptized at Vidin before the Byzantine conquest of this Bulgarian town, when he was allied with Samuel and when Vidin belonged to the Bulgarian patriarchy of Ochrida. Although possible, the jurisdiction of the seat of Vidin over the Banat is not proved, neither before 1002, nor after.

The extension of the archbishopric of Ochrida in the Banat was also sustained on the basis of another information from the first edict of Basil II. The territory of the new theme Serbia/Sirmium[47] was divided in 1019 between the bishoprics of Braničevo, Belgrade and Sirmium, all of them being dependent of Ochrida. The bishopric of Braničevo inherited Morava, a bishopric founded before 879, when the region belonged to Bulgaria[48]. The fortress Braničevo was located in the former Roman town Viminacium (today, Kostolac) and it had a great importance in the 10th-13th centuries[49]. Set on the right bank of the Danube, in front of the Banat, the bishopric of Braničevo had six parishes attested in the edict. From these, four were

---

[45] D. Onciul, *Scrieri istorice*, I, Bucureşti, 1968, p. 584-585; G. Fehér, *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in dem V-XI Jahrhunderten*, Budapest, 1921, p. 152-155; G. Györffy, *op. cit.*, p. 149; B. Hóman, *Geschichte des ungarischen Mittelalters*, I, Berlin, 1940, p. 168-169.

[46] We intend to write a particular study about the Byzantine-Bulgarian-Hungarian relations in 969-1018.

[47] See for this T. Wasilewski, *Le thème byzantin de Sirmium-Serbie au XIe et XIIe siècles*, ZRVI, 8, 1964, 2, p. 465-482.

[48] V. Popovic, *Episkopiska sednata u Srbiji od IX do XI veko*, "Godišnjak Grada Beograda", 25, 1978, p. 35.

[49] See M. Popovic, V. Ivanisevic, *Grad Braničevo u srednjem veku*, "Starinar", NS, 39, 1988, p. 125-179; M. Popovic, *Les forteresses du système defensif byzantin en Serbie au XIe-XIIe siècle*, *ibidem*, 42, 1991, p. 172.

identified in the neighbourhood of Braničevo: Μορόβισκος (Morava/Moravište)[50], ΣΦεντέρομος (Smederevo/Semendria), Γρότα (Grocka) and Βροδάρισκος (Brodskopolje). The place Ιστραάλαγγα was not identified. The sixth parish is Βίσισκος or Διβίσκος[51]. M. Gyóni, who made a careful study of the edict, supposed that *Dibiskos* has a name inherited from the ancient *Tibiscus*[52].

Dibiskos was searched somewhere near the river Timiş (*Tibiscus*). M. Gyóni proposed its location at Cuvin, based on arguments that will be presented below.

The location at Jupa-Tibiscum was sustained by many Hungarian and Romanian historians[53]. Others believed that Dibiskos should be placed at Timişoara[54], because this was an important town, since the 12th century. One could observe that this town was recorded in the sources, since 1212, with the names *Themes*, *Temes*, or *Tymes*[55]. Constantine Porphyrogenitus transmitted the same form of the river's name at the middle of the 10th century (Τιμήσης)[56]. This means that the name of the river was already transformed from *Tibiscus* in *Timiş*. The name *Dibiskos* should be linked with another place, whose name evolved in other way.

---

[50] It is the city of Morava, located at the mouth of the homonymous river, on the place of the Roman town Margum (today, Dubravica). It is not known when the bishopric of Morava was moved to Branicevo. A Byzantine fortification with an area of 10 ha existed at Morava during the 11th century. See J. Nesbitt, N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 195-196; L. Maksimovic, M. Popovic, *Les sceaux byzantins de la région danubienne en Serbie. II. La collection du Musée National de Belgrade*, "Studies in Byzantine Sigillography", ed. N. Oikonomides, 3, Dumbarton Oaks, 1993, p. 127-129.

[51] H. Gelzer, *op. cit.*, p. 43; M. Gyóni, *op. cit.*, p. 151.

[52] M. Gyóni, *L'Eglise orientale dans la Hongrie du XIe siècle*, "Revue d'Histoire Comparée", 25, n. s., 1947, vol. 5, 3, p. 45-46.

[53] Al. Elian, *Les rapports byzantino-roumains*, ByzSl, 19, 1958, 2, p. 215; G. Székely, *La Hongrie et Byzance aux Xe-XIIe siècles*, AH, 13, 1967, 3-4, p. 302; G. Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, p. 110; R. Theodorescu, *Bizanţ, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti (secolele X-XIV)*, Bucureşti, 1974, p. 77; V. Muntean, *Banatul şi Bizanţul (secolele XI-XII)*, MB, 26, 1976, 1-4, p. 234; E. Glück, *op. cit.*, p. 127.

[54] I. D. Suciu, *Contribuţii la problema continuităţii: castrul Timiş*, RdI, 29, 1976, 7, p. 1056; Idem, *Monografia Mitropoliei Banatului*, Timişoara, 1977, p. 39-41; C. Răileanu, *Tabula Peutingeriana şi "Tivisco"-Timişoara*, RdI, 30, 1977, 12, p. 2225-2250; I. D. Suciu, R. Constantinescu, *Documente privitoare la istoria Mitropoliei Banatului*, I, Timişoara, 1980, p. 21 (the translation of the source, with some mistakes: *paroikoi* is translated "parohi" = vicars!); P. Iambor, *Contribuţii documentare privind unele aşezări româneşti din vestul ţării la începutul feudalismului*, AMN, 17, 1980, p. 167-168; L. Munteanu, *Cercetări arheologice la obiectivul "La Chilii", com. Vărădia, jud. Caraş-Severin*, "Cercetări arheologice MNI", 6, 1983, p. 236; N. Dănilă, *Elemente bizantine în viaţa populaţiei autohtone din Banat şi Transilvania în sec. VII-XIII*, MB, 34, 1984, 11-12, p. 720.

[55] C. Suciu, *Dicţionar istoric al localităţilor din Transilvania*, II, Bucureşti, 1968, p. 193.

[56] Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, 40. 38. For the evolution of the name, see D. Sluşanschi, *Tisa-Timiş-Prahova*, in *Studia indoeuropea ad Dacoromanos pertinentia. I. Studii de tracologie*, Bucureşti, 1976, p. 151-165.

More suitable seems to be the location at Jupa-Tibiscum. This supposition was not argued, although some facts can support it. Jupa is located near Caransebeş, the most important Romanian centre in the mediaeval Banat (a flourishing town during the 14th century)[57]. Placed at the crossing of two roads that reached the south-Danubian area (by Cerna valley and by the basin Caraş-Ezeriş), Caransebeş is not very far from Braničevo. However, it is more near than Timişoara. (We should remark that a communication Braničevo – Timişoara would be hindered by the marshy zone that existed before the Modern Ages southwards of Timişoara. Timişoara was oriented toward the Mureş valley, not toward the Danube). The location of Dibiskos at Jupa seems more likely than at Timişoara. However, the archaeological researches brought any proofs for the location of this church centre at Jupa[58].

We previously admitted[59] the location of Dibiskos at Jupa as it was sustained in those studies mentioned above. In fact, a careful inquiry shows that the most probable solution was that first given by M. Gyóni. A Greek chronicle from 1519 has recorded a place named *Timbisko*, in the relations of the Hungarian-Ottoman wars of 1439 and 1443. From the context results that Timbisko was located somewhere on the left bank of the Danube, vis-à-vis of Semendria (Smederovo). Based on this information, M. Gyóni has located Dibiskos at Cuvin. He observed that the name *Temes* survives until now at Cuvin. This is the name of the island between Cuvin and Palanka[60]. We can add here that this idea is supported by comparison with other relations of the campaign of 1443. They are clearly showing that the troops of the Hungarian king Vladislav were called up at Cuvin before the crossing of the Danube[61].

It seems that *Timbisko* was another name for Cuvin, a name replaced by the Hungarian official name *Cuvin* (*Kewe*, from *kö* "stone"). The name *Timbisko* disappeared after the 16th century.

Dibiskos-Cuvin was therefore a parish from the bishopric of Braničevo. One could observe that all the parishes of this bishopric are located into a small area. Cuvin is located within this area.

---

[57] R. Popa, *Caransebeş şi districtul său românesc în secolele X-XIV*, SCIVA, 40, 1989, 4, p. 353-370; P. Bona, *Caransebeş (Contribuţii istorice)*, Caransebeş, 1989 (who supposes that Dibiskos was just at Caransebeş - p. 25). See also P. Bona, N. Gumă, L. Groza, *Caransebeş. 700 de ani de atestare documentară (contribuţii monografice)*, Caransebeş, 1990, p. 28.

[58] See now A. Ardeţ, *Cercetări arheologice la biserica medievală de la Cărbunari-Ţigăneşti (sec. XIII-XIV)*, AMN, 33, 1996, I, p. 416-417.

[59] A. Madgearu, *Contribuţii...*, p. 10. See also Idem, *Despre situaţia geopolitică a Banatului în secolele IV-XII*, "Anuar. Studii de politică de apărare şi istorie militară", ISPAIM, Bucureşti, 1997, p. 158 (where I accepted the location at Cuvin).

[60] M. Gyóni, *L'Eglise...*, p. 46-49.

[61] Vezi C. Mureşan, in *Istoria militară a poporului român*, II, Bucureşti, 1986, p. 231.

We would like to remind that the edict of Basil II confirmed a previous situation, which is said to be contemporary to the reign of Samuel. In this case, the parish of Dibiskos belonged to the Bulgarian diocese of Braničevo, at the end of the 10th century and in the first years of the 11th century. Because Cuvin is only a bridgehead in front of Smederevo and Morava, the existence of this parish is not able to prove the extension of this diocese inside the Banat.

On the other hand, it is more probable that the Banat (or at least its northern part, where several orthodox churches from the 11th-12th centuries are known at Cenad, Pâncota, Săvârşin, Miniş, Mocrea, Pecica, Szöreg)[62] was under the care of the metropolitan bishopric of Tourkia, of Greek rite (a suffragane of the Constantinopolitan patriarchy and not of the archbishopric of Ochrida). This metropolitan seat inherited the older bishopric founded by Hierotheos, in the mid 10th century. We have been already shown into another study that the territory of the Hungarian chieftain baptized at Constantinople in 953 was located in this area between Tisa, the Criş rivers and Mureş[63]. The diocese of *Tourkia* founded by Hierotheos in this area survived for a certain period and later acquired the metropolitan rank. John, a metropolitan bishop of Tourkia, was a participant at the patriarchal concilium of 1028. It is also known the lead seal of another metropolitan bishop of Tourkia, Antonios (11th century). He was *synkellos* and *procdros* of Tourkia. In the mid 12th century, the seat of this metropolitan diocese was set at Bács, one of the most important mediaeval cities in southern Hungary[64]. It is much more probable that the eastern Christians who lived in the Banat in 1020 were the flock of the metropolitan bishop of Tourkia.

The historians who admitted the extension of the archbishopric of Ochrida in the Banat did not analyzed all the consequences of this idea. If one suppose that Achtum reigned in the Banat after 1020 (a fact which we deny), this would mean that his duchy was religiously integrated in the Byzantine Empire and that the dependent peasants from Dibiskos paid taxes for the archbishop of Ochrida. Even the existence of a kind of Byzantine paroikoi in the 11th century Banat is

---

[62] E. Glück, *op. cit.*, p. 124-125; R. Constantinescu, *op. cit.*, p. 43-44; S. Heitel, *Începuturile artei medievale în bazinul inferior al Mureşului* (teză de doctorat), Bucureşti, 1998.

[63] A. Madgearu, *Misiunea episcopului Hierotheos. Contribuţii la istoria Transilvaniei şi Ungariei în secolul al X-lea*, RI, SN, 5, 1994, 1-2, p. 147-154; Idem, *Geneza şi evoluţia voievodatului bănăţean din secolul al X-lea*, SMIM, 16, 1998, p. 203-204.

[64] N. Oikonomides, *À propos des relations ecclesiastiques entre Byzance et la Hongrie au XIe siècle: Le metropolite de Turquie*, RESEE, 9, 1971, 3, p. 527-530; J. Nesbitt, N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 103, nr. 36.1; P. Stephenson, *Manuel I Comnenus, the Hungarian Crown and the "feudal subjection" of Hungary, 1162-1167*, Byz Sl, 57, 1996, 1, p. 35.

unthinkable. All the social and ecclesiastic data that we can find out from the edicts issued by Basil II are typical only for the Byzantine milieu.

Therefore, anything proves that the archbishopric of Ohrida was extended in the Banat. This large Church organization structure was established inside the boundaries of the former Bulgarian state and only there.

By this reasons we consider that Dibiskos (Cuvin) was under Byzantine domination in 1020. Nothing surprising, because Hungary was still weak in this zone. The Byzantine authorities had instead the interest to ensure the defence of the fortresses Morava and Braničevo, especially their connection to the north. The Romans acted into a similar way; they established a bridgehead at Cuvin[65]. It is interesting to observe that also the archbishopric of Justiniana Prima had in the 6th century some parishes on the left bank of the Danube, in the Banat, at Recidiva and Litterata (both were located east of Cuvin).

We can conclude that the new Church organization achieved by Basil II led to the integration of all the territories conquered at the Lower Danube into a single great archbishopric which had approximately the maximal boundaries of the first Bulgarian tzardom. This organization was not practical. Around the middle of the 11th century, the bishopric of Dristra was raised at the metropolitan rank in view to a better ecclesiastic administration of the province Paradunavon[66]. In this way, the Paradunavon theme was removed from the jurisdiction of the archbishopric of Ochrida.

A last remark concerns the disparity in the number of bishoprics between the central and southern parts of the archbishopric of Ochrida, and its northern area. The small number of bishoprics in the themes Paradunavon and Serbia was due to a less urbanization, in comparison with the southern regions of the Balkan Peninsula. From this point of view, the raising of the diocese of Dristra at the metropolitan rank suggests a progress of the urbanization in Dobrudja in the northern Bulgaria.

ABBREVIATIONS:

AH: "Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae", Budapest.
AMN: "Acta Musei Napocensis", Cluj-Napoca
ByzSl: "Byzantinoslavica", Praga

---

[65] M. Džordževic, *Contributions to the Study of the Roman Limes in South Banat*, in *Roman Limes on the Middle and Lower Danube* (Cahiers des Portes de Fer, Monographies 2), ed. by P. Petrovic, Belgrade, 1996, p. 128-130.

[66] P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 83; Idem, *Points...*, p. 452. P. Georgiev, *L'organisation...*, p. 157 shows that other reorganizations of the bishoprics were made in the same period.

BZ: "Byzantinische Zeitschrift", München
EB: "Études Balkaniques", Sofia
EBP: *Études byzantines et post-byzantines*, Bucureşti
JÖB: "Jahrbüch der Österreichischen Byzantinistik", Wien
MB: "Mitropolia Banatului", Timişoara
RdI: "Revista de istorie", Bucureşti
RESEE: "Revue des Études Sud-Est Européennes", Bucureşti
RI: "Revista istorică", Bucureşti
SCIVA: "Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie", Bucureşti
SMIM: "Studii şi materiale de istorie medie", Bucureşti
ST: "Studii teologice", Bucureşti
ZRVI: "Zbornik Radova Vizantološkog Instituta", Belgrad

LES INVASIONS DES PETCHÉNÈGUES AU BAS DANUBE 1027-1048

GHEORGHE MĂNUCU - ADAMEȘTEANU

Confédération de tribus d'origine turque, les Petchénègues sont désignés par les auteurs byzantins par le nom de Patzinakitoi, Patzinakoi; le mot, dont on suppose une dérivation presque indéniable du terme *bajanaq, baginaq* (= beau frère) du vocabulaire des anciennes langues turques, semble évoquer, de par la simple étymologie, la règle d'aggrégation en communautés de cette population par de „clans - tribus alliés"[1].

De la présence des Petchénègues dans les contrées danubiennes on fait mention pour la première fois en 896, lors de leur participation au conflit bulgaro-hongrois; en 934, à côté des magyars et d'autres tribus turques, ils ont organisé la première expédition de pillage au sud du Danube, en dépassant même la ligne des Monts Balcans.

Dès la seconde moitié du Xème siècle commence l'exode des groupes de nomades vers les plaines du nord du Danube, où ils vont cohabiter avec la population locale, en jugeant d'après les nombreux habitats de type Dridu datés de la fin du Xème - début du XIème siècle.

L'établissement d'un nombre augmenté de Petchénègues dans les régions du côté nord du Danube, suite d'une nouvelle vague émigrée des régions nord-pontiques, coïncide avec la mort de l'empereur Basile II (1025). Dans le contexte de la non-actualisation du traîté d'alliance avec l'Empire Byzantin conclus en 971[2], on assiste au déclenchement d'invasions petchénègues dévastateures, affectant Byzance jusqu'en 1091, quand, suite de la victoire obtenue à Lébounion, l'empereur Alexios I Comnène fait pour toujours disparaître la menace petchénègue.

La première attaque, qui marque le début d'une véritable série de conflits qui va animer tout le XIème siècle, se produit en 1027[3]. Sur la foi de la chronique de

---

[1] V. Spinei, *Ultimele valuri migratoare la nordul Mării Negre și al Dunării de Jos*, Ed. Helios, Iași, 1996, p. 52.

[2] Elisabeth Malamut, **Byz.Zeitschrift**, 88, 1995, 1, p. 116-117.

[3] L. Bréhier, *Le monde byzantin. II. Les institutions de l'empire byzantin*, Paris, 1970, p. 204, est d'avis que l'attaque s'est produit en 1025, avant que l'empereur Basile II soit déjà mort; N. Bănescu, *Les duchés byzantins de paristrion (Paradunavon) et de Bulgarie*, București, 1946, p. 121-122, est inclin de pousser l'événement vers 1026; V. Spinei, *op. cit.*, p. 76, fait foi aux années 1025/1027; J. Ferluga, **Byz. Forschungen**, 7, 1979, p. 53, adopte la datation en 1027.

Skilitzes-Kédrenos[4] on a supposé que l'attaque pointait le thème de Bulgarie; eu égard au fait même qu'on avait envoyé l'armée de la province à faire face à la menace, on a supposé que l'invasion avait affecté le territoire qui comprenait les villes de Serdica - Naissus - Eutzapelon et avait abouti à la captivité de nombreux habitants[5].

Prêtant confiance aux observations archéologiques fournies par les habitats de la Dobroudja, Petre Diaconu exprimait, en 1967, l'opinion que „l'invasion petchénègue de l'année 1027 n'a pas troublé la paix de cette région [...] dans aucun des habitats recherchés jusqu'à présent - Noviodunum-Isaccea, Dinogetia-Garvăn, Dervent et Păcuiul lui Soare, tous emplacés le long du Danube, on n'a pas identifié un niveau qui eût souffert des destructions à cette date là"[6].

Plus de 30 ans après la publication de l'étude précitée on est à même d'éssayer une revue des nouvelles informations accumulées et un nouvel examen de nombre d'anciennes évidences archéologiques. Pour ce qui est des dernières, il faut remarquer que les *folles* anonymes de la classe A, qui sont en fait les seuls capables d'offrir un appui chronologique, jouissent à présent de nouvelles études permettant la segrégation de certaines variantes tardives, appartenant à la classe A 3, datées de l'intervalle 1019/1020-1028[7].

Malheureusement, à ce moment on ne dispose d'aucun trésor dont la dernière monnaie soit un *follis* A 3 et - donc - idoine à servir de répère au sujet des événements de l'année 1027. La bibliographie numismatique fait foi d'un trésor découvert à Horia (dép. de Tulcea), dont on a récupéré seulement une partie: il y a uniquement 2 *folles* anonymes de la classe A 3, d'un total initial de 15 pièces. Eu égard à l'état fragmentaire de cette accumulation, la datation de son enfouissement reste difficile à établir; également, on ne peut pas être sûr que les deux *folles* A 3 en étaient les dernières monnaies[8].

Dans les pages suivantes nous allons concentrer notre attention sur les habitats situés le long du *limes* danubien, qui ont été les premières à subir l'éffet de l'invasion: ils seront présentés d'en amont en aval.

---

[4] Kedrénos, II, p. 483; cf. **F.H.D.R.** *III. Scriitori bizantini (secolele XI-XIV)*, (Ed. de Al. Elian şi N. Şerban Tanaşoca), Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1975, p. 149.

[5] P. Diaconu, **S.C.I.V.**, 18, 1967, 3, p. 465; I. Bozilov, **Et. Balk.**, VII, 1971, 3, p. 171: la direction de cette invasion semble étrange, en affectant la région de Sofija - Niš - Ovèapole au lieu de la Dobroudja ou d'autres régions; Vasilka Tâpkova - Zaimova, *Dolni Dunav - granièna zona na viznijski zapad*, Sofija, 1976, p. 71-73, est d'avis que l'invasion des Petchénègues a abouti au dépeuplement de la région Sofija - Niš.

[6] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 464.

[7] D. M. Metcalf, *Coinage in South-Eastern Europe, 820 - 1036*, (2nd Edition), London, 1979, p. 57-58.

[8] Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Rev. Muz.**, XXIX, 1992, 3, p. 51, nr. 1-2.

Ainsi, il faut remarquer que l'habitat de Păcuiul lui Soare semble continuer son existence paisible au cours de la première moitié du XIème siècle, sans témoigner, du point de vue de l'archéologie, d'aucune trace d'événements tragiques.

Aux alentours, à Dervent, la situation se révèle bien différente; en attendant la publication complète des résultats des fouilles archéologiques, nous nous bornerons à aborder seulement les trouvailles numismatiques. On y a découvert 20 *folles*, dont 14 (c'est à dire 70% du totale des trouvailles) sont des émissions de la classe A 2 - A 3, frappées sous les régnes de Basile II - Constantin VIII (976-1028); s'en suivent une pièce frapée par Roman III (1028-1034) et une émission de Michel IV (1034-1041), dont la dernière appartient à la période finale de l'habitat. La même provenance est invoquée en relation à quatres autres monnaies - deux de la classe D, frappées par Constantin IX (1042-1055), un *follis* signé de Constantin X (1059-1067) et un *follis* anonyme d'Alexios I, antérieur à la réforme (1082-1091) - dont nous sommes d'avis qu'il faut les rattacher à la fortification voisine de Păcuiul lui Soare plutôt qu'à l'habitat de Dervent[9].

Ces monnaies semblent indiquer un moment de apogée du développement de l'habitat lors des règnes des empereurs Basile II - Constantin VIII. Au cours de la troisième décade du XIème siècle les effets du raid petchénègue de l'année 1027 se font resentir par la diminution marquée de la circulation monétaire. Tout de même, les deux monnaies isolées de Roman III et Michel IV découvertes à Dervent paraissent indiquer que la fortification ait continué son existence.

En suivant le fil du Danube nous allons nous arrêter à Capidava, qui est l'une des cités confrontées à plusieurs destructions.

La plupart des monnaies de la classe A - 47 *folles*, d'un totale de 99 pièces recueillies jusqu'à present, datant de l'intervalle compris entre les règnes de Jean Tsmiskes et celui de Constantin IX - ne présentent pas de provenances stratigraphiques claires. Néanmoins, dans le secteur V du site, on a pu déceler deux catégories de cabanes appartenant à des moments chronologiques divers: „La première phase [...] trouve sa fin à la suite d'une attaque éxterne qui met au feu et détruit toutes les

[9] À suivre les renseignements offerts par Petre Diaconu, coordonateur des fouilles de Păcuiul lui Soare et de Dervent, au début des recherches à Păcuiul lui Soare on utilisait l'indication topographique „lieu dit Dervent" pour en marquer les trouvailles; dans ces circonstances, il est plus que probable que les deux *folles* en question soient, en fait, découverts à Păcuiul lui Soare.

cabanes"[10]. Une des habitations détruites - la cabane no. 8 - a heureusement conservé un élément de datation: une monnaie des empereurs Basile II - Constantin VIII[11].

Il est possible de trouver une confirmation de cette hypothèse à Dinogetia-Garvăn, habitat qui connût lui-même plusieurs circonstances critiques au cours du XIème siècle: „Des observations fournies par divers secteurs il résulte qu'à Garvăn on a identifié des cabanes brulées, vides d'inventaire, **datées par les monnaies ainsi que par leur position stratigraphique du temps du règne de Basile II**"[12] *(s.n.)*. „Également, à l'extérieur de la cité, on a identifié plusieurs niveaux de cabanes détruites par incendie (deux ou même trois), dont toutes sont à placer chronologiquement entre la fin du X[ème][13] et la moitié du XIème siècle"[14].

Dans le but d'obtenir une approximation plus précise de la première destruction survenue à Dinogetia-Garvăn, nous avons fait une revue des anciens rapports de fouilles, publiés mais également inédites, ainsi que des monnaies inédites y découvertes[15].

En 1949, dans le secteur II *intra muros*, on a trouvé un *follis* anonyme de la classe A, dans l'âtre d'une cabane conservant des poutres brulées[16].

Lors de l'année 1957, *extra muros*, on a investigué une cabane incendiée, datée par une monnaie de l'empereur Constantin VIII[17], en réalité une émission var. 14, 22, 35, 41?, tandis que parmi les restes brûlés de la cabane no. 3 on a trouvé une monnaie de Basile II[18], en fait un *follis* de la var. 39-40?, classe A 3 (1019/1020-1028). La destruction par incendie de la cabane no. 187 à été mise en relation aux invasions

---

[10] G. Florescu, R. Florescu şi P. Diaconu, *Capidava. Monografie arheologică. I*, Ed. Academiei Republicii Populare Române, Bucureşti, 1958, p. 157.

[11] *Ibidem*, p. 240, cat. no. 10; conformément aux nouvelles attributions la pièce est un follis de la classe A 3, var. 41 - daté post 1019/1020 - ce qui pourrait suggérer un rapport entre la destruction des cabanes dont on a fait mention plus haut et l'attaque de 1027.

[12] Gh. Ştefan, I. Barnea, Maria Comşa, E. Comşa, *Dinogetia. I. Aşezarea feudală timpurie de la Bisericuţa-Garvăn*, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1967, p. 29.

[13] C'est à lire début du XIème siècle, car sur la foi des nouvelles études sur les folles anonymes de la classe A 2 - A 3 nous avons été en mesure de préciser que l'habitat *extra muros* date des premières décennies du XIème siècle.

[14] Gh. Ştefan, I. Barnea, Maria Chisvasi Comşa, B. Mitrea, **Materiale**, VI, 1959, p. 642.

[15] La plupart des pièces sont conservées dans la collection du Cabinet numismatique de l'Institut d'Archéologie „Vasile Pârvan" de l'Académie Roumaine à Bucarest; j'ai eu la possibilité de les consulter grâce à l'amabilité de Dr. Gheorghe Poenaru Bordea et Dr. Eugen Nicolae, que je remercie vivement, une fois de plus.

[16] Carnet de fouilles Ion Barnea, feuilles 92-95 (mss.).

[17] Gh. Ştefan, I. Barnea, E. Comşa, Maria Chisvasi Comşa, B. Mitrea, **Materiale**, VII, 1961, p. 588; Ion Barnea, **S.C.I.V.**, XII, 1961, 2, p. 307.

[18] Gh. Ştefan, I. Barnea, E. Comşa, Maria Chisvasi Comşa, B. Mitrea, *op. cit.*, p. 589-590.

pétchénègues de l'ann.ée 1036[19], mais les monnaies de la classe A 2 - A 3, var. 23 et 41?[20] de son inventaire font supposer un moment antérieur, qui pourrait correspondre à l'attaque de 1027.

L'interprétation des observations stratigraphiques des auteurs des fouilles de Dinogetia-Garvăn, complétée par les nouvelles datations des pièces qui composent la classe A 3, nous font supposer l'existence d'un horizon de cabanes brûlées dont la destruction pourrait être mise au compte de l'invasion de l'an 1027.

Malheureusement, les fouilles effectuées en d'autres centres importants du *limes* danubien - Hârşova, Beroe-Ostrov, Isaccea, Nufăru - soit restent encore inédites, soit n'offrent pas des renseignements au sujet de cette attaque.

Toute somme, à l'état actuel de nos connaissances, il ne nous reste que d'énnoncer cette hypothèse, qui trouve appui dans certaines découvertes archéologiques - des cabanes incendiées à Capidava et à Dinogetia-Garvăn, datées par des *folles* de la clase A 3 - et dans certaines aspects de la circulation monétaire - voir la situation de Dervent - qui semblent indiquer que **l'attaque des Petchénègues de l'année 1027 avait visé aussi le territoire de la Dobroudja** *(s.n.)*.

Pendant la quatrième décade du XI-ème siècle les invasions des Petchénègues sont plus nombreuses, couvrant une aire beaucoup amplifiée. La première incursion se déroule en 1032[21] et en suivent d'autres, au cours des années 1034[22], 1035[23] et 1036[24].

Prêtant confiance aux mentions des croniques byzantines, corroborées par l'absence de toute évidence archéologique - aucun événement destructif daté à l'aide de *folles* anonymes de la classe B de l'empereur Roman III (1028-1034) ne semble pas avoir troublé la vie des centres situés le long du Danube ou des habitats de l'intérieur de la province - les premières invasions de la quatrième décade (1032, 1033[25] et 1034) ne semblent pas avoir atteint le territoire de la Dobroudja, à notre avis. Il n'y a peut-être qu'une exception: la fortification de Capul Dealului, qui a fournit 67 *folles* - dont 41 de la classe A 2 - 3, frappés par les empereurs Basile II - Constantin VIII (976-1028) et 21 de la classe B, du temps de Roman III (1028-1034), ce qui nous permit d'envisager la possibilité que le site en question soit entraîné dans les

---

[19] I. Vasiliu, **Peuce** X, 1991, 1, p. 377-378, 386.

[20] Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce** X, 1991, 1, p. 576, cat. nos. 8-9.

[21] *Georgius Cedrenus, Ioannis Skylitzae ope ab Immanuele Bekkero suppletus et emendatus*, II, Bonnae, 1839, p. 499; Zonaras, III, p. 579, cf. **F.H.D.R.**, III, p. 221.

[22] Skylitzes - Kedrénos, II, p. 512, cf. **F.H.D.R.**, III, p. 149; Zonaras, III, p. 589, cf. **F.H.D.R.**, III, *loc. cit.*

[23] Skylitzes - Kedrénos, II, p. 514, cf. **F.H.D.R.**, III, *loc. cit.*

[24] *Ibidem.*, p. 514-515, cf. **F.H.D.R.**, III, p. 149-151. Zonaras, II, p. 590. cf. **F.H.D.R.**, III, p. 221.

[25] E. Malamut, *op. cit.*, p. 118, est l'unique auteur à mentionner une incursion des Petchénègues au sud du Danube en cette année aussi; V. Spinei, *op. cit.*, p. 76, évoque une attaque en 1032/1033, lors d'une nouvelle invasion petchénègue en Bulgarie.

circonstances des invasions de la quatriéme décade, peut-être au cours du raid de 1032. La découverte de nombre de *folles* frappés par Constantin IX (1042-1055) et Constantin X (1059-1067) nous indique la reprise ultérieure de la vie de l'établissement[26].

Les incursions des Petchénègues étaient dirigées en principal vers le territoire de la Bulgarie; en l'automne de 1034 ils parviennent même à Théssalonique, qui est mise au sac[27].

En 1035, après avoir traversé le Danube gélé, les Petchénègues se dirigèrent vers la Thrace et la Macédoine, tout en provoquant de grands préjudices en Macédoine orientale[28].

L'absence de toute trace de destruction dans l'habitat de Păcuiul lui Soare semble fournir un argument solide en faveur de l'opinion selon laquelle l'invasion de 1035 n'a pas atteint le territoire de la Dobroudja[29]. Quand même, il convient de souligner que l'habitat de Păcuiul lui Soare semble avoir échappé aussi à l'attaque de l'année suivante, qui fit tomber en flammes et en ruines nombre des cités du *limes*. Il est tout à fait étonnant de constater que le centre de Păcuiul lui Soare n'a pas subi les effets d'aucune des invasions du XIème siècle - ni des Petchénègues, ni des Ouds - l'unique dont les traces s'en conservent étant celui de l'an 1095.

La paix dont le territoire de la Dobroudja semble avoir bénéficié lors des premières décennies du XIème siècle - À l'éxception peut-être des circonstances de l'année 1027 - paraît avoir être troublée par l'incursion du printemps de 1036, dont les empreintes marquées de violentes destructions se retrouvent dans les centres longeant le *limes* danubien.

Plusieurs auteurs ont exprimé des opinions selon lequelles cette invasion avait sérieusement endommagé et même définitivement détruit des habitats situés dans le sud - Capidava, Dervent - aussi bien que dans la partie septentrionale de la province - Dinogetia-Garvăn[30]. Les témoignages des chroniques quant au massacre

---

[26] G. Custurea, *Circulaţia monedei bizantine în Dobrogea, secolele IX-XI*, Constanţa, 2000, p. 151, no. 94; idem, *Descoperiri arheologice şi numismatice din zona Satu Nou - Oltina (sec. V-XI)*, Pontica, 33, 2001 (sous presse).

[27] P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas Danube*, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1970, p. 43; Vasilka Tâpkova - Zaimova, *op. cit.*, p. 72-73; E. Malamut, *loc. cit.*

[28] P. Diaconu, S.C.I.V., 18, 1967, 3, p. 466-468; Vasilka Tâpkova - Zaimova, *op. cit.*, p. 73; V. Spinei, *op. cit.*, p. 76-77; E. Malamut, *loc. cit.*; une opinion singulière, dépourvue de tout appui archéologique, suppose une attaque en Dobroudja en 1034/1035, qui aurait affecté Dinogetia-Garvăn, cf. G. Atanasov, Ist. Pregl., XLVIII, 1992, 8-9, p. 21.

[29] P. Diaconu, *Les Pétchénègues...*, p. 43-46.

[30] *Ibidem*, p. 46-49; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei. III. Bizantini, români şi bulgari la Dunărea de Jos*, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1971, p. 124; Vasilka Tâpkova - Zaimova, *op. cit.*, p. 73 et note 10.

des prisonniers sont confirmés par nombre des découvertes archéologiques tout le long du *limes* danubien.

À Capidava, pendant la campagne de fouilles de l'an 1959, on a découvert une fosse commune contenant huit squelettes d'adultes - dont un décapité - et un squelette d'enfant, jetés en désordre; leur présence à l'endroit a été rapportée aux invasions du printemps de l'année 1036[31]. Eu égard à l'existence d'un niveau d'habitations incendiées et aux monnaies découvertes jusqu'à ce moment-là - des *folles* anonymes de la classe C frappés par Michel IV (1034-1041) - certains auteurs ont considéré qu'on y avait à faire à la destruction définitive de l'habitat[32].

La présence de formes céramiques caractéristiques pour les Petchénègues (chaudrons etc.)[33] et la découverte de quelques *folles* anonymes de la classe D frappés par Constantin IX (1042-1055) sont autant de preuves en appui du prolongement de la vie de l'établissement pour une autre décennie; au cours de cette dernière phase il est à supposer que des Petchénègues y vivaient à côté de la population locale. La situation n'est pas étonnante car, à suivre les sources, l'empereur Constantin IX avait permis au Petchénègues de Kegen de traverser le Danube et de s'établir en Dobroudja[34].

La découverte de squelettes décapités au dernier niveau de l'habitat de Dervent, détruit par un violent incendie, a suggéré la fin de l'habitat au printemps de 1036[35]. En attendant la publication complète des fouilles, on est à même de reprendre l'examen des découvertes monétaires, d'ailleurs pas nombreuses mais assez suggestives quand-même.

Nous avons déjà remarqué que au cours des fouilles de 1996 - dans le remplissement de la fosse d'une tombe - on a récupéré une monnaie de l'empereur Michel IV (1034-1041) qui pourrait servir de confirmation de la cessation de l'habitat en 1036, suivie par l'installation au même endroit d'une nécropole des habitants de l'île de Păcuiul lui Soare.

Suite de la destruction de leur habitat, les habitants de Dervent se sont réfugiés à Păcuiul lui Soare, où l'habitat connaît une véritable explosion démographique pendant le règne de Michel IV[36]. La circulation monétaire locale au cours des règnes de Michel IV et de Constantin IX fait enregistrer également des chiffres augmentés: lorsque l'indice monnaie/an est 20,17 au temps de Roman III, il croît à une valeur

---

[31] G. Florescu, R. Florescu et Gloria Ceacalopol, **Materiale**, VIII, 1962, p. 702; P. Diaconu, **S.C.I.V.**, 18, 1967, 3, p. 470.

[32] *Ibidem*; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 124.

[33] G. Florescu, R. Florescu şi P. Diaconu, *Capidava. Vol. I*, p. 211-215; D. Vâlceanu, S.C.I.V., XII, 1961, 2, p. 400.

[34] I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 126-127; P. Diaconu, *op. cit.*, p. 472.

[35] *Ibidem*, p. 467.

[36] *Ibidem*, p. 471; *idem*, 1970, p. 49.

de 31,71 sous Michel IV et descend à 29,38 sous Constantin IX. À seule exception du règne de Roman IV, quand on arrive à 38,00, les valeurs enregistrées au temps des deux empereurs sont les plus hautes de l'intervalle 969-1092.

Un des raids mentionnés - celui de 1036 ou bien celui de 1046 - doit avoir frappé aussi l'habitat rural de Castelu, dont la fin est marquée par une couche à traces claires d'incendie[37].

Nombre de découvertes ont été faites à Dinogetia-Garvăn où l'attaque du printemps de l'année 1036 a provoqué la destruction l'habitat *extra muros* ainsi que des maisons protégées par l'enceinte[38]. Lors de la campagne de fouilles de l'an 1949 on a constaté que „les cabanes de la première période avaient été détruites - et cela était du à un incendie général très fort[39]. La lecture des notes de fouille nous a fourni des renseignements supplémentaires: dans le secteur III, à une profondeur oscillant entre 0,50 m - 0,80 m, on a mis en évidence une couche de brûlement très fort, daté par de *folles* anonymes de la classe C de l'empereur Michel IV[40]. Il convient aussi de noter que dans cette couche on rencontre, à côte d'autres matériaux, des fragments de chaudrons en argile et de boules de fronde, qu'on attribue habituellement aux Petchénègues[41]. Parmi les maisons incendiées il y a: la cabane no. 87, datée par deux *folles* anonymes de la classe C de l'empereur Michel IV[42], la cabane no. 47, qui a livré quatre *folles* de Michel IV[43], la cabane no. 19, dont on a recueilli deux pièces et la cabane no. 40 a, qui a fourni un trésor d'à peu près 100 monnaies fortement brûlées on a récupéré seulement 41 *folles* de la classe C[44], dont on a récupéré seulement 41 *folles* de la classe C[45], le reste disparaissant au cours du nettoyage. Un autre trésor a été livré par la cabane no. 38: „sur le plancher de celle-ci [on a trouvé] deux petits amas, environ 100 monnaies de bronze, toutes de l'impératrice Théodore (à lire Michel IV). Elles se sont pulvérisées en partie à cause de la dégradation provoquée par l'incendie qui avait détruit la cabane"[46], dont 36 se sont conservées. De la zone habitée hors du rempart il faut remarquer la cabane brûlée de la tranchée 5, dans le

---

[37] A. Panaitescu, **Pontica** XIII, 1980, p. 289-290.

[38] *Dinogetia*, I, p. 29; P. Diaconu, *op. cit.*, p. 44, note 120; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 124.

[39] Gh. Ştefan, **S.C.I.V.**, I, 1950, 1, p. 70.

[40] Carnet de fouilles Ion Barnea, feuille 55 (ms.).

[41] Carnet de fouilles Bucur Mitrea, 1960, feuilles 12-15 (ms.); prêtant confiance aux découvertes de Sarkel, l'auteur considére que les boules de fronde sont caractéristiques aux Petchénègues.

[42] *Şantierul Garvăn (Dinogetia)*, **S.C.I.V.**, III, 1952, p. 378 - on fait mention de deux monnaies de „Théodore", les identifications de l'époque ayant pour base le catalogue de Wroth.

[43] *Şantierul Garvăn (Dinogetia)*, **S.C.I.V.**, IV, 1953, p. 261, quatre pièces de „Théodore".

[44] *Dinogetia*. I, p. 355.

[45] *Ibidem*.

[46] Şantier, 1954, p. 170.

remplissement de laquelle on a trouvé une monnaie de Michel IV[47]: celle-ci appartenait à un horizon de cabanes détruites par un incendie daté à l'aide de monnaies de Michel IV[48]; dans la cabane no. 177 on a trouvé 7 squelettes adultes et d'enfants appartenant à la même famille[49] qui a subi la mort au cours de la même attaque, eu égard à une autre pièce de Michel IV[50].

Les réalités archéologiques présentées nous semblent rélévantes - deux cabanes incendiées (les nos. 38 et 40 a, chacune des deux livrant un trésor de *folles* anonymes de Michel IV) aux quelles on peut ajouter d'autres maisons brûlées, datées également à l'aide de *folles* anonymes de la classe C - en ce qui concerne l'attestation de l'effet dévastateur subi par l'habitat de Dinogetia-Garvăn à l'occasion de ce raid.

Les découvertes monétaires nous indiquent la reprise de l'habitat, à une échelle réduite: le rapport monnaies/années de règne baisse de 27,43 - le plus élevé au temps de Michel IV - jusqu'à 7,46 sous Constantin IX, son succéseur, et il semble que l'habitat ne connaîtra plus jamais le dévellopement acquis pendant les règnes des empereurs Roman III (1028-1034) et Michel IV (1034-1041). Notre opinion relative à cette époque d'épanouissement de l'habitat de Dinogetia-Garvăn trouve appui dans le fait que 37% des découvertes monétaires de l'intervalle 969-1092 sont des émissions des deux empereurs. Les plus élevées valeurs du rapport monnaies/année de règne datent de la même époque: 27,43 sous Michel IV et 13,00 sous Roman III, par rapport à 9,13 seulement, valeur qui correspond à toutes les quatre émissions frappées par Constantin X (1059-1067).

L'invasion de l'an 1036 semble avoir affecté d'une manière également dramatique l'habitat contemporain de Troesmis - Cité d'Est, où les derniéres monnaies connues sont toujours des émissions de Michel IV[51]; l'absence de toute découverte numismatique postérieure y rend improbable la continuation de l'habitation jusqu'en 1064, selon une opinion que nous avions jadis exprimée[52].

Les destructions constatées à Aegyssus-Tulcea sont à mettre en liaison avec la même attaque[53]: parmi les quelques habitations qu'on y a dégagées, une seule - incendiée (la cabane no. 3) - est datée par deux *folles*, l'un de la classe A - var. 5 et l'autre de la classe B, ce dernier frappé par Roman III (1028-1034). Dans l'ensemble

---

[47] Gh. Ştefan, I. Barnea, M. Chisvasi-Comşa, B. Mitrea, *op. cit.*, p. 640-642.

[48] *Ibidem*, p. 643.

[49] D. Nicolaescu Plopşor, I. Popovici, **St. cerc. antrop.**, 8, 1971, 1, p. 13-19.

[50] I. Barnea, **Materiale**, X, 1973, p. 307-308.

[51] Gh. Mănucu-Adameşteanu, D. Georgescu, **Peuce**, XII, 1996, p. 285.

[52] Gh. Mănucu-Adameşteanu, **Peuce**, VIII, 1980, p. 234.

[53] A. Opaiţ, A. Sion, I. Vasiliu, **Materiale**, Tulcea, 1980, p. 275, l'attaque de 1035?; I. Vasiliu, Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce**, IX, 1984, p. 143-144.

des découvertes, les monnaies s'échellonnent de la manière suivante: six pièces de la classe A 2 - A 3, des empereurs Basile II - Constantin VIII, six de la classe B, de l'empereur Roman III, une de la classe C, de l'empereur Michel IV et la dernière, de la classe D, de l'empereur Constantin IX (ou de la classe F, de l'empereur Constantin X)[54]. En corroborant les évidences numismatiques et archéologiques on aurait à supposer que la fortification d'Aegyssus-Tulcea a subi les effets de ce raid, tout en continuant son existence jusqu'en 1046 ou en 1065 ?[55].

Le déplacemment des tribus petchénègues a marqué tout le territoire de la Dobroudja, en déterminant la fin de certains établissements ruraux de l'intérieur de la province: au nord - Enisala[56], Sălcioara[57], Ghiolul Pietrei[58], mais aussi celui de Histria[59], situé sur la côte.

La céssation de l'habitation à Histria ne signifie pas que „l'invasion de l'an 1036 a eu des conséquances fatales pour les établissements du littoral"[60]. Dans les deux centres maritimes importants - Constanţa et Mangalia - on peut observer un réduction de la valeur du rapport monnaie/année de règne: de 0,85 au temps de Michel IV (1034-1041) à 0,46 sous Constantin IX (1042-1055) dans le cas de Constanţa, de 2,14 à 0,38 en ce que concerne Mangalia. La circulation monétaire va,

---

[54] Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce**, XI, 1995, p. 363-364.

[55] I. Dimian, S.C.N., I, 1957, p. 200, publie trois monnaies de „Tzimiskes", don't une porte sur l'avers l'image de Christ assis sur le thrône; l'identification proposée par Dimian est incomplète et ne permet pas de préciser si on a à faire à une monnaie de la classe D (ce qui aurait permis de supposer que l'habitation avait cessé d'exister suite de l'invasion de l'an 1046) ou un exemplaire de la classe F (avec, par conséquant, la possibilité du prolongement de la vie de l'habitat jusqu'en 1065; les découvertes archéologiques attribuées à la dernière étappe de l'existence de l'habitat - une habitation de surface, cf. I. Vasiliu, Gh. Mănucu - Adameşteanu, *op. cit.*, p. 145-147 - sont irrélévantes - et ne nous en consentent aucune précisation d'ordre chronologique).

[56] A Enisala on a découvert trois monnaies de Basile II - Constantin VIII (976-1028), deux de Roman III (1028-1034) et deux de Michel IV (1034-1041), cf. M. Iacob, A. M. Velter, Gh. Mănucu - Adameşteanu, B. Costin, **Cerc. Num.**, VIII, sous presse.

[57] Jusque récemment la localité était connue sous le nom de 6 Martie. On en connaît deux folles de Roman III (1028-1034) et dex autres de Michel IV (1034-1041), cf. M. Mănucu - Adameşteanu, Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce**, XII, 1996, p. 106 - avec toute la bibliographie.

[58] Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce**, X, 1, 1991, p. 365-371.

[59] Jusqu'à présent on ne connaît que deux monnaies de Basile II - Constantin VIII (976-1028), deux de Roman III (1028-1034) et deux de Michel IV (1034-1041), cf. C. Preda, S.C.I.V., V, 2954, 3-4, p. 532-533; C. Preda, H. Nubar, *Histria. III. Descoperiri monetare (1914 - 1970)*, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1973, p. 227, no. 2046; B. Mitrea, **Dacia**, N.S., XII, 1976, p. 291, no. 106; A. Vertan, G. Custurea, Pontica, XV, 1982, p. 282, no. 520; Gh. Poenaru Bordea, **Al XIV-lea Simpozion Naţional de Numismatică**, Tulcea, 16-18 mai 1997, p. 16-17.

[60] G. Atanasov, **Ist. Pregled**, LII, 1996, 2, p. 11-12, qui, à côté d'autres auteurs bulgares, utilise la nouvelle chronologie proposée par Ph. Grierson; voir, plus bas, nos opinions concernant la chronologie.

toutefois, révigorer au cours de la période suivante: au temps du règne de Constantin X (1059-1067) on peut remarquer une croissance de 0,46 à 0,62 à Constanþa, tandisque à Mangalia la valeur du rapport augmente de 0,38 à 0,75.

L'affirmation selon laquelle on peut y voir le moment où „presque tous les établissements de l'intérieur de la Dobroudja ont été abandonnés"[61] *(n. s.)* nous semble difficilement soutenable: la continuité de la circulation de la monnaie divisionnaire en bronze, à Ostrov et Canlia dans la partie meridionale de la province, ainsi que à Beştepe, Luncavița, Niculițel, Sarichioi, Telița, Valea Teilor au nord, est à même de contredire telle hypothèse[62].

Il convient quand même de nuancer les détails du tableau: dans la succésion des localitées précitées, le nombre réduit de celles-ci qui sont situées dans la région méridionale de la Dobroudja semble d'autant plus frappant qu'il se trouve confirmé par les valeurs du rapport monnaie/année de règne: elles sont les plus hautes du XI-ème siécle tout entier - 3,17 - au temps de Roman III (1028-1034), connaissent une regression au temps de Michel IV (1034-1041) - à savoir 1,43 - pour arriver à 0,92 sous Constantin IX (1042-1055). La courbe descendante enrégistrée par la circulation monétaire dans l'intervalle concerné relève de l'insécurité ressentie par ces territoires, marqués par les raids petchénègues des années 1036 et 1046.

Dans la partie septentrionale de la Dobroudja, le grand nombre de localités mentionnées fait foi d'une situation assez différente: l'indice monnaie/année - 5,67 sous Roman III (1028-1034) ne baisse pas; bien au contraire, il va augmenter jusqu'à 6,57 au temps de Michel IV (1034-1041). C'est sous Constantin IX (1042-1055) qu'il connaît une réduction frappante - à 2,23 - qu'on peut aisement mettre au compte de l'invasion de l'année 1046.

Les chiffres que nous venons de présenter montrent que, malgré l'agitation provoquée par les invasions du printemps 1036, dont les traces recouvrent le territoire de la Dobroudja tout entier, la circulation monétaire au temps du règne de Michel IV (1034-1041) connaît un véritable pic: les rapports enrégistrés - 130,14 dans le département de Tulcea et 39,86 dans celui de Constanța - comptent parmi les plus hautes valeurs de tout l'intervalle 969-1092.

Le témoignage de Cyrille le Philéote confirme le climat paisible et prospère dont la province juit jusqu'à l'attaque de 1046: le personnage s'était fait embaucher en marinier pour trois ans (1042-1045) sur un vaisseau commercial montant le cours

[61] V. Parušev, **Dobroudja**, 10, 1993, p. 167; G. Atanasov, *loc. cit.*

[62] Voir aussi les statistique présentéess dans cet article.

du Danube en vue de clore des marchés auprès les établissements fortifiés de la rive du fleuve[63].

On ne connaît pas exactement les raisons qui ont déterminé l'interruption des attaques petchénègues dans l'intervalle 1036-1046 - que ce soient les défaites subies par ceux-ci au cours de leurs luttes contre les kjèvjens - pendant cette période on compte des attaques dans le midi de la Russie, suivies par des déplacements vers le nord de la Moldavie, de nombreuses cités des bassins des rivières Sirète, Prute et Dnèstre étant mises à sac[64] - ou les disputes avec les Ouds, ou bien même l'existence d'un traité avec Byzance?

Suite des querelles entre les deux chefs petchénègues - Tyrah et Kegen - le dernier juissant de l'appui de deux seules tribus parmi les 13 existentes - l'empereur Constantin IX décide d'octroyer à Kegen la permission de s'installer sur le territoire de la Dobroudja.

Skylitzes-Kedrenos constitue la source unique à décrire les évènements relatifs à l'établissement des Petchénègues sur le territoire de Byzance à une date qui précède d'au moins un an l'invasion de Tyrah au cours de l'hiver de l'année 1046 ou 1048[65].

Les 20000 Petchénègues conduits par Kegen ont traversé le Danube dans la proximité de Dorostolon et se sont arrêtés, pour l'instant, sur une île de ses environs, en demandant la protection de l'empereur Constantin IX, par l'intermédiaire de Michel, le commandant de Paristrion[66]. Vue la proximité de Dorostolon et l'emplacement géographique on a supposé qu'il s'agissait de l'île de Păcuiul lui Soare[67]. L'absence de toute trace de destruction dans l'établissement de Păcuiul lui Soare - qui est l'unique fortification non attaquée par les Petchénègues - fournit un argument de plus en faveur de l'existence d'un accord entre divers groupes de Petchénègues[68].

Petre Diaconu, auteur des fouilles archéologiques de Păcuiul lui Soare, qui premièrement était du même avis, a changé ultérieurement d'opinion, tout en

---

[63] E. Sargologos, *La vie de Saint Cyrille le Philéote. Moine byzantin (+1100)*, Bruxelles, 1964, p. 39, 284-285; P. Diaconu, S.C.I.V., 18, 1967, 3, p. 471; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 125; **F.H.D.R.**, III, p. 159 et note 2.

[64] Gh. Postică, *Civilizaţia veche românească din Moldova*, Chişinău, 1995, p. 45.

[65] P. Diaconu, *Les Pétchénègues...*, p. 50-58; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 130; V. Spinei, *op. cit.*, p. 77; E. Malamut, *op. cit.*, p. 118-119.

[66] Gh. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucureşti, 1935, p. 21.

[67] I. Nestor, P. Diaconu, **Materiale**, V, 1959, p. 588; N. A.Oikonomides, **R.E.S.E.E.**, III, 1965, 1-2, p. 78; Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu. Contribuţii la arheologia şi istoria perioadei de formare a poporului român*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1967, p. 107; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 127; I. Bozilov, **Izv. Varna**, IX (XXIV), 1973, p. 115.

[68] D. Vâlceanu, S.C.I.V., 18, 1967, 4, p. 613.

considérant que les découvertes qu'on y a fait, susceptibles à être attribuées aux Petchénègues, étaient insuffisantes et que l'étroitesse de l'île ne pouvait pas abritter les 20000 Petchénègues; en échange il a proposé l'Étang de Ialomița comme place de la première installation des Petchénègues à l'intérieur de l'Empire Byzantin[69].

Après avoir rencontré Kegen, l'empereur fait envoyer dans la région le moine Euthimios, avec la mission de convertir au christianisme les Petchénègues[70]; Kegen reçoit le titre de patrikios, trois places-fortes et un domaine étendu du côté droit du Danube, dont il s'assume la protection.

Un sceau découvert a Silistra, appartenant à Jean, magistros et archontes de Patzinakie[71], semble confirmer de manière indirecte les événements précités. Le sceau date du milieu du XIème, d'une époque quand le titre de magistros revenait aux chefs militaires et aux gouverneurs de provinces. Que le sceau découvert à Silistra eût appartenu à Kegen peut être probable; toutefois, on ne peut pas écarter complètement les autres possibilités, c'est à dire qu'on peut également le relier à d'autres chefs petchénègues, tels Tyrah ou Seltes[72].

Quant à la localisation des trois forteresses accordés à Kegen, on les a cherché dans la partie septentrionale de la Dobroudja[73] ou au nord-est de la Bulgarie de nos jours[74].

La cession des trois citadelles n'impliquait pas nécessairement leur occupation par le Petchénègues[75], mais cela n'exclut pas la présence de population petchénègue parmi les habitants des établissements situés sur le *limes* danubien. Toute une série de découvertes archéologiques caractéristiques en fait témoignage: des chaudrons en argile[76] à Păcuiul lui Soare, Capidava, Troesmis, Măcin, Dinogetia-Garvăn, Isaccea[77],

---

[69] P. Diaconu, **R.E.S.E.E.**, XIV, 1976, 2, p. 313 et note 16.

[70] R. Theodorescu, *Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X-XIV)*, Editura Republicii Socialiste România, București, 1974, p. 72.

[71] I. Iordanov, **Et. Balk.**, 28, 1992, 2, p. 79-82.

[72] *Ibidem.*

[73] C. Brătescu, **Analele Dobrogei**, V-VI, 1925-1926, p. 146 note 3 - au nord et à l'ouest de la Dobroudja; C. Cihodaru, **St. cerc. Ştiinţif. Iaşi**, XII, 1961, 2, p. 269.

[74] P. Diaconu, *Les Petchénègues...*, p. 58 note 162, en renonçant à la localisation initiale au nord de la Dobroudja; J. Ferluga, **Byz. Forschungen**, 1979, 7, p. 54.

[75] P. Diaconu, *loc. cit.*

[76] M. Comșa, **S.C.I.V.**, VIII, 1957, p. 278 note 58, exprime son accord avec l'opinion qui conteste aux Petchénègues l'apport dans la diffusion de ces vases, en les mettant au compte des protobulgares. À notre avis la solution du problème reste encore à trouver, mais on ne peut, toutefois, nier aux Petchénègues toute contribution à la diffusion des chaudrons en argile sur le territoire de la Dobroudja pendant la première moitié du XI-ème siècle.

[77] P. Diaconu, **Dacia, N.S.**, VIII, 1964, p. 255; Tulcea-Aegyssus, cf. I. Vasiliu, Gh. Mănucu-Adameșteanu, Peuce IX, 1984, p. 150, pl. IX/3.

Nufăru[78] et également dans des habitats de l'intérieur de la province à Castelu[79], Histria[80]; des pendentifs provenant pour la plupart de citadelles du *limes* danubien (Păcuiul lui Soare[81], Dinogetia-Garvăn[82], Nufăru[83], Mahmudia[84]), du littoral (Histria[85]) et également de certains habitats ruraux (Valea Dacilor et Târgşor[86]).

Les résultats des investigations d'anthropologie confirment elles-aussi la présence d'individus aux traits caractéristiques turques dans les nécropoles de l'époque: à Dinogetia-Garvăn on a identifié, en position marginale du cimétière, le tombeau d'un tel individu (M 43)[87].

Pour ce qui est de la permission accordée par l'empereur Constantin IX au groupe de Petchénègues conduits par Kegen de s'installer entre les frontières de l'empire, il faut observer qu'elle a éte loin d'apporter la paix. À cause des incursions des Petchénègues accueillis dans l'empire contre ceux qui en étaient restés déhors - sa décision a aggravé le conflit et a provoqué la réaction violente des tribus commandées par Tyrah. Leur réplique est une nouvelle invasion qui par ampleur va dépasser les précédentes[88].

À la différence des autres invasions, le passage du Danube a pris l'aspect d'une véritable migration, le chiffre suggestif communiqué par Skylitzès-Cédrénus - 800 000 personnes - nous donnant la possibilité d'imaginer le choc subi par les byzantins face à cette foule d'hommes, de femmes et d'enfants. Par rapport aux 20000 personnes estimées au compte des deux tribus qui avaient suivi Kegen, on peut supposer un montant d'environ 110000 hommes pour les autres 11 tribus restées sous la conduite de Tyrah[89].

La date de cet événement a soulevé bien de controverses. Skylitzès note que les Petchénègues ont traversé le Danube au début de l'hiver, lorsque le Danube était gélé, entre le 16 décembre et le 14 janvier[90]. On estime que l'invasion s'est produite

---

[78] Découvertes inédites résultées des rechérches de celui-même qui écrit.

[79] A. Panaitescu, **Pontica**, XIII, 1980, p. 288-290.

[80] Un fragment inédit, trouvé en 1958; voir les collections du Musée d'Histoire Nationale et d'Archéologie de Constanţa, inv. 37899.

[81] P. Diaconu, **Cultură şi civilizaţie**, III-IV, 1987, p. 113-114.

[82] I. Barnea, **S.C.I.V.A.**, 27, 1976, 2, p. 275-276.

[83] Gh. Mănucu-Adameşteanu, **C.A.B.**, IV, 1992, p. 64.

[84] I. Oberländer-Târnoveanu, **Peuce**, VIII, 1980, p. 66.

[85] Al. Suceveanu, **S.C.I.V.**, 24, 1973, 3, p. 497-498.

[86] T. Papasima, **Pontica**, XXIII, 1990, p. 359-361.

[87] I. Popovici, M. Adam, **Annuaire Roumain d'Anthropologie**, 9, 1972, p. 52.

[88] Skylitzès-Cédrénos, p. 585-587, cf. **F.H.D.R.**, III, p. 155-157.

[89] P. Diaconu, *Les Petchénègues...*, p. 62.

[90] J. Shepard, **Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik (J.O.B.)**, 24 1975, p. 74.

pendant l'hiver soit de 1048/1049[91], soit de 1046/1047[92]. La nouvelle chronologie - qui propose l'année 1046 - repose sur deux discours de Jean Mavropos, métropolite des Evchaïtes, prononcés lors de la célébration d'un saint et martyre[93] militaire, dont le premier, présenté à l'occasion de la fête de St. Georges, le 23 avril 1047, en présence de l'empereur Constantin IX et des deux impératices Zoè et Théodore, faisait rappel des événements de l'année précédente[94]. En fonction de la date présumée de la première allocution, les historiens acceptent la datation de l'attaque en 1046/1047[95] ou bien maintiennent l'ancienne date de 1048/1049[96].

Faute de nouvelles évidences il convient de prêter confiance à Skylitzès-Cédrénus en tant que source unique et de passer en revue les événements: confrontés à une épidémie mortelle et aux attaques rapides de l'armée byzantine, les Petchénègues se voient réduits à capituler. Au cours du printemps suivant l'invasion, Tyrah et nombre de chefs reçoivent le baptême, et le reste des Petchénègues survivants sont colonisés dans la région de Serdica - Niš - Eutzapelon, que les raids des dernières décennies avaient sérieusement dépeuplée[97].

Quant à la zone affectée par ce déplacement massif des Petchénègues, nos renseignements ne sont nullement plus claires. Les chroniques en gardent le silence et par conséquant les évidences archéologiques sont d'autant plus précieuses.

À suivre les évidences disponibles, on a supposé que le territoire de la Dobroudja n'avait pas subi les éffets de ces mouvements des Petchénègues[98]; par ailleurs, on voit quand même des traces de précautions: à Păcuiul lui Soare la Porte est refaite pour la troisième fois, à Dinogetia-Garvăn la porte est portée au double vers l'extérieur[99].

Toujours à Dinogetia-Garvăn on a découvert, en 1939, un trésor de 106 monnaies d'or: Basile II - Constantin VIII (976-1025) - 103 exemplaires, Roman III (1028-1034) - un exemplaire, Constantin IX (1042-1055) - deux pièces. La date de

---

[91] Gh. I. Brătianu, *loc. cit.*

[92] A. P. Kazdan, **Zbornik radova vizantiniloskog instituta (Z.R.V.I.)**, VIII, 1963, p. 177-184; N. A. Oikonomides, *op. cit.*, p. 77-78; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 125.

[93] **F.H.D.R.**, III, p. 3-13.

[94] J. Lefort, **Travaux et Mémoires (T.M.)**, 6, 1976, p. 265-303.

[95] V. Tâpkova-Zaimova, *Dolni Dunav..*, p. 75 note 18.

[96] J. Shepard, *op. cit.*, p. 61-89.

[97] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 64-65; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 127.

[98] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 62-62.

[99] *Ibidem*, p. 63 et note 126; on ne peut pas préciser le moment de la construction, car on y voit plusieurs réparations. Eu égard à l'utilisation sécondaire de briques romaines et romaines-byzantines dans l'édification de la porte réparée, il convient de penser à un moment de réconstruction à placer après l'occupation de la fortification par les byzantins - donc après 1036 ou 1047/1048? L'observation est redevable à Al. Barnea, que nous remercions ici.

son enfouissement a été beaucoup controversée: parmi d'autres hypothèses, il a été mis au compte de l'attaque des Petchénègues sous la conduite de Tyrah, en 1046[100] ou en 1048[101]. À suivre la nouvelle chronologie des émissions en or de Constantin IX, la dernière pièce du trésor serait frappée à la fin de son règne, années 1054? - 1055[102], ce qui écarterait le rapport avec les attaques des Petchénègues en indiquant comme possible date de l'enterrement l'invasion des Ouds de l'an 1064[103].

L'unique trésor découvert en Dobroudja dont la date d'enfouissement est à mettre en liaison aux événements de la dernière partie de la cinquième décennie serait un dépot de *folles* anonymes de Michel IV (1034-1041) - cinq pièces de la Classe C - et Constantin IX (1042-1055) - deux pièces de la classe D, livré par les fouilles archéologiques de Păcuiul lui Soare, aux années 1990-1991[104].

Les éffets de ce raid petchénègue sur la partie méridionale de la Dobroudja sont confirmés par les découvertes monétaires de Capidava, qui a fournie 99 *folles*, dont les derniers trois sont des émissions anonymes de la classe D de l'empereur Constantin IX[105].

Le nombre réduit des émissions de cet empereur parmi les monnaies qui composent le trésor de Păcuiul lui Soare et, aussi, parmi les découvertes de Capidava pourrait nous servir d'indice pour présumer que 1046 (qui est plus proche du début du règne de Constantin IX) est la date plus vraisemblable de l'attaque des Petchénègues, à l'encontre de 1048.

Le site de Dinogetia-Garvăn, situé plus en aval sur le Danube, nous offre le témoignage de quelques cabanes incendiées, datées de la seconde moitié du XI-ème siècle, suivant le catalogue de Wroth. Un nouvel examen de l'ancien matériel numismatique et l'actualisation de sa datation selon les plus récentes propositions chronologiques, de paire avec l'identification de nombre de monnaies encore inédites et les informations plus précises fournies par l'études des notes de fouilles sont à même de nous offrir un tableau plus clair des événements. On avait supposé que la cabane no. 13, attribuée au troisième niveau[106], avait été mise à feu au cours

---

[100] Dinogetia I, p. 379.

[101] D. M. Metcalf, *op. cit.*, p. 75 et note 16.

[102] Ph. Grierson, *Catalogue of the byzantine coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection, Vol. II., Part 2. Basil I to Nicephorus III (867-1081)*, Washington, 1973, p. 742, classe IV a, p. 742.

[103] Prêtant confiance à d'autres témoignages, Petre Diaconu a avancé la même date: P. Diaconu, *op. cit.*, p. 63 note 175; *idem*, **Muz. Naţ**, III, 1976, p. 238.

[104] T. Papasima, A. Vertan, **Pontica**, XXVIII-XXIX, 1995-1996, p. 276-277, cat. no. 19-23, 26-17; les conditions de la découverte ne sont pas évoquées par les auteurs, mais il convient de les rappeller: les monnaies sont collées par deux ou trois et proviennent toutes du 4, entre 1,75 m et 1,96 m de profondeur.

[105] Gh. Mănucu - Adamesteanu, **Peuce**, XII, 1986, p. 326.

[106] Gh. Ştefan, S.C.I.V., II,1951,1, p. 32-33.

de la seconde moitié du XI-ème siècle[107]: la découverte d'une monnaie de la classe D dans ce contexte nous offre, à présent, la possibilité de considerer que l'habitation en question avait été détruite quelques décénnies auparavant, c'est à dire en 1049. Dans le secteur C on avait identifié un groupement de cabanes: la cabane no. 106, datée par une monnaie de l'empereur „Constantin X" (selon le catalogue de Wroth) appartenait à l'avant-dernier niveau de l'habitat[108] et la cabane no. 123; toutes les deux ont été incendiées lors de la seconde moitié du XI-ème siècle[109]. La présence, dans chacune, d'une monnaie de la classe D nous permet de les ranger parmi les cabanes détruites en 1046, à côté de la cabane no. 130 „incendiée dans la seconde moitié du XI-ème siècle"[110], qui a livré, également, deux *folles* anonymes de la classe D. Une monnaie de „Constantin X"[111] découverte dans la cabane incendiée no. 94 du secteur B, avait déterminé la datation de sa destruction de la seconde moitié du XI siècle; une fois de plus, la ré-attribution de la pièce en cause à Constantin IX - *follis* anonyme de la classe D - fait changer la datation de l'incendie en 1046. La cabane no. 12 du secteur A, datée aussi par une monnaie anonyme de Constantin IX[112], vient confirmer la nouvelle chronologie des événements. Toujours au compte des Petchénègues, mais en en liaison avec leur invasion de 1036, a été mise la destruction de la cabane no. 185, fouillée en 1983-1984[113]. Toutefois, la dernière monnaie y découverte - *follis* anonyme de la classe D - nous fait croire qu'il faut attribuer sa fin à la même année 1046[114].

Il en résulte que la massive migration des Petchénègues de l'hiver 1046/1047 a provoqué la combustion de plusieurs cabanes emplacées en zones diverses de l'intérieur de la forteresse, ce qui vaut dire qu'elle a temporairement fait cesser l'habitat. Cette conclusion semble trouver confirmation dans les valeurs du rapport monnaies/années de règne: à Dinogetia-Garvăn elle fait épreuve d'une chute catastrophale sous Constantin IX, par rapport au règne de Michel IV, en comparaison des autres cités du nord de la Dobroudja: Dinogetia-Garvăn de 27,43 à 7,46, Isaccea - de 54,86 à 26,31, Nufăru - de 30, 29 à 24, 77.

L'argumentation archéologique et numismatique que nous venons de présenter semble bien indiquer que l'habitat de Dinogetia-Garvăn a été fortement affecté par la grande invasion de 1046 - la quantité de monnaie en circulation a

---

[107] Şantier, 1954, p.162-163, fig.1
[108] Şantier, 1952, p. 381.
[109] Ibidem, p. 379 et fig. 1.
[110] Şantier, 1954, 162-163, fig.1
[111] Ibidem, p. 170; Şantier, 1955, p. 735.
[112] *Idem*, p. 714-715, fig. 1.
[113] I. Vasiliu, Peuce X, 1991, p. 376, 386.
[114] Gh. Mănucu - Adameşteanu, Peuce, X, 1991, p. 577, no. 26.

diminué quatre fois; en même temps, on peut aisement observer que les différences enrégistrées à Nufăru ne sont pas d'autant frappantes, ce qui nous fait croire que les attaques des Petchénègues ont été moins ressenties vers les bouches du Danube.

Parmi les centres de l'intérieur de la province, c'est seulement Babadag qui a livré 6 folles des empereurs Basile II - Constantin VIII et deux de l'empereur Constantin IX; cette modeste moisson pourrait indiquer le passage des envahisseurs mais, faute de détails et confirmations issues de fouilles archéologiques[115], cette interprétation des seules données numismatiques reste soumise à l'incertitude.

En tout cas, il nous semble juste d'exprimer notre désaccord avec l'opinion selon laquelle les habitats voisins de Enisala et Sălcioara (6 Martie), dont les dernières monnaies sont des émissions de Michel IV (1034-1041) auraient été détruites à cette occasion[116], mais de l'accepter en ce qui concerne l'habitat de Cerna[117], qui a livré une seule pièce de Constantin IX[118]. Parmi les établisements ruraux, il paraît que c'est aussi le moment où ceux de Luncavița et Beștepe, situés le long du Danube, ont cessé leur existence, tout comme les habitats de l'intérieur, telles Nalbant, Valea Teilor (voir les tables en annexe) et, probablement, Slava Rusă, d'où proviennent trois *folles* de Basile II - Constantin VIII et deux de Constantin IX.

La destruction de grand nombre des habitats du nord de la Dobroudja à occasion est confirmée par le rapport monnaies/années de règne, qui montre une diminution des espèces menues en circulation dans le territoire, de 6,57 au temps de Michel IV, à 2,23 au temps de Constantin IX, ou bien de 46 folles à 29 exemplaires seulement.

Dans la partie méridionale de la province, même si le nombre des monnaies croît de 10 à 12 exemplaire, le rapport monnaies/années de règne connaît - grâce au longue règne de Constantin IX - une baisse de 1,43 à 0,92.

D'autre côté, à notre avis, le nombre sensiblement plus élevé de monnaies trouvées dans la partie septentrionale de la province doit considéré comme une conséquence normale de l'existence de plusieurs centres importants du *limes*: Beroe-Ostrov, Troesmis Vest, Măcin, Dinogetia-Garvăn, Isaccea, Nufăru - alors que dans la partie méridionale il n'y avait que deux - Păcuiul lui Soare et Hârșova.

En appui de cette comparaison nous allons présenter les données statistiques des découvertes monétaires de cet intervalle chronologique: d'un total de 1217 monnaies de Michel IV découvertes dans la Dobroudja, 911 (74,85%) proviennent du dép. de Tulcea et seulement 279 (25,16%) du dép. de Constanța;

---

[115] I. Vasiliu, Peuce, XII, 1996, p. 178 est d'avis que l'habitat y ait cessé par suite de l'attaque des Ouds.
[116] G. Atanasov, *op. cit.*, p. 12.
[117] *Ibidem*.
[118] E. Oberländer - Târnoveanu, Cr. Opaiț, **Peuce** IX, 1984, p. 274, no. 117.

parmi les 1287 monnaies de Constantin IX découvertes en Dobroudja, 857 (66,58%) proviennent du dép. de Tulcea et 420 (33,42%) du dép. de Constanţa.

En revenant sur au sujet de notre analyse - l'invasion des Petchénègues de l'an 1046 - il faut constater qu'elle fût l'occasion de la fin des établissements de Capidava, alors que l'habitat de Dinogetia-Garvăn subît une forte incendie. L'effet destructif de cette grande migration fût ressenti, donc, également par les habitats ruraux, nombre desquels ont été définitivement détruits.

À la défaite du printemps de l'année 1047 suit un court répit jusqu'en 1049 quand les Petchénègues ont repris leurs leurs raids de pillage, en descendant jusqu'en Macédoine et en Thrace. De suite, les conflits entre les Byzantins et les Petchénègues lors des années 1049-1053 se sont poursuivis sur le territoire de la Bulgarie.

Des Petchénègues soumis en 1047 l'Empereur Constantin IX fait un contingent de 15.000 soldats qu'il essaie d'utiliser contre les Turcs Selgiucides. Mais, une fois arrivés en Asie Mineure, les Petchénègues décidèrent[119] de revenir dans les contrées danubiennes: ils traversent le Bosphore, puis les Monts Haemus et s'établissent au lieudit „cent collines".

La localisation de cet endroit reste encore controversée: N. Iorga, Gh. I. Brătianu et C. Cihodaru en avaient reconnu la région montagneuse du nord de la Dobroudja, lorsque P. Mutafciev et C. Brătescu en voyaient sa partie méridionale[120].

Le simple examen de la circulation monétaire en Dobroudja au temps du règne de Constantin IX - qui ne présente aucune syncope significative, à l'unique exception de Dinogetia-Garvăn - nous semble suffisamment suggestif pour rendre improbable l'établissement de groupes de Petchénègues dans la Dobroudja; également il nous pousse à écarter la possiblité d'y voir la base de leurs attaques de l'intervalle 1049-1053. Au contaire, l'hypothèse avancée par W. Tomaschek, K. Jirecek, V. N. Zlatarski et P. Diaconu, qui proposent la région du nord-est de la Bulgarie, autour des villles de Pliska et Préslav, nous paraît plus vraisemblable[121].

Un premier argument en faveur de cette dernière localisation dérive du fait que les attaques se sont toutes déroulées dans une région située au-delà des Monts Balcans et pas entre ces-derniers et le Danube[122].

De l'autre côté, la circulation monétaire dans les deux centres importants de la Bulgarie, Pliska et Préslav, nous offre un tableau suggestif. A Préslav on a

---

[119] N. A. Oikonomides, **R.E.S.E.E.**, XXV, 1987, 2, p. 187-190.

[120] Voir la discussion du problème chez P. Diaconu, *Les Petchénègues...*, p. 66-69.

[121] *Ibidem*; selon I. Iordanov, *Établissement administratif byzantin à Préslav aux Xe-XIe siècles*, dans XVI Internationales Byzantinistenkongress, Wien, 1981, Akten II/2, 1982, p. 41, les Petchénègues auraient pris Preslav déjà depuis 1045-1048.

[122] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 69.

découvert 974 monnaies datant de la période 969-1092, dont 600 exemplaires (61,60% du total des découvertes) sont des émissions des Empereurs Jean Tzimiskès, Basile II - Constantin VIII, alors que 236 (24,23% du total) datent du règne de Roman III. Une chute frappante des pourcentages caractérise les règnes des Empereurs suivants: les émissions de Michel IV sont représentées par seules 35 exemplaires (= 3,59%); des monnaies frappées par Constantin IX on a découvert seulement 22 ex. (= 2,26%). Quant aux 22 années suivantes, représentant les règnes successifs des Empereurs Constantin X, Roman IV, Michel VII, Nicéphore III - il y en a seulement 78 monnaies (= 8,01%) à retenir. Tout compte fait, la première décade du règne d'Alexis I, de 1081 à 1092, se fait remarquer uniquement par 3 *folles* anonymes (= 0,31%)[123]. La situation enregistrée à Pliska est encore plus claire: 342 monnaies (= 95,27%) datant des Empereurs Jean Tzimiskès, Basile II, Constantin VIII, Roman III; s'en suivent quelques pièces isolées recouvrant le reste du XIème siècle: Michel IV - 6 exemplaires (= 1,67%); Constantin IX - 8 exemplaires (= 2,23%); de Constantin X à Nicéphore III seulement 3 exemplaires 0,84%) et aucun exemplaire de l'Empereur Alexis I, de la période antérieure à la réforme monétaire de l'an 1092[124].

Tout compte fait, notre opinion quant à l'invraisemblance de l'interruption de la domination byzantine en Dobroudja[125] entre 1049 - 1059[126] se trouve renforcée par l'analyse que nous avons sommairement présentée.

Si nombre d'habitats ruraux ont été détruits par le raid des années 1046 - 1047, d'autres - Niculițel, Sarichioi, Telița - ont continué leur existence, à ce qu'on peut déduire des découvertes de *folles* anonymes et signés frappés par l'Empereur Constantin X (1059-1067).

La circulation des monnaies frappées par Constantin IX (1287 ex. connus) vient corroborer les découvertes archéologiques - dont aucune ne témoigne de l'interruption de l'habitat dans les centres situés sur le *limes*. De cette manière, il nous semble que la possibilité d'une prèsence petchénègue au détriment de la domination byzantine en Dobroudja se voit définitivement écartée.

En raison de la simple comparaison des découvertes monétaires de Pliska et de Préslav, importants centres de l'État bulgare, dont la moisson numismatique compte seulement 30 pièces frappées par Constantin IX, aux réalités de la

---

[123] I. Iordanov, *Dobrudza (491-1092) - selon les données de la numismatique et de la sphragistique*, dans Dobrudza. Etudes ethno-culturelles, Sofija, 1987, p. 186, tab. 1.

[124] *Ibidem*.

[125] I. Bozilov, **Et. Balk.**, VII, 1971, 3, p. 171-172 et note 6.

[126] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 70-71 exprime des opinions contraires à cette hypothèse.

Dobroudja, qui a livré bien 1287 monnaies du même Empereur, défit tout essai de mettre en cause la continuité du contrôle byzantin sur la Dobroudja[127].

Le dernier problème qu'il faut aborder est la chronologie des émissions anonymes byzantines. A ce moment il faut préciser que j'ai adopté la chronologie des folles anonymes et signés proposée par Cécile Morrisson[128], en repoussant les datations proposées par Philip Grierson[129], utilisées, à l'encontre, par les numismates bulgares. Dans les lignes suivantes on va s'arrêter sur le dernier article de G. Atanasov[130], dont on fera un commentaire critique[131].

Pour mieux comprendre la discussion, il faut rappeler la chronologie proposée par Ph. Grierson:

- Classe A2: 976? - 1030/1035
- Classe B: 1030/1035 -1042 ?
- Classe C: 1042? - c. 1050
- Classe D: c. 1050 - c. 1060

et ses implications concernant les découvertes du territoire de la Bulgarie.

La première attaque petchénègue, de l'année 1027, doit être datée par de *folles* de la classe A2: à l'exception seule du trésor de 5 monnaies d'or, emissions de l'Empereur Basile II des années 1005-1025, découvert à Obroèište[132] il n'y en a d'autres accumulations à mentionner[133]. Des monnaies isolées ont été trouvées dans les habitats de Balik - un *follis* de la classe A2 et deux de la classe A3[134], Diadovo - quatre *folles* de la classe A2 - A3[135], Gen. Toševisko - deux *folles* de la classe A2 - A3[136], Kladency - huit pièces de la classe A?[137], Okors - quatre *folles* de la classe A2 - A3, Ruino - trois *folles* de la classe A2 - A3[138].

---

[127] I. Iordanov, *op. cit.*, p. 192, constate également une réduction brusque du nombre des pièces de la Classe D trouvées à Pliska et Préslav.

[128] C. Morrisson, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale, Tome 2. De Philippicus à Alexis III (711-1204)*, Bibliothèque Nationale, Paris, 1970.

[129] Ph. Grierson, *op. cit.*

[130] G. Atanasov, **Stratum**, 6, 1999, p. 118-120 et tab. 2.

[131] Voir aussi les opinions differentes expimées par Gh. Poenaru Bordea, **B.S.N.R.**, LXX-LXVII, 1981, p. 252, note 16; E. Oberländer Târnoveanu, **B.S.N.R.**, LXXXVIII-LXXXIX, 1998, p. 74.

[132] V. Parušev, *op. cit.*, p. 164, no. 59.

[133] G. Atanasov, *op. cit.*, p. 111, cite un trésor découvert à Préslav, mais celui-là contient des *folles* de la classe B; cf. G. Djingov, **Arheologija**, Sofija, VIII, 1966, 2, p. 44-45.

[134] V. Parušev, *op. cit.*, p. 150, classe A2.

[135] *Diadovo. Vol. 1. Mediaeval Settlement and Necropolis (11th-12th Century)*, Tokai University Press, Tokio, 1992, p. 369, fig. 377/a-d.

[136] V. Parušev, *op. cit.*, p. 154, no. 18.

[137] S. Vaklinov, S. Stanilov, *Rannosrednovekovno bălgarsko selište*, Varna, 1981, p. 83; G. Atanasov, *op. cit.*, p. 117, tab. 1, y compte seulement 7 exemplaires.

[138] *Ibidem.*

À l'attaque de 1032, dirigée une fois encore vers les régions transdanubiennes, suivit le raid de 1034, qui, tout en gardant la même direction a pénétré plus loin, touchant Thessalonique. Normalement, le reflet de la pression imposée par ces attaques aurait du être mise en évidence par de nouvelles découvertes de *folles* de la classe A2; toutefois, comme nous avons déjà démontré, leur nombre est etrangement réduit.

Les émissions de la classe suivante - des folles de la classe B - commencent à être frappés aux années 1030/1035 et leur faible présence pourrait témoigner des attaques précitées: voir le trésor de Kladency-Skala[139] et les établissements de Èerven[140], Dobrici et Dolina[141], qui ont livré chacun un follis de la classe B. Cette hypothèse vraisemblable est écartée par G. Atanasov, qui suppose que la date de la mise en circulation de l'émission en question a été 1034/1035; par suite, le support numismatique des attaques des années 1032 et 1034, qui ont dramatiquement frappé le territoire de la Bulgarie, est annéanti. Prêtant confiance à la chronologie avancée par G. Atanasov, les monnaies de la classe B auraient à être mises en liaison aux attaques de 1036, avec des conséquences tragiques pour la Dobroudja, mais tout à fait mineures en ce qui concerne le territoire de la Bulgarie. En même temps, il est à observer que la même chronologie des faits ne peut plus rendre compte de la découverte de trésors contenant des douzaines de *folles* de la classe B à Devnja - 450 ex., Dobrotica -18 ex., Ladjene - 100 ex.[142], Pravenci - 124 ex.[143], Reka Devnja - 96 ex.[144], car leur accumulation dans l'intervalle 1034/1035-1036 paraît invraisemblable. Il est à ajouter également que la nouvelle chronologie envisagée par G. Atanasov pour la classe B (1034/1035-1042) ne permet pas non plus la corrélation avec les attaques ultérieures, lors des années 1046/1048.

Il convient de rappeler aussi la datation proposée par Ph. Grierson pour les *folles* de la classe D - c. 1050-c. 1060 - intervalle dont aucune mention de trouble en Dobroudja n'est pas faite dans les sources écrites de l'époque, ce qui rend inéxplicables les incendies violentes et les gros dommages qui ont provoqué la fin de l'habitat à Capidava, et subis aussi par la capitale même de la province, Dorostolon[145]. En raison des mêmes observations, la proposition de chronologie qui date des années 1034-1055 les *folles* de la classe C et des années 1055-1059 les *folles* de la classe D[146] nous paraît inacceptable.

---

[139] V. Iotov, G. Atanasov, *Skala. Krepost ot X-XI vek do s. Kladency, Tervelsko*, Sofija, 1998, p. 130 et fig. 92.
[140] V. Dimova, *Monetite ot citadelata*, dans Srednovekovnjat Èerven, I, Sofija, 1985, p. 273-287.
[141] V. V. Parušev, *op. cit.*, p. 156, nos. 21, 22. V. V. Parušev
[142] I. Iordanov, Istorja na finansovata i kreditnata sistema na Balgarja, 1, Varna, 1981, p. 64, tab. 5.
[143] I. Iurukova, **Arheologija**, Sofija, XX, 1978, 4, p. 61.
[144] M. Mircev, **Izv. Varna**, II (XVII), 1966, p. 48-51.
[145] S. Angelova, R. Koleva, E. Angelova, R. Ivanova, **Minalo**, III, 1996, 3, p. 33-34.
[146] E. Oberländer Târnoveanu, *loc. cit.*

À suivre la chronologie proposée par Cécile Morrisson pour la classe B (1028-1034) on est à même de saisir sur le territoire de la Bulgarie l'effet particulièrement fort des attaques des années 1032-1034: la plupart des trésors (15) ont été cachés à cette occasion et nombre d'établissements (10) cessent d'exister[147]. Les découvertes de monnaies de la classe C (1034-1041) sont peu nombreuses - un trésor à Pliska[148] et, à côté de certains établissements - Iatrus[149] et Vetren[150] - offrent la confirmation du faible effet de l'attaque de l'anné 1036 sur les territoires sud-danubiennes.

Prêtant confiance à la chronologie établie par Cécile Morrisson, nous sommes d'avis que les évidences numismatiques et archéologiques recoupent les renseignements fournis par les sources écrites en offrant, en fin de comptes, la possibilité d'identifier des répères chronologiques vraisemblables pour des aspects particuliers de l'histoire de Byzance qui ont influencé la vie des communautés du Bas Danube.

[147] I. Iordanov, *loc. cit.*; V. Iotov, G. Atanasov, *op. cit.*, p. 130; V. Donceva Petkova, *Odyrci. Seliše ot Parvoto balgarsko carstvo*, 1, Sofija, 1999, p. 134.

[148] T. Gerasimov, **Izv. Sofija**, XXXV, 1979, p. 141.

[149] *Iatrus - Krivina. I. Spätantike Befestigung und frühmittelalterliche Siedlung an der unteren Donau. Ergebnisse der Ausgrabungen 1966-1973*, Berlin, 1979, p. 207.

[150] G. Atanasov, I. Iordanov, *Srednovekovnjat Vetren na Dunav*, Šumen, 1994, p. 91-92.

DOBROUDJA FOLLES DES X- XI^{EMES} SIÈCLES (969-1092) DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS		ISACCEA			NUFĂRU			DINOGETIA			PĂCUIUL LUI SOARE		
	ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS
Tzimiskès (969-976)	7	6	0.25	0.86	2	0.12	0.29	1	0.14	0.14	3	0.21	0.43
Basile II-Constantin VIII (976-1028)	52	509	20.86	9.79	235	14.35	4.52	202	27.52	3.88	96	6.78	1.85
Roman III (1028-1034)	6	202	8.28	33.67	135	8.24	22.50	78	10.63	13.00	121	8.55	20.17
Michel IV (1034-1041)	7	384	15.74	54.86	212	12.94	30.29	192	26.16	27.43	222	15.69	31.71
Constantin IX (1042-1055)	13	342	14.02	26.31	322	19.66	24.77	97	13.22	7.46	382	27.00	29.38
Constantin X (1059-1067)	8	276	11.31	34.50	242	14.77	30.25	73	9.95	9.13	212	14.98	26.50
Roman IV (1067-1071)	4	207	8.48	51.75	152	9.28	38.00	32	4.36	8.00	152	10.74	38.00
Michel VII (1071-1078)	7	131	5.37	18.71	99	6.04	14.14	27	3.68	3.86	106	7.49	15.14
Nicéphore III (1078-1081)	3	200	8.20	66.67	117	7.14	39.00	26	3.54	8.67	67	4.73	22.33
Nicéphore Basilakios (1078)	1	0	0.00	0.00	0	0.00	0.00	0	0.00	0.00	0	0.00	0.00
Alexis I (1081-1092)	11	183	7.50	16.64	122	7.45	11.09	6	0.82	0.55	54	3.82	4.91
TOTAL		2440			1638			734			1415		

DOBROUDJA FOLLES DES X- XI^{EMES} SIÈCLES (969-1092) DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS		TOTAL DÉP. TULCEA			TOTAL DÉP. CONSTANTA			TOTAL DOBROUDJA		
	ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONAIES /ANS
Tzimiskès (969-976)	7	9	0.17	1.29	13	0.71	1.86	27	0.36	3.86
Basile II - ConstantinVIII (976-1028)	52	1080	19.83	20.77	255	13.96	4.90	1387	18.64	26.67
Roman III (1028-1034)	6	512	9.40	85.33	208	11.39	34.67	747	10.04	124.50
Michel IV (1034-1041)	7	911	16.73	130.14	279	15.28	39.86	1217	16.36	173.86
Constantin IX (1042-1055)	13	857	15.74	65.92	420	23.00	32.31	1287	17.30	99.00
Constantin X (1059-1067)	8	660	12.12	82.50	236	12.92	29.50	914	12.28	114.25
Roman IV (1067-1071)	4	432	7.93	108.00	162	8.87	40.50	606	8.15	151.50
Michel VII (1071-1078)	7	278	5.10	39.71	115	6.30	16.43	395	5.31	56.43
Nicéphore III (1078-1081)	3	367	6.74	122.33	80	4.38	26.67	455	6.12	151.67
Nicéphore Basilakios (1078)	1	1	0.02	1.00	0	0.00	0.00	1	0.01	1.00
Alexis I (1081-1092)	11	339	6.22	30.82	58	3.18	5.27	404	5.43	36.73
TOTAL		5446			1826			7440		

DÉPARTEMENT DE CONSTANȚA FOLLES DES X-XIÈMES SIÈCLES PROVENANT D'ÉTABLISSEMENTS RURAUX (969-1092) DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS	CANLIA		OSTROV		LIMANU		DÉP. CONSTANȚA	
	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)
Tzimiskès (969-976)	1	4.55	0	0.00	0	0.00	0	0.00
Basile II-Constantin VIII (976-1028)	7	31.82	5	41.67	5	71.43	20	37.04
Roman III (1028-1034)	1	4.55	1	8.33	2	28.57	15	27.78
Michel IV (1034-1041)	1	4.55	2	16.67	0	0.00	7	12.96
Constantin IX (1042-1055)	5	22.73	1	8.33	0	0.00	6	11.11
Constantin X (1059-1067)	2	9.09	0	0.00	0	0.00	3	5.56
Roman IV (1067-1071)	1	4.55	1	8.33	0	0.00	3	5.56
Michel VII (1071-1078)	2	9.09	0	0.00	0	0.00	0	0.00
Nicéphore III (1078-1081)	0	0.00	2	16.67	0	0.00	0	0.00
Alexis I (1081-1092)	2	9.09	0	0.00	0	0.00	0	0.00
TOTAL	22		12		7		54	

DOBROUDJA FOLLES DES X- XIÈMES SIÈCLES PROVENANT D'ÉTABLISSEMENTS RURAUX (969-1092) DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS	BEȘTEPE		ENISALA		LUNCAVIȚA		NALBANT		SARICHIOI		TELIȚA		VALEA TEILOR		JUDEȚUL TULCEA	
	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)
Tzimiskès (969-976)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00
Basile II-Constantin VIII (976-1025)	0	0.00	3	42.86	3	37.5	3	50.00	3	37.50	2	20.00	2	33.33	38	23.46
Roman III (1028-1034)	1	16.67	2	28.57	1	12.50	1	16.67	1	12.50	3	30.00	0	0.00	25	15.43
Michel IV (1034-1041)	2	33.33	2	28.57	2	25.00	1	16.67	1	12.50	3	30.00	1	16.67	36	22.22
Constantin IX (1042-1055)	2	33.33	0	0.00	2	25.00	1	16.67	1	12.50	0	0.00	3	50.00	21	12.96
Constantin X (1059-1067)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	1	12.50	1	10.00	0	0.00	21	12.96
Roman IV (1067-1071)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	1	10.00	0	0.00	7	4.32
Michel VII (1071-1078)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	5	3.09
Nicéphore III (1078-1081)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	1	12.50	0	0.00	0	0.00	4	2.47
Alexis I (1081-1092)	1	16.67	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	5	3.09
TOTAL	6		7		8		6		8		10		6		162	

DOBROUDJA FOLLES DES X- XIÈMES SIÈCLES PROVENANT D'ÉTABLISSEMNTS RURAUX (969-1092)
DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS		TOTAL DÉP. TULCEA			TOTAL DÉP. CONSTANTA			TOTAL DOBROUDJA		
	ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS
Tzimiskès (969-976)	7	0	0.00	0.00	1	1.05	0.14	1	0.33	0.14
Basile II-Constantin VIII (976-1028)	52	54	25.71	1.04	37	38.95	0.71	91	29.84	1.75
Roman III (1028-1034)	6	34	16.19	5.67	19	20.00	3.17	53	17.38	8.83
Michel IV (1034-1041)	7	46	21.90	6.57	10	10.53	1.43	56	18.36	8.00
Constantin IX (1042-1055)	13	29	13.81	2.23	12	12.63	0.92	41	13.44	3.15
Constantin X (1059-1067)	8	25	11.90	3.13	5	5.26	0.63	30	9.84	3.75
Roman IV (1067-1071)	4	7	3.33	1.75	5	5.26	1.25	12	3.93	3.00
Michel VII (1071-1078)	7	6	2.86	0.86	2	2.11	0.29	8	2.62	1.14
Nicéphore III (1078-1081)	3	4	1.90	1.33	2	2.11	0.67	6	1.97	2.00
Alexis I (1081-1092)	11	5	2.38	0.45	2	2.11	0.18	7	2.30	0.64
TOTAL		210			95			305		

UN NOUVEAU SCEAU DE GREGORIOS MAVROKATAKALON DECOUVERT A OLTINA (DEPART. DE CONSTANȚA)

COSTEL CHIRIAC (*Iași*)

Le Musée d'Archéologie de Constanța a acquiert, récemment, un sceau byzantin en plomb, qui sera annalysé au cours des pages suivantes[1]. L'objet a été découvert, par hasard, dans la zone de la commune Oltina (départ. de Constanța), situé dans l'angle de Sud-Ouest de Dobroudja et au voisinage de la rive droite du fleuve Danube (fig. 2, no. 2)[2]. L' endroit où l' on a découvert le sceau s'appelle „La cité du bout de la colline", il représente une fortification des périodes romain tardif (sec. IIIe-VIe) et byzantin, située exactement sur la rive du Danube, à 25 km Nord-Ouest de Silistra (*Dorostolon, Dristra, Durostorum*) et à 4 km Ouest d'Oltina (fig. 2). De cet endroit proviennent plusieurs monnaies romaines et byzantines (IXe-XIe siècle) et aussi deux autres sceaux en plomb inédits[3].

Le dit sceau a le diamètre d'environ 2,5 cm et il présente quelques ruptures aux extrémités du canal sigillaire (fig. 1: A, B). Le poids de la pièce est de 9 grammes et la couleur du plomb est gris foncé, de bonne qualité. Le diamètre du champ du sceau est d'environ 2,2 cm, étant delimité par un cercle de grènetis. Les lettres sont bien mises en relief, ce qui nous permet une lecture relativement facile, même si certaines d'elles sont détruites. En voici la description des deux faces (fig. 1: A, B).

Avers: La figure de saint Démetrios en pied, tenant la lance dans la main droite, la gauche posée sur un bouclier reposant sur le sol; le tout dans un cercle légèrement decentré vers le coté gauche inférieur. L'inscription de l'avers a été réalisée en deux régistres, celui du gauche étant détruit. À droite on observe

---

[1] Le sceau est enrégistré sous le nombre d'inventaire : 65.555 .

[2] La localité Oltina a été identifiée à *Altinum* dans *Not. Dign., Or.*, XL, 28, comme siège de l'unité navale *Milites nauclarii Altinenses* et à Ἀλτῖνα, forteresse byzantine mentionnée par Procopius, *De aedif.*, IV, 7, 9. Voir aussi: *CIL*, XVI, 44; *TIR*, L, 35; W. Tomascheck, *RE*, 1, 1896, col. 1697, s.v. *Altinum*; Al. Suceveanu, Al. Barnea, *La Dobroudja romaine*, Bucarest, 1991, p. 28, 66, 156, 214, 215, 230; V. Velkov, *Cities in Thrace and Dacia in Late Antiquity*, Amsterdam, 1977, p. 67, 109, 114, 162; Al. Madgearu, *Few Notes on Two Placenames of Getic Origin in Procopius*, **De Aedificiis**, dans *Thraco-Dacica*, XX, 1-2, 1999, p. 309-310 .

[3] G. Custurea, *Circulația monedei bizantine în Dobrogea (sec. IX-XI)*, Constanța, 2000, p.151, no. 94: Satu Nou (com. Oltina). Les monnaies byzantines appartiennent aux empereurs: Theophilus, Léon VI, Basile II – Constantin VIII, Romain III, Constantin IX et Constantin X. Les sceaux sont en étude à l'auteur de cet ouvrage.

nettement: ... **ΤΡΙΟC**. On peut reconstituer certainement: [Ὁ Ἅγιος Δημή]τριος, c'est à dire: „Saint Démetrios"].

Revers: L'inscription de l'intérieur du cercle de grènetis est disposée sur sept lignes orizontales. On peut facilement lire le texte suivant:

✚K. . Θ
ΓΡΙΓ.....
ΠΑΤΡΙ . Ιω
ΑΝΘVΠΑΤ, .
ΚΑΤΕΠΑΝ .
Τ,Μ . VP ,ΚΑ
Τ . ΚΑΛ ...

On considère que le texte peut être refait de cette façon :

✚K[(ύρι)εβοή]θ(ει)
Γριγ[ορίῳ]
πατρι[κ]ίῳ
ἀνθυάτ(ῳ)[(καὶ)]
κατεπάν[ῳ]
τ(ῷ) Μ[α]υρ(ο)κα–
τ[ά]καλ(ον)

c'est à dire: „† Seigneur, aidez Votre serviteur, Gregorios Mavrokatakalon, *patrikios, anthypatos* et *katepano*".

Le propriétaire du sceau a été, donc, Gregorios Mavrokatakalon, une personnalité de rang militaire et politique qui a appartenu à une très bien connnue famille arristocratique, d'origine macédonienne[4], dont proviennent plusieurs pièces similaires (sceaux), publiées déjà et qui ont été découverts en quelques localités situées sur le territoire actuel de la Roumanie et Bulgarie.

De Roumanie proviennent, à l'exception de celui presenté par nous dans cet ouvrage, deux autres sceaux de Gregorios Mavrokatakalon (G.M.), qui ont été trouvés à *Noviodunum* (aujourd'hui Isaccea, sur le Danube – fig. 2, no. 1). Tous les deux ont des légendes métriques, sans images icônographiques et sans mention de certaines fonctions ou titres détenues par G.M.[5].

---

[4] J. Cl. Cheynet, C. Morrisson, *Texte et image sur les sceaux byzantins: les raisons d'un choix icônographique*, dans SBS, 4, 1994, p. 29.

[5] I. Barnea, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea (III)*, dans *Pontica*, 23, 1990, p. 323, no. 10; idem, *Les sceaux byzantins mis au jour à Noviodunum*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 158; idem, *Noviodunum în lumina*

On a publié encore quatres pièces provenant de la Bulgarie, dont trois ont été découvertes à Silistra (*Dristra)* et une à Preslav - fig. 2, no. 3, 4[6]. Les sceaux de G.M., trouvés à Silistra, ont sur l'avers seulement le buste de saint Démetrios et celui trouvé à Preslav est imprimé, tel que celui d'Oltina, avec l'image du même saint débout, avec la lance et le bouclier. En ce qui concerne le titre et les fonctions de G.M., consignées par ces quatres sceaux de Bulgarie, la situation se présente ainsi:

1. Le sceau de Preslav, découvert dans le soit-disant „édifice administratif" (daté en 1081), mentionne que G.M. était, à ce moment - là, *patrikios* et *strategos*[7];

2. Parmi les sceaux de Silistra, deux mentionnent le titre et la fonction d'*anthypatos* et *katepano*[8];

3. Enfin, un dernier sceau de Silistra mentionne seulement le titre de *katepano*[9]. On marque le fait, qu'à l'exception des deux sceaux à inscription métrique, trouvés à *Noviodunum* (Isaccea) et qui sont identiques, tous les autres exemplaires (de Silistra, Preslav et Oltina) ont été exécutés à différents matrices. La même chose était observée par V. Laurent, concernant quatres autres sceaux appartenant au même personnage mais dont on ne connais pas l'endroit de la trouvaille[10]. Ainsi on constate que, même si le nombre des sceaux connus comme appartenant a G.M., est relativement grand - onze exemplaires - ils sont différrents, tant au point de vue des dimensions, qu' à celui des inscriptions et de l'icônographie, étant imprimés avec divers *boullôtèrions* .

Il faut rappeler que, sur le sceau d'Oltina („Le bout de la colline"), G.M. est mentionné en triple qualité de: *patrikios, anthypatos* et *katepano*. Notre personnage a été identifié, à juste titre, au général et ami d'Alexios Ier Komnenos, mentionné deux fois dans l'oeuvre d'Anne Komnena, *Alexiade*, en liaison avec les combats entre les Byzantins et les Petchénègues, qui ont été menés dans les Balkans et le Bas Danube durant les années 1087-1088[11]. G.M. a été un des conseillers et amis d'Alexios Ier, chose prouvée aussi par le fait que l'empereur l'a racheté des Petchénègues, lorsqu'il est tombé prisonier, au prix de 40000 *nomismes*[12]. On souligne que les

---

sigiliilor bizantine, dans *SCIVA*, 48, 1997, 4, p. 357; I. Jordanov, *Sceaux des deux notables byzantins de la fin du XIe s.*, dans *EB*, 3, 1981, p. 95-96.

[6] I. Jordanov, *op. cit.*, p. 94-95; idem, *Unveröfentliche byzantinische Bleisiegel aus Silistra (1)*, dans *Izvestija-Varna*, 19 (34), 1983, p. 102-103, 110, no. 5, 6, 7; idem, dans *Dobrudža*, p.198, tableau IV; I. Barnea, *op. cit.*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 158 .

[7] I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 96; idem, *op. cit.*, 1983, p. 102-103 .

[8] *Ibidem*, p.102, no.5 et 6.

[9] *Ibidem*, p. 102, no. 7.

[10] V. Laurent, dans *BZ*, 62,1969, I, p. 230-231.

[11] *Aléxiade*, VII. 2.3 et VII. 3.4; I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p.96-97; idem, *op. cit.*, 1983, p.102-103; I. Barnea, *op. cit.* dans *SBS*, 2, 1990, p.158; Al. Madgearu, *The Military*.

[12] Anna Comnena, *Aléxiade*, VII. 2.3 ; I. Barnea, dans *DID*[3], p. 148 .

conflits entre les Petchénègues et les Byzantins, solutionnés en 1091 avec la victoire des derniers à Lebunion, ont été très violents et se sont déroulés, en grande partie, sur le territoire de la thème *Paradounavon* (*Paristrion*), qui comprenait aussi la province actuelle de Dobroudja, où se trouvent les localités Silistra (*Dristra*), Oltina (*Altina*) et Isaccea (*Noviodunum*) - voir fig. 2[13].

En ce qui concerne la détermination d'une chronologie absolue ou relative des sceaux de G.M., on pourrait dire que les essais et les argumentations n'ont pas manqué. Outre cela, la situation est assez difficile à éclaircir. Ainsi, I. Jordanov considère que les sceaux de Preslav, où G.M. apparaît comme *patrikios* et *strategos*, peuvent être datés en fonction du contexte de leur découverte, jusqu' en 1081, le titre et la fonction respectives étant inférieures à celles inscrites sur les autres sceaux. Conformément au jugement du même auteur, après le couronnement d'Alexios Ier Komnenos comme empereur, en 1081, aurait eu lieu aussi la promotion de G.M. au grad d'*anthypatos* et *katepano* (tel qu'elle apparaît sur les sceaux de Silistra). Le même auteur aspire à croire qu'il est possible que notre personnage aît perdu sa vie à l'occasion de la défaite des Byzantins à Silistra, par les Petchénègues, en 1088, surtout qu'il n'est mentionné par aucune autre source après cette date. Jordanov est d'opinion que les sceaux de Silistra ne peuvent pas être datés entre 1081 et 1088/89 parce-que, dit-il, la ville était occupée par les Petchénègues et les destinataires des lettres (s'il s'agissait des Byzantins) ne pouvaient pas être là[14]. L'argumentation respective, quoique logique, ne tient pas compte du fait que, sans connaître les circomstances de la découverte de ces sceaux, il est difficile à établir quelle a été la situation, des destinataires en réalité et qui étaient-ils .

Quand même, l'auteur bulgare considère de façon surprenante, dans son article de 1983, que la datation des sceaux qui contiennent le titre d'*anthypatos* et la fonction de *katepano* doit être faite dans une époque plus prématurée, dans les VIe ou VIIe décennies du XIe siècle[15]. Il n'admet aucune datation après 1091[16].

---

[13] En liaison avec ces événements, il y a une très riche littérature de laquelle on mentionne: A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, II, Paris, 1932, p. 12-13; G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, New Brunswick - New Jersey, 1957, p. 318-319; I. Barnea, dans *DID*[3], p. 146-153; P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Bucarest, 1970, p. 112-133; V. Spinei, *Marile migraţii din estul şi sud-estul Europei în secolele IX-XIII*, Iaşi, 1999, p.134-138; AL. Madgearu, *Dunărea în epoca bizantină (secolele X-XII): o frontieră permeabilă*, dans *RI*, 10, 1999, 1-2, p. 48-51; idem, *The Military Organization of Paradunavon*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 436-437.

[14] I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 97; idem, *op. cit.*, 1983, p. 103.

[15] *Ibidem.*

[16] *Ibidem.*

Quant aux deux sceaux d'Isaccea (*Noviodunum*), à légende métrique, ils ont été datés par I. Barnea dans „les années '80 du XIe siècle" [17].

Comme pour le sceau d'Oltina, nous pensons qu'il est plus proche, du point de vue icônographique et épigraphique, de celui découvert à Preslav[18]. Toutes les deux pièces ont sur l'avers l'image du saint Démetrios, débout, tenant la lance dans la main droite, la gauche posée sur un bouclier reposant sur le sol, dans les légendes du revers étant mentionné, dans les deux cas, le titre de *patrikios*. Ces observations suggèrent un rapprochement chronologique entre les deux sceaux, celui d'Oltina, croit-on, succédant immédiatement celui de Preslav. Nous penchons vers cette conclusion à cause des similitudes icônographiques qui concernent la représentation de l'image du saint Démetrios de l'avers des deux pièces, de Preslav et Oltina, similitudes avec la représentation du sceau d'Alexios Komnenos, découvert à *Sirmium*, publié récemment et daté, assez précisément, dans la période 1078/1079–1081, donc jusqu' à son couronnement comme empereur[19]. On doit rappeler que G.M. a été un des conseillers et amis d'Alexios dans une époque où les grandes familles aristocratiques de la deuxième moitié du XIe siècle avaient représenté sur les sceaux, avec prédilection, les images de certains saints militaires (saint Georges, saint Théodore, saint Démetrios), non tellement comme preuve de dévouement religieux, que surtout comme trait de la mode de l'époque[20]. Le sceau d'Oltina mentionne dans l'inscription du revers la promotion de G.M. au grad d'*anthypatos* et *katepano*, événement qui doit avoir eu lieu après le couronnement d'Alexios Ier, donc dans les premières années de la IXe décade du XIe siècle[21]. De ce point de vue, la situation est similaire à celle d'un autre personnage, connu en Dobroudja aussi par l'intermédiaire des sceaux. Il s'agit de Démetrios Katakalon, dont P. Diaconu a commenté récemment la carrière[22]. Démetrios a été: premièrement *patrikios* et *strategos*, ensuite *patrikios* et *katepano* de *Paradounavon* et ultérieurement *anthypatos*, *patrikios* et *katepano* de *Paradounavon*, sa carrière ayant une évolution normale ultérieure[23].

---

[17] *Op. cit.*, dans *Pontica*, 23, 1990, p. 323.

[18] Voir note no. 6.

[19] L. Maksimović, M. Popović, *Les sceaux byzantins de la règion danubienne en Serbie*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 215-216.

[20] J. Cl. Cheynet, C. Morrisson, *Texte et image sur les sceaux byzantins: les raisons d'un choix icônographique*, dans SBS, 4, 1994, p. 28-30; J. Cl. Cheynet, C. Morrisson, W. Seibt, *Sceaux byzantins de la collection Henri Seyring. Catalogue raisonné*, Paris, 1991, no. 53, 158; N. Oikonomides, *A Collection of Dated Byzantine Lead Seals*, Dumbarton Oaks, 1986; no. 91, p. 89-90; I. Barnea, *op. cit.*, dans Pontica, 23, 1990, no. 11; p. 324; idem, *Sceaux byzantins inédits de Dobroudja*, dans *EBPB*, III, 1997, no. 4; p. 95-96; W. Seibt, M. L. Zarnitz, *Das byzantinische Bleisiegel als Kunstwerk*, Wien, 1997, no. 2.3.4, 2.3.10, 2.3.11, p. 93-94, 100-101.

[21] I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 96, arrive à la même conclusion dans le commentaire d'un des sceaux de Silistra.

[22] P. Diaconu, *Contributions à la connaisance de l'histoire de la Dobroudja en base de quelques sceaux*, dans *Dacia*, N. S., XXXVI, 1992, p. 179-181, où apparait aussi la bibliographie ultérieure.

[23] Voir le commentaire de P. Diaconu, *op. cit.*, p. 180.

La similitude est évidente, surtout que Démetrios Katakalon a été dans l'administration de *Paradounavon* quelques temps avant G.M., précisément dans les Ve ou VIe décennies du XIe siècle, quand il a détenu la fonction de *katepano*[24].

Les trois sceaux de Silistra qui ont sur l'avers le buste du saint Démetrios et sur le revers mentionnnent seulement le titre d'*anthypatos* et (ou particulièrement) la fonction de *katepano*, détenue par G.M., constituent, à bon droit, un lot homogène qui se place, si l'on regarde la carrière de notre personnage, de façon chronologique, après les sceaux de Preslav et Oltina. À ce moment-là, probablement, G.M. se trouvait vers la moitié de sa carrière[25]. À notre avis, après la promotion de G.M. comme *anthypatos* et *katepano*, celui-ci change probablement, l'image de saint Démetrios de l'avers de ses sceaux, depuis celles dans lesquelles ce saint était représenté débout, jusqu' à celle de son buste. C'est intéressant le fait que tous les trois sceaux ont été trouvés à Silistra mais on n'est pas en mesure, à ce moment des recherches, d'offrir une explication satisfaisante en liaison avec leur présence à l'endroit respectif. De toute façon, on pense qu'ils peuvent être encadrés, au point de vue chronologique, vers la fin de la IXe décennie du XIe siècle,moment après lequel G.M. n'est plus mentionné par aucune source. Les deux autres pièces à légende métrique trouvées à Isaccea (*Noviodunum*) sont difficile à placer chronologiquement, à cause du manque de toute mention liée aux titres ou fonctions de G.M.[26]. Un autre problème qui doit être résolu est celui lié à la province que G.M. a administré en guise de *katepano*. Quoique sur aucun de ses sceaux, connus jusqu' à présent, il n'apparaît pas de thème, nous ne devons pas croire, à notre opinion que G.M., en qualité de général et conseiller d'Alexios Ier Komnenos, était justement au service de l'empereur, sans être chef de province[27]. Le fait qu'on ne mentionne aucun nom de province sur les sceaux de G.M. n'est pas surprenant car cette situation n'est pas singulière. D. Tsougarakis, en étudiant les sceaux byzantins de l'île Crète, observe qu'il y a des cas où un *strategos*, tel Lycastos, était le propriétaire d'un sceau sur lequel il est mentionné comme „hypatos, imperial spatharios and strategos", sans la mention de la province et d'un autre sceau où le

---

[24] *Ibidem*, p. 181. Sur ce personnage on a écrit assez, voir: N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, p. 95-97; I. Barnea, dans *DID*[3], p. 154, 322; I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 92-94,97; Al. Madgearu , *op. cit.*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 425, 431.

[25] Voir note no. 6.

[26] Voir note no. 5.

[27] Dans l'opinion de I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 97. I. Barnea ne fait aucun commentaire précis vis- à-vis de ce problème, voir: *op. cit.*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 158; idem, *op. cit.*, dans *Pontica*, 23, 1990, p. 323. La même attitude voir aussi à Gh. Mănucu-Adameşteanu, dans *Aspecte ale politicii împaratului Alexios I Comnenul la Dunărea de Jos în lumina ultimelor descoperiri sfragistice şi numismatice*, dans *RI*, 6, 1995, 3-4, p. 349. Voir récemment le commentaire d' Al. Madgearu, *op. cit.*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 430-431, qui est d'avis, comme nous, que G.M. doit être considéré en qualité de *katepano* de la thème *Paradounavon* „before and after 1088".

même personnage est considéré comme" „hypatos, imperial spatharios and strategos of Kephallenia"[28]. Le chercheur grec tire la conclusion qu' il est difficile de préciser quelles sont les causes de ce phénomène, même si cela ne doit pas nous surprendre[29]. Un cas similaire est celui d'Andronicos Philokales, connu comme *dux* de Bulgarie et qui est mentionné sur un sceau seulement en qualité de *katepano* sans être précisé le nom de la province[30].

En conclusion, nous considérons de ne faire aucune erreur si l' on admet que G.M. a été *katepano* de *Paradounavon* après 1081, éventuellement jusqu' en 1091, lorsqu'après la victoire de Lebounion, on mentionne dans les sources littéraires et sphragistiques comme chef de la thème *Paradounavon*, Lèon Nikérites[31].

Nous mettons fin à notre court commentaire en observant que l'apparition du sceau de G.M. à Oltina à l'endroit „La cité du bout de la colline", pose quelques problèmes aussi sous l'aspect archéologique, parce-qu'on ne connait pas encore très bien la résistence, du point de vue chronologique, de certaines fortifications et habitats du *limes* byzantin dobroudjan (de *Paradounavon)* dans les Xe-XIIe siècles[32]. On pense que, si l'on effectue d'autres sondages ou fouilles archéologiques à Oltina, à l'endroit mentionné, on pourrait mieux s'éclaircir à ce point de vue.

*

ABREVIATIONS

1. BZ	Byzantinische Zeitschrift, München.
2. BSl	Byzantinoslavica, Praha.
3. Dacia. N. S.	Dacia. Revue d'archeologie et d'histoire ancienne, Bucarest.
4. DID[3]	I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei, III. Bizantini, români şi bulgari la Dunărea de Jos.* Bucharest, 1971.
5. Dobroudža	*Dobroudža. Etudes ethno – culturelles. Recueil d'articles*, Sofia, 1987.
6. EB	Etudes balkaniques, Sofia.

[28] D. Tsougarakis, *The Byzantine Seals of Crete*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 140.

[29] *Ibidem.*

[30] I. Jordanov, *Pečatite ot strategiata v Preslav*, Sofia, 1993, no. 323, p. 169-161.

[31] P. Diaconu, *op. cit.*, 1992, p. 181-182; Gh. Mănucu-Adameşteanu, *op. cit.*, 1995, p. 349-350; I. Barnea, dans *DID*[3], p. 153-154; Eug. Stănescu, *Beiträge zur Paristrion-Frage*, dans *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, XVII, 1968, p. 47-48; Em. Condurachi, I. Barnea, P. Diaconu, *Nouvelles recherches sur le Limes byzantin du Bas-Danube aux Xe-XIe siècles*, dans *Thirteen International Congress of Byzantine Studies, Oxford, 1966, Main Papers, VI*, Oxford, 1966, p. 14-15; I. Barnea, *op. cit.*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 159; Al. Madgearu, *op. cit.*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 430-431.

[32] Pour les problèmes complexes concernant le *limes* byzantin de Dobroudja, dans les Xe-XIIe siècles, voir les discussions récentes dans: Gh. Mănucu-Adameşteanu, *op. cit.*, 1995, p. 213-246; Al. Madgearu, *op. cit.*, dans *RI*, 10, 1999, 1-2, p. 41-55; idem, *op. cit.*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 421-446.

7. ÉPBP	Études byzantines et post - byzantines, Bucarest.
8. Izvestija - Varna	Izvestija na Narodnija Muzej, Varna.
9. Pontica	Pontica, Constanța.
10. RE	Pauly - Wissowa, *Realencyclopädie der classichen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, 1894–1974.
11. RI	Revista istorică (serie nouă), Bucarest.
12. SBS	Studies in Byzantine Sigillography, Dumbarton Oaks.
13. SCIVA	Studii și cercetări de istorie veche și arheologie, Bucarest.
14. Thraco - Dacica	Thraco - Dacica, Bucarest.

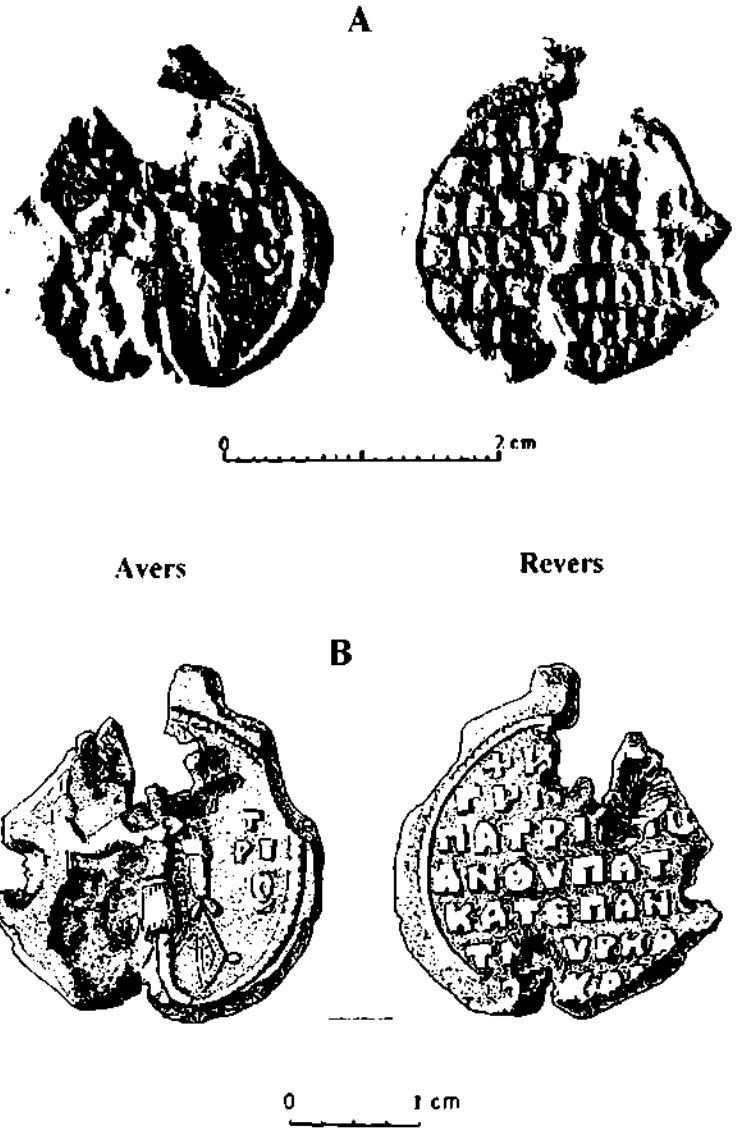

Fig. 1.: Le sceau de Gregorios Mavrokatakalon découvert à Oltina, depart. De Constanța (A. photo; B. dessin)

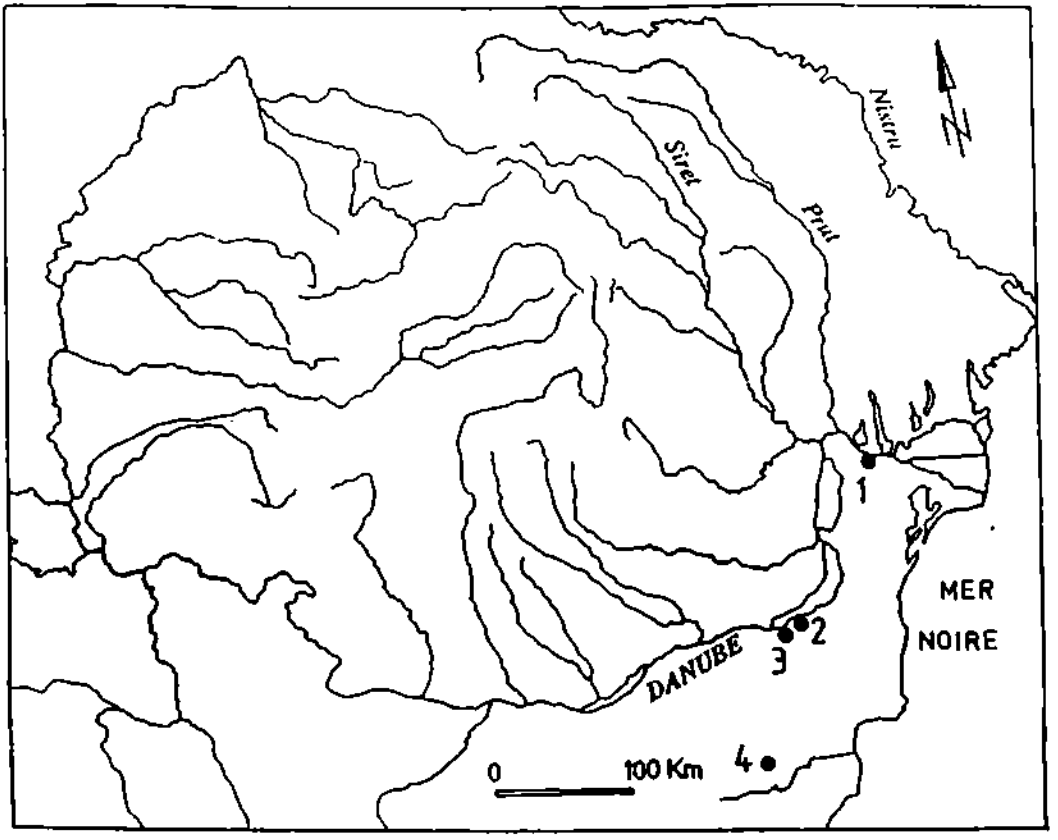

Fig. 2. Les localités où l'on a trouvé les sceaux de Gregorios Mavrokatakalon: 1. Isaccea, 2. Oltina, 3. Silistra, 4.Presalav.

MANUEL I KOMNENOS (1143-1180) AND THE UNIVERSAL EMPIRE THE LAST ATTEMPT OF *RENOVATIO IMPERII* BEFORE THE IVTH CRUSADE

PH. D. STUDENT FLORINA FODAC

When Manuel Komnenos[1] became the emperor of the Byzantine Empire he inherited a powerful and long imperial tradition. Like his ancestors, he strove to embody the ideal of the Christian monarch as Eusebios of Caesarea had outlined it: because there is an only God in heaven, than must be an only monarch and a unique Christian law to rule the Earth Kingdom[2]. The imperial tradition, his ambitious personality, eager to fulfil his dream of universal hegemony, as well as his unusual propensity for the Latin civilisation[3], made the regaining of the territories that had been lost during the XIth century be the banner of the prestige and power of the New Rome- Constantinople. The main targets of his idealistic political programme were the unification of Italy with Rome the imperial land *par excellence*[4]- and of the Western territories with the Empire. Consequently, he stubbornly acted as being the unique and universal emperor of the Christian world.

Constantinople had never recognized the loss of the Western territories and that is why it had appealed to skilful ideological constructions in order to preserve the illusion of the unique Roman Empire: the barbarian kings were considered as mere representatives of the emperor as well as later, the leaders of other states were integrated to the "byzantine Commonwealth". The appearance at 800 of another

---

[1] The first work dedicated to Manuel I Komnenos is included in the outstanding study of Fr. Chalandon on the Comnenian dynasty, *Les Comnènes. Jean Comnène (1118-1143) et Manuel Comnène (1143-1180)*, Paris, 1912. The latest study belongs to P. Magdalino, *The Empire of Manuel I Comnène (1143-1180)*, New York, 1993. In Romanian language, a vivid portrait of the emperor can be found at N. Bănescu, *Chipuri şi scene din Bizant*, Cluj, 1927, p. 154-184.

[2] Eusebiu de Cezareea, *Discursul festiv la aniversarea a 30 de ani de domnie a Împăratului Constantin (Tricennalia)*, PSB, vol. 14, Bucureşti, 1991. R. Farina, *L'impero e l'imperatore cristiano in Eusebio di Cesarea. La prima teologia politica del cristianesimo*, Zürich, 1966.

[3] Manuel I was a great admirer of the Western world whose behaviours and customs he not only tried to imitate but also to impose them at his Court. He embodied the ideal knight who was an undaunted warrior and invincible in tournaments. This sympathy can be also noticed in the promotion of the Latins in administration, army and in other important offices. Political reasons compelled him to marry twice with Latin princesses. See also Ch. Diehl, *La société byzantine à l'époque des Comnènes*, Paris, 1929, p. 75-90.

[4] Fr. Dölger, *Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner* în "Byzanz und die europäische Staatenwelt. Ausgewälte, Vorträge und Aufsätze", Ettal, 1953, p. 70-118.

Imperium Romanum, by the imperial coronation of the French king Charlemagne (768-814), meant the split between Western territories and Constantinople, an intolerable reality from the imperial doctrine point of view which had been contested by diplomatic means for a long time[5]. The official chronicler of Manuel's reign, John Kinnamos, testified that the byzantine claims over Italy and the whole Western world had been preserved more vivid than ever[6]. The imperial title (τὸ τῆς βασιλείας ὄνομα) disappeared in Rome a long time ago. The barbarian kings conquered the capital of the Roman Empire but it was set free by generals of Justinian, only for a short time. The Western rulers were *"barbarian rebels"* (τύραννοι βάρβαροι) who mocked the imperial tradition by entitling themselves as kings. But their title was phoney, illegal (κίβδηλος) because the only legitimate heirs of Constantin the Great were the emperors from Constantinople and consequently only they could grant the king title because it was considered to have its roots in the imperial institution (ἐκ τοῦ τῆς βασιλείας καθίενται κράτους).

Moreover they were not only content with the usurpation of the imperial prerogatives but they even dared to entitle themselves emperors. This approach was only a byzantine rhetorical exaltation, which seemed to ignore that between the two worlds a political, cultural and spiritual border had been traced which was to be finalized by the schism of 1054.

Our aim is to survey the means by which Manuel Komnenos tried to restore the great achievement of Justinian a century after the split of the Churches[7]. We also intend to underline the outcomes of the clash between his plans and other two views of the universal rule: the pope's one, which had an astonishing development beginning with the middle of the XIth century[8] and the German one which was embodied by the Staufen dynasty. The pope Gregory VII (1073-1085) did not accept but one political authority- that of the Church. The state was considered only as its appendix. He elaborated the papal imperial doctrine that was to be perpetuated

---

[5] W.Ohnsorge, *Das Zweikaiserproblem im früheren Mittelalter*, Hildesheim, 1947.

[6] Ioannes Cinnami, *Epitome*, recensuit A. Maineke, "Corpus Scriptorum Historiae Byzantine", Bonnae, 1836; Jean Kinnamos, *Chronique*, traduite par J. Rosenblum, Publications de la Faculté de Lettres et des Sciences Humanies de Nice, 1972 (Kin). The diatribe against the West, Kin., V, 7.

[7] About the relationships between East and West in the 12th century, see P. Lamma, *Comneni e Staufer. Richerche sui raporti fra Bisanzio et l'Occidente nel secolo XII*, 2 vol, Roma, 1955, 1957.

[8] During its long conflict with Constantinople and later with the German Empire, the Papacy had gradually developed its own idea of supremacy in *Imperium Romanum*. According to *Donatio Constantini*, Constantin the Great would have granted to the Pope the imperial insignia over Rome and the Western territories. A useful synthesis can be found at M. Folz, *L'idée en Occident de V^e au XVe siècles*, Paris, 1953. See also, K. Schatz, *Der päpstliche Primat. Seine Geschichte von den Ursprüngen bis zur Gegenwart*, Würzburg, 1990.

from pope to pope in the next centuries. They would claim to be both priests and rulers of the whole Christian world. On the other hand, the German Empire asserted that it inherited the same Roman Empire from Charlemagne. For the German historian Otto of Freising (1111-1158) [9], the idea of *translatio imperii* meant that Rome was replaced with Constantinople only for a short time because in 800, the francs reconquered it. On his account, the Germans were nothing else but a branch of the French people and they consequently embodied the old Roman Empire.

*

The core of any *renovatio Imperii* was represented by the possession of the South Italian territories where the Norman Kingdom[10] included the former byzantine provinces[11] of Justinian and Basil II (976-1025). From the very beginning, the Normans who had embraced the pope's vision of universal supremacy in the Christian World were the main enemies of Byzantium[12]. The Eastern authorities viewed their military campaigns as a Western planned action against the Empire, an outcome of Schism of 1054[13]. Manuel I tried to solve the "Sicilian issue" by unifying Byzantium and the Norman Kingdom through a matrimony. So, in 1143 a byzantine legation reached the Court of Roger II (1130-1154) with the mission of facilitating a marriage between a byzantine princess and one of the king's sons[14]. The project failed due to Roger's claims of being equal in majesty with the basileus (τὸ ἐν' ἴσω μεγαλείου βασιλεία)[15]. Taking into account the traditional enmity between the two powers, such a proposal must have been an opportunistic one. Manuel I

---

[9] Otto von Freising, *Chronik oder die Geschichte der zwei Staaten*. Übersetzt von Adolf Schmidt, Berlin, 1960, (prologue of the Book V).

[10] The best work on the Normans is still Fr. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicilie*, 2 vol., Paris, 1907 (reprinted in New York, 1960, 1969).

[11] *Apulia*, disputed for a long time by Longobars, Arabians and Byzantines, enclosed in the Macedonian' s Empire, was lost for ever along with the Norman conquering (~1070); *Calabria*, former part of the Exarchate of Ravenna, then of the duchy of Sicily, became a theme in the beginning of the XIth century and was conquered by Normans in 1060; *Sicily*, a former byzantine theme, capital of Constans II (641-668) in his last years of reign, was conquered by Arabians in 902, then by Normans in 1072.

[12] The byzantines had not easily forgotten the destructive campaign of Robert Guiscard (1059-1085), when Alexios I had been proclaimed emperor (1081-1118). It had not been forgotten either the participation of the Norman rulers in the first Crusade and their anti-byzantine propaganda. J. Deer, *Das Papsttum und die Süditalienischen Normanden (1053-1212)*, Göttingen, 1969; W.B. Queen, *Relation between the Normans and Byzantium (1071-1112)*, "Byz." 56(1980), p. 427-476.

[13] H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, p. 75-87.

[14] Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, 2. Teil: *Regesten von 1025-1204*, München, 1925, nr. 1331 (Dölger).

[15] Kin., III, 3.

had taken the power instead of his elder brother Isaac, the legitimate successor of the throne. Although Kinnamos tried to find arguments in favour of Manuel's legitimacy, Choniates mentioned the considerable concessions that he granted to the Church for fear that *"Isaac might incite rebellion in the City on the grounds that he had a better right by birth to the crown"*[16]. The new emperor may have chosen this diplomatic trick in order to avoid a Norman campaign and strengthen his internal power. The same matrimonial idea would constantly appear during the negotiations with the German emperor, Conrad III (1138-1152), which had to prolong the Western policy of Alexios I and John II. Bertha of Sulzbach[17], Conrad's sister-in-law, arrived at Constantinople in 1142, in order to seal the alliance between the two emperors, but for political reasons the marriage took place only in 1146, when the German princess was rebaptized in Orthodox tradition and received a new name: Irene.

Due to this alliance Manuel's back was safe and consequently he could start a military action in Italy. But an unfortunate event delayed his initial projects: the starting of the Second Crusade[18]. It is not our intention to discuss on the Crusade issue[19], but to highlight the diplomatic abilities of the Emperor who tried to change the situation in his favour. The Crusade started with the passionate preaches of Bernard of Clairveaux[20] (1091-1153) and by the commitment of French King Louis VII (1137-1180), but in its core it was a papal initiative by which Eugenius III (1145-1153) intended to extend the prestige of Papacy and to proclaim himself as the only defender of the Christians against the enemies of God[21]. In his letter to Louis VII (1st December 1145) in which he proclaimed the Crusade, we must notice his constant reference to pope Urban II (1088-1099), the promoter of the first Crusade but also of

---

[16] The will of John Komnenos, Kin, I, 9; *"O City of Byzantium, Annals of Niketas Choniates"*, translated by Harry Magoulias, Wayne State University Press, Detroit, 1984, I, 49 (Chon).

[17] *"She was not so much concerned with physical beauty as with her inner beauty and the condition of her soul. Disdaining face powder, eye liner, and eye shadow underneath the eye, and rouge instead of nature's flush, and ascribing such aids to silly women, she was adorned by the virtues to which she was devoted."* (Chon, II, 54). A delightful reading is Ch. Diehl, *Figuri bizantine*, vol II, Bucure[ti, 1969, p.193-230.

[18] The progress of the Crusade at Kin, II, 12-20; Chon, II, 62-71. F. Chalandon, *Manuel Comnène...*, p. 263-340.

[19] From the reach bibliography on this subject we mention only: St Runciman, *A History of the Crusades*, vol. II, "The Kingdom of Jerusalem and the Frankish East (1100-1187)", Cambridge, 1968, p. 234-288; M. Setton, *A History of the Crusades*, vol. I (*The Second Crusade*, p. 463-512), Madison, 1969.

[20] Abbot of Citeaux and the most important ecclesiastical personality in West, the personal adviser of the pope Eugenius III, whom is dedicated the work *De consideratione*. The author insists on the unity of Churches, its unique guarantor being the pope, *vicarus Christi*, the only ruler of the Christian World. A Seguin, *Bernard et la séconde croisade* in: "Bernard de Clairveaux", Paris, 1953, p. 379-411.

[21] For the political programme of Eugenius III, see H. *Gleber, Papst Eugenius III unter besonderer Berücksichtigung seiner politischen Tätigkeit*, Iena, 1936.

the first negotiations for the Union of Churches[22], who strove to urge the *"sons of the Holy Roman Church from different parts of the world "(sancte romane ecclessie filios de diversis mundis partibus)* to fight for their freedom. The Pope underlined the great danger that lay upon *"the God's Church and the whole Christianity"(ecclesie Dei et toti Christianitati)* after the seizure of Edessa.[23]. Eugenius III relinquished to the very enticing Norman proposals for giving a helping hand, which meant that he intended to preserve the good relationships with the basileus and also to approach the union of the Churches. This idea is highlighted from the correspondence of bishop of Olmüz, one of the papal legates of Crusade. The bishop was asked to urge Conrad to pay attention to the honour and glory of the Holly Roman Church and also to be concerned with the union of the two Churches, *"as they used to be in the old times" (Constantinopolitane Ecclesiam ei unire sicut olim fuisse elaboret)*[24]. But this was only the expression of a religious enthusiasm that did not surpass the theoretical assertions. In the letter that he had sent to the Emperor there are specified only the practical means of passing through the byzantine territories.

In his turn, Manuel used this opportunity to strengthen the relationships with Rome. He was favourable to this *"collective movement"* (συγκίνησις), started *"for the benefit of Christians and for destruction of the pagans, enemies of God"* (εἰς ὠφέλειαν τῶν χριστιανῶν καὶ ἀφάνισμον τῶν ἀθέων ἐχθρων τοῦ θεοῦ)[25] and he was ready to facilitate the passing of the Western armies. Beside these general issues, the basileus tried to create a closer relationship with Eugenius III and he expressed his astonishment concerning the fact that the Pope had not sent any legation and he had not written anything about his welfare that he was enjoying by God's benevolence. Because he did not receive any answer, the emperor expressed again his clear wish to get out of this mutual lack of knowledge, which was inconvenient for both parts, and he argued in the favour of making steps toward a closer relationship between Rome and Constantinople: *"If your Holiness wishes to do something for our union and for a better understanding between us, my Majesty will be*

---

[22] See W. Holtzmann, *Die Unionsverhandlungen zwinschen Kaiser Alexios I und Papst Urban II im Yahre 1089*, "Byzantinische Zeitschrift", 1928, p. 38-67;

[23] Otto von Freising, *Die Tanten Friedrichs oder richtiger Chronica*, Übersetzt von Adolf Schmidt, Deutscher Verlag der Wissenchaften, Berlin, 1965, I; 37 (Gesta); P.J. Cole, *The Preaching of the Crusades in the Holy Land*, Cambridge, 1991.

[24] Apud W. Norden, *Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Mächte und das Problem ihrer Wiedervereiningung bis zum Untergang des byzantinischen Reiches*, Berlin, 1902, p. 83-84.

[25] Published by A. Miklosich, F. Theiner, *Monumenta spectantia ad unionem Ecclesiarum Grecae et Romanae*, Vindebone, 1972, p. 6-8; V. Grumel, *Au seuil de la IIe croisade. Deux lettres de Manuel I Comnène au pape*, "Revue des études byzantines", tom III (1945), p. 143-167 (clarifies a few chronological issues); Dölger, nr. 1348.

pleased and will welcome this initiative in the benefit of the Christian lands". (Si vero plus etiam quid vult inter nos fieri tua sanctitas ad unionem nostri et concordiam maiorem, gratum hoc et acceptum imperium meum arbitrabitur vel in utilitatem provinciarum christianorum)[26]. Facing the unexpected event of the Crusade, which had raised a justified fear, the emperor was ready to approach the issue of the religious union or at least to preserve good relationships with the Papacy.

It is not only that he did not receive any answer to his letters but he had to face a dangerous situation due to the Crusade: the presence of the Normans in the van of the western armies which nourished again the opinion of general Western aggression, and the participation in the Crusade of Conrad III, the only ally which basileus could count on. The Crusade proved to be a mere wreck because it was badly managed and led but the whole responsibility for this failure was granted to Manuel I, who was accused of betrayal in favour of pagans and of the undermining of the plans of the Crusade.

The account of Odo de Deuil (1100-1162), the secretary and the chaplain of the French King, is a clear anti-byzantine manifest, an interesting testimony of the hatred and distrust that existed between the two Christian worlds after a century of schism between the Churches[27]. From the very beginning the abbot declared that his refusal to mention the name of the Greek emperor because *"it is not recorded in the Book of Life" (cuius nomen ignoro qiua non est scriptum in libro vitae)* and he accused the Greeks of perjury, treachery and flattery. For the first time we encounter an attempt to deny the Christian quality to the Greeks and to insinuate that they might be schismatic. The abbot mentioned the Greek's robberies against the western armies as well as their betrayal by concluding a treaty with the Turks[28]. But all these would have been bearable if other blasphemies had not been added. Odo is surprised that if the Latin priests celebrated the mass on Greek altars, the Greeks afterwards purified them with propitiatory offering and ablutions, as if they had been defiled. *We know other heresies of theirs-* says the chronicler - *both concerning their treatment of the Eucharist and concerning the procession of the Holy Ghost" (Alias haereses eorum novimus, et more Sacrificii et processione Spiritus Sancti).* For all these reasons the Latins hated the Greeks and denied their Christianity (*Ob hic iudicabantur non esse Christiani*). It is now understandable why the bishop of Langres urged the crusade

---

[26] *Non est enim inconveniens ut nec imperium meum crebro discat de salutibus tue sanctitatis nec tua sanctitatis, quomodo a Deo adjuvatur imperium meum.* The letter was published by W. Ohnsorge, *Ein Beitrag zur Geschichte Manuels I von Byzanz*, în "Abendland und Byzanz. Gesammelte Aufsätze zur Geschichte der byzantinisch-abendländischen Beziehungen und des Kaisertums", Weimer, 1958, p. 407-410.

[27] Odo de Deuil, *De profectione Ludovici VII in orientem*, ed. V. Berry, New York, 1948; *See* also, G. Constable, *The Second Crusade as seen by contemporaries*, "Traditio", IX, (1953), p. 213-279

[28] Kin, IV, 11; Dölger, nr. 1352.

armies to conquer Constantinople when the Western armies reached its walls. He argued that this city had to be seized because "*it was Christian only in name*", so anticipating the tragic event from 1204[29].

After Crusade, Manuel I strove to regain the alliance with Conrad III, for whom he organised a magnificent welcome with horse races and showy parties, in order to forge a military alliance against Italy. It is interesting to be mentioned the Kinnamos account on the king's disinterest in the Southern Italy, an area which was going to be a part of the Byzantine Empire "*as dowry for the empress Irene*" (Ιταλία εις 'έδοῳ τῇ βασιλίδι ἀνασώσαιτο Εἰρήνη)[30]. In fact this was an attempt to strengthen the legitimacy over this former byzantine territory, especially that the guarantor of the treaty was Frederick Barbarossa, the nephew of Conrad III and the future emperor. This truce allowed Manuel I to push back the Normans from Corfu and Avlon which were considered an ideal military basis for launching an attack against Sicily, but "*in the future he intended to join Sicily and the whole Italy to the Roman Empire*"[31]. Roger II, who raised a mutiny in Serbia and in Germany prevented this military expedition in Italy and consequently compelled the two emperors to give up their Italian projects. The Norman king tried to gather all the anti-byzantine forces for starting a new Crusade[32]. At this difficult moment, Manuel I received a precious support from the abbot Wibald of Stalbo, the councillor of Conrad III and the sturdy enemy of Roger II who had chased him away from Motecassino. The bishop had a continuous correspondence with Constantinople and Rome[33]that nourished a new German-byzantine military expedition in Italy and managed to break the alliance between the pope and Roger II. Now Manuel I could feel relieved because the project of a new Crusade was definitively prevented. But the German emperor died exactly at the beginning of this military expedition leaving the byzantines without their most important ally.

*

[29] Odo of Deuil, *op. cit.*, p.55-57; 69-71.

[30] Kin, II, 19; Dölger, nr. 1374. A deeper survey can be found at P. Lamma, *op. cit.*, *I*, p. 89-93.

[31] The military operations were led by the *mega dux* Kontostephanos, the Emperor brother-in-law, and after his death by the *protostator* John Axouch. (Kin, III, 4-5; Chon. II, 76-89).

[32]The most influential persons from the pope's entourage were devoted to this project: Theodowin, the papal legate for the German Crusade, Peter the Venerable, Bernard of Clairveaux and the abbot Suger, the secretary of Louis VII, who paid his attention to a possible union of Churches. Still, Eugenius III hesitated in granting his agreement because of the great mutiny lead by Arnold of Brescia. (More details on the crusade project, F. Chalandon, *op. cit.*, p. 335-337).

[33] Wibald, *Epistolae*, in "Veterum Scriptorum Monumentorum", ed. B. Franklin, New York, 1968.

The successor of Conrad III, Frederick Barbarossa (1152-1189) was the supporter of a new German political trend whose main feature was the supremacy in Italy and the gaining of the Roman imperial crown[34]. For Manuel I this political programme was the German reply to his own ambitions and ideals, it was a challenge that he had to face it along his whole life[35]. An outcome of this new trend was the treaty of Konstantz, concluded between Frederick and Eugenius III in the context of Frederick's coronation as Roman Emperor. They supported each other against Sicily and the Greek Empire[36]. Frederick, *Frederic, Dei gratia Romanorum Imperator Augustus,* swore *"not to give up to any sea lands in favour of the Greek emperor" (regi autem Grecorum ex ista parte maris terram non concedet); and if the Greek emperor invaded these territories he engaged himself to push him back as soon as possible".* The treaty undermined the byzantine claims in Italy and Manuel I tried to prevent its effects by reopening the marriage negotiations. During the year 1153, by the help of Wibald, during the year 1153, the two parts exchanged legates and letters by which both emperors amiably contested each other's imperial title[37]. In one of his letters Frederick divulged his imperial ambitions: he wished to gain the Byzantine's friendship through a marriage with an imperial princess *"until our love unifies our Empires" (quatenus Imperia nostra per dilectionem unum fierent)* and on both sides are the same enemy and the same friend[38]. In his turn, Manuel I expressed his opinion about the marriage affair in the context of Frederick's political intentions (who was called only as *rex Romae): "He wishes my Empire much more than the unity of the two states" (vult enim meum imperium magis ac magis utruromque regnorum unitionem)* [39]. After this exchange of views, the project of an alliance between the two empires, failed opening a long period of fight for supremacy in *Imperium Romanum.*

The year 1154 was a turning point for all the Mediterranean political actors. In this year the sturdy enemy of Byzantium, Roger II, died and it was elected a new pope Hadrian IV (1154–1159), a great defender of Gregorian theses

---

[34] Soon after he became emperor, Frederick sent a letter to the Pope in which he expressed his wiliness to *"restore the ancient greatness of Roman Empire".* The letter is published in *Monumenta Germaniae Historica. Consitutiones, Acta publica Imperatorum et Regnum,* ed L. Weilland, Hanover, 1896, tom I, doc 137 (MGH). The best study about the beginnings of the Frederick's reign belongs to P. Rassow, *Honor Imperii. Die neue* Politik *Frederick Barbarossas (1152-1158),* Darmstadt, 1974.

[35] Kinnamos says that Manuel tried to undermine Frederick's boldly planes against "Romania", which attracted his greed". (Kin. V, 9).

[36] MGH Const., doc 145.

[37] See W. Ohnsorge, *Zu den aussenpolitischen Anfängen Friedrich Barbarossas,* "Abendland und Byzanz", Weimar, 1958, p. 411-433; P Classen, *Die Comnenen und die Kaiserkrone des Westens,* "Journal of Medieval History", 3 (1977), p. 207-224.

[38] Wibald, 387; Dölger, 1388.

[39] Wibald, 388; Dölger, 1389.

concerning the Western Empire[40]. In this context, Manuel I ventured again in Italy but he was grievously defeated and the byzantine commander was taken prisoner[41]. Yet he did not abandon his previous projects: some byzantine officials as Michael Palaiologos and John Doukas were sent in Italy in order to attract the Norman senior rebels with a great amount of money. If they did not succeed in their attempt, they had to take over Italy by their owns[42].

The political background was very difficult because Frederick gathered his armies in the Northern Italy in order to reach Rome for receiving the imperial coronation. In the Eternal City where the German ruler would have delivered a long speech in front of the Roman people[43]. He asserted that once the majesty of Rome was moved to the queen-city of Orient *(translatum sit ad orientis urbem regiam)*. But thanks to the French people the Empire regained its old power and majesty after it had been swept away by the Eastern Empire, ironically called *Greculus*. So the Germans inherited the Roman Empire, and consequently he was the legitimate owner of the City *(legitimus possessor sum)*. Soon after he was crowned the German ruler left Italy without accomplishing his promises made to the pope (June 1155).

After an intensive diplomatic activity the byzantine armies invaded the Southern Italy[44]. The account of Kinnamos revived the old times of Justinian. The cities recognized the authority of the byzantine rule as vassals *(δουλοί)* and they were ready to subject to *"the Romans' will" (Ρωμαίος βουλομένοις)*. Moreover, the military powers of the new king William were increasingly weakened and consequently the rumour of the Romans invincibility was spreading over Italy. In fact, they conquered only a small sea shore land from Pescara to Brindisi due on the one hand, to the great amount of money with which was gained the support of the Norman rebels and, on the other hand, due to the deep inhabitants' discontent with the Norman administration. At a first sight the projects of Manuel seemed to be promising but unlike Justinian he did not organized the conquered territories politically and administratively point of view. This military attempt was nothing more than a demonstration of the imperial prestige and power and it had nothing to

---

[40] Hadrian IV, the first English Pope at Rome, supported the idea of ruling the Christian Empire as being an essential mission *(monarhatus papae)* in which the German emperor was nothing more than an appendix *-branchium Romanae Ecclesiae*. See W. Ullmann, *The Pontificate of Hadrian IV*, in "The Papacy and Political Ideas in the Middle Ages", Variorum Reprints, 1976, p. 233-252.

[41] Kin, II, 12-13.

[42] *Idem*, IV, 1; Chon, II, 91.

[43] Gesta, II, 32.

[44] Kin, IV, 2; Chon. II, 91-99 estimates the byzantine expanses in this military campaign at 30000 golden pounds. About the byzantine military campaign of 1155, see H. Ahrweiler, *Byzance et la mèr. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Paris, 1966, p. 251-255.

do with an understanding of the Italian realities[45]. However the coming of the byzantine armies in Italy after a few centuries changed the balance of power in the peninsula.

That is why, Hadrian IV, as an ally of the Sicilian king, was compelled to define his political position in order to brake away with the diplomatic isolation that emerged after the leaving of German king. In the autumn of 1155, the pope sent a legation to the byzantine generals asking them to *"come to Rome for discussing some important issues"* because he had gathered a large army and he declared himself ready to join to the byzantine army[46]. The meeting between Manuel I and Hadrian IV had a hazy account in the historical sources[47]. It is a certainty that the Roman expert in Oriental affairs, Anselm of Havelberg[48] (1129-1158), had been in Constantinople in the previous year and on his return he visited Thessalonic (October 1154) where he discussed with the archbishop Basil II of Ochrid[49] (1145-1150) about the procession of the Holy Spirit[50].

A papal legation was sent to Constantinople to discuss with the Emperor because the byzantine military campaign in Italy as well as the Frederick's departure made the Pope's political position very precarious. On their return, they sent a letter to the archbishop of Thessalonic who had proved to be a feasible negotiator concerning the union of Churches[51]. The letter is interesting for the view that the two worlds had upon the schisma. After some diplomatic assertions the Pope *"servus servorum Dei"* found the Eastern Church in charge of splitting with the Holly Church of God. That is why the successors of Saint Peter strove very much to put an end to the schisma and to bring those who split back to the Church". Because God reproved those who did not bring inside what was thrown out, did not cure what was sick, did not seek what was lost, the Pope assumed the mission to find the

---

[45] Between theautumn of 1155 and summer of 1156 the official papers of the churches and monasteries in the byzantine conquered lands are dated according to the reign of Wilhelm. (cf P. Lamma, *op. cit* .,I, p. 198).

[46] Kin, IV, 5; Dölger, 1403.

[47] See, J. G. Rowe, *Hadrian IV, the Byzantine Empire and the Latin Orient, in "Essays in Medieval History presented to B. Wilkinson"*, Toronto, 1969, p. 3-16.

[48] The bishop was in Constantinopol in 1135 as a legate of Lothar II where he participated at theological discussions with Niceta, archbishop of Nikomedeia about Filioque and papal primacy. (N. Russel, *Anselm of Havelberg and the Union of Churches"*, Sobornst", 1.2(1979), p. 19-41; *Ibidem*, 2.1(1980), p. 29-94).

[49] See, Hans G. Beck, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich, München*, 1969, p.626.

[50]Published by J. Schmidt, *Des Basilius von Achrida, Erzbischops von Thessalonich, bisher unedierte Dialoge*, Münich, 1901; J. Darrouzès, *Les documents byzantin du XIIe siècle sur la primauté romaine, "REB"*, 23 *(1965), p. 59-65.*

[51] A Romanian translation followed by a long commentary, at Th. M. Popescu, *La o sută de ani după schismă. O inițiativă Papală de unire a bisericilor*, ST, VII (1938-1939), p. 47-87.

"lost drachma" and *"the lost sheep"* and he finally claimed the papal supremacy over any other power: *"The Holy Fathers enlightened by the Holy Spirit set up the supremacy of the Roman Church over all other Churches and consequently its decisions had to be beyond all other laws"*. The pompous tone of the letter commanded an ironical answer: *"I could notice from your letter the depth of your humility, your greatness love for God which does not narrow your apostolic heart but on the contrary, enlarges it in order to welcome all the Christians"*. He cannot understand the connection between the hint to the lost sheep and Constantinople, because the Eastern Church respected the Saint Peter's testimony and it had not added a single word to the Gospel. Then, making reference to the Popes' claims of being the lieutenants of Christ, he replied with the same irony: *"To erase the difficulties which split us and to establish again the unity of the Church would be the proof of your sanctity. The same as Christ did, you will be able to gather in one piece what has been* split". This letter exchange is a sample of the long dispute between the two Churches over the papal primacy problem, an issue that overrun all other dogmatic and canonical differences.

After this short break at Thessalonic the pope's legates came back with the emperor answer written by the bishops of Ephesus *"on behalf of the emperor"*[52] (*πρὸς τὸν πάπαν Ῥώμης ὡς ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως*). Manuel I enjoyed for receiving the Pope's letter and informed him of *'his deep concern for unifying the two Holy Churches of God"*. Then, the greatest attention is granted to the refutation of the papal primacy. The author argued that the only head of the Church is Christ, not Paul or Appolo, that Christ is the plenitude of deity, that he is the bedrock which was disregarded by the builders but it is also the foundation on which the Church of Constantinople was set up. (Ἐπὶ τούτῳ τῷ θεμελίῳ καὶ περίδοζος Κωνσταντινουπόλεως ἐκκλησίας ἀεὶ ἐστήρικται). The Emperor made a reference to the Zevedeus'sons who claimed to sit to the left and to the right of Jesus and they were refused because He wished the apostles be honoured not for their dignity but because they would share with Him the same drink and the same baptism. Because the Church was set up on a unique basis - the Peter's testimony that was revealed to him by the Father, that is why the Church is one and the gates of the hell will never destroy it. *"These are the reasons for which the wish of my soul is the Churches' unity and it seems to me that your Sanctity has not only the same opinion but makes concrete efforts to fulfil it"*. The basileus thought that any *"human vanity"* (ἀνθρώπινον διανόημα) had to be surpassed and the Holy Fathers doctrine should be fully applied and so the unity would be accomplished. But those who would oppose to this process and try to prevent it would be responsible for the spiritual wound. Even if the bishop of Ephesus made the drawing up it represented the imperial point of view concerning the

[52] J. Darrouzès, *George et Dèmètrios Tornikès. Lettres et Discours*, Paris, 1970, the letter no. 30.

issue of papal primacy, considered to be the main obstacle in accomplishing the Churches' unification.

No doubt that the pope's initiative was due to the necessity of finding out new allies. Once with the great byzantine defeat of Brindisi (May 1156), the pope's interest in Byzantium ceased. This can be noticed in the summer of 1157 when for the last time the byzantines tried to conquer Italy. Alexis Axouch was sent with a great amount of money at Ancona (the last city devoted to Manuel) *"in order to take over Italy and to maintain this centre as a basis for his future expeditions"*[53]. With this money it was paid an army of the Norman seniors rebel, which defeated William's army a few times and reached Rome. The people of the city used this opportunity to rise against Hadrian IV, who was allied with the king of Sicily. The pope was extremely angry and he excommunicated his own people saying *"there was nothing between the two cities because there it had been such a long time since they were split"*. Obviously, this was another rhetorical construction of the historian but the core of the byzantine involvement in the Italian affairs was preserved. The German account also accused the Greeks that they had corrupted the whole province with gold so that they should obey to the byzantine power. So they proved to be enemies of the Roman Empire and guilty for the crime of les-majesty[54]. Even more, Frederick humiliated the Greek legation at Würzburg, demanding it to pay its respect for *"the Roman emperor and the master of the city and of the world." (Romanum princeps et Urbis ac Orbis dominator)*[55].

Manuel I took the decision of concluding a peace treaty with the Sicilian king as a result of the great expanses of his military campaign. The official account presented the leaving of Italy as an act of indulgence, trying to soften the failure. In a long letter the king would have begged for forgiveness and praised the Manuel's achievements because he managed to conquer more territories in Italy than the old Roman Empire and so he gained a glory that was not reached by any other emperor after Justinian[56]. He concluded a treaty with William (spring of 1158), which did not bring him any advantage and forced him to leave Italy. But he noticed the unexpected opportunity for involving in the conflict between the Pope and Frederick, which had outburst in the Diet of Besançon (October, 1157)[57]. Even if

---

[53] Kin, IV, 14.

[54] *"Cumque manifestis indiciis hostes Romani imperii convicatur, non aliud superesse, quam ut pro crimine lese maiestatis de ipsis omnibus supplicium sumatur"* (Gesta, III, 23).

[55] Dölger 1414.

[56] "κλέος ἀνεδήσω, ὁ μετὰ Ἰουστινιανὸν ἀρχαῖον Ρομαίων αὐτοκράτορα οὐδενὶ τῶν ἄλλων ὑπηρξεν." (Kin, IV, 15)

[57] In the Diet of Besançon, the cardinal Rolando Badinelli, the future pope Alexander III wrote a letter from Hadrian IV in which Frederick I was asked not to forget that he received the imperial dignity

Hadrian IV died shortly after this, the future trends of the conflict between the Pope and the Empire had been already traced.

*

The new pope, Alexander III[58] (1159-1183), was an undesirable person for Frederick who opposed him an anti-pope, Victor III (1159-1164). So it began a long period of schism inside the Western Church and this was an opportunity for Frederick to proclaim himself as the ruler of the whole Christian world as well as of the Church[59]. That is why Alexander III clustered around him an anti-German coalition formed by the Western kingdoms and Italian cities. Manuel I understood the great advantages of his presence in the middle of this conflict, because his dreams met the Pope's wish to find a powerful protector against the German Emperor. Between Rome and Constantinople started an intense exchange of diplomatic missions[60] opened by the letter of cardinal Wilhelm of Pavia, who was the representative of the discontent Italian clergy concerning Frederick politics. In his letter, the cardinal asserted the respect that the basileus had always showed to the Roman Church and on the other hand, he underlined the troubles created by *"the barbarian's tyranny"* of those who had usurped the imperial title. They declared themselves as Manuel's subjects and they supported the Eastern Empire's expansion[61].

The emperor prepared the alliance with Alexandru III in detail, acting as a supporter of the Western point of view in the religious dispute stirred up by Demetrios of Lampe (1166) around the biblical words: *"Father is greater than Me"*. Basileus was very stubborn in supporting the idea of Christ's inferiority because of His human nature. He fought to convince each bishop and metropolitan of his views and he imposed to the synod his own dogmatic formula[62]. Then he included

---

from the Roman Church. The emperor was very irritated and adopted tough measures against the papal legates declaring that he received the imperial power *"per electionem principum a solo Deo"* (Gesta, III, 10-13). W. Ullmann, *Cardinal Roland and Besançon*, in *op. cit.*, p. 107-125.

[58] M. Baldwin, *Alexander III and the 12th Century*, New York, 1966; F. Liolta, *Rolando Badinelli, Papa Alessandro III*, Sienne, 1986.

[59] At the end of 1159 he summoned a concilium at Pavia, where he said: *"Due to our imperial dignity we have the right to convoke councils as Carol the Great and Otto did, mainly in a period of great dangers for the Church"* (Gesta, IV, 64); In 1165, at Aachen, the capital of Charlemagne, took place gorgeous ceremonies for the canonization of the French king, who became protector of the Empire. (R. Folz, *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Paris, 1950, p. 159-202).

[60] Dölger, nr. 1451. F. Chalandon, *op. cit.*, p. 558-563.

[61] The letter can be found at W. Norden, *op. cit.*, and p. 92.

[62] V. Grumel, V. Laurent, J. Darrouzès, *Les Regestres des Actes du Patriarcat de Constantinople*, tom II, nr. 1059 (Grumel); L. Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires*, "Vizantiskii Vremennik", 11 (1904), p. 465-493;

it in the Synodikon of Orthodoxy[63] and he elaborated a decree by which those who would have opposed him would have been excommunicated. This behaviour emerged from the influence of the emperor's Western councillors, namely Hugo Eteriano (~1110-1168)[64], adviser in Western theological issues and who was in touch with great Western theologians[65]. Hugo wrote *Libellus de Filii minoritate ad Patrem Deum*, which became a source of inspiration for the emperor during the dispute which had just outburst. This created major internal difficulties in Byzantium, mainly because it was a dogmatic issue, but it favoured his plans of reviving the ancient Roman Empire.

While the basileus' imagination was stirred up by the dream of unifying the two Churches under the Constantinople's rule, for the pope Alexander the relationship with basileus was only temporary and under the pressure of some needs. Beyond everything he needed a financial help in order to support the Lombard League against Frederick and also to come back form his long French exile. The historians did not agree with the exact moment of negotiations between the pope and basileus. It is known that Manuel I sent two or three times legates to Rome and in his turn, the Pope sent several legates to Constantinople between 1166-1170. An account of these negotiations can be found in the *Dialogue* of Andronikos Kamateros that is the prologue of his work "Ἱερὰ ὁπλοθήκη"[66]. This was a bulk of patristic testimonies concerning the procession of the Holly Spirit *"from the Father"*. The cardinals started with the responsibility of the schism and declared the papal primacy as a necessary basis for continuing the negotiations. The emperor argued that Rome should not claim to be *"the mother of Churches" (mater Ecclesiarum)* because Antiohia where the disciples were called Christians for the first time or Jerusalem where the Saviour suffered can both could assume themselves this title. But the greatness of the Rome had to follow the Empire because

---

[63] A liturgical document elaborated at the end of the iconoclastic period and adopted in the Sunday of Orthodoxy (843), which contains the decisions of each synod and the anathema against the heretical beliefs. Published by J. Gouillard in *Travaux et Mémoires*, Centre National de la Recherche Scientifique, vol. II, Paris, 1967.

[64] Born in Pisa, Etheriano studied theology and philosophy in France and Italy and came in Constantinople in 1160 with his brother Leon Tuscus. At the emperor's demand he wrote a survey where he tried to demonstrate that Filioque is a part of the patristic tradition. (A. Dondaine, *Hugues Ethérien et Léon Toscan*, în "Archives d'histoire doctrinale et littérature du Moyen Age", 19(1952), p. 67-134.

[65] See, P. Classen, *Das Konzil von Konstantinopel (1066) und die Lateiner*, BZ, 48(1955), p. 339-369; A. Dondaine, *Hugo Ethérien et le concile de Constantinople de 1166*, "Historische Jahrbuch", 77 (1958), p. 473-483.

[66] Andronic Kamateros, the *mega droungarios* of the city, forged this polemic work , a *Panoplia dogmatike* of the kind of Euthymios Zigabenos. It would have a great success during the XIII century (cf. Beck, p. 626-627); Excerpts were been published by J. Hergenröter, *Photius, Patriarch von Konstantinopel*, band III, Regensburg, 1869, p. 810-815; The meaning of the work at J. Darrouzès, *op. cit.*, p. 72-78.

Great replaced the imperial symbols from Rome to Constantinople and called the latter "*the empress of all the cities*". Here there can be noticed the political reasons of the approach, when the theological issues were only tangentially discussed.

After long preparations and discussions with the pope's legates, Manuel I proposed his project of Church union. The moment is carefully chosen because Wilhelm I had just died (May 1166) and the regency of his minor son could not defend Rome against the fourth German military campaign in Italy. Once Frederick was conquering of the city, the Pope had to shelter himself at Benevent under the Norman protection. The cardinal Boson, the biographer of Alexander III, stated that in his letter the basileus expressed his indignation because Frederick outraged the Pope (*Frederic contra jus vexaret pontificem*) and he wished "*his Church should join the mother Church*" (*ecclesiam suam unire cum romano matre*) in order that the two peoples should live for ever under a common worship of the holy law and under an unique religious leadership, as it used to be in the old times. Manuel I promised to put an end to the schisma, but in return he demanded to be given back the crown of the Roman Empire, because it belonged to him not to Frederick the Alamanikon" (*Romani corona Imperi a sede apostolica sibi redderentur quoniam non ad Frederici Alamani sed ad suum ius pertinere*). In order to make the negotiations with Rome easier, the emperor took the arguments from *Donatio Constantini*, a document meant to legitimate the pope's power in the Western World[67]. So the union of the Churches is closely linked with the fight against Frederick and so it gains an exclusive political feature. Although a papal legation directly addressed to the patriarch, asking him to recognize the papal primacy[68], the negotiations were in a deadlock for both religious and political reasons. Alexander III strengthened his power as a result of the activity of the Lombard League and let the cardinal's concilium to take a decision. The Greek sources do not say anything about this. Very shortly, Kinnamos described the cause of the failure of negotiations: "*basileum claimed that the Roman Empire is at Byzantium while the Pope refused this and he wished to rule at Rome*"[69]. Yet, between the two governing conceptions the byzantine and the papal, the agreement was impossible to accomplished, even theoretically.

•

[67] P. J. Alexander, *The Donatio of Constantine and its Earliest Use against the Western Empire*, "Religious and Political History and Thought in the Byzantine Empire", Variorum Reprints, 1978, IV, p. 11-26 it demonstrates that beginning with Kinnamos the byzantines used the document to reject the imperial claims of Frederick. .

[68] The pope's letter was published by G. Hofmann, *Papst und Patriarch unter kaiser Manuel I Komnenos, în* "Epeteris Hetaireias Byzantinon Spoudon, 23 (1953), p. 74-75 (This is the only one letter of a pope to a Patriarch that was preserved after 1054).

[69] Kin, V, 9.

In spite of the failure, the relationships with pope Alexander continued to be friendly and they kept changing legates and letters. In the Pope's correspondence there was mentioned a letter form basileus "*charissimi in Christo filii nostri Manueliis, illustris Constantinopolitani imperatoris*" (~1176), in which the Emperor informed the Pope about the preparations for a great military campaign against Turks and also about his wish to build cities where Latins and Greeks should live together and with God's help to conquer many Turkish territories in order to make safe the way to the Holly Sepulchre for Latins as well as for Greeks"[70].

The unexpected disaster from Myriokephalon in front of the Turks (1176) proved to be a turning point in the Empire's evolution and scattered all the dreams of universal domination[71]. In West, Frederick is also defeated by the Italian cities allied with the Pope. An important congress took place in Venice in 1777 where the two leaders of Western World officially reconciled after two decades of fights and the German emperor accepted to become the secular branch of the Church. For Manuel this reconciliation was as painful as the Myriokephalon defeat, even if in the text of the treaty was written "*the emperor Frederick and his sons will live in peace with the Emperor in Constantinople.*" This was the beginning of the end, anticipated by a very tough letter, which Frederick addressed to the emperor[72]. His predecessors, the Roman emperors, bequeathed him the power to rule not only the Roman Empire but also the Greece Kingdom. He demanded to the emperor to recognize the Western Empire and to obey to the Pope (*nobis Imperio Romano debeat recognoscas et summo pontifici reverentur obedientia exibeas*, because Rome was indeed, "*the head of the whole world*" (*caput totius orbis*) and the Roman Church was the "*mother of all Churches*" (*omnium ecclessiarum mater*). It was the toughest humiliation for the byzantine universalism.

After he had been the witness to the failure of his political programme, the Emperor died (1180) and he was buried in the Pantokrator monastery, the foundation of his father. The whole political equilibrium embodied by his person was broken and the empire fell in a deep crisis when the successive territorial losses added to the internal anarchy. The Imperial ship left without a skilful leader prepared itself for a sad wreck. It is not easy to evaluate such a complex political programme. Choniates, who wrote after 1204 frequently accused him of trying to

---

[70] The latter can be found at P. Lamma, *op. cit.*, p. 282-283; Dölger, nr. 1520.

[71] Lillie, R. J. *Die Schlacht von Myriokephalon (1176). Auswirkungen auf das byzantinische Reich im ausgehenden 12 Jahrhundert*, REB, 37(1977), p. 257-27.

[72] P. Lamma, *op. cit*, p. 298-300, throws a shadow of doubt concerning its authenticity.

pass over the borders that had been traced by his predecessors and that he had wasted a lot of money, impoverishing the Empire. It is a fact that Manuel I stubbornly followed his universal dream and he ventured in vast actions which went far beyond the Empire's resources. He tried only by his own powerful personality to give a new trend not only to a millenary Empire but also to the whole Mediterranean political system.

THE METROPOLITANATE OF HALICZ AND THE BISHOPRIC OF ASPROKASTRON. A FEW CONSIDERATIONS

Ştefan Andreescu

It is a well-known fact that a reliable piece of evidence as to the origin of the Metropolitanate of Moldavia is provided by the synodal resolution of the oecumenical patriarchate of Constantinople, dated 26 July 1401. The document informs us that Bishop Joseph, until then rated a "false bishop", had been acknowledged to be a "legitimate bishop" along the following motivation: "... being a local and related to the local ruling family, he was sent by all to the metropolitane of Halicz, who has authorization by the synode to ordain bishops for bishoprics in Little Russia, Asprokastron counting among these"[1]. Furthermore, Patriarch Mathew's letter to the voivode of Moldavia, Alexander the Good, on the same issue of quenching the conflict opposing the ecumenical patriarchate to Moldavia, gives us the name of the metropolitan of Halicz having ordained Joseph as "bishop of Moldovlahia": "Lord Anthony"[2].

Anthony became metropolitan of Halicz in 1371, in the time of Patriarch Philoteos. His appointment occured as a result of pressure exerted on the patriarchate of Constantinopole by the king of Poland, Casimir III the Great. Indeed, during the previous year, shortly before his death, Casimir, who had recently gained possession of "Little Russia", addressed a letter to the ecumenical patriarch in which he demanded that the metropolitan See of Halicz be restored, indicating "Bishop Anthony" as the future occupant. The royal message ended with an open threat: should Casimir's request fail to be given a positive resolution, "We shall have no other resort than baptize the Russians in the Latin's faith", for "the country cannot remain without a law"[3].

---

[1] *Fontes Historiae Daco-Romanae*, IV, Bucureşti, p. 271 (translated by T. Teoteoi).

[2] *Ibidem*, p. 275.

[3] Franz Miklosich and Joseph Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, I, Wien, 1860, p. 578; an English translation of the letter by John Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia. A study of Byzantino-Russian Relations in the Fourteenth Century*. Cambridge University Press, Cambridge, London, New York, 1981, p. 287. Comments in: C. Marinescu, *Înfiinţarea Mitropoliilor în Ţara Românească şi în Moldova*, "Analele Academiei Române", *Memoriile Secţiunii Istorice*, III series, t. II, Bucureşti, 1924, p. 257; Oscar Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome. Vingt ans de travail pour l'Union des églises et pour la défense de l'Empire d'Orient* (1355–1375), Warszawa, 1930, p. 239-240.

The bishopric of Halicz was raised to the position of metropolitanate in the early 14th century, around 1303-1305, very likely with Niphon as first occupant. The eparchy in question encompassed the territory of "Little Russia" and counted the bishoprics of Halicz, Vladimir-in-Volhynia, Kholm, Peremyshl', Lutsk and Turov. But a resolution taken by John VI Cantacuzene in August 1347 dissolved the metropolitanate of Halicz and subordinated all the bishoprics in "Little Russia" to Metropolitan Theognostos of Kiev[4]. The unity of the metropolitanate "of Kiev and all Russia" was being reestablished thus. And this idea of unity of the Russian Church would be in the main focus of the ecumenical patriarchate of Constantinople in the second half of the 14th century, when it assumed a major political role in the whole eastern and southeastern Europe.

The oecumenical patriarchs of the time belonged to the hesychast movement, a most prominent figure among them being Philotheos Kokkinos himself (November 1353 - 22 November 1354; 8 October 1365-1376). Also, a consistent mission of their emissaries to the Orthodox world would be "to resist the growth of local forms of local ecclesiastical nationalism"[5]. Under the given circumstances, what could be the explanation for Patriarch Philotheos' compliance in May 1371 with the reactivation of the Metropolitanate of Halicz? It is Constantin Marinescu who thrown a light into the motivations of such an attitude when analysing a subsequent letter by the patriarch to Metropolitan Alexis of Moscow: had the master of "Little Russia" been an Orthodox, the answer to his could have been stalled; he being a catholic, any postponement - actually, tantamount to a refusal! - was utterly impossible, since it would have triggered the immediate appointment of a "Latin" metropolitan in Halicz, and King Casimir, switching from words to action, would have proceeded to forcibly convert to Catholicism Orthodox believers in the region, a thing to be avoided at any cost[6].

Two other elements stand out in Anthoy's synodal document of appointment of May 1371. Firstly, he was invested with authority over the bishoprics of Kholm, Turov, Peremyshl' and Vladimir, it's a special clause, though: "until current struggles are brought to an end, peace is made and disorder is eliminated". Secondly, for the election and ordaining of bishops, Anthony had to

---

[4] The chrysobull in English translation: John Meyendorff, *op. cit.*, p. 280-282. The "pro-Moscovite" attitude of John Cantacuzene, put in light by this decision, was underlined by the same author: *Alexis and Roman: A study in Byzantino-Russian Relations* (1352-1354), "Byzantino-slavica", XXVIII, 1967, 2, p. 282-285. See also Myron Stasiw, *Metropolia Haliciensis* (Eius historia et iuridica forma), Roma, 1960, p. 15-16 and 29.

[5] Dmitri Obolensky, *A "Philorhomaios Anthropos": Mitropolitan Cyprian of Kiev and All Russia (1375-1406)*, "Dumbarton Oaks Papers", 32, 1978, p. 84.

[6] C. Marinescu, *op. cit.*, p. 258.

consult with "His Holiness, the Metropolitan of Ungrovlahia, "whom he was supposed to "visit" on his way home[7]. This last statement enabled C. Marinescu to conclude that at the time of Anthony's appointment no Orthodox bishopric was functioning on the territory of Moldavia[8]. Therefore, it would mean that Joseph - the future metropolitan of Moldavia - could only become bishop of Asprokastron after May 1371. But when, precisely?

*

It was said and often reasserted that the pastoral office of Anthony of Halicz ended in 1391, the year of his death. No document whatsoever supports this assertion, basically a conjecture: in 1391 King Ladislas Jagello, by his own will, appointed John of Lutsk metropolitan of Halicz, and therefore paved the way to a major conflict with oecumenical See of Constantinople put in the position to deny the sanctioning of the Polish sovereign's initiative.

In relation to the issue, John Meyendorff revealed a valuable detail from a letter of Cyprian, metropolitan of Kiev, in which information is provided concerning his activities in 1376-1378. Thus, Cyprian admits to having also ordained a bishop for the diocese of Vladimir-in-Volhynia which we know to have belonged to... the metropolitanate of Halicz. In Meyendorff's opinion, this detail seems to indicate that Anthony of Galicia was already dead and that "Little Russia, was placed by Philotheos under the jurisdiction of Cyprian"[9].

Recently, the British historian John Fennel, based on the abovementioned note, wrote: "What happened to metropolitan Anthony when and after he arrived in Galich is not Known. The Russian sources are silent and the patriarchal records say no more about him. "But he wrongfully adds: "Even Casimir appears to have

---

[7] Miklosich-Müller, *Acta*, p. 578-580; *FHDR*, IV, p. 211.

[8] C. Marinescu, *op. cit.*, p. 257-258. At p. 257, note 5, C. M. also observed that the consecration of the bishop could be done "by three, but still by two colleagues of the same degree". A similar point of view belongs to J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia*, p. 192, n. 57. On the other hand, N. Iorga observed on the ground of the patriarchal council for Anthony: "This signifies that the Patriarch knew about the defeat of the Catholicism in the new founded state of Moldavia and he thought to regain for the Orthodoxy this lost province soon after the Moldavian throne would be occupied by a ruler like Alexander" (the Prince Nicholas Alexander of Wallachia) (*Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor*, second edition, I, București, 1929, p. 46). See also N. Dobrescu, *Întemeierea mitropoliilor și celor dintâi mănăstiri din țară*, București, 1906, p. 73-75, who reached the same conclusion as C. Marinescu.

[9] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 192, n. 58 and p. 202, n. 11. But M. Stasiw (*op. cit.*, p. 56) believes that Volynia, reconquered by the Lithuanians after the death of king Casimir, was no more a part of the diocese of Halicz.

lost all interest in his protégé"[10]. For at the time of Antony's appointment and coming to Halicz, the king of Poland was no longer Casimir, but Louis of Anjou, King of Hungary. The personal union between Hungary and Poland lasted from 1370 to 1382, when Louis breathed his last. And the period coincided with a considerable increase in Catholic pressure exerted upon the western Russian territories[11].

On the other hand, John Fennel is probably right when attributing Anthony's eviction from the metropolitan See of Halicz to the very effort of converting "Little Russia" to Catholicism, clearly resulting from Pope Gregory XI's correspondence. Therefore, on 19 July 1372, the pope was commanding the bishop of Cracow to evict the "schismatic bishops" from Russian territories and replace them with Catholic bishops[12]. Also, on 13 February 1375, the same Gregory XI, yielding to the request formulated by Ladislas of Oppeln, who from the autumn of 1372 was governing Halicz in the name of King Louis, would found the Catholic bishopric of Halicz. Additionally, the Pope would validate his decision concerning the eviction of Orthodox hierarchs from the diocese[13]. It is hard to believe that under the given circumstances two metropolitans, one Orthodox and the other Catholic, could have coexisted in Halicz. Nicolae Iorga's insight into the developments in question was undoubtedly the correct one: Louis of Anjou, a fanatical promoter of Catholicism in Eastern Europe, "bluntly evicted in 1375 the Orthodox metropolitan of Halicz, and replaced him with a Catholic, with the blessing of the Pope"[14]. John Fennel would actually reach the same conclusion: "... in 1375 ... Anthony was forced to leave his residence. His eventual fate is not known"[15].

Based on the aforementioned, we can note with good reason that the reactivation of the Orthodox bishopric of Asprokastron, through the appointment and ordaining of Joseph, could only have taken place between 1371-1375. The supporting evidence may be found in the letter sent by Patriarch Anthony IV to the "false bishops" of Moldavia, Joseph and Meletios, in May 1395. At a certain point,

---

[10] John Fennell, *A History of the Russian Church to 1448*, Longman, London-New York, 1995, p. 145.

[11] For this pressure and the reaction provoked, see Bálint Hóman, *Gli Angioini di Napoli in Ungheria* (1290-1403), Roma, 1938, p. 396-398 and 410-411, but especially Şerban Papacostea, *Geneza statului în evul mediu românesc. Studii critice*, Cluj-Napoca, 1988, p. 81-82.

[12] *Acta Gregorii PP. XI (1370-1378)*, ed. by A. L. Tăutu, Roma, 1966, nº 38, p. 81-82.

[13] *Ibidem*, nº 140 a, p. 265. Comments in: Şerban Papacostea, Geneza, p. 115-116.

[14] N. Iorga, *Condiţiile de politică generală în care s-au întemeiat bisericile româneşti în veacurile XIV-XV*, în: idem, *Studii asupra evului mediu românesc*, edited by Şerban Papacostea, Bucureşti, 1984, p. 108-109.

[15] John Fennell, *op. cit.*, p. 145-146.

the Patriarch would note: "... I also hear that you are *old* and little fear death"[16] (our italics - Şt. A.).

Undoubtedly, the aforementioned dating of the beginning of Joseph's pastoral office as a bishop of Asprokastron is prone to questioning. First of all, fis appointment as head of the bishopric cannot have occured without the consent of the ruling prince of that time, namely of Laţcu[17]. This is more than logical deduction, since we have the testimony of subsequent patriarchal documents in which Joseph is depicted as "*related*" to the ruling family of Moldavia. Nevertheless, Laţcu is known to have required and obtained from Rome - by Polish connection, and with the purpose of safeguarding his country from pressure by the Hungarian Kingdom - the right to establish a Catholic bishopric at Siret, he himself turning a Catholic (1370-1371)[18]. It becomes obvious that as a result of the extension of Louis of Anjou's authority over Poland only this denominational option became inoperative. Indeed, recent research indicate that in the autumn of 1374, an army headed by Ladislas of Oppeln was getting ready to cross into Moldavia from Halicz[19]. On the other hand, as already noted, Prince Laţcu's tomb lies nevertheless in St. Nicholas' Church of Rădăuţi, which indicates that at a certain point he must renounced the union with Rome and rejoined Orthodoxy[20]. The appointment of Joseph, akin to him, to the head of the bishopric of Asprokastron - according to the aforementioned dating - bears further testimony to the denominational (and, implicitely, political!) reorientation of Laţcu toward the end of his reign.

The other arising question is related to the very title borne by Joseph: "bishop of Asprokastron". Does this indicate that in the time of Laţcu Cetatea Albă (Asprokastron, Moncastro, Akkerman) had already come under the authority of Moldavia? Of course not. An entry in the ledger of the town of Caffa put into light by Şerban Papacostea shows that in the summer of 1386 a Genoese embassy was

---

[16] *FHDR*, IV, p. 249.

[17] For the chronological limits of prince Laţcu's reign (1367-1375), see the discussion of Ştefan S. Gorovei, *L'État roumain de l'est des Carpates: la succesion et la chronologie des princes de Moldavie au XIVe siècle*, "Revue Roumaine d'Histoire", 1979, 3, p. 479-481.

[18] See N. Dobrescu, *op. cit.*, p. 71-75; Vasile Grecu, *Bizanţul şi catolicismul în trecutul nostru îndepărtat (Bizanţul şi înfiinţarea Mitropoliei Ţării Româneşti)*, "Studii Teologice", second series, II, 1950, 9-10, p. 560-561 (the conversion of Laţcu has to be understood as a consequence of the formal conversion of the Emperor John V. Palaeologus to Roman Catholicism in 1369); Jan Sykora. *Poziţia internaţională a Moldovei în timpul lui Laţcu: luptă pentru independenţă şi afirmare pe plan extern*, "Revista de Istorie", t. 29, 1976, p. 1142-1143; Ştefan S. Gorovei, *Poziţia internaţională a Moldovei în a doua jumătate a veacului al XIV-lea*, "Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie A. D. Xenopol", t. XVI, 1979, p. 195-210.

[19] Şerban Papacostea, *Geneza*, p. 118-120.

[20] N. Iorga, *Condiţiile de politică generală...*, p. 107-108; Vasile Grecu, *op. cit.*, p. 562; Ştefan S. Gorovei, *Dragoş şi Bogdan*, Bucureşti, 1973, p. 139; Şerban Papacostea, *Geneza*, p. 119.

sent via "Maocastro" (Cetatea Albă) to "Constantin and Peter Voivode". Which means that in the southern parts of Moldavia - "Ţara de Jos" (The Lower Lands) - a political form of organization distinct from that of Peter I (Muşat) was still operating. The process of territorial unification was complete, though, with incorporation of Cetatea Albă into Moldavia, at the beginning of Roman I's reign - the latter having succeeded Peter -, a voivode self-entitled "the only ruler" of Moldavia *"from the mountains to the sea"* (30 March 1392)[21].

Nicolae Iorga's interpretation of the title borne by Joseph seems the most plausible by far: "he may have been merely the office holder of Cetatea Albă, just like Hyacinthus who was office holder of Vicina, and may have resided in the country, at the court of the Prince, his kin"[22]. Indeed, Hyacinthus, metropolitan of Vicina, had been living "for some time" at the court of the Wallachian voivode in May 1359. At that point the oecumenical patriarchate allowed his "relocation" as a "lawful shepherd of all Ouggrovlachia" (Ungrovlahia)[23]. The event had actually been a *transfer* , and not in the least the founding of a new diocese[24]. Things must have been similar in the case of Moldavia: the bishopric of Asprokastron was a more ancient Byzantine ecclesiastical territorial unit whose history is impossible to reconstruct; in the period 1371-1375 this eparchy was reactivated by the ordaining of an office holder, in the person of Joseph, living nevertheless at the court of the Moldavian prince[25].

*

"Cyprian, the Humble Metropolitan of Kiev and All Russia" was still in Constantinople, on 24 April 1387, at the Studios Monastery, where he was finishing

---

[21] Şerban Papacostea, *Geneza*, p. 97-104. But the author believes that the note in the ledger from Caffa is also evidence that in 1386 Cetatea Albă "was no more under Tartars' control" (*Ibidem*, p. 109-110), otherwise the Genoese embassy could not penetrate in Moldavia this way. It is true, the Genoese from Crimea were now at war with the Tartars. But there were also some Tartar commanders allied with the Genoese ("Revista Istorică", new series, t. III, 1992, 3-4, p. 430). The document of 30 March 1392 in *Documenta Romaniae Historica*, A, Moldova, Vol. I, nº 2, p. 3.

[22] N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*, I, ed. cit., p. 60.

[23] *FHDR*. IV, p. 197. See also Petre Ş. Năsturel, *Les fastes episcopaux de la Métropole de Vicina*, "Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher", 21 Bd. (1971), Athen, 1972, p. 41; Idem, *La partition de la Métropole de Hongrovalachie*, "Buletinul Bibliotecii Române", Vol. VI (X), new series, 1977/1978, Freiburg, i. Br., 1978, p. 294-295.

[24] See the remarks of N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*, I, p. 32-33.

[25] For the first mention of the Bishopric of Asprokastron, belonging to the Russian diocese, see Jean Darrouzès, *Notitiae episcopatuum ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris, 1981, p. 179-181 and 403.

to copy a book[26]. But in five month, on 26 September 1387, he would be in Lwów, receiving the oath of allegiance from Peter, Prince of Moldavia, sworn to the newly enthroned king of Poland, Ladislas Jagello. We quote from the Peter's oath the particular lines referring to the ceremonial which took place on the occasion: "... we also made an oath, in agreement with the rite and customs of the Eastern Church, touching with our own lips the cross held in his hands by Lord Cyprian, metropolitan of Kiev"[27].

The significance of the senior-vassal relation established on 26 September 1387 has been dwelt on at length, and we shall make no further reference to it. We shall only note that it sprang directly from the new political setting in eastern Europe, the Polish-Lithuanian union occured one year before. What obviously calls for attention is the presence at Lwów of Metropolitan Cyprian, Byzance's envoy. In this respect, we shall refer to the point of view recently formulated by Şerban Papacostea.

To begin with, the Romanian historian noted that history writers of both the Byzantine and Russian Churches flatly ignored the document of 26 September 1387, and consequently gave no attention to Cyprian's presence in Lwów and its significance[28]. The only related aspect ever highlighted in the metropolitan's biography was his stop at Kiev, on which occasion he was thought to have arranged a matrimonial alliance between Vitold (Vitovt), Ladislas Jagello's cousin, and the Prince of Moscow, Dimitri[29]. On the whole, Cyprian's mission of 1387 was defined by John Meyendorff in the following terms: "one can be almost certain that his mission to western Russia was connected with plans to counteract the effects of Jagello's marriage and apostasy from the Orthodox faith"[30].

---

[26] D. Obolensky, *op. cit.*, p. 93.

[27] M. Costăchescu, *Documente moldovenești înainte de Ștefan cel Mare*, Vol. II, Iași, 1932, nº 162, p. 600 (Latin) and 601 (Romanian translation). For the correct date of the document, see G. Duzinchevici, *O rectificare*, "Revista Istorică Română", III, 1933, p. 385. Using a later source, C. Rezachevici supposed that the ceremony of the oath of allegiance took place on 14 September 1387, which means that the documents had been written afterwards (*Mircea cel Bătrân și Moldova*, "Revista de Istorie", t. 39, 1986, 8, p. 748).

[28] Şerban Papacostea, *Byzance et la création de la "Métropole de Moldavie"*, in: *Études byzantine et post-byzantine*, II, recueillies et publiées par Emilian Popescu, Octavian Iliescu et Tudor Teoteoi, București, 1991, p. 136; the Romanian version: *Întemeierea Mitropoliei Moldovei: implicații central și est-europene*, în: *Românii în istoria universală*, ed. by I. Agrigoroaiei, Gh. Buzatu and V. Cristian, III/1, Iași, 1988, p. 528, n. 9.

[29] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 244: the marriage between the elder son of Dimitri Basil, to Sophie, the daughter of Vitold, which eventually would be celebrated by Cyprian himself, in Moscow, in 1391. We also can note that in 1386, according to a notice in a Russian chronicle, Basil escaped from the Tartars - where he was a hostage - and found asylum "in the Great Wallachia, with Peter Voivode" (P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrân*, București, 1944, p. 229-230). It is very possible that the next year he was still in Moldavia.

[30] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 244.

We shall presently cite the interpretation given by Şerban Papacostea to developments having taken place in Lwów in September 1387: "le fait encore plus important qu'il (le prince de Moldavie) a déposé son serment de fidélité entre les mains du métropolite Cyprien et non d'Antoine métropolite de Halicz indique clairement l'acceptation par Byzance *à cette date au plus tard* du droit de la Moldavie à une Métropole propre. Cette constatation n'exclut en effet pas la possibilité de négociations préalables autour de cette question entre la Moldavie et le Patriarcat constantinopolitain. Si cette le dernière hypothèse est valable il s'en suivrait qu'à Lwów il n'a été question que de *confirmer* un accord de principe précédement réalisé, accord en vertu duquel la Moldavie avit été douée d'un *siège* métropolitain propre. En troisième lieu enfin, il est évident que l'accord moldo-byzantine, rélisé ou seulement confirmé à Lwów, a aussi joui du consentement de la couronne polonaise, élément qui, à côté de certains autres, explique l'option de la Moldavie pour la souzeraineté du royaume polonaise qui lui laissait une plus grande liberté dans les problèmes confessionnels que ne lui permettait la Hongrie. Restait cependant non réglée à Lwów, en 1387, la question, d'une importance décissive d'ailleurs, de la désignation du successeur au siège métropolitain moldave le jour où le métropolite Antoine serait mort et que cesserait, de ce fait, la primauté du métropolite en exercise de Halicz - disparition qui allait du reste causer le détachement effectif de la Moldavie du diocèse de Halicz"[31].

As it becomes evident, the whole demonstration is borne by the idea that in 1387 Anthony was still the occupant of the metropolitan See of Halicz. The outbreak in 1391 of a crisis both in the Polish-Byzantine and Moldo-Byzantine relations would have stemmed from the very death of Anthony[32]. But, as already pointed out, his pastoral office might have ended much earlier, in 1375, and, on the other hand, the Hungarian domination in the region of Halicz would only be overthrown in 1387.

We shall raise in our turn the following question: in what quality did Metropolitan Cyprian preside at the ceremony held in Lwów, a town newly recovered by the Poles in addition to all "Little Russia?" We shall have to dwell here on his status at our time of interest. And this status can only be understood if we recede somewhat further in time, so as to look at the evolution of the title borne by Cyprian.

Cyprian is known to have been ordained metropolitan on 2 December 1375 by Patriarch Philotheos, after his return to Constantinople from his first mission to Eastern Europe. On the occasion, he was awarded the title of metropolitan "of Kiev,

[31] Şerban Papacostea, *Byzance et la création de la "Métropole de Moldavie"*, p. 137-138; Idem, *Întemeierea Mitropoliei Moldovei*, p. 529-530.

[32] *Ibidem*, p. 138-139, and respectively, p. 530.

Russia and the Lithuanians", that is "of those parts, which the Metropolitan Lord Alexis left without supervision for many years". In time to follow, according to the synodal decree, "after the death of the Lord Alexis, the Lord Cyprian should take over the whole of Russia and be the one metropolitan of all Russia"[33]. In other words, in 1375, very likely to give satisfaction to Duke Ol' gerd of Lithuania, Patriarch Philotheos yielded to the temporary establishment of a separate metropolitanate for Lithuania and Little Russia, with the idea that after the death of Metropolitan Alexis of Moscow the unity of the diocese of Russia should be restored under the pastoral office of Cyprian.[34]

Alexis, bearer of the traditional title of "Metropolitan of Kiev and all Russia", died on 12 February 1378. Upon learning this, Cyprian left Kiev and headed for Moscow where he received a cold welcome from the Grand-Prince Dimitri, being actually arrested and thrown into jail. All the intricacies linked to the nomination of Alexis' successor have little bearing on the matter. Suffice it to say that the synodal document of 1380 by wich Pimen - "archimandrite of Pereyaslavl"- became "Metropolitan of Kiev and Great Russia" would only recognize Cyprian's title of "Metropolitan of Little Russia and the Lithuanians". And should Cyprian have died before Pimen, the latter "shall assume responsability also for Little Russia and the Lithuanians", and concurrently, he shall then alone be proclaimed Metropolitan of Kiev and all Russia. Most importantly, during debates held at Constantinople in June 1380, the decision was reached to eliminate the name of "Kiev" from Cyprian's title. For the synodial document stated: "it is impossible for a high priest to be metropolitan "of great Russia", if he is not first called metropolitan "of Kiev", which is the Catholic church of all Russia and the primatial see"[35].

Given the aforementioned, we cannot but share the opinion recently formed by John Fennel, according to which Cyprian, "from 1380 to 1391, was, in name at least, metropolitan of Galicia as well as of the other sees under his control"[36]. With

---

[33] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 200-201 and 307.

[34] See the discussion of Dmitri Obolensky, *op. cit.*, p. 85-86.

[35] *Ibidem*, p. 88-90; John Meyendorff, *op. cit.*, p. 212-221. The Greek original of the document: Miklosich-Müller, *Acta*, t. II, Wien, 1862, p. 17-18. We have seen that, meanwhile, Cyprian continued to use the title of "metropolitan of Kiev and all Russia", as for example in the colophon of 24 April 1387. But it was against the synodal decision of 1380.

[36] John Fennel, *op. cit.*, p. 160. V. Laurent, *Aux origines de l'Église de Moldavie: Le métropolit Jérémie et l'évêque Joseph*, "Revue des études byzantines", t. V, Bucarest, 1974, p. 163 thought that the absence of the Metropolitan of Moldavia at the ceremony in Lwów could haveh only two explanations: "C'est que le siège n'existait pas ou était vacant". But the quoted author prefers the second possibility because he considers that the metropolitan See of Moldavia was founded between 1381-1386. On the contrary, we believe that the first possibility is more plausible, especially after the new chronological interpretation of the note from the *Ekthesis nea*, used as an argument by V. Laurent. This note is not from 1386, but

this only observations: the ceremonial held at Lwów in September 1387 attests that Cyprian was at that very time metropolitan of Halicz not anly "in name"! He was recognized as such by the Polish king Ladislas Jagello, and asked to receive the oath of vassalage by the prince of Moldavia, Peter I. As a result, we do not believe any "agreement" to have been reached at that time, be it merely in principle, concerning the "endowment of Moldavia with her own metropolitan See". As a matter of fact, in 1387 the Polish Kingdom had barely recovered the province of Halicz. And the Orthodox prince of Moldavia had just acquiesced to enter the political orbit of the said kingdom. Therefore, Cyprian's presence in Lwów could not have other purpose than to obtain consecration of his spiritual authority over these Orthodox territories.

What happened afterwards? What caused the 1391 crisis which triggered the detachment of Moldavia from the Orthodox ecclesiastical province of Halicz?

In January 1389, the elected ecumenical patriarch was Anthony - a friend of Emperor John V Palaeologus -, advocate of the restoration of the unity of the Russian Church, and protector of Cyprian. One of the first steps taken by the new patriarch was to depose Pimen and sanction Cyprian "Metropolitan of Kiev and all Russia" (February 1389). But, as noted by John Meyendorff, two obstacles hindered the application of the decision: "the opposition of Grand-Prince Dimitri and the presence of Pimen in Moscow". Both obstacles would be soon overcome, with Dimitri dying on 19 May 1389, and Pimen, having reached in the meantime Constantinople at the head of a delegation of Russian bishops and clergymen, also dying on 10 September in the same year[37]. Consequently, on 1 October 1389, Cyprian, accompanied by two Greek metropolitans - Matthew of Adrianople and Nikandros of Ganos -, as well as by the five bishops from late Pimen's retinue, headed for Moscow, making there his entrance on 6 March 1390 and being warmly welcomed by the new Grand-Prince Basil Dimitrievich.

It is with great satisfaction that Russian chroniclers recorded the beginning of Cyprian's effective pastoral office: "And the confusion (*matezh*) in the metropolitanate ceased, and there was one metropolitanate/ of/ Kiev *and Galich* and all Russia"[38]. In other words, Cyprian impersonated the restoring of the unity of the metropolitanate of Russia, his authority also extending over the diocese of Halicz! This situation is actually borne out by the path took by Cyprian in order to

---

with much more probability from the period 1389-1392 (Jean Darrouzès, *op. cit.*, p. 193; see also *FHDR*, IV, p. 313). For the reception in our historiography of the discussions around the Byzantine sources on the foundation of the Moldavia's metropolitanate, see Ştefan S. Gorovei, *Aux débuts des raports moldo-byzantines*, "Revue Roumaine d'Histoire" t. XXIV, 1985, 3, p. 183-207.

[37] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 239-241.

[38] John Fennell, *op. cit.*, p. 158; the source is *Troitkaia Letopis*, edited in *Polnoe sobranie ruskich leatopisei*, t. I, Sankt-Petersburg, 1846, p. 233.

reach Moscow: he travelled by sea up to Cetatea Albă, and then he took the road of Kiev[39]. Therefore, he began by crossing the territories formerly separated ecclesistically by the metropolitanate of "Great Russia" headed by late Pimen.

From our point of view, the unexpected decision taken by the Polish king Ladislas Jagello in 1391 to designate Bishop John of Lutsk metropolitan of Halicz was little other tha a natural reaction to the new status of Cyprian, that of "Metropolitan of Kiev and all Russia". Especially as upon his arrival in Moscow on 9 January 1391 Cyprian celebrated the marriage of the Grand-Prince Basil I to Sophie, Vitovt (Vitold)'s daughter. And it is worth noting that at the time Vitovt was still struggling against his cousin, King Ladislas, for control over Lithuania. The conflict between the two would only reach and end in the following year, when the king surrendered to Vitovt the helm of Lithuania and the Ruthenian territories[40].

It is fairly reasonable to believe, in our opinion, that the prince of Moldavia, Peter I, turned to good account the aforementioned development and proclaimed his bishop, Joseph, metropolitan of Moldavia, during the same year 1391[41].

---

[39] PSRL, t. XI, Sankt Petersburg, 1897, p. 101; M-me de Khitrowo, *Itinéraires ruses en Orient*, Genève, 1889, p. 139-140. See also John Meyendorff, *op. cit.*, p. 240 and, more recently, Victor Spinei, *La genèse des villes de sud-est de la Moldavie et les rapports commerciaux des XIII-XIVe siècles*, "Balkan Studies", 35/2, Thessaloniki, 1994, p. 237.

[40] See Oscar Halecki, *Borderlands of Western Civilizations. A History of East Central Europe*, New York, 1952, p. 118-119.

[41] The prince of Moldavia of course was not able to create a new ecclesiastic province, as it was rightful underlined by V. Laurent (*op. cit.*, p. 160). But it is very plausible that Peter sent a request to the oecumenical patriarchate of Constantinople, which provoked the well-known reaction.
See also a recent discussion on the political significance of the title used by Cyprian: Andrei Pliguzov, *On the Title "Metropolitan of Kiev and All Rus"*, in "Harvard Ukrainian Studies", Vol. XV, 1991, 3-4, p. 345-363. The author supposes that during the years 1391-1392 Vitold sustained Cyprian in his claim over the diocese of Halicz as well. We don't agree with the point of view that Cyprian assumed the title of "Metropolitan of Kiev and all Russia" starting only with the period March 1392 - August 1394.

ÉMISSIONS MONETAIRES MOLDAVES POUR KILIA EN 1426-1428

OCTAVIAN ILIESCU

En 1886, D. A. Sturdza, le premier numismate roumain qui étudia, d'une manière systématique, les émissions monétaires de Valachie et de Moldavie[1] publiait à peu près une centaine de monnaies moldaves dont un nombre de 71 pièces frappées par le voïvode Alexandre le Bon (1400-1432)[2]. Parmi ces dernières, il y avait une monnaie anépigraphe d'argent, à peine découverte et attribuée par l'auteur à ce même voïvode; en voici la description:

D/ Sans légende/

Rencontre (tête vue de face) d'aurochs[3], les cornes courbéesuàe l'intérieur, entre elles, une étoile à cinq rais, à droite une rosette à cinq pétales, à gaiche le croissant senestre.

R/ Sans légende.

Croix à bras égaux, aux cantons au premier et au deuxième couronne à trois fleurons, au troisième étoile à cinq rais et au quatrième le croissant senestre.

AR 15 mm (fig. 1 a) D. A. Sturdza, **AAR**, 8, 1885-1886, p. 275, nº 29.

Dans son dernier ouvrage dédié à la numismatique médiévale roumaine[4], D. A. Sturdza a repris la description de cette monnaie moldave, en maintenant son attribution au voïvode Alexandre le Bon[5].

Const. Moisil s'occupa, lui aussi, de cette monnaie, lorsqu'il la présenta en 1922, dans le cadre de son Histoire sommaire de la monnaie en Roumanie[6]. Tout en acceptant l'attribution de cette émission à Alexandre le Bon, proposée par D. A. Sturdza, Const. Moisil observa que la monnaie en question copie une obole

---

[1] Pour une évaluation actuelle de l'oeuvre dédiée par D. A. Sturdza à l'étude de la numismatique médiévale roumaine, voir Octavian Iliescu, *Dimitrie Alexandru Sturdza şi numismatica românească*, BSNR, 86-87, 1992-1993, p. 17-58.

[2] D. A. Sturdza, *Noua descoperiri numismatice româneşti*, AAR, 8, 1986, p. 217-281.

[3] *Bos primigenius*, espèce de boeuf sauvage, disparue en Europe au XVIIe siècle.

[4] D. A. Sturdza, *Banii moldoveneşti şi munteneşti*, dans: B. P. Haşdeu, Etymologicum Magnum Romaniae, III, Bucarest, 1895, sub voce BAN, col. 2 429-2 447.

[5] *Ibidem*, nº 10 et Table A, 10.

[6] Const. Moisil, Istoria monetei în România, Expunere sumară, CNA, 2, 1921-1922, p. 76-80.

hongroise, frappée par Sigismond Ier et représente un nominal de faible valeur, émis pour couvrir les besoins des échanges quotidiens[7].

Cette émission monétaire moldave a également fait plusieurs fois l'objet de nos recherches, d'abord en 1949, dans une communication restée inédite[8], ensuite en 1957, quand nous avons établi une chronologie relative des émissions monétaires d'Alexandre le Bon[9] et finalement en 1970, dans le cadre d'un ouvrage plus ample[10]; chaque fois, nous avons signalé deux variétès du type de revers décrit plus haut, toutes les deux présentant au premier canton de la croix une lettre grecque, au lieu de la couronne habituelle: (fig. 1 b) respectivement (fig. 1 c)[11].

Il revient à Octavian Luchian, très attaché aux études de numismatique médiévale roumaine, le mérite d'avoir publié, en 1977, toute une série de monnaies appartenant à cette émission particulière d'Alexandre le Bon[12]; en voici un schéma, plus systématique:

Première variété:

R/ Couronne au premier canton

1 D/ et R/ comme plus haut.

Ar 15 mm 0,30 g; **MBR** 466.

2 Même description.

BIL 15 mm 0,59 g; **MBR** 465.

Deuxième variété

R/ au premier canton

3 D/ comme plus haut

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton la lettre grecque π; le reste comme plus haut.

AR 15 mm 0,75 g; **MBR** 463.

4 Même description.

AE 14,5 mm 0,65 g; **MBR** 468.

Troisième variété.

---

[7] *Ibidem*, p. 79, et fig. 5, p. 78.

[8] Octavian Iliescu, *Monetele lui Alexandru cel Bun*, communication présentée le 5 juin 1949 à la Société Roumaine de Numismatique (inédite).

[9] Idem, *Îndreptări şi întregiri mărunte cu privire la unele emisiuni monetare feudale ale Țărilor Române*, SCN, 1, 1957, p. 233.

[10] Idem, *Moneda în România 491-1864*, Bucarest, 1970, p. 28.

[11] Idem, *Îndreptări şi întregiri mărunte cu privire la unele emisiuni monetare feudale ale Țărilor Române*, loc. cit., p. 229, (pl. IV).

[12] George Buzdugan, Octavian Luchian, Constantin C. Oprescu, *Monede şi bancnote româneşti* (abrégé plus loin: MBR), Bucarest, 1977, p. 64-65.

R/ Λ et Δ au premier canton

5 D/ comme plus haut.

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton les lettres grecques Λ et Δ, en position verticale[13]; le reste comme plus haut.

AR 14 mm 0,41 g; **MBR** 469 A.

6 Même description.

BIL 14,5 mm 0,68 g; **MBR** 469.

Quatrième variété

R/ Etoile au premier canton

7 D/ comme plus haut.

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton une étoile à cinq rais, au deuxième une couronne à trois fleurons, au troisième? et au quatrième le croissant senestre.

AE 14,5 mm 0,62 g; **MBR** 469 B.

Cinquième variété.

R/ Croissant au premier canton

8 D/ comme plus haut.

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton le croissant dextre, au deuxième une couronne à trois fleurons, au troisième une étoile à cinq rais et au quatrième le croissant senestre.

AE 14,5 mm 0,65 g; **MBR** 464.

Sixième variété

R/? au premier canton

9 D/ comme plus haut.

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton?, au deuxième une étoile à cinq rais, au troisième une couronne à trois fleurons et au quatrième le croissant senestre.

AR 12-13 mm 0,30 g; **MBR** 467.

À notre avis, deux observations semblent s'imposer, en marge de cette classification. Tout d'abord, nous estimons que la pièce enrégistrée plus haut sous le nº 7 (quatrième variété; **MBR** 469 B) devrait présenter au troisième canton de la croix du revers une couronne à trois fleurons, comme pendant à la couronne similaire qui figure au deuxième canton. De même, selon notre opinion, la pièce notée plus haut au nº 9 (sixième variété; **MBR** 467) devrait être marquée au premier canton de la croix du revers par la présence du croissant dextre, pareillement à l'exemplaire décrit au numéro précédent (8, cinquième variété; **MBR** 464), où le croissant dextre figurant au premier canton fait pendant au croissant senestre posé

[13] Nous avons rectifié en ce sens la lecture donnée par Octavian Luchian, *ibidem*, p. 64, sous les nºs 469-469 A.

au quatrième canton. Compte tenu de nos remarques, il est permis d'admettre que la classification établie un peu plus haut s'avère être solidement fondée et que par conséquent, l'émission monétaire en question a dû comprendre au moins six frappes distinctes, ce qui nous offre une image adéquate de son ampleur.

Disposant depuis 1977 d'un échantillon significatif de frappes provenant de cette émission monétaire moldave, nous avons tout récemment entrepris des recherches plus poussées concernant les divers problèmes qu'elles nous pose, notamment la détermination de sa chronologie et de sa destination. Ces recherches ont été occasionnées par la rédaction d'une étude monographique plus large, ayant pour objet l'activité monétaire du voïvode Alexandre le Bon et où l'émission monétaire en question constitue un chapitre distinct[14]. Le présent travail est une version française complètement refaite de ce chapitre.

En fait, comme nous l'avons déjà vu auparavant, l'émission monétaire dont nous nous occupons à ce moment comprend plusieurs séries de monnaies de faible valeur, frappées en argent, billon ou bronze, toutes sans legendes et présentant les mêmes types: au droit, les armoiries de Moldavie, au revers croix à bras égaux, aux cantons une ou deux couronnes, étoile et croissant, parfois un ou deux sigles de l'alphabet grec, éléments diversement combinés et constituant par suite les six variétés enregistrées jusqu'à l'heure actuelle. La note commune qui caractérise toutes ces séries monétaires est donnée par la présence au revers de la croix cantonnée de couronnes et d'autres symboles, type tout à fait nouveau et même singulier dans la numismatique moldave. Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, Const. Moisil considérait en 1922 que le revers de ces monnaies moldaves copiait le type d'une obole hongroise, frappée par le roi Sigismond Ier de Luxembourg (1385-1436)[15]. Il s'agit en réalité d'un nominal d'argent, désigné par les sources contemporaines sous la dénomination de **parvus**, au poids de 0,50 g et au titre de 353/1000, émis en grandes quantités entre les années 1390-1427 et montrant au droit l'écu écartelé du royaume de Hongrie et les initiales SVR (Sigismundus Ungariae Rex), au revers, une croix à bras égaux, à chaque canton une couronne à trois fleurons. On en conna`t deux variétés du type de droit: a. écartelé, 1 et 4 fasces, 2 et 3 aigle; b. écartelé, 1 et 4 fasces, 2 et 3 lion et également deux variétés du type de revers; c. croix, aux cantons quatre couronnes et d. croix, aux cantons, 1, 3 et 4 couronnes, au canton 2 le sigle M de l'alphabet latin médiéval; elles se combinent de la manière suivante: D/ a, R/ c et d; D/ b, R/ c et d[16]. Ce nominal, émis

---

[14] Octavian Iliescu, *Aspecte ale economiei monetare in Moldova sub domnia lui Alexandru cel Bun* (1400-1432), (Revist, 10, 1999, sous presse).

[15] Const. Moisil, *op. cit.*, p. 79.

[16] Lajos Huszár, *Münzkatalog Ungarn von 1000 bis heute*, Munich, 1979, p. 94.

continuellement le long de quatre décennies dans un grand nombre d'ateliers monétaires, a fait l'objet de massives falsifications, motif qui a déterminé en 1427 la cessation définitive de son émission[17].

Si l'on compare à présent le type de revers de nos monnaies aux types c et d du nominal hongrois **parvus**, notés plus haut, on constate très facilement que le monnayeur moldave ne les a pas copiés plus ou moins servilement; tout simplement, il s'en est servi comme source d'inspiration et les a adaptés aux impératifs des traditions locales. En effet, aux cantons de la croix figurées au revers de ces monnaies, on ne trouve qu'une seule ou deux couronnes, au lieu de quatre ou trois, comme c'est le cas du nominal hongrois pris comme modèle. D'autre part, nous avons vu que deux variétés de l'émission monétaire moldave en question présentent au premier canton de la croix du revers des sigles provenant de l'alphabet grec, tandis que le nominal hongrois **parvus**, comme d'ailleurs toutes les monnaies du royaume de Hongrie, fait recours uniquement à la graphie latine médiévale. Contrairement à l'opinion exprimée en 1922 par Const. Moisil, on doit donc conclur que les monnaies moldaves à la croix cantonnée de couronnes ne copient pas le type du nominal émis par le roi Sigismond Ier de Hongrie; elles s'en inspirent seulement et le modifient substantiellement, en raison des traditions locales ou de leur adresse particulière dont nous parlererons un peu plus loin.

L'examen stylistique du type qui figure au droit de ces monnaies nous permet de mieux préciser leur datation. On observe que toutes les séries de cette émission, connues jusqu'à ce moment, représentent d'une manière identique l'emblème héraldique de Moldavie: tête d'aurochs aux longues cornes, courbées à l'intérieur. Or dès 1949, nous avons établi que ce type de l'emblème héraldique moldave apparaît pour la première fois dans le grand sceau princier et au droit des monnaies à partir du règne d'Alexandre le Bon, plus précisement en 1409; auparavant, de 1377 à 1408, la tête d'aurochs y était constamment représentée aux cornes bien plus courtes et recourbées à l'extérieur[18]. Par conséquent, l'émission monétaire moldave qui fait l'objet de cette note ne pourrait dater qu'à partir de l'année 1409.

D'autre part, le style du type qui figure au droit des monnaies en question présente les même caractéristiques comparativement aux émissions monétaires d'Alexandre le Bon datées des années 1409-1431; aussi devons-nous leur assigner la même chronologie et confirmer en même temps leur attribution au règne de ce voïvode, comme l'avaient déjà proposée au passé D. A. Sturdza, Const. Moisil et d'autres chercheurs qui s'ensuivirent au fil des années.

---

[17] *Ibidem*, p. 12.

[18] V. plus haut, les notes 8 et 9.

À notre avis, cette chronologie peut être restreinte à une date encore plus précise, si nous pouvons établir l'adresse réelle de l'émission monétaire qui nous préoccupe et les circonstances historiques qui ont déterminé son apparition. À ce but, c'est toujours le type de revers, ici longuement discuté, qui peut servir comme répère fondemental. En effet, le type à la croix cantonnée de couronnes et les sigles grecs, présents au revers des monnaies qui composent cette émission, nous dirigent à chercher, comme destination problable, une communauté humaine à laquelle le type cité et l'alphabet grec étaient assez familiers. Autrefois, nous avons cru pouvoir attribuer l'émission monétaire en question à la ville portuaire d'Asprokastron - Cetatea Albă, qui frappa au milieu du XVe siècle des monnaies autonomes de bronze montrant au droit les armoiries de Moldavie, au revers une croix grecque, simple ou cantonnée de globules[19]; mais il est peu probable que le nominal hongrois **parvus**, au type de revers croix cantonnée de couronnes, ait pu pénétrer et circuler librement dans ces parages[20].

Si Cetatea Albă (Asprokastron, Maurokastron - Moncastro)[21] n'entre pas sous l'objectif de cette recherche, notre attention sera ensuite retenue par la présence aux confins de la Moldavie d'un autre établissement portuaire qui connaissait à l'époque un remarquable développement économique; il s'agit de Kilia[22], ville médiévale sise sur la rive droite du bras danubien homonyme, aujourd'hui

---

[19] Sur les monnaies frappées au XVe siècle par la ville d'Asprokastron - Cetatea Albă, v. notamment Octavian Iliescu, *Les armoiries de la ville d'Asprokastron et leur origine byzantine*, ÉBPB, 2, 1991, p. 161-164 et 2 pl., où l'on trouvera également la bibliographie antérieure.

[20] Nous devons amender en ce sens l'attribution des monnaies en question à Asprokastron - Cetatea Albă, proposée en 1970: Octavian Iliescu, *Moneda în România 491-1864*, Bucureşti, 1970, cit. supra, p. 28.

[21] Il semble pourtant que les noms Asprokastron et Maurokastron - Moncastro désignent en réalité deux sites différents; v. en ce sens Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer. II. Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò 1360*, Paris - la Haye - New York, 1980, p. 85.

[22] Appelée Kellia (neutre pluriel) par les Byzantins et Chili dans les sources italiennes du Moyen Age. A partir de la fin du XIXe siècle, l'identification des toponymes Kilia et Licostomo est devenue l'objet d'une longues controverse dont voici les dernières prises de position: Octavian Iliescu, *Nouvelles contributions à la géographie historique de la Mer Noire, il Mar Nero*, 1, 1994, p. 236-259 (où par une erreur d'imprimerie, la fig. I, p. 242, est erronément placée, comme si les bras du Danube se jetaient en mer à l'ouest et non pas en suivant leur direction réelle vers l'est); idem, *De nouveau sur Kilia et Licostomo*, RRH, 33, 1994, p. 149-157; Petre Diaconu, *Kilia et Licostomo, un faux problème de géographie historique, Il Mar Nero*, 2, 1995-1996, p. 235-263. Pourtant, à notre avis, Petre Diaconu s'efforce en vain, essayant de nous convaincre que les deux toponymes grecs Kellia et Lykostomion désignent un seul et le même établissement danubien; en effet, comme l'indique obligatoirement son nom, Licostomo (en grec Lykostomion # Gueule de Loup) a dû se trouver en permanence à l'embouchure même du bras danubien Kilia, ce qui, évidemment, n'a jamais été le cas de l'établissement portuaire homonyme.

disparue[23]. Fondeé par les Byzantins, probablement dès le début du XIe siècle, pour servir de base fluviale à la flotte impériale de Licostomo[24], Kilia remplaça en 1351-1365 Vicina, en tant que principal centre du commerce génois dans la région du Bas-Danube[25]. En 1360-1361, un notaire génois, Antonio di Podenzolo (Ponzò) instrumentait déjà à Kilia et reflétait, dans la trames de ses actes, l'intense activité économique déployée sur place par une nombreuse colonie génoise solidement implantée et ayant à sa tête un consul nommé par Gênes elle-même[26]. Peu après, en tout cas avant 1373, Kilia et la zone environnante entrèrent sous l'autorité du voïvode de Valachie Vladislav Ier (Vlaïcou Vodă, 1364-1377)[27], ce qui détermina la colonie génoise locale de se transférer à Licostomo, sous une double administration, militaire et civile[28]; elle s'y maintiendra jusqu-en 1403, date à laquelle la **Massaria** de Péra fait mention d'un ancien consul de Licostomo[29].

En 1396, après la défaite infligée par l'armée ottomane aux forces chrétiennes commandées par le roi de Hongrie Sigismond Ier, ce dernier s'embarqua à Kilia pour retourner par mer dans son royaume[30]; il s'ensuit qu'à ce temps-là, Kilia continuait d'être placée sous la pleine autorité du voïvode de Valachie Mircea l'Ancien (1386-1418), allié du roi de Hongrie en vertu du traité conclu entre les deux souverains, le 7 mai 1395, à Braşov[31]. D'ailleurs, au début du XVe siècle, plus exactement entre 1412-1429, Sigismond Ier visa assidûment Kilia, comme objectif

---

[23] Une tentative de localiser les ruines de l'ancienne ville portuaire Kilia chez Octavian Iliescu, *À la recherche de Kilia byzantine*, RÉSEE, 16, 1978, p. 229-238; idem, *Contribuţii numismatice la localizarea Chiliei bizantine*, SCIVA, 29, 1978, p. 203-213.

[24] V. en ce sens Octavian Iliescu, *Nouvelles contributions à la géographie historique de la Mer Noire, il Mar Nero*, cit. supra, p. 246.

[25] Şerban Papacostea, De Vicina à Kilia, *Byzantins et Gènois aux Bouches du Danube au XIVe siècle*, RÉSEE, 16, 1978, p. 65-79.

[26] Découvert aux Archives d'État de Gênes et signalé en 1948 par Robert-Henri Bautier, le registre du notaire génois Antonio di Podenzolo (Ponzò), tenu à Kilia en 1360-1361, a ultérieurement fait l'objet d'une vaste bibliographie internationale. Nous en citons ici seulement quelques répères essentiels: Robert-Henri Bautier, *Notes sur les sources d'histoire économique médiévales dans les archives italiennes* (suite), MAH, 60, 1948, p. 187-188; Octavian Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Bizance, d'après une source inedite du XIVe siècle*, NEH, 3, 1965, p. 105-116 et les éditions de cette source, publiées par: Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Cjilia da Antonio di Ponzò (1360-1361)*, Gênes, 1971; Michel Balard, l'ouvrage déja cité dans la note 21, plus haut.

[27] V. en ce sens Octavian Iliescu, *Contribuţii numismatice la localizarea Chiliei bizantine*, loc. cit., p. 209-210.

[28] *Ibidem*, p. 210.

[29] N. Iorga, *Acte şi fragmente cu privire la istoria românilor*, III, 1, Bucarest, 1897, p. 6.

[30] I. Minea, *Principatele Române şi politica orientală a împăratului Sigismund. Note istorice*, Bucarest, 1919, p. 75.

[31] Sur le traité d'alliance, conclu le 7 mai 1395, à Braşov, entre Mircea l'Ancien et Sigismond Ier, v. plus récemment un ample commentaire concernant ses conséquences politiques chez Octavian Iliescu, *Vlad Ier, voïvode de Valachie: le règne, le sceau et les monnaies*, RRH, 27, 1988, p. 76-78.

principal d'une tentative d'expansion hongroise dans la région des Bouches du Danube[32].

Dans ce cadre politique assez embrouillé, en 1426 intervint un événement militaire qui devait changer substantiellement la nature des relations moldo-valaques, très amicales depuis 1400, quand Alexandre le Bon obtenait le trône de Moldavie grâce à l'aide militaire prêtée par Mircea l'Ancien.

En 1426, projetant une grande campagne anti-ottomane, le voïvode de Valachie Dan II (1422-1431, avec interruptions) fit appel à ses voisins Sigismond Ier et Alexandre le Bon, pour l'aider militairement dans son dessein. Accueillant favorablement cette demande, Alexandre le Bon envoya en effet une force armée en Valachie, mais au lieu de se joindre à l'armèe valaque pour aller combattre les Turcs, ses troupes s'emparèrer de la ville de Kilia et y installèrent le pouvoir de l'État moldave[33]. Par la suite, un grave conflit concernant la possession de Kilia et de son territoire surgit entre la Valachie et la Moldavie, continuant à détériorer leurs relations pendant plusieurs années.

Arrêtons-nous un instant là-dessus et essayons de trouver une explication possible à cette action, autrement inattendue, entreprise en 1426 par les forces armées moldaves. Il est notoire qu'après 1380, profitant du déclin de la Horde d'Or et de son refoulement loin à l'Est, le voïvode Pierre Ier (1375-1391) étendit les frontières de l'État moldave jusqu'au fleuve Dniester et instaura sa domination à Cetatea Albă[34], ce qui lui assura l'entrée libre dans la Mer Noire. Mais sur le Danube, à ce temps-là, la Moldavie ne possédait encore aucun établissement portuaire. Pourtant, dés le début du règne d'Alexandre le Bon, l'essor de l'activité déployée par les marchands de Lwow[35] et ceux de Bistritza et de Braşov[36], parcourant les routes moldaves pour atteindre Kilia, devait imposer au voïvode la solution militaire adoptée en 1426, nonobstant les mauvaises conséquences

---

[32] I. Minea, *op. cit.*, p. 78.

[33] P. P. Panaitescu, *Legăturile moldo-polone în secolul XV şi problema Chiliei*, *Romanoslavica*, 3, 1958, p. 100-102.

[34] Şerban Papacostea, *La începuturile statului moldovenesc. Consideraţii pe marginea unui izvor necunoscut*, SMIM, 6, 1973, p. 43-56.

[35] En 1408, les marchands de Lwow obtinrent de la part du voïvode Alexandre le Bon le premier privilège commercial qui leur ouvrait les routes moldaves vers la Mer Noire; v. l'acte en question chez M. Costăchescu, *Documente moldoveneşti înainte de Ştefan cel Mare*, II, Iassy, 1932, p. 630-633. Sur les débuts de la politique commerciale des pays roumains aux XIVe-XVe siècle, v. plus récemment Şerban Papacostea , *Începuturile politicii comerciale a Ţării Româneşti şi Moldovei (secolele XIV-XVI). Drum şi Stat*, SMIM, 10, 1973, p. 9-56.

[36] Un privilège commercial émis par Alexandre le Bon en faveur des marchands de Braşov n'est pas connu jusqu'à présent; pourtant, son existence ne devrait pas du tout être absolument exclue. V. en ce sens Constantin C. Giurescu, *Istoria românilor*, I, 4-ième éd., Bucarest, 1942, p. 523.

politiques que cette action pouvait bien engendrer. Et en fait, le conflit moldo-valaque qui en découla était absolument inévitable.

D'autre part, il convient de rappeler que Dan II, fils du voïvode de Valachie Dan Ier (1383-1386), appartenaint à une ligne dynastique rivale à la branche issue de Mircea l'Ancien qui soutint en 1400 Alexandre le Bon à gagner le trône de Moldavie. La prise de Kilia ne pouvait donc être considérée comme un acte hostile, entrepris contre le descendant de son ancien protecteur.

Revenons maintenant au problème qui représente l'objet de notre discussion et examinons de plus près les arguments qui nous déterminent à considérer la ville portuaire de Kilia, acquise en 1426, comme destination spéciale attribuée par Alexandre le Bon à l'émission monétaire en question. Il y a d'abord l'argument économique. Les échanges économiques, fréquents et intenses, caractérisant l'activité quotidiene déployée dans un établissement portuaire très important, comme c'était à l'époque le cas de Kilia, exigeaient un apport constant de numéraire, surtout de valeur modique, destiné à couvrir les besoins de la circulation locale. Sous cet aspect, Kilia, comme d'ailleurs la région des Bouches du Danube, connaisait depuis la XIe siècle une économie monétaire assez bien organisée, faisant successivement usage de monnaies byzantines[37], tatares ou émissions locales tataro-génoises[38] en 1360-1361, les acte instrumentés à Kilia par le notaire génois Antonio di Ponzò mentionnent trois catégories de moyens de change ayant cours sur le marché local: deux monnaies, **asperi argenti de Chili** et **perperi auri ad sagium Peyre** et argent non-monayé en barres, **sommi argenti ad pondus Chili**[39]. Après cette date, plus exactement à partir de 1365, ce sont les monnaies frappées par les voïvodes de Valachie qui pénétrent en grandes quantités dans le nord de la Dobroudja et y circulent légalement[40]; à leur côté, on y trouve fréquemment les gros émis depuis 1377 par les voïvodes de Moldavie[41]. Une émission monétaire moldave

---

[37] Monnaies byzantines de faible valeur, datées des XIe-XIIe siècles et découvertes sur l'emplacement probable de l'ancienne cité byzantine de Kilia; v. les travaux cités plus haut, dans la note 23.

[38] Sur ces émissions, v. notamment Ernest Oberländer - Târnoveanu et Irina Oberländer - Târnoveanu, *Contribuţii la studiul emisiunilor monetare şi al formaţiunilor politice din zona Gurilor Dunării în secolele XIII-XIV*, Sciva, 32, 1981, p. 89-109.

[39] Au sujet des divers moyens de change mentionnés dans les actes instrumentés en 1360-1361 à Kilia par le notaire génois Antonio di Ponzò, déjà cité, v. Octavian Iliescu, *Nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés au XIVe siècle dans les colonies génoises des Bouches du Danube - Actes de Kilia et de Licostomo*, RÉSEE, 15, 1977, p. 120-121.

[40] Sur la circulation des monnaies de Valachie et de Moldavie dans le nord de la Dobroudja aux XIVe-XVe siècles, v. Octavian Iliescu, *Monedele Ţării Româneşti şi ale Moldovei la Marea Neagră (secolele XIV-XV)*, Revist, 1, 1990, p. 649-656.

[41] V. la note précédente.

en 1426, spécialement adressée à la ville portuaire de Kilia, nous para`t donc très plausible.

L'argument iconographique, à son tour, nous permet d'avancer encore plus dans cette direction. En effet, si le type de revers marqué d'une croix simple, à bras égaux, représentait une véritable innovation dans l'iconographie monétaire de l'État moldave, il était par contre très bien connu et même depuis longtemps à la population qui habitait les établissements portuaires du Danube inférieur. Sans rappeler ici la grande tradition byzantine, vieille de plusieurs siècles, mais à cette époque encore vive dans la région des Bouches du Danube, nous devons mentionner d'abord en ce sens deux émissions locales tataro-génoises de monnaies de bronze, à savoir: une première émission de **follari** montrant au droit le tamgha des chans de la Horde d'Or, la valeur nominale 75 (en chiffres de l'alphabet arabe) et l'an de l'Hégire; au revers, on voit une croix à bras égaux, aux cantons les lettres S/A/T/Y; datées des années 1307/1308 - 1311/1312, ces monnaies ont été attribuées à une colonie génoise résidant à Isaccea, sous l'autorité de la Horde d'Or[42]; la deuxième émission comprend également des **follari**, mais sans légende et marqués au droit d'un tamgha mongol auparavant absolument inconnu, datée vers 1370, au revers de la croix pattée de Gênes; cette émission a été tout récemment attribuée à une colonie génoise placée sous le povoir de **Demetrius princeps Tartarorum**[43] et localisée sur les bords du lac Razelm, près de l'actuelle commune d'Enisala (dép. de Tulcea)[44].

Nous avons relaté, quelques lignes plus haut, qu'après 1365, les monnaies frappées par les voïvodes de Valachie s'implantèrent à Kilia et y circulèrent légalement, autant que la ville danubienne resta sous la juridiction de leurs émetteurs. Parmi ces monnaies, figurait également le nominal d'argent appelé **ban** (au pluriel **bani**)[45]; régulièrement émis depuis 1365 par les voïvodes qui se succédèrent en Valachie jusqu'en 1418, ce nominal présentait souvent au droit une croix ancrée à bras égaux[46], type bien connu, comme nous l'avons déjà montré, dans les milieux locaux.

Enfin, l'argument épigraphique vient à compléter et même à renforcer l'échafaudage des preuves invoquées en faveur de notre hypothèse. En effet, la présence des sigles **pi**, **lambda** et **delta**, au revers de certaines variétés provenant de

---

[42] Ernest Oberländer - Târnoveanu et Irina Oberländer - Târnoveanu, *op. cit.*, p. 93, 105-106.

[43] Octavian Iliescu, *Génois et Tatars en Dobroudja au XIVe siècle: l'apport de la numismatique*, EBPB, 3, 1997, p. 161-178.

[44] *Ibidem.*

[45] Sur le nominal **ban** et sa place dans le système monétaire de Valachie, v. Octavian Iliescu, *Moneda în România 491-1864*, Bucarest, 1970, p. 15.

[46] *Ibidem*, p. 15-21.

l'émission monétaire en discussion, nous montre clairement le milieu social auquel devaient s'adresser les monnaies respectives: il s'agissait évidement d'un établissement portuaire, habité par une population à laquelle l'alphabet grec était familier. Cet établissement était sans doute Kilia, occupée en 1426 par les troupes moldaves d'Alexandre le Bon.

Ayant atteint ce point, notre discussion doit maintenant trouver la réponse adéquate à une question qui pourrait bien nous être posée par nos lecteurs: pourquoi Alexandre le Bon aurait-il adopté, pour une émission monétaire moldave, spécialement adressée à Kilia, le type à la croix cantonnée de couronnes qui marquait le revers du nominal hongrois dénommé **parvus**? À notre avis, il n'y a qu'une seule réponse possible à cette question: le nominal **parvus**, émis par le roi de Hongrie Sigismond Ier, sans aucune interruption, entre les années 1387-1427, a dû circuler également en deçà des Carpates, en Valachie et donc même à Kilia. En effet, l'expansion économique du royaume de Hongrie vers les établissements portuaires du Bas-Danube, initiée par les marchands saxons de Braşov sous le règne du roi Louis Ier d'Anjou (1342-1382)[47], conna`tra un remarquable essor, au début du XVe siècle, grâce notamment aux bonnes relations établies en 1395 entre Sigismond Ier et Mircea l'Ancien et conservées ultérieurement par les voïvodes de Valachie qui ont succédé à ce dernier[48].

En 1424, le voïvode Dan II et Sigismond Ier conclure même une union monétaire entre la Valachie et la Hongrie, accordant à leurs monnaies, sur la base de réciprocité, le pouvoir de circuler librement en Valachie et respectivement en Transylvanie[49]. Cette mesure de politique monetaire commune, adoptée par les deux souverains, visait sans doute la création d'un cadre économique favorable au commerce de transit, pratiqué par les marchands saxons de Braşov, à travers la Valachie, dans les ports danubiens de Bra`la et Kilia. En cette occurrrence, une présence à peu près quotidienne du nominal hongrois **parvus** sur le marché de Kilia doit représenter, selon notre opinion, moins un postulat plausible[50] qui nous permettrait d'expliquer convenablement les motifs qui ont déterminé Alexandre le Bon d'adopter le type à la croix cantonnée de couronnes pour le revers d'une monnaie moldave spécialement émise à l'adresse de cette ville portuaire danubienne.

---

[47] Sur le début de l'activité économique déployée par les marchands de Braşov à travers la Valachie vers les villes portuaires du Danube et la Mer Noire, v. Şerban Papacostea, *op. cit.*, p. 13-14.

[48] *Ibidem*, p. 16.

[49] Octavian Iliescu, Ducati necunoscuţi emişi de domni ai Ţării Româneşti în secolul al XV-lea, BSNR, 77-79, 1983-1985, p. 257-268.

[50] Jusqu'à présent, on ne connaît aucune découverte de monnaies hongroises appartenant à cette émission, ni à Kilia, ni en général dans le nord de la Dobroudja.

Enfin, il nous reste à examiner un dernier problème posé à notre attention par l'étude de cette émission monétaire toute particulière d'Alexandre le Bon, à savoir: peut-on préciser le rapport qui a dû exister entre le nominal appartenant à cette émission et le système monétaire institué par le voïvode déjà cité? Tout récemment, nous avons établi que ce système monétaire était basé sur trois nominaux d'argent, comme suit: le gros, qui en représentait l'unité, à un poids moyen de 0,90 g; un multiple valant 1½ gros et pesant en moyenne 1,35 g; enfin, le demi-gros, au poids moyen de 0,45 g; en outre, durant tout son règne, Alexandre le Bon fit frapper des monnaies de billon ou de bronze empruntant souvent le module et même les types de droit et de revers adoptés pour ses espèces d'argent[51]. Cette dernière particularité - qui n'a pas fait jusqu'à présent l'objet d'une explication généralement acceptable[52] - se retrouve également dans le cadre des l'émission monétaire destinée à Kilia, comme nous l'avons déjà montré un peu plus haut. En ce qui concerne le monnaies d'argent appartenant à cette émission, on peut constater qu'elles enregistrent les valeurs pondérales suivantes:

Première variété: 0,30 g (1)
Deuxième variété: 0,75 g (3)
Troisième variété: 0,41 g (5)
Sixième variété: 0,30 g (9)

chiffres qui nous permettent d'établir, pour les monnaies d'argent appartenant à ces quatre variétés, une moyenne d'environ 0,45 g, donc égale au poids moyen du demi-gros d'argent, émis par Alexandre le Bon. Les monnaies d'argent de l'émission spécialement destinée à Kilia étaient donc équivalentes à un demi-gros et s'encadraient par conséquent dans le système monétaire en vigueur en Moldavie sous le règne de leur émetteur. En même temps, on peut en déduire que le demi-gros moldave d'Alexandre le Bon circulait en 1426-1428 à Kilia très probablement **al pari** à côté du ducat valaque de Dan II et du **parvus** hongrois de Sigismond Ier.

Quant aux monaies de billon ou de bronze, appartenant à la même émission pour Kilia et enregistrées plus haut sous les numéros 2, 4 et 6-8, reproduisant le module et les types des demi-gros d'argent de Kilia, il faut observer que cette particularité est commune à bien d'autres émissions monétaires moldaves datant de la période des années 1400-1456 (règnes d'Alexandre le Bon et de ses succeseurs jusqu'à 1456) et 1504-1527 (règnes de Bogdan III et de Ştefăniţă)[53]; ainssi doit-on lui chercher une explication adéquate dans ce cadre historique beaucoup plus large. En

[51] Octavian Iliescu, *Aspecte ale economiei monetare în Moldova sub domnia lui Alexandru cel Bun*, Revist (sous presse).
[52] *Ibidem*.
[53] *Ibidem*.

fait, tout en limitant l'étude de ce monnayage parallèle uniquement au règne d'Alexandre le Bon, plusieurs hypothèses tendant à expliquer le phénomène en question ont été avancées depuis 1922 jusqu'à nos jours[54], mais aucune ne nous para`t absolument convaincante. C'est pourqoui nous estimons qu'il revient à l'avenir la charge de résoudre ce difficile problème.

Au terme des présentes recherches, nous désirons exprimer ici la ferme conviction d'avoir surpris et même convenablement éclairé à cette occasion un aspect encore peu connu de la politique monétaire déployée par le voïvode Alexandre le Bon vers la fin de son règne: l'identification d'une émission monétaire spécialement destinée à la ville portuaire de Kilia, occupée en 1426 par l'armée moldave. Aux diverses caractéristiques de cette émission, d'ordre numismatique, économique et historique, nous avons dédié l'ample discussion qui a fait l'objet du présent travail.

Post scriptum. Cet article était déjà achevé lorsque notre collègue Emilian Popescu a eu l'amabilité de nous signaler une intéressante note de Ștefan Andreescu, **Note despre cetatea Chilia**, publiée dans Pontica, 32, 1999, p. 225-232. L'auteur y expose des arguments très solides pour établir que l'ancienne cité de Kilia est entrée sous l'autorité de l'État moldave dans les dernières années du règne du voïvode Alexandre le Bon, ce que nous aussi nous avons essayé de montrer ici-même. **O. I.**

ABRÉVIATIONS

I. Terminologie usuelle dans la description des monnaies

D/ : droit
R/ : revers
AE : bronze
AR : argent
BIL : billon
Bz : bronze

II. Bibliographie

Monographies

MBR: George Buzdugan, Octavian Luchian, Constantin C. Oprescu, *Monede și bancnote românești*, Bucarest, 1977.

[54] *Ibidem.*

Publications périodiques

AAR : Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii istorice, IIème série
BSNR : Buletinul Societății Numismatice Române
CNA : Cronica numismatică și arheologică
ÉBPB: Études byzantines et post-byzantines
MAH: Mélanges d'archéologie et d'histoire
NÉH: Nouvelles études d'histoire
RÉSEE: Revue des études sud-est européennes
Revist: Revista istorică
RRH: Revue roumaine d'histoire
SCIVA: Studii și cercetări de istorie veche și arheologie
SCN: Studii și cercetări de numismatică
SMIM: Studii și materiale de istorie medie.

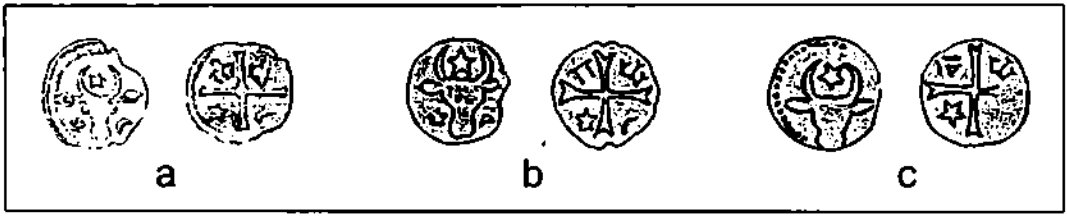

Fig. 1 a, b, c - Monnaies moldaves frappées pour Kilia en 1426-1428.

LES RELATIONS BYZANTINO-ROUMAINES AU MOYEN-AGE. NOUVELLES PRECISIONS*

VASILE V. MUNTEAN

Dans cet exposé – en fait, la synthèse d'un livre du même nom que nous sommes en train de rédiger[1] - nous présenterons de maniére sélective les divers rapports existents entre Byzance et l'espace carpatho-danubien à l'époque médiévale (structures socio-politiques, militaires et juridiques, établissements ecclésiaux-monastiques, indirectement des éléments de culture et d'art, bien connus d'ailleurs). En même temps, nous offrirons en guise de préliminaires quelques renseignements au sujet de la période précédente, cherchant à mettre en lumière notamment les élèments insuffisamment connus ou tout à fait inconnus, y compris certains termes exigeant une nouvelle interprétation ou une analyse étymologique.

Certes, le titre triomphal de *Dacicus maximus*, attribué en 337 au fondateur de Constantinople, évoque la victoire constantinienne sur les Daco-Romains. Mais il ne saurait se référer aux Goths - hypothèse que l'on a essayé d'accréditer[2] -, puisque leur défaite – comme celle des Carpes également – était déjà confirmée par le titre de *Gothicus maximus* et de *Carpicus maximus* que s'était assumé Constantin Ier (qui, à l'égard de la Dacie, voulait devenir *un second Trajan*)[3]. Quant au nom de Julien l'Apostat – évoqué dans ce contexte[4] -, il avait fallacieusement porté plus de titres triomphaux[5] que Constantin le Grand lui-même! À retenir que les Καρποδάκες sont signalés en 381 aussi, à l'époque de Théodose Ier[6]. C'est Paulin de Nola lui-même qui, vers les années 400, mentionnait les deux Daces: l'agriculteur de Dacia Mediterranea et le *pileatus* (noble dace) de Dacia Ripensis (*currunt et uterque Dacus, qui colit terrae medio vel ille divitis multo bove pilleatus accola ripae*)[7], Dacie qui s'étendait aussi sur la rive gauche du Danube[8]. La

---

* Communication acceptée et rédigée en vue du XXe Congrès international des Etudes byzantines – Paris 2001.

[1] Le titre de cet ouvrage fut établi, il y a plusieurs années, par notre regretté professeur, l'académicien Al. Elian.

[2] Il s'agit de M. Salamon, *Compte-rendu à G. Rösch*: Ὄνομα βασιλείας, Vienne, 1978, *Byzantinoslavica* (abrév. Bsl.), 1/1980, p. 66.

[3] I. Barnea, O. Iliescu, *Constantin cel Mare*, Bucarest, 1982, pp. 97, 106 et 119.

[4] M. Salamon, *art. cit.*, p. 66 et note 4.

[5] Em. Popescu, *Christianitas Daco-Romana*, Bucarest, 1994, p. 301.

[6] *Fontes historiae Daco-Romanae*, II, Bucarest, 1970, pp. 312-313 et XI (abr. FHDR).

[7] *Ibidem*, pp. 180-181.

confusion que certaines sources littéraires antiques faisaient entre Dacie et Gothie a dû être réanalysée d'ailleurs à la lumière des données archéologiques[9].

Dans cet ordre d'idées, il est à remarquer qu'en 448, Priscus Panites - envoyé par Constantinople comme ambassadeur à la cour d'Attila, en Pannonie - mentionnait dans ses notes la langue des Aussones ou *Romana rustica*, parlée par les indigènes de Banat, retenant également le mot *mied* (hérité des Daces), qui désignait une boisson spéciale[10]; ce terme s'est longtemps maintenu dans la langue (dans d'autres régions roumaines aussi), et on le retrouve mentionné en 1660 par le voyageur turc Evlija Celebi, à Timişoara[11]. Etant donné qu'à l'époque de Justinien Ier, la province de Dobroudja, une grande partie de Banat ainsi qu'une bande de terre située au long du Danube se trouvaient sous l'autorité impériale, on considère que l'enclave vlaque du monastère sinaïte de Sainte Catherine - fondé par Justinien - doit être mise en rapport avec les Proto-Roumains des bords de la Mer Noire, que le même Justinien avait fait quitter leurs terres pour s'installer à Sinaï, au début de son règne[12]. De toute façon, le problème reste ouvert.

Pour ce qui est des ῥεφούγι du *Strategikon* de Maurice, du début du VIIe[13] ou du VIIIe[14] siècle, il s'agit, à mon avis, de Romains nord-danubiens[15] qui s'étaient retirés au sud du Danube, et qui, lorsqu'ils étaient sollicités, servaient de guides transdanubiens, étant familiarisés avec les endroits. En ce qui concerne les deux *"jupans"* locaux de Banat, Boilă et Butavul, on considère que c'étaient des notabilités avares en contact avec l'Empire byzantin: le patrice Constantin de Boïlas, possiblement le fils du *"jupan"* homonyme, se trouverait dans l'entourage d'Irène (βασιλεύς), en 708[16], supposition qui a besoin d'être confirmée. On a omis cependant de préciser que les deux noms se retrouvent encore de nos jours dans l'onomastique de la

---

[8] Cf. *Dicţionar de istorie veche a României*, Bucarest, 1976, p. 221.

[9] L. Bârzu, dans *Istoria României de la începuturi până în secolul al VIII-lea*, Bucarest, 1995, p. 298.

[10] Em. Popescu, *op. cit.*, p. 211, n. 55; V.V. Muntean, *Bizantinologie*, I, Timişoara, 1999, pp. 76 et 84.

[11] V. V. Muntean, *Contribuţii la istoria Banatului*, Timişoara, 1990, p. 115.

[12] I.V. Leb, *Biserică şi implicare*, Cluj, 2000, p. 160 et seq.; V.V. Muntean, *Bizantinologie*, I, pp. 96-97.

[13] FHDR, II, p. 553.

[14] A. Armbruster, *Romanitatea românilor*, 2e éd., Bucarest, 1993, p. 25.

[15] Nous proposons ici une traduction nouvelle et autant fidèle que possible, parue initialement dans *„Altarul Banatului"* (abr. AB), 4-6/1994, p. 75, n. 24, en précisant que notre traduction diffère des autres déjà existentes: *„Et des soi-disants refugiés, chargés de montrer les chemins et de dénoncer quelqu'un, il faut nous en garder constamment, car - quoiqu'ils soient devenus des Romains avec le temps et aient oublié leurs (coutumes) - ils manifestent avec prédilection de la bienveillance à l'égard des ennemis"*. N. Zugravu (dans *Geneza creştinismului popular al românilor*, Bucarest, 1997, p. 412) affirme qu'il s'agit de *„Romains refugiés au nord du Danube"*.

[16] A. Bejan, *Banatul în sec. IV-XII*, Timişoara, 1995, pp. 94-95.

région de Sânnicolaul-Mare, où l'on suppose qu'ils aient vécu[17]. Evidemment, cette survivance *"nominale"* a été rendue possible par la continuité de la présence roumaine, grâce à laquelle se sont conservés également des appelatifs hydronymiques très anciens, tels *Timis(is), Cris(os), Siret(os), Prut(os)*, inventoriés - avec leur terminaison grecque - par Constantin VII, l'érudit basileus constantinopolitain (+959)[18]. Il n'est pas aléatoire qu'une source arménienne du VIIe siècle, Anania de Shirak, fasse mention d'un pays *"Balak"* (=Valaque, Valachie) au nord du Danube; l'insertion de *"Balak"* dans le texte en question ne dépasse pas comme date l'année 896[19].

Récemment, l'information fournie par Joseph Génésios vers le milieu du Xe siècle a suscité de quelques commentaires. Le chroniqueur relate, très succinctement, une campagne de l'empereur Théophile (829-842) en Asie Mineure, à la tête d'une armée hétéroclite; parmi les combattants, il y avait des *"Slaves, des Huns, des Vandales, des Gètes..."*. Le commentateur moderne identifie les Huns aux guerriers bulgares et les Gètes aux Roumains balcaniques. Mais les choses se présentent un peu différemment. Si l'on considère également les renseignements offerts par Léon Grammatikos, datant toujours du Xe siècle, on peut parvenir à la conclusion que les Slaves devraient être les Bulgares, les Huns - les Hongrois d'entre le Don et le Dniepr, qui avaient l'habitude de traverser le Danube pour saccager ces régions appartenant à l'Empire, tandis que l'ethnonyme Gètes désignerait également des Roumains nord-danubiens, dont certains - sous la pression des migrateurs et d'autres vicissitudes - traversaient le fleuve pour arriver dans l'Empire[20].

En plus, en ce qui concerne les *"Vlaques"*, ou plus précisément les aroumains de Kékauménos (XIe siècle), la tradition nous apprend qu'ils provenaient toujours des régions nord-danubiennes[21]. Analysant le fragment en question, nous avons rejeté l'allégation de G. Cankova-Petkova, selon laquelle les Besses-Bissens seraient Vlaques ou même Bulgares, et non pas Pétchénègues[22]. De même, c'est toujours de la gauche du Danube que proviennent les Δάκες mentionnés par

---

[17] V. Muntean, *Contribuţii...*, pp. 71 et 75, n. 59.

[18] Constantin Porphyrogénète, *Carte de învăţătură pentru fiul său Romanos (De administrando imperio)*, Bucarest, 1971, pp. 9, 60, 61.

[19] V. Muntean, *Bizantinologie*, I, p. 107 et note.

[20] Idem, *Despre români în izvoarele bizantine*, Revista Istorică (abr. RI), 9-10/1996, p.772 et notes 4-6.

[21] A. Decei, *Relaţii româno-orientale*, Bucarest, 1978, p.81, n. 2; cf. aussi M. Caragiu-Marioţeanu, *Compendiu de dialectologie română*, Bucarest, 1975, p. 216; A. Armbruster, *op.cit.*, p. 29; V. Spinei, *Marile migraţii din estul şi sud-estul Europei în sec. IX-XIII*, Iaşi, 1999.

[22] Dans *Contribuţii...*, pp. 78-69.

Michel Anchialos au XIIe siècle (des Roumains et non des Serbes)[23], comme je viens de la préciser[24].

On sait qu'à l'extrêmité orientale de la Roumanie, dans la Dobroudja historique, s'était affirmé, pendant le dernier quart du XIe siècle, le dynaste *Tatos, Tatul* en roumain, selon l'intuition du grand historien Nicolae Iorga[25], dont nous espérons que l'hypothèse soit acceptée *in extremis* par les historiens, en ajoutant à son appui un nouvel élément, à savoir le toponyme *Tatul* de la région de Rhodope où se sont conservés des vestiges de civilisation romaine[26]. N'oublions pas qu'après la période de domination byzantino-romaine entre le Danube et la Mer Noire, du IVe au VIIe siècles, le territoire respectif est revenu sous le sceptre impérial, partiellement vers le milieu du Xe siècle[27], intégralement depuis 971 jusqu'en 1186. Sous le règne de Michel VIII (1259-1282), Byzance réussit à réconquérir quelques points d'appui, qui furent probablement maintenus pendant la première moitié du XIVe siècle aussi[28]. Il est à retenir que les recherches les plus récentes attestent une influence byzantine aux IXe-Xe siècles même en Transylvanie. On connaît, par exemple, les rapports du voïvode Gelu *"le Roumain"* (*dux Blacorum*) avec l'Empire[29], mais ce que l'on connaît moins c'est qu'ultérieurement (en 1176), à Myriokephalon (en Asie Mineure), à la tête de son armée allait lutter, aux côtés des Byzantins, le voïvode de Transylvanie lui-même[30].

Nous estimons, certes, que c'est à juste raison qu'en 1166, I. Kinnamos localisait les *"Vlaques"* sur l'actuel territoire roumain, soulignant l'origine romaine des Roumains: "... καὶ Βλάχων πολὺν ὅμιλονε οἳ τῶν ἐξ Ἰταλίας ἄποικοι πάλαι εἶναι λέγονται"[31]. Vu que l'expédition contre la Hongrie avait comme point de départ *"les contrées près de la Mer Noire"*, on peut admettre que *"la grande masse des*

---

[23] V. Spinei, *La signification des ethnonymes des „Daces" et des „Gètes" dans les sources byzantines des X-XVe siècles*. Etudes byzantines et post-byzantines (abr. EBPB), II, Bucarest, 1991/1993, pp. 124-125.

[24] Dans *Contribuții...*, pp. 69-70.

[25] N. Iorga, *Locul românilor în istoria universală*, Bucarest, 1985, p. 107: à propos de *Tatul*, il rappelle la localité Tătulești. Il y a, en effet, deux localités au même nom (dans les départements de Buzău et d'Olt). Voir aussi *Documenta Romaniae Historica* (abr. DRH), B, Ier vol., Bucarest, 1966, p. 578 (anthroponymes plus tardifs).

[26] T. Teoteoi, compte-rendu dans la *Revue des Etudes Sud-Est Européennes* (abr. RESEE), 3-4/1992, p. 380.

[27] Gh. Mănucu-Adameșteanu, *La diffusion de la monnaie byzantine en Dobroudja aux IVe-Xe siècles*, EBPB, III, Bucarest, 1997, p. 109.

[28] Al. Elian, *Les rapports byzantino-roumains*, Bsl 2/1958, p. 213.

[29] N. Zugravu, *op. cit.*, p. 449; M. Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, I, 2e éd., Bucarest, 1991, p. 292. Au sujet du voïvode Menumorut de Bihor, qui parlait de *„son maître"* l'empereur constantinopolitain, voir Al. Elian, *op. cit.*, p. 216.

[30] G. Moravcsik, *Studia Byzantina*, Budapest, 1967, pp. 309-310.

[31] Al. Elian, N. Ş. Tanaşoca, FHDR III, Bucarest, 1975, p. 238.

Vlaques" fût récrutée du thème Paristrion (notamment de Dobroudja)[32]. Remarquons que, plus tard, en 1348, Byzance allait confirmer une *pronoia* (fief) à Dobrotiță, du despotat de Dobroudja[33]; cela est à comparer aux donations princières faites dans les Principautés Roumaines pour récompenser les offices militaires (*slujbă* et *vislujenie*). Enfin, l'historien turc H. Inalčik soutient, à juste raison, qu'en 1416, Venise, Byzance et le pays roumain de la Valachie, conduit par le voivode Mircea cel Bătrân (Mircea l'Ancien), avaient adopté une politique aggressive telle que l'Etat ottoman rétabli se trouvait de nouveau en danger de se voir démembré et anéanti[34].

En ce qui suit, nous allons présenter quelques exemples de transfert terminologique, mais aussi de limitation de l'influence byzantine à gauche du Danube, à l'exception des importantes institutions monastiques et ecclésiales, transplantées pour la plupart dans les Pays Roumains au Moyen Age, et dont nous allons nous occuper plus tard.

Dans un document slavon de 1392, rédigé par le Grec Philos, à l'époque logothète de Mircea l'Ancien, on trouve le terme de *picernic* (πιγκέρνης, du latin *"pincerna"*), qui signifie *"echanson"*[35]. Dans un document pareil provenant de la Valachie et datant de 1388, on rencontre le terme de *komat*[36], de κομμάτιον-κομάτιν.[37] Dans d'autres documents de la première moitié du XVe siécle, on trouve tant l'expression *ctitorie* (de *"v htitorija"*, fondation)[38] en Valachie, que le slavon *"ktitorstvo"*[39] en Moldavie; le terme de *ctitor* (fondateur) ne nous est donc pas parvenu seulement par filière sud-slave[40], mais directement aussi[41]. L'*orizmo* valaque (de 1406)[42] n'est

---

[32] V. Muntean, *Bizantinologie*, II, Timişoara 2000, pp. 20-21; dans pp. 24-26, 41 et passim, sur les contacts avec les Asénides, Roumains d'origine (voir aussi: V. Ciocâltan, *Componenta românească a ţaratului Asăneştilor în oglinda izvoarelor orientale*, R. I., 11-12/1992, p. 1118; C. Şerban, *O ştire privind românii din nordul Dunării în 1205*, ibidem, 10/1979, pp. 1949-1957).

[33] V. Muntean, *Bizantinologie*, II, pp. 10, 68. Pour un point de vue différent, voir FHDR, III, p. 495 et n. 38.

[34] H. Inalčik, *Imperiul otoman*, Bucarest, 1996, p. 62.

[35] DRH, B, I, pp. 43 et 45; G. Cavallo (coord.), *Omul bizantin*, Iasi, 2000, p. 255; Val. Al. Georgescu, *Bizanţul şi instituţiile româneşti până la mijlocul sec. XVIII*, Bucarest, 1980, p. 54 et passim (pour d'autres termes concernant notamment la noblesse et les dignités). Au sujet des emprunts byzantins des VIIe–Xe siècles en roumain, voir Fl. Dimitrescu (coord.), *Istoria limbii române*, Bucarest, 1978, pp. 105-108.

[36] DRH, B, I, p. 26.

[37] Fr. Dölger, *Byzantinische Diplomatik*, Ettal, 1956, pp. 355-366.

[38] DRH, B, I, p. 157.

[39] *Ibidem*, A, I, p. 85.

[40] Comme on peut lire dans *Dicţionarul enciclopedic*, Bucarest, 1983, sub voce.

[41] A. Soloviev, V. Mošin, *Grčke povelje srpskih vladava*, Londres, V. R., 1974, p. 460; V. Muntean, *Organizarea mănăstirilor româneşti în comparaţie cu cele bizantine până la 1600*, Bucarest, 1984, pp. 44-45.

[42] DRH, B, I, p. 70; cf. M. Andreev, *Vatopedskata gramota*, Sofia, 1965, p. 144.

autre que le byzantin ὁρισμός. À notre avis, le *mertic* (farinage, sursalaire en nature) roumain dérive plutôt du grec μερτικόν[43], probablement par filière serbe, que de l'hongrois, où il arriva par la même filière sud-slave. Certains chercheurs étrangers sont d'accord que le *fumírit* (fouage), perçu comme impôt en Transylvanie, a, lui aussi, une origine byzantine[44].

En ce qui concerne la question de l'immunité roumaine sous son triple aspect - fiscal, administratif et judiciaire - placée dans le cadre de celle de type byzantin, nous estimons l'avoir solutionnée de manière satisfaisante, même si certains spécialistes roumains aient manifesté leur scepticisme devant la *"terminologie quasi-juridique"* des documents slavo-roumains anciens[45]. À retenir que certains documents en slavon datant d'environ 1530, de Valachie, renferment le syntagme *acusat (<iscusat)*[46], déformation du terme d'origine ἐξκουσάτος, ἐξκουσάτος, c'est-à-dire *"exonéré"*. D'exemptions intégrales bénéficiaient au début - et dans une mesure plus grande qu'à Byzance - les habitants des *"slobozii"* (villages dont les habitants étaient exemptés d'impôts ou de corvées.) Étymologiquement, le terme slavon de *"sloboda"* (du grec ἐλευθερία) signifie *"liberté"*, *"immunité"*, *"exemption"*[47]. Au sein du *"jus Valachicum"*, rappelons l'existence des *cojureurs*, d'habitude douze, comme à Byzance[48] etc.

Soulignons par la suite que, parmi les amendes - *"gloabele"* roumaines - en argent ou en nature, figurent seulement celles dûes pour le meurtre (φονικόν) ou pour l'enlèvement d'une vierge (παρθενοφθορία), excepté la découverte d'un trésor (εὕρεσις θησαυροῦ). Quoique les deux sociétés aient parcouru, au fond, une évolution parallèle, dans un contexte structurel sud-est européen plus ample on peut remarquer une certaine influence byzantine sur la société roumaine. Actuellement, on est d'accord que le byzantin parè que se situe sur le même plan que le roumain *vecin* (voisin, du lat. *vicinus*). Le terme rarissime de πάροικοι se

---

[43] Fr. Dölger, *op. cit.*, pp. 367-368.

[44] S. Domanovszky, cité par Șt. Pascu, *Voievodatul Transilvaniei*, Cluj, 1971, p. 417, n. 364; voir aussi Fr. Dölger, *op. cit.*, p. 221 (καπνικόν denommé aussi οἰκούμενον); M. Andreev, *op. cit.*, p. 116 (*dimnina*). Pour *„fumărit"*, voir aussi DRH, B, I, p. 34; *Instituții feudale din Țările Române* (coord. O. Sachelarie, N. Stoichescu), Bucarest, 1988, pp. 201, 202.

[45] Dans *Organizarea...*, p. 35.

[46] DRH, B, III, pp. 137 et 176.

[47] Soloviev - Mošin, *op. cit.*, p. 421; P. Charanis, *On the Social Structure and Economic Organization of the Byzantine Empire in the thirteenth Century and later*, Bsl., 12 (1951), p. 122; G. Ostrogorsky, *Pour l'histoire de l'immunité à Byzance*, Byzantion, 28 (1958), p. 197 et sqq.

[48] V. Muntean, *Contribuții...*, p. 93.

retrouve cependant, en 1020[49], dans un document de Basile II le Bulgaroctone concernant le centre épiscopal de Timiş(oara), puis en 1591, dans un document émis par Michel le Brave[50]. Puis, les *poslușnicii* (domestiques) des Principautés pourraient être comparés aux ὑπουργοί *"grecs"*. Les impôts et les divers travaux obligatoires auxquels étaient soumis les hommes dépendents ont des ressemblances - même linguistiques - dûes à leur provenance de Byzance, par filière probablement sud-slave (*angarii*=fardeaux<ἀγγαρεῖαι; *viglu*=veille<βιγλιατικόν). Nous avons découvert des équivalences grecques pour d'autres services et impôts existents chez les Roumains: *oierit* (redevance sur les moutons)<προβατονόμιον, *gorștina* (impôt sur les porcs)<χοιρονόμιον, *stupărit* (abeillage)<μελισσονόμιον, *lucru la cetate* (travail à la cité)<καστροκτισία, *tretina* (amende payée par un voleur représentant le tiers de la valeur de l'objet du vol)<τρίτον[51].

Il est de notoriété que l'influence byzantine la plus forte dans les Pays Roumains fut celle exercée par le monachisme et par l'Eglise, avec leurs offices et leurs institutions, adaptés aux exigences locales. De la multitude de problèmes qui se présentent, nous allons retenir les plus suggestifs, mais auparavant, nous voulons amender les assertions d'un chercheur étranger, selon lequel l'espace roumain se trouverait dans les Balkans et non dans le Sud-Est européen, et l'héritage byzantin serait significatif en Moldavie et en Valachie et négligeable en Transylvanie - assertions issues de l'ignorance des réalités roumaines[52]. Zenovius et Paulus et du IVe siècle (preuve, les découvertes de Biertan - Sibiu et de Porolissum - Moïgrad, départ. de Sălaj) pourraient être - tel que l'on a déjà affirmé[53] - des prêtres ou des évêques itinérants, envoyés à gauche du Danube pour y organiser l'Eglise déjà existente. En échange, l'idée que Jean Cassien serait moine sud-galois[54] ne saurait être confirmée; en fait, il est né en Dobroudja, étant un des proches de St. Jean Chrysostome, l'archevêque de Constantinople. Pour ce qui est des *"moines scythes"* (originaires de Dobroudja) du VIe siècle, ils s'étaient efforcés d'imposer leur théorie (et non leur *"hérésie"*)[55] théopasquite - tentative d'équilibre entre les nestoriens et les

---

[49] Idem, *Organizarea...*, p. 35.

[50] Hurmuzaki-Iorga, *Documente grecești*, XIV, I, Bucarest, 1915, p. 91.

[51] P. Lemerle, *Le monde de Byzance*, Londres, V. R., 1978, p. 432; V. Muntean, *Organizarea...*, p. 21 et 120 (d'autres exemples encore).

[52] P. Michelson, *Perceptions on Imperial Legacies in the Balkans: the Romanian Lands*, RESEE 1-4/1998, pp. 65, 68.

[53] N. Zugravu, *op. cit.*, p. 296; D. Benea, *Dacia sud-vestică în sec. III-IV*, Timișoara, 1999, p. 136.

[54] K. Zelzer, *„Cassianus natione Scytha", ein Sudgallier*, Wiener Studien, Bd 104 (1991), p. 161 et suiv. Pour une présentation édifiante, voir: Em. Popescu, *Christianitas Daco-Romana*, pp. 224-225; M. Păcurariu, *Sfinți daco-romani și români*, Iași, 1994, pp. 53-55, 183-184 (bibliographie).

[55] I. V. Leb, *op. cit.*, p. 9.

monophysites - étant soutenus par l'empereur Justinien lui-même. Toutefois, Léonce de Byzance ne peut être identifié à Léonce de Jérusalem[56], leurs conceptions dogmatiques étant plus d'une fois diamétralement opposées[57], mais plutôt à Léonce *"le Scythe"*, hypothèse qu'embrassent également D. Stăniloae et I. G. Coman.[58]

L'objectivité scientifique nous oblige à ne pas accepter - comme certains historiens le font[59] - la juridiction de Rome à l'époque de l'archevêché de Justiniana Prima, archevêché créé en 535. Si l'on se penche attentivement sur le texte concernant cet archidiocèse, on peut facilement comprendre la vérité qu'il était autocéphal, remplaçant (τόπον ἐπέχων)[60] l'autorité papale dans les provinces qui lui étaient soumises, dont aussi celles de la rive gauche du Danube (les évêchés de Litterata - Palanca Nouă, et Recidiva, l'actuelle Vărădia du département de Caraş-Severin)[61]. Une conséquence immédiate: la diminution de l'importance du vicariat de Thessalonique[62]. En effet, *"le grand nombre d'objets chrétiens d'origine orientale découvertes dans l'espace de l'ancienne province"* (la Dacie)[63] révèle l'influence orientale prépondérante dans la diffusion du christianisme chez les Roumains.

De plus, la participation des missionnaires roumains à la conversion des Moraves au IXe siècle, que Byzance a soutenu par les renommés missionnaires Cyrille et Méthode, est attestée aussi par la dénomination *"Na valach"* (chez les Roumains) de Stare Mesto - Veligrad, l'ancienne capitale de la Grande Moravie[64]. Récemment, on a avancé l'hypothèse que l'évêque de *"Turquie"* (Hongrie), le byzantin Hiérothée du même IXe siècle, aurait inclus dans sa juridiction le Nord-Ouest du Banat

---

[56] I. Frăcea, Ὁ Λεόντιος Βυζάντιος, Athènes, 1984, p. 217,

[57] J. Meyendorff, *Hristos în gândirea creştină răsăriteană*, Bucarest, 1997, pp. 64, 78 (n. 10), 82, 84 (n. 29) et 86; A. Louth, *Dionisie Areopagitul*, Sibiu, 1997, p. 153.

[58] D. Stăniloae, *Contribuţia călugărilor sciţi la precizarea hristologiei la începutul sec. VI*, Mitropolia Olteniei, 3-4/1984, p. 211 et n. 43; Idem, *Sf. Maxim Mărturisitorul, Scrieri*, IIe partie, Bucarest 1990, p. 5; Th. Baconsky, *Un document patristic străromân: Epistola către africani a călugărilor sciţi*, Biserica Ortodoxă Română (abr. BOR), 3-4/1988, p. 113; V. Muntean, *Bizantinologie*, I, pp. 82, 88, 89, 99.

[59] N. Zugravu, *op. cit.*, pp. 412, 422; I. C. Drăgan, *Imperiul romano-trac* (sic), Bucarest, 2000, p. 200.

[60] FHDR, II, pp. 377-383; J. Darrouzès, *Sur la nomenclature des actes patriarcaux au XIVe siècle*, RESEE, 11/1973, p. 248.

[61] Em. Popescu, *Christianitas Daco-Romana*, p. 211; I. C. Drăgan (*op. cit.*, pp. 185 et 308) incline à l'identifier à Sucidava, opinion abandonnée par la plupart des historiens roumains.

[62] Em. Popescu, *Creştinismul timpuriu pe teritoriul României*, dans le vol. *„Priveghind şi lucrând pentru mântuire"*, Iaşi, 2000, pp. 184-185 et n. 85.

[63] N. Zugravu, *op. cit.*, p. 421. I. Barnea, *Byzance et le Nord du Bas-Danube (491-565)*, EBPB, II, p. 57, souligne que *„Prima Justiniana a eu une contribution importante à la consolidation du sentiment des habitants daco-romains de ces contrées d'appartenir à la latinité orientale, ainsi qu'à la continuité ininterrompue de leur être profond et de leur caractère ethnique"*.

[64] V. Muntean, *Contribuţii...*, pp. 121-122 et 130 et 130 (n. 4).

aussi[65], ce qui est peu probable. Ce qui est certes, c'est qu'en 1020, dans un document de Basile II, est indiqué le *castrum* épiscopal de Timiş(oara)[66] qui, par l'évêché de Braničevo, dépendait de l'Archevêché d'Ochride, dépendant, à son tour, directement de l'empereur. Du point de vue ecclésial, Dobroudja aussi se trouvait sous la protection de Byzance. C'est là qu'ont fonctionné, selon les investigations les plus récentes, deux métropolites: Anicet (X^e-XIe siècles) et Basile (XIe siècle)[67], et dans le Delta du Danube même est attesté documentairement un monastère orthodoxe[68]. Celui-ci n'est pas unique, d'ailleurs, dans la zone roumaine: au Sud du Banat, par exemple, il y avait un monastère qui avait reçu des donations de la part de l'empereur Manuel I Comnène[69].

Deux bulles du Pape Honorius III, de 1216 et 1218, nous apprennent que la vaste organisation monastique de *"St. Théodose"*, qui, *ab initio*, avait eu son siège à Jérusalem, au VIe siècle, étant ultérieurement contrainte de le transférer près de Thessalonique (Berroia), possédait dans la région d'Arad plusieurs établissements qui se trouvaient en correlation avec le monastère central de *"St. Démétrios"* de Mitroviţa[70]. Antérieurement, en 1204, il y avait, dans la région de Şemlac, de nombreux monastères *"grecs"* et seulement un *"latin"* (catholique-romain): *"unum sit ibi Latinorum coenobium (...) ibidem sint multa coenobia Graecorum"*. D'autres centres monastiques sont mentionnés la même année dans la zone transylvaine occupée par les Hongrois etc. Et, en 1234, une lettre papale nous renseigne que dans la Moldavie méridionale agissaient avec succès des *"pseudo-évêques schismatiques"* qui attiraient à la religion orthodoxe des Szeklers et des Saxons aussi[71]. Récemment, on a affirmé à propos de ces hiérarques qu'ils étaient considérés *"faux évêques"* soit à cause de leur appartenance à l'Orthodoxie, soit en l'absence d'une ordination canonique[72]; la seconde raison s'exclut d'elle-même. Nous inclinons à voir dans les hiérarques de 1234 les chefs d'une Eglise autochtone rudimentaire, une sorte d'évêques itinérants, entretenant des rapports immédiats avec quelque siège épiscopal de Dobroudja, sinon avec le diocèse de Vicina lui-même. À propos de

---

[65] A. Madgearu, *Misiunea episcopului Hierotheos*, RI, 1-2/1994, p. 154.

[66] V. Muntean, *Organizarea...*, p. 35; Idem, *Bizantinologie*, I, p. 145. N. Zugravu (*op. cit.*, p. 491) opte, sans justification, pour *„Tibiscum-Jupa"* (département de Caraş-Severin).

[67] I. Barnea, *Noi date despre Mitropolia Tomisului*, Pontica, XXIV (1991), extrait, pp. 277-282; Em. Popescu, *Christianitas Daco-Romana*, pp. 421-438 (l'Evêché d'Axiopolis).

[68] I. Barnea, *Sceaux byzantins du nord de la Dobroudja*, RESEE 1/1985 (extrait), p. 35.

[69] V. Muntean, *Bizantinologie*, II, pp. 22.

[70] *Ibidem*, p. 44.

[71] *Ibidem*.

[72] Fl. Constantiniu, *O istorie sinceră a poporului român*, Bucarest, 1997, p. 65.

Vicina, on a récemment affirmé qu'il devrait être placé à Păcuiul lui Soare[73]. À notre avis, la localisation la plus vraisemblable serait dans le Nord de la Dobroudja, près des bouches du Danube[74], étant peu probable que deux métropolies (Dristra et Vicina) aient pu avoir leurs sièges à une distance de moins de 20 km. Le dernier titulaire de Vicina s'était réfugié en Valachie avant 1359, sous la pression des Tatars.

Comme justement l'avait souligné Nicolae Iorga, par la reconnaissance des métropolies de l'Oungrovalachie (1359) et de la Moldavie (1401) en dépendance canonique de Constantinople, les deux Etats roumains entraient dans la conscience politique du monde[75]. Ajoutons que les nobles roumains de Maramureş, Baliţă et Drag, avaient été chargés en 1391 d'une mission patriarcale visant la hiérarchie supérieure de Halicz (Galicie)[76]. Au même XIVe siècle (1377), dans la Transylvanie proprement-dite – sous domination étrangère – fonctionnait un archevêque orthodoxe Ghelasie (Gelasius)[77]. Ces derniers temps, on a avancé l'idée que par le titre d'"*exarque de la Hongrie et* τῶν Ιλαγηνῶν" dont avait été investi en 1401 le métropolite de la Valachie, on doit comprendre un hiérarque avec une mission spéciale visant les territoires valaques[78]. Or, cette expression devrait être plutôt comprise comme désignant la sollicitude pastorale à l'égard des Roumains orthodoxes de Banat et de Transylvanie. En ce qui concerne la Moldavie, en 1395, lors des négociations portées autour du statut de la métropolie, on imposa le terme "*dichiu*" en roumain, comme le δίκαιος de la version originale, au lieu d'autres formulations imprécises[79].

Au sujet de la translation des reliques de St. Jean le Nouveau de Suceava – tué jadis à Trébizonde –, on vient d'en changer la date, considérant, au lieu de 1402,

---

[73] I. V. Leb, *op. cit.*, p. 24.

[74] P. Năsturel, *Mais où donc localiser Vicina?*, Byzantinische Forschungen, XII (1987), pp. 146-171; M. M. Alexandrescu – Dersca Bulgaru, *George I. Brătianu – istoric al expansiunii genoveze în Marea Neagră*, dans le vol. *„Confluenţe istoriografice româneşti şi europene"* (coord. V. Spinei), Iaşi, 1988 (extrait), p. 127; Em. Băbuş, *Contextul istorico-bisericesc al Dobrogei în a doua jumătate a sec. XIV*, BOR 1-2/1987, p. 107; Mircea Păcurariu, *Istoria...*, I, p. 235.

[75] N. Iorga, *Istoria românilor*, III, Bucarest, 1937, p. 340. La traduction de FHDR, IV, pp. 200-201, de l'attribut καθολική par *„catholique"* au lieu d'*„universelle"* ou *„orthodoxe"* nous semble incorrecte, d'autant plus qu'au bas de la page, à la note 17, il est question de *„propagande catholique"* ce qui peut dérouter le lecteur moins avisé.

[76] *Addenda et corrigenda*, Studii şi materiale de istorie medie (abr. SMIM), XVIII, 2000, p. 252: Ş. Papacostea.

[77] M. Păcurariu, *Istoria...*, I, p. 291.

[78] P. Diaconu, *Plai şi plasă*, Dorul, Danemark, 100/1998, p. 25.

[79] FHDR, IV, p. 247. Un autre syntagme artificiel (à la page 249) *„ayant chez vous la place de métropolite"* doit être lue ainsi *„tenant chez vous la place du métropolite"*, c'est-à-dire étant le suppléant du métropolite (il s'agit de l'archiprêtre Pierre).

quatre aigles qui gardaient le corps inanimé de St. Stanislas[35]. Bien sûr, dans le cas polonais on pourrait supposer aussi une influence venue de l'ouest, c'est-à-dire de l'Empire germanique. Il revient à l'avenir la tâche d'apporter plusieurs précisions à ce sujet, ainsi qu'au motif littéraire de l'aigle comme gardien de la dépouille mortelle ou attribut de certains saints, motif qui fait son apparition dans l'hagiographie occidentale (hors de Médard ou de Stanislas, il s'agit de Cuthbert ou d'Adalbert de Prague). Par exemple, après avoir subi la mort martyrique de la part des Slaves païens qu'il voulait évangeliser (997), Saint Adalbert a été laissé sur place, pour que son corps soit déchiré par les fauves. Mais, pour que le bruit de sa sainteté se répande partout et "afin que Dieu fasse connus par tout les gens les grands mérits de ce prélat et martyre, par une disposition de la divine providence son très saint corps a été gardé pendant trente jours par un *aigle*, de façon qu'aucune bête féroce, aucun oiseau n'a réussi de s'approcher de la dépouille, en la voyant gardée par l'aigle"[36].

Élevé dans l'esprit de l'humanisme polonais, le chroniqueur moldave Nicolae Costin (~1660–1712) a repris ces informations de façon assez circonstanciée, en s'attardant sur l'étymologie du nom porté par la première capitale du royaume polonais (Gñezno), qui signifie "nid" en langue polonaise, car *il y avait là, dans les arbres, un grand nombre de nids d'aigles*[37]. Plus tard, au XVIIIe siècle, l'alliance entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, constituée en vue du partage de la Pologne, est restée dans l'histoire polonaise comme l'alliance des "trois aigles noirs", qui ont déchiré l'aigle blanc de la Pologne.

6. L'aigle et le corbeau de la Valachie

L'emblème héraldique de la Valachie au Moyen Âge offre à l'historien le cas d'un intérêt tout à fait spécial – auquel on pourrait donner des plus différentes explications – de la confusion entre l'aigle et le corbeau.

Pour l'éclaircissement de cette confusion, on a pris en considération les représentations graphiques d'un côté, ainsi que les mentions des sources littéraires de l'autre côté. Ces-derniers, qui ne datent pas d'une période plus ancienne que le XVIIe siècle, affirment sans réserves que "ce pays porte son corbeau sur son emblème"[38], ou que "l'insigne du règne corbeau se présente avec la croix"[39] etc.

---

[35] *Ibidem*, p. 61 b ("**aquilae quatuor defendunt proiectum cadaver Stanislai episcopi**").

[36] **"Sed ut ostenderet Deus, cuius meriti esset tantus martyr et pontifex, per triginta dies iussu divino *ab aquila* corpus eius sanctissimum custoditur. Ubi nulla fera, nulla avis accedere potuit, cum divino indicio *aquilam* custodem aspexit"** (*Sancti Adalberti Pragensis episcopi et martyris vita prior*, edidit Jadwiga Karwasińska, Varsovie, 1962, p. 84, l. 25-27).

[37] Nicolae Costin, *Opere*, vol. I (*Letopiseţul Ţării Moldovei ...*), éd. C. A . Stoide, I. Lăzărescu, Iaşi, 1976, p. 71.

[38] I. Bianu, N. Hodoş, *Bibliografia Românească Veche*, I, Bucureşti, 1903, p. 145 (hommage en vers du métropolite Théophile, adressé au voévode Matei Basarab dans *Evanghelia învăţătoare*, parue au monastère Dealu, 1644).

C'est donc toujours le corbeau que la conscience publique considérait comme emblème du pays, soit qu'il s'agit des représentants du haut clergé (comme les métropolites Théophile, 1636 - 1648, Théodose, 1668–1672 et 1679–1708, ou Anthime d'Ibérie, 1708–1716), ou de la noblesse (comme Udriște Năsturel, ~1596–~1658).

D'autre part, l'analyse des représentations héraldiques a permis la conclusion qu'il s'agit de l'*aquila valachica*. Ça veut dire que pour la Valachie aussi l'oiseau héraldique à l'origine était sans aucun doute l'*aigle*, un aigle noir, devenu doré *(chrysaetos)* dans la première moitié du XVe siècle. L'aigle figure aussi sur la pierre tombale de Zamfira (+1580), fille de Moïse, voévode de la Valachie (1529–1530), tandis que le corbeau est sans équivoque l'oiseau qui fait sa parution sur les emblèmes héraldiques du même pays au XVIe et dans la première moitié du XVIIe siècle.

Les recherches plus anciennes, qui ont essayé de faire lumière autour de ce sujet, sont arrivées à la conclusion qu'il s'agit en fait d'une forme hybride, dont l'apparition pourrait s'expliquer aussi par la manière maladroite des maîtres ou artisans locaux de représenter l'aigle comme un corbeau, manière qui, ajoutée à la couleur noire de cet aigle, aurait faciliter le glissement de l'oiseau vers la physionomie du corbeau[40]. La récupération de la tradition byzantine, accélérée dns la seconde moitié du XVIIe siècle et mise en étroite liaison avec "les grandes familles byzantines et l'idée byzantine", d'après un titre révélateur de N. Iorga, a été accompagnée par les représentations de plus en plus poussées de l'aigle bicéphale de Byzance, d'où la famille des Cantacuzènes se réclamait et se tirait réellement l'origine[41]. Il s'agit d'un véritable emblème intégré, aigle-et-corbeau, qui a déjà fait sa parution sur le sceau et les médailles de Mihnea III (1658–1659).

Un grand pas en avant est à constater avec la page dédicatoire du "Časlov" ou "Livre d'heures", traduit par le métropolite Anthime de l'Ibérie et publié à Târgoviște en 1715, au temps du règne d'un autre Cantacuzène, Étienne (Ștefan), où la représentation de l'emblème de celui-ci prouve la reprise de la formule d'intégration

---

[39] *Ibidem*, p. 109 (dans la dédication adressée par Udriște Năsturel à Matei Basarab dans *Pravila de la Govora*, 1640).

[40] Dan Cernovodeanu, *Știința și arta heraldică în România*, București, 1977, p. 48-49; Răzvan Theodorescu, *În jurul "despoției" lui Mircea cel Bătrân*, dans Idem, "Itinerarii medievale", București, 1979 (étude rééditée dans Idem, "Roumains et Balkaniques dans la civilisation sud-est européenne", Bucarest, 1999, p. 253-267, sous le titre *Autour de la "despoteia" de Mircea l'Ancien)*, p. 134-154, ici p. 154, n. 83, parle aussi d'une certaine inabilité des artisans quant à la façon de représenter l'oiseau héraldique, dont la physionomie pourrait donner lieu aux diverses interprétations.

[41] C'est le cas de Șerban Cantacuzène (1678–1688), dont les représentations héraldiques sont "une véritable métaphore des ambitions impériales du prince", par "l'aigle bicéphale qui porte au coeur le traditionnel corbeau valaque" (Dan Ionescu, *Șerban Cantacuzène et la restauration byzantine*, "Études byzantines et post-byzantines", I, Bucarest, 1979, p. 239-267, ici p. 243).

héraldique du corbeau mis au centre de l'aigle bicéphale, représentation témoignée, entre autres, dans le monastère de la Dormition (ou de l'Assomption) de la Vierge de Cotroceni, fondation de Serban Cantacuzène, où elle est accompagnée par son explication en vers[42].

À l'aigle bicéphale byzantin s'ajoutait toutefois celui des Habsbourg, et les Cantacuzénes ont bien reçu de la part de l'empereur Léopold Ier (1658-1705) la reconnaissance de leur descendance de l'empereur Jean VI Cantacuzène (1347-1354)[43]. Il ne faut pas oublier aussi le titre de prince du Saint Empire Romain, octroyé par le même Léopold Ier au voévode Constantin Brâncoveanu, en 1695. Dans ces circonstances, il n'est point étrange qu'avec les règnes de Serban Cantacuzène et Constantin Brâncoveanu devienne de plus en plus beau et mieux ciselé sur les armoiries de la Valachie, et pendant l'âge des Phanariotes il revient, peu à peu, à la forme initiale d'aigle[44].

L'imitation a joué donc un certain rôle dans l'expulsion du corbeau par l'aigle sur les armoiries de la Valachie, mais sans que le corbeau ait perdu sa place dans la tradition héraldique du pays. Il est intéressant de relever qu'en Moldavie, pays d'un autre tradition héraldique, la famille philo-polone des Movilã, qui a donné des voévodes à la Moldavie, ainsi qu'à la Valachie, a mis l'aigle blanc de la Pologne dans la partie supérieure d'un sceau[45], tout comme les Cantacuzènes de la Valachie ont mis l'aigle byzantin sur leurs sceaux. Il restera à l'avenir la tâche d'expliquer de façon plus circonstanciée comment le corbeau avait réussi d'écarter l'aigle des armoiries initiales de la Valachie, vers les débuts de cet État.

Sans avoir la prétention de resoudre ce problème, nous nous permettons toutefois d'attirer l'attention sur deux aspects qui pourraient jeter un peu de lumière dans l'obscurité des sources.

---

[42] Dont voici une variante de traduction chez Dan Ionescu, *ét. cit.*, p. 263:

"L'aigle, le Corbeau et la Croix, trois signes merveilleux
Se présentent en hérauts de tes vertus, ô, Maître.
L'aigle est la marque de ta souche impériale,
Le corbeau, lui, t'annonce maître de Valachie,
Et la croix te désigne gardien de la Foi,
Ô, très chrétien Étienne, d'un coeur immaculé".

Dans la partie finale de ces vers, on reconnaît facilement la spiritualité hésychaste.

[43] À côté de l'emblème de l'aigle impériale, "il che viene autenticato dal Diploma dell'Imperador Leopoldo di gloriosa memoria, allorchè li dichiarò conti del Sagro Romano Imperio" (Anton Maria del Chiaro Fiorentino, *Istoria delle moderne Rivoluzioni della Valachia*, Venise, 1718, p. 124, apud Dan Ionescu, *ét. cit.*, p. 241).

[44] Dan Cernovodeanu, *ouvr. cit.*, p. 50.

[45] Dans un document polonais de 1599 (N. Iorga, *Istoria Românilor*, deuxième éd., vol. V *(Vitejii)*, publié sous les soins de C. Rezachevici, Bucarest, 1998, planche V de la fin du livre).

Le premier aspect, c'est la liaison qu'on pourrait faire entre l'emblème du corbeau et la fameue famille *gens Corvina* de la Transylvanie. D'origine roumaine, cette famille a donné au Royaume de la Hongrie le gouverneur et grand commandant militaire Jean Hunyadi, de même que le fils de celui-ci, le roi Mathia Corvinus (1458-1490). L'historiographie roumaine actuelle a mis en évidence le fait que la famille régnante de la Valachie affichait, même au premier quart du XVIIe siècle, une prétendue descendance *ex Corvina ... regia familia*[46]. Au milieu du même siècle, le *Chresmologion* de Païsios Ligaridis, cité plus haut, a consigné l'existence réelle d'une telle légende en Valachie[47], qui confirme par ailleurs le texte de Bonfinius.

Le second aspect concerne le rôle du corbeau dans cette légende, ainsi que dans le symbolisme chrétien du Moyen Âge. Ce rôle présente un côté négatif, c'est à dire manque de piété, impureté, impudence, côté existant aussi dans la légende transmise par Ligaridis, où il vole l'anneau de la mère du vlaque Munteanu, tout comme dans la légende sur la fondation de l'ancienne colonie de Byzance, où il volait un morceau de la viande offerte pour la cérémonie païenne du sacrifice[48].

Plus importante encore nous semble le côté positif de ce rôle, développé par la tradition chrétienne: dans cette tradition, le rôle joué par le corbeau est identique à celui qui est réservé à l'aigle, en tant que réalisateur ou exécuteur de l'ordre voulu par Dieu. Les corbeaux apportent du pain et de la viande au prophète Élie dans le désert (L'Ancien Testament, Livre I des Rois, 17, 6), et plus tard, après l'apparition du christianisme, le même oiseau apporte du pain aux Pères du désert, tels que Saint Antoine (250-356). Ses capacités de dévoiler la sainteté se développent puis dans l'hagiographie occidentale et le rapprochent encore une fois de l'aigle. C'est le cas avec les Vies des Saints Benoît, Boniface ou Oswald. Le cadavre de St. Meinrad a pu être trouvé grâce à ses deux corbeaux, qu'il avait réussi d'apprivoiser. Jeté sur le champ pour être mangé par les fauves, le cadavre de St. Vincent d'Espagne, martyre de la dernière grande persécution, a été défendu par un grand et fort corbeau[49], dont le rôle est similaire à celui de l'aigle de la Vie d'Adalbert de Prague.

*

[46] Şt. Andreescu, *Radu Mihnea Corvin, domn al Moldovei şi Ţării Româneşti*, în Idem, "Restitutio Daciae", vol. II, Bucarest, 1989, p. 35-84, ici p. 42 şi 53.

[47] Racontée par Ligaridis à la p. 51 du CBGr 386, la valeur de cette légende a été soulignée pour la première fois par D. Russo, *Studii şi critice*, Bucureşti, 1910, p. 96.

[48] D. Russo, *ouvr. cit.*, p. 96-97.

[49] *Vieţile Sfinţilor*, Bucureşti, Éd. de l'Archevêché Catholique Romain, 1982, I, p. 39; pour les autres exemples, v. Gerd Heinz-Mohr, *ouvr. cit.*, p. 242-243 (s. v. "Rabe").

Symbole de l'empire, de la force et de la souveraineté, l'aigle n'est pas seulement une valeur héraldique, mais aussi un *topos* littéraire que le monde chrétien du Moyen Âge a hérité de l'Antiquité et surtout de l'Empire romain. Au-delà de sa valeur héraldique, en tant que symbole des grands empires du Moyen Âge et de l'époque moderne - celui de Napoléon Bonaparte y compris - l'aigle représente un lieu commun dans la littérature byzantine et latine du Moyen Âge, avec des préférences et des poids spécifiques dans l'historiographie byzantine et l'hagiographie latine de la période.

Situé au "carrefour des empires morts", comme Lucien Romier a dit, lieu privilégié de rencontre entre les deux grandes traditions historiques et culturelles de la civilisation européenne, la byzantine et la latine, le terriroire roumain a connu aussi la présence et l'affrontement des divers aigles impériaux[50], ainsi que la présence de l'aigle blanc de la Pologne.

Plus important que cet aspect nous semble toutefois la confusion perpétrée sur le territoire roumain entre l'aigle et le corbeau en tant que symbole héraldique de la Valachie, confusion qu'on pourrait expliquer à la lumière d'une certaine tradition chrétienne et hagiographique, et dont les origines occidentales nous semblent plus fortes que les impulsions venus de Byzance. Ces-derniers ont renforcé l'aigle bicéphale. Ces remarques mettent une fois de plus en lumière l'intérêt du sujet.

[50] D. Năstase, *Une aigle bicéphale déguisée sur une charte inédite de Michel le Brave (1599)*, tiré à part du "Δελτίον Ἐραλδικῆς καὶ Γενεαλογικῆς Ἑταιρίας Ἑλλάδος", 8, Athènes, 1992, p. 166-176, où on peut trouver aussi la bibliographie antérieure du sujet.

PRESENCES VALAQUES (AROUMAINES) À CORON ET EN MOREE

PETRE Ş. NĂSTUREL

À la mémoire du balkanisant roumain
Victor PAPACOSTEA

C'est à un lettré corfiote, Nicandre de Corcyre (qui s'illustra au XVIe siècle en participant à des missions diplomatiques au service de l'Espagne et de Venise) que l'on doit un témoignage qui, à notre connaissance, n'a pas encore été commenté. C'est que le récit de ses pérégrinations nous semble renfermer un passage concernant les Valaques du Péloponèse.

Pour pouvoir en tenter l'interprétation, voici d'abord, dans notre traduction du grec, ce qu'il a écrit à ce propos dans le récit concernant l'expédition de reconquête sur les Turcs de la place forte de Coron[1], en 1532, par l'amiral vénitien Andrea Doria, au service de l'empereur Charles Quint:

«Coron était habitée conjointement par une bigarrure de Péloponésiens autochtones et par de ces gens qui, bien que citadins, tirent leur origine lointaine d'ancêtres venus d'Italie, et semblent l'emporter sur le reste des Péloponésiens par leur vivacité d'esprit et leur savoir-faire. Il n'y a pas longtemps que leur ville a été prise par les Turcs; auparavant, elle se trouvait appartenir aux Vénitiens, avec d'autres coins de la Grèce»[2].

C'est, bien entendu, la mention d'une présence à Coron d'éléments urbains se revendiquant d'une ascendance italienne reculée qui a rappelé à notre mémoire

---

[1] Coron – en grec Koroni – se dresse sur un piton de la péninsule de Messénie, sur la côte occidentale du golfe du même nom, vers l'extrémité sud de la route qui vient de Kalamata. La tradition locale en dérive l'appellation de celle de la corneille (*korônè*): voir le *Touristikos Odègos yia tèn Ellada*, I, Athènes, 1962, p. 222 et la carte détaillée de la p. 117. Personnellement, bien que je n'aie jamais contemplé l'endroit *de visu*, je me demande si ce nom ne dérive pas plutôt du substantif *korôni*, (=*saillie, courbe, encorbellement* et *fin, achèvement*: voir *Dict. gr. – fr.* d'A. Bailly), attendu que là se trouve le cap Livadiès, non loin du cap Gallo (l'ancien cap Akritas) et de l'îlot Venetiko. Pour nous, le nom dériverait non pas de celui d'un oiseau, mais de l'aspect physique du site – à l'extrémité de la Messénie – sur lequel fut édifiée la ville fortifiée. Stuart Rossiter, *Griechenland*, (tr. allem. de G. Mergl), Athènes, 1977, p. 383 et carte n° 2, [*Reiseführer Efstatiadis*] ne dit rien de la signification du nom de Coron.

[2] Nicandre de Corcyre, *Voyages*, éd. J. A. de Foucault, Paris, 1962, p. 158-159, § 2. Le chapitre est reproduit par P. Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, vol. II, Vienne, 1975, p. 637-639 (son commentaire, p. 569-570, ne dit mot du passage concernant l'ascendance italienne d'une partie des habitants de Coron).

tel ou tel texte byzantin relatif aux Valaques et à leur origine «romaine» ou italienne. C'est en premier lieu une page de Kekauménos[3], puis une précision donnée par Kinnamos à propos de l'expédition lancée par le basileus Manuel Comnène contre la Hongrie à partir des bouches du Danube en 1166[4]. Vient ensuite une sentence portée par le métropolite de Naupacte Jean Apokaukos dans une affaire de viol (1221)[5]. Et, finalement, tel passage de Laonikos Chalcocondyle mettant en relief, au XVe siècle, les similitudes de langue, port et coutumes des Valaques de Grèce et des Roumains nord-danubiens[6]. Sans plus parler de diverses sources latines et autres qui enrichissent le dossier[7].

Une seule différence - et nous n'aurons garde de la négliger - se laisse observer à la lecture comparée des sources byzantines et ultérieures[8] et de l'examen du témoignage laissé par Nicandre de Corcyre: l'absence, chez ce dernier, de la précision explicite de l'ethnonyme *valaque*. D'aucuns en exciperont sans doute que le silence de notre voyageur à ce propos peut dénoter que cette catégorie d'habitants de Coron mentionnée par lui descendait d'émigrés italiens venus s'installer dans la région à l'époque de la domination franque, et plus particulièrement vénitienne (XIIIe-XVe siècles)[9]. Or Nicandre, montre son biographe, passa plusieurs années dans la Cité des Lagunes - au moins de 1542 à 1547 - et il aurait pu s'informer de plus près de cet élément ethnique mentionné par lui à Coron. On sait, par exemple, qu'il copia en 1543 à Venise, entre autres, un manuscrit de l'*Histoire des Turcs* par Laonikos Chalcocondyle[10], lequel justement parle des Valaques de Grèce et de ceux

---

[3] *Cecaumeni consilia et narrationes*, éd. G. G. Litavrine, Moscou, 1972, p. 252-270 et 280-282. Commentaire P. Ş. Năsturel, «Les Valaques de l'espace byzantin et bulgare jusqu'à la conquête ottomane», dans le volume collectif *Les Aroumains*, Cahier no. 8 du Centre d'étude des civilisations de l'Europe Centrale et du Sud-Est, INALCO, [Paris], 1989, p. 45-78, p. 50-53. (Existe aussi en version roumaine: *Aromânii. Istorie, limbă, destin*, coord. N. Djuvara, Bucarest, 1996. Notre contribution aux p. 50-82).

[4] P. Ş. Năsturel, Valaques, «Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène», *Byzantina*, I, Thessalonique, 1969, p. 169-186.

[5] Idem, dans *Les Aroumains*, *op. cit.*, p. 69. Et surtout du même, «Vlacho-balcanica», dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, XXII, Athènes, p. 231-233.

[6] Laonici Chalcocondylae *Historiarum demonstrationes*, éd. E. Darkó, Budapest, I, 1922, p. 31 et II, 1927, p. 92. Voir aussi, par ex., T. J. Winifrith, *The Vlachs : The History of a Balkan People*, [Londres, 1987], p. 129.

[7] Voir par exemple Năsturel, *op. cit.*, p. 53-57.

[8] Nous songeons aux propos du Turc Evliyâ Çelebi (en 1661) et surtout à ceux d'Athanase Psalidas de Janina sur les «Latins» de Macédoine ou sur les Valaques du Pinde (vers 1803-1808) apud. Năsturel, «Vlacho-balcanica», p. 247.

[9] Voir plus bas n. 30.

[10] Nicandre de Corcyre, *op. cit.*, p. 11-12. L'édition citée plus haut de Darkó n'a utilisé que des photographies de quelques feuillets de ce manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Escorial (ms. *Scorialense* Υ - I - 12): Darkó, *op. cit.*, I, p. 21. A. de Foucault, *éd. cit.*, ne mentionne pas le travail resté classique du savant hongrois.

des contrées du Danube. Maîtrisant le latin, Nicandre aura feuilleté ou parcouru certains des auteurs de la Renaissance ou de son temps qui touchent mot du berceau des Valaques.

C'est pourquoi, la conscience en paix, mais prêt toutefois à faire amende honorable s'il nous était prouvé que nous avons fait fausse route dans l'interprétation du fragment cité de Nicandre, nous n'hésitons pas à considérer que son témoignage sur la présence d'individus d'origine lointainement italienne dans le peuplement de Coron avant 1532 concerne effectivement l'ethnie valaque de Morée.

Une explication de l'émigration à Coron de ces gens que nous considérons Valaques nous est suggérée par la lecture d'un ouvrage du regretté Zakythinos : insolvables envers le fisc et exaspérés par les corvées dues à leurs maîtres, les paysans moréotes préféraient se réfugier en territoire vénitien[11].

La présence valaque à travers la péninsule est du reste bien prouvée. À tel point que certains savants ont avancé que ces Valaques seraient à rapprocher des Tsakoniens[12] et descendraient de ces pâtres qui semèrent un tel désordre au Mont-Athos vers 1105 que l'empereur Alexis Ier Comnène et le patriarche Nicolas III Grammatikos se virent dans l'obligation d'interdire à tout jamais l'accès de la Montagne Sainte aux bergers valaques et à leurs familles, qui déguerpirent alors pour gagner d'autres contrées de l'Empire. Ils furent même accompagnés par des moines qui, refusant de se séparer de leurs amis des deux sexes, préférèrent déserter leurs monastères pour les suivre[13].

Un chercheur grec, Stam. Caratzas, s'est fait le champion de ces Valaques du Péloponèse. Il les considère comme les descendants de ces turbulents éleveurs de moutons. Et il a même dressé une liste de toponymes péloponésiens attestant la présence dispersée de Valaques sur l'ensemble de la Morée par le passé[14].

Notre regretté ami et collaborateur Nicoară Beldiceanu a détecté de son côté des présences valaques à travers cette province à la lumière des registres de recensement des sultans Sélim Ier (1512-1520), Soliman le Magnifique (1520-1566) et Sélim II (1566-1574)[15]. Il a également relevé des témoignages francs remontant au

---

[11] D. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, p. 122.

[12] Stam. C. Caratzas, *Les Tzacones*, Berlin-New York, 1976, p. 118-119, 122-127.

[13] Là-dessus L. Ekonomos, *La vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, Paris, 1918, p. 126 –136; Năsturel, *op. cit.*, p. 65-66 (nous suivons maintenant la chronologie avancée par V. Grumel et J. Darrouzès), *Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*, I, fasc. 2-3, Paris, 1989, p. 433-434, n° 976 [981]; Caratzas, *op. cit., loc. cit.*

[14] Caratzas, *op. cit.*, p. 120-121 et notes 195-197.

[15] N. Beldiceanu, «Însemnări asupra Românilor din Balcani la lumina surselor otomane», *Buletinul Bibliotecii Române*, Freiburg i. Br., XI (XV), 1984, p. 6-9 ou la version française de cette étude «Les

XIIIe siècle. Nous-même nous avons ultérieurement compilé une petite liste de toponymes de ce genre[16]. Tous ces noms montrent la présence indubitable d'éléments valaques dispersés à travers la Morée franque et ottomane. De nos jours, observe Caratzas, le parler des Koutsovalaques (ou Aroumains) ne se fait plus entendre au Péloponèse[17]. Autrement dit, les vlachophones ont fini par être petit à petit absorbés dans la masse de la population grecque qui les a assimilés par suite d'un phénomène démographique normal.

Bien entendu, il serait faux ou tendancieux de s'imaginer que les Valaques pullulaient dans le Péloponèse. Le contraire est vrai. N. Beldiceanu a calculé, à la lumière des *defters* ottomans, que l'élément aroumain au XVIe siècle ne représentait guère que 2% de la population des Balkans[18]. Chiffre très modeste qui n'en exprime pas moins une réalité appartenant à une époque depuis longtemps révolue.

Les Valaques moréotes étaient en fait dispersés à travers la presqu'île, car ils nomadisaient là comme ailleurs en Grèce et dans les Balkans. De ci de là, certaines familles se sédentarisaient. Ainsi, Beldiceanu a dénombré quelque vingt îlots de population valaque au début de la mainmise turque sur le Péloponèse. Par exemple, à Potamia (pour nous, Tripotamia, du côté de Kalavryta)[19] et aux alentours de Léondarion et de Mistra (dans la vallée supérieure de l'Eurotas), à Karitaina (déformation du nom de Gortyne), à Corinthe. La statistique établie par ses soins en fonction de la documentation ottomane relative à la Morée sous Mehmed II lui a permis d'affirmer que les Valaques étaient venus dans la foulée des Albanais et que, prises ensemble, ces deux ethnies atteignaient près de 34% du peuplement total du Péloponèse[20]. J'ai, quant à moi, relevé le nom des deux villages de Vlachokérasia et d'Arvanitokérasia, sur la route de Tripoli à Sparte. J'ignorais alors que Caratzas m'avait précédé en faisant observer lui aussi la proximité entre elles de ces deux localités qui attestent de toute évidence l'origine géographique commune des deux minorités restées toutefois bien distinctes l'une de l'autre et qu'un bon nombre de

---

Roumains des Balkans dans les sources ottomanes», *Revue des études roumaines*, XIX-XX, Paris-Iaşi, 1995-1996 [paru en 2000], p. 14-15 et 19.

[16] Năsturel, *op. cit.*, p. 158-159.

[17] Caratzas, *op. cit.*, p. 121, n. 196.

[18] Beldiceanu, «Les Roumains des Balkans», p. 17.

[19] Même site peut-être que celui dominé par la forteresse de Tripotamos, mentionnée par Zakythinos, *op. cit.*, p. 69; Năsturel, *op. cit.*, p. 59.

[20] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 15. Sur le mouvement ethnique des Albanais à la même époque, voir Peter Topping, «Albanian Settlements in Medieval Greece: Some Venetian Testimonies», dans le recueil édité par Angeliki E. Laïou-Thomadakis, *Charanis Studies. Essays in Honor of Peter Charanis*, Rutgers University Press, 1980, p. 261-271.

kilomètres sépare les deux «Cérisaies» sur le terrain[21]. Vlachokérasia, bourgade aux environs de Mantinée (en Arcadie), conserve encore son nom de nos jours. Mais Arvanitokérasia a été raccourci en Kéraséa, par souci manifeste de la part de l'administration hellénique d'éliminer encore une trace de présence albanaise en Grèce ! Celle des Valaques pouvait être maintenue, le commun prenant le terme dans l'acception moderne de «berger» ...

C'est en Arcadie, ou plus exactement en Gortynie, que j'ai signalé le village de Vlachorapti (ou Vlachorafti selon le phonétisme moderne), c'est-à-dire le «couturier des Valaques» ou «le tailleur d'habits valaques» ainsi que le précise Caratzas, lequel le compare à bon droit à des noms de métiers analogues pratiqués par des Francs comme par des Grecs (Frangorafti, Hellènorafti). Ce savant y voit des noms de familles dérivant d'un nom de métier à l'origine ; nous nous rangeons à son interprétation[22].

Quand on sait de l'étude des recensements ottomans qu'il y avait au Péloponèse une minorité de Valaques sédentaires[23], autrement dit fixés dans certaines localités dûment nommées, comme nous l'avons noté plus haut, le détail fourni par Nicandre de Corcyre que ce groupe de descendants d'ancêtres originaires d'Italie et établis à Coron étaient des citadins (*astykoi*), on saisit mieux la portée de cette information. Lesdits individus s'y étaient stabilisés à un moment donné. Le fait mérite d'être pris en considération, car il permet de mieux saisir les péripéties et les transformations survenues dans l'existence d'éléments issus probablement des pâtres valaques de la chaîne du Taygète et de la plaine de Messénie.

Les Valaques du Péloponèse avaient leur propre hiérarchie. Zakythinos rappelle que le futur et dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue, alors despote de Morée, s'empara, au lendemain du désastre chrétien de Varna (1444), de la quasi-totalité de la Grèce. Albanais et Valaques du Pinde se rangèrent, dit-il, sous sa suzeraineté, avec pour gouverneur un chef valaque[24]. Sans doute, ceux du Taygète auront-ils adopté même attitude. De son côté, Beldiceanu a relevé l'existence au XVIe siècle, donc sous le pouvoir ottoman, d'un certain Qodja Yorgi

---

[21] Caratzas, *op. cit.*, p. 120-121 et 196; Năsturel, *op. cit.*, p. 59.

[22] Năsturel, *op. cit., loc. cit.*; voir Caratzas, *op. cit.*, loc. cit. Nous ne saurions passer sous silence un fait religieux qui semble nous éclairer sur l'origine possible des Valaques de Vlachorapti. Le culte d'un saint thessalien, Nicolas de Vounaini, bien attesté dans la ville de Tirnovos de Thesslie, au XVIe s. par le nom de l'église de Vlachonikolas du quartier valaque, se trouve pratiqué justement dans la bourgade péloponésienne de Vlachrapti! Ne peut-on penser que des émigrants aroumains de Thessalie auront implanté en Arcadie cette vénération de leur martyr local? (sources: Năsturel dans *Les Aroumains*, p. 72).

[23] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 12.

[24] D. Zakythinos, *op. cit.*, p. 231.

titré *župan* (jupan) à Aspralunka (région de Karitaina). Et aussi, dans la région d'Argos, un village dénommé *Luqa župano*. À juste titre, il estime que cette localité devait porter le nom de son chef clanique, à l'instar des communautés albanaises de Morée qui donnaient à leurs bourgades le nom de leurs chefs coutumiers[25]. Le jupan Luca se sera appelé Luc (Lucas), alors que le jupan Qodja Yorgi pourrait répondre, à notre avis, à Cocea Yorgos (Georges)[26].

Certes, d'aucuns continueront à s'étonner que, dans ce cas, Nicandre n'ait point parlé des Valaques, alors que le chapitre considéré mentionne les Grecs (Hellènes) et aussi les Albanais; mais, désireux qu'il était de respecter le purisme de sa plume, il ne lui convenait guère de répéter tour à tour que le terme provenait de la langue vernaculaire. Déjà, il mentionne près de Coron le village «vulgairement» appelé Livadion (l'actuel Livadi) en s'excusant en quelque sorte de faire usage de ce mot propre au parler local, comme le précise l'adverbe *epichôriôs*. Après quoi on remarque une autre tournure quasiment analogue pour faire agréer du lecteur le nom de Pétalèdion donné, dit-il, par «les gens de la contrée» (*perioikoi*) à l'antique ville «célèbre et brillante» de Messène[27].

Il eût été stylistiquement malsonnant de commettre une troisième entorse à l'élégance pour excuser ensuite l'emploi ambigu du mot médiéval et étranger «Valaques», autrement dit «Romans d'Orient», mais aussi «bergers». Bref, on ne saurait reprocher à Nicandre de ne pas avoir été plus explicite quand il a rappelé la présence à Coron d'un élément citadin, peut-être déjà grécisé, mais qui se revendiquait encore de lointaines racines italiennes. Le commerce des Vénitiens avec la Messénie et avec Coron aura signalé à l'esprit de certains des ressemblances de langue entre ces Valaques et les citoyens de la Sérénissime.

Notre exposé avalise, à notre avis, l'éventualité proposée ici que, parmi les habitants de Coron, il se rencontrait aussi un pourcentage quelconque de Valaques ou Aroumains fixés sur place depuis quelques générations, attirés par les possibilités économiques que leur offrait la cité moréote. La région de Coron, la Messénie, se remarquait pour sa plaine fertile, les cultures de ses vallées, ses fruits, ses vignes, ses oliviers, selon la remarque de Cyriaque d'Ancône qui l'admira en 1447[28]. Les registres (*defters*) encore inédits du fisc ottoman conservés aux Archives d'Istanbul

---

[25] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 19; Năsturel, *op. cit*, p. 62.

[26] Des Valaques faisaient certainement partie de l'aristocratie terrienne du Péloponèse byzantin: Zakythinos, *op. cit.*, vol. II, (*Vie et institutions*), Athènes, 1963, p. 216 signale, à Patras, une famille Vlachopoulos. Le nom n'est pas sans nous rappeler fortuitement l'existence d'une «église de Vlachopoulos» à Constantinople. Mais rien ne nous autorise à la rattacher à un fondateur d'origine valaque du Péloponèse: Năsturel, «Les Valaques», p. 72-73.

[27] Nicandre de Corcyre, *éd. cit.*, p. 158.

[28] Zakythinos, *op. cit.*, p. 229, n. 4.

pourront très probablement éclairer un jour des détails du peuplement de cette ville[29], vénitienne depuis le XIIIe siècle, qui finit par capituler devant les Turcs le 8 août 1500. Reprise pour Charles Quint par l'amiral Doria en 1532 et bientôt soumise à un blocus ottoman de janvier à juin 1533 environ, Coron fut rétrocédée au sultan le Ier avril 1534[30].

Paris, 31 mars 2001

[29] Je tiens de feu mon ami Beldiceanu qu'il avait découvert à Istanbul un nouveau registre de recensement dressé sous Sélim (Ier ou IIe, je ne sais plus), où figurent encore des Valaques du Péloponèse. Il espérait commenter cette source inédite avec moi. La maladie, puis sa mort, ont réduit à néant ce projet.

[30] La Morée avait été conquise entre 1205-1207 par Guillaume de Champlitte et Geoffroi de Villehardouin. En 1247 Venise reçut de Guillaume de Champlitte l'hommage féodal pour Coron et Modon, avant d'en être délogée par les Turcs en 1500: L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, [1929], 305-306; G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, trad. J. Gouillard, Paris, 1969, p. 582-583; P. Schreiner, *op. cit.*, II, p. 569-570; Halil Inalčik, *Imperiul otoman. Epoca clasică (1300-1600)*, trad. roum. par M. Maxim et D. Prodan, Bucarest, 1996, p. 71-76, 82,399. Voir également *Grèce* [Les Guides Bleus sous la direction de F. Ambrière], Paris, 1956, p. 576; St. Rossiter, *op. cit.*, p. 383. D. Jacoby, *Les Etats latins en Romanie: Phénomènes sociaux et économiques (1204–1350)*, dans XVème Congrès International d'Études Byzantines. Rapports et Co-rapports, Athènes, 1976, mentionne en passant un peuplement *italien* à Coron (p. 20 et 22), soit, *grosso modo*, une douzaine environ dans chacune de ces deux places (voir aussi, p. 41, le cas d'un vilain qui établit un testament à Coron avec l'assentiment des châtelains de Coron et Modon). Concernant les *astykoi* enregistrés à Coron par Nicandre de Corcyre, nous tenons à bien préciser ici que nous entendons le terme au sens d'habitants, de citadins, acception que *burgenesis* prend fréquemment, nous dit Jacoby, en latin médiéval, *op. cit.*, p. 46-47, note 270 et qu'il faut se garder de confondre avec le terme de bourgeois. On observera encore que le mémoire de D. Jacoby porte uniquement sur la populations latine implantée aant 1350 en Roumanie, ainsi que sur celle "autochtone, grecque ou slave" de Morée, sans toucher le moindre mot des petites minorités, l'albanaise et la valaque, les pricipales consistant en paysans et en citadins (p. 23). Jacoby remarque que les chefs des populations allogènes (par exemple les Méligues slaves du Taygète) sont parfois désignés comme archontes (p. 5). Relevons encore (d'après Jacoby, *Les "Assises de Romanie" et le droit vénitien dans les colonies vénitiennes*, t. à p. du volume Venezia e il Levante fino al sec. XV, Florence, 1973, p. 349) que les territoires de Coron et de Modon avaient été occupés par Venise dès 1207.

REVER BYZANCE. LE DESSEIN DU PRINCE PIERRE RAREŞ DE MOLDAVIE POUR LIBERER CONSTANTINOPLE*

DAN IOAN MUREŞAN

À M. Petre Ş. Năsturel, à la veille du 78e anniversaire de sa naissance

La principauté de Moldavie était devenue à la fin du long règne d'Étienne le Grand (1457-1504) un État vassal de l'Empire ottoman; mais une politique d'équilibre encouragée par le royaume de la Hongrie l'aida à maintenir une large autonomie sous Bogdan le Borgne (1504-1517) et son fils Étienne le Jeune (1517-1527). Pourtant la défaite catégorique et la mort du roi hongrois à Mohàcs (1526) rendirent l'initiative à l'Empire ottoman. Durant tout le règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), les armées ottomanes sont en permanente offensive dans la direction Belgrade - Bude - Vienne. C'est dans ce contexte particulièrement difficile que se place l'avènement de Pierre Rareş au trône moldave (le 20 janvier 1527). Fils illégitime d'Étienne le Grand, âgé de 45 ans, il avait été marchand de poisson en gros avant d'être élu, à l'âge de 45 ans, par le Conseil du Pays et sacré par le métropolite de Suceava Théoctiste II. À peine installé, il se mêla des affaires transylvaines, où combattaient les adeptes des deux nouveaux rois hongrois: l'archiduc Ferdinand, frère de Charles Quint, et le voïvode de Transylvanie Jean Zápolya. Profitant d'une demande du sultan de soutenir Zápolya, Pierre envoya son armée au-delà des Carpates, écrasant à Feldioara les troupes de Ferdinand (le 22 juin 1529). En peu de temps il s'assura l'hégémonie dans la moitié de l'est de la Transylvanie. En 1530 il épousa la princesse serbe Hélène Branković, la fille du despote Jean, apparentée aux derniers despotes de Serbie et aux Cantacuzènes. La même année, le prince de Valachie Vlad le Noyé devenait le beau-fils de Pierre. Dominant de cette manière par nombre de ficelles l'espace roumain tout entier, le prince moldave se trouvait en 1531 à l'apogée de son pouvoir.

Il a eu alors l'idée malheureuse de vouloir récupérer la Pocutie, région du sud du royaume de Pologne peuplée de Ruthènes et Roumains orthodoxes et ayant appartenu à la Moldavie par intermittences. Mais, le 22 août 1531, une petite armée

---

* Cette étude représente un tiers de l'ensemble de notre mémoire de D. E. A. soutenu en juin 2000 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris. Nous profitons de l'occasion pour remercier MM. Alain Boureau, notre directeur de thèse, Matei Cazacu et Petre Ş. Năsturel (l'ordre n'est qu'alphabétique) qui ont orienté et surveillé le développement de nos recherches pas à pas. Nous assumons, certes, toutes les erreurs éventuelles.

polonaise infligeait à Pierre Rareş une cuisante défaite à Obertyn. Le conflit de frontière avec les Polonais continuera, érodant les forces et la position internationale du prince moldave. Pierre fait, sans le vouloir, se coaliser contre lui Pologne et Empire ottoman. Ses contacts avec la Moscovie étaient trop éloignés pour devenir efficaces. Pour s'en sortir, il s'orienta vers les Habsbourgs, ses envoyés gagnant même la cour de Charles Quint. Un grand dessein de révolte de tous les chrétiens des Balkans contre les Turcs se profilait aussi à son esprit. En 1538 il se fit beaucoup d'espoirs à l'occasion de l'entente signée à Oradea entre les deux rois rivaux de Hongrie, réconciliation visant la croisade préconisée.

Une énorme armée ottomane forte de 150000 combattants, Soliman le Magnifique à sa tête, frappa alors d'une manière foudroyante la Moldavie. Les Polonais descendirent du nord, les Tatares de l'est, les Valaques, entraînés par le sultan, du sud et la Moldavie fut noyée et mise à sac par les envahisseurs qui firent main basse sur le trésor même du prince. Trahi ou abandonné par les siens, Pierre se réfugia dans son château de Transylvanie, à Ciceu, où il trouva son épouse et ses deux enfants, Élias (Iliaş) et Étienne. Menacé d'être extradé par Zápolya, le prince en exil prit la décision risquée d'aller à Constantinople pour recouvrer son trône de la part de son adversaire, le sultan. Il réussit en effet à faire l'impossible et en 1541 il rentra en Moldavie comme prince, investi cette fois-ci directement par le sultan. Le pays avait souffert entre temps non seulement suite aux conséquences dévastatrices de l'invasion, mais aussi à un nouvel amoindrissement du territoire par l'annexion du Bugeak et de Tighina à l'Empire ottoman. Ensuite deux princes s'étaient succédés, Étienne V la Sauterelle (1538-1540), qui mourut assassiné, et Alexandre Cornea (1540-1541), qui fut exécuté par Pierre à sa rentrée. Le second règne de Pierre se consume entre de nouvelles expéditions en Transylvanie et un autre plan de croisade, avec le prince électeur Joachim de Brandebourg comme commandant en chef, dont l'armée sera vaincue à Bude (1542). Après sa mort, ce sont ses fils qui lui ont succédé: Elias II (1546-1551) et Étienne VI Rareş (1551-1552). La vie de ce personnage haut en couleur est donc une chaîne de bouleversements spectaculaires: il devient comme par hasard de marchand, prince de Moldavie. Menant une politique extérieure pleine de prouesse, il arrive à s'attirer la haine de tous ses voisins qui le chassent de son pays en lui infligeant l'humiliation de l'exil. En tant qu'exilé et persécuté, il s'est avéré un coriace, trouvant les ressources de revenir sur le trône de son père avec le soutien de son ennemi juré, le Magnifique sultan ottoman. Caractère puissant et téméraire, il a commis beaucoup d'erreurs politiques et militaires à cause de sa nature intempestive. Pour autant, il a su survivre et remporter. Dans la mémoire collective des Moldaves il est resté comme un prince juste et brave. Personnage typique de la Renaissance, il a offert à son pays une de

quatre aigles qui gardaient le corps inanimé de St. Stanislas[35]. Bien sûr, dans le cas polonais on pourrait supposer aussi une influence venue de l'ouest, c'est-à-dire de l'Empire germanique. Il revient à l'avenir la tâche d'apporter plusieurs précisions à ce sujet, ainsi qu'au motif littéraire de l'aigle comme gardien de la dépouille mortelle ou attribut de certains saints, motif qui fait son apparition dans l'hagiographie occidentale (hors de Médard ou de Stanislas, il s'agit de Cuthbert ou d'Adalbert de Prague). Par exemple, après avoir subi la mort martyrique de la part des Slaves païens qu'il voulait évangeliser (997), Saint Adalbert a été laissé sur place, pour que son corps soit déchiré par les fauves. Mais, pour que le bruit de sa sainteté se répande partout et "afin que Dieu fasse connus par tout les gens les grands mérits de ce prélat et martyre, par une disposition de la divine providence son très saint corps a été gardé pendant trente jours par un *aigle*, de façon qu'aucune bête féroce, aucun oiseau n'a réussi de s'approcher de la dépouille, en la voyant gardée par l'aigle"[36].

Élevé dans l'esprit de l'humanisme polonais, le chroniqueur moldave Nicolae Costin (~1660–1712) a repris ces informations de façon assez circonstanciée, en s'attardant sur l'étymologie du nom porté par la première capitale du royaume polonais (Gñezno), qui signifie "nid" en langue polonaise, car *il y avait là, dans les arbres, un grand nombre de nids d'aigles*[37]. Plus tard, au XVIIIe siècle, l'alliance entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, constituée en vue du partage de la Pologne, est restée dans l'histoire polonaise comme l'alliance des "trois aigles noirs", qui ont déchiré l'aigle blanc de la Pologne.

6. L'aigle et le corbeau de la Valachie

L'emblème héraldique de la Valachie au Moyen Âge offre à l'historien le cas d'un intérêt tout à fait spécial - auquel on pourrait donner des plus différentes explications - de la confusion entre l'aigle et le corbeau.

Pour l'éclaircissement de cette confusion, on a pris en considération les représentations graphiques d'un côté, ainsi que les mentions des sources littéraires de l'autre côté. Ces-derniers, qui ne datent pas d'une période plus ancienne que le XVIIe siècle, affirment sans réserves que "ce pays porte son corbeau sur son emblème"[38], ou que "l'insigne du règne corbeau se présente avec la croix"[39] etc.

---

[35] *Ibidem*, p. 61 b ("**aquilae quatuor defendunt proiectum cadaver Stanislai episcopi**").

[36] **"Sed ut ostenderet Deus, cuius meriti esset tantus martyr et pontifex, per triginta dies iussu divino *ab aquila* corpus eius sanctissimum custoditur. Ubi nulla fera, nulla avis accedere potuit, cum divino indicio *aquilam* custodem aspexit"** (*Sancti Adalberti Pragensis episcopi et martyris vita prior*, edidit Jadwiga Karwasińska, Varsovie, 1962, p. 84, l. 25-27).

[37] Nicolae Costin, *Opere*, vol. I (*Letopiseţul Ţării Moldovei ...*), éd. C. A . Stoide, I. Lăzărescu, Iaşi, 1976, p. 71.

[38] I. Bianu, N. Hodoş, *Bibliografia Românească Veche*, I, Bucureşti, 1903, p. 145 (hommage en vers du métropolite Théophile, adressé au voévode Matei Basarab dans *Evanghelia învăţătoare*, parue au monastère Dealu, 1644).

C'est donc toujours le corbeau que la conscience publique considérait comme emblème du pays, soit qu'il s'agit des représentants du haut clergé (comme les métropolites Théophile, 1636 - 1648, Théodose, 1668–1672 et 1679–1708, ou Anthime d'Ibérie, 1708–1716), ou de la noblesse (comme Udriste Năsturel, ~1596–~1658).

D'autre part, l'analyse des représentations héraldiques a permis la conclusion qu'il s'agit de l'*aquila valachica*. Ça veut dire que pour la Valachie aussi l'oiseau héraldique à l'origine était sans aucun doute l'*aigle*, un aigle noir, devenu doré *(chrysaetos)* dans la première moitié du XVe siècle. L'aigle figure aussi sur la pierre tombale de Zamfira (+1580), fille de Moïse, voévode de la Valachie (1529–1530), tandis que le corbeau est sans équivoque l'oiseau qui fait sa parution sur les emblèmes héraldiques du même pays au XVIe et dans la première moitié du XVIIe siècle.

Les recherches plus anciennes, qui ont essayé de faire lumière autour de ce sujet, sont arrivées à la conclusion qu'il s'agit en fait d'une forme hybride, dont l'apparition pourrait s'expliquer aussi par la manière maladroite des maîtres ou artisans locaux de représenter l'aigle comme un corbeau, manière qui, ajoutée à la couleur noire de cet aigle, aurait faciliter le glissement de l'oiseau vers la physionomie du corbeau[40]. La récupération de la tradition byzantine, accélérée dns la seconde moitié du XVIIe siècle et mise en étroite liaison avec "les grandes familles byzantines et l'idée byzantine", d'après un titre révélateur de N. Iorga, a été accompagnée par les représentations de plus en plus poussées de l'aigle bicéphale de Byzance, d'où la famille des Cantacuzènes se réclamait et se tirait réellement l'origine[41]. Il s'agit d'un véritable emblème intégré, aigle-et-corbeau, qui a déjà fait sa parution sur le sceau et les médailles de Mihnea III (1658–1659).

Un grand pas en avant est à constater avec la page dédicatoire du "Časlov" ou "Livre d'heures", traduit par le métropolite Anthime de l'Ibérie et publié à Târgoviște en 1715, au temps du règne d'un autre Cantacuzène, Étienne (Ştefan), où la représentation de l'emblème de celui-ci prouve la reprise de la formule d'intégration

---

[39] *Ibidem*, p. 109 (dans la dédication adressée par Udriște Năsturel à Matei Basarab dans *Pravila de la Govora*, 1640).

[40] Dan Cernovodeanu, *Ştiinţa şi arta heraldică în România*, Bucureşti, 1977, p. 48-49; Răzvan Theodorescu, *În jurul "despoţiei" lui Mircea cel Bătrân*, dans Idem, "Itinerarii medievale", Bucureşti, 1979 (étude rééditée dans Idem, "Roumains et Balkaniques dans la civilisation sud-est européenne", Bucarest, 1999, p. 253-267, sous le titre *Autour de la "despoteia" de Mircea l'Ancien)*, p. 134-154, ici p. 154, n. 83, parle aussi d'une certaine inabilité des artisans quant à la façon de représenter l'oiseau héraldique, dont la physionomie pourrait donner lieu aux diverses interprétations.

[41] C'est le cas de Şerban Cantacuzène (1678–1688), dont les représentations héraldiques sont "une véritable métaphore des ambitions impériales du prince", par "l'aigle bicéphale qui porte au coeur le traditionnel corbeau valaque" (Dan Ionescu, *Şerban Cantacuzène et la restauration byzantine*, "Études byzantines et post-byzantines", I, Bucarest, 1979, p. 239-267, ici p. 243).

héraldique du corbeau mis au centre de l'aigle bicéphale, représentation témoignée, entre autres, dans le monastère de la Dormition (ou de l'Assomption) de la Vierge de Cotroceni, fondation de Serban Cantacuzène, où elle est accompagnée par son explication en vers[42].

À l'aigle bicéphale byzantin s'ajoutait toutefois celui des Habsbourg, et les Cantacuzénes ont bien reçu de la part de l'empereur Léopold Ier (1658-1705) la reconnaissance de leur descendance de l'empereur Jean VI Cantacuzène (1347-1354)[43]. Il ne faut pas oublier aussi le titre de prince du Saint Empire Romain, octroyé par le même Léopold Ier au voévode Constantin Brâncoveanu, en 1695. Dans ces circonstances, il n'est point étrange qu'avec les règnes de Serban Cantacuzène et Constantin Brâncoveanu devienne de plus en plus beau et mieux ciselé sur les armoiries de la Valachie, et pendant l'âge des Phanariotes il revient, peu à peu, à la forme initiale d'aigle[44].

L'imitation a joué donc un certain rôle dans l'expulsion du corbeau par l'aigle sur les armoiries de la Valachie, mais sans que le corbeau ait perdu sa place dans la tradition héraldique du pays. Il est intéressant de relever qu'en Moldavie, pays d'un autre tradition héraldique, la famille philo-polone des Movilă, qui a donné des voévodes à la Moldavie, ainsi qu'à la Valachie, a mis l'aigle blanc de la Pologne dans la partie supérieure d'un sceau[45], tout comme les Cantacuzènes de la Valachie ont mis l'aigle byzantin sur leurs sceaux. Il restera à l'avenir la tâche d'expliquer de façon plus circonstanciée comment le corbeau avait réussi d'écarter l'aigle des armoiries initiales de la Valachie, vers les débuts de cet État.

Sans avoir la prétention de resoudre ce problème, nous nous permettons toutefois d'attirer l'attention sur deux aspects qui pourraient jeter un peu de lumière dans l'obscurité des sources.

---

[42] Dont voici une variante de traduction chez Dan Ionescu, *ét. cit.*, p. 263:

"L'aigle, le Corbeau et la Croix, trois signes merveilleux
Se présentent en hérauts de tes vertus, ô, Maître.
L'aigle est la marque de ta souche impériale,
Le corbeau, lui, t'annonce maître de Valachie,
Et la croix te désigne gardien de la Foi,
Ô, très chrétien Étienne, d'un coeur immaculé".

Dans la partie finale de ces vers, on reconnaît facilement la spiritualité hésychaste.

[43] À côté de l'emblème de l'aigle impériale, "il che viene autenticato dal Diploma dell'Imperador Leopoldo di gloriosa memoria, allorchè li dichiarò conti del Sagro Romano Imperio" (Anton Maria del Chiaro Fiorentino, *Istoria delle moderne Rivoluzioni della Valachia*, Venise, 1718, p. 124, apud Dan Ionescu, *ét. cit.*, p. 241).

[44] Dan Cernovodeanu, *ouvr. cit.*, p. 50.

[45] Dans un document polonais de 1599 (N. Iorga, *Istoria Românilor*, deuxième éd., vol. V *(Vitejii)*, publié sous les soins de C. Rezachevici, Bucarest, 1998, planche V de la fin du livre).

Le premier aspect, c'est la liaison qu'on pourrait faire entre l'emblème du corbeau et la fameue famille *gens Corvina* de la Transylvanie. D'origine roumaine, cette famille a donné au Royaume de la Hongrie le gouverneur et grand commandant militaire Jean Hunyadi, de même que le fils de celui-ci, le roi Mathia Corvinus (1458-1490). L'historiographie roumaine actuelle a mis en évidence le fait que la famille régnante de la Valachie affichait, même au premier quart du XVIIe siècle, une prétendue descendance *ex Corvina ... regia familia*[46]. Au milieu du même siècle, le *Chresmologion* de Païsios Ligaridis, cité plus haut, a consigné l'existence réelle d'une telle légende en Valachie[47], qui confirme par ailleurs le texte de Bonfinius.

Le second aspect concerne le rôle du corbeau dans cette légende, ainsi que dans le symbolisme chrétien du Moyen Âge. Ce rôle présente un côté négatif, c'est à dire manque de piété, impureté, impudence, côté existant aussi dans la légende transmise par Ligaridis, où il vole l'anneau de la mère du vlaque Munteanu, tout comme dans la légende sur la fondation de l'ancienne colonie de Byzance, où il volait un morceau de la viande offerte pour la cérémonie païenne du sacrifice[48].

Plus importante encore nous semble le côté positif de ce rôle, développé par la tradition chrétienne: dans cette tradition, le rôle joué par le corbeau est identique à celui qui est réservé à l'aigle, en tant que réalisateur ou exécuteur de l'ordre voulu par Dieu. Les corbeaux apportent du pain et de la viande au prophète Élie dans le désert (L'Ancien Testament, Livre I des Rois, 17, 6), et plus tard, après l'apparition du christianisme, le même oiseau apporte du pain aux Pères du désert, tels que Saint Antoine (250-356). Ses capacités de dévoiler la sainteté se développent puis dans l'hagiographie occidentale et le rapprochent encore une fois de l'aigle. C'est le cas avec les Vies des Saints Benoît, Boniface ou Oswald. Le cadavre de St. Meinrad a pu être trouvé grâce à ses deux corbeaux, qu'il avait réussi d'apprivoiser. Jeté sur le champ pour être mangé par les fauves, le cadavre de St. Vincent d'Espagne, martyre de la dernière grande persécution, a été défendu par un grand et fort corbeau[49], dont le rôle est similaire à celui de l'aigle de la Vie d'Adalbert de Prague.

*

[46] Şt. Andreescu, *Radu Mihnea Corvin, domn al Moldovei şi Ţării Româneşti*, în Idem, "Restitutio Daciae", vol. II, Bucarest, 1989, p. 35-84, ici p. 42 şi 53.

[47] Racontée par Ligaridis à la p. 51 du CBGr 386, la valeur de cette légende a été soulignée pour la première fois par D. Russo, *Studii şi critice*, Bucureşti, 1910, p. 96.

[48] D. Russo, *ouvr. cit.*, p. 96-97.

[49] *Vieţile Sfinţilor*, Bucureşti, Éd. de l'Archevêché Catholique Romain, 1982, I, p. 39; pour les autres exemples, v. Gerd Heinz-Mohr, *ouvr. cit.*, p. 242-243 (s. v. "Rabe").

Symbole de l'empire, de la force et de la souveraineté, l'aigle n'est pas seulement une valeur héraldique, mais aussi un *topos* littéraire que le monde chrétien du Moyen Âge a hérité de l'Antiquité et surtout de l'Empire romain. Au-delà de sa valeur héraldique, en tant que symbole des grands empires du Moyen Âge et de l'époque moderne - celui de Napoléon Bonaparte y compris - l'aigle représente un lieu commun dans la littérature byzantine et latine du Moyen Âge, avec des préférences et des poids spécifiques dans l'historiographie byzantine et l'hagiographie latine de la période.

Situé au "carrefour des empires morts", comme Lucien Romier a dit, lieu privilégié de rencontre entre les deux grandes traditions historiques et culturelles de la civilisation européenne, la byzantine et la latine, le terriroire roumain a connu aussi la présence et l'affrontement des divers aigles impériaux[50], ainsi que la présence de l'aigle blanc de la Pologne.

Plus important que cet aspect nous semble toutefois la confusion perpétrée sur le territoire roumain entre l'aigle et le corbeau en tant que symbole héraldique de la Valachie, confusion qu'on pourrait expliquer à la lumière d'une certaine tradition chrétienne et hagiographique, et dont les origines occidentales nous semblent plus fortes que les impulsions venus de Byzance. Ces-derniers ont renforcé l'aigle bicéphale. Ces remarques mettent une fois de plus en lumière l'intérêt du sujet.

[50] D. Năstase, *Une aigle bicéphale déguisée sur une charte inédite de Michel le Brave (1599)*, tiré à part du "Δελτίον Ἐραλδικῆς καὶ Γενεαλογικῆς Ἑταιρίας Ἑλλάδος", 8, Athènes, 1992, p. 166-176, où on peut trouver aussi la bibliographie antérieure du sujet.

PRESENCES VALAQUES (AROUMAINES) À CORON ET EN MOREE

PETRE Ş. NĂSTUREL

À la mémoire du balkanisant roumain
Victor PAPACOSTEA

C'est à un lettré corfiote, Nicandre de Corcyre (qui s'illustra au XVIe siècle en participant à des missions diplomatiques au service de l'Espagne et de Venise) que l'on doit un témoignage qui, à notre connaissance, n'a pas encore été commenté. C'est que le récit de ses pérégrinations nous semble renfermer un passage concernant les Valaques du Péloponèse.

Pour pouvoir en tenter l'interprétation, voici d'abord, dans notre traduction du grec, ce qu'il a écrit à ce propos dans le récit concernant l'expédition de reconquête sur les Turcs de la place forte de Coron[1], en 1532, par l'amiral vénitien Andrea Doria, au service de l'empereur Charles Quint:

«Coron était habitée conjointement par une bigarrure de Péloponésiens autochtones et par de ces gens qui, bien que citadins, tirent leur origine lointaine d'ancêtres venus d'Italie, et semblent l'emporter sur le reste des Péloponésiens par leur vivacité d'esprit et leur savoir-faire. Il n'y a pas longtemps que leur ville a été prise par les Turcs; auparavant, elle se trouvait appartenir aux Vénitiens, avec d'autres coins de la Grèce»[2].

C'est, bien entendu, la mention d'une présence à Coron d'éléments urbains se revendiquant d'une ascendance italienne reculée qui a rappelé à notre mémoire

---

[1] Coron - en grec Koroni - se dresse sur un piton de la péninsule de Messénie, sur la côte occidentale du golfe du même nom, vers l'extrémité sud de la route qui vient de Kalamata. La tradition locale en dérive l'appellation de celle de la corneille (*korônè*): voir le *Touristikos Odègos yia tèn Ellada*, I, Athènes, 1962, p. 222 et la carte détaillée de la p. 117. Personnellement, bien que je n'aie jamais contemplé l'endroit *de visu*, je me demande si ce nom ne dérive pas plutôt du substantif *korôni*, (=*saillie, courbe, encorbellement* et *fin, achèvement*: voir *Dict. gr. - fr.* d'A. Bailly), attendu que là se trouve le cap Livadiès, non loin du cap Gallo (l'ancien cap Akritas) et de l'îlot Venetiko. Pour nous, le nom dériverait non pas de celui d'un oiseau, mais de l'aspect physique du site - à l'extrémité de la Messénie - sur lequel fut édifiée la ville fortifiée. Stuart Rossiter, *Griechenland*, (tr. allem. de G. Mergl), Athènes, 1977, p. 383 et carte n° 2, [*Reiseführer Efstatiadis*] ne dit rien de la signification du nom de Coron.

[2] Nicandre de Corcyre, *Voyages*, éd. J. A. de Foucault, Paris, 1962, p. 158-159, § 2. Le chapitre est reproduit par P. Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, vol. II, Vienne, 1975, p. 637-639 (son commentaire, p. 569-570, ne dit mot du passage concernant l'ascendance italienne d'une partie des habitants de Coron).

tel ou tel texte byzantin relatif aux Valaques et à leur origine «romaine» ou italienne. C'est en premier lieu une page de Kekauménos[3], puis une précision donnée par Kinnamos à propos de l'expédition lancée par le basileus Manuel Comnène contre la Hongrie à partir des bouches du Danube en 1166[4]. Vient ensuite une sentence portée par le métropolite de Naupacte Jean Apokaukos dans une affaire de viol (1221)[5]. Et, finalement, tel passage de Laonikos Chalcocondyle mettant en relief, au XVe siècle, les similitudes de langue, port et coutumes des Valaques de Grèce et des Roumains nord-danubiens[6]. Sans plus parler de diverses sources latines et autres qui enrichissent le dossier[7].

Une seule différence - et nous n'aurons garde de la négliger - se laisse observer à la lecture comparée des sources byzantines et ultérieures[8] et de l'examen du témoignage laissé par Nicandre de Corcyre: l'absence, chez ce dernier, de la précision explicite de l'ethnonyme *valaque*. D'aucuns en exciperont sans doute que le silence de notre voyageur à ce propos peut dénoter que cette catégorie d'habitants de Coron mentionnée par lui descendait d'émigrés italiens venus s'installer dans la région à l'époque de la domination franque, et plus particulièrement vénitienne (XIIIe-XVe siècles)[9]. Or Nicandre, montre son biographe, passa plusieurs années dans la Cité des Lagunes - au moins de 1542 à 1547 - et il aurait pu s'informer de plus près de cet élément ethnique mentionné par lui à Coron. On sait, par exemple, qu'il copia en 1543 à Venise, entre autres, un manuscrit de l'*Histoire des Turcs* par Laonikos Chalcocondyle[10], lequel justement parle des Valaques de Grèce et de ceux

---

[3] *Cecaumeni consilia et narrationes*, éd. G. G. Litavrine, Moscou, 1972, p. 252-270 et 280-282. Commentaire P. Ş. Năsturel, «Les Valaques de l'espace byzantin et bulgare jusqu'à la conquête ottomane», dans le volume collectif *Les Aroumains*, Cahier no. 8 du Centre d'étude des civilisations de l'Europe Centrale et du Sud-Est, INALCO, [Paris], 1989, p. 45-78, p. 50-53. (Existe aussi en version roumaine: *Aromânii. Istorie, limbă, destin*, coord. N. Djuvara, Bucarest, 1996. Notre contribution aux p. 50-82).

[4] P. Ş. Năsturel, Valaques, «Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène», *Byzantina*, I, Thessalonique, 1969, p. 169-186.

[5] Idem, dans *Les Aroumains*, *op. cit.*, p. 69. Et surtout du même, «Vlacho-balcanica», dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, XXII, Athènes, p. 231-233.

[6] Laonici Chalcocondylae *Historiarum demonstrationes*, éd. E. Darkó, Budapest, I, 1922, p. 31 et II, 1927, p. 92. Voir aussi, par ex., T. J. Winifrith, *The Vlachs : The History of a Balkan People*, [Londres, 1987], p. 129.

[7] Voir par exemple Năsturel, *op. cit.*, p. 53-57.

[8] Nous songeons aux propos du Turc Evliyâ Çelebi (en 1661) et surtout à ceux d'Athanase Psalidas de Janina sur les «Latins» de Macédoine ou sur les Valaques du Pinde (vers 1803-1808) apud. Năsturel, «Vlacho-balcanica», p. 247.

[9] Voir plus bas n. 30.

[10] Nicandre de Corcyre, *op. cit.*, p. 11-12. L'édition citée plus haut de Darkó n'a utilisé que des photographies de quelques feuillets de ce manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Escorial (ms. *Scorialense* Υ - I - 12): Darkó, *op. cit.*, I, p. 21. A. de Foucault, *éd. cit.*, ne mentionne pas le travail resté classique du savant hongrois.

des contrées du Danube. Maîtrisant le latin, Nicandre aura feuilleté ou parcouru certains des auteurs de la Renaissance ou de son temps qui touchent mot du berceau des Valaques.

C'est pourquoi, la conscience en paix, mais prêt toutefois à faire amende honorable s'il nous était prouvé que nous avons fait fausse route dans l'interprétation du fragment cité de Nicandre, nous n'hésitons pas à considérer que son témoignage sur la présence d'individus d'origine lointainement italienne dans le peuplement de Coron avant 1532 concerne effectivement l'ethnie valaque de Morée.

Une explication de l'émigration à Coron de ces gens que nous considérons Valaques nous est suggérée par la lecture d'un ouvrage du regretté Zakythinos : insolvables envers le fisc et exaspérés par les corvées dues à leurs maîtres, les paysans moréotes préféraient se réfugier en territoire vénitien[11].

La présence valaque à travers la péninsule est du reste bien prouvée. À tel point que certains savants ont avancé que ces Valaques seraient à rapprocher des Tsakoniens[12] et descendraient de ces pâtres qui semèrent un tel désordre au Mont-Athos vers 1105 que l'empereur Alexis Ier Comnène et le patriarche Nicolas III Grammatikos se virent dans l'obligation d'interdire à tout jamais l'accès de la Montagne Sainte aux bergers valaques et à leurs familles, qui déguerpirent alors pour gagner d'autres contrées de l'Empire. Ils furent même accompagnés par des moines qui, refusant de se séparer de leurs amis des deux sexes, préférèrent déserter leurs monastères pour les suivre[13].

Un chercheur grec, Stam. Caratzas, s'est fait le champion de ces Valaques du Péloponèse. Il les considère comme les descendants de ces turbulents éleveurs de moutons. Et il a même dressé une liste de toponymes péloponésiens attestant la présence dispersée de Valaques sur l'ensemble de la Morée par le passé[14].

Notre regretté ami et collaborateur Nicoară Beldiceanu a détecté de son côté des présences valaques à travers cette province à la lumière des registres de recensement des sultans Sélim Ier (1512-1520), Soliman le Magnifique (1520-1566) et Sélim II (1566-1574)[15]. Il a également relevé des témoignages francs remontant au

---

[11] D. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, p. 122.

[12] Stam. C. Caratzas, *Les Tzacones*, Berlin-New York, 1976, p. 118-119, 122-127.

[13] Là-dessus L. Ekonomos, *La vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, Paris, 1918, p. 126 -136; Năsturel, *op. cit.*, p. 65-66 (nous suivons maintenant la chronologie avancée par V. Grumel et J. Darrouzès), *Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*, I, fasc. 2-3, Paris, 1989, p. 433-434, n° 976 [981]; Caratzas, *op. cit., loc. cit.*

[14] Caratzas, *op. cit.*, p. 120-121 et notes 195-197.

[15] N. Beldiceanu, «Însemnări asupra Românilor din Balcani la lumina surselor otomane», *Buletinul Bibliotecii Române*, Freiburg i. Br., XI (XV), 1984, p. 6-9 ou la version française de cette étude «Les

XIIIe siècle. Nous-même nous avons ultérieurement compilé une petite liste de toponymes de ce genre[16]. Tous ces noms montrent la présence indubitable d'éléments valaques dispersés à travers la Morée franque et ottomane. De nos jours, observe Caratzas, le parler des Koutsovalaques (ou Aroumains) ne se fait plus entendre au Péloponèse[17]. Autrement dit, les vlachophones ont fini par être petit à petit absorbés dans la masse de la population grecque qui les a assimilés par suite d'un phénomène démographique normal.

Bien entendu, il serait faux ou tendancieux de s'imaginer que les Valaques pullulaient dans le Péloponèse. Le contraire est vrai. N. Beldiceanu a calculé, à la lumière des *defters* ottomans, que l'élément aroumain au XVIe siècle ne représentait guère que 2% de la population des Balkans[18]. Chiffre très modeste qui n'en exprime pas moins une réalité appartenant à une époque depuis longtemps révolue.

Les Valaques moréotes étaient en fait dispersés à travers la presqu'île, car ils nomadisaient là comme ailleurs en Grèce et dans les Balkans. De ci de là, certaines familles se sédentarisaient. Ainsi, Beldiceanu a dénombré quelque vingt îlots de population valaque au début de la mainmise turque sur le Péloponèse. Par exemple, à Potamia (pour nous, Tripotamia, du côté de Kalavryta)[19] et aux alentours de Léondarion et de Mistra (dans la vallée supérieure de l'Eurotas), à Karitaina (déformation du nom de Gortyne), à Corinthe. La statistique établie par ses soins en fonction de la documentation ottomane relative à la Morée sous Mehmed II lui a permis d'affirmer que les Valaques étaient venus dans la foulée des Albanais et que, prises ensemble, ces deux ethnies atteignaient près de 34% du peuplement total du Péloponèse[20]. J'ai, quant à moi, relevé le nom des deux villages de Vlachokérasia et d'Arvanitokérasia, sur la route de Tripoli à Sparte. J'ignorais alors que Caratzas m'avait précédé en faisant observer lui aussi la proximité entre elles de ces deux localités qui attestent de toute évidence l'origine géographique commune des deux minorités restées toutefois bien distinctes l'une de l'autre et qu'un bon nombre de

---

Roumains des Balkans dans les sources ottomanes», *Revue des études roumaines*, XIX-XX, Paris-Iaşi, 1995-1996 [paru en 2000], p. 14-15 et 19.

[16] Năsturel, *op. cit.*, p. 158-159.

[17] Caratzas, *op. cit.*, p. 121, n. 196.

[18] Beldiceanu, «Les Roumains des Balkans», p. 17.

[19] Même site peut-être que celui dominé par la forteresse de Tripotamos, mentionnée par Zakythinos, *op. cit.*, p. 69; Năsturel, *op. cit.*, p. 59.

[20] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 15. Sur le mouvement ethnique des Albanais à la même époque, voir Peter Topping, «Albanian Settlements in Medieval Greece: Some Venètian Testimonies», dans le recueil édité par Angeliki E. Laïou-Thomadakis, *Charanis Studies. Essays in Honor of Peter Charanis*, Rutgers University Press, 1980, p. 261-271.

kilomètres sépare les deux «Cérisaies» sur le terrain[21]. Vlachokérasia, bourgade aux environs de Mantinée (en Arcadie), conserve encore son nom de nos jours. Mais Arvanitokérasia a été raccourci en Kéraséa, par souci manifeste de la part de l'administration hellénique d'éliminer encore une trace de présence albanaise en Grèce ! Celle des Valaques pouvait être maintenue, le commun prenant le terme dans l'acception moderne de «berger» ...

C'est en Arcadie, ou plus exactement en Gortynie, que j'ai signalé le village de Vlachorapti (ou Vlachorafti selon le phonétisme moderne), c'est-à-dire le «couturier des Valaques» ou «le tailleur d'habits valaques» ainsi que le précise Caratzas, lequel le compare à bon droit à des noms de métiers analogues pratiqués par des Francs comme par des Grecs (Frangorafti, Hellènorafti). Ce savant y voit des noms de familles dérivant d'un nom de métier à l'origine ; nous nous rangeons à son interprétation[22].

Quand on sait de l'étude des recensements ottomans qu'il y avait au Péloponèse une minorité de Valaques sédentaires[23], autrement dit fixés dans certaines localités dûment nommées, comme nous l'avons noté plus haut, le détail fourni par Nicandre de Corcyre que ce groupe de descendants d'ancêtres originaires d'Italie et établis à Coron étaient des citadins (*astykoi*), on saisit mieux la portée de cette information. Lesdits individus s'y étaient stabilisés à un moment donné. Le fait mérite d'être pris en considération, car il permet de mieux saisir les péripéties et les transformations survenues dans l'existence d'éléments issus probablement des pâtres valaques de la chaîne du Taygète et de la plaine de Messénie.

Les Valaques du Péloponèse avaient leur propre hiérarchie. Zakythinos rappelle que le futur et dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue, alors despote de Morée, s'empara, au lendemain du désastre chrétien de Varna (1444), de la quasi-totalité de la Grèce. Albanais et Valaques du Pinde se rangèrent, dit-il, sous sa suzeraineté, avec pour gouverneur un chef valaque[24]. Sans doute, ceux du Taygète auront-ils adopté même attitude. De son côté, Beldiceanu a relevé l'existence au XVIe siècle, donc sous le pouvoir ottoman, d'un certain Qodja Yorgi

---

[21] Caratzas, *op. cit.*, p. 120-121 et 196; Năsturel, *op. cit.*, p. 59.

[22] Năsturel, *op. cit.*, *loc. cit.*; voir Caratzas, *op. cit.*, loc. cit. Nous ne saurions passer sous silence un fait religieux qui semble nous éclairer sur l'origine possible des Valaques de Vlachorapti. Le culte d'un saint thessalien, Nicolas de Vounaini, bien attesté dans la ville de Tirnovos de Thesslie, au XVIe s. par le nom de l'église de Vlachonikolas du quartier valaque, se trouve pratiqué justement dans la bourgade péloponésienne de Vlachrapti! Ne peut-on penser que des émigrants aroumains de Thessalie auront implanté en Arcadie cette vénération de leur martyr local? (sources: Năsturel dans *Les Aroumains*, p. 72).

[23] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 12.

[24] D. Zakythinos, *op. cit.*, p. 231.

titré *župan* (jupan) à Aspralunka (région de Karitaina). Et aussi, dans la région d'Argos, un village dénommé *Luqa župano*. À juste titre, il estime que cette localité devait porter le nom de son chef clanique, à l'instar des communautés albanaises de Morée qui donnaient à leurs bourgades le nom de leurs chefs coutumiers[25]. Le jupan Luca se sera appelé Luc (Lucas), alors que le jupan Qodja Yorgi pourrait répondre, à notre avis, à Cocea Yorgos (Georges)[26].

Certes, d'aucuns continueront à s'étonner que, dans ce cas, Nicandre n'ait point parlé des Valaques, alors que le chapitre considéré mentionne les Grecs (Hellènes) et aussi les Albanais; mais, désireux qu'il était de respecter le purisme de sa plume, il ne lui convenait guère de répéter tour à tour que le terme provenait de la langue vernaculaire. Déjà, il mentionne près de Coron le village «vulgairement» appelé Livadion (l'actuel Livadi) en s'excusant en quelque sorte de faire usage de ce mot propre au parler local, comme le précise l'adverbe *epichôriôs*. Après quoi on remarque une autre tournure quasiment analogue pour faire agréer du lecteur le nom de Pétalèdion donné, dit-il, par «les gens de la contrée» (*perioikoi*) à l'antique ville «célèbre et brillante» de Messène[27].

Il eût été stylistiquement malsonnant de commettre une troisième entorse à l'élégance pour excuser ensuite l'emploi ambigu du mot médiéval et étranger «Valaques», autrement dit «Romans d'Orient», mais aussi «bergers». Bref, on ne saurait reprocher à Nicandre de ne pas avoir été plus explicite quand il a rappelé la présence à Coron d'un élément citadin, peut-être déjà grécisé, mais qui se revendiquait encore de lointaines racines italiennes. Le commerce des Vénitiens avec la Messénie et avec Coron aura signalé à l'esprit de certains des ressemblances de langue entre ces Valaques et les citoyens de la Sérénissime.

Notre exposé avalise, à notre avis, l'éventualité proposée ici que, parmi les habitants de Coron, il se rencontrait aussi un pourcentage quelconque de Valaques ou Aroumains fixés sur place depuis quelques générations, attirés par les possibilités économiques que leur offrait la cité moréote. La région de Coron, la Messénie, se remarquait pour sa plaine fertile, les cultures de ses vallées, ses fruits, ses vignes, ses oliviers, selon la remarque de Cyriaque d'Ancône qui l'admira en 1447[28]. Les registres (*defters*) encore inédits du fisc ottoman conservés aux Archives d'Istanbul

---

[25] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 19; Năsturel, *op. cit*, p. 62.

[26] Des Valaques faisaient certainement partie de l'aristocratie terrienne du Péloponèse byzantin: Zakythinos, *op. cit.*, vol. II, (*Vie et institutions*), Athènes, 1963, p. 216 signale, à Patras, une famille Vlachopoulos. Le nom n'est pas sans nous rappeler fortuitement l'existence d'une «église de Vlachopoulos» à Constantinople. Mais rien ne nous autorise à la rattacher à un fondateur d'origine valaque du Péloponèse: Năsturel, «Les Valaques», p. 72-73.

[27] Nicandre de Corcyre, *éd. cit.*, p. 158.

[28] Zakythinos, *op. cit.*, p. 229, n. 4.

pourront très probablement éclairer un jour des détails du peuplement de cette ville[29], vénitienne depuis le XIIIe siècle, qui finit par capituler devant les Turcs le 8 août 1500. Reprise pour Charles Quint par l'amiral Doria en 1532 et bientôt soumise à un blocus ottoman de janvier à juin 1533 environ, Coron fut rétrocédée au sultan le Ier avril 1534[30].

Paris, 31 mars 2001

[29] Je tiens de feu mon ami Beldiceanu qu'il avait découvert à Istanbul un nouveau registre de recensement dressé sous Sélim (Ier ou IIe, je ne sais plus), où figurent encore des Valaques du Péloponèse. Il espérait commenter cette source inédite avec moi. La maladie, puis sa mort, ont réduit à néant ce projet.

[30] La Morée avait été conquise entre 1205-1207 par Guillaume de Champlitte et Geoffroi de Villehardouin. En 1247 Venise reçut de Guillaume de Champlitte l'hommage féodal pour Coron et Modon, avant d'en être délogée par les Turcs en 1500: L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, [1929], 305-306; G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, trad. J. Gouillard, Paris, 1969, p. 582-583; P. Schreiner, *op. cit.*, II, p. 569-570; Halil Inalčik, *Imperiul otoman. Epoca clasică (1300-1600)*, trad. roum. par M. Maxim et D. Prodan, Bucarest, 1996, p. 71-76, 82,399. Voir également *Grèce* [Les Guides Bleus sous la direction de F. Ambrière], Paris, 1956, p. 576; St. Rossiter, *op. cit.*, p. 383. D. Jacoby, *Les Etats latins en Romanie: Phénomènes sociaux et économiques (1204–1350)*, dans XVeme Congrès International d'Études Byzantines. Rapports et Co-rapports, Athènes, 1976, mentionne en passant un peuplement *italien* à Coron (p. 20 et 22), soit, *grosso modo*, une douzaine environ dans chacune de ces deux places (voir aussi, p. 41, le cas d'un vilain qui établit un testament à Coron avec l'assentiment des châtelains de Coron et Modon). Concernant les *astykoi* enregistrés à Coron par Nicandre de Corcyre, nous tenons à bien préciser ici que nous entendons le terme au sens d'habitants, de citadins, acception que *burgenesis* prend fréquemment, nous dit Jacoby, en latin médiéval, *op. cit.*, p. 46-47, note 270 et qu'il faut se garder de confondre avec le terme de bourgeois. On observera encore que le mémoire de D. Jacoby porte uniquement sur la populations latine implantée aant 1350 en Roumanie, ainsi que sur celle "autochtone, grecque ou slave" de Morée, sans toucher le moindre mot des petites minorités, l'albanaise et la valaque, les pricipales consistant en paysans et en citadins (p. 23). Jacoby remarque que les chefs des populations allogènes (par exemple les Méligues slaves du Taygète) sont parfois désignés comme archontes (p. 5). Relevons encore (d'après Jacoby, *Les "Assises de Romanie" et le droit vénitien dans les colonies vénitiennes*, t. à p. du volume Venezia e il Levante fino al sec. XV, Florence, 1973, p. 349) que les territoires de Coron et de Modon avaient été occupés par Venise dès 1207.

REVER BYZANCE. LE DESSEIN DU PRINCE PIERRE RAREŞ DE MOLDAVIE POUR LIBERER CONSTANTINOPLE*

DAN IOAN MUREŞAN

À M. Petre Ş. Năsturel, à la veille du 78e anniversaire de sa naissance

La principauté de Moldavie était devenue à la fin du long règne d'Étienne le Grand (1457-1504) un État vassal de l'Empire ottoman; mais une politique d'équilibre encouragée par le royaume de la Hongrie l'aida à maintenir une large autonomie sous Bogdan le Borgne (1504-1517) et son fils Étienne le Jeune (1517-1527). Pourtant la défaite catégorique et la mort du roi hongrois à Mohàcs (1526) rendirent l'initiative à l'Empire ottoman. Durant tout le règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), les armées ottomanes sont en permanente offensive dans la direction Belgrade - Bude - Vienne. C'est dans ce contexte particulièrement difficile que se place l'avènement de Pierre Rareş au trône moldave (le 20 janvier 1527). Fils illégitime d'Étienne le Grand, âgé de 45 ans, il avait été marchand de poisson en gros avant d'être élu, à l'âge de 45 ans, par le Conseil du Pays et sacré par le métropolite de Suceava Théoctiste II. À peine installé, il se mêla des affaires transylvaines, où combattaient les adeptes des deux nouveaux rois hongrois: l'archiduc Ferdinand, frère de Charles Quint, et le voïvode de Transylvanie Jean Zápolya. Profitant d'une demande du sultan de soutenir Zápolya, Pierre envoya son armée au-delà des Carpates, écrasant à Feldioara les troupes de Ferdinand (le 22 juin 1529). En peu de temps il s'assura l'hégémonie dans la moitié de l'est de la Transylvanie. En 1530 il épousa la princesse serbe Hélène Branković, la fille du despote Jean, apparentée aux derniers despotes de Serbie et aux Cantacuzènes. La même année, le prince de Valachie Vlad le Noyé devenait le beau-fils de Pierre. Dominant de cette manière par nombre de ficelles l'espace roumain tout entier, le prince moldave se trouvait en 1531 à l'apogée de son pouvoir.

Il a eu alors l'idée malheureuse de vouloir récupérer la Pocutie, région du sud du royaume de Pologne peuplée de Ruthènes et Roumains orthodoxes et ayant appartenu à la Moldavie par intermittences. Mais, le 22 août 1531, une petite armée

---

* Cette étude représente un tiers de l'ensemble de notre mémoire de D. E. A. soutenu en juin 2000 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris. Nous profitons de l'occasion pour remercier MM. Alain Boureau, notre directeur de thèse, Matei Cazacu et Petre Ş. Năsturel (l'ordre n'est qu'alphabétique) qui ont orienté et surveillé le développement de nos recherches pas à pas. Nous assumons, certes, toutes les erreurs éventuelles.

polonaise infligeait à Pierre Rareş une cuisante défaite à Obertyn. Le conflit de frontière avec les Polonais continuera, érodant les forces et la position internationale du prince moldave. Pierre fait, sans le vouloir, se coaliser contre lui Pologne et Empire ottoman. Ses contacts avec la Moscovie étaient trop éloignés pour devenir efficaces. Pour s'en sortir, il s'orienta vers les Habsbourgs, ses envoyés gagnant même la cour de Charles Quint. Un grand dessein de révolte de tous les chrétiens des Balkans contre les Turcs se profilait aussi à son esprit. En 1538 il se fit beaucoup d'espoirs à l'occasion de l'entente signée à Oradea entre les deux rois rivaux de Hongrie, réconciliation visant la croisade préconisée.

Une énorme armée ottomane forte de 150000 combattants, Soliman le Magnifique à sa tête, frappa alors d'une manière foudroyante la Moldavie. Les Polonais descendirent du nord, les Tatares de l'est, les Valaques, entraînés par le sultan, du sud et la Moldavie fut noyée et mise à sac par les envahisseurs qui firent main basse sur le trésor même du prince. Trahi ou abandonné par les siens, Pierre se réfugia dans son château de Transylvanie, à Ciceu, où il trouva son épouse et ses deux enfants, Élias (Iliaş) et Étienne. Menacé d'être extradé par Zápolya, le prince en exil prit la décision risquée d'aller à Constantinople pour recouvrer son trône de la part de son adversaire, le sultan. Il réussit en effet à faire l'impossible et en 1541 il rentra en Moldavie comme prince, investi cette fois-ci directement par le sultan. Le pays avait souffert entre temps non seulement suite aux conséquences dévastatrices de l'invasion, mais aussi à un nouvel amoindrissement du territoire par l'annexion du Bugeak et de Tighina à l'Empire ottoman. Ensuite deux princes s'étaient succédés, Étienne V la Sauterelle (1538-1540), qui mourut assassiné, et Alexandre Cornea (1540-1541), qui fut exécuté par Pierre à sa rentrée. Le second règne de Pierre se consume entre de nouvelles expéditions en Transylvanie et un autre plan de croisade, avec le prince électeur Joachim de Brandebourg comme commandant en chef, dont l'armée sera vaincue à Bude (1542). Après sa mort, ce sont ses fils qui lui ont succédé: Elias II (1546-1551) et Étienne VI Rareş (1551-1552). La vie de ce personnage haut en couleur est donc une chaîne de bouleversements spectaculaires: il devient comme par hasard de marchand, prince de Moldavie. Menant une politique extérieure pleine de prouesse, il arrive à s'attirer la haine de tous ses voisins qui le chassent de son pays en lui infligeant l'humiliation de l'exil. En tant qu'exilé et persécuté, il s'est avéré un coriace, trouvant les ressources de revenir sur le trône de son père avec le soutien de son ennemi juré, le Magnifique sultan ottoman. Caractère puissant et téméraire, il a commis beaucoup d'erreurs politiques et militaires à cause de sa nature intempestive. Pour autant, il a su survivre et remporter. Dans la mémoire collective des Moldaves il est resté comme un prince juste et brave. Personnage typique de la Renaissance, il a offert à son pays une de

ses dernières pages de gloire. Par l'activité artistique qu'il a patronnée, son nom reste attaché aux fameux monastères du nord de la Moldavie dont les églises sont peintes à l'extérieur[1].

Le Syntagma *de Matthieu Blastarès, le chroniqueur Macaire et Dobrovăţ*

Le premier monastère que Rareş fait peindre à Dobrovăţ, dernière des fondations de son père (1503-1504), n'était pas encore pourvu de vastes ensembles décorés extérieurement comme ceux qui vont suivre après 1529. Pourtant, le programme iconographique y déployé est l'affirmation frappante de l'idéologie politique qui va marquer tout son règne. Même s'il a été maintes fois analysé auparavant, ce programme mérite encore un regard, averti maintenant par le fait que son auteur soit l'hiéromoine Macaire[2]. Or, ce personnage n'est pas seulement celui qui commençait en 1530 à écrire la chronique officielle du règne de Rareş, mais toujours celui qui, évêque d'un âge vénérable, rédigera une copie hors pair semblable du fameux code byzantin, le *Syntagma* de Matthieu Blastarès. Si on essaie de voir et interroger ensemble tous ces documents, comme leur auteur les a eus à l'esprit, ils révèlent encore plus que pris séparément.

Avant de poursuivre l'analyse de l'activité de Macaire, nous nous permettons de faire, en rapport avec sa curiosité juridique, une digression par mode de parenthèse sur ce code de Blastarès. C'est à Thessalonique, ville en plein essor au XIVe siècle, que le *Syntagma* vit le jour. Pour aider les gens d'Église, chargés par la réforme d'Andronic III de 1329 de rendre la justice à la place d'une administration qui n'arrivait plus à contrôler le territoire de l'État, le moine Matthieu Blastarès mit en place, en 1335, un instrument d'une efficacité particulière: un résumé à la fois du droit canon et du droit civil. Ce moine peut être rangé, dans les disputes qui foisonnent dans le Byzance crépusculaire, aux côtés des hésychastes, car il est aussi l'auteur de deux traités palamites restés encore inédits, *De la grâce divine ou de la lumière divine* et *Qui sont les vrais hérétiques?*. La date de sa mort se situe vraisemblablement vers 1348-1350[3]. Son *Syntagma* commence avec une longue

---

[1] Voir les dernières monographies que les historiens roumains ont consacrées à ce sujet: L. Şimanschi (coord.), *Petru Rareş* Bucarest, 1978; Radu Constantinescu, *Moldova şi Transilvania în vremea lui Petru Rareş. Relaţii politice şi militare (1527-1546)*, Bucarest, 1978; Şt. S. GOROVEI, *Petru Rareş (1527-1538; 1541-1546)*, Bucarest, 1982.

[2] S. Ulea, "La peinture extérieure moldave: où, quand et comment est-elle apparue", *Revue roumaine d'histoire*, Bucarest, XXIII, 1984, 4, p. 287-291. Idem, "O surprinzătoare personalitate a Evului Mediu românesc: cronicarul Macarie", *SCIA*, XXXII, 1985, p. 14-43.

[3] Premièrement, son *Syntagma* n'est qu'une de ses œuvres canoniques, parmi lesquels on compte aussi des résumés comme la *Synopsis nomocanonis Joannis Nesteutae*, la *Synopsis Nicetae responsorum ad*

introduction à la foi orthodoxe des Sept conciles œcuméniques et aux sources historiques du droit canon et du droit civil. Ensuite, s'enchaînent vingt-quatre sections, selon les 24 lettres de l'alphabet grec qui les déterminent, sections se divisant en 303 chapitres en tout[4]. Parmi ces chapitres, il y en a quelques-uns que l'on pourrait à juste titre considérer comme ayant une *valeur constitutionnelle*, parce qu'ils portent sur la définition des deux pouvoirs qui se partageaient la domination dans l'État byzantin: le basileus et le patriarche. Il s'agit des chapitres V-VII de la Lettre B, *Peri Basileos* (De Rege), *Pote hò Basileus eis to hagion eiseisi thysiastèrion* (Quando Rex intra septum altaris intrare debet), *Hoti basiléa hubrixein ou deĩ* (Quod non oporteat Regem contumelia afficere) et du chapitre VIII de la lettre P, *Peri Patriarchou* (De Patriarcha); on peut leur ajouter le chapitre IV, *Peri ethon politikon* (De moribus politicis) de la Lettre E, qui décrit la position de ce code à l'égard des coutumes propres aux lieux où il devrait s'appliquer.

---

interrogationes episcopi Constantini, la *Synopsis canonum Nicephori patriarchae*, et le *Ex responsis Joannis episcopi Citri capita viginti quattuor*; on y ajoute encore deux listes des fonctions politiques et ecclésiastiques, *Matthaiou monahoû peri tôn officion tou palatiou tês Konstantinopoleos* et *Matthaiou monahoû peri tôn officion tês Megales Ekklesias*, ainsi qu'un vocabulaire de termes juridiques latins, *Lexeis latinikai*. Deuxièmement, Blastarès s'est occupé de la polémique religieuse contre l'Église romaine: *Eleghos tês planes tôn Latinon* (c. 1342), *La procession du Saint Esprit* (c. 1343) dédié à Guy de Lusignan, oncle de l'empereur et gouverneur de Serrès, et le *Traité sur les azymes*, contre les adversaires des hésychastes (*Contre les disciples de Barlaam* - 1346); certains exégètes lui attribuent même un *Traité contre les Juifs* (c. 1342). Son œuvre hymnographique a fait l'objet du livre de P. B. Paschou, *O Matthaios Blastares kai to hymnographikon ergon tou*, Thessaloniki, 1978. Pour les manuscrits des traités palamites qu'on a cités dans le texte, se référer à J. Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959, p. 413-414. On connaît aussi un *Abrégé de rhétorique* à lui. Finalement, on sait qu'il était aussi un admirateur fervent de saint Jean Climaque, cf. P. B. Paschou, "Agnosta erga tou Blastari", dans *Theologia*, Athena, XLIII, 1972, p. 810-812. Voir sa prosopographie dans E. Trapp (éd.), *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, 2. Fasz., Wien, 1977, p. 80, no. 2808 (où on le traite fautivement d'antipalamite) et des détails chez L. Petit, "Blastarès (Matthieu)", dans *Dictionnaire de théologie catholique*, t. II, col. 916-917; R. Janin, "Blastarès (Mathieu)", dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris, 1937, t. IX, col. 160-161; J. Herman, "Blastarès (Matthieu)", dans *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, 1937, vol. II, col. 920-925; A. Soloviev, "L'œuvre juridique de Mathieu Blastarès", dans *Studi Bizantini e Neoellenici*, Roma, V, 1939, p. 699-707.

[4] Les éditions de référence du *Syntagma* sont: G. Beverige, *Syntagma kata stoicheion ... Syntagma Alphabeticum. Rerum omnium quae in sacris divinisque canonibus comprehenduntur, elaboratur pariter & compositum per minimun ex hieromonachis Matthaeum Blastarem*, publié dans son *Synodikon ...*, Tomus secundus, pars secunda, Oxonii, 1672, p. 1-272; G. A. Ralli et M. Potli, *Matthaiou tou Blastareos, Syntagma kata stoicheion*, Athènes, 1859 (dans le vol. VI de idem, *Syntagma tôn théion kai hiéron kanonon*, Athènes, 1852-1859); J. P. Migne, *Patrologiae Graecae*, t. CXLIV, col. 954-1399 et t. CXLV, col. 9-212 (texte grec de l'éd. Ralli-Potli et texte latin de l'éd. Beverige); N. Ilinskij, *Sintagma Matfeia Vlastarja*, Moscou, 1892 (la trad. russe); S. Novakovic, *Matije Vlastara Sintagmat. Azbu čni zbornik vizantijskih tsrkvenik i državnik zakona i pravila. Slovenski prevod vremena Dušanova*, Beograd, 1907 (éd. du texte slave).

Dans leur essence et le plus souvent dans leur lettre, ces textes puisent à l'*Eisagôgè* (*Epanagôgè*) du patriarche Photius, écrite vers 885-886. Or, cette dernière œuvre a attiré récemment l'attention de Gilbert Dagron, qui nous a restitué son esprit comme jamais auparavant. par manque d'espace pour résumer une si riche analyse, le lecteur est invité à s'attarder sur ce texte pour mieux suivre notre démonstration[5]. Les racines des renversements enregistrés dans la pensée et la pratique juridiques à Byzance au cours des deux derniers siècles de son existence, remontent aux origines de la fondation de l'Empire[6]. Au cours des premiers siècles de son existence, l'Église a modelé ses structures institutionnelles à l'image de l'Empire. C'est par cette voie que l'idéologie hellénistique de *l'empereur-loi vivante*, (*nomos empsychos*) s'est insinué dans la philosophie politique byzantine. Le raisonnement qui la sous-tendait consistait à dire le suivant: le roi est au-dessus des lois, parce qu'il incarne lui-même la loi; et la justice est un produit de la loi; par voie de conséquence le roi devrait aussi être la justice même. C'est ce que nous désignerons comme la *conception charismatique du pouvoir*. Par elle-même, l'Église apportait l'héritage vétéro-testamentaire, qui réservait à Dieu seul la source des lois et de toute la justice. De surcroît, la tradition biblique avait en horreur la divinisation des hommes, fussent-ils empereurs ou rois. L'Église a fondé son indépendance sur la liberté du sacre des évêques, comme seule source du pouvoir ecclésial. Le droit canonique, pour doter l'Église des gardiens de la vérité capables de tenir tête à tout compromis avec le pouvoir de César, interdisait toute immixtion de ce dernier dans les actes qui conféraient la dignité épiscopale et la distribution des circonscriptions ecclésiastiques, en condamnant le recours aux autorités civiles pour la solution des affaires de l'Église. Quant à l'appel qu'elle lança à l'autorité impériale pour organiser les Conciles Oecuméniques, l'Église n'a vu qu'un moyen de donner, par l'appareil d'État, une envergure universelle effective aux décisions conciliaires, sans en faire découler le moindre droit sacerdotal pour les empereurs. Du point de vue de l'Église, c'était la théorie de la symphonie des deux pouvoirs qui devait régner à Byzance. Elle voyait dans le sacerdoce et la royauté deux fonctions de la *politeia* indépendantes et égales en droit, qui ne devraient pas être subordonnées l'une à l'autre, mais coordonnées à effet d'harmoniser leurs domaines spécifiques d'action. Par conséquent, les saints canons, cette législation du *Christ-loi vivante*, devaient régir les deux pouvoirs. Et, en théorie au moins, la symphonie proposée par l'Église fut décrétée idéologie officielle de l'Empire, depuis la VIe

[5] G. Dagron, *Empereur et prêtre. Etude sur le "césaropapisme" byzantin*, p. 233-242.

[6] Francis Dvornik, *Early Christian and Byzantine Political Philosophy. Origins and Background*, 2 vols., Washington D. C., 1966; Troicki, Sergueï, "Théocratie ou césaropapisme", *Messager de l'Exarcat du Patriarche Russe en Europe Occidentale*, Paris, V, 1954, 19, p. 165-177.

Novelle de Justinien. En revanche, en pratique, ce fut le "césaropapisme" impliqué par l'idéologie de l'empereur-loi vivante qui prédomina souvent, surtout à l'époque de l'iconoclasme et, en sourdine, à l'apogée du pouvoir des Macédoniens. Or, dans son *Eisagôgè*, Photius s'est montré déterminé à en finir du point de vue légal avec ces prétentions impériales. "Première surprisé: l'empereur est défini comme une «autorité légitime» (*ennomos épistasia*), contrairement à la tradition hellénistique et romaine qui le déclare «au-dessus des lois», lui-même «loi vivante», et ne se soumettant aux lois que de propos délibéré. De cette dialectique habituelle du pouvoir absolu et de la vertu contraignante, de l'empereur *nomos empsychos* et de la *basiléia ennomos*, le rédacteur du titre II ne retient qu'un terme, et contredit ainsi une rhétorique figée par des siècles d'usage, dont l'expression juridique est reprise dans la codification macédonienne"[7]. C'est justement cette *conception juridique du pouvoir* que Blastarès recueille dans le *Syntagma*, en la respectant au pied de la lettre, pour donner un fondement non seulement au pouvoir byzantin, mais aussi à ceux des États du Sud-Est européen qui s'en sont servi comme code juridique. "On comprend l'arrière-pensée cachée derrière le titre II en lisant le titre III, dans le premier article duquel le patriarche est défini comme une «image incarnée et vivante du Christ, qui, par ses actes et ses paroles, exprime la vérité (*eikôn zôsa Christou kai empsychos, di'ergôn kai logôn charaktèrizousa tèn alèthéian*)». La formulation est originale, mais tous les mots sont codés; le verbe *charaktèrizein* vient de la querelle iconoclaste où il souligne la relation très puissante qui existe entre l'image et son modèle; *empsychos* appartient, comme nous l'avons vu, à la rhétorique et à l'idéologie impériales. Tout ce que le patriarche gagne, il le vole à l'empereur. À l'empereur traditionnellement appelé (...) «imitateur du Christ» se substitue un patriarche image du Christ, à l'empereur loi vivante un patriarche vérité vivante (...) À l'idée, condamnée dans la personne de Léon III, d'un empereur-prêtre succéderait l'évocation prudente mais limpide d'un patriarche-empereur ou du moins d'un sacerdoce suprême à qui reviendraient les attributs de la souveraineté. S'il est l'image vivante du Christ, le patriarche participe comme lui aux deux pouvoirs. Il est un nouveau Moïse et un nouveau Melchisédech"8. Le patriarche de Constantinople devenait le seul

---

[7] G. Dagron, *op.cit.*, p. 237. Dans l'édition grecque G. A. Ralli et M. Potli, p. 123: "*Basileus estis ennomos epistasia, koinon agathon pâsi toîs hupekoois*"; dans l'édition latine G. Beveridge, p. 43 (*P. G.*, CXLIV, c. 1110-1111): "*Rex est, legitima prefectura; omnium subditorum commune bonum*"; dans l'édition slave S. Novakovic, p. 127: "*Car' jest' zakonnoje prědstatelstvo, obšte blago văsem' poslušnikom'*".

[8] G. Dagron, *op. cit.*, p.237-238. Le texte de l'*Eisagogue* est repris par Blastarès avec de petites différences: l'édition grecque G. A. Ralli et M. Potli, p. 428: "*Patriarches estin eikon zôsa Christoû, kai empsychos, di ergon kai logon en autô zographôn tes alétheian*"; dans la traduction latine G. Beveridge, p. 219 (*P. G.*, CXLV, c. 107): "*Patriarcha est viva Christi imago spiransque, operibus & sermonibus in semetipso ad vivum depingens*

administrateur de plein droit de la justice, le seul à incarner la loi divine (concept qui commence à s'enchevêtrer étroitement à partir du XIVe siècle avec le *Syntagma* de Blastarès lui-même comme synthèse légitime du droit canonique).

Ce sont les commanditaires du *Syntagma*, les patriarches hésychastes du XIVe siècle, qui ont promu de leur plein gré l'œuvre de Blastarès en tant que "official statement of Byzantine political ideology"[9], en ressuscitant l'esprit de Photius à une époque plus favorable à son épanouissement. En 1342, le *Syntagma* a été traduit en slavon, pour permettre de propager cette conception juridique du pouvoir dans le monde slavophone, où l'Empire serbe d'Étienne Dušan (roi de 1331 à 1346, empereur de 1346 à 1355) mettait en question non seulement l'empereur, mais aussi la position du patriarche, en se faisant couronner par les patriarches bulgare et serbe et par l'archevêque d'Ohrid et en élaborant son *Codex Tripartitus*, reçu aussi en Bulgarie, qui neutralisait les principes du *Syntagma* venu de Constantinople. La conception charismatique du pouvoir, pour ainsi dire «classique», remise en question à Byzance, était renouvelée dans les États concurrents[10]. Mais la dissolution de l'Empire serbe et la réconciliation des deux Églises ont consacré la victoire des principes du *Syntagma*. Ce n'est donc pas par hasard que les plus anciens manuscrits du *Syntagma* qu'on peut trouver en Serbie, ceux des monastères hésychastes de Peć et de Dečani, datent de 1380, lorsqu'en Bulgarie nous avons le manuscrit de 1370-1390. Le troisième quart du XIVe siècle a été la période de gestation pour le prestige du *Syntagma*, avant qu'il ne devienne, pour presque deux siècles, la synthèse par excellence de ce qu'on dénommait à l'époque *la Loi divine*. En faisant allusion à «la Loi divine», les sources ne la sentaient pas comme désignant uniquement la Sainte Écriture. *Il s'agissait en l'occurrence du droit appliqué par la Grande Église du Christ de Constantinople, par le biais de son code juridique officiel*[11].

---

veritatem"; dans l'édition slave de S. Novakovic, p. 453: "*Patriarh' jest' obraz' živ' Christov' i oduševljen' dělesi i slovesi v' sebě živopisuje istinu*".

[9] J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia. A Study of Byzantino-Russian relations in the fourteenth century*, London-New York, 1981, p. 117.

[10] Pour le conflit entre les deux idéologies représentées par les deux codes des lois, voir Sergueï Troicki, "Crkvenopoliticka idéologija svetosavske Krmčije i Vlastareve Sintagme", dans *Glas Srpske Akademie Nauka*, CCXII/2, 1953, p. 155-206 et R. Mihalcic, "L'État serbe et l'universalisme de la seconde Rome", dans *Roma, Constantinopoli, Mosca. Da Roma alla Terza Roma. Documenti e studi*, Seminario 21 Aprile 1981, Napoli, 1983, p. 375-386; B. Bojovic, *L'Idéologie monarchique dans les hagio-biographies dynastiques dans le Moyen Age serbe*, Pont. Inst. Orient., Roma, 1995, p. 545 sq.

[11] En 1691, le patriarche de Jérusalem Dosithée Notaras exprimait le fond de cette conception, lorsqu'il faisait une remontrance au prince de Valachie Constantin Brâncoveanu dans les termes suivants: «les lois de Dieu ne furent pas promulguées dans les montagnes de la Valachie, ni par les princes de la Valachie, mais bien à Constantinople» (Ch. Papadopoulos, *Dositheos patriarchês Ierosolumôn*, Jérusalem,

Voilà la parenthèse sur le *Syntagma* de Matthieu Blastarès que nous semblait exiger les considérations suivantes. Or, nos recherches nous font croire que le *Syntagma* est arrivé à jouer, pour les deux États féodaux roumains, entre la fin du XIVe et le début du XVIIe siècle, *un rôle constitutionnel*, au sens médiéval du terme[12].

L'argument clé pour notre argumentation est justement la version du *Syntagma* réalisée par l'évêque de Roman Macaire, entre 1556 et 1558, et intitulée *Le grand Code* (Pravila) *des saints Pères oecuméniques*, ré-agencé dans l'ordre des lettres de l'alphabet slavon, à la demande du tsar (*car'*) Jean Alexandre (Lăpuşneanu) de Moldavie. Envoyé par ce dernier à titre de présent (après la mort de Macaire) à Ivan le Terrible, l'ouvrage s'égare en chemin et n'arrive que jusqu'au monastère St. Onuphre de Lvov (aujourd'hui le manuscrit est conservé à Moscou, au Musée historique d'État, fond Barsov, mss. 152)[13]. Notre auteur avait occupé la charge d'higoumène du monastère de Neamţ (*ante* 1523-1531), lieu où ce code était en usage au moins depuis 1474 la *Velikaja Pravila* ("le Grand Code") du monastère de Neamţ, écrit par le hiéromoine Gervais à la demande d'Étienne le Grand et conservé actuellement à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (mss. slave 131). Il n'en reste pas moins qu'une telle tradition ne l'a pas empêché d'être un innovateur en son genre. Blastarès avait agencé, nous l'avons rappelé, la matière de son code selon l'ordre des lettres de l'alphabet grec. La traduction slave gardait toujours la référence au même alphabet, ce qui la rendait - pour les lecteurs qui ne connaissaient pas le grec - difficilement consultable. Ce fut l'idée et le mérite de Macaire de réordonner les articles du *Syntagma* d'après les lettres de l'alphabet slavon, chose qui en facilitait désormais l'utilisation. Le fait qu'il soit le premier à en avoir cette initiative dans toute la tradition manuscrite slavonne de cette œuvre prouve qu'il avait une connaissance consommée de son contenu, et qu'il l'utilisait couramment au point de ressentir comme nécessaire et à être capable d'en donner une réédition plus pratique. Versé dans la matière canonique du *Syntagma*, il ne l'est pas moins dans les conceptions politico-théologiques colportées par ce livre. L'historien qui s'est penché le premier sur ce manuscrit exceptionnel du code de Blastarès (E. Kaluţniacki), l'a considéré issu d'une demande du tsar russe Ivan le Terrible adressée au prince moldave Alexandre Lăpuşneanu, qui aurait fait travailler le grand lettré qu'était

---

1907, p. 44, apud D. Barbu, *Byzance, Rome et les Roumains. Essais sur la production politique de la foi au Moyen Age*, 2ème éd., Bucarest, 1998, p. 84, n. 2).

[12] Pour ce sens du constitutionnalisme médiéval, puisant à la pensée canonique, voir Brian Tierney, *Religion et droit dans le développement de la pensée constitutionnelle*, Paris, 1993. C'est peut-être plus qu'une simple coïncidence qui fait que, à lui seul, le terme grec de *Syntagma* signifie aussi « Constitution » dans son acception moderne.

[13] D. P. Bogdan, "Le *Syntagma* de Blastarès dans la version du chroniqueur roumain Macaire", dans *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, VII, Sofia, 1971, p. 188 sq.

l'évêque. Mais le slavisant roumain G. Mihăilă a eu l'occasion de consulter les notes qui éclairent les circonstances de l'apparition de cette refonte: il s'agit de la dédicace du *Syntagma*, signée par Macaire, adressée à Alexandre Lăpuşneanu[14], et ensuite de la dédicace de ce monarque à Ivan le Terrible[15]. Or, on peut le voir, l'initiative appartient à Macaire, un adepte de l'hésychasme, se trouvant au sommet de sa carrière, après avoir couronné et oint, (lui et non pas le métropolite), le fils de Pierre Rareş et le prédécesseur d'Alexandre Lăpuşneanu, à savoir Étienne Rareş, en 1551. De plus, à ce moment-là, Macaire venait de rentrer d'un voyage diplomatique à Constantinople (1555) où, entre autres résultats, il avait scellé une fois de plus la réconciliation de l'Église moldave avec le Patriarcat, après une éphémère juridiction (c. 1530-1544) de l'archevêché d'Ohrid à l'est des Carpates (voir plus bas)[16]. Ce *Syntagma* était donc écrit pour les besoins internes du pays, pour la mise en pratique de la réforme morale de toute la société moldave. Cette réforme était dans la vision

---

[14] G. Mihăilă, "Sintagma (Pravila) lui Matei Vlastaris şi începuturile lexicografiei slavo-române", dans Idem, *Contribuţii la istoria culturii şi literaturii române vechi*, Bucarest, 1972, p. 261-306, voir p. 282-283; S. Ulea, *op. cit*, p. 33 (nous suivons les corrections de Ulea à la traduction roumaine de Mihăilă): "Je crois que celui qui passe avec l'esprit borné et avec la raison pressée et superficielle sur les choses qu'on trouve dans les écritures inspirées par Dieu et veut (malgré cela) appréhender leur sens, celui-là s'est toujours habitué à récolter les fruits de l'égarement, dont les graves effets augmentent l'obscurcissement de la raison et provoquent la colère ultime de Dieu. Tandis que celui qui s'en occupe, assoiffé et aimant le travail, et ayant l'attention agile, des ailes lui grandissent dans son activité, et dans la partie supérieure de sa raison il appréhende la vision (de Dieu). C'est pourquoi je crois que, d'aucuns s'en rendant compte comme se réveillant du sommeil, ont rappelé au *tsar* cette chose. Et (toi) *tsar Jean Alexandre*, seigneur de tout le pays de Moldavie - ô, ta bonté Seigneur! - avec sagesse et réflexion, dès que tu eus entendu cela, tu m'as appelé, moi l'humble et le dernier des évêques, Macaire de Roman, avec l'accord de celui qui est à notre tête, Monseigneur le métropolite Grégoire, et tu m'as demandé que les lois élaborées et ordonnées par le bienheureux et le sanctifié Matthieu, d'éternelle mémoire, selon les lettres grecques - et qui sont devenues cachées et fermées dans le bulgare et les langues apparentées - et en nous décidant ensemble, moi aussi, selon ma compétence, à harmoniser les choses similaires, à savoir de les ranger selon les lettres qui s'utilisent chez nous. Et ils (prince et métropolite – n. n.) ont jugé bon de laisser cette tâche sur nos épaules, pour offrir à lire facilement les cas (juridiques) et pour que chacun puisse juger les délits avec des mots suffisants. Et qu'on sache que nous en avons décidé cela quand il y avait sept mille années groupées et encore six fois dix groupées et encore quatre cycles que le monde a traversés" (en 7064 à 1556). On se familiarisera avec le style ampoulé *pletenije slovi* (mots entrelacés), cultivé et énormément apprécié à l'époque, dont Macaire fut un des maîtres incontestés. Ce texte se trouve aux (ff. 22b-23b) du manuscrit, *en directe continuation de l'introduction de Matthieu Blastarès* (!).

[15] G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 283-284. "Jean Alexandre, voïvode, de par la grâce de Dieu seigneur (*gospodar'*) de tout le Pays de Moldovalachie, j'ai daigné, Ma Seigneurie, par ma bienveillance, d'un cœur pur et éclairé, et j'ai envoyé ce livre qui s'appelle le Grand Code (*Pravila*) des saints Pères œcuméniques, au knèze orthodoxe et grand tsar de toute la Grande Russie, Ivan Vasiliévitch. L'an 7069 (à 1561), le mois de septembre, le 18". Le texte se trouve à la f. 400v, la dernière du manuscrit. À noter le titre prestigieux sous lequel circulait le *Syntagma* en Moldavie et en Valachie.

[16] A. Pippidi, *Tradiţia politică bizantină în Ţările Române în sécolele XVI-XVIII*, Bucarest, 1983, p. 164.

de Macaire, à l'instar des hésychastes du XIVe siècle, la seule chance pour faire face au danger ottoman qui avait connu son apogée lors de la terrible campagne du sultan Soliman le Magnifique en 1538 (voir plus loin).

Or, ce qui nous intéresse ici c'est le titre dont notre auteur désigne son souverain. À côté des termes voïvode et seigneur (*gospodar'*), il y a deux occurrences du titre de tsar (*car'*). Dans l'historiographie roumaine deux courants d'opinion se sont distingués à ce propos: l'un qui préfère ignorer cette sorte de titres impériaux, en les traitant de formes fossilisées de rhétorique, perpétuées par l'inertie des copistes, sinon de flagorneries[17]. L'autre qui insiste sur le nombre non négligeable

[17] Ce modèle remonte à Nicolae Iorga (*Byzance après Byzance. Continuation de la Vie Byzantine*, Bucarest, éd. I 1935, éd. II 1971, Paris, éd. III, 1992), dont les intuitions ont été rigoureusement systématisées par Valentin Al. Georgescu (*Bizanţul şi instituţiile româneşti până la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Bucarest, 1980), historien du droit roumain, modèle complété et parfait par Andrei Pippidi (*op.cit.*). En prenant comme point de départ le spécifique "pré-national" de la *domnia*, on insiste sur le fait que la structuration du pouvoir de cette institution a été réalisée en faisant appel au système idéologique du "Commonwealth byzantin", surtout par l'intermédiaire de l'Église. Mais en s'y introduisant, la *domnia* ne s'est pas laissée la proie des illusions impériales, en élaborant un message pragmatique du pouvoir conforme à la position réelle des Pays Roumains. Ainsi, V. Al. Georgescu formulait la conclusion suivante: "Si on examine séparément les éléments de structure du pouvoir de la *domnia*, on trouve de nombreuses et importantes références byzantines. Tandis qu'en envisageant la structure globale et dominante de cette institution, l'utilisation des éléments byzantins ne disparaît pas, mais ce qui est frappant c'est l'originalité du processus historique dans sa signification directe et indirecte. À long terme, ce sera la direction nationale du point de vue ethnique et de l'État, c'est-à-dire, une direction non-byzantine. Dans la structuration de la *domnia* roumaine, l'autocratie œcuménique expansionniste du basileus s'est transformée en une position de souverain local indépendant (*domn*), position qui deviendra extérieure à l'Empire. De cette manière, l'empire se vidait de sa signification œcuménique, c'est-à-dire de son essence impériale. En cela consiste le test le plus précieux de l'originalité de la *domnia* (...). L'affirmation laborieuse et ferme de cette originalité, sans lutte ouverte avec le *basileus* et de l'intérieur de l'orthodoxie orientale, de même que la lutte pour préserver leur indépendance au cours du XIVe et XVe siècles avec le compromis final face à l'irrésistible conquête ottomane, conquête arrêtée pourtant au Danube, constitue la signification profonde de toute l'histoire politique et militaire des Roumains" (V. Al. Georgescu, *op. cit.*, p. 45-46).

L'analyse la plus poussée de tous ces éléments de structure du pouvoir de la *domnia* est, sans doute, celle réalisée par Andrei Pippidi (1983, p.17-123). Son livre examine successivement: les titres, le cérémonial aulique, le couronnement, l'onction et la confirmation des évêques. Il continue par la description des symboles de l'autorité princière (de la *domnia*): le sceptre, la croix, l'épée, la lance, la couronne, la chaîne d'or portée autour du cou, le trône, le costume du *domn* et autres emblèmes (effigies monétaires, sceaux des bulles) qui accompagnaient le pouvoir, ainsi que les peines de lèse-majesté qui le défendaient. En définissant par ces éléments la *domnia* comme institution qui personnifie l'État féodal, A. Pippidi présente d'une façon nuancée les rapports entre l'État et l'Église, ainsi que ceux entre l'État et la noblesse (la *boierie*), comme des espaces où se sont situées les limites fluides du pouvoir central. À l'intérieur de la théorie développée par les deux auteurs on souligne la distinction entre l'idéal byzantin et les réalités roumaines se trouvant en contradiction dialectique, contradiction qui finit par l'affirmation inexorable de ces dernières.

de telles occurrences et sur la place tout à fait stratégique de théoriciens de l'idéologie, que les auteurs de ces appellations, comme Macaire en l'occurrence, occupaient[18]. De surcroît, les titres impériaux ne sont jamais employés comme

---

[18] Parallèlement à l'élaboration du premier modèle d'analyse, s'est développée une seconde théorie – non moins redevable à N. Iorga - qui envisage le problème d'une manière différente. Formulée dès 1969 par Petre Ş. Năsturel ("Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains", *Byzantina*, V, 1973, p. 395-413 + 4 pl.; *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIVe siècle à 1654*, dans *Orientalia Christiana Analecta*, 227, Roma, 1986) et par Dumitru Năstase (*Ideea imperială la români şi evoluţia ei în raport cu vechea artă românească*, Athènes, 1972; *L'héritage impérial byzantin dans l'art et l'histoire des pays roumains*, Milan, 1976; *Byzance de l'Église et les Pays Roumains, 1355-1432*, thèse de doctorat, Paris - Sorbonne, 1974; "Le Mont Athos et la politique du patriarcat de Constantinople de 1355 à 1375", dans *Symmeikta* , III, 1979, p.121-177; "L'aigle bicéphale dissimulée dans les armoiries des Pays Roumains. Vers une crypto-héraldique", dans *Roma, Constantinopoli, Mosca. Atti del I Seminario internationale di studi storici «Da Roma alla Terza Roma»* , *Roma, 1981*, Napoli, 1983; "La signification cachée des documents athonites", dans *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* , XXXII/2, Viena, 1982, p. 257-267; "L'idée impériale dans les Pays Roumains et «le crypto-empire chrétien» sous la domination ottomane. État et importance du problème", dans *Symmeikta*, Athènes, 1981, p. 201-251; "Le patronage du Mont Athos au XIIIe siècle", dans *Cyrillomethodianum*, VII, 1983, p. 71-87; "La survie de «l'Empire des Chrétiens» sous la domination ottomane. Aspects idéologiques du problème", dans *Atti del III Seminario internationale di studi storici «Da Roma alla Terza Roma», Roma, 1983*, p. 459-471; "Unité et continuité dans le contenu de recueils manuscrits dits «miscellanées», dans *Cyrillomethodianum*, V, 1981, p. 22-48; "Une chronique byzantine perdue et sa version slavo-roumaine (la Chronique de Tismana, 1411–1413)", dans *Cyrillomethodianum*, IV, 1977, p. 100-171; "Les débuts de la communanté œcuménique du Mont Athos", dans *Symmeikta*, 6 (1985), p. 251-31; "Imperial Claims in the Romanian Principalities from the Fourteeth to the Seventeenth Centuries. New Contributions", dans Lowell Cloucas (ed.), *The Byzantine Legacy in Eastern Europe*, New York, 1988, p. 185-224; "«Necunoscute» ale izvoarelor istoriei româneşti", dans *Anuarul Institutului de Istorie «A. D. Xenopol»*, Jassy , XXX, 1993, p. 483-499; "Coroana împărătească a lui Vasile Lupu", dans *Anuarul Institutului de Istorie «A.D.Xenopol»*, Jassy, XXXI, 1994, p. 43-49; "Considérations nouvelles sur l'idéologie médiévale du pouvoir. L'apport du Byzance et de l'Europe orientale", dans *Rêvue des études roumaines*, XVII-XVIII, 1993; "Ştefan cel Mare împărat", *Studii şi materiale de istorie medie*, Bucarest, XVI, 1998, p. (65-102). En invoquant de nouvelles sources, ce modèle recherche les facettes les plus variées de l'idée impériale chez les Roumains. L'idée fondamentale de ce paradigme est que "les souverains de Valachie et de Moldavie se considéraient voïvodes et *domni* de leurs pays, mais qu'ils estimaient aussi que ces rangs mêmes faisaient d'eux des successeurs des empereurs de Constantinople dont ils prétendaient porter la couronne et diriger l'empire. Selon eux, cet empire continuait donc d'exister, longtemps après sa conquête par les Turcs. Cette prétention s'appuyait sur la doctrine de l'empire en exil élaborée après 1204, lorsque l'empereur même disparut du premier rang de la hiérarchie byzantine des États. Les fragments de l'Empire, se considérant comme héritiers de l'œcuménicité orthodoxe transformée d'une réalité politique en une réalité spirituelle, n'ont pas cessé d'essayer de reconstituer le tout, en s'appropriant parfois même le titre impérial. Le Mont Athos était le symbole de la communauté byzantine et c'est pourquoi la concurrence pour la libération de Constantinople se reflète dans la compétition pour le patronage de ce saint lieu. La même situation s'est rééditée dans la seconde moitié du XIVe siècle, lors de la décadence inévitable de l'Empire et de l'offensive des Turcs Ottomans dans les Balkans. Dans l'une de ses études, D. Năstase (1979) reprend le problème de l'entrée des Pays Roumains dans le concert des États

simples synonymes pour les autres désignations, traditionnelles, de voïvode et de seigneur (en roumain *domn*, du latin *dominus*, la même appellation qu'on emploie pour la Divinité, qu'on préfère souvent traduire, pas si fidèlement, en français, comme *prince*, mais qui est tout à fait l'équivalent de l'anglais *Lord*). En fait, les attributions impériales sont toujours quelque chose de plus, qui surgit *à côté* des autres, pour marquer des nuances supplémentaires, que seuls ces termes auraient pu pleinement exprimer. En effet, ce sont les dimensions de la sphère du contenu de ces vocables qui constituent la mise réelle de la polémique de l'historiographie roumaine. Par la suite, nous nous permettrons d'étayer une hypothèse médiatrice, en nous appuyant sur une analyse de plus près de la tradition juridique des deux États roumains.

Que voulait dire Macaire, en qualifiant Alexandre Lăpuşneanu de «tsar» dans un texte interpolé, c'est-à-dire qui fait corps commun avec le texte de la *Préface*

---

orthodoxes, du point de vue de la croisade byzantine dirigée par le patriarche Philothée. Simultanément avec cette implication apparaissent aussi les premières articulations de l'idée impériale dans la pensée politique roumaine. Après 1453, de tous les États du système byzantin, seules la Valachie, la Moldavie, la Moscovie et la Géorgie conservent leur indépendance. Ceci donne l'occasion à quelques-uns de leurs souverains de formuler pour eux-mêmes une idéologie impériale presque explicite (c'est le cas d'Étienne le Grand, de Neagoe Basarab, et d'Ivan III), dont les éléments se répandent dans les documents écrits et artistiques, que P. Ş. Năsturel et D. Năstase enregistrent consciencieusement. Ce dernier introduit dans sa théorie de la survie de l'"Empire des chrétiens" sous la domination ottomane d'anciennes observations sur l'allure impériale ou même sur certaines prétentions à la couronne byzantine de Despot Vodă, Michel le Brave, Radu Mihnea, Vasile Lupu, Şerban Cantacuzino, Alexandre Ipsilanti etc., qu'il soumet à une ré-interprétation. "Ces prétentions étaient fondées sur une conception précise. En effet, dans une lettre bien connue, le patriarche de Constantinople Antoine IV expliquait vers 1394 -1397 au grand prince de Moscou Basile Ier qu' «il est impossible que les chrétiens aient une Église et pas d'empereur (...) car l'Empire et l'Église sont en grande union et communion et il n'est pas possible de séparer l'un de l'autre». C'est la succession de cet empereur, "romain" de Constantinople, que les voïvodes roumains revendiquaient, au nom de cette conception «pour qu'on ne puisse dire de la religion grecque, comme [on le dit] des Juifs et des Arméniens, qu'elle n'a pas un empereur libre et un empire libre» selon les mots que le lettré russe Ivan Peresvetov attribue à son contemporain Pierre Rareş ..." (1983, p. 466). L'existence d'un tel centre de pouvoir "crypto-impérial" constituait un aspect idéologique fondamental de la résistance des peuples du Sud-Est de l'Europe. "Seulement de cette façon, ayant, c'est-à-dire, de nouveau la conviction d'avoir un «tsar libre», les peuples du Sud-Est européen pouvaient se regrouper autour de l'idée d'une reconquête et donner à toutes les luttes locales un sens tactique, faisant partie d'une stratégie générale commune qui eût comme but de chasser les Turcs de l'ensemble des territoires chrétiens occupés et, en fin de compte, de libérer Constantinople. Naturellement, sur l'Empire chrétien ramené à sa grandeur de jadis devrait régner, dans la capitale libérée, le "tsar" qui avait dirigé la lutte, à côté duquel, affranchie de la captivité, la Grande Église allait retrouver sa vocation initiale" (1972, p. 4-5). Cette théorie ne prend plus en considération l'opposition entre l'idée "nationale" et l'idée impériale, qu'elle voit comme des aspects complémentaires d'un seul problème, qui ne se différencieront qu'après la diffusion de l'idéologie de la Révolution Française dans le Sud-Est de l'Europe.

de Matthieu Blastarès ? Rappelons que dans le *Syntagma* il y a les trois chapitres, V-VII de la Lettre B, qui définissent ce qu'est le tsar: *O car'* (De Rege), *Kogda v'hodit' car' v' svet'i žr't'vnik'* (Quando Rex intra septum altaris intrare debet), *Jako caru ne podobajet' dosazdati* (Quod non oporteat Regem contumelia afficere). Comme nous l'avons déjà montré, il s'agit précisément des textes qui expriment la conception juridique, photienne, du pouvoir. C'est la conception à laquelle Macaire s'est abreuvé dès le début de son ascension ecclésiastique, la conception dont le monastère de Neamț, d'où il provenait, était un des inlassables défenseurs en Moldavie. Il est absolument naturel de supposer qu'il entendait par cela rattacher le *tsar* Alexandre Lăpușneanu à la conception spécifique du *tsar* que le *Syntagma* propageait. *Dans le même texte, sous la même couverture, écrit par la main du même auteur à une période relativement courte, le même mot,* tsar, *ne pouvait avoir que le même sens.* Notre hypothèse est la seule qui se dégage d'une analyse fidèle du texte.

Dans la *Chronique* de Macaire, écrite en trois étapes (1530, 1542, 1551), on rencontre aussi la triple référence aux monarques moldaves comme voïvodes, seigneurs et tsars. Or, Macaire connaissait très bien le code de Blastarès, au moins depuis 1523, lorsqu'il devint higoumène à Neamț, pour réglementer la vie monastique de son couvent. Il tombe alors sous le sens que la définition du tsar qu'il y trouvait habitait déjà son esprit au moins sept ans avant qu'il ne commençât à écrire sa chronique. Ce qui veut dire que les occurrences des titres impériaux n'ont pas dans son ouvrage une fonction littéraire, comme jadis on a pu le croire à tort: dans ce cas, les autres titres qui désignent le pouvoir auraient eu la même fonction rhétorique. Cette conclusion rendrait inintelligible le texte entier. En revanche, le titre de tsar et ses dérivés puisent leur sens directement dans le *Syntagma*, par le biais de l'esprit imbibé de textes anciens de Macaire. Ils n'ont pas une fonction rhétorique, mais ils comportent un sens juridique de poids et précis. Dans la mesure où les choses qui relèvent du droit ont une réalité objective dans un État médiéval, cette sémantique du pouvoir désigne une réalité qu'on a encore à élucider pour la comprendre.

Mais cette tradition ne commence pas avec lui: dans sa *Chronique* il reconnaît lui-même être redevable à la pensée et la personnalité de son père spirituel, Théoctiste II[19], évêque de Roman (1500–1508), puis métropolite de Suceava (1508–1528), "celui qui, pendant son pontificat, oignait les tsars (*carskij pomazatel'*)" et était "le docteur de la Moldavie" et qui "était un homme cultivé hors pair, qui a appris les choses anciennes et les choses nouvelles jusqu'au leur terme", pour reprendre des images du portrait que Macaire lui brosse dans son oeuvre. Théoctiste avait été lui

[19] O. Pecican, "Ideologia puterii centrale în Moldova lui Bogdan cel Orb", dans son recueil intitulé *Troia, Venetia, Roma. Orizont european la începuturile scrisului istoric românesc, sec. XIII-XVII*, Cluj-Napoca, p. 316-331. Voir l'éloge que Macaire a fait de son maître dans P. P. Panaitescu, *Cronicile*, *op. cit.*, p. 81, 95-96.

aussi l'higoumène de Neamț entre 1480-1500, c'est-à-dire à peine six ans après qu'on y eut déposé comme un trésor précieux la copie du *Syntagma* (la *Velikaja Pravila* ("le Grand Code") du monastère de Neamț écrit en 1474. À son tour, Théoctiste II était le fils spirituel du métropolite Théoctiste Ier (1454-1478). Ce fut le premier Théoctiste qui introduisit en Moldavie l'emploi de l'œuvre de Blastarès en slavon[20], durant le règne d'Étienne le Grand, comme instrument d'une réforme de large vision de l'Église du pays, réforme qui en fait un des fondements de l'ordre politico-social à l'est des Carpates et un facteur de décision de premier rang associé au pouvoir monarchique[21]. Il avait été, selon une tradition crédible, un des diacres et des disciples fidèles de Marc Eugénikos - l'opposant acharné à la politique unioniste des empereurs byzantins[22]. Ensuite Théoctiste Ier se rangea aux côtés du patriarche Gennadios Scholarios dans sa politique visant à trouver une solution de continuité pour l'Église orthodoxe, après le double défi de l'échec de la direction unioniste au Concile de Florence et de la disparition de l'Empire chrétien de Constantinople. Le geste du sultan Mahomet II (1451-1481) de reconnaître l'autonomie interne de

---

[20] C'est sur l'initiative du métropolite Théoctiste Ier que l'on a introduit à grande échelle le droit romain en Moldavie à l'époque d'Étienne le Grand. Il est intéressant qu'il avait été institué en tant que métropolite vers 1453-1454 par le patriarche serbe Nicodème, précisément à une époque où le despote Georges Branković patronnait une nouvelle édition du *Syntagma* (le manuscrit du monastère de Krušedol de 1453, au Musée de l'Église mss. 45), sur laquelle voir l'étude de Victor Alexandrov, "The *Syntagma* of Mathew Blastares. Anti-Latin Scholia in the Context of Canon Law of the Orthodox Slaves", M. A. thesis at the Central European University, Budapest, résumé dans *Annual of Medieval Studies at CEU*, VI, 2000, p. 271-272. Installé en Moldavie, Théoctiste fait dominer ce code pendant tout le règne d'Étienne le Grand. On en conserve les copiès suivantes: 1464 - copie moldave du *Syntagma*, signalée dans une note à la fin de la copie de 1475, aujourd'hui disparue; 1474 - la *Velikaja Pravila* du monastère de Neamț, écrite par le hiéromoine Gervais, actuellement à la Bibl. de l'Acad. Roumaine, mss. slave 131; 1474 - la *Pravila* du monastère de Putna, exécutée par le hiéromoine Jacques, aujourd'hui à Moscou, à la Bibl. Ex. "V. I. Lenin", fond 98 Egorov, mss. E 742; 1475-1476 - la *Pravila* copiée en Moldavie, aujourd'hui conservée au monastère de Sucevița, mss. 26 de la bibliothèque de ce couvent; le IVe quart du XVe siècle - la *Pravila* conservée à Cluj-Napoca, à la Bibl. de l'Université "Babeș-Bolyai", mss. 4104, no. inv. D/59; 1495 - la *Pravila* de l'église Saint-Nicolas de Jassy, écrite par le scribe Damien toujours à la demande d'Étienne le Grand. Aujourd'hui à St. Petersbourg, à la Bibl. Saltykov-Scedrin, fond 588 Pogodin, no. 254. Pour la bibliographie, cf. G. Mihăilă, "Sintagma (Pravila) lui Matei Vlastaris", *op. cit.*, p. 261-306; V. Al. Georgescu, *op. cit.*, p.106-109; Ion-Radu Mircea, "Manuscrise necunoscute din vremea lui Ștefan cel Mare", dans *Magazin Istoric*, XIV, 1980, nr. 11 (164), p. 59-61; R. Constantinescu, *Vechiul drept românesc scris. Repertoriul izvoarelor (1340-1640)*, Bucarest, 1984, p. 235-243; Idem, *Manuscrise de origine românească din colecții străine. Repertoriu*, Bucarest, 1986.

[21] La meilleure étude sur Théoctiste Ier, quoique aujourd'hui insuffisante, reste le chapitre dédié à l'Église dans la monographie d'Al. Bpldur, *Ștefan cel Mare (1457-1504). Studiu de istorie socială și politică*, Madrid, 1970, p. 141-155.

[22] P. Ş. Năsturel, *Le Mont Athos*, *op. cit.*, p. 183, n. 25; C. Tsirpanlis, *Marc Eugenicus and the Council of Florence. A Historical Re-evaluation of His Personality*, Thessaloniki, 1974.

l'Église et le statut d'ethnarque, de chef politico-religieux, du patriarche œcuménique sur tous les chrétiens orthodoxes de son empire consacrait en fait à l'intérieur de l'Église le rôle du *Syntagma* comme document juridique officiel du Patriarcat, réalité proclamée par les dizaines de manuscrits grecs datant de cette époque[23]. De sorte que ce document conservait une importance majeure pendant le premier siècle de la Turcocratie, avant d'être concurrencé par le *Nomocanon* de Malaxos (1563). Mais les chapitres du même document qui parlaient du monarque orthodoxe et de ses devoirs trouvaient un objet d'application inattendu au nord du Danube, où survivaient et résistaient d'une manière acharnée à l'expansion ottomane les deux États Roumains. Il n'est pas étonnant de voir que justement après (ou d'une manière synchronique avec) les *Syntagmata* de 1464-1475 patronnés par Étienne le Grand on assiste à la première explosion en Moldavie des titres impériaux. Ainsi, en 1473, deux actes fondateurs s'assortissent pour nous contraindre à accepter l'idée d'un dessein lié au rayonnement de la conception juridique de l'œuvre de Blastarès. Il s'agit d'un manuscrit enluminé d'un *Tetraévangéliaire* - achevé au couvent de Putna, fondation commune du monarque et du métropolite, où il y avait un *Syntagma* au moins à partir de 1474 - manuscrit destiné au monastère de Homor. Il est enluminé d'une représentation votive d'Étienne le Grand agenouillé aux pieds de la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus. Le prince est désigné de la triple terminologie qui deviendra accoutumée au XVIe siècle, "*Blagočistivyi i Hristoljubivyi car' Io Ştefan voevoda gospodar zemli Moldovlahiiskoi*" ("Très pieux et aimant le Christ tsar Io Étienne voïvode, seigneur du pays de Moldovalachie"). Or, ce livre de culte revêtit une très grande importance pour Pierre Rareş, puisque durant tout son exil, de sa fuite de Moldavie en 1538 à son séjour au Constantinople en 1540-1541 et jusqu'à son retour pour reprendre le pouvoir en 1541, le fils d'Étienne le Grand l'emportait partout avec lui comme un précieux talisman qui légitimait ses prétentions au retour sur le trône de son père. Après sa restauration il fit noter dans le même livre que "Dieu et Sa Mère Très-Pure furent miséricordieux envers lui (*gospodina Petra voevoda*) et lui rendirent la couronne de l'empire (*ventsem carstvia*) pour qu'il fût de nouveau seigneur

[23] Sur ce phénomène historique voir Dimitris Apostolopoulos, *Quelques hypothèses pour l'étude des origines de la pensée politique grecque post-byzantine (1453-1484). Le processus de transformation du concept de* bien commun *en rapport avec l'idéologie née après la prise de Constantinople*, thèse de doctorat en sociologie politique à la VIe section de l'École Pratique des Hautes Etudes, Paris, 1976; P. Konortas, *Les rapports juridiques et politiques entre le Patriarcat orthodoxe de Constantinople et l'Administration ottomane de 1453 à 1600 (d'après les documents grecs et ottomans)*. Thèse de 3e cycle, 2 tomes, Université de Paris 1, Paris, (dir. H. Ahrweiler) et Halil Inalcik, "The Status of the Greek Orthodox Patriarchate", *Turcica*, 1991, XXI-XXIII, p. 407-436.

(*gospodar*') du pays de Moldavie et des chrétiens"[24]. La même année 1473, sous la direction de Théoctiste Ier commençait la rédaction de la grande chronique de Moldavie[25], "*Les Annales depuis qu'a commencé, par la grâce de Dieu, le Pays de Moldavie*". Après avoir présenté dans une succincte chronologie, par ailleurs assez inexacte, des premiers princes, de 1359 à 1399, le texte change leur titre à partir d'Alexandre le Bon, et les qualifie de *Moldavstii carie*, "Les tsars moldaves". Ce n'est qu'avec Étienne le Grand que le titre de tsar est attribué personnellement au monarque moldave, en trois occurrences dans cette chronique, au niveau de l'an 1471, et deux fois sous l'an 1475, dans la description de l'entrée triomphale d'Étienne dans sa capitale, après la grande victoire de Vaslui contre les Ottomans. D'une manière significative, le métropolite et la hiérarchie de l'Église sont ceux qui, dans le texte, s'adressent au prince pendant la cérémonie avec la proclamation: "Que vive le tsar!". Or, on se rappelle que, selon le *Syntagma*, le texte de référence pour ces personnages ecclésiastiques, "*Scopus Regi propositus est, vires quas habet clementia tueri et conservare, perditas indefessa cura reparare, easque quas non habet prudentia justisque victoriis et expeditionibus quaerere*"[26]. En remportant cette victoire sur l'armée ottomane, Étienne s'identifiait à la mission que ce texte lui assignait en tant que monarque orthodoxe. Voilà une preuve que dans cette chronique le titre impérial est employé selon une définition juridique qui puise son inspiration directement au code de Blastarès. On peut comprendre pourquoi il s'ajoute de surcroît, à côté des titres déjà accoutumés, de (grand) voïvode et seigneur: parce qu'il décrit une situation nouvelle, survenue après la chute de Constantinople, quand, très vraisemblablement, avec l'accord tacite du Patriarcat - qui ne pouvait encore se résigner à la captivité musulmane - les monarques orthodoxes encore libres commençaient à s'arroger les droits et les devoirs restés inaccomplis par les empereurs chrétiens mentionnés dans le *Syntagma*. Comme motivations internes, on a, d'un côté, le désir de l'Église d'imposer aux monarques roumains la conception juridique que Photius avait élaborée pour le pouvoir impérial. D'un autre côté, c'est l'aspiration des princes à jouir tant du prestige que le *Syntagma* leur offrait, que du droit de glaive que le même texte consacrait, pour exercer en pleine légitimité la condamnation à mort pour actes d'infidélité et de lèse-majesté. La coutume, qui voyait dans les princes roumains de simples *primi inter pares* de l'état nobiliaire,

---

[24] I. Bogdan, "Evangheliile de la Homor şi Voroneţ din 1473 şi 1550", dans Idem, *Scrieri alese*, éd. G. Mihăilă, Bucarest, 1968, 527-536.

[25] Une analyse presque exhaustive, sauf sur le rôle du *Syntagma*, de l'idée impériale d'Étienne le Grand dans l'exceptionnelle étude de D. Năstase, "Ştefan cel Mare împărat", dans *Studii şi materiale de istorie medie*, Bucarest, XVI, 1998, p. 65-102. L'édition critique de la chronique dans P. P. Panaitescu (éd.), *Cronicile slavo-române din sec. XV-XVI publicate de Ion Bogdan*, Bucarest, 1959, p. 3-23.

[26] P. P. Panaitescu, *Cronicile*, *op. cit.*, p. 9, 18; M. Blastares, éd. Beveridge, p. 44.

grand voïvode (chef de guerre) entre *bellatores*, était devenue insuffisante pour une politique de plus en plus centralisatrice, qui commence à utiliser comme argument ultime la peine capitale[27]. Bref, c'est autour de 1473 que la tradition de la triple appellation des monarques roumains, qu'on voit florissante dans les chroniques du XVIe siècle, est née[28]. *Par voie de conséquence, lorsque Macaire commença à écrire sa chronique en 1530, il ne le faisait que pour* continuer *la chronique d'Étienne le Grand, rédigée dans l'esprit de la conception juridique véhiculée par Blastarès, sous la tutelle directe de Théoctiste Ier.*

Pour nous résumer, la tradition des chroniques et celle de la liturgie (en l'occurrence, le *Tetraévangéliaire* de Homor) concordent quant à l'idéologie qu'elles propagent. Ce qui semble les réunir, ce qui leurs fournit des termes d'un contenu précis, c'est la tradition juridique du *Syntagma*. Cette tradition constitue l'arrière-plan des deux autres et les donne leur signification non-ambiguë. Les trois sont le produit de la même école de pensée théologico-politique: le néo-photianisme des XIVe-XVe siècles élaboré à Byzance et diffusé ensuite, non sans opposition, dans les États orthodoxes successeurs. Voilà pour ce qui est en général du poids juridique de la terminologie politique des sources slavo-roumaines.

La chronique de Macaire présente l'avènement de Pierre de la manière suivante: "La même année et le même mois, selon la révélation de Dieu, fut élu au pouvoir voïvodal (*voevodstva*) Pierre l'Admirable, et dans le même temps, celui

---

[27] M. Blastares, éd. Beveridge, p. 44-45, B, VII (*P. G.*, CXLIV, c. 1111, 1114): "Quod non oporteat Regem contumelia afficere. *Canon LXXXIV. S. Apost. Quisquis, inquit, Regem vel Principem praeter jus contumelia affecerit, si Clericus fit, deponatur, Laicus autem segregetur. Lex enim Mosaïca, inquit, Principem populi tui non maledices; & Petrus Apostolorum Princeps, Regem honorate; & Paulus pro Regibus, & omnibus qui sunt in authoritate, iisque infidelibus precari jubet. Ex eo autem quod praeter jus addidit (divinum enim Canonem sine aliqua alteratione proposui) injuriam apparentem tollit, non autem justam reprehensionem, quia eos reprehendere potest quisquam, ea quae non decet, facientes, etiamsi acerbiora verba iis injuriosa videantur. LEGES. Qui Regem contumelia afficit, non statim punitur, aut durem aliquod subit; vel enim prae levitate loquuntus est, & contemnitur; vel est ignorantia, & miseratione dignus est; vel ut injuria affectus, & condonatur. Haec autem ad Regem referuntur, & ipse secundum qualitatem personae judicat an remiti vel puniri debeat.* Qui laesae Majestatis vel conjurationis reus est, gladio puniatur. *Quisquis invenerit famosum libellum contra Regem, in charta obsignatum vel non obsignatum, & non statim combusserit, sed legerit, poenae obnoxius sit cui is qui libellum infamem conscripsit*". C'est durant le règne d'Étienne le Grand que, en tirant profit de la légitimation offerte par ce texte, apparaît la nouvelle institution du grand prévôt (*armaş*) - attesté pour la première fois en 1489 - dont celui chargé était censé à mener à un terme les punitions décidées par le prince (N. Stoicescu, *Sfatul domnesc şi marii dregători din Ţara Românească şi Moldova (sec. XIV-XVII)*, Bucarest, 1968, p. 231-232).

[28] D. Năstase, *Ideea imperială în Ţările Române. Geneza şi evoluţia ei în raport cu vechea artă românească (sècolele XIV-XVI)*, Athènes, 1972 et Şt. S. Gorovei, "1473: Ştefan, Moldova şi lumea catolică", dans *Anuarul Institutului de Istorie "A. D. Xenopol"*, Iaşi, XXIX, 1992, p. 75-83 en considérant 1473, début de la croisade stéphanienne contre l'Empire Ottoman, comme l'an clé de son règne.

qu'on vient d'évoquer, fut orné de la couronne de l'empire (*carstvia*). Et lui, il était un des rejetons d'Étienne, d'éternelle mémoire, caché comme jadis la lumière sous le boisseau, qui fut élevé avec considération au trône de l'empire (*pr'stol' carstva*), de l'avis du Conseil du Pays, et oint de l'huile de la bénédiction par la main de celui dont on disait antérieurement qu'il a oint aussi le neveu (de Pierre)", (il s'agit de l'onction d'Étienne le Jeune administrée par le métropolite Théoctiste)[29]. Si Pierre a été élu pour gouverner le voïvodat de Moldavie, alors du trône et de la couronne de quel *empire* s'est-il emparé de surcroît par l'acte de l'onction? Macaire nous explique ce mystère dans les symboles de Dobrovăţ[30]. La patience de s'attarder sur tous les thèmes qui y forment un système rigoureux de théologie politique y trouvera sa récompense: 1) le cycle des conciles œcuméniques et le cycle des "capitales" monastiques du monde orthodoxe, 2) la réprimande de David et l'image votive des fondateurs de Dobrovăţ: Étienne le Grand, Bogdan le Borgne et Pierre Rareş.

C'est à l'église conventuelle de Dobrovăţ, consacrée à la Descente du Saint-Esprit, que le thème des Conciles œcuméniques est introduit pour la première fois en Moldavie. L'image du premier concile occupe toute la paroi et les images des autres six, réduites à la moitié par rapport à la précédente, font le tour du pronaos. Il y a une continuité fidèle de cette représentation, fondamentale pour l'iconographie orthodoxe, après la chute de Constantinople. Elle a été expliquée par Christopher Walter, le meilleur spécialiste du sujet, comme un signe du pouvoir théocratique que le Patriarcat avait obtenu à l'intérieur de l'Église après le pacte conclu par Gennadios Scholarios avec le sultan Mahomet II (1454)[31]. Ce pouvoir imposé par

---

[29] P. P. Panaitescu, *Cronicile..., op. cit.*, p. 81, 95. Macaire a rédigé sa chronique, nous l'avons déjà évoqué, en trois étapes. La première (préservée dans le mss. E. V. Barsov 1411, au Musée historique de Moscou) écrite en 1530, raconte l'histoire de la Moldavie de 1504 à 1529, y compris les grandes victoires de Pierre en Transylvanie. La deuxième (mss. 116 de l'Acad. Théol. De Kiev copiée en Moldavie en 1561, conservé à la Bibl. de l'Acad. Ukrainienne de Kiev), écrite en 1542, au début du deuxième règne de Pierre, après son exil, présente rétroactivement le même passage d'une manière plutôt sèche: "Le règne impérial (*carstvo*) de Pierre voïvode. Dans les mêmes an et mois, selon le don de Dieu, s'est élevé au règne (*gospodstvo*) le souverain (*gospodin'*) Pierre voïvode, le fils d'Étienne voïvode l'Ancien, à Hârlău, que beaucoup soient ses ans, et il fut oint de la main du très-saint métropolite kyr Théoctiste". La troisième et dernière (à la Bibl. Saltykov-Ščedrin, mss. O, XVII, 13), écrite sous le règne d'Étienne Rareş arrive jusqu'à 1551 et reprenne pour l'avènement de Pierre la version initiale.

[30] Les voir présentés d'une manière technique chez I. D. Ştefănescu, "Les peintures du monastère de Dobrovăţ", dans *Mélanges Charles Diehl*, vol. II, Paris, 1930, p. 181-196.

[31] Chr. Walter, *L'iconographie des Conciles dans la tradition byzantine*, Paris, 1970, p. 250: "Dès la prise de Constantinople, il n'y avait plus d'empereur, bien que ses «fils» et ses «frères» survivaient dans les pays assujettis autrefois à Byzance (...). Les sultans octroyèrent aux patriarches de Constantinople une large autorité sur les peuples chrétiens de l'Empire Ottoman. Effectivement les patriarches exerçaient dorénavant la juridiction de l'empereur dans l'Église orientale. *Les images des conciles qui se trouvent si fréquemment dans le narthex des églises post-byzantines servaient à manifester l'unité continue de la théocratie.*

une "colonisation du regard" (D. Barbu) allait de pair avec l'instrument juridique qui théorisait et consacrait les prétentions du Patriarcat. Le *Syntagma* commence par une *Protheoria* (Préface) qui exalte les Conciles de l'Église, et tout spécialement les sept Conciles œcuméniques, en tant que source historique de la Loi divine révélée par l'Esprit-Saint à la communauté des saints. Le lien avec les sept Conciles est encore une fois proclamé dans le prologue qui suit sous le titre *Peri tês orthodoxou pisteos* (De la foi orthodoxe)[32]. La figure des empereurs romains qui président lesdits conciles n'est que la représentation de ceux qui se trouvent à l'origine du droit civil. Blastarès présente aussi une synthèse rapide de l'évolution du droit romain, de Romulus à Léon VI le Sage. On pourrait dire que, si le thème iconographique et le livre juridique se sont développés séparément, aux XIVe-XVIe siècles ils se recoupaient parfaitement et communiquaient le même message de la Grande Église, victorieuse même dans son abaissement sous la domination ottomane. La suite iconographique des conciles œcuméniques est l'image correspondante à la Loi divine dont parlent les textes contemporains.

Pour renforcer l'idée de l'universalité orthodoxe que le thème des Conciles avançait déjà, Macaire a innové encore une fois. Il a ajouté sur les murs latéraux de l'exonarthex de l'Église un cycle des trois "capitales" du monachisme hésychaste. Sur trois panneaux se succèdent les plus fameux monastères et leurs plus grands saints: Sainte-Catherine du Mont Sinaï, la Laure de Saint-Sabbas près de Jérusalem et la Laure de Saint-Athanase au Mont Athos. André Grabar a souligné le premier la nouveauté de ce genre de représentation par rapport à la tradition byzantine, en y voyant une création moldave. Il croyait détecter dans cette invention l'intention de peindre ce qui constituait l'esprit de l'Empire byzantin défunt. Quand la Ville n'était plus sainte, parce que profanée, les trois lieux saints symbolisaient le monde orthodoxe qui survivait à la débâcle. Il est quand même intéressant que l'espace russe ne soit pas représenté par aucun monastère[33]. Entre-croisant les deux séries

---

L'Église est devenu le centre officiel de la communauté chrétienne. Les images proclamant la doctrine orthodoxe de la communauté y sont «affichées» comme autrefois au Milion. Comme autrefois aussi l'image de Constantin et Hélène tenant entre eux la Croix est associée avec celles des sept conciles".

[32] *P. G.*, t. CXLIV, pour le *Prologue*, c. 1015-1120. La *Préface*, qui précède l'index alphabétique, c. 959-998.

[33] A. Grabar, «Un cycle des «capitales» chrétiennes dans l'art moldave du XVIe siècle», dans *Jahrbuch der Osterreichischen Byzantinistik*, Wien, XXI, 1972, p. 125-130+2 pl. "Lorsque l'Empire chrétien avait cessé d'exister, le monde des Orthodoxes ne disposa plus, dans ce qui fut l'Empire chrétien, que du «territoire» occupé par les couvents, avec à leur tête les grands monastères relevés par les peintures de Dobrovăţ. C'était à la fois une notion nouvelle et traditionnelle, - nouvelle parce qu'elle reflétait la réalité créée par la conquête turque; traditionnelle, dans la mesure où elle s'en tenait, après tout, à l'habitude antique de symboliser un univers par des lieux privilégiées (cf. à la fin de l'Antiquité, lorsque l'Empire romain universel fut symbolisé par quatre cités)". (p. 129).

d'images, nous obtenons le premier message: une affirmation positive sur *la survivance d'une «Byzance d'Église» sous la carapace de la domination ottomane, une entité qui serait régie par la Loi divine.*

Non moins intéressante est l'image de la réprimande de David par le prophète Nathan, pour l'adultère avec Bethsabée et l'assassinat d'Uriah, son mari. Prosterné aux pieds de Nathan, le roi est prêt à recevoir la punition divine incarnée par l'archange Michel au point de lui porter de son glaive le coup de grâce, mais en raison de sa pénitence, il obtient le pardon divin, incarné par un autre ange qui le protège. Cette image est placée dans le tympan est du pronaos, juste au-dessus du cycle des conciles œcuméniques et de la Liturgie céleste. Sorin Ulea a pu recueillir la tradition encore vivante qui veut que ce David ne soit aucun autre qu'Étienne le Grand. Selon lui, par conséquent, la demande du prince moldave de représenter son père sous les traits de David réprimandé serait une prière pour le pardon d'Étienne, qui avait péché avec l'aubergiste de Hârlău, la mère de Rareş. Geste de pénitence, certes, mais au même temps une fière affirmation de sa descendance stéphanienne[34]. Mais, dans la mentalité des moines, les faiblesses de la chair chez les maîtres du pouvoir ne sont que des épiphénomènes des péchés plus graves qui offensent la Loi divine elle-même. Nous croyons que cet Étienne-David signifie une idée d'une portée encore plus générale.

Le motif de la pénitence de David, rattaché au cycle des conciles œcuméniques, est assez rare dans la peinture monumentale byzantine. Il nous semble à ce moment être originaire de la cathédrale Sainte-Sophie d'Ohrid, l'archevêché de Macédoine. C'est là, dans les fresques du narthex appartenant à la fin du XIVe siècle, c'est-à-dire après la réconciliation survenue entre le Patriarcat de Constantinople et l'Église serbe (1375) que les images des conciles œcuméniques ont été séparées des images des conciles serbes pour être accompagnées de la réprimande de David. Le souverain est humilié devant le prophète qui symbolise l'Église. Si le message n'est pas encore clair, ajoutons que le même motif est repris de Sainte-Sophie et répété à Saint-Nicolas-de-Bolnitsa, toujours à Ohrid, dans la deuxième moitié du XVe siècle. Mais ici la pénitence de David est peinte *par-dessus* les portraits du XIVe siècle du tsar Douchan, sa femme et son fils. Cette peinture a été vraisemblablement commandée par l'ex-patriarche de Constantinople, Marc Xylocaravis, à une époque où l'archevêché d'Ohrid patronnait la traduction du *Syntagma* du slavon en serbe[35]. Le David humilié est identifié à tout souverain qui a

[34] S. Ulea, «La peinture extérieure moldave: où, quand et comment est-elle apparue», dans *Revue roumaine d'histoire*, Bucarest, XXIII, 1984, 4, p. 287-291.

[35] S. Radojicic, "La fresque de la pénitence de David à Sainte Sophie d'Ohrid", dans *Starinar*, Beograd, IX-X, 1958-1959, p. 133-136; G. Subotic, *L'École de peinture d'Ohrid au XVe siècle*, Beograd, 1980 (en serbe

enfreint la Loi divine. Il doit implorer la rémission de ses péchés à l'Église qui a souffert les conséquences de ses méfaits. L'Église est néanmoins toujours prête à invoquer le pardon de Dieu pour chaque monarque orthodoxe, membre de la grande famille davidienne, qui se repent sincèrement.

Le thème de la pénitence de David provient, par conséquent, de Constantinople. Il s'y retrouve, sous une forme un peu modifiée, sur une mosaïque du narthex de la grande église de Sainte-Sophie, à Constantinople, au-dessus les Portes Impériales, donc exposé à la vue de quiconque y entrait. Réalisée autour de 920, cette image représente un empereur prosterné devant le Christ qui trône en Empereur des empereurs, au milieu de deux médaillons, la Vierge Marie miséricordieuse qui intercède pour le repentant et l'archange Michel qui le menace de la justice divine. Vu le contexte, cet empereur serait Léon VI le Sage, le même qui en 886 avait chassé le patriarche Photius en raison de son *Eisagôgè*. En 912 son tour venait de se reconnaître, coupable de tétragamie, vaincu par l'autorité spirituelle du patriarche Nicolas Mystikos. C'est son pardon qui fournit le prétexte de cette composition. Pourtant rien, ni un détail particulier, ni une inscription, ne l'identifie en tant que tel. En effet, cette réprimande envisage tout empereur, passé ou à venir, qui se conduit fautivement envers Dieu et Sa Loi[36]. L'inspiration se trouve, sans doute, dans les psautiers byzantins qui livrent au regard le Psaume 50. Gilbert Dagron considère que ce prototype constantinopolitain est "l'image de tout empereur davidique qui pleure sa légitimité perdue et ne la retrouve qu'en renonçant à la prêtrise de Melchisédech, celle des rois, et en reconnaissant à la prêtrise d'Aaron, celle des clercs, le privilège de lier et de délier. La faute des rois, qui les fait dépendre des clercs, n'est pas le péché ordinaire des hommes; elle est congénitale à leur pouvoir. Délit sexuel pour Léon VI, crime de sang pour Constantin, Théodose Ier et Basile Ier, les deux pour ce parfait modèle qu'est David, cette faute n'est jugée exemplaire que parce qu'on y reconnaît des tares inhérentes à la fonction royale et qui apparaissent d'autant mieux que le souverain incriminé est plus juste et plus pieux. L'Empire se conquiert et se conserve par violence; il ne peut se transmettre héréditairement que par un commerce de chair qui le désacralise. Le pouvoir est absolu, ne se laisse pas enfermer dans des limites légales et est réputé sacré; mais celui, quel qu'il soit, qui l'exerce n'est jamais tenu pour tout à fait

et résumé en français), p. 104-107, 220-223. Sur la traduction du *Syntagma* en serbe au monastère de Kratovo, D. Dragojlovic, "Hésychasme et restauration du Patriarcat de Peć en 1557", dans *Balkan Studies*, Thessaloniki, XXIV, 1983, 2, p. 406.

[36] G. Dagron, *op. cit.*, p. 129 sq.

innocent et peut à chaque instant être convaincu d'illégitimité. L'Église est là pour le mettre à genoux, le lier et le délier"[37].

Si l'Église n'a pas réussi à imposer de limites juridiques au pouvoir absolu de Léon VI, cette "loi vinante", père des *Basilicales*, elle a pu le contraindre par un symbole aussi puissant que la mosaïque de la Sainte-Sophie. Gilbert Dagron a analysé les légendes et les cérémonies qui restreignaient d'une manière subliminale le pouvoir théoriquement absolu des souverains byzantins. Par le biais de ce type de traditions, l'Église a su enfreindre toujours les excès césaropapistes des empereurs, en gardant en puissance l'idéologie de Photius. Quand la conjoncture a été favorable, elle a fait sortir de ses archives les principes de l'*Eisagôgè* en les insérant dans le *Syntagma*.

Afin de résister au défi de Douchan et pour effacer les traces de sa rébellion, l'Église a employé non seulement l'œuvre de Blastarès, mais aussi ce thème iconographique du repentir de David, qui passe de Constantinople à Ohrid. A l'est des Carpates il apparaît sept fois: à Bălineşti (1498-99), au XVIe siècle à Dobrovăţ, Hârlău, Homor, Moldoviţa et Neamţ, et en 1601 à Sucevita. La tradition a donc raison: c'est Étienne le Grand qui a fait l'objet de la réprimande d'une Église qu'il a essayé de dominer, durant le pontificat du mitropolite Georges[38]. Tous les puissants

---

[37] *Ibidem*, p. 138. L'image du David repentant est plus proche des psautiers byzantins qui ont inspiré aussi la mosaïque de Sainte-Sophie de Constantinople. Voir les deux miniatures reproduites dans le livre de Dagron, *op. cit.*, fig. 4 a, b, des mss. *Parisinus gr.* 510 (879-883) et *Parisinus gr.* 139 (2e moitié du Xe siècle).

[38] Al. Boldur, op. cit., p. 148-149. Pendant le pontificat de Georges (1478-1508) l'Église moldave glissa vers une autocéphalie sous le contrôle du prince. Le métropolite ne participait plus aux travaux du Conseil du Pays (alors que ce fut souvent Théoctiste Ier qui le présidait auparavant!). Il concéda aussi à la demande d'Étienne d'accorder l'auto-administration au monastère de Putna (1502). Peut-être est-ce lui encore qui oignit en 1504 le nouveau prince moldave, Bogdan le Borgne, onction non-canonique, parce que effectuée sans le Saint-Crème que seulement le Patriarcat était autorisé à confectionner (par conséquent, aucune source moldave ne mentionne une telle onction, quoique tant avant qu'après Bogdan des références de ce genre ne font pas défaut). En revanche, lorsqu'en 1505 ou 1506 le patriarche Joachim Ier manifestait son désir de rendre une visite canonique en Moldavie, vraisemblablement pour régler ce conflit, il fut brutalement expulsé, ce qui a provoqué par ailleurs sa mort (Nicolae M. Popescu, *Patriarhii Ţarigradului prin Ţările Româneşti: veacul XVI*, Bucarest, 1914, p. 10-12). Manifestement, l'ordre juridique du *Syntagma* fut à cette époque remis en question. C'est dans ce sens, celui d'une élimination provisoire du *Syntagma* durant les premières années du règne de Bogdan, qu'il faudrait comprendre l'allusion de la chronique de Grégoire Ureche: "Sur ce qu'il aurait accompli à l'intérieur de notre pays, en ce qui concerne les jugements et la justice, nous ne savons rien, mais nous connaissons que, *là où il n'y a pas des codes de lois* (pravile), *par la volonté des princes bien des injustices se produisent*" (G. Ureche, *op. cit.*, p. 133). À peine Théoctiste II fut en mesure d'admonester Bogdan et de le raccommoder avec le Patriarcat: en 1513, le patriarche Pacôme fut reçu cette fois-ci avec des grands honneurs par le prince et toute sa suite (Nicolae M. Popescu, *op. cit.*, p. 19-21). Le symbole de cette

sont en fin de compte corrompus par les tentations découlant de leur pouvoir. Mais très peu sont ceux qui savent le reconnaître, avoir mauvaise conscience, regretter leurs péchés et implorer le pardon de Dieu. Ils ne sont pas, dans la vision de l'Église, des monarques ordinaires. Ils sont les successeurs de David, l'oint de Dieu, avec tous les droits qui en découlent. Par exemple, en Étienne le Grand l'Église n'a pas sanctifié un détenteur de la violence sacrée du pouvoir, ni même un vertueux. Elle n'a pas accepté de le canoniser pour des raisons politiques, mais l'a toujours considéré à travers les siècles comme le prince roumain pieux par excellence. Car le repentir est un geste «vraiment impérial», un luxe que l'empereur peut se permettre, puisque l'humiliation de la repentance le rehausse aux yeux de Dieu. L'Église a canonisé en 1992 un fils qui s'était égaré parfois avait succombé aux péchés de chair et d'abus d'autorité, mais qui avait su, comme David, se repentir et rentrer au bercail. De surcroît, comme à Constantinople, le David réprimandé dans les fresques de Moldavie jusqu'au début du XVIIe siècle n'est pas seulement Étienne le Grand. Il est le symbole de tous les monarques moldaves, Bogdan le Borgne compris, invités à suivre l'exemple tant du roi biblique que du prince roumain. Nous sommes tentés de souligner que ce thème est parfaitement parallèle à la circulation du *Syntagma*. Les principes des deux, image et texte, étaient présents pendant le conflit entre Nicolas Mystikos et Léon VI; ils le sont toujours à l'occasion de la tension entre Théoctiste II et Bogdan le Borgne.

Pour nous résumer, nous voyons dans la Réprimande de Dobrovăţ plus qu'une simple prière pour le pardon de l'adultère commis par Étienne le Grand. Macaire a voulu en faire, en la rapprochant du cycle des Conciles œcuméniques, une proclamation de la victoire de la Loi divine, codifiée dans le *Syntagma*, que son maître Théoctiste II avait remporté sur Bogdan le Borgne, et su l'imposer, par le biais de l'onction, tant à Étienne le Jeune qu'à Pierre Rareş[39]. En même temps, il s'agit d'une mise en garde pour d'autres princes qui oseraient défier la Loi divine.

---

réconciliation est, bien sûr, le mss. du *Syntagma* moldave de 1510-1520, aujourd'hui à la Bibl. ex-"V. I. Lénine" de Moscou, fond 98 Egorov, no. 65.

[39] Il est intéressant de constater que le conflit lié à une transgression de la Loi divine que nous avons présenté dans la note d'en haut s'achève dans un climat eschatologique que la *Chronique serbo-moldave* enregistre: "L'an 7020 (1512), le 3 du mois d'avril, Bajazet (II) a légué son empire à son fils, Selim, le détesté par Dieu. Pendant cette année, sous le règne du vrai-croyant Io Bogdan voïvode, il y a eu, par la volonté de Dieu, grandes maladies et épidémies meurtrières et désarroi total dans le pays de Moldavie, tant mort, tant famine, et puis des fréquents recrutements, de sorte que beaucoup disaient qu'il s'agissait de mauvais signes, annonçant l'avènement de l'empereur du mal, l'Antéchrist, dont on avait écrit" (P. P. Panaitescu, *Cronicile...*, *op. cit.*, p. 192-193). Rappelons que selon la supputation de la *Chronographie* du patriarche Gennadios Scholarios, l'an 1513 aurait pu marquer la fin du monde (B. Lellouch et S. Yerasymos, (eds.), *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople*, L'Harmattan, 1999, (Varia Turcica XXXIII), où on trouvera, aux p. 55-97, l'étude de Marie-Hélène

Les effets du pardon divin, en revanche, restituent aux souverains qui l'ont obtenu l'état de légitimité davidique. Macaire a représenté cette nouvelle posture de ceux qui se sont justifiés devant Dieu, à l'instar de David, par le biais d'une autre innovation. La majestueuse image votive de l'église de Dobrovăţ est un chef d'œuvre de l'art moldave du portrait. Elle représente Étienne le Grand, Bogdan le Borgne et Pierre Rareş se dirigeant, en cortège, vers le Christ. Situés dans un registre inférieur coloré en vert (la terre), ils s'adressent au Christ qui trône dans le registre supérieur de couleur outremer (le Ciel) et qui les accueille plein de bienveillance. C'est Étienne qui offre en leur nom le modèle réduit de l'église de Dobrovăţ à Dieu. Les visages des souverains, peints avec une finesse de miniaturiste, sont similaires jusqu'à identité. Ils portent des vêtements somptueux de brocart et des couronnes d'or et de pierres précieux[40]. Macaire voulait, bien sûr, suggérer par une telle image la légitimité de la succession de Pierre, la relation de parenté et la continuité du sang entre le père et ses deux fils. Mais la chronique de Macaire nous renvoie au-delà de ce niveau premier de lecture.

Cette chronique ne constitue pas un texte en soi. C'est Macaire en personne qui avoue qu'il continue les choses écrites par d'autres lettrés, "pour enchaîner les paroles jusqu'aux années et aux règnes (*carstvia*) du notre temps". Sa chronique est, dans le cas des trois manuscrits connus, insérée dans de grands codex, qui recueillent des ouvrages d'origine hétéroclite, tant religieuses qu'historiques. Ils ont été considérés comme des "miscellanées" ou "amalgames" et longtemps les historiens n'ont prêté attention qu'aux chroniques d'origine roumaine qui s'y trouvaient. On oublie facilement qu'à l'époque les Roumains partageaient une vision du monde commune avec toute la communauté des nations orthodoxes. Si on se conduit dans ses analyses selon le principe de l'originalité, tout à fait étrange pour ce temps et cette civilisation, on risque de découper d'une manière artificielle une partie quelconque, de la déclarer "bulgare" ou "roumaine", et de l'aliéner du seul contexte qui lui donne du sens. En l'occurrence, pour comprendre la chronique de Macaire, il faut absolument la réintégrer dans le contenu de ces "miscellanées" qui déterminent

---

Comgourdeanu, «Byzance et la fin du monde à l'époque des Paléologues», qui édite en traduction française la *Chronographie* de Gennadios Scholarios, p. 75-97). De surcroît, dans la même année fatidique 1512, pour Bogdan il est arrivé encore deux malheurs. C'est alors que disparurent tant sa mère, Maria-Voïchiţa, que sa femme, la princesse Nastasia, pertes qui auront confirmé sa peur d'avoir transgressé la volonté divine, en le réconciliant avec le patriarche et le métropolite. Or, sa femme est ensevelie à ... Dobrovăţ (Voica Maria Puşdaşu, "Biserica Dobrovăţ - date istorice", *Mitropolia Moldovei şi Sucevei*, 1977, 1-3, p. 173-174).

[40] V. Dragut, *op. cit.*, p. 7-9.

sa signification. C'est Dumitru Năstase qui a souligné pour la première fois cette réalité incontournable[41]. Nous le suivons dans cette démarche.

Dans les grandes lignes, les trois recueils manuscrits qui contiennent la chronique de Macaire ont la structure suivante:

A) Le codex de la collection d'Elpidiphore Barsov de l'Université de Moscou, de 333 feuillets, formé de textes à contenu religieux, hymnes, acathistes, offices, chants ecclésiastiques, hagiographies (la *Vie de saint Jean de Rylo*), et qui renferme la première rédaction de la chronique de Macaire, portant sur les événements en Moldavie de 1504 à 1529, insérée aux ff. 154-168. L'écriture de cette rédaction a été achevée en 1530, elle est c'est-à-dire contemporaine de la peinture de Dobrovăț; entre les deux il y a une relation d'explicite-implicite[42].

B) Le codex no. 116 du fond du monastère Počaev, de la Bibliothèque de l'Académie de Théologie de Kiev, copié en Moldavie entre 1554-1561. Sur 504 feuillets: écrits moraux et ascétiques des Pères de l'Église (ff. 1-204), trois traités de grammaire slavonne (ff. 205-236), notices à caractère astronomique concernant le calendrier de l'Église, dont une est un extrait du comput pascal du *Syntagma* de Blastarès (ff. 237-257), traités dogmatiques et polémiques anti-catholiques (ff. 257-421) et finalement, des écrits historiques - une brève histoire d'origine serbe, d'Adam à 1425 (ff. 422-438), une chronique byzantine traduite en slavon en Valachie sur l'histoire des Balkans au XIVe et le début du XVe siècle (ff. 440-447), une "brève histoire des princes de Moldavie" (ff. 450-499) formée des *Annales* de Moldavie, appelées en historiographie "Putna I", sur la période 1359-1526, la chronique de Macaire des années 1504-1541 et la chronique de son disciple Euthyme pour 1541-1553. Le codex se termine avec un bref exposé des Conciles œcuméniques (ff. 500-504)[43].

C) Le codex n°. XVII, no. 13 de la Bibliothèque impériale de St. Pétersbourg. Ses 328 feuillets contiennent: des textes liturgiques (ff. 1-206), des textes historiques, à savoir une brève chronique universelle d' Adam à 1425, très proche de celle déjà évoquée, à laquelle ont été ajoutées des annales serbes qui portent sur la période postérieure à la mort d'Étienne Douchan en 1355 (ff. 208-224). Ensuite, il y a une histoire moldave composée des annales "Putna II" de 1359 à 1518, de la rédaction finale de la

[41] D. Năstase, "Unité et continuité dans le contenu de recueils manuscrits dits «miscellanées»", dans *Cyrillomethodianum*, Thessaloniki, V, 1981, p. 22-48.

[42] I. Bogdan, *Scrieri alese*, éd. G. Mihăilă, Bucarest, 1968, p. 436-437.

[43] *Ibidem*, p. 272-289. Le manuscrit indique au f. 504 qu'il a été achevé, probablement par l'higoumène Isaïe du monastère de Slatina, lors de la visite faite en Moldavie en janvier 1561 par le patriarche de Constantinople Joasaph II, à l'invitation du prince moldave Alexandre Lăpușneanu.

chronique de Macaire de 1504 à 1550 et de la chronique d'un autre disciple, Azarie, de 1550 à 1574 (ff. 225-310). Le codex s'achève avec un petit catéchisme[44].

Il faut ajouter, pour des raisons qui deviendront claires, un autre recueil semblable:

D) Le codex de Tulcea, aujourd'hui le mss. slavon no. 649 de la Bibliothèque de l'Académie roumaine. Sur 246 feuillets il offre: des écrits dogmatiques, de polémique anti-catholique et apocryphes, d'un contenu très proche de ceux des autres recueils (ff. 1-101). Parmi eux, il faut remarquer les deux fameux textes eschatologiques byzantins qui portent sur la fin de l'Empire chrétien, la *Vision de Pseudo-Daniel* et la *Vision de Pseudo-Méthode de Patara*[45]. Entre les (ff. 102-234) il y a une copie remarquable de la grande chronique universelle de Constantin Manassès, de la création du monde à 1081. Réalisée sous l'empereur Manuel Comnène (1143-1180), elle a été traduite au XIVe siècle en slavon, en Bulgarie; on y a ajouté des informations sur l'histoire bulgare. Cette copie moldave du XVIe siècle est un des trois Manassès en slave, les autres se trouvant au Vatican et à Moscou[46]. Ensuite, une brève chronique des empereurs de Jérusalem (ff. 235-236) et enfin le codex se termine avec la chronique du règne d'Étienne le Grand (ff. 236-245), celle où se trouvent les trois occurrences du titre de «tsar» attribuées au prince moldave que l'on vient d'évoquer[47].

Il est évident qu'il s'agit là seulement d'un petit nombre des recueils de ce genre qui circulaient à l'époque. On doit s'imaginer cette activité d'esprit encyclopédique comme quelque chose de mouvant, où les écrits qui entraient dans la composition des grands recueils étaient inter-changés continuellement. La règle minimale du genre était que le résultat final fût un produit relativement acceptable pour la vision du monde de l'Église.

Or, quelques indices clairs nous montrent que l'original de la chronique de Macaire se trouvait à côté d'autres écrits qui nous sont parvenus dans les codex (A-C) dans leurs versions un peu plus tardives. Premièrement, il y a l'influence

---

[44] *Ibidem*, p. 418-423.

[45] P. J. Alexander, *The Byzantine Apocalyptical Tradition*, Los Angeles-London, 1985.

[46] I. Bogdan, *Cronica lui Constantin Manassès. Traducere mediobulgară făcută pe la 1350*, Bucarest, 1922; I. Dujcev, *La Chronique de Constantin Manassès*, Sofia, 1963 (en bulgare); E. Turdeanu, *La littérature bulgare du XIVe siècle et sa diffusion dans les pays roumains*, Paris, 1947, p. 26-32; Lubomira Havlikova, "Les suppléments annalistes accompagnant la traduction moyen-bulgare de la Chronique de Constantin Manassès et leur importance pour la formation et la stabilisation de la conscience de nationalité et d'État bulgares aux XIIIe-XIVe siècles (étude historique)", dans *Rapports, Co-rapports, communications tchécoslovaques pour le Ve Congrès de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen*, Prague, 1984, p. 145-159, une publication extrêmement rare, que nous avons pu obtenir de l' obligeante amabilité de l'auteur.

[47] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 376-381.

particulièrement puissante de la *Chronique* de Manassès sur la chronique de Macaire. À tel point que Ioan Bogdan, qui a découvert, analysé et publié les deux textes arrive, par un étrange subjectivisme positiviste, à dédaigner complètement Macaire et son œuvre. En effet, "il emprunte à Manassès tout d'abord une quantité d'épithètes et de mots composés, dont il se sert à l'excès pour orner son style; il copie ses clichés, ses images, qu'il introduit à sa fantaisie dans son récit à lui; mais ce qui est pire, c'est que très souvent Macaire transpose simplement, sans avoir l'habileté de les adapter aux nouvelles situations, des phrases entières de son original"[48]. Leurrés par une exigence fausse pour le bas Moyen Age, celle de l'originalité, les critiques littéraires posthumes de Macaire n'ont pas eu l'idée la plus simple, celle que l'évêque de Roman ne voulait pas participer au concours pour le prix Pulitzer, mais écrire une œuvre de ce qu'on appelle aujourd'hui théologie politique. Estimant que les idées que la chronique de Manassès défendait lui convenaient, Macaire a voulu en réaliser une autre à la manière du lettré byzantin. Mais il souhaitait surtout que son texte fît corps commun avec cette œuvre du XIIe siècle. Nous sommes persuadé non seulement qu'il avait sous la main un exemplaire du Manassès slave, mais encore que dans le codex original les deux chroniques s'enchaînaient l'une après l'autre.

Secondement, Macaire commence sa chronique juste après la mort d'Étienne le Grand, avec des louanges pour les auteurs qui avaient entamé ce travail historique[49]. Son ouvrage était par conséquent précédé d'une chronique achevée au temps d'Étienne le Grand et écrite d'une "manière inspirée", ce que, si nous pensons aux exigences du style très soutenu et à fortes références byzantines de Macaire, ne s'applique pas aux chroniques «Putna I» et «Putna II». Celles-ci ne sont que des chroniques de monastère tout à fait austères, rédigées dans un style sec qui n'aurait pu éveiller son admiration. De plus, il y a encore entre Macaire et ces chroniques monastiques une différence d'ordre idéologique. La triple appellation pour les princes moldaves, de voïvode, seigneur et tsar, si caractéristique de Macaire, ne se retrouve point dans «Putna I» et «Putna II». Par contre, elle est tout à fait propre à la chronique du règne d'Étienne le Grand, dont le style est comme un annonciateur de celui de l'évêque de Roman. Cette chronique stéphanienne se trouve dans le codex de Tulcea (D), à la suite de la chronique de Manassès. Selon nous, c'est là un indice que, dans la vision de Macaire, sa chronique devait se

[48] E. Turdeanu, *op. cit.*, p. 27.

[49] P. P. Panaitescu, *Cronicile, op. cit.*, p. 77, 90. "Tout ce qu'on a raconté jusqu'ici fut rédigé d'une manière inspirée par ces écrivains qui, avant nous, se sont montrés comme amoureux du savoir et qui nous ont tout légué à nous, leurs enfants, à leur honneur. Mais on ignore complètement par qui tout a été écrit, bien qu'ils aient été, cela se voit, des hommes de bien".

retrouver dans un codex similaire plutôt à celui de Tulcea qu'aux autres. Il contenait, peut-être, aussi l'histoire des empereurs de Jérusalem.

Si nos déductions sont correctes, alors la chronique de Macaire ainsi restituée au contexte des "miscellanées" qui lui est propre nous explique d'une manière directe la relation entre l'image votive d'Étienne le Grand, Bogdan le Borgne et Pierre Rareş d'un côté, et la Réprimande de David, de l'autre. Les empires dont l'histoire est racontée dans ces compilations théologico-politiques sont soit les empires qui se sont trouvés sous le signe de la Loi divine (Israël, l'Empire romain chrétien) soit ceux de leurs adversaires (Babylone, l'Empire perse, l'Empire ottoman, etc.). Pour les premiers, la raison de leur continuité est l'obéissance à la Loi divine; en transgressant cette loi, ils sortent de la protection divine et s'exposent à la victoire du mal institutionnalisé sous la forme de la deuxième série d'empires. C'est l'histoire du vieil Adam extrapolée au niveau des États. L'expansion du mal peut avoir lieu en raison des péchés des croyants. Or, le plus grand d'entre eux est le péché contre la Loi divine. Alors la bénédiction est enlevée et donnée aux autres. Dans la longue chaîne des empires qui se succèdent sous le signe de la Loi divine, le dernier, dans nos recueils, est la *carstvia* de Moldavie. Pour Macaire, dans les conditions de l'inexorable expansion ottomane et de la disparition de l'Empire de Constantinople, c'est la Moldavie qui prenait place dans la série des empires se trouvant sous la grâce divine. Non seulement parce qu'elle avait résisté avec succès, à partir d'Étienne le Grand, à l'avance ottomane, mais de surcroît parce qu'elle avait aussi reçu la Loi divine, qui avait alors comme support matériel le *Syntagma* de Blastarès. En fait, il aurait dû penser d'une manière inverse: que c'est parce que "la grande *Pravila*" a été adoptée et appliquée en Moldavie que le pays a pu résister à tant d'invasions des incroyants. De surcroît, Étienne est le premier prince moldave à avoir été oint, c'est-à-dire à s'identifier proprement à David. En ce sens Étienne est un nouveau David qui a pu vaincre avec sa fronde le Goliath ottoman. Mais si le prince voulait prendre au sérieux les conséquences césaropapistes d'une telle identification, il est mis dans la position d'un David pécheur et repentant, prosterné pour demander son pardon. C'est Nathan le prophète qui le réprimande, comme l'a fait un Théoctiste Ier ou un Théoctiste II, comme le fera Macaire lui-même lorsque la rébellion contre la Loi divine ne signifiera plus l'emploi du Code de Douchan, mais la conversion à l'Islam, dans le cas d'Elias II, le fils de Pierre Rareş.

Une même manière de conceptualiser l'écoulement du temps était aussi partagée par Pierre Rareş. Premièrement, il devait, en tant que commanditaire du programme iconographique de l'église de Dobrovăţ, suggérer et ensuite accepter ce genre de théologie politique. Et il a évidemment apprécié le résultat final de l'esprit de Macaire, puisqu'en 1531 il l'a promu évêque de Roman. Secondement, d'autres

sources, cette fois-ci indépendantes de Macaire, utilisent le même langage. En 1531, à l'occasion de l'inauguration d'une autre fondation du prince, le monastère de Probota qui abritera ensuite les tombeaux princiers de la famille de Rareş, Pierre fait apposer une inscription au-dessus de la porte d'entrée de l'église conventuelle. Dans cette inscription il explique qu'il a fait bâtir ce monastère « au cours de la quatrième année de son règne impérial» (*v' na četvr'tom lětě d r'žavnom carstvě s'zdati*)[50]. C'est-à-dire, de son point de vue, dès son avènement, il s'est emparé du règne d'un empire, affirmation qui se recoupe parfaitement avec celle, déjà citée, de la chronique de Macaire.

Le dessein iconographique entier des églises de monastères à peintures extérieures, et ils sont nombreux, érigés, refaits et décorés durant le règne (impérial!) de Pierre Rareş consonne avec ce que nous venons de dire. Sorin Ulea a eu la patience d'étudier tous ces couvents d'une manière nouvelle et ensuite la hardiesse de proposer une fascinante théorie de leur contenu idéologique[51]. À la suite de Dobrovăţ (1529), qui n'est pas pourvu de fresques extérieures, mais qui contient *in nuce* le message de toute la série postérieure, Pierre fait bâtir et peindre les églises de: Saint-Georges à Hârlău (1530), Probota (1532), Saint-Georges à Suceava (1534), Homor (1535), Baia (1535-1538), Moldoviţa (1537), Bălineşti (1535-1538), Saint-Démétre à Suceava (1537-1538), Coşula (1536-1538), Arbure (1541), et la dernière, décorée un an après sa mort, Voroneţ (1547). Toutes comportent, dans les grandes lignes et avec certaines modifications selon le cas, les mêmes thèmes généraux: 1) sur les absides où se trouve le chœur, la Hiérarchie de l'Église, 2) sur la façade à l'entrée de l'église, le Jugement Dernier, 3) sur une façade latérale, l'Arbre de Jessé, accompagné par les figures des philosophes antiques et 4) sur l'autre façade latérale, l'Hymne Acathiste avec, en grande dimension, le panneau du Siège de Constantinople.

La clé de l'interprétation proposée par Ulea est l'image du Siège de Constantinople. Il s'agit là d'une représentation assez réaliste de la Ville, attaquée par une armée de guerriers habillés à la manière ottomane, munie de canons. Le chercheur roumain contredit ceux qui y voyaient le siège classique par les Perses de 627, événement lié d'habitude à l'Hymne Acathiste, mais aussi ceux qui y percevaient l'image de la chute de Constantinople de 1453. Ulea a remarqué le fait que dans cette image les détails sont suffisamment mis à jour pour actualiser un thème

[50] N. Iorga, *Inscripţii din bisericile României*, vol. I, Bucarest, 1905, p. 56.

[51] S. Ulea, «Originea şi semnificaţia picturii exterioare moldoveneşti (I)», dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, I, 1963, p. 57-91; idem, «L'origine et la signification de la peinture extérieure moldave », dans *Revue Roumaine d'Histoire*, I, 1963, p. 29-71 (la version française du premier titre); Idem, «Originea şi semnificaţia picturii exterioare moldoveneşti (II)», dans *Studii şi cercetări de istoria artei, Artă plastică*, XIX, 1972, 1, p. 37-54. Ces deux études, devenues classiques, sont complétées, en ce qui concerne le début de la peinture extérieure, par Idem, *Où, quand, comment, op. cit.*, et au niveau de l'évolution tardive par Idem, *O surprinzătoare personalitate, op. cit.*

traditionnel, et que les vainqueurs y sont les assiégés, et non pas les assiégeants Turcs. Il a conclu, après une démonstration poussée à l'appui, que cette image implique une assimilation entre Suceava et Constantinople. Cette fresque exprime une grandiose prière pour que la Vierge, exaltée dans l'Hymne Acathiste, protège la Moldavie comme jadis Constantinople. Considérant tous les autres grands thèmes dans la même optique, Ulea peut conclure que: "Cette décoration représente une grandiose invocation collective, adressée par les Moldaves - par la médiation de la Mère de Dieu, de Jean Baptiste, des armées célestes et de "tous les saints" - au Sauveur, pour l'accomplissement de la plus haute aspiration de leur vie: «Que le Dieu tout-puissant (comme il est représenté sur le trône céleste, dans l'axe de l'abside de l'autel) qui S'est incarné (comme le présente l'image de la Vierge, Jésus sur les genoux) et S'est sacrifié (comme le montre l'image de l'Enfant sur le disque) pour la rédemption du genre humain, protège le peuple de la Moldavie de tous ses ennemis et qu'Il donne la victoire armée contre les envahisseurs turcs, comme il l'avait fait jadis, par la main de la Vierge, en donnant aux défenseurs de Constantinople la victoire contre les païens perses. Et que Dieu ne pardonne pas les iniquités des ennemis de Moldavie, mais qu'il les jette tous dans le feu continu de la Géhenne»"[52].

Cette direction de raisonnement a été complétée par Dumitru Năstase. Il a toujours soutenu que l'origine de la peinture extérieure moldave devait remonter vers la fin du règne d'Étienne le Grand, car une pareille innovation ne saurait apparaître *ex nihilo* dans la forme si accomplie qu'elle connaît sous Pierre Rareş. Maintenant, grâce à une autre étude récente, cette idée semble bien établie: la peinture extérieure est apparue après 1498-1499 aux fondations stéphaniennes de Bălineşti et Volovăţ. Le deuxième complément porte sur l'identification précise du siège représenté: c'est celui de 1399-1402 soutenu par le sultan Bajazet Ier l'Eclaire et levé après sa défaite à Ankara infligée par Tamerlan. Les détails de ce siège sont extraits de la relation qu'en donne la chronique byzantine de Jean Chortasménos traduite en slavon en Valachie au début du XVe siècle (il s'agit de la chronique qui se trouve aux (ff. 440-447) du codex B présenté plus haut). Enfin, il intègre dans sa théorie de la survie d'un crypto-empire chrétien la peinture extérieure: "dans sa totalité, cette fameuse peinture n'est qu'un immense manifeste en images de la conception impériale des souverains qui, en commençant avec Étienne le Grand, ont patronné sa réalisation"[53].

---

[52] Idem, *Originea (I)*, p. 88.

[53] D. Năstase, "Biserica din Bălineşti şi pictura ei exterioară", dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, Arta plastică, XLIII, 1996, p. 3-18. M. Năstase est le premier spécialiste de cette chronique du XVe siècle à contester d'une manière irrécusable son caractère bulgare. Il a démontré qu'on a affaire à une œuvre de Jean Chortasménos, le dernier chroniqueur byzantin avant la Chute, ensuite traduite en Valachie par

Aujourd'hui l'interprétation de Sorin Ulea qui est devenue classique, en raison de son ample portée et de sa cohérence, est soumise à de nombreuses critiques. Surtout de la part d'historiens de l'art, qui la considèrent trop dépendante d'une lecture politique, sur un sujet qui se prête plutôt aux réflexions esthétiques et théologiques. Ces antithèses ont occasionné des recherches au moins aussi impressionnantes que la thèse avancée antérieurement[54]. Mais dans leurs conclusions elles relèvent trop du domaine de l'histoire de l'art ou de la théologie pour pouvoir intéresser notre propos. Nous retenons quand même l'objection faite contre une herméneutique trop sécularisé dans la démarche de Ulea. D'autre part, nous ne pouvons accepter sans réserves la suggestion que les zoographes de ces chefs d'œuvres vivaient dans une Arcadie où les bruits assourdissants du monde ne dérangeaient pas du tout leurs esprits diaphanes.

Avec les considérations précédentes sur le programme de Dobrovăț à l'appui, nous acceptons dans leurs grandes lignes les interprétations d'Ulea et de Năstase. Il en résulte que, de son point de vue, Pierre Rareș était d'une manière potentielle le tsar de ce monde où le *Syntagma* jouait le rôle de Loi divine. Sauf en Russie moscovite où l'œuvre de Blastarès n'était pas encore reçue (le premier manuscrit dont on a une connaissance indirecte date de 1542)[55], les autres orthodoxes étaient sous domination musulmane ou catholique, dans l'Empire ottoman, en Hongrie et en Pologne. Or, selon le *Syntagma*, nous le disons encore une fois, "*Scopus Regi* (*car'* dans la variante slave) *propositus est, vires quas habet clementia*

---

les disciples de Nicodème de Tismana en slavon médio-bulgare. D'ici elle est passée en Moldavie pour devenir une source d'inspiration pour la peinture extérieure. Idem, "Une chronique byzantine perdue et sa version slavo-roumaine (la Chronique de Tismana 1411-1413)", dans *Cyrillomethodianum*, IV, 1977, p. 100-171; Idem, "La Chronique de Jean Chortasmenos et le dernier siècle d'historiographie byzantine, dans *Symmeikta*, VIII, 1989, p. 389-404; Idem, (trad. et étude introd.), *Cronica expansiunii otomane, 1296-1417*, dans le volume dédié à Ioan Caproșu, (sous presse). Une traduction française de la chronique est aussi sous presse. Quant à la relation entre la peinture extérieure et cette chronique, cette idée capitale se trouve dans sa thèse de doctorat de 1974, *Byzance de l'Église et les Pays Roumains, 1355-1432*, soutenue à Paris-Sorbonne. La citation provient de Idem, *L'héritage impériale byzantin dans l'art et l'histoire des Pays Roumains*, Milano, 1976, p. 8.

[54] Anca Vasiliu, *La traversée de l'image. Art et théologie dans les églises moldaves au XVIe siècle*, Paris, 1994; Idem, *Monastères de Moldavie (XIVe-XVIe siècles). Les architectures de l'image*, Paris, 1998 (voir, par exemple, les remarques acides de la p. 13); Ana Dumitrescu, «Les représentations moldaves du Jugement dernier dans la première moitié du XVIe siècle», *Buletinul Bibliotecii Române*, Freiburg i. Br., XI (XV), 1984, p. 337-372.

[55] Même si le hiéromoine Euthyme, qui a traduit en russe en 1695 l'édition de l'œuvre de Blastarès réalisée par le chanoine anglican Beveridge, affirme l'existence d'une traduction russe en 1542, aucun manuscrit ni aucune trace ne corrobore jusqu'à présent cette allégation. C'est seulement à partir du début du XVIIe siècle que le *Syntagma* apparaît certainement à Moscou (J. Herman, "Blastarès Matthieu", p. 923).

tueri et conservare, perditas indefessa cura reparare, easque quas non habet prudentia justisque victoriis & expeditionibus quaerere"[56]. Etant tsar en ce sens, Pierre Rareş devait ressentir comme un devoir l'exigence de libérer les croyants de son Église et de les réunir sous son pouvoir légitime. Dans cette perspective, sa politique étrangère reçoit une cohérence qu'elle n'avait pas avant; surtout son entêtement pour récupérer la Pocutie peuplée de croyants orthodoxes, action qui lui a attiré l'inimitié profonde de la Pologne. Mais si les détails de ses interventions à l'ouest et au nord de la Moldavie sont bien connus, il n'en va pas de même de son projet de croisade qui visait à la limite la libération de Constantinople.

Un office de couronnement des tsars à l'intention de Pierre Rareş

Des sources tout à fait contemporaines témoignent nettement de l'existence d'un tel projet. Ainsi, après avoir signé, le 4 avril 1535, le traité d'alliance avec Ferdinand de Habsbourg, Rareş avait reçu les émissaires du roi, Balthazar Bánffy et Marc Pemfflinger pour mettre au point le plan d'action. Dans le rapport rédigé par ceux-ci pour Ferdinand, le 31 juillet 1536, on trouve les paroles suivantes de Pierre. "Je suis prêt à servir (...) toute la Chrétienté, en risquant ma tête et mon règne, et je n'épargnerai ni ma vie, ni mes possessions, parce que je suis prêt à tenir tête à tous les dangers pour la défense de la Chrétienté et pour le bien commun, à condition que Leurs Majestés y apportent leur pierre et y contribuent, pour que je puisse accomplir mon intention plus facilement et sans me porter préjudice à moi et à ce pays de Moldavie. Car de partout nous sommes assiégés, moi et mon pays, par de grands ennemis[57] (...). Et lorsque Leurs Majestés vont venir faire une expédition générale contre les Turcs, qu'ils envoient 15000 d'hommes, et moi, j'y ajouterai de mon pays 45000 d'hommes d'élite, à côté des 20000 de Transylvanie et des 25000 de Valachie". Et le rapport s'achève dans le style indirecte: "*Avec tous ses gens il veut aller jusqu'à Constantinople*"[58] (n. s.). C'est là un plan grandiose dont les détails nous resteront à jamais inconnus. Pour avancer jusqu'à la capitale de l'Empire ottoman, Pierre s'appuyait sur les forces militaires de tous les Pays Roumains. Sa politique en Transylvanie, où il a essayé constamment de contrôler les décisions des facteurs politiques émiettés après la chute du royaume, et en Valachie, dont il voulait se

[56] M. Blastares, éd. Beveridge, p. 44 (*P. G.*, CXLIV, c. 1111).

[57] Remarquons cette image qui semble étayer l'hypothèse de Ulea sur une identification de la Moldavie avec Constantinople assiégée.

[58] *Călători străini despre Ţările Române*, vol. I, p. 377-378. Pour une image globale des relations de Pierre Rareş avec les Habsbourgs, voir E. DENIZE, «Moldova lui Petru Rareş între imperiali şi otomani», *Anuarul institutului de istorie şi arheologie «A. D. Xenopol»*, XXVI/1, 1989, p. 236-247.

subordonner les princes, trouve dans ce plan de libération de Constantinople sa raison ultime. Remarquons la place restreinte qu'il entendait laisser aux forces de Ferdinand. Si son plan avait réussi, il aurait été, d'une position de force, l'homme à même de décider de l'avenir de la Ville libérée. Un tsar orthodoxe ne pouvait pas rendre Tsarigrad au pouvoir d'un empereur catholique (car c'était Charles Quint qui employait son frère Ferdinand comme fer de lance de sa politique orientale).

Le plan d'insurrection anti-ottomane n'était pas neuf à l'esprit de Pierre Rareş. Il surgit dans les sources trois ans auparavant. À sa cour de Vaslui, le prince moldave recevait l'higoumène Macaire du monastère serbe du Mont Athos, Chilandar, et lui accordait un chrysobulle le 13 mars 1533. Ce monastère se trouvait depuis 1487 - quand la sultane Mara avait adopté Vlad IV le Moine de Valachie et lui avait délégué les droits de fondateurs que les Branković possédaient - sous protection valaque. Les dernières donations de la part de Radu de Afumaţi (1522-1529), le prince qui avait fait échec à la tentative ottomane la plus soutenue de transformer la Valachie en province ottomane pendant le XVIe siècle, datent de 1525 et 1528. Ces gestes de patronage sont liés au même higoumène serbe Macaire, en qui Petre Năsturel voit de plus le père de l'imprimerie slavo-roumaine (1508-1512). Il est vraisemblable que, en raison de la décadence de la Valachie après 1529, et de la présence à partir de 1530 d'Hélène Branković aux côtés de Pierre Rareş, l'higoumène de Chilandar avait décidé d'attirer aussi la protection de la Moldavie sur son couvent[59]. Pierre Rareş lui offrit plein de largesse un important revenu annuel, en ajoutant que: "*Si le Seigneur Dieu, qui est glorifié en la Trinité, et la Très-Pure Mère de Dieu se complaisent en nous et nous accordent miséricorde, afin de nous sauver des mains des peuples étrangers*, nous ne donnerons pas seulement ce qui est écrit ci-dessus, mais bien plus encore"[60] (n. s.). C'était là une allusion aux discussions que le prince moldave et l'higoumène avaient eues confidentiellement auparavant. Or, le sujet y est suggéré assez clairement: le plan de libération des Balkans chrétiens. Par le biais de la personnalité de Macaire on entre en contact avec les structures balkaniques sur lesquelles Pierre voulait s'appuyer dans la guerre sainte qu'il envisageait. Car ce Macaire était l'homme de confiance de l'archevêque Prochor d'Ohrid. Mais, avant de présenter la nature des rapports tout à fait exceptionnels entre le prince moldave et cet archevêque, il faut prendre en considération un autre document qui étayera tout ce que nous avons dit

[59] P. Ş. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIVe siècle à 1654*, dans *Orientalia Christiana Analecta*, 227, Roma, 1986, p. 125 sq.

[60] *Ibidem*, p. 137-138. M. Năsturel ajoute que «Le document précise que l'higoumène Macaire et ses compagnons (...) devraient, selon l'*ordo* ecclésiastique, crier (pour Pierre Rareş) le polychronion - tout comme pour un empereur! - aussi longtemps qu'ils seraient eux vivants, et pareillement les moines qui viendraient après eux».

et allons dire là-dessus. Il s'agit d'un office de couronnement des tsars commandé au Mont Athos par Pierre Rareş et que nous croyons que Macaire l'apporta - justement en 1533 - en Moldavie.

On connaissait depuis longtemps un codex moldave de grande valeur, un pontifical (*archiératikon, služebnik*), copié au monastère de Zographou, au Mont Athos, mais pour les besoins de l'Église moldave. Il s'agit d'un manuscrit in-8°, de 154 feuillets, écrit en semi-onciale sur parchemin, en médio-bulgare. Il fut découvert dans le dépôt de manuscrits de l'Académie de Théologie de Kazan, en Russie. On savait qu'il provenait du monastère des îles Solovki, près du Cercle Polaire, dans la Mer Blanche. Il a été pour la première fois décrit par l'archimandrite Boris Plotnikov en 1880[61]. À cette occasion on a pu établir l'origine de l'important monument, indiqué par ailleurs avec grande précision sur le verso du feuillet 107:

"Sur l'ordre et avec la générosité du très saint métropolite de la ville protégée par Dieu de Suceava, et de toute la Moldavie, Monseigneur Théophane, a été écrite cette Liturgie en 7040 (=1532) de la main du grand pécheur parmi les hommes et du dernier des moines, le protopsalte (*demestik*) Barlaam. Et il a terminé de la copier au monastère de Zographou, de la Sainte Montagne, au mois de février le 24e jour, sous le règne du voïvode Pierre"[62].

Ce pontifical contient la *Liturgie de saint Jean Chrysostome*, la *Liturgie de saint Basile le Grand*, la *Liturgie des Présanctifiés* et d'autres prières de l'Église Orthodoxe. Il est indispensable de retenir que les trois offices divins suivent la réforme liturgique du patriarche hésychaste de Târnovo, Euthyme, ce qui signifie d'emblée que les milieux qui s'y intéressaient étaient à leur tour d'orientation hésychaste.

Mais puisque les chercheurs roumains qui s'y sont appliqués n'ont pu avoir accès à l'original, ils ne se sont pas rendus compte que les ff. 64-65 du pontifical de Solovki contiennent la plus grande partie de la *taxis* (office) du couronnement des tsars, et les ff. 65-66 la prière pour la promotion du césar et du despote. C'est l'historien russe d'origine roumaine Polychron Syrkou qui a publié pour la première fois ces deux textes en 1898, comme un complément au livre sur le couronnement des tsars russes que E. Barsov avait publié en 1883, à l'occasion de l'avènement d'Alexandre III[63]. Plus d'un siècle passa et, en 1993, ce texte attira de nouveau l'attention, cette fois-ci par le truchement de l'édition critique que l'historien bulgare Ivan Al. Biliarsky a réalisée du rite de couronnement des tsars

---

[61] Arhim. B. Plotnikov', «Srednebolgarskij Služebnik' 1532 goda (Opyt' paleografiko-glottologicesko go issledovanija)», dans les *Filologiceskija Zapiski*, Voronez, 1880, fasc. III et V, p. 22-55 et 55-73, et tiré à part.

[62] Emile Turdeanu, *La littérature bulgare*, p. 131-133 ; d'autres détails chez P. Ş. Năsturel, *op.cit.*, p. 190-191.

[63] P. Syrkou, *K' istorii isparvlenija knig' v' Bolgarii v' XIV veke*, t. I, vp. I, Skt. Petersburg, 1898, p. 122-124; E. Barsov, *Drevne-ruskie pamjatniki svjastennago venceanija carei' na carstvo*, Moscou, 1883.

dans les pays slaves, ce texte constituant l'un des cinq manuscrits de base utilisés par l'auteur à cet effet[64]. Le premier à identifier le commanditaire du pontifical avec Pierre Rareş est Radu G. Păun, qui a mis en œuvre ce texte pour le comparer avec un couronnement effectué en Valachie au milieu du XVIIe siècle, pour mesurer l'écart entre le modèle byzantin et les réalités roumaines[65]. À tout bien considérer, il n'y a pas encore d'étude sur le problème de ce texte en soi, par rapport au règne de Pierre Rareş et à son idéologie. Il n'a pas encore été discuté non plus en relation avec l'historiographie de l'idée impériale chez les Roumains, d'autant plus qu'il semble valider d'une manière éclatante la thèse de P. Ş. Năsturel et de D. Năstase.

Regardons le texte relatif au couronnement du tsar se trouvant dans le manuscrit de Solovki (abrégé SOL), dans la traduction française qu'Ivan Biliarsky nous a donnée dans son étude (pour des raisons d'espace nous laissons de côté pour le moment l'office de l'institution des despotes et césars). Puisque cette variante renferme non sans des différences l'office de couronnement que l'historien bulgare a reconstitué, nous en détacherons, en nous servant des indications de l'éditeur, le texte propre copié par le protopsalte Barlaam pour Pierre Rareş. Les détails de langue et de vocabulaire ne nous concernent pas dans la présente étude.

DESIGNATIO REGIS
(SOL, f. 64-64)

"/PREMIÈRE PRIÈRE

La prière.
Seigneur notre Dieu, Roi des régnants et Seigneur des seigneurants,
Qui par Ton prophète Samuel
élus Ton serviteur David
et l'oignis comme roi de Ton
peuple Israël: Toi-même
écoute maintenant la supplication de nous indignes
et regarde aussi de ta sainte demeure
Ton fidèle serviteur, N.

---

[64] I. A. Biliarsky, "Le rite de couronnement des tsars dans les pays slaves et promotion d'autres *axiai*", dans *Orientalia Christiana Periodica*, LIX, 1993, p. 91-139. Le texte slavon est muni d'une traduction française.

[65] R. G. Paun "*Si Deus nobiscum, quis contra nos?* Mihnea al III-lea Radu: note de teologie politică", dans *Naţional şi universal în istoria românilor. Studii oferite Prof. Şerban Papacostea cu ocazia împlinirii a 70 de ani*, Bucarest, 1998, p.69-100. On y trouve une traduction roumaine du texte établi par Ivan Biliarsky.

(dis son nom)/[66], que Tu T'es complu d'élever
pour tsar de Tes hommes
saints acquis par
le sang précieux de Ton Fils Monogène:
daigne l'oindre avec l'huile
de l'allégresse, revêts-le de la force
d'en haut, mets sur sa tête
une couronne de pierres précieuses, fais-lui
grâce de longs jours, donne
à sa droite le sceptre de salut,
assois-le sur le trône de la justice,
entoure-le de l'armure de Ton Saint
Esprit, rends fort son bras,
soumets-lui tous les langues
barbares, sème dans son cœur Ta crainte,
et aux pécheurs le pardon,
conserve-le dans une foi immaculée,
montre-le inflexible
gardien des règles de Ta Sainte Église
catholique, afin que
jugeant Tes hommes avec justice
et Tes pauvres dans le jugement, il sauve les enfants
des indigents et devienne digne aussi de
Ton règne céleste. Doxologie:
Parce qu'à Toi est le pouvoir et Tien est le règne
et la puissance et la gloire du Père et du Fils et du
Saint-Esprit */maintenant et toujours et pour les siècles.*

RUBRIQUE MOYENNE:

Après l'Amen le patriarche prend le diadème
et les bottes et les donne au vestiteur.

Note sur le couronnement d'un fils, d'une fille ou d'une femme:

Si doit être couronné
le fils du tsar ou sa fille ou sa femme,

---

[66] I. Biliarsky, *op. cit.*, p. 109: *"ab hoc initium est orationis in SOL"*. La première partie de l'office manque. Les informations de l'éditeur étant vagues au niveau de cette absence (p. 96, 101), nous nous sommes adressé à notre collègue Radu G. Păun, qui nous a confirmé que le manuscrit SOL est détérioré au début de l'office. Il ne s'agit pas, par conséquent, d'une omission du copiste. Nous remercions M. Păun de cette information.

le patriarche ne donne pas le diadème ni les bottes
au vestiteur mais il les donne au tsar
en bénissant; le tsar
les impose au couronné./[67]

Dialogue:

Et/ *le patriarche/*[68] ayant dit "Paix à tous",
le diacre: "Inclinons nos têtes devant le Seigneur."
Le /*célébrant* /[69] prélat prie ainsi:

LA PRIÈRE DE LA TÊTE INCLINÉE

La prière.
Devant Toi, unique Roi éternel,
a été celui à qui le règne terrestre
a été confié par Toi,
a plié le cou avec nous; et
ainsi nous Te supplions, Toi Maître de tous, garde-le
sous ta protection, fortifie
son règne, et ce qui T'est agréable
accorde-lui de le faire toujours,
illumine son âme de justice et
d'abondance de paix, afin que dans sa sérénité
une vie calme et tranquille
nous menions en toute
piété et pureté. Doxologie:
Car Tu es le Roi de la paix et à toi gloire (nous rendons).

RUBRIQUE FINALE:

Et le /*patriarche/*[70] prélat prend de l'antimension
la couronne et la tenant
avec les deux mains
disant: "au nom du Père et du Fils et
du Saint-Esprit".
/Et après la communion des saints mystères
il s'incline devant Dieu avec le sceptre

---

[67] Tout le passage /.../ est omis, voir *Ibidem*, p. 110, n. 89. Notons qu'ainsi se contourne pour la première fois la référence au patriarche.

[68] Omis dans le SOL, voir *Ibidem*, p. 111, n. 107. C'est la deuxième fois qu'est évitée la référence au patriarche.

[69] Ici encore on sous-entend une allusion au patriarche, que le manuscrit MOS fait explicitement. Par contre, le manuscrit SOL emploie le terme *archierei*. Voir *Ibidem*, p. 111, n. 109.

[70] Encore une fois, dans SOL "patriarche" est remplacé par *arhierei*, *Ibidem*, p. 111, n. 140.

et le prélat parle ainsi:
"Gloire dans les cieux à Dieu, paix sur la terre
et entre les hommes bonne volonté".
Et ainsi, après qu'ils aient honoré le couronné
et l'aient loué en disant:
"Que vive beaucoup années en paix, le tsar!,
il s'en va en portant la couronne sur sa tête./"[71]

Dans quel rapport se trouve cette *taxis* avec les couronnements qu'on pratiquait effectivement en Moldavie à cette époque-là? La présence du titre de "tsar" dans notre pontifical se trouve dans le genre proche de la terminologie moldave du pouvoir. La profusion des titres impériaux à l'époque de Pierre Rareş est plus qu'attendue de la part d'un prince qui fait écrire sa chronique officielle par le supérieur du monastère de Neamţ et puis par évêque de Roman, Macaire, un spécialiste de la conception juridique de Blastarès. De ce point de vue, cet office de couronnement vient enrichir un dossier assez lourd qui contient les occurrences impériales au sujet de Pierre Rareş. Analysons à présent les cérémonies de couronnement décrites par la tradition des chroniques où s'inscrit Macaire à la longue, pour les rapprocher à l'office de SOL.

Les chroniques moldaves sont, à la différence des russes, très laconiques à ce sujet. Nous avons déjà vu le compte-rendu de Macaire sur le couronnement de Rareş. Il insiste sur le sacre avec "l'huile de la bénédiction" fait de la main de Théoctiste II (*eleom blagodati prosvěšten'*, ou dans la rédaction plus sobre de 1542, *pomazan byst rokoo prěosveštennago mitropolita*)[72]. De même Étienne le Jeune qui a reçu "la bénédiction de l'onction de la main du métropolite" (*blagoslovenie pomazania priem rokoo pryosveštennago mitropolita*)[73]. En remontant dans le temps, nous avons déjà dit qu'aucune source ne parle de l'onction de Bogdan le Borgne, et nous avons essayé d'expliquer pourquoi.

---

[71] Cette fin est propre au SOL, raison pour laquelle l'éditeur ne la met dans le texte critique, mais la donne en notes, *Ibidem*, p.111, n. 143. Signalons une nouvelle occurrence du terme *archierei*. A comparer cette fin avec le passage suivant de la *Chronique* d'Étienne le Grande, qui décrit son retour triomphal après la victoire de Vaslui sur l'armée ottomane (10 janvier 1475): "Et Étienne voïvode revint en nicéphore avec tous ses soldats dans sa capitale, Suceava, et fut accueilli par les métropolites et les prêtres, qui tenaient dans leurs bras le Saint Évangile, *officiant* (*služašte*) et louant Dieu pour ce don d'en Haut et bénissant le tsar (*car'*): «Que vive le tsar !»" (P. P. Panaitescu, *Cronicile*, p. 9, 18). Ne serait-ce pas là un indice du fait qu'un office du genre de celui que nous analysons était déjà connu et utilisé depuis l'époque de Théoctiste Ier?

[72] P. P. Panaitescu, *Cronicile*, p. 81, 95.

[73] *Ibidem*, p. 78, 92.

Pour Étienne le Grand, une source omet de mentionner l'onction. Il s'agit plus précisément de celle à laquelle nous nous attendions le moins: la chronique des «Tsars moldaves». La seule indication qu'on y trouve est qu'il a vaincu son rival, le prince Pierre Aron et «par la grâce de Dieu, il prit le sceptre de la Moldavie»[74]. Sans l'existence de quatre autres sources qui attestent effectivement l'onction d'Étienne, on aurait pu croire qu'elle n'avait jamais eu lieu. En revanche, les annales «Putna I» nous informent que, après que Pierre Aron fut chassé, "tout le pays s'est rassemblé de pair avec le bien-heureux métropolite Monseigneur Théoctiste, il l'a oint pour le règne (*pomaza ego na gospodstvo*) (...). Et il prit le sceptre du Pays de Moldavie"[75]. Dans les mêmes termes s'exprime «Putna II» et une autre rédaction des annales de Putna, préservée dans une traduction roumaine de 1770 (*După aceea l-au pomozuit domn... și au luat Ștefan voivod·schiptrul țării Moldovei*)[76]. Enfin, dans la *Chronique* de Grégoire Ureche, qui se fonde sur une autre chronique du XVIe siècle, perdue depuis, on reprend l'information que le métropolite Théoctiste l'a "oint pour le règne" (*...l-au pomăzuitu spre domnie mitropolitul Theoctistu*)[77]. La majorité des sources concorde donc quant à l'idée qu'une onction d'Étienne le Grand a eu effectivement lieu. Or, ce n'est qu'apparemment que la *Chronique* de l'époque d'Étienne est antérieure aux autres. En effet, dans la rédaction qui est arrivée jusqu'à nous, le dernier événement présenté est la campagne de 1507 de Bogdan le Borgne en Valachie; après quoi le texte se termine brusquement. Par conséquent, nous possédons une version copiée à l'époque où, comme nous l'avons montré, Bogdan essayait de fonder son pouvoir en contournant le *Syntagma* et sa conception. On peut penser que la référence à l'onction dans l'original fut éludée pour correspondre à la pratique du temps de Bogdan, lequel ne fut pas oint (ou le fut d'une telle manière que l'Église ne l'a plus reconnu ultérieurement).

Pour conclure cette incursion dans le passé, retournons à la chronique de Macaire, en ajoutant que, après la crise déclenchée par la conversion à l'Islam du fils de Rareș, Élias II, en 1551, il ne touche mot dans sa chronique de l'onction de ce dernier. En revanche, Macaire, revenu de l'exil imposé pour son opposition à la politique d'Élias, affirme son autorité au début du règne du deuxième fils de Pierre Rareș. C'est lui, et pas le métropolite, qui a oint en 1551 Étienne Rareș. Selon son propre témoignage, Étienne "a incliné sa tête et ses genoux devant l'Empereur des empereurs et par la grâce de Dieu il a reçu l'onction de l'huile de la bénédiction par

[74] *Ibidem*, p. 7, 15.
[75] *Ibidem*, p. 44, 49.
[76] *Ibidem*, p. 56, 61, 70.
[77] Grigore Ureche, *éd. cit.*, p. 83.

(l'intermédiaire de) l'humble que je suis" (*blagodatnym eleom mnoo hudym pomazanie priemlet'*)[78].

Ce que ce petit dossier nous permet d'affirmer c'est que toutes les onctions évoquées dans nos sources sont des *onctions matérielles*. C'est toujours la personne d'un prélat qui s'interpose entre Dieu et le prince. Sans la médiation de l'homme d'Église il n'y a pas d'onction, et par conséquent, il n'y a pas de légitimité. Que l'onction n'était pas accordée d'une manière automatiquement c'est ce que montrent à l'évidence les cas d'un Bogdan, d'un Élie qui n'ont pas été les bénéficiaires de l'appellation de «oint de Dieu». Les *Enseignements du prince de Valachie Neagoe Basarab à son fils Théodose* (1520) nous dévoilent le critère qui régissait l'octroi de cette désignation: «Mon fils, le jugement est une chose ambivalente: il a un côté de perdition et un autre d'allégement et de victoire. *Et le seigneur qui jugera d'une manière juste, c'est un vrai seigneur et l'oint de Dieu et il gagnera la lumière éternelle. Tandis que celui qui ne jugera pas selon la justice et* selon la Loi divine, *il n'est pas un seigneur, et il ne s'appelle plus redresseur de torts et l'oint de Dieu,* mais il s'effacera dans la perdition éternelle et en raison de sa partialité il ne verra plus le visage de Dieu»[79].

Cette place tout à fait spéciale des représentants de l'Église dans l'acte de l'onction et du couronnement correspond à la tradition byzantine tardive. Les chroniques byzantines en parlent à partir de l'introduction de l'onction matérielle au début du XIIIe siècle, du fait que l'empereur est "oint par le patriarche", à la différence d'Étienne Douchan qui se considérait lui-même "couronné par Dieu", selon la tradition classique byzantine[80]. Or, et nous le soulignons, tous les prélats de Moldavie qui jouèrent un rôle si proéminent dans la seconde moitié du XVe siècle et la première moitié du XVIe, font partie d'une *école* de théologie politique, fondée en Moldavie par Théoctiste Ier, le disciple de Marc Eugénikos. L'inflexible opposant au concile de Florence était, dans le deuxième quart du XVe siècle, le représentant de l'hésychasme politique. Il se trouvait, par conséquent, dans le même camp que saint Siméon de Thessalonique, le théoricien de l'onction matérielle, celui qui insère de la manière la plus élaborée l'institution impériale dans l'ordre liturgique et, par voie de conséquence, aussi juridique, de l'ecclésiologie[81]. Du point de vue liturgique,

---

[78] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 90, 105.

[79] Florica Moisil, D. Zamfirescu, G. Mihâilâ (eds.), *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie*, Bucureşti, 1971, p. 129-130, 285-290. L'application de cette définition simple dans le cas de Bogdan le Borgne (voir les informations rassemblées là-dessus dans la note 38) explique l'absence de son titre de «oint de Dieu».

[80] G. Dagron, *op. cit.*, p. 283 sq. et la bibliographie de la p. 405, n. 138.

[81] C. Tsirpanlis, *Marc Eugenicus and the Council of Florence. A Historical Re-evaluation of His Personality*, Thessaloniki, 1974; D. Balfour, "Politico-historical Works of Symeon Archbishop of Thessalonika (1416/17 to 1429)", dans *Wiener Byzantinische Studien*, Band XIII, Wien, 1979; Idem, "New Data on the

l'Église de Moldavie est l'héritière de la doctrine de Siméon de Thessalonique. C'est à partir de ce point de vue que l'on doit lire les textes qui se trouvent dans les chroniques slavo-roumaines au pied de la lettre, au moins au sujet de l'onction.

Pour un argument final, nous nous adresserons encore une fois aux chroniques, à la série des trois du monastère de Putna. Soyons attentifs à la raison des gestes: les textes invoquent souvent la *main* du prélat qui confère matériellement l'onction. Dieu n'intervient pas directement; il surveille seulement, d'en Haut, *par Sa grâce*, le déroulement correct de l'avènement de Son élu. Mais c'est à l'Église de s'occuper du reste. Chacune des trois chroniques raconte aussi la grande cérémonie de l'inauguration du monastère de Putna, le 3 septembre 1470. Or, la consécration y est effectuée toujours *par la main du métropolite* Théoctiste Ier[82]. Il faut donc tenir compte de l'effectivité du toucher épiscopal impliqué dans l'inauguration d'un lieu de culte, ne serait-ce que pour l'imposition de l'antimension sur l'autel, geste manuel à proprement parler. Et encore de l'équivalence gestuelle des deux actes, l'onction des princes et la consécration d'une église, que les textes moldaves indiquent par le même syntagme, en les mettant clairement en parallèle. Nous pouvons, fondés sur ces considérations, conclure à juste titre que l'onction monarchique était devenu nécessairement, en Moldavie comme dans le reste du monde orthodoxe, un acte liturgique et matériel.

Par rapport à cette tradition moldave, l'office de couronnement copié en 1532 à l'intention de Pierre Rareş semble émettre une note discordante. Car, excepté le fait que l'on évite systématiquement toute mention du patriarche, le texte de SOL fait partie du cycle des offices de couronnements que l'on peut assigner à une conception charismatique, et non juridique, du pouvoir. C'est la *taxis* de l'époque des Comnènes (le XIIe siècle), porteuse de la doctrine charismatique de l'empereur, et reprise ensuite par les empires slaves des Balkans. Le *Syntagma*, véhicule de la conception juridique du pouvoir, domine en revanche sans partage dans les Pays Roumains pendant tout le XVIe siècle[83]. Reflet de cette conception juridique sur

---

Late Byzantine Saint: Symeon of Thessalonika, 1416/17 to 1429", dans *Macedonian Studies*, Wien, VI (III), 1989, 3, p. 40-48; pour le commentaire liturgique appliqué par Siméon au couronnement des empereurs, voir M. Arranz, «Couronnement royal et les autres promotions de cour. Les sacrements de l'institution de l'ancien Euchologe constantinopolitain», *Orientalia Christiana Periodica*, LVI, 1990, p. 124 sq.; G. Dagron, *op. cit.*, p. 286-289.

[82] P. P. Panaitescu, *Cronicile*, p. 45, 50, 57, 62, 71. Voir aussi dans le *Syntagma* de Blastarès la Lettre E, XII: *De ecclesiarum aedificatione et consecratione*, P. G., t. CXLIV, c. 1278.

[83] Début du XVIe siècle: la *Pravila* du monastère de Bistrita, en Petite-Valachie (Olténie), donnée par Despina, l'épouse du prince valaque Neagoe Basarab. À la Bibl. de l'Acad. roumaine, mss. slave 286; vers 1510-1520: une *Pravila* moldave, aujourd'hui à la Bibl. ex-"V. I. Lénine" de Moscou, fond 98 Egorov, mss. 65; 1556-1558: *Le grand Code* (Pravila) *des saints Pères oecuméniques*, le *Syntagma* de l'évêque

l'iconographie, non seulement les princes roumains ne sont pas couronnés par les anges, mais il n'y en a pas un seul pourvu du nimbe[84]. D'autre part, il existe souvent un écart entre les textes liturgiques et la pratique. Chose plutôt inattendue, l'innovation dans la pratique liturgique du couronnement du XIIIe siècle, à savoir l'onction matérielle, n'est pas du tout reflétée dans les textes liturgiques. Certes, elle est bien attestée dans les commentaires des liturgistes, dans les descriptions des couronnement, mais elle n'apparaît point dans les *Euchologes* patriarcaux de l'église Sainte-Sophie de Constantinople[85]. Purement et simplement, les gens avaient sous les yeux un texte qu'ils respectaient en général, mais la force de la coutume leur permettait de faire d'autres gestes ici et là, sans avoir toujours besoin d'en changer la lettre. De plus, quelques passages de cet office permettent une réinterprétation dans l'esprit nouveau. Les deux prières adressées à Dieu qui l'invoquent: [Toi], "Qui par Ton prophète Samuel as élus Ton serviteur David et l'oignis comme roi de Ton peuple Israël" (...), "daigne l'oindre avec l'huile de l'allégresse", se référant à l'origine à l'onction spirituelle des rois d'Israël, pouvaient au XVIe siècle signifier déjà une onction matérielle où les prélats jouaient le rôle rempli par Samuel[86].

---

de Roman, Macaire que nous avons déjà évoqué, de nos jours à Moscou, au Musée historique d'État, fond Barsov, mss. 152; 1550-1600: la *Pravila moldovenească* (Le Code moldave), aujourd'hui à Kiev, à la Bibl. de l'Acad., fond de l'Acad. Théol., no. 116, renfermant approximativement 400 gloses explicatives en roumain, prouvant tant l'emploi pratique du *Syntagma*, que la tendance de rendre les termes juridiques en roumain; XVIe siècle: la *Pravila* du monastère de Suceviţa, mss. 446 de la bibliothèque de ce monastère; XVIe siècle: un *Syntagma* slavon, provenant peut-être de Moldavie, à Przemysl, en Pologne, le mss. II. E. 12 de la Bibl. du Chapitre Uniate, aujourd'hui perdu; XVIe siècle: un *Syntagma* slavon, provenant peut-être de Moldavie, à la Bibl. Nationale de Varsovie, mss. 2742; XVIe siècle: un *Syntagma* slavon, provenant peut-être des Pays Roumains, à Moscou, à la Bibl. ex-"V. I. Lénine", fond 173 I, Moskovskaja Duchovnaja Akademija, mss. 53; XVIe siècle: un *Syntagma* slavon de Moldavie, aujourd'hui à Lvov, à la Bibl. de l'Acad. Ukrainienne, fond 3, Zbirka rukopisi Central'nogo Vasilians'kogo Arhivu i Biblioteki u L'vovi Sv. Onufrij, mss. no. 7; fin du XVIe-début du XVIIe siècle: un *Syntagma* slavon de Moldavie, à Moscou, à la Bibl. ex-"V. I. Lénine", fond 178 Muzejnoe sobranie, mss. 4293; 1606: la *Pravila* copiée pour le prince moldave Jérémie Movilă, à la demande du métropolite Théodose Barnovschi, aujourd'hui à Lvov, à la Bibl. de l'Académie, fond A. S. Petruševich. Se référer à la bibliographie de la note 19.

[84] P. Guran, "Reprezentări iconografice: semnificaţia nimbului", dans *Sud-Estul şi contextul european*, Bucarest, IX, 1998, p. 131-138.

[85] M. Arranz, "L'aspect rituel de l'onction des empereurs de Constantinople et de Moscou", dans P. Catalano, P. Siniscalco (eds.), *Roma, Constantinopoli, Mosca. Da Roma alla Terza Roma. Documenti e studi*, Napoli, 1983, p. 407-415.

[86] Christopher Walter, "The significance of Unction in Byzantine Iconography", p. 71-72, dans le recueil *Studies in Byzantine Iconography*, Variorum Reprints, Londres, 1977.

Pierre Rareș, l'archevêque Prochor et le projet d'insurrection balkanique

Ces précautions prises, quelle était la place de l'office de couronnement du tsar commandé par Pierre de Moldavie dans le cadre du plan de renversement de la domination ottomane dans la péninsule balkanique? Il faut renvoyer, pour détails, aux dernières études qui y ont été consacrées par Andrei Pippidi, Eugen Denize et Matei Cazacu[87], faute d'espace pour une présentation exhaustive. Nous ajouterons des précisions concernant un des personnages-clés du projet, l'archevêque Prochor d'Ohrid, et une chronologie unifiée des événements.

Deux observations surgissent d'emblée, guidant les premiers pas de notre recherche des circonstances où l'office fut copié: i) le texte laisse de côté toute allusion au rôle assumé par le patriarche dans la cérémonie du couronnement du tsar; ii) en revanche, il met l'accent sur le rôle qu'y joue le «prélat» (*archiéreus*), dans un sens général. Ces points nous empêchent de jeter le problème à la corbeille, si chère à l'historiographie roumaine, des «automatismes de copistes», qui ne peut d'aucune manière rendre compte de ces différences d'une intentionnalité criante, si distinctes par rapport au texte étalon.

Quand en 1532 le protopsalte Barlaam achevait de transcrire le pontifical, Pierre était déjà, pour paraphraser sa propre expression, dans "la cinquième année de son règne impérial", car il avait été oint par "celui qui oignait les tsars" (*carski pomazatel'*), le métropolite Théoctiste II en 1527. On peut se demander sur la base de quel texte liturgique cet acte avait été accompli, mais pour le moment il n'y a que le silence désolant des sources (voir quand même la note 71 de cette étude). Une possibilité privilégiée par l'emboîtement chronologique est de nature à mettre l'office en relation avec le plan de libérer Constantinople, quand il était normal que le vainqueur fût couronné en tant que successeur des empereurs byzantins. Pourquoi alors a été contournée toute référence au patriarche de Constantinople? Il ne reste qu'une seule explication: si on accepte que le manuscrit réalisé en 1532 à Zographou pour Pierre fut apporté en Moldavie en 1533 par Macaire de Chilandar – qui était l'homme de confiance de l'archevêque d'Ohrid, Prochor – alors notre texte envisagerait justement ce dernier prélat. Qui était-il?

Les historiens de l'Église d'Ohrid le considèrent comme l'archevêque le plus important de ce siège. Pendant son long pontificat (1524/5–1550) il s'est préoccupé sans cesse d'élargir la juridiction de son archevêché jusqu'aux limites les

[87] A. Pippidi, *Tradiția*, p. 158-166, ch. "Proiectul de insurecție balcanică al lui Petru Rareș"; E. Denize, *op. cit.*; M. Cazacu, "Projets et intrigues serbes à la Cour de Soliman (1530-1540)", dans G. Veinstein (ed.), *Soliman le Magnifique et son temps. Actes du Colloque de Paris, Galeries Nationales du Grand Palais, 7-10 mars 1990*, Paris, 1992, p. 511-528.

plus poussées selon les documents historiques, réels ou forgés, qu'il avait à la portée de la main. Quant à sa politique intérieure, elle peut nous fournir l'explication de cette obstination. À Ohrid, l'église Sainte-Sophie, Cathédrale traditionnelle de l'archevêché, et l'église Saint-Pantéléimon (où se trouvaient les reliques du saint Clément), venaient d'être transformées en mosquées. Prochor concentra alors tous ses efforts pour ériger une autre église, celle de la Vierge Péribleptos, afin d'en faire sa cathédrale. C'est seulement en 1540 qu'il put s'y installer. Le fait qu'il avait une très haute idée de son propre rôle dans le destin de son Église est relevé par le fait qu'il s'est fait ensevelir à côté des reliques de saint Clément, transférées à la Péribleptos par ses propres soins ; leurs noms furent gravés sur la même pierre tombale, le nom de l'archevêque au-dessous de celui du saint. On peut supposer que les dépenses exigées par un aussi vaste programme de constructions l'ont condamné à un manque continuel d'argent, qui l'a amené à rechercher sans trêve de nouvelles sources de revenus[88].

De surcroît, il avait une vision grandiose de la place d'Ohrid dans la hiérarchie de l'Église orientale. Il a poussé jusqu'aux dernières conséquences la théorie - datant du XIIe siècle, développée par Dèmètrios Chomatianos au siècle suivant - sur Ohrid en tant qu'héritière de Justiniana Prima, qui avait reçu en 525 une juridiction quasi-patriarcale de la part du pape Vigile et de l'empereur Justinien par la Novelle CXXXI[89]. À l'instar de Chomatianos, qui avait polémiqué avec saint Sabbas en 1220 au sujet de l'autocéphalie de l'Église serbe, Prochor a lutté durant tout son pontificat pour englober d'une façon définitive les derniers restes de l'ancien Patriarcat de Peć sous la juridiction d'Ohrid.

Il dut faire face, à partir d'avril 1527, à un schisme violent de la part de l'évêque Paul de Smederevo, qui essaya de réunir tous les diocèses serbes, en se proclamant patriarche de Peć. En corrompant les fonctionnaires ottomans, Paul fit même emprisonner Prochor. S'étant libéré, l'archevêque alla à Constantinople et sollicita du sultan et du patriarche Jérémie II (1522-1545/6) d'être rétabli dans ses droits. Entre temps, sa main droite, le métropolite Nicanor de Novo Brdo, avait organisé un concile local en 1529 qui flétrit l'acte de Paul.

---

[88] C. Grozdanov, "Ohridskiot arhiepiskop Prohor i negovata dejnost", dans Idem, *Studii za Ohridskiot zivopis*, Skopje, 1990, p. 150-158, résumé français p. 217-218.

[89] I. Snegarov, *Istorija na ohridskata arkiepiskopija-patriarchija (1394-1767)*, Sofia, 1924; A. P. Pechayre, "L'archevêché d'Ohrida de 1394 à 1767. A propos d'un ouvrage récent", dans *L'Echos d'Orient*, Paris, XXXIX, 1936, 182, p. 182-204, et 183, p. 280-323; G. Prinzing, "Entstehung und Rezeption der Justiniana Prima-Theorie im Mittelalter", dans *Byzantinobulgarica*, Sofia, V, 1978, p. 269-287; D. Dragojlovic, "Archevêché d'Ohrid dans la hiérarchie des Grandes Églises Chrétiennes", dans *Balcanica*, Beograd, XXII, 1991, p. 43-55.

Le sultan, convaincu par un accroissement du tribut, conféra à l'archevêque un acte de suppression du patriarcat considéré illégitime de Paul et de transfert des diocèses serbes sous la juridiction d'Ohrid. Le patriarche Jérémie, secondé par tous les patriarches d'Orient (Joachim d'Alexandrie, Michel d'Antioche et Joseph de Jérusalem), étaya lui-aussi la position de Prochor, en affirmant que les décrets impériaux confirmaient la juridiction d'Ohrid sur les terres serbes (sept. 1530). Pourvu de ces documents, de la part du sultan et du patriarche, Prochor convoqua un autre concile en mars 1532 qui anathématisa Paul et tous ses adeptes et restaura théoriquement la suprématie d'Ohrid sur les diocèses serbes[90]. L'historien serbe Dragoljub Dragojlovic souligne un fait très éloquent: "Il est intéressant que, dans le conflit entre l'archevêque Prochor et le patriarche-usurpateur Paul, les moines serbes du Mont-Athos, à orientation hésychaste, ou du moins la plupart de ceux-ci, s'étaient rangés du côté de Prochor, en accusant le patriarche serbe Paul de «destructeur de la dignité archiépiscopale» et en consentant à ce que lui et ses partisans fussent anathématisés"[91]. Or, un de ces moines serbes qui soutenaient Prochor était l'higoumène de Chilandar, Macaire, qui se trouvait en 1533 en Moldavie. Ainsi devient clair une deuxième raison de sa présence à la cour de Pierre Rareş: il devait informer le prince de ce qui se tramait dans les affaires ecclésiastiques troublées de la Serbie. D'autant plus que la femme de Pierre, la princesse Hélène, était Serbe elle-même. La position de la famille régnante de Moldavie semble décidément avoir été favorable à l'archevêque, car à partir de cette rencontre, tant Prochor que Nicanor de Novo Brdo seront inscrits dans les prières de l'Église moldave, d'où leurs noms passeront dans le grand *Obituaire* du monastère de Bistriţa[92]. Nous croyons même que, pour attirer une fois de plus les sympathies d'Hélène de Moldavie, l'archevêché d'Ohrid stimula le culte des quatre saints de la famille Branković: Étienne, Georges-Maxime, Angelina et Jean, le dernier étant ni plus ni moins que le père de l'épouse de Pierre Rareş[93]. Peut-être encore, la légende des relations entre Étienne le Grand et Dosithée d'Ohrid a-t-elle

---

[90] T. Simedrea, "Unde şi când a luat fiinţă legenda despre atârnarea canonică a scaunelor mitropolitane din Ţara Românească şi din Moldova de Arhiepiscopia de Ohrida. Note pe marginea unei interpolări", dans *Biserica Ortodoxă Română*, Bucureşti, LXXXV, 1967, 9-10, p. 981-985.

[91] D. Dragojlovic, "Hésychasme", *op. cit.*, p. 409. P. Kostic, "Dokumenti o buni smederevskog episcopa Pavla protiv potcinovanja Pečke patrijaršije Ohridskoj arhiepiscopiji", dans *Spomenik*, Beograd, LVI, 1922, drugi razred 48, doc. III, p. 34. Les moines serbes y étaient représentés par l'hiéromoine Germain, "le spirituel des Serbes de la Sainte Montagne", pour citer le document.

[92] D. P. Bogdan, *Pomelnicul Mănăstirii Bistriţa*, Bucarest, 1941, p. 58, 84; Bibl. Acad. Rom., mss. slave 78, f. 15v, lignes 10-12, *apud* T. Simedrea, *op. cit.*, p. 979, n. 26.

[93] Boško I. Bojovic, *L'idéologie monarchique dans les hagio-biographies dynastiques du Moyen Age serbe*, *Orientalia Christiana Analecta*, 248, Roma, 1995, p. 665-669.

été forgée et employée à la même occasion, car au XVIIe siècle, comme la datent d'habitude les historiens roumains, elle ne pouvait avoir aucune finalité. Dans ces circonstances, par contre, une telle légende pouvait servir à imaginer une tradition illustre aux relations entre l'archevêché et la Moldavie qui venaient en fait se lier[94].

Il n'y a pas eu de relations de dépendance canonique entre les Pays Romains et Ohrid avant Prochor[95], mais nous considérons que leur datation en 1533 est bien trop tardive. Nous avons vu que le thème si important de la Réprimande de David qui surgit à Dobrovăţ en 1529 est originaire d'Ohrid, de cette cathédrale Sainte-Sophie qui venait d'être transformée en mosquée. Ensuite, les circonstances du mariage de Pierre avec Hélène Branković sont tout à fait énigmatiques: en 1529, quand la première femme de Pierre mourait peu avant la victoire moldave de Feldioara, Hélène se trouvait réfugiée en Transylvanie, dans l'entourage de sa demi-sœur Despina, la veuve du prince Neagoe Basarab, en raison de la guerre que les Turcs faisaient alors à la Valachie. Quelqu'un, on ne saura jamais qui, servit d'intermédiaire entre Pierre et Hélène. Notre soupçon penche vers les agents de Prochor en Transylvanie, car précisément dans cette conjoncture, l'archevêché d'Ohrid élargissait sa juridiction sur une grande partie des Roumains orthodoxes de Transylvanie[96]. Il n'est pas complètement hasardeux de penser que ce mariage aura été conclu par l'entremise de Prochor. Ce sont là des raisons permettant de supposer que les relations entre Prochor et Moldavie doivent être datées de quelques années plus tôt, ce qui signifierait que l'arrivée de Macaire de Chilandar en Moldavie n'était pas un saut dans l'inconnu, mais une action bien réfléchie.

Quelle est, finalement, la relation entre les troubles ecclésiastiques et le plan d'insurrection anti-ottomane à laquelle le texte du chrysobulle accordé par Pierre Rareş au monastère de Chilandar semble faire allusion? À première vue, aucune. L'historiographie roumaine a considéré assez longtemps Prochor comme un instrument de la domination ottomane pour que cette liaison ne soit plus transparente[97]. Mais l'étude de Matei Cazacu qu'on vient de citer accorde, à la

94 I. Bogdan, "Documente false atribuite lui Ştefan cel Mare", dans *Buletinul Comisiei Istorice a României*, Bucarest, I, 1913, p. 103-161; pour la bibliographie de la question, R. Constantinescu, *Vechiul drept*, p. 240.

95 Şt. S. Gorovei, "Relaţiile Ohridei şi Moldovei sub Vasile Lupu", dans Anuarul Institutului de Istorie «A. D. Xenopol», Jassy, 1994, p. 111-114.

96 T. Simedrea, *op. cit.*, p. 993.

97 Pour *Ibidem*, p. 992 sq. tout l'effort de Prochor se réduirait à la convoitise insatiable pour les revenus des Pays Roumains et l'espoir qu'ils soient réduits à l'état de provinces ottomanes ! Le même jugement de valeur dans l'étude de M. Maxim, "Les relations des Pays Roumains avec l'archevêché d'Ohrid à la lumière de documents turcs inédits", dans *Revue des études sud-est européennes*, XIX, 1981, 4, p. 653-671. Les deux articles sont fondamentaux sur ce sujet et les documents y publiés restent capitaux, mais nous nuancerions l'évaluation en ce qui concerne Prochor.

lumière de documents des archives espagnoles, un visage complètement neuf à l'archevêque d'Ohrid.

Ce dernier était intégré dans le plan de restauration du despotat serbe imaginé par Božidar Vuković, alias Dionisio della Vecchia, homme d'affaires et imprimeur à Venise, d'origine serbe. À partir de 1532, il adresse avec insistance à l'ambassadeur de Charles Quint à Venise, don Lope de Soria, des mémoires secrets visant la libération des Balkans. L'idée générale en était la suivante: une flotte espagnole devait s'emparer par une attaque surprise de Scutari que Dionisio connaissait bien (...) Une fois cette opération réussie, les chrétiens des Balkans - notamment les Serbes et les Bulgares - allaient se révolter sous la bannière de Božidar et fonder un despotat ayant à sa tête notre Monténégrin. Grâce à ses agents dans la région, à Istanbul et même au nord du Danube, en Valachie et en Moldavie, della Vechia se faisait fort d'obtenir l'adhésion d'un nombre impressionnant de chrétiens qu'il n'hésitait pas à chiffrer en millions! Parmi ses alliés les plus importants figuraient sans doute le patriarche Prochor d'Ohrid, qui réclamait la reconnaissance et confirmation de tous les privilèges de son siège; le prince Petru Rareş de Moldavie, qui entra en correspondance avec Charles Quint et avec son frère, Ferdinand d'Autriche; et enfin, le prince de Valachie, Radu Paisie; les messagers étaient des marchands et des ecclésiastiques, comme l'évêque Basile de Vidin. La correspondance de Dionisio ne laisse aucun doute sur le désir de tous ces gens de se révolter contre Soliman et de se mettre sous la protection de Charles Quint"[98].

Entre Božidar Vuković et les deux personnages évoqués jusqu'ici existaient, semble-t-il, des relations spéciales. Premièrement, il était apparenté à la famille Branković ; par conséquent entre lui et la princesse moldave il y avait une relation de consanguinité, fût-elle éloignée[99]. Deuxièmement, il avait appris au Monténegro, tout jeune, le métier d'imprimeur, à la cour de Georges Crnojević, où entre 1492-1493, un hiéromoine Macaire jetait les bases de l'imprimerie slave[100]. Or, ce dernier n'était autre que l'hiéromoine Macaire, le fondateur de l'imprimerie roumaine (1508-1510)[101], et ultérieurement notre higoumène Macaire de Chilandar[102]. Par conséquent, ensemble au débuts de leurs carrières, oeuvrant à la naissance de l'imprimerie des livres liturgiques de leur Église, Božidar et Macaire se retrouvaient vers la fin de

---

[98] M. Cazacu, *op. cit.*, p. 514-515. Voir tous les documents qui sont résumés dans cette citation, publiés *in extenso* dans l'étude.

[99] A. Pippidi, *op. cit.*, p. 160, n. 79.

[100] M. Cazacu, *op. cit.*, p. 513, 519, n. 20.

[101] L. Demeny, L. A. Demeny, *Carte, tipar si societate la români în secolul al XVI-lea*, Bucarest, 1986.

[102] D. Mioc, "Date noi cu privire la Macarie tipograful", dans *Studii. Revistă de istorie*, Bucarest, XVI, 1962, p. 432 sq.; P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 137.

leurs vies (le premier meurt en 1539, le second disparaît après 1533) impliqués dans un plan de libération des chrétiens des Balkans. Car, en comparant le projet de Pierre avec celui de Dionisio on se rend facilement compte qu'il s'agit *du même plan* vu selon les perspectives des deux acteurs. Pour nous résumer, les piliers de l'insurrection balkanique étaient, selon les informations possédées, Pierre Rareş et Prochor d'Ohrid unis personnellement par l'entremise d'Hélène Branković, Macaire de Chilandar et Božidar Vuković. Un document relit tous ces personnages: le *Syntagma* serbe de 1534-1535.

Pour consacrer l'état de choses résultant après le concile de l'archevêché de 1532, le métropolite Nicanor de Novo Brdo fait copier en 1534, par le prêtre Jean, un nouveau manuscrit du *Syntagma*. Ce qui le distingue, quand même, des autres copies, ce sont trois textes interpolés, écrits sur deux feuillets insérés dans le contenu du code. Plus exactement, au niveau de la Lettre E, ch. 11, où parmi d'autre sujets, sont décrits les privilèges et les limites de l'archevêché d'Ohrid, dans les termes de la Novelle CXXXI de Justinien. Évidemment, durant les disputes de 1527-1532, ces textes avaient été longuement sollicités en ce qui concerne le sens contemporain des entités géographiques antiques que le *Syntagma* évoquait. Pour trancher les choses, les interpolations contenaient: a) l'interprétation de l'higoumène Macaire de Chilandar sur les diocèses de l'archevêché d'Ohrid et sur "les pays daces", b) l'interprétation de Démétrios Cantacuzène sur les "pays daces" et c) une notice du métropolite Nicanor motivant les textes précédents.

Qu'est-ce que cette histoire des "pays daces"? Après la retraite de l'armée et de l'administration de l'Empire romain des trois provinces de la Dacie du nord du Danube (271-275), l'empereur Aurélien fondait sur la rive droite du fleuve, deux provinces nouvelles, la Dacie Méditerranéenne et la Dacie Ripensis. Quand Justinien octroya à Justiniana Prima le territoire de juridiction, les deux Dacie y étaient comprises. De la Novelle CXXXI leur nom passait dans le Syntagma en 1335. Mais, dans la traduction slave, ces références géographiques n'étaient plus entendues, parce que corrompues au point de devenir inintelligibles. Le texte disait en slavon: "Et qu'il (l'archevêque de Justiniana Prima - Ohrid, n.n.) ordonne les prêtres en *Dacie, Mediteranyie,* et *Dacronyie, Ripinisne,* et *Prevalie,* et *Kardanie* et *Misie Gornyie*" [103]. Donc, la Dacie Ripensis n'était plus comprise en tant que telle, et la Dacie Méditerranéenne était divisée en deux entités. Or, dans son interprétation écrite autour de 1526/27, Macaire, l'higoumène de Chilandar, expliquait que "La *Dacie*... est le pays de la Moldovalachie et la Houngrovalachie qui s'appelle encore la

[103] Cf. *Syntagma* de Blastarès, *P. G.*, t. CXLIV, c. 1283: "Leges. (...) *beatissimum vero primae Justinianae, patriae nostrae, archiepiscopum semper sub sua jurisdictione habere episcopos provinciarum Daciae Mediterraneae, et Dacie Ripensis, Praevalensis, et Dardaniae et Mysiae superioris et ab eo illos ordinari* (...)".

Munténie", et "*Mediteranyie* s'appelle maintenant le Haţeg, la Transylvanie et Muncács". C'est-à-dire, l'ex-province romaine de la rive droite du Danube était déplacée sur la rive gauche et hypertrophiée suffisamment pour englober à la fois les trois Pays Roumains. Le commentaire de Démétrios Cantacuzène (deuxième moitié du XVe siècle) dit que "cette *Dacie* des livres géographiques ... qui s'appelle encore Munténie, est le premier diocèse d'Ohrid". De cette manière, par l'introduction de ce genre d'explications dans le texte de Blastarès, les conséquences canoniques qui en découlaient enveloppaient aussi les Pays Roumains, qui suivant les normes en vigueur dans l'Église, entreraient sous la juridiction de l'archevêché d'Ohrid. Il est intéressant de remarquer le poids que les Pays Roumains avaient dans ces commentaires: sur les 199 mots du texte de Macaire, 128 étaient dédiés aux "pays daces", et à l'interprétation complète du Cantacuzène[104].

Cette proportion montre que Prochor accordait beaucoup d'importance au fait que les Pays Roumains fissent partie de son Église. Sa logique était impeccable: tous les diocèses serbes devaient passer, en vertu des anciennes lois impériales et du *Syntagma*, sous sa propre juridiction. Or, après 1454, à partir du moment où le métropolite Théoctiste Ier avait été consacré par le patriarche serbe Nicodème, l'Église moldave était entrée en relations privilégiées avec le patriarcat de Peć, et ensuite avec le métropolite de Belgrade, Maxime-Georges Branković[105]. Or, au moment où l'archevêque Prochor mettait de l'ordre dans cette anarchie, toutes les Églises qui respectaient le droit canonique exprimé dans le *Syntagma*, étaient censées se retrouver sous la couverture ecclésiastique d'Ohrid.

Il nous semble que l'auteur de l'interprétation du texte sur les "pays daces", l'higoumène de Chilandar, avait encore la tâche de négocier l'admission officielle de la Moldavie et des autres Pays Roumains sous la juridiction d'Ohrid, consacrée par une telle insertion dans le texte à valeur constitutionnelle qui était le *Syntagma*. Autrement pourquoi, de tous ses agents, Prochor fait-il aller en plein hiver en Moldavie Macaire, homme très âgé, mais qui était justement l'auteur du commentaire en question? Pourquoi le commentaire n'est-il pas interpolé dans le *Syntagma* qu'en 1534/35, c'est-à-dire seulement *après* le retour de Macaire de Moldavie, s'il était déjà écrit depuis sept ou huit ans? Or, l'attitude générale de Pierre envers Macaire et le fait que tant Prochor que Nicanor, celui qui va patronner le *Syntagma* en cause, sont les seuls prélats d'Ohrid qui figurent dans l'*Obituaire* princier de Bistriţa, nous montrent que Pierre a accepté de son plein gré cette juridiction. Prochor avait à cette

---

104 T. Simedrea, *op. cit.*, p. 975-980, 986-999.

105 Matei Cazacu, Ana Dumitrescu, «Culte dynastique et images votives en Moldavie au XVe siècle. Importance des modèles serbes», dans *Cahiers balkaniques*, XV, 1990, Paris, p. 13-102.

époque une position relativement instable: la rébellion de Paul continuera par intermittences jusqu'à 1541, tandis que Pierre était en plein essor, de sorte que l'archevêque n'était pas de force à lui *imposer* une telle juridiction. La conclusion est naturelle; si elle n'était pas formulée par les autres historiens roumains qui avaient les mêmes données sous la main, c'est l'idée préconçue que Prochor serait un agent ottoman à blâmer. Or, nous savons maintenant que Prochor travaillait au projet d'insurrection balkanique.

Encore une chose: si Macaire apportait dans ses bagages le pontifical SOL, comme nous le supposons, alors nous avons affaire à un échange: *Prochor se serait engagé à couronner Pierre en tant que tsar à la fin de la guerre anti-ottomane, en échange de l'acceptation de la juridiction d'Ohrid.* C'est seulement avec le consentement de Pierre Rareş que le texte de l'higoumène de Chilandar pouvait être introduit dans le *Syntagma* de 1534-1535. Attirer une Église puissante comme celle de Moldavie sous la juridiction d'Ohrid n'était pas une chose à faire furtivement. Et comme entre Prochor et Jérémie de Constantinople il y avaient encore de bonnes relations, les Moldaves ne pouvaient ressentir la nouvelle juridiction comme une rupture d'avec la Grande Église, d'autant plus qu'Ohrid était, à son tour, subordonnée à Constantinople. Cet épisode n'était qu'un pas nouveau vers la croisade anti-ottomane. Il liait les protagonistes du plan qui, à partir de 1530-1532, se mettait en place. En échange, c'est l'office de couronnement comme tsar que Prochor (officiellement, "l'archevêque de Justiniana Prima, de *tous les Bulgares* et Serbes des provinces septentrionales et du reste") offrait à Pierre (le pontifical étant copié au monastère *bulgare* de l'Athos, Zographou, puisqu'en Moldavie était en vigueur le slavon de rédaction médio-bulgare). Introduisant l'Église de Moldavie dans le *Syntagma*, elle était encore une fois rattachée aux chapitres sur le tsar (B, V-VII). En principe, Pierre devenait, du point de vue d'Ohrid, le tsar dont parlait le texte. Le prince se vit de surcroît pourvu d'un office qui devait l'instituer en tant que tsar. Mais dans cet office, les références au patriarche ont été éludées. C'est un moment, assez mal connu, de tension non pas avec le Patriarcat ou son ordre juridique, mais avec Jérémie. Car l'office de couronnement semble mis en forme pour que l'archevêque d'Ohrid l'utilise. Pourquoi? Il faut que de nouvelles informations apparaissent sur Prochor. Finalement, l'archevêque choisit de rompre les relations avec le patriarche. Il suivait, le *Syntagma* entre ses mains cette fois-ci, les cas précédents de 1227 et 1346, où les archevêques de Justiniana Prima avaient lancé de véritable défis aux patriarches de Constantinople. Même si notre idée se recoupe avec toutes les informations détenues sans être contredite par aucune, gardons-la à titre d'hypothèse.

Quelle était l'attitude du patriarche de Constantinople envers ces projets d'insurrection et alliances politico-ecclésiastiques? Nous ne croyons pas qu'on puisse appliquer une grille trop générale qui imagine un conflit séculier entre une "vision nationale, serbe" incarnée par Prochor et une autre "supra-nationale" représentée par le Patriarcat de Constantinople[106]. Prochor avait, nous l'avons vu, une vision assez supra-nationale[107]! En fait, les relations entre les deux Églises, semblent connaître deux phases distinctes. En 1530, le patriarche Jérémie avait pris fait et cause pour Prochor, comme en témoigne la lettre des quatre patriarches qui décident en faveur de l'archevêque. En 1534-1535 cette lettre entrait dans la composition du *Syntagma* commandé par le métropolite Nicanor, indice que les relations entre Ohrid et Constantinople étaient encore amicales[108]. Pourtant, en 1537 la rupture s'est produite, en raison d'un geste inexplicable, dans l'état actuel de nos connaissances, de Prochor, qui a voulu accaparer par l'entremise des autorités ottomanes l'évêché de Servie (à l'ouest de Thessalonique), qui dépendait du Patriarcat[109]. Inquiété par l'affaiblissement de ses positions à l'intérieur de la hiérarchie orthodoxe, Prochor s'adressa en août 1538 à l'empereur Charles Quint pour la confirmation de toutes les privilèges de son archevêché[110]. Il ne saurait réagir de cette manière que confronté à la nouvelle de la grande campagne de Soliman le Magnifique, déclarée en juillet 1538, contre le prince moldave Pierre Rareș, le protecteur du prélat d'Ohrid. Cette chronologie nous fait incliner vers l'existence d'un assentiment du patriarche pour le plan d'insurrection balkanique, au moins dans la première partie de son déroulement. Mais, étant à Constantinople, sous la surveillance continue des autorités ottomanes, il ne pouvait pas s'extérioriser[111].

---

[106] M. Cazacu, "Projets et intrigues", p. 513.

[107] C'est le reproche, symétriquement opposé, porté par D. Dragojlovic, "Hésychasme", *op. cit.*, p. 405 sq.

[108] T. Simedrea, *op. cit.*, p. 977, 983-984.

[109] M. Maxim, *op. cit.*, p. 666-667, avec une présentation détaillée du conflit. En définitive, Prochor ne faisait que pousser jusqu'aux dernières conséquences son autonomie envers le patriarcat que le *Syntagma* de Blastarès lui concédait: «*Quae nulli subjiciuntur patriarchae, sunt Bulgariae Ecclesia, quam honoravit imperator Justinianus, ut ex citanda ejus novella notum eri; Cypri ... ; Iberiae... ; horum enim antistites a propriis episcopis ordinari solebant*», *P. G.*, t. CXLIV, c. 1282, où on doit comprendre non pas l'ex-patriarcat bulgare de Târnovo, mais l'archevêché d'Ohrid qui revendiquait en exclusivité pour lui cette *donatio Justiniani*.

[110] M. Cazacu, *op. cit.*, p. 520, n. 27.

[111] Tandis qu'à la périphérie, en Valachie, les effets des actions des agents du patriarche semblent étayer l'hypothèse que Jérémie avait pris part au projet de l'insurrection balkanique. Nous faisons référence à un épisode connu grâce à un document publié par D. R. Reinsch, «Die Macht des Gesetzbuches. Eine mission des Megas Rhetor Antonios Karmalikes in der Walachei», *Rechtshistoriches Journal*, Frankfurt am Main, VI, 1987, p. 307-323 et T. Teoteoi, «O misiune a Patriarhiei Ecumenice la București în vremea domniei lui Vlad Vintilă din Slatina», *Revista istorică*, Bucarest, V, 1994, 1-2, p. 27-44. Dès son avènement, après la mort du gendre de Pierre Rareș, Vlad le Noyé, le prince valaque Vlad Vintilă

Bref, en 1535 Pierre émet devant les émissaires de Ferdinand le désir de libérer Constantinople (où il rêvait d'être couronné empereur) avec les armées des Pays Roumains (les "pays daces" dont parlait le texte de Macaire qui venait d'être inséré dans le *Syntagma*), souhait qui sera enregistré dans leur rapport de 1536. Maintenant, on peut affirmer qu'il avait à l'esprit le plan mis au point avec Prochor. À tel point que, au moment de la rupture entre l'archevêque et le patriarche, en 1537, Pierre a favorisé Prochor.

Il est clair que des espions ou des traîtres ont dévoilé tout ce plan au sultan Soliman le Magnifique, au moins dans ses grandes lignes, car le courroux du Législateur contourna quand même Prochor. En revanche, en juillet 1538, Pierre était tout à fait démasqué, et les raisons de la campagne militaire du sultan sont proclamées à haute voix dans la chronique officielle, écrite par Mustafa Gelalzade: "1) La constitution d'une coalition contre l'Empire ottoman, où les Moldaves prenaient place 2) Les incessants actes d'insubordination de ceux-ci"[112]. La grande invasion et tous les malheurs qu'elle a causés - la trahison des nobles, la persécution continue de Pierre, la mise à sac de la capitale de Suceava, le pillage systématique du pays, l'annexion du Sud du pays à l'Empire, l'imposition d'un prince à Suceava par le sultan même et l'instabilité politique qui s'ensuit, allant jusqu'à la mise à la mort d'Étienne la Sauterelle - devaient persuader Pierre de son erreur théologico-politique.

(1532-1535) s'est manifesté comme un ennemi du prince moldave. Mais en janvier 1534 arriva à Bucarest le grand rhéteur du Patriarcat, Antonio Karmalikes, pour empêcher le métropolite Mitrofan, installé par Vlad contrairement au droit canonique, c'est-à-dire sans la bénédiction du patriarche œcuménique (et dépendent vraisemblablement d'Ohrid), d'officier la liturgie de l'Épiphanie. Durant la dispute ouverte avec Vlad, Antonios invoque un code - que nous supposons être le *Syntagma* - pour faire fléchir le prince devant l'autorité de la Grande Église. Impressionné par ce Code, Vlad redevient le "fils aimé et naturel de l'Église", et reconnaît le patriarche en tant que "maître des Églises de Valachie", en acceptant un nouveau métropolite, Barlaam. Bien sûr, sans aucune preuve, Karmalikes est suspecté par les historiens de faire le jeu de l'Empire Ottoman (T. Teoteoi, *op. cit.*, p. 29; les précisions sur les métropolites valaques: N. Şerbănescu, «Mitropoliţii Ungrovlahiei», *Biserica ortodoxă română*, LXXVII, 7-8, 1959, p. 754-756). En revanche, les effets de la courte présence de Karmalikes à Bucarest se révèlent être tout à fait autres que ceux qui auraient été si le grand rhéteur se présentait en agent ottoman. Le 27 avril 1534, Vlad accorde une grande donation à Chilandar, le couvent de Macaire, en demandant que son nom soit commémoré "telle qu'est la coutume pour les empereurs vrai-croyants" (P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 130-131). L'ennemi de Rareş se transforme en son allié: en sept. 1534 - juin 1535 il devient fondateur du monastère moldave de Homor (Şt. Andreescu, *Restitutio Daciae*, Bucarest, vol. I, p. 90). De cette manière, Vlad entra en relations serrées avec deux facteurs principales de l'insurrection planifiée: Pierre et Macaire. Ce qui lui valut en 1535 d'être remplacé par Radu Paisie, ennemi de Rareş, qui participera à la campagne de 1538 dans les rangs de l'armée de Soliman le Magnifique (A. Pippidi, *op. cit.*, p. 160-161, n. 82, 83).

[112] N. Beldiceanu, G. Zerva, «Une source ottomane relative à la campagne de Soliman le Législateur contre la Moldavie (1538)», *Acta historica*, Munich, I, 1959, p. 45.

Sa décision d'accepter la juridiction d'Ohrid n'avait pas été correcte, car il se vit éloigné du Patriarcat et de la Loi divine dont en principe cette institution était seule chargée de sa distribution. Le *Syntagme* en soi ne valait que connecté à la Grande Église. Peut-être aussi le désir de se voir couronné à Constantinople n'aurait-il pas été conforme à la volonté divine. Une grande détresse devait s'installer dans son âme. Heureusement, ces déductions sont satisfaites par les sources, qui nous présentent abondamment l'état d'esprit du prince déchu[113].

Dans ce moment de crise, un personnage qu'on a laissé un moment de côté, l'évêque de Roman et chroniqueur Macaire, est entré en action pour sauver la situation, au moins de son point de vue. Macaire, à partir d'un moment que l'on peut mal préciser, s'est écarté du prince, vraisemblablement en raison du conflit avec le Patriarcat que celui-ci avait causé par son entente avec l'archevêque d'Ohrid. Sur quoi appuyons-nous cette affirmation ? Sur le fait, observé seulement par le regretté Emile Turdeanu et jamais expliqué[114], que *dans la chronique de Macaire*, qui est autrement une histoire très détaillée de Pierre, *la période 1531-1538 manque complètement*. De la défaite d'Obertyn la narration saute directement, sans explication, à l'invasion de Soliman. D'un côté, il est clair qu'en écrivant en 1542,

---

[113] Dans un document émis par Pierre Rareș lors de son deuxième règne, en 1546, pour le monastère de Bistrița (Moldavie), il décrit sa fuite risquée de 1538 dans les termes suivants: "Nous avons donné, Nous avons béni et Nous avons confirmé à notre monastère suppliant de Bistrița un village appelé Mojești, avec ses moulins et avec tout son revenu; Nous l'avons béni parce que nous avons été bénis Nous mêmes il y a peu de temps, quand *la colère de Dieu s'est abattue sur Nous et sur notre pays, la Moldavie, lorsque l'empereur de Tsarigrad a eu envie d'arriver avec toute sa puissance chez nous, à cause de nos péchés, surtout les miens.* C'est lors qu'en considérant ne pas pouvoir leur tenir tête, Nous avons quitté nos armés, et tout en fuyant, Nous sommes arrivés au monastère de Bistritsa et Nous sommes entrés dans l'église et Nous nous sommes mis à genoux devant les saintes icônes et nous avons beaucoup pleuré, et à côté de Nous pleurait le prieur du monastère et toute la communauté; et nous avons promis au Seigneur Jésus-Christ et à Sa Très Sainte Mère que si Nous rentrons au siège de notre règne, Nous ferons renouveler du fond en comble et nous ferons rebâtir cette sainte Église de la Dormition de la Très Sainte Mère de Dieu. Et les moines ont multiplié leurs prières envers Dieu, et ont fait des actions de grâce et des prières pour moi. Et Nous les avons embrassés et ils Nous ont embrassé et Nous leurs avons dit: saints pères, priez Dieu et pardonnez moi, et nous nous sommes séparés, et Nous sommes passés par les routes désertes". (Maria Ileana Sabados, «Sur un portrait votif inédit de Bistrița-Neamț», dans *RESEE*, XXX, 1-2, p. 93).

[114] E. Turdeanu, "Centers of Literary Activity in Moldavia, 1504-1552", dans *The Slavonic and East European Rewiew*, XXXIV, 1955, p. 111. E. Turdeanu avait observé que cette omission ne cherche pas à cacher la défaite d'Obertyn, que la chronique évoque honnêtement. En revanche, elle ne présente plus les victoires de Pierre contre les Polonais en 1532 et la reconquête de la Pocutie en 1535, ni les interventions en Transylvanie du chancelier Toader Bubuiog, ni surtout les pourparlers avec les Habsbourg. L'idée seule que Macaire avait renoncé à être l'historien officiel de Pierre ne saurait tout expliquer, car, une fois revenu sur cette décision en 1542, il refuse de faire *rétroactivement* le point sur la période 1531-1538.

Macaire ne pouvait pas divulguer tout le plan qui avait attiré les foudres du sultan. Mais, d'un autre côté, il ne rédigeait pas une œuvre publique, de sorte qu'il aurait pu laisser passer au moins une allusion à ce qui s'était passé entre temps. En revanche, il omet définitivement cette période, il la voue au néant, il lui applique une *damnatio memoriae*. C'est sa manière de se dissocier de la politique que Pierre avait faite durant ces années-là[115]. Adepte pur et dur du *Syntagma* original et d'une politique attachée au Patriarcat que ce code nomocanonique devait inspirer, Macaire était le premier censé à travailler pour le redressement des bonnes relations avec Jérémie Ier. En effet, les sources vérifient cette présupposition.

Il s'agit d'un document en grec, daté du 12 juillet 1539, émanant du *prôtos* Gabriel du Mont Athos, qui nous apprend que l'ancien *prôtos*, Eustrate, en rentrant de Valachie et de Moldavie, était revenu lesté de beaucoup d'aides financières. Le plus important était un don de l'évêque de Roman, pour permettre au monastère de Xéropotamou de bâtir un *kellion* auprès du Prôtaton. La propension de Macaire vers les monastères grecs est déjà significative, car les Slaves se trouvaient alors sous l'influence de Prochor[116]. Or, ce *prôtos* Gabriel n'était personne d'autre que "le protosyncelle du patriarche de Constantinople"[117] ! Si au lendemain de la grande invasion ottomane il était difficile de renouer directement les relations, l'Église moldave représenté par l'évêque de Roman s'adressait à l'homme de tout premier rang de la Grande Église de Constantinople au Mont Athos.

Il ne restait à Pierre Rareş que renouer sans intermédiaire le fil qui liait son pays à la Grande Église, durant son séjour mystérieux et téméraire à Constantinople. Il

---

[115] Cf. P. P. Panaitescu, *Cronicile*, p. 98. En s'appuyant sur les sources iconographiques, Sorin Ulea avait déjà observé le premier l'écart qui surgissait entre Pierre Rareş et l'évêque de Roman. Mais la motivation qu'il nous propose est incomplète. Selon S. Ulea, Pierre Rareş aurait renoncé aux services de Macaire, qui lui avait proposé, à Dobrovăţ, un programme iconographique trop contemplatif et monastique, centré sur le thème de l'Echelle de Jean Climaque. En échange, le prince aurait commandé pour ses autres monastères, un programme plus pragmatique et plus pugnace, focalisé sur le thème des Douanes Célestes, qui aurait pu mobiliser d'une manière supérieure la population moldave contre les envahisseurs. C'est en raison de ce type de considérations, inspirées par les techniques de manipulation communistes, que l'interprétation d'Ulea, aussi justifiée soit-elle, est remise en question aujourd'hui (S. Ulea, *O surprinzătoare personalitate*, p. 15 sq.).

[116] P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 298-299 et n. 45 bis. M. Năsturel a promis une édition de ce document encore inédit, de grande importance pour notre connaissance de Macaire. Il signale encore une inscription d'un évêque Macaire de Roman, peut-être toujours notre chroniqueur, au monastère de Dionysiou.

[117] Denise Papachryssanthou, *Actes du Prôtaton*, (le vol. VII de la série *Archives de l'Athos*), Paris,1975, p. 145, n. 346. Il s'agit d'une lettre de 1533-1534 (7042) de Gabriel envoyée au roi Jean Zápolya, qui l'avait questionné antérieurement au sujet de la doctrine de Luther. Le prestige des *prôtoi* à cet époque est remarquable, si un roi catholique s'adressait à eux pour un problème qui inquiétait une Hongrie en train de recevoir massivement la Réforme!

devait, bien sûr, convaincre le sultan de lui pardonner, ce que ce dernier fit plein de mansuétude. Mais en même temps, Rareș se mettait en route pour Canossa. Il cherchait aussi le pardon du patriarche, à savoir de l'administrateur de la Loi divine qu'il avait transgressée, chose que son exil lui montrait à l'évidence. Les sources ne sont pas explicites sur ce point: elles sont éparses et intéressées plutôt par l'absolution spectaculaire que le sultan lui octroya. Mais du peu dont on dispose, on peut inférer que Pierre a rencontré à Constantinople le patriarche, ou au moins ses agents. De la relation contemporaine de Paolo Giovio sur les exploits du prince moldave nous avons un compte rendu de son séjour à Istanbul, qui nous informe que, après avoir plaidé sa cause devant le sultan, Pierre obtint la permission de s'établir à Péra, le vieux quartier génois, en attendant le verdict. «Ce qui lui a été très utile - continue Giovio - car ici, inobservé par les Turcs, il se consolait dans la compagnie des chrétiens en attendant d'obtenir encore une fois sa couronne perdue. Outre sa nombreuse famille, il y était accompagné par plusieurs Hongrois de marque. *Des coreligionnaires grecs*, des marchands italiens, ainsi que quelques Turcs même lui rendaient des visites, buvant du vin dans la maison du prince. De sorte que par son amabilité et par sa générosité, Pierre-voïvode entretenait même en exil une sorte de cour souveraine»[118] (n. s.). Dans cette relative liberté, Pierre aurait pu très bien rendre une visite à l'église patriarcale de la Pammacaristos, ne serait-ce que pour y prier, et y rencontrer, parmi les Grecs orthodoxes dont parle le texte ci-dessus, les hommes de ce patriarche d'une popularité sans égale parmi ses fidèles.

Qu'une telle réconciliation aura vraiment eu lieu d'une manière ou d'une autre, nous montre le dénouement de la confusion des juridictions: ce fut l'occasion d'un retour en force du patriarche Jérémie au Bas-Danube, là où la politique de l'archevêque Prochor d'Ohrid le concurrençait déjà depuis deux décennies. Petre Ş. Năsturel a reconstitué récemment la conjoncture de la création de la métropole de Proïlavon (Brăila), dépendante directement du Patriarcat, avec comme diocèse les territoires que le sultan Soliman le Magnifique avait annexés aux dépens de la Moldavie (1538) et de la Valachie (1541). Maintenant il est certain que le patriarche se précipita vers la Valachie en 1543, où il convoqua avec le prince Radu Paisie (1535-1545) un concile de l'Église valaque destiné à fixer les limites de la nouvelle métropole de Proïlavon par rapport à l'évêché de Buzău. Il n'y eut pour le patriarche aucun problème à faire reconnaître cet acte d'autorité qui tronquait les territoires des métropoles de Târgoviște et de Suceava, car il exerçait un droit que le *Syntagma* lui

[118] «Relațiunea lui Paolo Giovio despre aventurile domnului moldovenesc Petru Rareș», dans Bogdan P. Hașdeu, *Arhiva istorică a României*, tom II, Bucarest, 1865, p. 40.

conférait expressément[119]. Or, il serait intéressant de remarquer que la restauration dans les Balkans et les Pays Roumains de l'autorité de Jérémie Ier fut accompagnée par la réalisation d'une nouvelle copie, grecque, du *Syntagma* de Blastarès, faite en 1541 par Cyrille de Naupacte, aujourd'hui le manuscrit grec Paris 1375, fol. 1-305[120].

C'était un coup porté à Prochor et les résultats de ses efforts qui s'écroulaient dorénavant. Par réaction, l'archevêque attaqua en justice le refus des métropolites des deux Pays Roumains de lui payer des redevances ecclésiastiques. Au début, il gagna, et le sultan émit un acte, le 10 juin 1544, renouvelé le 16 juin, favorable à la cause de Prochor, en commandant aux princes roumains de soutenir les agents d'Ohrid dans leur prélèvement des impôts et d'imposer aux métropolites la soumission à l'archevêque[121]. Mais le patriarche Jérémie surenchérit à l'offre financière de Prochor, en obtenant de la part du sultan, le 22 septembre de la même année, que les Pays Roumains fussent replacés, «selon l'ancienne coutume», sous sa juridiction[122]. Par firman (décret) du sultan, l'Église d'Ohrid fut pour toujours écartée du Bas-Danube. De plus, sept ans après la mort de Prochor, l'épiscopat serbe réussira à refonder à Peć son Patriarcat distinct. L'effort constant de cet archevêque d'accroître la juridiction de Justiniana Prima avait définitivement échoué.

Quant à Pierre Rareş, il rentrait, le cœur net, sous le régime juridique du Patriarcat, en retrouvant une légitimité qu'il avait risquée dans une aventure d'une portée trop vaste pour ses forces réelles. Dans le *Tetraévangéliaire* de Homor où son père avait été pour la première fois appelé "tsar", et qu'il avait porté toujours sur lui urant son exil, Pierre fit inscrire que "Dieu et Sa Mère Très-Pure furent miséricordieux envers lui et lui rendirent la couronne de l'empire (*ventsem carstvia*) pour être de nouveau seigneur (*gospodar'*) du pays de Moldavie et *des chrétiens*"[123], d'une manière sous-entendue, des chrétiens orthodoxes.

Le patriarche Jérémie s'est affirmé, à son tour, comme un défenseur du droit de l'Église, en rappelant à l'ordre un archevêque rebelle qui n'avait pas hésité à poursuivre son maître devant les tribunaux ottomans, en 1537 et en 1544, pour satisfaire ses ambitions. En même temps, il fit revenir les Églises du nord du Danube sous l'autorité directe de la Grande Église. Il se mit même en route pour

---

[119] P. Ş. Năsturel, "La conquête ottomane de Brăila et la création du siège métropolitain de Proïlavon", *Il Mar Nero*, Roma-Paris, III, 1997-1998, p. 191-207.

[120] J. A. B. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin ou du droit romain dans l'Empire d'Orient, depuis la mort de Justinien jusqu'à la prise de Constantinople en 1453*, Paris, 1843, vol. III, p. 458.

[121] M. Maxim, *op. cit.*, p. 655-658.

[122] *Ibidem*, p. 658-660.

[123] I. Bogdan, *Scrieri alese*, p. 530.

gagner la Valachie et la Moldavie, mais, malade et âgé, il rendit l'âme à Vratsa, en Bulgarie, en décembre 1545, sans jamais y parvenir[124].

Quant à Macaire de Roman, parvenu à s'assurer une position dominante en Moldavie, il aura ensuite une grande influence durant le deuxième règne de Pierre Rareş et ceux de ses fils, Elias II et Étienne V et pendant la première prise du pouvoir par Alexandre Lăpuşneanu. Mais cette histoire est déjà écrite[125], ce qui nous épargnera pour le moment le souci de la refaire. Une seule chose doit encore être accentuée, à l'appui de tout ce que l'on sait à présent, à savoir sa position d'homme de confiance du Patriarcat en Moldavie, comme le prouve sa mission à Constantinople, déjà évoquée, en 1555.

Par l'intervention de l'empereur ottoman, était dénouée de cette manière un conflit de juridiction entre deux Églises orthodoxes. C'était un des précédents qui allaient favoriser ensuite les immixtions ottomanes dans les affaires ecclésiastiques des chrétiens des Balkans. Un projet de croisade dans des circonstances tout à fait exceptionnelles avait mis l'archevêque d'Ohrid dans une position de force qu'il n'avait jamais atteinte auparavant. Le même dessein, dont nous avons essayé de présenter les tenants et les aboutissants, avait encouragé le prince moldave à caresser des rêves impériaux d'une envergure sans précédent. Même le patriarche de Constantinople avait songé un moment à la possibilité de revoir la Ville libérée par une armée ayant à sa tête un prince vrai croyant. Mais l'intervention du sultan ottoman Soliman le Magnifique coupa net ce genre d'utopies orthodoxes, en affirmant la puissance d'un empire réclamant à vrai titre la domination universelle. Dans le désastre qui suivit la campagne de 1538, les liens entre les protagonistes du projet de croisade se déchirent, et chacun cherchera à s'accommoder de la meilleure manière à l'écrasante présence ottomane. Le grand gagnant semble être le patriarche de Constantinople qui accédera dans les structures de l'Empire aux positions qui lui permettront de maintenir l'intégrité de son Église. Mais le renoncement à l'idée d'une libération rapide de Constantinople rendra caducs au fur et à mesure les chapitres du *Syntagma* concernant les tsars. Le successeur de Jérémie Ier, le patriarche Denys II (1546–1554), aura même la hardiesse de se laisser saluer par son clergé au lendemain de son élection, "... comme leur seigneur, leur empereur et leur patriarche"[126]. Comme s'ils voulait voir concentrées dans leur élu tant les prérogatives conférées par le *Syntagma* à l'empereur, que les privilèges possédés en vertu de son statut d'ethnarque des chrétiens de l'Empire ottoman. Il est intéressant de noter que cette acclamation impériale du patriarche survint seulement après la

[124] N. M. Popescu, *op. cit.*, p. 34-36 et P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 205.

[125] Ş. Ulea, *O surprinzătoare personalitate*, passim.

[126] P. Ş. Năsturel, "Denys II de Constantinople, «empereur et patriarche» (1546)", dans *Etudes balkaniques*, Paris, IV, 1997, p. 133-146.

mort de Pierre Rareş, qui s'était considéré lui-même en tant que «tsar *des chrétiens*». Plus loin vers le Nord, dans l'année 1547, un autre Macaire, le métropolite de Moscou, oindra le tout jeune grand duc Ivan Vasilievich que l'histoire connaîtra sous son sobriquet de Terrible, comme s'il se précipitait pour remplir le vide laissé par le «tsar» moldave. Un acte lourd de conséquences[127]...

Certes, un tsar d'un petit pays aux confins d'un empire si puissant ne saurait avoir un avenir, car la présence du sultan à Istanbul - en tant que successeur des empereurs byzantins - pesait trop pour être ignorée du point de vue du droit canonique*. D'autant plus que l'autorité juridique du patriarche en était arrivée à reposer sur le pouvoir des bérats (diplômes d'investiture des dignitaires religieux) des sultans. Un des premiers bérats de ce genre conservés est précisément celui octroyé à Jérémie Ier lors de sa deuxième investiture (1525). Manuel Malaxos, écrivant vers la fin du XVIe siècle une chronique officielle du Patriarcat, rend compte de ce nouveau statut: «... le patriarche, ayant obtenu le bérat impérial, a présidé le tribunal (ecclésiastique) et a rendu et rend justice pour tous en sa qualité de patriarche œcuménique, à l'imitation du Christ (...) Sur ordre du sultan il lui a été délivré un nouveau bérat pour gouverner et juger métropolites, archevêques, prêtres ou quiconque est Romain (orthodoxe), ainsi qu'églises et monastères. *Et le sultan a ordonné que quiconque agira contre ce bérat soit lourdement châtié par son autorité.* Muni donc du bérat impérial, le patriarche siège sur le trône patriarcal en maître et prince de l'univers, il rend la justice et décide»[128]. Puisque l'autorité du patriarche ne pouvait pas se fonder sur un pouvoir illégitime, la représentation du sultan change d'une manière significative. Au commencement, il n'était appelé par les chrétiens que *kratôn* (détenteur du pouvoir). Vers la fin du XVIe siècle, pourtant, les textes provenant des milieux ecclésiastiques s'adressent à lui en tant que *basileus*. Au fur et à mesure que l'Église s'assimilait aux structures de l'Empire ottoman, le pouvoir du sultan devenait légitime aux yeux de ses sujets chrétiens[129]. Le *Nomocanon* écrit en 1563 par Manuel Malaxos, le même que l'auteur de la chronique patriarcale qu'on vient de citer, prolonge en droit canonique l'esprit de l'œuvre de

---

[127] D. B. Miller, "The Coronation of Ivan IV of Moscow", *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, XV, 1967, p. 559-574.

* Selon le principe de l'*oikonomia*, c'est-à-dire de la non observance stricte des canons par suite des circonstances.

[128] Manuel Malaxos, *Histoire patriarcale de Constantinople depuis 1454 jusqu'à l'an du Christ 1578*, (en grec), dans I. Bekker, *Historia politica et patriarchica Constantinopoleos. Epirotica*, Bonn, 1849, p. 193-194, *apud.* P. Konortas, "Les rapports juridiques entre le Patriarcat orthodoxe de Constantinople et les relations l'Empire Ottomane (1453-1600): Problèmes d'approche", dans *Questions et débats sur l'Europe centrale et orientale*, Paris, IV, 1985, p. 157.

[129] P. Konortas, *op. cit.*, p. 156.

Blastarès, mais en laissant de côté les chapitres qui parlaient de l'existence de l'empereur orthodoxe. En intervenant en 1663 dans les affaires ecclésiastiques embrouillées par le conflit d'intérêts entre le patriarche de Moscou Nikon et le tsar Alexeï Mihaïlovich, les quatre patriarches orientaux emploient dans leur argumentation un «*Liber magnus juridicus* de la Grande Église» (cf. le titre slavon du *Syntagma* de Blastarès: *Velikaja pravila*). Or, en citant la définition du basileus prise de l'*Eisagôgè* du patriarche Photius et reproduite par le moine Matthieu dans son code, on omet dans la proposition suivante les mots que nous allons souligner: «Le basileus se doit d'être le personnage le plus solennel *en orthodoxie et en dévotion*, le plus célèbre en ardeur sacrée»[130]. L'Église, ne voyant plus une opportunité de se soustraire à la captivité ottomane dans un avenir prévisible, s'adaptait aux réalités du moment, en éludant de ses livres la condition de l'appartenance à la religion orthodoxe de celui en qui elle voyait déjà le successeur des anciens empereurs: le sultan. Pour le *Syntagma*, le moment était venu d'être remplacé. Mais l'histoire de ce remplacement, qui ne s'est pas fait d'un coup, reste encore à écrire[131].

---

[130] Dimitris Apostolopoulos, *op. cit.*, p. 98-99.

[131] Ce n'est qu'à partir du XVIIe siècle qu'apparut une distinction plus claire entre le droit civil et le droit canonique, d'une part, par la pénétration dans les Pays Roumains des deux *Nomocanons*, celui de Manuel Malaxos écrit en 1561-1563, et celui de Jacques de Janina, élaboré en 1645, et d'autre part par l'impression des codes juridiques de Vasile Lupu en Moldavie (1646) et de Matei Basarab en Valachie (1652). Dans l'Empire Ottoman, les XVIe-XVIIe siècles sont dominés par des copies manuscrites du code de Malaxos adaptées à un usage local et par conséquent extrêmement diversifiées. À partir du XVIIIe siècle, la Grande Église pu imposer du haut en bas le corpus juridique byzantin de Constantin Harménopoulos, l'*Hexabiblos*, rédigé en 1345. Quoique traduit en grec populaire d'emblée avec le *Syntagma* vers la fin du XVe siècle, l'*Hexabiblos* fut reçu dans les Pays Roumains à peine au XVIIIe siècle, mais autrement y eut une belle fortune jusqu'au milieu du siècle suivant, étant traduit en roumain en 1804. De surcroît, en tant que code de la province roumaine de la Bessarabie, annexée par l'Empire des tsars, il fut traduit en 1814 en russe. Sinon, les Slaves orientaux n'ont pas connu cet ouvrage jusqu'au XIXe siècle. En revanche, l'*Héxabible* eut une édition érudite à Paris en 1540 (V. Al. Georgescu, "Le droit de Justinien dans les Principautés danubiennes au XVIIIe siècle, III. Le rôle de *l'Héxabible* d'Harménopoule", dans *Studii Clasice*, Bucarest, XIII, 1971, p. 207-239).

THE HIERARCHS' CATALOGUE OF MONASTERY ST. CATHERINE IN MOUNT SINAI

ASSIST. LECTURER ADRIAN MARINESCU

The following *Catalogue of Hierarchs of Monastery of St. Catherine in Mount Sinai* has been completed during the years of study I devoted exclusively to the relationship between Romania and Mount Sinai[1]. I do not claim that the present list is characterised by complete historical accuracy, particularly as far as the earlier times are concerned. I must also mention that I have not found sources in all cases, which might deserve a separate study. Initially my intention was not to make a research on the hierarchs of Mount Sinai, as I suspected that a list already existed. I merely tried to work out *a chronological list* of the Sinai leaders for personal use. In time, as I began to understand that there was no such list, I noted the sources I met, although they were printed studies alone, since other types of sources (documents, manuscripts, catalogues etc.) were not available at the time. For these reasons, some of the data presented below does not mention any source.

The main source used in the drawing up of the present list are the catalogues printed so far[2]. I added to these the so-called *Proschinitaries* of Mount Sinai, among which I chose the first one, printed by Antim Ivireanul at Târgoviște[3],

---

[1] In the year 1997 I started the research on the relationship between Romania and Mount Sinai, under the guidance of University Professor Emilian Popescu, Ph. D, at the Bucharest Faculty of Orthodox Theology, in the Department of Historical Theology, with the Byzantium's History and Spirituality specialisation, with a view to obtaining the title of Ph. D. and after completing the thesis entitled: *Monastery of St. Catherine in Mount Sinai, centre of Orthodox Spirituality, and its connections with the Romanian Provinces (XV*th*-XXI*th *c.)*, which I am currently working on.

[2] *Καταλόγος Ἀρχιεπισκόπων Σινᾶ* în *Πανηγυρικὸς Τόμος ἐπὶ τῇ 1400ῃ ἀμφιετηρίδι τῆς Ἱερᾶς Μονῆς τοῦ Σινᾶ*, Ἐν Ἀθήναις, 1971, p. 517-519; L. Eckenstein, *Rulers of Pharan and the Convent of Sinai. List tentatively enlarged from Cheikho,* in vol. *A history of Sinai,* London Society for Promoting Christian Knowledge, Northumberland Avenue, W. C. New York: The Macmillan Co., 1921, p. VII.

[3] The title of the book is: ***ΒΙΒΛΙΟΝ*** *περιέχον τὴν Ἀκολουθίαν τῆς ἁγίας Αἰκατερίνης, τό, τε προσκυνητάριον τοῦ ἁγίου Ὄρους Σινᾶ μετὰ τῶν πέριξ καὶ πάντων τῶν ἐν αὐτῷ καὶ περὶ αὐτό, τήν τε τάξιν τῆς ἀκολουθίας τοῦ μοναστηρίου, καὶ τοὺς ἐν αὐτῷ μέχρι τοῦδε ἀρχιεπισκοπήσαντας, καὶ ἐγκώμιόν τι εἰς τὸ Σινᾶ Ὄρος. Τυπωθὲν ἐπὶ τοῦ ἐκλαμπροτάτου καὶ Γαληνοτάτου αὐθέντου Κυρίου Κυρίου Ἰωάννου Κωνσταντίνου μπασαράμπα Βοεβόδα, ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας, παρὰ τῷ Πανιερωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ Μητροπολίτῃ τῆς ἁγιωτάτης Μητροπόλεως Οὐγγροβλαχίας Κυρίῳ Κυρίῳ Ἀνθίμῳ τῷ ἐξ Ἰβηρίας, ἐν τῇ ἁγιωτάτῃ Μητροπόλει τοῦ Τεργοβύστου, ἐπιμελείᾳ καὶ διορθώσει τοῦ ὁσιωτάτου ἐν Ἱερομονάχοις Μητροφάνους γρηγορᾶ τοῦ ἐκ δωδώνης, ἐν ἔτει ᾳψι΄, κατὰ μῆνα Σεπτέμβριον* (The book contains St. Catherine's service, the proschinatary of the Saint Mount Sinai with everything around it and everything <existing> there, the rules of the monastery's services, and all who have been archbishops here and a certain encomium for Mount

in the year 1710, and the latest[4], printed at Venice, in 1817 (printed again at Athens in 1978)[5]. In addition to these, I used the *Praying list of the Monastery of St. Catherine in Bucharest,* former Sinai succursal. The Prayer List contains the names of the Sinai archbishops[6]. Unfortunately the corresponding *Prayer List* of the Sinai Monastery

---

Sinai, printed in the time of the most glorious and serene ruler, the Lord Lord Ioan Constantin Basarab Voevod, master of the whole Ungrowallachia, by the Most Sanctified and Learned Metropolitan Bishop of the Holy Metropolitan Bishopric fo Ungrowallachia, the Lord Lord Antim of Iviria, in the Holy Metropolitan Bishopric of Târgoviște, and updated by the Most Pious Hieromonk Mitrofan Grigoras of Dodona, in September 1710).

[4] P*roschinitaries* of Mount Sinai are still being published. We referred to those prior to the XXth century, characterised by a typical style, which appeared clearly from the first edition issued in Târgoviște.

[5] Entitled: ***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*** *ἱερᾶ τοῦ Ἁγίου καὶ Θεοβαδίστου" Ὄρους Σινᾶ, περιέχουσα ἐν πρώτοις μὲν τὴν Ἀκολουθίαν τοῦ Ἁγίου καὶ Ἐνδόξου Μεγάλου Προφήτου Μωϋσέως τοῦ Θεόπτου· Δεύτερον δὲ τὴν Ἀκολουθίαν τῆς Ἁγίας Ἐνδόξου Μεγαλομάρτυρος Χριστονύμφης, Παρθένου καὶ Πανσόφου Αἰκατερίνης, Ἑπομένως δὲ ἐξιστοροῦσα συντόμως καὶ περιληπτικῶς τὰ τοῦ Θεοβαδίστου τούτου Ὄρους, τουτέστι τὴν Θέσιν καὶ Ἁγιότητα αὐτοῦ τὰ τῆς Βασιλικῆς λαμπρᾶς Οἰκοδομῆς τοῦ ἐκεῖσε περικαλεστάτου Μοναστηρίου, τὰ τῶν ἐρημητῶν Ἀράβων, τοὺς ἐπισυμβάντας κατὰ καιροὺς μεγάλους κινδύνους τῷ Ἁγίῳ τούτῳ Μοναστηρίῳ, τά τε ἔνδον αὐτοῦ καὶ ἔξω περιξ Ἱερὰ Προσκυνήματα, μετά τινων θαυμάτων, τοὺς ἐν αὐτῷ μέχρι τούτου Ἀρχιεπισκοπήσαντας, ἔτι δὲ καὶ τοὺς κατὰ διαφόρους χρόνους ἐπισημήσαντας εἰς τοῦτο τό" Ὄρος Ἁγίους, καὶ ἄλλους "Ἀνδρας ἐπ' ἀρετῇ καὶ μαθήσει διαλάμψαντας, καὶ τελευταῖον τὴν Ἀκολουθίαν τῶν ἐν Σινᾷ καὶ Ῥαΐθῳ ἀναιρεθέντων Ὁσίων Ἀββάδων. Τυποθεῖσα νῦν πέμπτον διὰ δαπάνης τῆς Ἱερᾶς καὶ Βασιλικῆς Μονῆς τοῦ Ἁγίου καὶ Θεοβαδίστου Ὄρους Σινᾶ, Ἐν Βενετίᾳ, παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ τῷ ἐξ Ἰωαννίνων*, 1817 (Holy DESCRIPTION, of the Holy and God-trodden Mount Sinai, including first the service of the Saint and Great Prophet Moise, and followed by the Service of the Saint, Most Glorified and Most Wise bride and virgin of Christ, Catherine. Followed by the concise history of this Holy and God-trodden Mount Sinai – that is the establishment and sanctification of this glorious imperial house of the well-known Monastery -, of the hermits of Arab origin, of many hardships endured in time by this Holy Monastery, of the holy pilgrimage sites, of several miracles, of those who have fulfilled pastorate there, as well as of those who have at times drawn people's attention to this Holy mountain and of other men whose virtue and culture has shone, and in the end the Service of the Holy Fathers of Sinai and Raith. Printed now by Nicolae Glyki of Ioanina, the 5th edition, on the expense of the Holy and Imperial Monastery of the Holy and God-trodden Mount Sinai, Venice, 1817).

[6] The result of the present research made me realise that it is difficult to identify with precision the Sinai hierarchs in earlier as well as in later times, as the various interests and hardships intrinsic to the Monastery's life led to frequent changes and returns of its leaders. See C. Bobulescu, *Chronic of St. Catherine Church,* pp. 27-28; *Mediaeval INSCRIPTIONS of Romania. The City of Bucharest,* introduction, chronology, explanatory notes, bibliographical indications and footnotes by Alexandru Elian (editor in chief), Constantin Bălan, Haralambie Chircă, Olimpia Diaconescu, volume I (1395-1800), Academy of the Socialist Republic of Romania Publishing House, Bucharest, 1965, pp. 374-377, sect. LXXIII, no. 379. The praying list shows the following list of Sinai archbishops: Ἀναστάσιος, Λαυρέντιος, Ἰωασάφ, Ἀνανίας, Ἰωαννίκιος, Ἀθανάσιος, Ἰωαννίκιος, Νικήφορος, Κωνσταντῖνος, Κυρίλλος, Δωρόθεος, Νεόφυτος şi Κοσμᾶς corresponding to the names under 104, 105, 106, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 115 and 116 in this catalogue, except for the last two names: Νεόφυτος şi Κοσμᾶς, which are not on the list of known archbishops. Κοσμᾶς may be associated with Κοσμᾶς Βυζαντινός (no. 110 in my list). I cannot account for the absence of Νέκταριος II Κρής (no. 107 in my list) and I do not know who Νεόφυτος, the last but one in the list may be. There is another unknown name in C. Bobulescu (*op. cit.,* p. 28): *Μακάριος,* listed

was not at hand, so I was unable to compare them one to another and both to the present list. The Prayer List mentioned before should also contain the names of Romanian benefactors in Mount Sinai but I have not found its printed version so far.

In addition to the bibliography on Mount Sinai, the following writings played an important part in my research: K. N. Παπαμιχαλόπουλου, *Ἡ Ἱερὰ Μονὴ τοῦ Ὄρους Σινᾶ*, Ἀθῆναι, 1932[7] şi Σ. Δ. Κοντογιάννη, *Τὸ Σιναϊτικὸν ζήτημα (ΙΣΤ΄ - ΙΘ΄ αἰ.)*, Ἀθῆναι, 1987. Moreover, there is a rich bibliographical list concerning the Sinai hierarchs, which has been partially available to me so far.[8] I particularly regret not having the opportunity to summarize the study of L. Cheikho, *Les Archeveques du Sinai*, Mélanges de la Faculté Orientale de l'Université St. Joseph, Beyrouth, 2, 1907, pp. 408-421, quoted by L. Eckenstein. On the other hand, I do not know in what way might the published catalogues of Arab, Slavonic and Greek documents enrich the present list[9].

The present listing comprises all the names I encountered. I subsequently arranged them chronologically, according to the information gathered during my research. Most often than not I provided the corresponding source(s). When I met several hierarchs bearing the same name I enumerated them chronologically and distinguished between them by adding Roman numerals to their names, irrespective of

---

between *Ἰωαννίκιος* and *Ἀθανάσιος*, number 6 in the praying list. On these aspects I am currently preparing a separate study.

[7] I consider this writing to be the most important presentation of the history of Monastery of St. Catherinein Mount Sinai to this day, as it is based primarily on the research on the archives of Sinai (also see prof. Teodor M. Popescu's review in BOR, year LII, no. 3-4, March-April, 1934, pp. 236-237).

[8] I shall cite in the catalogue's footnotes other works as well, as they are relevant to the present list.

[9] Most of the authors quoted above primarily used as source the printed Sinai *Proschinitars*, which offer information that is not always accurate. Being in fact a reprinting of the first edition (Wallachia, 1710) or, in some cases, of versions having been circulated in manuscript, they merely copied the former texts and rendered them topical. This is apparent in the texts quoted below in original and translated. Out of respect for these texts, monuments in the printing and postbyzantine history, but wishing nevertheless to allow a potential future researcher to intervene and alter where necessary, in a more authoritative voice than mine due to archive evidence, I generally preserved the order of the Sinai hierarchs as it is later on presented by modern writers. I only inserted my observations in footnotes. Where the texts of the two *Proschinitars* used are identical or quasi identical I transalted only one variant. As for the +frequency of the Sinai names see the following listing: Ἰωάννης (12), Μακάριος (7), Συμεών (6), Ἀθανάσιος (4), Γαβριήλ (4), Γερμανός (4), Κωνσταντῖνος (4), Μάρκος (4), Σολομών (4), Ἀβραάμ (3), Ἀρσένιος (3), Γεώργιος (3), Κύριλλος (3), Πέτρος (3), Πορφύριος (3), Ἀντώνιος (2), Γρηγόριος (2), Δούλας (2), Δωρόθεος (2), Ζαχαρίας (2), Ἰωακείμ (2), Ἰωαννίκιος (2), Λάζαρος (2), Νεκτάριος (2), Σωφρόνιος (2), Ἀγάθων (1), Ἀνανίας (1), Ἀναστάσιος (1), Ἀνδρέας (1), Βέρυλλος (1), Δαμιανός (1), Δανιήλ (1), Εὐγένιος (1), Εὐθύμιος (1), Ἠλίας (1), Θεοδόσιος (1), Θεοδούλος (1), Θεόδωρος (1), Θεώνας (1), Ἰάκωβος (1), Ἰσαάκ (1), Ἰωάσαφ (1), Ἰώβ (1), Καλλίστρατος (1), Κλήμης (1), Κοσμᾶς (1), Λαυρέντιος (1), Λογγῖνος (1), Φώτιος (1), Ματθαῖος (1), Μιχαήλ (1), Μωϋσέως (1), Νεκτάριος (1), Νικηφόρος (1), Νῖλος (1), Παῦλος (1), Σάββας (1), Σιλουανός (1), Συλβαίν (1), Χριστοφόρος (1), Jorius (1).

their rank: bishop, hegumen or archbishop (Petru I, Petru II, for instance). For the sake of cohesion, I ordered the entire catalogue using Arab numerals (from 1 to 124) for all names from the first to the very last one. Although not all Sinai hierarchs bore Greek names nor were of Greek origin I enumerated their names in Greek, using Greek letters. The only exception I made was the name of an abbot originating form Moldavia called *Ioachim II Valahul (1510-1540)* in Romanian version, in order to underlie the presence of an abbot of Romanian origin in Mount Sinai, a fact which is too often neglected, despite the information available. In the majority of the histories of Mount Sinai between 1510-1540, there is either no mention of a hegumen in Mount Sinai or mention of the fact that the Monastery was deserted or closed. The Moldavian abbot *Ioachim* lived however in the Sinai Monastery and was its abbot in a difficult period, being accompanied by several disciples of Ukrainian and Romanian origin. The reason why he left Sinai in 1540 together with his disciples and moved to another famous monastery in the Orthodox world (the *Monastery of St. Sava)* - situated in the Hebrew desert - is unknown.

Another exception from the Greek transposition of the Sinai leaders' names is *Jorius,* number 57 in my list. The name is mentioned in L. Eckenstein's catalogue. I do not know what the origin of this name may be.

From the perspective of its historical evolution, Mount Sinai is known as one of the most important pilgrimage sites for Orthodox, Romano Catholic and Muslim believers. Intense religious life has been the characteristic of the site from early times, St. Anthony the Great being a model for the monks in Mount Sinai[10]. It is attested that monks met Bedouins, and the latter sacrificed the former when they were short of camels[11]. Starting from the IIIrd century, there is evidence of profound monastic life, from the point of view of its ascetic-hermitlike dimension. The monks led a quiet life, retired to their hermitage around the Burning Bush, and met only on Saturdays and Sundays, when they celebrated the Holy Liturgy together, in the

---

[10] St. Onufrie is considered to be the first Christian hermit in Mount Sinai (*cf.* PANAGIOTOU Γ. ΦΟΥΝΤΙΑ, *Ἡ Ἱερὰ Μονὴ τοῦ Σινᾶ ὡς κέντρον παγχριστιανικῆς θρησκευτικῆς λατρείας καὶ αἱ περιπέτιαι αὐτῆς διὰ μέσου τῆς ἱστορίας* in *Πανηγυρικός...*, ἤ ριδ' - ριε',who mentions NEKTARIOU IEROSOLUMWN, *Ἐπιτομὴ τῆς Ἱεροκοσμικῆς Ἱστορίας,* 1808, p. 75 and M. H. L. Rabino, *Le Monastère de Sainte Catherine du Mont Sinai,* Le Caire, 1938, p. 1): *Τὸ σπήλαιον ἐντὸς τοῦ ὁποίου ὁ ἅγιος Ὀνούφριος ἠσκήτευσεν ὑπῆρξε τόπος λατρείας διὰ τοὺς προσκυνητάς, καθ' ὅλον τὸν Μεσαίωνα. Περὶ τὸ τέλος τοῦ 4ου αἰῶνος τὸν ἐρημίτην Ὀνούφριον ἐπεσκέφθη ὁ μοναχὸς Παφνούτιος. Τότε διήνυε τὸ 70ὸν ἔτος τῆς ἀσκητικῆς αὐτοῦ ζωῆς. Τὴν ἀσκητικὴν ζωὴν εἶχεν ἀρχίσει ἀπὸ τὴν Θηβαΐδα. Ἡ Θηβαὶς τὴν ἐποχὴν ἐκείνην ἠρίθμει περὶ τοὺς 100 μοναχούς. Ὁ Ἅγιος Ὀνούφριος δὲν ἠθέλησε νὰ μονάσῃ εἰς τὴν Θηβαΐδα προτιμήσας τὴν κατὰ μόνας ζωήν, κατὰ τὸ παράδειγμα τοῦ προφήτου Ἠλιοῦ καὶ Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ. Ἀπὸ τὴν Θηβαΐδα μετέβη εἰς τὴν ἔρημον τοῦ Ὄρους Σινᾶ, εἰς τὴν ὁποίαν πιθανῶς ὑπῆρχον καὶ ἄλλοι ἀσκηταί.* (v. şi ΠΑΦΝΟΥΤΙΟΣ, *Βίος Ὀνουφρίου*, PG 73, p. 211-222).

[11] TZIRAKHS NIK. E., *Σινὰ Μονή,* in Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ ἐγκυκλοπαιδία, vol. 11, Athens, 1967, p. 168.

central church (εἰς εὐκτήριον οἶκον), erected where the Burning Bush had been seen, according to the tradition. The church brought together spiritually the hermits scattered on the steep and almost inaccessible rocks around, which perfectly met the requirements of an anchorite's lifestyle. During the persecutions initiated by Diocletianus (284-306)[12] the silence was broken by the attacks of the Saracen[13] and vlemes. In the year 305, on 14 January, were attested for the first time martyrs in the area of Mount Sinai and Raith[14].

In the IVth century the Monastery was known as a famous ascetic and monastic centre of the Oriental world[15]. Towards the end of the century, once the Bedouin danger decreased after having seriously threatened Christian settlements, the number of monks increased, as many of them came from the desert of Egypt, Palestine, Syria, Mesopotamia, Fenicia etc. The thrive of the monastic life in Mount Sinai at the end of the IVth century is related to the significant anchoritic development in the Egyptian (Thebaida, Nitria) and Palestinian deserts. An important part for this period when monks from Egypt moved to Sinai in great numbers is likely to have been played by the isolated and inaccessible site of the Burning Bush. At a time when Nitria and Thebaida, for instance, were practically invaded by believers and pilgrims, Mount Sinai was an oasis, enabling monks to retire and isolate themselves from the world thanks to its inaccessibility and to water shortage. The desert and estrangement were palpable here. Palestine, Sinai and Egypt completed a symbolic triangle of anchoritism which would be a reminder to later Christianity. The tradition gives numerous mentions of male hermits ; female hermits are attested as well. Declared *religio licita* (313) Christianity was freed from former constraints, which led to the development of early monastic life. The Sinai monks resorted to the protection of Empress Helen, mother of Constantine the Great. Thus, according to

---

[12] *Ibidem cf. Synax. Eccl. Const.*, p. 289: «ἀνηρέθησαν παρὰ τῶν Ἀγαρήνων ὅσοι πατέρες ἐν τῷ Σινᾶ καὶ Ῥαιθῶ κατὰ τὴν δευτέραν τοῦ Δεκεμβρίου μηνός».

[13] Saracen attacks on the Sinai dwellers took place between 373-410 as well.

[14] See *The Story of Monk Amonius about the Holy Fathers Killed by the Barberians in Mount Sinai and in Raith*, in D. G: TSAMIS, K. A. KATSANI, *Τὸ Μαρτυρολόγιον τοῦ Σινᾶ*, Tesalonic, 1989.

[15] It is worth mentioning that 312 is the year when St. Catherine suffered martyrdom in Alexandria of Egypt, enriching with her name the monastic community in the area. Three centuries later, the monks of the monastery erected by Justinian had a dream in which the place where the relics of the saint were to be found was revealed to them. They brought the relics to the monastery and deposited them in a golden coffin. It seems however that the monastery was to be known under the name of the saint only from the XIth century onwards. Prior to this date it was called *Monastery of the Transfiguration* (PAPAIOANNOU EVANGHELOS, *Le Monastere Sainte Catherine du Sinaï*, Cairo, 1980, p. 15). According to several sources, after the XIth century the monastery is also known as: *Al-Tur Monastery* or *Tur-Sinai Monastery* (ΠΑΝΑΓΙΩΤΟΥ Γ. ΦΟΥΓΙΑ, *op. cit.*, p. ρκδ').

the tradition and archeological evidence, St. Helen built a church[16] in Sinai in the year 330 dedicated to the Mother of God - situated on the site of the Burning Bush - and a tower intended to shelter the monks[17]. Apparently the defence tower alone survived in the time of Justinian (527-565) (púrgoj).

Worshipping musts led to the establishment of the *Bishopric of Pharan* [18], whose aim was to organise the life of hermits and other Christians in the region of

---

[16] The existence of the church is also signalled by deacon Ephraim, whose description is part of an Arab manuscript in Vatican (286) dating back to the XVIIth century. Also mentioned by Nectarie of Jerusalem, who locates the defence tower built by St. Helen in the same area (*Sinaï hier...*, pp. 77-79). Nectarie of Jerusalem visited the Sinai Monastery in the second half of the XVIIth century (cca. 1675). In 1677 he published in Venice a writing entitled *Ἐπιτομὴ τῆς Ἱεροκοσμικῆς Ἱστορίας* which focuses on the Monastery of St. Catherine (*LE Sinaï hier... aujourd' hui, étude topografique, biblique, historique, archéologique*, publiée sous la direction de M. le chanoine L. Prévost, protesseur au Grand Séminaire de Rouen avec la collaboration de MM. le chanoine L. Dennefeld, professeur à l' Université de Strasbourg; le chanoine M. David, professeur à la Faculté libre des Lettres de Lille; le Docteur Denys Gorce, Docteur ès-lettres, et l' abbé M. Lejeune, Paris (VIe), P. Lethielleux, Libraire-Éditeur, 1936, p. 77, n. 2).

[17] PAPAIOANNOU EVANGHELOS, *op. cit.*, p. 7; *Le Sinaï hier... aujourd' hui*, p. 77; etc. The defence tower and the church were erected between 330-335 (***, *Σύντομος ἱστορία τῆς Μονῆς Σινᾶ*, în *Παινηγυρικὸς...*, p. ις΄; ΠΑΝΑΓΙΩΤΟΥ Γ. ΦΟΥΓΙΑ(*op. cit.*, p. ριε΄; A. S. ATIYA, *The Arabic Manuscripts of Mount Sinai: A Hand list of the Arabic Documents and Scrolls microfilmed at the Library of the Monastery of St. Catherine*, Mount Sinai in 1954, Baltimore, 1955). All these mentioned in ΠΑΝΑΓΙΩΤΟΥ Γ. ΦΟΥΓΙΑ (*op. cit.*, p. ριε΄ which mentions a *small church* in place before St. Helen's intervention in the Sinai monks' favour: *Τοῦτο ὁδηγεῖ εἰς τὴν ἄποψιν, ὅτι ἐπὶ τοῦ σημείου ἐκείνου θὰ ὑπῆρχε πρόχειρος καὶ ὑποτυπώδης εὐκτήριος οἶκος διὰ τὴν θρησκευτικὴν ἐξυπηρέτησιν τῶν ἀσκητῶν τοῦ Ὄρους Σινᾶ καὶ ὅτι τὸ ἐνδιαφέρον τῆς ἁγίας Ἑλένης ἀπέβλεπεν εἰς τὴν καλυτέραν συγκρότησιν τοῦ μοναστικοῦ βίου. Τοῦτο δὲ ἐνισχύεται καὶ ἐκ τοῦ γεγονότος, ὅτι ἡ ἁγία Ἑλένη ἀνήγειρε καὶ πύργον διὰ τὴν προστασίαν τῶν ἀσκητῶν ἀπὸ τὰς ἐπιθέσεις τῶν διαφόρων φυλῶν τοῦ Σινᾶ.* The tower is mentioned for the first time between 373-381 by the Egyptian anchorit Amoniu. According to his description, the ruins of the respective tower could be located within the Monastery, near the Burning Buση, ΑΜΜΟΝΙΩΣ, *Διηγήσεις 2*, ἐκδ. Δ. Γ. Τσάμης, Θεσσαλονίκη, 1989 (4.20, p. 216; P. GROSSMANN, *Neue baugeschichtliche Untersuchungen im Katharinenkloster im Sinai*, Ἀρχαιολογικὰ Ἀνάλεκτα, 1988 (p. 557; P. GROSSMANN, *Ἀρχιτεκτονική*, în vol. MANAFIS K., *Sinai. Treasures of the Monastery of St. Catherine*, Athens, 1990, p. 29).

[18] The available information regarding the first Christian centuries do not permit to establish the exact foundation date of the *Bishopric of Pharan*, to which the Sinai monks belonged. It is certain however that starting with the second half of the IVth century one can speak about the existence of an ecclesiastical institution in Sinai (*"We know that, from the point of view of the church, the centre of the Peninsula had not yet become the Monastery, but the city of Pharan, the residence of the Bishop of Sinai..."* - N. ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ, *Ἱστορικὸ διάγραμμα*, în MANAFIS K., *Sinai. Treasures of the Monastery of St. Catherine*, Athens, 1990, p. 13). Prior to that date Mount Sinai had been a clerically unorganised but renown and powerful monastic centre. In the story of the Egeria this epoch is adequately characterised as a period of great freedom. Sinai was (conceived as) a place of retreat, where monks could practice successfully and in tranquillity the Christian virtues. The presence of the *Bishopric of Pharan* indicates that there was a senior hierarch since it was related to the Sinai establishments, and on the other hand a certain independence of the Sinai monks. Pharan and Raith, almost deserted today, were then the

Pharan and *Raith*. Justinian (527-565) erected the Sinai Monastery, led by a hegumen whom he offers significant priviledges: *authority, autonomy and independence*. From the IXth century onwards one can speak about the *Bishopric of Sinai* [19], the same being valid from the XVIth century for the *Archbishopric of Sinai* [20]. The association of ecclesiastical jurisdiction of the *Archbishop of Sinai and Raith* with the autonomous authority in itself of the *Hegumen of the Monastery of St. Catherine in Mount Sinai* led to institutional confusion as regards the exercise of the functions of the *hegumen* of this monastery related canonically to the *archbishop* which was subordinated to the Patriarchate of Jerusalem. Hence the misunderstanding and erroneous practice of each power: the one exercised internally within the monastery, and the one regarding the relationship between the *archbishop* and the administrative head, namely the *Patriarchate of Jerusalem*, and the other administrative heads of the regions in which properties of Mount Sinai existed. Those priviledges, granted exclusively to the autonomous *Monastery of St. Catherine*, are claimed by the *Archbishops of Sinai and Raith* to be extended to the *archbishopric*. The conflict arose in the XVIth century, was resumed in the XIXth century, and ended in 1932 (5 November),

---

most fertile areas in the region, allowing for the functioning of a Bishopric. The fact that Sinai does not appear in the title of the bishop allows for several interpretations. The *Castre of Pharan*, forming a bishopric initially subordinated to the *Metropolitan bishopric of Petra*, developped simultaneously with the *Sinai Monastery*.

[19] The *Sinai Bishopric* is the continuation of the older *Bishopric of Pharan*. Emperor Marcian (450-457) wrote to Macarie of Pharan to warn about the monophysite propaganda of Theodosie [*Mansi, VII*, p. 483, 516]. In fact, Theodor of Pharan was convicted as monothelite during the 6th ecumenical synod; after that, a successor was no longer chosen probably because of the islamic expansion. The peninsula is known to have Constantinus as bishop of Sinai, not of Pahran, no later than the date of the 869 synod. It is hard to believe that there were no other bishops of Pharan during this period of Christian obstruction in the context of Muslim expansion, but - if they existed - they are not known. The hegumen accepted the decisions of the 869 synod which may have resulted into his promotion to a bishop's rank, yet not to that of archbishop. *Pharan* appears in a hyerarchic list of metropolitan bishoprics as the 24th autocephalous Archbishopric of Jerusalem, while *Sinai* appears as the 25th. This particular aspect is important, as there appeared jurisdictional difficulties. From 1510 to 1540 the bishopric is bereft of Greek/Sinai abbots apparently because of disputes. It seems that the monastery was led by the *abbot* alone.

[20] Although according to Patriarch Dositei of Jerusalem the *Bishopric of Sinai* was turned into archbishopric during the time of Nectarie of Jerusalem, formerly of Sinai [Dositêi states that: *"The patriarch before us, kir Nectarie, first ordained Anania of Sinai from bishop into archbishop"*], it may have been changed into archbishopric at the end of the XVIth century, when Eugen (1567-1583) signs as: ***"archbishop and hegumen of Mount Sinai, subject to Jerusalem"*** (1569). In any case, even though the Archbishopric was not autocephalous and the Monastery remained autonomous and independent from any ecclesiastical authority, the Jerusalem patriarchate was to ordain archbishop the monk proposed by the Sinai monks.

during the pastorate of Porfirie III of Sinai. It consisted of three main stages: a) the subordination of the *Bishopric of Sinai* to the patriarchate of Alexandria or to the patriarchate of Jerusalem; b) unsuccessful attempts of Sinai dwellers to achieve absolute independence; c) their right to have a succursal in Cairo, which developed into a longlasting dispute.

Although a small community, the Sinai Monastery is a well defined monastic centre, organised traditionally and continuously from the VIth century to this day. The decisions regarding the organisation of the monastery are taken by the Sinai *synaxa,* consisting of four permanent members: 1) the archbishop or his representative 2) the verger of the monastery, 3) the responsible for external and budgetary issues, and 4) the library man, in charge of the library and of document and manuscript keeping. The Archbishop is independent from any other ecclesiastical institution and has the rank of hegumen as well[21]. He is canonically subordinated to Jerusalem, but has no right to interfere in the internal affairs of the monastery; his role is to ordain the hegumen of Sinai. He bears the title of *Archbishop of Sinai, Pharan and Raith and hegumen of the Monastery of St. Catherine*[22]. According to the stipulations, in case the archbishop dies, his successor must be elected within 50 days. The archbishopric owns a small parish in Raith, made up of nearly 30 (Orthodox) families and administered by a bishop's guardian (administrator). The Monastery contributes to the support of a school intended for the children of the few Orthodox in the region, while the Archbishopric is involved in the administration of the high school *Abetion* of Cairo (primary and secondary school), recognised by the Ministry of Education and Cults of Greece.

The detailed completion of the catalogue remains a task for the future, considering my hope to obtain access to the information in the archives of the Monastery of St. Catherine in Mount Sinai. The information comprised in these archives will undoubtedly reveal new data regarding my area of interest.

---

[21] In the same year, after having been ordained archbishop of Sinai, Grigorie II Maniatopoulos (1969-1973) described the state of the Monastery as follows: *"In conformity with the decrees of the emperors and the holy canons, the Monastery of Mount Sinai is autocephalous, independent and autonomous from any authority of the church. It is a coenobite monastery applying the monastic rules of St. Basil the Great. (...) The Monastery is led by the Archbishop of Mount Sinai, assisted by the monastery's Sinaxa and by the Monks General Assembly, which is held every 2 years in order to provide the necessary approvals and changes in the life of the monastery. The Archbishopric of Mount Sinai also has a parish(...)"* (***, *From the life of the Patriarchate of Alexandria, in BOR,* 3-4, 1969, p. 285-286.).

[22] The Greek title is: «*ὁ Σεβασμιώτατος καὶ Πανιερώτατος Ἀρχιεπίσκοπος τῆς Ἁγιωτάτης Ἀρχιεπισκοπῆς Σινᾶ, Φαρὰν καὶ Ῥαΐθῶ καὶ Ὑπέρτιμος Πατρὸς καὶ Ποιμενάρχος*» (*Σύντομος ἱστορία τῆς Μονῆς Σινᾶ,* în *Πανηγυρικός*...,p. κ' - κα').

Bishops (of Pharan or of Aila) prior to the foundation of the Monastery (who sign as protectors of Sinai)

1. Πέτρος I τῆς Ἀΐλας (325)[23]
2. Νετρᾶς/Νεκτάριος I/Νετὴρ ,Νατὴρ. ἐπίσκοπος Φαράν (IVth century)[24]
3. Μωϋσεως τῆς Φαράν[25]
4. Μακάριος I τῆς Φαράν (cca. 450-451)[26]
5. Φότιος τῆς Φαράν [27]
6. Θεώνας τῆς Φαράν/Σινᾶ (cca. 536)[28]
7. Βέρυλλος τῆς Ἀΐλας (451)[29]
8. Σολομών I[30]

---

[23] *"Before Justinian made manifets his interest in the ascets of Sinai, the region had been eclesiasitcally subject to the bishop of the city of Pharan or to the bishop of Aila. In the first ecumenical synod (325) bishop Petru of Aila signed the synodal acts as bishop of Sinai or Aila* (J. L. BURCKHARDT, *Travels in Syria and the Holy Land,* London, 1822, p. 544*), independent of the bishop of Jerusalem. The same happened at the Calcedon ecumenical synod (451), when its documents were signed by bishop Beryllos of Sinai* (MANSI, *Concil. Coll. Ampl., V, p. 567). In the synod of Constantinople (536) the Monastery was represented however by priest (πρεσβύτερος)* Θεώνας (MANSI, *op. cit., VIII, p. 884, 889). The independence of the Monastery from the bishops of Pharan or Aila is already foreseeable, as it is led by a hegumen elected by the monastic community"*, Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ, *'Η 'Ιερὰ Μονὴ τοῦ Σινᾶ ὡς κέντρον παγχριστιανικῆς θρησκευτικῆς λατρείας καὶ αἱ περιπέτειαι αὐτῆς διὰ μέσου ἱστορίας*, in *Πανηγυρικὸς Τόμος ἐπὶ τῇ 1400ῃ ἁμφιετηρίδι τῆς Ἱερᾶς Μονῆς τοῦ Σινᾶ*, Ἐν 'Αθήναις, 1971, p. ρκ(΄-ρκη΄).

[24] He also appears under the name of Νετρᾶς, Νετὴρ, Νατὴρ, Arab correspondents of the Greek Νεκτάριος) See L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII, who places him after Moses (no. 3 in the present list); K. N. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΥ(*'Η Μονὴ τοῦ "Ορους Σινᾶ*, 'Αθῆναι, 1932, p. 220, 418; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517.

[25] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, in *Πανηγυρικὸς...*, p. 517.

[26] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII; Ν) ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ, *'Ιστορικὸ διάγραμμα*, in Κ. ΜΑΝΑΦΗΣ, *Σινᾶ. Οἱ θησαυροὶ τῆς 'Ιερᾶς Μονῆς 'Αγίας Αἰκατερίνης*, 'Εκδοτικὴ 'Αθηνῶν, p. 13.

[27] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII; D. G. TSAMIS, *Lives of Sinai Hermits,* Deisis Publishing House, Sibiu, 1995, p. 223, where the year 536 is to be found. Probably the successor of Macarie to the bishopric of Pharan.

[28] Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ, *op. cit.,* p. ρκβ΄,; N. ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ, *op. cit,* p. 13; v. şi MANSI, *op. cit.,* VIII, p. 884, 889.

[29] Signs at the 451 Synod in Calcedon (Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ *op. cit.,* p. ρκβ΄,). Vezi şi MANSI, *op. cit.,* V, p. 567.

[30] See «Τιμηθέντος τοῦ 'Ιεροῦ Μοναστηρίου, κατὰ τὴν Βασιλικὴν καὶ Συνοδικὴν διατύπωσιν καὶ θέσπισιν, εἰς 'Αρχιεπισκοπὴν, δὲν ἔχομεν πληρεστάτην πληροφορίαν ποῖοι ἀμέσως ἀρχιεράτευσαν · συνεικάζομεν δὲ ἀπό τε τῶν γραμμάτων τῶν ἐπὶ τὴν κόγκην τοῦ βήματος τῆς 'Αγίας Βάτου διὰ ψηφίων γεγραμμένων καὶ φερόντων τὰ ἑφεξῆς "ἐτελειώθη τὸ παρὸν ἔργον ἐν ἡμέραις Σολομῶντος 'Επισκόπου"...» (*As the Holy Monastery was honoured as Archbishopric according to the imperial and synodal act and decree, we do not hold exact information regarding those who were its first archbishops; we present however the mosaic inscription made in a corner of the altar [of the Chapel] of the Burning Bush: "this work was finished in the days of Bishop Solomon"...*). (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 151); Κ. Ν. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΣ, *op. cit.,* p. 418; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517. The inference is that the author of the proschinitary, taking over the information on the wall of

9. Γαβριήλ I[31]
10. Ἰώβ I (540-560)[32]
11. Σολομών II[33]
12. Ἀνδρέας[34]
13. Κωνσταντῖνος I[35]
14. Ἰσαάκ[36]
15. Ἰάκωβος[37]
16. Ἰωάννης I[38]
17. Ἰωάννης II[39]
18. Ἀγάθων[40]
19. Σολομών III[41]
20. Ἠλίας[42]
21. Θεόδωρος τῆς Φαρᾶν (680-681)[43]

---

the Chapel, considers Solomon I one of the first "archbishops" of Sinai. This is one of the earliest statements of the opinion according to which the Sinai Monastery was established as *Archbishopric* from its foundation by the Byzantine emperor Justinian (527-565), who would have granted it, in addition to other priviledges, the above mentioned title by virtue of a *Neara*. My opinion is that based on this information we can only admit the historical existence of a Sinai bishop named *Solomon*, immediately after the construction had been erected by Justinian. He may be the same as *Solomon II* (no. 11 on my list). In other words, the information found there makes it clear that Solomon was a *bishop* and not an *archbishop*. See note 34.

[31] See «Ἔτι δὲ καὶ ἀπὸ τῶν ὑπὸ κάτω τῆς Ἁγίας Τραπέζης τῆς αὐτῆς Ἁγίας Βάτου πάλιν τάδε· Μνήσθητι Κύριε τοῦ δούλου σου ταπεινοῦ Γαβριὴλ Ὡρουψάου, τάχα καὶ Ἀρχιεπισκόπου τοῦ Ἁγίου Ὄρους Σινᾶ"...» (*...Again from [those written] in the lower part of the Holy Mass in the same Chapel of the Burning Bush: "Remember, Lord, Your humble servant, Gavriil Oroupsaos, Archbishop of the Holy Mountain of Sinai"...*). (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*...,p. 151); K. N. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΣ, *op. cit.*, p. 418; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 517. Archbishop Gavriil may be different from a certain *Gavriil I*, who lived in a period prior to 540. I think that the inscription is more recent and it should not be used as an argument in favour of the existence of Gavriil as early as that.

[32] Cf. *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 517.

[33] The names from 11 to 20 are to be found in the Sinai mss. 1553 (*cf. ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 517).

[34] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 517.

[35] *Ibidem.*

[36] *Ibidem.*

[37] *Ibidem.*

[38] *Ibidem.*

[39] *Ibidem.*

[40] *Ibidem.*

[41] *Ibidem.*

[42] *Ibidem.*

[43] *Ibidem;* L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 224. Condemned as a Monophysite by the VIth ecumenical synod.

Hegumens of Sinai[44]

22. Δούλας (cca. 375)[45]
23. Συλβαίν (sec. IV)
24. Παύλος[46]
25. Μακάριος II (453)[47]
26. Γεώργιος I (550-551)[48]

---

[44] Here again the information is rather unclear. Part of the hierarchs known hold the title of hegumen, while others are bishops. The two functions may have coexisted after the foundation of the Monastery by Justinian, by virtue of a local tradition. On the other hand, some sources may retain the capacity of hegumen or abbot alone, depending on the level of information of the author. The capacity of hegumen could be very easily kept and acquired by the Sinai hierarchs, who had proved to be important leaders of the respective community before their election as bishops. It seems that Justinian edited an act regarding the monastery, according to which its hierarch had to be a bishop: *"My Empire honours - he states - with the high ranks the leader of the Sinai monastery (...) who must therefore wear the appropriate garments"* (Migne, PG 86, 1149.). The act (Εἰ δὲ ἀνδράσι τῶν περιδεξίοις εἰς ὑπηρετῶν βασιλέων, ἀρχόντων καταστρατηγῆσαι, ἢ πόλεων διοικήσεις ἐγχειρισθῆναι ἢ λαοὺς ὁδηγῆσαι, ἢ καὶ ἄλλ' ἄττα τοιαῦτα πτᾶττειν δεδομένοις, τῷ κράτει τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς φαινόμενα χρήσιμα, τιμὴν ἐπιμετρεῖ τὴν προσήκουσαν. τῶν δ' ὑπηκόων ὅσοι εὐγνώμονες εἰσηγούμενοι, δίκαιοι ἔν εἶεν τὰ τῆς ὑποθήκης τούτων βλέπειν τὸ πέρας ἐπιδεχόμενα ἀνδράσι σεμνοῖς, καὶ βιῷ καὶ τρόπῳ Θεῷ πλησιάζουσιν, εὐχ ὅσα τῶν κατὰ τὰ ἐκτὸς συντεινόντων, ἀλλὰ κρεῖττω καὶ εἰς ψυχὴν αὐτὴν παραμέμποντα τὴν ὠφέλειαν· μᾶλλον δὲ καὶ τοῦτο κἀκεῖνο περιποιούμενα τούτοις, ἐκ τῆς ἄνωθεν δεξιᾶς προβαλλομένοις τοῖς αὐτοκράτορσι, πῶς οὐκ ἄν εἴη τῶν καθηκόντων ἐπικλινὲς ὡτίον βραβεύειν, καὶ τέλος ἄγειν ἅπερ αἰτήσαιντο; Εἰ δὲ καὶ ἄλλως τῇ δεήσει τιμᾶται τὸ εὔλογον, οὐχ ὅπως διὰ τὴν τούτων παράκλησιν, ἀλλ' ἤδη καὶ καθ' αὐτὸ τὸ πρᾶγμα ἀξίως ἔχει γενέσθαι, τηνικαῦτα μᾶλλον καὶ ταῖς αἰτήσεσι τούτων ἐπαινετέον τοὺς, καὶ παρεκτέον ἅπερ ἐθέλοιεν, ἵν' εἶεν οὐ μόνον αὐτοῖς, ἀλλὰ καὶ τῷ δικαίῳ, κατὰ τὸ εἰκός, χαριζόμενῃ. Τοῦτο καὶ ἄρτι τῇ Βασιλεῖ μου πάρεστιν ἰδεῖν ἐκτελούμενον, δωρουμένῃ τοῖς ἐν τῷ Ὄρει Σινᾷ τιμὴν τὴν ὑπέρτιμον. Τοῦτο μὲν δι' ἱκεσίαν, ἣν ἐποιήατο πρὸς ἐμὲ ὁ Πτολεμαΐος ἐπίσκοπος, ὁ ἱερώτατος καὶ ὑπέρτιμος· οὐ γὰρ ἔκρινα ὅλως ἄξιον, μὴ πειθηνίους δοῦναι τούτῳ τὰς ἀκοὰς εὔλογα αἰτουμένῳ, καὶ ἃ μὴ τετελεσμένα, τῷ δικαίῳ τὴν ἄν προεξένησαν. Τοῦτο δὲ καὶ τὸ ἄλλως ἡγεῖσαθαι, τὸ τοιοῦτον ὅρος αἰδέσιμον, καὶ τιμῆς ἀπάσης ἐπαπολαύειν δίκαιον ὄν, καὶ νομίζειν μᾶλλον τιμᾶσθαι τὴν Βασιλείαν μου ἐκ τῆς πρὸς τοῦτο τιμῆς, ἐπεὶ καὶ δοξάζειν οἶδε Θεὸς τοὺς τοῦτον δοξάζοντας. Ὅρος γὰρ τοῦτο ὑπερηρμένον τῶν καθ' ἡμᾶς. Ὅρος θεῖον, κατὰ τὸν Ἀββακούμ, δασὺ καὶ κατάσκιον ταῖς ἀρετῶν ἐργασίαις, καὶ ἀρεταῖς παντοίαις κατάκοσμον. Εἰ δὲ ἁγιάσματος τόπον καλέσαί τις βούλεται, καὶ οἶκον τοῦ Θεοῦ Ἰακώβ, προσφυὲς μὲν τὸ πρᾶγμα, καὶ τῆς ἀληθείς ἄκρως ἐχόμενον, κἂν τις θεωρείῃ, πλήρης ὁ θεῖος οἶκος τοῦτος δόξης πολλῆς. πλὴν ἔσται κἄαν τοῖς ἐσχάτοις τούτοις καιροῖς μέρος δόξης ἀπονενεμημένον τοῦτῳ παρὰ τῆς Βασιλείας μου, οὕτω καὶ ἦν εἶχε πάλαι ἴδοι τὶς ἄν ἔπιτο μεῖζον, κατὰ τὸν Προφήτην προκόπτουσαν. Ταῦτα γοῦν τὸ παρὸν τῆς Βασιλαίας μου πρόσταγμα βούλεται. τιμᾷ γὰρ ἡ Βασιλεία μου τὸν κατὰ καιροὺς ἐν τῷ Σινᾷ προστησόμενον, τῶν ὑπερτίμων τῷ ἀξιώματι· καὶ διορίζεται συναριθμεῖσαι τρίτος τοῖς οὕτω τετιμημένοις ἐν ἅπασι, καὶ συντιμᾶσθαι ἐν ταῖς προόδοις, καθέδραις, στάσεσί τε, καὶ συνελεύσεσιν. ἀμφιέννυσθαι δὲ καὶ ἅμφια, ὁποῖα καὶ τῶν ἀρχιερέων, ὁπόσοι τὴν τοιαύτην τιμὴν ἐκ τῶν ἕκαθε χρόνων καὶ νῦν ἔλαβον, τὰ ἄλλά τε πάντα ὅσα τούτοις, καὶ τοῦτῳ προσέσται κατὰ μηδὲν ἐλατούμενα. Ἐπὶ τούτῳ γὰρ ἐγεγόνει καὶ ὁ παρὼν ὁρισμὸς τῆς Βασιλείας μου. κατὰ μῆνα ἰούλιον. Ἰνδικτιῶνος ΙΔ΄. – *cf.* KONTOGIANNH, *op. cit.*, pp. 28-31) is not considered to be authentic, but it has been often referred to.

[45] D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 221.

[46] The names from 23 to 28 are mentioned in the Sinai mss.1553 as well (*cf. ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517).

[47] D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 222.

27. Ζαχαρίας I[49]
28. Συμεών I[50]
29. Γεώργιος II[51]
30. Χριστοφόρος[52]
31. Ἰωάννης III[53]
32. Δούλας (527)[54]
33. Γρηγόριος I (567)[55]
34. Λογγίνος[56]
35. Ἰωάννης IV (Κλύμαξ)[57]
36. Ἀθανάσιος I Σιναΐτης (?)
37. Ἀβράαμ I[58]
38. Ἰωάννης V[59]
39. Ἀντώνιος I[60]
40. Συμεών II[61]
41. Γαβριήλ II[62]
42. Ἰωάννης VI[63]
43. Ματθαῖος[64]
44. Συμεών III[65]

---

[48] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517; D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 223.
[49] *Ibidem.*
[50] *Ibidem.*
[51] *Ibidem.*
[52] *Ibidem.*
[53] The names under no. 29, 31, 33, 35-51 are mentioned in the Sinai mss. 1635 (*cf. ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517). I believe that the opinion according to which they were bishops of Sinai after the year 730 is partially truthful (v. *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517).
[54] V. BENESEVIC, *Catalogus Codicum Manuscriptorum Graecorum, qui in Monasterio Sanctae Catharinae in Monte Sina asservantur.* Tomus I: Codices manuscripti notabiliores bibliothecae monasterii Sinaitici ejusque metochii Cahirensis, ab archimandrita Porphyrio (Uspenskio) descripti, auctoritate Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae sumptibus legati Porphyriani, Porphyrii descriptionem in ordinem redactum atque suppletam edidit, V. Beneševič, Petropoli, 1911, p. 559-560.
[55] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517. Between *570-593 he was Patriarch of Jerusalem* (cf. D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 223).
[56] He appears as hegumen in the Saviour's Transfiguration mosaic. He was probably executed around 565-566 (cf. D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 223).
[57] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517. He is likely to be St. John Climacus.
[58] *Ibidem.*
[59] *Ibidem.*
[60] *Ibidem.*
[61] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518.
[62] *Ibidem.*
[63] *Ibidem.*
[64] *Ibidem.*

45. Μακάριος III[66]
46. Σωφρόνιος I[67]
47. Ἀθανάσιος II[68]
48. Ἰωάννης VII[69]
49. Πέτρος II[70]
50. Ἀρσένιος I[71]
51. Ἰωάννης VIII[72]
52. Γερμανός I[73]

Bishops of Sinai

53. Μάρκος I (869)[74]
54. Κωνσταντῖνος II (until 869/870?)[75]
55. Μακάριος IV (967?)
56. Πέτρος III[76]
57. Σολομών IV (Xth century)[77]
58. Jorius (1033)[78]

---

[65] *Ibidem.*
[66] *Ibidem.*
[67] *Ibidem.*
[68] *Ibidem.*
[69] *Ibidem.*
[70] *Ibidem.*
[71] *Ibidem.*
[72] *Ibidem.*
[73] *Ibidem.*
[74] «Ἔτος ἀπὸ Ἀδάμ, σττοζ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ωξθ΄. εὑρίσκεται ἐν βιβλίῳ παλαιῷ ἀραβικῷ Μάρκος ἀρχιεπίσκοπος.» *(ΒΙΒΛΙΟΝ...(* f. 38^{v}); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στοζ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 869, εὑρίσκεται ἐν Ἀραβικῷ παλαιῷ βιβλίῳ Μάρκος Ἀρχιεπίσκοπος.» (*In the year 6377 after Adam and 869 after Christ, can be found [mentioned] in an old Arab book Marcu the Archbishop*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 152); in L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII, he is mentioned immediately after Constantine (no. 52 on my list); ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 518.
[75] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII; D. G. TSAMIS, *op. cit.,* p. 224. Although *"From 870 until 1091 there is a 221- year gap, during which the Peninsula was governed by Muslims and the connection to Jerusalem is interrupted, the Monastery was led by the abbot alone. In 1091 the situation changed and the fathers elected Ioan"* (***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 517), I met several names of hegumens during this period (see no. 53-57). Constantine participates in the 869 synod held in Constantinople in order to judge Fotie (***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 517). Also see MANSI, *op. cit.,* XVI, p. 194.
[76] The contemporary of Manuil Comnen, who is likely to have sent the Sinai monk Gheorghe ambassador to Balduin III of Jerusalem (**Ν. ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ**, *op. cit.*(p. 16).
[77] **Ν. ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ**, *op. cit.*, p. 14.
[78] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII.

59. Ἰωάννης IX ὁ Ἀθηναῖος (1081-1091)[79]
60. Ζαχαρίας II (1103 or 1114)[80]
61. Γεώργιος III (1130-1149)[81]
62. Γαβριήλ III (1154-1160)[82]
63. Ἰωάννης X (1164)[83]
64. Γερμανός II (1177)
65. Συμεών IV (1203-1214)[84]

---

[79] «Ἀκόμι φνα΄. Ἀπὸ Χριστοῦ.Εἰς ἄλλο βιβλίον ἀραβικὸν εὑρίσκεται Ἰωάννης ἀρχιεπίσκοπος. οὗτος εἶναι ὁ Ἀθηναῖος, ὁποῦ εἴπομεν ὄπισθεν, πῶς ἐφονεύθη ὑπὸ τῶν αἰγυπτέων ὑπὲρ τοῦ ποιμνίου αὐτοῦ, ὡς μάρτυς, καὶ ὅτι οἱ τῆς μονῆς πατέρες ἔταξαν αὐτὸν εἰς τὸν κατάλογον τῶν ἁγίων») (*Again in the year 1091 AC, Ioan the Archbishop can be found [mentioned] in another Arab book. It is Ioan of Athens, about whom I said earlier that was killed by the Egyptians, for his sheep, like a martyr, [a fact for which] the fathers of the Monastery added his name to the catalogue of saints*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Χριστοῦ 1091, εὑρίσκεται εἰς ἄλλο βιβλίον Ἀραβικὸν Ἰωάννης Ἀρχιεπίσκοπος, Ἀθηναῖος, ὁ φονευθεὶς ἀπὸ τοὺς Αἰγυπτίους ὑπὲρ τοῦ ποιμνίου αὐτοῦ, καὶ κανονισθεὶς ὡς Μάρτυς εἰς τὸ Μοναστήριον») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); according to L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, he is attested in the year 1069;.

[80] «Ἔτος κατὰ τὸ τούρκικον, φη΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϡργ΄. εὑρίσκεται εἰς ἕνα ὁρισμὸν τοῦ Σουλτὰν Ἔμερ ἐλμουμνῆ, νὰ ἦτον ἀρχιεπίσκοπος τοῦ μοναστηρίου Ζαχαρίας») (*In the Turkish year 508 and 1103 after Christ, Zaharia is mentioned in a parchment of sultan Emer Elmumni as archbishop of the Monastery*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Μωάμεθ φη΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1103, εὑρίσκεται εἰς ἕνα ὁρισμὸν τοῦ Σουλτάνου Ἔμερ Ἐλμουμνῆ, Ζαχαρίας Ἀρχιεπίσκοπος») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518.

[81] «Ἔτος τούρκικον, φλη΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϡρλγ΄. εἰς τὸν καιρὸν τοῦ αὐτοῦ Σουλτάνου ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Γεώργιος») (*In the Turkish year 538 and 1133 after Christ, under the rule of the same sultan, Gheorghe was archbishop*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Μωάμεθ φλη΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1133, ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ Σουλτάνου, Γεώργιος Ἀρχιεπίσκοπος») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions him as archbishop between 1133/1143; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518;.

[82] «Ἔτος τούρκικον, φνα΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϡρμς΄. εἰς ἕνα ἄλλον ὁρισμὸν τοῦ Σουλτὰν Καὶμ Ἰαμπνες ῥεηλᾶ, ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Γαβριήλ. Οὗτος ἦτον σοφὸς εἰς τὰ ἀραβικὰ γράμματα, καὶ ἔγραψε καὶ σύνταγμα ἴδιον, κατηχήσεις, καὶ σώζεται εἰς τὸ μοναστήριον») (*In the Turkish year 551 and 1146 after Christ, another parchment of sultan Kaim Ibnes Reila mentions archbishop Gavriil. He knew Arab, [and left] a collection, composed by himself, of writings of catechism, kept in the Monastery*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Μωάμεθ φνα΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1146, εἰς ἄλλον ὁρισμὸν τοῦ Σουλτάνου Καΐμ Ἴμπνι Ῥεϊλᾶ, Γαβριὴλ Ἀρχιεπίσκοπος, εἰδήμων ἀκριβὴς τῆς Ἀραβικῆς γλώσσης, καὶ Συγγραφεὺς κατηχήσεων, σωζομένων εἰς τὸ Μοναστήριον») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); according to L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, he is mentioned with the year 1146; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518 (he is said to have Arab education - *avrabomaqe,statoj*).

[83] «Ἔτος ἀπὸ ἀδὰμ, στχοβ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕρξδ΄. εἰς παλαιὸν βιβλίον, Ἰωάννης ἕτερος ἀρχιεπίσκοπος γράφει μίαν γραφὴν ἀραβικὴν, καὶ πέμπει αὐτὴν πρὸς τοὺς ἐν Ῥαϊθῷ πατέρας») (*In the year 6672, and 1164 after Christ, in an old book, a different Ioan archbishop writes a letter in Arab and sends it to the fathers in Raith*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στχοβ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1164, εἰς παλαιὸν βιβλίον, Ἰωάννης Ἀρχιεπίσκοπος· γράφει Ἀραβικὴν Ἐπιστολὴν πρὸς τοὺς ἐν Ῥαϊθῷ πετέρας») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518.

[84] «Ἔτος ἀπὸ ἀδὰμ, ϛψια΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσγ΄. ἦτον Συμεὼν ἀρχιεπίσκοπος. οὗτος ἔζησεν ἕως εἰς τοὺς, ϕσνη΄. οὗτος ἀπέπλευσεν εἰς τὴν κρήτην, καὶ εἰς τὸν καιρὸν τούτου οἱ ἄρχοντες οἱ κρητικοὶ ἔδωκαν πολλὰ ὑποστατικά, καὶ ἐκτίσθη τὸ ἐκεῖσε μετόχιον, καὶ εἰς τοῦτον τὸν καιρὸν ὥρισαν οἱ βενέτικοι τὴν κρήτην, καὶ

66. Εὐθύμιος (1223)[85]
67. Μακάριος V (1224)[86]
68. Γερμανός III (1228)[87]
69. Θεοδόσιος (1239)[88]
70. Μακάριος VI (1248)[89]
71. Συμεών V (1258)[90]

αὐτὸς ἀπῆλθεν εἰς τὴν βενετίαν, καὶ οἱ βενέτικοι ἐδέχθησαν αὐτὸν εὐλαβῶς, καὶ ἔδωκαν αὐτῷ τοὺς ὁρισμοὺς ὁποῦ εἶχε τὸ μετόχιον τῆς κρήτης, πρὶν τῆς ἁλώσεως») (*ΒΙΒΛΙΟΝ*..., f. 38^{v}-39); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στψια΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1203, Συμεὼν Ἀρχιεπίσκοπος. Οὗτος ἔζησε μέχρι 1253, καὶ ἐλθὼν εἰς τὴν Κρήτην, παρέλαβεν ἀφιερώματα γῆς ἀπὸ εὐπατρίδας τῆς Κρήτης, ἡ ὁποία ἀφ' οὗ ἐκυριεύθη ἀπὸ τοὺς Ἐνετοὺς, ἀπῆλθεν εἰς τὴν Βενετίαν, καὶ ἔλαβε τὰ διὰ χρυσοβούλων προνόμια, ὅσα εἶχε τὸ μετόχειον τῆς Κρήτης πρὸ τῆς Ὀθωμανικῆς ἁλώσεως») (*In the year 6621 after Adam and 1203 after Christ, archbishop Simeon. He lived until [the year] 1253. Arrived in Crete, he was donated lands by the Cretan nobility, and then he left to Venice, where he was granted priviledges by virtue of parchments which he gave to the [Sinai] succursal in Crete before the fall [of Constantinople] under Turkish rule*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152). The end of his bishopship is uncertain. Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ (*op. cit.*, p. ρκβ) mentions the year 1253, probably fromr L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, who mentions the 1203-1253 interval. Pope Inocentius III addressed him as *archbishop*, and he had been previously known as dean of the Catholic bishop of Petra (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., *op. cit.*, p. ρκη΄; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. 128). It seems that the Sinai hierarchs take the title of *archbishop. "Bishop Constantine (869) is mentioned as first bishop of the Monastery who took part in and signed the acts of the synod held in Constantinople (869-870) as bishop of Sinai. After that we know that Simeon was named archbishop by pope Inocentius III of Rome, at the beginning of the XIII*th *century. Simeon was previously mentioned as dean (Bohqo,j evpi,skopoj) of the Catholic bishop of Petra. The title of archbishop for the bishop of Sinai was not ordained before the XIII*th *century. The Synod in Constantinople (1782) recognised the autonomy of the Monastery, the election of the bishop of Sinai from among the monks by the Monastery's community and the ordainment of the bishop of Sinai by the Patriarch of Jerusalem"* (Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ, *op. cit.*, p. ρκε΄)..

[85] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψλα΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσκγ΄. ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Εὐθύμιος») (*ΒΙΒΛΙΟΝ*..., f. 39); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στψλα΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1223, ἦτον Εὐθύμιος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6631 after Adam and 1223 after Christ Eftimie was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ (*op. cit.*, p. ρκστ) mentions the year 1222.

[86] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψλβ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσκδ΄. ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Μακάριος») (*ΒΙΒΛΙΟΝ*..., f. 39); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στψλβ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1224, ἦτον Μακάριος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6732 after Adam and 1224 after Christ Macarie was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII.

[87] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψλς΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσκη΄. ἦτον Γερμανὸς ἀρχιεπίσκοπος») (*ΒΙΒΛΙΟΝ*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ ςψλς΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1228, ἦτον Γερμανὸς Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6636 after Adam and 1228 after Christ German was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[88] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψμζ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσλθ΄. ἦτον ἀρχιεπίσκοπος ὄρους Σινᾶ Θεοδόσιος») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στψλζ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1229, ἦτον Θεοδόσιος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6637 after Adam and 1229 after Christ, Teodosie was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII. Mentioned in 1229 as well (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518).

[89] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψνς΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσμη΄. εὕρηται πάλιν ἐν παλαιῷ ἀραβικῷ Μακάριος ἕτερος») (*In the year 6756 after Adam and 1248 after Christ a certain Macarie is found [mentioned] again, in an Arab book*) (*BIBLION*..., f. 39); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; P. G. FOUGIA, *op. cit.*, p. ρκστ.

72. Ἰωάννης XI (1265)[91]
73. Ἀρσένιος II (1292)[92]
74. Ἰωάννης XII (1299)
75. Συμεών VI (1306)[93]
76. Δωρόθεος I (1324)[94]
77. Γερμανός IV (1333)[95]
78. Ἀρσένιος III (1338)
79. Μάρκος II (1358)[96]

---

[90] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ϛψξ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσνη΄. ἦτον πάλιν Συμεών. Φαδὶ δὲ εἶναι τὸν αὐτὸν τῷ προτέρῳ, ὅμως φαίνεται νὰ παρητήθη, καὶ νὰ ἐξῆλθεν ἔξω διὰ ἐλεημοσύνην») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στψνστ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1258, ἦτον Συμεὼν Ἀρχιεπίσκοπος, ὁ αὐτὸς ὡς λέγεται τῷ προειρημένῳ, ὁ ὁποίος παραιτηθεὶς, ὡς φαίνεται, περιῆλθεν ἔξω χάριν ἐλεημοσύνης») (*In the year 6656 after Adam and 1258 after Christ, Simeon was archbishop, who as we said earlier resigned, and who aparently travelled outside the Monastery to [gather] support*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[91] «Ἀπὸ Ἀδὰμ ϛψθγ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕοξε΄. ἕτερος Ἰωάννης») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στψογ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1265, ἦτον Ἰωάννης Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6773 after Adam and 1265 after Christ Ioan was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[92] «Ἀπὸ ἀδὰμ ϛψογ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕοξε΄. εὑρίσκεται νὰ ἦτον Ἀροένιος ἀρχιεπίσκοπος») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στψογ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1290, ἦτον Ἀρσένιος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6798 after Adam and 1290 after Christ Arsenie was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[93] «Ἀπὸ ἀδὰμ ϛωιδ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕτς΄. ἕτερος πάλιν Συμεών ἀρχιεπίσκοπος») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ ϛωιδ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1306, ἄλλος Συμεὼν Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6614 after Adam and 1306 after Christ, another archbishop [named] Simeon*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[94] «Ἔτος τούρκικον, ωιε΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕτκδ΄. εἰς ἕνα ὁρισμὸν τοῦ Σουλτὰν Μουεγιανδῆ εὑρίσκεται Δωρόθεος») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Μωάμεθ ωιε΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1324, εἰς ἕνα ὁρισμὸν τοῦ Σουλτάνου Μουεγιανδῆ εὑρίσκεται Δωρόθεος») (*In the year 815 after Mohammed and 1324 after Christ, in a parchment of sultan Mouegiandi, is found [mentioned] Dorotei.* (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, where he is mentioned as archbishop between 1324-1333; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[95] «Ἀπὸ ἀδὰμ ϛωμα΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕτλγ΄. ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Γερμανός») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ ϛωμα΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, 1333, ἦτον Γερμανὸς Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6841 after Adam and 1333 after Christ lived archbishop Gherman*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[96] «Ἀπὸ ἀδὰμ ϛωξς΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕτνη΄. εἰς ἄλλο παλαιὸν βιβλίον εὑρίσκεται Μάρκος Ἀρχιεπίσκοπος. εὑρίσκονται καὶ ἄλλοι ἀλλαχοῦ καταγεγραμμένοι, ὅμως χωρὶς νὰ εἶναι γεγραμμένον τὸ ἔτος τῆς ζωῆς αὐτῶν. εἰς μὲν καὶ τὴν πόρταν τῆς ἁγίας βάτου εὑρίσκεται γεγραμμένον, ὅτι γέγονεν ἐπίσκοπος Ἰὼβ, πάνσοφου ἐπίσκοπος. καὶ εἰς ἓν παλαιὸν βιβλίον ἀραβικὸν, Ἀθανάσιος ἐπίσκοπος. καὶ εἰς ἄλλο Σάββας, καὶ Ἀβράμιος εἰς ἄλλο, καὶ εἰς ἄλλο Γαβριὴλ, καὶ πάλιν Μιχαὴλ, καὶ Σιλουανὸς, καὶ Κύριλλος εἰς ἄλλα») (*In the year 6866 after Adam and 1358 after Christ Archbishop Marcu is to be found [mentioned] in an old book. There are others mentioned in other books, but without any mention of the period during which they lived. On the gate [of the Chapel] of the Burning Bush writes: "Iov most wise bishop", and in an old Arab book: "bishop Atanasie"; "Sava" in another, "Avraam" in another; "Gavriil" in another and again: "Mihail", "Siluan" and "Chiril" in others*) (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στωξστ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1358, εἰς παλαιὸν βιβλίον εὑρίσκεται Μάρκος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6866 after Adam and 1385 after Christ,*

80. Ἰώβ Πάνσοφος II[97]
81. Ἀθανάσιος III[98]
82. Σάββας (1429)[99]
83. Ἀβραάμ II[100]
84. Γαβριήλ IV[101]
85. Μιχαήλ[102]
86. Σιλουανός[103]
87. Κύριλλος I[104]

---

in an old book is encountered Archbishop Marcu) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 518. A certain Marcu is mentioned in the year 1375 as well. The two names may refer to the same person. This is the reason why we did not mention it in the above list.

[97] See «Καὶ ἀπὸ τῆς ἐπὶ τῆς πύλης τοῦ Ναοῦ τοὐτου ἐπιγραφῆς τῆς δὲ "ἐγένετο Ἐπίσκοπος Ἰὼβ ὁ πάνσοφος", ὅτι οἱ τρεῖς ῥηθέντες ἦσαν πρῶτοι ἀρχιερατεύσαντες. Ἡ ἐξουσία τῆς Ἀνατολικῆς Αὐτοκρατορίας μετὰ τὸν Ἰουστινιανὸν, φανέντος τοῦ Μωάμεθ, μόλις διήρκεσεν ἕνα αἰῶνα εἰς ἐκεῖνα τὰ μέρη · διὸ καὶ μετὰ τὴν καταστροφὴν καὶ ἐρήμωσιν τῶν τοσούτων ἀνὰ πᾶσαν τὴν Αἴγυπτον, Παλαιστίνην, καὶ παρὰ τὴν ἐρυθρὰν θάλασσαν Μοναστηρίων, ἀπεμάκρυναν ἐκεῖθεν φυγάδες γεγονότες οἱ ἐκ τοῦ ἡμετέρου γένους Μοναχοὶ εἰς τὴν Ἑλληνορωμαϊκὴν Ἐπικράτειαν. Ἐξέλιπον λοιπὸν κατὰ τὸν ἀριθμὸν διὰ τὰς καταδρομὰς ταύτας, καὶ οἱ Γραικοὶ Μοναχοὶ ἐν τῷ Σινᾷ, καὶ ἐπληθύνθησαν ἀνθ' ὧν οἱ ἐντόπιοι Μοναχοὶ Ἄραβες, καθώσπερ καὶ ἐν Ἱεροσολύμοις εἰς τὸ Μοναστήριον τοῦ Ζωοδόχου Τάφου · ἐχρημάτισαν ναὶ, ἱκανοὶ Ἀρχιεπίσκοποι Ἄραβες ἐπὶ τῶν Καλιφῶν, καὶ ἑπομένως τῶν Σουλτάνων τῆς Αἰγύπτου καὶ Παλαιστίνης, ἀλλὰ καὶ ἱκανοὶ ἐξ Ἀράβων Μοναχῶν, Πατριάρχαι Ἀλεξανδρείας καὶ Ἱερουσαλὴμ · εὕρηνται δὲ Ἀρχιεπίσκοποι εἵς τε βιβλία Ἀραβικὰ τοῦ Μοναστηρίου καὶ εἵς τινας ὁρισμοὺς τοὺς δοθέντας κατὰ καιροὺς τοῖς Σιναΐταις παρὰ τῶν Σουλτάνων τῆς Αἰγύπτου οἱ ἐφεξῆς.» (*...And the inscription on the gate of this establishment: "Iov the most wise was elected bishop"; so the three previously mentioned were the first archbishops (Iov, Gavriil and Solomon). The strength of the Oriental Empire, after [emperor] Justinian, as Mohammed showed up, had lasted for as century in those lands; for this reason, and following the distruction and plundering of so many monasteries across Egypt, Palestine and along the Red Sea shore, the monks of our nationality were compelled to leave for the lands under helenoromeic rule and become runaways. Due to these forays the number of Greek monks in the area decreased and the number of Arab monks increased instead, the same [as had happened] in the Monastery of the Holy Sepulchre in Jerusalem; and indeed, during caliphs and sultans in Egypt and Palestine there lived worthy Arab archbishops, and worthy Arab monks as well, patriarchs of Alexandria and Jerusalem; in the Arab books of the Monastery and in several parchments given in time to the Sinai dwellers by the sultans of Egypt are to be found the following archbishops:...*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 151); Κ. Ν. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΣ, *op. cit.*, p. 418; ***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII.

[98] «Εὑρίσκομαι δὲ καὶ ἄλλοι γεγραμμένοι χωρὶς ἔτος ἅμως, εἰς βιβλία Ἀραβικὰ παλαιὰ, Ἀθανάσιος Ἀρχιεπίσκοπος, Σάββας, Ἀβράμιος, Γαβριὴλ, Μιχαὴλ, Σιλουανὸς, Κύριλλος») (*We find other data, but [unfortunately] without [mentioning] the year, in saveral old Arab books: Archbishop Atanasie, Sava, Avraam, Gavriil, Mihail, Siluan, Chiril*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153); ***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 518.

[99] ***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39; ***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 518.

[100] *Ibidem.*

[101] *Ibidem.*

[102] *Ibidem.*

[103] *Ibidem.* L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII.

88. Μάρκος III (1446)
89. Ἰωακείμ I (1451 and 1453)
90. Λάζαρος I (1491)[105]
91. Μακάριος VII (1481 and 1490)
92. Μάρκος IV (1496)[106]
93. Δανιη,I (1507)
94. Λάζαρος II (1510)[107]
95. *Ioachim II Valahul (1510-1540)*[108]
96. Κλήμης (1514)
97. Σωφρόνιος II (1540-1545)[109]
98. Μακάριος VIII ὁ Κύπριος (1545-1547)[110]
99. Θεοδούλος (1566)
100. Ἀντώνιος II

---

[104] *Ibidem.*

[105] «Ἀπὸ δὲ τοῦ 1486 μέχρι τοῦ 1510, εὕρημεν εἰς τινα φυλαττόμενα γράμματα ἐν Αἰγύπτῳ, ὅτι ἐχρημάτισαν δύω Ἀρχιεπίσκοποι, Λάζαρος, καὶ μετὰ τοῦτον Μάρκος ὁ καὶ Πατριάρχης Ἱεροσολύμων γεγονώς») (*I learned from some letters kept in Egypt that, between 1486 - 1510, two archbishops were ordained, Lazarus, and Marcu, respectively, the latter to become Patriarch of Jerusalem*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 153).

[106] Mentioned in the year 1486 as well (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*,p. 519); see also note 95 below. Ordained by Gregorie of Alexandria, he apparently led the Sinai until 1505, the year of his election and ordainment as patriarch of Jerusalem.

[107] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519. Ordained by the patriarch of Alexandria. He was apparently elected metropolitan bishop of Athens in the same year.

[108] *Ἔπειτα διὰ μερικὰς περιστάσεις ἔμεινεν ο θρόνος χηρεύων τριάκοντα χρόνους...* (*After that, under certain circumstances, thethrone was bereft [for] 30 years*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*. p. 153). He was of Moldavian origin. It is often said that the throne was bereft for 40 years (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519), which cannot be true, since the period totals 30 years.

[109] *καὶ πάλιν ἐν ἔτει 1540, ἐχειροτονήθη Σωφρόνιος Ἀρχιεπίσκοπος...* (*...and again in 1540 was ordained Archbishop Sofronie*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 153). Ordained by German of Jerusalem. *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentioned in the year 1540.

[110] «...καὶ μετὰ τὴν τελευτὴν τούτου, ἔτος 1545, Μακάριος ἐκεῖνος ὁ Κύπριος, τοῦ ὁποίου τὸ ἀκατάστατον καὶ ἀλλοπρόσαλλον μὴ ὑπομένοντες οἱ Πατέρες Σιναΐται, μάλιστα ὑποκινούμενοι καὶ παρ' ἄλλων, ἐκάθηραν αὐτὸν ἔτος 1547, ἐν Αἰγύπτῳ, διὰ τῶν τριῶν συνδραμόντων Πατριαρχῶν, οἵ τινες διὰ συνοδικοῦ αὐτῶν γράμματος, κατέλυσαν τὴν Ἀρχιεπισκοπὴν τοῦ Σινᾶ. Ἀφ' οὗ δὲ τοῦτο ἐγένετο παρῆλθον ἔτη δεκαοκτὼ, καὶ διωρίζετο εἰς τὸ Μοναστήριον Ἡγούμενος. (Ἴδε τὰς αἰτίας τῆς μεταβολῆς ταύτης εἰς τὸν Ἀραβικὸν Χρονογράφον, ἐν τῷ γ'. τμήματι τῆς Ἱερᾶς Ἱστορίας, Φύλ. 205. καὶ 210. Ἔκδοσις 1805.)...» (*...and after his death, in the year 1545: that Macarios the Cypriot, whose unstable and disordered nature was not liked by the Sinai fathers, who were certainly advised by others as well, was unfrocked in the year 1547, in Egypt, by the three patriarchs who had come [here], who deconsecrated the Archbishopric of Sinai by virtue of their synodal letter. 18 year later, he became the hegumen of the Monastery. See the reasons of this change in the* Arab Chronicle, *in the 3rd part of the* Holy History, *pp 205 and 210, the 1805 edition.)* (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 153). L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII. Unfrocked in 1547, he signs as bishop in 1566. *KATALOGOS...*, p. 519, where the Archbishopric of Sinai is said not to have been in place in the 1547-1575 period.

101. Ἀβραάμ III
102. Νίλος

Archbishops of Sinai

103. Εὐγένιος (1567-1583)[111]
104. Ἀναστάσιος (1583-1592)[112]
105. Λαυρέντιος (1592-1617)[113]
106. Ἰωάσαφ ὁ Ῥόδιος (1617-1661)[114]

---

[111] «Ἀφ' οὗ λοιπὸν γέγονε τὸ συνοδικὸν, νὰ μὴ ποιήσωσι πλέον οἱ πατέρες Ἀρχιεπίσκοπον εἰς τὸ μοναστήριον, ἀλλὰ Ἡγούμενον, ὅτε καὶ τὸν Μακάριον τελείως διώξαντες ἐκάθηραν, ἐπέρασαν χρόνοι ιη΄. καὶ ἐποίησαν Ἡγούμενον. ὅμως βλέποντες ὅτι τὸ κακὸν προβαίνει εἰς χειρότερον, διέλυσαν, ὡς εἴπομεν, τὸ κακῶς κριθὲν καὶ κυρωθὲν ἐκεῖνο συνοδικὸν, καὶ γέγονεν ἄλλο, τὸ ὑπὸ Ἱερεμίου, καὶ εὐθὺς τὸν αὐτὸν χρόνον ἐχειροτόνησαν Ἀρχιεπίσκοπον τὸν κὺρ Εὐγένιον, τὸν ὁποῖον εἶχον πρότερον, καὶ ἔζησεν ἀφ' οὗ ἐχειροτονήθη, χρόνους, ιζ΄») (*From the issue of the stipulation by the synodal act according to which the fathers would no longer have an archbishop but a hegumen to lead the Monastery to the time when Macarios was victimized and eventually unfrocked passed 18 years. And they elected hegumen. But as it became apparent that the situation worsened, they annulled the act and obtained another from [patriarch] Ieremia [of Constantinople], and afterwards, in the same year, they ordained archbishop chir Evghenie who lived [another] 17 years.*) (***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39-39ᵛ); «Ἀλλὰ βλέποντες οἱ Πατέρες, ὅτι τὸ κακὸν ἦν μέγα, προβαῖνον εἰς ὄλεθρον, ἄνευ γνησίου ποιμένος καὶ προεστῶτος, ἀνέτρεψαν τὸ κακῶς κριθὲν καὶ κυρωθὲν ἐκεῖνο Συνοδικὸν, διὰ τοῦ ὑπὸ Ἱερεμίου τοῦ Δευτέρου Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως ἐκδοθέντος ἑτέρου, ἔτος 1565, καὶ εὐθὺς τὸν αὐτὸν χρόνον χειροτονηθεὶς, κατέστη πάλιν Ἀρχιεπίσκοπος τοῦ Σινᾶ, ὁ Εὐγένιος, ὁ ὁποῖος ἔζησεν ἔτη ιζ΄») (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1565-1583 period; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 519, states that he was archbishop for 17 years, during which the Chapel of St. John Baptist in Sinai was built by Alexandru Mircea Voevod.

[112] «Μετὰ δὲ τὸν θάνατον τούτου ἐχειροτονήθη ἀναστάσιος, ἔζησε καὶ αὐτὸς χρόνους, η΄.» (***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον ἐχειροτονήθη Ἀναστάσιος Ἀρχιεπίσκοπος, ἐν ἔτει 1583 ἀπὸ Χριστοῦ, καὶ ἔζησεν ἔτη η΄») (*After that Archbishop Anastasie was ordained in the year 1583 after Christ and lived [another] 8 years*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; Κ. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΣ, *op. cit.*, p. 422; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 519.

[113] «Μετὰ τὸν ἀναστάσιον, ὁ κὺρ Λαυρέντιος, ἔζησε δὲ οὗτος χρόνους, κδ΄ ») (*After Anastasie, chir Lavrentie [who] lived [another] 24 years*) (***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον Λαυρέντιος Ἀρχιεπίσκοπος, ἐν ἔτη 1592, ἀπὸ Χριστοῦ, καὶ ἔζησεν ἔτη κδ΄ ») (*After this: Archbishop Lavrentie, In the year 1592 after Christ, who lived [another] 24 years*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153). L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1572-1617 period; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 519, mentions the year 1592 and the length of his office (24 years). I chose to respect, from Lavrentie onwards, the dates in Σ. Δ. ΚΟΝΤΟΓΙΑΝΝΗ(*Τὸ Σιναϊτικὸν ζήτημα (ΙΣΤ ,-Ιθ, αἰ..,)*, Ἀθῆναι, 1987, *passim*.

[114] «Τούτου θανόντος, ἐχειροτονήθη ὁ κὺρ Ἰωάσαφ, ὁ Ῥόδιος, ἐν ἔτει ᾳχιζ΄. τοῦ σεπτεμβρίου μηνὸς εἰς τὰς λ΄. ἡμέρᾳ δ ,) καὶ ἀρχιεράτευσε χρόνους, μ΄») (*When he died, was ordained chir Ioasaf of Rhodos, that is in the year 1617, on 30 September. Length of his office: 40 years*) (***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον Ἰωάσαφ ὁ Ῥόδιος, ἐν ἔτει 1617, καὶ ἔζησεν ἔτη μ΄») (*After this: Ioasaf of Rhodos, in the year 1617, who lived [afterwards] [another] 40 years*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153). L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1617-1658 period; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 519, mentions the year 1617 and the length of his office (24 years).

107. Νεκτάριος ΙΙ ὁ Κρής (1661)[115]
108. Ἀνανίας Βυζαντινός (1661-1671)[116]
109. Ἰωαννίκιος Ι Πελοποννήσιος (1671-1702)[117]
110. Κοσμᾶς Βυζαντινός (1702-1707)[118]

---

[115] «Μετ᾽ ἐκεῖνον ἐψήφισαν τὸν κὺρ Νεκτάριον διὰ ἀρχιεπίσκοπον, καὶ ἀπερχόμενος εἰς τὴν Ἱερουσαλὴμ, ἐχειροτόνησαν αὐτὸν Πατριάρχην Ἱεροσολύμων») (*After this they elected archbishop chir Nectarie, but when he arrived in Jerusalem [to be ordained] they ordained him Patriarch of Jerusalem*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον ἐψηφίσθη Νεκτάριος ὁ Σοφώτατος, καὶ ἀπελθὼν εἰς Ἱερουσαλὴμ, διὰ νὰ χειροτονηθῇ, ἐχειροτονήθη ὑπὸ τῶν Ἱεροσολυμητῶν Πατριάρχης Ἱεροσολύμων, ἀντ᾽ αὐτοῦ δ᾽ ἐχειροτονήθη εἰς τὴν Ἀρχιεπισκοπὴν τοῦ Σινᾶ Ἀνανίας Βυζάντιος, ὁ ὁποῖος μετὰ ι᾽. ἔτη παρητήθη») (*After this was elected Nectarie the most wise. As he went to Jerusalem to be ordained, he was elected Patriarch of Jerusalem, and as archbishop of Sinai was ordained Anania the Byzantine. After 10 years he resigned*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 153-154). L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentions the same year 1661 and that he was known as *The Wise* (Sofw,tatoj). He became patriarch of Jerusalem.

[116] «Καὶ γέγονεν ἀρχιεπίσκοπος ὁ κὺρ ἀνανίας ὁ Βυζάντιος, ἀρχιεράτευσε δὲ χρόνους ι᾽. καὶ ἐποίησε παραίτησιν») (*And chir Anania the Byzantine was elected archbishop. After 10 years he resigned*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39ᵛ); see the preceding note; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, mentions the 1667-1677 and 1658-1668 periods. He is said to have been archbishop for 7 years until 1668 (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519).

[117] «Καὶ ἐχειροτονήθη ἀρχιεπίσκοπος ὁ κὺρ Ἰωαννίκιος Πελοποννήσιος, καὶ ἀρχιεράτευσε χρόνους, λε᾽. Εἰς τούτου τὸν καιρὸν ᾠκοδόμησεν ὁ ὑψηλότατος αὐθέντης Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας Βοεβόδας ὁ μέγας Μπραγκοβάνος, καὶ Ἡγεμὼν πάσης Οὐγγροβλαχίας, μετὰ τοῦ ἐνδοξοτάτου ἄρχοντος μέγα Σπαθαρίου Κυρίου Μιχαὴλ καντακουζηνοῦ, τὴν ἱερὰν καὶ περικαλῆ Μονὴν τοῦ Ῥιμνίκου, καὶ ἀφιέρωσαν αὐτὴν εἰς τὸ Θεοβάδιστον ὄρος τοῦ Σινᾶ») (*And chir Ioanichie of Peloponese was ordained. He was archbishop for 35 years, during which His Highness Lord of Ungrowallachia, the most great Constantin Basarab Brâncoveanu Voievod together with the honourable archon and great sword bearer chir Mihail Cantacuzino, built the holy and most beautiful Monastery of Râmnic[ul Sărat] and consecrated it to the God-trodden Mount Sinai*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον Ἰωαννίκιος Πελοποννήσιος ἐν ἔτει ᾳχξη᾽. καὶ ἔζησεν ἔτη λε᾽. Ἐπὶ τῆς Ἀρχιερατείας τούτου ᾠκοδόμησεν ὁ ὑψηλότατος Αὐθέντης πάσης Οὐγκροβλαχίας Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράμπας Βοεβόδας, ὁ Βραγκοβάνος, μετὰ τοῦ εὐγενεστάτου Ἄρχοντος μεγάλου Σπαθάρη Μιχαὴλ Καντακουζηνοῦ, τὴν Ἱερὰν καὶ περικαλῆ Μονὴν τοῦ Ῥιμνίκου, καὶ ἀφιέρωσεν αὐτὴν εἰς τὸ Σινᾶ») (*After this: in the year 1668 Ioanichie of Peloponese who lived [another] 35 years, during which His Highness Lord of the entire Ungrowallachia, Ioan Constantin Basarab Brâncoveanu Voievod together with the most honourable archon [and] great sword bearer Mihail Cantacuzino, built the holy and most beautiful Monastery of [the city of] Râmnicșul Sărat] and consecrated it to Mount Sinai.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, mentions the following dates: 1677-1703; 1668-1703; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentions the year 1668.

[118] «Μετὰ τὴν ἀποβίωσιν ἐκείνου, ἀρχιεράτευσεν ὁ κὺρ Κοσμᾶς χρόνον ἕνα, καὶ ἐποίησεν παραίτησιν ἰδιοθέλητον, καὶ ἰδιόγνωμον») (*After his death, chir Cosma was archbishop for one year, and he eventually resigned of his own will*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον Κοσμᾶς Βυζάντιος, καὶ μετὰ παρέλευσιν ἑνὸς ἔτος, προσεκλήθη Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως, καὶ ἔπειτα μετετέθη εἰς τὸν θρόνον τῆς Ἀλεξανδρείας») (*After this: Cosma the Byzantine. After a year he resigned [and] was demanded to be patriarch of Constantinople. He subsequently moved to the patriarchate of Alexandria*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII memtions the year 1705 as reference date for his office; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentions the year 1704; ΑΜΑΝΤΟΣ writes that he was abbot between 1703-1706 and that there was no archbishop in Sinai for two years (*Sinai...*, p. 61). He is said to have become patriarch of Constantinople later on.

111. Ἀθανάσιος Ι' Βερροιαῖος (1708-1720)[119]
112. Ἰωαννίκιος ΙΙ ὁ Λέσβιος (1721-1728)[120]
113. Νικηφόρος Μαρθάλης ὁ Γλυκύς (1729-1747)[121]
114. Κωνσταντῖνος ΙΙΙ (1748-1759)[122]
115. Κύριλλος ΙΙ διν Χρετα (1759-1790)[123]

---

[119] «Καὶ ἐψηφίθη καὶ ἐχειροτονήθη ὁ νῦν κὺρ Ἀθανάσιος, ὁ ἀπὸ τῆς ἐπαρχίας Βερροίας. Ἐχειρῶτονήθη δὲ εἰς τοὺς ᾳψη'. Ἰαννουαρίου, ς'. Παρὰ τοῦ Μακαριωτάτου Χρυσάνθου Πατριάρχου Ἱεροσολύμων») (*And then was elected and ordained today's [archbishop] chir Atanasie, [originating] from the Veria diocese. He was ordained on 6 January 1708, by His Beatitude Patriarch Hrisant of Jerusalem*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39v); «Μετὰ τοῦτον Ἀθανάσιος Βερροιαῖος, ἔτος ἀπὸ Χριστοῦ ᾳψστ'. καὶ ἔζησεν ἔτη ιβ'») (*After this: Atanasie of Veria, In the year 1706 after Christ. He lived [another] 22 years.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1706-1718 period. He is mentioned as archbishop in the year 1707 and remembered for his arguments with the fathers of Sinai (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519).

[120] «Μετὰ τοῦτον Ἰωαννίκιος Λέσβιος, ἔτος ᾳψιη'. καὶ ἔζησεν ἔτη ια'») (*After this: Ioan of Lesbos, in the year 1718. He lived another 21 years*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1718-1729 period. He is said to have been archbishop in the year 1718 (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519).

[121] «Μετὰ τοῦτον ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἡγούμενος, κατὰ τὸ Μετόχειον τοῦ τιμίου Προδρόμου, Νικηφόρος Μαρθάλης, ὁ Γλυκὺς ἐπονομαζόμενος, ἐκ Χάνδακος τῆς Κρήτης, ἔτος ᾳψκθ'. παρητήθη δὲ μετὰ παρέλευσιν ἐτῶν κ'. καὶ ἀπέθανεν εἰς τὴν Πατρίδα του· μετεκομίσθησαν δὲ τὰ λείψανα αὐτοῦ εἰς τὸ Μοναστήριον») (*After this: in the year 1729, the one who was hegumen in Constantinople of the [Sinai] succursal called Prodromu, Nichifor Martalis, so-called Glichis, originating from [the town of] Handaka in Crete. After 20 years he resigned and died in his country [namely Crete, n.n.]. His remains were moved to the Monastery.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1729-1749 period. MANAFHS and AMANTOΣ consider 1728 to be the first year of his office. The year 1749 is found to be the final year of his pastorate. We are told that he resigned after 20 years, and was given by Silvestru of Antioch the title of *His Beatitude* (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519). He assumed the task of printing the first Proskunita,rion of Sinai (ΒΙΒΛΙΟΝ..., Târgoviște, 1710).

[122] «Μετὰ τοῦτον Κωνστάντιος, πατρόθεν Κρὴς, μητρόθεν Βυζάντιος, ἔτος ᾳψμθ'. παρητήθη δὲ μετὰ παρέλευσιν ἐτῶν ι'. καὶ ἀπερχόμενος εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν ἀπέθανε καθ' ὁδόν· μετεκομίσθησαν δὲ καὶ τούτου τὰ λείψανα εἰς τὸ Μοναστήριον. Ἐπὶ τῆς Ἀρχιερατείας τούτου ᾠκοδόμησε καὶ ἀφιέρωσεν εἰς τὸ Σινᾶ τὴν ἐν Μολδοβίᾳ Μονὴν τοῦ Φιστιτζίου, ὁ ὑψηλότατος αὐθέντης Μολδοβλαχίας Μιχαὴλ Ῥακοβίτζας Βοεβόδας») (*After this: Constantine, from Crete after his father and from Byzantium after his mother, in the year 1749. He resigned after 10 years and died on his way to Constantinople. His remains were taken to the Monastery. During his office His Highness Lord of Moldavia, Mihail Racoviță Voievod, erected and consecrated to Sinai the Fâstâci Monastery in Moldavia.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1749-1759 period; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentions the year 1749 and the fact that Mihail Racoviță Voievod built and offered to Sinai the Fâstâci Monastery. I have not found a confirmation of the fact whether he is the same person as the abbot replacing Nichifor Marthales in the Mpalata/(Constantinople) succursal, the former abbot of the Monastery of St. Parascheve in Iasi, a Sinai succursal as well.

[123] «Μετὰ τὸν ἀοίδιμον Κωνστάντιον, ἐψηφίθη ὁ κλεινὸς Κύριλλος, ὁρμώμενος ἐκ Κρήτης, καὶ εὑρισκόμενος ἐν Σμύρνῃ, κἀκεῖθεν δὲ ἀπελθὼν εἰς τὴν Ἁγίαν Πόλιν, ἐχειροτονήθη κατὰ τὸ ᾳψνθ'. Ὀκτωβρίου ιζ'. ἀρχιερατεύσας χρόνους λ'. καὶ μῆνας γ'. Ὅλον δὲ τὸ διάστημα τοῦτο ἐγένετο αὐτῷ μία σειρὰ βασάνων, ἠγωνίσθη ὁλοψύχως ὑπὲρ ἅπαντας τοὺς προκατόχους αὐτοῦ, ἕνεκεν τῆς καλῆς διοικήσεως καὶ συστάσεως τοῦ Ἱεροῦ Μοναστηρίου· ἐποίμανε ἐν θερμότητι ζήλου, καὶ πνευματικῇ σοφίᾳ καὶ ἐπιστήμῃ τὴν ἐμπιστευθεῖσαν αὐτῷ οὐρανόθεν ἀδελφότητα· τύπος ὤφθη καὶ παράδειγμα ἀρετῆς πᾶσι τοῖς πρὸ τούτου, καὶ τοῖς μετὰ ταῦτα

116. Δωρόθεος II Βυζαντινός (1794-1797)[124]
117. Κωνσταντῖνος Ι' Βυζαντινός (1804-1859)[125]

'Αδελφοῖς καὶ Πατράσιν· ἐπέδραμεν εἰς πολλὰ μέρη τῆς γῆς, καὶ πολλὰς Βασιλείας καὶ 'Επικρατείας τῆς Εὐρώπης διῆλθεν, ἐν αἷς πολλοὺς τῶν Χριστιανῶν τῇ γλυκύτητι τῶν λόγων του ἐφώτισε, καὶ τῇ ἀρετῇ τῶν ἔργων του ὁδήγησεν εἰς ὁδὸν σωτηρίας. Τέως δὲ ἀπελθὼν τὸ δεύτερον εἰς Μολδοβίαν, χάριν βοηθείας, καὶ ἀσθενήσας ὑφ' ἑνὸς ὀξυτάτου πυρετοῦ, ἐπλήρωσεν ἐν 'Ιασίῳ τὸ κοινὸν χρέος, τῷ ,ᾳψ]'. ἔτει, 'Ιαννουαρίου ιβ'. ὁ ἀείμνηστος. "Εμεινε δὲ χηρεύουσα ἡ 'Αρχιεπισκοπὴ χρόνου γ'. καὶ μήνας ζ'. Μετεκομίσθησαν δὲ καὶ αὐτοῦ τὰ λείψανα εἰς τὸ Μοναστήριον, καὶ ἐτέθησαν εἰς τὸ κοιμητήριον, ἔνθα κεῖνται καὶ τῶν λοιπῶν 'Αρχιεπισκόπων ἐν κιβωτίοις») (*After the worth mentioning Constantine was elected Chiril, who originated from Crete and who [at the time of the election] was in Smyrna. After that he came to the Holy City and was ordained on 17 October 1759. During his bishopship of 30 years and 3 months he was tortured many times and he suffered for all his predecessors, because of the welfare and proper administration of the Monastery. He was very zealous, wise in spiritual matters and bestowed his knowledge upon the monastic community. He proved a model and a paradigm of virtue to all fathers and brothers both before and after [his election]. He reached many lands on the Earth and travelled across many empires and kingdoms of Europe, where he enlightened many Christians with the sweetness of his words and led them on the way to redemption by the morality of his works. When he eventually arrived in Moldavia for the second time to gather support, weakened by fever, he gave his final breath in Iasi, on 12 January 1790. And the Archbishopric was bereaved [of its leader] for 3 years and 7 months. His remains were taken to the Monastery and placed in the cemetery, next to [the remains] [which are buried in coffins] of the other archbishops.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154-155); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, only gives the year 1759, but states that he was archbishop for 30 years.

[124] «Μετὰ δὲ τὸν Μακαρίτην τοῦτον, ἐψηφίσθη ὁ 'αρχιμανδρίτης Δωρόθεος Βυζάντιος, εὑρισκόμενος ἐν τῇ κατὰ τὴν Μολδοβίαν Αὐθεντικῇ Μονῇ τῆς Φορμώσας 'Ηγούμενος· ἐκεῖθεν δὲ ἀπάρας, καὶ ἀπελθὼν εἰς 'Ιεροσόλυμα, ἐχειροτονήθη τῷ ,ᾳψ[δ'. ἔτει, Σεπτεμβρίου α'. 'Αρχιεράτευσε χρόνους β'. καὶ μῆνας ι'. ἀνὴρ ἁπλοῦς μέν καὶ συνεσταλμένου πνεύματος, τὰ δ' ἄλλα εὐλαβὴς καὶ ἐνάρετος. Εὑρισκόμενος δὲ ἐν Αἰγύπτῳ, καὶ ἀσθενήσας ὑπὸ σφοδροῦ πυρετοῦ, ἐξῆλθε τοῦ βίου ὁ ἀείμνηστος. "Εμεινεν οὖν χηρεύων ὁ θρόνος διὰ τὰς τοῦ καιροῦ ἀνωμαλίας, χρόνους ζ'. καὶ μῆνας δ'.») (*And after this worth mentioning man was elected archimandrite Dorotei the Byzantine, hegumen of the princely Monastery Frumoasa in Moldavia. So that, leaving that place and arriving in Jerusalem, he was ordained on 1st September 1794. He was archbishop for 2 years and 10 months, [being] simple and reserved, pious and virtuous in everything. When he was in Egypt he caught fever and passed into eternal life. So the archbishopric was bereft because of the hardships of the time for 7 years and 4 months.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 155); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII gives the 1794-1796 period. He is said to be archbishop in the year 1789 and to have lived another 3 years (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519).

[125] «Μετὰ τὸν Μακαρίτην Δωρόθεον, διεδέχθη τὸν θρόνον τῆς 'Αρχιεπισκοπῆς ὁ νῦν ἀξίως ἀρχιερατεύων Κωνστάντιος ὁ Β'. καὶ αὐτὸς Βυζάντιος, ὅς τις εἶξας τῇ τῶν Πατέρων κοινῇ διὰ ψήφων προσκλήσει, ἐξῆλθε τοῦ οὗ ἔλαχε διοικῶν Μοναστηρίου, καὶ ἀπελθὼν εἰς τὴν 'Αγίαν Πόλιν κατὰ τὰς Βασιλικὰς καὶ Συνοδικὰς ἀρχαίας διατυπώσεις, ἐχειροτονήθη τῷ ,ᾳωδ'. ἔτει Νοεμβρίου στ'. ὃν ὡς εὐφρόνως διοικοῦντα τὸ ἱερὸν καὶ πρεσβυγενὲς, περίδοξον τοῦτο Μοναστηρίον, ἀγωνιζόμενόν τε μετ' ἐνθέρμου προθυμίας καὶ ἀκαμάτων μόχθων, πρὸς ἀπάντησιν τηλικούτων ἀνυπερβλήτων δυστυχημάτων, οἷα οὐδέποτε ὁ πρὸ τούτου ῥοῦς τοῦ χρόνου ἐπέφερεν εἰς τὸ Σεπτὸν αὐτὸ Προσκύνημα τῶν 'Ορθοδόξων, καὶ ποιμένοντα ἐν ζήλῳ καὶ πατρικῇ κηδεμονίᾳ τὴν ἐμπιστευθεῖσαν αὐτῷ ἀδελφότητα, διαφυλάξαι Κύριος ὁ Θεός») (*After the worth mentioning Dorotei there followed the one who is now the worthy Constantine II the Byzantine, who submitting to the call of the common vote of the Fathers left the Monastery, whose administrator happened to be, and arriving in the Holy City, according to the old imperial and synodal stipulations, was ordained on 6 November 1804. He administered wisely this holy many old and glorious Monastery, may the Lord God protect*

118. Κύριλλος III Βυζαντινός (1859-1867)[126]
119. Καλλίστρατος (1867-1885)[127]
120. Πορφύριος I (1885-1904)[128]
121. Πορφύριος II Λογοθέτος (1904-1926)[129]
122. Πορφύριος III Παυλίνου (1926-1968)[130]
123. Γρηγόριος II Μανιατόπουλος (1969-1973)[131]
124. Δαμιανός Σαμαρτζές (1973-)[132]

---

him, and strived with fervent goodwill and indefatigable effort to overcome so many unconceivable misfortunes, as never before have there been brought by this course of time over this holy Orthodox worshipping site, and to pastorate with zeal and under the Fathers' blessing the community entrusted to him.) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 155); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII. His pastorate started in 1794 and ended in 1830 when he became patriarch of Constantinople. After that he remained protector of Sinai until 1859 (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519).

[126] L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519, provides the same dates I mentioned in the above list. He is said to have been victimized by the Sinai dwellers and accused of not having been an appropriate choice nor a good administrator. Former abbot of the Fâstâci Monastery in Moldavia.

[127] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII provides the 1877-1885 period. There may be a printing error, namely the year 1877 instead of 1867.

[128] L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519.

[129] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519.

[130] *Ibidem*, his pastorate lasted 42 years; he died at 91.

[131] This is the last name in the list of arcbishops of the *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519, according to which he was born in Boutza of Smyrna (Middle East), elected archbishop in Cairo on 4 January 1969 and ordained - for the first time in the history of the Sinai Monastery - in Athens, by the representative of the Patriarch of Jerusalem, on 2 February 1969. His enthronement took place in Sinai on 13 April 1969 at the Second Resurrection service. This was an exceception from the tradition due to the fact that *the Monastery was under occupation.*

[132] According to my information, he is the only one among the archbishop of Sinai who has visited Romania from 1864, when the *monasteries' possessions were secularised* - that is around 3/16 May 1981, date mentioned undeer his signature given on the first page of the *ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., a gift to the Bucharest Faculty of Orthodox Theology, Theological Institute by then, accompanied by the following note: Διὰ τὴν βιβλιοθήκην τοῦ Θεολογικοῦ Ἰνστιτούτου Βουκουρεστίου. † Samartzèj Damianój - For the Library of the Theological Institute of Bucharest † IPS Damian Samarzes -, where Sinai had a number of properties and interests. It is worth mentioning as well that the Romanian Patriarchate preserved a tight relationship with Mount Sinai along these years, which the rich correspondence between them bears witness to.

À PROPOS DE LA *TRANSLATIO IMPERII* – LE TEMOIGNAGE ICONOGRAPHIQUE DE LA LEGENDE DE BARLAAM ET JOSAPHAT[1]

PETRE GURAN

1. Quelques aspects de l'idée impériale à Byzance et dans les pays slaves

En 1453, un État disparaissait de la carte politique de la Méditerranée: Byzance était conquise par un autre État, européen déjà depuis un siècle, le Sultanat des Turcs Ottomans. Ce fait peut paraître négligeable, étant donné que l'Empire byzantin, depuis quelque temps, se réduisait à sa seule capitale, Constantinople, et que sa chute suivait celles d'autres États de la région. Après la disparition des deux empires bulgares, de Târnovo et de Vidin, et des despotats serbes, celle de l'«Empire des Grecs», comme le nommaient ses voisins de l'Orient et de l'Occident européen, n'était plus qu'un détail dans un conflit militaire déjà consommé. Cependant, d'un autre point de vue, le 29 mai 1453 signifiait la mort du dernier βασιλεὺς τῶν 'Ρωμαίων et la fin de l'institution du pouvoir universel de l'Empire chrétien. Les habitants de Constantinople et des quelques despotats byzantins n'étaient pas les seuls à partager cette vision car, par l'intermédiaire du clergé byzantin et grâce aux récits sur la chute de Constantinople, elle s'était plus ou moins étendue à travers l'espace orthodoxe[2]. Il n'y eut aucun repli du pouvoir impérial après cette date et les autres îlots byzantins furent rapidement conquis. Aucun prince orthodoxe n'affirma officiellement, dans les années suivant la chute de Constantinople, la prétention de régner sur la βασιλεία τῶν 'Ρωμαίων. Subsista seulement la question de la fidélité à l'orthodoxie, ce qui donna à la fin de l'Empire une dimension proprement théologique et chargea de sens la résistance des principautés orthodoxes restées libres.

La chute de la ville impériale, siège du pouvoir temporel suprême, celui de l'empereur chrétien et du patriarcat œcuménique, offrait deux interprétations possibles, accepter la fin historique de l'Empire ou assumer sa relève ailleurs. La

---

[1] La forme *Josaphat* est celle utilisée par la langue française, à la suite de la forme latine. Dans les langues est-européennes la forme grecque, *Joasaph*, s'est imposée. Nous utiliserons la forme française mais l'autre forme apparaîtra aussi dans les citations ou dans certains contextes.

[2] Agostino Pertusi, *La caduta di Constantinopoli*, vol. I *Le testimonianze dei contemporanei*, vol. II *L'eco nel mondo* Fondazione Lorenzo Valla/Arnoldo Mondadori editore, 1976, passim, parmi les divers témoignages sur la chute de Constantinople, voir notamment ceux en langue slave, Konstantin Mihailović de Ostrovica, Nestor Iskander, l'éloge funèbre du despote serbe Georges Branković, qui se lamentent sur la fin de Constantinople.

question avait un enjeu non seulement politique mais aussi théologique car l'empereur chrétien était prévu dans les scénarios de la fin du monde[3].

Avant cette échéance, l'empereur, selon l'idéologie impériale byzantine, occupait une place très importante dans l'existence historique de la société chrétienne. Son caractère sacré était l'expression de ce rôle qu'il jouait dans l'histoire chrétienne. Dans la vision de certains apologètes la conversion de l'Empire par Constantin avait ouvert la voie du salut. Les persécutions, qui avaient précédé ce moment, avaient renforcé la foi, mais le chemin du martyre était étroit. Si le «mal» sévissait ouvertement dans le monde, il y avait moins d'âmes sauvées. Ainsi face aux persécutions, l'Empire chrétien apparaissait dès son début, dans l'œuvre d'Eusèbe de Césarée par exemple, comme une opposition au «mal», un secours pour la foi des faibles et un accord entre la loi humaine et la loi divine. À partir de Théodose, la conservation de la société chrétienne, l'*oikoumene*, devint la tâche principale de l'empereur chrétien. À l'instar des rois du peuple juif, les empereurs du Nouveau Peuple élu devaient maintenir l'unité et la continuité de celui-ci, surtout le garder dans la vraie foi dans le Christ, le Dieu vivant, et l'acheminer vers la fin des temps et la seconde Parousie[4].

Le caractère sacré du pouvoir monarchique romain, héritage double, du Bas Empire d'abord et de l'Empire perse après la victoire définitive d'Héraclius, donna sa forme au pouvoir impérial byzantin. Celui-ci recevait pourtant son contenu de la *Weltanschauung* chrétienne que les empereurs, depuis Constantin et de manière irrévocable depuis Théodose le Grand, avaient embrassée et dont le clergé chrétien était le garant. L'Empire chrétien était ainsi conçu comme une possible réponse à l'énigmatique verset de la seconde Epître aux Thessaloniciens sur ce ou celui qui empêche la venue de l'Antéchrist, qui s'oppose à l'irruption violente du mal dans la création[5].

---

[3] Paul J. Alexander, *The Byzantine Apocalyptic Tradition*, Edited by Dorothy de F. Abrahamse, Univ. of California Press, 1985; voir les prophéties de Pseudo-Méthode de Patara, les Visions de Daniel, les prophéties de Léon le Sage, p. 151-184.

[4] Le thème de l'«Église triomphante» montre saint Constantin à cheval dirigeant l'armée des saints vers l'Empire céleste: premier exemple dans l'église de Patrăuți, bâtie et décorée de peintures murales par Étienne le Grand de Moldavie en 1487; deuxième exemple, une icône qui se trouve aujourd'hui dans la galerie Tretjakov, était jadis, probablement, dans la *zolotaja palata* du Kremlin à Moscou, voir N.E. Mneva dans *Istorija russkogo iskusstva*, sous la direction de I. Grabar, N. Kemenova, V. Lazarev, t. III, Moscou, 1955, p. 568, 569 et 571 images, p. 572-576 texte; troisième exemple au monastère de la Transfiguration de Jaroslavl', peint en 1564 dans un ensemble représentant l'Apocalypse, v. aussi M. Garidis, *L'ange à cheval dans l'art byzantin. Les origines. Essai d'interprétation*, in *Byzantion*, XLII, 1972, pp. 23-59.

[5] II Thess. 2, 6-7: «Et vous savez ce qui le retient maintenant, de façon qu'il ne se révèle qu'à son moment. Dès maintenant, oui, le mystère de l'impiété est à l'œuvre. Mais que seulement celui qui le retient soit d'abord écarté.»; sur les significations et les interprétations du τὸ κατέχον ou ὁ κατέχων voir, Wilhelm Bousset, *Der Antichrist in der Überlieferung des Judentums, des Neuen Testaments und der alten*

Exerçant le pouvoir réel le plus grand ici-bas, l'empereur était soit un obstacle au mal[6], un *katekhon*, ce qui signifiait dans la pratique un défenseur de la foi chrétienne, soit, au contraire, le précurseur de l'Antéchrist[7]. Comme défenseur de la foi, l'empereur convoquait les conciles œcuméniques et conférait aux décisions de ceux-ci leur force légale, suivant ainsi l'exemple donné par Constantin.

Si 1453 avait été la fin du monde, tout eût été simple pour les historiens! Les survivants de l'*oikoumene* byzantine accrochèrent leurs espoirs aux nouvelles échéances eschatologiques et l'attente de la Parousie s'est concentrée autour de l'année 1492, l'an 7000 de l'ère byzantine[8]. Le dépassement de l'an 7000, c'est-à-dire symboliquement du septième jour depuis la création du monde, ne mit pas fin au thème eschatologique mais ouvrit la voie aux autres dimensions d'une *translatio imperii*[9].

La première forme de *translatio imperii* eut lieu au lendemain de la conquête de Constantinople[10]. Du point de vue politique, la place de l'empereur sur le vaste territoire entre l'Asie et l'Europe, qui avait jadis appartenu à l'Empire byzantin, était prise par le sultan turc Mahomet El Fatikh[11]. Cependant, à l'intérieur de ce nouvel Empire, une autre *translatio imperii* fut décidée par Mahomet lui-même: le chef de tous les chrétiens de son Empire devait être l'archevêque de Constantinople,

---

Kirche: Ein Beitrag zur Auslegung der Apokalypse, Göttingen, 1895, p. 16 et 77-79, il cite les passages de Tertullien et Lactance désignant l'Empire romain comme «ce qui empêche la venue de l'Antéchrist» (κατέχον); Wilhelm Stählin, *Die Gestalt des Antichristen und das Kathechon*, in *Festgabe Joseph Lortz*, t. II, Bruno Grimm, Baden-Baden, 1958; Bernard McGinn, *L'Anticristo*, Corbaccio, Milano, 1996.

[6] Paul J. Alexander, *Historiens byzantins et croyances eschatologiques*, in *Actes du XIIe Congrès International des Études Byzantines*, 2, Beograd, 1964, p. 1-8a, dans le recueil de l'auteur *Religious and Political History and Thought in the Byzantine Empire*, London, Variorum Reprints, 1978, à propos de la tradition eschatologique qui voit dans l'Empire romain une garantie contre l'arrivée de l'Antéchrist; Idem, *The Byzantine Apocalyptic Tradition*, p. 183.

[7] G. Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le «césaropapisme» byzantin*, Paris, Gallimard, 1996, p. 167-168; p. 195, l'Antéchrist est structurellement un faux Melchisédec, mélangeant en sa personne le sacerdoce et le pouvoir.

[8] H. Schäder, *Moskau, das Dritte Rom. Studien zur Geschichte der politischen Theorien in der slavischen Welt*, Hamburg, De Gruyter, 1929, pp. 36-37, deuxième édition complétée Darmstadt, 1957.

[9] Le rôle de défenseur de l'orthodoxie notamment.

[10] Angelo Mercati, *Le due lettere di Giorgio di Trebizonda a Maometto II*, in *Orientalia Christiana Periodica*, IX, 1943, p. 96, dans ses lettres écrites après 1466 Georges de Trébizonde affirme: «Ad haec nemo dubitabit quin iam iure Romanorum imperator sis» et «Porro qui Romanorum imperator est, is totius terrarum orbis imperator est».

[11] À l'époque de la conquête de Constantinople naquit une légende sur la volonté secrète de Mahomet de se baptiser, ce qui ouvrait une légitimité à la seule continuité impériale de fait, celle que représentait l'Empire ottoman, V. A. Pertusi, *La caduta di Constantinopoli*, *op. cit.*, p. 264 et *Chronique de Nikon*, dans *Polnoe sobranie russkix letopisej*, vol. XII, Saint-Pétersbourg, 1901, p. 108; cette légende est aussi rapportée par Ivan Peresvetov, V. G. Maniscalco Basile ed., *Scritti politici di Ivan Semënovič Peresvetov*, Milano, 1976.

patriarche œcuménique, sous le titre d'ethnarque du *rum millet*, nom de la nation chrétienne pour les Turcs.

La deuxième forme de *translatio imperii* supposait de substituer à l'empereur chrétien de Constantinople un autre empereur chrétien, régnant ailleurs, par exemple à Moscou[12], comme en témoignent les Tables pascales du métropolite Zosime, rédigées pour les années qui suivirent la date eschatologique 1492 et dont l'introduction contenait la formule «Moscou - deuxième Constantinople»[13] ou les lettres du moine Philothée de Pskov (premier quart du XVIe siècle), qui utilisait la formule «Moscou - troisième Rome»[14].

Avant 1453, pouvaient prétendre à la titulature d'empereur des Romains celui qui exerçait son pouvoir à Constantinople ou ceux qui projetaient, au moins théoriquement, la conquête de la «ville impériale». Légitimes et usurpateurs ils partageaient tous la même conception sur la fonction impériale. Pour comprendre la portée des théories sur la continuation de l'Empire après 1453[15], nous essayerons d'analyser un aspect de la conception que se faisaient de la monarchie les princes et le clergé orthodoxes dans les pays slaves entre le XIVe et le XVIe siècles, à partir d'une série de témoignages iconographiques contenus dans les manuscrits enluminés du roman hagiographique Barlaam et Josaphat.

Avant de passer à l'analyse des images, il faut faire encore quelques remarques sur la valeur du terme *car'*, puisque les témoignages iconographiques qu'on analysera représentent des rois désignés dans les textes slaves de la légende de Barlaam et Josaphat par le titre *car'*.

Car', contraction de *cesar'*, est une transformation de *kaisar* et équivalent au grec *basileus*. Avant de faire référence à l'emploi du terme *car'* pour des souverains

---

[12] D. Strémooukhoff, *Moscow the Third Rome: Sources of the Doctrine*, in *Speculum*, 28, 1, 1953, pp. 84-101, envisage trois modèles de *translatio imperii* proposés au pouvoir de Moscou, la reconquête de Constantinople, selon des prophéties attribuées à Méthode de Patara et Léon le Sage qu'un «peuple roux» devrait reconquérir la ville impériale avant la fin du monde, la reconnaissance du Saint Empire Romain Germanique ou, finalement, la proclamation à Moscou d'un Empire réclamant la succession de Byzance. Si la deuxième solution a été clairement repoussée par le refus de la couronne proposée par l'empereur germanique, par contre les deux autres solutions se sont fait concurrence, en dominant en fonction de la sensibilité eschatologique de l'auteur qui faisait référence au thème Moscou - troisième Rome.

[13] Ja. S. Lur'e, *Ideologičeskaja bor'ba v russkoj publicistike konca XV - nacala XVI veka*, Moscou-Leningrad, 1960, p. 375 sq.

[14] V. Malinin, *Starec Eleazarova monastyrja Filofej i ego poslanija*, Kiev, 1901.

[15] D. Strémooukhoff, *op. cit.*, les prophéties sur la reconquête de Constantinople, incluses dans les Chroniques sous l'année 1453 indiquent ce modèle de *translatio imperii* comme envisageable par les princes russes. D'autre part un envoyé papal auprès de Basile III dans les années 1517-1519 lui proposait l'appui du pape pour la reconquête de Constantinople (plus une couronne royale et le patriarcat) dans le cas d'une croisade commune mais à condition de l'union, cf. H. Schäder, *op. cit.*, pp. 59-60.

médiévaux, il faut mentionner son utilisation pour une catégorie spéciale de monarques, les rois de l'Ancien Testament et le roi crucifié des juifs, le Christ[16]. Ainsi dans les Écritures le *rex*, employé dans la traduction latine, correspond au *basileus* en grec qui a été traduit en slavon par *car'*. Par conséquent, le terme désigne la fonction monarchique elle-même sans distinguer entre un niveau „impérial" et un niveau „royal" de la fonction. Si cette utilisation biblique du terme affaiblit sa signification politique, le fait d'être attribué aux rois juifs et au Christ le chargeait d'un pouvoir symbolique qui renvoyait à l'exercice de la monarchie sur le Nouveau Peuple élu[17].

Le terme fut systématiquement employé par les Russes, les Bulgares et les Serbes pour désigner l'empereur de Constantinople et, à certains moments de l'histoire byzantine comme la domination latine de Constantinople ou la guerre civile au milieu du XIVe siècle, les divers concurrents impériaux. À cet égard, Constantinople seule a bénéficié dans les textes sud slaves ou russes, d'une manière constante, du nom *Car'grad*, c'est-à-dire ville impériale, et cela même après 1453.

Dès le Xe siècle *car'* fut employé en Bulgarie pour exprimer la dignité monarchique de Siméon (893-927), fils du khan Boris - Michel, mais aussi sa prétention impériale, car il se proclamait aussi *basileus kai autokrator* des Bulgares et des Romains et s'érigeait ainsi en deuxième ou troisième co-empereur. Mais ce que les Byzantins lui reconnurent était un pouvoir limité à son peuple. L'échec de son attaque contre Constantinople en 924 confirmait le point de vue byzantin, mais les successeurs de Siméon gardèrent le titre. Le terme *car'* fut réemployé en Bulgarie[18] comme titre officiel par les Assenides et leurs successeurs au XIIIe-XIVe siècles. Au XIVe siècle, en Serbie, il fut assumé officiellement par Stefan Dušan (1331, couronné empereur en 1346–1355) et son fils Uroš (1355–1371), mais son utilisation est attestée

---

[16] Jean 19,19: rex iudeorum =βασιλεῦς τῶν Ἰουδαίων= *car' iudeov*.

[17] J. M. Sansterre, À *propos des titres d'empereur et de roi dans le Haut Moyen Âge*, in *Byzantion*, LXI, fasc. 1, 1991, pp. 15-43: le terme *basileus* à Byzance réunit en soi les termes *rex* et *imperator*, c'est-à-dire la monarchie et le pouvoir universel, que l'Occident médiéval n'est pas parvenu à réunir dans un même mot. À partir du IXe siècle les Byzantins utilisèrent la formule *basileus ton Rhomaion* pour distinguer le pouvoir universel de l'empereur byzantin des autres *basileis* - monarques: Charlemagne, Louis le Pieux, Syméon de Bulgarie. Ces considérations soutiennent notre point de vue sur les occurences du terme *basileus*, où celui-ci exprime le pouvoir monarchique souverain sans distinguer le rang du monarque dans la hiérarchie des princes.

[18] Dans l'évaluation du terme *car'* chez les Bulgares à cette époque il faut aussi tenir compte du fait que toute la cour de Târnovo, les titres et les noms de l'administration centrale et provinciale, de la chancellerie et de l'armée sont une copie fidèle de la cour et de l'administration impériale constantinopolitaine, et même au niveau linguistique la grande majorité sont des translitérations de termes grecs, des calques ou des traductions, pour tout cela voir Ivan Biliarsky, *Les institutions de la Bulgarie médiévale. Second Empire bulgare (XIIe-XIVe siècles)*, Sofia, Presses Universitaires «Saint Clément Ochridski», 1998 (en bulgare).

dès le début de la dynastie des Némanides dans les sources littéraires, quand le titre officiel était d'abord *župan* ensuite *kral* (à partir de 1219)[19].

Sans être employé dans les actes officiels, le terme fut pourtant utilisé une quarantaine de fois, entre le XIe et le XVe siècle, à l'égard de divers princes russes, pas toujours les grands princes. Les occurrences respectives se trouvent dans certains passages de chroniques ou dans d'autres sources hagiographiques ou épigraphiques[20]. À partir de la deuxième moitié du XVe siècle les occurences se multiplient jusqu'au couronnement impérial d'Ivan IV en 1547, quand *car'* devient titre officiel. Dans les chroniques russes, on voit ce titre attribué systématiquement au khan mongol[21] à partir du milieu du XIIIe siècle et, après 1453, au sultan des Turcs[22].

Parmi les figures de la cour ottomane du XVe siècle, l'épouse favorite du sultan Murad II (1421–1451), Mara, fille du despote serbe Georges Branković, reçut constamment le titre de tsaritsa (*carica*). Encore à la fin du XIVe siècle, *car'* fut utilisé par quelques grands féodaux, qui se partagèrent l'Empire de Dušan, par exemple, le prince Lazare Hrebeljanović et le prince Uglješa, despote de Serres[23]. Aux XVe et XVIe siècles, dans les chroniques slavo-roumaines ou dans d'autres œuvres littéraires, comme par exemple les Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose, on emploie le titre pour qualifier divers princes de Moldavie et de Valachie[24].

De ces diverses utilisations, on sait que l'emploi du terme par les souverains bulgares et serbes, surtout dans leur titre officiel, signifiait la prétention à se substituer par la force à l'empereur de Constantinople. Dans les autres cas, il s'agit d'occurrences littéraires et non de titres officiels. D'autres éléments manquent pour

---

[19] D. Năstase, *L'idée impériale en Serbie avant le tsar Dušan*, in *Da Roma alla terza Roma*, Studi V, Roma, 1985, pp. 169-188.

[20] Vladimir Vodoff, *Princes et principautés russes (Xe-XVIIe siècles)*, Northampton, Variorum Reprints, 1989, l'article: *Remarques sur la valeur du terme 'tsar' appliqué aux princes russes avant le milieu du XVe siècle*, in *Oxford Slavonic Papers*, XI, 1978, pp. 1-42, complété par l'article *Le titre tsar' dans la Russie du nord-est vers 1440 - 1460 et la tradition littéraire vieux-russe*, in *Studies on the Slavo-Byzantine and West-European Middle Ages*, Sofia, 1988, pp. 54-62.

[21] V. Vodoff, art. cit., passim., en principe aux khans gengiskhanides, mais il y a aussi des exceptions, comme Mamaï, l'adversaire de Dimitrij Donskoj à Koulikovo.

[22] Passage sur la prise de Constantinople dans la *Nikonovskaia letopis'* sous l'année 1453, dans le *Slovo kratko*.

[23] D. Năstase, βοεβόδας Ούγγροβλαχίας και αὐτοκράτωρ 'Ρωμαίων. *Remarques sur une inscription insolite*, dans *Byzantinische - Neugriechische Jahrbücher*, XXII, 1976-1985, Athènes, p. 3.

[24] P. Năsturel, *Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains*, in *Byzantina*, V, 1973, pp. 395-413 avec 4 planches; D. Năstase, *Ideea imperială în Țările Române. Geneza și evoluția ei în raport cu vechea artă românească*, Fondation Européenne Dragan, Athènes, 1972; idem, *L'héritage impérial byzantin dans l'art et l'histoire des pays roumains*, Milan, 1976; idem, *L'idée impériale dans les Pays Roumains et le 'Crypto-Empire chrétien' sous la domination ottomane. État et importance du problème*, in *Symmeikta*, 4, 1981, p. 201-250; IDEM, «βοεβόδας Ούγγροβλαχίας και αὐτοκράτωρ 'Ρωμαίων». *Remarques sur une inscription insolite*, in *Byzantinische - Neugriechische Jahrbücher*, XXII, 1976-1985, Athen.

pouvoir préciser la portée politique de leur emploi. Pour les princes russes, Vladimir Vodoff démontre qu'il ne s'agit pas d'un contenu politique précis, en tout cas jusqu'au milieu du XVe siècle. En grec aussi, le terme *basileus* peut ne pas désigner uniquement le chef de la hiérarchie des princes, par exemple Nicéphore Grégoras, dans son Histoire byzantine, lors d'une digression sur l'Antiquité parle du βασιλεὺς τῶν Αιγύπτιον, qui est le pharaon d'Egypte[25], Jean Cantacuzène mentionne son contemporain Jean Alexandre de Bulgarie avec la formule τῶν Μύσων βασιλεὺς Αλεξάνδρος[26]. Une occurrence encore plus intéressante apparaît dans une lettre de Grégoire le Sinaïte, rapportée par Théophane, higoumène du monastère de Vatopedi au Mont Athos, dans la *Vie de saint Maxime Kavsokalivite*, qui employait la formule βασιλεῖς τῆς γῆς, par laquelle il désignait l'ensemble des monarques balkaniques, parmi lesquels comptaient aussi des princes qui n'avaient pas prétendu au titre impérial[27].

Puisque le titre impérial en soi n'est pas uniquement utilisé pour désigner l'empereur byzantin, ce qui le distingue des autres „empereurs", c'est bien l'attribution d'un caractère sacré, explicitement exprimé. Même lorsque le pouvoir réel de l'empereur byzantin ne dépasse plus celui des autres princes chrétiens ou païens, le caractère sacré de sa fonction reste un élément distinctif par rapport aux autres détenteurs du pouvoir. Ainsi, les empereurs byzantins se voient attribuer de leur vivant le terme qui désigne la sainteté, ἅγιος, devant leur titre, ἅγιος βασιλεύς ou devant le nom de la fonction, ἁγια βασιλεία. Ces formules sont employées dans les acclamations de l'empereur, comme l'atteste le Traité des cérémonies de Constantin VII Porphyrogénète, mais aussi dans des adresses personnelles à l'empereur ou même dans une simple évocation d'un empereur vivant ou défunt. G. Dagron cite l'exemple du testament du patriarche Joseph I (1266-1275, 1282-1283). Celui-ci mentionnant l'empereur dans son testament n'utilise pas la formule ἅγιος βασιλεύς ce qui entraîna la protestation de l'empereur Michel VIII Paléologue. Une deuxième copie, présentée par le patriarche comme étant l'original, corrige l'omission[28]. D'autres occurrences peuvent se rencontrer dans des actes de donation,

---

[25] *Nicephori Gregorae Historiae Byzantinae*, vol. I, Bonn, 1829, p. 445.

[26] *Ioannis Cantacuzeni eximperatori Historiarum Libri IV*, vol. I, Bonn, 1828, p. 395.

[27] Le terme βασιλεύς, est employé ici dans le sens le plus général de détenteur du pouvoir monarchique ou participant à un pouvoir monarchique, F. Halkin, *Deux vies de saint Maxime, hermite au Mont Athos*, in *Analecta Bollandiana*, 54, 1936, pp. 38-112, p. 90, dans la Vie de saint Maxime Kavsokalivites écrite par Théophane, higoumène de Vatopedi et évêque de Péritérion, il est fait mention d'une lettre de Grégoire le Sinaite aux βασιλεῖς τῆς γῆς. La date présumée de cette lettre est autour de 1350, mais le texte de Théophane qui la mentionne date de la fin du XIVe siècle. Parmi ces „empereurs" figurait aussi un Alexandre, autre que Jean Alexandre de Bulgarie et que F. Halkin interprète comme le prince contemporain de Valachie.

[28] Gilbert Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le 'césaropapisme' byzantin*, Gallimard, Paris, 1996, p. 165.

comme par exemple dans l'*orismos* du despote Andronic Paléologue au monastère de Dionysiou au Mont Athos, du 20 septembre 1420: «...par la générosité des saints empereurs bénis et défunts, de mes ancêtres, ainsi que de mes saints seigneurs et empereurs régnants»[29] ou même dans des ouvrages historiques, comme dans les chroniques brèves[30] ou dans Sphrantzes[31]. La formule apparaît également dans Maxime Planude, dans un passage qui fait référence à coté de la ἁγια βασιλεία à un βασιλεὺς τῶν Ῥῶς[32]. La ἁγια βασιλεία, la sainte majesté impériale, représente le pouvoir universel dans le domaine spirituel. Ainsi, elle est chargée à exprimer plus que le simple titre βασιλεὺς.

C'est notamment ce caractère sacré du détenteur de la fonction impériale que nous essayerons d'étudier dans les diverses représentations que nous analyserons. En miniature ou en peinture murale, la marque de ce caractère sacré est un nimbe[33], de la même forme et du même type de dessin que le nimbe de sainteté[34]. Pour les empereurs byzantins le nimbe ne signifie pas la sainteté mais le caractère sacré de la fonction. La peinture de l'Antiquité tardive et du Moyen Age occidental connaissait une forme spécifique pour le nimbe qui désignait la fonction, le nimbe carré[35]. Il était

---

[29] *Actes de Dionysiou*, n°18, 109, cités par Ivan Djurić, *Le crépuscule de Byzance*, Maisonneuve et Larose, 1996, p. 205.

[30] I. Djurić, *op. cit.*, p. 61-62, mention du couronnement de Manuel II Paléologue, «empereur juste et saint».

[31] Ibid., p. 102.

[32] V. Vodoff, *Remarques sur la valeur du terme 'tsar' appliqué aux princes russes avant le milieu du XVe siècle*, in *Oxford Slavonic Papers*, XI, 1978, p. 7: Maxime Planude mentionne l'ambassade du prince Mixail Jaroslavič de Tver', qui est nommé empereur par son ambassadeur auprès d'Andronic II Paléologue. Le passage marque une différence entre l'utilisation, peut-être même téméraire, du titre impérial à l'égard d'un prince russe face au titre impérial byzantin par la formule, discutée plus haut, ἅγιος βασιλεύς ὁ αὐθέντες μου ὁ βασιλεὺς τῶν Ῥῶς ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης τῆς ἁγίας βασιλείας σου προσκυνεῖ δουλικῶς τὴν ἁγιαν βασιλείαν σου. V. Vodoff en citant ce passage de Maxime Planude, que A. V. Soloviev avait utilisé comme preuve d'un emploi officiel du titre impérial par les princes de Tver', corrige la référence d'après H. Haupt, *Beiträge zu den Fragmenten des Dio Cassius*, in *Hermes, Zeitschrift für klassische Philologie*, XIV, 1879, p. 445.

[33] E. H. Kantorowicz, *Les deux corps du roi*, Paris, Gallimard, 1987, p. 75: le nimbe de l'empereur romain faisait référence, même après Constantin, à la τύχη ou *genius imperatoris*.

[34] Pour le nimbe comme symbole de l'art préchrétien intègré à la logique de la représentation de la sainteté voir H. Delehaye, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, Subsidia Hagiographica 21, Bruxelles, 1934, pp. 119-124; Guillaume de Jerphanion, *Les caractèristiques des saints dans la peinture cappadocienne*, in *Analecta Bollandiana*, LV, 1937, pp. 9-12 discute aussi des exemples de nimbes qui exprime autre chose que la sainteté, par exemple la dignité apostolique et alors Judas est nimbé, ou un rôle dans l'histoire du salut, Adam et Eve, Lazare, les Nations dans la scène de la Pentecôte, cette tendance à multiplier les nimbes s'accentue au Xe siècle, ainsi chaque membre de la famille impériale de Nicéphore Phocas est nimbé; A. Krücke, *Der Nimbus und verwandte Attribute in der frühchristlichen Kunst*, Strassburg, 1905; Marthe Collint-Guérin, *Histoire du nimbe*, Paris, 1961.

[35] G. B Ladner, *The So-Called Square Nimbus*, in *Medieval Studies*, 3, 1941, p. 15-45.

utilisé à l'égard de personnes qui détenaient une place spéciale dans la hiérarchie de l'Église, notamment les évêques, mais pour les empereurs byzantins, le nimbe carré n'a jamais été utilisé. Pourtant le nimbe rond de l'empereur n'a jamais été confondu avec le signe de la sainteté individuelle. Gilbert Dagron démontre que le caractère sacré de l'empereur s'est constitué en une sorte d'obstacle à la sainteté individuelle de celui-ci, comme le prouve le fait qu'en plus d'un millénaire d'histoire byzantine les cultes des éventuels saints empereurs ont été plutôt timides, à une seule exception près qui s'est bien imposé, celui du premier empereur chrétien, Constantin. Cette caractéristique de la monarchie byzantine est plus frappante si on la compare à l'émergence relative du culte des saints princes en Occident[36] et en Russie[37]. L'absence de saints empereurs est accentuée par l'échec de plusieurs tentatives de créer un culte pour des empereurs qui jouissaient d'un grand prestige, comme Justinien, ou dont la mort avait causé une grande émotion dans le peuple, comme Maurice, exécuté avec toute sa famille, ou encore Nicéphore Phocas, assassiné par l'amant de sa femme[38]. Même si on attribue aux empereurs byzantins, de leur vivant, le terme qui désigne la sainteté, ἅγιος, celui-ci est attaché au titre, ἅγιος βασιλεύς, ou au nom de la fonction impériale, ἅγιος βασιλεύς, jamais au nom de la personne même. D'un autre côté, le *Synaxaire* de l'Église de Constantinople commémore un grand nombre d'entre eux, sans pour autant utiliser les formules qui rappellent la fête d'un saint. Ainsi les empereurs sont saints, sans être *des* saints. Cette sainteté, attachée à leur fonction, et qui s'exprime par le terme propre de la sainteté, ἅγιος, est moins une référence au caractère divin (*divus*) des empereurs romains, que l'expression du rôle spécifique qu'ils tiennent dans l'histoire du salut, à l'image des rois de l'Ancien Testament[39].

Le nimbe rond de l'empereur byzantin peut obéir à la même logique. De la sorte, il est autre chose, et plus, que le nimbe carré de la fonction que portent les évêques (dans les mosaïques de la basilique saint Démètrios de Thessalonique) ou les papes de Rome[40]. Il est l'expression peinte de cette différence du βασιλεῦ par rapport aux autres mortels, qui est marquée surtout par le mot ἅγιος mais aussi par *sacer*/ἱερός, qui sont attribués à ce qui a trait à l'empereur[41].

---

[36] R. Folz, *Les saints rois du Moyen Âge en Occident (VIe-XIIIe siècles)*, *Subsidia Hagiographica*, n° 68, Bruxelles, 1984.

[37] M. Cherniavsky, *Tsar and People*, New Haven - London, 1961, le chapitre «Princely Saints and Saintly Princes».

[38] E. Patlagean, *Le Basileus assassiné et la sainteté impériale*, in *Media in Francia. Recueil de mélanges offerts à K. F. Werner*, Paris, 1988, pp. 345-361.

[39] Gilbert Dagron, *Empereur et prêtre*. éd. cit., p. 159-168.

[40] E. H. Kantorowicz, *op. cit.*, p. 76: Grégoire VII demandait le nimbe pour les papes *ex dignitate officii*.

[41] Par exemple, le palais impérial à Constantinople portait le nom de *palais sacré*.

Dans cette optique nous essayerons d'étudier un aspect de la monarchie post byzantine à travers un choix de représentations de rois, dans les miniatures et la peinture murale. Les figures monarchiques choisies sont Abenner, roi de l'Inde, son fils Josaphat et le successeur de celui-ci, Barachias, personnages du roman hagiographique Barlaam et Josaphat. Le détail qui nous intéresse spécialement est leur nimbe.

2. Le culte et la légende hagiographique de Barlaam et Josaphat

Dans la tradition orientale, la reconnaissance de la sainteté ne prenait pas la forme d'une canonisation, mais était l'aboutissement d'un culte préexistant[42]. C'est ainsi que Barlaam et Josaphat sont entrés dans le calendrier sans avoir été canonisés. Pourtant la question de la date de leur inscription dans le calendrier se pose. La première mention, de Josaphat seul, dans le Synaxaire de la grande Église de Constantinople est attestée par un manuscrit de 1301 utilisé à Karyés, siège du protos du Mont Athos. Cette introduction tardive dans le synaxaire du personnage principal de la légende hagiographique était avancée par P. Peeters[43] comme argument contre une attribution de l'œuvre à saint Jean Damascène[44]. Pourtant plusieurs témoignages iconographiques repoussent d'un siècle la date probable de l'existence d'un culte des saints Barlaam et Josaphat dans l'Église d'Orient. Il s'agit d'une représentation sur les murs de l'église de Studenica, peinte en 1209[45], et une deuxième sur ceux de Mileševa (1230-1237)[46]. À la fin du même siècle, les saints Barlaam et Josaphat sont peints dans une église sur le territoire byzantin, à Saint-Georges d'Omorphoclissia[47]. Par la suite, au XIVe siècle, la représentation de Barlaam et Josaphat se répandit en Valachie et en Russie. Si l'image d'un personnage nimbé, autre que l'empereur, témoigne de la sainteté personnelle de celui-ci, alors nous pouvons également prendre en compte les miniatures d'un codex grec du XIe siècle

---

[42] Marie Hélène Congourdeau, *La sanctification dans l'Église byzantine*, in *Histoire du christianisme*, sous la direction de J. M. Mayeur, Ch. Pietri, A. Vauchez, M. Venard, vol. 6, Desclée-Fayard, Paris, 1990, pp. 549-566.

[43] P. Peeters, *La première traduction latine de „Barlaam et Joasaph" et son original grec*, in *Analecta Bollandiana*, XLIX, 1931, p. 276-312.

[44] F. Dölger, *Der griechische Barlaam-Roman ein Werk des Johannes von Damaskos, Studia Patristica et Byzantina*, vol. 1, Ettal, 1953, dans le deuxième chapitre réfute l'argument de Peeters, dans la mesure où il est également applicable contre Euthyme d'Iviron; si celui-ci fait la traduction au XIe siècle, pourquoi n'y a-t-il pas réception dans le synaxaire plus tôt que le XIVe siècle.

[45] V. Djurić, *Le nouveau Joasaph*, in *Cahiers Archéologiques* 33, 1985, p. 99-109; G. Millet, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie*, Paris, 1954, fasc. 1, planche 41, représentation de saint Barlaam s'adressant avec le texte suivant à Josaphat: «Mon fils Joasaph, quitte l'empire terrestre et reçois la croix en suivant le Christ».

[46] V. Djurić, art. cit., p. 100; S. Radojičić, *Mileševa*, Belgrade, 1963, pp. 82, 83, dessins n°15 et 19.

[47] E. G. Stikas, *Une église des Paléologues aux environs de Castoria*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 51, 1958, p. 100-109; V. Lazarev, *Istorija vizantiskoj živopisi*, Moscou, 1986, p. 174.

contenant la légende de Barlaam et Josaphat, dans lequel Barlaam et Josaphat apparaissent avec nimbe. Nous verrons pourtant plus bas que ce témoignage n'a pas un caractère absolu. Néanmoins, nous pouvons penser que la multiplication des manuscrits de la légende et sa traduction dans les pays slaves méridionaux et en Russie au XIIe siècle ont favorisé l'apparition du culte, dont témoignent les images du XIIIe siècle[48].

Le culte de Barlaam et Josaphat se développe fortement à partir du XIVe siècle, ainsi que l'atteste le choix du prénom Josaphat comme nom monacal par des princes ou des personnages importants: l'empereur Jean VI Cantacuzène[49], le *car'* serbe Jean Uroš[50], les dignitaires byzantins Jean Vranas et Isaac Tornikès[51], ainsi qu'en Russie au milieu du XVe siècle, le prince Andrej Dimitrievič Zaozersko-Kubenskij[52] et dans la deuxième moitié du XVe siècle, le prince Isak Mihailovič Obolenskij, devenu archevêque de Rostov[53]. Par son appel radical à quitter le monde pour se préparer à la vie éternelle en revêtant l'habit monacal, la légende fait partie des thèmes développés par le renouveau de la spiritualité monastique au XIVe siècle.

Sur la naissance et surtout sur la paternité de la légende les opinions des chercheurs ont été assez divergentes. Après une longue tradition d'attribution de l'œuvre à saint Jean Damascène, H. Zotenberg supposa l'apparition de la légende en Palestine dans la première moitié du VIIe siècle et considéra comme auteur le moine Jean, mentionné dans le titre, mais sur lequel aucune autre information ne nous serait parvenue[54]. E. Kuhn avait émis l'hypothèse que les versions grecque et géorgienne ont une source commune en syriaque, malheureusement perdue[55]. Par la suite P. Peeters

---

[48] I. N. Lebedeva, *Povest' o Varlaame i Ioasafe, pamjatnik drevnerusskoj perevodnoj literatury XI-XII vv.*, podgotovka teksta, issledovanie i komentarij, Leningrad, 1985.

[49] D. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakuzenos*, Washington, 1968, pp. 10, 86, 90.

[50] A. Th. Papandopoulos, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen, 1259-1453*, Amsterdam, 1962, p. 42.

[51] H. Delehaye, *Synaxaires byzantins, ménologes, typica*, Londres, 1977, pp. 84, 92, 93.

[52] A. V. Eksempljarskij, *Velikie i udel'nye knjaz'ja severnoj Rusi*, t. II, Saint-Pétersburg, 1891, réimprimé La Haye, 1960, p. 114-115; V. Djurić, art. cit., p. 108, n. 2; E. Golubinskij, *Istorija kanonizacij sviatyx v Russkoi cerkvi*, Moscou, 1903, p. 149; V. Ključevskij, *Drevnerusskije žitija svjatyx kak istoričeskij istočnik*, Moscou, 1871, p. 275.

[53] P. M. Stroev, *Spiski ierarxov' i nastojatelej monastyrej rossijskija cerkvi*, in *Izdanie arxeografičeskoj kommissii*, Saint-Pétersbourg, 1877, col. 332: Ioasaf prince Obolenskij, ancien higoumène du monastère Ferapontov, le 32e évêque de Rostov, 1481-1489 (†1514); V. Lazarev, *Moscow School of Icon-Painting*, Moscou, 1971, p. 41, à propos d'une icône qui était dans la possession de l'archevêque Joasaph, mentionne le prénom laïc de l'archevêque.

[54] H. Zotenberg, *Notice sur le texte et les versions orientales du livre de Barlaam et Josaphat*, in *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, 28, 1, 1887, p. 1-166.

[55] E. Kuhn, *Barlaam und Joasaph. Eine bibliographisch - literargeschichtliche Studie*, in *Abhandlungen der königlichen bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch - Philologische Klasse*, t. XX, Munich, 1897, p. 1-88.

plaça le début de cette légende au monastère d'Iviron au Mont Athos à la charnière du Xe et du XIe siècles; son auteur serait Euthyme, moine géorgien et abbé de ce monastère[56]. En 1953 F. Dölger publia une démonstration accordant de nouveau la paternité de l'œuvre à saint Jean Damascène[57], conformément à la tradition, attestée dès la seconde moitié du XIe siècle mais répandue depuis le XIIIe siècle. Cependant, même après cette date, différents manuscrits désignaient la légende comme une «histoire édifiante», sans mentionner saint Jean Damascène. Les dernières recherches ont abandonné les trois paternités proposées et leurs dates afférentes; ce récit serait l'œuvre d'un auteur anonyme des IXe-Xe siècles[58]. La formule du titre «histoire édifiante», dans les manuscrits grecs les plus anciens notamment, en relation avec l'inscription tardive de Josaphat et de Barlaam dans les synaxaires laisse supposer qu'avant le XIIe siècle la légende n'était pas le support d'un culte et, par conséquent, n'était pas encore reconnue comme texte hagiographique. Le culte n'est attesté, comme nous l'avons vu, qu'à partir du XIIIe siècle.

La structure narrative de la légende chrétienne reprend l'histoire du prince indien Bodhisattva (Bouddha), dont le nom donnera par plusieurs transformations, en arabe et en grec, Budasaf, Jodasaf et finalement Joasaph ou Josaphat dans la tradition latine[59]. À cette structure primitive, dont les détails furent modifiés et adaptés au contexte chrétien, s'ajoutent d'autres textes introduits dans le récit, comme des fragments ou des résumés des Écritures, douze apologues d'origines diverses (du Semeur, du Roi et des deux moines, de la Trompette, des Coffrets, de l'Oiseleur, de la Licorne, des Trois amis, du Roi d'une année, du Roi pieux, du Jeune homme riche, du Chevreuil, du Fils du roi), utilisés par Barlaam dans la conversion de Josaphat et l'Apologie d'Aristide. Celle-ci est presque intégralement reproduite dans l'apologie de la foi chrétienne prononcée par le mage Nachor, déguisé comme Barlaam, en face de la cour d'Abenner, qui avait organisé un faux affrontement entre les religions pour détourner son fils, Josaphat, du christianisme. De la même manière, une partie du miroir des princes d'Agapet se trouve insérée dans le roman[60]. Ces ajouts font partie de la version en grec de la légende depuis les plus anciens manuscrits du Xe-XIe siècles.

---

[56] P. Peeters, *op. cit.*

[57] Franz Dölger, *op. cit.*

[58] Willem J. Aerts, *Einige Überlegungen zur Sprache und Zeit der Abfassung des griechischen Romans "Barlaam und Joasaph"*, dans *Die Begegnung des Westens mit dem Osten, Kongressakten des 4. Symposiums des Mediävistenverbandes in Köln 1991 aus Anlass des 1000. Todesjahres der Kaiserin Theophanu*, hrsg. von Odilo Engels und Peter Schreiner, Jan Thorbecke Verlag, Sigmaringen, 1993, pp. 357-364; R. Volk, *Urtext und Modifikationen des griechischen Barlaam-Romans. Prolegomena zur Neuausgabe*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 86/87, 1993-94, pp. 442-462.

[59] J. P. Mahé, A. Mahé, *La sagesse de Balahvar. Une vie christianisé de Bouddha, la version courte de la recension du Barlaam et Josaphat géorgien*, Paris, Gallimard, 1993, v. l'étude introductive.

[60] I. Ševčenko, *A Neglected Byzantine Source of Muscovite Political Ideology*, in *Harvard Slavic Studies*, t. 2, 1954, p. 148-150, les fragments d'Agapet déjà insérés dans la version grecque de la légende de Barlaam

La légende raconte la vie de Josaphat, fils du roi de l'Inde, Abenner. Une prophétie sur la conversion au christianisme de l'enfant, prononcée par un des mages à la naissance de Josaphat, détermine le destin particulier de celui-ci. Il est enfermé dans un palais merveilleux, entouré par des serviteurs jeunes et beaux, afin de ne pas connaître les malheurs de la vie. Mais arrivé à l'âge adulte il demande à son père la permission de sortir du palais, ce qui lui fait découvrir la maladie, la vieillesse et la mort. L'ermite Barlaam parvient à pénétrer chez lui et à l'issue d'un long dialogue, le convertit au christianisme. Continuant sa vie à la cour de son père Abenner, Josaphat subit plusieurs tentations visant à le détourner du christianisme: le plaisir charnel représenté par la beauté féminine, la réfutation de la religion chrétienne par les mages du royaume et finalement l'attrait du pouvoir. Comme dernière tentation, Abenner offre à son fils la moitié de son royaume. Ainsi Josaphat accède au pouvoir dans cette moitié de royaume, la convertit au christianisme, détruit les temples païens, bâtit des édifices de culte et établit l'Église, en assurant ainsi la prospérité du pays. Impressionné par la réussite de son fils, Abenner se convertit aussi, permettant ainsi la christianisation de tout le royaume. A la mort de son père, Josaphat monte sur le trône du royaume tout entier, mais décide sous peu de renoncer au pouvoir et de se retirer dans le désert, partant en quête de son maître spirituel Barlaam. Il lègue le royaume au fidèle conseiller Barachias et prend congé de son peuple en tenant un discours sur le prince chrétien et la vie chrétienne. Les derniers chapitres racontent le chemin de Josaphat à travers le désert, sa rencontre avec Barlaam et la mort de celui-ci, puis la mort de Josaphat, dont le corps est enseveli par un ermite du voisinage, finalement l'invention des reliques des deux saints par Barachias et leur translation du désert vers la capitale du royaume[61].

---

et Josaphat, ont été pris en compte par Cyrille, évêque de Turov (1169–1182), mais pour être appliqués aux moines plutôt qu'aux princes (dans la lettre de Cyrille à l'abbé Basile du monastère des Grottes de Kiev) et dans le panégyrique d'Andrej Bogoljubskij. L'utilisation politique d'Agapet au XVIe siècle se fait déjà à partir du texte intégralement traduit.

[61] La Vie de Barlaam et Josaphat: édition du texte grec: *PG*, 96, col. 857-1249 (reprend l'édition de Boissonade d'après des ms. gr. de la B. N. de Paris); édition du texte vieux-russe I. N. Lebedeva, *Povest' o Varlaame i Ioasafe, pamjatnik drevnerusskoj perevodnoj literatury XI-XII vv., podgotovka teksta, issledovanie i komentarii*, Leningrad, 1985; édition de la traduction roumaine du XVIIe siècle par P. V. Năsturel, *Viaţa sfinţilor Varlaam si Ioasaf tradusă din limba elenă la anul 1648 de Udrişte Năsturel de Fierăşti al doilea Logofăt*, Bucarest, 1904; *Žitie i žizn' prepodobnyx otec našyx Varlaama pustynnika i Ioasafa careviča Indijskago. Tvorenie prepodobnago otca našego Joanna Damaskina*, publié par le *Imp. Obščestvo ljubitelej drevnej pismennosti*, n° LXXXVIII, Saint-Pétersbourg, 1887; V. Uspenskij, S. Pisarev, *Licevoe žitie prepodobnago Ioasafa careviča Indijskogo*, Saint-Pétersbourg, 1908, reproduit le ms. n° 34. 3. 27. de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg; Iv. Franko, *Barlam i Iosaf*, in *Mittheilungen des Szevczenko-Vereins*, t. VIII, 1895; G. R. Woodward, H. Mattingly, *Barlaam & Ioasaph*, édition du texte grec et traduction anglaise, London - Cambridge (Ma.), Heinemann, 1967; D. M. Lang, *The Wisdom of Balahvar: A Christian Legend of Buddha*, London, Allen & Unwin, 1957; D. M. Lang, *The Balavariani (Barlaam and Iosaphat): A tale from the Christian East Translated from the Old Georgian*, London, Allen & Unwin, 1966;

La légende contient également des épisodes attachés au père de Josaphat, Abenner, comme la persécution des chrétiens, le massacre des moines et les démarches pour détourner Josaphat du christianisme.

Le personnage Barlaam apparaît dans la légende d'abord déguisé comme un marchand, qui frappe à la porte du palais de Josaphat afin de lui présenter une pierre précieuse et très rare. Son intention est de convertir Josaphat, mission qu'il a reçue de Dieu. Après la conversion de Josaphat, scellée par le baptême et la communion, Barlaam retourne au désert. Josaphat ne le retrouve qu'à la fin de sa vie laïque, quand il part lui-même au désert.

3. Les miniatures dans les manuscrits du *Barlaam et Josaphat* grec et slave

Les miniatures dans les manuscrits du roman hagiographique Barlaam et Josaphat ont fait l'objet d'une étude minutieuse dans la thèse de doctorat de Sirarpie Der Nersessian, publiée en 1937[62]. Outre les six manuscrits grecs enluminés, l'auteur reproduit des miniatures de deux manuscrits slaves du début du XVIIe siècle, fait référence à un autre[63] et à un cycle peint de Barlaam et Josaphat sur la voûte de la porte clocher du monastère de Neamtsu en Moldavie[64]. Dans l'édition de la version vieux-russe de Barlaam et Josaphat faite par I. N. Lebedeva sont reproduites deux miniatures du manuscrit n° 26 de la Bibliothèque de Pierre le Grand (aujourd'hui dans la Bibliothèque de l'Académie des Sciences) et une image de la première édition imprimée de la légende en slave à Kutein en 1637[65]. Des traces de miniatures projetées, dont seules les légendes ont été rédigées, se trouvent aussi dans un manuscrit grec daté de 1564/65 et écrit par le copiste Christophore[66].

La sagesse de Balahvar. Une vie christianisé de Bouddha, la version courte de la recension du Barlaam et Josaphat géorgien, traduite du géorgien, présentée et annotée par A. et J. P. Mahé, Paris, Gallimard, 1993; une nouvelle édition du roman grec était préparé pour 1996 par R. Volk, auteur de l'article *Urtext und Modifikationen des griechischen Barlaam-Romans. Prolegomena zur Neuausgabe*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 86/87, 1993-94, pp. 442-462; pour les références nous nous appuyons sur l'édition de la légende slave de I. N. Lebedeva.

[62] S. Der Nersessian, *L'illustration du roman de Barlaam et Joasaph*, 1 vol. de texte et 1 album, Paris, 1937.

[63] V. note 60, les éditions *Imp. Obšč. ljubitelej drevnej pismennosti*, 1887; Uspenskij - Pisarev, 1908; Iv. Franko, 1895.

[64] S. Der Nersessian s'appuie sur l'article de I. D. Ştefănescu, *Le roman de Barlaam et Joasaph illustré en peinture*, in *Byzantion*, t. VII, 1932, fasc. 2, pp. 347-369; j'ai pu voir cette peinture, la couche du XVIe fut malheureusement repeinte au XIXe siècle.

[65] *Povest' o Varlaame i Ioasafe*, éd. I. N. Lebedeva, p. 41.

[66] Robert Volk, *Neues vom Schreiber Kallistos und vom Fortwirken zweier illuminierter Handschriften des griechischen Barlaam-Romans*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, Band 48, Wien, 1998, pp. 243-272, dans le cours de la préparation d'une nouvelle édition de la version grec du roman de Barlaam et Josaphat, a soulevé l'hypothèse de l'existence d'un manuscrit enluminé, jumeau du ms. grec de Paris 1128 ou même la source de celui-ci, par la comparaison du Parisinus gr. 1128 avec le ms. de

Afin de pouvoir comparer les images mentionnées, nous les diviserons en deux ensembles, en fonction de la date du manuscrit, avant ou après 1453. Le premier, avant 1453, est constitué des manuscrits grecs, que nous nommons après S. Der Nersessian, **Hierosolymiticus codex 42**, manuscrit du XIe du monastère de la Sainte Croix de Jérusalem, **Jannina - Cambridge**, manuscrit du XIIe divisé entre une bibliothèque de l'école Zosimaïa de Jannina et l'University Library de Cambridge et le manuscrit grec de la Bibliothèque Nationale de **Paris n° 1128**, du début du XIVe siècle.

Le second ensemble, après 1453, est constitué des manuscrits slaves dénommés **Saint-Pétersbourg 71** et **Saint-Pétersbourg 34.3.27** par S. Der Nersessian, du début du XVIIe siècle. Egalement au second groupe chronologique se rattache le cycle iconographique de la légende de Barlaam et Josaphat, peint sur la voûte de la porte clocher du monastère Neamtsu en Moldavie vers le milieu du XVIe siècle[67].

Avant de passer à la comparaison des deux ensembles d'images, il faut préciser que deux des manuscrits dont les miniatures sont reproduites par S. Der Nersessian ne feront pas l'objet de notre analyse parce qu'ils ne s'intègrent à aucun des deux groupes. Il s'agit **du codex 463 du Monastère d'Iviron** au Mont Athos et **du manuscrit n° 338 du King's College à Cambridge**, les deux datés des XIIe-XIIIe siècles. Dans les miniatures de ces manuscrits, aucun des personnages n'est représenté avec un nimbe. Le fait en soi n'est pas sans importance mais sort des cadres de la comparaison proposée. L'absence de nimbe - qui n'est certainement pas un oubli ou une faute technique car dans l'**Iviron 463**, saint Jean Damascène est représenté avec un nimbe - doit être rapprochée du caractère nettement oriental et

---

Christophore, qui contient les mêmes légendes des miniatures, mais des différences au niveau du texte. Le ms. jumeau ou source de Paris gr. 1128 serait aussi la source de celui de Christophore. Ce supposé manuscrit à miniatures, qui fut la source du Paris. gr. 1128, est à l'origine d'une autre copie du XIVe siècle et de six copies du XVIe siècle, dont celle de Christophore. Une autre contribution intéressante est la démonstration de la parenté des manuscrits grecs de Jérusalem 42 et de Jannina - Cambridge, dont les iconographies sont aussi apparentées, comme plus bas.

[67] Dans ce second ensemble on aurait pu inclure aussi un manuscrit grec du XVIe siècle, le ms. 11 de la bibliothèque de la Chambre des députés d'Athènes, qui contient des miniatures de Barlaam et Josaphat, mais V. N. Lazarev, *Istoria picturii bizantine*, traduction roumaine de la *Istoria vizantijskoj živopisi*, apparu en 2 volume à Moscou, 1947-1948, dans l'édition cité vol.III, Bucarest, 1980, p. 49, considère que ces miniatures provinciales ont été fortement influencées par l'art occidental et sont un mélange artificiel de formes byzantines et occidentales. Ainsi nous avons préféré le laisser de côté étant donné que d'un côté l'iconographie occidentale des personnages monarchiques ne connaît pas le nimbe comme signe du caractère sacré de la royauté, d'un autre côté dans les miniatures occidentales de la légende de Barlaam et Josaphat les deux ne sont pas nimbés non plus (cf. Norbert H. Ott, *Anmerkungen zur Barlaam-Ikonographie. Rudolf von Ems 'Barlaam und Josaphat' in Malibu und die Bildtradition des Barlaam-Stoffs*, in *Die Begegnung des Westens mit dem Osten*, Sigmaringen, 1993, pp. 365-385). En effet, Josaphat et Barlaam dans le ms. 11 d'Athènes ne sont pas une seule fois nimbés.

non byzantin des costumes et des coiffures[68]; même les traits du visage renvoient à l'Extrême-Orient. De plus, ni Abenner, ni Josaphat ne portent de couronne, à une exception près: dans le manuscrit d'**Iviron 463**, la miniature du «couronnement de Barachias» montre Josaphat tendant vers la tête de Barachias une sorte de couronne[69]. Par comparaison, dans les miniatures du premier groupe de manuscrits, **Hierosolymiticus**, **Jannina-Cambridge** et **Parisinus gr. 1128**, le roi est toujours revêtu d'un costume byzantin - on y distingue immédiatement le *loros* [70] -, Abenner a une couronne fermée de type *kamélaukion*, Josaphat une couronne ouverte de type *stemma*[71]. Ce choix des miniaturistes des manuscrits d'**Iviron** et du **King's College** de

---

[68] S. Der Nersessian, *op. cit.*, p. 189.

[69] S. Der Nersessian, *op. cit.*, planches I à XLV.

[70] Le *loros* est un bandeau d'étoffe richement orné, qui fait partie du vêtement de cérémonie des empereurs byzantins. Il se met autour du cou, traverse en X la poitrine et l'une des extrémités se jette au-dessus du bras gauche.

[71] Pour la description des vêtements, S. Der Nersessian, *op. cit.*, p. 186: «Les miniaturistes grecs, excepté ceux d'Iviron et de King's College, donnent à Abenner et à Joasaph le costume des empereurs byzantins: une tunique longue ornée de bandes d'or ou de bandes brodées, et, par-dessus, le *loros* ou la *chlamyde*. Le peintre du Hierosolymiticus 42 choisit le *loros*, dont une extrémité est toujours rejetée sur le bras. Les copistes du manuscrit de Paris ... préfèrent la *chlamyde*, le plus souvent sans *tablion*; [Parisinus] figure parfois Joasaph avec *loros* (pl. XLVIII, 183), ou portant une tunique à collet, ornée d'un galon d'or qui rejoint la ceinture; une autre bande entoure le bas de la jupe. Au début, Abenner est vêtu comme les basileis des XIIIe et XIVe siècles; la bande d'or constellée de gemmes descend du collet jusqu'à l'ourlet de la jupe (pl. XLVI, 173). Le roi et le prince du Jannina - Cambridge portent tantôt le *loros* très large, garni de motifs géométrique ou bordé de pierres précieuses, tantôt la *chlamyde*. D'autres fois ils sont vêtus seulement de la tunique longue avec le *maniakis*, collet enrichi d'une rangée de pierres autour du cou. Lorsque le roi ou Joasaph sont à cheval, leur tunique descend seulement jusqu'aux genoux et une chlamyde courte est jetée sur leurs épaules. ... Cette tunique brève est probablement le *paragaudion*, vêtement d'origine persane, orné de galons brodés, serré d'une ceinture (Ebersolt, *Le grand palais*, p. 39), et par-dessus lequel les empereurs revêtaient parfois la cuirasse. Quant à la chlamyde plus courte, il faut y reconnaître probablement le *sagion*, vêtement de demi-gala que les empereurs mettaient souvent après avoir enlevé la chlamyde et le *loros*, et qu'ils portaient aussi parfois à cheval». Pour la couronne, nous citons encore Der Nersessian: «La forme de la couronne n'est pas partout la même. Dans le Hierosolymiticus il semble qu'on a dessiné le *camelaukion*, c'est-à-dire la „demi-sphère à courbe régulière, ornée de perles et de pierres, dont les unes étaient incrustées, les autres suspendues" (Ebersolt, *Arts somptuaires*, p. 98). ... Parfois la coiffure du roi s'approche d'avantage du stemma, ce cercle de métal incrusté de gemmes mais c'est surtout dans le Jannina-Cambridge qu'Abenner et Joasaph portent ce type de couronne. Une plaque dans laquelle s'encastre une pierre précieuse, orne, sur le front, la bande assez large et légèrement évasée. Trois plaques triangulaires dessinent des pointes au-dessus de la couronne du roi; elles sont absentes de la coiffure de Joasaph. Le copiste du Parisinus varie les types. Le stemma est un bandeau d'or, parfois agrémenté de trois pointes (Ebersolt, *Arts somptuaires*, p. 43, 47 surtout pour les impératrices). ... La coiffure de Joasaph est, le plus souvent, de forme hémisphérique légèrement renflée à la partie supérieure, comme la couronne des *basileis* au XIVe siècle».

ne pas adapter le contenu de la légende à leur époque justifie notre décision d'ignorer ces deux manuscrits dans l'analyse du nimbe des princes à Byzance et dans le monde slave. En revanche, ces deux manuscrits d'inspiration orientale, peuvent apporter un éclaircissement sur la question de la réception de la légende jusqu'au XIIIe siècle, dans certains milieux; à cette époque celle-ci appartenait à la littérature édifiante mais n'était pas encore considérée comme un texte hagiographique[72].

Parmi les personnages qui nous intéressent, le premier groupe est constitué par Abenner, le père de Josaphat, roi païen et persécuteur des chrétiens, et Barachias, successeur de Josaphat. Un deuxième groupe est composé des rois qui apparaissent dans les apologues. Au troisième groupe appartient seulement Josaphat. Un quatrième réunit Barlaam, futur saint, les moines martyrisés et ceux qui habitent le désert. Les personnages des deux premiers groupes se distinguent par leur seule qualité royale. Josaphat est à la foi roi et moine et finalement saint chrétien.

L'élément recherché dans toutes ces images est la représentation du nimbe pour chacun des personnages. Ainsi les sujets du premier groupe sont, dans les manuscrits qui datent des XIe-XIVe siècles, toujours nimbés. Par exemple, la miniature du f° 27 du codex **Hierosolymiticus 42** illustre la scène où Josaphat demande à son père la permission de sortir du palais où il avait grandi protégé des malheurs de la vie[73]. Abenner est représenté avec un nimbe, le *loros* comme vêtement impérial est clairement reconnaissable, ainsi que la couronne fermée. Le roi siège sur son trône; son fils Josaphat se retrouve pas loin de lui, assis en contrebas. Son habit est à peine visible. Dans le même manuscrit, une autre miniature (f° 190) représente la mort d'Abenner. Il est étendu sur un lit et son fils s'incline au-dessus de lui. Nous distinguons sur la tête de chacun des deux personnages des éléments d'une couronne. Ils sont tous les deux nimbés. Dans le manuscrit **Jannina-Cambridge**, Abenner apparaît nimbé sur la miniature du f° 110v° («Nachor est conduit auprès du roi»[74]), de même que dans la scène «Zardan devant le roi». Deux miniatures consécutives (ff° 15v° et 16v°) du **Parisinus gr. 1128** représentent la rencontre d'Abenner et des deux moines et leur martyre sur le bûcher ordonné par ce même Abenner. Le roi persécuteur de la foi chrétienne apparaît avec un nimbe[75]. Le manuscrit de **Paris grec 1128** offre une particularité en comparaison avec le caractère conservateur des miniatures en général pour les détails de vêtement: ceux d'Abenner et de Josaphat sont adaptés et reproduisent la mode de la cour impériale constantinopolitaine du XIVe siècle. Par exemple, le *loros*, constamment présent sur

---

[72] Norbert H. Ott, *Anmerkungen zur Barlaam-Ikonographie ...*, art.cit., à la p. 382 il avance l'idée que l'iconographie peut avoir le rôle d'instruction de lecture et que les miniatures peuvent nous aider à trouver le genre littéraire d'un texte.

[73] Idem., *op. cit.*, p. 194, fig. 91.

[74] Idem., fig. 98.

[75] Idem., planche XLIX, reproduction n° 186.

les miniatures des manuscrits **Hierosolymiticus 42** et **Jannina - Cambridge**, disparaît. Néanmoins dans le **Parisinus gr. 1128** les représentations d'Abenner comportent toujours le nimbe. L'autre personnage du premier groupe est Barachias, dignitaire à la cour de Josaphat, qui est désigné par celui-ci comme successeur au trône. Il apparaît dans la scène du «couronnement de Barachias» par Josaphat dans le manuscrit de **Paris**: tous les deux sont représentés avec un nimbe.

Dans les manuscrits du second ensemble, copiés après 1453, Abenner et Barachias n'apparaissent jamais auréolés. Le cycle iconographique de Neamtsu, qui se rattachait à ce second groupe, présente une exception: dans trois images, Abenner est lui aussi nimbé. Mais ces quelques représentations figurent seulement après la scène de la pénitence d'Abenner, scène qui n'apparaît d'ailleurs que dans ce cycle. Dans cette image, Abenner esquisse un mouvement d'agenouillement et porte les mains à sa couronne pour la déposer[76]. Dans la scène suivante, où il reçoit le baptême, Abenner est déjà nimbé[77]. Il l'est aussi sur son lit de mort[78]. Cette particularité du cycle iconographique de Neamtsu doit être l'écho d'une vénération pour Abenner, justifiée par le dernier chapitre de la légende. Josaphat, déjà seul au désert, sentant approcher la mort, fait un rêve dans lequel deux hommes étranges - des anges - lui remettent deux couronnes resplendissantes. Il interroge ces deux anges sur leur signification. Ils lui répondent que l'une lui est attribuée et que l'autre revient à son père. Josaphat s'indigne alors que ce père, converti et repenti au seuil de la mort, recevait la même couronne que lui qui passa sa vie en ascèse. Sur ce, Barlaam se montre et lui rappelle sa prédiction concernant l'avarice de Josaphat lorsqu'il serait riche. Josaphat comprend que cette richesse signifiait ces exploits ascétiques et se repent[79]. Ainsi la grâce qui descend sur Abenner à travers le repentir et le baptême, et qui est manifestée par la couronne céleste dans la vision de Josaphat, est exprimée par le nimbe dans l'iconographie. Les images de Josaphat le confirment, car lui non plus n'est pas nimbé dans les scènes qui précèdent son baptême[80].

Quant au deuxième groupe de personnages, constitué par les rois décrits dans les apologues, les scènes relatives aux apologues du Fils du roi (f° 13v°), du Roi d'une année (f° 59v°) et du Roi pieux (f° 69v°), dans le manuscrit de **Jannina - Cambridge**, montrent un roi systématiquement auréolé; sur la dernière des trois miniatures nous pouvons distinguer l'habit impérial du roi pieux. Ces rois sont

---

[76] I. D. Ştefănescu, *op. cit.*, repentir d'Abenner, fig. 49, la scène 27 du cycle, où celui-ci n'a pas de nimbe.

[77] Idem., fig. 49, scène 28.

[78] Idem., fig. 48, scène 30.

[79] *Povest' o Varlaame i Ioasafe*, éd. I. N. Lebedeva, p. 265.

[80] I. D. Ştefănescu, *op. cit.*, fig. 42, scène 5 et fig. 46 scène 15, la représentation de Josaphat sans nimbe avant son baptême est confirmée aussi par les miniatures du ms. Leningrad 71, voir appendice III.

représentés de la même manière dans le manuscrit grec de **Paris 1128**[81]. En revanche, les miniatures des apologues du manuscrit **Saint-Pétersbourg 71**, reproduisant le modèle de celles du **Jannina - Cambridge** et du **Parisinus gr. 1128** (Roi d'une année, p. 191 du codex, Roi pieux, p. 213, Fils du roi, p. 389 et 390) mettent en scène des rois sans nimbe.

Josaphat apparaît très souvent auréolé aussi bien dans les manuscrits du premier groupe que dans ceux du second. Notons les exceptions, en essayant d'en découvrir la signification, dans le premier groupe de manuscrits. Dans le **Parisinus gr. 1128**, Josaphat est dépourvu de nimbe quand il est en compagnie de son père (par exemple, dans la scène «Abenner et Josaphat» de la miniature du f° 18), seul Abenner porte un nimbe, car lui seul est empereur. Dans le **Hierosolymiticus**, Josaphat n'est pas nimbé en tant qu'ermite, dans les scènes «Josaphat et un ermite» et «Josaphat arrive chez Barlaam». Ce fait appuie l'hypothèse que Josaphat ne soit pas encore objet d'un culte au XIe siècle, quand fut copié le manuscrit.

Dans le second ensemble de manuscrits, postérieurs à 1453, les images de Josaphat sans nimbe sont les suivantes: celles de la vie de Josaphat avant son baptême (p. 77 du ms. **Saint-Pétersbourg 71**, la scène où Josaphat rencontre un vieillard; p. 73, la scène où «Joasaf demande à sortir à sa guise»; ou dans le manuscrit **26 de la collection Pierre le Grand**, la scène «Joasaph réfléchit aux malheurs de la vie»[82]) ou dans l'exercice de ses fonctions politiques comme par exemple: son arrivée dans la nouvelle capitale de la moitié du royaume où il doit régner lui-même (p. 440 du **Saint-Pétersbourg 71**). Une scène particulièrement éloquente est celle de la grande assemblée pour la confrontation du christianisme et du paganisme. Dans les manuscrits du premier groupe, la scène représente Abenner et Josaphat face à face, sur leurs trônes, tous les deux auréolés. Dans le manuscrit **Saint-Pétersbourg 34.3.27** (p. 34) Josaphat est auréolé, tandis que son père Abenner ne l'est pas[83]. Pourtant son père est bien assis sur le trône et préside l'assemblée, tandis que son fils se trouve à ses pieds dans une position dynamique, en train de parler. L'image montre également les autres participants à l'assemblée. Deux inscriptions identifient les deux personnages: au-dessus de Josaphat il est écrit *carevič Ioasaf* et au-dessus de Abenner il est écrit *car' Avenir*. La même répartition des rôles et des nimbes est observable dans la même scène du manuscrit **Saint-Pétersbourg 71** (seule particularité: au-dessus de l'image, est représentée la Sainte Trinité).

Le dernier groupe de personnages est celui des moines. Le dessin du nimbe est pour eux moins régulier. Barlaam est représenté avec un nimbe dans certaines des miniatures du **Hierosolymiticus** (f° 30v° et 32v° au début de la légende, les

---

[81] Idem., pl. LIII - LV, repr. n° 205-213.

[82] *Povest' o Varlaame i Ioasafe*, éd. de I. N. Lebedeva, la reproduction de la miniature à la p. 129.

[83] S. Der Nersessian, *op. cit.*, fig. 108.

scènes s'appellent «Barlaam et Josaphat» et «Barlaam demande à voir Josaphat»), donc dès le XIe siècle. Cependant d'autres scènes le présentent sans nimbe, comme au f° 196v° («Joasaph arrive chez Barlaam»). Ni dans le **Jannina-Cambridge**, ni dans le **Parisinus gr. 1128**, il n'y a de règle de la représentation de Barlaam. Ce dernier commence avec une miniature (f° 1v°), de pleine page, représentant Barlaam auréolé. Néanmoins à plusieurs reprises, il apparaît aussi sans nimbe, par exemple, les scènes de sa visite au prince Josaphat, où il se déguise en marchand. Les autres moines sont figurés tantôt avec un nimbe, tantôt sans; la majorité des images les présentent plutôt sans nimbe. Sur la miniature du **Parisinus gr. 1128**, «Abenner rencontre deux moines», ceux-ci sont représentés sans nimbe, alors que dans la scène suivante «Abenner fait brûler les moines», ceux-ci, qui figurent seuls, dans un immense chaudron, sont auréolés. En revanche, dans les manuscrits du second groupe, Barlaam apparaît tout le temps auréolé car il fait déjà l'objet d'un culte bien établi.

Dans l'analyse de la partie théologique des illustrations de la légende, S. Der Nersessian arrive à la conclusion que, d'une part, le cycle narratif des manuscrits slaves se rattache «très fidèlement à celui des manuscrits grecs les plus anciens, d'autre part apparaît une illustration théologique qui reflète l'art de l'Orient chrétien postérieur au XIVe siècle»[84]. Ainsi, faut-il retenir que les artistes du deuxième groupe, tout en connaissant les modèles anciens, font un important travail de renouvellement de l'illustration, en l'adaptant à l'évolution de l'iconographie de leur époque.

Sans tirer de conclusions définitives, nous pouvons déjà remarquer que, dans les manuscrits du premier groupe, Abenner reçoit les mêmes vêtements que le détenteur du pouvoir monarchique à Byzance. Par conséquent, il est une image de celui-ci et doit être représenté conformément à la conception de la monarchie, dominante à Byzance à l'époque où l'image a été peinte. Ainsi, Abenner est toujours représenté avec un nimbe, en dépit de son rôle dans la légende et de son statut hagiographique[85]. Cette règle s'applique sans exception au détenteur attitré du pouvoir, en l'occurrence Abenner, mais pas nécessairement à son fils, du moins avant son association au pouvoir. Les deux manuscrits que nous avons considérés comme hors série, **Iviron** et **King's College**, ne revêtent ni Abenner, ni Josaphat, ni les rois des apologues, ni Barachias du costume impérial. C'est pour cette raison qu'il n'y a pas de nimbe pour identifier leur fonction. Il s'agit d'un roi de l'Inde éloignée

---

[84] Idem., p. 150.

[85] Pour appuyer cette hypothèse nous apportons une illustration de la Bible du patrice Léon, Biblioteca Vaticana, Reg. gr. 1 et Reg. gr. 1 b, reproduction dans *Il libro della Bibbia. Esposizione di manoscritti e di edizioni a stampa della Biblioteca Apostolica Vaticana dal secolo III al secolo XVI*, 1972, manuscrit byzantin du IXe siècle, qui représente au folio 450[v] le prêtre Eleazar et les sept frères, martyrisés par le roi Antioche IV Epiphane, se tenant devant ce même roi. Or, ce roi est un symbole de la tyrannie, même image de l'Antéchrist. Pourtant dans cette illustration il est représenté avec un nimbe, tout en ayant devant lui des martyrs eux aussi nimbés.

et il n'incarne pas une image de la royauté universelle. Que le nimbe d'Abenner ne soit pas une référence hagiographique dans le premier groupe de manuscrits, due à une association au culte de Barlaam et Josaphat[86], est démontré par le fait que Barachias, successeur de Josaphat au trône de l'Inde, dont on n'a pas la moindre trace de culte, est également représenté avec un nimbe dans la scène de son couronnement.

En revanche, Abenner ne reçoit jamais de nimbe dans les manuscrits slaves, ce qui exclut l'hypothèse d'un culte bien établi même dans le monde slave. En même temps, l'absence de nimbe pour Abenner dans les manuscrits du second groupe signifie qu'il n'est plus une image de la royauté universelle et sacrée - celle qu'on nommait à Byzance ἁγια βασιλεία - tel qu'il l'était dans le premier groupe de manuscrits. Rappelons la scène de la grande assemblée du manuscrit de **Saint-Pétersbourg 34.3.27**: Abenner, même sur son trône, n'est plus qu'un simple laïc face à la sainteté de Josaphat, défenseur de la vraie foi.

Peut-on envisager une autre raison pour laquelle dans le second groupe de manuscrits Abenner n'est plus nimbé et ne représente plus une image de la royauté universelle et sacrée? On peut supposer que les copistes des manuscrits slaves de la légende voulaient à nouveau renvoyer à une histoire d'un temps reculé et d'un pays éloigné, sans référence, même symbolique, à leur époque. Cette hypothèse est pourtant difficile à soutenir, car la légende de Barlaam et Josaphat n'a plus, au XVIe siècle, le statut d'une curiosité historico-géographique ou d'un récit édifiant, elle est un texte hagiographique attaché à un culte introduit dans le calendrier liturgique de l'Église universelle. Il est destiné à exalter la vie et les faits de deux héros de la foi chrétienne, glorifiés par les miracles. En plus nous présenterons plus bas une série de considèrations sur la lecture insistante de ce texte par les princes du XVIe-XVIIe siècle, la fréquence de la représentation des deux personnages principaux dans les églises princières et le choix des noms Barlaam et surtout Josaphat par les princes entrés dans les ordres. Si le fait que les miniaturistes ont adapté les costumes des personnages de la légende à leur époque ne nous surprend pas trop, cela facilite néanmoins une lecture d'actualité de la légende et ainsi une adaptation d'autres détails iconographiques aux normes et conceptions en vigueur et je pense notamment au nimbe. Vu la destination princière des manuscrits enluminés ou des peintures murales nous pensons que les miniaturistes et peintres des XVIe-XVIIe siècles voulaient précisement charger d'un message contemporain une histoire ancienne. Dans ce sens encore, la ressemblance les miniatures de la légende de

[86] Une telle association d'Abenner à la commémoration de Barlaam et Josaphat n'est attestée en fait que dans des Synaxaires tardifs, par exemple dans un synaxaire élaboré par les disciples de Païsié Veličikovski à la fin du XVIIIe siècle, dont une variante en roumain date de 1801-1811. Dans le synaxaire grec de Karyès (1301), la commémoration ne regarde que Josaphat, qui est juste désigné comme fils d'Abenner.

Barlaam et Josaphat avec celles de la grande Chronique enluminée (*Licevoj svod*) est remarquable, mais la preuve radicale de cette volonté est le cycle mural de Neamtsu s'achèvant sur un portrait votif du prince régnant de Moldavie, Etienne Rareş, que saint Josaphat, habillé d'une bure et coiffé d'une couronne, tient par la main et introduit auprès du Christ trônant.

Dans certains manuscrits de la traduction slave, le récit s'était enrichi d'un «chant de Josaphat allant au désert», qui soulignait l'éloge du monachisme déjà présent dans la légende. Outre la multiplication et la diffusion des manuscrits de Barlaam et Josaphat à partir du XIVe siècle, le roman est inséré, au XVIe siècle, dans des corpus de textes destinés à la lecture d'un prince et même dans les enseignements rédigés par un prince. Ainsi, la légende se retrouve dans l'*Illuminateur* (*Prosvetitel'*) de l'abbé Joseph de Volokolamsk, une œuvre d'une grande importance pour l'idéologie de l'État moscovite[87]. Elle est également intégrée aux Prologues de lecture (*Velikie Minei Četii*) du métropolite de Moscou, Macaire, dans sa version complète à la date du 17 novembre et sous une forme dispersée dans différents mois de l'année. Remarquons que ces extraits étaient ceux que Joseph de Volokolamsk avait sélectionnés dans le *Prosvetitel'* [88].

En Valachie des extraits de la légende étaient intégrés dans les Enseignements de Neagoe Basarab, voïvode de Valachie (1512-1521), à son fils Théodose, miroir des princes rédigé en slavon, la langue de culture de la Valachie au Moyen Âge, et traduit en grec à la même époque et en roumain un siècle plus tard. Un de ces fragments est notamment le discours de Barlaam sur la vie monacale[89]. Le même ouvrage, dans sa version grecque, a été copié sous le titre d'Enseignements de Barlaam, indiqué dans les titres de certains chapitres de l'ouvrage comme maître de la Russie, à son fils Jean. Cette copie faisait partie d'un ensemble de cadeaux qui se trouvaient dans la propriété de Théodore Mamalachos, envoyé d'Ivan IV au patriarche œcuménique en 1557. Le prénom Barlaam désignait son père Basile III, qui avait pri ce nom avec l'habit monacal sur son lit de mort. Sur l'ordre de Mamalachos très probablement a été exécutée à Constantinople cette copie adaptée du texte original, dont témoigne l'autre manuscrit de la version

---

[87] H. D. Döpmann, *Der Einfluss der Kirche auf die moskovitische Staatsidee. Staats- und Gesellschaftsdenken bei Josif Volockij, Nil Sorskij und Vassian Patrikeev*, Berlin, Evangelische Verlagsanstalt, 1967, passim.

[88] D. B. Miller, *The Velikie Minei Chetii and the Stepennaia Kniga of Metropolitan Makarii and the Origins of Russian National Consciousness*, in *Forschungen zur Osteuropäischen Geschichte*, t. 26, Berlin, 1979, pp. 277-278.

[89] *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie*. Text ales şi stabilit de Florica Moisil şi Dan Zamfirescu cu o nouă traducere a originalului slavon de G. Mihăilă. Studiu introductiv şi note de Dan Zamfirescu şi G. Mihăilă, Bucureşti, Minerva, 1970 et 1971 (Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodosie. Texte (roumain) choisi et établi par Florica Moisil et Dan Zamfirescu avec une nouvelle traduction (en roumain) de l'original slavon par G. Mihăilă. Introduction et notes par Dan Zamfirescu et G. Mihăilă).

grecque, réalisé une trentaine d'années plutôt, qui indique Neagoe Basarab comme auteur, se trouvant aujourd'hui au monastère Dionisiou du Mont Athos[90].

La légende de Barlaam et Josaphat est certainement une référence pour Ivan le Terrible car, dans une lettre aux moines du monastère Saint-Cyrille de Beloozero, qui se plaignaient du renforcement de la sévérité du régime monastique, il leur cite l'exemple de Josaphat, qui avait choisi une vie d'ascèse: «Qui était plus grand, le fils de l'empereur ou l'ermite inconnu? Le fils de l'empereur avait-il apporté avec lui sa loi ou avait-il vécu selon la loi de l'ermite même après la mort de celui-ci?»[91]. Ainsi Ivan le Terrible se refuse tout droit d'intervention dans cette affaire. Il voyait certainement dans la légende l'éloge de la vie monastique, et, en plus, une affirmation de la supériorité de celle-ci sur la fonction princière. Une des versions slaves de la légende mentionnée plus haut, **Saint-Pétersbourg 34.3.27**, incorporée dans un codex avec la Vie de saint Alexis l'homme de Dieu et la Vie de Marie l'Egyptienne, des textes éloges de la vie monastique, avait appartenu au *car'* Aleksij Mixailovič, qui, après avoir commandé une nouvelle reliure en 1666, le déposa dans les appartements du prince héritier (*carevič*), Feodor Alekseevič[92].

La représentation de Barlaam et Josaphat en peinture murale est aussi rattachée au cercle de la cour princière. Par exemple, dans l'église de l'Assomption du Kremlin de Moscou (1481), qui est la Cathédrale métropolitaine où étaient sacrés les grands princes de Moscou, les images de Barlaam et Josaphat furent peintes dans l'abside du sanctuaire[93]. Dans une autre église, métropolitaine également, celle bâtie par le prince Neagoe Basarab à Curtea de Argeş (1517) en Valachie, une icône de grandes dimensions de Barlaam et Josaphat apparaît sur un des panneaux à double face, placés entre les piliers qui séparaient le narthex d'un déambulatoir à fonction de nécropole princière; toujours en relation avec le devoir commun des mortels, celui de rendre l'âme au Juge suprême, on trouve la représentation des deux saints, à deux reprises, une première fois dans le cycle du ménologe peint au jour de leur commémoration, une deuxième fois dans le régistre principal de la chambre des morts de l'église de Dobrovăţ (1530)[94] en Moldavie (cette fois-ci l'espace qui abrite les tombes princières forme un chambre proprement dite, entre le naos et le narthex). Il n'est pas surprenant de retrouver les images de Barlaam et Josaphat dans le palais

---

[90] *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie*, édition et fac-similé du manuscrit slavon du début du XVIe siècle avec une introduction par G. Mihăilă, Bucuresti, 1996, pp. CLXXV-CLXXVII.

[91] *Poslanija Ivana Groznogo*, Podgot. teksta D. S. Lixačëva i Ja. S. Lur'e, Moscou, Leningrad, 1951, p. 174, cité aussi par I. N. Lebedeva dans l'Introduction à la *Povest' o Varlaame i Ioasafe*, éd. cit., p. 38.

[92] S. Der Nersessian, *op. cit.*, p. 28.

[93] I. N. Lebedeva, *op. cit.*, p. 37.

[94] E. Cincheza-Buculei, *Le programme iconographique des peintures murales de la chambre des tombeaux de l'église du monastère de Dobrovats*, in *Cahiers balkaniques*, 21, 1994, p. 21-59.

d'Ivan le Terrible, la *Zolotaja palata* du Kremlin de Moscou, après 1547[95], étant donné que la légende était une référence forte pour ce *car'* imbu d'une piété toute spéciale. Nous mentionnons encore une fois le cycle peint de la légende sur la voûte de la porte clocher du monastère Neamtsu (1551)[96], fait sur l'ordre et sous la surveillance de l'évêque Macaire de Roman, celui qui avait sacré Etienne Rare[pour le trône de la Moldavie, en remplaçant à cette occasion le métropolite.

Une telle popularité de la légende auprès des cours princières ne pouvait pas laisser au hasard la représentation graphique des conceptions sur la monarchie. Modèle des princes, Josaphat était en même temps une image de la fonction monarchique. Aussi émettons-nous une deuxième hypothèse: l'absence de nimbe chez Abenner mais aussi occasionnellement chez Josaphat, avant la conversion ou exceptionnellement après, par exemple, dans la scène de la prise de pouvoir dans sa moitié du royaume, signifie un changement de conception sur la monarchie entre les deux espaces et temps historiques.

Que la Russie, la Moldavie ou la Valachie soient héritières d'une bonne partie de la pensée politique byzantine est un fait établi. Pourtant cet héritage n'est pas une transmission à l'identique et cela, même malgré le projet politique de la *translatio imperii*[97]. Abenner, coiffé d'une couronne ouverte à fleurons - Ivan le Terrible porte la même couronne dans les miniatures de la Chronique enluminée (*Licevoj svod*) compilée sous son règne - et habillé à la mode moscovite, est une image du pouvoir princier, qui s'arrogeait déjà le titre impérial mais dépourvu du caractère sacré qui enveloppait l'empereur byzantin. C'est ainsi que le concevaient les auteurs et les lecteurs des images du XVIe et du début du XVIIe siècle citées dans le second groupe. En revanche, Josaphat, le saint dont le culte était très répandu au XVIe siècle, est un modèle pour la vie personnelle du prince, il lui ouvre la voie vers une grâce toute spéciale, la sainteté. Cette grâce divine est acquise au souverain par la piété personnelle, elle peut également lui être retirée en raison de son impiété et de sa tyrannie. C'est de la perte de cette grâce que le prince contestataire Andrej Kurbskij et le métropolite martyr Philippe II parlent à Ivan le Terrible[98].

Le prince Josaphat montre comment doit être gagnée cette grâce. En fait, Ivan le Terrible et ses ennemis s'entendaient sur le principe: la piété crée le bon souverain. Ils divergeaient sur l'interprétation de celle d'Ivan IV.

---

[95] I. N. Lebedeva, *op. cit.*, p. 39.

[96] S. Ulea, *O surprinzătoare personalitate a evului mediu românesc: cronicarul Macarie*, în *Studii şi Cercetări de Istoria Artei*, t. 33, 1986, p. 18-20.

[97] H. Schäder, *op. cit.*, passim. (v. note 8).

[98] B. Nørretranders, *The Shaping of Czardom under Ivan Groznyi*, London, Variorum Reprints, 1971, chap. II Ivan Groznyi's Programme, pp. 20-41. Sur l'échange épistolaire entre Ivan Groznyi et Andrej Kurbskij et sur le métropolite Philippe II, v. pp. 60-64.

De plus, dans le second groupe de manuscrits, Barlaam, Josaphat - moine et les autres moines ont une plus grande importance dans la distribution des miniatures. S. Der Nersessian faisait déjà remarquer que l'intérêt des miniaturistes s'était déplacé vers la fin de la légende. Au-delà du culte de Barlaam et Josaphat, le moine est le porteur d'un modèle fort de sainteté, presque *ex officio*, il est un prototype pour la société. Ce point de vue est commun, par exemple, aux deux formes monastiques, l'érémitisme et le cénobitisme, représentées en Russie à la fin du XVe siècle par Joseph de Volokolamsk et Nil de la Sora. Ce message ascétique et mystique de la légende et l'intérêt des princes pour celle-ci doivent être rapprochés de la pratique des princes de prendre l'habit avant la mort. Si parmi les souverains byzantins cette pratique était plutôt un accident malheureux, les princes slaves l'ont, en revanche, exercée beaucoup plus souvent et avec une réthorique qui faisait de ce geste un acte majeur de leur règne.

4. Autres témoignages iconographiques

La capacité de la légende à exprimer un message et surtout la force évocatrice des représentations iconographiques de Josaphat et de Barlaam ont été signalées par V. Djurić, dans l'analyse de la peinture murale serbe. En Serbie, en même temps que les représentations les plus anciennes de Barlaam et Josaphat dans l'art monumental, le roman se charge de diffuser, à l'intention de la cour princière, un idéal qui n'a jamais été propre à l'empereur byzantin, celui de l'habit monastique.

Dans le naos de l'église de la Vierge de Studenica, peint en 1208-1209, à l'époque où le monastère était dirigé par saint Sava, fils de Némanja, se trouve la plus ancienne représentation de Josaphat. En reprenant la même formule iconographique, on trouve une deuxième image de ce saint dans la chapelle sud, près de l'exonarthex de la même église de Studenica, fondée par Radoslav (vers 1234), fils de Stefan le Premier Couronné. Ainsi Josaphat est représenté habillé en moine (exemple que le prince Radoslav a suivi à la fin de sa vie), mais il garde la couronne royale sur la tête.

La place de Josaphat et de son père spirituel, Barlaam, dans le naos de Studenica donnait à ce couple hagiographique une signification spéciale. Ils étaient peints sur le pilier Nord-Est en pendant aux autres saints patrons des fondateurs, saint Sabbas de Jérusalem, saint Athanase de l'Athos et saint Siméon le Stylite, suivis de représentations des Némanides. Ils évoquaient exactement le choix spirituel des fondateurs. Le fils cadet de Némanja, Rastko, avait fui le palais de son père, sur les conseils d'un moine athonite, pour devenir, au Mont Athos, le moine Sava. Il avait à son tour persuadé son père de quitter le pouvoir pour la même destination. La constance des relations entre les images de Barlaam et de Josaphat et celles des membres de la dynastie serbe - dans le naos de Studenica, dans le narthex de Mileševa, fondation d'un autre neveu de saint Sava, où elle était située en face du

portrait de saint Sava, et dans la chapelle sud de Studenica, où le portrait de Stefan le Premier Couronné copie le modèle iconographique de Josaphat – permet à Djurić de conclure à l'apparition d'un attribut royal spécifique aux rois serbes, à travers le modèle iconographique du moine couronné. L'auteur appelle ce nouvel attribut royal: «le Nouveau Josaphat»[99]. Ainsi, aux références rhétoriques classiques pour les éloges des monarques, «Nouveau David», «Nouveau Constantin», s'ajoute le «Nouveau Josaphat».

L'image du Nouveau Josaphat ne s'arrête pas aux premiers Némanides. Au XIVe siècle, celle-ci devient l'accomplissement iconographique d'un vœu inaccompli pendant la vie. Il s'agit de l'image de Stefan Uroš II Milutin à Gračanica, où il est figuré en tant que moine bien qu'il n'ait jamais pris l'habit[100]. Lui aussi a voulu être, par sa piété, un nouveau Josaphat. Cette signification du portrait est donnée par les deux médaillons supérieurs, représentant Josaphat juste dans l'axe du portrait et, à côté, Barlaam faisant le signe de la bénédiction sur Josaphat et, implicitement, sur Milutin.

Le cycle iconographique de la légende de Barlaam et Josaphat, peint en 1551 sur la voûte de la porte clocher du monastère de Neamtsu (Moldavie), confirme le rôle de *miroir des princes* joué par la légende. L'inspirateur de cette fresque, l'évêque hésychaste Macaire de Roman, désigne clairement le lecteur de son enseignement. Il fait peindre au premier registre un grand tableau votif du jeune Ştefan Rareş, qu'il venait d'oindre, dans lequel le prince est introduit auprès du Christ trônant par le moine couronné, Josaphat[101].

Conclusion

L'exemple de la légende hagiographique de Barlaam et Josaphat montre que, dans la nouvelle définition de la fonction monarchique dans les pays slaves, deux phénomènes s'entrecroisent: d'une part, l'intérêt croissant pour la vie ascétique et mystique du moine, d'autre part, une nouvelle définition du caractère sacré de la fonction monarchique. Ce changement s'impose surtout à partir de 1453, alors même qu'il pousse ses origines dans les siècles précédents dans les pays slaves. Le projet de *translatio imperii* ne parvient pas à transmettre la pensée politique byzantine au-delà des frontières géographiques et temporelles de l'Empire byzantin, si ce n'est le titre impérial traduit, *car'*. Toutefois la signification de ce titre doit elle-même être revue du fait de l'ambiguïté de son emploi dans l'espace linguistique slave. L'Abenner des manuscrits slaves est aussi un *car'*, pourtant il n'a plus droit au nimbe comme

[99] V. Djurić, art. cit., p. 102.
[100] Idem., p. 104.
[101] S. Ulea, art. cit., p. 20.

l'Abenner des manuscrits grecs d'avant 1453. Par contre, Josaphat, le *carevič*, fils de l'empereur, acquiert ce nimbe à travers l'habit monacal - Josaphat avait porté sous ses habits impériaux la bure que Barlaam lui avait laissée à son retour au désert - et le projette ainsi sur son statut princier, qu'exprime la couronne posée sur sa tête.

TITULAR METROPOLITANS OF ASIA MINOR IN WALACHIA (17TH-19TH CENTURY)

MIHAI ŢIPĂU

A less investigated subject in modern historical research was the presence of the titular hierarchs in the Danubian Principalities, mainly Metropolitans and bishops of the disappeared bishoprics of Asia Minor.

This practice of consecrating titular hierarchs had the origin in the Byzantine times and its use increased after 1453.

This practice was applied mainly to the metropolitan See of Anatolia, which were enjoying a high prestige in the Christian world. In Asia Minor, there was over twenty Christian communities about which here are already informations from the 1st century A.D.[1]

Before the invasion of the Seleucid Turks, Asia Minor was the most important and the most populated province of the Byzantine Empire. The decline of this province was the cause for gradually disappearance of many bishoprics mainly from the regions in which can be noticed an important decrease of the Christian population. This fact results very clearly from the analysis of the *Notitiae Episcopatum*. If in the times of Leon VI the metropolitan sees in Anatolia overpassed the number of those in the European provinces, this proportion changed in the 15th century when from 71 metropolitan sees under the canonical jurisdiction of the Ecumenical Patriarch, only 17 were in Anatolia and 54 in Europe. The old Byzantine principle "τὰ ἀρχαῖα κρατεῖτω" "the ancient customs must be preserved" was slowly but continuously jolted along six centuries.[2]

Many of the ancient prestigious bishoprics of Anatolia were decreased in the range of hierarchy in the last centuries of Byzantine history in order to leave their places to flourishing urban centers of the European provinces like Thessalonika. But the Ecumenical Patriarchate did not wish the total vanishing of some bishoprics with important contribution to the history of Christianity. One of the methods to "rescue" a bishopric was granting it to another metropolitan, practice described in

[1] S. Vryonis, *The Decline of the Medieval Hellenism in Asia Minor and the process of islamization* (in Greek), Athens, 1990, p. 252.
[2] *Ibidem*, p. 247.

sources as "κατὰ λόγον ἐπιδόσεως"; usually this practice was for the cases in which there still were Christians even in very limited number.[3]

Other times for some of the bishoprics of Asia Minor were consecrated titular hierarchs usually living in Constantinople. In the 17th century titular hierarchs of the Ecumenical Patriarchate could be found in Walachia country in which many times they were also elected and consecrated.

In the 17th and 18th century the Romanian Danubian principalities had a different position from all the other territories in the Balcan Peninsula. In the North of the Danube there were, in spite of the severe Othoman control princes trying to restore at their court something from the glory of Byzantium. For centuries, all the Christian East found in these principalities every time it needed support and refuge. It was then, natural for the Romanian Churches to earn a privileged place and to increase its importance in the Orthodox world. This fact results from the frequent visits of Orthodox patriarchs in the Romanian territories from the honorary titles which were conferred to the Metropolitans of Moldavia and Walachia as well as by the presence of the titular hierarchs. Very interesting are the motivation of the Ecumenical Patriarchate in consecrating in the Danubian Principalities and mainly in Walachia a great number of "ἐπὶ ψιλῷ ὀνόματι" ("only by the name") hierarchs.

First it was the practice to confer these titles to persons with great ecclesiastical qualities many times hegumens (both Greeks or Romanians) of some monasteries in Bucharest. Another to this practice could be the practical need of a greater number of bishops in Walachia (in this country there were two bishops in Bucharest and Râmnic, the metropolitan in Bucharest and late in 18th century was founded a new bishopric in Curtea de Arges). We must also mention that in Walachia were consecrated till 1700 the metropolitans of Transylvania, fact requiring an increased number of bishops.

Sometimes the titular hierarchs were advanced to actual eparchies and even promoted metropolitans of Walachia. Very often there were persons from the very close cycle of phanariote princes or of the Ecumenical Patriarchs. Some Romanian historians thought that this practice of the Patriarchate to consecrate titular hierarchs was a part of program to impose Greek metropolitans in Walachia or, at least it was a way to increase the phanariote influence mainly in the economical sector.

In 18th century, a case which can be given as a representative one is that of Neophytos from the island of Crete - the prince Constantin Mavrocordat who is

[3] M. Tipău, *Neophitos I from Crete, Metropolitan of Hungrowalachia (1738-1753)* (in Greek) in "The Spiritual Relation of Hellenism with the Balkan Peoples (18th-19th century) 1st Interbalkanic Congress", Komotini, 1999, pp. 179-184.

consecrated in the year 1738 in Bucharest as the metropolitan of Myra recommended by the Patriarch who answered so that to the prince's request. A year later Neophytos became the Hungrowalachia's metropolitan.

For the 17th and the 18th century, the most important official source regarding to Hungrowalachia metropolitan see is "The holy register" of this, the register in which were recorded all the important documents issued or received in this eparchy. "The holy register" was initiated by the metropolitan Stephan in the year 1668, after the removal of the metropolitan see from Târgoviste to Bucharest.

Its first volume contains documents dated between 1668 and 1820. The documents from the register are draw up either in Greek language or Romanian language. In 18th century, in the register s debut had been added a serious of ecclesiastical tipikon texts like the disposition about the choosing bishops, that of the metropolitans removal including those titulars or another eparchy. These texts are representative in fact for the categories of still existing documents in the register. In the matter which we are interested in, we remark that the consecration of titulars hierarchs was not an accidental fact in Walachia metropolitan see, because it was considered necessary that in the debut of the official see documents register to be also include the Greek language tipikon of such ceremonies. The register in question was published in the year 1886 in the "Romanian Orthodox Church"[4] magazine by Ghenadie Enăceanu. Because of the importance of this document for the history of Greek - Romanian ecclesiastical relation, would impose the achievement of a new edition which follows the new principle of historical research.

It is very interesting to stress that although all these consecrations of titulars metropolitans regarding to the metropolitans and bishops under the ecumenical jurisdiction of the Patriarchate of Constantinopole and in the confession of faith they bound themselves to respect: "The privileges of the ecumenical and patriarchal see I confess to respect and all matters without any changes (1779 - The metropolitan of Sardes)[5] while in later documents the candidate wrote" the privileges of the holy metropolitan see of Hungrowalachia I confess to respect without any changes until my last breath" (The metropolitan Parthennios of Tralles - 1813)[6]. This fact can be connected with the practical need of the presence in the country of numerous hierarchs, which were in some way subordinated to the metropolitan of the country. In other cases like the election of the metropolitan of Laodiceia Akkackios in 1814

[4] G. Enăceanu, *Mitropolia Ungrovlahiei. Condica Sfântă* , Bucharest, 1886, pp.4-5.
[5] *Ibidem*, p. 169.
[6] *Ibidem*, p. 390.

the candidate promised to keep "the privileges of the patriarchal and ecumenical throne but also those of the most holy metropolitan see of the Hungrowalachia".[7]

In the 1801 the ecumenical Patriarch Calinikos wrote to the metropolitan of Hungrowalachia about the bishop of Sebaste which had to be subject to your holiness and co - working with you in any ecclesiastical needs and cases"[8]. This quotations makes very clear the fact that the titular hierarchs were considered in canonical obedience to the metropolitan of Walachia which created around him an actual "Synod" similar to the practical one. In 1814 at the election for the titular metropolitan of Laodiceia the official document was signed beside the bishop of Buzau by Dionysios of Sebaste, Dionysios of Pogoniana, Benedictos of Troas, Dionysios of Crateia, Laurentios of Chrysopolis, Parthenios of Tralles, Neophytos of Euchariopolis[9]. For comparison we mention that in the letter of the Patriarch Cyrillos by which he asked in 1812 the consecration of the metropolitan of Apameia had only seven signatures of the Synod members[10].

For longer or shorter periods in Walachia were living titular hierarchs of Sardes, Syde, Amaseia, Myra, Stauropolis, Laodiceia, Paphlagonia, Hierapolis, Troas, Nysse, Sebastopolis, Soteropolis, Thebais, Syrigos, Euchariopolis, Tralles, Eucharia, Crateia, Statonikia, Chrysopolis, Lychna, Heliopolis, Chariopolis (bishopric of Heiracleia), Sebaste (bishopric of Seleucia in Pamphylia).

It is probable that for these eparchies the Patriarchate did not consecrate continuously hierarchs, but one can still find in sources for some periods series of titular bishops or metropolitans. This is true for eparchies like Myra, Stauropolis, Sebaste, Hierapolis. As we mentioned, the ceremonial of consecration of the titular bishops is recorded in the debut of the "Sacred Register" of the eparchy of Hungrowalachia, and in the document of their election is mentioned that they were receiving the see from the Ecumenical Patriarch and his Synod, with the approval of the metropolitan and of the hospodar of the country. In many cases titular hierarchs of eparchies from Asia Minor were living in Walachia and often they were consecrated there.

The first mention about the consecration of a titular metropolitan in the "Sacred Register" dates from 1669, concerning Parthenios, archbishop of Soteriopolis[11].

In some cases the selection of a titular metropolitan was a degree in the rising to the Walachian eparchies, like the bishopric of Râmnic or even the

---

[7] *Ibidem*, p. 401.
[8] *Ibidem*, p. 316.
[9] *Ibidem*, pp. 399-401.
[10] *Ibidem*, p. 382.
[11] *Ibidem*, pp. 30-31.

metropolitan see in Bucharest. Thus, Neophytos, the confessor of Constantine Mavrocordat and his adviser, was elected in 1737 titular metropolitan of Myra and an year later, metropolitan of Hungrowalachia[12]. His successor to the Myra's metropolitan see (1748), Gregorios, succeeded him also to the metropolitan see of Walachia in 1753[13].

The title of metropolitan of Myra was the first hierarchical degree also for Philaretos (1776) who becomes bishop of Râmnic in 1780 (receiving a real eparchy even if it was only a bishopric) and in the 1792 as a result of the request of Ioan Șuțu to the Patriarch he became metropolitan of Hungrowalachia. Another case is that of Dionysios who became in 1801 bishop of Sebaste and in 1819 obtained the see of Bucharest[14]. Most of the consecrated in Hungrowalachia titular hierarchs had been living in this country often being hegumens of some monastery from the capital.

Among the documents included in the "Sacred register" of the metropolitan see, many of them are concerning consecrations of titular hierarchs made in Bucharest. This documents are structured in the following manner: a letter of the Ecumenical Patriarch recommending an ecclesiastical personality conferring the right to the metropolitan of Hungrowalachia to consecrate him for one of the long ago disappeared eparchies mainly from Asia Minor. The patriarchal letter was followed generally by a document of the prince approving the election of the hierarch, the main document of the election and the confession of faith of the elected person.

As we already mentioned the oldest document in connection with the election of a titular metropolitan is from 1669. The text refers to the hieromonk Parthenios elected metropolitan of Soteropolis, and the most recent election is that of Neophytos of Hierapolis in 1815[15].

The importance of the metropolitan see of Walachia for the Ecumenical Patriarchate was stressed in 1746 by the election in Bucharest of the metropolitan Matthaeus of Lybia as Patriarch of Alexandria[16].

For the practical side of the presence of titular hierarch is the case of the prince Ioan Mihail Sutu who in 1792 intercedes to the Patriarchate in favor of the bishop of Râmnic for being transferred in the metropolitan see of Hungrowalachia transfer which had to be celebrated by the metropolitan Gregorios of Stauropolis present that time in Bucharest[17].

---

[12] M. Tipău, *op.cit.*, p. 180.
[13] G. Enăceanu, *op. cit.*, pp. 165-166.
[14] *Ibidem*, pp. 431-439.
[15] *Ibidem*, pp. 402-408.
[16] *Ibidem*, pp. 137-142.
[17] *Ibidem*, pp. 251-267.

One of the arguments one can find in the patriarchal letters for titular metropolitans were the exceptional qualities of those persons as we can read for example in the letter for the election of the metropolitan of Sebastopolis (December the 17th 1800): "because from the old times there is the custom in the Church to promote as bishop those with experience and qualities and to consecrate them according to the canon law with the name only of sometimes shining eparchies from which today there is not even a trace left"[18]. Alike texts can be found in all the Patriarchal documents of this kind. It is always stressed that the consecration took place "with the name only" for sometime celebrate eparchies.

Another proof of the particular place of Walachia and of its church are the honorific titles conferred in different times to the metropolitan of Hungrowalachia. Already from the Byzantine period the new - founded eparchies received the right to have an equal place in the Episcopal catalogues with that of the historical sees. The first places belonged to famous metropolitan sees of Asia Minor, most of them with origins in the apostolic ages.

Only in the last Byzantine centuries changes started to occur in the episcopal catalogues (notitiae episcopatum) of the times of Leon VI the Wise. The decline of the Christian communities of Asia Minor in first reflected in the episcopal catalogues by the unification of several metropolitan sees and later by the complete disappearance of some eparchies. For example in the 14th century the sees of Sebasteia, Iconion and Euchaita (for these eparchies the Patriarchate was consecrating later titular metropolitans which were living in Walachia) were unified in 1327 with the see of Caesareea[19]. In the 14th and 15th century many of the famous metropolitan see of Anatolia leave their places to European ones. For example in 1371 the metropolitan of Larisa was mentioned as "having the place of the (metropolitan of) Side"[20].

When in the 14th century the political authority of Byzantium was only a glorious past, the Ecumenical Patriarchate obtained a particular importance and the "universality" of the Byzantine state became synonime with the universality of the "Great Church", the Patriarchate of Constantinopole, which had a successfully missionary work in this time, the Patriarchate recognized the Metropolitans of Moldavia and Walachia.

Because many of the celebrated eparchies of Asia Minor were lost for the Patriarchate, the new created metropolitan See of Ungrowalachia gave contents to

---

[18] *Ibidem*, p. 300.
[19] S. Vryonis, *op. cit.*, p. 249.
[20] *Ibidem*, p. 252

the power of the Byzantine Church and from this fact results the important place the new eparchy held.

Already for the beginnings, the Patriarchate conferred to the metropolitan of Walachia the title of "hypertimos". In the canonical series the new eparchy had the 70th place but from the beginnings was conferred to it equal place with the see of Melitene and later with that of Nicomedia. Later, the metropolitan of Ungrowalachia received the right to intitulate himself "having the place of (the metropolitan of) Ancyra". (Ancyra had the 4th place in the episcopal catalogues).

The case of the equal place of a metropolitan see with another was completely different from those of the titular hierarchs. Metropolitan sees like Ancyra still existed till 20th century while having the same place with the metropolitan of Ancyra meant only a honorary distinction for some hierarchs.

The see of the Caesars in Cappadocia was, in the Byzantine times, "protothronos" in the catalogues of hierarchy and it was always very famous in the Orthodox Church. It also continued to exist as a metropolitan see till the 20th century.

As a proof of the prestige of the metropolitans of Hungrowalachia, the Ecumenical Patriarch Sofronios conferred to them the title "having the place of (the metropolitan of) Caesareea in Cappadocia" the highest title which the "great Church" could give to one hierarch. In this decision maybe it was important the presence on the throne of Walachia of the Phanariote princes which organized at their court according to the traditions of Byzantium, regenerated on the shores of the Danube[21].

The patriarchal letter dating from 1776 by which the honorary title was accorded to the metropolitan of Hungrowalachia contained as motivation the fact that the old title (i.e. the equal position with the metropolitan of Ancyra) was no lower in the hierarchical scale and in consequence no longer in keeping with the Hungrowalachia status. It was also mentioned the request of the prince Alexander Ipsilanti to the Patriarch concerning the same issue. But before 1776 the same honorary title was conferred at least to one other metropolitan of Walachia - Neophitos from Crete, perhaps for personal merit[22].

The presence of the titular metropolitans is a proof for the place Walachia had being as country that, according to a patriarchal letter dated 1776 "offer no little glory to our poor nation (i.e. the Rhomeic) in these times and ages."[23].

---

[21] *Ibidem*, pp. 183-187.

[22] M. Tipău, *op. cit.* p. 182.

[23] G. Enăceanu, *op. cit.* p. 184.

DEUTSCHLAND UND DIE ANFÄNGE DER RUMÄNISCHEN BYZANTINISTIK

EMILIAN POPESCU

Wie bekannt, befasst sich die Byzantinistik mit dem Studium der Geschichte, Kultur und geistigen Schaffens des byzantinischen Staates, der im IV. Jh. n. Chr. (330) vom Kaiser Konstantin dem Grossen gegründet wurde und mehr als 1000 Jahre, bis Mitte des XV. Jh. (1453) als eine neue Form des römischen Reiches fortgedauert hat.

Obwohl die Anfänge dieses Wissenschaftszweiges bis in das frühere Mittelalter zurückzuführen sind, ist die Byzantinistik erst seit Ende des XIX. Jh. zum Unterrichtsfach an der Universität geworden, als der bedeutende Gelehrte Karl Krumbacher (1854-1909) zum Professor an der Münchener-Universität berufen wurde. Krumbacher gilt nicht nur als Gründer der modernen Byzantinistik, eines Instituts und einer Fachbibliothek, sowie der ersten Fachzeitschrift ("Byzantinische Zeitschrift") im Jahre 1892, sondern auch als Verfasser einer umfangreichen *Geschichte der byzantinischen Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches* (527-1453)[1]. Im Laufe seines relativ kurzen Lebens von nur 55 Jahren ist es ihm gelungen, Dinge von außergewöhnlicher Bedeutung zu schaffen, und ihm ist es zu verdanken, dass es heutzutage zahlreiche Lehrstühle für Byzantinistik an den wichtigsten Universitäten der Welt gibt, sowie eine große Anzahl von Wissenschaftlern, die sich mit diesem Bereich befassen und die bislang im Rahmen von 20 internationalen Kongressen zusammengekommen sind.

Durch seine geographische Lage gehörte Rumänien in der Herrschaftssphäre und der politischen, kulturellen und geistigen Einflusszone des byzantinischen Reiches. Unsere gesamte mittelalterliche Kultur, die Kunst, Architektur, die Organisierungsform der Kirche und des Staates waren schon immer und sind heute noch vom byzantinischen Einfluss geprägt.

In Rumänien befindet sich eine große Anzahl von byzantinischen Architekturdenkmälern und Dokumenten. Dadurch ist es zu erklären, dass sich die Rumänen schon in früher Zeit für die Byzantinistik interessiert und dass zahlreiche

---

[1] *Geschichte der byzantinischen Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527-1453)*, 1. Auflage, München 1891, 2. Auflage, München, 1897. Die zweite Auflage hat als Anhang die Beiträge von A. Erhard über die theologische Literatur und von H. Gelzer: *Abriss der byzantinischen Kaisergeschichte*.

Gelehrten sich dieser Wissenschaft gewidmet haben. Rumänien steht das Verdienst zu, in unserem Jahrhundert den ersten *internationalen Kongress für byzantinische Studien* 1924 organisiert zu haben, und 1971 den 14. Kongress[2]. Im Mittelalter wurden die Forschungen im Bereich der Byzantinistik insbesondere an den Akademien in Bukarest und Jassy[3] durchgeführt, in den meisten Fällen von griechischen Professoren, die aus Konstantinopel oder aus anderen Teilen der sich unter osmanischen Herrschaft befindlichen griechischen Welt stammten; als sich jedoch Rumänien, nach der Entstehung des Königreiches 1866 und dem Erringen der politischen Unabhängigkeit von der osmanischen Herrschaft 1877 nun hauptsächlich nach Westeuropa orientierte, richteten sich auch die Blicke der rumänischen Gelehrten nach dem Westen, und in erster Reihe nach Deutschland. Dies ist einerseits dadurch zu erklären, dass in Deutschland die byzantinistischen Studien durch das Wirken von Karl Krumbacher am fortgeschrittensten waren, und, andererseits, durch die Tatsache, dass der erste König Rumäniens, Karl I. (aus der Familie von Hohenzollern) sich für die Intensivierung der Beziehungen zu seiner Heimat in allen Bereichen einsetzte. Übrigens sind während der Herrschaft von Karl I. und seinem Nachfolger Ferdinand die wichtigsten Errungenschaften des modernen Rumäniens, einschließlich im Bereich der Byzantinistik, erreicht worden. In dieser Zeitspanne haben viele junge Rumänen in Deutschland studiert, die später zu den wichtigsten Vertretern der rumänischen Wissenschaft geworden sind. Man kann gutes Gewissens behaupten, dass Rumänien zu jener Zeit keinesfalls allzu viel hinter anderen europäischen Ländern zurückgeblieben war, die, nach deutschen Vorbild, der Byzantinistik eine besondere Aufmerksamkeit geschenkt haben. Schon 1909 entsteht an der Bukarester Universität ein Lehrstuhl für Byzantinistik, wo Dozent *Constantin Litzica* (1873-1921) berufen wurde, der einer der Schüler von Karl Krumbacher gewesen war. Vor Rumänien waren nur noch in Deutschland, Russland und Frankreich solche Lehrstühle gegründet worden; unser Land hatte aber in bestimmter Hinsicht einen gewissen Vorsprung gegenüber diesen Staaten, durch die Tatsache, dass, wie schon erwähnt, Rumänien den ersten *Kongress für byzantinischen Studien* veranstaltet hat.

---

[2] Siehe: *Compte-rendu du Premier Congrès international des études byzantines*, Bucarest, 1924, publié par C. Marinescu, Bucarest, 1925, S. 96; *Actes du XIVe Congrès international des études byzantines*, Bucarest, 6-12 sept. 1971, publiés par M. Berza et E. Stănescu, Bucarest, 1974, 1975, 1976, vol. I-III.

[3] Ariadna Camariano-Cioran, *Academiile domnești din București și Iași*, București, 1971; idem, *Écoles grecques dans les Principautés danubiens au temps des phanariotes*, Thessaloniki, 1974, S. 49-56 (Institut for Balkan Studies, Auszug aus dem Band Symposium. L'époque phanariote). Vasile Grecu, *Abriss der rumänischen Byzantinistik*, Südost-Forschungen, 7, 1942, S. 164-170; Alex. Elian, *Einführung* zum 3. Band der *Fontes Historiae Daco-Romanae*, București, 1975, S. VII-XXI; Anca Tanașoca, *Bizanțul în istoriografia românească veche*, Revista de istorie, 5, 1985, S. 433-447.

In seinen Vorträgen und Werken hat es Litzica versucht, die Erfahrung einzusetzen, die er unter Leitung seines großen Meisters in München, Karl Krumbacher, gesammelt hatte; er hat sich mit Fragen der byzantinischen Literatur und des Eiflusses des Byzanz auf die Rumänischen Fürstentümer befasst und Quellen veröffentlicht, die Bezugnahmen auf unser Land beinhalteten[4].

Es soll hier hervorgehoben werden, dass die *Veröffentlichung von byzantinischen Quellen* ein Charakteristikum der Werke und Studien der ersten rumänischen Byzantinologen ist; es war dies eine Auswirkung des Einflusses der deutschen Meister, die zu jener Zeit auch bemüht waren, so viele byzantinische Quellen wie nur möglich in wissenschaftlichen Sammelbücher herauszugeben. Dafür war eine gute Kenntnis der griechischen Sprache unentbehrlich und Karl Krumbacher hatte zu diesem Zweck ein Seminar für Mittel- und Neugriechische Philologie gegründet. Die jungen Rumänen konnten im allgemeinen ziemlich gut Griechisch, was durch den starken griechischen Einfluss, insbesondere zur Zeit der fanariotischen Herrschaften, zu erklären ist; auch war Griechisch die Hauptunterrichtssprache an den Hochschulen in Bukarest und Jassy. Aber diese Grundkenntnisse der griechischen Sprache mussten dann in Deutschland ergänzt werden, gleichzeitig mit dem Erlernen wissenschaftlicher Arbeitsmethoden. Wir können feststellen, dass die rumänischen Byzantinologen, die in Deutschland studiert hatten, zahlreiche Textsammlungen herausgegeben haben.

Unter den ersten rumänischen Schülern Krumbachers zählt man *George Murnu* (1868-1957), geboren in Veria, Makedonien. Aber schon aus dem Jahre 1889 erscheint er als Student der Philosophisch-Philologischen Fakultät der Universität in Bukarest und in Rumänien angesiedelt. Seine beachtlichen intellektuellen Gaben und wunderbares Kennen des Altgriechischen haben Titu Maiorescu (1840-1917) und Ioan Bogdan (1862-1918) dazu veranlasst, ihm ein Studienstipendium in München bei Krumbacher zu verleihen, damit er dort Geschichte, Philologie und byzantinische Kultur studieren kann und womöglich, die byzantinischen Quellen

---

[4] Constantin Litzica mit seiner Doktorarbeit, *Das Mayerische Satzschlussgesetz in der byzantinischen Prosa mit einem Anhang über Prokop von Caesarea*, München, 1898, 52 S.; idem, *Poezia religioasă bizantină*, (Die byzantinische religiöse Poesie), Bucureşti, 1899, 72 S.; idem, *Herondas*, Literarisches Studium mit einer rumänischen Übersetzung der Mimen von Al. I. Odobescu, Bucureşti, 1901; idem, *Catalogul manuscriselor greceşti din Biblioteca Academiei Române*, (Katalog der griechischen Handschriften aus der Bibliothek der Rumänischen Akademie der Wissenschaften), Bucureşti, 1909, 563 S., 830 Handschriften; idem, *Prokopie din Caesarea*: Contribuţiuni la topografia balcanică în Evul Mediu (Prokopios von Caesarea, Beiträge zur mittelalterlichen Balkantopographie), Sonderdruck aus dem Jahrbuch "Ioan Neculcea", 6. Heft, Jassy, 1926, 84 S.; Eugen Stănescu und Gh. Sbughea, *Bizantinologia la Universitatea din Bucureşti*, Analele Univ. Bucureşti, Seria Ştiinţe Sociale, Istorie, 14, 1965, S. 114.

über die Rumänen Südost-Europas zu untersuchen und zu veröffentlichen. Der Studienaufenthalt in München (1899-1901) bei Krumbacher war ihm äußerst nützlich.

Sein Arbeitsplan in Deutschland ist uns teilweise aus einem Brief vom 21. XI. 1899 bekannt, den der große Slawist Ioan Bogdan seinem ehemaligen Student geschrieben hat und ihm eigentlich ein wirkliches Programm entwirft: "Zwei-drei Studienjahre unter der Leitung Krumbachers genügend wären, damit du byzantinische Forschungen über uns unternehmen kannst. Ich glaube, dass du das richtige Thema allein findest; sonst weiß Krumbacher besser als ich, was du machen sollst. Sehr interessant wäre eine umfangreiche Studie über die griechischen Elemente in unserer Sprache zu verfassen, was du bei uns im Lande schon angefangen hast [.....]. Diese Studie wäre von Interesse auch für die griechischen Philologen. Sehr wichtig wäre ebenfalls eine Studie vorzugsweise über alle byzantinische Historikern, die Informationen über Rumänen liefern. Diese gäbe wahrscheinlich nicht so viele Resultate. Andere Studien wären über die byzantinische Gesetzgebung oder verschiedenen Codices, die die Rumänen direkt oder indirekterweise durch Vermittlung der Slawen erwähnen. Das ist eine juristische Arbeit. Auf dem Gebiet der Literaturgeschichte sehr interessant wäre ein Studium über die byzantinischen Apokryphen; da aber diese zu uns meistens durch Vermittlung der Bulgaren durchgedrungen haben, sollst du die altbulgarische Literatur kennen. Für die Kirchengeschichte eine sehr wichtige Studie wäre über die gegenseitigen Beziehungen unserer Kirche mit dem Patriarchat von Konstantinopel. Wenn du in dieser Richtung neue Quellen in Vergleich mit denen die Miklosisch-Müller veröffentlicht haben finden und benutzen kannst, dann bringst du einen wichtigen Beitrag. Sieh mal vorübergehend nur einige Vorschläge! Darüber hinaus fragst Krumbacher um Rat"[5].

Aus diesem umfangreichen Programm war es Murnu möglich, ziemlich Vieles und Wichtiges zu verwirklichen. In kurzer Zeit verfasste er seine Doktorarbeit, die er am 5. Juli 1901 *magna cum laude* bestanden hat. Die Hochschätzung der Doktorarbeit hatte zur Folge, derer Veröffentlichung im Jahre 1902 in München[6]. Für die Wissenschaft war das Interesse groß, da Murnu als vorzüglicher Kenner der aromunischen Sprache und der balkanischen Völker galt und seine Forschung stellt fest, dass die aus dem Neugriechischen verliehenen

[5] Nicolae Şerban Tanaşoca, *Scrisorile inedite ale lui Ioan Bogdan către George Murnu*, im Band Sud-estul european. Buletin IV. Mentalitate şi politică [Academia Română, Institutul de studii sud-est europene] 1995, S. 43.

[6] George Murnu, *Rumänische Lehnwörter im Neugriechischen mit historischen Vorbemerkungen*, München, 1902 (wiedergedruckt mit kritischen Anmerkungen und einem Nachtrag zu den Rumänischen Lehnwörter im Neugriechschen von H. Mihăescu, Bucureşti, 1977).

rumänischen (aromunischen) Wörter fünf mal zahlreicher sind als es bisher bekannt wurde (z.B. im Vergleich mit dem was man infolge der Arbeit des Gustav Mayer wusste). Der eigentliche Wortschatz ist von einer historischen Einführung vorausgegangen, in der dieser Prozess erklärt wird und gleichfalls Aspekte der Geschichte der rumänischen Bevölkerung, besonders aus der Großwalachei erläutert werden.

Die Beurteilung von Krumbacher für die Leistungen seines Schülers kennen wir aus verschiedenen Gelegenheiten. In zwei Briefen, die Murnu aus München am 16.02.1902 und 16.03.1902 an seine Frau schickt, erfahren wir, dass Krumbacher bei ihm nicht nur vorzügliches Kennen der deutschen Sprache, sondern auch sein glänzendes Doktorexamen schätzte. Im selben Jahr meldete Krumbacher in der Byzantinischen Zeitschrift, 21/V, 1902, 604 III. Abt., Bibliographische Notizen, die Erscheinung der Doktorarbeit und hob seine historische und philologische Bedeutung hervor[7]. Während seines Aufenthaltes in Deutschland forschte Murnu die byzantinischen Quellen bezüglich der Balkanwlachen und die Frucht dieser Bemühung hat sich in wichtigen Studien konkretisiert wie folgt: *Wann und wo erschienen die Rumänen zum ersten Mal?*[8], *Kekaumenos und die Rumänen im XI. Jh.*[9], *Die* Großwalachei *in der Zeit 1205-1903*[10] oder *Übersetzungen aus Nechitas Choniates*, Studien, die in den Annalen der Rumänischen Akademie der Wissenschaften publiziert wurden[11].

Nach seiner Rückkehr im Lande versammelte Murnu diese Studien im Bd. *Vlahia Mare* (Die Großwalachei), Bukarest, 1913. Darin findet man auch die Angabe: "an der Münchener Universität, wo mir reiche Quellen für diese Zusammenstellung zur Verfügung gestellt wurden"[12].

Immer noch in Deutschland widmete sich Murnu der Übersetzung ins Rumänische der Ilias von Homer, woher er in der Zeit 1900-1905 die ersten 13 Hymnen des berühmten Epos publizierte[13]. Wenn man Odysseia hinzufügt, können wir Murnu als den größten Übersetzer dieser Meisterwerke der Weltliteratur in eine Nationalsprache betrachten.

Obwohl nach seiner Rückkehr im Lande Murnu sich der griechischen Literatur und griechisch-römischen Archäologie widmete, war ihm trotzdem die

---

[7] Iulia şi Ecaterina Murnu, *George Murnu, poetul homerid*, Bucureşti, 1979, S. 71.

[8] Veröffentlicht in Convorbiri literare (CL), 39, 1905, 2. S. 97-102.

[9] CL, 39, 1905, 7-8. S. 577-650.

[10] CL, 40, 1906, S.1110-1116 und 41, 1907, S. 810-824.

[11] Nicolae Şerban Tanaşoca, *op. cit.*, S. 44-45.

[12] Cf. Iulia und Ecaterina Murnu, *op. cit.*, S. 74.

[13] Über die Übersetzungsarbeit der Ilias, s. die Auskünfte aus dem Briefwechsel des Ioan Bogdan, bei Nicolae Şerban Tanaşoca, *op. cit.*, S. 46-47.

Erfahrung, die er während der Studienzeit in München bei Krumbacher gewann hat, für seine wissenschaftliche Ausbildung wesentlich. Die Hochschätzung seitens Krumbachers aufgrund dessen Doktorarbeit und der ganzen Tätigkeit im Seminar der Münchener Universität, hat den großen deutschen Gelehrten dazu entschieden, seinem Schüler Murnu den Vorschlag zu machen, dass er als Mitarbeiter seines Seminars verbleibt. In einem Brief an seine Frau vom 22.02.1902 schrieb Murnu: "ich hätte hier noch 4-5 Monate zu arbeiten und bereit wäre alle Herzverbindungen zu unterbrechen, vorausgesetzt dass ich daraus ein Profit haben kann". In einem anderen Brief an seine Frau vom 16.03.1902 schrieb er wiederum: "Krumbacher erwies mir eine große Feinfühligkeit. Einzelheiten werde ich dir bei meiner Rückkehr geben; vorläufig sage ich dir nur soviel... es ist möglich, dass er nach Rumänien kommt, um er sich für mich bei den Behörden einzusetzen"[14].

Aber man kann nicht von den wissenschaftlichen Anfängen der rumänischen Byzantinistik sprechen, die ihrer Einführung als Unterrichtsfach an der rumänischen Universitäten vorangegangen sind, und es bewirkt haben, dass dies überhaupt möglich wurde, ohne die Tätigkeit *Nicolae Iorgas* (1871-1940) zu erwähnen, der mit gutem Recht als der größte rumänische Historiker gilt und das umfassendste Werk in diesem Bereich hinterlassen hat. Der Umfang seines Werkes im Bereich der Geschichtsschreibung ist überwältigend, wie übrigens auch die Rolle, die er im kulturellen, wissenschaftlichen und politischen Leben Rumäniens - er hat eine Zeit lang sogar das Amt des Premierministers bekleidet - gespielt hat.

Iorga war ursprünglich Professor für Weltgeschichte, hat aber dem europäischen Südosten und der Byzantinistik eine besondere Aufmerksamkeit geschenkt. Er war sich der zentralen Rolle bewusst, die Byzanz in der Geschichte Südosteuropas, Rumäniens, und des gesamten europäischen Kontinents gespielt hat. "Byzanz hat nicht nur eine der größten Zivilisationen geschaffen, sondern stellte auch ein Faktor der Einheitlichkeit dar" (Ét. byz. I 239). Der Beitrag Iorgas zu der Byzantinistik besteht sowohl aus der Herausgabe von Dokumenten, als auch aus Studien und Synthesen.

Iorga ist nicht direkt ein Schüler von Krumbacher gewesen, und es ist ungewiss, ob sie je einander getroffen haben. Sicher ist allerdings, dass die zwei Gelehrten das Werk des jeweils anderen kannten und sich gegenseitig hoch schätzten. 1909 schrieb Krumbacher in der angesehenen "Byzantinischen Zeitschrift" über Iorga: "dass seine Arbeitskraft und Kenntnisse Bewunderung verdienen"[15]. Seinerseits schrieb Iorga anlässlich des frühzeitigen Todes von

[14] Die beiden Zitate aus den Briefen bei Iulia und Ec. Murnu, *op. cit.*, S. 72-74.

[15] Byzantinische Zeitschrift (BZ), 10, 1910, S. 350.

Krumbacher: "Der bedeutende Byzantinologe, Gründer der modernen Byzantinistik, Autor der erstaunenswürdigen byzantinischen Enzyklopädie betitelt *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Leiter der "Byzantinischen Zeitschrift", in der sich das Ergebnis des Eifers von Byzantinologen aller Welt und Völker wiederfindet, ist in München - wo er als Professor an der Universität wirkte, in Alter von nur 54 Jahre (eigentlich 56 Jahre) gestorben "nach einer längeren Krankheit, aber unerwartet schnell, wie die Meldung lautet".

"Krumbachers Tod bereitet den Rumänen großes Leid. Wir gehörten zu dem umfangreichen Kreis der lichtvollen Anliegen des Verstorbenen. Er hat gegenüber unserer Wissenschaft und derer Vertreter Wohlwollen gezeigt, das aus den Herzen derjenigen, die sich dieser Ehre erfreut haben, nie verschwinden wird. Eine ziemlich große Anzahl rumänischer Studenten hat der Reihe nach seine Vorlesungen und Seminare besucht, in denen der Name unseres Landes und Volkes mehr als nur einmal erwähnt wurde.

Er fiel überwältigt von der übermenschlichen Arbeit, heldenhaft wie ein Mensch, der sich selbst nie geschont hat um seine ideele Pflicht, der er sein ganzes Leben gewidmet hatte, zu erfüllen. Der Ausdruck unseres Leides soll nun vor diesem Grab erklingen, wo die Kerze des reinsten Ruhmes ewig brennen wird." (10 Dez. 1909)[16].

Obwohl Iorga, wie gesagt, nicht unmittelbar einer von Krumbachers Schüler gewesen war, ist jedoch seine Ausbildung von dem deutschen wissenschaftlichen Einfluss geprägt worden. In diesem Konnex soll erwähnt werden, dass er im Jahre 1893 in Leipzig bei dem angesehenen Spezialisten für mittelalterliche Geschichte Karl Lamprecht (1856-1915) promovierte, der seinerseits der Verfasser wichtiger Nachschlagewerke war, wie, z.B., *Das wirtschaftliche Leben Deutschlands im Mittelalter*, in vier Bänden (1885-1886) und *Die Geschichte Deutschlands* in 19 Bänden (1895-1908). Iorga hat engen Kontakt zu Lamprecht gepflegt, einen Briefwechsel mit ihm geführt und über ihn berichtet[17].

Ein anderer rumänischer Byzantinologe aus der früheren Entwicklungsphase dieser Wissenschaft, der in großer Masse von dem deutschen Einfluss geprägt wurde, war *Demostene Russo* (1869-1938), ein in Rumänien lebender Grieche, der 1915 zum ersten Professor an dem Lehrstuhl für *Geschichte der*

---

[16] N. Iorga, *Oameni cari au fost*, Bd. I, BPT, Bucureşti, 1967, S. 232, 233; Iorga kalifiziert (S. 403) Krumbacher: "eine erstaunliche Enzyklopädie".

[17] Über Iorga in Deutschland, s. Eugen Stănescu, *Contribuţii la biografia istorică a lui N. Iorga. Începuturile activităţii ştiinţifice, 1890-1894.* (aufgrund der Archiv der Universität in Leipzig und der unveröffentlichten Korrespondenz), in Studii, 18, 1965, 6, S. 1275-1312; Dan Berindei, *Istorici români şi lumea germană* (de la mijlocul secolului al XIX-lea până la începutul sec. XX) Revista istorică, 38, 1985, fasc. 5, S. 462-466.

byzantinischen Zivilisation der Bukarester-Universität berufen wurde. Er wirkte auch als Direktor des *Seminars für byzantinische Philologie* im Rahmen der Universität, wobei er dem Unterricht der mittelgriechischen Sprache und Literatur eine besondere Aufmerksamkeit schenkte, hinsichtlich der Herausgabe von Chroniken und Inschriften und der Erarbeitung eines griechisch-rumänischen Wörterbuches[18].

Demostene Russo hat in Berlin und Leipzig studiert; in Leipzig hat er auch promoviert[19]. Er wurde in entscheidender Weise von den wissenschaftlichen Methoden der deutschen Forscher im Bereich der Textkritik und der Technik zur Herausgabe dieser Texte beeinflusst. Er hat sogar ein Buch zu diesem Thema veröffentlicht[20], dessen Titel durch ein Motto ergänzt wurde, das Russo von Ernst Bernheim (*Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilologie*, 6, Leipzig, 1908) übernommen hatte und das eigentlich als sein eigener Leitspruch gelten kann: "Geist ohne Methode schädigt die Wissenschaft nicht minder als Methode ohne Geist."

Deutschland war für Demostene Russo: *Docta Germania.*

Aber die rumänische Hauptstadt Bukarest war keinesfalls der einzige Ort wo die Byzantinologen gewirkt, bei derer wissenschaftlichen Ausbildung Deutschland in entscheidender Weise beigetragen hat. Cernauti (Cernowitz), die Hauptstadt Bukowinas, kann sich auch mit einem angesehenen Byzantinologen rühmen: *Vasile Grecu* (1885-1972). Er hat in Wien und Berlin studiert und sprach fließend Deutsch. Er besaß hervorragende Kenntnisse im Bereich der mittelgriechischen Sprache und der Paläographie byzantinischer Manuskripte und hat seine Forschungen auf die Werke der byzantinischen Historiker und Chronisten und derer Einfluss auf die mittelalterliche rumänische Literatur konzentriert. Dabei hat er wichtige Beiträge im Bereich der byzantinischen Geschichtsschreibung und der rumänischen mittelalterlichen Literatur geleistet. Für Vasile Grecu galt als Gründer

---

[18] Eine gute Darstellung der wissenschaftlichen Tätigkeit des Demostene Russos gehört dem V. Grecu, *Abriss der rumänischen Byzantinistik*, Sud-Ost Forschungen, 7, 1942, geleitet und herausgegeben von Fritz Valjavec, S. 176-179; s. Auch Eugen Stănescu und Gh. Sbughea, *op. cit.*, S. 115.

[19] Die ins Griechische verfasste Doktorarbeit betitelt sich: Τρεις Γαζαιοι συμβολαι εις την ιστοριαν της φιλοοφιας των Γαζαιων (Drei Gazäer: Beiträge zur Geschichte der Philosophie der Gazäer), Konstantinopel, 1893, 72 S.

[20] D. Russo, *Critica textelor şi tehnica ediţiilor*, Sonderdruck aus BCMI, 1912, 1, Bucureşti, 1912, 107 S.; Siehe auch andere Arbeiten desselben Verfassers nach derselben wissenschaftlichen Kritikmethode: *Studii şi critice.* O carte asupra Învăţaturilor lui Pseudo-Neagoe. Răspuns unui critic. Cărţi de bună cuviinţă. Un catalog de manuscrise greceşti, Bucureşti, 1910, 123 S.; *Studii bizantino-române; Elenismul în România, epoca bizantină şi fanariotă*, Bucureşti, 1912; *Studii istorice greco-române*, I, II, Bucureşti, 1939 (postum).

der modernen Byzantinistik kein anderer als der "unvergessliche K. Krumbacher"[21] (Abriss der rumänischen Byzantinistik, Nr. 171).

Der deutsche Byzantinologe, der die engsten und standhaften Beziehungen zu Rumänien gepflegt hat, und von allen rumänischen Forschern besonders geschätzt wurde, war jedoch *August Heisenberg* (1869-1930), der Vater des ersten Vorsitzenden der "Alexander von Humboldt-Stiftung", nach derer Umorganisierung 1953.

August Heisenberg gehörte auch zu den bedeutenden Gelehrten und war überall in der Welt geschätzt und geliebt, weil er ein offener, freundlicher, fröhlicher und mitfühlender Mensch war, so dass er von seinen zahlreichen Freunden geschätzt und von seinen Schülern hoch bewundert wurde. 1910 wurde er zum Nachfolger von Karl Krumbacher, sowohl an dem Lehrstuhl der Münchener-Universität, als auch an der Leitung der "Byzantinischen Zeitschrift" berufen. Zu seinen Schülern und Mitarbeitern an der Zeitschrift gehörten auch Rumänen. Da er ein ausgezeichneter Philologe, Byzantinologe und Theologe war, galt Heisenberg als die leitende Figur unter den Byzantinologen der Welt in seiner Epoche. Leider ist er frühzeitig gestorben, noch bevor er 61 Jahre alt wurde; anscheinlich war die Ursache seines Todes der Typhus, mit dem er sich anlässlich einer Auslandsreise im Herbst des Jahres 1930 angesteckt hatte[22]. Zu den

---

[21] "Als sich die Byzantinistik um den Anfang des jetzigen Jh-s infolge der begeisterten und beharrenden Tätigkeit des unsterblichen Karl Krumbachers die Stellung einer selbständigen philologisch-historischen Disziplin erworben hatte, da begann man auch in Rumänien diesen neuen Wissenszweig immer mehr zu pflegen"... in Vasile Grecu, *Abriss*... S. 170-172. Aus den wichtigen Arbeiten des Vasile Grecus zitiere ich: *Influenta bizantină în literatura română*, Cernăuți, 1933: *Ursprung der altrumänischen Chroniken* in Deuxième Congrès international des études byzantines, Belgrad, 1927; *Omiliile Patriarhului Ioan XIV Calecas*, 1334-1341, Bucure[ti, 1939; Constantin VII Porfirogenetul, *Carte de învățătură către fiul său Romanos*, București, 1971; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (1341-1462), Kritische Auflage und Übersetzung, București, 1958; Laonic Chalcocondyl, *Expuneri istorice*, rumänische Übersetzung, Bucure[ti, 1958; Critobul aus Iambros, *Din Domnia lui Mahomed al II-lea* anii 1451-1467, kritische Auflage und Übersetzung, București, 1963; Georgios Sphrantzes, *Memorii 1401-1477*, kritische Auflage und Übersetzung, București, 1966; Die Biographie und Bibliographie der Arbeiten des Vasile Grecu findet man bei P. S. Năsturel, *Le 80e anniversaire du professeur Vasile Grecu*, RESEE, 3, 1965, 3-4, p. 377-384. Unedierte Angaben über die Biographie und Jugendstudien des Vasile Grecu gibt man in seinem Tagebuch, das in der Bibliothek der rumänischen Akademie der Wissenschaften aufbewahrt wird. Cf. Constantin Șerban in der Zeitschrift "Codrul Cosminului", Neue Serie, nr. 2 (12) 1996, S. 433-439.

[22] Über August Heisenberg, s. Franz Dölger, *August Heisenberg*. Geboren 13. November 1869, gestorben 22. November 1930, Jahreshefte 241 B (1933), S. 25-55, V. Grecu, *August Heisenberg, 13 noiembrie 1869-22 noiembrie 1930*, Sonderdruck aus Codrul Cosminului, 7, 1931-1932, Buletinul Institutului de istorie și limbă de la Universitatea din Cernăuți, S. 551-565; N. Iorga und N. Bănescu in Revue historique du sud-est européen, 7, 1930, 10-12, S. 251-253; N. Bănescu, *Auguste Heisenberg*, in derselben Zeitschrift 8, 1931, 4-6 (Sonderdruck), Vălenii de Munte, 1931, 18 S.; N. Iorga, *Oameni care au fost*, Bd. II in BPT, București, 1967, S. 257-258; BZ, 30, 1929/30, Festschriftband.

rumänischen Schülern von Heisenberg zählen zwei hervorragende Persönlichkeiten: der Byzantinologe *Nicolae Bănescu*, der an den Universitäten in Cluj-Napoca (Klausenburg) und in Bukarest gewirkt hat, und der Theologe *Dumitru Staniloae*, der heutzutage als die wichtigste Persönlichkeit des gegenwärtigen orthodoxen Christentums angesehen wird.

Nicolae Bănescu[23] hat 1910-1912 in München studiert und dort mit *magna cum laude* promoviert; nach seiner Rückkehr in die Heimat wirkte er als Professor an der Universitäten in Cluj (1918-1938) und Bukarest (1938-1947); er war Rektor der Universität in Cluj, Direktor des Instituts für Südosteuropäische Studien sowie einiger Fachzeitschriften, und später Vizepräsident der Rumänischen Akademie der Wissenschaften. Von 1913 bis 1964 wirkte Bănescu als Redakteur (Korrespondent) für Rumänien der "Byzantinischen Zeitschrift". Diese zahlreiche Ämter haben es ihm erlaubt, sehr enge Beziehungen zu A. Heisenberg zu pflegen; die zwei Gelehrten führten einen regen Briefwechsel und Heisenberg hat sogar Bănescu in Cluj besucht. Bănescu bewunderte Heisenberg wegen seiner "umfassenden und gediegener Gelehrsamkeit, seinem überlegenen Taktgefühl, seinem edlen und feinfühligen Charakter, wegen seiner Geduld und Begeisterung, die eine offene Stimmung geschafft haben" - im Seminar in München, wo eine große Anzahl von Gelehrten aus vielen Ländern ausgebildet wurden[24]. "Im Mittel- und Neugriechischem Seminar hat er, im großzügigen Geiste, zahlreiche Forscher aus allen Ländern methodisch eingewiesen und ausgebildet, was keineswegs eine bedeutungslose Leistung ist. Das Bild des so geliebten Meisters wird in dem Gedächtnis derjenigen, die die Ehre hatten, seine Schüler zu sein, nie erlöschen. A. Heisenberg kann gewiss als bedeutender und würdiger Nachfolger seines illustren Vorgängers betrachtet werden, dessen Werk er fortgesetzt hat." Die regelmäßigen Treffen mit seinem Meister, jeden Mittwoch in dem Seminar der Münchener-Universität in der Amalienstraße sind für Bănescu unvergesslich geblieben. Dabei lernten die jungen Studenten, kritische Präsentationen der neuen Bücher zu erarbeiten und die paläographischen Manuskripte zu entziffern und zu deuten[25].

Der Briefwechsel zwischen A. Heisenberg und N. Bănescu ist äußerst interessant und wartet darauf, veröffentlicht zu werden. In einem Brief an B\nescu aus dem Monat Mai 1913 bezog sich Heisenberg auf die Beiträge, die der rumänische Forscher für die "Byzantinische Zeitschrift" verfasste: "Ich bin für jeden

---

[23] *Le 90e anniversaire du Professeur Nicolas Bănescu* [Brève présentation et bibliographie de ses travaux, par Petre S. Năsturel, *Hommage* par prof. Constantin Daicoviciu, Bucarest, 1969, S. 5-20 + 1 f. portrait], RESEE, 7, 1969, Nr. 1, (Tirage à part); Eug. Stănescu şi Gh. Sbughea, *op. cit.*, S. 119-120.

[24] N. Bănescu în RHSEE, 8, 1931, 4-6, S. 18 (Auszug)

[25] Idem, în RHSEE, 7, 1930, 1-3, S. 252.

Beitrag sehr dankbar, da ich naturgemäß den größten Mut darauf lege, über alle Fortschritte der Byzantinistik in Rumänien so vollständig wie möglich zu berichten. Auch über die Vertretung unseres Fachs an den rumänischen Universitäten. Wenn Sie auch darüber einige Zeilen schreiben wollten, würde ich mich sehr freuen". Brief aus Mai 1923[26].

In der Zeitspanne nach dem ersten Weltkrieg, einer Epoche, in der das deutsche Volk voller Verzweiflung und Fassungslosigkeit war, ist es Heisenberg gelungen, sein geistiges Gleichgewicht zu bewahren; er hat seine Beziehungen zu den Gelehrten im Ausland aufrecht erhalten, insbesondere mittels der "Byzantinischen Zeitschrift", von der er noch einige Hefte herausgegeben hat. In einer seiner Briefe (September 1921) schrieb A. Heisenberg an Bănescu: "Wir arbeiten so lange wir noch können[27]; und er setzte wieder in September fort "alles andere wird die Zeit wieder in Ordnung bringen und Gerechtigkeit der Menschheit wird auch wieder einmal erwachen"[28]. Als 1924 ein neues Heft der "Byzantinischen Zeitschrift" erschienen war, äußerte er sich wie folgt: "Es ist für mich auch nicht im Geringsten zweifelhaft, dass nun durch treues und ernstes Zusammenarbeiten aller Byzantinisten in allen Ländern des Arbeitsgebiet ernstlich gefördert werden kann, das uns allen am Herzen liegt"[29].

Heisenberg erwähnte in der "Byzantinischen Zeitschrift" die wissenschaftliche Arbeit in unserem Land und die rumänischen Beiträge mit Wohlwollen und anerkennenden Anregungen. So, z.B., gab Heisenberg 1914 (BZ 13, S. 361) die Gründung, am 24. Januar 1914, "eines rumänischen Instituts für süd-osteuropäische Studien" bekannt. Er zitierte einige Fragmente aus dem Programm dieses Instituts und schrieb dann weiter: "Nach dem Programm dürfen wir auch für die byzantinischen Studien reichen Gewinn von der Tätigkeit des neuen Instituts erhoffen, um so mehr, als an der Spitze so gewährte Gelehrte wie N. Iorga, S. Murgoci und V. Pârvan stehen..Die Leitung des Instituts gibt monatlich ein Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale heraus, die bisher vorliegenden Hefte zeigen in französischen, deutschen und rumänischen Beiträgen eine sehr wertvolle Berücksichtigung der Wissenschaft von Byzanz. So wünschen auch wir dem jungen Institut das kräftigste Gedeihen"[30]. Ein anderes Mal ("Byzantinische Zeitschrift" 25, 1925, S. 471-472) brachte er, anlässlich der Herausgabe der Monographie "Fürstenhof Arges" (Curtea Domească de la Argeş), erneut seine

[26] Idem, în RHSEE, 8, 1931, 4-6, S. 18.
[27] Idem, *Ibidem*, S. 14.
[28] Idem, *Ibidem*, S. 17.
[29] Idem, *Ibidem*, S. 17.
[30] BZ, 23, 1914, S. 361.

Hochschätzung für die rumänischen Werke zum Ausdruck: "Die rumänischen Gelehrten haben durch diese Monographie eine ausgezeichnete Grundlage für die Erfassung der Kunstdenkmäler in ihrer Heimat gelegt... Sie haben aber zugleich auch der Byzantinistik einen höchst wertvollen Dienst geleistet, für den man nur danken kann"[31].

Wie schon erwähnt, hat A. Heisenberg Kontakte auch zu den anderen rumänischen Byzantinologen gepflegt, darunter N. Iorga und V. Grecu, die an dieser Stelle schon erwähnt wurden. Nicolae Iorga hat übrigens nach Heisenbergs Tod von den Erben dessen Bibliothek abgekauft, so dass ein großer Teil der Bücher, die einst dem deutschen Gelehrten gehört hatte, sich in Bukarest befinden (beim Institut für Geschichte "Nicolae Iorga")[32].

Die frühzeitige Tod von Heisenberg hat die rumänischen Byzantinologen zutiefst betroffen und viele haben damals ihr Bedauern schriftlich zum Ausdruck gebracht. Iorga betrachtete Heisenberg als "un des maîtres les plus estimés, érudit, bon et affable, dont le souvenir pour ceux qui l'ont connu leur restera toujours vivant." Eines seiner wichtigsten Verdienste war, "celui de réunir, même après la guerre, les chercheurs de tous les pays dans sa 'Byzantinische Zeitschrift', bientôt un organ central de ces études"[33].

Vasile Grecu hat über A. Heisenberg schöne Worte ausgedrückt, sowohl in bezug auf seine Fähigkeiten bei der Führung des übernommenen Lehrstuhls von Krumbacher und bei der Leitung der Byzantinischen Zeitschrift, als auch über seine wissenschaftliche Tätigkeit, im allgemeinen: "Der Nachfolger Karls Krumbacher, Stifter der modernen Byzantinistik und der erste unter den deutschen Byzantinisten, August Heisenberg, starb frühzeitig im Alter von 61 Jahren, als die Gelehrten aller Welt von ihm noch viele und wichtige Arbeiten auf seinem Fachgebiet erwarteten"[34].

Bezüglich seiner Tätigkeit bei der Byzantinischen Zeitschrift schrieb Vasile Grecu: "Sein Kennen, seine Erfahrung und Arbeit stellte er uneigennützig denen zur

---

[31] BZ, 25, 1925, S. 471-472.

[32] Wir geben den Text des Briefes von 30. September 1931 wieder, den Nicolae Iorga in seinem damaligen Amt als Minister Präsident, Unterrichts und Kulturminister an die Frau Heisenberg geschrieben hat: "Gnädige Frau, im Besitz des Fachbibliothekskatalog Ihres Verstorbenen Gemahls Prof. August Heisenberg und Ihre Absicht bezüglich der Bibliothek kennend, erlauben wir uns, gnädige Frau, Sie anzufragen, ob Sie nicht geneigt wären, die ganze Bibliothek uns zu übergeben gegen eine monatliche Bezahlung bis zur Erledigung des ganzen Preises. Hochachtungsvoll, Minister Präsident, Unterrichts und Kulturminister, N. Iorga. An die Frau Geheimrat Heisenberg, Hohenzollernstraße 110/III, München 13. Die Bibliothek wurde am 24. Nov. 1931 für das Institut Sudost-Europas gekauft. Heute sie gehört dem Institut für Geschichte "Nicolae Iorga" , wo sie wahrscheinlich selbst von Iorga verlegt wurde und dasselbe Gebäude war damals persönlicher Besitz des großen Gelehrten.

[33] N. Iorga, in RHSEE, 7, 1930, 1-3, S. 251.

[34] V. Grecu, in Codrul Cosminului, 7, 1931-1932, Cernăuți, 1932, S. 551.

Verfügung, die Byzantinistik treiben (s. BZ 22, 1913, S. 541). Heisenberg erwähnt mit Sympatie und dankbaren Ermutungen die rumänische wissenschaftliche Bewegung und direkten oder indirekten Beiträge von Rumänien zum Vorschritt der Byzantinistik (s. BZ 23, 1914/1919, S. 361; 25, 1925, S. 471-472 und passim). In der BZ oder in seinen Besprechungen genügt er sich nicht nur rumänische Beiträge zu erwähnen oder davon zu berichten, sondern auch intelligente Beobachtungen oder originelle Feststellungen zu machen. Hier und da drückt er seine Meinung über die wichtigsten Probleme der Byzantinistik aus, wie z.B. über den Ursprung der christlichen Kunst, den einige Forscher nur im Orient finden wollen, während Byzanz beiseite gelassen wird. Heisenberg betont, dass von Justinian aus Byzanz die Führung der künstlerischen Bewegung übernimmt (BZ 22, 1913, S. 618) und verteidigt die Originalität der byzantinischen Kultur, ohne dass er den orientalischen Einfluss verleugnet. Denn diese Kultur von Anfang an durch Vermittlung des Hellenismus im römischen Keiserreiche und danach indirekterweise im Mittelalter überlebte" (BZ 25, 1925, S. 454)[35].

Für den großen Theologen *Dumitru Stăniloae* (1903-1992) galt August Heisenberg auch als Wegweiser im Schuljahr 1928-1929. Obwohl die verbrachte Zeit in München von D. Stăniloae verhältnismäßig kurz war, bedeutete doch die Begegnung mit Heisenberg ein entschiedenes Ereignis seines Lebens. Heisenberg befand sich damals auf dem Höhepunkt seines Prestiges, das er infolge eifrigen wissenschaftlichen Tätigkeit und der charismatischen Leistung seiner Schüler erlangt hatte. Er maß große Bedeutung der Forschung und Edierung der byzantinischen Quellen, den Methoden bei, nach denen, die Texte kritisch untersucht und danach veröffentlicht werden müssen. Dank seiner philologischen und theologischen Ausbildung konnte er die Werke der byzantinischen Theologen leicht verstehen und verwerten. Der junge D. Stăniloae hat in München das günstigste Milieu und in Heisenberg seinen Anreger dazu gefunden, Texte der orthodoxen Theologie von höchsten spirituellen Inhalt herauszugeben und zu übersetzen. Von München aus fuhr Stăniloae mit seinem Photoapparat auf dem Rücken nach Berlin, Paris und Belgrad, mit dem Ziel Aufnahmen nach den Handschriften des Heiligen Gregorius Palamas, für den er seit langer Zeit große Interesse zeigte, dort zu verschaffen[36].

---

[35] Idem, *Ibidem*, , S. 562-563.

[36] Über die wissenschaftlichen Publikationen des Prof. Dumitru Stăniloae siehe die Liste im Büchlein von Gheorghe F. Anghelescu: *Pr. Dumitru Stăniloae – promotor şi exeget al gândirii patristice*. Introducere şi bibliografie, Ed. Trinitas, Iaşi, 1998, 208 p., aber sehr ungenügend für das großartige Werk und Persönlichkeit des berühmten Theologen.

Die in diesem Aufsatz vorgeführten Angaben bieten hoffentlich ein Bild von dem, was Deutschland für die Anfänge der rumänischen Byzantinistik bedeutet hat, sowie empfehlenswertes Beispiel für die gegenwärtige Zusammenarbeit.

L'ÉTUDE D'UN LOT DE FAUNE PROVENU D'UN SONDAGE ARCHÉOLOGIQUE EXÉCUTÉ EN DEHORS DE LA MURAILLE D'ENCEINTE DE LA CITÉ DE *TROPAEUM* (ADAMCLISI)

SERGIU HAIMOVICI

I

En l'an 1992, l'archéologue C. Chiriac a executé des fouilles en dehors de la muraille d'enceinte de la cité de *Tropaeum*, pour connaître exactement l'amplacement d'une basilique qui a commencé à fonctionner an début du VIème siècle[1]. On a aussi trouvé, parmi d'autres vestiges, une petite quantité de restes osseux que l'archéologue a datés entre *post* le IIème siècle et *ante* le commencement du VIème siècle, donc dans la période proto byzantine.

L'actuelle commune d'Adamclisi est située presque au milieu du Plateau Sud-dobroudgéen (en ligne droite à 20 km de la rive droite du Danube); ce plateau est plus haut vers la frontière avec la Bulgarie, mais il baisse lentement vers le nord, du côté de la vallée de Carasu, mais aussi, vers le Danube. Sous les sols, composés aujourd'hui généralement de divers types de tchernosioms, on trove un tapis de loess, un peu sablonneux, d'origine quaternaire qui superpose des sédiments miocènes (le sarmatien) qui s'étale sur des calcaires crétaciques. Les eaux courantes ont formé ainsi des vallées profondes en de canyons qui ont percé jusqu'aux couches de l'ère secondaire en donnant naissance aussi des formations carstiques. La petite rivière d'Urluia qui passe près du village d'Adamclisi est un bon exemple. L'isotherme de 11° qui passe au-dessus du plateau montre que celui-ci a un climat chaud. La végétation actuelle de la zone est bien anthropisée, formée de cultures agricoles et de prairies xero-mésofiles secondaires; vers l'ouest on trouve cependant seulement des restes de forêts de jadis, formées de chênaies dans les quelles *prédomine Querqus pedunculiflora*, mais il y a aussi *Q. pubescens*. On

[1] Voir en Archeologia Moldovei, XX, 1996 à la page 150, l'ouvrage de C. Chiriac intitulé: *Despre prezenta arcului reflex la Tropaeum Trajani, în perioada protobizantină*, où on voit le plan de la cité de *Tropaeum* et le raport entre le sondage archéologique et la position de la muraille de la cité.

trouve en même temps une série d'éléments thermophiles subméditerranéens, mais aussi des endemismes.

II

Le matériel faunique, en petite quantité est formé seulement des restes osseux appartenent aux vertébrés les autres groupes d'animaux étant absents. On a pu determiner un nombre de 28 fragments, de 36 pièces trouvées. Pour huit, tous provenent des mammifères on n'a pas pu déterminer précisément l'espèce. Des restes déterminés, trois apartiennent aux trois groupes différents, à savoir: les poissons téléosteens, les chéloniens et les oiseaux, donc un fragment pour chaque groupe. Les 25 autres proviennent des espèces des mammifères domestiques et sauvages.

Les poissons sont représentés par un reste de la portion occipitale du crâne, l'individu étant bien grand; nous précisons qu'il appartenait aux cyprinides, probablement même à la carpe (*Cyprinus carpio*) l'exemplaire ayant, en vie, 3-4 kg.

Les chéloniens ont un reste de la plaque marginale de la carapace; par son épaisseur, nous sommes presque sûrs qu'il provient de la tortue *Testudo graeca ibera*, élément thermophile qui est déja rare, aujourd'hui en Dobroudja.

Le segment osseux des oiseaux (*Aves*) est représenté par un fragment de l'humerus avec son épiphyse supérieure; il est grand, provenant probablement de la cigogne (*Ciconia*).

Les restes déterminables des mammifères sont en nombre de 25; comme nous avons déjà vu il y en a encore huit pour lesquelles la détermination spécifique a été impossible: cinq sont représentés par des éclats d'os longs, appartenent à de grandes espèces, probablement de *Bos taurus*, mais peut-être aussi *Cervus elaphus*, les trois autres sont des portions distales des côtes, et ils peuvent appartenir aux porcins mais aussi aux ovins.

Le matériel osseux des mammifères déterminés precisément, provient des espèces suivantes en le classant en ordre systematique: *Canis familiaris* (le chien), *Sus scrofa ferus* (le sanglier), *Sus scrofa domest* (les porcins), *Cervus elaphus* (le cerf roux, ou noble), *Ovis aries* (les ovins), *Bos taurus* (les taurins), *Equus caballus* (le cheval) et *Asinus domest* (l'âne). Nous mentionnons que le cerf et le sanglier sont sauvages et les six autres des espèces domestiques.

Tableau I

Mammifères: la fréquence des espèces en fragments et individus présumés

Espèce	Fragments		Individus	
	No abs.	%	No abs.	%
Taurins	21	46,67	5	31,25
Porcins	8	17,78	3	18,75
Ovins	7	15,56	2	12,50
Cheval	5	11,11	2	12,50
Âne	1	2,22	1	6,25
Chien	1	2,22	1	6,25
Sanglier	1	2,22	1	6,25
Cerf	1	2,22	1	6,25
Total	**45**		**16**	

Nous donnons pour chaque espèce des caractéristiques morphologiques, la biométrie, l'âge du sacrifice (ou de la mort), des particularités étoécologiques etc.

Des chiffres du Tableau I on peut constater que les **taurins** ont la plus haute fréquence (presque ½ de la totalité des fragments); ce fait ne doit pas surprendre, parce qu'ils sont, d'une part, polyvalents du point de vue économique et, d'autre part, étant de grande taille par le sacrifice et puis par le tranchage, les segments de leurs corp, doivent être, fragmentés, en beaucoup de restes pour servir ultérieurement comme aliments. Mais, malheureusement, il manque les cornes et les grandes parties du néurocrâne grâce auxquelles on peut bien établir le type morphologique des taurins. On a trouvé un axis qui a l'apophyse odontoide coupé, ce qui montre qu'au sacrifice la séparation entre la tête et le tronc a été faite exactement à l'articulation d'entre l'atlas et l'axis. D'après des caractéristiques données par les dents, les vertèbres et les fragments des membres on constate l'absence totale des jeunes et les exemplaires adultes et mûrs étaient sacrifiés en plein optimum d'utilité économique (entre deux et six années). On a pu aussi faire des mensurations (voir tableau 1).

Pour un spécialiste, à l'oeil, mais évidemment par les mensurations, et même par la calculation, par un radius entier, d'une taille de 1,33 m, (même si l'os nommé a appartenu à un castré) considérée comme haute, on peut dire que les taurins de la cité de *Tropaeum* étaient massifs et grands. On sait que les Romains ont utilisé des méthodes d'amélioration raciale des espèces d'animaux domestiques, les taurins ayant ainsi en moyenne chez eux une taille de 10 cm plus haute que chez les

Celtes et les Daces[2]; ils ont apporté dans les provinces soumises des exemplaires améliorés et/ou ont exécuté cette amélioration sur place, par le démarrage sur les types locaux non-améliorés des „barbares". Nous avons constaté la présence de ce phénomène chez les taurins de Dobroudja sur un matériel osseux provenu de Dinogetia romaine du IVème siècle[3] et de nouveau maintenant dans le cadre de la cité de *Tropaeum*, de la même période historique.

Les porcins se situent après les taurins à une distance appréciable. Nous mentionnons qu'ils sont de taille plus petit par rapport aux taurins (un boeuf=2,5-3 porcs) et ils sont en même temps, économiquement monovalents, en fournissant, après le sacrifice, leur viande ainsi que la graisse.

Dans notre matériau osseux, appartenent aux porcins, ou a aussi trouvé à côté des vertèbres et des restes des os des membres deux crânes en bonne partie déchirés; sur l'un d'eux, qui a seulement 8-9 mois, on voit encore bien les sutures de l'os lacrimal, qui à l'oeil et par les mensurations (longueur=32 mm, hauteur=26 mm et l'indice=81,25) a une forme presque carré, donc ce pourceau présentait un mufle probablement relativement court; le même crâne a sur sa partie pariétooccipitale un grand, trou fait par l'homme, qui a permis d'enlever l'encéphale. On observe des mensurations (tableau 2) ainsi que de la morphologie que le porc de la cité était petit et probablement on n'a fait pas sur lui un processus d'amélioration. L'âge du sacrifice s'étend de l'âge de neuf mois à 5-6 années, donc des individus adultes et mûrs.

Les ovins ont une taille beaucoup plus petite par rapport au porc (un individu porcin = trois moutons) et ils ont simultanément un fréquence très basse; mais ce petit betail est polyvalent. Une corne petite de femelle a la longuer de 80 mm. Les autres mensurations sont trouvées dans le tableau 3. L'âge du sacrifice est entre une anée et 5-6 ans. Les ovins de la cité sont relativement massifs et probablement de grande taille. Sont-ils aussi améliorés?

Le cheval qui suit par sa basse fréquence a seulement cinq restes. À l'exception d'un omoplate les quatre autres restes sont représentés par des os „secs" (c'est-à-dire sans chair ou avec peu de chair) et nous ne pouvous pas préciser s'il était utilisé dans l'alimentation; ayant une grande taille s'il était aussi mangé, cette espèce représentait une bonne source de viande pour la population de la cité. Pour donner des détails sur la morphologic du ce cheval nous avons à notre disposition deux mâchoires inférieures l'une très endommagée, et l'autre relativement bien conservée, ayant été detruite, quand elle fut enlevée par les fouilles, sa partie antérieure

---

[2] S. Haimovici, *Cresterea animalelor la geto-daci (sec. IV i.e.n - sec. I e.n.) din Moldova şi Muntenia*, Thraco Dacica, T. VIII, 1987, p. 145-147 et le tableau.

[3] S. Haimovici, *Studiul arheozoologic al resturilor de la Dinogetia (Garvăn) aparţinând epocii romane târzii*. Peuce X, 1991, p. 357 et le tableau.

représentant toute la symphyse (on a gardé cinq dents incisives); il y a encore un fragment d'omoplate et une phalange III, antérieure mensurables (tableau 4).

La mâchoire 1, a une légère asymétrie des rameaux montantes et sur les corps, ce qui représente une chose habituelle. Il y a cinq incisives, à savoir: I_1 dr, I_2 dr, I_2 go, I_3 dr, I_3 go, par leur surface d'usure on les estime à plus de 20 ans; les dents jugales sont aussi très émoussées et la surface d'érosion est très effacée - on voit bien seulement l'existence d'une *vallis externa*, très profonde sur les molaires, ainsi que deux sillons visibles clairement sur la partie externe (vestibulaire) des dents jugales, immédiatement en bas de la face triturante; on considère ce caractère comme typique pour les chevaux dits „d'est". Il est possible que cette mâchoire appartienne à une jument. Nous croyons que l'omoplate provient du même individu que la mâchoire 1. La mâchoire 2 appartient à un individu plus petit par sa taille; il est possible que la phalange III antérieure qui provient d'un individu de 10-12 années appartienne au même exemplaire que la mâchoire 2. Tous les deux individus déterminés sont de taille moyenne, le deuxième visiblement plus petit que la premier.

L'âne est représenté par un seul reste osseux, un métacarpe III, qui est très important, par ses caracteres morphologiques et métriques (tableau 5) pour montrer précisément l'appartenence de l'os à cette espèce et pour metre en évidence des particularités caractéristiques.

Du tableau 5 on peut immédiatement observer l'existence d'un individu de basse taille, près d'un mètre. On ne peut pas préciser son sexe, mais son âge est d'approximativement cinq ans - mais déjà l'épiphise inférieure porte des exofites qui montrent que l'individu a fait de grands efforts et un travail forcé.

L'âne est connu par ses restes osseux sur le territoire de la Roumanie, encore commenceant de Hallstatt incipient[4], mais il n'était pas élevé par les autochtones mais amené sporadiquement par les commerçants qui s'en servaient comme animal de bât pour transporter leurs marchandises. Les exemplaires trouvés parmi les restes ménajers mouraient probablement d'épuisement, mais aussi à cause du froid de nos latitudes (l'âne est très thermophile). Peut-être qu'avec la colonisation hellénique des rivages de *Pontus Euxinus* et puis surtout par l'intervention de Rome en Dobroudja il a pu devenir un animal domestique assimilé par les autochtones de cette provine et, en général, seulement au sud de la Roumanie.

Le chien, espèce domestique, en général, sans une importance économique directe, n'étant indubitablement pas utilisé dans l'alimentation de la population humaine de la cité, reste toujours l'ami de l'homme et il devient par sa variabilité et la diversité de sa taille, mais aussi déjà par la transformation des proportions

[4] S. Haimovici, Cristina Cretu, *Unele probleme de arheozoologie privind o asezare hallstattiană: Sarăica (Comuna Girov, jud. Neamț)*, Memoria Antiquitatea sous presse.

intersegmentaires, un animal avec des races distinctes. L'exemplaire trouvé est représenté par une petite partie de la mâchoire supérieure qui porte la P^4, c'est-à-dire la carnassière, de 21 mm et les deux molaires qui ont également ensemble 21 mm. Le reste appartient à un individu de taille moyenne vers la grande, et il est relativement vieux, parce que la carnassière est rongée. Nous ne pouvons pas donner d'autres détails, étant donné la pénurie du matériel.

Les deux espèces sauvages, le **sanglier** et le **cerf**, ont chacune seulement un reste. Le premier fut précisément déterminé par un fragment du coxal qui présente la cavité cotiloïde (acetabulaire) avec un diamètre de 41 mm. Nous avons réparti au cerf une apophyse coronoïde d'une mâchoire inférieure, la détermination soulevant quelques doutes. Tous les deux sont des espèces avec un caractère stenoec, représentant la catégorie écologique „de forêt". Le sanglier vit encore aujourd'hui en Dobroudja, même dans le Plateau Sud-Dobroudjéen, dans les forêts de la frontière avec la Bulgarie. Le cerf a disparu de la Dobroudja, probablement au Moyen Age, et peut-être après le XVIIème siècle. Il était présent le long du Danube, dans la première partie du deuxième millénaire, non seulement à l'abri des forêts du rivage du Danube, mais effectivement au Sud de la province.

III

On a vu que le matériau faunique est en petite quantité. C'est pourquoi, les données qu'il nous offre sont en quelque sorte pauvres et peut-être même aléatories. Mais il y en a aussi qui sont très concrètes, parce qu'elles se réfèrent à l'économie animalière des habitants de la cité de *Tropaeum*. Elles sont très importantes parce que cette cité n'est pas une unité de production agricole, dans son acceptation la plus large, mais une unité presque destinée à la consommation, elle aussi très complexe en certain sens.

Un problème important qui se pose est celui de pouvoir obtenir des données sur la manière dont les habitants couvraient leurs nécessités de viande, c'est-à-dire des protéines animales.

L'action de la pêche et les poissons provenaient évidemment du Danube (le ruisseau d'Urluia donnait, au fond, le frétin), mais probablement que la pêche était seulement occasionnelle.

Les mammifères fournissaient presque en totalité la chair pour l'alimentation journalière. On doit exclure évidemment, le chien, peut-être, l'âne et probablement, le cheval. Les taurins, couvraient plus que la moitié des nécessités, parce qu'ils donnaient aussi le lait et ses dérivées; suivent les porcins probablement avec presque 25%, à peine, puis, avec une quantite très basse aussi les ovins, qui

fournissaient spéciallement les dérivés de leur lait. Un rôle certain était aussi joué par la chasse, le sanglier et le cerf étant comestibles, probablement même préférés par les habitants (elle représentait 4,44% par fragments et 12,5% des individus).

L'utilisation des taurins, du cheval et de l'âne comme „moteur animal" sous des formes multiples très diversifiées apparaît, théoretiquement, très évidente, mais, à cause du manque des données directes, nous ne pouvons pas détailler ce problème.

Il est important de signaler le fait que par le sacrifice et la chasse, tous les mammifères donnaient, en subsidiaire, des produits, dits secondaires: peau et/ou fourrure, poils et laine, cornes et bois, os, tendons et ligaments, même des organes internes, considérés comme matière premiere animale, utilisable dans l'économie. Il est sûr que dans la cité il y avait artisans qui transformaient ces produits en outils, en divers objets, en vêtements - „biens matériels mobiles" - qui pouvaient devenir aussi des marchandises vendues ou changées; les produits des ovins constituient un problème à part: la laine est récoltée dans l'année pour devenir fibre textile; la peau à laine provient du sacrifice de l'individu, et elle peut-être transformée en une touloupe par le pelletier. Dans ce sens, nous n'avons pas, encore une fois, de données directes, mais nous pouvons répondre affirmativement par des observations indirectes:

a) les cornes et les bois manquent dans notre matériaux qui est représenté par des restes de cuisine;

b) on n'a pas trouvé de restes osseux présentant des traces de la scie ou du couteau.

Finalement, nous remarquons que, en Dobroudja aussi, l'économie animalière était basée sur l'élevage du grand bétail - les taurins - situation caractéristique de l'Europe Centrale et Est-Centrale. Plus au sud il sont remplacés par le petit (ménu) betail, c'est-à-dire, les ovicaprins, situation qui caractérise bien les rivages de la Méditerranée orientale ainsi que l'Asie mineure.

IV

Nous terminerons notre exposé, en tentant d'indiquer, les caractéristiques étoécologiques des espèces trouvées, les particularités de l'ambiant de jadis, c'est-à-dire de l'environnement de la cité de *Tropaeum Trajani* pendant la période protobyzantine, avant la destruction de celle-ci par les barbares migrateurs.

On sait que beaucoup de spécialistes considèrent la zone représentant le sud de Dobroudja comme une steppe aride typique. Dans la première partie du *millenium* I après Jésus-Christ., la situation n'était pas la même. Encore beaucoup des siècles après, cette zone se maintenait forestière, couverte de forêts de chênaie thermophiles et ne représentait pas une sylvosteppe, formation - d'après nous, secondaire artificielle - d'origine anthropique; elle fut la formation sylvestre de la

plus basse altitude de l'étage némoral de la végétation – forêt nommée en roumain „dumbravă". La présence du sanglier et du cerf, mais, dans d'autres matériaux fauniques provennus des établissements archéologiques de la même zone et aussi d'autres espèces „de forêt", prouvent qu'il s'agissait d'une forêt[5].

Tableau 1
Taurins: mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions	
M_3	1	Long	37
Radius	1	Long.max. Larg.épiph.sup. Diam.a.p. Larg.surf.art.sup. Larg.épiph.inf Larg.surf.art.inf. Larg.min,diaph. Indice gracil. H.garrot	309 86 45 77 75 68 39 12,62 1329 (1,30 m)
Tibia	1	Larg.épiph.inf. Diam.a.p. Larg.surf.art.inf.	59 45 51
Calcaneum	2	Long.max. Larg.max.	171 - 42 44
Astragale	1	Long.max. Larg.troch.inf.	70 45
Centrotarse	1	Larg.max.	59
Phalange I	2	Long.max. Larg.épiph.sup. Larg.min.diaph. Indice gracil.	(63) 63 (32) - - 26 - 41,26

Tableau 2
Porcins: mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions	
Omoplate	2	Long.tête art. Long.surf.art. Long.min.col.	32 - 29 (25) 20 18
Humerus	1	Larg.épiph.inf. Larg.surf.art.inf.	36 30

[5] S. Haimovici, *Studiul resturilor animaliere, datate în sec. IX-X, descoperite în ruinele unui așezământ monahal paleocreștin de la Dumbrăveni, jud. Constanța*, Acta Moldaviae Septentrionalis, Botoșani, I, 1999 (2000), p. 309-310.

Tableau 3
Ovins:mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions	
Humerus	1	Larg.épiph.inf	31
		Larg.surf.art.inf.	(29)
Métacarpe	1	Larg.épiph.sup.	30
		Diam.a.p.	19

Tableau 4
Cheval:mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions			
			1		2
			Dr	Go	Dr
Mâchoire inferieure	2	Long Gonion caudale - partie anter.alvéole P_2	295	291	
		Long Gonion caudale - partie poster.alvéole M_3	144	140	
		Long.dents jugales	157	157	
		Long.prémolaires	81	80	
		Long.molaires	76	75	
		Haut..Gonion ventrale - Condilion	179	182	17
		Haut.derrière l'alvéole M_3	98	102	5
		Haut.avant l'alvéole P_2	61	58	
		Haut.min.diastème	(40)	(41)	
Omoplate	1	Long.tête art.	93		
		Long.surf.art.	55		
		Larg.surf.art.	48		
		Larg.min.col.	61		
Phalange III anter.	1	Long.max.	64		
		Larg.max.	75		
		Larg.surf.art.	47		
		Hauteur de phal.	27		
		Long.ant.	44		

Tableau 5
Âne: mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions	
Métacarpe III	1	Long.max.	174
		Long.lat.(K)	169
		Larg.épiph.sup.	36
		Diam.a.p.	25
		Larg.épiph.inf.	34
		Diam.a.p.sur la crête	23
		Larg.min.diaph.	24
		Diam.min.diaph.	18
		Indice gracil.	13,79
		H.garrot	1083 (1,08 m)

Pr. Eugen-Sebastian TEACU, redactor
Alina MOCANU, tehnoredactor
Amelia CHIRILĂ, corector
Mioara BORNEA, culegere computerizată
Lucian SĂCRIERU, Prepress

Tiparul executat la
Tipografia Mitropolitană TRINITAS
Mănăstirea Golia - Iași

ACADÉMIE ROUMAINE

SOCIÉTÉ ROUMAINE D'ÉTUDES BYZANTINES

ÉTUDES BYZANTINES ET POST–BYZANTINES, IV

TABLE DES MATIÈRES

EMILIAN POPESCU, **Qui est l'auteur de l'Acte du martyre de Saint Sabas "le Goth"? Quelques considérations autour d'une nouvelle hypothèse** 7

DAN GH. TEODOR, **Médaillons byzantins à symboles chrétiens des IVe–VIIe siècles de l'espace carpato-danubiano-pontique** 19

ERNEST OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU, **From the Late Antiquity to the Early Middle Ages – The Byzantine coins in the territories of the Iron Gates of the Danube. From the second half of the 6th century to the half of the 8th century** 29

ALEXANDRU MADGEARU, **The Curch Organization of the Lower Danube Between 961 and 1020** 71

GHEORGHE MĂNUCU-ADAMEȘTEANU, **Les invasions des Pethénègues au Bas-Danube (1027–1048)** 87

COSTEL CHIRIAC, **Un nouveau sceau de Grégorios Mavrokatakalon découvert à Oltina (départ. de Constanța)** 113

FLORINA FODAC, **Manuel I Komnenos (1143–1180) and the Universal Empire. The last Attempt of "renovatio Imperii" before the IVth Crusade** 123

ȘTEFAN ANDREESCU, **The Metropolitanate of Halicz and the Bishopric of Asprokastron. A few Considerations** 141

OCTAVIAN ILIESCU, **Emissions monétaires moldaves pour Kilia en 1426–1428** 153

VASILE MUNTEAN, **Les relations roumano-byzantines au Moyen Age. Nouvelles précisions** 167

TUDOR TEOTEOI, **L'aigle impérial en tant que motif littéraire et source d'histoire comparée** 181

PETRE Ș. NĂSTUREL, **Présences valaques (aroumaines) à Coron et en Morée** 199

DAN IOAN MUREȘAN, **Rêver Byzance. Le dessein du prince Pierre Rareș de Moldavie pour libérer Constantinople** 207

ADRIAN MARINESCU, **The Hierarchs' Catalogue of Monastery St. Catherine in Mount Sinai** 267

PETRE GURAN, **A propos de la "translatio Imperii". Le témoignage iconographique de la légende de Barlaam et Josaphat** 291

MIHAI ȚIPĂU, **Titular Metropolitan of Asia Minor in Walachia (17th–19th Century)** 319

EMILIAN POPESCU, **Deutschland und die Anfänge der rumänischen Byzantinistik** 327

SERGIU HAIMOVICI, **L'étude d'un lot de faune provenu d'un sondage archéologique exécuté en dehors de la muraille d'enceinte de la cité de Tropaeum (Adamclisi)** 341

QUI EST L'AUTEUR DE L'ACTE DU MARTYRE DE SAINT SABAS "LE GOTH"?
Quelques considérations autour d'une nouvelle hypothèse

EMILIAN POPESCU

La passion (*passio*) de Saint Sabas "le Goth" a préocupé un nombre considérable de chercheurs, à son sujet étant écrites non seulement de nombreuses études, mais aussi des livres[1]. La principale raison de cette attention spéciale accordée à un document hagiographique réside dans son contenu riche en informations historiques originales. À juste raison, un des plus grands hagiographes du XXe siècle, Hyppolite Delehaye, le caractérisait comme "une des perles de l'hagiographie antique en même temps qu'une source de l'histoire de l'Église des Goths'"[2]. En effet, il a contribué à décrire la vie sociale, politique et religieuse de la zone ou s'étaient établis les Goths et où ils avaient constitué de solides formations politiques connues globalement sous le nom de "Gothia Romana"[3]. L'espace

---

[1] L'acte du martyre du Saint Sabas edité par: H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mesie*, Anal. Boll. 31, 1912, p. 216-224; Knopf G. Krüger, *Ausgewählte Martyrerakten*, 3. Aufl., Tübingen, 1929. Des traductions en roumain: *Fontes Historiae Daco-Romanae* (FHDR), II, Bucarest, 1970, p. 711-714 (textes choisis); Vasile Sibiescu, în GB, 31, 1972, 3-4, p. 385-388; Pr. conf. Ştefan Alexe, *1600 de ani de la moartea Sfântului Sava "Gotul"*, BOR, 1972, p. 557-568 (traduction intégrale et commentaires); Ion Rămureanu, *Actele martirice* (PSB, 11), Bucarest, 1982, p. 318-324. Études et commentaires: B. Pfeilschifter, *Kein neues Werk des Wulfila*. Festgabe Alois Knöpfler zur Vollendung des 60. Lebensjahres, München, 1907, p. 192-224; J. Mansion, *Les origines du christianisme chez les Goths*, Anal. Boll., 33, 1914, fasc.1, p. 5-30; J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris, 1918, p. 42, 422, 423, 429-432, 436, 473; H. Delehaye, *Les passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921, p. 145-150; J. Mansion, *À propos des chrétientés de Gothie*, Anal. Boll., 46, 1928, fasc. 3-4, p. 365-366; Ion Dinu, *Citind martiriul Sfântului Sava "Gotul"*, dans Tomis, 15, 1941, 12, p. 7-19; E. A. Thompson, *The Visigoths in the time of Ulfila*, Oxford, 1960; Enrica Follieri, *Saba Goto et Saba Stratelata*, Anal. Boll. 80, 1962, p. 249-397; P. S. Năsturel, *Les actes de Saint Sabas le Goth* (BHG, 3, 1607). Histoire et archéologie, RESEE, 7, 1969, 1 p. 175-197; Herwig Wolfram, *Geschichte der Goten*. Von den Anfangen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts. Entwurf einer historischen Ethnographie, München, 1979, p. 73, 86, 91, 92, 94 sq., 117, 118, 120-123, 126 sq.; Emilian Popescu, *Christianitas Daco-Romana*. Florilegium studiorum, Bucarest, 1994, p. 112-116, 161-173.

[2] H. Delehaye, *Saints de Thrace*, p. 291; J. Mansion, *Les passions des martyrs*, p. 148.

[3] Ev. Chrysos, Τὸ Βυζάντιον καὶ οἱ Γότοι, Thessalonique, 1972; idem, *Gothia Romana. Zur Rechstlage des Föderatenlandes der Westgoten im 4. Jahrhundert*, Dacoromania. Jahrbuch fur östliche Latinität, Freiburg-München, 1, 1973, p. 53-64.

géographique de ces formations incluait le sud de la Moldavie, de la Bessarabie et le nord-est de la Valachie, ayant le centre militaire-administratif dans la zone de Buzău[4].

L'acte du martyre nous offre d'importants renseignements sur la vie, l'activité missionaire et la fin de Saint Sabas, qui mourut martyrisé, étant noyé dans la rivière de Buzău (*Mousaios*). À la rédaction de cet "Acte" a dû contribuer certainement le prêtre Sansalas qui en tant que témoin oculaire, connaissait la vie et les exploits du brave missionaire et pût les transmettre, en vue de leur rédaction, à des ecclésiastiques de l'entourage de l'évêque Bretanion de Tomis, ce qui expliquerait la bonne documentation scripturaire et la langue grecque, très soignée, de la rédaction[5]. Selon une autre opinion, la rédaction de l'Acte aurait été réalisée au nord du Danube, en Gothie (la Dacie est-carpatique) par un prêtre inconnu ou par Sansalas lui-même[6]. L'acte du martyre, rédigé sous la forme d'une lettre d'information que l'Église de Gothie adressait à l'Église de Cappadoce et à toutes les paroisses de là-bas, conduites à l'époque par Saint Basile le Grand, accompagnait les reliques du Saint, et l'accord pour leur envoi était donné par la volonté du *presbyterium* (διὰ θελήματος του πρεσβυτερίου)[7].

En ce qui concerne le moment de la rédaction de l'Acte, il n'y a pas de divergences d'opinions, étant admises les années 373 ou 374, donc bientôt après la naissance au ciel du Saint, qui avait eu lieu le 12 avril 372, tel que le précise la partie finale du texte. Dans l'action de recherche des reliques et de leur translation du "barbaricum" en territoire romain (byzantin, εἰς τὴν Ῥωμανίαν) s'était impliqué personnellement, à la demande de Saint Basile le Grand, le gouverneur militaire de la province de Scythia (*dux provinciae Scythiae*), Iunius Soranus, originaire de Cappadoce et ami du grand hiérarque[8].

L'hypotèse récente énoncée dans le titre de notre commentaire à propos de l'auteur de l'Acte appartient à Constantine Zuckerman, qui l'a publié en 1991, dans une ample étude consacrée aux Pères Cappadociens et aux Goths[9]. À ce que je sache,

---

[4] Em. Popescu, *Le christianisme dans le diocèse de Buzău jusqu'au VIIe siécle*, dans le vol. *Christianitas...*, p. 157-162.

[5] Pfeilschifter, *op. cit.*, p. 210; Delehaye, *op. cit.*, p. 291; Em. Popescu, dans *Christianitas...*, p. 112-116.

[6] I. Rămureanu, *op. cit.*, p. 315-339.

[7] Delehaye, *op. cit.*, p. 221, 8 .

[8] *Epistula 155*, dans Saint Basile, Lettres. Texte établi et traduction par Yves Courtonne, Paris 1961 (Belles Lettres), tome 2, p. 80-81; Wolf-Dieter Hausschield, *Basilius von Kaisarea, Briefe*. Zweiter Teil, eingeleitet, übersetzt und erläutert, Stuttgart, 1973 [Bibliothek der griechischen Literatur, Bd. 3], p. 75-76 et L'acte du martyre du Saint Sabas chez Delehaye, *op. cit.*, p. 221.

[9] Constantine Zuckerman, *Cappadocian Fathers and the Goths, A. Scythian presbyter Ascholius, the biographer of St. Sabas the Goth*, dans *Travaux et Mémoires* [College de France. Centre de recherches d'histoire et civilisation de Byzance], vol. 11, Paris, 1991, p. 473-479.

l'auteur de l'hypotèse est originaire de Russie et immigré à Paris, son origine pouvant expliquer éventuellement son intérêt pour nos contrées.

Zuckerman se propose de montrer où réside l'origine des actuelles controverses au sujet de l'auteur et de la rédaction de l'Acte et de suggérer une solution qui aurait à ses yeux l'avantage de la simplicité: il espère pouvoir montrer que les données contenues dans les manuscrits des lettres de Saint Basile peuvent offrire la solution. En même temps, il se propose de faire certaines remarques au sujet de l'Acte, soulignant que l'auteur de celui-ci n'est autre que l'un des déstinataires des lettres[10].

La thèse que Zuckerman essaie de soutenir peut être résumée comme suit. L'auteur de l'Acte du martyre est le moine et prêtre (*presbyteros*) Ascholius de Scythia Minor. Le nom de celui-ci et sa qualité ne sont mentionnés qu'une seule fois au début de la lettre nº 154 de Saint Basile[11]. Mais, en lisant le texte de cette lettre, on constate qu'il ne contient ni même le moindre détail au sujet de Saint Sabas. Or, une telle lettre pourrait être envoyée à n'importe quel ecclésiastique orthodoxe de l'empire byzantin[12]. En fait, Saint Basile remerciait Ascholius seulement d'avoir eu l'initiative de lui écrire et loue son zèle à l'égard de Saint Athanase le Grand, récemment endormi dans le Seigneur (le 3-4 mai 373), en exprimant en même temps l'espoir que l'echange des lettres va continuer.

Toutefois, Zuckerman considère que Saint Basile avait adressé à Ascholius deux autres lettres encore, nos 164 et 165, qui renfermeraient des détails concernant la situation religieuse au Bas-Danube, les persécutions qui y avaient fait de nombreuses victimes, donc Saint Sabas aussi, en tout cela étant impliqué le moine et prêtre en question. Mais, dans les éditions parues jusqu'à présent, le destinataire de la lettre no 164 est indiqué Ascholius, évêque de Thessalonique[13], et dans le cas de la seconde (165), reconstituée par les éditeurs, la même personne. Zuckerman considère que le véritable destinataire devrait être le moine et prêtre scythe Ascholius[14], et qu'entre

---

[10] Idem, *op. cit.*, p. 474: "This note aims to trace the origin of the existing controversies and to suggest a solution which has, in our eyes, the advantage of simplicity: as we hope to show, the manuscript data provide a reliable clue. We will then add some observations on the text of the Passio, for - as we will argue elaborating upon a suggestion already made - its author is none other than the adressee of Basil's letters".

[11] Ἀσχολίῳ μονάζοτι και πρεσβυτέρῳ.

[12] Constatation aussi de Zuckerman, *ibidem*.

[13] Ἀσχολίῳ ἐπισκόπῳ Θεσσαλονίκης. Le même destinataire chez Wolf-Dieter Hausschield, *op. cit.*, p. 86: "An Ascholius, den Bischof von Thessalonike".

[14] Courtonne (*op. cit.*, p. 100) considère en tant que déstinaitaire Ascholius de Thessalonique (Ἀσχολίῳ ἐπισκόπῳ Θεσσαλονίκης), mais W. D. Hausschield a des doutes et a mis le nom d'Ascholius de Thessalonique entre parenthèses, et dans la note 184 il adopte l'hypothèse de Pfeilschifter (*op. cit.*, p. 223), qui parle de Bretarion, l'évêque de Tomis.

celui-ci et son homonyme de Thessalonique il n'y aurait aucun rapport, mais seulement une simple coïncidence de noms. Le principal argument qui le determine à soutenir cette opinion serait que dans les manuscrits des lettres de Saint Basile, notament celles de la catégorie A, Ascholius apparaît comme destinataire de trois lettres: 154, 164, 165. La valeur supérieure des manuscrits de la catégorie A par rapport à ceux de la catégoire B a été reconnue par plusieurs spécialistes, qui ont souligné la précision des noms et l'ordre des lettres plus près de l'original[15]. Il faut préciser néanmoins que dans les manuscrits de la catégorie A, le destinataire des deux lettres 164 et 165 n'est pas désigné de la même manière que dans la lettre 154, puisque dans les deux manque la mention de moine et de *presbyter* (μονάζον καὶ πρεσβύτερος), ce qui permet de penser à une toute autre personne.

Zuckerman continue son argumentation, affirmant que desormais il ne faut plus admettre que Saint Basile avait entretenu une corespondance avec un évêque, fut-il Ascholius de Thessalonique ou Bretanion de Tomis, mais avec un humble presbyter et moine. Dans ce cas, la précision fait dans l'Acte, que l'envoi des reliques en Cappadoce a été approuvé par le *presbyterium* (διὰ ψελήματος του πρεσβυτερίος) et non par un hiérarque, serait, elle aussi, suggestive et normale.

Le *presbyterium*, un collège formé par des prêtres, parait avoir joui d'une large autonomie au sein de l'éparchie de Scythia, puisque celle-ci, étant trop grande, ne pouvait pas être administrée par le seul évêque de Tomis connu jusqu'à présent. Une telle situation aurait pu être caractéristique pour le IVe siècle, lorsque, selon les informations fournies par Sozomène et Théodoret, Scythia, bien qu'elle eût de nombreuse villes, villages et cités, était conduite par un seul évêque qui siégeait dans la métropole tomitaine[16].

Dans la structure de l'argumentation de Zuckerman, ce qui nous semble curieux c'est la manière dont le prêtre et le moine (le hiéromoine) Ascholius est entré en correspondance avec Saint Basile: il aurait appris l'intention de Iunius Soranus

---

[15] Zuckerman *op. cit.* p. 476: "In fact, in each manuscript Ascholius' ecclesiastical position is mentioned only once, in the superscription of Ep. 154. Thus only one indication either bishop or monk and presbyter has its source in the earliest collection of Basil's letters. Even if no other indicator existed to guide our choise, it would have been difficult to image why a famous bishop should be transformed into an obscure monk. The logic of an opposite transformation is obvious. But there is more to it. The reading are overwhelmingly more precise and the arrangement of letters is closer to the original than in B'". Pour soutenir ses affirmations, l'auteur cite la bibliographie suivante: M. Bessieres, *La tradition manuscrite de la correspondance de Saint Basile*, Oxford 1923; A. Cavallin, *Studien zu den Briefen des hl. Basilios*, Lund, 1944; S. Rudberg, *Études sur la tradition manuscrite de saint Basile*, Lund, 1953.

[16] Sozomenos, *Kirchengeschichte*, hrsg. von J. Bidez und G. Chr. Hausen, Berlin, 1960, 6, 21, p. 263; cf. Theodoretos, *Kirchengeschichte*, hrsg. von Leon Parmetier und Felix Scheidweiler, Berlin, 1954, IV, 35, 1 (FHDR, II, p. 235): Καὶ Βετράνιον δὲ παντοδαπῇ μὲν λαμπρυνόμενος ἀςετῇ πάσης δὲ τῆς Σκυθίας τὰς πόλεις ἀρχιερατικῶς ἰθύνειν πεπιστευμένος.

d'écrire au fameux évêque de Césarée et alors il y aurait joint sa propre lettre[17]. Les réponses données par Saint Basile seraient la lettre 154 adressée à Ascholius et 155 à Iunius Soranus.

La lettre 155 nous apprend, en effet, que Saint Basile pria Soranus de repatrier les reliques des martyrs morts dans les persécutions déclenchées dans la région. En vue de la recherche de ces reliques et l'obtention des détails au sujet de ces persécutions, Soranus aurait appelé, selon Zuckerman, au moine Ascholius. La seconde lettre (164) adresée, dans l'opinion de Zuckerman, toujours à Ascholius, ou, selon d'autres opinions, à Ascholius de Thessalonique ou à Bretanion, inclut des remerciements pour les renseignements offerts au sujet de la récente persecution en Gothie et la mort du nouveau martyr; en même temps, le grand hiérarque exprime sa joie à la nouvelle qu'Ascholius est d'origine cappadocienne et qu'il avait envoyé dans son pays un martyr qui avait fleuri dans un pays barbare voisin. Zuckerman considère que l'échange de lettres entre Saint Basile et Ascholius avait cessé lorsque la mission en Scythia de Iunius Soranus s'est achêvée, probablement vers la fin de 374.

Synthétisant ce que nous avons déjà dit, on comprend que ce *presbyter* et moine Ascholius était de Scythia et en étroite liaison avec le gouverneur Iulius Soranus. Si Soranus est une personnage assez bien connu, grâce aussi à d'autres documents[18], Ascholius demeure pour nous une énigme, un simple ecclésiastique à préoccupations théologiques liées à Saint Athanase. Il prend un contour pour précis, dans l'opinion de Zuckerman, suite aux lettres de Saint Basile n°s 164 et 165, où il s'agirait d'événements bien connus à Ascholius et dans lesquels il serait même impliqué.

La structure de l'hypothèse de Zuckerman concernant l'Acte du martyre de Saint Sabas et le rôle du prêtre Ascholius dans l'envoi des reliques - ce qui aurait occasionné les lettres d'appréciation et de remerciement de la part de Saint Basile le Grand - est intéressant, mais soulève plusieurs points d'interrogation. D'abord, je considère que, comme on l'a déjà dit[19], l'évêque Ascholius de Thessalonique n'aurait pas pu connaître et relater les persécutions de Gothie, ni les martyrs qui y avaient donné leur vie; par consequent, son implication directe ou indirecte dans l'envoi des reliques de Saint Sabas en Cappadoce à la demande de Saint Basile n'est pas vraisemblable. Il ne doit donc plus être considéré le destinataire des lettres 164 et 165, chose affirmée déjà depuis longtemps par plusieurs chercheurs. L'hypothèse qu'à sa place se serait trouvé un homme de la région où les évènements s'étaient produits serait plus raisonable. Le hiéromoine Ascholius, par ses préoccupations

---

[17] Zuckerman, *op. cit.*, p. 477.

[18] A. H. M. Jones, J. R. Martindale, J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, I , A.D. 260-395, 1971, p. 484.

[19] J. Mansion, *Les origines du christianisme...*, p. 15-20; B. Pfeilschifter *op. cit.*, p. 192-224; J. Zeiller, *op. cit.*, 431-432; Em. Popescu, dans *Christianitas*, p. 113-116, avec bibliographie:

théologiques élevées, ses hautes relations allant jusqu'au commandant militaire de la province, puis sa correspondance avec l'un des plus grands Pères de l'Église, Saint Basile le Grand, ne contredit pas le niveau supérieur qu'avait atteint le monachisme de Dobroudja dans la seconde moitié du IVe siècle[20]. Dans le cas d'Ascholius, on peut lui attribuer ce niveau spirituel en tenant compte, d'une part, du contexte local et, d'autre part, de son origine cappadocienne, que Saint Basile lui reconnaît dans la lettre nº 165. La question qui se pose c'est de savoir si un tel hiéromoine pourrait se charger de la tâche de rédiger l'Acte du martyre de Saint Sabas, de s'impliquer dans la translation des reliques de *barbaricum* en terre romaine seulement avec le concours de Iunius Soranus, en faisant abstraction de l'évêque de lieu, à cette époque-là le grand hiérarque Bretanion du Tomis. Le fait d'avoir ignoré l'évêque est expliqué par Zuckerman, comme nous avons dit, par ce que la province de Scythie qu'il dirigeait, était une éparchie trop grande, avec de nombreuses villes et forteresses, difficile d'être administrée par un seul hiérarque, et alors le rôle de celui-ci pour certaines régions était pris par le presbyterium, avec l'accord duquel auraient été envoyées les reliques en Cappadoce. Zuckerman ne s'occupe nullement de la définition du *presbyterium* dans l'Église ancienne, mais les Saints Pères des premiers siècles chrétiens nous offrent des reseignements à ce sujet.

L'Apôtre Saint Paul dit, dans la Première Épître à Timothée, 4,14: "Ne néglige pas le don de la grâce qui est en toi, qui te fut conferé par une intervention prophétique, accompagnée de l'imposition des mains par le collège des anciens (le *presbyterium*)". Nous comprenons par cela que le *presbyterium* participait, aux côtés de l'évêque, à l'ordination des clercs et que dans l'Église apostolique il constituait un collège de direction. Sa participation à côté de l'évêque à l'administration de l'Église et la soumission des fidèles à son autorité sont clairement montrées par Saint Ignace d'Antioche, qui, dans son Épître aux Tralliens 13,2, dit: "Obeissez à l'évêque comme au commandement de Dieu et au *presbyterium* de même"[21]. Le collège des *presbyteri* devait être obéi et vénéré, aux côtés de l'évêque, dans une unité indivisible (comme dit le même Saint Père dans la même Epître aux Tralliens 2,2: "Il est donc absolument nécessaire - comme vous le faites d'ailleurs - de n'entreprendre rien sans l'évêque, mais de vous soummetre au presbyterium comme aux apôtres du Christ, notre espérance (1 Tim 1,1) dans laquelle nous serons trouvés si nous vivions de cette

---

[20] Voir mon étude: *Frühes Mönchtum in Rumänien*, in *Christianis...*, p. 217-234.

[21] *Scrierile Părinților Apostolici*, traduction, notes et index par le prêtre Dumitru Fecioru, Bucarest, 1979, p. 173 (PSB, 1); Ignace d'Antioche, Poliycarpe de Smyrne, *Lettres, Martyre de Polycarpe* (Sources chrétiennes, vol. 10 bis), texte grec, traduction et notes par Pierre Thomas Camelot. Réimpression de la quatrième édition revue et corrigée, Paris, 1998, p. 104: "Ερωσθε ἐν Ἰησου Χριστῷ ὑποσασσόμενοι τῷ ἐπισόπῳ ὡς τῇ ἐντολῇ ὁμοίως καὶ τῷ πρεσβυτερίῳ; cf. *Épître aux Smyrniotes*, 12,2 (dans PSB, 1, p. 186) et dans *Sources chrétiennes*, p. 142: Ἀσπάζομαι τὸν ἀξιόθεον ἐπίσκοπον καὶ θεοπρεπὲς πρεσβυτέριον.

manière"[22]. C'est la même obéissance que Saint Ignace recommande aussi dans la Lettre aux Smyrniotes 8,1: "suivez tous l'évêque, comme Jesus Christ suit le Père, et les prêtres (*presbyterium*) comme les Apôtres"[23]. L'unité entre l'évêque et le *presbyterium* est si étroite qu'elle est comparée aux cordes d'une guitare et le corps (la boîte) de celle-ci: "C'est pour cela que vous aussi vous devez aller de concert avec la volonté de l'évêque, ce que vous faites d'ailleurs, car votre vénérable *presbyterium* est tellement uni à l'évêque qu'on dirait une guitare et ses cordes" (Ephes 4,1)[24]. Celui qui ne procède pas comme ça n'a pas la conscience pure, car "il n'y a que celui qui se trouve au-dedans de l'autel qui soit pur, celui qui est en dehors n'est pas pur"[25]. Autrement dit, celui qui fait quelque chose sans évêque, sans prêtres et sans diacres n'a pas la conscience pure. Désobéir à l'évêque c'est désobéir à la grâce de Dieu, et au *presbyterium*, comme à la loi du Christ[26]. Le pouvoir qu'avaient les *presbyteri* était réel, c'est pour cette raison que dans les Constitutions apostoliques on attirait l'attention sur la tentation de provoquer un schisme dans l'Église par la désobéissance à l'évêque[27]. Leurs principales responsabilités concernaient l'activité enseignante, le baptême, la bénédiction du peuple[28]. En effet, le *presbyterium* nous apparait comme conseil et sénat de l'Église[29].

L'élection dans le *presbyterium* était un acte à part et un honneur fait à l'élu[30], c'était recevoir la grâce du sacerdoce[31] et donc l'entrée dans le *presbyterium*.

---

[22] PSB, 1, p. 170; p. 96: *Sources chrét.*, p. 96: Ἀναγκαῖον οὖν ἐστίν, ὥσπερ ποιειτε, ἄνευ τοῦ ἐπισόπου μηδὲν πράσσειν ὑμᾶς, ἀλλ᾽ ὑποτάσσεσθαι καὶ τῷ πρεσβυτερίῳ ὡς τοῖς αποστόλοις Ἰησοῦ Χριστοῦ τῆς ἐλπίδας ἡμῶν ἐν ὦ διάγοντες εὑρεθησόμεθα.

[23] PSB, 1, p. 184; *Sources chrét.*, p. 139: Πάντες τῷ ἐπισκόπῳ ἀκολουθεῖτε, ὡς Ἰησοῦς Χριστὸς τῷ πατρὶ, καὶ τῷ᾽ πρεσβυτερίῳ ὡς καὶ τοῖς ἀποστόλοις.

[24] PSB, 1, p. 158, Ephésiens, 4,1, dans *Sources chrétiennes*, p. 60: Ὅτεν πρέπει ὑμῖν συντρέχειν τῇ του ἐπισκόπου γνώμῃ, ὅπερ καὶ ποιειτε. Τὸ γὰρ ἀξιονόμαστον ὑμῶν πρεσβυτέριον τοῦ θεου ἄξιον, οὕτως συνῆρμοσται τῷ ἐπισκόπῳ ὡς χορδαὶ κιθάρᾳ.

[25] PSB, 1, p. 172, *Tralliens*, 7,2 dans *Sources chrét.*, p. 100: Ὁ ἐντὸς θυσιαστερίου ὢν καθαρός ἐστιν ὁ δὲ ἐκτὸς θυσιαστερίου ὤν, οὐ καθαρός ἐστιν· τοῦτ᾽ ἔστιν, ὁ χωρὶς ἐπισκόπου καὶ πρεσβυτερίου καὶ διακόνων πράσσων τί, οὗτος οὐ καθαρός ἐστιν τῃ συνειδήσει.

[26] Ép. aux Magn., 2.

[27] *Les Constitutions apostoliques*, tome I-III. Introduction, texte critique, traduction et notes par Marcel Metzger, Paris, 1985, 1986, 1987 (Sources chrét. 320, 329, 336); dans ce cas VIII, 47, 31, p. 283: "Si un *presbyer*, méprisant son évêque, tient une assemblée séparément et érige un autre autel, sans avoir rien eu à reprocher à son évêque, au point de vue de la foi et de la justice, on le déposera comme aimant le pouvoir, car c'est un tyran; de même les autres clercs, dans la mésure où ils prennent partie pour lui, et on excluera les laics. Mais on ne le fera qu'après une première, une seconde ou même une troisième mise en garde de l'évêque".

[28] *Ibid.* VII, 22,1; VIII, 28,3; 32,2, 47, 49-50.

[29] *Ibid.* II, 28,4: εἰσὶν γάρ συνέδριον καὶ βουλὴ τῆς Ἐκκλησίας.

[30] Pionius, *Vita Polycarpi*, 17 (Lightfoot, p. 1015; fin du IVe s.).

[31] Saint Basile le Grand, *Comment. in Isaiam prophetam*, 103, Migne, PG, 30, 285 A: Ἄρ᾽ οὖν ὁ ὀπωσοῦν

Saint Jean Chrysostome signale un fait significatif pour quelqu'un qui était prêtre dans le cadre du *presbyterium*, dans un groupe qu'il appelle *tagma* (τάγμα)[32], c'est-à-dire une catégorie du clergé bien définie par son rang et sa position. Le *presbyterium* participait a l'élection et à la nomimation de l'évêque[33] et une des plus grandes honneurs c'était d'être mentionné dans la Sainte Liturgie, dans la prière d'après l'épiclèse: "Nous T'appelons, nous T'invoquons (...) souviens Toi, Seigneur de mon indignité (...) de l'ordre presbyteral, du diaconat dans le Christ et de tous les ordres sacrés. Remplis-nous de sagesse et de la grâce de Ton Saint Esprit"[34].

Compte tenu de tout cela, on peut se demander si le *presbyterium* de l'Église de Scythie, qui devait agir dans une unité inébranlable avec l'évêque pouvait prendre une décision si importante à l'insu de celui-ci? On pourrait croire qu'en dehors du *presbyterium* de la cité de Tomis, siège de l'évêque, il y avaient d'autres encore dans les cités plus éloignées de Scythie, agissant dans une certaine autonomie, et que l'un de ceux-ci aurait donné son accord pour la translation des reliques de Saint Sabas. Cela est difficile à admettre, vu l'autorité episcopale et le fait que les hiérarques tomitains, à cette époque de mission, étaient présents dans des régions éloignées de la capitale, comme on sait par example à propos de Saint Théotime[35], un successeur de Saint Bretanion.

On pourrait penser à l'éventualité qu'en 373-374, période de la rédaction de l'Acte et de la translation des reliques, le siège tomitain ait pu être vacant, suite au décès de Bretanion et que le *presbyterium* ait géré les affaires de l'éparchie. Mais nous allons constater que cette éventualité est peu probable.

En cette situation, je considère que le *presbyterium* qui avait permis la translation des reliques de Saint Sabas fut celui de l'Église de Gothie. Suite aux persécutions déclenchées par Athanarich contre les chrétiens de Gothie, l'évêque de lieu serait mort ou bien se serait enfui en *Romania*, et dans ces circonstances le *presbyterium* aurait dû prendre soin de l'Église. Le text de l'Acte du martyre permet une telle interprétation et c'est ainsi qu'il fut compris par certains chercheurs[36]. En

---

τῆς προεδρίας ἀξιθεὶςε καὶ ἐγκαταλεγεὶς τῷ πρεσβυτερίῳε οὗτος πρεσβύτερος.

[32] Palladius, *Dialogus de vita Ioannis Chrysostomi*, PG, 47, 16,53: τοῦ δὲ τάγματος τῶν κληρικῶν πρεσβύτεροι δύοε διάκονοι δὲ πέντε οἱ μὲν ἐξ ἀκαθάρτουε οἱ δὲ ἐκ κακωτικοῦ ἀριθμοῦ σναγόμενοι; Πορφύριος οὗτος ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ ἐχρόνισεε καὶ διακονίσας καὶ ἱερατεύσας ἐν τῷ πρεσβυτερίῳετῶν μέντοι χρόνων ἀλότριον τὸ ἦθος φέρωνε εἰς οὐδὲν πνευματικὸν ἐχρησίμευσέ ποτε τῇ Ἐκκλησίᾳ. Sur *presbyter* et *presbyterium*, voir aussi F. Chiovaro, dans New Catholic Encyclopedia, XI, 1967, p. 745-747.

[33] *Les Constitutions apostoliques*, VIII, 4,3: Οὗ μὲν ὀνομασθέντος καὶ ἀρέσαντος συνελθὼν ὁ λαὸς ἅμα τῷ πρεσβυτερίῳ καὶ τοῖς παροῦσιν ἐπισκόποις ἐν ἡμέρα κυριακῇ, ὁ πρόκριτος τῶν λοιπῶν ἐπωτάτω τὸ πρεσβυτέριον καὶ τὸν λαὸνε εἰ αὐτός ἐστιν, ὃν αἰτοῦνται εἰς ἄρχοντα (p. 140-143).

[34] *Ibid.* VIII, 12,41.

[35] Em. Popescu, dans *Christianitas*, p. 118-123.

[36] I. Rămureanu, *Actele martirice*, p. 315

fait, la Lettre adressée aux Églises de Cappadoce est envoyée au nom de l'Église de Gothie, c'est donc entre ces deux parties que la correspondance se porte. La beauté de la rédaction de l'Acte de martyre, avec des formules empruntées à la Lettre de l'Église de Smyrne, ainsi que la langue soignée, nous font croire que l'auteur (les auteurs) l'ont rédigé en terre romaine, respectivement en Dobroudja. Parmi ces auteurs, on doit considérer en premier lieu le prêtre Sansalas, un proche de Saint Sabas et son compagnon de suffrance pendant la persécution qui précéda son martyre. Il connaissait mieux que tout autre tous les détails et il les aurait fournis en vue de la rédaction à laquelle il participa lui-même. Il est naturel de penser que Sansalas ait eu des amis et des connaissances en *Romania*, puisqu'il s'y était déjà refugié à cause des persécutions déclenchées en Gothie. Personnellement, je nourris la conviction plus ancienne que l'Acte du martyre a été rédigé dans l'Empire byzantin au su de l'évêque Bretanion de Tomis et même avec la participation de celui-ci et la contribution de ses collaborateurs 37. Il était certainement encore en vie à cette époque-là, car je suis persuadé que les lettres 164 et 165 de Saint Basile lui étaient adressées. D'ailleurs, le gouverneur Iunius Soranus, dont le siège se trouvait à Tomis, ne pouvait renoncer au concours de l'évêque Bretanion dans le solutionnement d'une question strictement religieuse.

Dans la lettre 164, Saint Basile se réfère à ce qu'avait relaté le destinataire auquel il s'adressait, des comptes rendus des événements que ne pouvait fournir qu'un homme du lieu, informé et impliqué dans la mission "dans le pays barbare d'au-delà du Danube": véritables combats athlétiques pour la foi, corps déchirés, rage des barbares, supplices de toute sorte que les martyrs devaient endurer. En parlant de ces récits, Saint Basile les appelle "ton rapport" (Τὰ δὲ σὰ διηγήματα), considérant donc le rapporteur comme l'auteur de la lettre. Ce qui est important, c'est que Saint Basile, en énumérant les supplices que subissaient les martyrs, mentionne aussi **la mort par l'eau et le bois**, allusion claire à la manière dont périt Saint Sabas, noyé dans la rivière de Buzău avec un tronc d'arbre attaché à son cou[38]. En même temps, le grand Père cappadocien, dans sa lettre 164, rend éloge non seulement au martyr Sabas, mais aussi à son mentor, son entraîneur (ἀλείπτης), qui l'avait préparé au combat. Et cet entraîneur ne se serait pas occupé seulement de Saint Sabas, mais "**il a affermi un grand nombre de chrétiens dans la foi**". Et pour cela, "il acquerira la couronne de justice devant le juge Suprême". Il s'agit donc d'un père spirituel de grande envergure, qui, par sa fonction, sa formation et son autorité, pouvait remplir ces tâches missioinnaires. Un simple hiéromoine comme Ascholius,

[37] Em. Popescu, *op. cit.*, p. 113.
[38] Delehaye, *op. cit.*, p. 221.

quel que pût être son zèle et son instruction, n'aurait pas pu agir avec la même efficience que Bretanion, personne officielle.

D'ailleurs, Bretanion ne s'était pas occupé seulement de la mission en territoire barbare voisin, mais il avait défendu l'orthodoxie aussi de l'intérieur, contre l'hérésie arienne. C'est ainsi que doivent être compris les termes de la lettre 165: "lorsque tu menais le combat pour la foi" (Καὶ ἠνίκα τοὺς ὑπὲρ πίστεως ἀγῶνας διήθλεις). C'est une allusion à la résistance inébranlable manifestée contre l'introduction de l'arianisme en Scythia Minor par l'empereur Valens lui-même, lorsque celui-ci demanda à Saint Bretanion, dans la cathédrale de Tomis, de renoncer à l'orthodoxie établie par le Ier Synode Oecuménique (325): "Une grande foule s'y était réunie, presque toute la ville, pour voir l'empereur et soupçonnant que quelque chose d'inhabituel allait se passer. Mais Bretanion, plein de foi et de zèle divin, a riposté courageusement à l'empereur, défendant les dogmes du Synode de Nicée, pareil au divin David qui avait dit: «Devant les rois je parlerai de tes édits et je n'aurai pas honte» (Ps. 118,46), puis l'a quitté et s'est rendu dans une autre église, tout le peuple le suivant. Abandonné là, avec son entourage, Valens supporta difficilement cette offense. Et, attrapant Bretanion, il l'exila, mais bientôt le fit rappeler". Et Sozomène ajoute: "L'empereur se rendait bien compte que les Scythes sont mécontents de l'exil de leur évêque et craignait une révolte de leur part, en les sachant téméraires et, par leur emplacement, nécessaires au monde romain, étant placés comme un rempart contre la pression des barbares"[39]. Saint Basil se rejouit en disant que "par lui [Bretanion] est gardé le bon héritage des Pères" et qu'une fois de plus son bon renom est confirmé, constatant que "tu es exactement comme te présente le témoignage de tous". Le destinataire de la lettre 165 était donc une personnalité connue dans l'Empire, par la mission chrétienne *in partibus infidelium*, mais aussi par la défense de l'orthodoxie à l'intérieur. Or, il est peu vraisemblable que tout cela conviendrait au hiéromoine Ascholius.

Toujours contre l'attribution des lettres 164 et 165 à Ascholius plaident, à mon avis, certains épithètes que Saint Basil utilise dans sa correspondence. Au début même de la lettre 164, Saint Basile utilise le terme ὁσιότης dans l'expression "la lettre de ta Sainteté" (= τὰ γράμματα ὁδιότητός σου), terme qui convenait d'habitude aux évêques. Dans l'autre lettre (165), il utilise le mot σύνησις = sagesse: "lorsque je pris la lettre de ta sagesse" (ὅτε ἐλάβομεν εἰς χεῖρα τὴν ἐπιστολὴν τῆς συνήσεώς σου), et un autre, encore plus caractéristique peut-être: θεοσέβεια (θεοσεβής), avec le sens de piété, dévotion, en dernière instance orthodoxie, foi juste. Qeosébeia est une

[39] Sozomenus, *op. cit.*, VI, 21,6 (FHDR II, p. 225).

formule habituelle pour s'adresser aux évêques et même au pape de Rome 40. Très significatif me semble le fait que l'église de Gothie, en s'adressant à celle de Cappadoce, utilise le même terme à l'adresse de Saint Basile: εἰς τὴν Καππαδοκίαν πρὸς τὴν ὑμετέραν ἀπέστειλε θεοσέβειαν.

La terminologie utilisée par le Saint Basile nous fait croire qu'il s'agissait d'un hiérarque, à mon avis Bretanion, et non d'un simple hiéromoine comme Ascholius, si passionné fût-il par la personnalité de Saint Athanase. Et même encore, tout le contenu des lettres 164 et 165 ne convient qu'à une personne de premier rang dans la structure de l'Église. Il n'y a qu'une telle personne qui soit en mesure de diriger la mission chrétienne en dehors des frontières de l'Empire, de former des missionnaires et de les attacher à l'Évangile du Sauveur jusqu'au martyre et, enfin, de défendre l'orthodoxie de la foi devant un hérétique fervent comme l'empereur Valens. Bretanion remplissait toutes ces conditions en tant que théologien et haut hiérarque. Son origine cappadocienne, à laquelle se réfère Saint Basile, peut expliquer, d'une part, sa solide formation théologique et, d'autre part, le succès de son oeuvre en Scythia, où il avait travaillé auprès d'un autre grand cappadocien, Iulius Soranus, et certainement collaboré avec lui.

Donc, l'hypothèse de Zuckerman, bien qu'intéressante, ne me semble pas convaincante et par conséquent encore moins acceptable.

INSTITUTUL DE STUDII
BIBLIOTECA
SUD-EST EUROPEAN

[40] Chez Marcellus de Ancyra, *Epistula ad Iulium papam* (ap. Epiph. Panarion, 72,2); Migne PG. 42, 384 C: κατ' ἐμοῦ γράψαι τῇ θεοσεβείᾳ σου ἐτόλμεσεν; même chez Saint Basile on le retrouve dans la lettre 48, PG. 32, 348: Εὐσεβίῳ ἐπισκόπῳ Σαμοσάτων. Μόλις ἡμῖν ὑπῆρξεν ἐπιτυχεῖν διακόνου γραμμάτων πρὸς τὴν θεοσέβειαν, etc.

MEDAILLONS BYZANTINS A SYMBOLES CHRETIENS DES IVe-VIIe SIÈCLES DE L'ESPACE CARPATO-DANUBIENNO-PONTIQUE

DAN GH. TEODOR

La recherche des éléments et influences byzantins de l'espace carpato-danubienno-pontique est particulièrement importante pour la connaissance du contenu et de l'évolution de la civilisation locale de cette région. À l'égard des problèmes mentionnés ci-dessus, il faut souligner les contributions de valeur apportées pendant les dernières décennies par les investigations archéologiques, par l'intermède desquelles on a relevé un nombre considérable de vestiges, d'une grande variété. À partir de ces découvertes, on a formulé des conclusions intéressantes concernant la nature, la durée et les conséquences des multiples relations déroulées pendant quelques siècles entre la société carpato-danubieno-pontique et la civilisation byzantine.

Les permanentes relations établies à travers l'espace carpato-danubieno-pontique (partiellement et temporairement inclus dans les possessions du Byzance) avec l'Empire Byzantin ont eu pour conséquence la circulation d'une série de vestiges produits dans les centres artisanaux de l'Empire ou réalisés par des artisans itinérants, parfois imités aussi par les orfèvres locaux.

Parmi les nombreux et les divers produits de l'orfèvrerie byzantine, une place à part, surtout grâce à leur signification spirituelle, revient à certaines catégories de médaillons ornementés à symboles chrétiens. De ce groupe, les pièces datées entre les IVe-VIIe siècles sont d'une valeur particulière puisque pendant cette période, après l'officialisation du christianisme dans l'Empire, la nouvelle religion est largement diffusée, étant généralisée à travers tout l'espace carpato-danubienno-pontique.

Si, dans la littérature roumaine de spécialité, d'autres catégories d'objets de culte chrétien, tels que les croix-pendentifs, croix réliquaires, petites cuillères et calices eucharistiques, etc., ont bénéficié jusqu'à présent d'une grande attention, les médaillons à symboles chrétiens, à certaines exceptions, n'ont été publiés qu'isolément, sans toujours en souligner la signification religieuse.

Tenant compte de la chronologie fournie pour certains exemplaires de médaillons par la stratigraphie des complexes où on les a découverts tout comme par leur technique d'exécution et par les analogies proches, on peut préciser deux groupes principaux de tels objets de culte de la période des IVe–VIIe siècles, l'un étant représenté par des pièces en verre et l'autre par des pièces en divers métaux.

Du premier groupe, nous signalons cinq médaillons en verre provenus des tombes et établissements datés pendant les IVe-Ve siècles.

De la sorte, dans la tombe d'inhumation nº 123 de la nécropole étudiée a Mihălăşani-Botoşani, datée pendant les IVe-Ve siècles, à côté d'autres objets d'inventaire funéraire, on a aussi découvert trois médaillons en verre, façonnés par coulage, à formes circulaires et à un motif ornemental imprimé sur l'une des faces[1].

Le plus grand médaillon, de couleur olive, au diamètre de 1.8 cm, présente sur une des faces une décoration imprimée en relief, représentant une tortue (vue d'au-dessus) inscrite dans un cercle. Le deuxième médaillon, de couleur bleue, au diamètre de 1.7 cm, présente un buste humain (à auréole?), toujours inscrit dans un cercle. Le troisième médaillon, de couleur olive, au diamètre de 1.4 cm, présente l'image imprimée du Prophète Daniel affronté par deux lions.

Un médaillon circulaire en verre marron, au diamètre de 1.8 cm, a été découvert, avec d'autres objets d'inventaire, dans la tombe d'inhumation nº 351 de la nécropole des Ve-VIe siècles de Mangalia (Callatis) - Constanţa, étudiée par des fouilles archéologiques. Le médaillon présente un tortue imprimée en relief et inscrite dans un cercle[2].

Un autre médaillon en verre, confectionné dans la même technique, provient du bourg romano-byzantin de Topraichioi-Tulcea. La pièce, de couleur blanchâtre, au diamètre de 1.8 cm, présente l'image imprimée en relief du Prophète Daniel aux bras levés, encadrés par deux lions, vus du profil[3].

La scène représentant Daniel dans la fosse à lions est sans aucun doute d'origine biblique et a joui dans le symbolisme chrétien d'une large dissémination pendant les IVe-VIe siècles. L'image de Daniel affronté par les lions symbolise dans l'art mineur paléochrétien le visage de Jésus vainqueur face à la mort et intangible dans la lutte contre le péché[4]. La représentation de Daniel dans la fosse à lions est aussi rencontrée sur un sceau à plomb, du VIe siècle, découvert à Izvoarele-Constanţa[5]. Le thème chrétien de Daniel a continué à être utilisé dans les VIe-VIIe siècles dans

---

[1] O. L. Şovan, *Un mormânt cu medalioane de sticlă de la Mihălăşeni* (jud. Botoşani), dans *Arheologia Moldovei*, XI, 1987, p. 227-233.

[2] C. Preda, *Callatis. Necropola romano-bizantină*, Bucureşti, 1980, p. 55, pl. XXVI (m. 351,1); XC (M. 351,1).

[3] Cristina Opaiţ, *Două amulete de sticlă din nordul Dobrogei*, dans *Peuce*, IX, 1984, p. 337-338, pl. I, 2.

[4] J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dicţionar de simboluri*, vol. I (A-D), Bucureşti, 1995, p. 427.

[5] V. Culică, *Antichităţile creştine de la Izvoarele* (jud. Constanţa), dans *Biserica Ortodoxă Creştină*, XCIV, 1976, 7-8, p. 777, fig. 1/7.

l'ornementation des plaques des boucles de ceinture, étant considérée une véritable mode dans les civilisations gallo-romaine et germanique[6].

L'image de la tortue représentait dans le monde romain et puis byzantin, tout comme chez d'autres peuples, l'idée d'humain et de cosmique à la fois, son symbolisme étant étendu dans toutes les sphères de l'imaginaire. La tortue indiquait le début de l'œuvre de spiritualisation de la matière étant à la fois le symbole de la concentration et du retour à l'état primordial[7]. Elle étale une attitude essentielle pour l'esprit et c'est dans cette hypostase qu'elle a été reprise par les chrétiens qui y voyaient le symbole de la résurrection[8].

Le visage imprimé sur l'un des médaillons de Mihălăşani-Botoşani pourrait aussi être mis en liaison à la modalité fréquemment utilisée par le christianisme (si le personnage a vraiment une auréole) de représenter ce qu'il y a de divin, de mystérieux dans l'homme[9]. Dans le cas de ce médaillon, il s'agit, peut-être même d'un saint ou d'un apôtre ou prophète. Le visage en question pourrait représenter l'idée que Dieu s'est révélé dans l'homme tout en se multipliant dans les humbles faces transfigurées, le christianisme étant une religion des visages[10]. Figures humaines à auréoles sont aussi présentes sur d'autres objets, à côté de certains signes chrétiens, par exemple sur des fibules, où ils sont toujours considérés comme de facture paléochrétienne, suggérant le motif du „bon homme"[11]. En général, la production et la dissémination de ces types de médaillons en verre, en certains complexes, accompagnés de perles façonnées de la même matière première et dans la même technique, à ornements étalant des symboles bibliques repris par le christianisme, sont attestées à travers tout le monde chrétien de l'Empire Romano-Byzantin et même au-delà de ses frontières, dans les zones avoisinées, qui étaient en permanence sous sa directe influence. De tels médaillons en verre à diverses images imprimées d'origine paléochrétienne (du Nouveau et de l'Ancien Testament) ont été

---

[6] J. Werner, *Die romanische Trachtprovinz Nordburgunden im 6. und 7. Jarhundert*, dans *Relations entre l'empire roman tardif, l'empire Franc et ses voisins. Coloque XXX, IXe Congrès International des sciences préhistoriques et protohistoriques*, Nisa, 1976, p. 230-231, fig. 7,17.

[7] J. Chevalier, A. Gheerbrant, *op. cit.*, p. 207-209.

[8] N. Cambi, *Neki kasnoantički predmeti od stakla s figuralnim prikazima u arheološkom muzeju u Splitu*, dans *Arheološki Vestnik*, 25 (1974), Lublijana, 1980, p. 145, 146.

[9] J. Chevalier, A. Gheerbrant, *op. cit.*, p. 303-304.

[10] *Ibidem*, p. 304.

[11] V. Teodorescu, *Elemente paleocreştine în tezaurele de la Şimleul Silvaniei şi Pietroasa (sec. IV)*, dans *Spiritualitate şi istorie la întorsura Buzăului*, vol. I, 1985, p. 81-83, pl. IV, 5; Ana Haralambieva, *Darstellungen christlicher Symbole, Inschriften und Helingen auf Trachzubechör des 4.-7. Jhs. aus hentingen Bulgarien, dans Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologica Cristianae-Split, Poreč*, 1994, III, Citta del Vaticano-Split, 1998, p. 364, fig. 4; I. Mitrea, *Comunităţi săteşti la est de Carpaţi în epoca migraţiilor. Aşezarea de la Davideni din secolele V-VIII*, Piatra Neamţ, 2001, p. 140-141, fig. 67/5; 67 a/1-2.

principalement réalisés à partir du IVe siècle dans les ateliers des artisans surtout de Syrie, Palestine et Egypte, où l'on continuait, en fait, une plus ancienne tradition[12]. De là-bas, ce métier s'est aussi répandu dans les zones européennes de l'Empire, en Sicile[13], Dalmatie et Pannonie[14] et dans les régions germaniques[15], tout comme sur le littoral de nord de la Mer Noire, dans la Crimée byzantine[16]. Il n'est pas exclu que certains ateliers pour la réalisation de telles pièces aient aussi existés dans la Péninsule Balkanique[17].

Une autre catégorie de médaillons de la période de IVe-VIIe siècles est constituée par des exemplaires en métaux réalisés en diverses techniques d'orfèvrerie.

Jusqu'à présent, dans l'espace carpato-danubienno-pontique, on connaît deux médaillons en or (pectoraux), l'un découvert à Şimleul Silvaniei-Sălaj et l'autre à Someşeni-Cluj, deux médaillons en plomb, l'un provenu de Noşlac-Alba et l'autre de Budureasca-Prahova et un exemplaire en bronze, originaire de Raşcov-Hotin.

Le médaillon de forme circulaire faisant partie, à côté d'autres objets en or, d'un trésor découvert à Şimleul Silvaniei[18], au diamètre de 6.65 cm a été confectionné tout en utilisant plusieurs techniques d'orfèvrerie. Au centre, la pièce présente une croix formée de granules en forme de triangle, entourée par cinq cercles concentriques réalisés en filigrane et en technique „cloisonnée", etc. Le médaillon en or constitue l'un des objets chrétiens de très grande valeur et a probablement appartenu à un chef germanique, d'une population gépide de la première moitié du Ve siècle.

---

[12] O. M. Dalton, *Catalogue of early christian antiquities and objects from the christian East in the department of British and medieval antiquites and etnography of British Museum*, Londra, 1901, p. 136-140, nr. 697-700; J. Philippe, *Le monde byzantine dans l'histoire de la verrerie (Ve-XVIe siècles)*, Bologne, 1970, p. 38; B. Zouhdi, *Medaillons „pendantifs" en verre, du Musée National de Damas*, dans *Annales du VIIe Congrès de l'Association Internationale pour l'histoire du verre*, Liège, 1978, p. 61; N. Cambi, *op. cit.*, p. 147-148, 155.

[13] P. Orsi, *Byzantine Sicilae*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 21, 1912, p. 209, fig. 40/a-c.

[14] N. Cambi, *op.cit.* p. 139-157; K. Sagri, *Das römische Gräberfels von Keszthely-Dobogó*, Budapest, 1981, p. 28, 30, fig. 13/56; 14, 15; Z. Bujlević, S. Iučević, J. Mardešiţ, E. Višić-Ljubić, *Salona Christiana. Artes minores salonae christiane*, Split, 1994, p. 354-357.

[15] M. Tempelmann-Macynsko, *Die Perlen der römischen Kaiserzeit und des frühen Phase der völkerwanderungszeit in mitteleuropäischen Barbaricum*, Mainz, 1985, p. 131, nr. 402.

[16] Otčet Imperatorskoi Archeologičeskoi Komisii, 2, 1902, Moskva, 1904, p. 45, fig. 78.

[17] N. Cambi, *op.cit.*, p. 141, 155-157.

[18] J. Arneth, *Die antiken Gold und Silber-Monumente des K. K. Münz und Antiken-Cabinettes in Wien*, Viena, 1850, p. 8-9, 19, 39-43, 54, 238, nr. 1; 38; J. Hampel, *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, II, Braunschweig, 1905, p. 16-18, pl. 15, 5; Alex. Odobescu, *Tezaurul de la Pietroasa*, dans Opere, vol. IV, Bucureşti, 1976, p. 195-196, fig. 82/b; R. Florescu, I. Miclea, *Tezaure transilvane de la Kunsthistorische Muzeum din Viena*, Bucureşti, 1979, p. 47-48, fig. 73.

Un autre médaillon, toujours en or, a été découvert à côté d'autres objets de parure, dans le fameux trésor de Someşeni-Cluj[19]. La pièce a une forme circulaire et une face décorée en technique „cloisonnée", à deux registres latéraux, par les motifs ornementaux des „yeux de paon" combinés à des triangles contenant des pierres semi-précieuses. Le centre du médaillon, discoïdal, est orné par une croix aux bras élargis, chacun étant divisé en plusieurs triangles et cercles où l'on a fixé des pierres précieuses et semi-précieuses. Tout autour du médaillon il y a un cadre de granules et de petites épines et sur l'axe horizontal il y a deux petits anneaux pour l'attacher à une chaînette. Le revers de la pièce a au centre une croix et autour de celle-ci il y a un ornement en relief suggérant les vagues. Le médaillon a le diamètre de 7.8 cm et d'habitude on l'attachait à une chaînette toujours en or. Il faisait partie du trésor d'une princesse chrétienne, gépide ou ostrogote, de la deuxième moitié du Ve siècle.

Un médaillon en plomb réalisé par coulage provient des tombes d'inhumations appartenant à la nécropole de Noşlac-Alba[20]. La pièce est de forme rectangulaire, aux dimensions de 2.8 x 1.8 cm, étant pourvue dans la partie supérieure d'un bouton pour le faire pendre. L'une des faces a un ornement imprimé formé de deux files superposés formés de quatre croix de type *decussata*. Le revers de la pièce présente un ornement suggérant une tresse. Le caractère chrétien de la pièce, datée par l'auteur de la découverte pendant les VIe-VIIe siècles, est assuré par l'orientation du squelette et par la présence, dans la nécropole, de certains objets vestimentaires décorés à divers types de croix (boucles de ceinture, aiguilles de ceintures, etc.). La nécropole a été attribuée à une population romaine et gépide chrétienne, qui a reçu de nombreuses influences culturelles byzantines[21]. Un autre médaillon réalisé par coulage d'un alliage de plomb et argent a été découvert dans le site de Budureasca IV - Prahova[22]. La pièce est de forme circulaire, au diamètre de 4.0 cm, à l'intérieure de laquelle il y a une croix ajourée formée de triangles, formés de pseudo-granules et disposés les pointes vers le centre du médaillon représenté par un autre pseudo-granule plus grand. La croix présente un cadre formé de pseudo-granules. Le médaillon est doublé par un disque au même diamètre, au dos plié pour pouvoir pendre la pièce. La forme de la croix (grecque) et la technique de façonnage est typique à l'orfèvrerie byzantine des Ve-VIIe siècles, époque pendant laquelle on peut dater, selon nous, l'exemplaire mentionné, attribué par l'auteur de la découverte à une période plus ancienne[23].

---

[19] K. Horedt, D. Protase, *Tezaurul de aur din epoca migraţiilor de la Cluj-Someşeni*, dans *Acta Musei Napocensis*, VII, 1970, p. 188, pl. I, a-b; VII.

[20] M. Rusu, *The prefeudal cemetery of Noşlac (VIth-VIIth centuries)*, dans *Dacia*, NS, V, 1962, fig. 22/2.

[21] *Ibidem*, p. 290-292.

[22] V. Teodorescu, *op.cit.*, p. 80, pl. IV; fig. 6/2.

[23] *Ibidem*, p. 91.

Enfin, un médaillon en bronze a été découvert dans l'habitation nº 69 du site de Raşcov III - Hotin[24]. La pièce est de forme circulaire, au diamètre de 2.5 cm et présente une croix *gammée* en relief entourée par un cercle simple. Dans la partie supérieure de la pièce il y a une tige perforée à l'aide de laquelle on pouvait la pendre. Du côté droit de la pièce et sur le même axe que la tige de suspension il y a un petit rallongement (du côté gauche celui-ci a été probablement rompu depuis longtemps) suggérant de la sorte que le disque accrochait initialement les bras d'une croix disposés selon les points cardinaux. L'exemplaire a été daté pendant le VIe siècle, son caractère chrétien étant soutenu pas seulement par la décoration mais aussi par l'existence d'une petite croix en bronze découverte dans une autre habitation, tout comme par certains objets de facture byzantine[25].

Les médaillons en divers métaux à symboles chrétiens variés ont connu pendant la période des IVe-VIIe siècles une assez grande dissémination, leur fonction apôtropaïque les imposant aussi au-délà des frontières du Byzance, dans les zones avoisinées habitées surtout par des populations romaniques.

Par la matière première, la technique complexe d'execution et les ornements spécifiques, les deux médaillons en or découverts à Someşeni et Şimleul Silvaniei sont indiscutablement de facture byzantine, étant réalisés pour les représentants de l'aristocratie ou du clergé supérieur. De tels médaillons pectoraux sont connus par plusieurs exemplaires à Constantinople ou en Syrie et Palestine[26]. Un médaillon en or ayant approximativement les mêmes ornements et réalisé dans la même technique a été découvert dans un trésor d'Olbia daté pendant la première moitié du Ve siècle, la pièce, tout comme les objets qui l'entouraient, ayant été probablement produite dans un atelier gotho-byzantin de Crimée[27].

En ce qui concerne les médaillons simples, réalisés en métaux communs (bronze, plomb ou divers alliages), présentant d'habitude des représentations de croix, trouvent des analogies dans plusieurs habitats de l'Empire, aussi bien dans des habitations que dans des tombes. Des exemplaires similaires et des moules pour le coulage sont attestés, par exemple, dans la Péninsule Balkanique[28], tout comme

---

[24] V. D. Baran, *Pražskaja kul'tura Podnestrov'ja*, Kiev, 1988, p. 23-24, 113, fig. 12/3; pl. LIII/4.

[25] *Ibidem*, p. 20, 24, fig. 12/1, 4, 6-7, 11; pl. LII/6; LVI/4.

[26] M. C. Ross, *Catalogue of the Byzantine and Early Medieval Antiquites in the Dumbarton Oaks Collection*, II, Washington, 1965, p. 1-2, 33-39, 117-118, pl. XXVIII-XXIX, XXX-XXXII; K. Horedt, D. Protase, *op. cit.*, p. 192-193, les notes 12 et 13.

[27] M. C. Ross, *op. cit.*,p. 117-118, pl. XV.

[28] N. I. Repnikov, *Nekotorye mogil'niki oblasti Krymskich gotov*, dans *Zapiski Imperatoskogo Odesskogo Obšestva*, XXVII, Odessa, 1904, pl. XII/44; J. Hampel, op. cit., p. 399-401, pl. 287/4; N. Fettich, Archäologische Studien zur Geschichte der späthunnischen Metallkunst, Budapest, 1951, pl. X/8; Hena Spahiu, *Gjetje të vjetra nga varreza mesjetare e Kalasë së Dalmaces*, dans *Illiria*, 1, 1971, p. 251-254, pl. VII/7.

dans les régions d'au-délà des frontières du Byzance, situées dans son direct voisinage, où, sur demande, les artisans itinérants de l'Empire réalisaient de tels objets[29]. La présence des médaillons à symboles chrétiens réalisés en verres ou en divers métaux attestés dans les régions carpato-danubienno-pontiques, tout comme, d'ailleurs dans d'autres zones influencées par la civilisation du Byzance, est expliquable, le christianisme étant répandu là-bas par des militaires, commerçants, transfuges ou prisonniers dès les IIe-IIIe siècles et plus tard, à partir du IVe siècle, par de nombreux missionnaires qui ont imposé la nouvelle religion en tant que mentalité spirituelle romaine en vertu des serrées relations déroulées sur des multiples plans avec la civilisation romaine tardive et byzantine[30]. Au fur et à mesure que le christianisme se généralise dans les zones influencées par l'Empire, la demande de procurer de telles pièces de culte s'est considérablement augmentée, les artisans itinérants de Byzance, et à côté d'eux, les autochtones aussi, essayant de satisfaire les nécessités locales d'acquisition des objets chrétiens. La preuve de telles activités artisanales soutenues est constituée par les moules où l'on coulait les divers objets de culte chrétien découverts dans les zones habités surtout par des populations romaines[31].

À côté des nombreux objets de culte chrétien de la période des IVe-VIIe siècles, les médaillons, décorés par des symboles spécifiques à cette religion, attestent pas seulement la présence d'une communauté villageoise chrétienne, mais aussi les influences multiples manifestées constamment dans la culture matérielle et spirituelle autochtone de l'espace carpato-danubien par la civilisation romaine tardive et byzantine.

---

[29] I. S. Vinokur, V. P. Megei, *Iuvelirna maisternaja rann'osredn'ovečnich slov'jan*, dans *Archeologia-Kiev*, 3, 1992, p. 87, fig. 7/5.

[30] D. Gh. Teodor, *Romanitatea carpato-dunăreană şi Bizanţul în veacurile V-XI e.n.*, Iaşi, 1981, p. 77-87; idem, *Creştinismul la est de Carpaţi de la origini până în secolul al XIV-lea*, Iaşi, 1991, p. 107-117; idem, Importuri creştine romano-bizantine la nordul Dunării de Jos, dans Carpica, XXIX, 2000, p. 11-26; N. Gudea, I. Ghiurco, *Din istoria creştinismului la români. Mărturii arheologice*, Bucureşti, 1994, p. 57-79.

[31] D. Gh. Teodor, *Ateliere pentru prelucrat obiecte de cult creştin pe teritoriul Moldovei*, dans *Teologie şi Viaţă*, III (LXIX), 4-7, Iaşi, 1993, p. 60-66; idem, *Meşteşugurile la nordul Dunării de Jos în secolele IV-XI d. Hr.*, Iaşi, 1996, p. 24-34, fig. 15.

Légende des figures

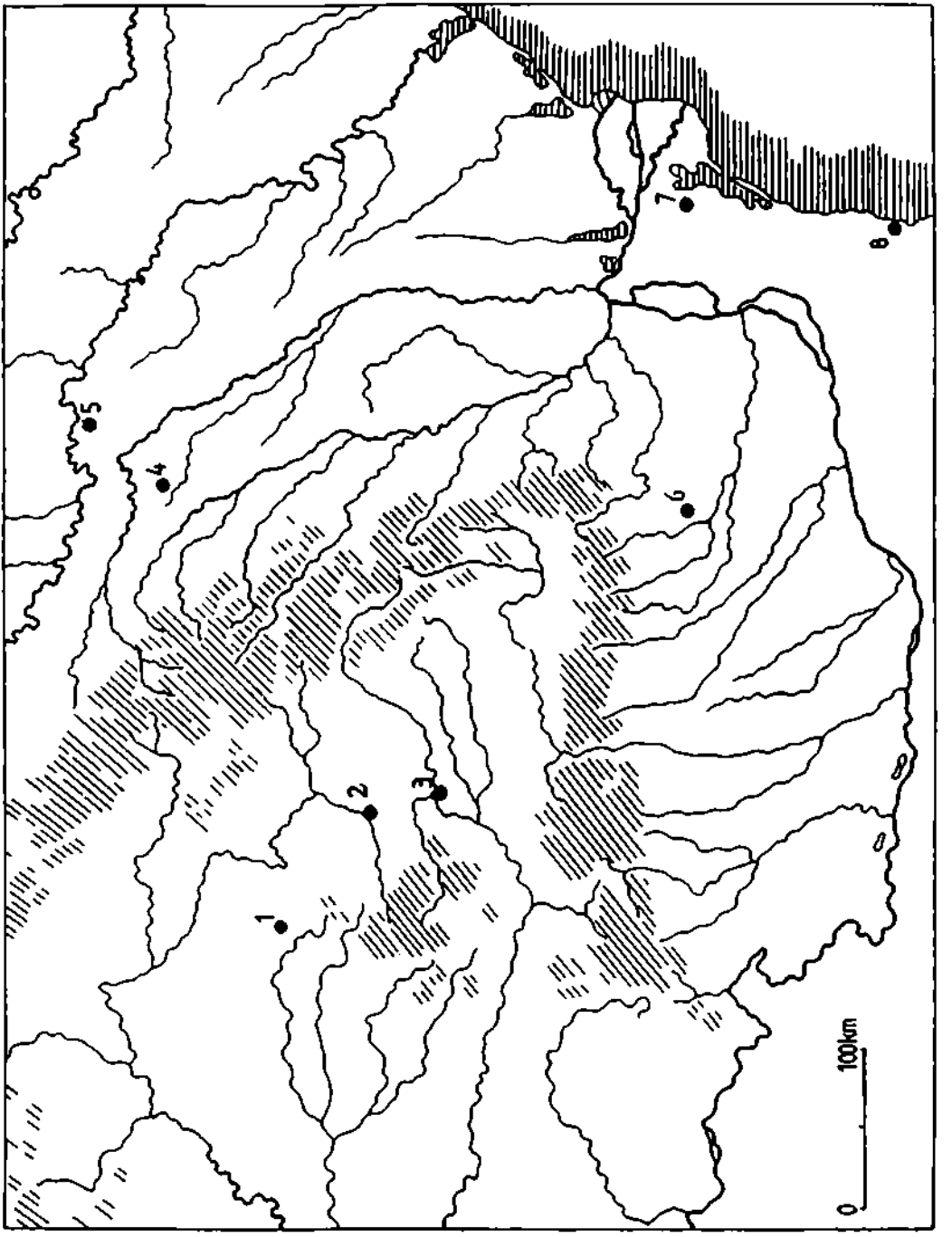

Fig. 1. Carte de la diffusion des medaillons byzantins chrétiens des IVe-VIIe siècles dans l'espace carpato-danubieno-pontique: 1. Şimleul Silvaniei; 2. Someşeni-Cluj; 3. Noşlac; 4. Mihălăşeni; 5. Raşcov; 6. Bădurească; 7. Topraichoi; 8. Mangalia.

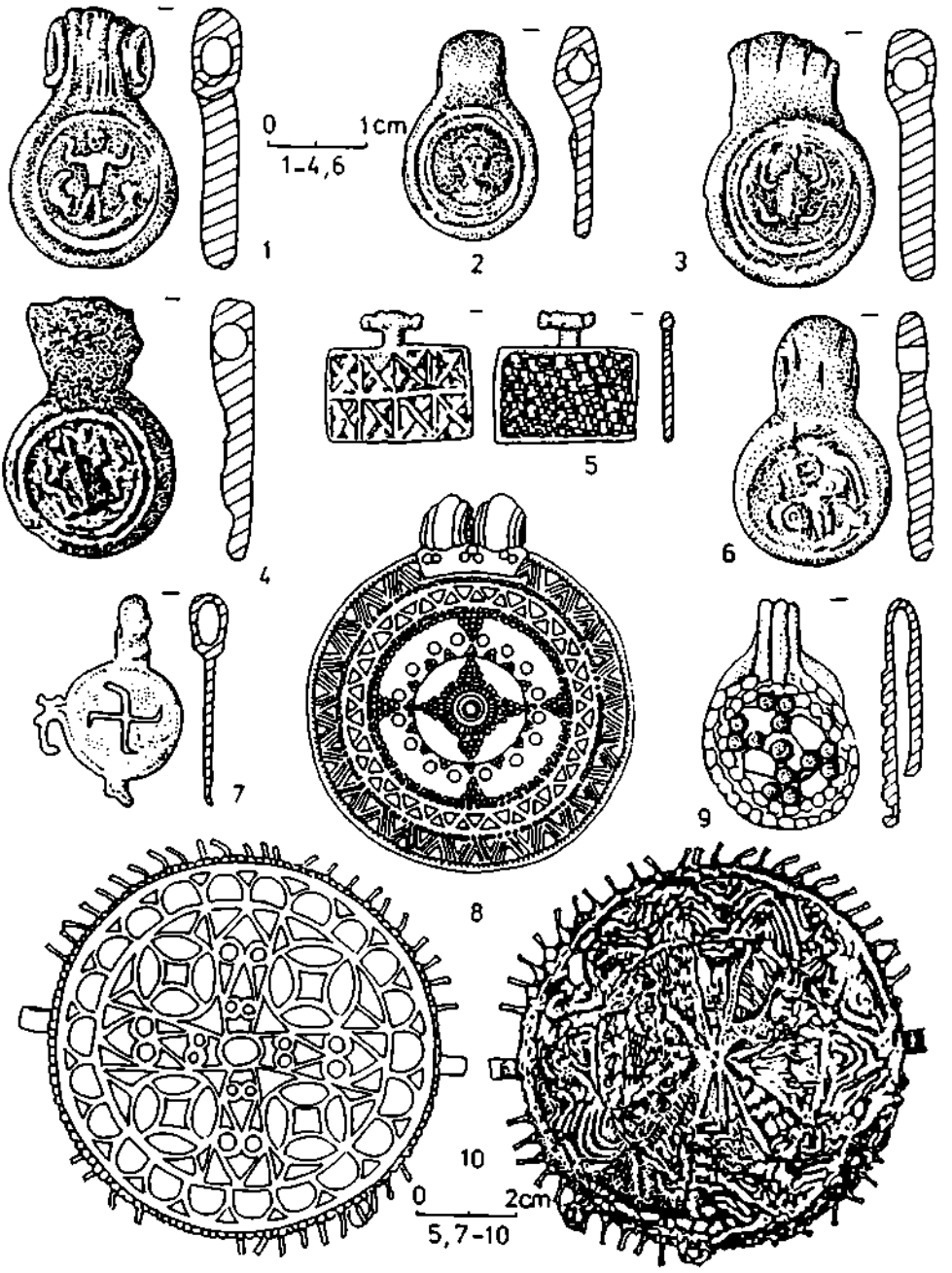

Fig. 2. Medaillons byzantins en verre et en divers metaux à des symboles chrétiens, des IVe et VIIe siècles: 1-3. Mihălăşeni; 4. Mangalia; 5. Noşlac; 6. Topraichoi; 7. Raşcov; 8. Şimleul Silvaniei; 9. Bucureasca; 10. Someşeni-Cluj.

FROM THE LATE ANTIQUITY TO THE EARLY MIDDLE AGES - THE BYZANTINE COINS IN THE TERRITORIES OF THE IRON GATES OF THE DANUBE FROM THE SECOND HALF OF THE 6TH CENTURY TO THE FIRST HALF OF THE 8TH CENTURY

ERNEST OBERLANDER - TÂRNOVEANU

To my Master in Numismatics,
Octavian Iliescu, at his 80th anniversary

This study dedicated to Octavian Iliescu, the real founder of scientific and systematic research of the finds of Byzantine coins in Romania, aims to contribute, from a numismatic point of view, at a more correct understanding of some economic, social and political phenomena related to the dissolution of the Roman-Byzantine civilisation and to the emergency of the mediaeval civilisation in the territory of the Danube Iron Gates, north of the river[1]. This approach is based both on the processing of older data, published by several researchers, evidently reinterpreted in the light of the latest Byzantine numismatic literature, and on the use of significant unpublished finds, resulted from the studies conducted by us in several museum and private collections. Our research has covered also the finds in the neighbouring areas south of the river, situated north - western Bulgaria and north - eastern parts of present day Serbia, on the territories of the former provinces of Dacia Ripens is and Moesia I. Such an approach seems only natural when taking into account the common evolution of the territories on both banks of the Danube downstream the Iron Gates

[1] On the connexions between Oltenia (or Lesser Wallachia) and Banat with the late Roman Empire and early Byzantine Empire see: D. Tudor, *Legăturile dintre Imperiul romano-bizantin şi teritoriul din stânga Dunării în sec. IV-VI*, in *Istoria României*, vol. I, *Comuna primitivă. Sclavagismul. Perioada de trecere la feudalism*, Bucharest, 1960, pp. 654-665 (furthermore abbreviated *IR.*); O. Toropu, *Romanitatea târzie şi străromânii în Dacia traiană subcarpatică*, Craiova, 1976, pp. 30-37, (furthermore abbreviated, *Romanitatea.*); M. Rusu, *Transilvania şi Banatul în secolele VI-IX*, in Banatica, 4, 1977, pp. 200-201; Idem, *Avars, Slavs, Romanic Population in the 6th–8th Centuries*, in *RBAPMPOTR*, ed. by M. Constantinescu, St. Pascu şi P. Diaconu, Bucharest, 1975, pp. 152-153, (furthermore abbreviated *RBAPMPOTR*) and A. Bejan, *Banatul în secolele IV-XII*, Timişoara, 1994, pp. 32-69. More recently see I. Barnea, *Sur les rapports avec Byzance du territoire situé au Nord du Bas-Danube durant la période Anastase Ier - Justinien Ier (491-565)*, in Études Byzantines et Post-Byzantines, 2, 1991, pp. 47-57 and C. M. Tătulea, *Romula-Malva*, Bucharest, 1994, pp. 120-176.
See also, Gh. Ştefan, *Justiniana Prima şi stăpânirea bizantină la Dunărea de Jos în secolul al VI-lea*, in Drobeta, 1, 1974, pp. 65-70 and P. Sânpetru, *Oraşe şi cetăţi romane târzii la Dunărea de Jos*, Bucharest, 1994, passim.

area, as well as the fact that in late Antiquity and the early Middle Ages the region emerged as an economic unity brought about by the complementary natural resources and the convergent main roads of the military and civil communication network. The presence of a large number of inhabitants used to speak Latin, north of the Danube, related to the dominant Romanic population, south of the river, brought the similarity of the development pattern even closer.

The first systematic publication, with acceptable scientific standards, of the Byzantine monetary finds from the 6th–13th centuries on the Romanian territory is owed to Ir. Dimian, who in 1957 carried out a repertory of hoards and, in part, of the isolated finds in this region[2]. Since the '70s, as the knowledge on late Roman and Byzantine coinage was radically renewed, due to the publication of some crucial works of the researchers of A. Bellinger, Ph. Grierson, D. M. Metcalf, Cecile Morrison, and W. Hahn, has started a new phase in the systematic investigation of monetary finds centuries in the territories between the mouths of Tisza river, the Danube and the Olt rivers and the Carpathians, as a matter of fact, from all over Romania. O. Iliescu gave the signal, by republishing some finds previously published on the basis of outdated catalogues[3]. Contrary to the studies mentioned above, there is one published by Iudita Winkler and C. Băloi, regarding the finds in the Sucidava - Orlea area[4]. Published under an outdated form, and using for the identification of coins long obsolete catalogues, the work has the only merit of gathering a significant material, but its scientific processing continues to remain the task of future researchers. At the same time, we remind C. Preda's study dedicated to the "circulation" of Byzantine coins on Romania's territory[5]. Besides including the highly controversial term of "monetary circulation", which the author tried to accredit, in spite of obvious local economic and social realities, from the 6th–13th centuries, from most part of the area north of the Danube, the work mentioned is characterized also by the mechanical takeover of some older data, that were not updated, even where the available data and material allowed such an updating of the information. In spite of all that, the article mentioned represents the first attempt to bring together all the monetary finds

---

[2] Ir. Dimian, *Câteva descoperiri monetare bizantine pe teritoriul R.P.R.*, in *SCN*, 1, 1957, pp. 189-216.

[3] O. Iliescu, *Monede romane şi bizantine, ponduri, cântare, plumburi comerciale*, in *Cultura bizantină în România*, Bucharest, 1971, pp. 117-191, passim and Idem, *Emisiune monetară la Antiochia în aprilie-iunie 540*, in *BSNR*, 68-69, 1973–1975, 121-123, pp. 115-116.

[4] Iudita Winkler and C. Băloi, *Circulaţia monetară în aşezările antice de pe teritoriul comunei Orlea*, AMNapocensis, 8, 1971, pp. 161-172 and in AMNapocensis, 10, 1973, pp. 181-212.

[5] C. Preda, *Circulaţia monedelor bizantine în regiunea carpato-dunăreană*, in *SCIV*, 23, 1972, 3, pp. 375-415, passim, partly republished in English, Idem, *The Byzantine Coins-An Expression of the Relations between the Empire and the Populations North of the Danube in the 6th–13th Centuries*, in *RBAPMPOTR* pp. 219-234.

from the 6th–14th centuries on the present territory of Romania, including those from Banat and Oltenia.

At the same time, it is worth mentioning O. Toropu and O. Stoica's article from 1974, that made known to the researchers a considerable number of Byzantine monetary finds in Oltenia from the 6th–14th centuries, providing, at the same time, a set of complete scientific and technical data[6]. Very important as source of historical reconstruction regarding the territories between the Danube and the Southern Carpathians in the 7th century is the study dedicated by B. Mitrea to the hexagrammata hoard discovered at Priseaca (Priseaca comm., Olt county)[7]. The dynamics of circulation and then of the penetration of coins to Oltenia in the 4th–11th centuries was the subject - matter of the first great attempt of synthesis by O. Toropu[8]. Unfortunately, the part comprising the analysis of the historical significance of numismatic documents in this paper was excessively dependent on a series of preconceived patterns, and in other cases, the presentation of the material does not surpass the level of a simple compilation. That is even more regrettable as the author had access also to many finds of isolated pieces or unpublished hoards. Unfortunately, for obscure reasons, the data published by O. Toropu more often than not were too concise. Data on the situation in Banat can be found in the publication regarding the monetary finds at Orșova. Besides the analysis of the situation from the Roman Age, Maria Chițescu and Gh. Poenaru Bordea provided also a critical discussion on the numismatic material from the 6th–11th centuries, published previously[9].

A very important synthesis regarding the penetration of the early Byzantine coin, from the 6th–7th centuries, is owed to the Iassy researcher V. Butnariu[10]. The author made a remarkable effort not only for gathering a vast material, spread in tens of publications, but he also strove to recover all the possible data on the finds already published, to reassign the coins and redate them, according to the most recent reference catalogues. This way, V. Butnariu succeeded in provides new historical coordinates to a source of information that seemed buried and long forgotten. Wherever possible, the author studied the pieces directly, and, even published original coins, from different public and private collections. We may assert that any

---

[6] O. Toropu and O. Stoica, *Monede bizantine descoperite în Oltenia*, in Drobeta, 1, 1974, pp. 159-168.

[7] B. Mitrea, *Date noi cu privire la secolul al VII-lea. Tezaurul de hexagrame bizantine from Priseaca (county Olt)*, in *SCN*, 6, 1975, pp. 113-125.

[8] O. Toropu, *Romanitatea.*, pp. 93-217 and the table of the annexe nº 1-27, passim.

[9] Maria Chițescu and Gh. Poenaru Bordea, *Contribuții la istoria Diernei în lumina descoperirilor monetare din săpăturile arheologice din 1967*, in *BSNR*, 75-76, 1981-1982, 129-130, pp. 169-208, specially pp. 176, nº 106-109, 178, nº 141-143, 179, nº 162-168 și 172, 182, nº 249-251 și pp. 198-200.

[10] V. Butnariu, *Răspândirea monedelor bizantine din secolele VI-VII în teritoriile carpato-dunărene*, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, pp. 199-235, passim.

new research on the monetary finds in the entire area of the Lower Danube, from the age mentioned, cannot be achieved without resorting to these real wells of information. In the early '90s, C. Chiriac has been remarked for his attempts to reinterpret the historical significance of some hoards from the 7th–10th centuries originating north of the Danube, including those of Oltenia[11]. In the same period also the controversial monograph by G. L. Duncan was issued, which was dedicated to the monetary circulation in the Balkan provinces of the Roman and Byzantine Empires between 294 and 578[12]. Recently, a new archaeological and historical synthesis was published, due to Al. Madgearu, regarding the area between the Danube and the Carpathians in the 6th–9th centuries[13], the author using to a large extent the monetary finds as source of reconstruction of the political, social, and cultural history of the age. At the same time one dedicated to the economic life at Drobeta in the 2nd–6th centuries was issued [14].

We considered it useful to begin our analysis regarding the relations between the population in the area between the rivers Tisza, Danube, Olt and the Carpathians Mountains and the south - east European world after the second half of the 6th century, in the wake of the emergence of the Avars as a great power at the Lower Danube and the start of the processes of changing the ethnic structure and the political equilibrium in the Balkans[15]. Relatively recently some important works were issued, such as those by V. Butnariu and Al. Madgearu, that spare us a detailed presentation of the evolution of the relations between the Empire and its north - Danubian enclaves in the first part of the 6th century. In order to understand better the way the Roman - Byzantine socio - economic structures underwent a process of erosion and the phenomenon of demonetisation of the economy that occurred in the 7th century, we consider that we have to go down to 565–578, to the time of Justinus II, whose reign announces a new historical age at the Lower Danube.

---

[11] C. Chiriac, *Despre tezaurele monetare bizantine din secolele VII-X from Est şi Sud de Carpaţi*, in Pontica, 24, 1991, pp. 373-378.

[12] G. L. Duncan, *Coin Circulation in the Danubian Provinces of the Roman Empire AD 294-578*, London, 1993, pp. 72–73 şi 116–117.

[13] Al. Madgearu, *Continuitate şi discontinuitate culturală la Dunărea de Jos în secolele VII-VIII*, Bucharest, passim (furthermore abbreviated as *CDCDJ.*), pp. 68-89.

[14] I. Stingă, *Viaţa economică la Drobeta în secolele II–VI p. Ch.*, Bucharest, 1998, pp. 152-155, nº 217-247, 268-270, 189-190, 194, 196, 199-201, 207-208. The author had omitted to mention that all the coins from the 6th century, published there, were identified by us.

[15] On the Slavonic and Avaric tribes on the Romanian territory cf. Maria Comşa, *Socio-Economic Organization of the Daco-Romanic and the Slav Populations on the Lower Danube during the 6th–8th Centuries*, in RBAPMPOTR, pp. 171-200; D. Gh. Teodor, *Slavii la nordul Dunării de Jos în secolele VI-VII d. H.*, in Arh Mold., 17, 1994, pp. 223-251, and more recently see Al. Madgearu, *CDCDJ.*, passim.

In the case of the Oltenia area, from the time of the reign of Justinus II (565–578) a sample of 113 coins were available. The samples originating in Oltenia and those from the other finds in the Diocese of Dacias have the following chronological structure:

OLTENIA		DIOCESE OF DACIAS[16]
565–566 -	4 sp. (uncertain)	3 sp.
566–567 -	4 sp.	4 sp.
567–568 -	3 sp.	8 sp.
568–569 -	22 sp.	17 sp.
569–570 -	16 sp.	20 sp.
570–571 -	8 sp.	29 sp.
571–572 -	7 sp.	11 sp.
572–573 -	3 sp.	6 sp.
573–574 -	5 sp.	8 sp.
574–575 -	7 sp.	23 sp.
575–576 -	8 sp.	8 sp.
576–577 -	7 sp.	3 sp.
577–578 -	2 sp.	5 sp.
568–578 (?) -	1 sp.	- sp.
574–578 -	1 sp.	- sp.
565–578 -	12 sp.	- sp.

Within the Oltenia finds, the Drobeta sample is rather large in number. It is made up of 24 coins[17], distributed as follows:

---

[16] Ivana Popović, *Index nummorum*, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 91-92. The author had used date offered by 20 hoards from 6th century found on the territory of the Diocese of Dacias, the largest part found in the area of the Danube Iron Gates (Boljetin, Bosman, Caričin Grad A-G, Dobra, Malo Golubinje, Klinovac, Niš, Veliko Orašije, Pincum-Veliko Gradište, Pirot, Slatinska Reka, Suva Reka, Taliata-Veliki Gradac and Tekija).

[17] Our sample consists of several more coins that those previously published by I. Stîngă, *op. cit.*, pp. 154-154, nº 228-243. The coins were preserved in the collection of the Muzeul Regional al Porţilor de Fier from Drobeta-Turnu Severin (furthermore abbreviated MPF) and were identified by us during the years 1987–1990. Our remarks concern the inv. nº 5398 (K, THE), a. 564-565, 5416 (K, THE), a. 567-568, 5269, 5400 and 5219 (M, CON; M, CON and K, CON), a. 568-569, 5236, 5235 and 5264 (M, CON; M, NIK şi K, THE), a. 569-570, 5399, 5401, 5404 and 5414 (M, MOMIL-CON; M, CON; M, NIK şi K, THE), a. 570-571, 5393 (M. NIK), a. 571-572, 5231 and 5237 (K, THE), a. 574-575, 5255, 5402 şi 5394 (M, NIK; M, CON and K, THE), a. 575-576, 5298 (K, THE), a. 568-578, 5393, 5410 and 5417 and two pieces of 1/8 follis (pentanoummia) from the collection of the Craiova Branch of Institute of Thracology (E, CON, two pieces. and E, NIK, K, THE, two pieces), a. 565-578. It is impossible to identify between those coins the pieces already mentioned by C. Preda, see our remarks from the note nº 120. Strangely, O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 34 stated that at Drobeta are unknown the monetary finds from the time of Justinus II.

565-566 (?) - 1 sp.
566-567 - 0 sp.
567-568 - 1 sp.
568-569 - 3 sp.
569-570 - 3 sp.
570-571 - 4 sp.
571-572 - 1 sp.
572-573 - 0 sp.
573-574 - 0 sp.
574-575 - 2 sp.
575-576 - 3 sp.
576-577 - 0 sp.
577-578 - 0 sp.
568-578 (?) - 1 sp.
565-578 - 5 sp.

In our opinion, the few periods lacking coins are not long enough to clearly prove the hypothesis of Drobeta being destructed during the reign of Justinus II, as previously thought[18].

From Sucidava we have at our disposal a much larger sample than those from previous periods, comprising 47 coins[19]. Chronologically they are distributed as follows:

565-566 - 2 sp.
566-567 - 2 sp.
567-568 - 0 sp.
568-569 - 12 sp.
569-570 - 3 sp.
570-571 - 3 sp.
571-572 - 2 sp.
572-573 - 3 sp.
573-574 - 4 sp.
574-575 - 4 sp.
575-576 - 3 sp.
576-577 - 3 sp.
577-578 - 1 sp.
565-578 - 4 sp.

The author considered that the „absence" of the coins from this reign was caused by a destruction of the fortress.

[18] O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 37 and M. Davidescu, *Drobeta.*, p. 227.

[19] V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, pp. 221, nº 97 and 227, nº 24-47.

A few coins from Justinus II found in Oltenia have been published over the years. We may remind those from: Ostrovul Corbului (Hinova comm., Mehedinţi county)[20], Balta Verde (Gogoşu comm., Mehedinţi county)[21], Romula (Reşca, Dobrosloveni comm., Olt county)[22], Studina (Studina comm., Olt county)[23], from an unspecified locality from the former county of Romanaţi[24], Calafat (Dolj county)[25], Ghindeni (Dolj county)[26], Giurgiţa (Giurgiţa comm., Dolj county)[27], Terpeziţa (Lazu comm., Dolj county)[28], Valea Stanciului (former Bârza, Dolj county)[29], Dobruşa (Ştefăneşti comm., Vâlcea county)[30], Râureni (suburb comm. of Râmnicu Vâlcea city, Vâlcea county)[31] and from the Râmnicu Vâlcea area[32]. Other 27 pieces come from unspecified localities in Oltenia. The occurrence of coins from the same denomination come from unspecified localities in Oltenia. The occurrence of the same coins from the same denomination, mint, and year seems to indicate that they include fragments of stray hoards[33].

The number of finds in Banat is rather large too. The sample of 19 coins, on which we have full data has the following chronological structure:

565–566 - 0 sp.

---

[20] E. Nicolae, *Descoperiri de monede antice şi bizantine*, in *BSNR*, 88-89, 1994–1995, 142-143, p. 272, nº 29.

[21] D. Berciu and E. Comşa, in MCA, 2, 1956, p. 402; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 395 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 217, nº 13.

[22] M. Ionescu, in *BSNR*, 67-69, 1973-1975, 121-123, p. 331, nº 13 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 222, nº 132.

[23] Unpublished coin, kept in the collection of Muzeul Romanaţilor from Caracal (furthermore abbreviated as MRC), inv. nº 4639.

[24] Unpublished coin, kept in the collection of Muzeul Judeţean de Istorie Olt from Slatina (furthermore abbreviated as MJIOT), inv. nº 216.

[25] Gh. Poenaru Bordea and C. Voicu, in *SCIVA*, 26, 1975, 1, p. 154, nº 10 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133. p. 224, nº 176.

[26] *Ibidem*, pp. 153-154, nº 5-6 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 219, nº 62-63.

[27] O. Toropu and O. Stoica, in Drobeta, 1, 1974, p. 164 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 221, nº 65-66.

[28] Unpublished coin, kept in the collection of Muzeul Olteniei from Craiova (furthermore abbreviated as MOC), inv. nº I 9184.

[29] O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 206.

[30] Idem and O. Stoica, in Drobeta, 1, 1974, p. 165; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 400 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 219, nº 43.

[31] O. Iliescu, in *SCN*, 2, 1958, p. 453, nº 12; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 407 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 222, nº 133.

[32] Unpublished coins, kept in the collection of Muzeul Judeţean de Istorie Vâlcea from Râmnicu Vâlcea (furthermore abbreviated as MJIVL), inv. nº 4906-4907.

[33] Unpublished coins, kept in the collection of MOC, inv. nº I 7617/3, I 27030, I 14067, I 7611, I 27032, I 3584 b, I 27036, I 14060/4, I 14066/1, I 14066/2, I 27031, I 7616/2, I 7616/1, I 3590 a, I 2924, I 7668/1, I 3411, I 10904, I 14060/3, I 14061/1, I 7617/1, I 14064, I 7617/4, I 7616/3, I 14061/2, I 7617/2 and I 3584 a.

566-567 - 0 sp.
567-568 - 5 sp.
568-569 - 0 sp.
569-570 - 4 sp.
570-571 - 1 sp.
571-572 - 2 sp.
572-573 - 0 sp.
573-574 - 2 sp.
574-575 - 2 sp.
575-576 - 1 sp.
576-577 - 0 sp.
577-578 - 1 sp.
567-578 - 1 sp.

From the reign of Justinus II come two coins at Orşova (Mehedinţi county). One of them was issued at Nicomedia, in 567-568, and the other at Constantinople, in 571-572[34]. A follis of this emperor was found at Moldova Veche (Moldova Nouă, Caraş-Severin county)[35]. From Giarmata (Giarmata comm., Timiş county) comes a follis issued at Nicomedia, in 574- 575[36]. At Arad was uncovered a follis struck at Nicomedia, in 570-571[37]. From Borča[38], in the Yugoslavian Banat comes half of a follis from this emperor. Another coin from Justinus II, probably also a bronze, was uncovered at Banatski Brestovac, in the Yugoslavian Banat[39]. The pieces are kept in the collection of the Museum of Banat in Timişoara, but the lack of certain details in their description prevents us from identifying them among the other coins of the same kind in the collection of the institution. Also in the Yugoslavian Banat was mentioned a follis find from Justinus II in the locality of Potporanj - Crkvine[40]. 11 bronze coins, four folles and seven and a half folles coming from unspecified localities in the

---

[34] E. Chirilă and I. Stratan, *Descoperiri monetare antice şi bizantine în Banat (I)*, in Studii şi Comunicări-Brukenthal, 19, 1975, p. 84; B. Mitrea, in Dacia, N.S., 21, 1977, nº 129 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 221, nº 97-98.

[35] Unpublished coin from the collection of Dr. E. Sachelarie, from Drobeta-Turnu Severin, the coin belongs to the type *MIB*, 43 a, CON, a. 570-571.

[36] B. Mitrea, in Dacia, N.S., 11, 1967, p. 389, nº 74; C. Preda, in *SCIV.*, 23, 1972, 3, p. 402 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 219, nº 64. The author mentioned that the coin was found at Giarmata, Mureş county, but such a village is unknown in this county.

[37] B. Mitrea, in Dacia, N.S., 7, 1963, p. 597, nº 45; C. Preda, in *SCIV.*, 23, 1972, 3, p. 395 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 217, nº 6.

[38] I. Berkeszi, *Délmagyarország éremleletey*, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 11.

[39] *Ibidem.*, p. 12.

[40] Liljana Bakić, *20 vekove novca u jugostočnom Banatu*, Vršac, 1994, p. 30, nº 108 (furthermore abbreviated as *20 vekove*.). The coin belongs to the type of *MIB*, II, 43 a, CON, a. 577-578.

historical Banat are preserved in the collection of the Museum of Banat in Timişoara[41]. Taking into account that most come from the former collection Zs. Ormós, it seems that a large part of them was uncovered in the area of Orşova and Moldova Veche[42]. From Banat come three gold coins from Justinus II. Thus, a Constantinople solidus of this sovereign, issued in 567-568 was uncovered in an unspecified locality in the Yugoslavian Banat[43]. From unspecified localities from the historical Banat come other two pieces, a solidus and a tremissis, preserved in the collection of the Museum of Banat[44].

South of the Danube, in the area delimited by Morava and Timok are mentioned extremely little stray coin finds from Justinus II. That obviously contradicts local realities. 23 coins come from Viminacium. They are 22 bronze pieces - two folles, 20 halves folles and a solidus[45]. A piece of half of follis was uncovered at Hajdučka Vodenica[46]. During the archaeological excavations at Justiniana Prima-Caričin Grad were uncovered two halves of folles from Justinus II, struck at Thessalonica in 568-569 and 574-575[47]. The lacunose data regarding the circulation of the coins of Justinus II in the area between Morava and Timok are, to a certain extent, completed by the data coming from the study of several local hoards, whose concealment took place in 565-578. In this sense, we mention the hoard uncovered at Pirot. It consists of 11 coins from Justinus II, all issued at Constantinople in 570-571[48]. Another hoard is the one uncovered during the archaeological researches from the fortification at Boljetin. It consists of six coins, one from Justinianus I and the rest from Justinus II. The last coin dates from 577-578[49]. A more important hoard is the one uncovered in the fortification at Slatinska Reka. It reunites 22 coins dating from 539-576. 10 coins

---

[41] Unpublished coins from the collection of MBT, inv. nº 11 and 820. The coins belong to the type of *MIB*, II, 43 a, CON, a. 567-568, 43 d, CON, a. 570-571 and 573-574, 46 a, NIK, a. 575-576, 68 a, THE, a. 567-568 (2 sp.) and 569-570, 70 e, THE, a. 569-570 (2 sp.) and a. 574-575 (2 sp.). It is possible that some coins represent a part of a hoard. One of these pieces was of ½ follis was found at Bor ča.

[42] I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 28 and 30.

[43] Liljana Bakić, *20 vekove.*, p. 30, nº 107. The coin belongs to the type of *MIB*, II, 3 a, CON, a. 567-568.

[44] Unpublished coins from the collection of Muzeul Banatului from Timişoara (furthermore abbreviated as MBT), inv. nº 67, type *MIB*, II, 4, CON, a. 567-578 and inv. nº 71, belongs to the type of *MIB*, II, 11, CON, a. 565-578.

[45] V. Ivanišević, *Vizantijski novac (491-1092) iz zbirke Narodnog Muzeja u Požarevacu*, in Numizmatičar, 11, 1988, pp. 93-94, nº 32-53.

[46] Vl. Popović, in Numizmatičar, 5, 1988, pp. 134-135, nº 12.

[47] Idem, în J. Guyon, G. Cardi in *Caričin Grad*, vol. I, ed. N. Duval and Vl. Popović, Belgrade-Rome, 1984, p. 90, nº 4 and p. 101, nº 1-2.

[48] Vl. Popović, *Petits trésors et trésors démembrés de monnaies de bronze protobyzantins de Serbie*, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 69-70, nº 1-11.

[49] *Ibidem.*, pp. 71-72, nº 1-6.

were issued during the reign of Justinus II. Three of them are folles, and the rest are halves of folles[50].

The coins from 565-578 in Oltenia and Banat follow closely the evolution of the monetary mass, both within the Diocese of the Dacia and Thracia[51], but it differs significantly from the structure of the finds in Wallachia and Moldavia, illustrated by the diagram published by Al. Madgearu[52]. In order to be able to judge with objectivity the documentary value of the sample of coins from Justinus II coming from Oltenia, we have to take into account also the evolution of the ratio between solidus and folles in 565–578. During the first two year of reign was preserved the old legal exchange rate of 216 folles for a solidus, more exactly, 12 bronze pounds for 4.55 g of gold, in use as early as 550. The first change that resulted in a serious inflation took place in 566. On that occasion, the folles began to be legally equalled to 525 folles for a solidus. On that occasion, the folles lost 59% of its real value as against the solidus, even if legally the decrease in its value was only 50% (according to the new legal provisions, a solidus used to be equivalent to 25 bronze pounds, as against 12 previously). The decreasing exchange rate of the folles in the 6th century reached its peak in 570–578. Following this strong inflation, the solidus was equalled to 720 folles, which represented a real loss of 28% of its purchasing power, although legally the admitted loss was only 17% (according to the new exchange rate, a solidus was equalled to 30 bronze pounds, as against 25 previously)[53].

In the first three years of reign one can notice a slow resuming of the flow of coins in the areas on the other side of the Danube, after the strong decline remarked in the last part of the reign of Justinianus I. The dynamics of the introduction of coins to the Byzantine bridgeheads is characterized by a double sine. There are two very clearly defined peaks, in 568–570 and in 574–576. I consider that these peaks have also a certain connexion with the payments of the five years donnativa for the army, which occurred in 569–570 and 574–575. The second growth, more moderate than the first one, representing only about 50% of the size of the previous one, and in real terms, the growth percentage was much lower, if we take into account the strong depreciation of the Byzantine bronze coin as compared with gold. They were followed by periods of plummeting decline. The first took place in 572–573, being followed by another critical moment in 577–578. The peak moments follow closely

---

[50] Al. Jovanović, *Un petit trésor de monnaies de bronze from forteresse protobyzantine près de Slatinska Reka*, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 31-38, nº 1-20.

[51] See Cécile Morrisson, *La circulation monétaire dans les Balkans à l'époque justinienne et post-justinienne*, in *Acta XIII. Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae-Radovi XIII. Međunarodnog Kongresa za Starokršćansku Arheologiju, Split-Porečka*, 25.9-1.10. 1998, Vatican-Split, 1998, pp. 925-926 and 929.

[52] Al. Madgearu, *CDCDJ.*, p. 73.

[53] W. Hahn, *MIB*, II, pp. 15-16.

the curve of the Byzantine military effort in the Balkans and of the stronger pressure of the Avars and the Slavs. Nevertheless, we have to emphasize that, partially, they reflect the impact on the monetary market in Oltenia of the two inflationary shock waves from 566 and 570. Both phases of decline can be linked to the conflict with the Avars and the Slavs, as these events are well documented and to certain hoards from the Serbian area of the Iron Gates, such as the one at Slatinska Reka[54].

Before taking into consideration aspects of economic and social history of the Oltenia territories during the third quarter of the 6th century, we would like to point out that the apparently large number of coins from Justinus II is not to be interpreted automatically as a result of a flourishing, peaceful period of economic boom. The standard samples from Oltenia and the Diocese of Dacias have the following structure:

OLTENIA		DIOCESE OF DACIAS	
Folles -	54 sp. - 47.78%	Folles -	54 sp. - 40%.
Half of follis -	54 sp. - 47.78%	Half of follis -	81 sp. - 60%.
Eighth of follis -	4 sp. - 3.53%	Eighth of follis	0 sp.
Unspecified -	1 sp. - 0.8%	Unspecified -	0 sp.

The differences between the two samples are firstly due to the legal practices linked to the hoarding process. The differences were caused to a small extent by the different development level of the monetary economy on the two banks of the Danube. In spite of all that, it is possible that the territories north of the river might have depended during this time less on the mint of the Prefecture of the Illyricum, Thessalonica, that used to strike exclusively pieces of half of follis. On the other hand, the structure of the two samples reflects a process of "equalizing" of the degree of economic and social development of the territories of the province of Dacia Ripensis on both sides of the river, an "equalizing" to a large extent generated by the massive destruction of the urban socio - political structures under the blows from the Avars and the Slavs. A large part of the increase in number of the coins from that age comes from a dramatic increase in the share of small denominations, first of all the pieces of half of a follis, making up 47.74% of the analysed sample and the eighth of follis (pentanoummia), representing 3.60%. Together, the two denominations, make up 51,35% of all the pieces from Oltenia. In our opinion, the larger amount of coins from the 565-578 finds is directly linked to the inflationary wave that occurred in the Byzantine Empire at that time. The inflation was characterized by an increase in the amount of bronze issues, the degradation of the follis/solidus ratio and higher prices.

---

[54] Vl. Popović, *Les témoigns archéologiques des invasions avaro-slaves dans l'Illyricum byzantin*, in MEFR, 87, 1975, 1, p. 467 and Idem, in CRAI, 1978, 3, pp. 617, 619-620.

The increase in the number of finds in the imperial bridge heads in Oltenia must have been generated also by a more intense military activity in the area of the Iron Gates and the middle Danube, brought about by the wars against the Gepidae, the Avars and the Slavs. One can only suspect that in this confrontation were drawn some way or another also the Byzantine garrisons north of the river. The cut in subsidies to some Barbarian tribes ordered by Justinus II, ever since he had come to power, was followed by an increase in subsidies to the army, including bronze coins payments. In spite of these remarks, that are meant above all for historians and archaeologists, tempted to interpret in a simplified manner the significance of the absolute number of monetary pieces from a certain period, we cannot deny the existence of rather clear evidence of the development of the monetarized economy in the Byzantine enclaves in south Oltenia and the Banat. The most eloquent sign of this situation is given by the very increase in the number of half of follis and the emergence of those of eighth of follis (pentanoummia), typical denominations for the human groups that used to practise the daily exchanges of low value goods and services, characteristic of the urbanized societies in the Byzantine world[55]. Much harder to explain is the absence from Oltenia finds of gold pieces, if one takes into account the increase in the general amount of gold metal issues between 565 and 578, the higher military expenses, and the fact that the tumultuous history of that age favoured the process of hoard concealment and coin loss.

From the point of view of their place of origin, the coins of the two samples have the following structure:

OLTENIA		DIOCECE OF DACIAS	
Constantinople -	40 sp. - 36.03%.	39 sp. -	28.88%.
Nicomedia -	22 sp. - 18.90%.	17 sp. -	12.59%.
Cyzicus -	4 sp. - 3.60%.	3 sp. -	2.22%.
Antioch -	2 sp. - 1.80%.	1 sp. -	0.07%.
Thessalonica -	38 sp. - 33.33%.	75 sp. -	55.55%.
Carthage -	1 sp. - 0.9%.		

The "Moneta Militaris Imitativa" - 1 sp. - 0.9%

Unspecified mint - 3 sp. - 2.7%.

During the reign of Justinus II, the share of provincial mints surpassed, for the first time, the place traditionally occupied by metropolitan coins on the monetary market in the Byzantine enclave in south Oltenia and the Banat. The products of provincial mints represent 60.97% of the sample analysed by us. The change is due to

[55] On the survival of the urban life in the territories north of the Danube, during 4th–6th centuries cf. O. Toropu, *Romanitatea.*, pp. 77-78 and E. Popescu, *Câteva precizări privind continuitatea urbană între Antichitate şi Evul Mediu*, in RdI, 41, 1988, 11, pp. 119-123.

the massive presence of the pieces of half of follis struck at Thessalonica, representing 33.33% of the total of the analysed sample. By the end of the reign of Justinianus I, but especially during the time of Justinus II, the Thessalonica mint specialized in issuing this denomination, and soon its production began to dominate the circulation of halves of folles over the entire Balkan region. The prevailing role of the Thessalonica mint in the field of the pieces of half of follis was favoured also by a smaller amount of similar issues of Constantinople, Nicomedia and Cyzicus. The higher share of Thessalonica coins can be considered also a proof of the more important role of the administration of the Prefecture of the Illyricum, controlling the troops in south Oltenia, in the financing of the war efforts during the second part of the 6th century, so much more as the centre of hostilities on the Balkan limes, moved towards the Middle Danube and in the Iron Gates area. The second position among the provincial coins in Oltenia is occupied by the pieces issues at Nicomedia (18.90%). Next come the issues at Cyzicus, with 3.60%, and at Antioch, with 1.80%. For the first time, the sample of Byzantine coins in Oltenia comprises also a coin issued at Carthage, as well as one of the "Military Mobile Mint", the so - called Moneta Militaris Imitativa. Their presence is important as documentary element, to illustrate the relations with Byzantine Africa, or with the troop manoeuvres, but their role in the current circulation is only symbolic, 0.90% each.

On the territory of Oltenia are known nine coins from Tiberius II Constantinus (578–582). The standard samples for Oltenia and the Diocese of Dacias are distributed chronologically, as follows:

OLTENIA	DIOCESE OF DACIAS
578–579 - 2 sp.	5 sp.
579 - 1 sp.	0 sp.
579–580 - 2 sp.	0 sp.
580–581 - 2 sp.	1 sp.
581–582 - 0 sp.	2 sp.
578–582 - 4 sp.	-

Two of the coins of Tiberius II Constantinus come from Drobeta[56]. At Sucidava five bronze pieces are mentioned[57]. They include a follis previously

[56] Unpublished coins, kept in the collection of MPF, inv. nº 5382 (M, NIK), a. 580–581 şi 5434 (E, CON), a. 578–582. Might be some coins are identical with those mentioned O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 201 and C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 410.

[57] C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 398 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, pp. 221, nº 95 şi 225, nº 48-50. An unpublished coin was preserved in the collection of the village grammar school from Orlea, inv. nº 5659, studied by us during the spring of 1991. It was a ½ follis, XX, CON; A, non-dated, of the type *MIB*, II, nº 30 a, dated between a. 578–582.

assigned, hypothetically, to Phocas, by Professor D. Tudor[58]. Instead, we deleted from the list of monetary finds assigned to this emperor, a tremissis found before 1953, at Celeiu, that was more times mentioned in the relevant literature, as a coin from Tiberius II Constantinus[59]. In reality, the coin is an issue from Mauricius Tiberius. A piece from Tiberius II Constantinus was found during the archaeological researches in the Roman - Byzantine fortification of Ostrovul Banului[60]. At Giurgiţa (Giurgiţa comm., Dolj county) is mentioned the discovery of a coin of half of follis from this emperor[61]. Another coin comes from an unspecified locality in Oltenia[62].

In the old inventory book of the Museum of the Banat in Timişoara is mentioned a bronze coin received from Tiberius II Constantinus, originating in an unspecified locality in the historical Banat[63]. From our investigations it results that such a coin no longer exists in the collection of the Timişoara institution. We think that I. Berkeszi wrongly identified a coin from Mauricius as belonging to Tiberius II Constantinus, starting from the reading of the name of TIB or TIBER, which can be found also on the issues of Mauricius Tiberius.

Until now, in the area between Morava and Timok no stray coin finds from Tiberius II Constantinus were published, but we think that such coins cannot lack. Instead, in the mentioned area are known a few hoards whose concealment took place during the reign of this emperor. Of these we mention the one in the fortification of Transdierna - Tekija, situated on the bank opposite Orşova - Dierna. Of the 24 coins of his, one belongs to Tiberius II Constantinus that was issued in 578–579[64]. Another contemporary hoard is the one from Veliki Orašje, from the area of the great Roman - Byzantine centre of Horreum Margi. The hoard comprises 34 coins, of which only one from Tiberius II Constantinus. It is dated, being issued in 578–579[65]. From the Roman - Byzantine fortification of Pincum–Veliko Gradište comes a hoard of 17 coins, of which one from Tiberius II Constantinus, issued in 580–581[66]. Two tremisses

---

[58] D. Tudor, in Dacia, N.S., 7-8, 1937–1940, p. 398, nº 14. The same opinion was presented by dr. Gh. Poenaru Bordea, mentioned by V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 233, note nº 51.

[59] The coin was presented to the Coin Room of the Romanian Academy by the late professor D. Tudor. It is preserved under the inv. nº 1076 and inv. nº 51474.

[60] C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 403; M. Davidescu, *Drobeta.*, p. 215 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 221, nº 77. The find is mentioned twice, by error, by the last author, once as being found at „Insula Banului", p. 220, nº 77 and for the second time as being found at „Ostrovul Banului", p. 221, nº 77.

[61] O. Stoica and O. Toropu, in Drobeta, 1, 1974, p. 164 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 219, nº 67.

[62] Unpublished coin kept in the collection of MOC, inv. nº I 14066/6 (M, NIK), a. 580-581.

[63] Muzeul Banatului, Old Access Book, vol. I, entry nº 959. The coin was presented in 1878, by Kosztyal Béla.

[64] Vl. Popović, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 72- 75, nº 1-24.

[65] Dobrila Gaj-Popović, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 23-26, nº 1-34.

[66] Vl. Popović, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 75- 77, nº 1-17.

from Tiberius II Constantinus were found in unspecified localities in the district of Pleven, in the border area between the provinces of Moesia Secunda and Dacia Ripensis[67].

The number of coins from Tiberius II Constantinus coming from Oltenia is much larger than that dating from the last years of the reign of Justinus II. The real value of these pieces is by far much higher, taking into account the fact that in 578-579, the new sovereign took an important deflationary measure. The value of the follis as against the solidus was considerably increased. By imperial decision the bronze coin resumed the legal exchange rate of 512-538 and 550-566 that is 216 folles for a solidus. The increase by 30% of the purchasing power of the follis was accompanied by the restoring of the old ration between solidus and bronze, which was established at 12 metal pounds, as against 30 previously (- 40%)[68]. The Oltenia sample comprises both folles, and halves of folles, and, surprisingly even a piece of an one eighth of follis. The coins of Tiberius II Constantinus found in Oltenia come from the mints of Constantinople, Thessalonica, Nicomedia and Antioch.

The monetary finds mentioned seem to indicate a certain stabilization, perhaps even the return to the situation in Byzantine Oltenia, after the events of 572-576. The developments in the north - Danubian bridgehead must have been due to strictly local political and military factors. It is very different from the one found south of the Danube, where the position of the imperial authorities seem to have known further critical moments. Out statement is proved by the existence of hoards concealed during this period, such as: Augusta - Härlec[69], Transdierna - Tekija, Horreum Margi-Veliko Orašje and Veliko Pincum - Gradište. All these finds comprise extremely few coins from Tiberius II Constantinus, that add, after a relatively long pause, to older issues, from Justinus II and from his predecessors.

The coins of Mauricius Tiberius (582-602) found in Oltenia mark the beginning of a new stage, the final one, of the monetary circulation in the area of the Byzantine enclaves north of the Danube. The thorough analysis of these finds, as well as that of those issued by his successors, is very important for a better understanding of the chronology of the break up of the Byzantine limes in the region between the Olt flow into the Danube and the Iron Gates. The Oltenia sample analysed by us comprises 51 coins, and a representative sample from the Diocese of Dacias. The coins are distributed as follows:

---

[67] Teodora Kovačeva, in Numizmatika, 24, 1990, 4, p. 17, nº 19-20.

[68] W. Hahn, *MIB*, II, p. 15.

[69] S. Mašov, *Kăsnoantičen kastel i ranovizantiskijat grad Augusta pri selo Härlec, obština Kozloduj (Lokalizrane, izvori, topografija i ukrepitelna sistema)*, in IMSZB, 16, 1990, pp. 21-45. The author mentioned the finding of a hoard, consisting of 40 bronze coins and one in gold. The last coin is dated in a. 582.

OLTENIA	DIOCESE OF DACIAS
582-583 - 7 sp.	0 sp.
583-584 - 6 sp.	1 sp.
584-585 - 2 sp.	1 sp.
585-586 - 1 sp.	0 sp.
586-587 - 4 sp.	2 sp.
587-588 - 3 sp.	1 sp.
588-589 - 4 sp.	1 sp.
589-590 - 0 sp.	2 sp.
590-591 - 4 sp.	1 sp.
591-592 - 3 sp.	0 sp.
592-593 - 4 sp. (uncertain one)	1 sp.
593-594 - 0 sp.	0 sp.
594-595 - 3 sp.	1 sp.
595596 - 2 sp.	3 sp.
596-597 - 3 sp.	0 sp.
597-598 - 0 sp.	0 sp.
598-599 - 1 sp.	0 sp.
599-600 - 1 sp.	0 sp.
600-601 - 0 sp.	0 sp.
601-602 - 0 sp.	0 sp.
583/584-602 - 1 sp.	
582-602 - 3 sp.	

The two samples point to the deepening of the process of divergent evolution of the monetary circulation in the territories next of the Iron Gates, situated north and south of the Danube. As already mentioned, the phenomenon had begun by the end of the reign of Justinianus I and grew more intense during the reigns of Justinus II and Tiberius II Constantinus.

From the area of Drobeta come 14 coins, including a light solidus of 20 of siliquae[70].

582-583 - 3 sp.

---

[70] Unpublished coins preserved in the collection of MPF, inv. nº 5250 (M, CON), a. 582-583, 5225 (K, CON), a. 582-583, 5283 (K, THE), a. 582-583, 5281 M, CON), a. 588-589, 5259 (M, THEUP), a. 590-591, 5387 (M, CON), a. 591-592, 5406 (M, CON), a. 591-592, 5212 (M, NIK), a. 592-593 (?), 5411 (K, THE), a. 594-595, 5413 (K, THE), a. 595-596, 5277 (M, THEUP), a. 596-597, 5465 (K, THE), a. 598-599, ale MNIR, inv. nº 238.864 (Sol., 20 siliquae, CON), a. 583/584-602 and in the collection of dr. E. Sachelarie, from Drobeta-Turnu Severin (K, THE), a. 583-584. Lacking any details concerning the coins of Mauricius Tiberius already mentioned by O. Toropu and C. Preda, it is impossible to identify this issues in the present collection.

583–584 - 1 sp.
584–585 - 0 sp.
585–586 - 0 sp.
586–587 - 0 sp.
587–588 - 0 sp.
588–589 - 1 sp.
589–590 - 0 sp.
590–591 - 1 sp.
591–592 - 2 sp.
592–593 - 1 sp. (uncertain)
593–594 - 1 sp.
594–595 - 0 sp.
595–596 - 1 sp.
596–597 - 1 sp.
597–598 - 0 sp.
598–599 - 1 sp.
599–600 - 0 sp.
600–601 - 0 sp.
601–602 - 0 sp.
583/584–602 - 1 sp.

The sample of coins from Mauricius Tiberius found in the area of Sucidava comprises 20 coins, including one tremissis[71]. Those identified accurately are distributed as follows:

582–583 - 3 sp.
583–584 - 2 sp.
584–585 - 1 sp.
585–586 - 1 sp.
586–587 - 2 sp.
587–588 - 2 sp.
588–589 - 1 sp.
589–590 - 0 sp.
590–591 - 1 sp.
591–592 - 0 sp.
592–593 - 2 sp.
593–594 - 0 sp.
594–595 - 1 sp.
595–596 - 0 sp.

[71] V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 227, nº 51-63.

596-597 - 1 sp.
597-598 - 0 sp.
598-599 - 0 sp.
599-600 - 0 sp.
600-601 - 0 sp.
601-602 - 0 sp.
582-602 - 3 sp.

Coins from this emperor were uncovered at: Gogoşu (Gogoşu comm., Mehedinţi county)[72], Ostrovu Mare (Gogoşu comm., Mehedinţi county)[73], Caracal, (Olt county)[74], Popoviceni (Goicea Mică comm., Dolj county)[75], the area of Craiova[76] and the area of Râmnicu Vâlcea[77]. Nine pieces come from unspecified localities in Oltenia[78]. The existence of a presupposed hoard comprising coins from Constantinus I at Mauricius, uncovered at Ostrovul Mare[79], has no real correspondent, as the confusion comes from an erroneous reading of a very clear text by Al. Bărcăcilă[80]. Other four pieces of half of follis dating from the second half of the 6th century, inaccurately identified may belong to Justinus II or to Mauricius Tiberius. Three pieces come from Sucidava[81] and one from Romula - Reşca (Dobrosloveni comm., Olt county)[82].

A few coin finds from Mauricius Tiberius are mentioned on the territory of the Banat. A coin of this emperor was found at Orşova (Mehedinţi county)[83]. It is part of the collection of the Museum of the Banat in Timişoara, but the lack of further details makes it impossible to identify it as one of the two coins from Mauricius

---

[72] Al. Bărcăcilă, in *SCN*, 1, 1957, p. 421, nº 1 - MPF, inv. nº 5282 (M, CON), a. 597-598.

[73] D. Berciu, in MCA, 1, 1953, p. 589-591; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 405 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 221, nº 104.

[74] Unpublished coin, kept in the collection of MRC, inv. nº 7784, (M, CON), a. 590-591.

[75] Gh. Poenaru Bordea and C. Voicu, in *SCIVA*, 26, 1975, 1, p. 154, nº 9 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 222, nº 120.

[76] Unpublished coins from the collection of O. Ciocşan, from Craiova (M, CON), a. 587-588 and (K, THE), a. 588-589.

[77] Unpublished coin kept in the collection of MJIVL, inv. nº 4584 (K, THEUP), a. 594-595.

[78] Unpublished coins kept in the collection of MOC, inv. nº I 14066/3 (K, CON), a. 582-583, I 14066/7 (K, NIK), a. 582-583, I 27034 (M, CON), a. 583-584, I 14068 (K, CON), a. 586-587, 17613 (K, CON), a. 588-589, I 14062 (M, THEUP), a. 590-591, I 14066 (K, KYZ), a. 592-593, I 7614 (K, CON), a. 595-596 and I 40074 (K, THE), a. 599-600.

[79] M. Davidescu, *Drobeta.*, p. 206.

[80] Al. Bărcăcilă, in *SCN*, 1, 1957, p. 419.

[81] D. Tudor, in Dacia, 11-12, 1945-1947, p. 204, nº 74-76.

[82] B. Mitrea, in *SCIV*, 14, 1963, 2, p. 474, nº 52.

[83] I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 30 and C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 405.

Tiberius, belonging to the heritage of this institution[84]. One of these comes from an unspecified locality in the historical Banat. At the same time some coin finds from Mauricius Tiberius were uncovered during the archaeological excavations at Banatska Palanka - Sapaja[85]. A solidus from Mauricius Tiberius comes from the locality of Česterek, from the Yugoslavian Banat (former Csösztelek, from the old county of Torontal)[86].

South of the Danube the stray finds from Mauricius Tiberius were published only from Viminacium, where there are three pieces, dating from 587-588, 590-591 and 592-593[87]. In our opinion, this level of information does not reflect in the least the situation on the ground. From the Serbian area of the Iron Gates come two hoards whose concealment occurred during the reign of Mauricius Tiberius. The most important one was that uncovered in the stronghold at Veliki Gradac. The hoard comprises 107 coins, of which only two pieces from the reign of Mauricius. The most recent coin from the hoard dates from 594-595[88]. Contemporaneous with this find is the hoard at Bosman, counting 17 coins. The issues from the time of Mauricius Tiberius are well represented, by nine pieces, the last of which dates from 594-595[89].

Two hoards concealed in 595-596 come from north - western Bulgaria, from Rakita and Reselec[90]. An isolated tremissis from Mauricius Tiberius was found at Sadovec (district of Pleven), and a solidus of the same emperor was found in an unspecified locality in the district of Pleven[91].

The chronological distribution of the coins within the whole region of the Iron Gates and from each more important fortification, taken separately, as well as their number, may provide a series of clues as to the political and military situation of the Byzantine enclave on the north bank of the Danube, on the evolution of the limes within this region. Over the entire Oltenia the first two years of the reign of Mauricius seem to go on, or even, to develop the trends that occurred in 579-582. The number of coins in the first year from Drobeta is rather high. Also at Sucidava, the issues from the first years of reign of Mauricius Tiberius are also well represented.

---

[84] Unpublished coins from the collection of, MBT, inv. nº 11, belongs to the type of *MIB*, II, 67 D, CON, a. 586-587 and inv. nº 80, belongs to the type of *MIB*, II, 84 D, KYZ, a. 597-598.

[85] Liljana Bakić, *20 vekove.*, p. 13.

[86] Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 17. The coin belongs to the type of Sabatier, I, 239, pl. 24, nº 10 - *MIB*, II, 6, CON, a. 583/4-602.

[87] V. Ivanišević, in Numizmatičar, 11, 1988, p. 94, nº 54-56.

[88] Dušica Minić, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 39-49, nº 1-107.

[89] Vl. Kondić, in Numizmatičar, 7, 1984, pp. 51-56, nº 1-17.

[90] Y. Youroukova, *Trouvailles monétaire de Sadovetz*, in *Die antiken Befestigungen von Sadovec (Bulgarien). Ergebnisse der deutsch-bulgarisch-österreichische Ausgrabungen (1934-1937)*, Munich, 1992, ed. Wanda Uenze, pp. 306-308.

[91] Teodora Kovačeva, in Numizmatika, 24, 1990, 4, p. 17, nº 21-22.

Undoubtedly, the intense inflow of coins to the north of the Danube between 582 and 584 constitutes the consequence of the Byzantine - Avar peace, as well as that of the position of the lands in south Oltenia outside the attacks from the Sklavins, that affected the Byzantine provinces in the Diocese of Thracia in 581–584.

The situation would change dramatically when the confrontation between the Avars and the Byzantines was resumed in the autumn of 584[92]. Although unspecified by contemporary sources, this time the battles must have affected also the strongholds at Drobeta and Sucidava, as well as those in the entire region south of the Danube between Singidunum - Viminacium - Augusta. At Drobeta, the series of monetary finds is interrupted between 584 and 587, while at Sucidava, between 585 and 588. Over the entire Oltenia, we do not know one single monetary find from 585–586. The shift of the centre of operations towards the East, in Scythia Minor, in the east and centre of the Balkans made it possible to resume the introduction of bronze coins towards Byzantine Oltenia, before 587, the year when the Avar - Slav attacks ceased and a peace was concluded. In the light of the monetary finds accessible to study, life in the area of the main Byzantine bridgeheads, after the events of 584–586 must have returned to normal rather difficultly, especially at Sucidava, where the series of coins was resumed as late as 588. As a matter of fact, in this fortification the inflow of coins would go on, at a slower pace, up to 596–597. The Sucidava sample presents many caesuras - the years 589–592, 593–594 and 595–596. At Drobeta the coins began to reappear between 588 and 589 and would continue to come in, with short interruptions, up to 598-599. As in the case of Sucidava, the amount of money that penetrated Drobeta was much lower than the average levels reached previously, although after 585 the Byzantine state was affected by a new inflationary wave. From that year on the value of the follis was lowered by 54%; under the new conditions, a solidus had the legal value of 600 folles, or 25 bronze pounds (in that case, the devaluation was only 50%)[93]. Also at Drobeta the series of coins was interrupted only between 589-590 and 594–595. It is obvious that the two moments of interruption coincide, which proves that the reasons for such a situation were not strictly local, as they affected the entire area between the Iron Gates and the Olt mouth to the Danube. Until the present day, both in Oltenia, and in north - east Serbia, there are no coins from 593–594, 597–598 or after 600. In Banat the last acknowledged coin dates from 597–598.

The events that led to the cease in the penetration of coins from 589–590 cannot be identified in the contemporary sources that mention the peace was established between the Byzantines and the Avars between 587 and 593. Nevertheless, we should

[92] On the general political situation in the regions north of the Balkans during the reign of Mauricius Tiberius cf. Al. Madgearu, CDCDJ., pp. 19-23.

[93] W. Hahn, *MIB*, II, p. 16.

bear in mind the possibility of an attack from the Sklavins. The latter, although formally subjects to the Avars, would often conduct forays on their own, with or without the tacit consent from the qagan in Pannonia. The second interruption may be connected to the outbreak of a new wave of hostilities by the Avars against the Byzantine possessions in the Balkans. On that occasion, the bulk of Avar troops followed the Singidunum - Viminacium - Bononia path that is in the close vicinity of Byzantine Oltenia. Nevertheless, from 594 on, the field of operations moved to Moesia Secunda and to Wallachia, rather far from Oltenia. In spite of these political and military difficulties of the last years of the reign of Mauricius Tiberius, it is hard to explain why the coins ceased to penetrate the Byzantine possessions north of the Danube in 596–597 and 598–599. The main reason for not embracing easily the theory of the Oltenia fortifications being abandoned is the unexpected change in the balance of forces between the two conflicting parties as regards the control of the Danube. Starting with the spring of 596, after having annihilated the centres of the Sklavins in Wallachia, the imperial army began the offensive in the Viminacium - Sirmium region. The Byzantines did not limit themselves to recovering the territories south of the Danube. The imperial army conducted strong military actions also north of the river, with a view to destructing the core of the Avar power, situated in the area between the Danube and the Tisza. The defeated Avars asked for peace, a condition maintained up to the autumn of 597. The new attack of the Avars from the winter of 597-598 aimed only at Scythia Minor. It ended with a peace treaty that established the Danube as the border between the two powers. In 599 the Byzantines crossed the river, by the stronghold of Viminacium, crushing the forces of the Avars and of their allies north of Serbia and Banat. In 601 the imperial troops made futile an attempt by the Avars to infiltrate in the area of the Iron Gates. From that moment on, until the end of the reign of Mauricius Tiberius the historical sources that were preserved fail to mention the existence of new conflicts with the Avars in the area upstream the Iron Gates. In view of those tackled above, the interruption in the inflow of coins towards Drobeta and Sucidava between 596 and 599 must have been caused by the fortifications being abandoned by most garrisons, summoned to take part in the military operations unfolding mostly in their close vicinity, in the region of the Iron Gates or in west Wallachia[94].

The analysis of monetary finds remains to this day the most important source of information on the evolution of the Byzantine limes north of the Danube during the last two decades of the 6th century and the beginning of the 7th, if one

[94] The general theory in the Romanian historiography put in connexion the end of arriving of new monetary supplies with the leaving of the Byzantine fortresses, cf. D. Tudor, in *IR*, vol. I, p. 661, O. Toropu/ *Romanitatea.*, pp. 37 şi 117-118 and M. Davidescu, *Drobeta.*, p. 227.

takes into account that written sources fail to mention directly their fate, and the results of archaeological researches cannot be used, both because of the methods of the excavations conducted at Drobeta and Sucidava during the '20-'50 of the 20th century, and because of the fact that we have few published data on more recent researches, that could accurately present the finds from the last levels of Roman - Byzantine existence. The series of coins coming from the two important fortifications, as well as from the entire area of Oltenia point to an almost uninterrupted process of penetration by the Byzantine coinage until the last three years of the reign of Mauricius Tiberius, which can be interpreted also as a proof of the continuation of the limes functioning within the segment between Drobeta and Sucidava, in spite of the serious difficulties undergone by the Balkan - Danubian provinces during that age. As in the case of the fortifications at Singidunum and Viminacium, and at Drobeta, and to a certain extent also of that at Sucidava, it is obvious that the administration and the army found resources of restoring the system to its former state, even if after 587, the resumption of a normal life failed to achieve the standards usual before 578. With no intention of minimizing the meaning of the rather frequent interruptions remarked in the Oltenia monetary sample from the time of Mauricius Tiberius, we do think that most part of the territory remained under Byzantine rule and the population preserved previous forms of life, that is the urban ones and the organization characteristic of the imperial possessions up to 614-615[95]. Certainly, the caesuras in the succession of finds have a relevance that cannot be ignored, but we should point out that it is not sure that in all cases they indicate an end of Byzantine rule. More often than not these interruptions indicate only a cut in contacts with the rest of the province they were attached to, or with the rest of the imperial territories.

In Oltenia the coins begin to reappear after 602, and in the case of Dobrudja there is the proof of the fact that coins were penetrating again, also after 610. In spite of all that, the scarcity of subsequent finds makes us believe that after 598-599 only a small part of the troops stationed previously in this stronghold returned to the old garrison, or were replaced by another unit, possibly by Barbarian foederati of Ant origin, whose traces of material culture was uncovered in a few settlements in south Oltenia[96]. More delicate is the interpretation of the situation at Sucidava, where the last certain monetary find dates from 596-597. Unfortunately, the data on this Byzantine centre are confusing and precarious. D. Tudor pointed out that the last uncovered coins dated from 597-598 and that the settlement, having been

[95] D. Tudor, in *IR*., vol. I, p. 664 and O. Toropu, *Romanitatea*., p. 37 dated the end of the life in the main Byzantine centres from Oltenia between 597-598 and 600. According to those authors, the stop of the monetary currency corresponds, directly, with the ending of the Imperial control in this region.

[96] On these kind of settlements cf. Maria Comşa, in *RBAPMPOTR*, p. 173.

abandoned, fell victim to a violent fire[97]. It is unclear whether in the ash layer were found coins, in unequivocal stratigraphic conditions. C. Preda mentions the uncovering at Sucidava of a coin from Phocas, supposed to be a follis issued at Antioch, from 606-607. As already mentioned, the coin in question is rather an issue from Tiberius II Constantinus. At any rate, it is hard to find a plausible reason for the Byzantine authorities abandoning a valuable strategic point like that at the Olt outflow into the Danube, during a time when, between 597 and 602, the Byzantine Empire successfully resumed the offensive actions in the area between the Iron Gates and Sirmium, thus reconquering some important fortifications, such as: Viminacium, Singidunum and Sirmium, and north of the river[98]. Until the systematic publication of the entire numismatic material from Sucidava and its neighbourhood, we think that the end of the Byzantine control over the most important Byzantine fortifications in the Oltenia area of the Iron Gates remains an open issue that has to be resolved. The clearest sign of the decline of the monetarized economy, as well as of the economic, social, and political system on which used to rely the Byzantine provincial civilization is the dramatic decrease in the number of finds. The ratio between the value of all the coins of Mauricius known in Oltenia and the official exchange rate of 1 solidus - 600 folles[99] eloquently illustrates how much the relations between the Byzantine possessions north of the Danube and the rest of the Empire deteriorated.

The coins of Mauricius Tiberius come from the most important mints that used to function within the space of Propontida and Syria. The role of these mints in supplying the territories north and south of the Danube in the Diocese of Dacia is clearly illustrated by the proportions of the two standard samples:

	OLTENIA	DIOCESE OF DACIAS
Constantinople -	23 sp. - 46%.	10 sp. - 71,42%.
Thessalonica -	14 sp. - 28%.	2 sp. - 14.28%.
Nicomedia -	5 sp. - 10%	-
Antioch -	4 sp. - 8%.	2 sp. - 14.28%.
Cyzicus -	2 sp. - 5%.	-
Unspecified -	2 sp. - 4%.	-

The survival of the monetarized economy in the Byzantine bridgehead in Oltenia between 582 and 600 is illustrated by the presence of the most diverse bronze denominations, including the pieces of half of follis. The sample from 582-602 in Oltenia and the rest of the Diocese of Dacias has the following structure according to denominations:

---

[97] D. Tudor, in *IR.*, vol. I, p. 664.
[98] M. Rusu, in *RBAPMPOTR*, pp. 128-129.
[99] W. Hahn, *MIB*, III, p. 16.

OLTENIA	DIOCESE of DACIAS
Follis - 20 sp. - 40.81%.	Follis - 11 sp. - 78.57%.
Half of follis -29 sp. - 59.18%.	Half of follis - 3 sp. - 21.42%.
Solidus of 20 siliquae - 1 sp.	-

Continuing a process already begun during the time of Justinus II and within the monetary sample from the time of Mauricius Tiberius, most pieces of half of follis in Oltenia come from the mint at Thessalonica. It is worth mentioning the presence within the finds at Drobeta of that light solidus, of 20 siliquae. The coin is unique, not only north of the Lower Danube, but it is a rarity also among the finds in the septentrional area of the Balkans[100]. The light solidi would become more common within our space between 602 and 610. Thus, a light solidus, of 20 siliquae from Phocas was discovered at Săbed (Ceauşu de Câmpie comm., Mureş county)[101], and another one at Histria[102]. More occurrences are signalled in the steppes north of the Caucasus and south of Russia, and the Ukraine, and above all in the hoard at Maloe Pereščepino, in the area of Poltava.[103] Recent researches proved that light solidi were issued not for trade with the "Barbarians", as believed for a long time, but in order to pay the stipendia and tributes for the rulers of some "allied" peoples at the northern periphery of the Byzantine Empire[104]. The occurrence of such a coin from Mauricius Tiberius at Drobeta, in a key position from the Danubian limes, could point to the settling in the area of a group of "Barbarian" foederati charged with protected the area, following the removal from the border of the old garrisons, shifted to the front in the Viminacium - Singidunum area, with a view to the military operations against the Avars.

The tendencies of slowing down the inflow of coins towards the area beyond the Danube would go on and strengthen up during the reign of Phocas (602-610). From the time of that emperor only three certain monetary finds are known in

---

[100] In Northern Bulgaria is mentioned only the find of a solidus of 23 siliquae from Mauricius Tiberius, the hoard nº C from Sadovec, cf. Yordanka Youroukova, *Contribution numismatique à la définition du caractère des agglomérations du VIe siècle dans les Balkans*, in *Mélanges de numismatique, d'archéologie et d'histoire offerts à Jean Lafaurie*, Paris, 1980, p. 280.

[101] The coin from Săbed was several times published, starting with, K. Horedt, *Contribuţii la istoria Transilvaniei în secolele IV-XIII*, Bucharest, 1958, p. 107. According to C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 408 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 222, nº 135, the coin was a solidus from Justinianus I, but in fact it is a issue from Phocas.

[102] *Santierul arheologic Histria*, in *SCIV*, 3, 1954, 2, p. 247, Suzana Dumitriu, *Descoperiri monetare*, in *Histria-Monografie arheologică*, vol. I, ed. by E. Condurachi, Bucharest, 1954, p. 465, nº 471 and C. Preda, *Urme de viaţă la Histria în secolele XII-XIII*, in *SCIV*, 5, 1954, 4, p. 532. It is a solidus of 22 siliquae, belonging to the type of *MIB*, II, 19, CON, a. 607-609.

[103] J. Smedley, *Seventh-Century Byzantine Coins in Southern Russia and the Problem of Light Weight Solidi*, in *Studies in Early Byzantine Gold Coinage*, New York, 1988, pp. 113-114, nº 6.

[104] *Ibidem.*, pp. 128-129.

Oltenia. It is a follis uncovered at Argetoaia (Argetoaia comm., Dolj county)[105], unfortunately too concisely mentioned, as well as the sample from Răcarii de Jos (Brădeşti comm., Dolj county)[106]. Most available data are on the follis issued in 607-608 at Nicomedia; originating in an unspecified locality from the former county of Romanaţi[107]. As already mentioned, the coin coming from Sucidava, hypothetically assigned to Phocas[108], seems to be rather an issue from Tiberius II Constantinus.

In Banat are known only two coin finds from Phocas. A follis comes from Banatsko Novo Selo (Satu Nou), next to the town of Pančevo, in the Yugoslavian Banat[109]. In the same part of the province, at Krušica, a solidus from Phocas was uncovered[110].

Until the present day, south of the Danube, in the region between Morava and Timok coin finds from Phocas are not mentioned.

In the light of the available data, the decrease in the number of finds between 602 and 610 in Oltenia must have been only a passing phenomenon. From the territory of Oltenia come a rather large number of samples issued by Heraclius (610-641). The sample from that time rises to 11 samples, of which ten bronze ones, struck, above all, during the first years of reign.

610-611 - 1 sp.
611-612 - 0 sp.
612-613 - 4 sp.
613 - 1 sp.
613-614 - 1 sp.
614-615 - 1 sp.
610-641 - 3 sp.

From Drobeta come two Constantinople folles, of which one issued in 612-613, and the other, in 613-614[111]. A Metropolitan follis dated in 612-613 was found in each

---

[105] B. Mitrea in *Dacia*, N.S., 10, 1966, p. 412 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 217, nº 7. The author considered that the coin was found at Ţânţăreni (com. Ţânţăreni, county Gorj), or at Argetoaia, p. 223, nº 158. In fact the coin was found at Argetoaia.

[106] D. Tudor, in *Apulum*, 5, 1964, p. 253; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 407 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 222, nº 128.

[107] Unpublished coin from the collection of MJIOT from Slatina.

[108] D. Tudor, in *Dacia*, 7-8, 1937-1940, p. 398, nº 4 and C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 398.

[109] Unpublished coin kept in the collection of MNIR, cust. CN-BAR nº 7282. The coin belongs to the type of *MIB*, II, nº 69 a, NIK, a. 609-610.

[110] I. Berkeszi, in TRÉ., S.N., 23, 1907, 1-2, p. 24. The coin was part of the collection of Zs. Ormós, given to the MBT. We did not found the coin in the collection of this museum during our research. The coin was mentioned by B. Mitrea, in *SCN*, 6, 1975, p. 120, nº 18, using the data transmitted by I. Berkeszi. C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 400, mentioned, by error, as finding place Cruşeviţa, comm. Sicheviţa, Caraş-Severin county.

[111] Unpublished coins, kept in the collection of MPF din Drobeta-Turnu Severin inv. nº I 5433 and I 5248.

of these localities: Craiova,[112] Almăj (Almăj comm., Dolj county)[113], as well as in an unspecified locality in the same county[114]. A Constantinople piece of half of follis from Heraclius, overlapping an older sample from Phocas, comes from Cioroiu Nou (Cioroiași comm., Dolj county)[115]. Unfortunately, we do not possess further details regarding its dating. From the unspecified localities in Oltenia come three bronze coins from this emperor. One dates from 610-611, and was issued at Nicomedia[116]. The other two were struck at Constantinople in 612-613 and, 614-615[117], respectively. Probably one of these coins is identical to that found by D. Tudor, during his excavations in the provincial Romanic settlement of Cioroiu Nou (Cioroiași comm., Dolj county), that, subsequently, intermingled with the rest of the pieces in the collection of the Museum of Oltenia[118]. Two solidi from Heraclius and Heraclius Constantinus (613-638) come from two unspecified localities in Oltenia. One of them is preserved in the CNBAR collection, found at present at The National Bank of Romania (BNR)[119], and the other one belonged, before 1981, to a private collection in Craiova[120].

On the territory of the Banat are also known a large number of coins from Heraclius and Heraclius Constantinus. Unlike the situation in Oltenia, they consist mostly of gold and silver issues. From unspecified localities from the area of the historical Banat, come four folles, issued in 612-613, 613-614, while the other two from 615/6-623/4[121]. It is likely that some of them come from the area of Orșova and Moldova Veche, as most Byzantine bronze pieces in the heritage of the Museum of the Banat come from the collection of Zs. Ormós, who collected many coins of this kind from the mentioned area[122]. The older literature mentions the discovery of a bronze coin at Beba Veche (Beba Veche comm., Timiș county), but further details on this piece do not exist[123]. Of all the gold coin finds, we mention a solidus from

---

[112] O. Toropu, in *MO*, 24, 1972, 9-10, p. 707; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 399; O. Toropu and O. Stoica, in *Drobeta*, 1, 1974, p. 163-164; B. Mitrea, in *BSNR*, 67-69, 1973-1975, 121-123, p. 325 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 220, nº 40 .

[113] Cf. O. Toropu, *Romanitatea.*, p. 205; B. Mitrea, in *BSNR*, 124-128, 1976-1980, p. 594 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 217, nº 3.

[114] V. Petac, *Descoperiri inedite de monede antice și bizantine*, in *BSNR*, 86-87, 1992-1993, 140-141, p. 319, nº 3.

[115] C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 398; O. Toropu and O. Stoica, in *Drobeta*, 1, 1974, p. 163, nº 17 and O. Toropu, *Romanitatea.*, Annex nº 17 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 218, nº 31.

[116] Unpublished coin preserved in the collections of MO, inv. nº I 14066/5.

[117] Unpublished coins preserved in the collection of MO, inv. nº I 7615 and I 14 074/1.

[118] D. Tudor, în MCA, 8, 1962, p. 552.

[119] The coin is preserved in the collection of C.N.-BAR, pv. 1675.

[120] Unpublished coin preserved in a private collection.

[121] Unpublished coins from the collection of MBT, inv. nº 250/5 și 80 (3 sp.). The coins belong to the type of *MIB*, III, 159 b, CON, a. 612-613, *MIB*, III, 161, CON, a. 615/6-623/4 (2 sp.) and MIB, III, NIK, a. 613-614.

[122] I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 28 and 30.

[123] Ö. Gohl, in N. Közlöny, 11, 1912, 1, p. 10.

Heraclius and Heraclius Constantinus, originating in Mehadia (Caraş - Severin county)[124], the locality situated in the valley of Cerna, rather close to Drobeta. At Ostrovo[125] and at Bačko Petrovoselo, in the Yugoslavian Banat, were found solidi from Heraclius and Heraclius Constantinus, of which the last between 616 and 625[126]. From Şeitin (Nădlac comm., Arad county) comes a light solidus of the two emperors[127]. Similar solidi were found at Sânpetru German (Secusigiu comm., Arad county)[128], at Sekić, in the Yugoslavian Banat[129], as well as in an unspecified locality in the former county of Torontal[130]. In Banat are mentioned also other gold coin finds from Heraclius, but unfortunately, we have no supplementary data on them, which we might allow us to identify the denomination, the mint and the date of the issuing. Such a coin comes from Krstur, in the northern part of the Yugoslavian Banat[131].

All these coins presented above, on which we have more detailed data are issues from 616–625 by the Constantinople mint. With very few exceptions, like the case of the light solidus at Hajdúdorog (Hajdú - Bihár county), dated between 610 and 613[132], most gold coins from Heraclius found in the Avar graves on the present

---

124 Unpublished coin kept in a private collection. The coin belongs to the type of *MIB*, III, 11, CON, a. 616–625.

125 Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 18. According to the author, this coin from *Heraclius and Heraclius Constantinus* belongs to the type of Sabatier, I, pl. XXXIV, nº 18 – Constans II and Constantinus IV, which, clearly is an error. According to us the solidus from Ostrovo might be of the type *MIB*, III, 8-38, struck between a. 613–632, Considering that the largest part of the solidi of Heraclius and Heraclius Constantinus found in the Avaric space dated between a. 613–625, it seems very plausible that the mentioned coin dates from the same period.

126 Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 17. The coin belongs to the type of Sabatier, I, p. 274, 48 bis = to the type of *MIB*, III, 21, CON, a. 616–625. It is possible that this coin was found at Petrovaselo, comm. Recaş, Timiş county, because the author mentioned as finding place „Petroszelló", without mentioning the name of the county. Two villages with the same name were in the previous counties of Timiş and Bács-Bodrog, the latter now in Yugoslavia.

127 B. Mitrea, in *Dacia*, N.S., 16, 1972, p. 373, nº 95 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983–1985, 131-133, p. 223, nº 149. The author wrongly considered that the coin was struck by Constantinus IV (668–685).

128 E. Dörner, in *SCIV*, 11, 1960, 4, pp. 425 and 429-431; B. Mitrea, in *Dacia*, N.S., 6, 1962, p. 541, nº 49. The coin was identified using the picture published by K. Horedt, in *IR*, vol. I, p. 718, fig. 180, nº 6-7. It belongs to the type of *MIB*, III, 65, CON, a. 616–625.

129 L. Huszár, *Das Münzmaterial in den Funden des Völkerwanderungszeit im mittleren Donaubecken*, in ActaArchHung., p. 96, nº CXCII. The author considered that the coin belongs to the type of Sabatier, I, nº 48 bis - *MIB*, III, 65, CON, a. 616–625.

130 Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 17. The weight of 3,74 g, as the marking BOXX, clearly shows that the piece is a light solidus of 20 siliquae, *MIB*, III, 65, CON, a. 616–625 and not a normal solidus, as it indicated the author quotation from Sabatier, I, p. 274, nº 48.

131 F. Milleker, *Délmagyarorszag.*, II, p. 123-124 and L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, p. 98, nº CCLXIII.

132 A. Kralovánszky, *A hajdúdorogi VII. századi avar temetö (elözetes ismertetés)*, în A Debreceni Déri Múzeum Évkönvye, 1989–1990, p. 129, fig. nº 3. The coin is a light solidus of 20 siliquae and belongs to the type of *MIB*, III, 63, CON, a. 610–613.

territory of Hungary and Yugoslavia date from 616-625[133]. Relevant in this sense is also the light solidus of 20 siliquae coming from Szentes (Csongrád county)[134]. This remark is very important, as it may allow the correct assignment and dating of the whole range of solidi previously assigned to Constans II, Constantinus IV, Heraclius and Tiberius. It seems that both I. Berkeszi, Ö. Gohl, and L. Huszár often confounded the coins of Heraclius and Heraclius Constantinus, the type MIB, III, no. 31-37 (629-632), with those of the type MIB, III, no. 26-28, of Constans II and Constantinus (654-657). The two categories apparently have a similar pattern, but more distinctive elements. The confusion comes from both the simplified patterns in the plates of J. Sabatier's catalogue, and the insufficient experience in the field of Byzantine mint of the three Hungarian numismatists, which had a hard time assigning the pieces whose legend was not clear enough. That is obvious in the case of a coin from Heraclius and Heraclius Constantinus found in 1870, in an Avar grave, situated on the route of the Timişoara - Arad railway, between the localities of Carani (Sântandrei comm., Timiş county) and Orţişoara (Orţişoara comm., Timiş county). The quoted author does not write down clearly the identity of the issuers and the place of discovery. Once, when he mentioned that the pieces come from Carani, I. Berkeszi referred to a solidus from Constans II and Constantinus IV. In the other case, he asserted that two solidi of the type of Constans II and Constantine "Pogonatus" were found[135]. One of the coins from Orţişoara is preserved in the collection of the Museum of the Banat in Timişoara[136]. It is an issue from Constantinople from Heraclius and Heraclius Constantinus, dating from 613-616[137]. The same goes for the two solidi found at Ostrovo, in the Yugoslavian Banat, mentioned by Ö. Gohl. Also this find is published twice in the pages of the same article. At one time the author mentions the recovery

---

[133] A list of the finds, without any numismatic comments was given by J. Szentpéteri, *Az avar kori hadcsereg legfelsöbbvezetö rétege a régiszeti források tükrében*, in Tisicum-A Jász-Nagykun-Szolnok Megyei Múzeumok Évkönyve, 8, 1993, pp. 163-180.

[134] L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, p. 97, nº CCLIV. The coin was published using the reference to Sabatier, I, nº 48 bis, but its weight of 3,85g shows that it is a light solidus, belonging to the type of *MIB*, III, 64 or 65, CON, a. 616-625.

[135] See TRÉ, S.N., 6, 1890, p. 65, F. Milleker, *Délmagyarorszag.*, II, p. 172, who mentioned the finding place as being Orţişoara. The coins were mentioned already by I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 28 and 29, who published them twice. Once, as found at Carani (once named Merczyfalva) p. 28 and for the second time as being found at Orţişoara, p. 29. The old data are used by D. Csallány, în AÉ., 1943, p. 167; Idem, in ActaArchHung., 2, 1952, p. 238; L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, p. 91, nº CLV; D. Protase, *Problema.*, p. 173; C. Preda, in *SCIV*, 23, p. 397 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 218, nº 28 şi p. 221, nº 100-101. The first three authors mentioned the coins as being struck by Constans II and Constantinus IV. V. Butnariu, mentioned that one coin was from Constans II and the „second" from Constantinus IV.

[136] Unpublished coin from the collection of MBT, inv. nº 69.

[137] It belongs to the type of *MIB*, III, 8, CON, a. 613-616.

of two solidi, of which one was perforated. The perforated piece was identified as an issue from Heraclius and Heraclius Constantinus, but the reference to the catalogue corresponds to a coin from Constans the second, associated with Constantinus, and the other one, from Constans II, Constantinus, Heraclius and Tiberius[138]. On the next page is mentioned the uncovering of two perforated solidi from Constans II, Constantinus, Heraclius and Tiberius. As we already mentioned above, one of the pieces certainly belongs to Heraclius and Heraclius Constantinus.

A thorough research of gold coins found in Avar territory shows that the number of finds datable after 625 is very small, and of those of Heraclius' successors, that is Constans II and Constantinus IV is, in fact, almost negligible. That can be explained easily if we take into account the fact that their power weakened rapidly, after the defeat suffered under the walls of Constantinople, during the siege from 626. From that moment on the Avars ceased to represent a menace for the security of the Byzantine Empire, and, implicitly, to receive annual tribute. The money arrived at "Avaria" through political payments constituted the main source of funerary offerings, and when this inflow ceased, the practice of depositing coins in graves was less and less used, as the pieces obtained by means of commercial relations, or by imitating issues proved to be insufficient. In our opinion, most coins previously assigned to Constans II, associated with Constantine (IV), such as the solidus from Szeged (county of Csongrád), in Hungary[139], in fact belong to Heraclius Constantinus. Taking into account the high occurrence of gold coin finds from 610-625 in Banat we think that also the solidus has no specified issuer found in an Avar grave from Igriş (Sânpetru Mare comm., Timiş county)[140]. Besides the many gold issues, the Banat monetary finds from the time of contain also a few silver pieces, hexagrammata, respectively. Such coins come from Sânnicolau Mare (Sânnicolau Mare comm., Timiş county)[141] and from Arad[142]. The coin from Arad dates from 615-625, and it appears that also the other piece must date from the period before the great Avar siege of Constantinople.

South of the Danube, in the area between Morava and Timok are mentioned a few finds from Heraclius. A solidus issued at Constantinople in 610-613 comes

---

[138] Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 18. This coin from Heraclius and Heraclius Constantinus was considered as being of the type of Sabatier, I, pl. XXXIV, nº 18.

[139] L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, p. 95, nº CLXXXVIII, 412. The weight of the coin published by the author is very low, only of 2,54 g, without mentioning that the coins were clipped or plated.

[140] Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 17 şi L. Huszár, in ActaArchHung., 5, 1954, 1-2, pp. 74-75, nº XLVI.

[141] I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 38; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 408; B. Mitrea, in *Dacia*, N.S., 16, 1972, p. 373, nº 94; Idem, in *SCN*, 6, 1975 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 222, nº 143.

[142] Unpublished coin from the collection of MNIR, from the former collections of CN-BAR, pv. 7953. It belongs to the type of *MIB*, III, 138, CON, a. 615-625..

from Viminacium[143], and a semissis of this emperor was found at Dražmirovac, a settlement situated in the valley of Morava, south of the great Byzantine centre[144].

The coin finds at Phocas, as well as those at Heraclius and his associates are extremely important, not only for the history of monetary circulation in Oltenia and Banat, but also for understanding the political history of the areas in the region north of the river, between the outflow of Tisza, the Iron Gates and the Olt. The lack of a monetary find from 602-610 at Drobeta and Sucidava is not to be interpreted as clear evidence of an end to the Byzantine rule, and much less, one of their being abandoned after the revolt of the troops on the Danubian front led by the centurion Phocas. The apparent lack of coins in fortifications, or in the old collection of the Museum of Oltenia in Craiova is can be explained, both by the small number of coins from Phocas arrived beyond the river, and by the random manner in which the samples of Byzantine coins were constituted, at least those studied by us. In our opinion, the finds of bronze coins from Phocas mentioned in Oltenia are evidence that the phenomenon of the monetary penetration continued to unfold after 602, even if on a smaller scale. The lack of coins from Phocas does not necessarily represent a sign of even a temporary cease of the monetary circulation, but rather its slower dynamics, as the entire Byzantine territory in the region between the Balkans and the Danube was becoming rural. Even in the case of a dramatic decrease in new money supply to the area of the Byzantine bridge head in Oltenia there still existed in circulation a high amount of bronze coins, not only from the second half of the 6th century, but even from the age of the 2nd-4th centuries that might meet the needs of a modest monetary economy. The intense resuming of the penetration north of the Danube of bronze coins in the first four years of the reign of Heraclius, clearly emphasized both at Drobeta, and by the sample at the Museum of Oltenia, and that at the Museum of Banat. The samples available for study show that the area beyond the river had remained under the scrutiny of the imperial authorities, but they were no longer able in 610-615 to profit from every favourable moment in order to exert their rights.

The economic and historical interpretation of the situation in Banat is more complicated, as certainly there was under a tight control of the Avars after 602, and the neighbouring south - Danubian Byzantine centres, like Viminacium, had ended the last phase of their urban existence by 610-614. The rather large number of bronze coins from the first years of the reign of Heraclius (until 614), exceeds by far the level reached in the time of Mauricius Tiberius. It reaches a figure that can be compared to those coming from Oltenia. At the same time we have to reveal the existence in the

[143] V. Ivanišević, in Numizmatičar, 11, 1988, p. 94, nº 59.
[144] M. Vasić, *L'or monnayé.*, III, p. 306, nº 107.

area of later coins, from 615-624, lacking in Oltenia. All these data may point to the maintaining of rather active relations between the territories from the outflow of Tisza and the Byzantine Empire, during the times of peaceful relations between the two powers. On the other hand, one has to bear in mind the hypothesis that the large number of bronze coins from Banat is due to the bringing of these pieces by the local participants in the spoils in the Balkans, or by the Byzantine prisoners, colonized in the area[145]. In the light of an analysis of all the contemporary finds, we may assert that certain forms of monetary economy survived a little longer in Banat, during the first decades of the 7th century. The finds of very old Greek, Celtic and imperial Roman coins from the 1st-4th centuries found in large numbers in Germanic and Avar graves, indicate the fact that the population used to gather such pieces and would use them systematically. We should not overlook the fact that also here, like in the Byzantine provinces, the old denomination might have had also in the 6th-7th centuries a monetary function, especially during the crisis periods, when old supply sources were not available. Soon after 610, but especially between 616 and 625 a large amount of gold coins would enter Banat, as a result of the internal redistributions, between the various regional power centres in the Avaric Qaganat, of the stipends and the tribute received from the Byzantine Empire. The large number of light solidi from those years found in Banat seems to indicate the fact that the Avar aristocracy, or that of the associated populations, took the advantage of significant political payments, in such coins, meant above all for ceremonial. Also the last bronze coins that may be associated to a coherent economic and monetary phenomenon date from that period. As before 610, most gold pieces from Avar territory no longer had any monetary function, as they were hoarded and used as symbols of social prestige, having been reduced to source of raw matter for making sumptuous jewels, or as ritual objects, namely as funerary offering. The silver coins, and some bronze pieces, might have had the same fate, taking into account the fact that the graves of the population with a good social position from the Avar age often contain Celtic, Dacian or Roman silver or bronze pieces.

Also in Oltenia, like in the entire Balkan space, the heaviest blow to the Byzantine rule, and to the economic, social and cultural structures linked to this political element came from the strong Avar - Slav invasions begun in 614. They aimed at destroying systematically everything that had remained yet viable from the Byzantine urban and military structure inside the northern and central part of the Balkan Peninsula. Although peace was temporarily restored in 619, the Avars and the Slavs succeeded in crushing most strongholds, while those that survived, as modest

[145] On the resettling of the „Roman" captives by the Avars, cf. M. Rusu, *RBAPMPOTR*, p. 130.

settlements, ceased any military function[146]. The monetary finds studied by us clearly show that at Drobeta the final stage of the "classic" form of the existence of the Roman - Byzantine limes ended by 614-615. That must have happened also in some areas south of the Danube, such as Vimiracium. In hoards uncovered on the territory of the Diocese of Dacias, the last bronze coins from Heraclius date from 613.

As in the first years of the 6th century, after 610 the monetary circulation in Oltenia was again dominated authoritatively by the issues of the mints in the capital. Of the provincial mints, there are only the coins of the mints at Nicomedia.

Constantinople - 8 sp.
Nicomedia - 2 sp.
Unspecified - 1 sp.

The decline of the process of monetary circulation in the coterminous area of the Iron Gates is illustrated also by the reduction in the denominations used.

OLTENIA	DIOCESE OF DACIAS
Folles - 8 sp.	Follis - 4 sp.
half of folles - 1 sp.	half of folles - 2 sp.
Solidus - 2 sp.	-
Unspecified (AE) - 1 sp.	-

The monetary sample studied is made up mostly of folles, which means that the daily economic and social relations mediated by the coin simplified and rarefied. In spite of all that, we should point out that, unlike Banat and the region north of the Middle Danube, the number of gold coin finds from Heraclius in Oltenia is very small, which means that the region situated east of the valley of Cerna missed the evolution occurred in 610-625 on the present territories of Banat, northern Serbia, Croatia, and Hungary. Besides the issues of the imperial mints in the 6th-7th centuries in Oltenia, also imitations of the Byzantine gold coin issued by the Germanic kingdoms got in. Until the present day we know a single piece of this kind, but a systematic research into public and private collections could provide also other surprises. The coin we refer to is a "fouré" imitation of a solidus from Justinus II (?), coming from Romula - Reșca (Dobrosloveni comm., Olt county)[147]. In our opinion, the piece comes from a Gepidic mint from the Middle Danube. Gepidic imitations of Roman - Byzantine gold coins can be found in northern Serbia, where, as a matter of fact, at Sirmium, even a mint of this Barbarian kingdom functioned temporarily. The occurrence within the finds in Oltenia of imperial bronze monetary issues of Italian origin, as well as the presence of a solidus from Vitigis in the hoard at Hajdučka

---

[146] Al. Madgearu, *CDCDJ.*, p. 24.

[147] The coin is kept in the collection of MRC, inv. nº 7247. On the obverse is the legend. **VIVSVTII/INV)VICVI** and on the reverse **I)CTI-VVVCRESTCOLIH**. Inn the exergue shows the legend **ICOI**. The coin weight 2,60 g and has 21,5 mm.

Vodenica, renders plausible enough the hope of finding further Ostrogothic finds brought as spoils by the troops that took part in the battles in Italy, or that penetrated earlier, when a part of the territories between Sava and Drava belonged to the Kingdom of Theodoricus. Such issues are known in neighbouring regions, for example in Banat, northern Serbia, Croatia and Bosnia[148]. The collections of the Museum of the Banat in Timişoara include an Ostrogothic tremissis issued in the name of Anastasius I, in the time of Theodoricus, at Rome, in 492–518[149]. At the same time, as we have shown, south of the Danube occur rather frequently imitations of Gepidic origin of the gold issues from Theodosius II to Anastasius I.

Although by the middle of the second decade of the 7th century the Byzantine rule over the bridge head in Oltenia ended, as the process of monetary circulation did, there is evidence enough that in the second half of the 7th century, at least a part of the area would establish some kind of a special relation with the Byzantine Empire. The stray finds of bronze finds prove that their penetration north of the Danube would be sporadically resumed in the time of Constans II (642–668). It is a half of a follis issued between 647 and 655, probably coming from the area of Reşca (Dobrosloveni comm., Olt county)[150]. The bronze coins issued by Heraclius' successors are exceptionally rare occurrences within the finds north of the Danube, as after 626 the inflow of Byzantine coins to this area became very scarce. The collection of the Museum of the Banat includes a follis from Constans II, originating in an unspecified locality in the historical Banat[151]. The coin was at first registered by I. Berkeszi as a follis from la Constantinus IV[152]. The piece is part of a donation from 1887 by Zs. Ormós, whose most Byzantine bronze coins came from finds at Orşova and Moldova Veche. That is why we think that also this follis could have come from a locality in the Danubian area of the mountainous Banat.

As mentioned above, in the old relevant literature, on the territory of Banat are mentioned a few finds of gold coins from Constans II and Constantinus IV, but in most cases the pieces come from Heraclius and Heraclius Constantinus. In fact, the collection of the Museum of the Banat includes a single gold coin from that

---

[148] See Ž. Demo, *Novac germanskih vladara druge pol. 5. do druge pol. 6. st. u numizmatičkoj zbirci Arheološkog muzeja u Zagrebu*, in Arheološki Vesnik, 32, 1981, pp. 454-481. J. Petrović, *Numizmatički izveštaij. I. Minimi iz Budve*, in Glasnik Zemaljskog Muzeja u Sarajevu, S.N., pp. 97-109 and P. Kos, *The Monetary Circulation in the South-eastern Alpine Region ca. 300 B.C.-A.D. 1000*, (Situla, 24), Ljubljana, 1986, passim, Idem, *Die Fundmünzen der Römischen Zeit in Slowenien*, Berlin, 1988, passim.

[149] Unpublished coin from the collection of MBT, inv. nº 5. The coin belongs to the type of *MIB*, I, 11, ROME, a. 492–518.

[150] Unpublished coin, kept in the collection of MO, inv. nº I 3590 b.

[151] Unpublished coin from the collection of MBT, inv. 11 and it belongs to the type of *MIB*, III, 166 or 171, CON, a. 643–655.

[152] The Access Book, The New Register, entry nº 2326.

sovereign. It is a Constantinople semissis from Constans II[153]. The coin was discovered at Checea (Cernei comm., Timiş county)[154]. Unfortunately, the semissis issues cannot be dated precisely, as their type remained unchanged during his entire reign, from 642 to 668. Much more precisely can be dated the solidus found at Beba Veche (Beba Veche comm., Timiş county)[155]. According to the reference to W. Wroth's catalogue, the coin dates from 642-647. One of the two solidi uncovered at Ostrovo[156], in the Yugoslavian Banat, belong to Constans II and Constantinus IV.

The same series of north - Danubian finds from Constans II includes the half of follis issued at Carthage between 651/652 and 655/656, found at Novaci (Mihăileşti comm., Giurgiu county)[157] and the two folles from Constans II (641-668), originating in the area of Bârlad[158]. One dates from 642-643 and the other from 656-657. Also during the reign of Constans II took place the burying of the hoard from Obârşeni (Voineşti comm., Vaslui county)[159]. The last well-dated coins from that discovery are from 641-642, but some pieces could be even date from later times, by 656.

A special characteristic of the monetary finds from the second half of the 7th century in Oltenia is represented by the presence of a high number of silver hexagrammata, most of them gathered in hoards. A fragment of a hoard from which have been preserved just two hexagrammata from Constans II and Constantinus IV, Heraclius and Tiberius comes from Vârtopu (Vârtopu comm., Dolj county)[160]. Another find is that from Drăgăşani (Vâlcea county), of which we know three hexagrammata from Constans II, issued between 659 and 668[161]. The most complete data are provided by the discovery from Priseaca (Priseaca comm., Olt county)[162]. Unlike the hoards from Vârtopu and Drăgăşani, the one from Priseaca was probably

---

153 Unpublished coin from the collection of MBT, inv. nº 66. The coin belongs to the type of *MIB*, III, 50, CON, 642-668. It was pierced in modern times.

154 I. Berkeszi, in TRÉ, S.N., 23, 1907, 1-2, p. 24 şi D. Csallány, in ActaArchHung., 2, 1952, p. 235, but wrongly identified as being a "quinarius" from Constantinus IV.

155 P. Harsányi, *A szegedi múzeumba került régipénz-leletek*, in N. Közlöny, 11, 1912, 1, p. 12; D. Csallány, in ActaArchHung., 2, 1952, p. 238 and C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 390. This coin is the same with the unidentified solidus found at Beba Veche, mentioned by Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 10. The coin was considered as belonging to the type of *BMC*, I, 1-10 - *MIB*, III, 3-4 or 6-7, CON, a. 642-647.

156 Ö. Gohl, in N. Közlöny, 13, 1914, 1, p. 18. The coin from Heraclius and Heraclius Constantinus is considered as being of the type of Sabatier, I, pl. XXXIV, nº 18 - *MIB*, III, 32, CON, a. 662-667.

157 C. Preda, in *SCN*, 3, 1960, p. 591, nº 28.

158 E. Oberländer-Târnoveanu and Elena Popuşoi, *op. cit.*, pp. 230, nº 7-8.

159 Ir. Dimian, *op. cit.*, p. 196 and V. Butnariu, *op. cit.*, p. 230.

160 B. Mitrea, in *Dacia*, N. S., 21, 1987, p. 380 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 224, nº 173-174.

161 Idem, in *SCN*, 6, 1975, p. 118, note nº 17; *CH*, 1, 1979, p. 60, nº 192 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 230.

162 B. Mitrea, in *SCN*, 6, 1975, pp. 113-125 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 230.

recovered entirely. It comprises 141 hexagrammata, two "starred" temple earrings, and a vessel in which was deposited a hand made jug, belonging to the Korčak culture. The coins were issued by Constans II and Constantinus IV (668-685). The find from Priseaca was flawlessly published 25 years ago by Professor B. Mitrea, being used on a large scale also by other researchers who studied the Byzantine silver coins from the second half of the 7th century, such as P. Yannopoulos[163] and W. Hahn[164].

As years passed by, we find it necessary to perform a new ordering of the material, in the light of the new progress of Byzantine numismatics. According to W. Hahn's catalogue, the hoard from Priseaca has the following structure:

Constans II - 10 sp.

1. MIB, III, no. 149 - years 654 - 659 - 1 sp. [165]
2. MIB, III, no. 150 - years 654 - 659 - 1 sp.[166]
3. MIB, III, no. 152 - years 659 - 668 - 8 sp.[167]

Constantine IV - 131 sp.

4. MIB, III, no. 62 A - years 668 - 668 - 1 sp.[168]
5. MIB, III, no. 62 B - years 668 - 669 - 4 sp.[169]
6. MIB, III, no. 63 B - years 669 - 674 - 1 sp.[170]
7. MIB, III, no. 63 C - years 669 - 674 - 54 sp.[171]
8. MIB, III, no. 66 - years 674 - 681 - 42 sp.[172]
9. MIB, III, no. 67 - years 674 - 681 - 31 sp.[173]

The oldest issues date from 654-659 (1.41%), followed by those from 659-668 (5.67%). The major component of the hoard is constituted by the coins of Constantinus IV (92.90%). These include the five coins that can be dated between the end of 668 and the first part of 669. They represent only 3.54% of the structure of the hoard. The period of massive accumulation began in 669-674. That phase is represented by the hoard from Priseaca by 55 hexagrammata, making up less than 39% of the find bulk. The accumulation would go on later in the same strong rhythm between 674 and 681. From that last phase date 51.77% of the pieces of the hoard. A hexagrammon from

---

163 P. Yannopoulos, *L'hexagramme-Un monnayage byzantin en argent du VIIe siècle*, Louvain-la-Neuve, 1978, passim.

164 W. Hahn, *MIB*, III, passim.

165 B. Mitrea, *SCN*, 6, 1975, catalogue, nº 2.

166 *Ibidem*, catalogue, nº 1.

167 *Ibidem*, catalogue, nº 3-8.

168 *Ibidem*, catalogue, nº 13.

169 *Ibidem*, catalogue, nº 9-10 and 11-12.

170 *Ibidem*, catalogue, nº 14.

171 *Ibidem*, catalogue, nº 15-68.

172 *Ibidem*, catalogue, nº 69-110.

173 *Ibidem*, catalogue, nº 111-141.

Constans II and Constantinus IV comes from an unspecified locality in Oltenia[174], but we think that it could have belonged to the hoard from Vârtopu.

A thorough research into the finds from Priseaca and Drăgăşani, on which we have more data, clearly point to the fact that the process of their accumulation was similar. It was an organic evolution, unfolded over more decades. The hoards consist of the assemblage of punctual sums, represented by coins originating in chronologically compact issues. If we take into account the fact that in the second half of the 7th century hexagrammata lost their original function, from the time of Heraclius, namely that of coins destined for exceptional military payments[175], as they turned into coins destined for imperial ceremonial distributions, we shall understand better the function and significance of these hoards. During the reign of Constans II and Constantinus IV the sequence of hexagrammata issues used to be dictated by the major events in the life of the imperial family, the jubilees, the association or distancing of certain colleagues from the exertion of the supreme power, silver coins being provided to the Court representatives or to certain foreign political rulers, allied with the Empire.

Further data on the role of these pieces can be obtained also from studying the distribution of hexagrammata hoards. The finds published show their being concentrated outside the imperial borders. We have accounts on important hoards in Western Siberia, in the Caucasus, in the lands north of the Danube and the centre of the Balkans, in territories of crucial strategic importance, many of which are known to have been inhabited by populations allied with the Byzantium (the Armenians, the Gruzians, Lazes, Abhazians, the western Turks and the Serbs)[176]. The wide spreading of hexagramma in the areas outside the Byzantine borders was favoured also by the popularity in the 7th century of the sumptuous garbs, jewels, and silver plates and dishes, whose raw matter were often melted Byzantine coins. The hoards from Priseaca and Drăgăşani, as well as those contemporaneous from Galaţi[177], in southern Moldavia, or Zemiański Vrbovok, in Slovakia[178], originate in the accumulation by the same owners or by their families of sums received periodically under the form of political payments, as a result of services to the imperial authorities. It is worth

---

[174] Unpublished coin kept in the collection of MO, inv. nº I 1619 (CON, *MIB*, III, 152, a. 659–668).

[175] See W. Hahn, *MIB*, III, p. 99.

[176] P. Yannopoulos, *op. cit.*, pp. 102-108, P. Radoměrský, *Byzanstké mince z pokladu v Zemianskom Vrbovku*, in Památky Archeologické, 44, 1953, pp. 109-127; I. Gedai, *Fremde Münzen im Karpatem aus dem 11-13 Jahrhundert*, in ActaArchHung., 21, 1969, p. 107, under the name of Nemesverbók and Vesna Radic, *Nalaz srebrnog novca careva Iraklija i Konstansa II iz zbirke Narodnog Muzeja u Beogradu*, in Numizmatičar, 17, 1994, pp. 75-84.

[177] On this hoard, cf. Ir. Dimian, in *SCN*, 1, 1957, pp. 196-197.

[178] P. Yannopoulos, *op. cit.*, p. 105. The hoard has 16 miliarensia and one hexagrammon from Constans II (*MIB*, III, nº 152, a. 659–668), and one hexagrammon from Constantinus IV (*MIB*, III, nº 63, a. 669-674).

mentioning an important concentration of hexagrammata hoards in Oltenia. That same place holds a very precious hoard consisting of silver jewellery and harness pieces uncovered at Coşoveni (Coşoveni comm., Dolj county)[179]. They are joined by many other prestigious finds: digited fibulas, buckles, "starred" earrings, etc. All this concentration of exceptional pieces seem to point to the existence in the south and centre of the region of a power centre of a so - called "Romania" or "Sklavinia"[180], linked from a political and military viewpoint to the Byzantine Empire. To this area were directed important sums, under the form of subsidies, between 659 and 681[181]. We think that these payments were made in exchange for ensuring the closing of the access from Pannonia and Dacia, on the strategic communication roads on the valley of the Olt, the Jiu or the Cerna, to the territories south of the Balkans, as well as for supplying contingents to the imperial army, in wartime. The Empire must have tried to ensure this way also the salt supply to its territories inside the Balkans, especially to those in Serdika, depending on the Oltenia salt mines.

As contemporary sources lack direct accounts, the restoring of the political relations between the Byzantine Empire and the north - Danubian territories in the sector between the Olt and the Iron Gates may be interpreted only on the basis of data provided by monetary finds. It is rather obvious that the keenest interest of the imperial authorities for the territories in Oltenia is part of a wider process, aiming also at the area at the Mouths of the Danube, including southern Moldavia. It occurred in the context of the decline of the authority of the Avar Qaganat, after the defeat suffered in 626, more exactly after the victory won on the Persian battlefield in 629[182]. The Byzantine authority in the area of the Iron Gates was revigorated by the campaign in 658 of the Emperor Constans II against the "Sklavins" inside the Balkans, in Thracia, or in Macedonia, that once again revealed the strength of the imperial army and the political interest in the old possessions, occupied by Slav tribes. It was no coincidence that after 659 began to penetrate north of the Danube

---

[179] On this hoard, cf. I. Nestor and C. S. Nicolăescu-Plopşor, *Der völkerwanderungszeitliche Schatz Negrescu*, in Germania, 22, 1938, 1, pp. 183-195.

[180] The archaeological findings show that during the 7th century on the territory of Oltenia were settled two Slavonic groups. One, arrived from Pannonia, known from the archaeological diggings from Şimian, Ostrovul Banului and Gura Văii, cf. P. Diaconu and P. Roman, *Câteva urme de viețuire din secolul VII în Insula Banului*, Craiova, 1967 and Maria Comşa, in *RBAPMPOTR*, p. 174, and a second one, originated from the East, bearers of the Hlincea I culture, cf. *Ibeadem*, pp. 175-176.

[181] Al. Madgearu, *CDCDJ.*, p. 164.

[182] On the re-establishing of the Byzantine control over the Central and Northern Balkans in the period between a. 630 and the middle of the 7th century, cf. P. Petrov, in Istorija na Bălgarija, vol. II, pp. 41-42 and E. Oberländer-Târnoveanu, *Monnaies byzantines des VIIe-Xe siècles découvertes à Silistra dans la collection de l'académicien Péricle Papahagi conservées au Cabinet des Médailles du Musée National d'Histoire de Roumanie*, in Cerc. Num., 7, 1996, p. 104.

hexagramma, making up the oldest "layer" of the structure of the hoards from Drăgăşani, Priseaca, Vârtopu, Galaţi and Zemianský Vrbovok (Nemesverbók). These relations ended during serious turmoil occurred by 680, as proved by the dating of certain hoards mentioned above. The cause of concealing the coins, as well as other valuables in the area between the Olt and the Iron Gates must lie in the political and military consequences of the Bulgarians' invasion in 680-681, but it would be a mistake to place it directly in the context of the migration south of the Balkans of this population, as claimed by certain researchers[183]. The moving of a tribal group, gathering a relatively small number of people, over a territory of almost 1000 kilometres, from the mouth of the river to the Middle Danube is denied by written sources, being also impossible physically. Neither the hypothesis of a supposed attempt by the Bulgarians to penetrate the valley of the Olt, towards Pannonia[184] appears to be plausible. Equally unlikely are also the attempts to link the concealment of the hoards in Oltenia to the policy of moving certain Slav tribes or other populations practiced by the Bulgarians.[185] The deportations accounted in the Nicephore' chronicle[186] occurred later, in the 8th century.

In our opinion, the Bulgarian attack towards the Iron Gates took place by 681, after their settling in the north - eastern part of the Balkans. The campaign did not aim the attempt by these Turanic nomads to settle in the Pannonian steppe, but it was entailed by the necessity to remove from the area of the Lower Danube of any political force allied with the Byzantium, in order to make it impossible to attack on two fronts the new state. In this sense, the group of hoards that can be dated after 681 in Oltenia, belong to a wider range of contemporary finds occurring in the peripherical areas of the Byzantine Empire, such as those from Messembria[187] and Serdika (Sofia)[188], proving Asparouch's intention of removing the possible imperial attack bases. This goal must have added to the desire of the Bulgarians to ensure the control of the access roads from "Avaria", towards the political centre of their state, crossing the north and south of region of the Iron Gates of the Danube. The failed

---

[183] Maria Comşa, *Die Slawen im karpatisch-donauländischen Raum im 6.-7. Jh.*, in ZfA, 7, 1973, 2, p. 219, Eadem, *Unele consideraţii privind situaţia de la Dunărea de Jos în secolele VI-VII*, in Apulum, 12, 1975, p. 174, Eadem, *Slawen und Awaren auf Rumänischen Bode, ihre Beziehungen zu der Bodenständigen Romanischen und späteren frührumänischen Bevölkerung*, in *Die Völker Südeuropas im 6. bis 8. Jahrhundert*, ed. B. Hänsel, München, 1987, p. 223 and Eadem, *Betrahungen über das Diadem von Bălteni im Zusammenhangen mit den Ereignissen der Jahre 670/680*, in *Problemi na prabălgarskata istorija i kultura*, Sofia,1989, p. 83; B. Mitrea, in *SCN*, 6, 1975, p. 124; D. Gh. Teodor, *Romanitatea carpato-dunăreană şi Bizanţul*, Iassy, 1981, pp. 22 şi 38-39.

[184] C. Chiriac, in Pontica, 24, 1991, pp. 375-376.

[185] Al. Madgearu, CDCDJ., p. 132.

[186] Nicephore, in *FHDR*, vol. II, p. 627

[187] Cf. Y. Youroukova, in *Nesebăr*, vol. II, Sofia, 1980, pp. 186-190.

[188] Eadem, in Byzbulg., 3, 1969, p. 255.

attack against the Byzantine stronghold at Serdika aimed at the settling of the newcomers in the centre of the Balkans, and in a key position of the great trans - Balkan. On the other hand, the concealment of a series of numerous hoards from South - eastern and Central Europe ended with coins from Constans II to Constantinus IV occurring over a huge territory from southern Slovakia to northern Serbia[189] and in Macedonia[190] and from the Maritime Danube to the western seacoast of the Black Sea and to the Balkans could have been also a result of the turmoil generated by the movements of the populations, especially the Slav ones, that were shifted from their old settlements, situated in the north - Pontic territories, from the Lower Danube and the Balkans, following the advance of the Bulgarians south-westwards and their settling in the north - eastern part of the Balkan Peninsula.

Until now we have no account of any coin from de la Constantinus IV in Banat. The solidi from the German Sânpetru (Sucusigiu comm., Arad county)[191] and Şeitin (Şeitin comm., Arad county)[192] assigned by V. Butnariu to this emperor are in fact issues from Heraclius and Heraclius Constantinus. As a matter of fact, in Avar areas in Hungary we know a single certain find from Constantinus IV, that from Tótipuszta (Fejér county)[193], in fact one from the last Byzantine issues known from the 7th-8th centuries in the Pannonian basin.

As proven by a bronze coin from Tiberius III Apsimaros (698-705), uncovered during the archaeological excavations from 1928 in the camp at Drobeta, the serious events that took place in the territory between the Olt, the Danube and the Carpathians after the settling of the Bulgarians in the Balkans did not completely cut the relations established between the inhabitants of these regions and the Byzantine Empire during the second half of the 7th century. The piece mentioned is a Constantinople follis issued in 700-701[194]. North of the Danube, besides the coin from Tiberius III at Drobeta, issues from this emperor are known only at Berezeni (Berezeni comm., Vaslui county)[195]. It is also a follis, but struck at Ravenna. In older literature there is an account of a find from Tiberius III, in Transylvania, at Mediaş (Sibiu county)[196]. The coin was assigned by Ir. Dimian to this sovereign, but

---

[189] The hoard of silver jewellery continued and one hexagrammon from Constans II, cf. D. Minić, in Sirmium, 4, 1982, p. 45.

[190] See the hoard from Valandovo, published by Vesna Radic, in Numizmati čar, 17, 1994, pp. 78-80.

[191] E. Dörner, in *SCIV*, 11, 1960, 2, p. 425; B. Mitrea, in *Dacia*, N. S., 6, 1962, p. 541; C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 408 and V. Butnariu, in *BSNR*, 77-79, 1983-1985, 131-133, p. 223, nº 144.

[192] B. Mitrea, in *Dacia*, N.S., 16, 1972, p. 373.

[193] L. Huszár, in Acta Arch Hung., 5, 1954, 1-2, p. 101, nº CCLXXXVI, 484. The coin belongs to the type of *MIB*, III, 4 C, CON, a. 669-674.

[194] Unpublished coin preserved in the collections of MPF, inv. nº I 5268 (*MIB*, III, 73).

[195] Ir. Dimian, in *SCN*, 1, 1957, p. 197.

[196] *Ibidem.*, p. 197. These data were used by C. Preda, in *SCIV*, 23, 1972, 3, p. 403.

unfortunately, it is there a few incongruities occurring in the description of the piece and the reference to the catalogue render this assignment very unlikely. Without the deciphering of the legend, certain peculiarities of the type are not enough for assigning the piece to Tiberius III, as similar representations can be found on the issues of more emperors who reigned between 668 and 741, more exactly by the end of the reign of Constantinus IV and the beginning of the reign of Leon III. Some authors mentioned the discovery of a solidus from Theodosius II (715-717), at Govora (Vâlcea county)[197]. In reality, as already mentioned, it is nothing but a gross confusion. The piece in question is an issue from the 5th century from Theodosius II (408-450).

In the areas more or less close to Oltenia are mentioned a few finds of Byzantine coins from the beginning of the 8th century known at the Middle Danube, in the areas under the rule of the Avars in Pannonia and in Banat. In the case of Pannonia, it is a solidus from Anastasius II (713-715), uncovered at Ószöny (Komárom county.)[198]. This find is important, as it closes the series of finds of Byzantine coins in the late Avaric discoveries in Hungary. In Banat, a solidus from Theodosius III (715-717) belongs to the hoard at Veliki Gaj[199]. The last find of Byzantine coins in Oltenia from the first half of the 8th century is represented by a follis from Leon III and Constantine (720-741), issued at Constantinople. Also this piece comes from Drobeta - Turnu Severin[200]. Although rare, separated by long time spans with no coin finds from Tiberius III and Leon III and Constantine they have an outstanding historical importance. They shed light on the fact that like Dobrudja, also some areas in Oltenia continued to maintain certain relations with the Byzantine territories also after the settling of the Bulgarians in the Balkans. These contacts were undoubtedly favoured by the fact that for two centuries the territory belonged to the Byzantine Empire, while in the second half of the 7th century they resumed political relations with the Byzantium. The strong point of these relations was ensured by the existence of an important Christian Romanic population that considered itself linked culturally and religiously to the Empire and the strategic position of the area. In Oltenia we have the evidence of a continuing existence of more advanced forms of political and military organization of the Romania population endowed in the 7th century also with some fortifications, even under the conditions of temporary Avar or Slav hegemonies. The area of the Iron Gates, as well as the valley of the Olt, as a buffer zone situated at the periphery of the Byzantine Empire, the "Avaria" and "Bulgaria" played an important role in the balance of forces between the great

---

[197] O. Toropu and O. Stoica, in *Drobeta*, 2, 1976, p. 114.

[198] Katalin Bironé Sey, in M Num TÉ., 1972, p. 135 and Ana-Maria Velter, in *SCIVA*, 39, 1988, 3, p. 267, nº 75.

[199] On the finding place and the structure of the hoard see E. Oberländer-Târnoveanu and Al. Săşianu, *Un trésor de monnaies byzantines du XIe siècle trouvé en Transylvanie*, in *SCN*, 10, 1990, pp. 98-99.

[200] Unpublished coin preserved in the collections of MPF, inv. nº I 5408 (*DOC*, II, 2, nº 29 a-d.)

regional powers. Oltenia had the great advantage that it was situated close to Serdika, a key position of the Byzantine defensive system at the north - western border and a strategic point in the centre of the communication system of the Balkans. The area of the Iron Gates and the valley of the Olt used to be ideal communication paths to the Avar world turned into a possible counter - weight against an ever more dangerous neighbour, like Bulgaria at the beginning of the 8th century. The presence of the coins from Tiberius III, Anastasius II, Theodosius III and Leon III and Constantine in Oltenia, Banat and Pannonia might constitute the proof of the attempt at closer relations between the two powers, during the Byzantine - Bulgarian conflict from the time of Terbel. Recent researches showed that the extension of the Bulgarian rule north of the Lower Danube and to the Middle Danube occurred rather late, by early 9th century[201].

After the follis from Leon III and Constantine uncovered at Drobeta, for the moment, for almost a century we do not know any other monetary find in the area of the Iron Gates of the Danube. The series of monetary finds from this province was resumed during the last part of the reign of Theophilos (829-842), more exactly with the issues of folles by this emperor struck between 835 and 842.

[201] See more recently Şt. Brezeanu, *La "Bulgarie d'au delà de l'Ister" à la lumière des sources médiévales*, in Ét. Balk., 1984, 4, pp. 121-135 and N. Ş., Tanaşoca and T. Teoteoi, *L'extension from domination bulgare au nord du Danube aux VIIIe-Xe siècles (L'historiographie roumaine du problème)*, in Ét. Balk., 1984, 4, pp. 110-120.

THE CHURCH ORGANIZATION AT THE LOWER DANUBE BETWEEN 971 AND 1020

ALEXANDRU MADGEARU

Several studies on the Byzantine Church organization at the Lower Danube were published in the last 25 years. New seals were found and older sources were reinterpreted. The discussion was open by the Austrian Byzantinist Werner Seibt in his short paper on the interpretation and chronology of the lead seals that belonged to the archbishop George of Bulgaria[1]. He expressed the idea that George was the head of the archbishopric created by Tzimiskes at Dristra with the purpose to replace the former Bulgarian patriarchate. A similar point of view was independently proposed by the Bulgarian historian Pavel Georgiev in his special paper from 1980 and next in the study dedicated to the Church organization of the Bulgarian lands in the Byzantine period[2]. The Romanian theologian Adrian Gabor also studied the ecclesiastical policy of Basil II[3]. A turning point in the research was represented by the large study of Petre Diaconu, first published in Romanian and next in French[4]. In his polemic with P. Georgiev, P. Diaconu put forward new conclusions as concerns the changes occurred in the Church organization of the Lower Danubian region after 971. Two seals from the Dumbarton Oaks collection were published in 1991[5]. They are proving the existence of a metropolitan seat at Constanța sometime during the 10th-11th centuries. In the past was known only the unchanging repetition of the name Tomis in the bishopric lists written down along the centuries. Ion

---

[1] W. Seibt, *Georgios Archiepiskopos Boulgarias. Zur Identifizierung des bulgarischen Erzbischofs während der Herrschaft des Johannes Tzimiskes mit hilfe zweier Siegeltypen*, JÖB, 24, 1975, p. 55-59.

[2] P. Georgiev, *Au sujet de l'interprétation des sceaux de plomb de l'archevêque Georges de Bulgarie*, EB, 16, 1980, 3, p. 120-129; Idem, *L'organisation religieuse dans les terres bulgares du Nord-Est après l'an 971*, in *Dobrudža. Études ethno-culturelles*, Sofia, 1987, p. 147.

[3] A. Gabor, *Organizarea administrativă și religioasă a Imperiului Bizantin dată de Vasile II Macedoneanul și importanța ei pentru istoria poporului român*, ST, 41, 1989, 5-6, p. 98-117. The paper of N. V. Dură, *Relațiile canonice ale bisericii românești nord-dunărene cu scaunele episcopale din sudul Dunării*, MB, 36, 1986, 2, p. 39-48 contains several confusions and can not be taken into consideration.

[4] P. Diaconu, *Despre organizarea eclesiastică a regiunii Dunării de Jos (ultima treime a secolului X - secolul XII)*, ST, 42, 1990, 1, p. 103-120; Idem, *Sur l'organisation ecclésiastique dans la région du Bas-Danube (dernier tiers du Xe siècle-XIIe siècle)*, in EBP, II, 1991, p. 73-89.

[5] J. Nesbitt, N. Oikonomides, *Catalogue of byzantine seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, vol. I. *Italy, North of the Balkans, North of the Black Sea*, Dumbarton Oaks, Washington, 1991, p. 181.

Barnea pointed out immediately this discovery into a short paper dedicated to the survival of the city Tomis and to its metropolitan seat during the 7th-10th centuries[6]. Finally, the last opinion belongs to P. Diaconu[7], who made some remarks on Barnea's paper. With this occasion he resumed the previous discussion about the Church organization established by John Tzimiskes.

However, there is still much to do as concerns the knowledge of the Church organization in Paradunavon. The present study tries to give a comprehensive view of the first period of the Church organization established by the Byzantines in the regions conquered from Bulgaria. The new sources and the new interpretations are making possible another approach of the period between 971 and the moment when Basil II has created the autocephalous archdiocese of Ochrida.

The old Church organization ceased to exist between the Lower Danube and the Balkan range in the same time with the town life, in the first decades of the 7th century. The Avar and Slavic invasions led to the gradual withdraw of the Byzantine power from this area. Some cities survived during the 7th-10th centuries, but these are exceptions (Odessos/Varna, Durostorum/Silistra, and perhaps Bononia/Vidin). A true survival of the town life could be accepted only south of the Balkans, in Thrace and Macedonia[8]. The Christian population continued to exist between the Danube and the Balkans, but without any superior Church organization and with no relations with the Constantinopolitan church. The conversion of Bulgaria in the mid 9th century was the first step toward a new Church organization at the Lower Danube. The Bulgarian church became autocephalie in 870 when an archbishopric was set at Preslav. The tzar Simeon transformed it into a patriarchate in 918, but Constantinople recognized this Bulgarian patriarchate only in 927, when the coming of Tzar Peter put an end to the Byzantine-Bulgarian conflict.

According to the last discovered lead seals, seems to be clear that the first moment of the new Byzantine Church organization was the creation of a metropolitan seat at Preslav in 971. John Tzimiskes gave his name (Ioannoupolis) to the former Bulgarian capital. He kept here the center of the church. The single known metropolitan bishop was a certain Stephanos. Two seals found at Preslav

---

[6] I. Barnea, *Noi date despre Mitropolia Tomisului*, "Pontica", 24, 1991, p. 277-282.

[7] P. Diaconu, *Points de vue sur l'organisation ecclésiastique au Bas-Danube (X^e-XIe siècles)*, "Dacia", NS, 38-39, 1994-1995, p. 449-452.

[8] A. Madgearu, *Continuitate și discontinuitate culturală la Dunărea de Jos în secolele VII-VIII*, București, 1997, p. 112-114.

and Pliska attest him[9]. Stephanos ruled before 976, because it is known that Basil II changed from the very beginning the name *Ioannoupolis* in *Preslav*. He systematically acted against all that his enemy Tzimiskes did[10]. The status of the Bulgarian eparchy was lessened from an autocephalous patriarchate to a metropolitan seat subordinated to Constantinople. The political significance of this act is obvious. The Byzantine reconquista implied the integration of the local church into the Patriarchate of Constantinople.

Petre Diaconu has shown that the four seals which belonged to a certain *Georgios archiepiskopos Boulgarias* could not be dated after 971, as sustained W. Seibt and P. Georgiev (who located the seat at la Dristra)[11]. The archaeological context of the seals found at Pliska proves that they were dated before the end of monastery of Pliska (the beginning of the 10th century). P. Diaconu also remarked that the iconography of the seals is typical for the second half of the 9th century and for the first half of the next one[12]. It follows that George was archbishop of Bulgaria sometime between 870 and 918, in the period when the ruler of the Bulgarian church had this rank[13]. His absence in the written sources does not disprove this. Therefore, we do not agree the point of view that John Tzimiskes established an archbishopric at Dristra.

The same P. Diaconu sustained that the Church organization established by Tzimiskes was cancelled by Basil II after a short time. He supposed that the metropolitan seat was moved from Preslav to Dristra after 976[14]. On the other hand, he expressed the idea that Dristra was the place of a bishopric subjected since 971 to the metropolitan seat of Ioannoupolis[15].

The existence of a bishopric at Dristra since 971 seems to be very likely. It is known that a church from this town was rebuilt sometime between 976 and 981 (the chronology results from the interpretation of an inscription found at Silistra)[16]. However, Dristra was recorded as episcopal seat in the last years of Basil II, in his

---

[9] I. Jordanov, *Pečatite ot strategijata v Preslav (971-1088)*, Sofia, 1993, p. 183, nr. 389; P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 74-77; Idem, *Points...*, p. 450.

[10] P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 76.

[11] W. Seibt, *op. cit.*, p. 58-59; P. Georgiev, *Au sujet...*, p. 126-129; Idem, *L'organisation...*, p. 151, 154. See also R. Vassilev, *Novootkrit oloven pecat na arhiepiskop Georgi i Pliska*, "Numismatika i sfragistika", Sofia, 1992, 1-2, p. 26-29 (another seal, found at Pliska).

[12] P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 77-82.

[13] P. Georgiev, *L'organisation...*, p. 147.

[14] P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 82-83 and footnote 54.

[15] P. Diaconu, *Points...*, p. 450, 452.

[16] M. Salamon, *Some Notes on an Inscription from Medieval Silistra (c. 976)*, RESEE, 9, 1971, 3, p. 492-496.

second edict (*sigillion*) from May 1020 granted to the archbishopric of Ochrida[17]. On the other hand, the Byzantine bishopric of Dristra inherited the former Bulgarian eparchy.

Dristra was also the residence of a theme commander. John Tzimiskes established two provinces at the Lower Danube in 971: Western Mesopotamia (in the northern Dobrudja) and Dristra (in the southern region). The theme of Dristra was later unified with the province of Thrace. Few years after the Byzantine offensive of 1000-1001, the theme of Dristra was detached from Thrace and formed a greater province together with the former Western Mesopotamia. The name *Paradunavon* was not yet established. The province kept the name of the residence city[18]. The seals of Theodore, *primikerios* and *strategos* of Dristra are dated in the first two decades of the 11th century[19]. Another *strategos* of Dristra was recorded by Skylitzes in 1017 (Tzitzikios)[20]. It seems that the province of Dristra was ruled in the same period by a certain Constantine (...) polites, *patrikios* and *katepano* de Dristra, whose seal was recently published[21].

The metropolitan seat of Ioannoupolis-Preslav survived until the Bulgarian conquest of this city, dated most probable in 986. The tzar Samuel created since 980 another organization for the Bulgarian church in the recovered territory. He established at Sofia a new Bulgarian patriarchate led by Germanos. The seat was next moved southwards and finally it was established at Ochrida around 990, where survived until 1018[22].

We suppose that the seat of Preslav was moved at Tomis (Constanța) after 976 or after 986 when the city was lost. Two recently published seals attest the names of two metropolitan bishops of Tomis, Aniketos and Basil. They could be

---

[17] H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche* (II), BZ, 2, 1893, p. 44-45; P. Georgiev, *L'organisation...*, p. 150; P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 83.

[18] For details on the Byzantine administrative and military organization between 971-1018, see A. Madgearu, *Revenirea dominației bizantine la Dunăre*, in "Anuar. Studii de securitate, apărare națională și istorie militară", București, 1998, p. 153-154 and Idem, *The Military Organization of Paradunavon*, ByzSl, 60, 1999, 2, p. 421-423.

[19] I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, București, 1971, p. 89, 93. The third seal (from Silistra) is recorded by I. Jordanov, *Neizdadeni vizantijski olovni pecati ot Silistra* (I), "Izvestija na Narodnija Muzej", Varna, 19 (34), 1983, p. 109, nr. 16. A finger-ring with seal of the same person was recently found at Slaveevo, Varna department (R. Markov, *Novootkrit prăsten-pecat na vizantijski sanovnik*, "Arheologija", Sofia, 39, 1998, 3-4, p. 63-66).

[20] I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 93.

[21] J. Nesbitt, N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 150, nr. 65.1. From the name of the provine only the letters...ιστ... were preserved. We do not agree the restitution "Paristrion", because the official seals are giving only the form "Paradunavon".

[22] M. de Vos, *Un demi-siècle de l'histoire de la Macédoine (975-1025)*, Thèse de doctorat du IIIe cycle, Institut National des Langues et Civilizations Orientales, Paris, 1977, p. 115-116.

dated in the last decades of the 10th century and at the beginning of the next[23]. The restoration of the metropolitan seat of Tomis (which existed in the 6th century) could be taken into consideration only since John Tzimiskes. A later date in full 11th century, after the reign of Basil II, is less probable, because the seals typology. The archaeological researches made at Constanţa did not displayed relics able to confirm a great development of this center. However, it is clear that this settlement has revived around the mid 10th century[24]. Ion Barnea believed that Tomis survived as a town during the 7th-10th centuries[25], but his point of view is not founded. The usual argument of the presence of the name *Tomis* in the chronicle of Nikephor in relation with events occurred at the beginning of the 8th century is mistaken[26].

P. Diaconu supposed that John Tzimiskes has created the metropolitan seat of Tomis in the same time with that of Ioannoupolis-Preslav[27]. It is still possible that the seat of Tomis was founded by a transfer from Preslav, decided by Basil II. Constantia (Tomis) remained under Byzantine power after the conquest of Preslav by the Bulgarians. This place was defended by the earthen walls between Cernavoda and Constanţa. It is not the purpose of this paper to discuss their chronology. It is however sure they exist then. The period of Basil II is the single one when Constantia (Tomis, Constanţa) reached a certain development, but not for a long time. It seems that this settlement was hardly struck by the Pecheneg invasions around 1036[28].

The survival of the metropolitan seat of Tomis until the middle of the 11th century is not possible. P. Diaconu believed this, and I. Barnea thought even that the seat existed until the rebellion of the Asan brothers[29]. We dot agree this, because Constantia declined after Basil II. It seems that a new revival of this settlement occurred at least at the end of the 12th century, as could be inferred from a recent published portolano[30]. It is clear that the main place in Paradunavon was taken over by Dristra after 1018. By this reason we consider that the religious center was moved into the same town Dristra.

---

[23] J. Nesbitt, N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 180-181, nr. 80.1, 80.2; I. Barnea, *op. cit.*, p. 279-281; P. Diaconu, *Points...*, p. 450, 452.

[24] Gh. Mănucu-Adameşteanu, *Tomis-Constantia-Constanţa*, "Pontica", 24, 1991, p. 303-308.

[25] I. Barnea, *op. cit.*, p. 278-281.

[26] A. Madgearu, *op. cit.*, p. 113, with previous bibliography.

[27] P. Diaconu, *Points...*, p. 451, 452.

[28] Gh. Mănucu-Adameşteanu, *op. cit.*, p. 318-323.

[29] P. Diaconu, *Points...*, p. 452; I. Barnea, *op. cit.*, p. 281.

[30] O. Cristea, *Informaţii despre Marea Neagră într-un portulan pisan de la sfârşitul secolului al XII-lea (cca. 1200)*, "Sud-estul şi contextul european", 9, 1998, p. 77-81.

The bishopric of Dristra was subordinated to this metropolitan seat and remained in this structure until 1020, when the metropolitan bishopric of Tomis was abolished. Dristra next became the main urban and religious center in the province of Paradunavon, while Tomis/Constantia declined soon.

Therefore, John Tzimiskes organized a metropolitan seat at Preslav (Ioannoupolis) in the territory conquered by him from Bulgaria. We suppose that this seat was moved at Constanta in 986 or even in 976, as an eparchy of the province Western Mesopotamia, which remained Byzantine after 976. This metropolitan seat survived after 1000, but not also after 1020, because the edict of Basil II dated May 1020 does not record it. (This edict mentions for Dobrudja only the bishopric of Dristra).

We consider that the metropolitan seat of Tomis was abolished in 1020, after the establishment of the province Paradunavon and in relation with the changes occurred in the organization of the archbishopric of Ochrida (see below). The Paradunavon theme replaced the previous themes of Dristra and Western Mesopotamia, most probable in the same time with the creation of the provinces Bulgaria and Serbia. This was decided when the conquest of Bulgaria was finished (1018).

Basil II accomplished the second stage of the Byzantine Church organization in the Lower Danubian area. The first step was the replacement of the Bulgarian autocephalous patriarchy with an archbishopric located too at Ochrida. The territory former subjected to Samuel was included in this archbishopric in 1019. The emperor granted an autocephalic status to this eparchy. In the future, the new archbishopric of Ochrida will be considered as a revival of the former Justiniana Prima (created in the 6th century by the same will of an emperor and in near the same territory). The archbishopric of Ochrida was removed from the jurisdiction of the Constantinopolitan patriarchy. This decision taken by Basil II was certainly influenced by his bad relations with the patriarch Sergios II (1001-1019). The emperor tried to obtain the support of the conquered people. He granted several privileges to this archbishopric, including tax exemptions for priests and *paroikoi*. He also appointed as archbishop a Bulgarian, John of Debăr[31].

---

[31] B. Granic, *Kirchengeschichtliche Glossen zu den vom Kaiser Basileios II dem Autokephalen Erzbistum von Ahrida verliehenen Privilegien*, "Byzantion", 12, 1937, 2, p. 396-401; M. Gyóni, *L'évêché vlaque de l'archevêché bulgare d'Achris aux XIe-XIVe siècles* (I), "Études slaves et roumaines", 1, 1948, 3, p. 150; J. Ferluga, *Byzantium on the Balkans. Studies on the Byzantine Administration and the Southern Slavs from the VIIth to the XIIth Centuries*, Amsterdam, 1976, p. 381; M. de Vos, *op. cit.*, p. 115-118; P. Georgiev, *L'organisation.....*, p. 149-150; A. Gabor, *op. cit.*, p. 113.

The actions decided by Basil II are known from the three edicts issued in 1019-1020[32]. Unfortunately, none of them was preserved in original. It is known only the confirmation given by Michael VIII Palaeologus in August 1272, preserved in its turn in three copies written in the 16th-17th centuries[33]. By this reason one could suppose that some names were erroneously transmitted. The edicts were issued at the supplication of the archbishop John. He requested the exact delimitation of his diocese and the approval for exemption from *oikomodion* for certain numbers of priests (*klerikoi*) and peasants (*paroikoi*) in each bishopric[34]. In this way were recorded the names of the bishoprics and of the main parishes (*enoriai*) from the archbishopric of Ohrida. The first edict (issued in 1019, perhaps in 1018) approved the requests. The result was the establishment of an archbishopric composed from seventeen bishoprics in the area of the former Bulgarian patriarchate during the reign of Samuel[35].

The province Paradunavon entered under the jurisdiction of Ochrida, by virtue of the second edict of Basil II, dated May 1020. The emperor had in view to be merciful with the Bulgarians after he defeated them. He thus accepted the new requests of the archbishop John. John claimed that the neighbor metropolitan seats (Dyrrachion, Naupacta, Larissa and Thessalonic) have been annexed former Bulgarian territories. Basil II accepted the integration in the archbishopric of Ochrida of all the regions that belonged to the former state of Tzar Peter (927-969), including the south ones. By the second edict, 13 bishoprics were added. The third edict (issued too in 1020) the archbishopric of Ohrida received other two dioceses[36]. In this way the archbishopric of Ohrida reached the extension of Bulgaria during the reign of Peter - according to the wish of John. The integration of the church of the new province Paradunavon in the archbishopric of Bulgaria was a part of the wise Bulgarian policy of Basil II. It was indeed a wise policy. When Michael IV has

---

[32] Edited by H. Gelzer, *op. cit.*, p. 40-57.

[33] B. Granic, *op. cit.*, p. 396, M. Gyóni, *op. cit.*, p. 148-149.

[34] Land tax inherited from the former Bulgarian state, payed by all the families who owned a pair of oxes. The exemptions granted by Basil II confirmed the older ones, given by Samuel. See A. Gabor, *op. cit.*, p. 115. According to D. Angelov, these exemptions represented a kind of *exkusseia* (*Die bulgarische Länder und das bulgarische Volk in den Grenzen des byzantinischen Reiches im XI-XII. Jahrhundert (1018-1185) (Sozial-ökonomische Verhältnisse)*, in *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, London-Oxford, 1967, p. 156).

[35] M. Gyóni, *op. cit.*, p. 150; P. Georgiev, *Au sujet...*, p. 125; A. Gabor, *op. cit.*, p. 115.

[36] See H. Gelzer, *op. cit.*, p. 44-45, 55; M. Gyóni, *op. cit.*, p. 151-152; M. de Vos, *op. cit.*, p. 118; P. Georgiev, *Au sujet...*, p. 126; A. Gabor, *op. cit.*, p. 115-116.

decided to abrogate the privileges granted by Basil II and to replace the Bulgarian archbishop John with the Greek Leon, the Bulgarians revolted against him in 1040[37].

According to the edict of May 1020, Dristra was the single bishopric in the eastern part of the Paradunavon theme, while the western area was subjected to the bishopric of Vidin.

The bishop of Dristra had had the right to have in his service 40 *klerikoi* and 40 *paroikoi* exempted from the land tax. No names of parishes are given in his case, but it is specified that this diocese has several *kastra*. There are no proofs for the existence of other bishoprics in Dobrudja, other than Dristra, in the first two decades of the 11th century. The bishopric of Axiopolis (attested to the end of the 11th century[38]) was most probable created later, when the town life developed in Paradunavon. No clear proofs exist for a bishop at Garvăn, not even later (as supposed some researchers)[39].

The western part of Paradunavon was put under the jurisdiction of the bishopric of Vidin, inherited too also from the former Bulgarian patriarchy. The bishop of Vidin had in his service 40 *klerikoi* and 40 *paroikoi* exempted from the land tax, as like as his colleague from Dristra. The subordination of Vidin between 1004-1020 it is not certainly known. We do not agree the hypothesis[40] that the bishopric of Vidin belonged to the metropolitan seat of Dristra, because Dristra will became a metropolitan seat much more lately. It is more probable that both seats of Vidin and Dristra were suffragans of the metropolitan seat of Tomis, until its abolition in 1018. It seems likely that all the territory conquered in 1000-1004 was organized as a single administrative and religious unit. However, Vidin was attested in 1020 as a bishopric dependent of Ohrida (Βοδίνης). Like Dristra, Vidin was added by the second edict of May 1020. It is a heavy reason to consider that both dioceses belonged before to the same structure (the former metropolitan seat of Tomis).

The bishopric of Vidin was involved in the christening of Achtum, a duke who ruled in the Banat. According to *Legenda St. Gerhardi*, this prince was baptized *secundum ritum Graecorum in civitate Budin* (Vidin). Some time ago we expressed our opinion about the chronology of the war between Achtum and King Stephen I of Hungary[41]. We continue to sustain it, as follows.

---

[37] J. Ferluga, *op. cit.*, p. 383-389.

[38] E. Popescu, *Notes on the History of Dobroudja in the 11th Century: the Bishopric of Axiopolis*, in Idem, *Christianitas Daco-Romana. Florilegium studiorum*, Bucureşti, 1994, p. 421-438; P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 87.

[39] See P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 86-87.

[40] A. Gabor, *op. cit.*, p. 111.

[41] A. Madgearu, *Contribuţii privind datarea conflictului dintre ducele bănăţean Ahtum şi regele Ştefan I al Ungariei*, "Banatica", 12, 1993, 2, p. 5-12.

Two points of view were expressed on the date of the war: 1003-1004 or 1028-1034. Some researchers[42] are supporting the later chronology because this accords with the information that Achtum was allied with the "Greeks". As a consequence, they consider that the war against Achtum was possible only in the period of decline of the Byzantine power, after 1025. The big problem is just this: was indeed Achtum allied with the Byzantine Empire? Things are not simple, because the relation recorded in the tenth chapter of *Legenda Major Sancti Gerardi* has several confusions and anachronisms, which are distorting the chronology and the context of the events. For instance, a doubtful information says that Achtum owned the fortresses Severin and Vidin. This is an anachronism created by transposing realities from the 13th-14th centuries, when both fortresses belonged to Hungary. (As a matter of fact, no fortress existed at Severin during the 10th-11th centuries). However, the Byzantine army conquered Vidin in 1002. This means that it is not possible the mastership of Achtum over Vidin after 1002. The most important objection concerns the international relations. What reasons would have the Byzantines to support an enemy of their ally Stephen, an ally who fought against Bulgaria together with Basil II[43]? The virtual enemy of the Byzantine Empire at the Danube after 1018 were the Pechenegs, not the Hungarians. One year before 1028 (when some researchers are dating the defeat of Achtum), therefore in 1027, a striking Pecheneg invasion reached not only the Byzantine territories in front of the Banat and Oltenia, but also Hungary[44]. On the other hand, the Pechenegs were the traditional enemies of the Hungarians.

By these reasons we consider that the Byzantine Empire had no interest to support an enemy of Hungary, in the period after 1025. The same alliance remains also unlikely for 1002, when Stephen I at Vidin helped Basil II. No war existed between Hungary and the Byzantine Empire in 1002-1038 (the maximal interval when the conflict with Achtum could be dated). We suppose instead that Achtum was an ally of the Bulgarian tzar Samuel, before 1002.

---

[42] C. A. Macartney, *Studies on the Earliest Hungarian Historical Sources*, "Archivum Europae Centro-Orientalis", Budapest, 4, 1938, 4, p. 456-507; E. Glück, *Cu privire la istoricul părților arădene în epoca ducatului lui Ahtum*, în *Studii privind istoria Aradului*, București, 1980, p. 128-130, R. Constantinescu, *Gerard din Cenad - un scriitor al anului 1000*, in Gerard din Cenad, *Armonia lumii*, București, 1984, p. 39-47; C. Bálint, *Südungarn im 10. Jahrhundert*, Budapest, 1991, p. 116-117; I. A. Pop, *Românii și maghiarii în secolele IX-XIV. Geneza statului medieval în Transilvania*, Cluj-Napoca, 1996, p. 128.

[43] See G. Györffy, *Zur Geschichte der Eroberung Ochrids durch Basileios II*, in *Actes du XIIe Congrès International d'Études Byzantines*, 2, Belgrad, 1964, p. 149-154.

[44] P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, București, 1970, p. 40-41; V. Spinei, *Realități etnice și politice în Moldova meridională în secolele X-XIII. Români și turanici*, Iași, 1985, p. 68.

Some historians[45] sustain indeed that the relation from chapter 10 of *Legenda Major* contains a grave anachronism. In their opinion, the "Greeks" are in fact the Bulgarians, whose name was replaced because the former Bulgarian state was for a long time a Byzantine territory when the text was written (the end of the 11th century). The name "Greeks" was in this case a generic designation for the eastern monks, without ethnic traits. It follows that the date of the war between Achtum and Stephen I should be placed around 1002. The attack against Glad (934) was the first part of a south-Danubian offensive directed toward the Morava valley. In the same way, the attack against Achtum was just an episode of a greater campaign led by Stephen I against Bulgaria in 1002.

Two coalitions were formed in the Danubian area in 1000-1002. The aggressors were the Byzantine Empire and Hungary (a young state whose expansional ambitions have just began). Both intended to take over the control over this area. On the other side was Bulgaria, most probably helped by the Pechenegs. In this conflict, the place of the duchy led by Achtum in the Banat was on the Bulgarian side[46].

We support the earlier date around 1002 for the war between Achtum and Stephen. Achtum was baptized at Vidin before the Byzantine conquest of this Bulgarian town, when he was allied with Samuel and when Vidin belonged to the Bulgarian patriarchy of Ochrida. Although possible, the jurisdiction of the seat of Vidin over the Banat is not proved, neither before 1002, nor after.

The extension of the archbishopric of Ochrida in the Banat was also sustained on the basis of another information from the first edict of Basil II. The territory of the new theme Serbia/Sirmium[47] was divided in 1019 between the bishoprics of Braničevo, Belgrade and Sirmium, all of them being dependent of Ochrida. The bishopric of Braničevo inherited Morava, a bishopric founded before 879, when the region belonged to Bulgaria[48]. The fortress Braničevo was located in the former Roman town Viminacium (today, Kostolac) and it had a great importance in the 10th-13th centuries[49]. Set on the right bank of the Danube, in front of the Banat, the bishopric of Braničevo had six parishes attested in the edict. From these, four were

---

[45] D. Onciul, *Scrieri istorice*, I, Bucureşti, 1968, p. 584-585; G. Fehér, *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in dem V-XI Jahrhunderten*, Budapest, 1921, p. 152-155; G. Györffy, *op. cit.*, p. 149; B. Hóman, *Geschichte des ungarischen Mittelalters*, I, Berlin, 1940, p. 168-169.

[46] We intend to write a particular study about the Byzantine-Bulgarian-Hungarian relations in 969-1018.

[47] See for this T. Wasilewski, *Le thème byzantin de Sirmium-Serbie au XIe et XIIe siècles*, ZRVI, 8, 1964, 2, p. 465-482.

[48] V. Popovic, *Episkopiska sednata u Srbiji od IX do XI veko*, "Godišnjak Grada Beograda", 25, 1978, p. 35.

[49] See M. Popovic, V. Ivanisevic, *Grad Braničevo u srednjem veku*, "Starinar", NS, 39, 1988, p. 125-179; M. Popovic, *Les forteresses du système defensif byzantin en Serbie au XIe-XIIe siècle*, *ibidem*, 42, 1991, p. 172.

identified in the neighbourhood of Braničevo: Μορόβισκος (Morava/Moravište)[50], ΣΦεντέρομος (Smederevo/Semendria), Γρότα (Grocka) and Βροδάρισκος (Brodskopolje). The place Ιστραάλαγγα was not identified. The sixth parish is Βίσισκος or Διβίσκος[51]. M. Gyóni, who made a careful study of the edict, supposed that *Dibiskos* has a name inherited from the ancient *Tibiscus*[52].

Dibiskos was searched somewhere near the river Timiş (*Tibiscus*). M. Gyóni proposed its location at Cuvin, based on arguments that will be presented below.

The location at Jupa-Tibiscum was sustained by many Hungarian and Romanian historians[53]. Others believed that Dibiskos should be placed at Timişoara[54], because this was an important town, since the 12th century. One could observe that this town was recorded in the sources, since 1212, with the names *Themes*, *Temes*, or *Tymes*[55]. Constantine Porphyrogenitus transmitted the same form of the river's name at the middle of the 10th century (Τιμήσης)[56]. This means that the name of the river was already transformed from *Tibiscus* in *Timiş*. The name *Dibiskos* should be linked with another place, whose name evolved in other way.

---

[50] It is the city of Morava, located at the mouth of the homonymous river, on the place of the Roman town Margum (today, Dubravica). It is not known when the bishopric of Morava was moved to Branicevo. A Byzantine fortification with an area of 10 ha existed at Morava during the 11th century. See J. Nesbitt, N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 195-196; L. Maksimovic, M. Popovic, *Les sceaux byzantins de la région danubienne en Serbie. II. La collection du Musée National de Belgrade*, "Studies in Byzantine Sigillography", ed. N. Oikonomides, 3, Dumbarton Oaks, 1993, p. 127-129.

[51] H. Gelzer, *op. cit.*, p. 43; M. Gyóni, *op. cit.*, p. 151.

[52] M. Gyóni, *L'Eglise orientale dans la Hongrie du XIe siècle*, "Revue d'Histoire Comparée", 25, n. s., 1947, vol. 5, 3, p. 45-46.

[53] Al. Elian, *Les rapports byzantino-roumains*, ByzSl, 19, 1958, 2, p. 215; G. Székely, *La Hongrie et Byzance aux Xe-XIIe siècles*, AH, 13, 1967, 3-4, p. 302; G. Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, p. 110; R. Theodorescu, *Bizanţ, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti (secolele X-XIV)*, Bucureşti, 1974, p. 77; V. Muntean, *Banatul şi Bizanţul (secolele XI-XII)*, MB, 26, 1976, 1-4, p. 234; E. Glück, *op. cit.*, p. 127.

[54] I. D. Suciu, *Contribuţii la problema continuităţii: castrul Timiş*, RdI, 29, 1976, 7, p. 1056; Idem, *Monografia Mitropoliei Banatului*, Timişoara, 1977, p. 39-41; C. Răileanu, *Tabula Peutingeriana şi "Tivisco"-Timişoara*, RdI, 30, 1977, 12, p. 2225-2250; I. D. Suciu, R. Constantinescu, *Documente privitoare la istoria Mitropoliei Banatului*, I, Timişoara, 1980, p. 21 (the translation of the source, with some mistakes: *paroikoi* is translated "parohi" = vicars!); P. Iambor, *Contribuţii documentare privind unele aşezări româneşti din vestul ţării la începutul feudalismului*, AMN, 17, 1980, p. 167-168; L. Munteanu, *Cercetări arheologice la obiectivul "La Chilii", com. Vărădia, jud. Caraş-Severin*, "Cercetări arheologice MNI", 6, 1983, p. 236; N. Dănilă, *Elemente bizantine în viaţa populaţiei autohtone din Banat şi Transilvania în sec. VII-XIII*, MB, 34, 1984, 11-12, p. 720.

[55] C. Suciu, *Dicţionar istoric al localităţilor din Transilvania*, II, Bucureşti, 1968, p. 193.

[56] Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, 40. 38. For the evolution of the name, see D. Sluşanschi, *Tisa-Timiş-Prahova*, in *Studia indoeuropea ad Dacoromanos pertinentia. I. Studii de tracologie*, Bucureşti, 1976, p. 151-165.

More suitable seems to be the location at Jupa-Tibiscum. This supposition was not argued, although some facts can support it. Jupa is located near Caransebeş, the most important Romanian centre in the mediaeval Banat (a flourishing town during the 14th century)[57]. Placed at the crossing of two roads that reached the south-Danubian area (by Cerna valley and by the basin Caraş-Ezeriş), Caransebeş is not very far from Braničevo. However, it is more near than Timişoara. (We should remark that a communication Braničevo – Timişoara would be hindered by the marshy zone that existed before the Modern Ages southwards of Timişoara. Timişoara was oriented toward the Mureş valley, not toward the Danube). The location of Dibiskos at Jupa seems more likely than at Timişoara. However, the archaeological researches brought any proofs for the location of this church centre at Jupa[58].

We previously admitted[59] the location of Dibiskos at Jupa as it was sustained in those studies mentioned above. In fact, a careful inquiry shows that the most probable solution was that first given by M. Gyóni. A Greek chronicle from 1519 has recorded a place named *Timbisko*, in the relations of the Hungarian-Ottoman wars of 1439 and 1443. From the context results that Timbisko was located somewhere on the left bank of the Danube, vis-à-vis of Semendria (Smederovo). Based on this information, M. Gyóni has located Dibiskos at Cuvin. He observed that the name *Temes* survives until now at Cuvin. This is the name of the island between Cuvin and Palanka[60]. We can add here that this idea is supported by comparison with other relations of the campaign of 1443. They are clearly showing that the troops of the Hungarian king Vladislav were called up at Cuvin before the crossing of the Danube[61].

It seems that *Timbisko* was another name for Cuvin, a name replaced by the Hungarian official name *Cuvin* (*Kewe*, from *kö* "stone"). The name *Timbisko* disappeared after the 16th century.

Dibiskos-Cuvin was therefore a parish from the bishopric of Braničevo. One could observe that all the parishes of this bishopric are located into a small area. Cuvin is located within this area.

---

[57] R. Popa, *Caransebeş şi districtul său românesc în secolele X-XIV*, SCIVA, 40, 1989, 4, p. 353-370; P. Bona, *Caransebeş (Contribuţii istorice)*, Caransebeş, 1989 (who supposes that Dibiskos was just at Caransebeş - p. 25). See also P. Bona, N. Gumă, L. Groza, *Caransebeş. 700 de ani de atestare documentară (contribuţii monografice)*, Caransebeş, 1990, p. 28.

[58] See now A. Ardeţ, *Cercetări arheologice la biserica medievală de la Cărbunari-Ţigăneşti (sec. XIII-XIV)*, AMN, 33, 1996, I, p. 416-417.

[59] A. Madgearu, *Contribuţii...*, p. 10. See also Idem, *Despre situaţia geopolitică a Banatului în secolele IV-XII*, "Anuar. Studii de politică de apărare şi istorie militară", ISPAIM, Bucureşti, 1997, p. 158 (where I accepted the location at Cuvin).

[60] M. Gyóni, *L'Eglise...*, p. 46-49.

[61] Vezi C. Mureşan, in *Istoria militară a poporului român*, II, Bucureşti, 1986, p. 231.

We would like to remind that the edict of Basil II confirmed a previous situation, which is said to be contemporary to the reign of Samuel. In this case, the parish of Dibiskos belonged to the Bulgarian diocese of Braničevo, at the end of the 10th century and in the first years of the 11th century. Because Cuvin is only a bridgehead in front of Smederevo and Morava, the existence of this parish is not able to prove the extension of this diocese inside the Banat.

On the other hand, it is more probable that the Banat (or at least its northern part, where several orthodox churches from the 11th-12th centuries are known at Cenad, Pâncota, Săvârşin, Miniş, Mocrea, Pecica, Szöreg)[62] was under the care of the metropolitan bishopric of Tourkia, of Greek rite (a suffragane of the Constantinopolitan patriarchy and not of the archbishopric of Ochrida). This metropolitan seat inherited the older bishopric founded by Hierotheos, in the mid 10th century. We have been already shown into another study that the territory of the Hungarian chieftain baptized at Constantinople in 953 was located in this area between Tisa, the Criş rivers and Mureş[63]. The diocese of *Tourkia* founded by Hierotheos in this area survived for a certain period and later acquired the metropolitan rank. John, a metropolitan bishop of Tourkia, was a participant at the patriarchal concilium of 1028. It is also known the lead seal of another metropolitan bishop of Tourkia, Antonios (11th century). He was *synkellos* and *procdros* of Tourkia. In the mid 12th century, the seat of this metropolitan diocese was set at Bács, one of the most important mediaeval cities in southern Hungary[64]. It is much more probable that the eastern Christians who lived in the Banat in 1020 were the flock of the metropolitan bishop of Tourkia.

The historians who admitted the extension of the archbishopric of Ochrida in the Banat did not analyzed all the consequences of this idea. If one suppose that Achtum reigned in the Banat after 1020 (a fact which we deny), this would mean that his duchy was religiously integrated in the Byzantine Empire and that the dependent peasants from Dibiskos paid taxes for the archbishop of Ochrida. Even the existence of a kind of Byzantine paroikoi in the 11th century Banat is

---

[62] E. Glück, *op. cit.*, p. 124-125; R. Constantinescu, *op. cit.*, p. 43-44; S. Heitel, *Începuturile artei medievale în bazinul inferior al Mureşului* (teză de doctorat), Bucureşti, 1998.

[63] A. Madgearu, *Misiunea episcopului Hierotheos. Contribuţii la istoria Transilvaniei şi Ungariei în secolul al X-lea*, RI, SN, 5, 1994, 1-2, p. 147-154; Idem, *Geneza şi evoluţia voievodatului bănăţean din secolul al X-lea*, SMIM, 16, 1998, p. 203-204.

[64] N. Oikonomides, *À propos des relations ecclesiastiques entre Byzance et la Hongrie au XIe siècle: Le metropolite de Turquie*, RESEE, 9, 1971, 3, p. 527-530; J. Nesbitt, N. Oikonomides, *op. cit.*, p. 103, nr. 36.1; P. Stephenson, *Manuel I Comnenus, the Hungarian Crown and the "feudal subjection" of Hungary, 1162-1167*, Byz Sl, 57, 1996, 1, p. 35.

unthinkable. All the social and ecclesiastic data that we can find out from the edicts issued by Basil II are typical only for the Byzantine milieu.

Therefore, anything proves that the archbishopric of Ohrida was extended in the Banat. This large Church organization structure was established inside the boundaries of the former Bulgarian state and only there.

By this reasons we consider that Dibiskos (Cuvin) was under Byzantine domination in 1020. Nothing surprising, because Hungary was still weak in this zone. The Byzantine authorities had instead the interest to ensure the defence of the fortresses Morava and Braničevo, especially their connection to the north. The Romans acted into a similar way; they established a bridgehead at Cuvin[65]. It is interesting to observe that also the archbishopric of Justiniana Prima had in the 6th century some parishes on the left bank of the Danube, in the Banat, at Recidiva and Litterata (both were located east of Cuvin).

We can conclude that the new Church organization achieved by Basil II led to the integration of all the territories conquered at the Lower Danube into a single great archbishopric which had approximately the maximal boundaries of the first Bulgarian tzardom. This organization was not practical. Around the middle of the 11th century, the bishopric of Dristra was raised at the metropolitan rank in view to a better ecclesiastic administration of the province Paradunavon[66]. In this way, the Paradunavon theme was removed from the jurisdiction of the archbishopric of Ochrida.

A last remark concerns the disparity in the number of bishoprics between the central and southern parts of the archbishopric of Ochrida, and its northern area. The small number of bishoprics in the themes Paradunavon and Serbia was due to a less urbanization, in comparison with the southern regions of the Balkan Peninsula. From this point of view, the raising of the diocese of Dristra at the metropolitan rank suggests a progress of the urbanization in Dobrudja in the northern Bulgaria.

ABBREVIATIONS:

AH: "Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae", Budapest.
AMN: "Acta Musei Napocensis", Cluj-Napoca
ByzSl: "Byzantinoslavica", Praga

---

[65] M. Džordževic, *Contributions to the Study of the Roman Limes in South Banat*, in *Roman Limes on the Middle and Lower Danube* (Cahiers des Portes de Fer, Monographies 2), ed. by P. Petrovic, Belgrade, 1996, p. 128-130.

[66] P. Diaconu, *Sur l'organisation...*, p. 83; Idem, *Points...*, p. 452. P. Georgiev, *L'organisation...*, p. 157 shows that other reorganizations of the bishoprics were made in the same period.

BZ: "Byzantinische Zeitschrift", München
EB: "Études Balkaniques", Sofia
EBP: *Études byzantines et post-byzantines*, Bucureşti
JÖB: "Jahrbüch der Österreichischen Byzantinistik", Wien
MB: "Mitropolia Banatului", Timişoara
RdI: "Revista de istorie", Bucureşti
RESEE: "Revue des Études Sud-Est Européennes", Bucureşti
RI: "Revista istorică", Bucureşti
SCIVA: "Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie", Bucureşti
SMIM: "Studii şi materiale de istorie medie", Bucureşti
ST: "Studii teologice", Bucureşti
ZRVI: "Zbornik Radova Vizantološkog Instituta", Belgrad

LES INVASIONS DES PETCHÉNÈGUES AU BAS DANUBE 1027-1048

GHEORGHE MĂNUCU - ADAMEȘTEANU

Confédération de tribus d'origine turque, les Petchénègues sont désignés par les auteurs byzantins par le nom de Patzinakitoi, Patzinakoi; le mot, dont on suppose une dérivation presque indéniable du terme *bajanaq, baginaq* (= beau frère) du vocabulaire des anciennes langues turques, semble évoquer, de par la simple étymologie, la règle d'aggrégation en communautés de cette population par de „clans - tribus alliés"[1].

De la présence des Petchénègues dans les contrées danubiennes on fait mention pour la première fois en 896, lors de leur participation au conflit bulgaro-hongrois; en 934, à côté des magyars et d'autres tribus turques, ils ont organisé la première expédition de pillage au sud du Danube, en dépassant même la ligne des Monts Balcans.

Dès la seconde moitié du Xème siècle commence l'exode des groupes de nomades vers les plaines du nord du Danube, où ils vont cohabiter avec la population locale, en jugeant d'après les nombreux habitats de type Dridu datés de la fin du Xème - début du XIème siècle.

L'établissement d'un nombre augmenté de Petchénègues dans les régions du côté nord du Danube, suite d'une nouvelle vague émigrée des régions nord-pontiques, coïncide avec la mort de l'empereur Basile II (1025). Dans le contexte de la non-actualisation du traîté d'alliance avec l'Empire Byzantin conclus en 971[2], on assiste au déclenchement d'invasions petchénègues dévastateures, affectant Byzance jusqu'en 1091, quand, suite de la victoire obtenue à Lébounion, l'empereur Alexios I Comnène fait pour toujours disparaître la menace petchénègue.

La première attaque, qui marque le début d'une véritable série de conflits qui va animer tout le XIème siècle, se produit en 1027[3]. Sur la foi de la chronique de

---

[1] V. Spinei, *Ultimele valuri migratoare la nordul Mării Negre și al Dunării de Jos*, Ed. Helios, Iași, 1996, p. 52.

[2] Elisabeth Malamut, **Byz.Zeitschrift**, 88, 1995, 1, p. 116-117.

[3] L. Bréhier, *Le monde byzantin. II. Les institutions de l'empire byzantin*, Paris, 1970, p. 204, est d'avis que l'attaque s'est produit en 1025, avant que l'empereur Basile II soit déjà mort; N. Bănescu, *Les duchés byzantins de paristrion (Paradunavon) et de Bulgarie*, București, 1946, p. 121-122, est inclin de pousser l'événement vers 1026; V. Spinei, *op. cit.*, p. 76, fait foi aux années 1025/1027; J. Ferluga, **Byz. Forschungen**, 7, 1979, p. 53, adopte la datation en 1027.

Skilitzes-Kédrenos[4] on a supposé que l'attaque pointait le thème de Bulgarie; eu égard au fait même qu'on avait envoyé l'armée de la province à faire face à la menace, on a supposé que l'invasion avait affecté le territoire qui comprenait les villes de Serdica - Naissus - Eutzapelon et avait abouti à la captivité de nombreux habitants[5].

Prêtant confiance aux observations archéologiques fournies par les habitats de la Dobroudja, Petre Diaconu exprimait, en 1967, l'opinion que „l'invasion petchénègue de l'année 1027 n'a pas troublé la paix de cette région [...] dans aucun des habitats recherchés jusqu'à présent - Noviodunum-Isaccea, Dinogetia-Garvăn, Dervent et Păcuiul lui Soare, tous emplacés le long du Danube, on n'a pas identifié un niveau qui eût souffert des destructions à cette date là"[6].

Plus de 30 ans après la publication de l'étude précitée on est à même d'éssayer une revue des nouvelles informations accumulées et un nouvel examen de nombre d'anciennes évidences archéologiques. Pour ce qui est des dernières, il faut remarquer que les *folles* anonymes de la classe A, qui sont en fait les seuls capables d'offrir un appui chronologique, jouissent à présent de nouvelles études permettant la segrégation de certaines variantes tardives, appartenant à la classe A 3, datées de l'intervalle 1019/1020-1028[7].

Malheureusement, à ce moment on ne dispose d'aucun trésor dont la dernière monnaie soit un *follis* A 3 et - donc - idoine à servir de répère au sujet des événements de l'année 1027. La bibliographie numismatique fait foi d'un trésor découvert à Horia (dép. de Tulcea), dont on a récupéré seulement une partie: il y a uniquement 2 *folles* anonymes de la classe A 3, d'un total initial de 15 pièces. Eu égard à l'état fragmentaire de cette accumulation, la datation de son enfouissement reste difficile à établir; également, on ne peut pas être sûr que les deux *folles* A 3 en étaient les dernières monnaies[8].

Dans les pages suivantes nous allons concentrer notre attention sur les habitats situés le long du *limes* danubien, qui ont été les premières à subir l'éffet de l'invasion: ils seront présentés d'en amont en aval.

---

[4] Kedrénos, II, p. 483; cf. **F.H.D.R.** *III. Scriitori bizantini (secolele XI-XIV)*, (Ed. de Al. Elian şi N. Şerban Tanaşoca), Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1975, p. 149.

[5] P. Diaconu, **S.C.I.V.**, 18, 1967, 3, p. 465; I. Bozilov, **Et. Balk.**, VII, 1971, 3, p. 171: la direction de cette invasion semble étrange, en affectant la région de Sofija - Niš - Ovèapole au lieu de la Dobroudja ou d'autres régions; Vasilka Tâpkova - Zaimova, *Dolni Dunav - granièna zona na viznijski zapad*, Sofija, 1976, p. 71-73, est d'avis que l'invasion des Petchénègues a abouti au dépeuplement de la région Sofija - Niš.

[6] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 464.

[7] D. M. Metcalf, *Coinage in South-Eastern Europe, 820 - 1036*, (2nd Edition), London, 1979, p. 57-58.

[8] Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Rev. Muz.**, XXIX, 1992, 3, p. 51, nr. 1-2.

Ainsi, il faut remarquer que l'habitat de Păcuiul lui Soare semble continuer son existence paisible au cours de la première moitié du XIème siècle, sans témoigner, du point de vue de l'archéologie, d'aucune trace d'événements tragiques.

Aux alentours, à Dervent, la situation se révèle bien différente; en attendant la publication complète des résultats des fouilles archéologiques, nous nous bornerons à aborder seulement les trouvailles numismatiques. On y a découvert 20 *folles*, dont 14 (c'est à dire 70% du totale des trouvailles) sont des émissions de la classe A 2 - A 3, frappées sous les régnes de Basile II - Constantin VIII (976-1028); s'en suivent une pièce frapée par Roman III (1028-1034) et une émission de Michel IV (1034-1041), dont la dernière appartient à la période finale de l'habitat. La même provenance est invoquée en relation à quatres autres monnaies - deux de la classe D, frappées par Constantin IX (1042-1055), un *follis* signé de Constantin X (1059-1067) et un *follis* anonyme d'Alexios I, antérieur à la réforme (1082-1091) - dont nous sommes d'avis qu'il faut les rattacher à la fortification voisine de Păcuiul lui Soare plutôt qu'à l'habitat de Dervent[9].

Ces monnaies semblent indiquer un moment de apogée du développement de l'habitat lors des règnes des empereurs Basile II - Constantin VIII. Au cours de la troisième décade du XIème siècle les effets du raid petchénègue de l'année 1027 se font resentir par la diminution marquée de la circulation monétaire. Tout de même, les deux monnaies isolées de Roman III et Michel IV découvertes à Dervent paraissent indiquer que la fortification ait continué son existence.

En suivant le fil du Danube nous allons nous arrêter à Capidava, qui est l'une des cités confrontées à plusieurs destructions.

La plupart des monnaies de la classe A - 47 *folles*, d'un totale de 99 pièces recueillies jusqu'à present, datant de l'intervalle compris entre les règnes de Jean Tsmiskes et celui de Constantin IX - ne présentent pas de provenances stratigraphiques claires. Néanmoins, dans le secteur V du site, on a pu déceler deux catégories de cabanes appartenant à des moments chronologiques divers: „La première phase [...] trouve sa fin à la suite d'une attaque éxterne qui met au feu et détruit toutes les

[9] À suivre les renseignements offerts par Petre Diaconu, coordonateur des fouilles de Păcuiul lui Soare et de Dervent, au début des recherches à Păcuiul lui Soare on utilisait l'indication topographique „lieu dit Dervent" pour en marquer les trouvailles; dans ces circonstances, il est plus que probable que les deux *folles* en question soient, en fait, découverts à Păcuiul lui Soare.

cabanes"[10]. Une des habitations détruites - la cabane no. 8 - a heureusement conservé un élément de datation: une monnaie des empereurs Basile II - Constantin VIII[11].

Il est possible de trouver une confirmation de cette hypothèse à Dinogetia-Garvăn, habitat qui connût lui-même plusieurs circonstances critiques au cours du XIème siècle: „Des observations fournies par divers secteurs il résulte qu'à Garvăn on a identifié des cabanes brulées, vides d'inventaire, **datées par les monnaies ainsi que par leur position stratigraphique du temps du règne de Basile II**"[12] *(s.n.)*. „Également, à l'extérieur de la cité, on a identifié plusieurs niveaux de cabanes détruites par incendie (deux ou même trois), dont toutes sont à placer chronologiquement entre la fin du X[ème][13] et la moitié du XIème siècle"[14].

Dans le but d'obtenir une approximation plus précise de la première destruction survenue à Dinogetia-Garvăn, nous avons fait une revue des anciens rapports de fouilles, publiés mais également inédites, ainsi que des monnaies inédites y découvertes[15].

En 1949, dans le secteur II *intra muros*, on a trouvé un *follis* anonyme de la classe A, dans l'âtre d'une cabane conservant des poutres brulées[16].

Lors de l'année 1957, *extra muros*, on a investigué une cabane incendiée, datée par une monnaie de l'empereur Constantin VIII[17], en réalité une émission var. 14, 22, 35, 41?, tandis que parmi les restes brûlés de la cabane no. 3 on a trouvé une monnaie de Basile II[18], en fait un *follis* de la var. 39-40?, classe A 3 (1019/1020-1028). La destruction par incendie de la cabane no. 187 à été mise en relation aux invasions

---

[10] G. Florescu, R. Florescu şi P. Diaconu, *Capidava. Monografie arheologică. I*, Ed. Academiei Republicii Populare Române, Bucureşti, 1958, p. 157.

[11] *Ibidem*, p. 240, cat. no. 10; conformément aux nouvelles attributions la pièce est un follis de la classe A 3, var. 41 - daté post 1019/1020 - ce qui pourrait suggérer un rapport entre la destruction des cabanes dont on a fait mention plus haut et l'attaque de 1027.

[12] Gh. Ştefan, I. Barnea, Maria Comşa, E. Comşa, *Dinogetia. I. Aşezarea feudală timpurie de la Bisericuţa-Garvăn*, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1967, p. 29.

[13] C'est à lire début du XIème siècle, car sur la foi des nouvelles études sur les folles anonymes de la classe A 2 - A 3 nous avons été en mesure de préciser que l'habitat *extra muros* date des premières décennies du XIème siècle.

[14] Gh. Ştefan, I. Barnea, Maria Chisvasi Comşa, B. Mitrea, **Materiale**, VI, 1959, p. 642.

[15] La plupart des pièces sont conservées dans la collection du Cabinet numismatique de l'Institut d'Archéologie „Vasile Pârvan" de l'Académie Roumaine à Bucarest; j'ai eu la possibilité de les consulter grâce à l'amabilité de Dr. Gheorghe Poenaru Bordea et Dr. Eugen Nicolae, que je remercie vivement, une fois de plus.

[16] Carnet de fouilles Ion Barnea, feuilles 92-95 (mss.).

[17] Gh. Ştefan, I. Barnea, E. Comşa, Maria Chisvasi Comşa, B. Mitrea, **Materiale**, VII, 1961, p. 588; Ion Barnea, **S.C.I.V.**, XII, 1961, 2, p. 307.

[18] Gh. Ştefan, I. Barnea, E. Comşa, Maria Chisvasi Comşa, B. Mitrea, *op. cit.*, p. 589-590.

pétchénègues de l'ann.ée 1036[19], mais les monnaies de la classe A 2 - A 3, var. 23 et 41?[20] de son inventaire font supposer un moment antérieur, qui pourrait correspondre à l'attaque de 1027.

L'interprétation des observations stratigraphiques des auteurs des fouilles de Dinogetia-Garvăn, complétée par les nouvelles datations des pièces qui composent la classe A 3, nous font supposer l'existence d'un horizon de cabanes brûlées dont la destruction pourrait être mise au compte de l'invasion de l'an 1027.

Malheureusement, les fouilles effectuées en d'autres centres importants du *limes* danubien - Hârşova, Beroe-Ostrov, Isaccea, Nufăru - soit restent encore inédites, soit n'offrent pas des renseignements au sujet de cette attaque.

Toute somme, à l'état actuel de nos connaissances, il ne nous reste que d'énnoncer cette hypothèse, qui trouve appui dans certaines découvertes archéologiques - des cabanes incendiées à Capidava et à Dinogetia-Garvăn, datées par des *folles* de la clase A 3 - et dans certaines aspects de la circulation monétaire - voir la situation de Dervent - qui semblent indiquer que **l'attaque des Petchénègues de l'année 1027 avait visé aussi le territoire de la Dobroudja** *(s.n.)*.

Pendant la quatrième décade du XI-ème siècle les invasions des Petchénègues sont plus nombreuses, couvrant une aire beaucoup amplifiée. La première incursion se déroule en 1032[21] et en suivent d'autres, au cours des années 1034[22], 1035[23] et 1036[24].

Prêtant confiance aux mentions des croniques byzantines, corroborées par l'absence de toute évidence archéologique - aucun événement destructif daté à l'aide de *folles* anonymes de la classe B de l'empereur Roman III (1028-1034) ne semble pas avoir troublé la vie des centres situés le long du Danube ou des habitats de l'intérieur de la province - les premières invasions de la quatrième décade (1032, 1033[25] et 1034) ne semblent pas avoir atteint le territoire de la Dobroudja, à notre avis. Il n'y a peut-être qu'une exception: la fortification de Capul Dealului, qui a fournit 67 *folles* - dont 41 de la classe A 2 - 3, frappés par les empereurs Basile II - Constantin VIII (976-1028) et 21 de la classe B, du temps de Roman III (1028-1034), ce qui nous permit d'envisager la possibilité que le site en question soit entraîné dans les

---

[19] I. Vasiliu, **Peuce** X, 1991, 1, p. 377-378, 386.

[20] Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce** X, 1991, 1, p. 576, cat. nos. 8-9.

[21] *Georgius Cedrenus, Ioannis Skylitzae ope ab Immanuele Bekkero suppletus et emendatus*, II, Bonnae, 1839, p. 499; Zonaras, III, p. 579, cf. **F.H.D.R.**, III, p. 221.

[22] Skylitzes - Kedrénos, II, p. 512, cf. **F.H.D.R.**, III, p. 149; Zonaras, III, p. 589, cf. **F.H.D.R.**, III, *loc. cit.*

[23] Skylitzes - Kedrénos, II, p. 514, cf. **F.H.D.R.**, III, *loc. cit.*

[24] *Ibidem.*, p. 514-515, cf. **F.H.D.R.**, III, p. 149-151. Zonaras, II, p. 590. cf. **F.H.D.R.**, III, p. 221.

[25] E. Malamut, *op. cit.*, p. 118, est l'unique auteur à mentionner une incursion des Petchénègues au sud du Danube en cette année aussi; V. Spinei, *op. cit.*, p. 76, évoque une attaque en 1032/1033, lors d'une nouvelle invasion petchénègue en Bulgarie.

circonstances des invasions de la quatriéme décade, peut-être au cours du raid de 1032. La découverte de nombre de *folles* frappés par Constantin IX (1042-1055) et Constantin X (1059-1067) nous indique la reprise ultérieure de la vie de l'établissement[26].

Les incursions des Petchénègues étaient dirigées en principal vers le territoire de la Bulgarie; en l'automne de 1034 ils parviennent même à Théssalonique, qui est mise au sac[27].

En 1035, après avoir traversé le Danube gélé, les Petchénègues se dirigèrent vers la Thrace et la Macédoine, tout en provoquant de grands préjudices en Macédoine orientale[28].

L'absence de toute trace de destruction dans l'habitat de Păcuiul lui Soare semble fournir un argument solide en faveur de l'opinion selon laquelle l'invasion de 1035 n'a pas atteint le territoire de la Dobroudja[29]. Quand même, il convient de souligner que l'habitat de Păcuiul lui Soare semble avoir échappé aussi à l'attaque de l'année suivante, qui fit tomber en flammes et en ruines nombre des cités du *limes*. Il est tout à fait étonnant de constater que le centre de Păcuiul lui Soare n'a pas subi les effets d'aucune des invasions du XIème siècle - ni des Petchénègues, ni des Ouds - l'unique dont les traces s'en conservent étant celui de l'an 1095.

La paix dont le territoire de la Dobroudja semble avoir bénéficié lors des premières décennies du XIème siècle - À l'éxception peut-être des circonstances de l'année 1027 - paraît avoir être troublée par l'incursion du printemps de 1036, dont les empreintes marquées de violentes destructions se retrouvent dans les centres longeant le *limes* danubien.

Plusieurs auteurs ont exprimé des opinions selon lequelles cette invasion avait sérieusement endommagé et même définitivement détruit des habitats situés dans le sud - Capidava, Dervent - aussi bien que dans la partie septentrionale de la province - Dinogetia-Garvăn[30]. Les témoignages des chroniques quant au massacre

---

[26] G. Custurea, *Circulaţia monedei bizantine în Dobrogea, secolele IX-XI*, Constanţa, 2000, p. 151, no. 94; idem, *Descoperiri arheologice şi numismatice din zona Satu Nou - Oltina (sec. V-XI)*, Pontica, 33, 2001 (sous presse).

[27] P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas Danube*, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1970, p. 43; Vasilka Tâpkova - Zaimova, *op. cit.*, p. 72-73; E. Malamut, *loc. cit.*

[28] P. Diaconu, S.C.I.V., 18, 1967, 3, p. 466-468; Vasilka Tâpkova - Zaimova, *op. cit.*, p. 73; V. Spinei, *op. cit.*, p. 76-77; E. Malamut, *loc. cit.*; une opinion singulière, dépourvue de tout appui archéologique, suppose une attaque en Dobroudja en 1034/1035, qui aurait affecté Dinogetia-Garvăn, cf. G. Atanasov, Ist. Pregl., XLVIII, 1992, 8-9, p. 21.

[29] P. Diaconu, *Les Pétchénègues...*, p. 43-46.

[30] *Ibidem*, p. 46-49; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei. III. Bizantini, români şi bulgari la Dunărea de Jos*, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1971, p. 124; Vasilka Tâpkova - Zaimova, *op. cit.*, p. 73 et note 10.

des prisonniers sont confirmés par nombre des découvertes archéologiques tout le long du *limes* danubien.

À Capidava, pendant la campagne de fouilles de l'an 1959, on a découvert une fosse commune contenant huit squelettes d'adultes - dont un décapité - et un squelette d'enfant, jetés en désordre; leur présence à l'endroit a été rapportée aux invasions du printemps de l'année 1036[31]. Eu égard à l'existence d'un niveau d'habitations incendiées et aux monnaies découvertes jusqu'à ce moment-là - des *folles* anonymes de la classe C frappés par Michel IV (1034-1041) - certains auteurs ont considéré qu'on y avait à faire à la destruction définitive de l'habitat[32].

La présence de formes céramiques caractéristiques pour les Petchénègues (chaudrons etc.)[33] et la découverte de quelques *folles* anonymes de la classe D frappés par Constantin IX (1042-1055) sont autant de preuves en appui du prolongement de la vie de l'établissement pour une autre décennie; au cours de cette dernière phase il est à supposer que des Petchénègues y vivaient à côté de la population locale. La situation n'est pas étonnante car, à suivre les sources, l'empereur Constantin IX avait permis au Petchénègues de Kegen de traverser le Danube et de s'établir en Dobroudja[34].

La découverte de squelettes décapités au dernier niveau de l'habitat de Dervent, détruit par un violent incendie, a suggéré la fin de l'habitat au printemps de 1036[35]. En attendant la publication complète des fouilles, on est à même de reprendre l'examen des découvertes monétaires, d'ailleurs pas nombreuses mais assez suggestives quand-même.

Nous avons déjà remarqué que au cours des fouilles de 1996 - dans le remplissement de la fosse d'une tombe - on a récupéré une monnaie de l'empereur Michel IV (1034-1041) qui pourrait servir de confirmation de la cessation de l'habitat en 1036, suivie par l'installation au même endroit d'une nécropole des habitants de l'île de Păcuiul lui Soare.

Suite de la destruction de leur habitat, les habitants de Dervent se sont réfugiés à Păcuiul lui Soare, où l'habitat connaît une véritable explosion démographique pendant le règne de Michel IV[36]. La circulation monétaire locale au cours des règnes de Michel IV et de Constantin IX fait enregistrer également des chiffres augmentés: lorsque l'indice monnaie/an est 20,17 au temps de Roman III, il croît à une valeur

---

[31] G. Florescu, R. Florescu et Gloria Ceacalopol, **Materiale**, VIII, 1962, p. 702; P. Diaconu, **S.C.I.V.**, 18, 1967, 3, p. 470.

[32] *Ibidem*; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 124.

[33] G. Florescu, R. Florescu şi P. Diaconu, *Capidava. Vol. I*, p. 211-215; D. Vâlceanu, S.C.I.V., XII, 1961, 2, p. 400.

[34] I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 126-127; P. Diaconu, *op. cit.*, p. 472.

[35] *Ibidem*, p. 467.

[36] *Ibidem*, p. 471; *idem*, 1970, p. 49.

de 31,71 sous Michel IV et descend à 29,38 sous Constantin IX. À seule exception du règne de Roman IV, quand on arrive à 38,00, les valeurs enregistrées au temps des deux empereurs sont les plus hautes de l'intervalle 969-1092.

Un des raids mentionnés - celui de 1036 ou bien celui de 1046 - doit avoir frappé aussi l'habitat rural de Castelu, dont la fin est marquée par une couche à traces claires d'incendie[37].

Nombre de découvertes ont été faites à Dinogetia-Garvăn où l'attaque du printemps de l'année 1036 a provoqué la destruction l'habitat *extra muros* ainsi que des maisons protégées par l'enceinte[38]. Lors de la campagne de fouilles de l'an 1949 on a constaté que „les cabanes de la première période avaient été détruites - et cela était du à un incendie général très fort[39]. La lecture des notes de fouille nous a fourni des renseignements supplémentaires: dans le secteur III, à une profondeur oscillant entre 0,50 m - 0,80 m, on a mis en évidence une couche de brûlement très fort, daté par de *folles* anonymes de la classe C de l'empereur Michel IV[40]. Il convient aussi de noter que dans cette couche on rencontre, à côte d'autres matériaux, des fragments de chaudrons en argile et de boules de fronde, qu'on attribue habituellement aux Petchénègues[41]. Parmi les maisons incendiées il y a: la cabane no. 87, datée par deux *folles* anonymes de la classe C de l'empereur Michel IV[42], la cabane no. 47, qui a livré quatre *folles* de Michel IV[43], la cabane no. 19, dont on a recueilli deux pièces et la cabane no. 40 a, qui a fourni un trésor d'à peu près 100 monnaies fortement brûlées on a récupéré seulement 41 *folles* de la classe C[44], dont on a récupéré seulement 41 *folles* de la classe C[45], le reste disparaissant au cours du nettoyage. Un autre trésor a été livré par la cabane no. 38: „sur le plancher de celle-ci [on a trouvé] deux petits amas, environ 100 monnaies de bronze, toutes de l'impératrice Théodore (à lire Michel IV). Elles se sont pulvérisées en partie à cause de la dégradation provoquée par l'incendie qui avait détruit la cabane"[46], dont 36 se sont conservées. De la zone habitée hors du rempart il faut remarquer la cabane brûlée de la tranchée 5, dans le

---

[37] A. Panaitescu, **Pontica** XIII, 1980, p. 289-290.

[38] *Dinogetia*, I, p. 29; P. Diaconu, *op. cit.*, p. 44, note 120; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 124.

[39] Gh. Ştefan, **S.C.I.V.**, I, 1950, 1, p. 70.

[40] Carnet de fouilles Ion Barnea, feuille 55 (ms.).

[41] Carnet de fouilles Bucur Mitrea, 1960, feuilles 12-15 (ms.); prêtant confiance aux découvertes de Sarkel, l'auteur considére que les boules de fronde sont caractéristiques aux Petchénègues.

[42] *Şantierul Garvăn (Dinogetia)*, **S.C.I.V.**, III, 1952, p. 378 - on fait mention de deux monnaies de „Théodore", les identifications de l'époque ayant pour base le catalogue de Wroth.

[43] *Şantierul Garvăn (Dinogetia)*, **S.C.I.V.**, IV, 1953, p. 261, quatre pièces de „Théodore".

[44] *Dinogetia*. I, p. 355.

[45] *Ibidem*.

[46] Şantier, 1954, p. 170.

remplissement de laquelle on a trouvé une monnaie de Michel IV[47]: celle-ci appartenait à un horizon de cabanes détruites par un incendie daté à l'aide de monnaies de Michel IV[48]; dans la cabane no. 177 on a trouvé 7 squelettes adultes et d'enfants appartenant à la même famille[49] qui a subi la mort au cours de la même attaque, eu égard à une autre pièce de Michel IV[50].

Les réalités archéologiques présentées nous semblent rélévantes - deux cabanes incendiées (les nos. 38 et 40 a, chacune des deux livrant un trésor de *folles* anonymes de Michel IV) aux quelles on peut ajouter d'autres maisons brûlées, datées également à l'aide de *folles* anonymes de la classe C - en ce qui concerne l'attestation de l'effet dévastateur subi par l'habitat de Dinogetia-Garvăn à l'occasion de ce raid.

Les découvertes monétaires nous indiquent la reprise de l'habitat, à une échelle réduite: le rapport monnaies/années de règne baisse de 27,43 - le plus élevé au temps de Michel IV - jusqu'à 7,46 sous Constantin IX, son succéseur, et il semble que l'habitat ne connaîtra plus jamais le dévellopement acquis pendant les règnes des empereurs Roman III (1028-1034) et Michel IV (1034-1041). Notre opinion relative à cette époque d'épanouissement de l'habitat de Dinogetia-Garvăn trouve appui dans le fait que 37% des découvertes monétaires de l'intervalle 969-1092 sont des émissions des deux empereurs. Les plus élevées valeurs du rapport monnaies/année de règne datent de la même époque: 27,43 sous Michel IV et 13,00 sous Roman III, par rapport à 9,13 seulement, valeur qui correspond à toutes les quatre émissions frappées par Constantin X (1059-1067).

L'invasion de l'an 1036 semble avoir affecté d'une manière également dramatique l'habitat contemporain de Troesmis - Cité d'Est, où les derniéres monnaies connues sont toujours des émissions de Michel IV[51]; l'absence de toute découverte numismatique postérieure y rend improbable la continuation de l'habitation jusqu'en 1064, selon une opinion que nous avions jadis exprimée[52].

Les destructions constatées à Aegyssus-Tulcea sont à mettre en liaison avec la même attaque[53]: parmi les quelques habitations qu'on y a dégagées, une seule - incendiée (la cabane no. 3) - est datée par deux *folles*, l'un de la classe A - var. 5 et l'autre de la classe B, ce dernier frappé par Roman III (1028-1034). Dans l'ensemble

---

[47] Gh. Ştefan, I. Barnea, M. Chisvasi-Comşa, B. Mitrea, *op. cit.*, p. 640-642.

[48] *Ibidem*, p. 643.

[49] D. Nicolaescu Plopşor, I. Popovici, **St. cerc. antrop.**, 8, 1971, 1, p. 13-19.

[50] I. Barnea, **Materiale**, X, 1973, p. 307-308.

[51] Gh. Mănucu-Adameşteanu, D. Georgescu, **Peuce**, XII, 1996, p. 285.

[52] Gh. Mănucu-Adameşteanu, **Peuce**, VIII, 1980, p. 234.

[53] A. Opaiţ, A. Sion, I. Vasiliu, **Materiale**, Tulcea, 1980, p. 275, l'attaque de 1035?; I. Vasiliu, Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce**, IX, 1984, p. 143-144.

des découvertes, les monnaies s'échellonnent de la manière suivante: six pièces de la classe A 2 - A 3, des empereurs Basile II - Constantin VIII, six de la classe B, de l'empereur Roman III, une de la classe C, de l'empereur Michel IV et la dernière, de la classe D, de l'empereur Constantin IX (ou de la classe F, de l'empereur Constantin X)[54]. En corroborant les évidences numismatiques et archéologiques on aurait à supposer que la fortification d'Aegyssus-Tulcea a subi les effets de ce raid, tout en continuant son existence jusqu'en 1046 ou en 1065 ?[55].

Le déplacemment des tribus petchénègues a marqué tout le territoire de la Dobroudja, en déterminant la fin de certains établissements ruraux de l'intérieur de la province: au nord - Enisala[56], Sălcioara[57], Ghiolul Pietrei[58], mais aussi celui de Histria[59], situé sur la côte.

La céssation de l'habitation à Histria ne signifie pas que „l'invasion de l'an 1036 a eu des conséquances fatales pour les établissements du littoral"[60]. Dans les deux centres maritimes importants - Constanţa et Mangalia - on peut observer un réduction de la valeur du rapport monnaie/année de règne: de 0,85 au temps de Michel IV (1034-1041) à 0,46 sous Constantin IX (1042-1055) dans le cas de Constanţa, de 2,14 à 0,38 en ce que concerne Mangalia. La circulation monétaire va,

---

[54] Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce**, XI, 1995, p. 363-364.

[55] I. Dimian, S.C.N., I, 1957, p. 200, publie trois monnaies de „Tzimiskes", don't une porte sur l'avers l'image de Christ assis sur le thrône; l'identification proposée par Dimian est incomplète et ne permet pas de préciser si on a à faire à une monnaie de la classe D (ce qui aurait permis de supposer que l'habitation avait cessé d'exister suite de l'invasion de l'an 1046) ou un exemplaire de la classe F (avec, par conséquant, la possibilité du prolongement de la vie de l'habitat jusqu'en 1065; les découvertes archéologiques attribuées à la dernière étappe de l'existence de l'habitat - une habitation de surface, cf. I. Vasiliu, Gh. Mănucu - Adameşteanu, *op. cit.*, p. 145-147 - sont irrélévantes - et ne nous en consentent aucune précisation d'ordre chronologique).

[56] A Enisala on a découvert trois monnaies de Basile II - Constantin VIII (976-1028), deux de Roman III (1028-1034) et deux de Michel IV (1034-1041), cf. M. Iacob, A. M. Velter, Gh. Mănucu - Adameşteanu, B. Costin, **Cerc. Num.**, VIII, sous presse.

[57] Jusque récemment la localité était connue sous le nom de 6 Martie. On en connaît deux folles de Roman III (1028-1034) et dex autres de Michel IV (1034-1041), cf. M. Mănucu - Adameşteanu, Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce**, XII, 1996, p. 106 - avec toute la bibliographie.

[58] Gh. Mănucu - Adameşteanu, **Peuce**, X, 1, 1991, p. 365-371.

[59] Jusqu'à présent on ne connaît que deux monnaies de Basile II - Constantin VIII (976-1028), deux de Roman III (1028-1034) et deux de Michel IV (1034-1041), cf. C. Preda, S.C.I.V., V, 2954, 3-4, p. 532-533; C. Preda, H. Nubar, *Histria. III. Descoperiri monetare (1914 - 1970)*, Ed. Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1973, p. 227, no. 2046; B. Mitrea, **Dacia**, N.S., XII, 1976, p. 291, no. 106; A. Vertan, G. Custurea, Pontica, XV, 1982, p. 282, no. 520; Gh. Poenaru Bordea, **Al XIV-lea Simpozion Naţional de Numismatică**, Tulcea, 16-18 mai 1997, p. 16-17.

[60] G. Atanasov, **Ist. Pregled**, LII, 1996, 2, p. 11-12, qui, à côté d'autres auteurs bulgares, utilise la nouvelle chronologie proposée par Ph. Grierson; voir, plus bas, nos opinions concernant la chronologie.

toutefois, révigorer au cours de la période suivante: au temps du règne de Constantin X (1059-1067) on peut remarquer une croissance de 0,46 à 0,62 à Constanþa, tandisque à Mangalia la valeur du rapport augmente de 0,38 à 0,75.

L'affirmation selon laquelle on peut y voir le moment où „presque tous les établissements de l'intérieur de la Dobroudja ont été abandonnés"[61] *(n. s.)* nous semble difficilement soutenable: la continuité de la circulation de la monnaie divisionnaire en bronze, à Ostrov et Canlia dans la partie meridionale de la province, ainsi que à Beştepe, Luncavița, Niculițel, Sarichioi, Telița, Valea Teilor au nord, est à même de contredire telle hypothèse[62].

Il convient quand même de nuancer les détails du tableau: dans la succésion des localitées précitées, le nombre réduit de celles-ci qui sont situées dans la région méridionale de la Dobroudja semble d'autant plus frappant qu'il se trouve confirmé par les valeurs du rapport monnaie/année de règne: elles sont les plus hautes du XI-ème siécle tout entier - 3,17 - au temps de Roman III (1028-1034), connaissent une regression au temps de Michel IV (1034-1041) - à savoir 1,43 - pour arriver à 0,92 sous Constantin IX (1042-1055). La courbe descendante enrégistrée par la circulation monétaire dans l'intervalle concerné relève de l'insécurité ressentie par ces territoires, marqués par les raids petchénègues des années 1036 et 1046.

Dans la partie septentrionale de la Dobroudja, le grand nombre de localités mentionnées fait foi d'une situation assez différente: l'indice monnaie/année - 5,67 sous Roman III (1028-1034) ne baisse pas; bien au contraire, il va augmenter jusqu'à 6,57 au temps de Michel IV (1034-1041). C'est sous Constantin IX (1042-1055) qu'il connaît une réduction frappante - à 2,23 - qu'on peut aisement mettre au compte de l'invasion de l'année 1046.

Les chiffres que nous venons de présenter montrent que, malgré l'agitation provoquée par les invasions du printemps 1036, dont les traces recouvrent le territoire de la Dobroudja tout entier, la circulation monétaire au temps du règne de Michel IV (1034-1041) connaît un véritable pic: les rapports enrégistrés - 130,14 dans le département de Tulcea et 39,86 dans celui de Constanța - comptent parmi les plus hautes valeurs de tout l'intervalle 969-1092.

Le témoignage de Cyrille le Philéote confirme le climat paisible et prospère dont la province juit jusqu'à l'attaque de 1046: le personnage s'était fait embaucher en marinier pour trois ans (1042-1045) sur un vaisseau commercial montant le cours

[61] V. Parušev, **Dobroudja**, 10, 1993, p. 167; G. Atanasov, *loc. cit.*

[62] Voir aussi les statistique présentéess dans cet article.

du Danube en vue de clore des marchés auprès les établissements fortifiés de la rive du fleuve[63].

On ne connaît pas exactement les raisons qui ont déterminé l'interruption des attaques petchénègues dans l'intervalle 1036-1046 - que ce soient les défaites subies par ceux-ci au cours de leurs luttes contre les kjèvjens - pendant cette période on compte des attaques dans le midi de la Russie, suivies par des déplacements vers le nord de la Moldavie, de nombreuses cités des bassins des rivières Sirète, Prute et Dnèstre étant mises à sac[64] - ou les disputes avec les Ouds, ou bien même l'existence d'un traité avec Byzance?

Suite des querelles entre les deux chefs petchénègues - Tyrah et Kegen - le dernier juissant de l'appui de deux seules tribus parmi les 13 existentes - l'empereur Constantin IX décide d'octroyer à Kegen la permission de s'installer sur le territoire de la Dobroudja.

Skylitzes-Kedrenos constitue la source unique à décrire les évènements relatifs à l'établissement des Petchénègues sur le territoire de Byzance à une date qui précède d'au moins un an l'invasion de Tyrah au cours de l'hiver de l'année 1046 ou 1048[65].

Les 20000 Petchénègues conduits par Kegen ont traversé le Danube dans la proximité de Dorostolon et se sont arrêtés, pour l'instant, sur une île de ses environs, en demandant la protection de l'empereur Constantin IX, par l'intermédiaire de Michel, le commandant de Paristrion[66]. Vue la proximité de Dorostolon et l'emplacement géographique on a supposé qu'il s'agissait de l'île de Păcuiul lui Soare[67]. L'absence de toute trace de destruction dans l'établissement de Păcuiul lui Soare - qui est l'unique fortification non attaquée par les Petchénègues - fournit un argument de plus en faveur de l'existence d'un accord entre divers groupes de Petchénègues[68].

Petre Diaconu, auteur des fouilles archéologiques de Păcuiul lui Soare, qui premièrement était du même avis, a changé ultérieurement d'opinion, tout en

---

[63] E. Sargologos, *La vie de Saint Cyrille le Philéote. Moine byzantin (+1100)*, Bruxelles, 1964, p. 39, 284-285; P. Diaconu, S.C.I.V., 18, 1967, 3, p. 471; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 125; **F.H.D.R.**, III, p. 159 et note 2.

[64] Gh. Postică, *Civilizaţia veche românească din Moldova*, Chişinău, 1995, p. 45.

[65] P. Diaconu, *Les Pétchénègues...*, p. 50-58; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 130; V. Spinei, *op. cit.*, p. 77; E. Malamut, *op. cit.*, p. 118-119.

[66] Gh. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucureşti, 1935, p. 21.

[67] I. Nestor, P. Diaconu, **Materiale**, V, 1959, p. 588; N. A.Oikonomides, **R.E.S.E.E.**, III, 1965, 1-2, p. 78; Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu. Contribuţii la arheologia şi istoria perioadei de formare a poporului român*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1967, p. 107; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 127; I. Bozilov, **Izv. Varna**, IX (XXIV), 1973, p. 115.

[68] D. Vâlceanu, S.C.I.V., 18, 1967, 4, p. 613.

considérant que les découvertes qu'on y a fait, susceptibles à être attribuées aux Petchénègues, étaient insuffisantes et que l'étroitesse de l'île ne pouvait pas abritter les 20000 Petchénègues; en échange il a proposé l'Étang de Ialomița comme place de la première installation des Petchénègues à l'intérieur de l'Empire Byzantin[69].

Après avoir rencontré Kegen, l'empereur fait envoyer dans la région le moine Euthimios, avec la mission de convertir au christianisme les Petchénègues[70]; Kegen reçoit le titre de patrikios, trois places-fortes et un domaine étendu du côté droit du Danube, dont il s'assume la protection.

Un sceau découvert a Silistra, appartenant à Jean, magistros et archontes de Patzinakie[71], semble confirmer de manière indirecte les événements précités. Le sceau date du milieu du XIème, d'une époque quand le titre de magistros revenait aux chefs militaires et aux gouverneurs de provinces. Que le sceau découvert à Silistra eût appartenu à Kegen peut être probable; toutefois, on ne peut pas écarter complètement les autres possibilités, c'est à dire qu'on peut également le relier à d'autres chefs petchénègues, tels Tyrah ou Seltes[72].

Quant à la localisation des trois forteresses accordés à Kegen, on les a cherché dans la partie septentrionale de la Dobroudja[73] ou au nord-est de la Bulgarie de nos jours[74].

La cession des trois citadelles n'impliquait pas nécessairement leur occupation par le Petchénègues[75], mais cela n'exclut pas la présence de population petchénègue parmi les habitants des établissements situés sur le *limes* danubien. Toute une série de découvertes archéologiques caractéristiques en fait témoignage: des chaudrons en argile[76] à Păcuiul lui Soare, Capidava, Troesmis, Măcin, Dinogetia-Garvăn, Isaccea[77],

---

[69] P. Diaconu, **R.E.S.E.E.**, XIV, 1976, 2, p. 313 et note 16.

[70] R. Theodorescu, *Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X-XIV)*, Editura Republicii Socialiste România, București, 1974, p. 72.

[71] I. Iordanov, **Et. Balk.**, 28, 1992, 2, p. 79-82.

[72] *Ibidem.*

[73] C. Brătescu, **Analele Dobrogei**, V-VI, 1925-1926, p. 146 note 3 - au nord et à l'ouest de la Dobroudja; C. Cihodaru, **St. cerc. Ştiinţif. Iaşi**, XII, 1961, 2, p. 269.

[74] P. Diaconu, *Les Petchénègues...*, p. 58 note 162, en renonçant à la localisation initiale au nord de la Dobroudja; J. Ferluga, **Byz. Forschungen**, 1979, 7, p. 54.

[75] P. Diaconu, *loc. cit.*

[76] M. Comșa, **S.C.I.V.**, VIII, 1957, p. 278 note 58, exprime son accord avec l'opinion qui conteste aux Petchénègues l'apport dans la diffusion de ces vases, en les mettant au compte des protobulgares. À notre avis la solution du problème reste encore à trouver, mais on ne peut, toutefois, nier aux Petchénègues toute contribution à la diffusion des chaudrons en argile sur le territoire de la Dobroudja pendant la première moitié du XI-ème siècle.

[77] P. Diaconu, **Dacia, N.S.**, VIII, 1964, p. 255; Tulcea-Aegyssus, cf. I. Vasiliu, Gh. Mănucu-Adameșteanu, Peuce IX, 1984, p. 150, pl. IX/3.

Nufăru[78] et également dans des habitats de l'intérieur de la province à Castelu[79], Histria[80]; des pendentifs provenant pour la plupart de citadelles du *limes* danubien (Păcuiul lui Soare[81], Dinogetia-Garvăn[82], Nufăru[83], Mahmudia[84]), du littoral (Histria[85]) et également de certains habitats ruraux (Valea Dacilor et Târgşor[86]).

Les résultats des investigations d'anthropologie confirment elles-aussi la présence d'individus aux traits caractéristiques turques dans les nécropoles de l'époque: à Dinogetia-Garvăn on a identifié, en position marginale du cimétière, le tombeau d'un tel individu (M 43)[87].

Pour ce qui est de la permission accordée par l'empereur Constantin IX au groupe de Petchénègues conduits par Kegen de s'installer entre les frontières de l'empire, il faut observer qu'elle a éte loin d'apporter la paix. À cause des incursions des Petchénègues accueillis dans l'empire contre ceux qui en étaient restés déhors - sa décision a aggravé le conflit et a provoqué la réaction violente des tribus commandées par Tyrah. Leur réplique est une nouvelle invasion qui par ampleur va dépasser les précédentes[88].

À la différence des autres invasions, le passage du Danube a pris l'aspect d'une véritable migration, le chiffre suggestif communiqué par Skylitzès-Cédrénus - 800 000 personnes - nous donnant la possibilité d'imaginer le choc subi par les byzantins face à cette foule d'hommes, de femmes et d'enfants. Par rapport aux 20000 personnes estimées au compte des deux tribus qui avaient suivi Kegen, on peut supposer un montant d'environ 110000 hommes pour les autres 11 tribus restées sous la conduite de Tyrah[89].

La date de cet événement a soulevé bien de controverses. Skylitzès note que les Petchénègues ont traversé le Danube au début de l'hiver, lorsque le Danube était gélé, entre le 16 décembre et le 14 janvier[90]. On estime que l'invasion s'est produite

---

[78] Découvertes inédites résultées des rechérches de celui-même qui écrit.

[79] A. Panaitescu, **Pontica**, XIII, 1980, p. 288-290.

[80] Un fragment inédit, trouvé en 1958; voir les collections du Musée d'Histoire Nationale et d'Archéologie de Constanţa, inv. 37899.

[81] P. Diaconu, **Cultură şi civilizaţie**, III-IV, 1987, p. 113-114.

[82] I. Barnea, **S.C.I.V.A.**, 27, 1976, 2, p. 275-276.

[83] Gh. Mănucu-Adameşteanu, **C.A.B.**, IV, 1992, p. 64.

[84] I. Oberländer-Târnoveanu, **Peuce**, VIII, 1980, p. 66.

[85] Al. Suceveanu, **S.C.I.V.**, 24, 1973, 3, p. 497-498.

[86] T. Papasima, **Pontica**, XXIII, 1990, p. 359-361.

[87] I. Popovici, M. Adam, **Annuaire Roumain d'Anthropologie**, 9, 1972, p. 52.

[88] Skylitzès-Cédrénos, p. 585-587, cf. **F.H.D.R.**, III, p. 155-157.

[89] P. Diaconu, *Les Petchénègues...*, p. 62.

[90] J. Shepard, **Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik (J.O.B.)**, 24 1975, p. 74.

pendant l'hiver soit de 1048/1049[91], soit de 1046/1047[92]. La nouvelle chronologie - qui propose l'année 1046 - repose sur deux discours de Jean Mavropos, métropolite des Evchaïtes, prononcés lors de la célébration d'un saint et martyre[93] militaire, dont le premier, présenté à l'occasion de la fête de St. Georges, le 23 avril 1047, en présence de l'empereur Constantin IX et des deux impératices Zoè et Théodore, faisait rappel des événements de l'année précédente[94]. En fonction de la date présumée de la première allocution, les historiens acceptent la datation de l'attaque en 1046/1047[95] ou bien maintiennent l'ancienne date de 1048/1049[96].

Faute de nouvelles évidences il convient de prêter confiance à Skylitzès-Cédrénus en tant que source unique et de passer en revue les événements: confrontés à une épidémie mortelle et aux attaques rapides de l'armée byzantine, les Petchénègues se voient réduits à capituler. Au cours du printemps suivant l'invasion, Tyrah et nombre de chefs reçoivent le baptême, et le reste des Petchénègues survivants sont colonisés dans la région de Serdica - Niš - Eutzapelon, que les raids des dernières décennies avaient sérieusement dépeuplée[97].

Quant à la zone affectée par ce déplacement massif des Petchénègues, nos renseignements ne sont nullement plus claires. Les chroniques en gardent le silence et par conséquant les évidences archéologiques sont d'autant plus précieuses.

À suivre les évidences disponibles, on a supposé que le territoire de la Dobroudja n'avait pas subi les éffets de ces mouvements des Petchénègues[98]; par ailleurs, on voit quand même des traces de précautions: à Păcuiul lui Soare la Porte est refaite pour la troisième fois, à Dinogetia-Garvăn la porte est portée au double vers l'extérieur[99].

Toujours à Dinogetia-Garvăn on a découvert, en 1939, un trésor de 106 monnaies d'or: Basile II - Constantin VIII (976-1025) - 103 exemplaires, Roman III (1028-1034) - un exemplaire, Constantin IX (1042-1055) - deux pièces. La date de

---

[91] Gh. I. Brătianu, *loc. cit.*

[92] A. P. Kazdan, **Zbornik radova vizantiniloskog instituta (Z.R.V.I.)**, VIII, 1963, p. 177-184; N. A. Oikonomides, *op. cit.*, p. 77-78; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 125.

[93] **F.H.D.R.**, III, p. 3-13.

[94] J. Lefort, **Travaux et Mémoires (T.M.)**, 6, 1976, p. 265-303.

[95] V. Tâpkova-Zaimova, *Dolni Dunav..*, p. 75 note 18.

[96] J. Shepard, *op. cit.*, p. 61-89.

[97] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 64-65; I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *op. cit.*, p. 127.

[98] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 62-62.

[99] *Ibidem*, p. 63 et note 126; on ne peut pas préciser le moment de la construction, car on y voit plusieurs réparations. Eu égard à l'utilisation sécondaire de briques romaines et romaines-byzantines dans l'édification de la porte réparée, il convient de penser à un moment de réconstruction à placer après l'occupation de la fortification par les byzantins - donc après 1036 ou 1047/1048? L'observation est redevable à Al. Barnea, que nous remercions ici.

son enfouissement a été beaucoup controversée: parmi d'autres hypothèses, il a été mis au compte de l'attaque des Petchénègues sous la conduite de Tyrah, en 1046[100] ou en 1048[101]. À suivre la nouvelle chronologie des émissions en or de Constantin IX, la dernière pièce du trésor serait frappée à la fin de son règne, années 1054? - 1055[102], ce qui écarterait le rapport avec les attaques des Petchénègues en indiquant comme possible date de l'enterrement l'invasion des Ouds de l'an 1064[103].

L'unique trésor découvert en Dobroudja dont la date d'enfouissement est à mettre en liaison aux événements de la dernière partie de la cinquième décennie serait un dépot de *folles* anonymes de Michel IV (1034-1041) - cinq pièces de la Classe C - et Constantin IX (1042-1055) - deux pièces de la classe D, livré par les fouilles archéologiques de Păcuiul lui Soare, aux années 1990-1991[104].

Les éffets de ce raid petchénègue sur la partie méridionale de la Dobroudja sont confirmés par les découvertes monétaires de Capidava, qui a fournie 99 *folles*, dont les derniers trois sont des émissions anonymes de la classe D de l'empereur Constantin IX[105].

Le nombre réduit des émissions de cet empereur parmi les monnaies qui composent le trésor de Păcuiul lui Soare et, aussi, parmi les découvertes de Capidava pourrait nous servir d'indice pour présumer que 1046 (qui est plus proche du début du règne de Constantin IX) est la date plus vraisemblable de l'attaque des Petchénègues, à l'encontre de 1048.

Le site de Dinogetia-Garvăn, situé plus en aval sur le Danube, nous offre le témoignage de quelques cabanes incendiées, datées de la seconde moitié du XI-ème siècle, suivant le catalogue de Wroth. Un nouvel examen de l'ancien matériel numismatique et l'actualisation de sa datation selon les plus récentes propositions chronologiques, de paire avec l'identification de nombre de monnaies encore inédites et les informations plus précises fournies par l'études des notes de fouilles sont à même de nous offrir un tableau plus clair des événements. On avait supposé que la cabane no. 13, attribuée au troisième niveau[106], avait été mise à feu au cours

---

[100] Dinogetia I, p. 379.

[101] D. M. Metcalf, *op. cit.*, p. 75 et note 16.

[102] Ph. Grierson, *Catalogue of the byzantine coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection, Vol. II., Part 2. Basil I to Nicephorus III (867-1081)*, Washington, 1973, p. 742, classe IV a, p. 742.

[103] Prêtant confiance à d'autres témoignages, Petre Diaconu a avancé la même date: P. Diaconu, *op. cit.*, p. 63 note 175; *idem*, **Muz. Naţ**, III, 1976, p. 238.

[104] T. Papasima, A. Vertan, **Pontica**, XXVIII-XXIX, 1995-1996, p. 276-277, cat. no. 19-23, 26-17; les conditions de la découverte ne sont pas évoquées par les auteurs, mais il convient de les rappeller: les monnaies sont collées par deux ou trois et proviennent toutes du 4, entre 1,75 m et 1,96 m de profondeur.

[105] Gh. Mănucu - Adamesteanu, **Peuce**, XII, 1986, p. 326.

[106] Gh. Ştefan, S.C.I.V., II,1951,1, p. 32-33.

de la seconde moitié du XI-ème siècle[107]: la découverte d'une monnaie de la classe D dans ce contexte nous offre, à présent, la possibilité de considerer que l'habitation en question avait été détruite quelques décénnies auparavant, c'est à dire en 1049. Dans le secteur C on avait identifié un groupement de cabanes: la cabane no. 106, datée par une monnaie de l'empereur „Constantin X" (selon le catalogue de Wroth) appartenait à l'avant-dernier niveau de l'habitat[108] et la cabane no. 123; toutes les deux ont été incendiées lors de la seconde moitié du XI-ème siècle[109]. La présence, dans chacune, d'une monnaie de la classe D nous permet de les ranger parmi les cabanes détruites en 1046, à côté de la cabane no. 130 „incendiée dans la seconde moitié du XI-ème siècle"[110], qui a livré, également, deux *folles* anonymes de la classe D. Une monnaie de „Constantin X"[111] découverte dans la cabane incendiée no. 94 du secteur B, avait déterminé la datation de sa destruction de la seconde moitié du XI siècle; une fois de plus, la ré-attribution de la pièce en cause à Constantin IX - *follis* anonyme de la classe D - fait changer la datation de l'incendie en 1046. La cabane no. 12 du secteur A, datée aussi par une monnaie anonyme de Constantin IX[112], vient confirmer la nouvelle chronologie des événements. Toujours au compte des Petchénègues, mais en en liaison avec leur invasion de 1036, a été mise la destruction de la cabane no. 185, fouillée en 1983-1984[113]. Toutefois, la dernière monnaie y découverte - *follis* anonyme de la classe D - nous fait croire qu'il faut attribuer sa fin à la même année 1046[114].

Il en résulte que la massive migration des Petchénègues de l'hiver 1046/1047 a provoqué la combustion de plusieurs cabanes emplacées en zones diverses de l'intérieur de la forteresse, ce qui vaut dire qu'elle a temporairement fait cesser l'habitat. Cette conclusion semble trouver confirmation dans les valeurs du rapport monnaies/années de règne: à Dinogetia-Garvăn elle fait épreuve d'une chute catastrophale sous Constantin IX, par rapport au règne de Michel IV, en comparaison des autres cités du nord de la Dobroudja: Dinogetia-Garvăn de 27,43 à 7,46, Isaccea - de 54,86 à 26,31, Nufăru - de 30, 29 à 24, 77.

L'argumentation archéologique et numismatique que nous venons de présenter semble bien indiquer que l'habitat de Dinogetia-Garvăn a été fortement affecté par la grande invasion de 1046 - la quantité de monnaie en circulation a

---

[107] Şantier, 1954, p.162-163, fig.1
[108] Şantier, 1952, p. 381.
[109] Ibidem, p. 379 et fig. 1.
[110] Şantier, 1954, 162-163, fig.1
[111] Ibidem, p. 170; Şantier, 1955, p. 735.
[112] *Idem*, p. 714-715, fig. 1.
[113] I. Vasiliu, Peuce X, 1991, p. 376, 386.
[114] Gh. Mănucu - Adameşteanu, Peuce, X, 1991, p. 577, no. 26.

diminué quatre fois; en même temps, on peut aisement observer que les différences enrégistrées à Nufăru ne sont pas d'autant frappantes, ce qui nous fait croire que les attaques des Petchénègues ont été moins ressenties vers les bouches du Danube.

Parmi les centres de l'intérieur de la province, c'est seulement Babadag qui a livré 6 folles des empereurs Basile II - Constantin VIII et deux de l'empereur Constantin IX; cette modeste moisson pourrait indiquer le passage des envahisseurs mais, faute de détails et confirmations issues de fouilles archéologiques[115], cette interprétation des seules données numismatiques reste soumise à l'incertitude.

En tout cas, il nous semble juste d'exprimer notre désaccord avec l'opinion selon laquelle les habitats voisins de Enisala et Sălcioara (6 Martie), dont les dernières monnaies sont des émissions de Michel IV (1034-1041) auraient été détruites à cette occasion[116], mais de l'accepter en ce qui concerne l'habitat de Cerna[117], qui a livré une seule pièce de Constantin IX[118]. Parmi les établisements ruraux, il paraît que c'est aussi le moment où ceux de Luncavița et Beștepe, situés le long du Danube, ont cessé leur existence, tout comme les habitats de l'intérieur, telles Nalbant, Valea Teilor (voir les tables en annexe) et, probablement, Slava Rusă, d'où proviennent trois *folles* de Basile II - Constantin VIII et deux de Constantin IX.

La destruction de grand nombre des habitats du nord de la Dobroudja à occasion est confirmée par le rapport monnaies/années de règne, qui montre une diminution des espèces menues en circulation dans le territoire, de 6,57 au temps de Michel IV, à 2,23 au temps de Constantin IX, ou bien de 46 folles à 29 exemplaires seulement.

Dans la partie méridionale de la province, même si le nombre des monnaies croît de 10 à 12 exemplaire, le rapport monnaies/années de règne connaît - grâce au longue règne de Constantin IX - une baisse de 1,43 à 0,92.

D'autre côté, à notre avis, le nombre sensiblement plus élevé de monnaies trouvées dans la partie septentrionale de la province doit considéré comme une conséquence normale de l'existence de plusieurs centres importants du *limes*: Beroe-Ostrov, Troesmis Vest, Măcin, Dinogetia-Garvăn, Isaccea, Nufăru - alors que dans la partie méridionale il n'y avait que deux - Păcuiul lui Soare et Hârșova.

En appui de cette comparaison nous allons présenter les données statistiques des découvertes monétaires de cet intervalle chronologique: d'un total de 1217 monnaies de Michel IV découvertes dans la Dobroudja, 911 (74,85%) proviennent du dép. de Tulcea et seulement 279 (25,16%) du dép. de Constanța;

---

[115] I. Vasiliu, Peuce, XII, 1996, p. 178 est d'avis que l'habitat y ait cessé par suite de l'attaque des Ouds.
[116] G. Atanasov, *op. cit.*, p. 12.
[117] *Ibidem*.
[118] E. Oberländer - Târnoveanu, Cr. Opaiț, **Peuce** IX, 1984, p. 274, no. 117.

parmi les 1287 monnaies de Constantin IX découvertes en Dobroudja, 857 (66,58%) proviennent du dép. de Tulcea et 420 (33,42%) du dép. de Constanţa.

En revenant sur au sujet de notre analyse - l'invasion des Petchénègues de l'an 1046 - il faut constater qu'elle fût l'occasion de la fin des établissements de Capidava, alors que l'habitat de Dinogetia-Garvăn subît une forte incendie. L'effet destructif de cette grande migration fût ressenti, donc, également par les habitats ruraux, nombre desquels ont été définitivement détruits.

À la défaite du printemps de l'année 1047 suit un court répit jusqu'en 1049 quand les Petchénègues ont repris leurs leurs raids de pillage, en descendant jusqu'en Macédoine et en Thrace. De suite, les conflits entre les Byzantins et les Petchénègues lors des années 1049-1053 se sont poursuivis sur le territoire de la Bulgarie.

Des Petchénègues soumis en 1047 l'Empereur Constantin IX fait un contingent de 15.000 soldats qu'il essaie d'utiliser contre les Turcs Selgiucides. Mais, une fois arrivés en Asie Mineure, les Petchénègues décidèrent[119] de revenir dans les contrées danubiennes: ils traversent le Bosphore, puis les Monts Haemus et s'établissent au lieudit „cent collines".

La localisation de cet endroit reste encore controversée: N. Iorga, Gh. I. Brătianu et C. Cihodaru en avaient reconnu la région montagneuse du nord de la Dobroudja, lorsque P. Mutafciev et C. Brătescu en voyaient sa partie méridionale[120].

Le simple examen de la circulation monétaire en Dobroudja au temps du règne de Constantin IX - qui ne présente aucune syncope significative, à l'unique exception de Dinogetia-Garvăn - nous semble suffisamment suggestif pour rendre improbable l'établissement de groupes de Petchénègues dans la Dobroudja; également il nous pousse à écarter la possiblité d'y voir la base de leurs attaques de l'intervalle 1049-1053. Au contaire, l'hypothèse avancée par W. Tomaschek, K. Jirecek, V. N. Zlatarski et P. Diaconu, qui proposent la région du nord-est de la Bulgarie, autour des villles de Pliska et Préslav, nous paraît plus vraisemblable[121].

Un premier argument en faveur de cette dernière localisation dérive du fait que les attaques se sont toutes déroulées dans une région située au-delà des Monts Balcans et pas entre ces-derniers et le Danube[122].

De l'autre côté, la circulation monétaire dans les deux centres importants de la Bulgarie, Pliska et Préslav, nous offre un tableau suggestif. A Préslav on a

---

[119] N. A. Oikonomides, **R.E.S.E.E.**, XXV, 1987, 2, p. 187-190.

[120] Voir la discussion du problème chez P. Diaconu, *Les Petchénègues...*, p. 66-69.

[121] *Ibidem*; selon I. Iordanov, *Établissement administratif byzantin à Préslav aux Xe-XIe siècles*, dans XVI Internationales Byzantinistenkongress, Wien, 1981, Akten II/2, 1982, p. 41, les Petchénègues auraient pris Preslav déjà depuis 1045-1048.

[122] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 69.

découvert 974 monnaies datant de la période 969-1092, dont 600 exemplaires (61,60% du total des découvertes) sont des émissions des Empereurs Jean Tzimiskès, Basile II - Constantin VIII, alors que 236 (24,23% du total) datent du règne de Roman III. Une chute frappante des pourcentages caractérise les règnes des Empereurs suivants: les émissions de Michel IV sont représentées par seules 35 exemplaires (= 3,59%); des monnaies frappées par Constantin IX on a découvert seulement 22 ex. (= 2,26%). Quant aux 22 années suivantes, représentant les règnes successifs des Empereurs Constantin X, Roman IV, Michel VII, Nicéphore III - il y en a seulement 78 monnaies (= 8,01%) à retenir. Tout compte fait, la première décade du règne d'Alexis I, de 1081 à 1092, se fait remarquer uniquement par 3 *folles* anonymes (= 0,31%)[123]. La situation enregistrée à Pliska est encore plus claire: 342 monnaies (= 95,27%) datant des Empereurs Jean Tzimiskès, Basile II, Constantin VIII, Roman III; s'en suivent quelques pièces isolées recouvrant le reste du XIème siècle: Michel IV - 6 exemplaires (= 1,67%); Constantin IX - 8 exemplaires (= 2,23%); de Constantin X à Nicéphore III seulement 3 exemplaires 0,84%) et aucun exemplaire de l'Empereur Alexis I, de la période antérieure à la réforme monétaire de l'an 1092[124].

Tout compte fait, notre opinion quant à l'invraisemblance de l'interruption de la domination byzantine en Dobroudja[125] entre 1049 - 1059[126] se trouve renforcée par l'analyse que nous avons sommairement présentée.

Si nombre d'habitats ruraux ont été détruits par le raid des années 1046 - 1047, d'autres - Niculițel, Sarichioi, Telița - ont continué leur existence, à ce qu'on peut déduire des découvertes de *folles* anonymes et signés frappés par l'Empereur Constantin X (1059-1067).

La circulation des monnaies frappées par Constantin IX (1287 ex. connus) vient corroborer les découvertes archéologiques - dont aucune ne témoigne de l'interruption de l'habitat dans les centres situés sur le *limes*. De cette manière, il nous semble que la possibilité d'une prèsence petchénègue au détriment de la domination byzantine en Dobroudja se voit définitivement écartée.

En raison de la simple comparaison des découvertes monétaires de Pliska et de Préslav, importants centres de l'État bulgare, dont la moisson numismatique compte seulement 30 pièces frappées par Constantin IX, aux réalités de la

---

[123] I. Iordanov, *Dobrudza (491-1092) - selon les données de la numismatique et de la sphragistique*, dans Dobrudza. Etudes ethno-culturelles, Sofija, 1987, p. 186, tab. 1.

[124] *Ibidem*.

[125] I. Bozilov, **Et. Balk.**, VII, 1971, 3, p. 171-172 et note 6.

[126] P. Diaconu, *op. cit.*, p. 70-71 exprime des opinions contraires à cette hypothèse.

Dobroudja, qui a livré bien 1287 monnaies du même Empereur, défit tout essai de mettre en cause la continuité du contrôle byzantin sur la Dobroudja[127].

Le dernier problème qu'il faut aborder est la chronologie des émissions anonymes byzantines. A ce moment il faut préciser que j'ai adopté la chronologie des folles anonymes et signés proposée par Cécile Morrisson[128], en repoussant les datations proposées par Philip Grierson[129], utilisées, à l'encontre, par les numismates bulgares. Dans les lignes suivantes on va s'arrêter sur le dernier article de G. Atanasov[130], dont on fera un commentaire critique[131].

Pour mieux comprendre la discussion, il faut rappeler la chronologie proposée par Ph. Grierson:

- Classe A2: 976? - 1030/1035
- Classe B: 1030/1035 -1042 ?
- Classe C: 1042? - c. 1050
- Classe D: c. 1050 - c. 1060

et ses implications concernant les découvertes du territoire de la Bulgarie.

La première attaque petchénègue, de l'année 1027, doit être datée par de *folles* de la classe A2: à l'exception seule du trésor de 5 monnaies d'or, emissions de l'Empereur Basile II des années 1005-1025, découvert à Obroèište[132] il n'y en a d'autres accumulations à mentionner[133]. Des monnaies isolées ont été trouvées dans les habitats de Balik - un *follis* de la classe A2 et deux de la classe A3[134], Diadovo - quatre *folles* de la classe A2 - A3[135], Gen. Toševisko - deux *folles* de la classe A2 - A3[136], Kladency - huit pièces de la classe A?[137], Okors - quatre *folles* de la classe A2 - A3, Ruino - trois *folles* de la classe A2 - A3[138].

---

[127] I. Iordanov, *op. cit.*, p. 192, constate également une réduction brusque du nombre des pièces de la Classe D trouvées à Pliska et Préslav.

[128] C. Morrisson, *Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale, Tome 2. De Philippicus à Alexis III (711-1204)*, Bibliothèque Nationale, Paris, 1970.

[129] Ph. Grierson, *op. cit.*

[130] G. Atanasov, **Stratum**, 6, 1999, p. 118-120 et tab. 2.

[131] Voir aussi les opinions differentes expimées par Gh. Poenaru Bordea, **B.S.N.R.**, LXX-LXVII, 1981, p. 252, note 16; E. Oberländer Târnoveanu, **B.S.N.R.**, LXXXVIII-LXXXIX, 1998, p. 74.

[132] V. Parušev, *op. cit.*, p. 164, no. 59.

[133] G. Atanasov, *op. cit.*, p. 111, cite un trésor découvert à Préslav, mais celui-là contient des *folles* de la classe B; cf. G. Djingov, **Arheologija**, Sofija, VIII, 1966, 2, p. 44-45.

[134] V. Parušev, *op. cit.*, p. 150, classe A2.

[135] *Diadovo. Vol. 1. Mediaeval Settlement and Necropolis (11th-12th Century)*, Tokai University Press, Tokio, 1992, p. 369, fig. 377/a-d.

[136] V. Parušev, *op. cit.*, p. 154, no. 18.

[137] S. Vaklinov, S. Stanilov, *Rannosrednovekovno bălgarsko selište*, Varna, 1981, p. 83; G. Atanasov, *op. cit.*, p. 117, tab. 1, y compte seulement 7 exemplaires.

[138] *Ibidem.*

À l'attaque de 1032, dirigée une fois encore vers les régions transdanubiennes, suivit le raid de 1034, qui, tout en gardant la même direction a pénétré plus loin, touchant Thessalonique. Normalement, le reflet de la pression imposée par ces attaques aurait du être mise en évidence par de nouvelles découvertes de *folles* de la classe A2; toutefois, comme nous avons déjà démontré, leur nombre est etrangement réduit.

Les émissions de la classe suivante - des folles de la classe B - commencent à être frappés aux années 1030/1035 et leur faible présence pourrait témoigner des attaques précitées: voir le trésor de Kladency-Skala[139] et les établissements de Èerven[140], Dobrici et Dolina[141], qui ont livré chacun un follis de la classe B. Cette hypothèse vraisemblable est écartée par G. Atanasov, qui suppose que la date de la mise en circulation de l'émission en question a été 1034/1035; par suite, le support numismatique des attaques des années 1032 et 1034, qui ont dramatiquement frappé le territoire de la Bulgarie, est annéanti. Prêtant confiance à la chronologie avancée par G. Atanasov, les monnaies de la classe B auraient à être mises en liaison aux attaques de 1036, avec des conséquences tragiques pour la Dobroudja, mais tout à fait mineures en ce qui concerne le territoire de la Bulgarie. En même temps, il est à observer que la même chronologie des faits ne peut plus rendre compte de la découverte de trésors contenant des douzaines de *folles* de la classe B à Devnja - 450 ex., Dobrotica -18 ex., Ladjene - 100 ex.[142], Pravenci - 124 ex.[143], Reka Devnja - 96 ex.[144], car leur accumulation dans l'intervalle 1034/1035-1036 paraît invraisemblable. Il est à ajouter également que la nouvelle chronologie envisagée par G. Atanasov pour la classe B (1034/1035-1042) ne permet pas non plus la corrélation avec les attaques ultérieures, lors des années 1046/1048.

Il convient de rappeler aussi la datation proposée par Ph. Grierson pour les *folles* de la classe D - c. 1050-c. 1060 - intervalle dont aucune mention de trouble en Dobroudja n'est pas faite dans les sources écrites de l'époque, ce qui rend inéxplicables les incendies violentes et les gros dommages qui ont provoqué la fin de l'habitat à Capidava, et subis aussi par la capitale même de la province, Dorostolon[145]. En raison des mêmes observations, la proposition de chronologie qui date des années 1034-1055 les *folles* de la classe C et des années 1055-1059 les *folles* de la classe D[146] nous paraît inacceptable.

---

[139] V. Iotov, G. Atanasov, *Skala. Krepost ot X-XI vek do s. Kladency, Tervelsko*, Sofija, 1998, p. 130 et fig. 92.
[140] V. Dimova, *Monetite ot citadelata*, dans Srednovekovnjat Èerven, I, Sofija, 1985, p. 273-287.
[141] V. V. Parušev, *op. cit.*, p. 156, nos. 21, 22. V. V. Parušev
[142] I. Iordanov, Istorja na finansovata i kreditnata sistema na Balgarja, 1, Varna, 1981, p. 64, tab. 5.
[143] I. Iurukova, **Arheologija**, Sofija, XX, 1978, 4, p. 61.
[144] M. Mircev, **Izv. Varna**, II (XVII), 1966, p. 48-51.
[145] S. Angelova, R. Koleva, E. Angelova, R. Ivanova, **Minalo**, III, 1996, 3, p. 33-34.
[146] E. Oberländer Târnoveanu, *loc. cit.*

À suivre la chronologie proposée par Cécile Morrisson pour la classe B (1028-1034) on est à même de saisir sur le territoire de la Bulgarie l'effet particulièrement fort des attaques des années 1032-1034: la plupart des trésors (15) ont été cachés à cette occasion et nombre d'établissements (10) cessent d'exister[147]. Les découvertes de monnaies de la classe C (1034-1041) sont peu nombreuses - un trésor à Pliska[148] et, à côté de certains établissements - Iatrus[149] et Vetren[150] - offrent la confirmation du faible effet de l'attaque de l'anné 1036 sur les territoires sud-danubiennes.

Prêtant confiance à la chronologie établie par Cécile Morrisson, nous sommes d'avis que les évidences numismatiques et archéologiques recoupent les renseignements fournis par les sources écrites en offrant, en fin de comptes, la possibilité d'identifier des répères chronologiques vraisemblables pour des aspects particuliers de l'histoire de Byzance qui ont influencé la vie des communautés du Bas Danube.

[147] I. Iordanov, *loc. cit.*; V. Iotov, G. Atanasov, *op. cit.*, p. 130; V. Donceva Petkova, *Odyrci. Seliše ot Parvoto balgarsko carstvo*, 1, Sofija, 1999, p. 134.

[148] T. Gerasimov, **Izv. Sofija**, XXXV, 1979, p. 141.

[149] *Iatrus - Krivina. I. Spätantike Befestigung und frühmittelalterliche Siedlung an der unteren Donau. Ergebnisse der Ausgrabungen 1966-1973*, Berlin, 1979, p. 207.

[150] G. Atanasov, I. Iordanov, *Srednovekovnjat Vetren na Dunav*, Šumen, 1994, p. 91-92.

DOBROUDJA FOLLES DES X- XI^{EMES} SIÈCLES (969-1092) DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS		ISACCEA			NUFĂRU			DINOGETIA			PĂCUIUL LUI SOARE		
	ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS
Tzimiskès (969-976)	7	6	0.25	0.86	2	0.12	0.29	1	0.14	0.14	3	0.21	0.43
Basile II-Constantin VIII (976-1028)	52	509	20.86	9.79	235	14.35	4.52	202	27.52	3.88	96	6.78	1.85
Roman III (1028-1034)	6	202	8.28	33.67	135	8.24	22.50	78	10.63	13.00	121	8.55	20.17
Michel IV (1034-1041)	7	384	15.74	54.86	212	12.94	30.29	192	26.16	27.43	222	15.69	31.71
Constantin IX (1042-1055)	13	342	14.02	26.31	322	19.66	24.77	97	13.22	7.46	382	27.00	29.38
Constantin X (1059-1067)	8	276	11.31	34.50	242	14.77	30.25	73	9.95	9.13	212	14.98	26.50
Roman IV (1067-1071)	4	207	8.48	51.75	152	9.28	38.00	32	4.36	8.00	152	10.74	38.00
Michel VII (1071-1078)	7	131	5.37	18.71	99	6.04	14.14	27	3.68	3.86	106	7.49	15.14
Nicéphore III (1078-1081)	3	200	8.20	66.67	117	7.14	39.00	26	3.54	8.67	67	4.73	22.33
Nicéphore Basilakios (1078)	1	0	0.00	0.00	0	0.00	0.00	0	0.00	0.00	0	0.00	0.00
Alexis I (1081-1092)	11	183	7.50	16.64	122	7.45	11.09	6	0.82	0.55	54	3.82	4.91
TOTAL		2440			1638			734			1415		

DOBROUDJA FOLLES DES X- XI^{EMES} SIÈCLES (969-1092) DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS		TOTAL DÉP. TULCEA			TOTAL DÉP. CONSTANTA			TOTAL DOBROUDJA		
	ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONAIES /ANS
Tzimiskès (969-976)	7	9	0.17	1.29	13	0.71	1.86	27	0.36	3.86
Basile II - ConstantinVIII (976-1028)	52	1080	19.83	20.77	255	13.96	4.90	1387	18.64	26.67
Roman III (1028-1034)	6	512	9.40	85.33	208	11.39	34.67	747	10.04	124.50
Michel IV (1034-1041)	7	911	16.73	130.14	279	15.28	39.86	1217	16.36	173.86
Constantin IX (1042-1055)	13	857	15.74	65.92	420	23.00	32.31	1287	17.30	99.00
Constantin X (1059-1067)	8	660	12.12	82.50	236	12.92	29.50	914	12.28	114.25
Roman IV (1067-1071)	4	432	7.93	108.00	162	8.87	40.50	606	8.15	151.50
Michel VII (1071-1078)	7	278	5.10	39.71	115	6.30	16.43	395	5.31	56.43
Nicéphore III (1078-1081)	3	367	6.74	122.33	80	4.38	26.67	455	6.12	151.67
Nicéphore Basilakios (1078)	1	1	0.02	1.00	0	0.00	0.00	1	0.01	1.00
Alexis I (1081-1092)	11	339	6.22	30.82	58	3.18	5.27	404	5.43	36.73
TOTAL		5446			1826			7440		

DÉPARTEMENT DE CONSTANȚA FOLLES DES X-XIÈMES SIÈCLES PROVENANT D'ÉTABLISSEMENTS RURAUX (969-1092) DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS	CANLIA		OSTROV		LIMANU		DÉP. CONSTANȚA	
	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)
Tzimiskès (969-976)	1	4.55	0	0.00	0	0.00	0	0.00
Basile II-Constantin VIII (976-1028)	7	31.82	5	41.67	5	71.43	20	37.04
Roman III (1028-1034)	1	4.55	1	8.33	2	28.57	15	27.78
Michel IV (1034-1041)	1	4.55	2	16.67	0	0.00	7	12.96
Constantin IX (1042-1055)	5	22.73	1	8.33	0	0.00	6	11.11
Constantin X (1059-1067)	2	9.09	0	0.00	0	0.00	3	5.56
Roman IV (1067-1071)	1	4.55	1	8.33	0	0.00	3	5.56
Michel VII (1071-1078)	2	9.09	0	0.00	0	0.00	0	0.00
Nicéphore III (1078-1081)	0	0.00	2	16.67	0	0.00	0	0.00
Alexis I (1081-1092)	2	9.09	0	0.00	0	0.00	0	0.00
TOTAL	22		12		7		54	

DOBROUDJA FOLLES DES X- XIÈMES SIÈCLES PROVENANT D'ÉTABLISSEMENTS RURAUX (969-1092) DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS	BEȘTEPE		ENISALA		LUNCAVIȚA		NALBANT		SARICHIOI		TELIȚA		VALEA TEILOR		JUDEȚUL TULCEA	
	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)	TOTAL	(%)
Tzimiskès (969-976)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00
Basile II-Constantin VIII (976-1025)	0	0.00	3	42.86	3	37.5	3	50.00	3	37.50	2	20.00	2	33.33	38	23.46
Roman III (1028-1034)	1	16.67	2	28.57	1	12.50	1	16.67	1	12.50	3	30.00	0	0.00	25	15.43
Michel IV (1034-1041)	2	33.33	2	28.57	2	25.00	1	16.67	1	12.50	3	30.00	1	16.67	36	22.22
Constantin IX (1042-1055)	2	33.33	0	0.00	2	25.00	1	16.67	1	12.50	0	0.00	3	50.00	21	12.96
Constantin X (1059-1067)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	1	12.50	1	10.00	0	0.00	21	12.96
Roman IV (1067-1071)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	1	10.00	0	0.00	7	4.32
Michel VII (1071-1078)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	5	3.09
Nicéphore III (1078-1081)	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	1	12.50	0	0.00	0	0.00	4	2.47
Alexis I (1081-1092)	1	16.67	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	0	0.00	5	3.09
TOTAL	6		7		8		6		8		10		6		162	

DOBROUDJA FOLLES DES X- XIÈMES SIÈCLES PROVENANT D'ÉTABLISSEMNTS RURAUX (969-1092)
DÉCOUVERTES ISOLÉES

EMPEREURS		TOTAL DÉP. TULCEA			TOTAL DÉP. CONSTANTA			TOTAL DOBROUDJA		
	ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS	TOTAL	(%)	MONNAIES /ANS
Tzimiskès (969-976)	7	0	0.00	0.00	1	1.05	0.14	1	0.33	0.14
Basile II-Constantin VIII (976-1028)	52	54	25.71	1.04	37	38.95	0.71	91	29.84	1.75
Roman III (1028-1034)	6	34	16.19	5.67	19	20.00	3.17	53	17.38	8.83
Michel IV (1034-1041)	7	46	21.90	6.57	10	10.53	1.43	56	18.36	8.00
Constantin IX (1042-1055)	13	29	13.81	2.23	12	12.63	0.92	41	13.44	3.15
Constantin X (1059-1067)	8	25	11.90	3.13	5	5.26	0.63	30	9.84	3.75
Roman IV (1067-1071)	4	7	3.33	1.75	5	5.26	1.25	12	3.93	3.00
Michel VII (1071-1078)	7	6	2.86	0.86	2	2.11	0.29	8	2.62	1.14
Nicéphore III (1078-1081)	3	4	1.90	1.33	2	2.11	0.67	6	1.97	2.00
Alexis I (1081-1092)	11	5	2.38	0.45	2	2.11	0.18	7	2.30	0.64
TOTAL		210			95			305		

UN NOUVEAU SCEAU DE GREGORIOS MAVROKATAKALON DECOUVERT A OLTINA (DEPART. DE CONSTANȚA)

COSTEL CHIRIAC (*Iași*)

Le Musée d'Archéologie de Constanța a acquiert, récemment, un sceau byzantin en plomb, qui sera annalysé au cours des pages suivantes[1]. L'objet a été découvert, par hasard, dans la zone de la commune Oltina (départ. de Constanța), situé dans l'angle de Sud-Ouest de Dobroudja et au voisinage de la rive droite du fleuve Danube (fig. 2, no. 2)[2]. L' endroit où l' on a découvert le sceau s'appelle „La cité du bout de la colline", il représente une fortification des périodes romain tardif (sec. IIIe-VIe) et byzantin, située exactement sur la rive du Danube, à 25 km Nord-Ouest de Silistra (*Dorostolon, Dristra, Durostorum*) et à 4 km Ouest d'Oltina (fig. 2). De cet endroit proviennent plusieurs monnaies romaines et byzantines (IXe-XIe siècle) et aussi deux autres sceaux en plomb inédits[3].

Le dit sceau a le diamètre d'environ 2,5 cm et il présente quelques ruptures aux extrémités du canal sigillaire (fig. 1: A, B). Le poids de la pièce est de 9 grammes et la couleur du plomb est gris foncé, de bonne qualité. Le diamètre du champ du sceau est d'environ 2,2 cm, étant delimité par un cercle de grènetis. Les lettres sont bien mises en relief, ce qui nous permet une lecture relativement facile, même si certaines d'elles sont détruites. En voici la description des deux faces (fig. 1: A, B).

Avers: La figure de saint Démetrios en pied, tenant la lance dans la main droite, la gauche posée sur un bouclier reposant sur le sol; le tout dans un cercle légèrement decentré vers le coté gauche inférieur. L'inscription de l'avers a été réalisée en deux régistres, celui du gauche étant détruit. À droite on observe

---

[1] Le sceau est enrégistré sous le nombre d'inventaire : 65.555 .

[2] La localité Oltina a été identifiée à *Altinum* dans *Not. Dign., Or.*, XL, 28, comme siège de l'unité navale *Milites nauclarii Altinenses* et à Ἀλτῖνα, forteresse byzantine mentionnée par Procopius, *De aedif.*, IV, 7, 9. Voir aussi: *CIL*, XVI, 44; *TIR*, L, 35; W. Tomascheck, *RE*, 1, 1896, col. 1697, s.v. *Altinum*; Al. Suceveanu, Al. Barnea, *La Dobroudja romaine*, Bucarest, 1991, p. 28, 66, 156, 214, 215, 230; V. Velkov, *Cities in Thrace and Dacia in Late Antiquity*, Amsterdam, 1977, p. 67, 109, 114, 162; Al. Madgearu, *Few Notes on Two Placenames of Getic Origin in Procopius*, **De Aedificiis**, dans *Thraco-Dacica*, XX, 1-2, 1999, p. 309-310 .

[3] G. Custurea, *Circulația monedei bizantine în Dobrogea (sec. IX-XI)*, Constanța, 2000, p.151, no. 94: Satu Nou (com. Oltina). Les monnaies byzantines appartiennent aux empereurs: Theophilus, Léon VI, Basile II – Constantin VIII, Romain III, Constantin IX et Constantin X. Les sceaux sont en étude à l'auteur de cet ouvrage.

nettement: ... **ΤΡΙΟC**. On peut reconstituer certainement: [Ὁ Ἅγιος Δημή]τριος, c'est à dire: „Saint Démetrios"].

Revers: L'inscription de l'intérieur du cercle de grènetis est disposée sur sept lignes orizontales. On peut facilement lire le texte suivant:

✚K. . Θ
ΓΡΙΓ.....
ΠΑΤΡΙ . Ιω
ΑΝΘVΠΑΤ, .
ΚΑΤΕΠΑΝ .
Τ,Μ . VP ,ΚΑ
Τ . ΚΑΛ ...

On considère que le texte peut être refait de cette façon :

✚K[(ύρι)εβοή]θ(ει)
Γριγ[ορίῳ]
πατρι[κ]ίῳ
ἀνθυάτ(ῳ)[(καὶ)]
κατεπάν[ῳ]
τ(ῷ) Μ[α]υρ(ο)κα–
τ[ά]καλ(ον)

c'est à dire: „† Seigneur, aidez Votre serviteur, Gregorios Mavrokatakalon, *patrikios, anthypatos* et *katepano*".

Le propriétaire du sceau a été, donc, Gregorios Mavrokatakalon, une personnalité de rang militaire et politique qui a appartenu à une très bien connnue famille arristocratique, d'origine macédonienne[4], dont proviennent plusieurs pièces similaires (sceaux), publiées déjà et qui ont été découverts en quelques localités situées sur le territoire actuel de la Roumanie et Bulgarie.

De Roumanie proviennent, à l'exception de celui presenté par nous dans cet ouvrage, deux autres sceaux de Gregorios Mavrokatakalon (G.M.), qui ont été trouvés à *Noviodunum* (aujourd'hui Isaccea, sur le Danube – fig. 2, no. 1). Tous les deux ont des légendes métriques, sans images icônographiques et sans mention de certaines fonctions ou titres détenues par G.M.[5].

---

[4] J. Cl. Cheynet, C. Morrisson, *Texte et image sur les sceaux byzantins: les raisons d'un choix icônographique*, dans SBS, 4, 1994, p. 29.

[5] I. Barnea, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea (III)*, dans *Pontica*, 23, 1990, p. 323, no. 10; idem, *Les sceaux byzantins mis au jour à Noviodunum*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 158; idem, *Noviodunum în lumina*

On a publié encore quatres pièces provenant de la Bulgarie, dont trois ont été découvertes à Silistra (*Dristra)* et une à Preslav - fig. 2, no. 3, 4[6]. Les sceaux de G.M., trouvés à Silistra, ont sur l'avers seulement le buste de saint Démetrios et celui trouvé à Preslav est imprimé, tel que celui d'Oltina, avec l'image du même saint débout, avec la lance et le bouclier. En ce qui concerne le titre et les fonctions de G.M., consignées par ces quatres sceaux de Bulgarie, la situation se présente ainsi:

1. Le sceau de Preslav, découvert dans le soit-disant „édifice administratif" (daté en 1081), mentionne que G.M. était, à ce moment - là, *patrikios* et *strategos*[7];

2. Parmi les sceaux de Silistra, deux mentionnent le titre et la fonction d'*anthypatos* et *katepano*[8];

3. Enfin, un dernier sceau de Silistra mentionne seulement le titre de *katepano*[9]. On marque le fait, qu'à l'exception des deux sceaux à inscription métrique, trouvés à *Noviodunum* (Isaccea) et qui sont identiques, tous les autres exemplaires (de Silistra, Preslav et Oltina) ont été exécutés à différents matrices. La même chose était observée par V. Laurent, concernant quatres autres sceaux appartenant au même personnage mais dont on ne connais pas l'endroit de la trouvaille[10]. Ainsi on constate que, même si le nombre des sceaux connus comme appartenant a G.M., est relativement grand - onze exemplaires - ils sont différrents, tant au point de vue des dimensions, qu' à celui des inscriptions et de l'icônographie, étant imprimés avec divers *boullôtèrions* .

Il faut rappeler que, sur le sceau d'Oltina („Le bout de la colline"), G.M. est mentionné en triple qualité de: *patrikios, anthypatos* et *katepano*. Notre personnage a été identifié, à juste titre, au général et ami d'Alexios Ier Komnenos, mentionné deux fois dans l'oeuvre d'Anne Komnena, *Alexiade*, en liaison avec les combats entre les Byzantins et les Petchénègues, qui ont été menés dans les Balkans et le Bas Danube durant les années 1087-1088[11]. G.M. a été un des conseillers et amis d'Alexios Ier, chose prouvée aussi par le fait que l'empereur l'a racheté des Petchénègues, lorsqu'il est tombé prisonier, au prix de 40000 *nomismes*[12]. On souligne que les

---

sigiliilor bizantine, dans *SCIVA*, 48, 1997, 4, p. 357; I. Jordanov, *Sceaux des deux notables byzantins de la fin du XIe s.*, dans *EB*, 3, 1981, p. 95-96.

[6] I. Jordanov, *op. cit.*, p. 94-95; idem, *Unveröfentliche byzantinische Bleisiegel aus Silistra (1)*, dans *Izvestija-Varna*, 19 (34), 1983, p. 102-103, 110, no. 5, 6, 7; idem, dans *Dobrudža*, p.198, tableau IV; I. Barnea, *op. cit.*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 158 .

[7] I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 96; idem, *op. cit.*, 1983, p. 102-103 .

[8] *Ibidem*, p.102, no.5 et 6.

[9] *Ibidem*, p. 102, no. 7.

[10] V. Laurent, dans *BZ*, 62,1969, I, p. 230-231.

[11] *Aléxiade*, VII. 2.3 et VII. 3.4; I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p.96-97; idem, *op. cit.*, 1983, p.102-103; I. Barnea, *op. cit.* dans *SBS*, 2, 1990, p.158; Al. Madgearu, *The Military*.

[12] Anna Comnena, *Aléxiade*, VII. 2.3 ; I. Barnea, dans *DID*[3], p. 148 .

conflits entre les Petchénègues et les Byzantins, solutionnés en 1091 avec la victoire des derniers à Lebunion, ont été très violents et se sont déroulés, en grande partie, sur le territoire de la thème *Paradounavon* (*Paristrion*), qui comprenait aussi la province actuelle de Dobroudja, où se trouvent les localités Silistra (*Dristra*), Oltina (*Altina*) et Isaccea (*Noviodunum*) - voir fig. 2[13].

En ce qui concerne la détermination d'une chronologie absolue ou relative des sceaux de G.M., on pourrait dire que les essais et les argumentations n'ont pas manqué. Outre cela, la situation est assez difficile à éclaircir. Ainsi, I. Jordanov considère que les sceaux de Preslav, où G.M. apparaît comme *patrikios* et *strategos*, peuvent être datés en fonction du contexte de leur découverte, jusqu' en 1081, le titre et la fonction respectives étant inférieures à celles inscrites sur les autres sceaux. Conformément au jugement du même auteur, après le couronnement d'Alexios Ier Komnenos comme empereur, en 1081, aurait eu lieu aussi la promotion de G.M. au grad d'*anthypatos* et *katepano* (tel qu'elle apparaît sur les sceaux de Silistra). Le même auteur aspire à croire qu'il est possible que notre personnage aît perdu sa vie à l'occasion de la défaite des Byzantins à Silistra, par les Petchénègues, en 1088, surtout qu'il n'est mentionné par aucune autre source après cette date. Jordanov est d'opinion que les sceaux de Silistra ne peuvent pas être datés entre 1081 et 1088/89 parce-que, dit-il, la ville était occupée par les Petchénègues et les destinataires des lettres (s'il s'agissait des Byzantins) ne pouvaient pas être là[14]. L'argumentation respective, quoique logique, ne tient pas compte du fait que, sans connaître les circomstances de la découverte de ces sceaux, il est difficile à établir quelle a été la situation, des destinataires en réalité et qui étaient-ils .

Quand même, l'auteur bulgare considère de façon surprenante, dans son article de 1983, que la datation des sceaux qui contiennent le titre d'*anthypatos* et la fonction de *katepano* doit être faite dans une époque plus prématurée, dans les VIe ou VIIe décennies du XIe siècle[15]. Il n'admet aucune datation après 1091[16].

---

[13] En liaison avec ces événements, il y a une très riche littérature de laquelle on mentionne: A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, II, Paris, 1932, p. 12-13; G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, New Brunswick - New Jersey, 1957, p. 318-319; I. Barnea, dans *DID*[3], p. 146-153; P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas-Danube*, Bucarest, 1970, p. 112-133; V. Spinei, *Marile migraţii din estul şi sud-estul Europei în secolele IX-XIII*, Iaşi, 1999, p.134-138; AL. Madgearu, *Dunărea în epoca bizantină (secolele X-XII): o frontieră permeabilă*, dans *RI*, 10, 1999, 1-2, p. 48-51; idem, *The Military Organization of Paradunavon*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 436-437.

[14] I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 97; idem, *op. cit.*, 1983, p. 103.

[15] *Ibidem.*

[16] *Ibidem.*

Quant aux deux sceaux d'Isaccea (*Noviodunum*), à légende métrique, ils ont été datés par I. Barnea dans „les années '80 du XIe siècle" [17].

Comme pour le sceau d'Oltina, nous pensons qu'il est plus proche, du point de vue icônographique et épigraphique, de celui découvert à Preslav[18]. Toutes les deux pièces ont sur l'avers l'image du saint Démetrios, débout, tenant la lance dans la main droite, la gauche posée sur un bouclier reposant sur le sol, dans les légendes du revers étant mentionné, dans les deux cas, le titre de *patrikios*. Ces observations suggèrent un rapprochement chronologique entre les deux sceaux, celui d'Oltina, croit-on, succédant immédiatement celui de Preslav. Nous penchons vers cette conclusion à cause des similitudes icônographiques qui concernent la représentation de l'image du saint Démetrios de l'avers des deux pièces, de Preslav et Oltina, similitudes avec la représentation du sceau d'Alexios Komnenos, découvert à *Sirmium*, publié récemment et daté, assez précisément, dans la période 1078/1079–1081, donc jusqu' à son couronnement comme empereur[19]. On doit rappeler que G.M. a été un des conseillers et amis d'Alexios dans une époque où les grandes familles aristocratiques de la deuxième moitié du XIe siècle avaient représenté sur les sceaux, avec prédilection, les images de certains saints militaires (saint Georges, saint Théodore, saint Démetrios), non tellement comme preuve de dévouement religieux, que surtout comme trait de la mode de l'époque[20]. Le sceau d'Oltina mentionne dans l'inscription du revers la promotion de G.M. au grad d'*anthypatos* et *katepano*, événement qui doit avoir eu lieu après le couronnement d'Alexios Ier, donc dans les premières années de la IXe décade du XIe siècle[21]. De ce point de vue, la situation est similaire à celle d'un autre personnage, connu en Dobroudja aussi par l'intermédiaire des sceaux. Il s'agit de Démetrios Katakalon, dont P. Diaconu a commenté récemment la carrière[22]. Démetrios a été: premièrement *patrikios* et *strategos*, ensuite *patrikios* et *katepano* de *Paradounavon* et ultérieurement *anthypatos*, *patrikios* et *katepano* de *Paradounavon*, sa carrière ayant une évolution normale ultérieure[23].

---

[17] *Op. cit.*, dans *Pontica*, 23, 1990, p. 323.

[18] Voir note no. 6.

[19] L. Maksimović, M. Popović, *Les sceaux byzantins de la règion danubienne en Serbie*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 215-216.

[20] J. Cl. Cheynet, C. Morrisson, *Texte et image sur les sceaux byzantins: les raisons d'un choix icônographique*, dans SBS, 4, 1994, p. 28-30; J. Cl. Cheynet, C. Morrisson, W. Seibt, *Sceaux byzantins de la collection Henri Seyring. Catalogue raisonné*, Paris, 1991, no. 53, 158; N. Oikonomides, *A Collection of Dated Byzantine Lead Seals*, Dumbarton Oaks, 1986; no. 91, p. 89-90; I. Barnea, *op. cit.*, dans Pontica, 23, 1990, no. 11; p. 324; idem, *Sceaux byzantins inédits de Dobroudja*, dans *EBPB*, III, 1997, no. 4; p. 95-96; W. Seibt, M. L. Zarnitz, *Das byzantinische Bleisiegel als Kunstwerk*, Wien, 1997, no. 2.3.4, 2.3.10, 2.3.11, p. 93-94, 100-101.

[21] I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 96, arrive à la même conclusion dans le commentaire d'un des sceaux de Silistra.

[22] P. Diaconu, *Contributions à la connaisance de l'histoire de la Dobroudja en base de quelques sceaux*, dans *Dacia*, N. S., XXXVI, 1992, p. 179-181, où apparait aussi la bibliographie ultérieure.

[23] Voir le commentaire de P. Diaconu, *op. cit.*, p. 180.

La similitude est évidente, surtout que Démetrios Katakalon a été dans l'administration de *Paradounavon* quelques temps avant G.M., précisément dans les Ve ou VIe décennies du XIe siècle, quand il a détenu la fonction de *katepano*[24].

Les trois sceaux de Silistra qui ont sur l'avers le buste du saint Démetrios et sur le revers mentionnnent seulement le titre d'*anthypatos* et (ou particulièrement) la fonction de *katepano*, détenue par G.M., constituent, à bon droit, un lot homogène qui se place, si l'on regarde la carrière de notre personnage, de façon chronologique, après les sceaux de Preslav et Oltina. À ce moment-là, probablement, G.M. se trouvait vers la moitié de sa carrière[25]. À notre avis, après la promotion de G.M. comme *anthypatos* et *katepano*, celui-ci change probablement, l'image de saint Démetrios de l'avers de ses sceaux, depuis celles dans lesquelles ce saint était représenté débout, jusqu' à celle de son buste. C'est intéressant le fait que tous les trois sceaux ont été trouvés à Silistra mais on n'est pas en mesure, à ce moment des recherches, d'offrir une explication satisfaisante en liaison avec leur présence à l'endroit respectif. De toute façon, on pense qu'ils peuvent être encadrés, au point de vue chronologique, vers la fin de la IXe décennie du XIe siècle,moment après lequel G.M. n'est plus mentionné par aucune source. Les deux autres pièces à légende métrique trouvées à Isaccea (*Noviodunum*) sont difficile à placer chronologiquement, à cause du manque de toute mention liée aux titres ou fonctions de G.M.[26]. Un autre problème qui doit être résolu est celui lié à la province que G.M. a administré en guise de *katepano*. Quoique sur aucun de ses sceaux, connus jusqu' à présent, il n'apparaît pas de thème, nous ne devons pas croire, à notre opinion que G.M., en qualité de général et conseiller d'Alexios Ier Komnenos, était justement au service de l'empereur, sans être chef de province[27]. Le fait qu'on ne mentionne aucun nom de province sur les sceaux de G.M. n'est pas surprenant car cette situation n'est pas singulière. D. Tsougarakis, en étudiant les sceaux byzantins de l'île Crète, observe qu'il y a des cas où un *strategos*, tel Lycastos, était le propriétaire d'un sceau sur lequel il est mentionné comme „hypatos, imperial spatharios and strategos", sans la mention de la province et d'un autre sceau où le

---

[24] *Ibidem*, p. 181. Sur ce personnage on a écrit assez, voir: N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, p. 95-97; I. Barnea, dans *DID*[3], p. 154, 322; I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 92-94,97; Al. Madgearu , *op. cit.*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 425, 431.

[25] Voir note no. 6.

[26] Voir note no. 5.

[27] Dans l'opinion de I. Jordanov, *op. cit.*, 1981, p. 97. I. Barnea ne fait aucun commentaire précis vis- à-vis de ce problème, voir: *op. cit.*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 158; idem, *op. cit.*, dans *Pontica*, 23, 1990, p. 323. La même attitude voir aussi à Gh. Mănucu-Adameşteanu, dans *Aspecte ale politicii împaratului Alexios I Comnenul la Dunărea de Jos în lumina ultimelor descoperiri sfragistice şi numismatice*, dans *RI*, 6, 1995, 3-4, p. 349. Voir récemment le commentaire d' Al. Madgearu, *op. cit.*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 430-431, qui est d'avis, comme nous, que G.M. doit être considéré en qualité de *katepano* de la thème *Paradounavon* „before and after 1088".

même personnage est considéré comme" „hypatos, imperial spatharios and strategos of Kephallenia"[28]. Le chercheur grec tire la conclusion qu' il est difficile de préciser quelles sont les causes de ce phénomène, même si cela ne doit pas nous surprendre[29]. Un cas similaire est celui d'Andronicos Philokales, connu comme *dux* de Bulgarie et qui est mentionné sur un sceau seulement en qualité de *katepano* sans être précisé le nom de la province[30].

En conclusion, nous considérons de ne faire aucune erreur si l' on admet que G.M. a été *katepano* de *Paradounavon* après 1081, éventuellement jusqu' en 1091, lorsqu'après la victoire de Lebounion, on mentionne dans les sources littéraires et sphragistiques comme chef de la thème *Paradounavon*, Lèon Nikérites[31].

Nous mettons fin à notre court commentaire en observant que l'apparition du sceau de G.M. à Oltina à l'endroit „La cité du bout de la colline", pose quelques problèmes aussi sous l'aspect archéologique, parce-qu'on ne connait pas encore très bien la résistence, du point de vue chronologique, de certaines fortifications et habitats du *limes* byzantin dobroudjan (de *Paradounavon)* dans les Xe-XIIe siècles[32]. On pense que, si l'on effectue d'autres sondages ou fouilles archéologiques à Oltina, à l'endroit mentionné, on pourrait mieux s'éclaircir à ce point de vue.

*

ABREVIATIONS

1. BZ	Byzantinische Zeitschrift, München.
2. BSl	Byzantinoslavica, Praha.
3. Dacia. N. S.	Dacia. Revue d'archeologie et d'histoire ancienne, Bucarest.
4. DID[3]	I. Barnea, Şt. Ştefănescu, *Din istoria Dobrogei, III. Bizantini, români şi bulgari la Dunărea de Jos.* Bucharest, 1971.
5. Dobroudža	*Dobroudža. Etudes ethno – culturelles. Recueil d'articles*, Sofia, 1987.
6. EB	Etudes balkaniques, Sofia.

[28] D. Tsougarakis, *The Byzantine Seals of Crete*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 140.

[29] *Ibidem.*

[30] I. Jordanov, *Pečatite ot strategiata v Preslav*, Sofia, 1993, no. 323, p. 169-161.

[31] P. Diaconu, *op. cit.*, 1992, p. 181-182; Gh. Mănucu-Adameşteanu, *op. cit.*, 1995, p. 349-350; I. Barnea, dans *DID*[3], p. 153-154; Eug. Stănescu, *Beiträge zur Paristrion-Frage*, dans *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft*, XVII, 1968, p. 47-48; Em. Condurachi, I. Barnea, P. Diaconu, *Nouvelles recherches sur le Limes byzantin du Bas-Danube aux Xe-XIe siècles*, dans *Thirteen International Congress of Byzantine Studies, Oxford, 1966, Main Papers, VI*, Oxford, 1966, p. 14-15; I. Barnea, *op. cit.*, dans *SBS*, 2, 1990, p. 159; Al. Madgearu, *op. cit.*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 430-431.

[32] Pour les problèmes complexes concernant le *limes* byzantin de Dobroudja, dans les Xe-XIIe siècles, voir les discussions récentes dans: Gh. Mănucu-Adameşteanu, *op. cit.*, 1995, p. 213-246; Al. Madgearu, *op. cit.*, dans *RI*, 10, 1999, 1-2, p. 41-55; idem, *op. cit.*, dans *BSl*, 60, 1999, 2, p. 421-446.

7. ÉPBP	Études byzantines et post - byzantines, Bucarest.
8. Izvestija - Varna	Izvestija na Narodnija Muzej, Varna.
9. Pontica	Pontica, Constanța.
10. RE	Pauly - Wissowa, *Realencyclopädie der classichen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, 1894–1974.
11. RI	Revista istorică (serie nouă), Bucarest.
12. SBS	Studies in Byzantine Sigillography, Dumbarton Oaks.
13. SCIVA	Studii și cercetări de istorie veche și arheologie, Bucarest.
14. Thraco - Dacica	Thraco - Dacica, Bucarest.

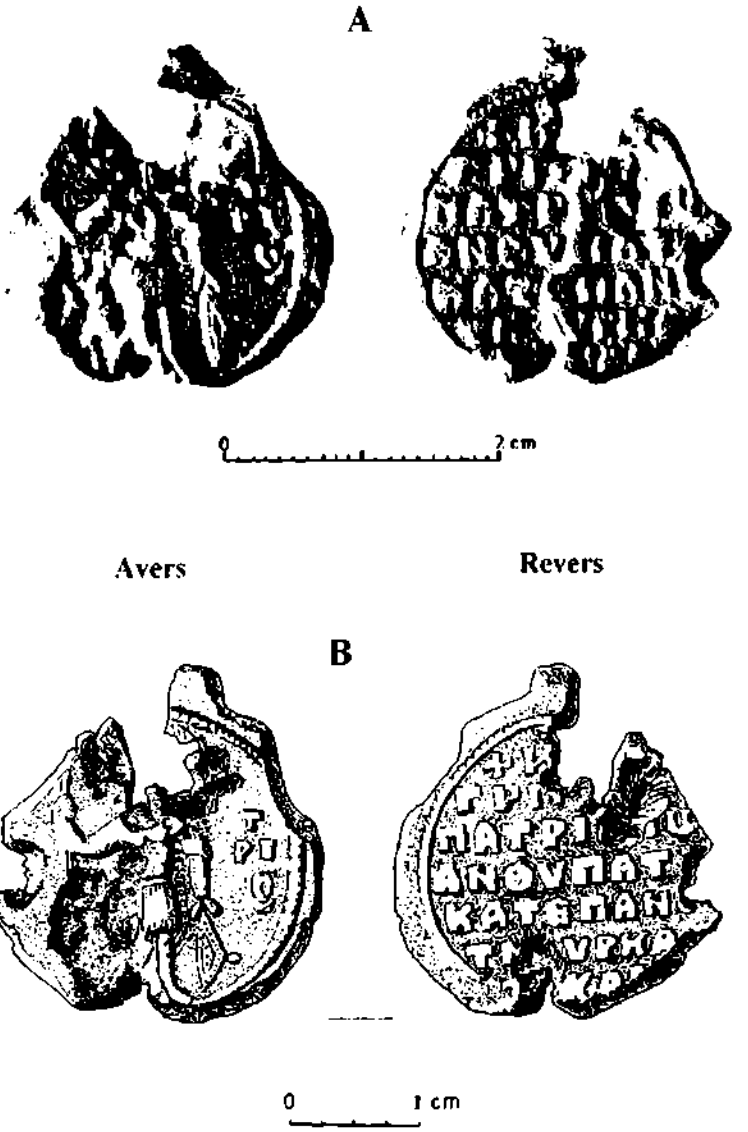

Fig. 1.: Le sceau de Gregorios Mavrokatakalon découvert à Oltina, depart. De Constanța (A. photo; B. dessin)

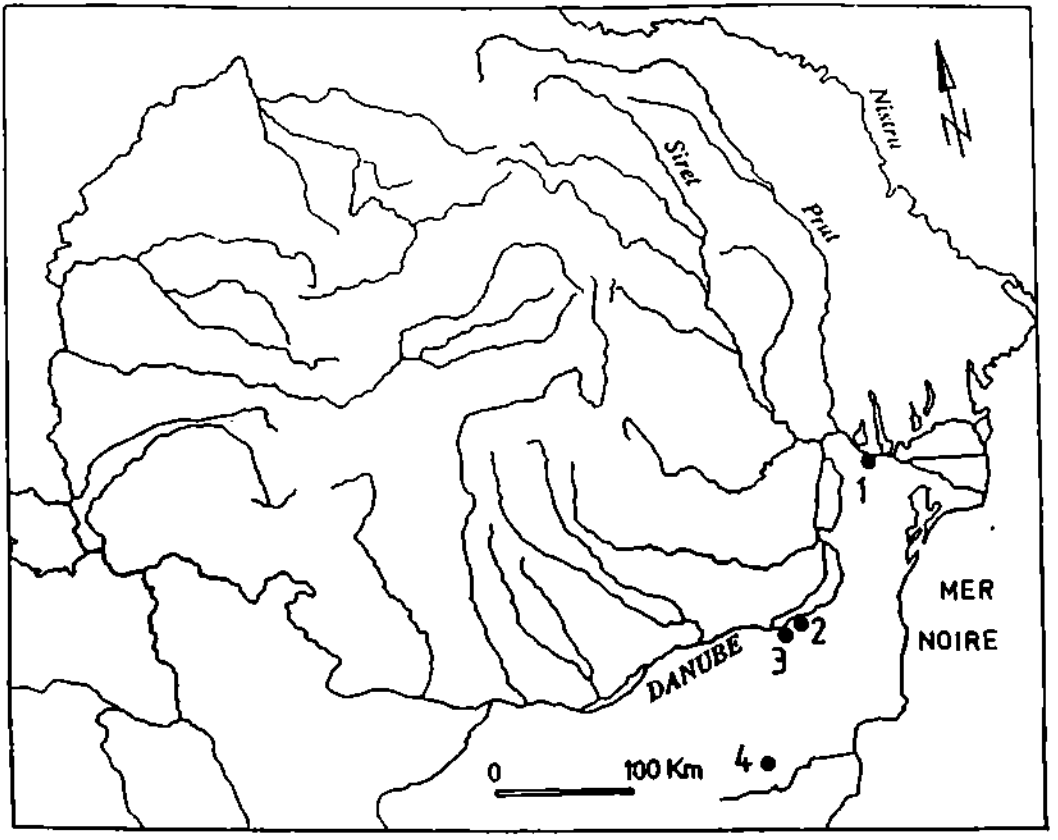

Fig. 2. Les localités où l'on a trouvé les sceaux de Gregorios Mavrokatakalon: 1. Isaccea, 2. Oltina, 3. Silistra, 4.Presalav.

MANUEL I KOMNENOS (1143-1180) AND THE UNIVERSAL EMPIRE THE LAST ATTEMPT OF *RENOVATIO IMPERII* BEFORE THE IVTH CRUSADE

PH. D. STUDENT FLORINA FODAC

When Manuel Komnenos[1] became the emperor of the Byzantine Empire he inherited a powerful and long imperial tradition. Like his ancestors, he strove to embody the ideal of the Christian monarch as Eusebios of Caesarea had outlined it: because there is an only God in heaven, than must be an only monarch and a unique Christian law to rule the Earth Kingdom[2]. The imperial tradition, his ambitious personality, eager to fulfil his dream of universal hegemony, as well as his unusual propensity for the Latin civilisation[3], made the regaining of the territories that had been lost during the XIth century be the banner of the prestige and power of the New Rome- Constantinople. The main targets of his idealistic political programme were the unification of Italy with Rome the imperial land *par excellence*[4]- and of the Western territories with the Empire. Consequently, he stubbornly acted as being the unique and universal emperor of the Christian world.

Constantinople had never recognized the loss of the Western territories and that is why it had appealed to skilful ideological constructions in order to preserve the illusion of the unique Roman Empire: the barbarian kings were considered as mere representatives of the emperor as well as later, the leaders of other states were integrated to the "byzantine Commonwealth". The appearance at 800 of another

---

[1] The first work dedicated to Manuel I Komnenos is included in the outstanding study of Fr. Chalandon on the Comnenian dynasty, *Les Comnènes. Jean Comnène (1118-1143) et Manuel Comnène (1143-1180)*, Paris, 1912. The latest study belongs to P. Magdalino, *The Empire of Manuel I Comnène (1143-1180)*, New York, 1993. In Romanian language, a vivid portrait of the emperor can be found at N. Bănescu, *Chipuri şi scene din Bizant*, Cluj, 1927, p. 154-184.

[2] Eusebiu de Cezareea, *Discursul festiv la aniversarea a 30 de ani de domnie a Împăratului Constantin (Tricennalia)*, PSB, vol. 14, Bucureşti, 1991. R. Farina, *L'impero e l'imperatore cristiano in Eusebio di Cesarea. La prima teologia politica del cristianesimo*, Zürich, 1966.

[3] Manuel I was a great admirer of the Western world whose behaviours and customs he not only tried to imitate but also to impose them at his Court. He embodied the ideal knight who was an undaunted warrior and invincible in tournaments. This sympathy can be also noticed in the promotion of the Latins in administration, army and in other important offices. Political reasons compelled him to marry twice with Latin princesses. See also Ch. Diehl, *La société byzantine à l'époque des Comnènes*, Paris, 1929, p. 75-90.

[4] Fr. Dölger, *Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner* în "Byzanz und die europäische Staatenwelt. Ausgewälte, Vorträge und Aufsätze", Ettal, 1953, p. 70-118.

Imperium Romanum, by the imperial coronation of the French king Charlemagne (768-814), meant the split between Western territories and Constantinople, an intolerable reality from the imperial doctrine point of view which had been contested by diplomatic means for a long time[5]. The official chronicler of Manuel's reign, John Kinnamos, testified that the byzantine claims over Italy and the whole Western world had been preserved more vivid than ever[6]. The imperial title (τὸ τῆς βασιλείας ὄνομα) disappeared in Rome a long time ago. The barbarian kings conquered the capital of the Roman Empire but it was set free by generals of Justinian, only for a short time. The Western rulers were *"barbarian rebels"* (τύραννοι βάρβαροι) who mocked the imperial tradition by entitling themselves as kings. But their title was phoney, illegal (κίβδηλος) because the only legitimate heirs of Constantin the Great were the emperors from Constantinople and consequently only they could grant the king title because it was considered to have its roots in the imperial institution (ἐκ τοῦ τῆς βασιλείας καθίενται κράτους).

Moreover they were not only content with the usurpation of the imperial prerogatives but they even dared to entitle themselves emperors. This approach was only a byzantine rhetorical exaltation, which seemed to ignore that between the two worlds a political, cultural and spiritual border had been traced which was to be finalized by the schism of 1054.

Our aim is to survey the means by which Manuel Komnenos tried to restore the great achievement of Justinian a century after the split of the Churches[7]. We also intend to underline the outcomes of the clash between his plans and other two views of the universal rule: the pope's one, which had an astonishing development beginning with the middle of the XIth century[8] and the German one which was embodied by the Staufen dynasty. The pope Gregory VII (1073-1085) did not accept but one political authority- that of the Church. The state was considered only as its appendix. He elaborated the papal imperial doctrine that was to be perpetuated

---

[5] W.Ohnsorge, *Das Zweikaiserproblem im früheren Mittelalter*, Hildesheim, 1947.

[6] Ioannes Cinnami, *Epitome*, recensuit A. Maineke, "Corpus Scriptorum Historiae Byzantine", Bonnae, 1836; Jean Kinnamos, *Chronique*, traduite par J. Rosenblum, Publications de la Faculté de Lettres et des Sciences Humanies de Nice, 1972 (Kin). The diatribe against the West, Kin., V, 7.

[7] About the relationships between East and West in the 12th century, see P. Lamma, *Comneni e Staufer. Richerche sui raporti fra Bisanzio et l'Occidente nel secolo XII*, 2 vol, Roma, 1955, 1957.

[8] During its long conflict with Constantinople and later with the German Empire, the Papacy had gradually developed its own idea of supremacy in *Imperium Romanum*. According to *Donatio Constantini*, Constantin the Great would have granted to the Pope the imperial insignia over Rome and the Western territories. A useful synthesis can be found at M. Folz, *L'idée en Occident de V^e au XVe siècles*, Paris, 1953. See also, K. Schatz, *Der päpstliche Primat. Seine Geschichte von den Ursprüngen bis zur Gegenwart*, Würzburg, 1990.

from pope to pope in the next centuries. They would claim to be both priests and rulers of the whole Christian world. On the other hand, the German Empire asserted that it inherited the same Roman Empire from Charlemagne. For the German historian Otto of Freising (1111-1158) [9], the idea of *translatio imperii* meant that Rome was replaced with Constantinople only for a short time because in 800, the francs reconquered it. On his account, the Germans were nothing else but a branch of the French people and they consequently embodied the old Roman Empire.

*

The core of any *renovatio Imperii* was represented by the possession of the South Italian territories where the Norman Kingdom[10] included the former byzantine provinces[11] of Justinian and Basil II (976-1025). From the very beginning, the Normans who had embraced the pope's vision of universal supremacy in the Christian World were the main enemies of Byzantium[12]. The Eastern authorities viewed their military campaigns as a Western planned action against the Empire, an outcome of Schism of 1054[13]. Manuel I tried to solve the "Sicilian issue" by unifying Byzantium and the Norman Kingdom through a matrimony. So, in 1143 a byzantine legation reached the Court of Roger II (1130-1154) with the mission of facilitating a marriage between a byzantine princess and one of the king's sons[14]. The project failed due to Roger's claims of being equal in majesty with the basileus (τὸ ἐν' ἴσω μεγαλείου βασιλεία)[15]. Taking into account the traditional enmity between the two powers, such a proposal must have been an opportunistic one. Manuel I

---

[9] Otto von Freising, *Chronik oder die Geschichte der zwei Staaten*. Übersetzt von Adolf Schmidt, Berlin, 1960, (prologue of the Book V).

[10] The best work on the Normans is still Fr. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicilie*, 2 vol., Paris, 1907 (reprinted in New York, 1960, 1969).

[11] *Apulia*, disputed for a long time by Longobars, Arabians and Byzantines, enclosed in the Macedonian' s Empire, was lost for ever along with the Norman conquering (~1070); *Calabria*, former part of the Exarchate of Ravenna, then of the duchy of Sicily, became a theme in the beginning of the XIth century and was conquered by Normans in 1060; *Sicily*, a former byzantine theme, capital of Constans II (641-668) in his last years of reign, was conquered by Arabians in 902, then by Normans in 1072.

[12] The byzantines had not easily forgotten the destructive campaign of Robert Guiscard (1059-1085), when Alexios I had been proclaimed emperor (1081-1118). It had not been forgotten either the participation of the Norman rulers in the first Crusade and their anti-byzantine propaganda. J. Deer, *Das Papsttum und die Süditalienischen Normanden (1053-1212)*, Göttingen, 1969; W.B. Queen, *Relation between the Normans and Byzantium (1071-1112)*, "Byz." 56(1980), p. 427-476.

[13] H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, p. 75-87.

[14] Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, 2. Teil: *Regesten von 1025-1204*, München, 1925, nr. 1331 (Dölger).

[15] Kin., III, 3.

had taken the power instead of his elder brother Isaac, the legitimate successor of the throne. Although Kinnamos tried to find arguments in favour of Manuel's legitimacy, Choniates mentioned the considerable concessions that he granted to the Church for fear that *"Isaac might incite rebellion in the City on the grounds that he had a better right by birth to the crown"*[16]. The new emperor may have chosen this diplomatic trick in order to avoid a Norman campaign and strengthen his internal power. The same matrimonial idea would constantly appear during the negotiations with the German emperor, Conrad III (1138-1152), which had to prolong the Western policy of Alexios I and John II. Bertha of Sulzbach[17], Conrad's sister-in-law, arrived at Constantinople in 1142, in order to seal the alliance between the two emperors, but for political reasons the marriage took place only in 1146, when the German princess was rebaptized in Orthodox tradition and received a new name: Irene.

Due to this alliance Manuel's back was safe and consequently he could start a military action in Italy. But an unfortunate event delayed his initial projects: the starting of the Second Crusade[18]. It is not our intention to discuss on the Crusade issue[19], but to highlight the diplomatic abilities of the Emperor who tried to change the situation in his favour. The Crusade started with the passionate preaches of Bernard of Clairveaux[20] (1091-1153) and by the commitment of French King Louis VII (1137-1180), but in its core it was a papal initiative by which Eugenius III (1145-1153) intended to extend the prestige of Papacy and to proclaim himself as the only defender of the Christians against the enemies of God[21]. In his letter to Louis VII (1st December 1145) in which he proclaimed the Crusade, we must notice his constant reference to pope Urban II (1088-1099), the promoter of the first Crusade but also of

---

[16] The will of John Komnenos, Kin, I, 9; *"O City of Byzantium, Annals of Niketas Choniates"*, translated by Harry Magoulias, Wayne State University Press, Detroit, 1984, I, 49 (Chon).

[17] *"She was not so much concerned with physical beauty as with her inner beauty and the condition of her soul. Disdaining face powder, eye liner, and eye shadow underneath the eye, and rouge instead of nature's flush, and ascribing such aids to silly women, she was adorned by the virtues to which she was devoted."* (Chon, II, 54). A delightful reading is Ch. Diehl, *Figuri bizantine*, vol II, Bucure[ti, 1969, p.193-230.

[18] The progress of the Crusade at Kin, II, 12-20; Chon, II, 62-71. F. Chalandon, *Manuel Comnène...*, p. 263-340.

[19] From the reach bibliography on this subject we mention only: St Runciman, *A History of the Crusades*, vol. II, "The Kingdom of Jerusalem and the Frankish East (1100-1187)", Cambridge, 1968, p. 234-288; M. Setton, *A History of the Crusades*, vol. I (*The Second Crusade*, p. 463-512), Madison, 1969.

[20] Abbot of Citeaux and the most important ecclesiastical personality in West, the personal adviser of the pope Eugenius III, whom is dedicated the work *De consideratione*. The author insists on the unity of Churches, its unique guarantor being the pope, *vicarus Christi*, the only ruler of the Christian World. A Seguin, *Bernard et la séconde croisade* in: "Bernard de Clairveaux", Paris, 1953, p. 379-411.

[21] For the political programme of Eugenius III, see H. *Gleber, Papst Eugenius III unter besonderer Berücksichtigung seiner politischen Tätigkeit*, Iena, 1936.

the first negotiations for the Union of Churches[22], who strove to urge the *"sons of the Holy Roman Church from different parts of the world "(sancte romane ecclessie filios de diversis mundis partibus)* to fight for their freedom. The Pope underlined the great danger that lay upon *"the God's Church and the whole Christianity"(ecclesie Dei et toti Christianitati)* after the seizure of Edessa.[23]. Eugenius III relinquished to the very enticing Norman proposals for giving a helping hand, which meant that he intended to preserve the good relationships with the basileus and also to approach the union of the Churches. This idea is highlighted from the correspondence of bishop of Olmüz, one of the papal legates of Crusade. The bishop was asked to urge Conrad to pay attention to the honour and glory of the Holly Roman Church and also to be concerned with the union of the two Churches, *"as they used to be in the old times" (Constantinopolitane Ecclesiam ei unire sicut olim fuisse elaboret)*[24]. But this was only the expression of a religious enthusiasm that did not surpass the theoretical assertions. In the letter that he had sent to the Emperor there are specified only the practical means of passing through the byzantine territories.

In his turn, Manuel used this opportunity to strengthen the relationships with Rome. He was favourable to this *"collective movement"* (συγκίνησις), started *"for the benefit of Christians and for destruction of the pagans, enemies of God"* (εἰς ὠφέλειαν τῶν χριστιανῶν καὶ ἀφάνισμον τῶν ἀθέων ἐχθρων τοῦ θεοῦ)[25] and he was ready to facilitate the passing of the Western armies. Beside these general issues, the basileus tried to create a closer relationship with Eugenius III and he expressed his astonishment concerning the fact that the Pope had not sent any legation and he had not written anything about his welfare that he was enjoying by God's benevolence. Because he did not receive any answer, the emperor expressed again his clear wish to get out of this mutual lack of knowledge, which was inconvenient for both parts, and he argued in the favour of making steps toward a closer relationship between Rome and Constantinople: *"If your Holiness wishes to do something for our union and for a better understanding between us, my Majesty will be*

---

[22] See W. Holtzmann, *Die Unionsverhandlungen zwinschen Kaiser Alexios I und Papst Urban II im Yahre 1089*, "Byzantinische Zeitschrift", 1928, p. 38-67;

[23] Otto von Freising, *Die Tanten Friedrichs oder richtiger Chronica*, Übersetzt von Adolf Schmidt, Deutscher Verlag der Wissenchaften, Berlin, 1965, I; 37 (Gesta); P.J. Cole, *The Preaching of the Crusades in the Holy Land*, Cambridge, 1991.

[24] Apud W. Norden, *Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Mächte und das Problem ihrer Wiedervereiningung bis zum Untergang des byzantinischen Reiches*, Berlin, 1902, p. 83-84.

[25] Published by A. Miklosich, F. Theiner, *Monumenta spectantia ad unionem Ecclesiarum Grecae et Romanae*, Vindebone, 1972, p. 6-8; V. Grumel, *Au seuil de la IIe croisade. Deux lettres de Manuel I Comnène au pape*, "Revue des études byzantines", tom III (1945), p. 143-167 (clarifies a few chronological issues); Dölger, nr. 1348.

pleased and will welcome this initiative in the benefit of the Christian lands". (Si vero plus etiam quid vult inter nos fieri tua sanctitas ad unionem nostri et concordiam maiorem, gratum hoc et acceptum imperium meum arbitrabitur vel in utilitatem provinciarum christianorum)[26]. Facing the unexpected event of the Crusade, which had raised a justified fear, the emperor was ready to approach the issue of the religious union or at least to preserve good relationships with the Papacy.

It is not only that he did not receive any answer to his letters but he had to face a dangerous situation due to the Crusade: the presence of the Normans in the van of the western armies which nourished again the opinion of general Western aggression, and the participation in the Crusade of Conrad III, the only ally which basileus could count on. The Crusade proved to be a mere wreck because it was badly managed and led but the whole responsibility for this failure was granted to Manuel I, who was accused of betrayal in favour of pagans and of the undermining of the plans of the Crusade.

The account of Odo de Deuil (1100-1162), the secretary and the chaplain of the French King, is a clear anti-byzantine manifest, an interesting testimony of the hatred and distrust that existed between the two Christian worlds after a century of schism between the Churches[27]. From the very beginning the abbot declared that his refusal to mention the name of the Greek emperor because *"it is not recorded in the Book of Life" (cuius nomen ignoro qiua non est scriptum in libro vitae)* and he accused the Greeks of perjury, treachery and flattery. For the first time we encounter an attempt to deny the Christian quality to the Greeks and to insinuate that they might be schismatic. The abbot mentioned the Greek's robberies against the western armies as well as their betrayal by concluding a treaty with the Turks[28]. But all these would have been bearable if other blasphemies had not been added. Odo is surprised that if the Latin priests celebrated the mass on Greek altars, the Greeks afterwards purified them with propitiatory offering and ablutions, as if they had been defiled. *We know other heresies of theirs-* says the chronicler - *both concerning their treatment of the Eucharist and concerning the procession of the Holy Ghost" (Alias haereses eorum novimus, et more Sacrificii et processione Spiritus Sancti).* For all these reasons the Latins hated the Greeks and denied their Christianity (*Ob hic iudicabantur non esse Christiani*). It is now understandable why the bishop of Langres urged the crusade

---

[26] *Non est enim inconveniens ut nec imperium meum crebro discat de salutibus tue sanctitatis nec tua sanctitatis, quomodo a Deo adjuvatur imperium meum.* The letter was published by W. Ohnsorge, *Ein Beitrag zur Geschichte Manuels I von Byzanz*, în "Abendland und Byzanz. Gesammelte Aufsätze zur Geschichte der byzantinisch-abendländischen Beziehungen und des Kaisertums", Weimer, 1958, p. 407-410.

[27] Odo de Deuil, *De profectione Ludovici VII in orientem*, ed. V. Berry, New York, 1948; *See* also, G. Constable, *The Second Crusade as seen by contemporaries*, "Traditio", IX, (1953), p. 213-279

[28] Kin, IV, 11; Dölger, nr. 1352.

armies to conquer Constantinople when the Western armies reached its walls. He argued that this city had to be seized because "*it was Christian only in name*", so anticipating the tragic event from 1204[29].

After Crusade, Manuel I strove to regain the alliance with Conrad III, for whom he organised a magnificent welcome with horse races and showy parties, in order to forge a military alliance against Italy. It is interesting to be mentioned the Kinnamos account on the king's disinterest in the Southern Italy, an area which was going to be a part of the Byzantine Empire "*as dowry for the empress Irene*" (Ιταλία εις 'έδοῳ τῇ βασιλίδι ἀνασώσαιτο Εἰρήνη)[30]. In fact this was an attempt to strengthen the legitimacy over this former byzantine territory, especially that the guarantor of the treaty was Frederick Barbarossa, the nephew of Conrad III and the future emperor. This truce allowed Manuel I to push back the Normans from Corfu and Avlon which were considered an ideal military basis for launching an attack against Sicily, but "*in the future he intended to join Sicily and the whole Italy to the Roman Empire*"[31]. Roger II, who raised a mutiny in Serbia and in Germany prevented this military expedition in Italy and consequently compelled the two emperors to give up their Italian projects. The Norman king tried to gather all the anti-byzantine forces for starting a new Crusade[32]. At this difficult moment, Manuel I received a precious support from the abbot Wibald of Stalbo, the councillor of Conrad III and the sturdy enemy of Roger II who had chased him away from Motecassino. The bishop had a continuous correspondence with Constantinople and Rome[33]that nourished a new German-byzantine military expedition in Italy and managed to break the alliance between the pope and Roger II. Now Manuel I could feel relieved because the project of a new Crusade was definitively prevented. But the German emperor died exactly at the beginning of this military expedition leaving the byzantines without their most important ally.

*

[29] Odo of Deuil, *op. cit.*, p.55-57; 69-71.

[30] Kin, II, 19; Dölger, nr. 1374. A deeper survey can be found at P. Lamma, *op. cit.*, *I*, p. 89-93.

[31] The military operations were led by the *mega dux* Kontostephanos, the Emperor brother-in-law, and after his death by the *protostator* John Axouch. (Kin, III, 4-5; Chon. II, 76-89).

[32]The most influential persons from the pope's entourage were devoted to this project: Theodowin, the papal legate for the German Crusade, Peter the Venerable, Bernard of Clairveaux and the abbot Suger, the secretary of Louis VII, who paid his attention to a possible union of Churches. Still, Eugenius III hesitated in granting his agreement because of the great mutiny lead by Arnold of Brescia. (More details on the crusade project, F. Chalandon, *op. cit.*, p. 335-337).

[33] Wibald, *Epistolae*, in "Veterum Scriptorum Monumentorum", ed. B. Franklin, New York, 1968.

The successor of Conrad III, Frederick Barbarossa (1152-1189) was the supporter of a new German political trend whose main feature was the supremacy in Italy and the gaining of the Roman imperial crown[34]. For Manuel I this political programme was the German reply to his own ambitions and ideals, it was a challenge that he had to face it along his whole life[35]. An outcome of this new trend was the treaty of Konstantz, concluded between Frederick and Eugenius III in the context of Frederick's coronation as Roman Emperor. They supported each other against Sicily and the Greek Empire[36]. Frederick, *Frederic, Dei gratia Romanorum Imperator Augustus,* swore *"not to give up to any sea lands in favour of the Greek emperor" (regi autem Grecorum ex ista parte maris terram non concedet); and if the Greek emperor invaded these territories he engaged himself to push him back as soon as possible".* The treaty undermined the byzantine claims in Italy and Manuel I tried to prevent its effects by reopening the marriage negotiations. During the year 1153, by the help of Wibald, during the year 1153, the two parts exchanged legates and letters by which both emperors amiably contested each other's imperial title[37]. In one of his letters Frederick divulged his imperial ambitions: he wished to gain the Byzantine's friendship through a marriage with an imperial princess *"until our love unifies our Empires" (quatenus Imperia nostra per dilectionem unum fierent)* and on both sides are the same enemy and the same friend[38]. In his turn, Manuel I expressed his opinion about the marriage affair in the context of Frederick's political intentions (who was called only as *rex Romae): "He wishes my Empire much more than the unity of the two states" (vult enim meum imperium magis ac magis utruromque regnorum unitionem)* [39]. After this exchange of views, the project of an alliance between the two empires, failed opening a long period of fight for supremacy in *Imperium Romanum.*

The year 1154 was a turning point for all the Mediterranean political actors. In this year the sturdy enemy of Byzantium, Roger II, died and it was elected a new pope Hadrian IV (1154–1159), a great defender of Gregorian theses

---

[34] Soon after he became emperor, Frederick sent a letter to the Pope in which he expressed his wiliness to *"restore the ancient greatness of Roman Empire".* The letter is published in *Monumenta Germaniae Historica. Consitutiones, Acta publica Imperatorum et Regnum,* ed L. Weilland, Hanover, 1896, tom I, doc 137 (MGH). The best study about the beginnings of the Frederick's reign belongs to P. Rassow, *Honor Imperii. Die neue* Politik *Frederick Barbarossas (1152-1158),* Darmstadt, 1974.

[35] Kinnamos says that Manuel tried to undermine Frederick's boldly planes against "Romania", which attracted his greed". (Kin. V, 9).

[36] MGH Const., doc 145.

[37] See W. Ohnsorge, *Zu den aussenpolitischen Anfängen Friedrich Barbarossas,* "Abendland und Byzanz", Weimar, 1958, p. 411-433; P Classen, *Die Comnenen und die Kaiserkrone des Westens,* "Journal of Medieval History", 3 (1977), p. 207-224.

[38] Wibald, 387; Dölger, 1388.

[39] Wibald, 388; Dölger, 1389.

concerning the Western Empire[40]. In this context, Manuel I ventured again in Italy but he was grievously defeated and the byzantine commander was taken prisoner[41]. Yet he did not abandon his previous projects: some byzantine officials as Michael Palaiologos and John Doukas were sent in Italy in order to attract the Norman senior rebels with a great amount of money. If they did not succeed in their attempt, they had to take over Italy by their owns[42].

The political background was very difficult because Frederick gathered his armies in the Northern Italy in order to reach Rome for receiving the imperial coronation. In the Eternal City where the German ruler would have delivered a long speech in front of the Roman people[43]. He asserted that once the majesty of Rome was moved to the queen-city of Orient *(translatum sit ad orientis urbem regiam)*. But thanks to the French people the Empire regained its old power and majesty after it had been swept away by the Eastern Empire, ironically called *Greculus*. So the Germans inherited the Roman Empire, and consequently he was the legitimate owner of the City *(legitimus possessor sum)*. Soon after he was crowned the German ruler left Italy without accomplishing his promises made to the pope (June 1155).

After an intensive diplomatic activity the byzantine armies invaded the Southern Italy[44]. The account of Kinnamos revived the old times of Justinian. The cities recognized the authority of the byzantine rule as vassals *(δουλοί)* and they were ready to subject to *"the Romans' will" (Ρωμαίος βουλομένοις)*. Moreover, the military powers of the new king William were increasingly weakened and consequently the rumour of the Romans invincibility was spreading over Italy. In fact, they conquered only a small sea shore land from Pescara to Brindisi due on the one hand, to the great amount of money with which was gained the support of the Norman rebels and, on the other hand, due to the deep inhabitants' discontent with the Norman administration. At a first sight the projects of Manuel seemed to be promising but unlike Justinian he did not organized the conquered territories politically and administratively point of view. This military attempt was nothing more than a demonstration of the imperial prestige and power and it had nothing to

---

[40] Hadrian IV, the first English Pope at Rome, supported the idea of ruling the Christian Empire as being an essential mission *(monarhatus papae)* in which the German emperor was nothing more than an appendix *-branchium Romanae Ecclesiae*. See W. Ullmann, *The Pontificate of Hadrian IV*, in "The Papacy and Political Ideas in the Middle Ages", Variorum Reprints, 1976, p. 233-252.

[41] Kin, II, 12-13.

[42] *Idem*, IV, 1; Chon, II, 91.

[43] Gesta, II, 32.

[44] Kin, IV, 2; Chon. II, 91-99 estimates the byzantine expanses in this military campaign at 30000 golden pounds. About the byzantine military campaign of 1155, see H. Ahrweiler, *Byzance et la mèr. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Paris, 1966, p. 251-255.

do with an understanding of the Italian realities[45]. However the coming of the byzantine armies in Italy after a few centuries changed the balance of power in the peninsula.

That is why, Hadrian IV, as an ally of the Sicilian king, was compelled to define his political position in order to brake away with the diplomatic isolation that emerged after the leaving of German king. In the autumn of 1155, the pope sent a legation to the byzantine generals asking them to *"come to Rome for discussing some important issues"* because he had gathered a large army and he declared himself ready to join to the byzantine army[46]. The meeting between Manuel I and Hadrian IV had a hazy account in the historical sources[47]. It is a certainty that the Roman expert in Oriental affairs, Anselm of Havelberg[48] (1129-1158), had been in Constantinople in the previous year and on his return he visited Thessalonic (October 1154) where he discussed with the archbishop Basil II of Ochrid[49] (1145-1150) about the procession of the Holy Spirit[50].

A papal legation was sent to Constantinople to discuss with the Emperor because the byzantine military campaign in Italy as well as the Frederick's departure made the Pope's political position very precarious. On their return, they sent a letter to the archbishop of Thessalonic who had proved to be a feasible negotiator concerning the union of Churches[51]. The letter is interesting for the view that the two worlds had upon the schisma. After some diplomatic assertions the Pope *"servus servorum Dei"* found the Eastern Church in charge of splitting with the Holly Church of God. That is why the successors of Saint Peter strove very much to put an end to the schisma and to bring those who split back to the Church". Because God reproved those who did not bring inside what was thrown out, did not cure what was sick, did not seek what was lost, the Pope assumed the mission to find the

---

[45] Between theautumn of 1155 and summer of 1156 the official papers of the churches and monasteries in the byzantine conquered lands are dated according to the reign of Wilhelm. (cf P. Lamma, *op. cit* .,I, p. 198).

[46] Kin, IV, 5; Dölger, 1403.

[47] See, J. G. Rowe, *Hadrian IV, the Byzantine Empire and the Latin Orient, in "Essays in Medieval History presented to B. Wilkinson"*, Toronto, 1969, p. 3-16.

[48] The bishop was in Constantinopol in 1135 as a legate of Lothar II where he participated at theological discussions with Niceta, archbishop of Nikomedeia about Filioque and papal primacy. (N. Russel, *Anselm of Havelberg and the Union of Churches"*, Sobornst", 1.2(1979), p. 19-41; *Ibidem*, 2.1(1980), p. 29-94).

[49] See, Hans G. Beck, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich, München*, 1969, p.626.

[50]Published by J. Schmidt, *Des Basilius von Achrida, Erzbischops von Thessalonich, bisher unedierte Dialoge*, Münich, 1901; J. Darrouzès, *Les documents byzantin du XIIe siècle sur la primauté romaine, "REB"*, 23 *(1965), p. 59-65.*

[51] A Romanian translation followed by a long commentary, at Th. M. Popescu, *La o sută de ani după schismă. O inițiativă Papală de unire a bisericilor*, ST, VII (1938-1939), p. 47-87.

"lost drachma" and *"the lost sheep"* and he finally claimed the papal supremacy over any other power: *"The Holy Fathers enlightened by the Holy Spirit set up the supremacy of the Roman Church over all other Churches and consequently its decisions had to be beyond all other laws"*. The pompous tone of the letter commanded an ironical answer: *"I could notice from your letter the depth of your humility, your greatness love for God which does not narrow your apostolic heart but on the contrary, enlarges it in order to welcome all the Christians"*. He cannot understand the connection between the hint to the lost sheep and Constantinople, because the Eastern Church respected the Saint Peter's testimony and it had not added a single word to the Gospel. Then, making reference to the Popes' claims of being the lieutenants of Christ, he replied with the same irony: *"To erase the difficulties which split us and to establish again the unity of the Church would be the proof of your sanctity. The same as Christ did, you will be able to gather in one piece what has been* split". This letter exchange is a sample of the long dispute between the two Churches over the papal primacy problem, an issue that overrun all other dogmatic and canonical differences.

After this short break at Thessalonic the pope's legates came back with the emperor answer written by the bishops of Ephesus *"on behalf of the emperor"*[52] (*πρὸς τὸν πάπαν Ῥώμης ὡς ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως*). Manuel I enjoyed for receiving the Pope's letter and informed him of *'his deep concern for unifying the two Holy Churches of God"*. Then, the greatest attention is granted to the refutation of the papal primacy. The author argued that the only head of the Church is Christ, not Paul or Appolo, that Christ is the plenitude of deity, that he is the bedrock which was disregarded by the builders but it is also the foundation on which the Church of Constantinople was set up. (Ἐπὶ τούτῳ τῷ θεμελίῳ καὶ περίδοζος Κωνσταντινουπόλεως ἐκκλησίας ἀεὶ ἐστήρικται). The Emperor made a reference to the Zevedeus'sons who claimed to sit to the left and to the right of Jesus and they were refused because He wished the apostles be honoured not for their dignity but because they would share with Him the same drink and the same baptism. Because the Church was set up on a unique basis - the Peter's testimony that was revealed to him by the Father, that is why the Church is one and the gates of the hell will never destroy it. *"These are the reasons for which the wish of my soul is the Churches' unity and it seems to me that your Sanctity has not only the same opinion but makes concrete efforts to fulfil it"*. The basileus thought that any *"human vanity"* (ἀνθρώπινον διανόημα) had to be surpassed and the Holy Fathers doctrine should be fully applied and so the unity would be accomplished. But those who would oppose to this process and try to prevent it would be responsible for the spiritual wound. Even if the bishop of Ephesus made the drawing up it represented the imperial point of view concerning the

[52] J. Darrouzès, *George et Dèmètrios Tornikès. Lettres et Discours*, Paris, 1970, the letter no. 30.

issue of papal primacy, considered to be the main obstacle in accomplishing the Churches' unification.

No doubt that the pope's initiative was due to the necessity of finding out new allies. Once with the great byzantine defeat of Brindisi (May 1156), the pope's interest in Byzantium ceased. This can be noticed in the summer of 1157 when for the last time the byzantines tried to conquer Italy. Alexis Axouch was sent with a great amount of money at Ancona (the last city devoted to Manuel) *"in order to take over Italy and to maintain this centre as a basis for his future expeditions"*[53]. With this money it was paid an army of the Norman seniors rebel, which defeated William's army a few times and reached Rome. The people of the city used this opportunity to rise against Hadrian IV, who was allied with the king of Sicily. The pope was extremely angry and he excommunicated his own people saying *"there was nothing between the two cities because there it had been such a long time since they were split"*. Obviously, this was another rhetorical construction of the historian but the core of the byzantine involvement in the Italian affairs was preserved. The German account also accused the Greeks that they had corrupted the whole province with gold so that they should obey to the byzantine power. So they proved to be enemies of the Roman Empire and guilty for the crime of les-majesty[54]. Even more, Frederick humiliated the Greek legation at Würzburg, demanding it to pay its respect for *"the Roman emperor and the master of the city and of the world." (Romanum princeps et Urbis ac Orbis dominator)*[55].

Manuel I took the decision of concluding a peace treaty with the Sicilian king as a result of the great expanses of his military campaign. The official account presented the leaving of Italy as an act of indulgence, trying to soften the failure. In a long letter the king would have begged for forgiveness and praised the Manuel's achievements because he managed to conquer more territories in Italy than the old Roman Empire and so he gained a glory that was not reached by any other emperor after Justinian[56]. He concluded a treaty with William (spring of 1158), which did not bring him any advantage and forced him to leave Italy. But he noticed the unexpected opportunity for involving in the conflict between the Pope and Frederick, which had outburst in the Diet of Besançon (October, 1157)[57]. Even if

---

[53] Kin, IV, 14.

[54] *"Cumque manifestis indiciis hostes Romani imperii convicatur, non aliud superesse, quam ut pro crimine lese maiestatis de ipsis omnibus supplicium sumatur"* (Gesta, III, 23).

[55] Dölger 1414.

[56] "κλέος ἀνεδήσω, ὁ μετὰ Ἰουστινιανὸν ἀρχαῖον Ρομαίων αὐτοκράτορα οὐδενὶ τῶν ἄλλων ὑπηρξεν." (Kin, IV, 15)

[57] In the Diet of Besançon, the cardinal Rolando Badinelli, the future pope Alexander III wrote a letter from Hadrian IV in which Frederick I was asked not to forget that he received the imperial dignity

Hadrian IV died shortly after this, the future trends of the conflict between the Pope and the Empire had been already traced.

*

The new pope, Alexander III[58] (1159-1183), was an undesirable person for Frederick who opposed him an anti-pope, Victor III (1159-1164). So it began a long period of schism inside the Western Church and this was an opportunity for Frederick to proclaim himself as the ruler of the whole Christian world as well as of the Church[59]. That is why Alexander III clustered around him an anti-German coalition formed by the Western kingdoms and Italian cities. Manuel I understood the great advantages of his presence in the middle of this conflict, because his dreams met the Pope's wish to find a powerful protector against the German Emperor. Between Rome and Constantinople started an intense exchange of diplomatic missions[60] opened by the letter of cardinal Wilhelm of Pavia, who was the representative of the discontent Italian clergy concerning Frederick politics. In his letter, the cardinal asserted the respect that the basileus had always showed to the Roman Church and on the other hand, he underlined the troubles created by *"the barbarian's tyranny"* of those who had usurped the imperial title. They declared themselves as Manuel's subjects and they supported the Eastern Empire's expansion[61].

The emperor prepared the alliance with Alexandru III in detail, acting as a supporter of the Western point of view in the religious dispute stirred up by Demetrios of Lampe (1166) around the biblical words: *"Father is greater than Me"*. Basileus was very stubborn in supporting the idea of Christ's inferiority because of His human nature. He fought to convince each bishop and metropolitan of his views and he imposed to the synod his own dogmatic formula[62]. Then he included

---

from the Roman Church. The emperor was very irritated and adopted tough measures against the papal legates declaring that he received the imperial power *"per electionem principum a solo Deo"* (Gesta, III, 10-13). W. Ullmann, *Cardinal Roland and Besançon*, in *op. cit.*, p. 107-125.

[58] M. Baldwin, *Alexander III and the 12th Century*, New York, 1966; F. Liolta, *Rolando Badinelli, Papa Alessandro III*, Sienne, 1986.

[59] At the end of 1159 he summoned a concilium at Pavia, where he said: *"Due to our imperial dignity we have the right to convoke councils as Carol the Great and Otto did, mainly in a period of great dangers for the Church"* (Gesta, IV, 64); In 1165, at Aachen, the capital of Charlemagne, took place gorgeous ceremonies for the canonization of the French king, who became protector of the Empire. (R. Folz, *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Paris, 1950, p. 159-202).

[60] Dölger, nr. 1451. F. Chalandon, *op. cit.*, p. 558-563.

[61] The letter can be found at W. Norden, *op. cit.*, and p. 92.

[62] V. Grumel, V. Laurent, J. Darrouzès, *Les Regestres des Actes du Patriarcat de Constantinople*, tom II, nr. 1059 (Grumel); L. Petit, *Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires*, "Vizantiskii Vremennik", 11 (1904), p. 465-493;

it in the Synodikon of Orthodoxy[63] and he elaborated a decree by which those who would have opposed him would have been excommunicated. This behaviour emerged from the influence of the emperor's Western councillors, namely Hugo Eteriano (~1110-1168)[64], adviser in Western theological issues and who was in touch with great Western theologians[65]. Hugo wrote *Libellus de Filii minoritate ad Patrem Deum*, which became a source of inspiration for the emperor during the dispute which had just outburst. This created major internal difficulties in Byzantium, mainly because it was a dogmatic issue, but it favoured his plans of reviving the ancient Roman Empire.

While the basileus' imagination was stirred up by the dream of unifying the two Churches under the Constantinople's rule, for the pope Alexander the relationship with basileus was only temporary and under the pressure of some needs. Beyond everything he needed a financial help in order to support the Lombard League against Frederick and also to come back form his long French exile. The historians did not agree with the exact moment of negotiations between the pope and basileus. It is known that Manuel I sent two or three times legates to Rome and in his turn, the Pope sent several legates to Constantinople between 1166-1170. An account of these negotiations can be found in the *Dialogue* of Andronikos Kamateros that is the prologue of his work "Ἱερὰ ὁπλοθήκη"[66]. This was a bulk of patristic testimonies concerning the procession of the Holly Spirit *"from the Father"*. The cardinals started with the responsibility of the schism and declared the papal primacy as a necessary basis for continuing the negotiations. The emperor argued that Rome should not claim to be *"the mother of Churches" (mater Ecclesiarum)* because Antiohia where the disciples were called Christians for the first time or Jerusalem where the Saviour suffered can both could assume themselves this title. But the greatness of the Rome had to follow the Empire because

---

[63] A liturgical document elaborated at the end of the iconoclastic period and adopted in the Sunday of Orthodoxy (843), which contains the decisions of each synod and the anathema against the heretical beliefs. Published by J. Gouillard in *Travaux et Mémoires*, Centre National de la Recherche Scientifique, vol. II, Paris, 1967.

[64] Born in Pisa, Etheriano studied theology and philosophy in France and Italy and came in Constantinople in 1160 with his brother Leon Tuscus. At the emperor's demand he wrote a survey where he tried to demonstrate that Filioque is a part of the patristic tradition. (A. Dondaine, *Hugues Ethérien et Léon Toscan*, în "Archives d'histoire doctrinale et littérature du Moyen Age", 19(1952), p. 67-134.

[65] See, P. Classen, *Das Konzil von Konstantinopel (1066) und die Lateiner*, BZ, 48(1955), p. 339-369; A. Dondaine, *Hugo Ethérien et le concile de Constantinople de 1166*, "Historische Jahrbuch", 77 (1958), p. 473-483.

[66] Andronic Kamateros, the *mega droungarios* of the city, forged this polemic work , a *Panoplia dogmatike* of the kind of Euthymios Zigabenos. It would have a great success during the XIII century (cf. Beck, p. 626-627); Excerpts were been published by J. Hergenröter, *Photius, Patriarch von Konstantinopel*, band III, Regensburg, 1869, p. 810-815; The meaning of the work at J. Darrouzès, *op. cit.*, p. 72-78.

Great replaced the imperial symbols from Rome to Constantinople and called the latter "*the empress of all the cities*". Here there can be noticed the political reasons of the approach, when the theological issues were only tangentially discussed.

After long preparations and discussions with the pope's legates, Manuel I proposed his project of Church union. The moment is carefully chosen because Wilhelm I had just died (May 1166) and the regency of his minor son could not defend Rome against the fourth German military campaign in Italy. Once Frederick was conquering of the city, the Pope had to shelter himself at Benevent under the Norman protection. The cardinal Boson, the biographer of Alexander III, stated that in his letter the basileus expressed his indignation because Frederick outraged the Pope (*Frederic contra jus vexaret pontificem*) and he wished "*his Church should join the mother Church*" (*ecclesiam suam unire cum romano matre*) in order that the two peoples should live for ever under a common worship of the holy law and under an unique religious leadership, as it used to be in the old times. Manuel I promised to put an end to the schisma, but in return he demanded to be given back the crown of the Roman Empire, because it belonged to him not to Frederick the Alamanikon" (*Romani corona Imperi a sede apostolica sibi redderentur quoniam non ad Frederici Alamani sed ad suum ius pertinere*). In order to make the negotiations with Rome easier, the emperor took the arguments from *Donatio Constantini*, a document meant to legitimate the pope's power in the Western World[67]. So the union of the Churches is closely linked with the fight against Frederick and so it gains an exclusive political feature. Although a papal legation directly addressed to the patriarch, asking him to recognize the papal primacy[68], the negotiations were in a deadlock for both religious and political reasons. Alexander III strengthened his power as a result of the activity of the Lombard League and let the cardinal's concilium to take a decision. The Greek sources do not say anything about this. Very shortly, Kinnamos described the cause of the failure of negotiations: "*basileum claimed that the Roman Empire is at Byzantium while the Pope refused this and he wished to rule at Rome*"[69]. Yet, between the two governing conceptions the byzantine and the papal, the agreement was impossible to accomplished, even theoretically.

•

[67] P. J. Alexander, *The Donatio of Constantine and its Earliest Use against the Western Empire*, "Religious and Political History and Thought in the Byzantine Empire", Variorum Reprints, 1978, IV, p. 11-26 it demonstrates that beginning with Kinnamos the byzantines used the document to reject the imperial claims of Frederick. .

[68] The pope's letter was published by G. Hofmann, *Papst und Patriarch unter kaiser Manuel I Komnenos, în* "Epeteris Hetaireias Byzantinon Spoudon, 23 (1953), p. 74-75 (This is the only one letter of a pope to a Patriarch that was preserved after 1054).

[69] Kin, V, 9.

In spite of the failure, the relationships with pope Alexander continued to be friendly and they kept changing legates and letters. In the Pope's correspondence there was mentioned a letter form basileus "*charissimi in Christo filii nostri Manueliis, illustris Constantinopolitani imperatoris*" (~1176), in which the Emperor informed the Pope about the preparations for a great military campaign against Turks and also about his wish to build cities where Latins and Greeks should live together and with God's help to conquer many Turkish territories in order to make safe the way to the Holly Sepulchre for Latins as well as for Greeks"[70].

The unexpected disaster from Myriokephalon in front of the Turks (1176) proved to be a turning point in the Empire's evolution and scattered all the dreams of universal domination[71]. In West, Frederick is also defeated by the Italian cities allied with the Pope. An important congress took place in Venice in 1777 where the two leaders of Western World officially reconciled after two decades of fights and the German emperor accepted to become the secular branch of the Church. For Manuel this reconciliation was as painful as the Myriokephalon defeat, even if in the text of the treaty was written "*the emperor Frederick and his sons will live in peace with the Emperor in Constantinople.*" This was the beginning of the end, anticipated by a very tough letter, which Frederick addressed to the emperor[72]. His predecessors, the Roman emperors, bequeathed him the power to rule not only the Roman Empire but also the Greece Kingdom. He demanded to the emperor to recognize the Western Empire and to obey to the Pope (*nobis Imperio Romano debeat recognoscas et summo pontifici reverentur obedientia exibeas*, because Rome was indeed, "*the head of the whole world*" (*caput totius orbis*) and the Roman Church was the "*mother of all Churches*" (*omnium ecclessiarum mater*). It was the toughest humiliation for the byzantine universalism.

After he had been the witness to the failure of his political programme, the Emperor died (1180) and he was buried in the Pantokrator monastery, the foundation of his father. The whole political equilibrium embodied by his person was broken and the empire fell in a deep crisis when the successive territorial losses added to the internal anarchy. The Imperial ship left without a skilful leader prepared itself for a sad wreck. It is not easy to evaluate such a complex political programme. Choniates, who wrote after 1204 frequently accused him of trying to

---

[70] The latter can be found at P. Lamma, *op. cit.*, p. 282-283; Dölger, nr. 1520.

[71] Lillie, R. J. *Die Schlacht von Myriokephalon (1176). Auswirkungen auf das byzantinische Reich im ausgehenden 12 Jahrhundert*, REB, 37(1977), p. 257-27.

[72] P. Lamma, *op. cit*, p. 298-300, throws a shadow of doubt concerning its authenticity.

pass over the borders that had been traced by his predecessors and that he had wasted a lot of money, impoverishing the Empire. It is a fact that Manuel I stubbornly followed his universal dream and he ventured in vast actions which went far beyond the Empire's resources. He tried only by his own powerful personality to give a new trend not only to a millenary Empire but also to the whole Mediterranean political system.

THE METROPOLITANATE OF HALICZ AND THE BISHOPRIC OF ASPROKASTRON. A FEW CONSIDERATIONS

Ştefan Andreescu

It is a well-known fact that a reliable piece of evidence as to the origin of the Metropolitanate of Moldavia is provided by the synodal resolution of the oecumenical patriarchate of Constantinople, dated 26 July 1401. The document informs us that Bishop Joseph, until then rated a "false bishop", had been acknowledged to be a "legitimate bishop" along the following motivation: "... being a local and related to the local ruling family, he was sent by all to the metropolitane of Halicz, who has authorization by the synode to ordain bishops for bishoprics in Little Russia, Asprokastron counting among these"[1]. Furthermore, Patriarch Mathew's letter to the voivode of Moldavia, Alexander the Good, on the same issue of quenching the conflict opposing the ecumenical patriarchate to Moldavia, gives us the name of the metropolitan of Halicz having ordained Joseph as "bishop of Moldovlahia": "Lord Anthony"[2].

Anthony became metropolitan of Halicz in 1371, in the time of Patriarch Philoteos. His appointment occured as a result of pressure exerted on the patriarchate of Constantinopole by the king of Poland, Casimir III the Great. Indeed, during the previous year, shortly before his death, Casimir, who had recently gained possession of "Little Russia", addressed a letter to the ecumenical patriarch in which he demanded that the metropolitan See of Halicz be restored, indicating "Bishop Anthony" as the future occupant. The royal message ended with an open threat: should Casimir's request fail to be given a positive resolution, "We shall have no other resort than baptize the Russians in the Latin's faith", for "the country cannot remain without a law"[3].

---

[1] *Fontes Historiae Daco-Romanae*, IV, Bucureşti, p. 271 (translated by T. Teoteoi).

[2] *Ibidem*, p. 275.

[3] Franz Miklosich and Joseph Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, I, Wien, 1860, p. 578; an English translation of the letter by John Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia. A study of Byzantino-Russian Relations in the Fourteenth Century*. Cambridge University Press, Cambridge, London, New York, 1981, p. 287. Comments in: C. Marinescu, *Înfiinţarea Mitropoliilor în Ţara Românească şi în Moldova*, "Analele Academiei Române", *Memoriile Secţiunii Istorice*, III series, t. II, Bucureşti, 1924, p. 257; Oscar Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome. Vingt ans de travail pour l'Union des églises et pour la défense de l'Empire d'Orient* (1355–1375), Warszawa, 1930, p. 239-240.

The bishopric of Halicz was raised to the position of metropolitanate in the early 14th century, around 1303-1305, very likely with Niphon as first occupant. The eparchy in question encompassed the territory of "Little Russia" and counted the bishoprics of Halicz, Vladimir-in-Volhynia, Kholm, Peremyshl', Lutsk and Turov. But a resolution taken by John VI Cantacuzene in August 1347 dissolved the metropolitanate of Halicz and subordinated all the bishoprics in "Little Russia" to Metropolitan Theognostos of Kiev[4]. The unity of the metropolitanate "of Kiev and all Russia" was being reestablished thus. And this idea of unity of the Russian Church would be in the main focus of the ecumenical patriarchate of Constantinople in the second half of the 14th century, when it assumed a major political role in the whole eastern and southeastern Europe.

The oecumenical patriarchs of the time belonged to the hesychast movement, a most prominent figure among them being Philotheos Kokkinos himself (November 1353 - 22 November 1354; 8 October 1365-1376). Also, a consistent mission of their emissaries to the Orthodox world would be "to resist the growth of local forms of local ecclesiastical nationalism"[5]. Under the given circumstances, what could be the explanation for Patriarch Philotheos' compliance in May 1371 with the reactivation of the Metropolitanate of Halicz? It is Constantin Marinescu who thrown a light into the motivations of such an attitude when analysing a subsequent letter by the patriarch to Metropolitan Alexis of Moscow: had the master of "Little Russia" been an Orthodox, the answer to his could have been stalled; he being a catholic, any postponement - actually, tantamount to a refusal! - was utterly impossible, since it would have triggered the immediate appointment of a "Latin" metropolitan in Halicz, and King Casimir, switching from words to action, would have proceeded to forcibly convert to Catholicism Orthodox believers in the region, a thing to be avoided at any cost[6].

Two other elements stand out in Anthoy's synodal document of appointment of May 1371. Firstly, he was invested with authority over the bishoprics of Kholm, Turov, Peremyshl' and Vladimir, it's a special clause, though: "until current struggles are brought to an end, peace is made and disorder is eliminated". Secondly, for the election and ordaining of bishops, Anthony had to

---

[4] The chrysobull in English translation: John Meyendorff, *op. cit.*, p. 280-282. The "pro-Moscovite" attitude of John Cantacuzene, put in light by this decision, was underlined by the same author: *Alexis and Roman: A study in Byzantino-Russian Relations* (1352-1354), "Byzantino-slavica", XXVIII, 1967, 2, p. 282-285. See also Myron Stasiw, *Metropolia Haliciensis* (Eius historia et iuridica forma), Roma, 1960, p. 15-16 and 29.

[5] Dmitri Obolensky, *A "Philorhomaios Anthropos": Mitropolitan Cyprian of Kiev and All Russia (1375-1406)*, "Dumbarton Oaks Papers", 32, 1978, p. 84.

[6] C. Marinescu, *op. cit.*, p. 258.

consult with "His Holiness, the Metropolitan of Ungrovlahia, "whom he was supposed to "visit" on his way home[7]. This last statement enabled C. Marinescu to conclude that at the time of Anthony's appointment no Orthodox bishopric was functioning on the territory of Moldavia[8]. Therefore, it would mean that Joseph - the future metropolitan of Moldavia - could only become bishop of Asprokastron after May 1371. But when, precisely?

*

It was said and often reasserted that the pastoral office of Anthony of Halicz ended in 1391, the year of his death. No document whatsoever supports this assertion, basically a conjecture: in 1391 King Ladislas Jagello, by his own will, appointed John of Lutsk metropolitan of Halicz, and therefore paved the way to a major conflict with oecumenical See of Constantinople put in the position to deny the sanctioning of the Polish sovereign's initiative.

In relation to the issue, John Meyendorff revealed a valuable detail from a letter of Cyprian, metropolitan of Kiev, in which information is provided concerning his activities in 1376-1378. Thus, Cyprian admits to having also ordained a bishop for the diocese of Vladimir-in-Volhynia which we know to have belonged to... the metropolitanate of Halicz. In Meyendorff's opinion, this detail seems to indicate that Anthony of Galicia was already dead and that "Little Russia, was placed by Philotheos under the jurisdiction of Cyprian"[9].

Recently, the British historian John Fennel, based on the abovementioned note, wrote: "What happened to metropolitan Anthony when and after he arrived in Galich is not Known. The Russian sources are silent and the patriarchal records say no more about him. "But he wrongfully adds: "Even Casimir appears to have

---

[7] Miklosich-Müller, *Acta*, p. 578-580; *FHDR*, IV, p. 211.

[8] C. Marinescu, *op. cit.*, p. 257-258. At p. 257, note 5, C. M. also observed that the consecration of the bishop could be done "by three, but still by two colleagues of the same degree". A similar point of view belongs to J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia*, p. 192, n. 57. On the other hand, N. Iorga observed on the ground of the patriarchal council for Anthony: "This signifies that the Patriarch knew about the defeat of the Catholicism in the new founded state of Moldavia and he thought to regain for the Orthodoxy this lost province soon after the Moldavian throne would be occupied by a ruler like Alexander" (the Prince Nicholas Alexander of Wallachia) (*Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor*, second edition, I, București, 1929, p. 46). See also N. Dobrescu, *Întemeierea mitropoliilor și celor dintâi mănăstiri din țară*, București, 1906, p. 73-75, who reached the same conclusion as C. Marinescu.

[9] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 192, n. 58 and p. 202, n. 11. But M. Stasiw (*op. cit.*, p. 56) believes that Volynia, reconquered by the Lithuanians after the death of king Casimir, was no more a part of the diocese of Halicz.

lost all interest in his protégé"[10]. For at the time of Antony's appointment and coming to Halicz, the king of Poland was no longer Casimir, but Louis of Anjou, King of Hungary. The personal union between Hungary and Poland lasted from 1370 to 1382, when Louis breathed his last. And the period coincided with a considerable increase in Catholic pressure exerted upon the western Russian territories[11].

On the other hand, John Fennel is probably right when attributing Anthony's eviction from the metropolitan See of Halicz to the very effort of converting "Little Russia" to Catholicism, clearly resulting from Pope Gregory XI's correspondence. Therefore, on 19 July 1372, the pope was commanding the bishop of Cracow to evict the "schismatic bishops" from Russian territories and replace them with Catholic bishops[12]. Also, on 13 February 1375, the same Gregory XI, yielding to the request formulated by Ladislas of Oppeln, who from the autumn of 1372 was governing Halicz in the name of King Louis, would found the Catholic bishopric of Halicz. Additionally, the Pope would validate his decision concerning the eviction of Orthodox hierarchs from the diocese[13]. It is hard to believe that under the given circumstances two metropolitans, one Orthodox and the other Catholic, could have coexisted in Halicz. Nicolae Iorga's insight into the developments in question was undoubtedly the correct one: Louis of Anjou, a fanatical promoter of Catholicism in Eastern Europe, "bluntly evicted in 1375 the Orthodox metropolitan of Halicz, and replaced him with a Catholic, with the blessing of the Pope"[14]. John Fennel would actually reach the same conclusion: "... in 1375 ... Anthony was forced to leave his residence. His eventual fate is not known"[15].

Based on the aforementioned, we can note with good reason that the reactivation of the Orthodox bishopric of Asprokastron, through the appointment and ordaining of Joseph, could only have taken place between 1371-1375. The supporting evidence may be found in the letter sent by Patriarch Anthony IV to the "false bishops" of Moldavia, Joseph and Meletios, in May 1395. At a certain point,

---

[10] John Fennell, *A History of the Russian Church to 1448*, Longman, London-New York, 1995, p. 145.

[11] For this pressure and the reaction provoked, see Bálint Hóman, *Gli Angioini di Napoli in Ungheria* (1290-1403), Roma, 1938, p. 396-398 and 410-411, but especially Şerban Papacostea, *Geneza statului în evul mediu românesc. Studii critice*, Cluj-Napoca, 1988, p. 81-82.

[12] *Acta Gregorii PP. XI (1370-1378)*, ed. by A. L. Tăutu, Roma, 1966, nº 38, p. 81-82.

[13] *Ibidem*, nº 140 a, p. 265. Comments in: Şerban Papacostea, Geneza, p. 115-116.

[14] N. Iorga, *Condiţiile de politică generală în care s-au întemeiat bisericile româneşti în veacurile XIV-XV*, în: idem, *Studii asupra evului mediu românesc*, edited by Şerban Papacostea, Bucureşti, 1984, p. 108-109.

[15] John Fennell, *op. cit.*, p. 145-146.

the Patriarch would note: "... I also hear that you are *old* and little fear death"[16] (our italics - Şt. A.).

Undoubtedly, the aforementioned dating of the beginning of Joseph's pastoral office as a bishop of Asprokastron is prone to questioning. First of all, fis appointment as head of the bishopric cannot have occured without the consent of the ruling prince of that time, namely of Laţcu[17]. This is more than logical deduction, since we have the testimony of subsequent patriarchal documents in which Joseph is depicted as "*related*" to the ruling family of Moldavia. Nevertheless, Laţcu is known to have required and obtained from Rome - by Polish connection, and with the purpose of safeguarding his country from pressure by the Hungarian Kingdom - the right to establish a Catholic bishopric at Siret, he himself turning a Catholic (1370-1371)[18]. It becomes obvious that as a result of the extension of Louis of Anjou's authority over Poland only this denominational option became inoperative. Indeed, recent research indicate that in the autumn of 1374, an army headed by Ladislas of Oppeln was getting ready to cross into Moldavia from Halicz[19]. On the other hand, as already noted, Prince Laţcu's tomb lies nevertheless in St. Nicholas' Church of Rădăuţi, which indicates that at a certain point he must renounced the union with Rome and rejoined Orthodoxy[20]. The appointment of Joseph, akin to him, to the head of the bishopric of Asprokastron - according to the aforementioned dating - bears further testimony to the denominational (and, implicitely, political!) reorientation of Laţcu toward the end of his reign.

The other arising question is related to the very title borne by Joseph: "bishop of Asprokastron". Does this indicate that in the time of Laţcu Cetatea Albă (Asprokastron, Moncastro, Akkerman) had already come under the authority of Moldavia? Of course not. An entry in the ledger of the town of Caffa put into light by Şerban Papacostea shows that in the summer of 1386 a Genoese embassy was

---

[16] *FHDR*, IV, p. 249.

[17] For the chronological limits of prince Laţcu's reign (1367-1375), see the discussion of Ştefan S. Gorovei, *L'État roumain de l'est des Carpates: la succesion et la chronologie des princes de Moldavie au XIVe siècle*, "Revue Roumaine d'Histoire", 1979, 3, p. 479-481.

[18] See N. Dobrescu, *op. cit.*, p. 71-75; Vasile Grecu, *Bizanţul şi catolicismul în trecutul nostru îndepărtat (Bizanţul şi înfiinţarea Mitropoliei Ţării Româneşti)*, "Studii Teologice", second series, II, 1950, 9-10, p. 560-561 (the conversion of Laţcu has to be understood as a consequence of the formal conversion of the Emperor John V. Palaeologus to Roman Catholicism in 1369); Jan Sykora. *Poziţia internaţională a Moldovei în timpul lui Laţcu: luptă pentru independenţă şi afirmare pe plan extern*, "Revista de Istorie", t. 29, 1976, p. 1142-1143; Ştefan S. Gorovei, *Poziţia internaţională a Moldovei în a doua jumătate a veacului al XIV-lea*, "Anuarul Institutului de Istorie şi Arheologie A. D. Xenopol", t. XVI, 1979, p. 195-210.

[19] Şerban Papacostea, *Geneza*, p. 118-120.

[20] N. Iorga, *Condiţiile de politică generală...*, p. 107-108; Vasile Grecu, *op. cit.*, p. 562; Ştefan S. Gorovei, *Dragoş şi Bogdan*, Bucureşti, 1973, p. 139; Şerban Papacostea, *Geneza*, p. 119.

sent via "Maocastro" (Cetatea Albă) to "Constantin and Peter Voivode". Which means that in the southern parts of Moldavia - "Ţara de Jos" (The Lower Lands) - a political form of organization distinct from that of Peter I (Muşat) was still operating. The process of territorial unification was complete, though, with incorporation of Cetatea Albă into Moldavia, at the beginning of Roman I's reign - the latter having succeeded Peter -, a voivode self-entitled "the only ruler" of Moldavia *"from the mountains to the sea"* (30 March 1392)[21].

Nicolae Iorga's interpretation of the title borne by Joseph seems the most plausible by far: "he may have been merely the office holder of Cetatea Albă, just like Hyacinthus who was office holder of Vicina, and may have resided in the country, at the court of the Prince, his kin"[22]. Indeed, Hyacinthus, metropolitan of Vicina, had been living "for some time" at the court of the Wallachian voivode in May 1359. At that point the oecumenical patriarchate allowed his "relocation" as a "lawful shepherd of all Ouggrovlachia" (Ungrovlahia)[23]. The event had actually been a *transfer* , and not in the least the founding of a new diocese[24]. Things must have been similar in the case of Moldavia: the bishopric of Asprokastron was a more ancient Byzantine ecclesiastical territorial unit whose history is impossible to reconstruct; in the period 1371-1375 this eparchy was reactivated by the ordaining of an office holder, in the person of Joseph, living nevertheless at the court of the Moldavian prince[25].

*

"Cyprian, the Humble Metropolitan of Kiev and All Russia" was still in Constantinople, on 24 April 1387, at the Studios Monastery, where he was finishing

---

[21] Şerban Papacostea, *Geneza*, p. 97-104. But the author believes that the note in the ledger from Caffa is also evidence that in 1386 Cetatea Albă "was no more under Tartars' control" (*Ibidem*, p. 109-110), otherwise the Genoese embassy could not penetrate in Moldavia this way. It is true, the Genoese from Crimea were now at war with the Tartars. But there were also some Tartar commanders allied with the Genoese ("Revista Istorică", new series, t. III, 1992, 3-4, p. 430). The document of 30 March 1392 in *Documenta Romaniae Historica*, A, Moldova, Vol. I, nº 2, p. 3.

[22] N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*, I, ed. cit., p. 60.

[23] *FHDR*. IV, p. 197. See also Petre Ş. Năsturel, *Les fastes episcopaux de la Métropole de Vicina*, "Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher", 21 Bd. (1971), Athen, 1972, p. 41; Idem, *La partition de la Métropole de Hongrovalachie*, "Buletinul Bibliotecii Române", Vol. VI (X), new series, 1977/1978, Freiburg, i. Br., 1978, p. 294-295.

[24] See the remarks of N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti*, I, p. 32-33.

[25] For the first mention of the Bishopric of Asprokastron, belonging to the Russian diocese, see Jean Darrouzès, *Notitiae episcopatuum ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris, 1981, p. 179-181 and 403.

to copy a book[26]. But in five month, on 26 September 1387, he would be in Lwów, receiving the oath of allegiance from Peter, Prince of Moldavia, sworn to the newly enthroned king of Poland, Ladislas Jagello. We quote from the Peter's oath the particular lines referring to the ceremonial which took place on the occasion: "... we also made an oath, in agreement with the rite and customs of the Eastern Church, touching with our own lips the cross held in his hands by Lord Cyprian, metropolitan of Kiev"[27].

The significance of the senior-vassal relation established on 26 September 1387 has been dwelt on at length, and we shall make no further reference to it. We shall only note that it sprang directly from the new political setting in eastern Europe, the Polish-Lithuanian union occured one year before. What obviously calls for attention is the presence at Lwów of Metropolitan Cyprian, Byzance's envoy. In this respect, we shall refer to the point of view recently formulated by Şerban Papacostea.

To begin with, the Romanian historian noted that history writers of both the Byzantine and Russian Churches flatly ignored the document of 26 September 1387, and consequently gave no attention to Cyprian's presence in Lwów and its significance[28]. The only related aspect ever highlighted in the metropolitan's biography was his stop at Kiev, on which occasion he was thought to have arranged a matrimonial alliance between Vitold (Vitovt), Ladislas Jagello's cousin, and the Prince of Moscow, Dimitri[29]. On the whole, Cyprian's mission of 1387 was defined by John Meyendorff in the following terms: "one can be almost certain that his mission to western Russia was connected with plans to counteract the effects of Jagello's marriage and apostasy from the Orthodox faith"[30].

---

[26] D. Obolensky, *op. cit.*, p. 93.

[27] M. Costăchescu, *Documente moldovenești înainte de Ștefan cel Mare*, Vol. II, Iași, 1932, nº 162, p. 600 (Latin) and 601 (Romanian translation). For the correct date of the document, see G. Duzinchevici, *O rectificare*, "Revista Istorică Română", III, 1933, p. 385. Using a later source, C. Rezachevici supposed that the ceremony of the oath of allegiance took place on 14 September 1387, which means that the documents had been written afterwards (*Mircea cel Bătrân și Moldova*, "Revista de Istorie", t. 39, 1986, 8, p. 748).

[28] Şerban Papacostea, *Byzance et la création de la "Métropole de Moldavie"*, in: *Études byzantine et post-byzantine*, II, recueillies et publiées par Emilian Popescu, Octavian Iliescu et Tudor Teoteoi, București, 1991, p. 136; the Romanian version: *Întemeierea Mitropoliei Moldovei: implicații central și est-europene*, în: *Românii în istoria universală*, ed. by I. Agrigoroaiei, Gh. Buzatu and V. Cristian, III/1, Iași, 1988, p. 528, n. 9.

[29] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 244: the marriage between the elder son of Dimitri Basil, to Sophie, the daughter of Vitold, which eventually would be celebrated by Cyprian himself, in Moscow, in 1391. We also can note that in 1386, according to a notice in a Russian chronicle, Basil escaped from the Tartars - where he was a hostage - and found asylum "in the Great Wallachia, with Peter Voivode" (P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrân*, București, 1944, p. 229-230). It is very possible that the next year he was still in Moldavia.

[30] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 244.

We shall presently cite the interpretation given by Şerban Papacostea to developments having taken place in Lwów in September 1387: "le fait encore plus important qu'il (le prince de Moldavie) a déposé son serment de fidélité entre les mains du métropolite Cyprien et non d'Antoine métropolite de Halicz indique clairement l'acceptation par Byzance *à cette date au plus tard* du droit de la Moldavie à une Métropole propre. Cette constatation n'exclut en effet pas la possibilité de négociations préalables autour de cette question entre la Moldavie et le Patriarcat constantinopolitain. Si cette le dernière hypothèse est valable il s'en suivrait qu'à Lwów il n'a été question que de *confirmer* un accord de principe précédement réalisé, accord en vertu duquel la Moldavie avit été douée d'un *siège* métropolitain propre. En troisième lieu enfin, il est évident que l'accord moldo-byzantine, rélisé ou seulement confirmé à Lwów, a aussi joui du consentement de la couronne polonaise, élément qui, à côté de certains autres, explique l'option de la Moldavie pour la souzeraineté du royaume polonaise qui lui laissait une plus grande liberté dans les problèmes confessionnels que ne lui permettait la Hongrie. Restait cependant non réglée à Lwów, en 1387, la question, d'une importance décissive d'ailleurs, de la désignation du successeur au siège métropolitain moldave le jour où le métropolite Antoine serait mort et que cesserait, de ce fait, la primauté du métropolite en exercise de Halicz - disparition qui allait du reste causer le détachement effectif de la Moldavie du diocèse de Halicz"[31].

As it becomes evident, the whole demonstration is borne by the idea that in 1387 Anthony was still the occupant of the metropolitan See of Halicz. The outbreak in 1391 of a crisis both in the Polish-Byzantine and Moldo-Byzantine relations would have stemmed from the very death of Anthony[32]. But, as already pointed out, his pastoral office might have ended much earlier, in 1375, and, on the other hand, the Hungarian domination in the region of Halicz would only be overthrown in 1387.

We shall raise in our turn the following question: in what quality did Metropolitan Cyprian preside at the ceremony held in Lwów, a town newly recovered by the Poles in addition to all "Little Russia?" We shall have to dwell here on his status at our time of interest. And this status can only be understood if we recede somewhat further in time, so as to look at the evolution of the title borne by Cyprian.

Cyprian is known to have been ordained metropolitan on 2 December 1375 by Patriarch Philotheos, after his return to Constantinople from his first mission to Eastern Europe. On the occasion, he was awarded the title of metropolitan "of Kiev,

[31] Şerban Papacostea, *Byzance et la création de la "Métropole de Moldavie"*, p. 137-138; Idem, *Întemeierea Mitropoliei Moldovei*, p. 529-530.

[32] *Ibidem*, p. 138-139, and respectively, p. 530.

Russia and the Lithuanians", that is "of those parts, which the Metropolitan Lord Alexis left without supervision for many years". In time to follow, according to the synodal decree, "after the death of the Lord Alexis, the Lord Cyprian should take over the whole of Russia and be the one metropolitan of all Russia"[33]. In other words, in 1375, very likely to give satisfaction to Duke Ol' gerd of Lithuania, Patriarch Philotheos yielded to the temporary establishment of a separate metropolitanate for Lithuania and Little Russia, with the idea that after the death of Metropolitan Alexis of Moscow the unity of the diocese of Russia should be restored under the pastoral office of Cyprian.[34]

Alexis, bearer of the traditional title of "Metropolitan of Kiev and all Russia", died on 12 February 1378. Upon learning this, Cyprian left Kiev and headed for Moscow where he received a cold welcome from the Grand-Prince Dimitri, being actually arrested and thrown into jail. All the intricacies linked to the nomination of Alexis' successor have little bearing on the matter. Suffice it to say that the synodal document of 1380 by wich Pimen - "archimandrite of Pereyaslavl"- became "Metropolitan of Kiev and Great Russia" would only recognize Cyprian's title of "Metropolitan of Little Russia and the Lithuanians". And should Cyprian have died before Pimen, the latter "shall assume responsability also for Little Russia and the Lithuanians", and concurrently, he shall then alone be proclaimed Metropolitan of Kiev and all Russia. Most importantly, during debates held at Constantinople in June 1380, the decision was reached to eliminate the name of "Kiev" from Cyprian's title. For the synodial document stated: "it is impossible for a high priest to be metropolitan "of great Russia", if he is not first called metropolitan "of Kiev", which is the Catholic church of all Russia and the primatial see"[35].

Given the aforementioned, we cannot but share the opinion recently formed by John Fennel, according to which Cyprian, "from 1380 to 1391, was, in name at least, metropolitan of Galicia as well as of the other sees under his control"[36]. With

---

[33] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 200-201 and 307.

[34] See the discussion of Dmitri Obolensky, *op. cit.*, p. 85-86.

[35] *Ibidem*, p. 88-90; John Meyendorff, *op. cit.*, p. 212-221. The Greek original of the document: Miklosich-Müller, *Acta*, t. II, Wien, 1862, p. 17-18. We have seen that, meanwhile, Cyprian continued to use the title of "metropolitan of Kiev and all Russia", as for example in the colophon of 24 April 1387. But it was against the synodal decision of 1380.

[36] John Fennel, *op. cit.*, p. 160. V. Laurent, *Aux origines de l'Église de Moldavie: Le métropolit Jérémie et l'évêque Joseph*, "Revue des études byzantines", t. V, Bucarest, 1974, p. 163 thought that the absence of the Metropolitan of Moldavia at the ceremony in Lwów could haveh only two explanations: "C'est que le siège n'existait pas ou était vacant". But the quoted author prefers the second possibility because he considers that the metropolitan See of Moldavia was founded between 1381-1386. On the contrary, we believe that the first possibility is more plausible, especially after the new chronological interpretation of the note from the *Ekthesis nea*, used as an argument by V. Laurent. This note is not from 1386, but

this only observations: the ceremonial held at Lwów in September 1387 attests that Cyprian was at that very time metropolitan of Halicz not anly "in name"! He was recognized as such by the Polish king Ladislas Jagello, and asked to receive the oath of vassalage by the prince of Moldavia, Peter I. As a result, we do not believe any "agreement" to have been reached at that time, be it merely in principle, concerning the "endowment of Moldavia with her own metropolitan See". As a matter of fact, in 1387 the Polish Kingdom had barely recovered the province of Halicz. And the Orthodox prince of Moldavia had just acquiesced to enter the political orbit of the said kingdom. Therefore, Cyprian's presence in Lwów could not have other purpose than to obtain consecration of his spiritual authority over these Orthodox territories.

What happened afterwards? What caused the 1391 crisis which triggered the detachment of Moldavia from the Orthodox ecclesiastical province of Halicz?

In January 1389, the elected ecumenical patriarch was Anthony - a friend of Emperor John V Palaeologus -, advocate of the restoration of the unity of the Russian Church, and protector of Cyprian. One of the first steps taken by the new patriarch was to depose Pimen and sanction Cyprian "Metropolitan of Kiev and all Russia" (February 1389). But, as noted by John Meyendorff, two obstacles hindered the application of the decision: "the opposition of Grand-Prince Dimitri and the presence of Pimen in Moscow". Both obstacles would be soon overcome, with Dimitri dying on 19 May 1389, and Pimen, having reached in the meantime Constantinople at the head of a delegation of Russian bishops and clergymen, also dying on 10 September in the same year[37]. Consequently, on 1 October 1389, Cyprian, accompanied by two Greek metropolitans - Matthew of Adrianople and Nikandros of Ganos -, as well as by the five bishops from late Pimen's retinue, headed for Moscow, making there his entrance on 6 March 1390 and being warmly welcomed by the new Grand-Prince Basil Dimitrievich.

It is with great satisfaction that Russian chroniclers recorded the beginning of Cyprian's effective pastoral office: "And the confusion (*matezh*) in the metropolitanate ceased, and there was one metropolitanate/ of/ Kiev *and Galich* and all Russia"[38]. In other words, Cyprian impersonated the restoring of the unity of the metropolitanate of Russia, his authority also extending over the diocese of Halicz! This situation is actually borne out by the path took by Cyprian in order to

---

with much more probability from the period 1389-1392 (Jean Darrouzès, *op. cit.*, p. 193; see also *FHDR*, IV, p. 313). For the reception in our historiography of the discussions around the Byzantine sources on the foundation of the Moldavia's metropolitanate, see Ştefan S. Gorovei, *Aux débuts des raports moldo-byzantines*, "Revue Roumaine d'Histoire" t. XXIV, 1985, 3, p. 183-207.

[37] John Meyendorff, *op. cit.*, p. 239-241.

[38] John Fennell, *op. cit.*, p. 158; the source is *Troitkaia Letopis*, edited in *Polnoe sobranie ruskich leatopisei*, t. I, Sankt-Petersburg, 1846, p. 233.

reach Moscow: he travelled by sea up to Cetatea Albă, and then he took the road of Kiev[39]. Therefore, he began by crossing the territories formerly separated ecclesistically by the metropolitanate of "Great Russia" headed by late Pimen.

From our point of view, the unexpected decision taken by the Polish king Ladislas Jagello in 1391 to designate Bishop John of Lutsk metropolitan of Halicz was little other tha a natural reaction to the new status of Cyprian, that of "Metropolitan of Kiev and all Russia". Especially as upon his arrival in Moscow on 9 January 1391 Cyprian celebrated the marriage of the Grand-Prince Basil I to Sophie, Vitovt (Vitold)'s daughter. And it is worth noting that at the time Vitovt was still struggling against his cousin, King Ladislas, for control over Lithuania. The conflict between the two would only reach and end in the following year, when the king surrendered to Vitovt the helm of Lithuania and the Ruthenian territories[40].

It is fairly reasonable to believe, in our opinion, that the prince of Moldavia, Peter I, turned to good account the aforementioned development and proclaimed his bishop, Joseph, metropolitan of Moldavia, during the same year 1391[41].

---

[39] PSRL, t. XI, Sankt Petersburg, 1897, p. 101; M-me de Khitrowo, *Itinéraires ruses en Orient*, Genève, 1889, p. 139-140. See also John Meyendorff, *op. cit.*, p. 240 and, more recently, Victor Spinei, *La genèse des villes de sud-est de la Moldavie et les rapports commerciaux des XIII-XIVe siècles*, "Balkan Studies", 35/2, Thessaloniki, 1994, p. 237.

[40] See Oscar Halecki, *Borderlands of Western Civilizations. A History of East Central Europe*, New York, 1952, p. 118-119.

[41] The prince of Moldavia of course was not able to create a new ecclesiastic province, as it was rightful underlined by V. Laurent (*op. cit.*, p. 160). But it is very plausible that Peter sent a request to the oecumenical patriarchate of Constantinople, which provoked the well-known reaction.
See also a recent discussion on the political significance of the title used by Cyprian: Andrei Pliguzov, *On the Title "Metropolitan of Kiev and All Rus"*, in "Harvard Ukrainian Studies", Vol. XV, 1991, 3-4, p. 345-363. The author supposes that during the years 1391-1392 Vitold sustained Cyprian in his claim over the diocese of Halicz as well. We don't agree with the point of view that Cyprian assumed the title of "Metropolitan of Kiev and all Russia" starting only with the period March 1392 - August 1394.

ÉMISSIONS MONETAIRES MOLDAVES POUR KILIA EN 1426-1428

OCTAVIAN ILIESCU

En 1886, D. A. Sturdza, le premier numismate roumain qui étudia, d'une manière systématique, les émissions monétaires de Valachie et de Moldavie[1] publiait à peu près une centaine de monnaies moldaves dont un nombre de 71 pièces frappées par le voïvode Alexandre le Bon (1400-1432)[2]. Parmi ces dernières, il y avait une monnaie anépigraphe d'argent, à peine découverte et attribuée par l'auteur à ce même voïvode; en voici la description:

D/ Sans légende/

Rencontre (tête vue de face) d'aurochs[3], les cornes courbéesuàe l'intérieur, entre elles, une étoile à cinq rais, à droite une rosette à cinq pétales, à gaiche le croissant senestre.

R/ Sans légende.

Croix à bras égaux, aux cantons au premier et au deuxième couronne à trois fleurons, au troisième étoile à cinq rais et au quatrième le croissant senestre.

AR 15 mm (fig. 1 a) D. A. Sturdza, **AAR**, 8, 1885-1886, p. 275, nº 29.

Dans son dernier ouvrage dédié à la numismatique médiévale roumaine[4], D. A. Sturdza a repris la description de cette monnaie moldave, en maintenant son attribution au voïvode Alexandre le Bon[5].

Const. Moisil s'occupa, lui aussi, de cette monnaie, lorsqu'il la présenta en 1922, dans le cadre de son Histoire sommaire de la monnaie en Roumanie[6]. Tout en acceptant l'attribution de cette émission à Alexandre le Bon, proposée par D. A. Sturdza, Const. Moisil observa que la monnaie en question copie une obole

---

[1] Pour une évaluation actuelle de l'oeuvre dédiée par D. A. Sturdza à l'étude de la numismatique médiévale roumaine, voir Octavian Iliescu, *Dimitrie Alexandru Sturdza şi numismatica românească*, BSNR, 86-87, 1992-1993, p. 17-58.

[2] D. A. Sturdza, *Noua descoperiri numismatice româneşti*, AAR, 8, 1986, p. 217-281.

[3] *Bos primigenius*, espèce de boeuf sauvage, disparue en Europe au XVIIe siècle.

[4] D. A. Sturdza, *Banii moldoveneşti şi munteneşti*, dans: B. P. Haşdeu, Etymologicum Magnum Romaniae, III, Bucarest, 1895, sub voce BAN, col. 2 429-2 447.

[5] *Ibidem*, nº 10 et Table A, 10.

[6] Const. Moisil, Istoria monetei în România, Expunere sumară, CNA, 2, 1921-1922, p. 76-80.

hongroise, frappée par Sigismond Ier et représente un nominal de faible valeur, émis pour couvrir les besoins des échanges quotidiens[7].

Cette émission monétaire moldave a également fait plusieurs fois l'objet de nos recherches, d'abord en 1949, dans une communication restée inédite[8], ensuite en 1957, quand nous avons établi une chronologie relative des émissions monétaires d'Alexandre le Bon[9] et finalement en 1970, dans le cadre d'un ouvrage plus ample[10]; chaque fois, nous avons signalé deux variétès du type de revers décrit plus haut, toutes les deux présentant au premier canton de la croix une lettre grecque, au lieu de la couronne habituelle: (fig. 1 b) respectivement (fig. 1 c)[11].

Il revient à Octavian Luchian, très attaché aux études de numismatique médiévale roumaine, le mérite d'avoir publié, en 1977, toute une série de monnaies appartenant à cette émission particulière d'Alexandre le Bon[12]; en voici un schéma, plus systématique:

Première variété:

R/ Couronne au premier canton

1 D/ et R/ comme plus haut.

Ar 15 mm 0,30 g; **MBR** 466.

2 Même description.

BIL 15 mm 0,59 g; **MBR** 465.

Deuxième variété

R/ au premier canton

3 D/ comme plus haut

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton la lettre grecque π; le reste comme plus haut.

AR 15 mm 0,75 g; **MBR** 463.

4 Même description.

AE 14,5 mm 0,65 g; **MBR** 468.

Troisième variété.

---

[7] *Ibidem*, p. 79, et fig. 5, p. 78.

[8] Octavian Iliescu, *Monetele lui Alexandru cel Bun*, communication présentée le 5 juin 1949 à la Société Roumaine de Numismatique (inédite).

[9] Idem, *Îndreptări şi întregiri mărunte cu privire la unele emisiuni monetare feudale ale Țărilor Române*, SCN, 1, 1957, p. 233.

[10] Idem, *Moneda în România 491-1864*, Bucarest, 1970, p. 28.

[11] Idem, *Îndreptări şi întregiri mărunte cu privire la unele emisiuni monetare feudale ale Țărilor Române*, loc. cit., p. 229, (pl. IV).

[12] George Buzdugan, Octavian Luchian, Constantin C. Oprescu, *Monede şi bancnote româneşti* (abrégé plus loin: MBR), Bucarest, 1977, p. 64-65.

R/ Λ et Δ au premier canton

5 D/ comme plus haut.

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton les lettres grecques Λ et Δ, en position verticale[13]; le reste comme plus haut.

AR 14 mm 0,41 g; **MBR** 469 A.

6 Même description.

BIL 14,5 mm 0,68 g; **MBR** 469.

Quatrième variété

R/ Etoile au premier canton

7 D/ comme plus haut.

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton une étoile à cinq rais, au deuxième une couronne à trois fleurons, au troisième? et au quatrième le croissant senestre.

AE 14,5 mm 0,62 g; **MBR** 469 B.

Cinquième variété.

R/ Croissant au premier canton

8 D/ comme plus haut.

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton le croissant dextre, au deuxième une couronne à trois fleurons, au troisième une étoile à cinq rais et au quatrième le croissant senestre.

AE 14,5 mm 0,65 g; **MBR** 464.

Sixième variété

R/? au premier canton

9 D/ comme plus haut.

R/ Croix comme plus haut, mais au premier canton?, au deuxième une étoile à cinq rais, au troisième une couronne à trois fleurons et au quatrième le croissant senestre.

AR 12-13 mm 0,30 g; **MBR** 467.

À notre avis, deux observations semblent s'imposer, en marge de cette classification. Tout d'abord, nous estimons que la pièce enrégistrée plus haut sous le nº 7 (quatrième variété; **MBR** 469 B) devrait présenter au troisième canton de la croix du revers une couronne à trois fleurons, comme pendant à la couronne similaire qui figure au deuxième canton. De même, selon notre opinion, la pièce notée plus haut au nº 9 (sixième variété; **MBR** 467) devrait être marquée au premier canton de la croix du revers par la présence du croissant dextre, pareillement à l'exemplaire décrit au numéro précédent (8, cinquième variété; **MBR** 464), où le croissant dextre figurant au premier canton fait pendant au croissant senestre posé

[13] Nous avons rectifié en ce sens la lecture donnée par Octavian Luchian, *ibidem*, p. 64, sous les nºs 469-469 A.

au quatrième canton. Compte tenu de nos remarques, il est permis d'admettre que la classification établie un peu plus haut s'avère être solidement fondée et que par conséquent, l'émission monétaire en question a dû comprendre au moins six frappes distinctes, ce qui nous offre une image adéquate de son ampleur.

Disposant depuis 1977 d'un échantillon significatif de frappes provenant de cette émission monétaire moldave, nous avons tout récemment entrepris des recherches plus poussées concernant les divers problèmes qu'elles nous pose, notamment la détermination de sa chronologie et de sa destination. Ces recherches ont été occasionnées par la rédaction d'une étude monographique plus large, ayant pour objet l'activité monétaire du voïvode Alexandre le Bon et où l'émission monétaire en question constitue un chapitre distinct[14]. Le présent travail est une version française complètement refaite de ce chapitre.

En fait, comme nous l'avons déjà vu auparavant, l'émission monétaire dont nous nous occupons à ce moment comprend plusieurs séries de monnaies de faible valeur, frappées en argent, billon ou bronze, toutes sans legendes et présentant les mêmes types: au droit, les armoiries de Moldavie, au revers croix à bras égaux, aux cantons une ou deux couronnes, étoile et croissant, parfois un ou deux sigles de l'alphabet grec, éléments diversement combinés et constituant par suite les six variétés enregistrées jusqu'à l'heure actuelle. La note commune qui caractérise toutes ces séries monétaires est donnée par la présence au revers de la croix cantonnée de couronnes et d'autres symboles, type tout à fait nouveau et même singulier dans la numismatique moldave. Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, Const. Moisil considérait en 1922 que le revers de ces monnaies moldaves copiait le type d'une obole hongroise, frappée par le roi Sigismond Ier de Luxembourg (1385-1436)[15]. Il s'agit en réalité d'un nominal d'argent, désigné par les sources contemporaines sous la dénomination de **parvus**, au poids de 0,50 g et au titre de 353/1000, émis en grandes quantités entre les années 1390-1427 et montrant au droit l'écu écartelé du royaume de Hongrie et les initiales SVR (Sigismundus Ungariae Rex), au revers, une croix à bras égaux, à chaque canton une couronne à trois fleurons. On en conna`t deux variétés du type de droit: a. écartelé, 1 et 4 fasces, 2 et 3 aigle; b. écartelé, 1 et 4 fasces, 2 et 3 lion et également deux variétés du type de revers; c. croix, aux cantons quatre couronnes et d. croix, aux cantons, 1, 3 et 4 couronnes, au canton 2 le sigle M de l'alphabet latin médiéval; elles se combinent de la manière suivante: D/ a, R/ c et d; D/ b, R/ c et d[16]. Ce nominal, émis

---

[14] Octavian Iliescu, *Aspecte ale economiei monetare in Moldova sub domnia lui Alexandru cel Bun* (1400-1432), (Revist, 10, 1999, sous presse).

[15] Const. Moisil, *op. cit.*, p. 79.

[16] Lajos Huszár, *Münzkatalog Ungarn von 1000 bis heute*, Munich, 1979, p. 94.

continuellement le long de quatre décennies dans un grand nombre d'ateliers monétaires, a fait l'objet de massives falsifications, motif qui a déterminé en 1427 la cessation définitive de son émission[17].

Si l'on compare à présent le type de revers de nos monnaies aux types c et d du nominal hongrois **parvus**, notés plus haut, on constate très facilement que le monnayeur moldave ne les a pas copiés plus ou moins servilement; tout simplement, il s'en est servi comme source d'inspiration et les a adaptés aux impératifs des traditions locales. En effet, aux cantons de la croix figurées au revers de ces monnaies, on ne trouve qu'une seule ou deux couronnes, au lieu de quatre ou trois, comme c'est le cas du nominal hongrois pris comme modèle. D'autre part, nous avons vu que deux variétés de l'émission monétaire moldave en question présentent au premier canton de la croix du revers des sigles provenant de l'alphabet grec, tandis que le nominal hongrois **parvus**, comme d'ailleurs toutes les monnaies du royaume de Hongrie, fait recours uniquement à la graphie latine médiévale. Contrairement à l'opinion exprimée en 1922 par Const. Moisil, on doit donc conclur que les monnaies moldaves à la croix cantonnée de couronnes ne copient pas le type du nominal émis par le roi Sigismond Ier de Hongrie; elles s'en inspirent seulement et le modifient substantiellement, en raison des traditions locales ou de leur adresse particulière dont nous parlererons un peu plus loin.

L'examen stylistique du type qui figure au droit de ces monnaies nous permet de mieux préciser leur datation. On observe que toutes les séries de cette émission, connues jusqu'à ce moment, représentent d'une manière identique l'emblème héraldique de Moldavie: tête d'aurochs aux longues cornes, courbées à l'intérieur. Or dès 1949, nous avons établi que ce type de l'emblème héraldique moldave apparaît pour la première fois dans le grand sceau princier et au droit des monnaies à partir du règne d'Alexandre le Bon, plus précisement en 1409; auparavant, de 1377 à 1408, la tête d'aurochs y était constamment représentée aux cornes bien plus courtes et recourbées à l'extérieur[18]. Par conséquent, l'émission monétaire moldave qui fait l'objet de cette note ne pourrait dater qu'à partir de l'année 1409.

D'autre part, le style du type qui figure au droit des monnaies en question présente les même caractéristiques comparativement aux émissions monétaires d'Alexandre le Bon datées des années 1409-1431; aussi devons-nous leur assigner la même chronologie et confirmer en même temps leur attribution au règne de ce voïvode, comme l'avaient déjà proposée au passé D. A. Sturdza, Const. Moisil et d'autres chercheurs qui s'ensuivirent au fil des années.

---

[17] *Ibidem*, p. 12.

[18] V. plus haut, les notes 8 et 9.

À notre avis, cette chronologie peut être restreinte à une date encore plus précise, si nous pouvons établir l'adresse réelle de l'émission monétaire qui nous préoccupe et les circonstances historiques qui ont déterminé son apparition. À ce but, c'est toujours le type de revers, ici longuement discuté, qui peut servir comme répère fondemental. En effet, le type à la croix cantonnée de couronnes et les sigles grecs, présents au revers des monnaies qui composent cette émission, nous dirigent à chercher, comme destination problable, une communauté humaine à laquelle le type cité et l'alphabet grec étaient assez familiers. Autrefois, nous avons cru pouvoir attribuer l'émission monétaire en question à la ville portuaire d'Asprokastron - Cetatea Albă, qui frappa au milieu du XVe siècle des monnaies autonomes de bronze montrant au droit les armoiries de Moldavie, au revers une croix grecque, simple ou cantonnée de globules[19]; mais il est peu probable que le nominal hongrois **parvus**, au type de revers croix cantonnée de couronnes, ait pu pénétrer et circuler librement dans ces parages[20].

Si Cetatea Albă (Asprokastron, Maurokastron - Moncastro)[21] n'entre pas sous l'objectif de cette recherche, notre attention sera ensuite retenue par la présence aux confins de la Moldavie d'un autre établissement portuaire qui connaissait à l'époque un remarquable développement économique; il s'agit de Kilia[22], ville médiévale sise sur la rive droite du bras danubien homonyme, aujourd'hui

---

[19] Sur les monnaies frappées au XVe siècle par la ville d'Asprokastron - Cetatea Albă, v. notamment Octavian Iliescu, *Les armoiries de la ville d'Asprokastron et leur origine byzantine*, ÉBPB, 2, 1991, p. 161-164 et 2 pl., où l'on trouvera également la bibliographie antérieure.

[20] Nous devons amender en ce sens l'attribution des monnaies en question à Asprokastron - Cetatea Albă, proposée en 1970: Octavian Iliescu, *Moneda în România 491-1864*, Bucureşti, 1970, cit. supra, p. 28.

[21] Il semble pourtant que les noms Asprokastron et Maurokastron - Moncastro désignent en réalité deux sites différents; v. en ce sens Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer. II. Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò 1360*, Paris - la Haye - New York, 1980, p. 85.

[22] Appelée Kellia (neutre pluriel) par les Byzantins et Chili dans les sources italiennes du Moyen Age. A partir de la fin du XIXe siècle, l'identification des toponymes Kilia et Licostomo est devenue l'objet d'une longues controverse dont voici les dernières prises de position: Octavian Iliescu, *Nouvelles contributions à la géographie historique de la Mer Noire, il Mar Nero*, 1, 1994, p. 236-259 (où par une erreur d'imprimerie, la fig. I, p. 242, est erronément placée, comme si les bras du Danube se jetaient en mer à l'ouest et non pas en suivant leur direction réelle vers l'est); idem, *De nouveau sur Kilia et Licostomo*, RRH, 33, 1994, p. 149-157; Petre Diaconu, *Kilia et Licostomo, un faux problème de géographie historique, Il Mar Nero*, 2, 1995-1996, p. 235-263. Pourtant, à notre avis, Petre Diaconu s'efforce en vain, essayant de nous convaincre que les deux toponymes grecs Kellia et Lykostomion désignent un seul et le même établissement danubien; en effet, comme l'indique obligatoirement son nom, Licostomo (en grec Lykostomion # Gueule de Loup) a dû se trouver en permanence à l'embouchure même du bras danubien Kilia, ce qui, évidemment, n'a jamais été le cas de l'établissement portuaire homonyme.

disparue[23]. Fondeé par les Byzantins, probablement dès le début du XIe siècle, pour servir de base fluviale à la flotte impériale de Licostomo[24], Kilia remplaça en 1351-1365 Vicina, en tant que principal centre du commerce génois dans la région du Bas-Danube[25]. En 1360-1361, un notaire génois, Antonio di Podenzolo (Ponzò) instrumentait déjà à Kilia et reflétait, dans la trames de ses actes, l'intense activité économique déployée sur place par une nombreuse colonie génoise solidement implantée et ayant à sa tête un consul nommé par Gênes elle-même[26]. Peu après, en tout cas avant 1373, Kilia et la zone environnante entrèrent sous l'autorité du voïvode de Valachie Vladislav Ier (Vlaïcou Vodă, 1364-1377)[27], ce qui détermina la colonie génoise locale de se transférer à Licostomo, sous une double administration, militaire et civile[28]; elle s'y maintiendra jusqu-en 1403, date à laquelle la **Massaria** de Péra fait mention d'un ancien consul de Licostomo[29].

En 1396, après la défaite infligée par l'armée ottomane aux forces chrétiennes commandées par le roi de Hongrie Sigismond Ier, ce dernier s'embarqua à Kilia pour retourner par mer dans son royaume[30]; il s'ensuit qu'à ce temps-là, Kilia continuait d'être placée sous la pleine autorité du voïvode de Valachie Mircea l'Ancien (1386-1418), allié du roi de Hongrie en vertu du traité conclu entre les deux souverains, le 7 mai 1395, à Braşov[31]. D'ailleurs, au début du XVe siècle, plus exactement entre 1412-1429, Sigismond Ier visa assidûment Kilia, comme objectif

---

[23] Une tentative de localiser les ruines de l'ancienne ville portuaire Kilia chez Octavian Iliescu, *À la recherche de Kilia byzantine*, RÉSEE, 16, 1978, p. 229-238; idem, *Contribuţii numismatice la localizarea Chiliei bizantine*, SCIVA, 29, 1978, p. 203-213.

[24] V. en ce sens Octavian Iliescu, *Nouvelles contributions à la géographie historique de la Mer Noire, il Mar Nero*, cit. supra, p. 246.

[25] Şerban Papacostea, De Vicina à Kilia, *Byzantins et Gènois aux Bouches du Danube au XIVe siècle*, RÉSEE, 16, 1978, p. 65-79.

[26] Découvert aux Archives d'État de Gênes et signalé en 1948 par Robert-Henri Bautier, le registre du notaire génois Antonio di Podenzolo (Ponzò), tenu à Kilia en 1360-1361, a ultérieurement fait l'objet d'une vaste bibliographie internationale. Nous en citons ici seulement quelques répères essentiels: Robert-Henri Bautier, *Notes sur les sources d'histoire économique médiévales dans les archives italiennes* (suite), MAH, 60, 1948, p. 187-188; Octavian Iliescu, *Notes sur l'apport roumain au ravitaillement de Bizance, d'après une source inedite du XIVe siècle*, NEH, 3, 1965, p. 105-116 et les éditions de cette source, publiées par: Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Cjilia da Antonio di Ponzò (1360-1361)*, Gênes, 1971; Michel Balard, l'ouvrage déja cité dans la note 21, plus haut.

[27] V. en ce sens Octavian Iliescu, *Contribuţii numismatice la localizarea Chiliei bizantine*, loc. cit., p. 209-210.

[28] *Ibidem*, p. 210.

[29] N. Iorga, *Acte şi fragmente cu privire la istoria românilor*, III, 1, Bucarest, 1897, p. 6.

[30] I. Minea, *Principatele Române şi politica orientală a împăratului Sigismund. Note istorice*, Bucarest, 1919, p. 75.

[31] Sur le traité d'alliance, conclu le 7 mai 1395, à Braşov, entre Mircea l'Ancien et Sigismond Ier, v. plus récemment un ample commentaire concernant ses conséquences politiques chez Octavian Iliescu, *Vlad Ier, voïvode de Valachie: le règne, le sceau et les monnaies*, RRH, 27, 1988, p. 76-78.

principal d'une tentative d'expansion hongroise dans la région des Bouches du Danube[32].

Dans ce cadre politique assez embrouillé, en 1426 intervint un événement militaire qui devait changer substantiellement la nature des relations moldo-valaques, très amicales depuis 1400, quand Alexandre le Bon obtenait le trône de Moldavie grâce à l'aide militaire prêtée par Mircea l'Ancien.

En 1426, projetant une grande campagne anti-ottomane, le voïvode de Valachie Dan II (1422-1431, avec interruptions) fit appel à ses voisins Sigismond Ier et Alexandre le Bon, pour l'aider militairement dans son dessein. Accueillant favorablement cette demande, Alexandre le Bon envoya en effet une force armée en Valachie, mais au lieu de se joindre à l'armèe valaque pour aller combattre les Turcs, ses troupes s'emparèrer de la ville de Kilia et y installèrent le pouvoir de l'État moldave[33]. Par la suite, un grave conflit concernant la possession de Kilia et de son territoire surgit entre la Valachie et la Moldavie, continuant à détériorer leurs relations pendant plusieurs années.

Arrêtons-nous un instant là-dessus et essayons de trouver une explication possible à cette action, autrement inattendue, entreprise en 1426 par les forces armées moldaves. Il est notoire qu'après 1380, profitant du déclin de la Horde d'Or et de son refoulement loin à l'Est, le voïvode Pierre Ier (1375-1391) étendit les frontières de l'État moldave jusqu'au fleuve Dniester et instaura sa domination à Cetatea Albă[34], ce qui lui assura l'entrée libre dans la Mer Noire. Mais sur le Danube, à ce temps-là, la Moldavie ne possédait encore aucun établissement portuaire. Pourtant, dés le début du règne d'Alexandre le Bon, l'essor de l'activité déployée par les marchands de Lwow[35] et ceux de Bistritza et de Braşov[36], parcourant les routes moldaves pour atteindre Kilia, devait imposer au voïvode la solution militaire adoptée en 1426, nonobstant les mauvaises conséquences

---

[32] I. Minea, *op. cit.*, p. 78.

[33] P. P. Panaitescu, *Legăturile moldo-polone în secolul XV şi problema Chiliei*, *Romanoslavica*, 3, 1958, p. 100-102.

[34] Şerban Papacostea, *La începuturile statului moldovenesc. Consideraţii pe marginea unui izvor necunoscut*, SMIM, 6, 1973, p. 43-56.

[35] En 1408, les marchands de Lwow obtinrent de la part du voïvode Alexandre le Bon le premier privilège commercial qui leur ouvrait les routes moldaves vers la Mer Noire; v. l'acte en question chez M. Costăchescu, *Documente moldoveneşti înainte de Ştefan cel Mare*, II, Iassy, 1932, p. 630-633. Sur les débuts de la politique commerciale des pays roumains aux XIVe-XVe siècle, v. plus récemment Şerban Papacostea , *Începuturile politicii comerciale a Ţării Româneşti şi Moldovei (secolele XIV-XVI). Drum şi Stat*, SMIM, 10, 1973, p. 9-56.

[36] Un privilège commercial émis par Alexandre le Bon en faveur des marchands de Braşov n'est pas connu jusqu'à présent; pourtant, son existence ne devrait pas du tout être absolument exclue. V. en ce sens Constantin C. Giurescu, *Istoria românilor*, I, 4-ième éd., Bucarest, 1942, p. 523.

politiques que cette action pouvait bien engendrer. Et en fait, le conflit moldo-valaque qui en découla était absolument inévitable.

D'autre part, il convient de rappeler que Dan II, fils du voïvode de Valachie Dan Ier (1383-1386), appartenaint à une ligne dynastique rivale à la branche issue de Mircea l'Ancien qui soutint en 1400 Alexandre le Bon à gagner le trône de Moldavie. La prise de Kilia ne pouvait donc être considérée comme un acte hostile, entrepris contre le descendant de son ancien protecteur.

Revenons maintenant au problème qui représente l'objet de notre discussion et examinons de plus près les arguments qui nous déterminent à considérer la ville portuaire de Kilia, acquise en 1426, comme destination spéciale attribuée par Alexandre le Bon à l'émission monétaire en question. Il y a d'abord l'argument économique. Les échanges économiques, fréquents et intenses, caractérisant l'activité quotidiene déployée dans un établissement portuaire très important, comme c'était à l'époque le cas de Kilia, exigeaient un apport constant de numéraire, surtout de valeur modique, destiné à couvrir les besoins de la circulation locale. Sous cet aspect, Kilia, comme d'ailleurs la région des Bouches du Danube, connaisait depuis la XIe siècle une économie monétaire assez bien organisée, faisant successivement usage de monnaies byzantines[37], tatares ou émissions locales tataro-génoises[38] en 1360-1361, les acte instrumentés à Kilia par le notaire génois Antonio di Ponzò mentionnent trois catégories de moyens de change ayant cours sur le marché local: deux monnaies, **asperi argenti de Chili** et **perperi auri ad sagium Peyre** et argent non-monayé en barres, **sommi argenti ad pondus Chili**[39]. Après cette date, plus exactement à partir de 1365, ce sont les monnaies frappées par les voïvodes de Valachie qui pénétrent en grandes quantités dans le nord de la Dobroudja et y circulent légalement[40]; à leur côté, on y trouve fréquemment les gros émis depuis 1377 par les voïvodes de Moldavie[41]. Une émission monétaire moldave

---

[37] Monnaies byzantines de faible valeur, datées des XIe-XIIe siècles et découvertes sur l'emplacement probable de l'ancienne cité byzantine de Kilia; v. les travaux cités plus haut, dans la note 23.

[38] Sur ces émissions, v. notamment Ernest Oberländer - Târnoveanu et Irina Oberländer - Târnoveanu, *Contribuţii la studiul emisiunilor monetare şi al formaţiunilor politice din zona Gurilor Dunării în secolele XIII-XIV*, Sciva, 32, 1981, p. 89-109.

[39] Au sujet des divers moyens de change mentionnés dans les actes instrumentés en 1360-1361 à Kilia par le notaire génois Antonio di Ponzò, déjà cité, v. Octavian Iliescu, *Nouvelles éditions d'actes notariés instrumentés au XIVe siècle dans les colonies génoises des Bouches du Danube - Actes de Kilia et de Licostomo*, RÉSEE, 15, 1977, p. 120-121.

[40] Sur la circulation des monnaies de Valachie et de Moldavie dans le nord de la Dobroudja aux XIVe-XVe siècles, v. Octavian Iliescu, *Monedele Ţării Româneşti şi ale Moldovei la Marea Neagră (secolele XIV-XV)*, Revist, 1, 1990, p. 649-656.

[41] V. la note précédente.

en 1426, spécialement adressée à la ville portuaire de Kilia, nous para`t donc très plausible.

L'argument iconographique, à son tour, nous permet d'avancer encore plus dans cette direction. En effet, si le type de revers marqué d'une croix simple, à bras égaux, représentait une véritable innovation dans l'iconographie monétaire de l'État moldave, il était par contre très bien connu et même depuis longtemps à la population qui habitait les établissements portuaires du Danube inférieur. Sans rappeler ici la grande tradition byzantine, vieille de plusieurs siècles, mais à cette époque encore vive dans la région des Bouches du Danube, nous devons mentionner d'abord en ce sens deux émissions locales tataro-génoises de monnaies de bronze, à savoir: une première émission de **follari** montrant au droit le tamgha des chans de la Horde d'Or, la valeur nominale 75 (en chiffres de l'alphabet arabe) et l'an de l'Hégire; au revers, on voit une croix à bras égaux, aux cantons les lettres S/A/T/Y; datées des années 1307/1308 - 1311/1312, ces monnaies ont été attribuées à une colonie génoise résidant à Isaccea, sous l'autorité de la Horde d'Or[42]; la deuxième émission comprend également des **follari**, mais sans légende et marqués au droit d'un tamgha mongol auparavant absolument inconnu, datée vers 1370, au revers de la croix pattée de Gênes; cette émission a été tout récemment attribuée à une colonie génoise placée sous le povoir de **Demetrius princeps Tartarorum**[43] et localisée sur les bords du lac Razelm, près de l'actuelle commune d'Enisala (dép. de Tulcea)[44].

Nous avons relaté, quelques lignes plus haut, qu'après 1365, les monnaies frappées par les voïvodes de Valachie s'implantèrent à Kilia et y circulèrent légalement, autant que la ville danubienne resta sous la juridiction de leurs émetteurs. Parmi ces monnaies, figurait également le nominal d'argent appelé **ban** (au pluriel **bani**)[45]; régulièrement émis depuis 1365 par les voïvodes qui se succédèrent en Valachie jusqu'en 1418, ce nominal présentait souvent au droit une croix ancrée à bras égaux[46], type bien connu, comme nous l'avons déjà montré, dans les milieux locaux.

Enfin, l'argument épigraphique vient à compléter et même à renforcer l'échafaudage des preuves invoquées en faveur de notre hypothèse. En effet, la présence des sigles **pi**, **lambda** et **delta**, au revers de certaines variétés provenant de

---

[42] Ernest Oberländer - Târnoveanu et Irina Oberländer - Târnoveanu, *op. cit.*, p. 93, 105-106.

[43] Octavian Iliescu, *Génois et Tatars en Dobroudja au XIVe siècle: l'apport de la numismatique*, EBPB, 3, 1997, p. 161-178.

[44] *Ibidem.*

[45] Sur le nominal **ban** et sa place dans le système monétaire de Valachie, v. Octavian Iliescu, *Moneda în România 491-1864*, Bucarest, 1970, p. 15.

[46] *Ibidem*, p. 15-21.

l'émission monétaire en discussion, nous montre clairement le milieu social auquel devaient s'adresser les monnaies respectives: il s'agissait évidement d'un établissement portuaire, habité par une population à laquelle l'alphabet grec était familier. Cet établissement était sans doute Kilia, occupée en 1426 par les troupes moldaves d'Alexandre le Bon.

Ayant atteint ce point, notre discussion doit maintenant trouver la réponse adéquate à une question qui pourrait bien nous être posée par nos lecteurs: pourquoi Alexandre le Bon aurait-il adopté, pour une émission monétaire moldave, spécialement adressée à Kilia, le type à la croix cantonnée de couronnes qui marquait le revers du nominal hongrois dénommé **parvus**? À notre avis, il n'y a qu'une seule réponse possible à cette question: le nominal **parvus**, émis par le roi de Hongrie Sigismond Ier, sans aucune interruption, entre les années 1387-1427, a dû circuler également en deçà des Carpates, en Valachie et donc même à Kilia. En effet, l'expansion économique du royaume de Hongrie vers les établissements portuaires du Bas-Danube, initiée par les marchands saxons de Braşov sous le règne du roi Louis Ier d'Anjou (1342-1382)[47], conna`tra un remarquable essor, au début du XVe siècle, grâce notamment aux bonnes relations établies en 1395 entre Sigismond Ier et Mircea l'Ancien et conservées ultérieurement par les voïvodes de Valachie qui ont succédé à ce dernier[48].

En 1424, le voïvode Dan II et Sigismond Ier conclure même une union monétaire entre la Valachie et la Hongrie, accordant à leurs monnaies, sur la base de réciprocité, le pouvoir de circuler librement en Valachie et respectivement en Transylvanie[49]. Cette mesure de politique monetaire commune, adoptée par les deux souverains, visait sans doute la création d'un cadre économique favorable au commerce de transit, pratiqué par les marchands saxons de Braşov, à travers la Valachie, dans les ports danubiens de Bra`la et Kilia. En cette occurrrence, une présence à peu près quotidienne du nominal hongrois **parvus** sur le marché de Kilia doit représenter, selon notre opinion, moins un postulat plausible[50] qui nous permettrait d'expliquer convenablement les motifs qui ont déterminé Alexandre le Bon d'adopter le type à la croix cantonnée de couronnes pour le revers d'une monnaie moldave spécialement émise à l'adresse de cette ville portuaire danubienne.

---

[47] Sur le début de l'activité économique déployée par les marchands de Braşov à travers la Valachie vers les villes portuaires du Danube et la Mer Noire, v. Şerban Papacostea, *op. cit.*, p. 13-14.

[48] *Ibidem*, p. 16.

[49] Octavian Iliescu, Ducati necunoscuţi emişi de domni ai Ţării Româneşti în secolul al XV-lea, BSNR, 77-79, 1983-1985, p. 257-268.

[50] Jusqu'à présent, on ne connaît aucune découverte de monnaies hongroises appartenant à cette émission, ni à Kilia, ni en général dans le nord de la Dobroudja.

Enfin, il nous reste à examiner un dernier problème posé à notre attention par l'étude de cette émission monétaire toute particulière d'Alexandre le Bon, à savoir: peut-on préciser le rapport qui a dû exister entre le nominal appartenant à cette émission et le système monétaire institué par le voïvode déjà cité? Tout récemment, nous avons établi que ce système monétaire était basé sur trois nominaux d'argent, comme suit: le gros, qui en représentait l'unité, à un poids moyen de 0,90 g; un multiple valant 1½ gros et pesant en moyenne 1,35 g; enfin, le demi-gros, au poids moyen de 0,45 g; en outre, durant tout son règne, Alexandre le Bon fit frapper des monnaies de billon ou de bronze empruntant souvent le module et même les types de droit et de revers adoptés pour ses espèces d'argent[51]. Cette dernière particularité - qui n'a pas fait jusqu'à présent l'objet d'une explication généralement acceptable[52] - se retrouve également dans le cadre des l'émission monétaire destinée à Kilia, comme nous l'avons déjà montré un peu plus haut. En ce qui concerne le monnaies d'argent appartenant à cette émission, on peut constater qu'elles enregistrent les valeurs pondérales suivantes:

Première variété: 0,30 g (1)
Deuxième variété: 0,75 g (3)
Troisième variété: 0,41 g (5)
Sixième variété: 0,30 g (9)

chiffres qui nous permettent d'établir, pour les monnaies d'argent appartenant à ces quatre variétés, une moyenne d'environ 0,45 g, donc égale au poids moyen du demi-gros d'argent, émis par Alexandre le Bon. Les monnaies d'argent de l'émission spécialement destinée à Kilia étaient donc équivalentes à un demi-gros et s'encadraient par conséquent dans le système monétaire en vigueur en Moldavie sous le règne de leur émetteur. En même temps, on peut en déduire que le demi-gros moldave d'Alexandre le Bon circulait en 1426-1428 à Kilia très probablement **al pari** à côté du ducat valaque de Dan II et du **parvus** hongrois de Sigismond Ier.

Quant aux monaies de billon ou de bronze, appartenant à la même émission pour Kilia et enregistrées plus haut sous les numéros 2, 4 et 6-8, reproduisant le module et les types des demi-gros d'argent de Kilia, il faut observer que cette particularité est commune à bien d'autres émissions monétaires moldaves datant de la période des années 1400-1456 (règnes d'Alexandre le Bon et de ses succeseurs jusqu'à 1456) et 1504-1527 (règnes de Bogdan III et de Ştefăniţă)[53]; ainssi doit-on lui chercher une explication adéquate dans ce cadre historique beaucoup plus large. En

[51] Octavian Iliescu, *Aspecte ale economiei monetare în Moldova sub domnia lui Alexandru cel Bun*, Revist (sous presse).
[52] *Ibidem*.
[53] *Ibidem*.

fait, tout en limitant l'étude de ce monnayage parallèle uniquement au règne d'Alexandre le Bon, plusieurs hypothèses tendant à expliquer le phénomène en question ont été avancées depuis 1922 jusqu'à nos jours[54], mais aucune ne nous para`t absolument convaincante. C'est pourqoui nous estimons qu'il revient à l'avenir la charge de résoudre ce difficile problème.

Au terme des présentes recherches, nous désirons exprimer ici la ferme conviction d'avoir surpris et même convenablement éclairé à cette occasion un aspect encore peu connu de la politique monétaire déployée par le voïvode Alexandre le Bon vers la fin de son règne: l'identification d'une émission monétaire spécialement destinée à la ville portuaire de Kilia, occupée en 1426 par l'armée moldave. Aux diverses caractéristiques de cette émission, d'ordre numismatique, économique et historique, nous avons dédié l'ample discussion qui a fait l'objet du présent travail.

Post scriptum. Cet article était déjà achevé lorsque notre collègue Emilian Popescu a eu l'amabilité de nous signaler une intéressante note de Ștefan Andreescu, **Note despre cetatea Chilia**, publiée dans Pontica, 32, 1999, p. 225-232. L'auteur y expose des arguments très solides pour établir que l'ancienne cité de Kilia est entrée sous l'autorité de l'État moldave dans les dernières années du règne du voïvode Alexandre le Bon, ce que nous aussi nous avons essayé de montrer ici-même. **O. I.**

ABRÉVIATIONS

I. Terminologie usuelle dans la description des monnaies

D/ : droit
R/ : revers
AE : bronze
AR : argent
BIL : billon
Bz : bronze

II. Bibliographie

Monographies

MBR: George Buzdugan, Octavian Luchian, Constantin C. Oprescu, *Monede și bancnote românești*, Bucarest, 1977.

[54] *Ibidem.*

Publications périodiques

AAR : Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii istorice, IIème série
BSNR : Buletinul Societății Numismatice Române
CNA : Cronica numismatică și arheologică
ÉBPB: Études byzantines et post-byzantines
MAH: Mélanges d'archéologie et d'histoire
NÉH: Nouvelles études d'histoire
RÉSEE: Revue des études sud-est européennes
Revist: Revista istorică
RRH: Revue roumaine d'histoire
SCIVA: Studii și cercetări de istorie veche și arheologie
SCN: Studii și cercetări de numismatică
SMIM: Studii și materiale de istorie medie.

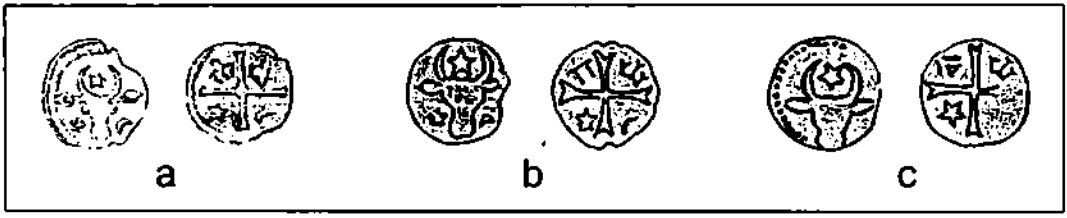

Fig. 1 a, b, c - Monnaies moldaves frappées pour Kilia en 1426-1428.

LES RELATIONS BYZANTINO-ROUMAINES AU MOYEN-AGE. NOUVELLES PRECISIONS*

VASILE V. MUNTEAN

Dans cet exposé – en fait, la synthèse d'un livre du même nom que nous sommes en train de rédiger[1] - nous présenterons de maniére sélective les divers rapports existents entre Byzance et l'espace carpatho-danubien à l'époque médiévale (structures socio-politiques, militaires et juridiques, établissements ecclésiaux-monastiques, indirectement des éléments de culture et d'art, bien connus d'ailleurs). En même temps, nous offrirons en guise de préliminaires quelques renseignements au sujet de la période précédente, cherchant à mettre en lumière notamment les élèments insuffisamment connus ou tout à fait inconnus, y compris certains termes exigeant une nouvelle interprétation ou une analyse étymologique.

Certes, le titre triomphal de *Dacicus maximus*, attribué en 337 au fondateur de Constantinople, évoque la victoire constantinienne sur les Daco-Romains. Mais il ne saurait se référer aux Goths - hypothèse que l'on a essayé d'accréditer[2] -, puisque leur défaite – comme celle des Carpes également – était déjà confirmée par le titre de *Gothicus maximus* et de *Carpicus maximus* que s'était assumé Constantin Ier (qui, à l'égard de la Dacie, voulait devenir *un second Trajan*)[3]. Quant au nom de Julien l'Apostat – évoqué dans ce contexte[4] -, il avait fallacieusement porté plus de titres triomphaux[5] que Constantin le Grand lui-même! À retenir que les Καρποδάκες sont signalés en 381 aussi, à l'époque de Théodose Ier[6]. C'est Paulin de Nola lui-même qui, vers les années 400, mentionnait les deux Daces: l'agriculteur de Dacia Mediterranea et le *pileatus* (noble dace) de Dacia Ripensis (*currunt et uterque Dacus, qui colit terrae medio vel ille divitis multo bove pilleatus accola ripae*)[7], Dacie qui s'étendait aussi sur la rive gauche du Danube[8]. La

---

* Communication acceptée et rédigée en vue du XXe Congrès international des Etudes byzantines – Paris 2001.

[1] Le titre de cet ouvrage fut établi, il y a plusieurs années, par notre regretté professeur, l'académicien Al. Elian.

[2] Il s'agit de M. Salamon, *Compte-rendu à G. Rösch*: Ὄνομα βασιλείας, Vienne, 1978, *Byzantinoslavica* (abrév. Bsl.), 1/1980, p. 66.

[3] I. Barnea, O. Iliescu, *Constantin cel Mare*, Bucarest, 1982, pp. 97, 106 et 119.

[4] M. Salamon, *art. cit.*, p. 66 et note 4.

[5] Em. Popescu, *Christianitas Daco-Romana*, Bucarest, 1994, p. 301.

[6] *Fontes historiae Daco-Romanae*, II, Bucarest, 1970, pp. 312-313 et XI (abr. FHDR).

[7] *Ibidem*, pp. 180-181.

confusion que certaines sources littéraires antiques faisaient entre Dacie et Gothie a dû être réanalysée d'ailleurs à la lumière des données archéologiques[9].

Dans cet ordre d'idées, il est à remarquer qu'en 448, Priscus Panites - envoyé par Constantinople comme ambassadeur à la cour d'Attila, en Pannonie - mentionnait dans ses notes la langue des Aussones ou *Romana rustica*, parlée par les indigènes de Banat, retenant également le mot *mied* (hérité des Daces), qui désignait une boisson spéciale[10]; ce terme s'est longtemps maintenu dans la langue (dans d'autres régions roumaines aussi), et on le retrouve mentionné en 1660 par le voyageur turc Evlija Celebi, à Timişoara[11]. Etant donné qu'à l'époque de Justinien Ier, la province de Dobroudja, une grande partie de Banat ainsi qu'une bande de terre située au long du Danube se trouvaient sous l'autorité impériale, on considère que l'enclave vlaque du monastère sinaïte de Sainte Catherine - fondé par Justinien - doit être mise en rapport avec les Proto-Roumains des bords de la Mer Noire, que le même Justinien avait fait quitter leurs terres pour s'installer à Sinaï, au début de son règne[12]. De toute façon, le problème reste ouvert.

Pour ce qui est des ῥεφούγι du *Strategikon* de Maurice, du début du VIIe[13] ou du VIIIe[14] siècle, il s'agit, à mon avis, de Romains nord-danubiens[15] qui s'étaient retirés au sud du Danube, et qui, lorsqu'ils étaient sollicités, servaient de guides transdanubiens, étant familiarisés avec les endroits. En ce qui concerne les deux *"jupans"* locaux de Banat, Boilă et Butavul, on considère que c'étaient des notabilités avares en contact avec l'Empire byzantin: le patrice Constantin de Boïlas, possiblement le fils du *"jupan"* homonyme, se trouverait dans l'entourage d'Irène (βασιλεύς), en 708[16], supposition qui a besoin d'être confirmée. On a omis cependant de préciser que les deux noms se retrouvent encore de nos jours dans l'onomastique de la

---

[8] Cf. *Dicţionar de istorie veche a României*, Bucarest, 1976, p. 221.

[9] L. Bârzu, dans *Istoria României de la începuturi până în secolul al VIII-lea*, Bucarest, 1995, p. 298.

[10] Em. Popescu, *op. cit.*, p. 211, n. 55; V.V. Muntean, *Bizantinologie*, I, Timişoara, 1999, pp. 76 et 84.

[11] V. V. Muntean, *Contribuţii la istoria Banatului*, Timişoara, 1990, p. 115.

[12] I.V. Leb, *Biserică şi implicare*, Cluj, 2000, p. 160 et seq.; V.V. Muntean, *Bizantinologie*, I, pp. 96-97.

[13] FHDR, II, p. 553.

[14] A. Armbruster, *Romanitatea românilor*, 2e éd., Bucarest, 1993, p. 25.

[15] Nous proposons ici une traduction nouvelle et autant fidèle que possible, parue initialement dans *„Altarul Banatului"* (abr. AB), 4-6/1994, p. 75, n. 24, en précisant que notre traduction diffère des autres déjà existentes: *„Et des soi-disants refugiés, chargés de montrer les chemins et de dénoncer quelqu'un, il faut nous en garder constamment, car - quoiqu'ils soient devenus des Romains avec le temps et aient oublié leurs (coutumes) - ils manifestent avec prédilection de la bienveillance à l'égard des ennemis"*. N. Zugravu (dans *Geneza creştinismului popular al românilor*, Bucarest, 1997, p. 412) affirme qu'il s'agit de *„Romains refugiés au nord du Danube"*.

[16] A. Bejan, *Banatul în sec. IV-XII*, Timişoara, 1995, pp. 94-95.

région de Sânnicolaul-Mare, où l'on suppose qu'ils aient vécu[17]. Evidemment, cette survivance *"nominale"* a été rendue possible par la continuité de la présence roumaine, grâce à laquelle se sont conservés également des appelatifs hydronymiques très anciens, tels *Timis(is), Cris(os), Siret(os), Prut(os)*, inventoriés - avec leur terminaison grecque - par Constantin VII, l'érudit basileus constantinopolitain (+959)[18]. Il n'est pas aléatoire qu'une source arménienne du VIIe siècle, Anania de Shirak, fasse mention d'un pays *"Balak"* (=Valaque, Valachie) au nord du Danube; l'insertion de *"Balak"* dans le texte en question ne dépasse pas comme date l'année 896[19].

Récemment, l'information fournie par Joseph Génésios vers le milieu du Xe siècle a suscité de quelques commentaires. Le chroniqueur relate, très succinctement, une campagne de l'empereur Théophile (829-842) en Asie Mineure, à la tête d'une armée hétéroclite; parmi les combattants, il y avait des *"Slaves, des Huns, des Vandales, des Gètes..."*. Le commentateur moderne identifie les Huns aux guerriers bulgares et les Gètes aux Roumains balcaniques. Mais les choses se présentent un peu différemment. Si l'on considère également les renseignements offerts par Léon Grammatikos, datant toujours du Xe siècle, on peut parvenir à la conclusion que les Slaves devraient être les Bulgares, les Huns - les Hongrois d'entre le Don et le Dniepr, qui avaient l'habitude de traverser le Danube pour saccager ces régions appartenant à l'Empire, tandis que l'ethnonyme Gètes désignerait également des Roumains nord-danubiens, dont certains - sous la pression des migrateurs et d'autres vicissitudes - traversaient le fleuve pour arriver dans l'Empire[20].

En plus, en ce qui concerne les *"Vlaques"*, ou plus précisément les aroumains de Kékauménos (XIe siècle), la tradition nous apprend qu'ils provenaient toujours des régions nord-danubiennes[21]. Analysant le fragment en question, nous avons rejeté l'allégation de G. Cankova-Petkova, selon laquelle les Besses-Bissens seraient Vlaques ou même Bulgares, et non pas Pétchénègues[22]. De même, c'est toujours de la gauche du Danube que proviennent les Δάκες mentionnés par

---

[17] V. Muntean, *Contribuţii...*, pp. 71 et 75, n. 59.

[18] Constantin Porphyrogénète, *Carte de învăţătură pentru fiul său Romanos (De administrando imperio)*, Bucarest, 1971, pp. 9, 60, 61.

[19] V. Muntean, *Bizantinologie*, I, p. 107 et note.

[20] Idem, *Despre români în izvoarele bizantine*, Revista Istorică (abr. RI), 9-10/1996, p.772 et notes 4-6.

[21] A. Decei, *Relaţii româno-orientale*, Bucarest, 1978, p.81, n. 2; cf. aussi M. Caragiu-Marioţeanu, *Compendiu de dialectologie română*, Bucarest, 1975, p. 216; A. Armbruster, *op.cit.*, p. 29; V. Spinei, *Marile migraţii din estul şi sud-estul Europei în sec. IX-XIII*, Iaşi, 1999.

[22] Dans *Contribuţii...*, pp. 78-69.

Michel Anchialos au XIIe siècle (des Roumains et non des Serbes)[23], comme je viens de la préciser[24].

On sait qu'à l'extrêmité orientale de la Roumanie, dans la Dobroudja historique, s'était affirmé, pendant le dernier quart du XIe siècle, le dynaste *Tatos, Tatul* en roumain, selon l'intuition du grand historien Nicolae Iorga[25], dont nous espérons que l'hypothèse soit acceptée *in extremis* par les historiens, en ajoutant à son appui un nouvel élément, à savoir le toponyme *Tatul* de la région de Rhodope où se sont conservés des vestiges de civilisation romaine[26]. N'oublions pas qu'après la période de domination byzantino-romaine entre le Danube et la Mer Noire, du IVe au VIIe siècles, le territoire respectif est revenu sous le sceptre impérial, partiellement vers le milieu du Xe siècle[27], intégralement depuis 971 jusqu'en 1186. Sous le règne de Michel VIII (1259-1282), Byzance réussit à réconquérir quelques points d'appui, qui furent probablement maintenus pendant la première moitié du XIVe siècle aussi[28]. Il est à retenir que les recherches les plus récentes attestent une influence byzantine aux IXe-Xe siècles même en Transylvanie. On connaît, par exemple, les rapports du voïvode Gelu *"le Roumain"* (*dux Blacorum*) avec l'Empire[29], mais ce que l'on connaît moins c'est qu'ultérieurement (en 1176), à Myriokephalon (en Asie Mineure), à la tête de son armée allait lutter, aux côtés des Byzantins, le voïvode de Transylvanie lui-même[30].

Nous estimons, certes, que c'est à juste raison qu'en 1166, I. Kinnamos localisait les *"Vlaques"* sur l'actuel territoire roumain, soulignant l'origine romaine des Roumains: "... καὶ Βλάχων πολὺν ὅμιλονε οἳ τῶν ἐξ Ἰταλίας ἄποικοι πάλαι εἶναι λέγονται"[31]. Vu que l'expédition contre la Hongrie avait comme point de départ *"les contrées près de la Mer Noire"*, on peut admettre que *"la grande masse des*

---

[23] V. Spinei, *La signification des ethnonymes des „Daces" et des „Gètes" dans les sources byzantines des X-XVe siècles*. Etudes byzantines et post-byzantines (abr. EBPB), II, Bucarest, 1991/1993, pp. 124-125.

[24] Dans *Contribuții...*, pp. 69-70.

[25] N. Iorga, *Locul românilor în istoria universală*, Bucarest, 1985, p. 107: à propos de *Tatul*, il rappelle la localité Tătulești. Il y a, en effet, deux localités au même nom (dans les départements de Buzău et d'Olt). Voir aussi *Documenta Romaniae Historica* (abr. DRH), B, Ier vol., Bucarest, 1966, p. 578 (anthroponymes plus tardifs).

[26] T. Teoteoi, compte-rendu dans la *Revue des Etudes Sud-Est Européennes* (abr. RESEE), 3-4/1992, p. 380.

[27] Gh. Mănucu-Adameșteanu, *La diffusion de la monnaie byzantine en Dobroudja aux IVe-Xe siècles*, EBPB, III, Bucarest, 1997, p. 109.

[28] Al. Elian, *Les rapports byzantino-roumains*, Bsl 2/1958, p. 213.

[29] N. Zugravu, *op. cit.*, p. 449; M. Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, I, 2e éd., Bucarest, 1991, p. 292. Au sujet du voïvode Menumorut de Bihor, qui parlait de *„son maître"* l'empereur constantinopolitain, voir Al. Elian, *op. cit.*, p. 216.

[30] G. Moravcsik, *Studia Byzantina*, Budapest, 1967, pp. 309-310.

[31] Al. Elian, N. Ş. Tanaşoca, FHDR III, Bucarest, 1975, p. 238.

Vlaques" fût récrutée du thème Paristrion (notamment de Dobroudja)[32]. Remarquons que, plus tard, en 1348, Byzance allait confirmer une *pronoia* (fief) à Dobrotiță, du despotat de Dobroudja[33]; cela est à comparer aux donations princières faites dans les Principautés Roumaines pour récompenser les offices militaires (*slujbă* et *vislujenie*). Enfin, l'historien turc H. Inalčik soutient, à juste raison, qu'en 1416, Venise, Byzance et le pays roumain de la Valachie, conduit par le voivode Mircea cel Bătrân (Mircea l'Ancien), avaient adopté une politique aggressive telle que l'Etat ottoman rétabli se trouvait de nouveau en danger de se voir démembré et anéanti[34].

En ce qui suit, nous allons présenter quelques exemples de transfert terminologique, mais aussi de limitation de l'influence byzantine à gauche du Danube, à l'exception des importantes institutions monastiques et ecclésiales, transplantées pour la plupart dans les Pays Roumains au Moyen Age, et dont nous allons nous occuper plus tard.

Dans un document slavon de 1392, rédigé par le Grec Philos, à l'époque logothète de Mircea l'Ancien, on trouve le terme de *picernic* (πιγκέρνης, du latin *"pincerna"*), qui signifie *"echanson"*[35]. Dans un document pareil provenant de la Valachie et datant de 1388, on rencontre le terme de *komat*[36], de κομμάτιον-κομάτιν.[37] Dans d'autres documents de la première moitié du XVe siécle, on trouve tant l'expression *ctitorie* (de *"v htitorija"*, fondation)[38] en Valachie, que le slavon *"ktitorstvo"*[39] en Moldavie; le terme de *ctitor* (fondateur) ne nous est donc pas parvenu seulement par filière sud-slave[40], mais directement aussi[41]. L'*orizmo* valaque (de 1406)[42] n'est

---

[32] V. Muntean, *Bizantinologie*, II, Timişoara 2000, pp. 20-21; dans pp. 24-26, 41 et passim, sur les contacts avec les Asénides, Roumains d'origine (voir aussi: V. Ciocâltan, *Componenta românească a ţaratului Asăneştilor în oglinda izvoarelor orientale*, R. I., 11-12/1992, p. 1118; C. Şerban, *O ştire privind românii din nordul Dunării în 1205*, ibidem, 10/1979, pp. 1949-1957).

[33] V. Muntean, *Bizantinologie*, II, pp. 10, 68. Pour un point de vue différent, voir FHDR, III, p. 495 et n. 38.

[34] H. Inalčik, *Imperiul otoman*, Bucarest, 1996, p. 62.

[35] DRH, B, I, pp. 43 et 45; G. Cavallo (coord.), *Omul bizantin*, Iasi, 2000, p. 255; Val. Al. Georgescu, *Bizanţul şi instituţiile româneşti până la mijlocul sec. XVIII*, Bucarest, 1980, p. 54 et passim (pour d'autres termes concernant notamment la noblesse et les dignités). Au sujet des emprunts byzantins des VIIe–Xe siècles en roumain, voir Fl. Dimitrescu (coord.), *Istoria limbii române*, Bucarest, 1978, pp. 105-108.

[36] DRH, B, I, p. 26.

[37] Fr. Dölger, *Byzantinische Diplomatik*, Ettal, 1956, pp. 355-366.

[38] DRH, B, I, p. 157.

[39] *Ibidem*, A, I, p. 85.

[40] Comme on peut lire dans *Dicţionarul enciclopedic*, Bucarest, 1983, sub voce.

[41] A. Soloviev, V. Mošin, *Grčke povelje srpskih vladava*, Londres, V. R., 1974, p. 460; V. Muntean, *Organizarea mănăstirilor româneşti în comparaţie cu cele bizantine până la 1600*, Bucarest, 1984, pp. 44-45.

[42] DRH, B, I, p. 70; cf. M. Andreev, *Vatopedskata gramota*, Sofia, 1965, p. 144.

autre que le byzantin ὁρισμός. À notre avis, le *mertic* (farinage, sursalaire en nature) roumain dérive plutôt du grec μερτικόν[43], probablement par filière serbe, que de l'hongrois, où il arriva par la même filière sud-slave. Certains chercheurs étrangers sont d'accord que le *fumírit* (fouage), perçu comme impôt en Transylvanie, a, lui aussi, une origine byzantine[44].

En ce qui concerne la question de l'immunité roumaine sous son triple aspect - fiscal, administratif et judiciaire - placée dans le cadre de celle de type byzantin, nous estimons l'avoir solutionnée de manière satisfaisante, même si certains spécialistes roumains aient manifesté leur scepticisme devant la *"terminologie quasi-juridique"* des documents slavo-roumains anciens[45]. À retenir que certains documents en slavon datant d'environ 1530, de Valachie, renferment le syntagme *acusat (<iscusat)*[46], déformation du terme d'origine ἐξκουσάτος, ἐξκουσάτος, c'est-à-dire *"exonéré"*. D'exemptions intégrales bénéficiaient au début - et dans une mesure plus grande qu'à Byzance - les habitants des *"slobozii"* (villages dont les habitants étaient exemptés d'impôts ou de corvées.) Étymologiquement, le terme slavon de *"sloboda"* (du grec ἐλευθερία) signifie *"liberté"*, *"immunité"*, *"exemption"*[47]. Au sein du *"jus Valachicum"*, rappelons l'existence des *cojureurs*, d'habitude douze, comme à Byzance[48] etc.

Soulignons par la suite que, parmi les amendes - *"gloabele"* roumaines - en argent ou en nature, figurent seulement celles dûes pour le meurtre (φονικόν) ou pour l'enlèvement d'une vierge (παρθενοφθορία), excepté la découverte d'un trésor (εὕρεσις θησαυροῦ). Quoique les deux sociétés aient parcouru, au fond, une évolution parallèle, dans un contexte structurel sud-est européen plus ample on peut remarquer une certaine influence byzantine sur la société roumaine. Actuellement, on est d'accord que le byzantin parè que se situe sur le même plan que le roumain *vecin* (voisin, du lat. *vicinus*). Le terme rarissime de πάροικοι se

---

[43] Fr. Dölger, *op. cit.*, pp. 367-368.

[44] S. Domanovszky, cité par Șt. Pascu, *Voievodatul Transilvaniei*, Cluj, 1971, p. 417, n. 364; voir aussi Fr. Dölger, *op. cit.*, p. 221 (καπνικόν denommé aussi οἰκούμενον); M. Andreev, *op. cit.*, p. 116 (*dimnina*). Pour *„fumărit"*, voir aussi DRH, B, I, p. 34; *Instituții feudale din Țările Române* (coord. O. Sachelarie, N. Stoichescu), Bucarest, 1988, pp. 201, 202.

[45] Dans *Organizarea...*, p. 35.

[46] DRH, B, III, pp. 137 et 176.

[47] Soloviev - Mošin, *op. cit.*, p. 421; P. Charanis, *On the Social Structure and Economic Organization of the Byzantine Empire in the thirteenth Century and later*, Bsl., 12 (1951), p. 122; G. Ostrogorsky, *Pour l'histoire de l'immunité à Byzance*, Byzantion, 28 (1958), p. 197 et sqq.

[48] V. Muntean, *Contribuții...*, p. 93.

retrouve cependant, en 1020[49], dans un document de Basile II le Bulgaroctone concernant le centre épiscopal de Timiş(oara), puis en 1591, dans un document émis par Michel le Brave[50]. Puis, les *poslușnicii* (domestiques) des Principautés pourraient être comparés aux ὑπουργοί *"grecs"*. Les impôts et les divers travaux obligatoires auxquels étaient soumis les hommes dépendents ont des ressemblances - même linguistiques - dûes à leur provenance de Byzance, par filière probablement sud-slave (*angarii*=fardeaux<ἀγγαρεῖαι; *viglu*=veille<βιγλιατικόν). Nous avons découvert des équivalences grecques pour d'autres services et impôts existents chez les Roumains: *oierit* (redevance sur les moutons)<προβατονόμιον, *gorștina* (impôt sur les porcs)<χοιρονόμιον, *stupărit* (abeillage)<μελισσονόμιον, *lucru la cetate* (travail à la cité)<καστροκτισία, *tretina* (amende payée par un voleur représentant le tiers de la valeur de l'objet du vol)<τρίτον[51].

Il est de notoriété que l'influence byzantine la plus forte dans les Pays Roumains fut celle exercée par le monachisme et par l'Eglise, avec leurs offices et leurs institutions, adaptés aux exigences locales. De la multitude de problèmes qui se présentent, nous allons retenir les plus suggestifs, mais auparavant, nous voulons amender les assertions d'un chercheur étranger, selon lequel l'espace roumain se trouverait dans les Balkans et non dans le Sud-Est européen, et l'héritage byzantin serait significatif en Moldavie et en Valachie et négligeable en Transylvanie - assertions issues de l'ignorance des réalités roumaines[52]. Zenovius et Paulus et du IVe siècle (preuve, les découvertes de Biertan - Sibiu et de Porolissum - Moïgrad, départ. de Sălaj) pourraient être - tel que l'on a déjà affirmé[53] - des prêtres ou des évêques itinérants, envoyés à gauche du Danube pour y organiser l'Eglise déjà existente. En échange, l'idée que Jean Cassien serait moine sud-galois[54] ne saurait être confirmée; en fait, il est né en Dobroudja, étant un des proches de St. Jean Chrysostome, l'archevêque de Constantinople. Pour ce qui est des *"moines scythes"* (originaires de Dobroudja) du VIe siècle, ils s'étaient efforcés d'imposer leur théorie (et non leur *"hérésie"*)[55] théopasquite - tentative d'équilibre entre les nestoriens et les

---

[49] Idem, *Organizarea...*, p. 35.

[50] Hurmuzaki-Iorga, *Documente grecești*, XIV, I, Bucarest, 1915, p. 91.

[51] P. Lemerle, *Le monde de Byzance*, Londres, V. R., 1978, p. 432; V. Muntean, *Organizarea...*, p. 21 et 120 (d'autres exemples encore).

[52] P. Michelson, *Perceptions on Imperial Legacies in the Balkans: the Romanian Lands*, RESEE 1-4/1998, pp. 65, 68.

[53] N. Zugravu, *op. cit.*, p. 296; D. Benea, *Dacia sud-vestică în sec. III-IV*, Timișoara, 1999, p. 136.

[54] K. Zelzer, *„Cassianus natione Scytha", ein Sudgallier*, Wiener Studien, Bd 104 (1991), p. 161 et suiv. Pour une présentation édifiante, voir: Em. Popescu, *Christianitas Daco-Romana*, pp. 224-225; M. Păcurariu, *Sfinți daco-romani și români*, Iași, 1994, pp. 53-55, 183-184 (bibliographie).

[55] I. V. Leb, *op. cit.*, p. 9.

monophysites - étant soutenus par l'empereur Justinien lui-même. Toutefois, Léonce de Byzance ne peut être identifié à Léonce de Jérusalem[56], leurs conceptions dogmatiques étant plus d'une fois diamétralement opposées[57], mais plutôt à Léonce *"le Scythe"*, hypothèse qu'embrassent également D. Stăniloae et I. G. Coman.[58]

L'objectivité scientifique nous oblige à ne pas accepter - comme certains historiens le font[59] - la juridiction de Rome à l'époque de l'archevêché de Justiniana Prima, archevêché créé en 535. Si l'on se penche attentivement sur le texte concernant cet archidiocèse, on peut facilement comprendre la vérité qu'il était autocéphal, remplaçant (τόπον ἐπέχων)[60] l'autorité papale dans les provinces qui lui étaient soumises, dont aussi celles de la rive gauche du Danube (les évêchés de Litterata - Palanca Nouă, et Recidiva, l'actuelle Vărădia du département de Caraş-Severin)[61]. Une conséquence immédiate: la diminution de l'importance du vicariat de Thessalonique[62]. En effet, *"le grand nombre d'objets chrétiens d'origine orientale découvertes dans l'espace de l'ancienne province"* (la Dacie)[63] révèle l'influence orientale prépondérante dans la diffusion du christianisme chez les Roumains.

De plus, la participation des missionnaires roumains à la conversion des Moraves au IXe siècle, que Byzance a soutenu par les renommés missionnaires Cyrille et Méthode, est attestée aussi par la dénomination *"Na valach"* (chez les Roumains) de Stare Mesto - Veligrad, l'ancienne capitale de la Grande Moravie[64]. Récemment, on a avancé l'hypothèse que l'évêque de *"Turquie"* (Hongrie), le byzantin Hiérothée du même IXe siècle, aurait inclus dans sa juridiction le Nord-Ouest du Banat

---

[56] I. Frăcea, Ὁ Λεόντιος Βυζάντιος, Athènes, 1984, p. 217,

[57] J. Meyendorff, *Hristos în gândirea creştină răsăriteană*, Bucarest, 1997, pp. 64, 78 (n. 10), 82, 84 (n. 29) et 86; A. Louth, *Dionisie Areopagitul*, Sibiu, 1997, p. 153.

[58] D. Stăniloae, *Contribuţia călugărilor sciţi la precizarea hristologiei la începutul sec. VI*, Mitropolia Olteniei, 3-4/1984, p. 211 et n. 43; Idem, *Sf. Maxim Mărturisitorul, Scrieri*, IIe partie, Bucarest 1990, p. 5; Th. Baconsky, *Un document patristic străromân: Epistola către africani a călugărilor sciţi*, Biserica Ortodoxă Română (abr. BOR), 3-4/1988, p. 113; V. Muntean, *Bizantinologie*, I, pp. 82, 88, 89, 99.

[59] N. Zugravu, *op. cit.*, pp. 412, 422; I. C. Drăgan, *Imperiul romano-trac* (sic), Bucarest, 2000, p. 200.

[60] FHDR, II, pp. 377-383; J. Darrouzès, *Sur la nomenclature des actes patriarcaux au XIVe siècle*, RESEE, 11/1973, p. 248.

[61] Em. Popescu, *Christianitas Daco-Romana*, p. 211; I. C. Drăgan (*op. cit.*, pp. 185 et 308) incline à l'identifier à Sucidava, opinion abandonnée par la plupart des historiens roumains.

[62] Em. Popescu, *Creştinismul timpuriu pe teritoriul României*, dans le vol. *„Priveghind şi lucrând pentru mântuire"*, Iaşi, 2000, pp. 184-185 et n. 85.

[63] N. Zugravu, *op. cit.*, p. 421. I. Barnea, *Byzance et le Nord du Bas-Danube (491-565)*, EBPB, II, p. 57, souligne que *„Prima Justiniana a eu une contribution importante à la consolidation du sentiment des habitants daco-romains de ces contrées d'appartenir à la latinité orientale, ainsi qu'à la continuité ininterrompue de leur être profond et de leur caractère ethnique"*.

[64] V. Muntean, *Contribuţii...*, pp. 121-122 et 130 et 130 (n. 4).

aussi[65], ce qui est peu probable. Ce qui est certes, c'est qu'en 1020, dans un document de Basile II, est indiqué le *castrum* épiscopal de Timiş(oara)[66] qui, par l'évêché de Braničevo, dépendait de l'Archevêché d'Ochride, dépendant, à son tour, directement de l'empereur. Du point de vue ecclésial, Dobroudja aussi se trouvait sous la protection de Byzance. C'est là qu'ont fonctionné, selon les investigations les plus récentes, deux métropolites: Anicet (X^e-XIe siècles) et Basile (XIe siècle)[67], et dans le Delta du Danube même est attesté documentairement un monastère orthodoxe[68]. Celui-ci n'est pas unique, d'ailleurs, dans la zone roumaine: au Sud du Banat, par exemple, il y avait un monastère qui avait reçu des donations de la part de l'empereur Manuel I Comnène[69].

Deux bulles du Pape Honorius III, de 1216 et 1218, nous apprennent que la vaste organisation monastique de *"St. Théodose"*, qui, *ab initio*, avait eu son siège à Jérusalem, au VIe siècle, étant ultérieurement contrainte de le transférer près de Thessalonique (Berroia), possédait dans la région d'Arad plusieurs établissements qui se trouvaient en correlation avec le monastère central de *"St. Démétrios"* de Mitroviţa[70]. Antérieurement, en 1204, il y avait, dans la région de Şemlac, de nombreux monastères *"grecs"* et seulement un *"latin"* (catholique-romain): *"unum sit ibi Latinorum coenobium (...) ibidem sint multa coenobia Graecorum"*. D'autres centres monastiques sont mentionnés la même année dans la zone transylvaine occupée par les Hongrois etc. Et, en 1234, une lettre papale nous renseigne que dans la Moldavie méridionale agissaient avec succès des *"pseudo-évêques schismatiques"* qui attiraient à la religion orthodoxe des Szeklers et des Saxons aussi[71]. Récemment, on a affirmé à propos de ces hiérarques qu'ils étaient considérés *"faux évêques"* soit à cause de leur appartenance à l'Orthodoxie, soit en l'absence d'une ordination canonique[72]; la seconde raison s'exclut d'elle-même. Nous inclinons à voir dans les hiérarques de 1234 les chefs d'une Eglise autochtone rudimentaire, une sorte d'évêques itinérants, entretenant des rapports immédiats avec quelque siège épiscopal de Dobroudja, sinon avec le diocèse de Vicina lui-même. À propos de

---

[65] A. Madgearu, *Misiunea episcopului Hierotheos*, RI, 1-2/1994, p. 154.

[66] V. Muntean, *Organizarea...*, p. 35; Idem, *Bizantinologie*, I, p. 145. N. Zugravu (*op. cit.*, p. 491) opte, sans justification, pour *„Tibiscum-Jupa"* (département de Caraş-Severin).

[67] I. Barnea, *Noi date despre Mitropolia Tomisului*, Pontica, XXIV (1991), extrait, pp. 277-282; Em. Popescu, *Christianitas Daco-Romana*, pp. 421-438 (l'Evêché d'Axiopolis).

[68] I. Barnea, *Sceaux byzantins du nord de la Dobroudja*, RESEE 1/1985 (extrait), p. 35.

[69] V. Muntean, *Bizantinologie*, II, pp. 22.

[70] *Ibidem*, p. 44.

[71] *Ibidem*.

[72] Fl. Constantiniu, *O istorie sinceră a poporului român*, Bucarest, 1997, p. 65.

Vicina, on a récemment affirmé qu'il devrait être placé à Păcuiul lui Soare[73]. À notre avis, la localisation la plus vraisemblable serait dans le Nord de la Dobroudja, près des bouches du Danube[74], étant peu probable que deux métropolies (Dristra et Vicina) aient pu avoir leurs sièges à une distance de moins de 20 km. Le dernier titulaire de Vicina s'était réfugié en Valachie avant 1359, sous la pression des Tatars.

Comme justement l'avait souligné Nicolae Iorga, par la reconnaissance des métropolies de l'Oungrovalachie (1359) et de la Moldavie (1401) en dépendance canonique de Constantinople, les deux Etats roumains entraient dans la conscience politique du monde[75]. Ajoutons que les nobles roumains de Maramureş, Baliţă et Drag, avaient été chargés en 1391 d'une mission patriarcale visant la hiérarchie supérieure de Halicz (Galicie)[76]. Au même XIVe siècle (1377), dans la Transylvanie proprement-dite – sous domination étrangère – fonctionnait un archevêque orthodoxe Ghelasie (Gelasius)[77]. Ces derniers temps, on a avancé l'idée que par le titre d'"*exarque de la Hongrie et* τῶν Ιλαγηνῶν" dont avait été investi en 1401 le métropolite de la Valachie, on doit comprendre un hiérarque avec une mission spéciale visant les territoires valaques[78]. Or, cette expression devrait être plutôt comprise comme désignant la sollicitude pastorale à l'égard des Roumains orthodoxes de Banat et de Transylvanie. En ce qui concerne la Moldavie, en 1395, lors des négociations portées autour du statut de la métropolie, on imposa le terme "*dichiu*" en roumain, comme le δίκαιος de la version originale, au lieu d'autres formulations imprécises[79].

Au sujet de la translation des reliques de St. Jean le Nouveau de Suceava – tué jadis à Trébizonde –, on vient d'en changer la date, considérant, au lieu de 1402,

---

[73] I. V. Leb, *op. cit.*, p. 24.

[74] P. Năsturel, *Mais où donc localiser Vicina?*, Byzantinische Forschungen, XII (1987), pp. 146-171; M. M. Alexandrescu – Dersca Bulgaru, *George I. Brătianu – istoric al expansiunii genoveze în Marea Neagră*, dans le vol. *„Confluenţe istoriografice româneşti şi europene"* (coord. V. Spinei), Iaşi, 1988 (extrait), p. 127; Em. Băbuş, *Contextul istorico-bisericesc al Dobrogei în a doua jumătate a sec. XIV*, BOR 1-2/1987, p. 107; Mircea Păcurariu, *Istoria...*, I, p. 235.

[75] N. Iorga, *Istoria românilor*, III, Bucarest, 1937, p. 340. La traduction de FHDR, IV, pp. 200-201, de l'attribut καθολική par *„catholique"* au lieu d'*„universelle"* ou *„orthodoxe"* nous semble incorrecte, d'autant plus qu'au bas de la page, à la note 17, il est question de *„propagande catholique"* ce qui peut dérouter le lecteur moins avisé.

[76] *Addenda et corrigenda*, Studii şi materiale de istorie medie (abr. SMIM), XVIII, 2000, p. 252: Ş. Papacostea.

[77] M. Păcurariu, *Istoria...*, I, p. 291.

[78] P. Diaconu, *Plai şi plasă*, Dorul, Danemark, 100/1998, p. 25.

[79] FHDR, IV, p. 247. Un autre syntagme artificiel (à la page 249) *„ayant chez vous la place de métropolite"* doit être lue ainsi *„tenant chez vous la place du métropolite"*, c'est-à-dire étant le suppléant du métropolite (il s'agit de l'archiprêtre Pierre).

quatre aigles qui gardaient le corps inanimé de St. Stanislas[35]. Bien sûr, dans le cas polonais on pourrait supposer aussi une influence venue de l'ouest, c'est-à-dire de l'Empire germanique. Il revient à l'avenir la tâche d'apporter plusieurs précisions à ce sujet, ainsi qu'au motif littéraire de l'aigle comme gardien de la dépouille mortelle ou attribut de certains saints, motif qui fait son apparition dans l'hagiographie occidentale (hors de Médard ou de Stanislas, il s'agit de Cuthbert ou d'Adalbert de Prague). Par exemple, après avoir subi la mort martyrique de la part des Slaves païens qu'il voulait évangeliser (997), Saint Adalbert a été laissé sur place, pour que son corps soit déchiré par les fauves. Mais, pour que le bruit de sa sainteté se répande partout et "afin que Dieu fasse connus par tout les gens les grands mérits de ce prélat et martyre, par une disposition de la divine providence son très saint corps a été gardé pendant trente jours par un *aigle*, de façon qu'aucune bête féroce, aucun oiseau n'a réussi de s'approcher de la dépouille, en la voyant gardée par l'aigle"[36].

Élevé dans l'esprit de l'humanisme polonais, le chroniqueur moldave Nicolae Costin (~1660–1712) a repris ces informations de façon assez circonstanciée, en s'attardant sur l'étymologie du nom porté par la première capitale du royaume polonais (Gñezno), qui signifie "nid" en langue polonaise, car *il y avait là, dans les arbres, un grand nombre de nids d'aigles*[37]. Plus tard, au XVIIIe siècle, l'alliance entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, constituée en vue du partage de la Pologne, est restée dans l'histoire polonaise comme l'alliance des "trois aigles noirs", qui ont déchiré l'aigle blanc de la Pologne.

6. L'aigle et le corbeau de la Valachie

L'emblème héraldique de la Valachie au Moyen Âge offre à l'historien le cas d'un intérêt tout à fait spécial – auquel on pourrait donner des plus différentes explications – de la confusion entre l'aigle et le corbeau.

Pour l'éclaircissement de cette confusion, on a pris en considération les représentations graphiques d'un côté, ainsi que les mentions des sources littéraires de l'autre côté. Ces-derniers, qui ne datent pas d'une période plus ancienne que le XVIIe siècle, affirment sans réserves que "ce pays porte son corbeau sur son emblème"[38], ou que "l'insigne du règne corbeau se présente avec la croix"[39] etc.

---

[35] *Ibidem*, p. 61 b ("**aquilae quatuor defendunt proiectum cadaver Stanislai episcopi**").

[36] **"Sed ut ostenderet Deus, cuius meriti esset tantus martyr et pontifex, per triginta dies iussu divino *ab aquila* corpus eius sanctissimum custoditur. Ubi nulla fera, nulla avis accedere potuit, cum divino indicio *aquilam* custodem aspexit"** (*Sancti Adalberti Pragensis episcopi et martyris vita prior*, edidit Jadwiga Karwasińska, Varsovie, 1962, p. 84, l. 25-27).

[37] Nicolae Costin, *Opere*, vol. I (*Letopiseţul Ţării Moldovei ...*), éd. C. A . Stoide, I. Lăzărescu, Iaşi, 1976, p. 71.

[38] I. Bianu, N. Hodoş, *Bibliografia Românească Veche*, I, Bucureşti, 1903, p. 145 (hommage en vers du métropolite Théophile, adressé au voévode Matei Basarab dans *Evanghelia învăţătoare*, parue au monastère Dealu, 1644).

C'est donc toujours le corbeau que la conscience publique considérait comme emblème du pays, soit qu'il s'agit des représentants du haut clergé (comme les métropolites Théophile, 1636 - 1648, Théodose, 1668–1672 et 1679–1708, ou Anthime d'Ibérie, 1708–1716), ou de la noblesse (comme Udriște Năsturel, ~1596–~1658).

D'autre part, l'analyse des représentations héraldiques a permis la conclusion qu'il s'agit de l'*aquila valachica*. Ça veut dire que pour la Valachie aussi l'oiseau héraldique à l'origine était sans aucun doute l'*aigle*, un aigle noir, devenu doré *(chrysaetos)* dans la première moitié du XVe siècle. L'aigle figure aussi sur la pierre tombale de Zamfira (+1580), fille de Moïse, voévode de la Valachie (1529–1530), tandis que le corbeau est sans équivoque l'oiseau qui fait sa parution sur les emblèmes héraldiques du même pays au XVIe et dans la première moitié du XVIIe siècle.

Les recherches plus anciennes, qui ont essayé de faire lumière autour de ce sujet, sont arrivées à la conclusion qu'il s'agit en fait d'une forme hybride, dont l'apparition pourrait s'expliquer aussi par la manière maladroite des maîtres ou artisans locaux de représenter l'aigle comme un corbeau, manière qui, ajoutée à la couleur noire de cet aigle, aurait faciliter le glissement de l'oiseau vers la physionomie du corbeau[40]. La récupération de la tradition byzantine, accélérée dns la seconde moitié du XVIIe siècle et mise en étroite liaison avec "les grandes familles byzantines et l'idée byzantine", d'après un titre révélateur de N. Iorga, a été accompagnée par les représentations de plus en plus poussées de l'aigle bicéphale de Byzance, d'où la famille des Cantacuzènes se réclamait et se tirait réellement l'origine[41]. Il s'agit d'un véritable emblème intégré, aigle-et-corbeau, qui a déjà fait sa parution sur le sceau et les médailles de Mihnea III (1658–1659).

Un grand pas en avant est à constater avec la page dédicatoire du "Časlov" ou "Livre d'heures", traduit par le métropolite Anthime de l'Ibérie et publié à Târgoviște en 1715, au temps du règne d'un autre Cantacuzène, Étienne (Ștefan), où la représentation de l'emblème de celui-ci prouve la reprise de la formule d'intégration

---

[39] *Ibidem*, p. 109 (dans la dédication adressée par Udriște Năsturel à Matei Basarab dans *Pravila de la Govora*, 1640).

[40] Dan Cernovodeanu, *Știința și arta heraldică în România*, București, 1977, p. 48-49; Răzvan Theodorescu, *În jurul "despoției" lui Mircea cel Bătrân*, dans Idem, "Itinerarii medievale", București, 1979 (étude rééditée dans Idem, "Roumains et Balkaniques dans la civilisation sud-est européenne", Bucarest, 1999, p. 253-267, sous le titre *Autour de la "despoteia" de Mircea l'Ancien)*, p. 134-154, ici p. 154, n. 83, parle aussi d'une certaine inabilité des artisans quant à la façon de représenter l'oiseau héraldique, dont la physionomie pourrait donner lieu aux diverses interprétations.

[41] C'est le cas de Șerban Cantacuzène (1678–1688), dont les représentations héraldiques sont "une véritable métaphore des ambitions impériales du prince", par "l'aigle bicéphale qui porte au coeur le traditionnel corbeau valaque" (Dan Ionescu, *Șerban Cantacuzène et la restauration byzantine*, "Études byzantines et post-byzantines", I, Bucarest, 1979, p. 239-267, ici p. 243).

héraldique du corbeau mis au centre de l'aigle bicéphale, représentation témoignée, entre autres, dans le monastère de la Dormition (ou de l'Assomption) de la Vierge de Cotroceni, fondation de Serban Cantacuzène, où elle est accompagnée par son explication en vers[42].

À l'aigle bicéphale byzantin s'ajoutait toutefois celui des Habsbourg, et les Cantacuzénes ont bien reçu de la part de l'empereur Léopold Ier (1658-1705) la reconnaissance de leur descendance de l'empereur Jean VI Cantacuzène (1347-1354)[43]. Il ne faut pas oublier aussi le titre de prince du Saint Empire Romain, octroyé par le même Léopold Ier au voévode Constantin Brâncoveanu, en 1695. Dans ces circonstances, il n'est point étrange qu'avec les règnes de Serban Cantacuzène et Constantin Brâncoveanu devienne de plus en plus beau et mieux ciselé sur les armoiries de la Valachie, et pendant l'âge des Phanariotes il revient, peu à peu, à la forme initiale d'aigle[44].

L'imitation a joué donc un certain rôle dans l'expulsion du corbeau par l'aigle sur les armoiries de la Valachie, mais sans que le corbeau ait perdu sa place dans la tradition héraldique du pays. Il est intéressant de relever qu'en Moldavie, pays d'un autre tradition héraldique, la famille philo-polone des Movilã, qui a donné des voévodes à la Moldavie, ainsi qu'à la Valachie, a mis l'aigle blanc de la Pologne dans la partie supérieure d'un sceau[45], tout comme les Cantacuzènes de la Valachie ont mis l'aigle byzantin sur leurs sceaux. Il restera à l'avenir la tâche d'expliquer de façon plus circonstanciée comment le corbeau avait réussi d'écarter l'aigle des armoiries initiales de la Valachie, vers les débuts de cet État.

Sans avoir la prétention de resoudre ce problème, nous nous permettons toutefois d'attirer l'attention sur deux aspects qui pourraient jeter un peu de lumière dans l'obscurité des sources.

---

[42] Dont voici une variante de traduction chez Dan Ionescu, *ét. cit.*, p. 263:

"L'aigle, le Corbeau et la Croix, trois signes merveilleux
Se présentent en hérauts de tes vertus, ô, Maître.
L'aigle est la marque de ta souche impériale,
Le corbeau, lui, t'annonce maître de Valachie,
Et la croix te désigne gardien de la Foi,
Ô, très chrétien Étienne, d'un coeur immaculé".

Dans la partie finale de ces vers, on reconnaît facilement la spiritualité hésychaste.

[43] À côté de l'emblème de l'aigle impériale, "il che viene autenticato dal Diploma dell'Imperador Leopoldo di gloriosa memoria, allorchè li dichiarò conti del Sagro Romano Imperio" (Anton Maria del Chiaro Fiorentino, *Istoria delle moderne Rivoluzioni della Valachia*, Venise, 1718, p. 124, apud Dan Ionescu, *ét. cit.*, p. 241).

[44] Dan Cernovodeanu, *ouvr. cit.*, p. 50.

[45] Dans un document polonais de 1599 (N. Iorga, *Istoria Românilor*, deuxième éd., vol. V *(Vitejii)*, publié sous les soins de C. Rezachevici, Bucarest, 1998, planche V de la fin du livre).

Le premier aspect, c'est la liaison qu'on pourrait faire entre l'emblème du corbeau et la fameue famille *gens Corvina* de la Transylvanie. D'origine roumaine, cette famille a donné au Royaume de la Hongrie le gouverneur et grand commandant militaire Jean Hunyadi, de même que le fils de celui-ci, le roi Mathia Corvinus (1458-1490). L'historiographie roumaine actuelle a mis en évidence le fait que la famille régnante de la Valachie affichait, même au premier quart du XVIIe siècle, une prétendue descendance *ex Corvina ... regia familia*[46]. Au milieu du même siècle, le *Chresmologion* de Païsios Ligaridis, cité plus haut, a consigné l'existence réelle d'une telle légende en Valachie[47], qui confirme par ailleurs le texte de Bonfinius.

Le second aspect concerne le rôle du corbeau dans cette légende, ainsi que dans le symbolisme chrétien du Moyen Âge. Ce rôle présente un côté négatif, c'est à dire manque de piété, impureté, impudence, côté existant aussi dans la légende transmise par Ligaridis, où il vole l'anneau de la mère du vlaque Munteanu, tout comme dans la légende sur la fondation de l'ancienne colonie de Byzance, où il volait un morceau de la viande offerte pour la cérémonie païenne du sacrifice[48].

Plus importante encore nous semble le côté positif de ce rôle, développé par la tradition chrétienne: dans cette tradition, le rôle joué par le corbeau est identique à celui qui est réservé à l'aigle, en tant que réalisateur ou exécuteur de l'ordre voulu par Dieu. Les corbeaux apportent du pain et de la viande au prophète Élie dans le désert (L'Ancien Testament, Livre I des Rois, 17, 6), et plus tard, après l'apparition du christianisme, le même oiseau apporte du pain aux Pères du désert, tels que Saint Antoine (250-356). Ses capacités de dévoiler la sainteté se développent puis dans l'hagiographie occidentale et le rapprochent encore une fois de l'aigle. C'est le cas avec les Vies des Saints Benoît, Boniface ou Oswald. Le cadavre de St. Meinrad a pu être trouvé grâce à ses deux corbeaux, qu'il avait réussi d'apprivoiser. Jeté sur le champ pour être mangé par les fauves, le cadavre de St. Vincent d'Espagne, martyre de la dernière grande persécution, a été défendu par un grand et fort corbeau[49], dont le rôle est similaire à celui de l'aigle de la Vie d'Adalbert de Prague.

*

[46] Şt. Andreescu, *Radu Mihnea Corvin, domn al Moldovei şi Ţării Româneşti*, în Idem, "Restitutio Daciae", vol. II, Bucarest, 1989, p. 35-84, ici p. 42 şi 53.

[47] Racontée par Ligaridis à la p. 51 du CBGr 386, la valeur de cette légende a été soulignée pour la première fois par D. Russo, *Studii şi critice*, Bucureşti, 1910, p. 96.

[48] D. Russo, *ouvr. cit.*, p. 96-97.

[49] *Vieţile Sfinţilor*, Bucureşti, Éd. de l'Archevêché Catholique Romain, 1982, I, p. 39; pour les autres exemples, v. Gerd Heinz-Mohr, *ouvr. cit.*, p. 242-243 (s. v. "Rabe").

Symbole de l'empire, de la force et de la souveraineté, l'aigle n'est pas seulement une valeur héraldique, mais aussi un *topos* littéraire que le monde chrétien du Moyen Âge a hérité de l'Antiquité et surtout de l'Empire romain. Au-delà de sa valeur héraldique, en tant que symbole des grands empires du Moyen Âge et de l'époque moderne - celui de Napoléon Bonaparte y compris - l'aigle représente un lieu commun dans la littérature byzantine et latine du Moyen Âge, avec des préférences et des poids spécifiques dans l'historiographie byzantine et l'hagiographie latine de la période.

Situé au "carrefour des empires morts", comme Lucien Romier a dit, lieu privilégié de rencontre entre les deux grandes traditions historiques et culturelles de la civilisation européenne, la byzantine et la latine, le terriroire roumain a connu aussi la présence et l'affrontement des divers aigles impériaux[50], ainsi que la présence de l'aigle blanc de la Pologne.

Plus important que cet aspect nous semble toutefois la confusion perpétrée sur le territoire roumain entre l'aigle et le corbeau en tant que symbole héraldique de la Valachie, confusion qu'on pourrait expliquer à la lumière d'une certaine tradition chrétienne et hagiographique, et dont les origines occidentales nous semblent plus fortes que les impulsions venus de Byzance. Ces-derniers ont renforcé l'aigle bicéphale. Ces remarques mettent une fois de plus en lumière l'intérêt du sujet.

[50] D. Năstase, *Une aigle bicéphale déguisée sur une charte inédite de Michel le Brave (1599)*, tiré à part du "Δελτίον Ἐραλδικῆς καὶ Γενεαλογικῆς Ἑταιρίας Ἑλλάδος", 8, Athènes, 1992, p. 166-176, où on peut trouver aussi la bibliographie antérieure du sujet.

PRESENCES VALAQUES (AROUMAINES) À CORON ET EN MOREE

PETRE Ş. NĂSTUREL

À la mémoire du balkanisant roumain
Victor PAPACOSTEA

C'est à un lettré corfiote, Nicandre de Corcyre (qui s'illustra au XVIe siècle en participant à des missions diplomatiques au service de l'Espagne et de Venise) que l'on doit un témoignage qui, à notre connaissance, n'a pas encore été commenté. C'est que le récit de ses pérégrinations nous semble renfermer un passage concernant les Valaques du Péloponèse.

Pour pouvoir en tenter l'interprétation, voici d'abord, dans notre traduction du grec, ce qu'il a écrit à ce propos dans le récit concernant l'expédition de reconquête sur les Turcs de la place forte de Coron[1], en 1532, par l'amiral vénitien Andrea Doria, au service de l'empereur Charles Quint:

«Coron était habitée conjointement par une bigarrure de Péloponésiens autochtones et par de ces gens qui, bien que citadins, tirent leur origine lointaine d'ancêtres venus d'Italie, et semblent l'emporter sur le reste des Péloponésiens par leur vivacité d'esprit et leur savoir-faire. Il n'y a pas longtemps que leur ville a été prise par les Turcs; auparavant, elle se trouvait appartenir aux Vénitiens, avec d'autres coins de la Grèce»[2].

C'est, bien entendu, la mention d'une présence à Coron d'éléments urbains se revendiquant d'une ascendance italienne reculée qui a rappelé à notre mémoire

---

[1] Coron – en grec Koroni – se dresse sur un piton de la péninsule de Messénie, sur la côte occidentale du golfe du même nom, vers l'extrémité sud de la route qui vient de Kalamata. La tradition locale en dérive l'appellation de celle de la corneille (*korônè*): voir le *Touristikos Odègos yia tèn Ellada*, I, Athènes, 1962, p. 222 et la carte détaillée de la p. 117. Personnellement, bien que je n'aie jamais contemplé l'endroit *de visu*, je me demande si ce nom ne dérive pas plutôt du substantif *korôni*, (=*saillie, courbe, encorbellement* et *fin, achèvement*: voir *Dict. gr. – fr.* d'A. Bailly), attendu que là se trouve le cap Livadiès, non loin du cap Gallo (l'ancien cap Akritas) et de l'îlot Venetiko. Pour nous, le nom dériverait non pas de celui d'un oiseau, mais de l'aspect physique du site – à l'extrémité de la Messénie – sur lequel fut édifiée la ville fortifiée. Stuart Rossiter, *Griechenland*, (tr. allem. de G. Mergl), Athènes, 1977, p. 383 et carte n° 2, [*Reiseführer Efstatiadis*] ne dit rien de la signification du nom de Coron.

[2] Nicandre de Corcyre, *Voyages*, éd. J. A. de Foucault, Paris, 1962, p. 158-159, § 2. Le chapitre est reproduit par P. Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, vol. II, Vienne, 1975, p. 637-639 (son commentaire, p. 569-570, ne dit mot du passage concernant l'ascendance italienne d'une partie des habitants de Coron).

tel ou tel texte byzantin relatif aux Valaques et à leur origine «romaine» ou italienne. C'est en premier lieu une page de Kekauménos[3], puis une précision donnée par Kinnamos à propos de l'expédition lancée par le basileus Manuel Comnène contre la Hongrie à partir des bouches du Danube en 1166[4]. Vient ensuite une sentence portée par le métropolite de Naupacte Jean Apokaukos dans une affaire de viol (1221)[5]. Et, finalement, tel passage de Laonikos Chalcocondyle mettant en relief, au XVe siècle, les similitudes de langue, port et coutumes des Valaques de Grèce et des Roumains nord-danubiens[6]. Sans plus parler de diverses sources latines et autres qui enrichissent le dossier[7].

Une seule différence - et nous n'aurons garde de la négliger - se laisse observer à la lecture comparée des sources byzantines et ultérieures[8] et de l'examen du témoignage laissé par Nicandre de Corcyre: l'absence, chez ce dernier, de la précision explicite de l'ethnonyme *valaque*. D'aucuns en exciperont sans doute que le silence de notre voyageur à ce propos peut dénoter que cette catégorie d'habitants de Coron mentionnée par lui descendait d'émigrés italiens venus s'installer dans la région à l'époque de la domination franque, et plus particulièrement vénitienne (XIIIe-XVe siècles)[9]. Or Nicandre, montre son biographe, passa plusieurs années dans la Cité des Lagunes - au moins de 1542 à 1547 - et il aurait pu s'informer de plus près de cet élément ethnique mentionné par lui à Coron. On sait, par exemple, qu'il copia en 1543 à Venise, entre autres, un manuscrit de l'*Histoire des Turcs* par Laonikos Chalcocondyle[10], lequel justement parle des Valaques de Grèce et de ceux

---

[3] *Cecaumeni consilia et narrationes*, éd. G. G. Litavrine, Moscou, 1972, p. 252-270 et 280-282. Commentaire P. Ş. Năsturel, «Les Valaques de l'espace byzantin et bulgare jusqu'à la conquête ottomane», dans le volume collectif *Les Aroumains*, Cahier no. 8 du Centre d'étude des civilisations de l'Europe Centrale et du Sud-Est, INALCO, [Paris], 1989, p. 45-78, p. 50-53. (Existe aussi en version roumaine: *Aromânii. Istorie, limbă, destin*, coord. N. Djuvara, Bucarest, 1996. Notre contribution aux p. 50-82).

[4] P. Ş. Năsturel, Valaques, «Coumans et Byzantins sous le règne de Manuel Comnène», *Byzantina*, I, Thessalonique, 1969, p. 169-186.

[5] Idem, dans *Les Aroumains*, *op. cit.*, p. 69. Et surtout du même, «Vlacho-balcanica», dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, XXII, Athènes, p. 231-233.

[6] Laonici Chalcocondylae *Historiarum demonstrationes*, éd. E. Darkó, Budapest, I, 1922, p. 31 et II, 1927, p. 92. Voir aussi, par ex., T. J. Winifrith, *The Vlachs : The History of a Balkan People*, [Londres, 1987], p. 129.

[7] Voir par exemple Năsturel, *op. cit.*, p. 53-57.

[8] Nous songeons aux propos du Turc Evliyâ Çelebi (en 1661) et surtout à ceux d'Athanase Psalidas de Janina sur les «Latins» de Macédoine ou sur les Valaques du Pinde (vers 1803-1808) apud. Năsturel, «Vlacho-balcanica», p. 247.

[9] Voir plus bas n. 30.

[10] Nicandre de Corcyre, *op. cit.*, p. 11-12. L'édition citée plus haut de Darkó n'a utilisé que des photographies de quelques feuillets de ce manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Escorial (ms. *Scorialense* Υ - I - 12): Darkó, *op. cit.*, I, p. 21. A. de Foucault, *éd. cit.*, ne mentionne pas le travail resté classique du savant hongrois.

des contrées du Danube. Maîtrisant le latin, Nicandre aura feuilleté ou parcouru certains des auteurs de la Renaissance ou de son temps qui touchent mot du berceau des Valaques.

C'est pourquoi, la conscience en paix, mais prêt toutefois à faire amende honorable s'il nous était prouvé que nous avons fait fausse route dans l'interprétation du fragment cité de Nicandre, nous n'hésitons pas à considérer que son témoignage sur la présence d'individus d'origine lointainement italienne dans le peuplement de Coron avant 1532 concerne effectivement l'ethnie valaque de Morée.

Une explication de l'émigration à Coron de ces gens que nous considérons Valaques nous est suggérée par la lecture d'un ouvrage du regretté Zakythinos : insolvables envers le fisc et exaspérés par les corvées dues à leurs maîtres, les paysans moréotes préféraient se réfugier en territoire vénitien[11].

La présence valaque à travers la péninsule est du reste bien prouvée. À tel point que certains savants ont avancé que ces Valaques seraient à rapprocher des Tsakoniens[12] et descendraient de ces pâtres qui semèrent un tel désordre au Mont-Athos vers 1105 que l'empereur Alexis Ier Comnène et le patriarche Nicolas III Grammatikos se virent dans l'obligation d'interdire à tout jamais l'accès de la Montagne Sainte aux bergers valaques et à leurs familles, qui déguerpirent alors pour gagner d'autres contrées de l'Empire. Ils furent même accompagnés par des moines qui, refusant de se séparer de leurs amis des deux sexes, préférèrent déserter leurs monastères pour les suivre[13].

Un chercheur grec, Stam. Caratzas, s'est fait le champion de ces Valaques du Péloponèse. Il les considère comme les descendants de ces turbulents éleveurs de moutons. Et il a même dressé une liste de toponymes péloponésiens attestant la présence dispersée de Valaques sur l'ensemble de la Morée par le passé[14].

Notre regretté ami et collaborateur Nicoară Beldiceanu a détecté de son côté des présences valaques à travers cette province à la lumière des registres de recensement des sultans Sélim Ier (1512-1520), Soliman le Magnifique (1520-1566) et Sélim II (1566-1574)[15]. Il a également relevé des témoignages francs remontant au

---

[11] D. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, p. 122.

[12] Stam. C. Caratzas, *Les Tzacones*, Berlin-New York, 1976, p. 118-119, 122-127.

[13] Là-dessus L. Ekonomos, *La vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, Paris, 1918, p. 126 –136; Năsturel, *op. cit.*, p. 65-66 (nous suivons maintenant la chronologie avancée par V. Grumel et J. Darrouzès), *Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*, I, fasc. 2-3, Paris, 1989, p. 433-434, n° 976 [981]; Caratzas, *op. cit., loc. cit.*

[14] Caratzas, *op. cit.*, p. 120-121 et notes 195-197.

[15] N. Beldiceanu, «Însemnări asupra Românilor din Balcani la lumina surselor otomane», *Buletinul Bibliotecii Române*, Freiburg i. Br., XI (XV), 1984, p. 6-9 ou la version française de cette étude «Les

XIIIe siècle. Nous-même nous avons ultérieurement compilé une petite liste de toponymes de ce genre[16]. Tous ces noms montrent la présence indubitable d'éléments valaques dispersés à travers la Morée franque et ottomane. De nos jours, observe Caratzas, le parler des Koutsovalaques (ou Aroumains) ne se fait plus entendre au Péloponèse[17]. Autrement dit, les vlachophones ont fini par être petit à petit absorbés dans la masse de la population grecque qui les a assimilés par suite d'un phénomène démographique normal.

Bien entendu, il serait faux ou tendancieux de s'imaginer que les Valaques pullulaient dans le Péloponèse. Le contraire est vrai. N. Beldiceanu a calculé, à la lumière des *defters* ottomans, que l'élément aroumain au XVIe siècle ne représentait guère que 2% de la population des Balkans[18]. Chiffre très modeste qui n'en exprime pas moins une réalité appartenant à une époque depuis longtemps révolue.

Les Valaques moréotes étaient en fait dispersés à travers la presqu'île, car ils nomadisaient là comme ailleurs en Grèce et dans les Balkans. De ci de là, certaines familles se sédentarisaient. Ainsi, Beldiceanu a dénombré quelque vingt îlots de population valaque au début de la mainmise turque sur le Péloponèse. Par exemple, à Potamia (pour nous, Tripotamia, du côté de Kalavryta)[19] et aux alentours de Léondarion et de Mistra (dans la vallée supérieure de l'Eurotas), à Karitaina (déformation du nom de Gortyne), à Corinthe. La statistique établie par ses soins en fonction de la documentation ottomane relative à la Morée sous Mehmed II lui a permis d'affirmer que les Valaques étaient venus dans la foulée des Albanais et que, prises ensemble, ces deux ethnies atteignaient près de 34% du peuplement total du Péloponèse[20]. J'ai, quant à moi, relevé le nom des deux villages de Vlachokérasia et d'Arvanitokérasia, sur la route de Tripoli à Sparte. J'ignorais alors que Caratzas m'avait précédé en faisant observer lui aussi la proximité entre elles de ces deux localités qui attestent de toute évidence l'origine géographique commune des deux minorités restées toutefois bien distinctes l'une de l'autre et qu'un bon nombre de

---

Roumains des Balkans dans les sources ottomanes», *Revue des études roumaines*, XIX-XX, Paris-Iaşi, 1995-1996 [paru en 2000], p. 14-15 et 19.

[16] Năsturel, *op. cit.*, p. 158-159.

[17] Caratzas, *op. cit.*, p. 121, n. 196.

[18] Beldiceanu, «Les Roumains des Balkans», p. 17.

[19] Même site peut-être que celui dominé par la forteresse de Tripotamos, mentionnée par Zakythinos, *op. cit.*, p. 69; Năsturel, *op. cit.*, p. 59.

[20] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 15. Sur le mouvement ethnique des Albanais à la même époque, voir Peter Topping, «Albanian Settlements in Medieval Greece: Some Venetian Testimonies», dans le recueil édité par Angeliki E. Laïou-Thomadakis, *Charanis Studies. Essays in Honor of Peter Charanis*, Rutgers University Press, 1980, p. 261-271.

kilomètres sépare les deux «Cérisaies» sur le terrain[21]. Vlachokérasia, bourgade aux environs de Mantinée (en Arcadie), conserve encore son nom de nos jours. Mais Arvanitokérasia a été raccourci en Kéraséa, par souci manifeste de la part de l'administration hellénique d'éliminer encore une trace de présence albanaise en Grèce ! Celle des Valaques pouvait être maintenue, le commun prenant le terme dans l'acception moderne de «berger» ...

C'est en Arcadie, ou plus exactement en Gortynie, que j'ai signalé le village de Vlachorapti (ou Vlachorafti selon le phonétisme moderne), c'est-à-dire le «couturier des Valaques» ou «le tailleur d'habits valaques» ainsi que le précise Caratzas, lequel le compare à bon droit à des noms de métiers analogues pratiqués par des Francs comme par des Grecs (Frangorafti, Hellènorafti). Ce savant y voit des noms de familles dérivant d'un nom de métier à l'origine ; nous nous rangeons à son interprétation[22].

Quand on sait de l'étude des recensements ottomans qu'il y avait au Péloponèse une minorité de Valaques sédentaires[23], autrement dit fixés dans certaines localités dûment nommées, comme nous l'avons noté plus haut, le détail fourni par Nicandre de Corcyre que ce groupe de descendants d'ancêtres originaires d'Italie et établis à Coron étaient des citadins (*astykoi*), on saisit mieux la portée de cette information. Lesdits individus s'y étaient stabilisés à un moment donné. Le fait mérite d'être pris en considération, car il permet de mieux saisir les péripéties et les transformations survenues dans l'existence d'éléments issus probablement des pâtres valaques de la chaîne du Taygète et de la plaine de Messénie.

Les Valaques du Péloponèse avaient leur propre hiérarchie. Zakythinos rappelle que le futur et dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue, alors despote de Morée, s'empara, au lendemain du désastre chrétien de Varna (1444), de la quasi-totalité de la Grèce. Albanais et Valaques du Pinde se rangèrent, dit-il, sous sa suzeraineté, avec pour gouverneur un chef valaque[24]. Sans doute, ceux du Taygète auront-ils adopté même attitude. De son côté, Beldiceanu a relevé l'existence au XVIe siècle, donc sous le pouvoir ottoman, d'un certain Qodja Yorgi

---

[21] Caratzas, *op. cit.*, p. 120-121 et 196; Năsturel, *op. cit.*, p. 59.

[22] Năsturel, *op. cit., loc. cit.*; voir Caratzas, *op. cit.*, loc. cit. Nous ne saurions passer sous silence un fait religieux qui semble nous éclairer sur l'origine possible des Valaques de Vlachorapti. Le culte d'un saint thessalien, Nicolas de Vounaini, bien attesté dans la ville de Tirnovos de Thesslie, au XVIe s. par le nom de l'église de Vlachonikolas du quartier valaque, se trouve pratiqué justement dans la bourgade péloponésienne de Vlachrapti! Ne peut-on penser que des émigrants aroumains de Thessalie auront implanté en Arcadie cette vénération de leur martyr local? (sources: Năsturel dans *Les Aroumains*, p. 72).

[23] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 12.

[24] D. Zakythinos, *op. cit.*, p. 231.

titré *župan* (jupan) à Aspralunka (région de Karitaina). Et aussi, dans la région d'Argos, un village dénommé *Luqa župano*. À juste titre, il estime que cette localité devait porter le nom de son chef clanique, à l'instar des communautés albanaises de Morée qui donnaient à leurs bourgades le nom de leurs chefs coutumiers[25]. Le jupan Luca se sera appelé Luc (Lucas), alors que le jupan Qodja Yorgi pourrait répondre, à notre avis, à Cocea Yorgos (Georges)[26].

Certes, d'aucuns continueront à s'étonner que, dans ce cas, Nicandre n'ait point parlé des Valaques, alors que le chapitre considéré mentionne les Grecs (Hellènes) et aussi les Albanais; mais, désireux qu'il était de respecter le purisme de sa plume, il ne lui convenait guère de répéter tour à tour que le terme provenait de la langue vernaculaire. Déjà, il mentionne près de Coron le village «vulgairement» appelé Livadion (l'actuel Livadi) en s'excusant en quelque sorte de faire usage de ce mot propre au parler local, comme le précise l'adverbe *epichôriôs*. Après quoi on remarque une autre tournure quasiment analogue pour faire agréer du lecteur le nom de Pétalèdion donné, dit-il, par «les gens de la contrée» (*perioikoi*) à l'antique ville «célèbre et brillante» de Messène[27].

Il eût été stylistiquement malsonnant de commettre une troisième entorse à l'élégance pour excuser ensuite l'emploi ambigu du mot médiéval et étranger «Valaques», autrement dit «Romans d'Orient», mais aussi «bergers». Bref, on ne saurait reprocher à Nicandre de ne pas avoir été plus explicite quand il a rappelé la présence à Coron d'un élément citadin, peut-être déjà grécisé, mais qui se revendiquait encore de lointaines racines italiennes. Le commerce des Vénitiens avec la Messénie et avec Coron aura signalé à l'esprit de certains des ressemblances de langue entre ces Valaques et les citoyens de la Sérénissime.

Notre exposé avalise, à notre avis, l'éventualité proposée ici que, parmi les habitants de Coron, il se rencontrait aussi un pourcentage quelconque de Valaques ou Aroumains fixés sur place depuis quelques générations, attirés par les possibilités économiques que leur offrait la cité moréote. La région de Coron, la Messénie, se remarquait pour sa plaine fertile, les cultures de ses vallées, ses fruits, ses vignes, ses oliviers, selon la remarque de Cyriaque d'Ancône qui l'admira en 1447[28]. Les registres (*defters*) encore inédits du fisc ottoman conservés aux Archives d'Istanbul

---

[25] Beldiceanu, *op. cit.*, p. 19; Năsturel, *op. cit*, p. 62.

[26] Des Valaques faisaient certainement partie de l'aristocratie terrienne du Péloponèse byzantin: Zakythinos, *op. cit.*, vol. II, (*Vie et institutions*), Athènes, 1963, p. 216 signale, à Patras, une famille Vlachopoulos. Le nom n'est pas sans nous rappeler fortuitement l'existence d'une «église de Vlachopoulos» à Constantinople. Mais rien ne nous autorise à la rattacher à un fondateur d'origine valaque du Péloponèse: Năsturel, «Les Valaques», p. 72-73.

[27] Nicandre de Corcyre, *éd. cit.*, p. 158.

[28] Zakythinos, *op. cit.*, p. 229, n. 4.

pourront très probablement éclairer un jour des détails du peuplement de cette ville[29], vénitienne depuis le XIIIe siècle, qui finit par capituler devant les Turcs le 8 août 1500. Reprise pour Charles Quint par l'amiral Doria en 1532 et bientôt soumise à un blocus ottoman de janvier à juin 1533 environ, Coron fut rétrocédée au sultan le Ier avril 1534[30].

Paris, 31 mars 2001

[29] Je tiens de feu mon ami Beldiceanu qu'il avait découvert à Istanbul un nouveau registre de recensement dressé sous Sélim (Ier ou IIe, je ne sais plus), où figurent encore des Valaques du Péloponèse. Il espérait commenter cette source inédite avec moi. La maladie, puis sa mort, ont réduit à néant ce projet.

[30] La Morée avait été conquise entre 1205-1207 par Guillaume de Champlitte et Geoffroi de Villehardouin. En 1247 Venise reçut de Guillaume de Champlitte l'hommage féodal pour Coron et Modon, avant d'en être délogée par les Turcs en 1500: L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, [1929], 305-306; G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, trad. J. Gouillard, Paris, 1969, p. 582-583; P. Schreiner, *op. cit.*, II, p. 569-570; Halil Inalčik, *Imperiul otoman. Epoca clasică (1300-1600)*, trad. roum. par M. Maxim et D. Prodan, Bucarest, 1996, p. 71-76, 82,399. Voir également *Grèce* [Les Guides Bleus sous la direction de F. Ambrière], Paris, 1956, p. 576; St. Rossiter, *op. cit.*, p. 383. D. Jacoby, *Les Etats latins en Romanie: Phénomènes sociaux et économiques (1204–1350)*, dans XVème Congrès International d'Études Byzantines. Rapports et Co-rapports, Athènes, 1976, mentionne en passant un peuplement *italien* à Coron (p. 20 et 22), soit, *grosso modo*, une douzaine environ dans chacune de ces deux places (voir aussi, p. 41, le cas d'un vilain qui établit un testament à Coron avec l'assentiment des châtelains de Coron et Modon). Concernant les *astykoi* enregistrés à Coron par Nicandre de Corcyre, nous tenons à bien préciser ici que nous entendons le terme au sens d'habitants, de citadins, acception que *burgenesis* prend fréquemment, nous dit Jacoby, en latin médiéval, *op. cit.*, p. 46-47, note 270 et qu'il faut se garder de confondre avec le terme de bourgeois. On observera encore que le mémoire de D. Jacoby porte uniquement sur la populations latine implantée aant 1350 en Roumanie, ainsi que sur celle "autochtone, grecque ou slave" de Morée, sans toucher le moindre mot des petites minorités, l'albanaise et la valaque, les pricipales consistant en paysans et en citadins (p. 23). Jacoby remarque que les chefs des populations allogènes (par exemple les Méligues slaves du Taygète) sont parfois désignés comme archontes (p. 5). Relevons encore (d'après Jacoby, *Les "Assises de Romanie" et le droit vénitien dans les colonies vénitiennes*, t. à p. du volume Venezia e il Levante fino al sec. XV, Florence, 1973, p. 349) que les territoires de Coron et de Modon avaient été occupés par Venise dès 1207.

REVER BYZANCE. LE DESSEIN DU PRINCE PIERRE RAREŞ DE MOLDAVIE POUR LIBERER CONSTANTINOPLE*

DAN IOAN MUREŞAN

À M. Petre Ş. Năsturel, à la veille du 78e anniversaire de sa naissance

La principauté de Moldavie était devenue à la fin du long règne d'Étienne le Grand (1457-1504) un État vassal de l'Empire ottoman; mais une politique d'équilibre encouragée par le royaume de la Hongrie l'aida à maintenir une large autonomie sous Bogdan le Borgne (1504-1517) et son fils Étienne le Jeune (1517-1527). Pourtant la défaite catégorique et la mort du roi hongrois à Mohàcs (1526) rendirent l'initiative à l'Empire ottoman. Durant tout le règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), les armées ottomanes sont en permanente offensive dans la direction Belgrade - Bude - Vienne. C'est dans ce contexte particulièrement difficile que se place l'avènement de Pierre Rareş au trône moldave (le 20 janvier 1527). Fils illégitime d'Étienne le Grand, âgé de 45 ans, il avait été marchand de poisson en gros avant d'être élu, à l'âge de 45 ans, par le Conseil du Pays et sacré par le métropolite de Suceava Théoctiste II. À peine installé, il se mêla des affaires transylvaines, où combattaient les adeptes des deux nouveaux rois hongrois: l'archiduc Ferdinand, frère de Charles Quint, et le voïvode de Transylvanie Jean Zápolya. Profitant d'une demande du sultan de soutenir Zápolya, Pierre envoya son armée au-delà des Carpates, écrasant à Feldioara les troupes de Ferdinand (le 22 juin 1529). En peu de temps il s'assura l'hégémonie dans la moitié de l'est de la Transylvanie. En 1530 il épousa la princesse serbe Hélène Branković, la fille du despote Jean, apparentée aux derniers despotes de Serbie et aux Cantacuzènes. La même année, le prince de Valachie Vlad le Noyé devenait le beau-fils de Pierre. Dominant de cette manière par nombre de ficelles l'espace roumain tout entier, le prince moldave se trouvait en 1531 à l'apogée de son pouvoir.

Il a eu alors l'idée malheureuse de vouloir récupérer la Pocutie, région du sud du royaume de Pologne peuplée de Ruthènes et Roumains orthodoxes et ayant appartenu à la Moldavie par intermittences. Mais, le 22 août 1531, une petite armée

---

* Cette étude représente un tiers de l'ensemble de notre mémoire de D. E. A. soutenu en juin 2000 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris. Nous profitons de l'occasion pour remercier MM. Alain Boureau, notre directeur de thèse, Matei Cazacu et Petre Ş. Năsturel (l'ordre n'est qu'alphabétique) qui ont orienté et surveillé le développement de nos recherches pas à pas. Nous assumons, certes, toutes les erreurs éventuelles.

polonaise infligeait à Pierre Rareş une cuisante défaite à Obertyn. Le conflit de frontière avec les Polonais continuera, érodant les forces et la position internationale du prince moldave. Pierre fait, sans le vouloir, se coaliser contre lui Pologne et Empire ottoman. Ses contacts avec la Moscovie étaient trop éloignés pour devenir efficaces. Pour s'en sortir, il s'orienta vers les Habsbourgs, ses envoyés gagnant même la cour de Charles Quint. Un grand dessein de révolte de tous les chrétiens des Balkans contre les Turcs se profilait aussi à son esprit. En 1538 il se fit beaucoup d'espoirs à l'occasion de l'entente signée à Oradea entre les deux rois rivaux de Hongrie, réconciliation visant la croisade préconisée.

Une énorme armée ottomane forte de 150000 combattants, Soliman le Magnifique à sa tête, frappa alors d'une manière foudroyante la Moldavie. Les Polonais descendirent du nord, les Tatares de l'est, les Valaques, entraînés par le sultan, du sud et la Moldavie fut noyée et mise à sac par les envahisseurs qui firent main basse sur le trésor même du prince. Trahi ou abandonné par les siens, Pierre se réfugia dans son château de Transylvanie, à Ciceu, où il trouva son épouse et ses deux enfants, Élias (Iliaş) et Étienne. Menacé d'être extradé par Zápolya, le prince en exil prit la décision risquée d'aller à Constantinople pour recouvrer son trône de la part de son adversaire, le sultan. Il réussit en effet à faire l'impossible et en 1541 il rentra en Moldavie comme prince, investi cette fois-ci directement par le sultan. Le pays avait souffert entre temps non seulement suite aux conséquences dévastatrices de l'invasion, mais aussi à un nouvel amoindrissement du territoire par l'annexion du Bugeak et de Tighina à l'Empire ottoman. Ensuite deux princes s'étaient succédés, Étienne V la Sauterelle (1538-1540), qui mourut assassiné, et Alexandre Cornea (1540-1541), qui fut exécuté par Pierre à sa rentrée. Le second règne de Pierre se consume entre de nouvelles expéditions en Transylvanie et un autre plan de croisade, avec le prince électeur Joachim de Brandebourg comme commandant en chef, dont l'armée sera vaincue à Bude (1542). Après sa mort, ce sont ses fils qui lui ont succédé: Elias II (1546-1551) et Étienne VI Rareş (1551-1552). La vie de ce personnage haut en couleur est donc une chaîne de bouleversements spectaculaires: il devient comme par hasard de marchand, prince de Moldavie. Menant une politique extérieure pleine de prouesse, il arrive à s'attirer la haine de tous ses voisins qui le chassent de son pays en lui infligeant l'humiliation de l'exil. En tant qu'exilé et persécuté, il s'est avéré un coriace, trouvant les ressources de revenir sur le trône de son père avec le soutien de son ennemi juré, le Magnifique sultan ottoman. Caractère puissant et téméraire, il a commis beaucoup d'erreurs politiques et militaires à cause de sa nature intempestive. Pour autant, il a su survivre et remporter. Dans la mémoire collective des Moldaves il est resté comme un prince juste et brave. Personnage typique de la Renaissance, il a offert à son pays une de

ses dernières pages de gloire. Par l'activité artistique qu'il a patronnée, son nom reste attaché aux fameux monastères du nord de la Moldavie dont les églises sont peintes à l'extérieur[1].

Le Syntagma *de Matthieu Blastarès, le chroniqueur Macaire et Dobrovăţ*

Le premier monastère que Rareş fait peindre à Dobrovăţ, dernière des fondations de son père (1503-1504), n'était pas encore pourvu de vastes ensembles décorés extérieurement comme ceux qui vont suivre après 1529. Pourtant, le programme iconographique y déployé est l'affirmation frappante de l'idéologie politique qui va marquer tout son règne. Même s'il a été maintes fois analysé auparavant, ce programme mérite encore un regard, averti maintenant par le fait que son auteur soit l'hiéromoine Macaire[2]. Or, ce personnage n'est pas seulement celui qui commençait en 1530 à écrire la chronique officielle du règne de Rareş, mais toujours celui qui, évêque d'un âge vénérable, rédigera une copie hors pair semblable du fameux code byzantin, le *Syntagma* de Matthieu Blastarès. Si on essaie de voir et interroger ensemble tous ces documents, comme leur auteur les a eus à l'esprit, ils révèlent encore plus que pris séparément.

Avant de poursuivre l'analyse de l'activité de Macaire, nous nous permettons de faire, en rapport avec sa curiosité juridique, une digression par mode de parenthèse sur ce code de Blastarès. C'est à Thessalonique, ville en plein essor au XIVe siècle, que le *Syntagma* vit le jour. Pour aider les gens d'Église, chargés par la réforme d'Andronic III de 1329 de rendre la justice à la place d'une administration qui n'arrivait plus à contrôler le territoire de l'État, le moine Matthieu Blastarès mit en place, en 1335, un instrument d'une efficacité particulière: un résumé à la fois du droit canon et du droit civil. Ce moine peut être rangé, dans les disputes qui foisonnent dans le Byzance crépusculaire, aux côtés des hésychastes, car il est aussi l'auteur de deux traités palamites restés encore inédits, *De la grâce divine ou de la lumière divine* et *Qui sont les vrais hérétiques?*. La date de sa mort se situe vraisemblablement vers 1348-1350[3]. Son *Syntagma* commence avec une longue

---

[1] Voir les dernières monographies que les historiens roumains ont consacrées à ce sujet: L. Şimanschi (coord.), *Petru Rareş* Bucarest, 1978; Radu Constantinescu, *Moldova şi Transilvania în vremea lui Petru Rareş. Relaţii politice şi militare (1527-1546)*, Bucarest, 1978; Şt. S. GOROVEI, *Petru Rareş (1527-1538; 1541-1546)*, Bucarest, 1982.

[2] S. Ulea, "La peinture extérieure moldave: où, quand et comment est-elle apparue", *Revue roumaine d'histoire*, Bucarest, XXIII, 1984, 4, p. 287-291. Idem, "O surprinzătoare personalitate a Evului Mediu românesc: cronicarul Macarie", *SCIA*, XXXII, 1985, p. 14-43.

[3] Premièrement, son *Syntagma* n'est qu'une de ses œuvres canoniques, parmi lesquels on compte aussi des résumés comme la *Synopsis nomocanonis Joannis Nesteutae*, la *Synopsis Nicetae responsorum ad*

introduction à la foi orthodoxe des Sept conciles œcuméniques et aux sources historiques du droit canon et du droit civil. Ensuite, s'enchaînent vingt-quatre sections, selon les 24 lettres de l'alphabet grec qui les déterminent, sections se divisant en 303 chapitres en tout[4]. Parmi ces chapitres, il y en a quelques-uns que l'on pourrait à juste titre considérer comme ayant une *valeur constitutionnelle*, parce qu'ils portent sur la définition des deux pouvoirs qui se partageaient la domination dans l'État byzantin: le basileus et le patriarche. Il s'agit des chapitres V-VII de la Lettre B, *Peri Basileos* (De Rege), *Pote hò Basileus eis to hagion eiseisi thysiastèrion* (Quando Rex intra septum altaris intrare debet), *Hoti basiléa hubrixein ou deĩ* (Quod non oporteat Regem contumelia afficere) et du chapitre VIII de la lettre P, *Peri Patriarchou* (De Patriarcha); on peut leur ajouter le chapitre IV, *Peri ethon politikon* (De moribus politicis) de la Lettre E, qui décrit la position de ce code à l'égard des coutumes propres aux lieux où il devrait s'appliquer.

---

interrogationes episcopi Constantini, la *Synopsis canonum Nicephori patriarchae*, et le *Ex responsis Joannis episcopi Citri capita viginti quattuor*; on y ajoute encore deux listes des fonctions politiques et ecclésiastiques, *Matthaiou monahoû peri tôn officion tou palatiou tês Konstantinopoleos* et *Matthaiou monahoû peri tôn officion tês Megales Ekklesias*, ainsi qu'un vocabulaire de termes juridiques latins, *Lexeis latinikai*. Deuxièmement, Blastarès s'est occupé de la polémique religieuse contre l'Église romaine: *Eleghos tês planes tôn Latinon* (c. 1342), *La procession du Saint Esprit* (c. 1343) dédié à Guy de Lusignan, oncle de l'empereur et gouverneur de Serrès, et le *Traité sur les azymes*, contre les adversaires des hésychastes (*Contre les disciples de Barlaam* - 1346); certains exégètes lui attribuent même un *Traité contre les Juifs* (c. 1342). Son œuvre hymnographique a fait l'objet du livre de P. B. Paschou, *O Matthaios Blastares kai to hymnographikon ergon tou*, Thessaloniki, 1978. Pour les manuscrits des traités palamites qu'on a cités dans le texte, se référer à J. Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959, p. 413-414. On connaît aussi un *Abrégé de rhétorique* à lui. Finalement, on sait qu'il était aussi un admirateur fervent de saint Jean Climaque, cf. P. B. Paschou, "Agnosta erga tou Blastari", dans *Theologia*, Athena, XLIII, 1972, p. 810-812. Voir sa prosopographie dans E. Trapp (éd.), *Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit*, 2. Fasz., Wien, 1977, p. 80, no. 2808 (où on le traite fautivement d'antipalamite) et des détails chez L. Petit, "Blastarès (Matthieu)", dans *Dictionnaire de théologie catholique*, t. II, col. 916-917; R. Janin, "Blastarès (Mathieu)", dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris, 1937, t. IX, col. 160-161; J. Herman, "Blastarès (Matthieu)", dans *Dictionnaire de droit canonique*, Paris, 1937, vol. II, col. 920-925; A. Soloviev, "L'œuvre juridique de Mathieu Blastarès", dans *Studi Bizantini e Neoellenici*, Roma, V, 1939, p. 699-707.

[4] Les éditions de référence du *Syntagma* sont: G. Beverige, *Syntagma kata stoicheion ... Syntagma Alphabeticum. Rerum omnium quae in sacris divinisque canonibus comprehenduntur, elaboratur pariter & compositum per minimun ex hieromonachis Matthaeum Blastarem*, publié dans son *Synodikon ...*, Tomus secundus, pars secunda, Oxonii, 1672, p. 1-272; G. A. Ralli et M. Potli, *Matthaiou tou Blastareos, Syntagma kata stoicheion*, Athènes, 1859 (dans le vol. VI de idem, *Syntagma tôn théion kai hiéron kanonon*, Athènes, 1852-1859); J. P. Migne, *Patrologiae Graecae*, t. CXLIV, col. 954-1399 et t. CXLV, col. 9-212 (texte grec de l'éd. Ralli-Potli et texte latin de l'éd. Beverige); N. Ilinskij, *Sintagma Matfeia Vlastarja*, Moscou, 1892 (la trad. russe); S. Novakovic, *Matije Vlastara Sintagmat. Azbu čni zbornik vizantijskih tsrkvenik i državnik zakona i pravila. Slovenski prevod vremena Dušanova*, Beograd, 1907 (éd. du texte slave).

Dans leur essence et le plus souvent dans leur lettre, ces textes puisent à l'*Eisagôgè* (*Epanagôgè*) du patriarche Photius, écrite vers 885-886. Or, cette dernière œuvre a attiré récemment l'attention de Gilbert Dagron, qui nous a restitué son esprit comme jamais auparavant. par manque d'espace pour résumer une si riche analyse, le lecteur est invité à s'attarder sur ce texte pour mieux suivre notre démonstration[5]. Les racines des renversements enregistrés dans la pensée et la pratique juridiques à Byzance au cours des deux derniers siècles de son existence, remontent aux origines de la fondation de l'Empire[6]. Au cours des premiers siècles de son existence, l'Église a modelé ses structures institutionnelles à l'image de l'Empire. C'est par cette voie que l'idéologie hellénistique de *l'empereur-loi vivante*, (*nomos empsychos*) s'est insinué dans la philosophie politique byzantine. Le raisonnement qui la sous-tendait consistait à dire le suivant: le roi est au-dessus des lois, parce qu'il incarne lui-même la loi; et la justice est un produit de la loi; par voie de conséquence le roi devrait aussi être la justice même. C'est ce que nous désignerons comme la *conception charismatique du pouvoir*. Par elle-même, l'Église apportait l'héritage vétéro-testamentaire, qui réservait à Dieu seul la source des lois et de toute la justice. De surcroît, la tradition biblique avait en horreur la divinisation des hommes, fussent-ils empereurs ou rois. L'Église a fondé son indépendance sur la liberté du sacre des évêques, comme seule source du pouvoir ecclésial. Le droit canonique, pour doter l'Église des gardiens de la vérité capables de tenir tête à tout compromis avec le pouvoir de César, interdisait toute immixtion de ce dernier dans les actes qui conféraient la dignité épiscopale et la distribution des circonscriptions ecclésiastiques, en condamnant le recours aux autorités civiles pour la solution des affaires de l'Église. Quant à l'appel qu'elle lança à l'autorité impériale pour organiser les Conciles Oecuméniques, l'Église n'a vu qu'un moyen de donner, par l'appareil d'État, une envergure universelle effective aux décisions conciliaires, sans en faire découler le moindre droit sacerdotal pour les empereurs. Du point de vue de l'Église, c'était la théorie de la symphonie des deux pouvoirs qui devait régner à Byzance. Elle voyait dans le sacerdoce et la royauté deux fonctions de la *politeia* indépendantes et égales en droit, qui ne devraient pas être subordonnées l'une à l'autre, mais coordonnées à effet d'harmoniser leurs domaines spécifiques d'action. Par conséquent, les saints canons, cette législation du *Christ-loi vivante*, devaient régir les deux pouvoirs. Et, en théorie au moins, la symphonie proposée par l'Église fut décrétée idéologie officielle de l'Empire, depuis la VIe

[5] G. Dagron, *Empereur et prêtre. Etude sur le "césaropapisme" byzantin*, p. 233-242.

[6] Francis Dvornik, *Early Christian and Byzantine Political Philosophy. Origins and Background*, 2 vols., Washington D. C., 1966; Troicki, Sergueï, "Théocratie ou césaropapisme", *Messager de l'Exarcat du Patriarche Russe en Europe Occidentale*, Paris, V, 1954, 19, p. 165-177.

Novelle de Justinien. En revanche, en pratique, ce fut le "césaropapisme" impliqué par l'idéologie de l'empereur-loi vivante qui prédomina souvent, surtout à l'époque de l'iconoclasme et, en sourdine, à l'apogée du pouvoir des Macédoniens. Or, dans son *Eisagôgè*, Photius s'est montré déterminé à en finir du point de vue légal avec ces prétentions impériales. "Première surprisé: l'empereur est défini comme une «autorité légitime» (*ennomos épistasia*), contrairement à la tradition hellénistique et romaine qui le déclare «au-dessus des lois», lui-même «loi vivante», et ne se soumettant aux lois que de propos délibéré. De cette dialectique habituelle du pouvoir absolu et de la vertu contraignante, de l'empereur *nomos empsychos* et de la *basiléia ennomos*, le rédacteur du titre II ne retient qu'un terme, et contredit ainsi une rhétorique figée par des siècles d'usage, dont l'expression juridique est reprise dans la codification macédonienne"[7]. C'est justement cette *conception juridique du pouvoir* que Blastarès recueille dans le *Syntagma*, en la respectant au pied de la lettre, pour donner un fondement non seulement au pouvoir byzantin, mais aussi à ceux des États du Sud-Est européen qui s'en sont servi comme code juridique. "On comprend l'arrière-pensée cachée derrière le titre II en lisant le titre III, dans le premier article duquel le patriarche est défini comme une «image incarnée et vivante du Christ, qui, par ses actes et ses paroles, exprime la vérité (*eikôn zôsa Christou kai empsychos, di'ergôn kai logôn charaktèrizousa tèn alèthéian*)». La formulation est originale, mais tous les mots sont codés; le verbe *charaktèrizein* vient de la querelle iconoclaste où il souligne la relation très puissante qui existe entre l'image et son modèle; *empsychos* appartient, comme nous l'avons vu, à la rhétorique et à l'idéologie impériales. Tout ce que le patriarche gagne, il le vole à l'empereur. À l'empereur traditionnellement appelé (...) «imitateur du Christ» se substitue un patriarche image du Christ, à l'empereur loi vivante un patriarche vérité vivante (...) À l'idée, condamnée dans la personne de Léon III, d'un empereur-prêtre succéderait l'évocation prudente mais limpide d'un patriarche-empereur ou du moins d'un sacerdoce suprême à qui reviendraient les attributs de la souveraineté. S'il est l'image vivante du Christ, le patriarche participe comme lui aux deux pouvoirs. Il est un nouveau Moïse et un nouveau Melchisédech"8. Le patriarche de Constantinople devenait le seul

---

[7] G. Dagron, *op.cit.*, p. 237. Dans l'édition grecque G. A. Ralli et M. Potli, p. 123: "*Basileus estis ennomos epistasia, koinon agathon pâsi toîs hupekoois*"; dans l'édition latine G. Beveridge, p. 43 (*P. G.*, CXLIV, c. 1110-1111): "*Rex est, legitima prefectura; omnium subditorum commune bonum*"; dans l'édition slave S. Novakovic, p. 127: "*Car' jest' zakonnoje prědstatelstvo, obšte blago văsem' poslušnikom'*".

[8] G. Dagron, *op. cit.*, p.237-238. Le texte de l'*Eisagogue* est repris par Blastarès avec de petites différences: l'édition grecque G. A. Ralli et M. Potli, p. 428: "*Patriarches estin eikon zôsa Christoû, kai empsychos, di ergon kai logon en autô zographôn tes alétheian*"; dans la traduction latine G. Beveridge, p. 219 (*P. G.*, CXLV, c. 107): "*Patriarcha est viva Christi imago spiransque, operibus & sermonibus in semetipso ad vivum depingens*

administrateur de plein droit de la justice, le seul à incarner la loi divine (concept qui commence à s'enchevêtrer étroitement à partir du XIVe siècle avec le *Syntagma* de Blastarès lui-même comme synthèse légitime du droit canonique).

Ce sont les commanditaires du *Syntagma*, les patriarches hésychastes du XIVe siècle, qui ont promu de leur plein gré l'œuvre de Blastarès en tant que "official statement of Byzantine political ideology"[9], en ressuscitant l'esprit de Photius à une époque plus favorable à son épanouissement. En 1342, le *Syntagma* a été traduit en slavon, pour permettre de propager cette conception juridique du pouvoir dans le monde slavophone, où l'Empire serbe d'Étienne Dušan (roi de 1331 à 1346, empereur de 1346 à 1355) mettait en question non seulement l'empereur, mais aussi la position du patriarche, en se faisant couronner par les patriarches bulgare et serbe et par l'archevêque d'Ohrid et en élaborant son *Codex Tripartitus*, reçu aussi en Bulgarie, qui neutralisait les principes du *Syntagma* venu de Constantinople. La conception charismatique du pouvoir, pour ainsi dire «classique», remise en question à Byzance, était renouvelée dans les États concurrents[10]. Mais la dissolution de l'Empire serbe et la réconciliation des deux Églises ont consacré la victoire des principes du *Syntagma*. Ce n'est donc pas par hasard que les plus anciens manuscrits du *Syntagma* qu'on peut trouver en Serbie, ceux des monastères hésychastes de Peć et de Dečani, datent de 1380, lorsqu'en Bulgarie nous avons le manuscrit de 1370-1390. Le troisième quart du XIVe siècle a été la période de gestation pour le prestige du *Syntagma*, avant qu'il ne devienne, pour presque deux siècles, la synthèse par excellence de ce qu'on dénommait à l'époque *la Loi divine*. En faisant allusion à «la Loi divine», les sources ne la sentaient pas comme désignant uniquement la Sainte Écriture. *Il s'agissait en l'occurrence du droit appliqué par la Grande Église du Christ de Constantinople, par le biais de son code juridique officiel*[11].

---

veritatem"; dans l'édition slave de S. Novakovic, p. 453: "*Patriarh' jest' obraz' živ' Christov' i oduševljen' dělesi i slovesi v' sebě živopisuje istinu*".

[9] J. Meyendorff, *Byzantium and the Rise of Russia. A Study of Byzantino-Russian relations in the fourteenth century*, London-New York, 1981, p. 117.

[10] Pour le conflit entre les deux idéologies représentées par les deux codes des lois, voir Sergueï Troicki, "Crkvenopoliticka idéologija svetosavske Krmčije i Vlastareve Sintagme", dans *Glas Srpske Akademie Nauka*, CCXII/2, 1953, p. 155-206 et R. Mihalcic, "L'État serbe et l'universalisme de la seconde Rome", dans *Roma, Constantinopoli, Mosca. Da Roma alla Terza Roma. Documenti e studi*, Seminario 21 Aprile 1981, Napoli, 1983, p. 375-386; B. Bojovic, *L'Idéologie monarchique dans les hagio-biographies dynastiques dans le Moyen Age serbe*, Pont. Inst. Orient., Roma, 1995, p. 545 sq.

[11] En 1691, le patriarche de Jérusalem Dosithée Notaras exprimait le fond de cette conception, lorsqu'il faisait une remontrance au prince de Valachie Constantin Brâncoveanu dans les termes suivants: «les lois de Dieu ne furent pas promulguées dans les montagnes de la Valachie, ni par les princes de la Valachie, mais bien à Constantinople» (Ch. Papadopoulos, *Dositheos patriarchês Ierosolumôn*, Jérusalem,

Voilà la parenthèse sur le *Syntagma* de Matthieu Blastarès que nous semblait exiger les considérations suivantes. Or, nos recherches nous font croire que le *Syntagma* est arrivé à jouer, pour les deux États féodaux roumains, entre la fin du XIVe et le début du XVIIe siècle, *un rôle constitutionnel*, au sens médiéval du terme[12].

L'argument clé pour notre argumentation est justement la version du *Syntagma* réalisée par l'évêque de Roman Macaire, entre 1556 et 1558, et intitulée *Le grand Code* (Pravila) *des saints Pères oecuméniques*, ré-agencé dans l'ordre des lettres de l'alphabet slavon, à la demande du tsar (*car'*) Jean Alexandre (Lăpuşneanu) de Moldavie. Envoyé par ce dernier à titre de présent (après la mort de Macaire) à Ivan le Terrible, l'ouvrage s'égare en chemin et n'arrive que jusqu'au monastère St. Onuphre de Lvov (aujourd'hui le manuscrit est conservé à Moscou, au Musée historique d'État, fond Barsov, mss. 152)[13]. Notre auteur avait occupé la charge d'higoumène du monastère de Neamţ (*ante* 1523-1531), lieu où ce code était en usage au moins depuis 1474 la *Velikaja Pravila* ("le Grand Code") du monastère de Neamţ, écrit par le hiéromoine Gervais à la demande d'Étienne le Grand et conservé actuellement à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (mss. slave 131). Il n'en reste pas moins qu'une telle tradition ne l'a pas empêché d'être un innovateur en son genre. Blastarès avait agencé, nous l'avons rappelé, la matière de son code selon l'ordre des lettres de l'alphabet grec. La traduction slave gardait toujours la référence au même alphabet, ce qui la rendait - pour les lecteurs qui ne connaissaient pas le grec - difficilement consultable. Ce fut l'idée et le mérite de Macaire de réordonner les articles du *Syntagma* d'après les lettres de l'alphabet slavon, chose qui en facilitait désormais l'utilisation. Le fait qu'il soit le premier à en avoir cette initiative dans toute la tradition manuscrite slavonne de cette œuvre prouve qu'il avait une connaissance consommée de son contenu, et qu'il l'utilisait couramment au point de ressentir comme nécessaire et à être capable d'en donner une réédition plus pratique. Versé dans la matière canonique du *Syntagma*, il ne l'est pas moins dans les conceptions politico-théologiques colportées par ce livre. L'historien qui s'est penché le premier sur ce manuscrit exceptionnel du code de Blastarès (E. Kaluţniacki), l'a considéré issu d'une demande du tsar russe Ivan le Terrible adressée au prince moldave Alexandre Lăpuşneanu, qui aurait fait travailler le grand lettré qu'était

---

1907, p. 44, apud D. Barbu, *Byzance, Rome et les Roumains. Essais sur la production politique de la foi au Moyen Age*, 2ème éd., Bucarest, 1998, p. 84, n. 2).

[12] Pour ce sens du constitutionnalisme médiéval, puisant à la pensée canonique, voir Brian Tierney, *Religion et droit dans le développement de la pensée constitutionnelle*, Paris, 1993. C'est peut-être plus qu'une simple coïncidence qui fait que, à lui seul, le terme grec de *Syntagma* signifie aussi « Constitution » dans son acception moderne.

[13] D. P. Bogdan, "Le *Syntagma* de Blastarès dans la version du chroniqueur roumain Macaire", dans *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, VII, Sofia, 1971, p. 188 sq.

l'évêque. Mais le slavisant roumain G. Mihăilă a eu l'occasion de consulter les notes qui éclairent les circonstances de l'apparition de cette refonte: il s'agit de la dédicace du *Syntagma*, signée par Macaire, adressée à Alexandre Lăpuşneanu[14], et ensuite de la dédicace de ce monarque à Ivan le Terrible[15]. Or, on peut le voir, l'initiative appartient à Macaire, un adepte de l'hésychasme, se trouvant au sommet de sa carrière, après avoir couronné et oint, (lui et non pas le métropolite), le fils de Pierre Rareş et le prédécesseur d'Alexandre Lăpuşneanu, à savoir Étienne Rareş, en 1551. De plus, à ce moment-là, Macaire venait de rentrer d'un voyage diplomatique à Constantinople (1555) où, entre autres résultats, il avait scellé une fois de plus la réconciliation de l'Église moldave avec le Patriarcat, après une éphémère juridiction (c. 1530-1544) de l'archevêché d'Ohrid à l'est des Carpates (voir plus bas)[16]. Ce *Syntagma* était donc écrit pour les besoins internes du pays, pour la mise en pratique de la réforme morale de toute la société moldave. Cette réforme était dans la vision

---

[14] G. Mihăilă, "Sintagma (Pravila) lui Matei Vlastaris şi începuturile lexicografiei slavo-române", dans Idem, *Contribuţii la istoria culturii şi literaturii române vechi*, Bucarest, 1972, p. 261-306, voir p. 282-283; S. Ulea, *op. cit*, p. 33 (nous suivons les corrections de Ulea à la traduction roumaine de Mihăilă): "Je crois que celui qui passe avec l'esprit borné et avec la raison pressée et superficielle sur les choses qu'on trouve dans les écritures inspirées par Dieu et veut (malgré cela) appréhender leur sens, celui-là s'est toujours habitué à récolter les fruits de l'égarement, dont les graves effets augmentent l'obscurcissement de la raison et provoquent la colère ultime de Dieu. Tandis que celui qui s'en occupe, assoiffé et aimant le travail, et ayant l'attention agile, des ailes lui grandissent dans son activité, et dans la partie supérieure de sa raison il appréhende la vision (de Dieu). C'est pourquoi je crois que, d'aucuns s'en rendant compte comme se réveillant du sommeil, ont rappelé au *tsar* cette chose. Et (toi) *tsar Jean Alexandre*, seigneur de tout le pays de Moldavie - ô, ta bonté Seigneur! - avec sagesse et réflexion, dès que tu eus entendu cela, tu m'as appelé, moi l'humble et le dernier des évêques, Macaire de Roman, avec l'accord de celui qui est à notre tête, Monseigneur le métropolite Grégoire, et tu m'as demandé que les lois élaborées et ordonnées par le bienheureux et le sanctifié Matthieu, d'éternelle mémoire, selon les lettres grecques - et qui sont devenues cachées et fermées dans le bulgare et les langues apparentées - et en nous décidant ensemble, moi aussi, selon ma compétence, à harmoniser les choses similaires, à savoir de les ranger selon les lettres qui s'utilisent chez nous. Et ils (prince et métropolite – n. n.) ont jugé bon de laisser cette tâche sur nos épaules, pour offrir à lire facilement les cas (juridiques) et pour que chacun puisse juger les délits avec des mots suffisants. Et qu'on sache que nous en avons décidé cela quand il y avait sept mille années groupées et encore six fois dix groupées et encore quatre cycles que le monde a traversés" (en 7064 à 1556). On se familiarisera avec le style ampoulé *pletenije slovi* (mots entrelacés), cultivé et énormément apprécié à l'époque, dont Macaire fut un des maîtres incontestés. Ce texte se trouve aux (ff. 22b-23b) du manuscrit, *en directe continuation de l'introduction de Matthieu Blastarès* (!).

[15] G. Mihăilă, *op. cit.*, p. 283-284. "Jean Alexandre, voïvode, de par la grâce de Dieu seigneur (*gospodar'*) de tout le Pays de Moldovalachie, j'ai daigné, Ma Seigneurie, par ma bienveillance, d'un cœur pur et éclairé, et j'ai envoyé ce livre qui s'appelle le Grand Code (*Pravila*) des saints Pères œcuméniques, au knèze orthodoxe et grand tsar de toute la Grande Russie, Ivan Vasiliévitch. L'an 7069 (à 1561), le mois de septembre, le 18". Le texte se trouve à la f. 400v, la dernière du manuscrit. À noter le titre prestigieux sous lequel circulait le *Syntagma* en Moldavie et en Valachie.

[16] A. Pippidi, *Tradiţia politică bizantină în Ţările Române în sécolele XVI-XVIII*, Bucarest, 1983, p. 164.

de Macaire, à l'instar des hésychastes du XIVe siècle, la seule chance pour faire face au danger ottoman qui avait connu son apogée lors de la terrible campagne du sultan Soliman le Magnifique en 1538 (voir plus loin).

Or, ce qui nous intéresse ici c'est le titre dont notre auteur désigne son souverain. À côté des termes voïvode et seigneur (*gospodar'*), il y a deux occurrences du titre de tsar (*car'*). Dans l'historiographie roumaine deux courants d'opinion se sont distingués à ce propos: l'un qui préfère ignorer cette sorte de titres impériaux, en les traitant de formes fossilisées de rhétorique, perpétuées par l'inertie des copistes, sinon de flagorneries[17]. L'autre qui insiste sur le nombre non négligeable

[17] Ce modèle remonte à Nicolae Iorga (*Byzance après Byzance. Continuation de la Vie Byzantine*, Bucarest, éd. I 1935, éd. II 1971, Paris, éd. III, 1992), dont les intuitions ont été rigoureusement systématisées par Valentin Al. Georgescu (*Bizanţul şi instituţiile româneşti până la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Bucarest, 1980), historien du droit roumain, modèle complété et parfait par Andrei Pippidi (*op.cit.*). En prenant comme point de départ le spécifique "pré-national" de la *domnia*, on insiste sur le fait que la structuration du pouvoir de cette institution a été réalisée en faisant appel au système idéologique du "Commonwealth byzantin", surtout par l'intermédiaire de l'Église. Mais en s'y introduisant, la *domnia* ne s'est pas laissée la proie des illusions impériales, en élaborant un message pragmatique du pouvoir conforme à la position réelle des Pays Roumains. Ainsi, V. Al. Georgescu formulait la conclusion suivante: "Si on examine séparément les éléments de structure du pouvoir de la *domnia*, on trouve de nombreuses et importantes références byzantines. Tandis qu'en envisageant la structure globale et dominante de cette institution, l'utilisation des éléments byzantins ne disparaît pas, mais ce qui est frappant c'est l'originalité du processus historique dans sa signification directe et indirecte. À long terme, ce sera la direction nationale du point de vue ethnique et de l'État, c'est-à-dire, une direction non-byzantine. Dans la structuration de la *domnia* roumaine, l'autocratie œcuménique expansionniste du basileus s'est transformée en une position de souverain local indépendant (*domn*), position qui deviendra extérieure à l'Empire. De cette manière, l'empire se vidait de sa signification œcuménique, c'est-à-dire de son essence impériale. En cela consiste le test le plus précieux de l'originalité de la *domnia* (...). L'affirmation laborieuse et ferme de cette originalité, sans lutte ouverte avec le *basileus* et de l'intérieur de l'orthodoxie orientale, de même que la lutte pour préserver leur indépendance au cours du XIVe et XVe siècles avec le compromis final face à l'irrésistible conquête ottomane, conquête arrêtée pourtant au Danube, constitue la signification profonde de toute l'histoire politique et militaire des Roumains" (V. Al. Georgescu, *op. cit.*, p. 45-46).

L'analyse la plus poussée de tous ces éléments de structure du pouvoir de la *domnia* est, sans doute, celle réalisée par Andrei Pippidi (1983, p.17-123). Son livre examine successivement: les titres, le cérémonial aulique, le couronnement, l'onction et la confirmation des évêques. Il continue par la description des symboles de l'autorité princière (de la *domnia*): le sceptre, la croix, l'épée, la lance, la couronne, la chaîne d'or portée autour du cou, le trône, le costume du *domn* et autres emblèmes (effigies monétaires, sceaux des bulles) qui accompagnaient le pouvoir, ainsi que les peines de lèse-majesté qui le défendaient. En définissant par ces éléments la *domnia* comme institution qui personnifie l'État féodal, A. Pippidi présente d'une façon nuancée les rapports entre l'État et l'Église, ainsi que ceux entre l'État et la noblesse (la *boierie*), comme des espaces où se sont situées les limites fluides du pouvoir central. À l'intérieur de la théorie développée par les deux auteurs on souligne la distinction entre l'idéal byzantin et les réalités roumaines se trouvant en contradiction dialectique, contradiction qui finit par l'affirmation inexorable de ces dernières.

de telles occurrences et sur la place tout à fait stratégique de théoriciens de l'idéologie, que les auteurs de ces appellations, comme Macaire en l'occurrence, occupaient[18]. De surcroît, les titres impériaux ne sont jamais employés comme

---

[18] Parallèlement à l'élaboration du premier modèle d'analyse, s'est développée une seconde théorie – non moins redevable à N. Iorga - qui envisage le problème d'une manière différente. Formulée dès 1969 par Petre Ş. Năsturel ("Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains", *Byzantina*, V, 1973, p. 395-413 + 4 pl.; *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIVe siècle à 1654*, dans *Orientalia Christiana Analecta*, 227, Roma, 1986) et par Dumitru Năstase (*Ideea imperială la români şi evoluţia ei în raport cu vechea artă românească*, Athènes, 1972; *L'héritage impérial byzantin dans l'art et l'histoire des pays roumains*, Milan, 1976; *Byzance de l'Église et les Pays Roumains, 1355-1432*, thèse de doctorat, Paris - Sorbonne, 1974; "Le Mont Athos et la politique du patriarcat de Constantinople de 1355 à 1375", dans *Symmeikta* , III, 1979, p.121-177; "L'aigle bicéphale dissimulée dans les armoiries des Pays Roumains. Vers une crypto-héraldique", dans *Roma, Constantinopoli, Mosca. Atti del I Seminario internationale di studi storici «Da Roma alla Terza Roma»* , *Roma, 1981*, Napoli, 1983; "La signification cachée des documents athonites", dans *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* , XXXII/2, Viena, 1982, p. 257-267; "L'idée impériale dans les Pays Roumains et «le crypto-empire chrétien» sous la domination ottomane. État et importance du problème", dans *Symmeikta*, Athènes, 1981, p. 201-251; "Le patronage du Mont Athos au XIIIe siècle", dans *Cyrillomethodianum*, VII, 1983, p. 71-87; "La survie de «l'Empire des Chrétiens» sous la domination ottomane. Aspects idéologiques du problème", dans *Atti del III Seminario internationale di studi storici «Da Roma alla Terza Roma», Roma, 1983*, p. 459-471; "Unité et continuité dans le contenu de recueils manuscrits dits «miscellanées», dans *Cyrillomethodianum*, V, 1981, p. 22-48; "Une chronique byzantine perdue et sa version slavo-roumaine (la Chronique de Tismana, 1411–1413)", dans *Cyrillomethodianum*, IV, 1977, p. 100-171; "Les débuts de la communanté œcuménique du Mont Athos", dans *Symmeikta*, 6 (1985), p. 251-31; "Imperial Claims in the Romanian Principalities from the Fourteeth to the Seventeenth Centuries. New Contributions", dans Lowell Cloucas (ed.), *The Byzantine Legacy in Eastern Europe*, New York, 1988, p. 185-224; "«Necunoscute» ale izvoarelor istoriei româneşti", dans *Anuarul Institutului de Istorie «A. D. Xenopol»*, Jassy , XXX, 1993, p. 483-499; "Coroana împărătească a lui Vasile Lupu", dans *Anuarul Institutului de Istorie «A.D.Xenopol»*, Jassy, XXXI, 1994, p. 43-49; "Considérations nouvelles sur l'idéologie médiévale du pouvoir. L'apport du Byzance et de l'Europe orientale", dans *Rêvue des études roumaines*, XVII-XVIII, 1993; "Ştefan cel Mare împărat", *Studii şi materiale de istorie medie*, Bucarest, XVI, 1998, p. (65-102). En invoquant de nouvelles sources, ce modèle recherche les facettes les plus variées de l'idée impériale chez les Roumains. L'idée fondamentale de ce paradigme est que "les souverains de Valachie et de Moldavie se considéraient voïvodes et *domni* de leurs pays, mais qu'ils estimaient aussi que ces rangs mêmes faisaient d'eux des successeurs des empereurs de Constantinople dont ils prétendaient porter la couronne et diriger l'empire. Selon eux, cet empire continuait donc d'exister, longtemps après sa conquête par les Turcs. Cette prétention s'appuyait sur la doctrine de l'empire en exil élaborée après 1204, lorsque l'empereur même disparut du premier rang de la hiérarchie byzantine des États. Les fragments de l'Empire, se considérant comme héritiers de l'œcuménicité orthodoxe transformée d'une réalité politique en une réalité spirituelle, n'ont pas cessé d'essayer de reconstituer le tout, en s'appropriant parfois même le titre impérial. Le Mont Athos était le symbole de la communauté byzantine et c'est pourquoi la concurrence pour la libération de Constantinople se reflète dans la compétition pour le patronage de ce saint lieu. La même situation s'est rééditée dans la seconde moitié du XIVe siècle, lors de la décadence inévitable de l'Empire et de l'offensive des Turcs Ottomans dans les Balkans. Dans l'une de ses études, D. Năstase (1979) reprend le problème de l'entrée des Pays Roumains dans le concert des États

simples synonymes pour les autres désignations, traditionnelles, de voïvode et de seigneur (en roumain *domn*, du latin *dominus*, la même appellation qu'on emploie pour la Divinité, qu'on préfère souvent traduire, pas si fidèlement, en français, comme *prince*, mais qui est tout à fait l'équivalent de l'anglais *Lord*). En fait, les attributions impériales sont toujours quelque chose de plus, qui surgit *à côté* des autres, pour marquer des nuances supplémentaires, que seuls ces termes auraient pu pleinement exprimer. En effet, ce sont les dimensions de la sphère du contenu de ces vocables qui constituent la mise réelle de la polémique de l'historiographie roumaine. Par la suite, nous nous permettrons d'étayer une hypothèse médiatrice, en nous appuyant sur une analyse de plus près de la tradition juridique des deux États roumains.

Que voulait dire Macaire, en qualifiant Alexandre Lăpuşneanu de «tsar» dans un texte interpolé, c'est-à-dire qui fait corps commun avec le texte de la *Préface*

---

orthodoxes, du point de vue de la croisade byzantine dirigée par le patriarche Philothée. Simultanément avec cette implication apparaissent aussi les premières articulations de l'idée impériale dans la pensée politique roumaine. Après 1453, de tous les États du système byzantin, seules la Valachie, la Moldavie, la Moscovie et la Géorgie conservent leur indépendance. Ceci donne l'occasion à quelques-uns de leurs souverains de formuler pour eux-mêmes une idéologie impériale presque explicite (c'est le cas d'Étienne le Grand, de Neagoe Basarab, et d'Ivan III), dont les éléments se répandent dans les documents écrits et artistiques, que P. Ş. Năsturel et D. Năstase enregistrent consciencieusement. Ce dernier introduit dans sa théorie de la survie de l'"Empire des chrétiens" sous la domination ottomane d'anciennes observations sur l'allure impériale ou même sur certaines prétentions à la couronne byzantine de Despot Vodă, Michel le Brave, Radu Mihnea, Vasile Lupu, Şerban Cantacuzino, Alexandre Ipsilanti etc., qu'il soumet à une ré-interprétation. "Ces prétentions étaient fondées sur une conception précise. En effet, dans une lettre bien connue, le patriarche de Constantinople Antoine IV expliquait vers 1394 -1397 au grand prince de Moscou Basile Ier qu' «il est impossible que les chrétiens aient une Église et pas d'empereur (...) car l'Empire et l'Église sont en grande union et communion et il n'est pas possible de séparer l'un de l'autre». C'est la succession de cet empereur, "romain" de Constantinople, que les voïvodes roumains revendiquaient, au nom de cette conception «pour qu'on ne puisse dire de la religion grecque, comme [on le dit] des Juifs et des Arméniens, qu'elle n'a pas un empereur libre et un empire libre» selon les mots que le lettré russe Ivan Peresvetov attribue à son contemporain Pierre Rareş ..." (1983, p. 466). L'existence d'un tel centre de pouvoir "crypto-impérial" constituait un aspect idéologique fondamental de la résistance des peuples du Sud-Est de l'Europe. "Seulement de cette façon, ayant, c'est-à-dire, de nouveau la conviction d'avoir un «tsar libre», les peuples du Sud-Est européen pouvaient se regrouper autour de l'idée d'une reconquête et donner à toutes les luttes locales un sens tactique, faisant partie d'une stratégie générale commune qui eût comme but de chasser les Turcs de l'ensemble des territoires chrétiens occupés et, en fin de compte, de libérer Constantinople. Naturellement, sur l'Empire chrétien ramené à sa grandeur de jadis devrait régner, dans la capitale libérée, le "tsar" qui avait dirigé la lutte, à côté duquel, affranchie de la captivité, la Grande Église allait retrouver sa vocation initiale" (1972, p. 4-5). Cette théorie ne prend plus en considération l'opposition entre l'idée "nationale" et l'idée impériale, qu'elle voit comme des aspects complémentaires d'un seul problème, qui ne se différencieront qu'après la diffusion de l'idéologie de la Révolution Française dans le Sud-Est de l'Europe.

de Matthieu Blastarès ? Rappelons que dans le *Syntagma* il y a les trois chapitres, V-VII de la Lettre B, qui définissent ce qu'est le tsar: *O car'* (De Rege), *Kogda v'hodit' car' v' svet'i žr't'vnik'* (Quando Rex intra septum altaris intrare debet), *Jako caru ne podobajet' dosazdati* (Quod non oporteat Regem contumelia afficere). Comme nous l'avons déjà montré, il s'agit précisément des textes qui expriment la conception juridique, photienne, du pouvoir. C'est la conception à laquelle Macaire s'est abreuvé dès le début de son ascension ecclésiastique, la conception dont le monastère de Neamț, d'où il provenait, était un des inlassables défenseurs en Moldavie. Il est absolument naturel de supposer qu'il entendait par cela rattacher le *tsar* Alexandre Lăpușneanu à la conception spécifique du *tsar* que le *Syntagma* propageait. *Dans le même texte, sous la même couverture, écrit par la main du même auteur à une période relativement courte, le même mot,* tsar, *ne pouvait avoir que le même sens.* Notre hypothèse est la seule qui se dégage d'une analyse fidèle du texte.

Dans la *Chronique* de Macaire, écrite en trois étapes (1530, 1542, 1551), on rencontre aussi la triple référence aux monarques moldaves comme voïvodes, seigneurs et tsars. Or, Macaire connaissait très bien le code de Blastarès, au moins depuis 1523, lorsqu'il devint higoumène à Neamț, pour réglementer la vie monastique de son couvent. Il tombe alors sous le sens que la définition du tsar qu'il y trouvait habitait déjà son esprit au moins sept ans avant qu'il ne commençât à écrire sa chronique. Ce qui veut dire que les occurrences des titres impériaux n'ont pas dans son ouvrage une fonction littéraire, comme jadis on a pu le croire à tort: dans ce cas, les autres titres qui désignent le pouvoir auraient eu la même fonction rhétorique. Cette conclusion rendrait inintelligible le texte entier. En revanche, le titre de tsar et ses dérivés puisent leur sens directement dans le *Syntagma*, par le biais de l'esprit imbibé de textes anciens de Macaire. Ils n'ont pas une fonction rhétorique, mais ils comportent un sens juridique de poids et précis. Dans la mesure où les choses qui relèvent du droit ont une réalité objective dans un État médiéval, cette sémantique du pouvoir désigne une réalité qu'on a encore à élucider pour la comprendre.

Mais cette tradition ne commence pas avec lui: dans sa *Chronique* il reconnaît lui-même être redevable à la pensée et la personnalité de son père spirituel, Théoctiste II[19], évêque de Roman (1500–1508), puis métropolite de Suceava (1508–1528), "celui qui, pendant son pontificat, oignait les tsars (*carskij pomazatel'*)" et était "le docteur de la Moldavie" et qui "était un homme cultivé hors pair, qui a appris les choses anciennes et les choses nouvelles jusqu'au leur terme", pour reprendre des images du portrait que Macaire lui brosse dans son oeuvre. Théoctiste avait été lui

[19] O. Pecican, "Ideologia puterii centrale în Moldova lui Bogdan cel Orb", dans son recueil intitulé *Troia, Venetia, Roma. Orizont european la începuturile scrisului istoric românesc, sec. XIII-XVII*, Cluj-Napoca, p. 316-331. Voir l'éloge que Macaire a fait de son maître dans P. P. Panaitescu, *Cronicile*, *op. cit.*, p. 81, 95-96.

aussi l'higoumène de Neamț entre 1480-1500, c'est-à-dire à peine six ans après qu'on y eut déposé comme un trésor précieux la copie du *Syntagma* (la *Velikaja Pravila* ("le Grand Code") du monastère de Neamț écrit en 1474. À son tour, Théoctiste II était le fils spirituel du métropolite Théoctiste Ier (1454-1478). Ce fut le premier Théoctiste qui introduisit en Moldavie l'emploi de l'œuvre de Blastarès en slavon[20], durant le règne d'Étienne le Grand, comme instrument d'une réforme de large vision de l'Église du pays, réforme qui en fait un des fondements de l'ordre politico-social à l'est des Carpates et un facteur de décision de premier rang associé au pouvoir monarchique[21]. Il avait été, selon une tradition crédible, un des diacres et des disciples fidèles de Marc Eugénikos - l'opposant acharné à la politique unioniste des empereurs byzantins[22]. Ensuite Théoctiste Ier se rangea aux côtés du patriarche Gennadios Scholarios dans sa politique visant à trouver une solution de continuité pour l'Église orthodoxe, après le double défi de l'échec de la direction unioniste au Concile de Florence et de la disparition de l'Empire chrétien de Constantinople. Le geste du sultan Mahomet II (1451-1481) de reconnaître l'autonomie interne de

---

[20] C'est sur l'initiative du métropolite Théoctiste Ier que l'on a introduit à grande échelle le droit romain en Moldavie à l'époque d'Étienne le Grand. Il est intéressant qu'il avait été institué en tant que métropolite vers 1453-1454 par le patriarche serbe Nicodème, précisément à une époque où le despote Georges Branković patronnait une nouvelle édition du *Syntagma* (le manuscrit du monastère de Krušedol de 1453, au Musée de l'Église mss. 45), sur laquelle voir l'étude de Victor Alexandrov, "The *Syntagma* of Mathew Blastares. Anti-Latin Scholia in the Context of Canon Law of the Orthodox Slaves", M. A. thesis at the Central European University, Budapest, résumé dans *Annual of Medieval Studies at CEU*, VI, 2000, p. 271-272. Installé en Moldavie, Théoctiste fait dominer ce code pendant tout le règne d'Étienne le Grand. On en conserve les copiès suivantes: 1464 - copie moldave du *Syntagma*, signalée dans une note à la fin de la copie de 1475, aujourd'hui disparue; 1474 - la *Velikaja Pravila* du monastère de Neamț, écrite par le hiéromoine Gervais, actuellement à la Bibl. de l'Acad. Roumaine, mss. slave 131; 1474 - la *Pravila* du monastère de Putna, exécutée par le hiéromoine Jacques, aujourd'hui à Moscou, à la Bibl. Ex. "V. I. Lenin", fond 98 Egorov, mss. E 742; 1475-1476 - la *Pravila* copiée en Moldavie, aujourd'hui conservée au monastère de Sucevița, mss. 26 de la bibliothèque de ce couvent; le IVe quart du XVe siècle - la *Pravila* conservée à Cluj-Napoca, à la Bibl. de l'Université "Babeș-Bolyai", mss. 4104, no. inv. D/59; 1495 - la *Pravila* de l'église Saint-Nicolas de Jassy, écrite par le scribe Damien toujours à la demande d'Étienne le Grand. Aujourd'hui à St. Petersbourg, à la Bibl. Saltykov-Scedrin, fond 588 Pogodin, no. 254. Pour la bibliographie, cf. G. Mihăilă, "Sintagma (Pravila) lui Matei Vlastaris", *op. cit.*, p. 261-306; V. Al. Georgescu, *op. cit.*, p.106-109; Ion-Radu Mircea, "Manuscrise necunoscute din vremea lui Ștefan cel Mare", dans *Magazin Istoric*, XIV, 1980, nr. 11 (164), p. 59-61; R. Constantinescu, *Vechiul drept românesc scris. Repertoriul izvoarelor (1340-1640)*, Bucarest, 1984, p. 235-243; Idem, *Manuscrise de origine românească din colecții străine. Repertoriu*, Bucarest, 1986.

[21] La meilleure étude sur Théoctiste Ier, quoique aujourd'hui insuffisante, reste le chapitre dédié à l'Église dans la monographie d'Al. Bpldur, *Ștefan cel Mare (1457-1504). Studiu de istorie socială și politică*, Madrid, 1970, p. 141-155.

[22] P. Ş. Năsturel, *Le Mont Athos*, *op. cit.*, p. 183, n. 25; C. Tsirpanlis, *Marc Eugenicus and the Council of Florence. A Historical Re-evaluation of His Personality*, Thessaloniki, 1974.

l'Église et le statut d'ethnarque, de chef politico-religieux, du patriarche œcuménique sur tous les chrétiens orthodoxes de son empire consacrait en fait à l'intérieur de l'Église le rôle du *Syntagma* comme document juridique officiel du Patriarcat, réalité proclamée par les dizaines de manuscrits grecs datant de cette époque[23]. De sorte que ce document conservait une importance majeure pendant le premier siècle de la Turcocratie, avant d'être concurrencé par le *Nomocanon* de Malaxos (1563). Mais les chapitres du même document qui parlaient du monarque orthodoxe et de ses devoirs trouvaient un objet d'application inattendu au nord du Danube, où survivaient et résistaient d'une manière acharnée à l'expansion ottomane les deux États Roumains. Il n'est pas étonnant de voir que justement après (ou d'une manière synchronique avec) les *Syntagmata* de 1464-1475 patronnés par Étienne le Grand on assiste à la première explosion en Moldavie des titres impériaux. Ainsi, en 1473, deux actes fondateurs s'assortissent pour nous contraindre à accepter l'idée d'un dessein lié au rayonnement de la conception juridique de l'œuvre de Blastarès. Il s'agit d'un manuscrit enluminé d'un *Tetraévangéliaire* - achevé au couvent de Putna, fondation commune du monarque et du métropolite, où il y avait un *Syntagma* au moins à partir de 1474 - manuscrit destiné au monastère de Homor. Il est enluminé d'une représentation votive d'Étienne le Grand agenouillé aux pieds de la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus. Le prince est désigné de la triple terminologie qui deviendra accoutumée au XVIe siècle, "*Blagočistivyi i Hristoljubivyi car' Io Ştefan voevoda gospodar zemli Moldovlahiiskoi*" ("Très pieux et aimant le Christ tsar Io Étienne voïvode, seigneur du pays de Moldovalachie"). Or, ce livre de culte revêtit une très grande importance pour Pierre Rareş, puisque durant tout son exil, de sa fuite de Moldavie en 1538 à son séjour au Constantinople en 1540-1541 et jusqu'à son retour pour reprendre le pouvoir en 1541, le fils d'Étienne le Grand l'emportait partout avec lui comme un précieux talisman qui légitimait ses prétentions au retour sur le trône de son père. Après sa restauration il fit noter dans le même livre que "Dieu et Sa Mère Très-Pure furent miséricordieux envers lui (*gospodina Petra voevoda*) et lui rendirent la couronne de l'empire (*ventsem carstvia*) pour qu'il fût de nouveau seigneur

[23] Sur ce phénomène historique voir Dimitris Apostolopoulos, *Quelques hypothèses pour l'étude des origines de la pensée politique grecque post-byzantine (1453-1484). Le processus de transformation du concept de* bien commun *en rapport avec l'idéologie née après la prise de Constantinople*, thèse de doctorat en sociologie politique à la VIe section de l'École Pratique des Hautes Etudes, Paris, 1976; P. Konortas, *Les rapports juridiques et politiques entre le Patriarcat orthodoxe de Constantinople et l'Administration ottomane de 1453 à 1600 (d'après les documents grecs et ottomans)*. Thèse de 3e cycle, 2 tomes, Université de Paris 1, Paris, (dir. H. Ahrweiler) et Halil Inalcik, "The Status of the Greek Orthodox Patriarchate", *Turcica*, 1991, XXI-XXIII, p. 407-436.

(*gospodar*') du pays de Moldavie et des chrétiens"[24]. La même année 1473, sous la direction de Théoctiste Ier commençait la rédaction de la grande chronique de Moldavie[25], "*Les Annales depuis qu'a commencé, par la grâce de Dieu, le Pays de Moldavie*". Après avoir présenté dans une succincte chronologie, par ailleurs assez inexacte, des premiers princes, de 1359 à 1399, le texte change leur titre à partir d'Alexandre le Bon, et les qualifie de *Moldavstii carie*, "Les tsars moldaves". Ce n'est qu'avec Étienne le Grand que le titre de tsar est attribué personnellement au monarque moldave, en trois occurrences dans cette chronique, au niveau de l'an 1471, et deux fois sous l'an 1475, dans la description de l'entrée triomphale d'Étienne dans sa capitale, après la grande victoire de Vaslui contre les Ottomans. D'une manière significative, le métropolite et la hiérarchie de l'Église sont ceux qui, dans le texte, s'adressent au prince pendant la cérémonie avec la proclamation: "Que vive le tsar!". Or, on se rappelle que, selon le *Syntagma*, le texte de référence pour ces personnages ecclésiastiques, "*Scopus Regi propositus est, vires quas habet clementia tueri et conservare, perditas indefessa cura reparare, easque quas non habet prudentia justisque victoriis et expeditionibus quaerere*"[26]. En remportant cette victoire sur l'armée ottomane, Étienne s'identifiait à la mission que ce texte lui assignait en tant que monarque orthodoxe. Voilà une preuve que dans cette chronique le titre impérial est employé selon une définition juridique qui puise son inspiration directement au code de Blastarès. On peut comprendre pourquoi il s'ajoute de surcroît, à côté des titres déjà accoutumés, de (grand) voïvode et seigneur: parce qu'il décrit une situation nouvelle, survenue après la chute de Constantinople, quand, très vraisemblablement, avec l'accord tacite du Patriarcat - qui ne pouvait encore se résigner à la captivité musulmane - les monarques orthodoxes encore libres commençaient à s'arroger les droits et les devoirs restés inaccomplis par les empereurs chrétiens mentionnés dans le *Syntagma*. Comme motivations internes, on a, d'un côté, le désir de l'Église d'imposer aux monarques roumains la conception juridique que Photius avait élaborée pour le pouvoir impérial. D'un autre côté, c'est l'aspiration des princes à jouir tant du prestige que le *Syntagma* leur offrait, que du droit de glaive que le même texte consacrait, pour exercer en pleine légitimité la condamnation à mort pour actes d'infidélité et de lèse-majesté. La coutume, qui voyait dans les princes roumains de simples *primi inter pares* de l'état nobiliaire,

---

[24] I. Bogdan, "Evangheliile de la Homor şi Voroneţ din 1473 şi 1550", dans Idem, *Scrieri alese*, éd. G. Mihăilă, Bucarest, 1968, 527-536.

[25] Une analyse presque exhaustive, sauf sur le rôle du *Syntagma*, de l'idée impériale d'Étienne le Grand dans l'exceptionnelle étude de D. Năstase, "Ştefan cel Mare împărat", dans *Studii şi materiale de istorie medie*, Bucarest, XVI, 1998, p. 65-102. L'édition critique de la chronique dans P. P. Panaitescu (éd.), *Cronicile slavo-române din sec. XV-XVI publicate de Ion Bogdan*, Bucarest, 1959, p. 3-23.

[26] P. P. Panaitescu, *Cronicile*, *op. cit.*, p. 9, 18; M. Blastares, éd. Beveridge, p. 44.

grand voïvode (chef de guerre) entre *bellatores*, était devenue insuffisante pour une politique de plus en plus centralisatrice, qui commence à utiliser comme argument ultime la peine capitale[27]. Bref, c'est autour de 1473 que la tradition de la triple appellation des monarques roumains, qu'on voit florissante dans les chroniques du XVIe siècle, est née[28]. *Par voie de conséquence, lorsque Macaire commença à écrire sa chronique en 1530, il ne le faisait que pour* continuer *la chronique d'Étienne le Grand, rédigée dans l'esprit de la conception juridique véhiculée par Blastarès, sous la tutelle directe de Théoctiste Ier.*

Pour nous résumer, la tradition des chroniques et celle de la liturgie (en l'occurrence, le *Tetraévangéliaire* de Homor) concordent quant à l'idéologie qu'elles propagent. Ce qui semble les réunir, ce qui leurs fournit des termes d'un contenu précis, c'est la tradition juridique du *Syntagma*. Cette tradition constitue l'arrière-plan des deux autres et les donne leur signification non-ambiguë. Les trois sont le produit de la même école de pensée théologico-politique: le néo-photianisme des XIVe-XVe siècles élaboré à Byzance et diffusé ensuite, non sans opposition, dans les États orthodoxes successeurs. Voilà pour ce qui est en général du poids juridique de la terminologie politique des sources slavo-roumaines.

La chronique de Macaire présente l'avènement de Pierre de la manière suivante: "La même année et le même mois, selon la révélation de Dieu, fut élu au pouvoir voïvodal (*voevodstva*) Pierre l'Admirable, et dans le même temps, celui

---

[27] M. Blastares, éd. Beveridge, p. 44-45, B, VII (*P. G.*, CXLIV, c. 1111, 1114): "Quod non oporteat Regem contumelia afficere. *Canon LXXXIV. S. Apost. Quisquis, inquit, Regem vel Principem praeter jus contumelia affecerit, si Clericus fit, deponatur, Laicus autem segregetur. Lex enim Mosaïca, inquit, Principem populi tui non maledices; & Petrus Apostolorum Princeps, Regem honorate; & Paulus pro Regibus, & omnibus qui sunt in authoritate, iisque infidelibus precari jubet. Ex eo autem quod praeter jus addidit (divinum enim Canonem sine aliqua alteratione proposui) injuriam apparentem tollit, non autem justam reprehensionem, quia eos reprehendere potest quisquam, ea quae non decet, facientes, etiamsi acerbiora verba iis injuriosa videantur. LEGES. Qui Regem contumelia afficit, non statim punitur, aut durem aliquod subit; vel enim prae levitate loquuntus est, & contemnitur; vel est ignorantia, & miseratione dignus est; vel ut injuria affectus, & condonatur. Haec autem ad Regem referuntur, & ipse secundum qualitatem personae judicat an remiti vel puniri debeat.* Qui laesae Majestatis vel conjurationis reus est, gladio puniatur. *Quisquis invenerit famosum libellum contra Regem, in charta obsignatum vel non obsignatum, & non statim combusserit, sed legerit, poenae obnoxius sit cui is qui libellum infamem conscripsit*". C'est durant le règne d'Étienne le Grand que, en tirant profit de la légitimation offerte par ce texte, apparaît la nouvelle institution du grand prévôt (*armaş*) - attesté pour la première fois en 1489 - dont celui chargé était censé à mener à un terme les punitions décidées par le prince (N. Stoicescu, *Sfatul domnesc şi marii dregători din Ţara Românească şi Moldova (sec. XIV-XVII)*, Bucarest, 1968, p. 231-232).

[28] D. Năstase, *Ideea imperială în Ţările Române. Geneza şi evoluţia ei în raport cu vechea artă românească (sècolele XIV-XVI)*, Athènes, 1972 et Şt. S. Gorovei, "1473: Ştefan, Moldova şi lumea catolică", dans *Anuarul Institutului de Istorie "A. D. Xenopol"*, Iaşi, XXIX, 1992, p. 75-83 en considérant 1473, début de la croisade stéphanienne contre l'Empire Ottoman, comme l'an clé de son règne.

qu'on vient d'évoquer, fut orné de la couronne de l'empire (*carstvia*). Et lui, il était un des rejetons d'Étienne, d'éternelle mémoire, caché comme jadis la lumière sous le boisseau, qui fut élevé avec considération au trône de l'empire (*pr'stol' carstva*), de l'avis du Conseil du Pays, et oint de l'huile de la bénédiction par la main de celui dont on disait antérieurement qu'il a oint aussi le neveu (de Pierre)", (il s'agit de l'onction d'Étienne le Jeune administrée par le métropolite Théoctiste)[29]. Si Pierre a été élu pour gouverner le voïvodat de Moldavie, alors du trône et de la couronne de quel *empire* s'est-il emparé de surcroît par l'acte de l'onction? Macaire nous explique ce mystère dans les symboles de Dobrovăţ[30]. La patience de s'attarder sur tous les thèmes qui y forment un système rigoureux de théologie politique y trouvera sa récompense: 1) le cycle des conciles œcuméniques et le cycle des "capitales" monastiques du monde orthodoxe, 2) la réprimande de David et l'image votive des fondateurs de Dobrovăţ: Étienne le Grand, Bogdan le Borgne et Pierre Rareş.

C'est à l'église conventuelle de Dobrovăţ, consacrée à la Descente du Saint-Esprit, que le thème des Conciles œcuméniques est introduit pour la première fois en Moldavie. L'image du premier concile occupe toute la paroi et les images des autres six, réduites à la moitié par rapport à la précédente, font le tour du pronaos. Il y a une continuité fidèle de cette représentation, fondamentale pour l'iconographie orthodoxe, après la chute de Constantinople. Elle a été expliquée par Christopher Walter, le meilleur spécialiste du sujet, comme un signe du pouvoir théocratique que le Patriarcat avait obtenu à l'intérieur de l'Église après le pacte conclu par Gennadios Scholarios avec le sultan Mahomet II (1454)[31]. Ce pouvoir imposé par

---

[29] P. P. Panaitescu, *Cronicile..., op. cit.*, p. 81, 95. Macaire a rédigé sa chronique, nous l'avons déjà évoqué, en trois étapes. La première (préservée dans le mss. E. V. Barsov 1411, au Musée historique de Moscou) écrite en 1530, raconte l'histoire de la Moldavie de 1504 à 1529, y compris les grandes victoires de Pierre en Transylvanie. La deuxième (mss. 116 de l'Acad. Théol. De Kiev copiée en Moldavie en 1561, conservé à la Bibl. de l'Acad. Ukrainienne de Kiev), écrite en 1542, au début du deuxième règne de Pierre, après son exil, présente rétroactivement le même passage d'une manière plutôt sèche: "Le règne impérial (*carstvo*) de Pierre voïvode. Dans les mêmes an et mois, selon le don de Dieu, s'est élevé au règne (*gospodstvo*) le souverain (*gospodin'*) Pierre voïvode, le fils d'Étienne voïvode l'Ancien, à Hârlău, que beaucoup soient ses ans, et il fut oint de la main du très-saint métropolite kyr Théoctiste". La troisième et dernière (à la Bibl. Saltykov-Ščedrin, mss. O, XVII, 13), écrite sous le règne d'Étienne Rareş arrive jusqu'à 1551 et reprenne pour l'avènement de Pierre la version initiale.

[30] Les voir présentés d'une manière technique chez I. D. Ştefănescu, "Les peintures du monastère de Dobrovăţ", dans *Mélanges Charles Diehl*, vol. II, Paris, 1930, p. 181-196.

[31] Chr. Walter, *L'iconographie des Conciles dans la tradition byzantine*, Paris, 1970, p. 250: "Dès la prise de Constantinople, il n'y avait plus d'empereur, bien que ses «fils» et ses «frères» survivaient dans les pays assujettis autrefois à Byzance (...). Les sultans octroyèrent aux patriarches de Constantinople une large autorité sur les peuples chrétiens de l'Empire Ottoman. Effectivement les patriarches exerçaient dorénavant la juridiction de l'empereur dans l'Église orientale. *Les images des conciles qui se trouvent si fréquemment dans le narthex des églises post-byzantines servaient à manifester l'unité continue de la théocratie.*

une "colonisation du regard" (D. Barbu) allait de pair avec l'instrument juridique qui théorisait et consacrait les prétentions du Patriarcat. Le *Syntagma* commence par une *Protheoria* (Préface) qui exalte les Conciles de l'Église, et tout spécialement les sept Conciles œcuméniques, en tant que source historique de la Loi divine révélée par l'Esprit-Saint à la communauté des saints. Le lien avec les sept Conciles est encore une fois proclamé dans le prologue qui suit sous le titre *Peri tês orthodoxou pisteos* (De la foi orthodoxe)[32]. La figure des empereurs romains qui président lesdits conciles n'est que la représentation de ceux qui se trouvent à l'origine du droit civil. Blastarès présente aussi une synthèse rapide de l'évolution du droit romain, de Romulus à Léon VI le Sage. On pourrait dire que, si le thème iconographique et le livre juridique se sont développés séparément, aux XIVe-XVIe siècles ils se recoupaient parfaitement et communiquaient le même message de la Grande Église, victorieuse même dans son abaissement sous la domination ottomane. La suite iconographique des conciles œcuméniques est l'image correspondante à la Loi divine dont parlent les textes contemporains.

Pour renforcer l'idée de l'universalité orthodoxe que le thème des Conciles avançait déjà, Macaire a innové encore une fois. Il a ajouté sur les murs latéraux de l'exonarthex de l'Église un cycle des trois "capitales" du monachisme hésychaste. Sur trois panneaux se succèdent les plus fameux monastères et leurs plus grands saints: Sainte-Catherine du Mont Sinaï, la Laure de Saint-Sabbas près de Jérusalem et la Laure de Saint-Athanase au Mont Athos. André Grabar a souligné le premier la nouveauté de ce genre de représentation par rapport à la tradition byzantine, en y voyant une création moldave. Il croyait détecter dans cette invention l'intention de peindre ce qui constituait l'esprit de l'Empire byzantin défunt. Quand la Ville n'était plus sainte, parce que profanée, les trois lieux saints symbolisaient le monde orthodoxe qui survivait à la débâcle. Il est quand même intéressant que l'espace russe ne soit pas représenté par aucun monastère[33]. Entre-croisant les deux séries

---

L'Église est devenu le centre officiel de la communauté chrétienne. Les images proclamant la doctrine orthodoxe de la communauté y sont «affichées» comme autrefois au Milion. Comme autrefois aussi l'image de Constantin et Hélène tenant entre eux la Croix est associée avec celles des sept conciles".

[32] *P. G.*, t. CXLIV, pour le *Prologue*, c. 1015-1120. La *Préface*, qui précède l'index alphabétique, c. 959-998.

[33] A. Grabar, «Un cycle des «capitales» chrétiennes dans l'art moldave du XVIe siècle», dans *Jahrbuch der Osterreichischen Byzantinistik*, Wien, XXI, 1972, p. 125-130+2 pl. "Lorsque l'Empire chrétien avait cessé d'exister, le monde des Orthodoxes ne disposa plus, dans ce qui fut l'Empire chrétien, que du «territoire» occupé par les couvents, avec à leur tête les grands monastères relevés par les peintures de Dobrovăţ. C'était à la fois une notion nouvelle et traditionnelle, - nouvelle parce qu'elle reflétait la réalité créée par la conquête turque; traditionnelle, dans la mesure où elle s'en tenait, après tout, à l'habitude antique de symboliser un univers par des lieux privilégiées (cf. à la fin de l'Antiquité, lorsque l'Empire romain universel fut symbolisé par quatre cités)". (p. 129).

d'images, nous obtenons le premier message: une affirmation positive sur *la survivance d'une «Byzance d'Église» sous la carapace de la domination ottomane, une entité qui serait régie par la Loi divine.*

Non moins intéressante est l'image de la réprimande de David par le prophète Nathan, pour l'adultère avec Bethsabée et l'assassinat d'Uriah, son mari. Prosterné aux pieds de Nathan, le roi est prêt à recevoir la punition divine incarnée par l'archange Michel au point de lui porter de son glaive le coup de grâce, mais en raison de sa pénitence, il obtient le pardon divin, incarné par un autre ange qui le protège. Cette image est placée dans le tympan est du pronaos, juste au-dessus du cycle des conciles œcuméniques et de la Liturgie céleste. Sorin Ulea a pu recueillir la tradition encore vivante qui veut que ce David ne soit aucun autre qu'Étienne le Grand. Selon lui, par conséquent, la demande du prince moldave de représenter son père sous les traits de David réprimandé serait une prière pour le pardon d'Étienne, qui avait péché avec l'aubergiste de Hârlău, la mère de Rareş. Geste de pénitence, certes, mais au même temps une fière affirmation de sa descendance stéphanienne[34]. Mais, dans la mentalité des moines, les faiblesses de la chair chez les maîtres du pouvoir ne sont que des épiphénomènes des péchés plus graves qui offensent la Loi divine elle-même. Nous croyons que cet Étienne-David signifie une idée d'une portée encore plus générale.

Le motif de la pénitence de David, rattaché au cycle des conciles œcuméniques, est assez rare dans la peinture monumentale byzantine. Il nous semble à ce moment être originaire de la cathédrale Sainte-Sophie d'Ohrid, l'archevêché de Macédoine. C'est là, dans les fresques du narthex appartenant à la fin du XIVe siècle, c'est-à-dire après la réconciliation survenue entre le Patriarcat de Constantinople et l'Église serbe (1375) que les images des conciles œcuméniques ont été séparées des images des conciles serbes pour être accompagnées de la réprimande de David. Le souverain est humilié devant le prophète qui symbolise l'Église. Si le message n'est pas encore clair, ajoutons que le même motif est repris de Sainte-Sophie et répété à Saint-Nicolas-de-Bolnitsa, toujours à Ohrid, dans la deuxième moitié du XVe siècle. Mais ici la pénitence de David est peinte *par-dessus* les portraits du XIVe siècle du tsar Douchan, sa femme et son fils. Cette peinture a été vraisemblablement commandée par l'ex-patriarche de Constantinople, Marc Xylocaravis, à une époque où l'archevêché d'Ohrid patronnait la traduction du *Syntagma* du slavon en serbe[35]. Le David humilié est identifié à tout souverain qui a

[34] S. Ulea, «La peinture extérieure moldave: où, quand et comment est-elle apparue», dans *Revue roumaine d'histoire*, Bucarest, XXIII, 1984, 4, p. 287-291.

[35] S. Radojicic, "La fresque de la pénitence de David à Sainte Sophie d'Ohrid", dans *Starinar*, Beograd, IX-X, 1958-1959, p. 133-136; G. Subotic, *L'École de peinture d'Ohrid au XVe siècle*, Beograd, 1980 (en serbe

enfreint la Loi divine. Il doit implorer la rémission de ses péchés à l'Église qui a souffert les conséquences de ses méfaits. L'Église est néanmoins toujours prête à invoquer le pardon de Dieu pour chaque monarque orthodoxe, membre de la grande famille davidienne, qui se repent sincèrement.

Le thème de la pénitence de David provient, par conséquent, de Constantinople. Il s'y retrouve, sous une forme un peu modifiée, sur une mosaïque du narthex de la grande église de Sainte-Sophie, à Constantinople, au-dessus les Portes Impériales, donc exposé à la vue de quiconque y entrait. Réalisée autour de 920, cette image représente un empereur prosterné devant le Christ qui trône en Empereur des empereurs, au milieu de deux médaillons, la Vierge Marie miséricordieuse qui intercède pour le repentant et l'archange Michel qui le menace de la justice divine. Vu le contexte, cet empereur serait Léon VI le Sage, le même qui en 886 avait chassé le patriarche Photius en raison de son *Eisagôgè*. En 912 son tour venait de se reconnaître, coupable de tétragamie, vaincu par l'autorité spirituelle du patriarche Nicolas Mystikos. C'est son pardon qui fournit le prétexte de cette composition. Pourtant rien, ni un détail particulier, ni une inscription, ne l'identifie en tant que tel. En effet, cette réprimande envisage tout empereur, passé ou à venir, qui se conduit fautivement envers Dieu et Sa Loi[36]. L'inspiration se trouve, sans doute, dans les psautiers byzantins qui livrent au regard le Psaume 50. Gilbert Dagron considère que ce prototype constantinopolitain est "l'image de tout empereur davidique qui pleure sa légitimité perdue et ne la retrouve qu'en renonçant à la prêtrise de Melchisédech, celle des rois, et en reconnaissant à la prêtrise d'Aaron, celle des clercs, le privilège de lier et de délier. La faute des rois, qui les fait dépendre des clercs, n'est pas le péché ordinaire des hommes; elle est congénitale à leur pouvoir. Délit sexuel pour Léon VI, crime de sang pour Constantin, Théodose Ier et Basile Ier, les deux pour ce parfait modèle qu'est David, cette faute n'est jugée exemplaire que parce qu'on y reconnaît des tares inhérentes à la fonction royale et qui apparaissent d'autant mieux que le souverain incriminé est plus juste et plus pieux. L'Empire se conquiert et se conserve par violence; il ne peut se transmettre héréditairement que par un commerce de chair qui le désacralise. Le pouvoir est absolu, ne se laisse pas enfermer dans des limites légales et est réputé sacré; mais celui, quel qu'il soit, qui l'exerce n'est jamais tenu pour tout à fait

et résumé en français), p. 104-107, 220-223. Sur la traduction du *Syntagma* en serbe au monastère de Kratovo, D. Dragojlovic, "Hésychasme et restauration du Patriarcat de Peć en 1557", dans *Balkan Studies*, Thessaloniki, XXIV, 1983, 2, p. 406.

[36] G. Dagron, *op. cit.*, p. 129 sq.

innocent et peut à chaque instant être convaincu d'illégitimité. L'Église est là pour le mettre à genoux, le lier et le délier"[37].

Si l'Église n'a pas réussi à imposer de limites juridiques au pouvoir absolu de Léon VI, cette "loi vinante", père des *Basilicales*, elle a pu le contraindre par un symbole aussi puissant que la mosaïque de la Sainte-Sophie. Gilbert Dagron a analysé les légendes et les cérémonies qui restreignaient d'une manière subliminale le pouvoir théoriquement absolu des souverains byzantins. Par le biais de ce type de traditions, l'Église a su enfreindre toujours les excès césaropapistes des empereurs, en gardant en puissance l'idéologie de Photius. Quand la conjoncture a été favorable, elle a fait sortir de ses archives les principes de l'*Eisagôgè* en les insérant dans le *Syntagma*.

Afin de résister au défi de Douchan et pour effacer les traces de sa rébellion, l'Église a employé non seulement l'œuvre de Blastarès, mais aussi ce thème iconographique du repentir de David, qui passe de Constantinople à Ohrid. A l'est des Carpates il apparaît sept fois: à Bălineşti (1498-99), au XVIe siècle à Dobrovăţ, Hârlău, Homor, Moldoviţa et Neamţ, et en 1601 à Sucevita. La tradition a donc raison: c'est Étienne le Grand qui a fait l'objet de la réprimande d'une Église qu'il a essayé de dominer, durant le pontificat du mitropolite Georges[38]. Tous les puissants

---

[37] *Ibidem*, p. 138. L'image du David repentant est plus proche des psautiers byzantins qui ont inspiré aussi la mosaïque de Sainte-Sophie de Constantinople. Voir les deux miniatures reproduites dans le livre de Dagron, *op. cit.*, fig. 4 a, b, des mss. *Parisinus gr.* 510 (879-883) et *Parisinus gr.* 139 (2e moitié du Xe siècle).

[38] Al. Boldur, op. cit., p. 148-149. Pendant le pontificat de Georges (1478-1508) l'Église moldave glissa vers une autocéphalie sous le contrôle du prince. Le métropolite ne participait plus aux travaux du Conseil du Pays (alors que ce fut souvent Théoctiste Ier qui le présidait auparavant!). Il concéda aussi à la demande d'Étienne d'accorder l'auto-administration au monastère de Putna (1502). Peut-être est-ce lui encore qui oignit en 1504 le nouveau prince moldave, Bogdan le Borgne, onction non-canonique, parce que effectuée sans le Saint-Crème que seulement le Patriarcat était autorisé à confectionner (par conséquent, aucune source moldave ne mentionne une telle onction, quoique tant avant qu'après Bogdan des références de ce genre ne font pas défaut). En revanche, lorsqu'en 1505 ou 1506 le patriarche Joachim Ier manifestait son désir de rendre une visite canonique en Moldavie, vraisemblablement pour régler ce conflit, il fut brutalement expulsé, ce qui a provoqué par ailleurs sa mort (Nicolae M. Popescu, *Patriarhii Ţarigradului prin Ţările Româneşti: veacul XVI*, Bucarest, 1914, p. 10-12). Manifestement, l'ordre juridique du *Syntagma* fut à cette époque remis en question. C'est dans ce sens, celui d'une élimination provisoire du *Syntagma* durant les premières années du règne de Bogdan, qu'il faudrait comprendre l'allusion de la chronique de Grégoire Ureche: "Sur ce qu'il aurait accompli à l'intérieur de notre pays, en ce qui concerne les jugements et la justice, nous ne savons rien, mais nous connaissons que, *là où il n'y a pas des codes de lois* (pravile), *par la volonté des princes bien des injustices se produisent*" (G. Ureche, *op. cit.*, p. 133). À peine Théoctiste II fut en mesure d'admonester Bogdan et de le raccommoder avec le Patriarcat: en 1513, le patriarche Pacôme fut reçu cette fois-ci avec des grands honneurs par le prince et toute sa suite (Nicolae M. Popescu, *op. cit.*, p. 19-21). Le symbole de cette

sont en fin de compte corrompus par les tentations découlant de leur pouvoir. Mais très peu sont ceux qui savent le reconnaître, avoir mauvaise conscience, regretter leurs péchés et implorer le pardon de Dieu. Ils ne sont pas, dans la vision de l'Église, des monarques ordinaires. Ils sont les successeurs de David, l'oint de Dieu, avec tous les droits qui en découlent. Par exemple, en Étienne le Grand l'Église n'a pas sanctifié un détenteur de la violence sacrée du pouvoir, ni même un vertueux. Elle n'a pas accepté de le canoniser pour des raisons politiques, mais l'a toujours considéré à travers les siècles comme le prince roumain pieux par excellence. Car le repentir est un geste «vraiment impérial», un luxe que l'empereur peut se permettre, puisque l'humiliation de la repentance le rehausse aux yeux de Dieu. L'Église a canonisé en 1992 un fils qui s'était égaré parfois avait succombé aux péchés de chair et d'abus d'autorité, mais qui avait su, comme David, se repentir et rentrer au bercail. De surcroît, comme à Constantinople, le David réprimandé dans les fresques de Moldavie jusqu'au début du XVIIe siècle n'est pas seulement Étienne le Grand. Il est le symbole de tous les monarques moldaves, Bogdan le Borgne compris, invités à suivre l'exemple tant du roi biblique que du prince roumain. Nous sommes tentés de souligner que ce thème est parfaitement parallèle à la circulation du *Syntagma*. Les principes des deux, image et texte, étaient présents pendant le conflit entre Nicolas Mystikos et Léon VI; ils le sont toujours à l'occasion de la tension entre Théoctiste II et Bogdan le Borgne.

Pour nous résumer, nous voyons dans la Réprimande de Dobrovăţ plus qu'une simple prière pour le pardon de l'adultère commis par Étienne le Grand. Macaire a voulu en faire, en la rapprochant du cycle des Conciles œcuméniques, une proclamation de la victoire de la Loi divine, codifiée dans le *Syntagma*, que son maître Théoctiste II avait remporté sur Bogdan le Borgne, et su l'imposer, par le biais de l'onction, tant à Étienne le Jeune qu'à Pierre Rareş[39]. En même temps, il s'agit d'une mise en garde pour d'autres princes qui oseraient défier la Loi divine.

---

réconciliation est, bien sûr, le mss. du *Syntagma* moldave de 1510-1520, aujourd'hui à la Bibl. ex-"V. I. Lénine" de Moscou, fond 98 Egorov, no. 65.

[39] Il est intéressant de constater que le conflit lié à une transgression de la Loi divine que nous avons présenté dans la note d'en haut s'achève dans un climat eschatologique que la *Chronique serbo-moldave* enregistre: "L'an 7020 (1512), le 3 du mois d'avril, Bajazet (II) a légué son empire à son fils, Selim, le détesté par Dieu. Pendant cette année, sous le règne du vrai-croyant Io Bogdan voïvode, il y a eu, par la volonté de Dieu, grandes maladies et épidémies meurtrières et désarroi total dans le pays de Moldavie, tant mort, tant famine, et puis des fréquents recrutements, de sorte que beaucoup disaient qu'il s'agissait de mauvais signes, annonçant l'avènement de l'empereur du mal, l'Antéchrist, dont on avait écrit" (P. P. Panaitescu, *Cronicile...*, *op. cit.*, p. 192-193). Rappelons que selon la supputation de la *Chronographie* du patriarche Gennadios Scholarios, l'an 1513 aurait pu marquer la fin du monde (B. Lellouch et S. Yerasymos, (eds.), *Les traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople*, L'Harmattan, 1999, (Varia Turcica XXXIII), où on trouvera, aux p. 55-97, l'étude de Marie-Hélène

Les effets du pardon divin, en revanche, restituent aux souverains qui l'ont obtenu l'état de légitimité davidique. Macaire a représenté cette nouvelle posture de ceux qui se sont justifiés devant Dieu, à l'instar de David, par le biais d'une autre innovation. La majestueuse image votive de l'église de Dobrovăţ est un chef d'œuvre de l'art moldave du portrait. Elle représente Étienne le Grand, Bogdan le Borgne et Pierre Rareş se dirigeant, en cortège, vers le Christ. Situés dans un registre inférieur coloré en vert (la terre), ils s'adressent au Christ qui trône dans le registre supérieur de couleur outremer (le Ciel) et qui les accueille plein de bienveillance. C'est Étienne qui offre en leur nom le modèle réduit de l'église de Dobrovăţ à Dieu. Les visages des souverains, peints avec une finesse de miniaturiste, sont similaires jusqu'à identité. Ils portent des vêtements somptueux de brocart et des couronnes d'or et de pierres précieux[40]. Macaire voulait, bien sûr, suggérer par une telle image la légitimité de la succession de Pierre, la relation de parenté et la continuité du sang entre le père et ses deux fils. Mais la chronique de Macaire nous renvoie au-delà de ce niveau premier de lecture.

Cette chronique ne constitue pas un texte en soi. C'est Macaire en personne qui avoue qu'il continue les choses écrites par d'autres lettrés, "pour enchaîner les paroles jusqu'aux années et aux règnes (*carstvia*) du notre temps". Sa chronique est, dans le cas des trois manuscrits connus, insérée dans de grands codex, qui recueillent des ouvrages d'origine hétéroclite, tant religieuses qu'historiques. Ils ont été considérés comme des "miscellanées" ou "amalgames" et longtemps les historiens n'ont prêté attention qu'aux chroniques d'origine roumaine qui s'y trouvaient. On oublie facilement qu'à l'époque les Roumains partageaient une vision du monde commune avec toute la communauté des nations orthodoxes. Si on se conduit dans ses analyses selon le principe de l'originalité, tout à fait étrange pour ce temps et cette civilisation, on risque de découper d'une manière artificielle une partie quelconque, de la déclarer "bulgare" ou "roumaine", et de l'aliéner du seul contexte qui lui donne du sens. En l'occurrence, pour comprendre la chronique de Macaire, il faut absolument la réintégrer dans le contenu de ces "miscellanées" qui déterminent

---

Comgourdeanu, «Byzance et la fin du monde à l'époque des Paléologues», qui édite en traduction française la *Chronographie* de Gennadios Scholarios, p. 75-97). De surcroît, dans la même année fatidique 1512, pour Bogdan il est arrivé encore deux malheurs. C'est alors que disparurent tant sa mère, Maria-Voïchiţa, que sa femme, la princesse Nastasia, pertes qui auront confirmé sa peur d'avoir transgressé la volonté divine, en le réconciliant avec le patriarche et le métropolite. Or, sa femme est ensevelie à ... Dobrovăţ (Voica Maria Puşdaşu, "Biserica Dobrovăţ - date istorice", *Mitropolia Moldovei şi Sucevei*, 1977, 1-3, p. 173-174).

[40] V. Dragut, *op. cit.*, p. 7-9.

sa signification. C'est Dumitru Năstase qui a souligné pour la première fois cette réalité incontournable[41]. Nous le suivons dans cette démarche.

Dans les grandes lignes, les trois recueils manuscrits qui contiennent la chronique de Macaire ont la structure suivante:

A) Le codex de la collection d'Elpidiphore Barsov de l'Université de Moscou, de 333 feuillets, formé de textes à contenu religieux, hymnes, acathistes, offices, chants ecclésiastiques, hagiographies (la *Vie de saint Jean de Rylo*), et qui renferme la première rédaction de la chronique de Macaire, portant sur les événements en Moldavie de 1504 à 1529, insérée aux ff. 154-168. L'écriture de cette rédaction a été achevée en 1530, elle est c'est-à-dire contemporaine de la peinture de Dobrovăț; entre les deux il y a une relation d'explicite-implicite[42].

B) Le codex no. 116 du fond du monastère Počaev, de la Bibliothèque de l'Académie de Théologie de Kiev, copié en Moldavie entre 1554-1561. Sur 504 feuillets: écrits moraux et ascétiques des Pères de l'Église (ff. 1-204), trois traités de grammaire slavonne (ff. 205-236), notices à caractère astronomique concernant le calendrier de l'Église, dont une est un extrait du comput pascal du *Syntagma* de Blastarès (ff. 237-257), traités dogmatiques et polémiques anti-catholiques (ff. 257-421) et finalement, des écrits historiques - une brève histoire d'origine serbe, d'Adam à 1425 (ff. 422-438), une chronique byzantine traduite en slavon en Valachie sur l'histoire des Balkans au XIVe et le début du XVe siècle (ff. 440-447), une "brève histoire des princes de Moldavie" (ff. 450-499) formée des *Annales* de Moldavie, appelées en historiographie "Putna I", sur la période 1359-1526, la chronique de Macaire des années 1504-1541 et la chronique de son disciple Euthyme pour 1541-1553. Le codex se termine avec un bref exposé des Conciles œcuméniques (ff. 500-504)[43].

C) Le codex n°. XVII, no. 13 de la Bibliothèque impériale de St. Pétersbourg. Ses 328 feuillets contiennent: des textes liturgiques (ff. 1-206), des textes historiques, à savoir une brève chronique universelle d' Adam à 1425, très proche de celle déjà évoquée, à laquelle ont été ajoutées des annales serbes qui portent sur la période postérieure à la mort d'Étienne Douchan en 1355 (ff. 208-224). Ensuite, il y a une histoire moldave composée des annales "Putna II" de 1359 à 1518, de la rédaction finale de la

[41] D. Năstase, "Unité et continuité dans le contenu de recueils manuscrits dits «miscellanées»", dans *Cyrillomethodianum*, Thessaloniki, V, 1981, p. 22-48.

[42] I. Bogdan, *Scrieri alese*, éd. G. Mihăilă, Bucarest, 1968, p. 436-437.

[43] *Ibidem*, p. 272-289. Le manuscrit indique au f. 504 qu'il a été achevé, probablement par l'higoumène Isaïe du monastère de Slatina, lors de la visite faite en Moldavie en janvier 1561 par le patriarche de Constantinople Joasaph II, à l'invitation du prince moldave Alexandre Lăpușneanu.

chronique de Macaire de 1504 à 1550 et de la chronique d'un autre disciple, Azarie, de 1550 à 1574 (ff. 225-310). Le codex s'achève avec un petit catéchisme[44].

Il faut ajouter, pour des raisons qui deviendront claires, un autre recueil semblable:

D) Le codex de Tulcea, aujourd'hui le mss. slavon no. 649 de la Bibliothèque de l'Académie roumaine. Sur 246 feuillets il offre: des écrits dogmatiques, de polémique anti-catholique et apocryphes, d'un contenu très proche de ceux des autres recueils (ff. 1-101). Parmi eux, il faut remarquer les deux fameux textes eschatologiques byzantins qui portent sur la fin de l'Empire chrétien, la *Vision de Pseudo-Daniel* et la *Vision de Pseudo-Méthode de Patara*[45]. Entre les (ff. 102-234) il y a une copie remarquable de la grande chronique universelle de Constantin Manassès, de la création du monde à 1081. Réalisée sous l'empereur Manuel Comnène (1143-1180), elle a été traduite au XIVe siècle en slavon, en Bulgarie; on y a ajouté des informations sur l'histoire bulgare. Cette copie moldave du XVIe siècle est un des trois Manassès en slave, les autres se trouvant au Vatican et à Moscou[46]. Ensuite, une brève chronique des empereurs de Jérusalem (ff. 235-236) et enfin le codex se termine avec la chronique du règne d'Étienne le Grand (ff. 236-245), celle où se trouvent les trois occurrences du titre de «tsar» attribuées au prince moldave que l'on vient d'évoquer[47].

Il est évident qu'il s'agit là seulement d'un petit nombre des recueils de ce genre qui circulaient à l'époque. On doit s'imaginer cette activité d'esprit encyclopédique comme quelque chose de mouvant, où les écrits qui entraient dans la composition des grands recueils étaient inter-changés continuellement. La règle minimale du genre était que le résultat final fût un produit relativement acceptable pour la vision du monde de l'Église.

Or, quelques indices clairs nous montrent que l'original de la chronique de Macaire se trouvait à côté d'autres écrits qui nous sont parvenus dans les codex (A-C) dans leurs versions un peu plus tardives. Premièrement, il y a l'influence

---

[44] *Ibidem*, p. 418-423.

[45] P. J. Alexander, *The Byzantine Apocalyptical Tradition*, Los Angeles-London, 1985.

[46] I. Bogdan, *Cronica lui Constantin Manassès. Traducere mediobulgară făcută pe la 1350*, Bucarest, 1922; I. Dujcev, *La Chronique de Constantin Manassès*, Sofia, 1963 (en bulgare); E. Turdeanu, *La littérature bulgare du XIVe siècle et sa diffusion dans les pays roumains*, Paris, 1947, p. 26-32; Lubomira Havlikova, "Les suppléments annalistes accompagnant la traduction moyen-bulgare de la Chronique de Constantin Manassès et leur importance pour la formation et la stabilisation de la conscience de nationalité et d'État bulgares aux XIIIe-XIVe siècles (étude historique)", dans *Rapports, Co-rapports, communications tchécoslovaques pour le Ve Congrès de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen*, Prague, 1984, p. 145-159, une publication extrêmement rare, que nous avons pu obtenir de l' obligeante amabilité de l'auteur.

[47] I. Bogdan, *op. cit.*, p. 376-381.

particulièrement puissante de la *Chronique* de Manassès sur la chronique de Macaire. À tel point que Ioan Bogdan, qui a découvert, analysé et publié les deux textes arrive, par un étrange subjectivisme positiviste, à dédaigner complètement Macaire et son œuvre. En effet, "il emprunte à Manassès tout d'abord une quantité d'épithètes et de mots composés, dont il se sert à l'excès pour orner son style; il copie ses clichés, ses images, qu'il introduit à sa fantaisie dans son récit à lui; mais ce qui est pire, c'est que très souvent Macaire transpose simplement, sans avoir l'habileté de les adapter aux nouvelles situations, des phrases entières de son original"[48]. Leurrés par une exigence fausse pour le bas Moyen Age, celle de l'originalité, les critiques littéraires posthumes de Macaire n'ont pas eu l'idée la plus simple, celle que l'évêque de Roman ne voulait pas participer au concours pour le prix Pulitzer, mais écrire une œuvre de ce qu'on appelle aujourd'hui théologie politique. Estimant que les idées que la chronique de Manassès défendait lui convenaient, Macaire a voulu en réaliser une autre à la manière du lettré byzantin. Mais il souhaitait surtout que son texte fît corps commun avec cette œuvre du XIIe siècle. Nous sommes persuadé non seulement qu'il avait sous la main un exemplaire du Manassès slave, mais encore que dans le codex original les deux chroniques s'enchaînaient l'une après l'autre.

Secondement, Macaire commence sa chronique juste après la mort d'Étienne le Grand, avec des louanges pour les auteurs qui avaient entamé ce travail historique[49]. Son ouvrage était par conséquent précédé d'une chronique achevée au temps d'Étienne le Grand et écrite d'une "manière inspirée", ce que, si nous pensons aux exigences du style très soutenu et à fortes références byzantines de Macaire, ne s'applique pas aux chroniques «Putna I» et «Putna II». Celles-ci ne sont que des chroniques de monastère tout à fait austères, rédigées dans un style sec qui n'aurait pu éveiller son admiration. De plus, il y a encore entre Macaire et ces chroniques monastiques une différence d'ordre idéologique. La triple appellation pour les princes moldaves, de voïvode, seigneur et tsar, si caractéristique de Macaire, ne se retrouve point dans «Putna I» et «Putna II». Par contre, elle est tout à fait propre à la chronique du règne d'Étienne le Grand, dont le style est comme un annonciateur de celui de l'évêque de Roman. Cette chronique stéphanienne se trouve dans le codex de Tulcea (D), à la suite de la chronique de Manassès. Selon nous, c'est là un indice que, dans la vision de Macaire, sa chronique devait se

[48] E. Turdeanu, *op. cit.*, p. 27.

[49] P. P. Panaitescu, *Cronicile, op. cit.*, p. 77, 90. "Tout ce qu'on a raconté jusqu'ici fut rédigé d'une manière inspirée par ces écrivains qui, avant nous, se sont montrés comme amoureux du savoir et qui nous ont tout légué à nous, leurs enfants, à leur honneur. Mais on ignore complètement par qui tout a été écrit, bien qu'ils aient été, cela se voit, des hommes de bien".

retrouver dans un codex similaire plutôt à celui de Tulcea qu'aux autres. Il contenait, peut-être, aussi l'histoire des empereurs de Jérusalem.

Si nos déductions sont correctes, alors la chronique de Macaire ainsi restituée au contexte des "miscellanées" qui lui est propre nous explique d'une manière directe la relation entre l'image votive d'Étienne le Grand, Bogdan le Borgne et Pierre Rareş d'un côté, et la Réprimande de David, de l'autre. Les empires dont l'histoire est racontée dans ces compilations théologico-politiques sont soit les empires qui se sont trouvés sous le signe de la Loi divine (Israël, l'Empire romain chrétien) soit ceux de leurs adversaires (Babylone, l'Empire perse, l'Empire ottoman, etc.). Pour les premiers, la raison de leur continuité est l'obéissance à la Loi divine; en transgressant cette loi, ils sortent de la protection divine et s'exposent à la victoire du mal institutionnalisé sous la forme de la deuxième série d'empires. C'est l'histoire du vieil Adam extrapolée au niveau des États. L'expansion du mal peut avoir lieu en raison des péchés des croyants. Or, le plus grand d'entre eux est le péché contre la Loi divine. Alors la bénédiction est enlevée et donnée aux autres. Dans la longue chaîne des empires qui se succèdent sous le signe de la Loi divine, le dernier, dans nos recueils, est la *carstvia* de Moldavie. Pour Macaire, dans les conditions de l'inexorable expansion ottomane et de la disparition de l'Empire de Constantinople, c'est la Moldavie qui prenait place dans la série des empires se trouvant sous la grâce divine. Non seulement parce qu'elle avait résisté avec succès, à partir d'Étienne le Grand, à l'avance ottomane, mais de surcroît parce qu'elle avait aussi reçu la Loi divine, qui avait alors comme support matériel le *Syntagma* de Blastarès. En fait, il aurait dû penser d'une manière inverse: que c'est parce que "la grande *Pravila*" a été adoptée et appliquée en Moldavie que le pays a pu résister à tant d'invasions des incroyants. De surcroît, Étienne est le premier prince moldave à avoir été oint, c'est-à-dire à s'identifier proprement à David. En ce sens Étienne est un nouveau David qui a pu vaincre avec sa fronde le Goliath ottoman. Mais si le prince voulait prendre au sérieux les conséquences césaropapistes d'une telle identification, il est mis dans la position d'un David pécheur et repentant, prosterné pour demander son pardon. C'est Nathan le prophète qui le réprimande, comme l'a fait un Théoctiste Ier ou un Théoctiste II, comme le fera Macaire lui-même lorsque la rébellion contre la Loi divine ne signifiera plus l'emploi du Code de Douchan, mais la conversion à l'Islam, dans le cas d'Elias II, le fils de Pierre Rareş.

Une même manière de conceptualiser l'écoulement du temps était aussi partagée par Pierre Rareş. Premièrement, il devait, en tant que commanditaire du programme iconographique de l'église de Dobrovăţ, suggérer et ensuite accepter ce genre de théologie politique. Et il a évidemment apprécié le résultat final de l'esprit de Macaire, puisqu'en 1531 il l'a promu évêque de Roman. Secondement, d'autres

sources, cette fois-ci indépendantes de Macaire, utilisent le même langage. En 1531, à l'occasion de l'inauguration d'une autre fondation du prince, le monastère de Probota qui abritera ensuite les tombeaux princiers de la famille de Rareş, Pierre fait apposer une inscription au-dessus de la porte d'entrée de l'église conventuelle. Dans cette inscription il explique qu'il a fait bâtir ce monastère « au cours de la quatrième année de son règne impérial» (*v' na četvr'tom lětě d r'žavnom carstvě s'zdati*)[50]. C'est-à-dire, de son point de vue, dès son avènement, il s'est emparé du règne d'un empire, affirmation qui se recoupe parfaitement avec celle, déjà citée, de la chronique de Macaire.

Le dessein iconographique entier des églises de monastères à peintures extérieures, et ils sont nombreux, érigés, refaits et décorés durant le règne (impérial!) de Pierre Rareş consonne avec ce que nous venons de dire. Sorin Ulea a eu la patience d'étudier tous ces couvents d'une manière nouvelle et ensuite la hardiesse de proposer une fascinante théorie de leur contenu idéologique[51]. À la suite de Dobrovăţ (1529), qui n'est pas pourvu de fresques extérieures, mais qui contient *in nuce* le message de toute la série postérieure, Pierre fait bâtir et peindre les églises de: Saint-Georges à Hârlău (1530), Probota (1532), Saint-Georges à Suceava (1534), Homor (1535), Baia (1535-1538), Moldoviţa (1537), Bălineşti (1535-1538), Saint-Démétre à Suceava (1537-1538), Coşula (1536-1538), Arbure (1541), et la dernière, décorée un an après sa mort, Voroneţ (1547). Toutes comportent, dans les grandes lignes et avec certaines modifications selon le cas, les mêmes thèmes généraux: 1) sur les absides où se trouve le chœur, la Hiérarchie de l'Église, 2) sur la façade à l'entrée de l'église, le Jugement Dernier, 3) sur une façade latérale, l'Arbre de Jessé, accompagné par les figures des philosophes antiques et 4) sur l'autre façade latérale, l'Hymne Acathiste avec, en grande dimension, le panneau du Siège de Constantinople.

La clé de l'interprétation proposée par Ulea est l'image du Siège de Constantinople. Il s'agit là d'une représentation assez réaliste de la Ville, attaquée par une armée de guerriers habillés à la manière ottomane, munie de canons. Le chercheur roumain contredit ceux qui y voyaient le siège classique par les Perses de 627, événement lié d'habitude à l'Hymne Acathiste, mais aussi ceux qui y percevaient l'image de la chute de Constantinople de 1453. Ulea a remarqué le fait que dans cette image les détails sont suffisamment mis à jour pour actualiser un thème

[50] N. Iorga, *Inscripţii din bisericile României*, vol. I, Bucarest, 1905, p. 56.

[51] S. Ulea, «Originea şi semnificaţia picturii exterioare moldoveneşti (I)», dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, I, 1963, p. 57-91; idem, «L'origine et la signification de la peinture extérieure moldave », dans *Revue Roumaine d'Histoire*, I, 1963, p. 29-71 (la version française du premier titre); Idem, «Originea şi semnificaţia picturii exterioare moldoveneşti (II)», dans *Studii şi cercetări de istoria artei, Artă plastică*, XIX, 1972, 1, p. 37-54. Ces deux études, devenues classiques, sont complétées, en ce qui concerne le début de la peinture extérieure, par Idem, *Où, quand, comment, op. cit.*, et au niveau de l'évolution tardive par Idem, *O surprinzătoare personalitate, op. cit.*

traditionnel, et que les vainqueurs y sont les assiégés, et non pas les assiégeants Turcs. Il a conclu, après une démonstration poussée à l'appui, que cette image implique une assimilation entre Suceava et Constantinople. Cette fresque exprime une grandiose prière pour que la Vierge, exaltée dans l'Hymne Acathiste, protège la Moldavie comme jadis Constantinople. Considérant tous les autres grands thèmes dans la même optique, Ulea peut conclure que: "Cette décoration représente une grandiose invocation collective, adressée par les Moldaves - par la médiation de la Mère de Dieu, de Jean Baptiste, des armées célestes et de "tous les saints" - au Sauveur, pour l'accomplissement de la plus haute aspiration de leur vie: «Que le Dieu tout-puissant (comme il est représenté sur le trône céleste, dans l'axe de l'abside de l'autel) qui S'est incarné (comme le présente l'image de la Vierge, Jésus sur les genoux) et S'est sacrifié (comme le montre l'image de l'Enfant sur le disque) pour la rédemption du genre humain, protège le peuple de la Moldavie de tous ses ennemis et qu'Il donne la victoire armée contre les envahisseurs turcs, comme il l'avait fait jadis, par la main de la Vierge, en donnant aux défenseurs de Constantinople la victoire contre les païens perses. Et que Dieu ne pardonne pas les iniquités des ennemis de Moldavie, mais qu'il les jette tous dans le feu continu de la Géhenne»"[52].

Cette direction de raisonnement a été complétée par Dumitru Năstase. Il a toujours soutenu que l'origine de la peinture extérieure moldave devait remonter vers la fin du règne d'Étienne le Grand, car une pareille innovation ne saurait apparaître *ex nihilo* dans la forme si accomplie qu'elle connaît sous Pierre Rareş. Maintenant, grâce à une autre étude récente, cette idée semble bien établie: la peinture extérieure est apparue après 1498-1499 aux fondations stéphaniennes de Bălineşti et Volovăţ. Le deuxième complément porte sur l'identification précise du siège représenté: c'est celui de 1399-1402 soutenu par le sultan Bajazet Ier l'Eclaire et levé après sa défaite à Ankara infligée par Tamerlan. Les détails de ce siège sont extraits de la relation qu'en donne la chronique byzantine de Jean Chortasménos traduite en slavon en Valachie au début du XVe siècle (il s'agit de la chronique qui se trouve aux (ff. 440-447) du codex B présenté plus haut). Enfin, il intègre dans sa théorie de la survie d'un crypto-empire chrétien la peinture extérieure: "dans sa totalité, cette fameuse peinture n'est qu'un immense manifeste en images de la conception impériale des souverains qui, en commençant avec Étienne le Grand, ont patronné sa réalisation"[53].

---

[52] Idem, *Originea (I)*, p. 88.

[53] D. Năstase, "Biserica din Bălineşti şi pictura ei exterioară", dans *Studii şi cercetări de istoria artei*, Arta plastică, XLIII, 1996, p. 3-18. M. Năstase est le premier spécialiste de cette chronique du XVe siècle à contester d'une manière irrécusable son caractère bulgare. Il a démontré qu'on a affaire à une œuvre de Jean Chortasménos, le dernier chroniqueur byzantin avant la Chute, ensuite traduite en Valachie par

Aujourd'hui l'interprétation de Sorin Ulea qui est devenue classique, en raison de son ample portée et de sa cohérence, est soumise à de nombreuses critiques. Surtout de la part d'historiens de l'art, qui la considèrent trop dépendante d'une lecture politique, sur un sujet qui se prête plutôt aux réflexions esthétiques et théologiques. Ces antithèses ont occasionné des recherches au moins aussi impressionnantes que la thèse avancée antérieurement[54]. Mais dans leurs conclusions elles relèvent trop du domaine de l'histoire de l'art ou de la théologie pour pouvoir intéresser notre propos. Nous retenons quand même l'objection faite contre une herméneutique trop sécularisé dans la démarche de Ulea. D'autre part, nous ne pouvons accepter sans réserves la suggestion que les zoographes de ces chefs d'œuvres vivaient dans une Arcadie où les bruits assourdissants du monde ne dérangeaient pas du tout leurs esprits diaphanes.

Avec les considérations précédentes sur le programme de Dobrovăț à l'appui, nous acceptons dans leurs grandes lignes les interprétations d'Ulea et de Năstase. Il en résulte que, de son point de vue, Pierre Rareș était d'une manière potentielle le tsar de ce monde où le *Syntagma* jouait le rôle de Loi divine. Sauf en Russie moscovite où l'œuvre de Blastarès n'était pas encore reçue (le premier manuscrit dont on a une connaissance indirecte date de 1542)[55], les autres orthodoxes étaient sous domination musulmane ou catholique, dans l'Empire ottoman, en Hongrie et en Pologne. Or, selon le *Syntagma*, nous le disons encore une fois, "*Scopus Regi* (*car'* dans la variante slave) *propositus est, vires quas habet clementia*

---

les disciples de Nicodème de Tismana en slavon médio-bulgare. D'ici elle est passée en Moldavie pour devenir une source d'inspiration pour la peinture extérieure. Idem, "Une chronique byzantine perdue et sa version slavo-roumaine (la Chronique de Tismana 1411-1413)", dans *Cyrillomethodianum*, IV, 1977, p. 100-171; Idem, "La Chronique de Jean Chortasmenos et le dernier siècle d'historiographie byzantine, dans *Symmeikta*, VIII, 1989, p. 389-404; Idem, (trad. et étude introd.), *Cronica expansiunii otomane, 1296-1417*, dans le volume dédié à Ioan Caproșu, (sous presse). Une traduction française de la chronique est aussi sous presse. Quant à la relation entre la peinture extérieure et cette chronique, cette idée capitale se trouve dans sa thèse de doctorat de 1974, *Byzance de l'Église et les Pays Roumains, 1355-1432*, soutenue à Paris-Sorbonne. La citation provient de Idem, *L'héritage impériale byzantin dans l'art et l'histoire des Pays Roumains*, Milano, 1976, p. 8.

[54] Anca Vasiliu, *La traversée de l'image. Art et théologie dans les églises moldaves au XVIe siècle*, Paris, 1994; Idem, *Monastères de Moldavie (XIVe-XVIe siècles). Les architectures de l'image*, Paris, 1998 (voir, par exemple, les remarques acides de la p. 13); Ana Dumitrescu, «Les représentations moldaves du Jugement dernier dans la première moitié du XVIe siècle», *Buletinul Bibliotecii Române*, Freiburg i. Br., XI (XV), 1984, p. 337-372.

[55] Même si le hiéromoine Euthyme, qui a traduit en russe en 1695 l'édition de l'œuvre de Blastarès réalisée par le chanoine anglican Beveridge, affirme l'existence d'une traduction russe en 1542, aucun manuscrit ni aucune trace ne corrobore jusqu'à présent cette allégation. C'est seulement à partir du début du XVIIe siècle que le *Syntagma* apparaît certainement à Moscou (J. Herman, "Blastarès Matthieu", p. 923).

tueri et conservare, perditas indefessa cura reparare, easque quas non habet prudentia justisque victoriis & expeditionibus quaerere"[56]. Etant tsar en ce sens, Pierre Rareş devait ressentir comme un devoir l'exigence de libérer les croyants de son Église et de les réunir sous son pouvoir légitime. Dans cette perspective, sa politique étrangère reçoit une cohérence qu'elle n'avait pas avant; surtout son entêtement pour récupérer la Pocutie peuplée de croyants orthodoxes, action qui lui a attiré l'inimitié profonde de la Pologne. Mais si les détails de ses interventions à l'ouest et au nord de la Moldavie sont bien connus, il n'en va pas de même de son projet de croisade qui visait à la limite la libération de Constantinople.

Un office de couronnement des tsars à l'intention de Pierre Rareş

Des sources tout à fait contemporaines témoignent nettement de l'existence d'un tel projet. Ainsi, après avoir signé, le 4 avril 1535, le traité d'alliance avec Ferdinand de Habsbourg, Rareş avait reçu les émissaires du roi, Balthazar Bánffy et Marc Pemfflinger pour mettre au point le plan d'action. Dans le rapport rédigé par ceux-ci pour Ferdinand, le 31 juillet 1536, on trouve les paroles suivantes de Pierre. "Je suis prêt à servir (...) toute la Chrétienté, en risquant ma tête et mon règne, et je n'épargnerai ni ma vie, ni mes possessions, parce que je suis prêt à tenir tête à tous les dangers pour la défense de la Chrétienté et pour le bien commun, à condition que Leurs Majestés y apportent leur pierre et y contribuent, pour que je puisse accomplir mon intention plus facilement et sans me porter préjudice à moi et à ce pays de Moldavie. Car de partout nous sommes assiégés, moi et mon pays, par de grands ennemis[57] (...). Et lorsque Leurs Majestés vont venir faire une expédition générale contre les Turcs, qu'ils envoient 15000 d'hommes, et moi, j'y ajouterai de mon pays 45000 d'hommes d'élite, à côté des 20000 de Transylvanie et des 25000 de Valachie". Et le rapport s'achève dans le style indirecte: "*Avec tous ses gens il veut aller jusqu'à Constantinople*"[58] (n. s.). C'est là un plan grandiose dont les détails nous resteront à jamais inconnus. Pour avancer jusqu'à la capitale de l'Empire ottoman, Pierre s'appuyait sur les forces militaires de tous les Pays Roumains. Sa politique en Transylvanie, où il a essayé constamment de contrôler les décisions des facteurs politiques émiettés après la chute du royaume, et en Valachie, dont il voulait se

[56] M. Blastares, éd. Beveridge, p. 44 (*P. G.*, CXLIV, c. 1111).

[57] Remarquons cette image qui semble étayer l'hypothèse de Ulea sur une identification de la Moldavie avec Constantinople assiégée.

[58] *Călători străini despre Ţările Române*, vol. I, p. 377-378. Pour une image globale des relations de Pierre Rareş avec les Habsbourgs, voir E. DENIZE, «Moldova lui Petru Rareş între imperiali şi otomani», *Anuarul institutului de istorie şi arheologie «A. D. Xenopol»*, XXVI/1, 1989, p. 236-247.

subordonner les princes, trouve dans ce plan de libération de Constantinople sa raison ultime. Remarquons la place restreinte qu'il entendait laisser aux forces de Ferdinand. Si son plan avait réussi, il aurait été, d'une position de force, l'homme à même de décider de l'avenir de la Ville libérée. Un tsar orthodoxe ne pouvait pas rendre Tsarigrad au pouvoir d'un empereur catholique (car c'était Charles Quint qui employait son frère Ferdinand comme fer de lance de sa politique orientale).

Le plan d'insurrection anti-ottomane n'était pas neuf à l'esprit de Pierre Rareş. Il surgit dans les sources trois ans auparavant. À sa cour de Vaslui, le prince moldave recevait l'higoumène Macaire du monastère serbe du Mont Athos, Chilandar, et lui accordait un chrysobulle le 13 mars 1533. Ce monastère se trouvait depuis 1487 - quand la sultane Mara avait adopté Vlad IV le Moine de Valachie et lui avait délégué les droits de fondateurs que les Branković possédaient - sous protection valaque. Les dernières donations de la part de Radu de Afumaţi (1522-1529), le prince qui avait fait échec à la tentative ottomane la plus soutenue de transformer la Valachie en province ottomane pendant le XVIe siècle, datent de 1525 et 1528. Ces gestes de patronage sont liés au même higoumène serbe Macaire, en qui Petre Năsturel voit de plus le père de l'imprimerie slavo-roumaine (1508-1512). Il est vraisemblable que, en raison de la décadence de la Valachie après 1529, et de la présence à partir de 1530 d'Hélène Branković aux côtés de Pierre Rareş, l'higoumène de Chilandar avait décidé d'attirer aussi la protection de la Moldavie sur son couvent[59]. Pierre Rareş lui offrit plein de largesse un important revenu annuel, en ajoutant que: "*Si le Seigneur Dieu, qui est glorifié en la Trinité, et la Très-Pure Mère de Dieu se complaisent en nous et nous accordent miséricorde, afin de nous sauver des mains des peuples étrangers*, nous ne donnerons pas seulement ce qui est écrit ci-dessus, mais bien plus encore"[60] (n. s.). C'était là une allusion aux discussions que le prince moldave et l'higoumène avaient eues confidentiellement auparavant. Or, le sujet y est suggéré assez clairement: le plan de libération des Balkans chrétiens. Par le biais de la personnalité de Macaire on entre en contact avec les structures balkaniques sur lesquelles Pierre voulait s'appuyer dans la guerre sainte qu'il envisageait. Car ce Macaire était l'homme de confiance de l'archevêque Prochor d'Ohrid. Mais, avant de présenter la nature des rapports tout à fait exceptionnels entre le prince moldave et cet archevêque, il faut prendre en considération un autre document qui étayera tout ce que nous avons dit

[59] P. Ş. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIVe siècle à 1654*, dans *Orientalia Christiana Analecta*, 227, Roma, 1986, p. 125 sq.

[60] *Ibidem*, p. 137-138. M. Năsturel ajoute que «Le document précise que l'higoumène Macaire et ses compagnons (...) devraient, selon l'*ordo* ecclésiastique, crier (pour Pierre Rareş) le polychronion - tout comme pour un empereur! - aussi longtemps qu'ils seraient eux vivants, et pareillement les moines qui viendraient après eux».

et allons dire là-dessus. Il s'agit d'un office de couronnement des tsars commandé au Mont Athos par Pierre Rareş et que nous croyons que Macaire l'apporta - justement en 1533 - en Moldavie.

On connaissait depuis longtemps un codex moldave de grande valeur, un pontifical (*archiératikon, služebnik*), copié au monastère de Zographou, au Mont Athos, mais pour les besoins de l'Église moldave. Il s'agit d'un manuscrit in-8°, de 154 feuillets, écrit en semi-onciale sur parchemin, en médio-bulgare. Il fut découvert dans le dépôt de manuscrits de l'Académie de Théologie de Kazan, en Russie. On savait qu'il provenait du monastère des îles Solovki, près du Cercle Polaire, dans la Mer Blanche. Il a été pour la première fois décrit par l'archimandrite Boris Plotnikov en 1880[61]. À cette occasion on a pu établir l'origine de l'important monument, indiqué par ailleurs avec grande précision sur le verso du feuillet 107:

"Sur l'ordre et avec la générosité du très saint métropolite de la ville protégée par Dieu de Suceava, et de toute la Moldavie, Monseigneur Théophane, a été écrite cette Liturgie en 7040 (=1532) de la main du grand pécheur parmi les hommes et du dernier des moines, le protopsalte (*demestik*) Barlaam. Et il a terminé de la copier au monastère de Zographou, de la Sainte Montagne, au mois de février le 24e jour, sous le règne du voïvode Pierre"[62].

Ce pontifical contient la *Liturgie de saint Jean Chrysostome*, la *Liturgie de saint Basile le Grand*, la *Liturgie des Présanctifiés* et d'autres prières de l'Église Orthodoxe. Il est indispensable de retenir que les trois offices divins suivent la réforme liturgique du patriarche hésychaste de Târnovo, Euthyme, ce qui signifie d'emblée que les milieux qui s'y intéressaient étaient à leur tour d'orientation hésychaste.

Mais puisque les chercheurs roumains qui s'y sont appliqués n'ont pu avoir accès à l'original, ils ne se sont pas rendus compte que les ff. 64-65 du pontifical de Solovki contiennent la plus grande partie de la *taxis* (office) du couronnement des tsars, et les ff. 65-66 la prière pour la promotion du césar et du despote. C'est l'historien russe d'origine roumaine Polychron Syrkou qui a publié pour la première fois ces deux textes en 1898, comme un complément au livre sur le couronnement des tsars russes que E. Barsov avait publié en 1883, à l'occasion de l'avènement d'Alexandre III[63]. Plus d'un siècle passa et, en 1993, ce texte attira de nouveau l'attention, cette fois-ci par le truchement de l'édition critique que l'historien bulgare Ivan Al. Biliarsky a réalisée du rite de couronnement des tsars

---

[61] Arhim. B. Plotnikov', «Srednebolgarskij Služebnik' 1532 goda (Opyt' paleografiko-glottologicesko go issledovanija)», dans les *Filologiceskija Zapiski*, Voronez, 1880, fasc. III et V, p. 22-55 et 55-73, et tiré à part.

[62] Emile Turdeanu, *La littérature bulgare*, p. 131-133 ; d'autres détails chez P. Ş. Năsturel, *op.cit.*, p. 190-191.

[63] P. Syrkou, *K' istorii isparvlenija knig' v' Bolgarii v' XIV veke*, t. I, vp. I, Skt. Petersburg, 1898, p. 122-124; E. Barsov, *Drevne-ruskie pamjatniki svjastennago venceanija carei' na carstvo*, Moscou, 1883.

dans les pays slaves, ce texte constituant l'un des cinq manuscrits de base utilisés par l'auteur à cet effet[64]. Le premier à identifier le commanditaire du pontifical avec Pierre Rareş est Radu G. Păun, qui a mis en œuvre ce texte pour le comparer avec un couronnement effectué en Valachie au milieu du XVIIe siècle, pour mesurer l'écart entre le modèle byzantin et les réalités roumaines[65]. À tout bien considérer, il n'y a pas encore d'étude sur le problème de ce texte en soi, par rapport au règne de Pierre Rareş et à son idéologie. Il n'a pas encore été discuté non plus en relation avec l'historiographie de l'idée impériale chez les Roumains, d'autant plus qu'il semble valider d'une manière éclatante la thèse de P. Ş. Năsturel et de D. Năstase.

Regardons le texte relatif au couronnement du tsar se trouvant dans le manuscrit de Solovki (abrégé SOL), dans la traduction française qu'Ivan Biliarsky nous a donnée dans son étude (pour des raisons d'espace nous laissons de côté pour le moment l'office de l'institution des despotes et césars). Puisque cette variante renferme non sans des différences l'office de couronnement que l'historien bulgare a reconstitué, nous en détacherons, en nous servant des indications de l'éditeur, le texte propre copié par le protopsalte Barlaam pour Pierre Rareş. Les détails de langue et de vocabulaire ne nous concernent pas dans la présente étude.

DESIGNATIO REGIS
(SOL, f. 64-64)

"/PREMIÈRE PRIÈRE

La prière.
Seigneur notre Dieu, Roi des régnants et Seigneur des seigneurants,
Qui par Ton prophète Samuel
élus Ton serviteur David
et l'oignis comme roi de Ton
peuple Israël: Toi-même
écoute maintenant la supplication de nous indignes
et regarde aussi de ta sainte demeure
Ton fidèle serviteur, N.

---

[64] I. A. Biliarsky, "Le rite de couronnement des tsars dans les pays slaves et promotion d'autres *axiai*", dans *Orientalia Christiana Periodica*, LIX, 1993, p. 91-139. Le texte slavon est muni d'une traduction française.

[65] R. G. Paun "*Si Deus nobiscum, quis contra nos?* Mihnea al III-lea Radu: note de teologie politică", dans *Naţional şi universal în istoria românilor. Studii oferite Prof. Şerban Papacostea cu ocazia împlinirii a 70 de ani*, Bucarest, 1998, p.69-100. On y trouve une traduction roumaine du texte établi par Ivan Biliarsky.

(dis son nom)/[66], que Tu T'es complu d'élever
pour tsar de Tes hommes
saints acquis par
le sang précieux de Ton Fils Monogène:
daigne l'oindre avec l'huile
de l'allégresse, revêts-le de la force
d'en haut, mets sur sa tête
une couronne de pierres précieuses, fais-lui
grâce de longs jours, donne
à sa droite le sceptre de salut,
assois-le sur le trône de la justice,
entoure-le de l'armure de Ton Saint
Esprit, rends fort son bras,
soumets-lui tous les langues
barbares, sème dans son cœur Ta crainte,
et aux pécheurs le pardon,
conserve-le dans une foi immaculée,
montre-le inflexible
gardien des règles de Ta Sainte Église
catholique, afin que
jugeant Tes hommes avec justice
et Tes pauvres dans le jugement, il sauve les enfants
des indigents et devienne digne aussi de
Ton règne céleste. Doxologie:
Parce qu'à Toi est le pouvoir et Tien est le règne
et la puissance et la gloire du Père et du Fils et du
Saint-Esprit */maintenant et toujours et pour les siècles.*

RUBRIQUE MOYENNE:

Après l'Amen le patriarche prend le diadème
et les bottes et les donne au vestiteur.

Note sur le couronnement d'un fils, d'une fille ou d'une femme:

Si doit être couronné
le fils du tsar ou sa fille ou sa femme,

---

[66] I. Biliarsky, *op. cit.*, p. 109: *"ab hoc initium est orationis in SOL"*. La première partie de l'office manque. Les informations de l'éditeur étant vagues au niveau de cette absence (p. 96, 101), nous nous sommes adressé à notre collègue Radu G. Păun, qui nous a confirmé que le manuscrit SOL est détérioré au début de l'office. Il ne s'agit pas, par conséquent, d'une omission du copiste. Nous remercions M. Păun de cette information.

le patriarche ne donne pas le diadème ni les bottes
au vestiteur mais il les donne au tsar
en bénissant; le tsar
les impose au couronné./[67]

Dialogue:

Et/ *le patriarche/*[68] ayant dit "Paix à tous",
le diacre: "Inclinons nos têtes devant le Seigneur."
Le /*célébrant* /[69] prélat prie ainsi:

LA PRIÈRE DE LA TÊTE INCLINÉE

La prière.
Devant Toi, unique Roi éternel,
a été celui à qui le règne terrestre
a été confié par Toi,
a plié le cou avec nous; et
ainsi nous Te supplions, Toi Maître de tous, garde-le
sous ta protection, fortifie
son règne, et ce qui T'est agréable
accorde-lui de le faire toujours,
illumine son âme de justice et
d'abondance de paix, afin que dans sa sérénité
une vie calme et tranquille
nous menions en toute
piété et pureté. Doxologie:
Car Tu es le Roi de la paix et à toi gloire (nous rendons).

RUBRIQUE FINALE:

Et le /*patriarche/*[70] prélat prend de l'antimension
la couronne et la tenant
avec les deux mains
disant: "au nom du Père et du Fils et
du Saint-Esprit".
/Et après la communion des saints mystères
il s'incline devant Dieu avec le sceptre

---

[67] Tout le passage /.../ est omis, voir *Ibidem*, p. 110, n. 89. Notons qu'ainsi se contourne pour la première fois la référence au patriarche.

[68] Omis dans le SOL, voir *Ibidem*, p. 111, n. 107. C'est la deuxième fois qu'est évitée la référence au patriarche.

[69] Ici encore on sous-entend une allusion au patriarche, que le manuscrit MOS fait explicitement. Par contre, le manuscrit SOL emploie le terme *archierei*. Voir *Ibidem*, p. 111, n. 109.

[70] Encore une fois, dans SOL "patriarche" est remplacé par *arhierei*, *Ibidem*, p. 111, n. 140.

et le prélat parle ainsi:
"Gloire dans les cieux à Dieu, paix sur la terre
et entre les hommes bonne volonté".
Et ainsi, après qu'ils aient honoré le couronné
et l'aient loué en disant:
"Que vive beaucoup années en paix, le tsar!,
il s'en va en portant la couronne sur sa tête./"[71]

Dans quel rapport se trouve cette *taxis* avec les couronnements qu'on pratiquait effectivement en Moldavie à cette époque-là? La présence du titre de "tsar" dans notre pontifical se trouve dans le genre proche de la terminologie moldave du pouvoir. La profusion des titres impériaux à l'époque de Pierre Rareş est plus qu'attendue de la part d'un prince qui fait écrire sa chronique officielle par le supérieur du monastère de Neamţ et puis par évêque de Roman, Macaire, un spécialiste de la conception juridique de Blastarès. De ce point de vue, cet office de couronnement vient enrichir un dossier assez lourd qui contient les occurrences impériales au sujet de Pierre Rareş. Analysons à présent les cérémonies de couronnement décrites par la tradition des chroniques où s'inscrit Macaire à la longue, pour les rapprocher à l'office de SOL.

Les chroniques moldaves sont, à la différence des russes, très laconiques à ce sujet. Nous avons déjà vu le compte-rendu de Macaire sur le couronnement de Rareş. Il insiste sur le sacre avec "l'huile de la bénédiction" fait de la main de Théoctiste II (*eleom blagodati prosvěšten'*, ou dans la rédaction plus sobre de 1542, *pomazan byst rokoo prěosveštennago mitropolita*)[72]. De même Étienne le Jeune qui a reçu "la bénédiction de l'onction de la main du métropolite" (*blagoslovenie pomazania priem rokoo pryosveštennago mitropolita*)[73]. En remontant dans le temps, nous avons déjà dit qu'aucune source ne parle de l'onction de Bogdan le Borgne, et nous avons essayé d'expliquer pourquoi.

---

[71] Cette fin est propre au SOL, raison pour laquelle l'éditeur ne la met dans le texte critique, mais la donne en notes, *Ibidem*, p.111, n. 143. Signalons une nouvelle occurrence du terme *archierei*. A comparer cette fin avec le passage suivant de la *Chronique* d'Étienne le Grande, qui décrit son retour triomphal après la victoire de Vaslui sur l'armée ottomane (10 janvier 1475): "Et Étienne voïvode revint en nicéphore avec tous ses soldats dans sa capitale, Suceava, et fut accueilli par les métropolites et les prêtres, qui tenaient dans leurs bras le Saint Évangile, *officiant* (*služašte*) et louant Dieu pour ce don d'en Haut et bénissant le tsar (*car'*): «Que vive le tsar !»" (P. P. Panaitescu, *Cronicile*, p. 9, 18). Ne serait-ce pas là un indice du fait qu'un office du genre de celui que nous analysons était déjà connu et utilisé depuis l'époque de Théoctiste Ier?

[72] P. P. Panaitescu, *Cronicile*, p. 81, 95.

[73] *Ibidem*, p. 78, 92.

Pour Étienne le Grand, une source omet de mentionner l'onction. Il s'agit plus précisément de celle à laquelle nous nous attendions le moins: la chronique des «Tsars moldaves». La seule indication qu'on y trouve est qu'il a vaincu son rival, le prince Pierre Aron et «par la grâce de Dieu, il prit le sceptre de la Moldavie»[74]. Sans l'existence de quatre autres sources qui attestent effectivement l'onction d'Étienne, on aurait pu croire qu'elle n'avait jamais eu lieu. En revanche, les annales «Putna I» nous informent que, après que Pierre Aron fut chassé, "tout le pays s'est rassemblé de pair avec le bien-heureux métropolite Monseigneur Théoctiste, il l'a oint pour le règne (*pomaza ego na gospodstvo*) (...). Et il prit le sceptre du Pays de Moldavie"[75]. Dans les mêmes termes s'exprime «Putna II» et une autre rédaction des annales de Putna, préservée dans une traduction roumaine de 1770 (*După aceea l-au pomozuit domn... și au luat Ștefan voivod·schiptrul țării Moldovei*)[76]. Enfin, dans la *Chronique* de Grégoire Ureche, qui se fonde sur une autre chronique du XVIe siècle, perdue depuis, on reprend l'information que le métropolite Théoctiste l'a "oint pour le règne" (*...l-au pomăzuitu spre domnie mitropolitul Theoctistu*)[77]. La majorité des sources concorde donc quant à l'idée qu'une onction d'Étienne le Grand a eu effectivement lieu. Or, ce n'est qu'apparemment que la *Chronique* de l'époque d'Étienne est antérieure aux autres. En effet, dans la rédaction qui est arrivée jusqu'à nous, le dernier événement présenté est la campagne de 1507 de Bogdan le Borgne en Valachie; après quoi le texte se termine brusquement. Par conséquent, nous possédons une version copiée à l'époque où, comme nous l'avons montré, Bogdan essayait de fonder son pouvoir en contournant le *Syntagma* et sa conception. On peut penser que la référence à l'onction dans l'original fut éludée pour correspondre à la pratique du temps de Bogdan, lequel ne fut pas oint (ou le fut d'une telle manière que l'Église ne l'a plus reconnu ultérieurement).

Pour conclure cette incursion dans le passé, retournons à la chronique de Macaire, en ajoutant que, après la crise déclenchée par la conversion à l'Islam du fils de Rareș, Élias II, en 1551, il ne touche mot dans sa chronique de l'onction de ce dernier. En revanche, Macaire, revenu de l'exil imposé pour son opposition à la politique d'Élias, affirme son autorité au début du règne du deuxième fils de Pierre Rareș. C'est lui, et pas le métropolite, qui a oint en 1551 Étienne Rareș. Selon son propre témoignage, Étienne "a incliné sa tête et ses genoux devant l'Empereur des empereurs et par la grâce de Dieu il a reçu l'onction de l'huile de la bénédiction par

[74] *Ibidem*, p. 7, 15.
[75] *Ibidem*, p. 44, 49.
[76] *Ibidem*, p. 56, 61, 70.
[77] Grigore Ureche, *éd. cit.*, p. 83.

(l'intermédiaire de) l'humble que je suis" (*blagodatnym eleom mnoo hudym pomazanie priemlet'*)[78].

Ce que ce petit dossier nous permet d'affirmer c'est que toutes les onctions évoquées dans nos sources sont des *onctions matérielles*. C'est toujours la personne d'un prélat qui s'interpose entre Dieu et le prince. Sans la médiation de l'homme d'Église il n'y a pas d'onction, et par conséquent, il n'y a pas de légitimité. Que l'onction n'était pas accordée d'une manière automatiquement c'est ce que montrent à l'évidence les cas d'un Bogdan, d'un Élie qui n'ont pas été les bénéficiaires de l'appellation de «oint de Dieu». Les *Enseignements du prince de Valachie Neagoe Basarab à son fils Théodose* (1520) nous dévoilent le critère qui régissait l'octroi de cette désignation: «Mon fils, le jugement est une chose ambivalente: il a un côté de perdition et un autre d'allégement et de victoire. *Et le seigneur qui jugera d'une manière juste, c'est un vrai seigneur et l'oint de Dieu et il gagnera la lumière éternelle. Tandis que celui qui ne jugera pas selon la justice et* selon la Loi divine, *il n'est pas un seigneur, et il ne s'appelle plus redresseur de torts et l'oint de Dieu,* mais il s'effacera dans la perdition éternelle et en raison de sa partialité il ne verra plus le visage de Dieu»[79].

Cette place tout à fait spéciale des représentants de l'Église dans l'acte de l'onction et du couronnement correspond à la tradition byzantine tardive. Les chroniques byzantines en parlent à partir de l'introduction de l'onction matérielle au début du XIIIe siècle, du fait que l'empereur est "oint par le patriarche", à la différence d'Étienne Douchan qui se considérait lui-même "couronné par Dieu", selon la tradition classique byzantine[80]. Or, et nous le soulignons, tous les prélats de Moldavie qui jouèrent un rôle si proéminent dans la seconde moitié du XVe siècle et la première moitié du XVIe, font partie d'une *école* de théologie politique, fondée en Moldavie par Théoctiste Ier, le disciple de Marc Eugénikos. L'inflexible opposant au concile de Florence était, dans le deuxième quart du XVe siècle, le représentant de l'hésychasme politique. Il se trouvait, par conséquent, dans le même camp que saint Siméon de Thessalonique, le théoricien de l'onction matérielle, celui qui insère de la manière la plus élaborée l'institution impériale dans l'ordre liturgique et, par voie de conséquence, aussi juridique, de l'ecclésiologie[81]. Du point de vue liturgique,

---

[78] P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 90, 105.

[79] Florica Moisil, D. Zamfirescu, G. Mihâilâ (eds.), *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie*, Bucureşti, 1971, p. 129-130, 285-290. L'application de cette définition simple dans le cas de Bogdan le Borgne (voir les informations rassemblées là-dessus dans la note 38) explique l'absence de son titre de «oint de Dieu».

[80] G. Dagron, *op. cit.*, p. 283 sq. et la bibliographie de la p. 405, n. 138.

[81] C. Tsirpanlis, *Marc Eugenicus and the Council of Florence. A Historical Re-evaluation of His Personality*, Thessaloniki, 1974; D. Balfour, "Politico-historical Works of Symeon Archbishop of Thessalonika (1416/17 to 1429)", dans *Wiener Byzantinische Studien*, Band XIII, Wien, 1979; Idem, "New Data on the

l'Église de Moldavie est l'héritière de la doctrine de Siméon de Thessalonique. C'est à partir de ce point de vue que l'on doit lire les textes qui se trouvent dans les chroniques slavo-roumaines au pied de la lettre, au moins au sujet de l'onction.

Pour un argument final, nous nous adresserons encore une fois aux chroniques, à la série des trois du monastère de Putna. Soyons attentifs à la raison des gestes: les textes invoquent souvent la *main* du prélat qui confère matériellement l'onction. Dieu n'intervient pas directement; il surveille seulement, d'en Haut, *par Sa grâce*, le déroulement correct de l'avènement de Son élu. Mais c'est à l'Église de s'occuper du reste. Chacune des trois chroniques raconte aussi la grande cérémonie de l'inauguration du monastère de Putna, le 3 septembre 1470. Or, la consécration y est effectuée toujours *par la main du métropolite* Théoctiste Ier[82]. Il faut donc tenir compte de l'effectivité du toucher épiscopal impliqué dans l'inauguration d'un lieu de culte, ne serait-ce que pour l'imposition de l'antimension sur l'autel, geste manuel à proprement parler. Et encore de l'équivalence gestuelle des deux actes, l'onction des princes et la consécration d'une église, que les textes moldaves indiquent par le même syntagme, en les mettant clairement en parallèle. Nous pouvons, fondés sur ces considérations, conclure à juste titre que l'onction monarchique était devenu nécessairement, en Moldavie comme dans le reste du monde orthodoxe, un acte liturgique et matériel.

Par rapport à cette tradition moldave, l'office de couronnement copié en 1532 à l'intention de Pierre Rareş semble émettre une note discordante. Car, excepté le fait que l'on évite systématiquement toute mention du patriarche, le texte de SOL fait partie du cycle des offices de couronnements que l'on peut assigner à une conception charismatique, et non juridique, du pouvoir. C'est la *taxis* de l'époque des Comnènes (le XIIe siècle), porteuse de la doctrine charismatique de l'empereur, et reprise ensuite par les empires slaves des Balkans. Le *Syntagma*, véhicule de la conception juridique du pouvoir, domine en revanche sans partage dans les Pays Roumains pendant tout le XVIe siècle[83]. Reflet de cette conception juridique sur

---

Late Byzantine Saint: Symeon of Thessalonika, 1416/17 to 1429", dans *Macedonian Studies*, Wien, VI (III), 1989, 3, p. 40-48; pour le commentaire liturgique appliqué par Siméon au couronnement des empereurs, voir M. Arranz, «Couronnement royal et les autres promotions de cour. Les sacrements de l'institution de l'ancien Euchologe constantinopolitain», *Orientalia Christiana Periodica*, LVI, 1990, p. 124 sq.; G. Dagron, *op. cit.*, p. 286-289.

[82] P. P. Panaitescu, *Cronicile*, p. 45, 50, 57, 62, 71. Voir aussi dans le *Syntagma* de Blastarès la Lettre E, XII: *De ecclesiarum aedificatione et consecratione*, P. G., t. CXLIV, c. 1278.

[83] Début du XVIe siècle: la *Pravila* du monastère de Bistrita, en Petite-Valachie (Olténie), donnée par Despina, l'épouse du prince valaque Neagoe Basarab. À la Bibl. de l'Acad. roumaine, mss. slave 286; vers 1510-1520: une *Pravila* moldave, aujourd'hui à la Bibl. ex-"V. I. Lénine" de Moscou, fond 98 Egorov, mss. 65; 1556-1558: *Le grand Code* (Pravila) *des saints Pères oecuméniques*, le *Syntagma* de l'évêque

l'iconographie, non seulement les princes roumains ne sont pas couronnés par les anges, mais il n'y en a pas un seul pourvu du nimbe[84]. D'autre part, il existe souvent un écart entre les textes liturgiques et la pratique. Chose plutôt inattendue, l'innovation dans la pratique liturgique du couronnement du XIIIe siècle, à savoir l'onction matérielle, n'est pas du tout reflétée dans les textes liturgiques. Certes, elle est bien attestée dans les commentaires des liturgistes, dans les descriptions des couronnement, mais elle n'apparaît point dans les *Euchologes* patriarcaux de l'église Sainte-Sophie de Constantinople[85]. Purement et simplement, les gens avaient sous les yeux un texte qu'ils respectaient en général, mais la force de la coutume leur permettait de faire d'autres gestes ici et là, sans avoir toujours besoin d'en changer la lettre. De plus, quelques passages de cet office permettent une réinterprétation dans l'esprit nouveau. Les deux prières adressées à Dieu qui l'invoquent: [Toi], "Qui par Ton prophète Samuel as élus Ton serviteur David et l'oignis comme roi de Ton peuple Israël" (...), "daigne l'oindre avec l'huile de l'allégresse", se référant à l'origine à l'onction spirituelle des rois d'Israël, pouvaient au XVIe siècle signifier déjà une onction matérielle où les prélats jouaient le rôle rempli par Samuel[86].

---

de Roman, Macaire que nous avons déjà évoqué, de nos jours à Moscou, au Musée historique d'État, fond Barsov, mss. 152; 1550-1600: la *Pravila moldovenească* (Le Code moldave), aujourd'hui à Kiev, à la Bibl. de l'Acad., fond de l'Acad. Théol., no. 116, renfermant approximativement 400 gloses explicatives en roumain, prouvant tant l'emploi pratique du *Syntagma*, que la tendance de rendre les termes juridiques en roumain; XVIe siècle: la *Pravila* du monastère de Suceviţa, mss. 446 de la bibliothèque de ce monastère; XVIe siècle: un *Syntagma* slavon, provenant peut-être de Moldavie, à Przemysl, en Pologne, le mss. II. E. 12 de la Bibl. du Chapitre Uniate, aujourd'hui perdu; XVIe siècle: un *Syntagma* slavon, provenant peut-être de Moldavie, à la Bibl. Nationale de Varsovie, mss. 2742; XVIe siècle: un *Syntagma* slavon, provenant peut-être des Pays Roumains, à Moscou, à la Bibl. ex-"V. I. Lénine", fond 173 I, Moskovskaja Duchovnaja Akademija, mss. 53; XVIe siècle: un *Syntagma* slavon de Moldavie, aujourd'hui à Lvov, à la Bibl. de l'Acad. Ukrainienne, fond 3, Zbirka rukopisi Central'nogo Vasilians'kogo Arhivu i Biblioteki u L'vovi Sv. Onufrij, mss. no. 7; fin du XVIe-début du XVIIe siècle: un *Syntagma* slavon de Moldavie, à Moscou, à la Bibl. ex-"V. I. Lénine", fond 178 Muzejnoe sobranie, mss. 4293; 1606: la *Pravila* copiée pour le prince moldave Jérémie Movilă, à la demande du métropolite Théodose Barnovschi, aujourd'hui à Lvov, à la Bibl. de l'Académie, fond A. S. Petruševich. Se référer à la bibliographie de la note 19.

[84] P. Guran, "Reprezentări iconografice: semnificaţia nimbului", dans *Sud-Estul şi contextul european*, Bucarest, IX, 1998, p. 131-138.

[85] M. Arranz, "L'aspect rituel de l'onction des empereurs de Constantinople et de Moscou", dans P. Catalano, P. Siniscalco (eds.), *Roma, Constantinopoli, Mosca. Da Roma alla Terza Roma. Documenti e studi*, Napoli, 1983, p. 407-415.

[86] Christopher Walter, "The significance of Unction in Byzantine Iconography", p. 71-72, dans le recueil *Studies in Byzantine Iconography*, Variorum Reprints, Londres, 1977.

Pierre Rareș, l'archevêque Prochor et le projet d'insurrection balkanique

Ces précautions prises, quelle était la place de l'office de couronnement du tsar commandé par Pierre de Moldavie dans le cadre du plan de renversement de la domination ottomane dans la péninsule balkanique? Il faut renvoyer, pour détails, aux dernières études qui y ont été consacrées par Andrei Pippidi, Eugen Denize et Matei Cazacu[87], faute d'espace pour une présentation exhaustive. Nous ajouterons des précisions concernant un des personnages-clés du projet, l'archevêque Prochor d'Ohrid, et une chronologie unifiée des événements.

Deux observations surgissent d'emblée, guidant les premiers pas de notre recherche des circonstances où l'office fut copié: i) le texte laisse de côté toute allusion au rôle assumé par le patriarche dans la cérémonie du couronnement du tsar; ii) en revanche, il met l'accent sur le rôle qu'y joue le «prélat» (*archiéreus*), dans un sens général. Ces points nous empêchent de jeter le problème à la corbeille, si chère à l'historiographie roumaine, des «automatismes de copistes», qui ne peut d'aucune manière rendre compte de ces différences d'une intentionnalité criante, si distinctes par rapport au texte étalon.

Quand en 1532 le protopsalte Barlaam achevait de transcrire le pontifical, Pierre était déjà, pour paraphraser sa propre expression, dans "la cinquième année de son règne impérial", car il avait été oint par "celui qui oignait les tsars" (*carski pomazatel'*), le métropolite Théoctiste II en 1527. On peut se demander sur la base de quel texte liturgique cet acte avait été accompli, mais pour le moment il n'y a que le silence désolant des sources (voir quand même la note 71 de cette étude). Une possibilité privilégiée par l'emboîtement chronologique est de nature à mettre l'office en relation avec le plan de libérer Constantinople, quand il était normal que le vainqueur fût couronné en tant que successeur des empereurs byzantins. Pourquoi alors a été contournée toute référence au patriarche de Constantinople? Il ne reste qu'une seule explication: si on accepte que le manuscrit réalisé en 1532 à Zographou pour Pierre fut apporté en Moldavie en 1533 par Macaire de Chilandar – qui était l'homme de confiance de l'archevêque d'Ohrid, Prochor – alors notre texte envisagerait justement ce dernier prélat. Qui était-il?

Les historiens de l'Église d'Ohrid le considèrent comme l'archevêque le plus important de ce siège. Pendant son long pontificat (1524/5–1550) il s'est préoccupé sans cesse d'élargir la juridiction de son archevêché jusqu'aux limites les

[87] A. Pippidi, *Tradiția*, p. 158-166, ch. "Proiectul de insurecție balcanică al lui Petru Rareș"; E. Denize, *op. cit.*; M. Cazacu, "Projets et intrigues serbes à la Cour de Soliman (1530-1540)", dans G. Veinstein (ed.), *Soliman le Magnifique et son temps. Actes du Colloque de Paris, Galeries Nationales du Grand Palais, 7-10 mars 1990*, Paris, 1992, p. 511-528.

plus poussées selon les documents historiques, réels ou forgés, qu'il avait à la portée de la main. Quant à sa politique intérieure, elle peut nous fournir l'explication de cette obstination. À Ohrid, l'église Sainte-Sophie, Cathédrale traditionnelle de l'archevêché, et l'église Saint-Pantéléimon (où se trouvaient les reliques du saint Clément), venaient d'être transformées en mosquées. Prochor concentra alors tous ses efforts pour ériger une autre église, celle de la Vierge Péribleptos, afin d'en faire sa cathédrale. C'est seulement en 1540 qu'il put s'y installer. Le fait qu'il avait une très haute idée de son propre rôle dans le destin de son Église est relevé par le fait qu'il s'est fait ensevelir à côté des reliques de saint Clément, transférées à la Péribleptos par ses propres soins ; leurs noms furent gravés sur la même pierre tombale, le nom de l'archevêque au-dessous de celui du saint. On peut supposer que les dépenses exigées par un aussi vaste programme de constructions l'ont condamné à un manque continuel d'argent, qui l'a amené à rechercher sans trêve de nouvelles sources de revenus[88].

De surcroît, il avait une vision grandiose de la place d'Ohrid dans la hiérarchie de l'Église orientale. Il a poussé jusqu'aux dernières conséquences la théorie - datant du XIIe siècle, développée par Dèmètrios Chomatianos au siècle suivant - sur Ohrid en tant qu'héritière de Justiniana Prima, qui avait reçu en 525 une juridiction quasi-patriarcale de la part du pape Vigile et de l'empereur Justinien par la Novelle CXXXI[89]. À l'instar de Chomatianos, qui avait polémiqué avec saint Sabbas en 1220 au sujet de l'autocéphalie de l'Église serbe, Prochor a lutté durant tout son pontificat pour englober d'une façon définitive les derniers restes de l'ancien Patriarcat de Peć sous la juridiction d'Ohrid.

Il dut faire face, à partir d'avril 1527, à un schisme violent de la part de l'évêque Paul de Smederevo, qui essaya de réunir tous les diocèses serbes, en se proclamant patriarche de Peć. En corrompant les fonctionnaires ottomans, Paul fit même emprisonner Prochor. S'étant libéré, l'archevêque alla à Constantinople et sollicita du sultan et du patriarche Jérémie II (1522-1545/6) d'être rétabli dans ses droits. Entre temps, sa main droite, le métropolite Nicanor de Novo Brdo, avait organisé un concile local en 1529 qui flétrit l'acte de Paul.

---

[88] C. Grozdanov, "Ohridskiot arhiepiskop Prohor i negovata dejnost", dans Idem, *Studii za Ohridskiot zivopis*, Skopje, 1990, p. 150-158, résumé français p. 217-218.

[89] I. Snegarov, *Istorija na ohridskata arkiepiskopija-patriarchija (1394-1767)*, Sofia, 1924; A. P. Pechayre, "L'archevêché d'Ohrida de 1394 à 1767. A propos d'un ouvrage récent", dans *L'Echos d'Orient*, Paris, XXXIX, 1936, 182, p. 182-204, et 183, p. 280-323; G. Prinzing, "Entstehung und Rezeption der Justiniana Prima-Theorie im Mittelalter", dans *Byzantinobulgarica*, Sofia, V, 1978, p. 269-287; D. Dragojlovic, "Archevêché d'Ohrid dans la hiérarchie des Grandes Églises Chrétiennes", dans *Balcanica*, Beograd, XXII, 1991, p. 43-55.

Le sultan, convaincu par un accroissement du tribut, conféra à l'archevêque un acte de suppression du patriarcat considéré illégitime de Paul et de transfert des diocèses serbes sous la juridiction d'Ohrid. Le patriarche Jérémie, secondé par tous les patriarches d'Orient (Joachim d'Alexandrie, Michel d'Antioche et Joseph de Jérusalem), étaya lui-aussi la position de Prochor, en affirmant que les décrets impériaux confirmaient la juridiction d'Ohrid sur les terres serbes (sept. 1530). Pourvu de ces documents, de la part du sultan et du patriarche, Prochor convoqua un autre concile en mars 1532 qui anathématisa Paul et tous ses adeptes et restaura théoriquement la suprématie d'Ohrid sur les diocèses serbes[90]. L'historien serbe Dragoljub Dragojlovic souligne un fait très éloquent: "Il est intéressant que, dans le conflit entre l'archevêque Prochor et le patriarche-usurpateur Paul, les moines serbes du Mont-Athos, à orientation hésychaste, ou du moins la plupart de ceux-ci, s'étaient rangés du côté de Prochor, en accusant le patriarche serbe Paul de «destructeur de la dignité archiépiscopale» et en consentant à ce que lui et ses partisans fussent anathématisés"[91]. Or, un de ces moines serbes qui soutenaient Prochor était l'higoumène de Chilandar, Macaire, qui se trouvait en 1533 en Moldavie. Ainsi devient clair une deuxième raison de sa présence à la cour de Pierre Rareş: il devait informer le prince de ce qui se tramait dans les affaires ecclésiastiques troublées de la Serbie. D'autant plus que la femme de Pierre, la princesse Hélène, était Serbe elle-même. La position de la famille régnante de Moldavie semble décidément avoir été favorable à l'archevêque, car à partir de cette rencontre, tant Prochor que Nicanor de Novo Brdo seront inscrits dans les prières de l'Église moldave, d'où leurs noms passeront dans le grand *Obituaire* du monastère de Bistriţa[92]. Nous croyons même que, pour attirer une fois de plus les sympathies d'Hélène de Moldavie, l'archevêché d'Ohrid stimula le culte des quatre saints de la famille Branković: Étienne, Georges-Maxime, Angelina et Jean, le dernier étant ni plus ni moins que le père de l'épouse de Pierre Rareş[93]. Peut-être encore, la légende des relations entre Étienne le Grand et Dosithée d'Ohrid a-t-elle

---

[90] T. Simedrea, "Unde şi când a luat fiinţă legenda despre atârnarea canonică a scaunelor mitropolitane din Ţara Românească şi din Moldova de Arhiepiscopia de Ohrida. Note pe marginea unei interpolări", dans *Biserica Ortodoxă Română*, Bucureşti, LXXXV, 1967, 9-10, p. 981-985.

[91] D. Dragojlovic, "Hésychasme", *op. cit.*, p. 409. P. Kostic, "Dokumenti o buni smederevskog episcopa Pavla protiv potcinovanja Pečke patrijaršije Ohridskoj arhiepiscopiji", dans *Spomenik*, Beograd, LVI, 1922, drugi razred 48, doc. III, p. 34. Les moines serbes y étaient représentés par l'hiéromoine Germain, "le spirituel des Serbes de la Sainte Montagne", pour citer le document.

[92] D. P. Bogdan, *Pomelnicul Mănăstirii Bistriţa*, Bucarest, 1941, p. 58, 84; Bibl. Acad. Rom., mss. slave 78, f. 15v, lignes 10-12, *apud* T. Simedrea, *op. cit.*, p. 979, n. 26.

[93] Boško I. Bojovic, *L'idéologie monarchique dans les hagio-biographies dynastiques du Moyen Age serbe*, *Orientalia Christiana Analecta*, 248, Roma, 1995, p. 665-669.

été forgée et employée à la même occasion, car au XVIIe siècle, comme la datent d'habitude les historiens roumains, elle ne pouvait avoir aucune finalité. Dans ces circonstances, par contre, une telle légende pouvait servir à imaginer une tradition illustre aux relations entre l'archevêché et la Moldavie qui venaient en fait se lier[94].

Il n'y a pas eu de relations de dépendance canonique entre les Pays Romains et Ohrid avant Prochor[95], mais nous considérons que leur datation en 1533 est bien trop tardive. Nous avons vu que le thème si important de la Réprimande de David qui surgit à Dobrovăţ en 1529 est originaire d'Ohrid, de cette cathédrale Sainte-Sophie qui venait d'être transformée en mosquée. Ensuite, les circonstances du mariage de Pierre avec Hélène Branković sont tout à fait énigmatiques: en 1529, quand la première femme de Pierre mourait peu avant la victoire moldave de Feldioara, Hélène se trouvait réfugiée en Transylvanie, dans l'entourage de sa demi-sœur Despina, la veuve du prince Neagoe Basarab, en raison de la guerre que les Turcs faisaient alors à la Valachie. Quelqu'un, on ne saura jamais qui, servit d'intermédiaire entre Pierre et Hélène. Notre soupçon penche vers les agents de Prochor en Transylvanie, car précisément dans cette conjoncture, l'archevêché d'Ohrid élargissait sa juridiction sur une grande partie des Roumains orthodoxes de Transylvanie[96]. Il n'est pas complètement hasardeux de penser que ce mariage aura été conclu par l'entremise de Prochor. Ce sont là des raisons permettant de supposer que les relations entre Prochor et Moldavie doivent être datées de quelques années plus tôt, ce qui signifierait que l'arrivée de Macaire de Chilandar en Moldavie n'était pas un saut dans l'inconnu, mais une action bien réfléchie.

Quelle est, finalement, la relation entre les troubles ecclésiastiques et le plan d'insurrection anti-ottomane à laquelle le texte du chrysobulle accordé par Pierre Rareş au monastère de Chilandar semble faire allusion? À première vue, aucune. L'historiographie roumaine a considéré assez longtemps Prochor comme un instrument de la domination ottomane pour que cette liaison ne soit plus transparente[97]. Mais l'étude de Matei Cazacu qu'on vient de citer accorde, à la

94 I. Bogdan, "Documente false atribuite lui Ştefan cel Mare", dans *Buletinul Comisiei Istorice a României*, Bucarest, I, 1913, p. 103-161; pour la bibliographie de la question, R. Constantinescu, *Vechiul drept*, p. 240.

95 Şt. S. Gorovei, "Relaţiile Ohridei şi Moldovei sub Vasile Lupu", dans Anuarul Institutului de Istorie «A. D. Xenopol», Jassy, 1994, p. 111-114.

96 T. Simedrea, *op. cit.*, p. 993.

97 Pour *Ibidem*, p. 992 sq. tout l'effort de Prochor se réduirait à la convoitise insatiable pour les revenus des Pays Roumains et l'espoir qu'ils soient réduits à l'état de provinces ottomanes ! Le même jugement de valeur dans l'étude de M. Maxim, "Les relations des Pays Roumains avec l'archevêché d'Ohrid à la lumière de documents turcs inédits", dans *Revue des études sud-est européennes*, XIX, 1981, 4, p. 653-671. Les deux articles sont fondamentaux sur ce sujet et les documents y publiés restent capitaux, mais nous nuancerions l'évaluation en ce qui concerne Prochor.

lumière de documents des archives espagnoles, un visage complètement neuf à l'archevêque d'Ohrid.

Ce dernier était intégré dans le plan de restauration du despotat serbe imaginé par Božidar Vuković, alias Dionisio della Vecchia, homme d'affaires et imprimeur à Venise, d'origine serbe. À partir de 1532, il adresse avec insistance à l'ambassadeur de Charles Quint à Venise, don Lope de Soria, des mémoires secrets visant la libération des Balkans. L'idée générale en était la suivante: une flotte espagnole devait s'emparer par une attaque surprise de Scutari que Dionisio connaissait bien (...) Une fois cette opération réussie, les chrétiens des Balkans - notamment les Serbes et les Bulgares - allaient se révolter sous la bannière de Božidar et fonder un despotat ayant à sa tête notre Monténégrin. Grâce à ses agents dans la région, à Istanbul et même au nord du Danube, en Valachie et en Moldavie, della Vechia se faisait fort d'obtenir l'adhésion d'un nombre impressionnant de chrétiens qu'il n'hésitait pas à chiffrer en millions! Parmi ses alliés les plus importants figuraient sans doute le patriarche Prochor d'Ohrid, qui réclamait la reconnaissance et confirmation de tous les privilèges de son siège; le prince Petru Rareş de Moldavie, qui entra en correspondance avec Charles Quint et avec son frère, Ferdinand d'Autriche; et enfin, le prince de Valachie, Radu Paisie; les messagers étaient des marchands et des ecclésiastiques, comme l'évêque Basile de Vidin. La correspondance de Dionisio ne laisse aucun doute sur le désir de tous ces gens de se révolter contre Soliman et de se mettre sous la protection de Charles Quint"[98].

Entre Božidar Vuković et les deux personnages évoqués jusqu'ici existaient, semble-t-il, des relations spéciales. Premièrement, il était apparenté à la famille Branković ; par conséquent entre lui et la princesse moldave il y avait une relation de consanguinité, fût-elle éloignée[99]. Deuxièmement, il avait appris au Monténegro, tout jeune, le métier d'imprimeur, à la cour de Georges Crnojević, où entre 1492-1493, un hiéromoine Macaire jetait les bases de l'imprimerie slave[100]. Or, ce dernier n'était autre que l'hiéromoine Macaire, le fondateur de l'imprimerie roumaine (1508-1510)[101], et ultérieurement notre higoumène Macaire de Chilandar[102]. Par conséquent, ensemble au débuts de leurs carrières, oeuvrant à la naissance de l'imprimerie des livres liturgiques de leur Église, Božidar et Macaire se retrouvaient vers la fin de

---

[98] M. Cazacu, *op. cit.*, p. 514-515. Voir tous les documents qui sont résumés dans cette citation, publiés *in extenso* dans l'étude.

[99] A. Pippidi, *op. cit.*, p. 160, n. 79.

[100] M. Cazacu, *op. cit.*, p. 513, 519, n. 20.

[101] L. Demeny, L. A. Demeny, *Carte, tipar si societate la români în secolul al XVI-lea*, Bucarest, 1986.

[102] D. Mioc, "Date noi cu privire la Macarie tipograful", dans *Studii. Revistă de istorie*, Bucarest, XVI, 1962, p. 432 sq.; P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 137.

leurs vies (le premier meurt en 1539, le second disparaît après 1533) impliqués dans un plan de libération des chrétiens des Balkans. Car, en comparant le projet de Pierre avec celui de Dionisio on se rend facilement compte qu'il s'agit *du même plan* vu selon les perspectives des deux acteurs. Pour nous résumer, les piliers de l'insurrection balkanique étaient, selon les informations possédées, Pierre Rareş et Prochor d'Ohrid unis personnellement par l'entremise d'Hélène Branković, Macaire de Chilandar et Božidar Vuković. Un document relit tous ces personnages: le *Syntagma* serbe de 1534-1535.

Pour consacrer l'état de choses résultant après le concile de l'archevêché de 1532, le métropolite Nicanor de Novo Brdo fait copier en 1534, par le prêtre Jean, un nouveau manuscrit du *Syntagma*. Ce qui le distingue, quand même, des autres copies, ce sont trois textes interpolés, écrits sur deux feuillets insérés dans le contenu du code. Plus exactement, au niveau de la Lettre E, ch. 11, où parmi d'autre sujets, sont décrits les privilèges et les limites de l'archevêché d'Ohrid, dans les termes de la Novelle CXXXI de Justinien. Évidemment, durant les disputes de 1527-1532, ces textes avaient été longuement sollicités en ce qui concerne le sens contemporain des entités géographiques antiques que le *Syntagma* évoquait. Pour trancher les choses, les interpolations contenaient: a) l'interprétation de l'higoumène Macaire de Chilandar sur les diocèses de l'archevêché d'Ohrid et sur "les pays daces", b) l'interprétation de Démétrios Cantacuzène sur les "pays daces" et c) une notice du métropolite Nicanor motivant les textes précédents.

Qu'est-ce que cette histoire des "pays daces"? Après la retraite de l'armée et de l'administration de l'Empire romain des trois provinces de la Dacie du nord du Danube (271-275), l'empereur Aurélien fondait sur la rive droite du fleuve, deux provinces nouvelles, la Dacie Méditerranéenne et la Dacie Ripensis. Quand Justinien octroya à Justiniana Prima le territoire de juridiction, les deux Dacie y étaient comprises. De la Novelle CXXXI leur nom passait dans le Syntagma en 1335. Mais, dans la traduction slave, ces références géographiques n'étaient plus entendues, parce que corrompues au point de devenir inintelligibles. Le texte disait en slavon: "Et qu'il (l'archevêque de Justiniana Prima - Ohrid, n.n.) ordonne les prêtres en *Dacie, Mediteranyie,* et *Dacronyie, Ripinisne,* et *Prevalie,* et *Kardanie* et *Misie Gornyie*" [103]. Donc, la Dacie Ripensis n'était plus comprise en tant que telle, et la Dacie Méditerranéenne était divisée en deux entités. Or, dans son interprétation écrite autour de 1526/27, Macaire, l'higoumène de Chilandar, expliquait que "La *Dacie*... est le pays de la Moldovalachie et la Houngrovalachie qui s'appelle encore la

[103] Cf. *Syntagma* de Blastarès, *P. G.*, t. CXLIV, c. 1283: "Leges. (...) *beatissimum vero primae Justinianae, patriae nostrae, archiepiscopum semper sub sua jurisdictione habere episcopos provinciarum Daciae Mediterraneae, et Dacie Ripensis, Praevalensis, et Dardaniae et Mysiae superioris et ab eo illos ordinari* (...)".

Munténie", et "*Mediteranyie* s'appelle maintenant le Haţeg, la Transylvanie et Muncács". C'est-à-dire, l'ex-province romaine de la rive droite du Danube était déplacée sur la rive gauche et hypertrophiée suffisamment pour englober à la fois les trois Pays Roumains. Le commentaire de Démétrios Cantacuzène (deuxième moitié du XVe siècle) dit que "cette *Dacie* des livres géographiques ... qui s'appelle encore Munténie, est le premier diocèse d'Ohrid". De cette manière, par l'introduction de ce genre d'explications dans le texte de Blastarès, les conséquences canoniques qui en découlaient enveloppaient aussi les Pays Roumains, qui suivant les normes en vigueur dans l'Église, entreraient sous la juridiction de l'archevêché d'Ohrid. Il est intéressant de remarquer le poids que les Pays Roumains avaient dans ces commentaires: sur les 199 mots du texte de Macaire, 128 étaient dédiés aux "pays daces", et à l'interprétation complète du Cantacuzène[104].

Cette proportion montre que Prochor accordait beaucoup d'importance au fait que les Pays Roumains fissent partie de son Église. Sa logique était impeccable: tous les diocèses serbes devaient passer, en vertu des anciennes lois impériales et du *Syntagma*, sous sa propre juridiction. Or, après 1454, à partir du moment où le métropolite Théoctiste Ier avait été consacré par le patriarche serbe Nicodème, l'Église moldave était entrée en relations privilégiées avec le patriarcat de Peć, et ensuite avec le métropolite de Belgrade, Maxime-Georges Branković[105]. Or, au moment où l'archevêque Prochor mettait de l'ordre dans cette anarchie, toutes les Églises qui respectaient le droit canonique exprimé dans le *Syntagma*, étaient censées se retrouver sous la couverture ecclésiastique d'Ohrid.

Il nous semble que l'auteur de l'interprétation du texte sur les "pays daces", l'higoumène de Chilandar, avait encore la tâche de négocier l'admission officielle de la Moldavie et des autres Pays Roumains sous la juridiction d'Ohrid, consacrée par une telle insertion dans le texte à valeur constitutionnelle qui était le *Syntagma*. Autrement pourquoi, de tous ses agents, Prochor fait-il aller en plein hiver en Moldavie Macaire, homme très âgé, mais qui était justement l'auteur du commentaire en question? Pourquoi le commentaire n'est-il pas interpolé dans le *Syntagma* qu'en 1534/35, c'est-à-dire seulement *après* le retour de Macaire de Moldavie, s'il était déjà écrit depuis sept ou huit ans? Or, l'attitude générale de Pierre envers Macaire et le fait que tant Prochor que Nicanor, celui qui va patronner le *Syntagma* en cause, sont les seuls prélats d'Ohrid qui figurent dans l'*Obituaire* princier de Bistriţa, nous montrent que Pierre a accepté de son plein gré cette juridiction. Prochor avait à cette

---

104 T. Simedrea, *op. cit.*, p. 975-980, 986-999.

105 Matei Cazacu, Ana Dumitrescu, «Culte dynastique et images votives en Moldavie au XVe siècle. Importance des modèles serbes», dans *Cahiers balkaniques*, XV, 1990, Paris, p. 13-102.

époque une position relativement instable: la rébellion de Paul continuera par intermittences jusqu'à 1541, tandis que Pierre était en plein essor, de sorte que l'archevêque n'était pas de force à lui *imposer* une telle juridiction. La conclusion est naturelle; si elle n'était pas formulée par les autres historiens roumains qui avaient les mêmes données sous la main, c'est l'idée préconçue que Prochor serait un agent ottoman à blâmer. Or, nous savons maintenant que Prochor travaillait au projet d'insurrection balkanique.

Encore une chose: si Macaire apportait dans ses bagages le pontifical SOL, comme nous le supposons, alors nous avons affaire à un échange: *Prochor se serait engagé à couronner Pierre en tant que tsar à la fin de la guerre anti-ottomane, en échange de l'acceptation de la juridiction d'Ohrid.* C'est seulement avec le consentement de Pierre Rareş que le texte de l'higoumène de Chilandar pouvait être introduit dans le *Syntagma* de 1534-1535. Attirer une Église puissante comme celle de Moldavie sous la juridiction d'Ohrid n'était pas une chose à faire furtivement. Et comme entre Prochor et Jérémie de Constantinople il y avaient encore de bonnes relations, les Moldaves ne pouvaient ressentir la nouvelle juridiction comme une rupture d'avec la Grande Église, d'autant plus qu'Ohrid était, à son tour, subordonnée à Constantinople. Cet épisode n'était qu'un pas nouveau vers la croisade anti-ottomane. Il liait les protagonistes du plan qui, à partir de 1530-1532, se mettait en place. En échange, c'est l'office de couronnement comme tsar que Prochor (officiellement, "l'archevêque de Justiniana Prima, de *tous les Bulgares* et Serbes des provinces septentrionales et du reste") offrait à Pierre (le pontifical étant copié au monastère *bulgare* de l'Athos, Zographou, puisqu'en Moldavie était en vigueur le slavon de rédaction médio-bulgare). Introduisant l'Église de Moldavie dans le *Syntagma*, elle était encore une fois rattachée aux chapitres sur le tsar (B, V-VII). En principe, Pierre devenait, du point de vue d'Ohrid, le tsar dont parlait le texte. Le prince se vit de surcroît pourvu d'un office qui devait l'instituer en tant que tsar. Mais dans cet office, les références au patriarche ont été éludées. C'est un moment, assez mal connu, de tension non pas avec le Patriarcat ou son ordre juridique, mais avec Jérémie. Car l'office de couronnement semble mis en forme pour que l'archevêque d'Ohrid l'utilise. Pourquoi? Il faut que de nouvelles informations apparaissent sur Prochor. Finalement, l'archevêque choisit de rompre les relations avec le patriarche. Il suivait, le *Syntagma* entre ses mains cette fois-ci, les cas précédents de 1227 et 1346, où les archevêques de Justiniana Prima avaient lancé de véritable défis aux patriarches de Constantinople. Même si notre idée se recoupe avec toutes les informations détenues sans être contredite par aucune, gardons-la à titre d'hypothèse.

Quelle était l'attitude du patriarche de Constantinople envers ces projets d'insurrection et alliances politico-ecclésiastiques? Nous ne croyons pas qu'on puisse appliquer une grille trop générale qui imagine un conflit séculier entre une "vision nationale, serbe" incarnée par Prochor et une autre "supra-nationale" représentée par le Patriarcat de Constantinople[106]. Prochor avait, nous l'avons vu, une vision assez supra-nationale[107]! En fait, les relations entre les deux Églises, semblent connaître deux phases distinctes. En 1530, le patriarche Jérémie avait pris fait et cause pour Prochor, comme en témoigne la lettre des quatre patriarches qui décident en faveur de l'archevêque. En 1534-1535 cette lettre entrait dans la composition du *Syntagma* commandé par le métropolite Nicanor, indice que les relations entre Ohrid et Constantinople étaient encore amicales[108]. Pourtant, en 1537 la rupture s'est produite, en raison d'un geste inexplicable, dans l'état actuel de nos connaissances, de Prochor, qui a voulu accaparer par l'entremise des autorités ottomanes l'évêché de Servie (à l'ouest de Thessalonique), qui dépendait du Patriarcat[109]. Inquiété par l'affaiblissement de ses positions à l'intérieur de la hiérarchie orthodoxe, Prochor s'adressa en août 1538 à l'empereur Charles Quint pour la confirmation de toutes les privilèges de son archevêché[110]. Il ne saurait réagir de cette manière que confronté à la nouvelle de la grande campagne de Soliman le Magnifique, déclarée en juillet 1538, contre le prince moldave Pierre Rareș, le protecteur du prélat d'Ohrid. Cette chronologie nous fait incliner vers l'existence d'un assentiment du patriarche pour le plan d'insurrection balkanique, au moins dans la première partie de son déroulement. Mais, étant à Constantinople, sous la surveillance continue des autorités ottomanes, il ne pouvait pas s'extérioriser[111].

---

[106] M. Cazacu, "Projets et intrigues", p. 513.

[107] C'est le reproche, symétriquement opposé, porté par D. Dragojlovic, "Hésychasme", *op. cit.*, p. 405 sq.

[108] T. Simedrea, *op. cit.*, p. 977, 983-984.

[109] M. Maxim, *op. cit.*, p. 666-667, avec une présentation détaillée du conflit. En définitive, Prochor ne faisait que pousser jusqu'aux dernières conséquences son autonomie envers le patriarcat que le *Syntagma* de Blastarès lui concédait: «*Quae nulli subjiciuntur patriarchae, sunt Bulgariae Ecclesia, quam honoravit imperator Justinianus, ut ex citanda ejus novella notum eri; Cypri ... ; Iberiae... ; horum enim antistites a propriis episcopis ordinari solebant*», *P. G.*, t. CXLIV, c. 1282, où on doit comprendre non pas l'ex-patriarcat bulgare de Târnovo, mais l'archevêché d'Ohrid qui revendiquait en exclusivité pour lui cette *donatio Justiniani*.

[110] M. Cazacu, *op. cit.*, p. 520, n. 27.

[111] Tandis qu'à la périphérie, en Valachie, les effets des actions des agents du patriarche semblent étayer l'hypothèse que Jérémie avait pris part au projet de l'insurrection balkanique. Nous faisons référence à un épisode connu grâce à un document publié par D. R. Reinsch, «Die Macht des Gesetzbuches. Eine mission des Megas Rhetor Antonios Karmalikes in der Walachei», *Rechtshistoriches Journal*, Frankfurt am Main, VI, 1987, p. 307-323 et T. Teoteoi, «O misiune a Patriarhiei Ecumenice la București în vremea domniei lui Vlad Vintilă din Slatina», *Revista istorică*, Bucarest, V, 1994, 1-2, p. 27-44. Dès son avènement, après la mort du gendre de Pierre Rareș, Vlad le Noyé, le prince valaque Vlad Vintilă

Bref, en 1535 Pierre émet devant les émissaires de Ferdinand le désir de libérer Constantinople (où il rêvait d'être couronné empereur) avec les armées des Pays Roumains (les "pays daces" dont parlait le texte de Macaire qui venait d'être inséré dans le *Syntagma*), souhait qui sera enregistré dans leur rapport de 1536. Maintenant, on peut affirmer qu'il avait à l'esprit le plan mis au point avec Prochor. À tel point que, au moment de la rupture entre l'archevêque et le patriarche, en 1537, Pierre a favorisé Prochor.

Il est clair que des espions ou des traîtres ont dévoilé tout ce plan au sultan Soliman le Magnifique, au moins dans ses grandes lignes, car le courroux du Législateur contourna quand même Prochor. En revanche, en juillet 1538, Pierre était tout à fait démasqué, et les raisons de la campagne militaire du sultan sont proclamées à haute voix dans la chronique officielle, écrite par Mustafa Gelalzade: "1) La constitution d'une coalition contre l'Empire ottoman, où les Moldaves prenaient place 2) Les incessants actes d'insubordination de ceux-ci"[112]. La grande invasion et tous les malheurs qu'elle a causés - la trahison des nobles, la persécution continue de Pierre, la mise à sac de la capitale de Suceava, le pillage systématique du pays, l'annexion du Sud du pays à l'Empire, l'imposition d'un prince à Suceava par le sultan même et l'instabilité politique qui s'ensuit, allant jusqu'à la mise à la mort d'Étienne la Sauterelle - devaient persuader Pierre de son erreur théologico-politique.

(1532-1535) s'est manifesté comme un ennemi du prince moldave. Mais en janvier 1534 arriva à Bucarest le grand rhéteur du Patriarcat, Antonio Karmalikes, pour empêcher le métropolite Mitrofan, installé par Vlad contrairement au droit canonique, c'est-à-dire sans la bénédiction du patriarche œcuménique (et dépendent vraisemblablement d'Ohrid), d'officier la liturgie de l'Épiphanie. Durant la dispute ouverte avec Vlad, Antonios invoque un code - que nous supposons être le *Syntagma* - pour faire fléchir le prince devant l'autorité de la Grande Église. Impressionné par ce Code, Vlad redevient le "fils aimé et naturel de l'Église", et reconnaît le patriarche en tant que "maître des Églises de Valachie", en acceptant un nouveau métropolite, Barlaam. Bien sûr, sans aucune preuve, Karmalikes est suspecté par les historiens de faire le jeu de l'Empire Ottoman (T. Teoteoi, *op. cit.*, p. 29; les précisions sur les métropolites valaques: N. Şerbănescu, «Mitropoliţii Ungrovlahiei», *Biserica ortodoxă română*, LXXVII, 7-8, 1959, p. 754-756). En revanche, les effets de la courte présence de Karmalikes à Bucarest se révèlent être tout à fait autres que ceux qui auraient été si le grand rhéteur se présentait en agent ottoman. Le 27 avril 1534, Vlad accorde une grande donation à Chilandar, le couvent de Macaire, en demandant que son nom soit commémoré "telle qu'est la coutume pour les empereurs vrai-croyants" (P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 130-131). L'ennemi de Rareş se transforme en son allié: en sept. 1534 - juin 1535 il devient fondateur du monastère moldave de Homor (Şt. Andreescu, *Restitutio Daciae*, Bucarest, vol. I, p. 90). De cette manière, Vlad entra en relations serrées avec deux facteurs principales de l'insurrection planifiée: Pierre et Macaire. Ce qui lui valut en 1535 d'être remplacé par Radu Paisie, ennemi de Rareş, qui participera à la campagne de 1538 dans les rangs de l'armée de Soliman le Magnifique (A. Pippidi, *op. cit.*, p. 160-161, n. 82, 83).

[112] N. Beldiceanu, G. Zerva, «Une source ottomane relative à la campagne de Soliman le Législateur contre la Moldavie (1538)», *Acta historica*, Munich, I, 1959, p. 45.

Sa décision d'accepter la juridiction d'Ohrid n'avait pas été correcte, car il se vit éloigné du Patriarcat et de la Loi divine dont en principe cette institution était seule chargée de sa distribution. Le *Syntagme* en soi ne valait que connecté à la Grande Église. Peut-être aussi le désir de se voir couronné à Constantinople n'aurait-il pas été conforme à la volonté divine. Une grande détresse devait s'installer dans son âme. Heureusement, ces déductions sont satisfaites par les sources, qui nous présentent abondamment l'état d'esprit du prince déchu[113].

Dans ce moment de crise, un personnage qu'on a laissé un moment de côté, l'évêque de Roman et chroniqueur Macaire, est entré en action pour sauver la situation, au moins de son point de vue. Macaire, à partir d'un moment que l'on peut mal préciser, s'est écarté du prince, vraisemblablement en raison du conflit avec le Patriarcat que celui-ci avait causé par son entente avec l'archevêque d'Ohrid. Sur quoi appuyons-nous cette affirmation ? Sur le fait, observé seulement par le regretté Emile Turdeanu et jamais expliqué[114], que *dans la chronique de Macaire*, qui est autrement une histoire très détaillée de Pierre, *la période 1531-1538 manque complètement*. De la défaite d'Obertyn la narration saute directement, sans explication, à l'invasion de Soliman. D'un côté, il est clair qu'en écrivant en 1542,

---

[113] Dans un document émis par Pierre Rareș lors de son deuxième règne, en 1546, pour le monastère de Bistrița (Moldavie), il décrit sa fuite risquée de 1538 dans les termes suivants: "Nous avons donné, Nous avons béni et Nous avons confirmé à notre monastère suppliant de Bistrița un village appelé Mojești, avec ses moulins et avec tout son revenu; Nous l'avons béni parce que nous avons été bénis Nous mêmes il y a peu de temps, quand *la colère de Dieu s'est abattue sur Nous et sur notre pays, la Moldavie, lorsque l'empereur de Tsarigrad a eu envie d'arriver avec toute sa puissance chez nous, à cause de nos péchés, surtout les miens.* C'est lors qu'en considérant ne pas pouvoir leur tenir tête, Nous avons quitté nos armés, et tout en fuyant, Nous sommes arrivés au monastère de Bistritsa et Nous sommes entrés dans l'église et Nous nous sommes mis à genoux devant les saintes icônes et nous avons beaucoup pleuré, et à côté de Nous pleurait le prieur du monastère et toute la communauté; et nous avons promis au Seigneur Jésus-Christ et à Sa Très Sainte Mère que si Nous rentrons au siège de notre règne, Nous ferons renouveler du fond en comble et nous ferons rebâtir cette sainte Église de la Dormition de la Très Sainte Mère de Dieu. Et les moines ont multiplié leurs prières envers Dieu, et ont fait des actions de grâce et des prières pour moi. Et Nous les avons embrassés et ils Nous ont embrassé et Nous leurs avons dit: saints pères, priez Dieu et pardonnez moi, et nous nous sommes séparés, et Nous sommes passés par les routes désertes". (Maria Ileana Sabados, «Sur un portrait votif inédit de Bistrița-Neamț», dans *RESEE*, XXX, 1-2, p. 93).

[114] E. Turdeanu, "Centers of Literary Activity in Moldavia, 1504-1552", dans *The Slavonic and East European Rewiew*, XXXIV, 1955, p. 111. E. Turdeanu avait observé que cette omission ne cherche pas à cacher la défaite d'Obertyn, que la chronique évoque honnêtement. En revanche, elle ne présente plus les victoires de Pierre contre les Polonais en 1532 et la reconquête de la Pocutie en 1535, ni les interventions en Transylvanie du chancelier Toader Bubuiog, ni surtout les pourparlers avec les Habsbourg. L'idée seule que Macaire avait renoncé à être l'historien officiel de Pierre ne saurait tout expliquer, car, une fois revenu sur cette décision en 1542, il refuse de faire *rétroactivement* le point sur la période 1531-1538.

Macaire ne pouvait pas divulguer tout le plan qui avait attiré les foudres du sultan. Mais, d'un autre côté, il ne rédigeait pas une œuvre publique, de sorte qu'il aurait pu laisser passer au moins une allusion à ce qui s'était passé entre temps. En revanche, il omet définitivement cette période, il la voue au néant, il lui applique une *damnatio memoriae*. C'est sa manière de se dissocier de la politique que Pierre avait faite durant ces années-là[115]. Adepte pur et dur du *Syntagma* original et d'une politique attachée au Patriarcat que ce code nomocanonique devait inspirer, Macaire était le premier censé à travailler pour le redressement des bonnes relations avec Jérémie Ier. En effet, les sources vérifient cette présupposition.

Il s'agit d'un document en grec, daté du 12 juillet 1539, émanant du *prôtos* Gabriel du Mont Athos, qui nous apprend que l'ancien *prôtos*, Eustrate, en rentrant de Valachie et de Moldavie, était revenu lesté de beaucoup d'aides financières. Le plus important était un don de l'évêque de Roman, pour permettre au monastère de Xéropotamou de bâtir un *kellion* auprès du Prôtaton. La propension de Macaire vers les monastères grecs est déjà significative, car les Slaves se trouvaient alors sous l'influence de Prochor[116]. Or, ce *prôtos* Gabriel n'était personne d'autre que "le protosyncelle du patriarche de Constantinople"[117] ! Si au lendemain de la grande invasion ottomane il était difficile de renouer directement les relations, l'Église moldave représenté par l'évêque de Roman s'adressait à l'homme de tout premier rang de la Grande Église de Constantinople au Mont Athos.

Il ne restait à Pierre Rareş que renouer sans intermédiaire le fil qui liait son pays à la Grande Église, durant son séjour mystérieux et téméraire à Constantinople. Il

---

[115] Cf. P. P. Panaitescu, *Cronicile*, p. 98. En s'appuyant sur les sources iconographiques, Sorin Ulea avait déjà observé le premier l'écart qui surgissait entre Pierre Rareş et l'évêque de Roman. Mais la motivation qu'il nous propose est incomplète. Selon S. Ulea, Pierre Rareş aurait renoncé aux services de Macaire, qui lui avait proposé, à Dobrovăţ, un programme iconographique trop contemplatif et monastique, centré sur le thème de l'Echelle de Jean Climaque. En échange, le prince aurait commandé pour ses autres monastères, un programme plus pragmatique et plus pugnace, focalisé sur le thème des Douanes Célestes, qui aurait pu mobiliser d'une manière supérieure la population moldave contre les envahisseurs. C'est en raison de ce type de considérations, inspirées par les techniques de manipulation communistes, que l'interprétation d'Ulea, aussi justifiée soit-elle, est remise en question aujourd'hui (S. Ulea, *O surprinzătoare personalitate*, p. 15 sq.).

[116] P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 298-299 et n. 45 bis. M. Năsturel a promis une édition de ce document encore inédit, de grande importance pour notre connaissance de Macaire. Il signale encore une inscription d'un évêque Macaire de Roman, peut-être toujours notre chroniqueur, au monastère de Dionysiou.

[117] Denise Papachryssanthou, *Actes du Prôtaton*, (le vol. VII de la série *Archives de l'Athos*), Paris,1975, p. 145, n. 346. Il s'agit d'une lettre de 1533-1534 (7042) de Gabriel envoyée au roi Jean Zápolya, qui l'avait questionné antérieurement au sujet de la doctrine de Luther. Le prestige des *prôtoi* à cet époque est remarquable, si un roi catholique s'adressait à eux pour un problème qui inquiétait une Hongrie en train de recevoir massivement la Réforme!

devait, bien sûr, convaincre le sultan de lui pardonner, ce que ce dernier fit plein de mansuétude. Mais en même temps, Rareș se mettait en route pour Canossa. Il cherchait aussi le pardon du patriarche, à savoir de l'administrateur de la Loi divine qu'il avait transgressée, chose que son exil lui montrait à l'évidence. Les sources ne sont pas explicites sur ce point: elles sont éparses et intéressées plutôt par l'absolution spectaculaire que le sultan lui octroya. Mais du peu dont on dispose, on peut inférer que Pierre a rencontré à Constantinople le patriarche, ou au moins ses agents. De la relation contemporaine de Paolo Giovio sur les exploits du prince moldave nous avons un compte rendu de son séjour à Istanbul, qui nous informe que, après avoir plaidé sa cause devant le sultan, Pierre obtint la permission de s'établir à Péra, le vieux quartier génois, en attendant le verdict. «Ce qui lui a été très utile - continue Giovio - car ici, inobservé par les Turcs, il se consolait dans la compagnie des chrétiens en attendant d'obtenir encore une fois sa couronne perdue. Outre sa nombreuse famille, il y était accompagné par plusieurs Hongrois de marque. *Des coreligionnaires grecs*, des marchands italiens, ainsi que quelques Turcs même lui rendaient des visites, buvant du vin dans la maison du prince. De sorte que par son amabilité et par sa générosité, Pierre-voïvode entretenait même en exil une sorte de cour souveraine»[118] (n. s.). Dans cette relative liberté, Pierre aurait pu très bien rendre une visite à l'église patriarcale de la Pammacaristos, ne serait-ce que pour y prier, et y rencontrer, parmi les Grecs orthodoxes dont parle le texte ci-dessus, les hommes de ce patriarche d'une popularité sans égale parmi ses fidèles.

Qu'une telle réconciliation aura vraiment eu lieu d'une manière ou d'une autre, nous montre le dénouement de la confusion des juridictions: ce fut l'occasion d'un retour en force du patriarche Jérémie au Bas-Danube, là où la politique de l'archevêque Prochor d'Ohrid le concurrençait déjà depuis deux décennies. Petre Ş. Năsturel a reconstitué récemment la conjoncture de la création de la métropole de Proïlavon (Brăila), dépendante directement du Patriarcat, avec comme diocèse les territoires que le sultan Soliman le Magnifique avait annexés aux dépens de la Moldavie (1538) et de la Valachie (1541). Maintenant il est certain que le patriarche se précipita vers la Valachie en 1543, où il convoqua avec le prince Radu Paisie (1535-1545) un concile de l'Église valaque destiné à fixer les limites de la nouvelle métropole de Proïlavon par rapport à l'évêché de Buzău. Il n'y eut pour le patriarche aucun problème à faire reconnaître cet acte d'autorité qui tronquait les territoires des métropoles de Târgoviște et de Suceava, car il exerçait un droit que le *Syntagma* lui

[118] «Relațiunea lui Paolo Giovio despre aventurile domnului moldovenesc Petru Rareș», dans Bogdan P. Hașdeu, *Arhiva istorică a României*, tom II, Bucarest, 1865, p. 40.

conférait expressément[119]. Or, il serait intéressant de remarquer que la restauration dans les Balkans et les Pays Roumains de l'autorité de Jérémie Ier fut accompagnée par la réalisation d'une nouvelle copie, grecque, du *Syntagma* de Blastarès, faite en 1541 par Cyrille de Naupacte, aujourd'hui le manuscrit grec Paris 1375, fol. 1-305[120].

C'était un coup porté à Prochor et les résultats de ses efforts qui s'écroulaient dorénavant. Par réaction, l'archevêque attaqua en justice le refus des métropolites des deux Pays Roumains de lui payer des redevances ecclésiastiques. Au début, il gagna, et le sultan émit un acte, le 10 juin 1544, renouvelé le 16 juin, favorable à la cause de Prochor, en commandant aux princes roumains de soutenir les agents d'Ohrid dans leur prélèvement des impôts et d'imposer aux métropolites la soumission à l'archevêque[121]. Mais le patriarche Jérémie surenchérit à l'offre financière de Prochor, en obtenant de la part du sultan, le 22 septembre de la même année, que les Pays Roumains fussent replacés, «selon l'ancienne coutume», sous sa juridiction[122]. Par firman (décret) du sultan, l'Église d'Ohrid fut pour toujours écartée du Bas-Danube. De plus, sept ans après la mort de Prochor, l'épiscopat serbe réussira à refonder à Peć son Patriarcat distinct. L'effort constant de cet archevêque d'accroître la juridiction de Justiniana Prima avait définitivement échoué.

Quant à Pierre Rareş, il rentrait, le cœur net, sous le régime juridique du Patriarcat, en retrouvant une légitimité qu'il avait risquée dans une aventure d'une portée trop vaste pour ses forces réelles. Dans le *Tetraévangéliaire* de Homor où son père avait été pour la première fois appelé "tsar", et qu'il avait porté toujours sur lui urant son exil, Pierre fit inscrire que "Dieu et Sa Mère Très-Pure furent miséricordieux envers lui et lui rendirent la couronne de l'empire (*ventsem carstvia*) pour être de nouveau seigneur (*gospodar'*) du pays de Moldavie et *des chrétiens*"[123], d'une manière sous-entendue, des chrétiens orthodoxes.

Le patriarche Jérémie s'est affirmé, à son tour, comme un défenseur du droit de l'Église, en rappelant à l'ordre un archevêque rebelle qui n'avait pas hésité à poursuivre son maître devant les tribunaux ottomans, en 1537 et en 1544, pour satisfaire ses ambitions. En même temps, il fit revenir les Églises du nord du Danube sous l'autorité directe de la Grande Église. Il se mit même en route pour

---

[119] P. Ş. Năsturel, "La conquête ottomane de Brăila et la création du siège métropolitain de Proïlavon", *Il Mar Nero*, Roma-Paris, III, 1997-1998, p. 191-207.

[120] J. A. B. Mortreuil, *Histoire du droit byzantin ou du droit romain dans l'Empire d'Orient, depuis la mort de Justinien jusqu'à la prise de Constantinople en 1453*, Paris, 1843, vol. III, p. 458.

[121] M. Maxim, *op. cit.*, p. 655-658.

[122] *Ibidem*, p. 658-660.

[123] I. Bogdan, *Scrieri alese*, p. 530.

gagner la Valachie et la Moldavie, mais, malade et âgé, il rendit l'âme à Vratsa, en Bulgarie, en décembre 1545, sans jamais y parvenir[124].

Quant à Macaire de Roman, parvenu à s'assurer une position dominante en Moldavie, il aura ensuite une grande influence durant le deuxième règne de Pierre Rareş et ceux de ses fils, Elias II et Étienne V et pendant la première prise du pouvoir par Alexandre Lăpuşneanu. Mais cette histoire est déjà écrite[125], ce qui nous épargnera pour le moment le souci de la refaire. Une seule chose doit encore être accentuée, à l'appui de tout ce que l'on sait à présent, à savoir sa position d'homme de confiance du Patriarcat en Moldavie, comme le prouve sa mission à Constantinople, déjà évoquée, en 1555.

Par l'intervention de l'empereur ottoman, était dénouée de cette manière un conflit de juridiction entre deux Églises orthodoxes. C'était un des précédents qui allaient favoriser ensuite les immixtions ottomanes dans les affaires ecclésiastiques des chrétiens des Balkans. Un projet de croisade dans des circonstances tout à fait exceptionnelles avait mis l'archevêque d'Ohrid dans une position de force qu'il n'avait jamais atteinte auparavant. Le même dessein, dont nous avons essayé de présenter les tenants et les aboutissants, avait encouragé le prince moldave à caresser des rêves impériaux d'une envergure sans précédent. Même le patriarche de Constantinople avait songé un moment à la possibilité de revoir la Ville libérée par une armée ayant à sa tête un prince vrai croyant. Mais l'intervention du sultan ottoman Soliman le Magnifique coupa net ce genre d'utopies orthodoxes, en affirmant la puissance d'un empire réclamant à vrai titre la domination universelle. Dans le désastre qui suivit la campagne de 1538, les liens entre les protagonistes du projet de croisade se déchirent, et chacun cherchera à s'accommoder de la meilleure manière à l'écrasante présence ottomane. Le grand gagnant semble être le patriarche de Constantinople qui accédera dans les structures de l'Empire aux positions qui lui permettront de maintenir l'intégrité de son Église. Mais le renoncement à l'idée d'une libération rapide de Constantinople rendra caducs au fur et à mesure les chapitres du *Syntagma* concernant les tsars. Le successeur de Jérémie Ier, le patriarche Denys II (1546–1554), aura même la hardiesse de se laisser saluer par son clergé au lendemain de son élection, "... comme leur seigneur, leur empereur et leur patriarche"[126]. Comme s'ils voulait voir concentrées dans leur élu tant les prérogatives conférées par le *Syntagma* à l'empereur, que les privilèges possédés en vertu de son statut d'ethnarque des chrétiens de l'Empire ottoman. Il est intéressant de noter que cette acclamation impériale du patriarche survint seulement après la

[124] N. M. Popescu, *op. cit.*, p. 34-36 et P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 205.

[125] Ş. Ulea, *O surprinzătoare personalitate*, passim.

[126] P. Ş. Năsturel, "Denys II de Constantinople, «empereur et patriarche» (1546)", dans *Etudes balkaniques*, Paris, IV, 1997, p. 133-146.

mort de Pierre Rareş, qui s'était considéré lui-même en tant que «tsar *des chrétiens*». Plus loin vers le Nord, dans l'année 1547, un autre Macaire, le métropolite de Moscou, oindra le tout jeune grand duc Ivan Vasilievich que l'histoire connaîtra sous son sobriquet de Terrible, comme s'il se précipitait pour remplir le vide laissé par le «tsar» moldave. Un acte lourd de conséquences[127]...

Certes, un tsar d'un petit pays aux confins d'un empire si puissant ne saurait avoir un avenir, car la présence du sultan à Istanbul - en tant que successeur des empereurs byzantins - pesait trop pour être ignorée du point de vue du droit canonique*. D'autant plus que l'autorité juridique du patriarche en était arrivée à reposer sur le pouvoir des bérats (diplômes d'investiture des dignitaires religieux) des sultans. Un des premiers bérats de ce genre conservés est précisément celui octroyé à Jérémie Ier lors de sa deuxième investiture (1525). Manuel Malaxos, écrivant vers la fin du XVIe siècle une chronique officielle du Patriarcat, rend compte de ce nouveau statut: «... le patriarche, ayant obtenu le bérat impérial, a présidé le tribunal (ecclésiastique) et a rendu et rend justice pour tous en sa qualité de patriarche œcuménique, à l'imitation du Christ (...) Sur ordre du sultan il lui a été délivré un nouveau bérat pour gouverner et juger métropolites, archevêques, prêtres ou quiconque est Romain (orthodoxe), ainsi qu'églises et monastères. *Et le sultan a ordonné que quiconque agira contre ce bérat soit lourdement châtié par son autorité.* Muni donc du bérat impérial, le patriarche siège sur le trône patriarcal en maître et prince de l'univers, il rend la justice et décide»[128]. Puisque l'autorité du patriarche ne pouvait pas se fonder sur un pouvoir illégitime, la représentation du sultan change d'une manière significative. Au commencement, il n'était appelé par les chrétiens que *kratôn* (détenteur du pouvoir). Vers la fin du XVIe siècle, pourtant, les textes provenant des milieux ecclésiastiques s'adressent à lui en tant que *basileus*. Au fur et à mesure que l'Église s'assimilait aux structures de l'Empire ottoman, le pouvoir du sultan devenait légitime aux yeux de ses sujets chrétiens[129]. Le *Nomocanon* écrit en 1563 par Manuel Malaxos, le même que l'auteur de la chronique patriarcale qu'on vient de citer, prolonge en droit canonique l'esprit de l'œuvre de

---

[127] D. B. Miller, "The Coronation of Ivan IV of Moscow", *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, XV, 1967, p. 559-574.

* Selon le principe de l'*oikonomia*, c'est-à-dire de la non observance stricte des canons par suite des circonstances.

[128] Manuel Malaxos, *Histoire patriarcale de Constantinople depuis 1454 jusqu'à l'an du Christ 1578*, (en grec), dans I. Bekker, *Historia politica et patriarchica Constantinopoleos. Epirotica*, Bonn, 1849, p. 193-194, *apud.* P. Konortas, "Les rapports juridiques entre le Patriarcat orthodoxe de Constantinople et les relations l'Empire Ottomane (1453-1600): Problèmes d'approche", dans *Questions et débats sur l'Europe centrale et orientale*, Paris, IV, 1985, p. 157.

[129] P. Konortas, *op. cit.*, p. 156.

Blastarès, mais en laissant de côté les chapitres qui parlaient de l'existence de l'empereur orthodoxe. En intervenant en 1663 dans les affaires ecclésiastiques embrouillées par le conflit d'intérêts entre le patriarche de Moscou Nikon et le tsar Alexeï Mihaïlovich, les quatre patriarches orientaux emploient dans leur argumentation un «*Liber magnus juridicus* de la Grande Église» (cf. le titre slavon du *Syntagma* de Blastarès: *Velikaja pravila*). Or, en citant la définition du basileus prise de l'*Eisagôgè* du patriarche Photius et reproduite par le moine Matthieu dans son code, on omet dans la proposition suivante les mots que nous allons souligner: «Le basileus se doit d'être le personnage le plus solennel *en orthodoxie et en dévotion*, le plus célèbre en ardeur sacrée»[130]. L'Église, ne voyant plus une opportunité de se soustraire à la captivité ottomane dans un avenir prévisible, s'adaptait aux réalités du moment, en éludant de ses livres la condition de l'appartenance à la religion orthodoxe de celui en qui elle voyait déjà le successeur des anciens empereurs: le sultan. Pour le *Syntagma*, le moment était venu d'être remplacé. Mais l'histoire de ce remplacement, qui ne s'est pas fait d'un coup, reste encore à écrire[131].

---

[130] Dimitris Apostolopoulos, *op. cit.*, p. 98-99.

[131] Ce n'est qu'à partir du XVIIe siècle qu'apparut une distinction plus claire entre le droit civil et le droit canonique, d'une part, par la pénétration dans les Pays Roumains des deux *Nomocanons*, celui de Manuel Malaxos écrit en 1561-1563, et celui de Jacques de Janina, élaboré en 1645, et d'autre part par l'impression des codes juridiques de Vasile Lupu en Moldavie (1646) et de Matei Basarab en Valachie (1652). Dans l'Empire Ottoman, les XVIe-XVIIe siècles sont dominés par des copies manuscrites du code de Malaxos adaptées à un usage local et par conséquent extrêmement diversifiées. À partir du XVIIIe siècle, la Grande Église pu imposer du haut en bas le corpus juridique byzantin de Constantin Harménopoulos, l'*Hexabiblos*, rédigé en 1345. Quoique traduit en grec populaire d'emblée avec le *Syntagma* vers la fin du XVe siècle, l'*Hexabiblos* fut reçu dans les Pays Roumains à peine au XVIIIe siècle, mais autrement y eut une belle fortune jusqu'au milieu du siècle suivant, étant traduit en roumain en 1804. De surcroît, en tant que code de la province roumaine de la Bessarabie, annexée par l'Empire des tsars, il fut traduit en 1814 en russe. Sinon, les Slaves orientaux n'ont pas connu cet ouvrage jusqu'au XIXe siècle. En revanche, l'*Héxabible* eut une édition érudite à Paris en 1540 (V. Al. Georgescu, "Le droit de Justinien dans les Principautés danubiennes au XVIIIe siècle, III. Le rôle de *l'Héxabible* d'Harménopoule", dans *Studii Clasice*, Bucarest, XIII, 1971, p. 207-239).

THE HIERARCHS' CATALOGUE OF MONASTERY ST. CATHERINE IN MOUNT SINAI

ASSIST. LECTURER ADRIAN MARINESCU

The following *Catalogue of Hierarchs of Monastery of St. Catherine in Mount Sinai* has been completed during the years of study I devoted exclusively to the relationship between Romania and Mount Sinai[1]. I do not claim that the present list is characterised by complete historical accuracy, particularly as far as the earlier times are concerned. I must also mention that I have not found sources in all cases, which might deserve a separate study. Initially my intention was not to make a research on the hierarchs of Mount Sinai, as I suspected that a list already existed. I merely tried to work out *a chronological list* of the Sinai leaders for personal use. In time, as I began to understand that there was no such list, I noted the sources I met, although they were printed studies alone, since other types of sources (documents, manuscripts, catalogues etc.) were not available at the time. For these reasons, some of the data presented below does not mention any source.

The main source used in the drawing up of the present list are the catalogues printed so far[2]. I added to these the so-called *Proschinitaries* of Mount Sinai, among which I chose the first one, printed by Antim Ivireanul at Târgoviște[3],

---

[1] In the year 1997 I started the research on the relationship between Romania and Mount Sinai, under the guidance of University Professor Emilian Popescu, Ph. D, at the Bucharest Faculty of Orthodox Theology, in the Department of Historical Theology, with the Byzantium's History and Spirituality specialisation, with a view to obtaining the title of Ph. D. and after completing the thesis entitled: *Monastery of St. Catherine in Mount Sinai, centre of Orthodox Spirituality, and its connections with the Romanian Provinces (XV*th*-XXI*th *c.)*, which I am currently working on.

[2] *Καταλόγος Ἀρχιεπισκόπων Σινᾶ* în *Πανηγυρικὸς Τόμος ἐπὶ τῇ 1400ῃ ἀμφιετηρίδι τῆς Ἱερᾶς Μονῆς τοῦ Σινᾶ*, Ἐν Ἀθήναις, 1971, p. 517-519; L. Eckenstein, *Rulers of Pharan and the Convent of Sinai. List tentatively enlarged from Cheikho,* in vol. *A history of Sinai,* London Society for Promoting Christian Knowledge, Northumberland Avenue, W. C. New York: The Macmillan Co., 1921, p. VII.

[3] The title of the book is: ***ΒΙΒΛΙΟΝ*** *περιέχον τὴν Ἀκολουθίαν τῆς ἁγίας Αἰκατερίνης, τό, τε προσκυνητάριον τοῦ ἁγίου Ὄρους Σινᾶ μετὰ τῶν πέριξ καὶ πάντων τῶν ἐν αὐτῷ καὶ περὶ αὐτό, τήν τε τάξιν τῆς ἀκολουθίας τοῦ μοναστηρίου, καὶ τοὺς ἐν αὐτῷ μέχρι τοῦδε ἀρχιεπισκοπήσαντας, καὶ ἐγκώμιόν τι εἰς τὸ Σινᾶ Ὄρος. Τυπωθὲν ἐπὶ τοῦ ἐκλαμπροτάτου καὶ Γαληνοτάτου αὐθέντου Κυρίου Κυρίου Ἰωάννου Κωνσταντίνου μπασαράμπα Βοεβόδα, ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας, παρὰ τῷ Πανιερωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ Μητροπολίτῃ τῆς ἁγιωτάτης Μητροπόλεως Οὐγγροβλαχίας Κυρίῳ Κυρίῳ Ἀνθίμῳ τῷ ἐξ Ἰβηρίας, ἐν τῇ ἁγιωτάτῃ Μητροπόλει τοῦ Τεργοβύστου, ἐπιμελείᾳ καὶ διορθώσει τοῦ ὁσιωτάτου ἐν Ἱερομονάχοις Μητροφάνους γρηγορᾶ τοῦ ἐκ δωδώνης, ἐν ἔτει ᾳψι΄, κατὰ μῆνα Σεπτέμβριον* (The book contains St. Catherine's service, the proschinatary of the Saint Mount Sinai with everything around it and everything <existing> there, the rules of the monastery's services, and all who have been archbishops here and a certain encomium for Mount

in the year 1710, and the latest[4], printed at Venice, in 1817 (printed again at Athens in 1978)[5]. In addition to these, I used the *Praying list of the Monastery of St. Catherine in Bucharest,* former Sinai succursal. The Prayer List contains the names of the Sinai archbishops[6]. Unfortunately the corresponding *Prayer List* of the Sinai Monastery

---

Sinai, printed in the time of the most glorious and serene ruler, the Lord Lord Ioan Constantin Basarab Voevod, master of the whole Ungrowallachia, by the Most Sanctified and Learned Metropolitan Bishop of the Holy Metropolitan Bishopric fo Ungrowallachia, the Lord Lord Antim of Iviria, in the Holy Metropolitan Bishopric of Târgoviște, and updated by the Most Pious Hieromonk Mitrofan Grigoras of Dodona, in September 1710).

[4] P*roschinitaries* of Mount Sinai are still being published. We referred to those prior to the XXth century, characterised by a typical style, which appeared clearly from the first edition issued in Târgoviște.

[5] Entitled: ***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*** *ἱερᾶ τοῦ Ἁγίου καὶ Θεοβαδίστου" Ὄρους Σινᾶ, περιέχουσα ἐν πρώτοις μὲν τὴν Ἀκολουθίαν τοῦ Ἁγίου καὶ Ἐνδόξου Μεγάλου Προφήτου Μωϋσέως τοῦ Θεόπτου· Δεύτερον δὲ τὴν Ἀκολουθίαν τῆς Ἁγίας Ἐνδόξου Μεγαλομάρτυρος Χριστονύμφης, Παρθένου καὶ Πανσόφου Αἰκατερίνης, Ἑπομένως δὲ ἐξιστοροῦσα συντόμως καὶ περιληπτικῶς τὰ τοῦ Θεοβαδίστου τούτου Ὄρους, τουτέστι τὴν Θέσιν καὶ Ἁγιότητα αὐτοῦ τὰ τῆς Βασιλικῆς λαμπρᾶς Οἰκοδομῆς τοῦ ἐκεῖσε περικαλεστάτου Μοναστηρίου, τὰ τῶν ἐρημητῶν Ἀράβων, τοὺς ἐπισυμβάντας κατὰ καιροὺς μεγάλους κινδύνους τῷ Ἁγίῳ τούτῳ Μοναστηρίῳ, τά τε ἔνδον αὐτοῦ καὶ ἔξω περιξ Ἱερὰ Προσκυνήματα, μετά τινων θαυμάτων, τοὺς ἐν αὐτῷ μέχρι τούτου Ἀρχιεπισκοπήσαντας, ἔτι δὲ καὶ τοὺς κατὰ διαφόρους χρόνους ἐπισημήσαντας εἰς τοῦτο τό" Ὄρος Ἁγίους, καὶ ἄλλους "Ἀνδρας ἐπ' ἀρετῇ καὶ μαθήσει διαλάμψαντας, καὶ τελευταῖον τὴν Ἀκολουθίαν τῶν ἐν Σινᾷ καὶ Ῥαΐθῳ ἀναιρεθέντων Ὁσίων Ἀββάδων. Τυποθεῖσα νῦν πέμπτον διὰ δαπάνης τῆς Ἱερᾶς καὶ Βασιλικῆς Μονῆς τοῦ Ἁγίου καὶ Θεοβαδίστου Ὄρους Σινᾶ, Ἐν Βενετίᾳ, παρὰ Νικολάῳ Γλυκεῖ τῷ ἐξ Ἰωαννίνων*, 1817 (Holy DESCRIPTION, of the Holy and God-trodden Mount Sinai, including first the service of the Saint and Great Prophet Moise, and followed by the Service of the Saint, Most Glorified and Most Wise bride and virgin of Christ, Catherine. Followed by the concise history of this Holy and God-trodden Mount Sinai – that is the establishment and sanctification of this glorious imperial house of the well-known Monastery -, of the hermits of Arab origin, of many hardships endured in time by this Holy Monastery, of the holy pilgrimage sites, of several miracles, of those who have fulfilled pastorate there, as well as of those who have at times drawn people's attention to this Holy mountain and of other men whose virtue and culture has shone, and in the end the Service of the Holy Fathers of Sinai and Raith. Printed now by Nicolae Glyki of Ioanina, the 5th edition, on the expense of the Holy and Imperial Monastery of the Holy and God-trodden Mount Sinai, Venice, 1817).

[6] The result of the present research made me realise that it is difficult to identify with precision the Sinai hierarchs in earlier as well as in later times, as the various interests and hardships intrinsic to the Monastery's life led to frequent changes and returns of its leaders. See C. Bobulescu, *Chronic of St. Catherine Church,* pp. 27-28; *Mediaeval INSCRIPTIONS of Romania. The City of Bucharest,* introduction, chronology, explanatory notes, bibliographical indications and footnotes by Alexandru Elian (editor in chief), Constantin Bălan, Haralambie Chircă, Olimpia Diaconescu, volume I (1395-1800), Academy of the Socialist Republic of Romania Publishing House, Bucharest, 1965, pp. 374-377, sect. LXXIII, no. 379. The praying list shows the following list of Sinai archbishops: Ἀναστάσιος, Λαυρέντιος, Ἰωασάφ, Ἀνανίας, Ἰωαννίκιος, Ἀθανάσιος, Ἰωαννίκιος, Νικήφορος, Κωνσταντῖνος, Κυρίλλος, Δωρόθεος, Νεόφυτος şi Κοσμᾶς corresponding to the names under 104, 105, 106, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 115 and 116 in this catalogue, except for the last two names: Νεόφυτος şi Κοσμᾶς, which are not on the list of known archbishops. Κοσμᾶς may be associated with Κοσμᾶς Βυζαντινός (no. 110 in my list). I cannot account for the absence of Νέκταριος II Κρής (no. 107 in my list) and I do not know who Νεόφυτος, the last but one in the list may be. There is another unknown name in C. Bobulescu (*op. cit.,* p. 28): *Μακάριος,* listed

was not at hand, so I was unable to compare them one to another and both to the present list. The Prayer List mentioned before should also contain the names of Romanian benefactors in Mount Sinai but I have not found its printed version so far.

In addition to the bibliography on Mount Sinai, the following writings played an important part in my research: K. N. Παπαμιχαλόπουλου, *Ἡ Ἱερὰ Μονὴ τοῦ Ὄρους Σινᾶ*, Ἀθῆναι, 1932[7] şi Σ. Δ. Κοντογιάννη, *Τὸ Σιναϊτικὸν ζήτημα (ΙΣΤ΄ - ΙΘ΄ αἰ.)*, Ἀθῆναι, 1987. Moreover, there is a rich bibliographical list concerning the Sinai hierarchs, which has been partially available to me so far.[8] I particularly regret not having the opportunity to summarize the study of L. Cheikho, *Les Archeveques du Sinai*, Mélanges de la Faculté Orientale de l'Université St. Joseph, Beyrouth, 2, 1907, pp. 408-421, quoted by L. Eckenstein. On the other hand, I do not know in what way might the published catalogues of Arab, Slavonic and Greek documents enrich the present list[9].

The present listing comprises all the names I encountered. I subsequently arranged them chronologically, according to the information gathered during my research. Most often than not I provided the corresponding source(s). When I met several hierarchs bearing the same name I enumerated them chronologically and distinguished between them by adding Roman numerals to their names, irrespective of

---

between *Ἰωαννίκιος* and *Ἀθανάσιος*, number 6 in the praying list. On these aspects I am currently preparing a separate study.

[7] I consider this writing to be the most important presentation of the history of Monastery of St. Catherinein Mount Sinai to this day, as it is based primarily on the research on the archives of Sinai (also see prof. Teodor M. Popescu's review in BOR, year LII, no. 3-4, March-April, 1934, pp. 236-237).

[8] I shall cite in the catalogue's footnotes other works as well, as they are relevant to the present list.

[9] Most of the authors quoted above primarily used as source the printed Sinai *Proschinitars*, which offer information that is not always accurate. Being in fact a reprinting of the first edition (Wallachia, 1710) or, in some cases, of versions having been circulated in manuscript, they merely copied the former texts and rendered them topical. This is apparent in the texts quoted below in original and translated. Out of respect for these texts, monuments in the printing and postbyzantine history, but wishing nevertheless to allow a potential future researcher to intervene and alter where necessary, in a more authoritative voice than mine due to archive evidence, I generally preserved the order of the Sinai hierarchs as it is later on presented by modern writers. I only inserted my observations in footnotes. Where the texts of the two *Proschinitars* used are identical or quasi identical I transalted only one variant. As for the +frequency of the Sinai names see the following listing: Ἰωάννης (12), Μακάριος (7), Συμεών (6), Ἀθανάσιος (4), Γαβριήλ (4), Γερμανός (4), Κωνσταντῖνος (4), Μάρκος (4), Σολομών (4), Ἀβραάμ (3), Ἀρσένιος (3), Γεώργιος (3), Κύριλλος (3), Πέτρος (3), Πορφύριος (3), Ἀντώνιος (2), Γρηγόριος (2), Δούλας (2), Δωρόθεος (2), Ζαχαρίας (2), Ἰωακείμ (2), Ἰωαννίκιος (2), Λάζαρος (2), Νεκτάριος (2), Σωφρόνιος (2), Ἀγάθων (1), Ἀνανίας (1), Ἀναστάσιος (1), Ἀνδρέας (1), Βέρυλλος (1), Δαμιανός (1), Δανιήλ (1), Εὐγένιος (1), Εὐθύμιος (1), Ἠλίας (1), Θεοδόσιος (1), Θεοδούλος (1), Θεόδωρος (1), Θεώνας (1), Ἰάκωβος (1), Ἰσαάκ (1), Ἰωάσαφ (1), Ἰώβ (1), Καλλίστρατος (1), Κλήμης (1), Κοσμᾶς (1), Λαυρέντιος (1), Λογγῖνος (1), Φώτιος (1), Ματθαῖος (1), Μιχαήλ (1), Μωϋσέως (1), Νεκτάριος (1), Νικηφόρος (1), Νῖλος (1), Παῦλος (1), Σάββας (1), Σιλουανός (1), Συλβαίν (1), Χριστοφόρος (1), Jorius (1).

their rank: bishop, hegumen or archbishop (Petru I, Petru II, for instance). For the sake of cohesion, I ordered the entire catalogue using Arab numerals (from 1 to 124) for all names from the first to the very last one. Although not all Sinai hierarchs bore Greek names nor were of Greek origin I enumerated their names in Greek, using Greek letters. The only exception I made was the name of an abbot originating form Moldavia called *Ioachim II Valahul (1510-1540)* in Romanian version, in order to underlie the presence of an abbot of Romanian origin in Mount Sinai, a fact which is too often neglected, despite the information available. In the majority of the histories of Mount Sinai between 1510-1540, there is either no mention of a hegumen in Mount Sinai or mention of the fact that the Monastery was deserted or closed. The Moldavian abbot *Ioachim* lived however in the Sinai Monastery and was its abbot in a difficult period, being accompanied by several disciples of Ukrainian and Romanian origin. The reason why he left Sinai in 1540 together with his disciples and moved to another famous monastery in the Orthodox world (the *Monastery of St. Sava)* - situated in the Hebrew desert - is unknown.

Another exception from the Greek transposition of the Sinai leaders' names is *Jorius,* number 57 in my list. The name is mentioned in L. Eckenstein's catalogue. I do not know what the origin of this name may be.

From the perspective of its historical evolution, Mount Sinai is known as one of the most important pilgrimage sites for Orthodox, Romano Catholic and Muslim believers. Intense religious life has been the characteristic of the site from early times, St. Anthony the Great being a model for the monks in Mount Sinai[10]. It is attested that monks met Bedouins, and the latter sacrificed the former when they were short of camels[11]. Starting from the IIIrd century, there is evidence of profound monastic life, from the point of view of its ascetic-hermitlike dimension. The monks led a quiet life, retired to their hermitage around the Burning Bush, and met only on Saturdays and Sundays, when they celebrated the Holy Liturgy together, in the

---

[10] St. Onufrie is considered to be the first Christian hermit in Mount Sinai (*cf.* PANAGIOTOU Γ. ΦΟΥΝΤΙΑ, *Ἡ Ἱερὰ Μονὴ τοῦ Σινᾶ ὡς κέντρον παγχριστιανικῆς θρησκευτικῆς λατρείας καὶ αἱ περιπέτιαι αὐτῆς διὰ μέσου τῆς ἱστορίας* in *Πανηγυρικός...*, ἤ ριδ' - ριε',who mentions NEKTARIOU IEROSOLUMWN, *Ἐπιτομὴ τῆς Ἱεροκοσμικῆς Ἱστορίας,* 1808, p. 75 and M. H. L. Rabino, *Le Monastère de Sainte Catherine du Mont Sinai,* Le Caire, 1938, p. 1): *Τὸ σπήλαιον ἐντὸς τοῦ ὁποίου ὁ ἅγιος Ὀνούφριος ἠσκήτευσεν ὑπῆρξε τόπος λατρείας διὰ τοὺς προσκυνητάς, καθ' ὅλον τὸν Μεσαίωνα. Περὶ τὸ τέλος τοῦ 4ου αἰῶνος τὸν ἐρημίτην Ὀνούφριον ἐπεσκέφθη ὁ μοναχὸς Παφνούτιος. Τότε διήνυε τὸ 70ὸν ἔτος τῆς ἀσκητικῆς αὐτοῦ ζωῆς. Τὴν ἀσκητικὴν ζωὴν εἶχεν ἀρχίσει ἀπὸ τὴν Θηβαΐδα. Ἡ Θηβαὶς τὴν ἐποχὴν ἐκείνην ἠρίθμει περὶ τοὺς 100 μοναχούς. Ὁ Ἅγιος Ὀνούφριος δὲν ἠθέλησε νὰ μονάσῃ εἰς τὴν Θηβαΐδα προτιμήσας τὴν κατὰ μόνας ζωήν, κατὰ τὸ παράδειγμα τοῦ προφήτου Ἠλιοῦ καὶ Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ. Ἀπὸ τὴν Θηβαΐδα μετέβη εἰς τὴν ἔρημον τοῦ Ὄρους Σινᾶ, εἰς τὴν ὁποίαν πιθανῶς ὑπῆρχον καὶ ἄλλοι ἀσκηταί.* (v. şi ΠΑΦΝΟΥΤΙΟΣ, *Βίος Ὀνουφρίου*, PG 73, p. 211-222).

[11] TZIRAKHS NIK. E., *Σινὰ Μονή,* in Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ ἐγκυκλοπαιδία, vol. 11, Athens, 1967, p. 168.

central church (εἰς εὐκτήριον οἶκον), erected where the Burning Bush had been seen, according to the tradition. The church brought together spiritually the hermits scattered on the steep and almost inaccessible rocks around, which perfectly met the requirements of an anchorite's lifestyle. During the persecutions initiated by Diocletianus (284-306)[12] the silence was broken by the attacks of the Saracen[13] and vlemes. In the year 305, on 14 January, were attested for the first time martyrs in the area of Mount Sinai and Raith[14].

In the IVth century the Monastery was known as a famous ascetic and monastic centre of the Oriental world[15]. Towards the end of the century, once the Bedouin danger decreased after having seriously threatened Christian settlements, the number of monks increased, as many of them came from the desert of Egypt, Palestine, Syria, Mesopotamia, Fenicia etc. The thrive of the monastic life in Mount Sinai at the end of the IVth century is related to the significant anchoritic development in the Egyptian (Thebaida, Nitria) and Palestinian deserts. An important part for this period when monks from Egypt moved to Sinai in great numbers is likely to have been played by the isolated and inaccessible site of the Burning Bush. At a time when Nitria and Thebaida, for instance, were practically invaded by believers and pilgrims, Mount Sinai was an oasis, enabling monks to retire and isolate themselves from the world thanks to its inaccessibility and to water shortage. The desert and estrangement were palpable here. Palestine, Sinai and Egypt completed a symbolic triangle of anchoritism which would be a reminder to later Christianity. The tradition gives numerous mentions of male hermits ; female hermits are attested as well. Declared *religio licita* (313) Christianity was freed from former constraints, which led to the development of early monastic life. The Sinai monks resorted to the protection of Empress Helen, mother of Constantine the Great. Thus, according to

---

[12] *Ibidem cf. Synax. Eccl. Const.*, p. 289: «ἀνηρέθησαν παρὰ τῶν Ἀγαρήνων ὅσοι πατέρες ἐν τῷ Σινᾶ καὶ Ῥαιθῶ κατὰ τὴν δευτέραν τοῦ Δεκεμβρίου μηνός».

[13] Saracen attacks on the Sinai dwellers took place between 373-410 as well.

[14] See *The Story of Monk Amonius about the Holy Fathers Killed by the Barberians in Mount Sinai and in Raith*, in D. G: TSAMIS, K. A. KATSANI, *Τὸ Μαρτυρολόγιον τοῦ Σινᾶ*, Tesalonic, 1989.

[15] It is worth mentioning that 312 is the year when St. Catherine suffered martyrdom in Alexandria of Egypt, enriching with her name the monastic community in the area. Three centuries later, the monks of the monastery erected by Justinian had a dream in which the place where the relics of the saint were to be found was revealed to them. They brought the relics to the monastery and deposited them in a golden coffin. It seems however that the monastery was to be known under the name of the saint only from the XIth century onwards. Prior to this date it was called *Monastery of the Transfiguration* (PAPAIOANNOU EVANGHELOS, *Le Monastere Sainte Catherine du Sinaï*, Cairo, 1980, p. 15). According to several sources, after the XIth century the monastery is also known as: *Al-Tur Monastery* or *Tur-Sinai Monastery* (ΠΑΝΑΓΙΩΤΟΥ Γ. ΦΟΥΓΙΑ, *op. cit.*, p. ρκδ').

the tradition and archeological evidence, St. Helen built a church[16] in Sinai in the year 330 dedicated to the Mother of God - situated on the site of the Burning Bush - and a tower intended to shelter the monks[17]. Apparently the defence tower alone survived in the time of Justinian (527-565) (púrgoj).

Worshipping musts led to the establishment of the *Bishopric of Pharan* [18], whose aim was to organise the life of hermits and other Christians in the region of

---

[16] The existence of the church is also signalled by deacon Ephraim, whose description is part of an Arab manuscript in Vatican (286) dating back to the XVIIth century. Also mentioned by Nectarie of Jerusalem, who locates the defence tower built by St. Helen in the same area (*Sinaï hier...*, pp. 77-79). Nectarie of Jerusalem visited the Sinai Monastery in the second half of the XVIIth century (cca. 1675). In 1677 he published in Venice a writing entitled *Ἐπιτομὴ τῆς Ἱεροκοσμικῆς Ἱστορίας* which focuses on the Monastery of St. Catherine (*LE Sinaï hier... aujourd' hui, étude topografique, biblique, historique, archéologique*, publiée sous la direction de M. le chanoine L. Prévost, protesseur au Grand Séminaire de Rouen avec la collaboration de MM. le chanoine L. Dennefeld, professeur à l' Université de Strasbourg; le chanoine M. David, professeur à la Faculté libre des Lettres de Lille; le Docteur Denys Gorce, Docteur ès-lettres, et l' abbé M. Lejeune, Paris (VIe), P. Lethielleux, Libraire-Éditeur, 1936, p. 77, n. 2).

[17] PAPAIOANNOU EVANGHELOS, *op. cit.*, p. 7; *Le Sinaï hier... aujourd' hui*, p. 77; etc. The defence tower and the church were erected between 330-335 (***, *Σύντομος ἱστορία τῆς Μονῆς Σινᾶ*, în *Παινηγυρικὸς...*, p. ις΄; ΠΑΝΑΓΙΩΤΟΥ Γ. ΦΟΥΓΙΑ(*op. cit.*, p. ριε΄; A. S. ATIYA, *The Arabic Manuscripts of Mount Sinai: A Hand list of the Arabic Documents and Scrolls microfilmed at the Library of the Monastery of St. Catherine*, Mount Sinai in 1954, Baltimore, 1955). All these mentioned in ΠΑΝΑΓΙΩΤΟΥ Γ. ΦΟΥΓΙΑ (*op. cit.*, p. ριε΄ which mentions a *small church* in place before St. Helen's intervention in the Sinai monks' favour: *Τοῦτο ὁδηγεῖ εἰς τὴν ἄποψιν, ὅτι ἐπὶ τοῦ σημείου ἐκείνου θὰ ὑπῆρχε πρόχειρος καὶ ὑποτυπώδης εὐκτήριος οἶκος διὰ τὴν θρησκευτικὴν ἐξυπηρέτησιν τῶν ἀσκητῶν τοῦ Ὄρους Σινᾶ καὶ ὅτι τὸ ἐνδιαφέρον τῆς ἁγίας Ἑλένης ἀπέβλεπεν εἰς τὴν καλυτέραν συγκρότησιν τοῦ μοναστικοῦ βίου. Τοῦτο δὲ ἐνισχύεται καὶ ἐκ τοῦ γεγονότος, ὅτι ἡ ἁγία Ἑλένη ἀνήγειρε καὶ πύργον διὰ τὴν προστασίαν τῶν ἀσκητῶν ἀπὸ τὰς ἐπιθέσεις τῶν διαφόρων φυλῶν τοῦ Σινᾶ.* The tower is mentioned for the first time between 373-381 by the Egyptian anchorit Amoniu. According to his description, the ruins of the respective tower could be located within the Monastery, near the Burning Buση, ΑΜΜΟΝΙΩΣ, *Διηγήσεις 2*, ἐκδ. Δ. Γ. Τσάμης, Θεσσαλονίκη, 1989 (4.20, p. 216; P. GROSSMANN, *Neue baugeschichtliche Untersuchungen im Katharinenkloster im Sinai*, Ἀρχαιολογικὰ Ἀνάλεκτα, 1988 (p. 557; P. GROSSMANN, *Ἀρχιτεκτονική*, în vol. MANAFIS K., *Sinai. Treasures of the Monastery of St. Catherine*, Athens, 1990, p. 29).

[18] The available information regarding the first Christian centuries do not permit to establish the exact foundation date of the *Bishopric of Pharan*, to which the Sinai monks belonged. It is certain however that starting with the second half of the IVth century one can speak about the existence of an ecclesiastical institution in Sinai (*"We know that, from the point of view of the church, the centre of the Peninsula had not yet become the Monastery, but the city of Pharan, the residence of the Bishop of Sinai..."* - N. ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ, *Ἱστορικὸ διάγραμμα*, în MANAFIS K., *Sinai. Treasures of the Monastery of St. Catherine*, Athens, 1990, p. 13). Prior to that date Mount Sinai had been a clerically unorganised but renown and powerful monastic centre. In the story of the Egeria this epoch is adequately characterised as a period of great freedom. Sinai was (conceived as) a place of retreat, where monks could practice successfully and in tranquillity the Christian virtues. The presence of the *Bishopric of Pharan* indicates that there was a senior hierarch since it was related to the Sinai establishments, and on the other hand a certain independence of the Sinai monks. Pharan and Raith, almost deserted today, were then the

Pharan and *Raith*. Justinian (527-565) erected the Sinai Monastery, led by a hegumen whom he offers significant priviledges: *authority, autonomy and independence*. From the IXth century onwards one can speak about the *Bishopric of Sinai* [19], the same being valid from the XVIth century for the *Archbishopric of Sinai* [20]. The association of ecclesiastical jurisdiction of the *Archbishop of Sinai and Raith* with the autonomous authority in itself of the *Hegumen of the Monastery of St. Catherine in Mount Sinai* led to institutional confusion as regards the exercise of the functions of the *hegumen* of this monastery related canonically to the *archbishop* which was subordinated to the Patriarchate of Jerusalem. Hence the misunderstanding and erroneous practice of each power: the one exercised internally within the monastery, and the one regarding the relationship between the *archbishop* and the administrative head, namely the *Patriarchate of Jerusalem*, and the other administrative heads of the regions in which properties of Mount Sinai existed. Those priviledges, granted exclusively to the autonomous *Monastery of St. Catherine*, are claimed by the *Archbishops of Sinai and Raith* to be extended to the *archbishopric*. The conflict arose in the XVIth century, was resumed in the XIXth century, and ended in 1932 (5 November),

---

most fertile areas in the region, allowing for the functioning of a Bishopric. The fact that Sinai does not appear in the title of the bishop allows for several interpretations. The *Castre of Pharan*, forming a bishopric initially subordinated to the *Metropolitan bishopric of Petra*, developped simultaneously with the *Sinai Monastery*.

[19] The *Sinai Bishopric* is the continuation of the older *Bishopric of Pharan*. Emperor Marcian (450-457) wrote to Macarie of Pharan to warn about the monophysite propaganda of Theodosie [*Mansi, VII*, p. 483, 516]. In fact, Theodor of Pharan was convicted as monothelite during the 6th ecumenical synod; after that, a successor was no longer chosen probably because of the islamic expansion. The peninsula is known to have Constantinus as bishop of Sinai, not of Pahran, no later than the date of the 869 synod. It is hard to believe that there were no other bishops of Pharan during this period of Christian obstruction in the context of Muslim expansion, but - if they existed - they are not known. The hegumen accepted the decisions of the 869 synod which may have resulted into his promotion to a bishop's rank, yet not to that of archbishop. *Pharan* appears in a hyerarchic list of metropolitan bishoprics as the 24th autocephalous Archbishopric of Jerusalem, while *Sinai* appears as the 25th. This particular aspect is important, as there appeared jurisdictional difficulties. From 1510 to 1540 the bishopric is bereft of Greek/Sinai abbots apparently because of disputes. It seems that the monastery was led by the *abbot* alone.

[20] Although according to Patriarch Dositei of Jerusalem the *Bishopric of Sinai* was turned into archbishopric during the time of Nectarie of Jerusalem, formerly of Sinai [Dositêi states that: *"The patriarch before us, kir Nectarie, first ordained Anania of Sinai from bishop into archbishop"*], it may have been changed into archbishopric at the end of the XVIth century, when Eugen (1567-1583) signs as: ***"archbishop and hegumen of Mount Sinai, subject to Jerusalem"*** (1569). In any case, even though the Archbishopric was not autocephalous and the Monastery remained autonomous and independent from any ecclesiastical authority, the Jerusalem patriarchate was to ordain archbishop the monk proposed by the Sinai monks.

during the pastorate of Porfirie III of Sinai. It consisted of three main stages: a) the subordination of the *Bishopric of Sinai* to the patriarchate of Alexandria or to the patriarchate of Jerusalem; b) unsuccessful attempts of Sinai dwellers to achieve absolute independence; c) their right to have a succursal in Cairo, which developed into a longlasting dispute.

Although a small community, the Sinai Monastery is a well defined monastic centre, organised traditionally and continuously from the VIth century to this day. The decisions regarding the organisation of the monastery are taken by the Sinai *synaxa,* consisting of four permanent members: 1) the archbishop or his representative 2) the verger of the monastery, 3) the responsible for external and budgetary issues, and 4) the library man, in charge of the library and of document and manuscript keeping. The Archbishop is independent from any other ecclesiastical institution and has the rank of hegumen as well[21]. He is canonically subordinated to Jerusalem, but has no right to interfere in the internal affairs of the monastery; his role is to ordain the hegumen of Sinai. He bears the title of *Archbishop of Sinai, Pharan and Raith and hegumen of the Monastery of St. Catherine*[22]. According to the stipulations, in case the archbishop dies, his successor must be elected within 50 days. The archbishopric owns a small parish in Raith, made up of nearly 30 (Orthodox) families and administered by a bishop's guardian (administrator). The Monastery contributes to the support of a school intended for the children of the few Orthodox in the region, while the Archbishopric is involved in the administration of the high school *Abetion* of Cairo (primary and secondary school), recognised by the Ministry of Education and Cults of Greece.

The detailed completion of the catalogue remains a task for the future, considering my hope to obtain access to the information in the archives of the Monastery of St. Catherine in Mount Sinai. The information comprised in these archives will undoubtedly reveal new data regarding my area of interest.

---

[21] In the same year, after having been ordained archbishop of Sinai, Grigorie II Maniatopoulos (1969-1973) described the state of the Monastery as follows: *"In conformity with the decrees of the emperors and the holy canons, the Monastery of Mount Sinai is autocephalous, independent and autonomous from any authority of the church. It is a coenobite monastery applying the monastic rules of St. Basil the Great. (...) The Monastery is led by the Archbishop of Mount Sinai, assisted by the monastery's Sinaxa and by the Monks General Assembly, which is held every 2 years in order to provide the necessary approvals and changes in the life of the monastery. The Archbishopric of Mount Sinai also has a parish(...)"* (***, *From the life of the Patriarchate of Alexandria, in BOR,* 3-4, 1969, p. 285-286.).

[22] The Greek title is: «*ὁ Σεβασμιώτατος καὶ Πανιερώτατος Ἀρχιεπίσκοπος τῆς Ἁγιωτάτης Ἀρχιεπισκοπῆς Σινᾶ, Φαρὰν καὶ Ῥαΐθῶ καὶ Ὑπέρτιμος Πατρὸς καὶ Ποιμενάρχος*» (*Σύντομος ἱστορία τῆς Μονῆς Σινᾶ,* în *Πανηγυρικός*...,p. κ' - κα').

Bishops (of Pharan or of Aila) prior to the foundation of the Monastery (who sign as protectors of Sinai)

1. Πέτρος I τῆς Ἀΐλας (325)[23]
2. Νετρᾶς/Νεκτάριος I/Νετὴρ ,Νατὴρ. ἐπίσκοπος Φαράν (IVth century)[24]
3. Μωϋσεως τῆς Φαράν[25]
4. Μακάριος I τῆς Φαράν (cca. 450-451)[26]
5. Φότιος τῆς Φαράν [27]
6. Θεώνας τῆς Φαράν/Σινᾶ (cca. 536)[28]
7. Βέρυλλος τῆς Ἀΐλας (451)[29]
8. Σολομών I[30]

---

[23] *"Before Justinian made manifets his interest in the ascets of Sinai, the region had been eclesiasitcally subject to the bishop of the city of Pharan or to the bishop of Aila. In the first ecumenical synod (325) bishop Petru of Aila signed the synodal acts as bishop of Sinai or Aila* (J. L. BURCKHARDT, *Travels in Syria and the Holy Land,* London, 1822, p. 544*), independent of the bishop of Jerusalem. The same happened at the Calcedon ecumenical synod (451), when its documents were signed by bishop Beryllos of Sinai* (MANSI, *Concil. Coll. Ampl., V, p. 567). In the synod of Constantinople (536) the Monastery was represented however by priest (πρεσβύτερος)* Θεώνας (MANSI, *op. cit., VIII, p. 884, 889). The independence of the Monastery from the bishops of Pharan or Aila is already foreseeable, as it is led by a hegumen elected by the monastic community"*, Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ, *'Η 'Ιερὰ Μονὴ τοῦ Σινᾶ ὡς κέντρον παγχριστιανικῆς θρησκευτικῆς λατρείας καὶ αἱ περιπέτειαι αὐτῆς διὰ μέσου ἱστορίας*, in *Πανηγυρικὸς Τόμος ἐπὶ τῇ 1400ῃ ἁμφιετηρίδι τῆς Ἱερᾶς Μονῆς τοῦ Σινᾶ*, Ἐν 'Αθήναις, 1971, p. ρκ(΄-ρκη΄).

[24] He also appears under the name of Νετρᾶς, Νετὴρ, Νατὴρ, Arab correspondents of the Greek Νεκτάριος) See L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII, who places him after Moses (no. 3 in the present list); K. N. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΥ(*'Η Μονὴ τοῦ "Ορους Σινᾶ*, 'Αθῆναι, 1932, p. 220, 418; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517.

[25] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, in *Πανηγυρικὸς...*, p. 517.

[26] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII; Ν) ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ, *'Ιστορικὸ διάγραμμα*, in Κ. ΜΑΝΑΦΗΣ, *Σινᾶ. Οἱ θησαυροὶ τῆς 'Ιερᾶς Μονῆς 'Αγίας Αἰκατερίνης*, 'Εκδοτικὴ 'Αθηνῶν, p. 13.

[27] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII; D. G. TSAMIS, *Lives of Sinai Hermits,* Deisis Publishing House, Sibiu, 1995, p. 223, where the year 536 is to be found. Probably the successor of Macarie to the bishopric of Pharan.

[28] Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ, *op. cit.,* p. ρκβ΄,; N. ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ, *op. cit,* p. 13; v. şi MANSI, *op. cit.,* VIII, p. 884, 889.

[29] Signs at the 451 Synod in Calcedon (Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ *op. cit.,* p. ρκβ΄,). Vezi şi MANSI, *op. cit.,* V, p. 567.

[30] See «Τιμηθέντος τοῦ 'Ιεροῦ Μοναστηρίου, κατὰ τὴν Βασιλικὴν καὶ Συνοδικὴν διατύπωσιν καὶ θέσπισιν, εἰς 'Αρχιεπισκοπὴν, δὲν ἔχομεν πληρεστάτην πληροφορίαν ποῖοι ἀμέσως ἀρχιεράτευσαν · συνεικάζομεν δὲ ἀπό τε τῶν γραμμάτων τῶν ἐπὶ τὴν κόγκην τοῦ βήματος τῆς 'Αγίας Βάτου διὰ ψηφίων γεγραμμένων καὶ φερόντων τὰ ἑφεξῆς "ἐτελειώθη τὸ παρὸν ἔργον ἐν ἡμέραις Σολομῶντος 'Επισκόπου"...» (*As the Holy Monastery was honoured as Archbishopric according to the imperial and synodal act and decree, we do not hold exact information regarding those who were its first archbishops; we present however the mosaic inscription made in a corner of the altar [of the Chapel] of the Burning Bush: "this work was finished in the days of Bishop Solomon"...*). (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 151); Κ. Ν. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΣ, *op. cit.,* p. 418; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517. The inference is that the author of the proschinitary, taking over the information on the wall of

9. Γαβριήλ I[31]
10. Ἰώβ I (540-560)[32]
11. Σολομών II[33]
12. Ἀνδρέας[34]
13. Κωνσταντῖνος I[35]
14. Ἰσαάκ[36]
15. Ἰάκωβος[37]
16. Ἰωάννης I[38]
17. Ἰωάννης II[39]
18. Ἀγάθων[40]
19. Σολομών III[41]
20. Ἠλίας[42]
21. Θεόδωρος τῆς Φαρᾶν (680-681)[43]

---

the Chapel, considers Solomon I one of the first "archbishops" of Sinai. This is one of the earliest statements of the opinion according to which the Sinai Monastery was established as *Archbishopric* from its foundation by the Byzantine emperor Justinian (527-565), who would have granted it, in addition to other priviledges, the above mentioned title by virtue of a *Neara*. My opinion is that based on this information we can only admit the historical existence of a Sinai bishop named *Solomon*, immediately after the construction had been erected by Justinian. He may be the same as *Solomon II* (no. 11 on my list). In other words, the information found there makes it clear that Solomon was a *bishop* and not an *archbishop*. See note 34.

[31] See «Ἔτι δὲ καὶ ἀπὸ τῶν ὑπὸ κάτω τῆς Ἁγίας Τραπέζης τῆς αὐτῆς Ἁγίας Βάτου πάλιν τάδε· Μνήσθητι Κύριε τοῦ δούλου σου ταπεινοῦ Γαβριὴλ Ὡρουψάου, τάχα καὶ Ἀρχιεπισκόπου τοῦ Ἁγίου Ὄρους Σινᾶ"...» (*...Again from [those written] in the lower part of the Holy Mass in the same Chapel of the Burning Bush: "Remember, Lord, Your humble servant, Gavriil Oroupsaos, Archbishop of the Holy Mountain of Sinai"...*). (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*...,p. 151); K. N. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΣ, *op. cit.*, p. 418; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 517. Archbishop Gavriil may be different from a certain *Gavriil I*, who lived in a period prior to 540. I think that the inscription is more recent and it should not be used as an argument in favour of the existence of Gavriil as early as that.

[32] Cf. *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 517.

[33] The names from 11 to 20 are to be found in the Sinai mss. 1553 (*cf. ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 517).

[34] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 517.

[35] *Ibidem.*

[36] *Ibidem.*

[37] *Ibidem.*

[38] *Ibidem.*

[39] *Ibidem.*

[40] *Ibidem.*

[41] *Ibidem.*

[42] *Ibidem.*

[43] *Ibidem;* L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 224. Condemned as a Monophysite by the VIth ecumenical synod.

Hegumens of Sinai[44]

22. Δούλας (cca. 375)[45]
23. Συλβαίν (sec. IV)
24. Παύλος[46]
25. Μακάριος II (453)[47]
26. Γεώργιος I (550-551)[48]

---

[44] Here again the information is rather unclear. Part of the hierarchs known hold the title of hegumen, while others are bishops. The two functions may have coexisted after the foundation of the Monastery by Justinian, by virtue of a local tradition. On the other hand, some sources may retain the capacity of hegumen or abbot alone, depending on the level of information of the author. The capacity of hegumen could be very easily kept and acquired by the Sinai hierarchs, who had proved to be important leaders of the respective community before their election as bishops. It seems that Justinian edited an act regarding the monastery, according to which its hierarch had to be a bishop: *"My Empire honours - he states - with the high ranks the leader of the Sinai monastery (...) who must therefore wear the appropriate garments"* (Migne, PG 86, 1149.). The act (Εἰ δὲ ἀνδράσι τῶν περιδεξίοις εἰς ὑπηρετῶν βασιλέων, ἀρχόντων καταστρατηγῆσαι, ἢ πόλεων διοικήσεις ἐγχειρισθῆναι ἢ λαοὺς ὁδηγῆσαι, ἢ καὶ ἄλλ' ἄττα τοιαῦτα πτᾶττειν δεδομένοις, τῷ κράτει τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς φαινόμενα χρήσιμα, τιμὴν ἐπιμετρεῖ τὴν προσήκουσαν. τῶν δ' ὑπηκόων ὅσοι εὐγνώμονες εἰσηγούμενοι, δίκαιοι ἔν εἶεν τὰ τῆς ὑποθήκης τούτων βλέπειν τὸ πέρας ἐπιδεχόμενα ἀνδράσι σεμνοῖς, καὶ βιῷ καὶ τρόπῳ Θεῷ πλησιάζουσιν, εὐχ ὅσα τῶν κατὰ τὰ ἐκτὸς συντεινόντων, ἀλλὰ κρεῖττω καὶ εἰς ψυχὴν αὐτὴν παραμέμποντα τὴν ὠφέλειαν· μᾶλλον δὲ καὶ τοῦτο κἀκεῖνο περιποιούμενα τούτοις, ἐκ τῆς ἄνωθεν δεξιᾶς προβαλλομένοις τοῖς αὐτοκράτορσι, πῶς οὐκ ἄν εἴη τῶν καθηκόντων ἐπικλινὲς ὡτίον βραβεύειν, καὶ τέλος ἄγειν ἅπερ αἰτήσαιντο; Εἰ δὲ καὶ ἄλλως τῇ δεήσει τιμᾶται τὸ εὔλογον, οὐχ ὅπως διὰ τὴν τούτων παράκλησιν, ἀλλ' ἤδη καὶ καθ' αὐτὸ τὸ πρᾶγμα ἀξίως ἔχει γενέσθαι, τηνικαῦτα μᾶλλον καὶ ταῖς αἰτήσεσι τούτων ἐπαινετέον τοὺς, καὶ παρεκτέον ἅπερ ἐθέλοιεν, ἵν' εἶεν οὐ μόνον αὐτοῖς, ἀλλὰ καὶ τῷ δικαίῳ, κατὰ τὸ εἰκός, χαριζόμενῃ. Τοῦτο καὶ ἄρτι τῇ Βασιλεῖ μου πάρεστιν ἰδεῖν ἐκτελούμενον, δωρουμένῃ τοῖς ἐν τῷ Ὄρει Σινᾷ τιμὴν τὴν ὑπέρτιμον. Τοῦτο μὲν δι' ἱκεσίαν, ἣν ἐποιήατο πρὸς ἐμὲ ὁ Πτολεμαΐος ἐπίσκοπος, ὁ ἱερώτατος καὶ ὑπέρτιμος· οὐ γὰρ ἔκρινα ὅλως ἄξιον, μὴ πειθηνίους δοῦναι τούτῳ τὰς ἀκοὰς εὔλογα αἰτουμένῳ, καὶ ἃ μὴ τετελεσμένα, τῷ δικαίῳ τὴν ἄν προεξένησαν. Τοῦτο δὲ καὶ τὸ ἄλλως ἡγεῖσαθαι, τὸ τοιοῦτον ὅρος αἰδέσιμον, καὶ τιμῆς ἀπάσης ἐπαπολαύειν δίκαιον ὄν, καὶ νομίζειν μᾶλλον τιμᾶσθαι τὴν Βασιλείαν μου ἐκ τῆς πρὸς τοῦτο τιμῆς, ἐπεὶ καὶ δοξάζειν οἶδε Θεὸς τοὺς τοῦτον δοξάζοντας. Ὅρος γὰρ τοῦτο ὑπερηρμένον τῶν καθ' ἡμᾶς. Ὅρος θεῖον, κατὰ τὸν Ἀββακούμ, δασὺ καὶ κατάσκιον ταῖς ἀρετῶν ἐργασίαις, καὶ ἀρεταῖς παντοίαις κατάκοσμον. Εἰ δὲ ἁγιάσματος τόπον καλέσαί τις βούλεται, καὶ οἶκον τοῦ Θεοῦ Ἰακώβ, προσφυὲς μὲν τὸ πρᾶγμα, καὶ τῆς ἀληθείς ἄκρως ἐχόμενον, κἂν τις θεωρείῃ, πλήρης ὁ θεῖος οἶκος τοῦτος δόξης πολλῆς. πλὴν ἔσται κἄαν τοῖς ἐσχάτοις τούτοις καιροῖς μέρος δόξης ἀπονενεμημένον τοῦτῳ παρὰ τῆς Βασιλείας μου, οὕτω καὶ ἦν εἶχε πάλαι ἴδοι τὶς ἄν ἔπιτο μεῖζον, κατὰ τὸν Προφήτην προκόπτουσαν. Ταῦτα γοῦν τὸ παρὸν τῆς Βασιλαίας μου πρόσταγμα βούλεται. τιμᾷ γὰρ ἡ Βασιλεία μου τὸν κατὰ καιροὺς ἐν τῷ Σινᾷ προστησόμενον, τῶν ὑπερτίμων τῷ ἀξιώματι· καὶ διορίζεται συναριθμεῖσαι τρίτος τοῖς οὕτω τετιμημένοις ἐν ἅπασι, καὶ συντιμᾶσθαι ἐν ταῖς προόδοις, καθέδραις, στάσεσί τε, καὶ συνελεύσεσιν. ἀμφιέννυσθαι δὲ καὶ ἅμφια, ὁποῖα καὶ τῶν ἀρχιερέων, ὁπόσοι τὴν τοιαύτην τιμὴν ἐκ τῶν ἕκαθε χρόνων καὶ νῦν ἔλαβον, τὰ ἄλλά τε πάντα ὅσα τούτοις, καὶ τοῦτῳ προσέσται κατὰ μηδὲν ἐλατούμενα. Ἐπὶ τούτῳ γὰρ ἐγεγόνει καὶ ὁ παρὼν ὁρισμὸς τῆς Βασιλείας μου. κατὰ μῆνα ἰούλιον. Ἰνδικτιῶνος ΙΔ΄. – *cf.* KONTOGIANNH, *op. cit.*, pp. 28-31) is not considered to be authentic, but it has been often referred to.

[45] D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 221.

[46] The names from 23 to 28 are mentioned in the Sinai mss.1553 as well (*cf. ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517).

[47] D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 222.

27. Ζαχαρίας I[49]
28. Συμεών I[50]
29. Γεώργιος II[51]
30. Χριστοφόρος[52]
31. Ἰωάννης III[53]
32. Δούλας (527)[54]
33. Γρηγόριος I (567)[55]
34. Λογγίνος[56]
35. Ἰωάννης IV (Κλύμαξ)[57]
36. Ἀθανάσιος I Σιναΐτης (?)
37. Ἀβράαμ I[58]
38. Ἰωάννης V[59]
39. Ἀντώνιος I[60]
40. Συμεών II[61]
41. Γαβριήλ II[62]
42. Ἰωάννης VI[63]
43. Ματθαῖος[64]
44. Συμεών III[65]

---

[48] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517; D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 223.
[49] *Ibidem.*
[50] *Ibidem.*
[51] *Ibidem.*
[52] *Ibidem.*
[53] The names under no. 29, 31, 33, 35-51 are mentioned in the Sinai mss. 1635 (*cf. ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517). I believe that the opinion according to which they were bishops of Sinai after the year 730 is partially truthful (v. *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517).
[54] V. BENESEVIC, *Catalogus Codicum Manuscriptorum Graecorum, qui in Monasterio Sanctae Catharinae in Monte Sina asservantur.* Tomus I: Codices manuscripti notabiliores bibliothecae monasterii Sinaitici ejusque metochii Cahirensis, ab archimandrita Porphyrio (Uspenskio) descripti, auctoritate Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae sumptibus legati Porphyriani, Porphyrii descriptionem in ordinem redactum atque suppletam edidit, V. Beneševič, Petropoli, 1911, p. 559-560.
[55] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517. Between *570-593 he was Patriarch of Jerusalem* (cf. D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 223).
[56] He appears as hegumen in the Saviour's Transfiguration mosaic. He was probably executed around 565-566 (cf. D. G. TSAMIS, *op. cit.*, p. 223).
[57] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 517. He is likely to be St. John Climacus.
[58] *Ibidem.*
[59] *Ibidem.*
[60] *Ibidem.*
[61] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518.
[62] *Ibidem.*
[63] *Ibidem.*
[64] *Ibidem.*

45. Μακάριος III[66]
46. Σωφρόνιος I[67]
47. Ἀθανάσιος II[68]
48. Ἰωάννης VII[69]
49. Πέτρος II[70]
50. Ἀρσένιος I[71]
51. Ἰωάννης VIII[72]
52. Γερμανός I[73]

Bishops of Sinai

53. Μάρκος I (869)[74]
54. Κωνσταντῖνος II (until 869/870?)[75]
55. Μακάριος IV (967?)
56. Πέτρος III[76]
57. Σολομών IV (Xth century)[77]
58. Jorius (1033)[78]

---

[65] *Ibidem.*
[66] *Ibidem.*
[67] *Ibidem.*
[68] *Ibidem.*
[69] *Ibidem.*
[70] *Ibidem.*
[71] *Ibidem.*
[72] *Ibidem.*
[73] *Ibidem.*
[74] «Ἔτος ἀπὸ Ἀδάμ, σττοζ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ωξθ΄. εὑρίσκεται ἐν βιβλίῳ παλαιῷ ἀραβικῷ Μάρκος ἀρχιεπίσκοπος.» *(ΒΙΒΛΙΟΝ...(* f. 38^{v}); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στοζ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 869, εὑρίσκεται ἐν Ἀραβικῷ παλαιῷ βιβλίῳ Μάρκος Ἀρχιεπίσκοπος.» (*In the year 6377 after Adam and 869 after Christ, can be found [mentioned] in an old Arab book Marcu the Archbishop*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 152); in L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII, he is mentioned immediately after Constantine (no. 52 on my list); ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 518.
[75] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII; D. G. TSAMIS, *op. cit.,* p. 224. Although *"From 870 until 1091 there is a 221- year gap, during which the Peninsula was governed by Muslims and the connection to Jerusalem is interrupted, the Monastery was led by the abbot alone. In 1091 the situation changed and the fathers elected Ioan"* (***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 517), I met several names of hegumens during this period (see no. 53-57). Constantine participates in the 869 synod held in Constantinople in order to judge Fotie (***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 517). Also see MANSI, *op. cit.,* XVI, p. 194.
[76] The contemporary of Manuil Comnen, who is likely to have sent the Sinai monk Gheorghe ambassador to Balduin III of Jerusalem (**Ν. ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ**, *op. cit.*(p. 16).
[77] **Ν. ΤΩΜΑΔΑΚΗΣ**, *op. cit.*, p. 14.
[78] L. ECKENSTEIN, *op. cit.,* p. VII.

59. Ἰωάννης IX ὁ Ἀθηναῖος (1081-1091)[79]
60. Ζαχαρίας II (1103 or 1114)[80]
61. Γεώργιος III (1130-1149)[81]
62. Γαβριήλ III (1154-1160)[82]
63. Ἰωάννης X (1164)[83]
64. Γερμανός II (1177)
65. Συμεών IV (1203-1214)[84]

---

[79] «Ἀκόμι φνα΄. Ἀπὸ Χριστοῦ.Εἰς ἄλλο βιβλίον ἀραβικὸν εὑρίσκεται Ἰωάννης ἀρχιεπίσκοπος. οὗτος εἶναι ὁ Ἀθηναῖος, ὁποῦ εἴπομεν ὄπισθεν, πῶς ἐφονεύθη ὑπὸ τῶν αἰγυπτέων ὑπὲρ τοῦ ποιμνίου αὐτοῦ, ὡς μάρτυς, καὶ ὅτι οἱ τῆς μονῆς πατέρες ἔταξαν αὐτὸν εἰς τὸν κατάλογον τῶν ἁγίων») (*Again in the year 1091 AC, Ioan the Archbishop can be found [mentioned] in another Arab book. It is Ioan of Athens, about whom I said earlier that was killed by the Egyptians, for his sheep, like a martyr, [a fact for which] the fathers of the Monastery added his name to the catalogue of saints*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Χριστοῦ 1091, εὑρίσκεται εἰς ἄλλο βιβλίον Ἀραβικὸν Ἰωάννης Ἀρχιεπίσκοπος, Ἀθηναῖος, ὁ φονευθεὶς ἀπὸ τοὺς Αἰγυπτίους ὑπὲρ τοῦ ποιμνίου αὐτοῦ, καὶ κανονισθεὶς ὡς Μάρτυς εἰς τὸ Μοναστήριον») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); according to L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, he is attested in the year 1069;.

[80] «Ἔτος κατὰ τὸ τούρκικον, φη΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϡργ΄. εὑρίσκεται εἰς ἕνα ὁρισμὸν τοῦ Σουλτὰν Ἔμερ ἐλμουμνῆ, νὰ ἦτον ἀρχιεπίσκοπος τοῦ μοναστηρίου Ζαχαρίας») (*In the Turkish year 508 and 1103 after Christ, Zaharia is mentioned in a parchment of sultan Emer Elmumni as archbishop of the Monastery*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Μωάμεθ φη΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1103, εὑρίσκεται εἰς ἕνα ὁρισμὸν τοῦ Σουλτάνου Ἔμερ Ἐλμουμνῆ, Ζαχαρίας Ἀρχιεπίσκοπος») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518.

[81] «Ἔτος τούρκικον, φλη΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϡρλγ΄. εἰς τὸν καιρὸν τοῦ αὐτοῦ Σουλτάνου ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Γεώργιος») (*In the Turkish year 538 and 1133 after Christ, under the rule of the same sultan, Gheorghe was archbishop*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Μωάμεθ φλη΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1133, ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ Σουλτάνου, Γεώργιος Ἀρχιεπίσκοπος») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions him as archbishop between 1133/1143; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518;.

[82] «Ἔτος τούρκικον, φνα΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϡρμς΄. εἰς ἕνα ἄλλον ὁρισμὸν τοῦ Σουλτὰν Καὶμ Ἰαμπνες ῥεηλᾶ, ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Γαβριήλ. Οὗτος ἦτον σοφὸς εἰς τὰ ἀραβικὰ γράμματα, καὶ ἔγραψε καὶ σύνταγμα ἴδιον, κατηχήσεις, καὶ σώζεται εἰς τὸ μοναστήριον») (*In the Turkish year 551 and 1146 after Christ, another parchment of sultan Kaim Ibnes Reila mentions archbishop Gavriil. He knew Arab, [and left] a collection, composed by himself, of writings of catechism, kept in the Monastery*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Μωάμεθ φνα΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1146, εἰς ἄλλον ὁρισμὸν τοῦ Σουλτάνου Καΐμ Ἴμπνι Ῥεϊλᾶ, Γαβριὴλ Ἀρχιεπίσκοπος, εἰδήμων ἀκριβὴς τῆς Ἀραβικῆς γλώσσης, καὶ Συγγραφεὺς κατηχήσεων, σωζομένων εἰς τὸ Μοναστήριον») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); according to L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, he is mentioned with the year 1146; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518 (he is said to have Arab education - *avrabomaqe,statoj*).

[83] «Ἔτος ἀπὸ ἀδὰμ, στχοβ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕρξδ΄. εἰς παλαιὸν βιβλίον, Ἰωάννης ἕτερος ἀρχιεπίσκοπος γράφει μίαν γραφὴν ἀραβικὴν, καὶ πέμπει αὐτὴν πρὸς τοὺς ἐν Ῥαϊθῷ πατέρας») (*In the year 6672, and 1164 after Christ, in an old book, a different Ioan archbishop writes a letter in Arab and sends it to the fathers in Raith*) (*BIBLION...*, f. 38ᵛ); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στχοβ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1164, εἰς παλαιὸν βιβλίον, Ἰωάννης Ἀρχιεπίσκοπος· γράφει Ἀραβικὴν Ἐπιστολὴν πρὸς τοὺς ἐν Ῥαϊθῷ πετέρας») (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 518.

[84] «Ἔτος ἀπὸ ἀδὰμ, ϛψια΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσγ΄. ἦτον Συμεὼν ἀρχιεπίσκοπος. οὗτος ἔζησεν ἕως εἰς τοὺς, ϕσνη΄. οὗτος ἀπέπλευσεν εἰς τὴν κρήτην, καὶ εἰς τὸν καιρὸν τούτου οἱ ἄρχοντες οἱ κρητικοὶ ἔδωκαν πολλὰ ὑποστατικά, καὶ ἐκτίσθη τὸ ἐκεῖσε μετόχιον, καὶ εἰς τοῦτον τὸν καιρὸν ὥρισαν οἱ βενέτικοι τὴν κρήτην, καὶ

66. Εὐθύμιος (1223)[85]
67. Μακάριος V (1224)[86]
68. Γερμανός III (1228)[87]
69. Θεοδόσιος (1239)[88]
70. Μακάριος VI (1248)[89]
71. Συμεών V (1258)[90]

αὐτὸς ἀπῆλθεν εἰς τὴν βενετίαν, καὶ οἱ βενέτικοι ἐδέχθησαν αὐτὸν εὐλαβῶς, καὶ ἔδωκαν αὐτῷ τοὺς ὁρισμοὺς ὁποῦ εἶχε τὸ μετόχιον τῆς κρήτης, πρὶν τῆς ἁλώσεως») (*ΒΙΒΛΙΟΝ*..., f. 38^{v}-39); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στψια΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1203, Συμεὼν Ἀρχιεπίσκοπος. Οὗτος ἔζησε μέχρι 1253, καὶ ἐλθὼν εἰς τὴν Κρήτην, παρέλαβεν ἀφιερώματα γῆς ἀπὸ εὐπατρίδας τῆς Κρήτης, ἡ ὁποία ἀφ' οὗ ἐκυριεύθη ἀπὸ τοὺς Ἐνετοὺς, ἀπῆλθεν εἰς τὴν Βενετίαν, καὶ ἔλαβε τὰ διὰ χρυσοβούλων προνόμια, ὅσα εἶχε τὸ μετόχειον τῆς Κρήτης πρὸ τῆς Ὀθωμανικῆς ἁλώσεως») (*In the year 6621 after Adam and 1203 after Christ, archbishop Simeon. He lived until [the year] 1253. Arrived in Crete, he was donated lands by the Cretan nobility, and then he left to Venice, where he was granted priviledges by virtue of parchments which he gave to the [Sinai] succursal in Crete before the fall [of Constantinople] under Turkish rule*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152). The end of his bishopship is uncertain. Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ (*op. cit.*, p. ρκβ) mentions the year 1253, probably fromr L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, who mentions the 1203-1253 interval. Pope Inocentius III addressed him as *archbishop*, and he had been previously known as dean of the Catholic bishop of Petra (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., *op. cit.*, p. ρκη΄; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. 128). It seems that the Sinai hierarchs take the title of *archbishop. "Bishop Constantine (869) is mentioned as first bishop of the Monastery who took part in and signed the acts of the synod held in Constantinople (869-870) as bishop of Sinai. After that we know that Simeon was named archbishop by pope Inocentius III of Rome, at the beginning of the XIII*th *century. Simeon was previously mentioned as dean (Bohqo,j evpi,skopoj) of the Catholic bishop of Petra. The title of archbishop for the bishop of Sinai was not ordained before the XIII*th *century. The Synod in Constantinople (1782) recognised the autonomy of the Monastery, the election of the bishop of Sinai from among the monks by the Monastery's community and the ordainment of the bishop of Sinai by the Patriarch of Jerusalem"* (Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ, *op. cit.*, p. ρκε΄)..

[85] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψλα΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσκγ΄. ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Εὐθύμιος») (*ΒΙΒΛΙΟΝ*..., f. 39); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στψλα΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1223, ἦτον Εὐθύμιος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6631 after Adam and 1223 after Christ Eftimie was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; Π. Γ. ΦΟΥΓΙΑ (*op. cit.*, p. ρκστ) mentions the year 1222.

[86] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψλβ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσκδ΄. ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Μακάριος») (*ΒΙΒΛΙΟΝ*..., f. 39); «Ἔτος ἀπὸ Ἀδὰμ στψλβ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1224, ἦτον Μακάριος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6732 after Adam and 1224 after Christ Macarie was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII.

[87] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψλς΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσκη΄. ἦτον Γερμανὸς ἀρχιεπίσκοπος») (*ΒΙΒΛΙΟΝ*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ ςψλς΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1228, ἦτον Γερμανὸς Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6636 after Adam and 1228 after Christ German was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[88] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψμζ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσλθ΄. ἦτον ἀρχιεπίσκοπος ὄρους Σινᾶ Θεοδόσιος») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στψλζ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1229, ἦτον Θεοδόσιος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6637 after Adam and 1229 after Christ, Teodosie was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII. Mentioned in 1229 as well (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518).

[89] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ςψνς΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσμη΄. εὕρηται πάλιν ἐν παλαιῷ ἀραβικῷ Μακάριος ἕτερος») (*In the year 6756 after Adam and 1248 after Christ a certain Macarie is found [mentioned] again, in an Arab book*) (*BIBLION*..., f. 39); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; P. G. FOUGIA, *op. cit.*, p. ρκστ.

72. Ἰωάννης XI (1265)[91]
73. Ἀρσένιος II (1292)[92]
74. Ἰωάννης XII (1299)
75. Συμεών VI (1306)[93]
76. Δωρόθεος I (1324)[94]
77. Γερμανός IV (1333)[95]
78. Ἀρσένιος III (1338)
79. Μάρκος II (1358)[96]

---

[90] «Ἀπὸ ἀδὰμ, ϛψξ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕσνη΄. ἦτον πάλιν Συμεών. Φαδὶ δὲ εἶναι τὸν αὐτὸν τῷ προτέρῳ, ὅμως φαίνεται νὰ παρητήθη, καὶ νὰ ἐξῆλθεν ἔξω διὰ ἐλεημοσύνην») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στψνστ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1258, ἦτον Συμεὼν Ἀρχιεπίσκοπος, ὁ αὐτὸς ὡς λέγεται τῷ προειρημένῳ, ὁ ὁποίος παραιτηθεὶς, ὡς φαίνεται, περιῆλθεν ἔξω χάριν ἐλεημοσύνης») (*In the year 6656 after Adam and 1258 after Christ, Simeon was archbishop, who as we said earlier resigned, and who aparently travelled outside the Monastery to [gather] support*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[91] «Ἀπὸ Ἀδὰμ ϛψθγ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕοξε΄. ἕτερος Ἰωάννης») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στψογ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1265, ἦτον Ἰωάννης Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6773 after Adam and 1265 after Christ Ioan was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[92] «Ἀπὸ ἀδὰμ ϛψογ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕοξε΄. εὑρίσκεται νὰ ἦτον Ἀροένιος ἀρχιεπίσκοπος») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στψογ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1290, ἦτον Ἀρσένιος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6798 after Adam and 1290 after Christ Arsenie was archbishop*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 152); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[93] «Ἀπὸ ἀδὰμ ϛωιδ΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕτς΄. ἕτερος πάλιν Συμεών ἀρχιεπίσκοπος») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ ϛωιδ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1306, ἄλλος Συμεὼν Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6614 after Adam and 1306 after Christ, another archbishop [named] Simeon*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[94] «Ἔτος τούρκικον, ωιε΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕτκδ΄. εἰς ἕνα ὁρισμὸν τοῦ Σουλτὰν Μουεγιανδῆ εὑρίσκεται Δωρόθεος») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Μωάμεθ ωιε΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1324, εἰς ἕνα ὁρισμὸν τοῦ Σουλτάνου Μουεγιανδῆ εὑρίσκεται Δωρόθεος») (*In the year 815 after Mohammed and 1324 after Christ, in a parchment of sultan Mouegiandi, is found [mentioned] Dorotei.* (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, where he is mentioned as archbishop between 1324-1333; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[95] «Ἀπὸ ἀδὰμ ϛωμα΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕτλγ΄. ἦτον ἀρχιεπίσκοπος Γερμανός») (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ ϛωμα΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, 1333, ἦτον Γερμανὸς Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6841 after Adam and 1333 after Christ lived archbishop Gherman*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 518.

[96] «Ἀπὸ ἀδὰμ ϛωξς΄. Ἀπὸ δὲ Χριστοῦ, ϕτνη΄. εἰς ἄλλο παλαιὸν βιβλίον εὑρίσκεται Μάρκος Ἀρχιεπίσκοπος. εὑρίσκονται καὶ ἄλλοι ἀλλαχοῦ καταγεγραμμένοι, ὅμως χωρὶς νὰ εἶναι γεγραμμένον τὸ ἔτος τῆς ζωῆς αὐτῶν. εἰς μὲν καὶ τὴν πόρταν τῆς ἁγίας βάτου εὑρίσκεται γεγραμμένον, ὅτι γέγονεν ἐπίσκοπος Ἰὼβ, πάνσοφου ἐπίσκοπος. καὶ εἰς ἓν παλαιὸν βιβλίον ἀραβικὸν, Ἀθανάσιος ἐπίσκοπος. καὶ εἰς ἄλλο Σάββας, καὶ Ἀβράμιος εἰς ἄλλο, καὶ εἰς ἄλλο Γαβριὴλ, καὶ πάλιν Μιχαὴλ, καὶ Σιλουανὸς, καὶ Κύριλλος εἰς ἄλλα») (*In the year 6866 after Adam and 1358 after Christ Archbishop Marcu is to be found [mentioned] in an old book. There are others mentioned in other books, but without any mention of the period during which they lived. On the gate [of the Chapel] of the Burning Bush writes: "Iov most wise bishop", and in an old Arab book: "bishop Atanasie"; "Sava" in another, "Avraam" in another; "Gavriil" in another and again: "Mihail", "Siluan" and "Chiril" in others*) (*BIBLION*..., f. 39); «Ἀπὸ Ἀδὰμ στωξστ΄. ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1358, εἰς παλαιὸν βιβλίον εὑρίσκεται Μάρκος Ἀρχιεπίσκοπος») (*In the year 6866 after Adam and 1385 after Christ,*

80. Ἰώβ Πάνσοφος II[97]
81. Ἀθανάσιος III[98]
82. Σάββας (1429)[99]
83. Ἀβραάμ II[100]
84. Γαβριήλ IV[101]
85. Μιχαήλ[102]
86. Σιλουανός[103]
87. Κύριλλος I[104]

---

in an old book is encountered Archbishop Marcu) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 518. A certain Marcu is mentioned in the year 1375 as well. The two names may refer to the same person. This is the reason why we did not mention it in the above list.

[97] See «Καὶ ἀπὸ τῆς ἐπὶ τῆς πύλης τοῦ Ναοῦ τοὐτου ἐπιγραφῆς τῆς δὲ "ἐγένετο Ἐπίσκοπος Ἰὼβ ὁ πάνσοφος", ὅτι οἱ τρεῖς ῥηθέντες ἦσαν πρῶτοι ἀρχιερατεύσαντες. Ἡ ἐξουσία τῆς Ἀνατολικῆς Αὐτοκρατορίας μετὰ τὸν Ἰουστινιανὸν, φανέντος τοῦ Μωάμεθ, μόλις διήρκεσεν ἕνα αἰῶνα εἰς ἐκεῖνα τὰ μέρη · διὸ καὶ μετὰ τὴν καταστροφὴν καὶ ἐρήμωσιν τῶν τοσούτων ἀνὰ πᾶσαν τὴν Αἴγυπτον, Παλαιστίνην, καὶ παρὰ τὴν ἐρυθρὰν θάλασσαν Μοναστηρίων, ἀπεμάκρυναν ἐκεῖθεν φυγάδες γεγονότες οἱ ἐκ τοῦ ἡμετέρου γένους Μοναχοὶ εἰς τὴν Ἑλληνορωμαϊκὴν Ἐπικράτειαν. Ἐξέλιπον λοιπὸν κατὰ τὸν ἀριθμὸν διὰ τὰς καταδρομὰς ταύτας, καὶ οἱ Γραικοὶ Μοναχοὶ ἐν τῷ Σινᾷ, καὶ ἐπληθύνθησαν ἀνθ' ὧν οἱ ἐντόπιοι Μοναχοὶ Ἄραβες, καθώσπερ καὶ ἐν Ἱεροσολύμοις εἰς τὸ Μοναστήριον τοῦ Ζωοδόχου Τάφου · ἐχρημάτισαν ναὶ, ἱκανοὶ Ἀρχιεπίσκοποι Ἄραβες ἐπὶ τῶν Καλιφῶν, καὶ ἑπομένως τῶν Σουλτάνων τῆς Αἰγύπτου καὶ Παλαιστίνης, ἀλλὰ καὶ ἱκανοὶ ἐξ Ἀράβων Μοναχῶν, Πατριάρχαι Ἀλεξανδρείας καὶ Ἱερουσαλὴμ · εὕρηνται δὲ Ἀρχιεπίσκοποι εἵς τε βιβλία Ἀραβικὰ τοῦ Μοναστηρίου καὶ εἵς τινας ὁρισμοὺς τοὺς δοθέντας κατὰ καιροὺς τοῖς Σιναΐταις παρὰ τῶν Σουλτάνων τῆς Αἰγύπτου οἱ ἐφεξῆς.» (*...And the inscription on the gate of this establishment: "Iov the most wise was elected bishop"; so the three previously mentioned were the first archbishops (Iov, Gavriil and Solomon). The strength of the Oriental Empire, after [emperor] Justinian, as Mohammed showed up, had lasted for as century in those lands; for this reason, and following the distruction and plundering of so many monasteries across Egypt, Palestine and along the Red Sea shore, the monks of our nationality were compelled to leave for the lands under helenoromeic rule and become runaways. Due to these forays the number of Greek monks in the area decreased and the number of Arab monks increased instead, the same [as had happened] in the Monastery of the Holy Sepulchre in Jerusalem; and indeed, during caliphs and sultans in Egypt and Palestine there lived worthy Arab archbishops, and worthy Arab monks as well, patriarchs of Alexandria and Jerusalem; in the Arab books of the Monastery and in several parchments given in time to the Sinai dwellers by the sultans of Egypt are to be found the following archbishops:...*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 151); Κ. Ν. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΣ, *op. cit.*, p. 418; ***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII.

[98] «Εὑρίσκομαι δὲ καὶ ἄλλοι γεγραμμένοι χωρὶς ἔτος ἅμως, εἰς βιβλία Ἀραβικὰ παλαιὰ, Ἀθανάσιος Ἀρχιεπίσκοπος, Σάββας, Ἀβράμιος, Γαβριὴλ, Μιχαὴλ, Σιλουανὸς, Κύριλλος») (*We find other data, but [unfortunately] without [mentioning] the year, in saveral old Arab books: Archbishop Atanasie, Sava, Avraam, Gavriil, Mihail, Siluan, Chiril*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153); ***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 518.

[99] ***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39; ***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 518.

[100] *Ibidem.*

[101] *Ibidem.*

[102] *Ibidem.*

[103] *Ibidem.* L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII.

88. Μάρκος III (1446)
89. Ἰωακείμ I (1451 and 1453)
90. Λάζαρος I (1491)[105]
91. Μακάριος VII (1481 and 1490)
92. Μάρκος IV (1496)[106]
93. Δανιη,I (1507)
94. Λάζαρος II (1510)[107]
95. *Ioachim II Valahul (1510-1540)*[108]
96. Κλήμης (1514)
97. Σωφρόνιος II (1540-1545)[109]
98. Μακάριος VIII ὁ Κύπριος (1545-1547)[110]
99. Θεοδούλος (1566)
100. Ἀντώνιος II

---

[104] *Ibidem.*

[105] «Ἀπὸ δὲ τοῦ 1486 μέχρι τοῦ 1510, εὕρημεν εἰς τινα φυλαττόμενα γράμματα ἐν Αἰγύπτῳ, ὅτι ἐχρημάτισαν δύω Ἀρχιεπίσκοποι, Λάζαρος, καὶ μετὰ τοῦτον Μάρκος ὁ καὶ Πατριάρχης Ἱεροσολύμων γεγονώς») (*I learned from some letters kept in Egypt that, between 1486 - 1510, two archbishops were ordained, Lazarus, and Marcu, respectively, the latter to become Patriarch of Jerusalem*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 153).

[106] Mentioned in the year 1486 as well (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*,p. 519); see also note 95 below. Ordained by Gregorie of Alexandria, he apparently led the Sinai until 1505, the year of his election and ordainment as patriarch of Jerusalem.

[107] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519. Ordained by the patriarch of Alexandria. He was apparently elected metropolitan bishop of Athens in the same year.

[108] *Ἔπειτα διὰ μερικὰς περιστάσεις ἔμεινεν ο θρόνος χηρεύων τριάκοντα χρόνους...* (*After that, under certain circumstances, thethrone was bereft [for] 30 years*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*. p. 153). He was of Moldavian origin. It is often said that the throne was bereft for 40 years (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519), which cannot be true, since the period totals 30 years.

[109] *καὶ πάλιν ἐν ἔτει 1540, ἐχειροτονήθη Σωφρόνιος Ἀρχιεπίσκοπος...* (*...and again in 1540 was ordained Archbishop Sofronie*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 153). Ordained by German of Jerusalem. *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentioned in the year 1540.

[110] «...καὶ μετὰ τὴν τελευτὴν τούτου, ἔτος 1545, Μακάριος ἐκεῖνος ὁ Κύπριος, τοῦ ὁποίου τὸ ἀκατάστατον καὶ ἀλλοπρόσαλλον μὴ ὑπομένοντες οἱ Πατέρες Σιναΐται, μάλιστα ὑποκινούμενοι καὶ παρ' ἄλλων, ἐκάθηραν αὐτὸν ἔτος 1547, ἐν Αἰγύπτῳ, διὰ τῶν τριῶν συνδραμόντων Πατριαρχῶν, οἵ τινες διὰ συνοδικοῦ αὐτῶν γράμματος, κατέλυσαν τὴν Ἀρχιεπισκοπὴν τοῦ Σινᾶ. Ἀφ' οὗ δὲ τοῦτο ἐγένετο παρῆλθον ἔτη δεκαοκτὼ, καὶ διωρίζετο εἰς τὸ Μοναστήριον Ἡγούμενος. (Ἴδε τὰς αἰτίας τῆς μεταβολῆς ταύτης εἰς τὸν Ἀραβικὸν Χρονογράφον, ἐν τῷ γ'. τμήματι τῆς Ἱερᾶς Ἱστορίας, Φύλ. 205. καὶ 210. Ἔκδοσις 1805.)...» (*...and after his death, in the year 1545: that Macarios the Cypriot, whose unstable and disordered nature was not liked by the Sinai fathers, who were certainly advised by others as well, was unfrocked in the year 1547, in Egypt, by the three patriarchs who had come [here], who deconsecrated the Archbishopric of Sinai by virtue of their synodal letter. 18 year later, he became the hegumen of the Monastery. See the reasons of this change in the* Arab Chronicle, *in the 3rd part of the* Holy History, *pp 205 and 210, the 1805 edition.)* (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 153). L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII. Unfrocked in 1547, he signs as bishop in 1566. *KATALOGOS...*, p. 519, where the Archbishopric of Sinai is said not to have been in place in the 1547-1575 period.

101. Ἀβραάμ III
102. Νίλος

Archbishops of Sinai

103. Εὐγένιος (1567-1583)[111]
104. Ἀναστάσιος (1583-1592)[112]
105. Λαυρέντιος (1592-1617)[113]
106. Ἰωάσαφ ὁ Ῥόδιος (1617-1661)[114]

---

[111] «Ἀφ' οὗ λοιπὸν γέγονε τὸ συνοδικὸν, νὰ μὴ ποιήσωσι πλέον οἱ πατέρες Ἀρχιεπίσκοπον εἰς τὸ μοναστήριον, ἀλλὰ Ἡγούμενον, ὅτε καὶ τὸν Μακάριον τελείως διώξαντες ἐκάθηραν, ἐπέρασαν χρόνοι ιη΄. καὶ ἐποίησαν Ἡγούμενον. ὅμως βλέποντες ὅτι τὸ κακὸν προβαίνει εἰς χειρότερον, διέλυσαν, ὡς εἴπομεν, τὸ κακῶς κριθὲν καὶ κυρωθὲν ἐκεῖνο συνοδικὸν, καὶ γέγονεν ἄλλο, τὸ ὑπὸ Ἱερεμίου, καὶ εὐθὺς τὸν αὐτὸν χρόνον ἐχειροτόνησαν Ἀρχιεπίσκοπον τὸν κὺρ Εὐγένιον, τὸν ὁποῖον εἶχον πρότερον, καὶ ἔζησεν ἀφ' οὗ ἐχειροτονήθη, χρόνους, ιζ΄») (*From the issue of the stipulation by the synodal act according to which the fathers would no longer have an archbishop but a hegumen to lead the Monastery to the time when Macarios was victimized and eventually unfrocked passed 18 years. And they elected hegumen. But as it became apparent that the situation worsened, they annulled the act and obtained another from [patriarch] Ieremia [of Constantinople], and afterwards, in the same year, they ordained archbishop chir Evghenie who lived [another] 17 years.*) (***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39-39ᵛ); «Ἀλλὰ βλέποντες οἱ Πατέρες, ὅτι τὸ κακὸν ἦν μέγα, προβαῖνον εἰς ὄλεθρον, ἄνευ γνησίου ποιμένος καὶ προεστῶτος, ἀνέτρεψαν τὸ κακῶς κριθὲν καὶ κυρωθὲν ἐκεῖνο Συνοδικὸν, διὰ τοῦ ὑπὸ Ἱερεμίου τοῦ Δευτέρου Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως ἐκδοθέντος ἑτέρου, ἔτος 1565, καὶ εὐθὺς τὸν αὐτὸν χρόνον χειροτονηθεὶς, κατέστη πάλιν Ἀρχιεπίσκοπος τοῦ Σινᾶ, ὁ Εὐγένιος, ὁ ὁποῖος ἔζησεν ἔτη ιζ΄») (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1565-1583 period; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 519, states that he was archbishop for 17 years, during which the Chapel of St. John Baptist in Sinai was built by Alexandru Mircea Voevod.

[112] «Μετὰ δὲ τὸν θάνατον τούτου ἐχειροτονήθη ἀναστάσιος, ἔζησε καὶ αὐτὸς χρόνους, η΄.» (***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον ἐχειροτονήθη Ἀναστάσιος Ἀρχιεπίσκοπος, ἐν ἔτει 1583 ἀπὸ Χριστοῦ, καὶ ἔζησεν ἔτη η΄») (*After that Archbishop Anastasie was ordained in the year 1583 after Christ and lived [another] 8 years*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; Κ. ΠΑΠΑΜΙΧΑΛΟΠΟΥΛΟΣ, *op. cit.*, p. 422; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 519.

[113] «Μετὰ τὸν ἀναστάσιον, ὁ κὺρ Λαυρέντιος, ἔζησε δὲ οὗτος χρόνους, κδ΄ ») (*After Anastasie, chir Lavrentie [who] lived [another] 24 years*) (***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον Λαυρέντιος Ἀρχιεπίσκοπος, ἐν ἔτη 1592, ἀπὸ Χριστοῦ, καὶ ἔζησεν ἔτη κδ΄ ») (*After this: Archbishop Lavrentie, In the year 1592 after Christ, who lived [another] 24 years*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153). L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1572-1617 period; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 519, mentions the year 1592 and the length of his office (24 years). I chose to respect, from Lavrentie onwards, the dates in Σ. Δ. ΚΟΝΤΟΓΙΑΝΝΗ(*Τὸ Σιναϊτικὸν ζήτημα (ΙΣΤ ,-Ιθ, αἰ..,)*, Ἀθῆναι, 1987, *passim*.

[114] «Τούτου θανόντος, ἐχειροτονήθη ὁ κὺρ Ἰωάσαφ, ὁ Ῥόδιος, ἐν ἔτει ᾳχιζ΄. τοῦ σεπτεμβρίου μηνὸς εἰς τὰς λ΄. ἡμέρᾳ δ ,) καὶ ἀρχιεράτευσε χρόνους, μ΄») (*When he died, was ordained chir Ioasaf of Rhodos, that is in the year 1617, on 30 September. Length of his office: 40 years*) (***ΒΙΒΛΙΟΝ***..., f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον Ἰωάσαφ ὁ Ῥόδιος, ἐν ἔτει 1617, καὶ ἔζησεν ἔτη μ΄») (*After this: Ioasaf of Rhodos, in the year 1617, who lived [afterwards] [another] 40 years*) (***ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ***..., p. 153). L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1617-1658 period; ***ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ***..., p. 519, mentions the year 1617 and the length of his office (24 years).

107. Νεκτάριος ΙΙ ὁ Κρής (1661)[115]
108. Ἀνανίας Βυζαντινός (1661-1671)[116]
109. Ἰωαννίκιος Ι Πελοποννήσιος (1671-1702)[117]
110. Κοσμᾶς Βυζαντινός (1702-1707)[118]

---

[115] «Μετ᾽ ἐκεῖνον ἐψήφισαν τὸν κὺρ Νεκτάριον διὰ ἀρχιεπίσκοπον, καὶ ἀπερχόμενος εἰς τὴν Ἱερουσαλὴμ, ἐχειροτόνησαν αὐτὸν Πατριάρχην Ἱεροσολύμων») (*After this they elected archbishop chir Nectarie, but when he arrived in Jerusalem [to be ordained] they ordained him Patriarch of Jerusalem*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον ἐψηφίσθη Νεκτάριος ὁ Σοφώτατος, καὶ ἀπελθὼν εἰς Ἱερουσαλὴμ, διὰ νὰ χειροτονηθῇ, ἐχειροτονήθη ὑπὸ τῶν Ἱεροσολυμητῶν Πατριάρχης Ἱεροσολύμων, ἀντ᾽ αὐτοῦ δ᾽ ἐχειροτονήθη εἰς τὴν Ἀρχιεπισκοπὴν τοῦ Σινᾶ Ἀνανίας Βυζάντιος, ὁ ὁποῖος μετὰ ι᾽. ἔτη παρητήθη») (*After this was elected Nectarie the most wise. As he went to Jerusalem to be ordained, he was elected Patriarch of Jerusalem, and as archbishop of Sinai was ordained Anania the Byzantine. After 10 years he resigned*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 153-154). L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentions the same year 1661 and that he was known as *The Wise* (Sofw,tatoj). He became patriarch of Jerusalem.

[116] «Καὶ γέγονεν ἀρχιεπίσκοπος ὁ κὺρ ἀνανίας ὁ Βυζάντιος, ἀρχιεράτευσε δὲ χρόνους ι᾽. καὶ ἐποίησε παραίτησιν») (*And chir Anania the Byzantine was elected archbishop. After 10 years he resigned*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39ᵛ); see the preceding note; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, mentions the 1667-1677 and 1658-1668 periods. He is said to have been archbishop for 7 years until 1668 (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519).

[117] «Καὶ ἐχειροτονήθη ἀρχιεπίσκοπος ὁ κὺρ Ἰωαννίκιος Πελοποννήσιος, καὶ ἀρχιεράτευσε χρόνους, λε᾽. Εἰς τούτου τὸν καιρὸν ᾠκοδόμησεν ὁ ὑψηλότατος αὐθέντης Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας Βοεβόδας ὁ μέγας Μπραγκοβάνος, καὶ Ἡγεμὼν πάσης Οὐγγροβλαχίας, μετὰ τοῦ ἐνδοξοτάτου ἄρχοντος μέγα Σπαθαρίου Κυρίου Μιχαὴλ καντακουζηνοῦ, τὴν ἱερὰν καὶ περικαλῆ Μονὴν τοῦ Ῥιμνίκου, καὶ ἀφιέρωσαν αὐτὴν εἰς τὸ Θεοβάδιστον ὄρος τοῦ Σινᾶ») (*And chir Ioanichie of Peloponese was ordained. He was archbishop for 35 years, during which His Highness Lord of Ungrowallachia, the most great Constantin Basarab Brâncoveanu Voievod together with the honourable archon and great sword bearer chir Mihail Cantacuzino, built the holy and most beautiful Monastery of Râmnic[ul Sărat] and consecrated it to the God-trodden Mount Sinai*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον Ἰωαννίκιος Πελοποννήσιος ἐν ἔτει ᾳχξη᾽. καὶ ἔζησεν ἔτη λε᾽. Ἐπὶ τῆς Ἀρχιερατείας τούτου ᾠκοδόμησεν ὁ ὑψηλότατος Αὐθέντης πάσης Οὐγκροβλαχίας Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράμπας Βοεβόδας, ὁ Βραγκοβάνος, μετὰ τοῦ εὐγενεστάτου Ἄρχοντος μεγάλου Σπαθάρη Μιχαὴλ Καντακουζηνοῦ, τὴν Ἱερὰν καὶ περικαλῆ Μονὴν τοῦ Ῥιμνίκου, καὶ ἀφιέρωσεν αὐτὴν εἰς τὸ Σινᾶ») (*After this: in the year 1668 Ioanichie of Peloponese who lived [another] 35 years, during which His Highness Lord of the entire Ungrowallachia, Ioan Constantin Basarab Brâncoveanu Voievod together with the most honourable archon [and] great sword bearer Mihail Cantacuzino, built the holy and most beautiful Monastery of [the city of] Râmnicșul Sărat] and consecrated it to Mount Sinai.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII, mentions the following dates: 1677-1703; 1668-1703; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentions the year 1668.

[118] «Μετὰ τὴν ἀποβίωσιν ἐκείνου, ἀρχιεράτευσεν ὁ κὺρ Κοσμᾶς χρόνον ἕνα, καὶ ἐποίησεν παραίτησιν ἰδιοθέλητον, καὶ ἰδιόγνωμον») (*After his death, chir Cosma was archbishop for one year, and he eventually resigned of his own will*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39ᵛ); «Μετὰ τοῦτον Κοσμᾶς Βυζάντιος, καὶ μετὰ παρέλευσιν ἑνὸς ἔτος, προσεκλήθη Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως, καὶ ἔπειτα μετετέθη εἰς τὸν θρόνον τῆς Ἀλεξανδρείας») (*After this: Cosma the Byzantine. After a year he resigned [and] was demanded to be patriarch of Constantinople. He subsequently moved to the patriarchate of Alexandria*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII memtions the year 1705 as reference date for his office; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentions the year 1704; ΑΜΑΝΤΟΣ writes that he was abbot between 1703-1706 and that there was no archbishop in Sinai for two years (*Sinai...*, p. 61). He is said to have become patriarch of Constantinople later on.

111. Ἀθανάσιος Ι' Βερροιαῖος (1708-1720)[119]
112. Ἰωαννίκιος ΙΙ ὁ Λέσβιος (1721-1728)[120]
113. Νικηφόρος Μαρθάλης ὁ Γλυκύς (1729-1747)[121]
114. Κωνσταντῖνος ΙΙΙ (1748-1759)[122]
115. Κύριλλος ΙΙ διν Χρετα (1759-1790)[123]

---

[119] «Καὶ ἐψηφίθη καὶ ἐχειροτονήθη ὁ νῦν κὺρ Ἀθανάσιος, ὁ ἀπὸ τῆς ἐπαρχίας Βερροίας. Ἐχειρῶτονήθη δὲ εἰς τοὺς ᾳψη'. Ἰαννουαρίου, ς'. Παρὰ τοῦ Μακαριωτάτου Χρυσάνθου Πατριάρχου Ἱεροσολύμων») (*And then was elected and ordained today's [archbishop] chir Atanasie, [originating] from the Veria diocese. He was ordained on 6 January 1708, by His Beatitude Patriarch Hrisant of Jerusalem*) (*ΒΙΒΛΙΟΝ...*, f. 39v); «Μετὰ τοῦτον Ἀθανάσιος Βερροιαῖος, ἔτος ἀπὸ Χριστοῦ ᾳψστ'. καὶ ἔζησεν ἔτη ιβ'») (*After this: Atanasie of Veria, In the year 1706 after Christ. He lived [another] 22 years.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1706-1718 period. He is mentioned as archbishop in the year 1707 and remembered for his arguments with the fathers of Sinai (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519).

[120] «Μετὰ τοῦτον Ἰωαννίκιος Λέσβιος, ἔτος ᾳψιη'. καὶ ἔζησεν ἔτη ια'») (*After this: Ioan of Lesbos, in the year 1718. He lived another 21 years*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1718-1729 period. He is said to have been archbishop in the year 1718 (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519).

[121] «Μετὰ τοῦτον ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἡγούμενος, κατὰ τὸ Μετόχειον τοῦ τιμίου Προδρόμου, Νικηφόρος Μαρθάλης, ὁ Γλυκὺς ἐπονομαζόμενος, ἐκ Χάνδακος τῆς Κρήτης, ἔτος ᾳψκθ'. παρητήθη δὲ μετὰ παρέλευσιν ἐτῶν κ'. καὶ ἀπέθανεν εἰς τὴν Πατρίδα του· μετεκομίσθησαν δὲ τὰ λείψανα αὐτοῦ εἰς τὸ Μοναστήριον») (*After this: in the year 1729, the one who was hegumen in Constantinople of the [Sinai] succursal called Prodromu, Nichifor Martalis, so-called Glichis, originating from [the town of] Handaka in Crete. After 20 years he resigned and died in his country [namely Crete, n.n.]. His remains were moved to the Monastery.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1729-1749 period. MANAFHS and AMANTOΣ consider 1728 to be the first year of his office. The year 1749 is found to be the final year of his pastorate. We are told that he resigned after 20 years, and was given by Silvestru of Antioch the title of *His Beatitude* (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519). He assumed the task of printing the first Proskunita,rion of Sinai (ΒΙΒΛΙΟΝ..., Târgoviște, 1710).

[122] «Μετὰ τοῦτον Κωνστάντιος, πατρόθεν Κρὴς, μητρόθεν Βυζάντιος, ἔτος ᾳψμθ'. παρητήθη δὲ μετὰ παρέλευσιν ἐτῶν ι'. καὶ ἀπερχόμενος εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν ἀπέθανε καθ' ὁδόν· μετεκομίσθησαν δὲ καὶ τούτου τὰ λείψανα εἰς τὸ Μοναστήριον. Ἐπὶ τῆς Ἀρχιερατείας τούτου ᾠκοδόμησε καὶ ἀφιέρωσεν εἰς τὸ Σινᾶ τὴν ἐν Μολδοβίᾳ Μονὴν τοῦ Φιστιτζίου, ὁ ὑψηλότατος αὐθέντης Μολδοβλαχίας Μιχαὴλ Ῥακοβίτζας Βοεβόδας») (*After this: Constantine, from Crete after his father and from Byzantium after his mother, in the year 1749. He resigned after 10 years and died on his way to Constantinople. His remains were taken to the Monastery. During his office His Highness Lord of Moldavia, Mihail Racoviță Voievod, erected and consecrated to Sinai the Fâstâci Monastery in Moldavia.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII mentions the 1749-1759 period; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, mentions the year 1749 and the fact that Mihail Racoviță Voievod built and offered to Sinai the Fâstâci Monastery. I have not found a confirmation of the fact whether he is the same person as the abbot replacing Nichifor Marthales in the Mpalata/(Constantinople) succursal, the former abbot of the Monastery of St. Parascheve in Iasi, a Sinai succursal as well.

[123] «Μετὰ τὸν ἀοίδιμον Κωνστάντιον, ἐψηφίθη ὁ κλεινὸς Κύριλλος, ὁρμώμενος ἐκ Κρήτης, καὶ εὑρισκόμενος ἐν Σμύρνῃ, κἀκεῖθεν δὲ ἀπελθὼν εἰς τὴν Ἁγίαν Πόλιν, ἐχειροτονήθη κατὰ τὸ ᾳψνθ'. Ὀκτωβρίου ιζ'. ἀρχιερατεύσας χρόνους λ'. καὶ μῆνας γ'. Ὅλον δὲ τὸ διάστημα τοῦτο ἐγένετο αὐτῷ μία σειρὰ βασάνων, ἠγωνίσθη ὁλοψύχως ὑπὲρ ἅπαντας τοὺς προκατόχους αὐτοῦ, ἕνεκεν τῆς καλῆς διοικήσεως καὶ συστάσεως τοῦ Ἱεροῦ Μοναστηρίου· ἐποίμανε ἐν θερμότητι ζήλου, καὶ πνευματικῇ σοφίᾳ καὶ ἐπιστήμῃ τὴν ἐμπιστευθεῖσαν αὐτῷ οὐρανόθεν ἀδελφότητα· τύπος ὤφθη καὶ παράδειγμα ἀρετῆς πᾶσι τοῖς πρὸ τούτου, καὶ τοῖς μετὰ ταῦτα

116. Δωρόθεος II Βυζαντινός (1794-1797)[124]
117. Κωνσταντῖνος Ι' Βυζαντινός (1804-1859)[125]

'Αδελφοῖς καὶ Πατράσιν· ἐπέδραμεν εἰς πολλὰ μέρη τῆς γῆς, καὶ πολλὰς Βασιλείας καὶ 'Επικρατείας τῆς Εὐρώπης διῆλθεν, ἐν αἷς πολλοὺς τῶν Χριστιανῶν τῇ γλυκύτητι τῶν λόγων του ἐφώτισε, καὶ τῇ ἀρετῇ τῶν ἔργων του ὁδήγησεν εἰς ὁδὸν σωτηρίας. Τέως δὲ ἀπελθὼν τὸ δεύτερον εἰς Μολδοβίαν, χάριν βοηθείας, καὶ ἀσθενήσας ὑφ' ἑνὸς ὀξυτάτου πυρετοῦ, ἐπλήρωσεν ἐν 'Ιασίῳ τὸ κοινὸν χρέος, τῷ ,ᾳψ]'. ἔτει, 'Ιαννουαρίου ιβ'. ὁ ἀείμνηστος. "Εμεινε δὲ χηρεύουσα ἡ 'Αρχιεπισκοπὴ χρόνου γ'. καὶ μήνας ζ'. Μετεκομίσθησαν δὲ καὶ αὐτοῦ τὰ λείψανα εἰς τὸ Μοναστήριον, καὶ ἐτέθησαν εἰς τὸ κοιμητήριον, ἔνθα κεῖνται καὶ τῶν λοιπῶν 'Αρχιεπισκόπων ἐν κιβωτίοις») (*After the worth mentioning Constantine was elected Chiril, who originated from Crete and who [at the time of the election] was in Smyrna. After that he came to the Holy City and was ordained on 17 October 1759. During his bishopship of 30 years and 3 months he was tortured many times and he suffered for all his predecessors, because of the welfare and proper administration of the Monastery. He was very zealous, wise in spiritual matters and bestowed his knowledge upon the monastic community. He proved a model and a paradigm of virtue to all fathers and brothers both before and after [his election]. He reached many lands on the Earth and travelled across many empires and kingdoms of Europe, where he enlightened many Christians with the sweetness of his words and led them on the way to redemption by the morality of his works. When he eventually arrived in Moldavia for the second time to gather support, weakened by fever, he gave his final breath in Iasi, on 12 January 1790. And the Archbishopric was bereaved [of its leader] for 3 years and 7 months. His remains were taken to the Monastery and placed in the cemetery, next to [the remains] [which are buried in coffins] of the other archbishops.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 154-155); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519, only gives the year 1759, but states that he was archbishop for 30 years.

[124] «Μετὰ δὲ τὸν Μακαρίτην τοῦτον, ἐψηφίσθη ὁ 'αρχιμανδρίτης Δωρόθεος Βυζάντιος, εὑρισκόμενος ἐν τῇ κατὰ τὴν Μολδοβίαν Αὐθεντικῇ Μονῇ τῆς Φορμώσας 'Ηγούμενος· ἐκεῖθεν δὲ ἀπάρας, καὶ ἀπελθὼν εἰς 'Ιεροσόλυμα, ἐχειροτονήθη τῷ ,ᾳψ[δ'. ἔτει, Σεπτεμβρίου α'. 'Αρχιεράτευσε χρόνους β'. καὶ μῆνας ι'. ἀνὴρ ἁπλοῦς μέν καὶ συνεσταλμένου πνεύματος, τὰ δ' ἄλλα εὐλαβὴς καὶ ἐνάρετος. Εὑρισκόμενος δὲ ἐν Αἰγύπτῳ, καὶ ἀσθενήσας ὑπὸ σφοδροῦ πυρετοῦ, ἐξῆλθε τοῦ βίου ὁ ἀείμνηστος. "Εμεινεν οὖν χηρεύων ὁ θρόνος διὰ τὰς τοῦ καιροῦ ἀνωμαλίας, χρόνους ζ'. καὶ μῆνας δ'.») (*And after this worth mentioning man was elected archimandrite Dorotei the Byzantine, hegumen of the princely Monastery Frumoasa in Moldavia. So that, leaving that place and arriving in Jerusalem, he was ordained on 1st September 1794. He was archbishop for 2 years and 10 months, [being] simple and reserved, pious and virtuous in everything. When he was in Egypt he caught fever and passed into eternal life. So the archbishopric was bereft because of the hardships of the time for 7 years and 4 months.*) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ...*, p. 155); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII gives the 1794-1796 period. He is said to be archbishop in the year 1789 and to have lived another 3 years (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ...*, p. 519).

[125] «Μετὰ τὸν Μακαρίτην Δωρόθεον, διεδέχθη τὸν θρόνον τῆς 'Αρχιεπισκοπῆς ὁ νῦν ἀξίως ἀρχιερατεύων Κωνστάντιος ὁ Β'. καὶ αὐτὸς Βυζάντιος, ὅς τις εἶξας τῇ τῶν Πατέρων κοινῇ διὰ ψήφων προσκλήσει, ἐξῆλθε τοῦ οὗ ἔλαχε διοικῶν Μοναστηρίου, καὶ ἀπελθὼν εἰς τὴν 'Αγίαν Πόλιν κατὰ τὰς Βασιλικὰς καὶ Συνοδικὰς ἀρχαίας διατυπώσεις, ἐχειροτονήθη τῷ ,ᾳωδ'. ἔτει Νοεμβρίου στ'. ὃν ὡς εὐφρόνως διοικοῦντα τὸ ἱερὸν καὶ πρεσβυγενὲς, περίδοξον τοῦτο Μοναστηρίον, ἀγωνιζόμενόν τε μετ' ἐνθέρμου προθυμίας καὶ ἀκαμάτων μόχθων, πρὸς ἀπάντησιν τηλικούτων ἀνυπερβλήτων δυστυχημάτων, οἷα οὐδέποτε ὁ πρὸ τούτου ῥοῦς τοῦ χρόνου ἐπέφερεν εἰς τὸ Σεπτὸν αὐτὸ Προσκύνημα τῶν 'Ορθοδόξων, καὶ ποιμένοντα ἐν ζήλῳ καὶ πατρικῇ κηδεμονίᾳ τὴν ἐμπιστευθεῖσαν αὐτῷ ἀδελφότητα, διαφυλάξαι Κύριος ὁ Θεός») (*After the worth mentioning Dorotei there followed the one who is now the worthy Constantine II the Byzantine, who submitting to the call of the common vote of the Fathers left the Monastery, whose administrator happened to be, and arriving in the Holy City, according to the old imperial and synodal stipulations, was ordained on 6 November 1804. He administered wisely this holy many old and glorious Monastery, may the Lord God protect*

118. Κύριλλος III Βυζαντινός (1859-1867)[126]
119. Καλλίστρατος (1867-1885)[127]
120. Πορφύριος I (1885-1904)[128]
121. Πορφύριος II Λογοθέτος (1904-1926)[129]
122. Πορφύριος III Παυλίνου (1926-1968)[130]
123. Γρηγόριος II Μανιατόπουλος (1969-1973)[131]
124. Δαμιανός Σαμαρτζές (1973-)[132]

---

him, and strived with fervent goodwill and indefatigable effort to overcome so many unconceivable misfortunes, as never before have there been brought by this course of time over this holy Orthodox worshipping site, and to pastorate with zeal and under the Fathers' blessing the community entrusted to him.) (*ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., p. 155); L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII. His pastorate started in 1794 and ended in 1830 when he became patriarch of Constantinople. After that he remained protector of Sinai until 1859 (*ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519).

[126] L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519, provides the same dates I mentioned in the above list. He is said to have been victimized by the Sinai dwellers and accused of not having been an appropriate choice nor a good administrator. Former abbot of the Fâstâci Monastery in Moldavia.

[127] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519; L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII provides the 1877-1885 period. There may be a printing error, namely the year 1877 instead of 1867.

[128] L. ECKENSTEIN, *op. cit.*, p. VII; *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519.

[129] *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519.

[130] *Ibidem*, his pastorate lasted 42 years; he died at 91.

[131] This is the last name in the list of arcbishops of the *ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ*..., p. 519, according to which he was born in Boutza of Smyrna (Middle East), elected archbishop in Cairo on 4 January 1969 and ordained - for the first time in the history of the Sinai Monastery - in Athens, by the representative of the Patriarch of Jerusalem, on 2 February 1969. His enthronement took place in Sinai on 13 April 1969 at the Second Resurrection service. This was an exceception from the tradition due to the fact that *the Monastery was under occupation.*

[132] According to my information, he is the only one among the archbishop of Sinai who has visited Romania from 1864, when the *monasteries' possessions were secularised* - that is around 3/16 May 1981, date mentioned undeer his signature given on the first page of the *ΠΕΡΙΓΡΑΦΗ*..., a gift to the Bucharest Faculty of Orthodox Theology, Theological Institute by then, accompanied by the following note: Διὰ τὴν βιβλιοθήκην τοῦ Θεολογικοῦ Ἰνστιτούτου Βουκουρεστίου. † Samartzèj Damianój - For the Library of the Theological Institute of Bucharest † IPS Damian Samarzes -, where Sinai had a number of properties and interests. It is worth mentioning as well that the Romanian Patriarchate preserved a tight relationship with Mount Sinai along these years, which the rich correspondence between them bears witness to.

À PROPOS DE LA *TRANSLATIO IMPERII* – LE TEMOIGNAGE ICONOGRAPHIQUE DE LA LEGENDE DE BARLAAM ET JOSAPHAT[1]

PETRE GURAN

1. Quelques aspects de l'idée impériale à Byzance et dans les pays slaves

En 1453, un État disparaissait de la carte politique de la Méditerranée: Byzance était conquise par un autre État, européen déjà depuis un siècle, le Sultanat des Turcs Ottomans. Ce fait peut paraître négligeable, étant donné que l'Empire byzantin, depuis quelque temps, se réduisait à sa seule capitale, Constantinople, et que sa chute suivait celles d'autres États de la région. Après la disparition des deux empires bulgares, de Târnovo et de Vidin, et des despotats serbes, celle de l'«Empire des Grecs», comme le nommaient ses voisins de l'Orient et de l'Occident européen, n'était plus qu'un détail dans un conflit militaire déjà consommé. Cependant, d'un autre point de vue, le 29 mai 1453 signifiait la mort du dernier βασιλεὺς τῶν 'Ρωμαίων et la fin de l'institution du pouvoir universel de l'Empire chrétien. Les habitants de Constantinople et des quelques despotats byzantins n'étaient pas les seuls à partager cette vision car, par l'intermédiaire du clergé byzantin et grâce aux récits sur la chute de Constantinople, elle s'était plus ou moins étendue à travers l'espace orthodoxe[2]. Il n'y eut aucun repli du pouvoir impérial après cette date et les autres îlots byzantins furent rapidement conquis. Aucun prince orthodoxe n'affirma officiellement, dans les années suivant la chute de Constantinople, la prétention de régner sur la βασιλεία τῶν 'Ρωμαίων. Subsista seulement la question de la fidélité à l'orthodoxie, ce qui donna à la fin de l'Empire une dimension proprement théologique et chargea de sens la résistance des principautés orthodoxes restées libres.

La chute de la ville impériale, siège du pouvoir temporel suprême, celui de l'empereur chrétien et du patriarcat œcuménique, offrait deux interprétations possibles, accepter la fin historique de l'Empire ou assumer sa relève ailleurs. La

---

[1] La forme *Josaphat* est celle utilisée par la langue française, à la suite de la forme latine. Dans les langues est-européennes la forme grecque, *Joasaph*, s'est imposée. Nous utiliserons la forme française mais l'autre forme apparaîtra aussi dans les citations ou dans certains contextes.

[2] Agostino Pertusi, *La caduta di Constantinopoli*, vol. I *Le testimonianze dei contemporanei*, vol. II *L'eco nel mondo* Fondazione Lorenzo Valla/Arnoldo Mondadori editore, 1976, passim, parmi les divers témoignages sur la chute de Constantinople, voir notamment ceux en langue slave, Konstantin Mihailović de Ostrovica, Nestor Iskander, l'éloge funèbre du despote serbe Georges Branković, qui se lamentent sur la fin de Constantinople.

question avait un enjeu non seulement politique mais aussi théologique car l'empereur chrétien était prévu dans les scénarios de la fin du monde[3].

Avant cette échéance, l'empereur, selon l'idéologie impériale byzantine, occupait une place très importante dans l'existence historique de la société chrétienne. Son caractère sacré était l'expression de ce rôle qu'il jouait dans l'histoire chrétienne. Dans la vision de certains apologètes la conversion de l'Empire par Constantin avait ouvert la voie du salut. Les persécutions, qui avaient précédé ce moment, avaient renforcé la foi, mais le chemin du martyre était étroit. Si le «mal» sévissait ouvertement dans le monde, il y avait moins d'âmes sauvées. Ainsi face aux persécutions, l'Empire chrétien apparaissait dès son début, dans l'œuvre d'Eusèbe de Césarée par exemple, comme une opposition au «mal», un secours pour la foi des faibles et un accord entre la loi humaine et la loi divine. À partir de Théodose, la conservation de la société chrétienne, l'*oikoumene*, devint la tâche principale de l'empereur chrétien. À l'instar des rois du peuple juif, les empereurs du Nouveau Peuple élu devaient maintenir l'unité et la continuité de celui-ci, surtout le garder dans la vraie foi dans le Christ, le Dieu vivant, et l'acheminer vers la fin des temps et la seconde Parousie[4].

Le caractère sacré du pouvoir monarchique romain, héritage double, du Bas Empire d'abord et de l'Empire perse après la victoire définitive d'Héraclius, donna sa forme au pouvoir impérial byzantin. Celui-ci recevait pourtant son contenu de la *Weltanschauung* chrétienne que les empereurs, depuis Constantin et de manière irrévocable depuis Théodose le Grand, avaient embrassée et dont le clergé chrétien était le garant. L'Empire chrétien était ainsi conçu comme une possible réponse à l'énigmatique verset de la seconde Epître aux Thessaloniciens sur ce ou celui qui empêche la venue de l'Antéchrist, qui s'oppose à l'irruption violente du mal dans la création[5].

---

[3] Paul J. Alexander, *The Byzantine Apocalyptic Tradition*, Edited by Dorothy de F. Abrahamse, Univ. of California Press, 1985; voir les prophéties de Pseudo-Méthode de Patara, les Visions de Daniel, les prophéties de Léon le Sage, p. 151-184.

[4] Le thème de l'«Église triomphante» montre saint Constantin à cheval dirigeant l'armée des saints vers l'Empire céleste: premier exemple dans l'église de Patrăuți, bâtie et décorée de peintures murales par Étienne le Grand de Moldavie en 1487; deuxième exemple, une icône qui se trouve aujourd'hui dans la galerie Tretjakov, était jadis, probablement, dans la *zolotaja palata* du Kremlin à Moscou, voir N.E. Mneva dans *Istorija russkogo iskusstva*, sous la direction de I. Grabar, N. Kemenova, V. Lazarev, t. III, Moscou, 1955, p. 568, 569 et 571 images, p. 572-576 texte; troisième exemple au monastère de la Transfiguration de Jaroslavl', peint en 1564 dans un ensemble représentant l'Apocalypse, v. aussi M. Garidis, *L'ange à cheval dans l'art byzantin. Les origines. Essai d'interprétation*, in *Byzantion*, XLII, 1972, pp. 23-59.

[5] II Thess. 2, 6-7: «Et vous savez ce qui le retient maintenant, de façon qu'il ne se révèle qu'à son moment. Dès maintenant, oui, le mystère de l'impiété est à l'œuvre. Mais que seulement celui qui le retient soit d'abord écarté.»; sur les significations et les interprétations du τὸ κατέχον ou ὁ κατέχων voir, Wilhelm Bousset, *Der Antichrist in der Überlieferung des Judentums, des Neuen Testaments und der alten*

Exerçant le pouvoir réel le plus grand ici-bas, l'empereur était soit un obstacle au mal[6], un *katekhon*, ce qui signifiait dans la pratique un défenseur de la foi chrétienne, soit, au contraire, le précurseur de l'Antéchrist[7]. Comme défenseur de la foi, l'empereur convoquait les conciles œcuméniques et conférait aux décisions de ceux-ci leur force légale, suivant ainsi l'exemple donné par Constantin.

Si 1453 avait été la fin du monde, tout eût été simple pour les historiens! Les survivants de l'*oikoumene* byzantine accrochèrent leurs espoirs aux nouvelles échéances eschatologiques et l'attente de la Parousie s'est concentrée autour de l'année 1492, l'an 7000 de l'ère byzantine[8]. Le dépassement de l'an 7000, c'est-à-dire symboliquement du septième jour depuis la création du monde, ne mit pas fin au thème eschatologique mais ouvrit la voie aux autres dimensions d'une *translatio imperii*[9].

La première forme de *translatio imperii* eut lieu au lendemain de la conquête de Constantinople[10]. Du point de vue politique, la place de l'empereur sur le vaste territoire entre l'Asie et l'Europe, qui avait jadis appartenu à l'Empire byzantin, était prise par le sultan turc Mahomet El Fatikh[11]. Cependant, à l'intérieur de ce nouvel Empire, une autre *translatio imperii* fut décidée par Mahomet lui-même: le chef de tous les chrétiens de son Empire devait être l'archevêque de Constantinople,

---

Kirche: Ein Beitrag zur Auslegung der Apokalypse, Göttingen, 1895, p. 16 et 77-79, il cite les passages de Tertullien et Lactance désignant l'Empire romain comme «ce qui empêche la venue de l'Antéchrist» (κατέχον); Wilhelm Stählin, *Die Gestalt des Antichristen und das Kathechon*, in *Festgabe Joseph Lortz*, t. II, Bruno Grimm, Baden-Baden, 1958; Bernard McGinn, *L'Anticristo*, Corbaccio, Milano, 1996.

[6] Paul J. Alexander, *Historiens byzantins et croyances eschatologiques*, in *Actes du XIIe Congrès International des Études Byzantines*, 2, Beograd, 1964, p. 1-8a, dans le recueil de l'auteur *Religious and Political History and Thought in the Byzantine Empire*, London, Variorum Reprints, 1978, à propos de la tradition eschatologique qui voit dans l'Empire romain une garantie contre l'arrivée de l'Antéchrist; Idem, *The Byzantine Apocalyptic Tradition*, p. 183.

[7] G. Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le «césaropapisme» byzantin*, Paris, Gallimard, 1996, p. 167-168; p. 195, l'Antéchrist est structurellement un faux Melchisédec, mélangeant en sa personne le sacerdoce et le pouvoir.

[8] H. Schäder, *Moskau, das Dritte Rom. Studien zur Geschichte der politischen Theorien in der slavischen Welt*, Hamburg, De Gruyter, 1929, pp. 36-37, deuxième édition complétée Darmstadt, 1957.

[9] Le rôle de défenseur de l'orthodoxie notamment.

[10] Angelo Mercati, *Le due lettere di Giorgio di Trebizonda a Maometto II*, in *Orientalia Christiana Periodica*, IX, 1943, p. 96, dans ses lettres écrites après 1466 Georges de Trébizonde affirme: «Ad haec nemo dubitabit quin iam iure Romanorum imperator sis» et «Porro qui Romanorum imperator est, is totius terrarum orbis imperator est».

[11] À l'époque de la conquête de Constantinople naquit une légende sur la volonté secrète de Mahomet de se baptiser, ce qui ouvrait une légitimité à la seule continuité impériale de fait, celle que représentait l'Empire ottoman, V. A. Pertusi, *La caduta di Constantinopoli*, *op. cit.*, p. 264 et *Chronique de Nikon*, dans *Polnoe sobranie russkix letopisej*, vol. XII, Saint-Pétersbourg, 1901, p. 108; cette légende est aussi rapportée par Ivan Peresvetov, V. G. Maniscalco Basile ed., *Scritti politici di Ivan Semënovič Peresvetov*, Milano, 1976.

patriarche œcuménique, sous le titre d'ethnarque du *rum millet*, nom de la nation chrétienne pour les Turcs.

La deuxième forme de *translatio imperii* supposait de substituer à l'empereur chrétien de Constantinople un autre empereur chrétien, régnant ailleurs, par exemple à Moscou[12], comme en témoignent les Tables pascales du métropolite Zosime, rédigées pour les années qui suivirent la date eschatologique 1492 et dont l'introduction contenait la formule «Moscou - deuxième Constantinople»[13] ou les lettres du moine Philothée de Pskov (premier quart du XVIe siècle), qui utilisait la formule «Moscou - troisième Rome»[14].

Avant 1453, pouvaient prétendre à la titulature d'empereur des Romains celui qui exerçait son pouvoir à Constantinople ou ceux qui projetaient, au moins théoriquement, la conquête de la «ville impériale». Légitimes et usurpateurs ils partageaient tous la même conception sur la fonction impériale. Pour comprendre la portée des théories sur la continuation de l'Empire après 1453[15], nous essayerons d'analyser un aspect de la conception que se faisaient de la monarchie les princes et le clergé orthodoxes dans les pays slaves entre le XIVe et le XVIe siècles, à partir d'une série de témoignages iconographiques contenus dans les manuscrits enluminés du roman hagiographique Barlaam et Josaphat.

Avant de passer à l'analyse des images, il faut faire encore quelques remarques sur la valeur du terme *car'*, puisque les témoignages iconographiques qu'on analysera représentent des rois désignés dans les textes slaves de la légende de Barlaam et Josaphat par le titre *car'*.

Car', contraction de *cesar'*, est une transformation de *kaisar* et équivalent au grec *basileus*. Avant de faire référence à l'emploi du terme *car'* pour des souverains

---

[12] D. Strémooukhoff, *Moscow the Third Rome: Sources of the Doctrine*, in *Speculum*, 28, 1, 1953, pp. 84-101, envisage trois modèles de *translatio imperii* proposés au pouvoir de Moscou, la reconquête de Constantinople, selon des prophéties attribuées à Méthode de Patara et Léon le Sage qu'un «peuple roux» devrait reconquérir la ville impériale avant la fin du monde, la reconnaissance du Saint Empire Romain Germanique ou, finalement, la proclamation à Moscou d'un Empire réclamant la succession de Byzance. Si la deuxième solution a été clairement repoussée par le refus de la couronne proposée par l'empereur germanique, par contre les deux autres solutions se sont fait concurrence, en dominant en fonction de la sensibilité eschatologique de l'auteur qui faisait référence au thème Moscou - troisième Rome.

[13] Ja. S. Lur'e, *Ideologičeskaja bor'ba v russkoj publicistike konca XV - nacala XVI veka*, Moscou-Leningrad, 1960, p. 375 sq.

[14] V. Malinin, *Starec Eleazarova monastyrja Filofej i ego poslanija*, Kiev, 1901.

[15] D. Strémooukhoff, *op. cit.*, les prophéties sur la reconquête de Constantinople, incluses dans les Chroniques sous l'année 1453 indiquent ce modèle de *translatio imperii* comme envisageable par les princes russes. D'autre part un envoyé papal auprès de Basile III dans les années 1517-1519 lui proposait l'appui du pape pour la reconquête de Constantinople (plus une couronne royale et le patriarcat) dans le cas d'une croisade commune mais à condition de l'union, cf. H. Schäder, *op. cit.*, pp. 59-60.

médiévaux, il faut mentionner son utilisation pour une catégorie spéciale de monarques, les rois de l'Ancien Testament et le roi crucifié des juifs, le Christ[16]. Ainsi dans les Écritures le *rex*, employé dans la traduction latine, correspond au *basileus* en grec qui a été traduit en slavon par *car'*. Par conséquent, le terme désigne la fonction monarchique elle-même sans distinguer entre un niveau „impérial" et un niveau „royal" de la fonction. Si cette utilisation biblique du terme affaiblit sa signification politique, le fait d'être attribué aux rois juifs et au Christ le chargeait d'un pouvoir symbolique qui renvoyait à l'exercice de la monarchie sur le Nouveau Peuple élu[17].

Le terme fut systématiquement employé par les Russes, les Bulgares et les Serbes pour désigner l'empereur de Constantinople et, à certains moments de l'histoire byzantine comme la domination latine de Constantinople ou la guerre civile au milieu du XIVe siècle, les divers concurrents impériaux. À cet égard, Constantinople seule a bénéficié dans les textes sud slaves ou russes, d'une manière constante, du nom *Car'grad*, c'est-à-dire ville impériale, et cela même après 1453.

Dès le Xe siècle *car'* fut employé en Bulgarie pour exprimer la dignité monarchique de Siméon (893-927), fils du khan Boris - Michel, mais aussi sa prétention impériale, car il se proclamait aussi *basileus kai autokrator* des Bulgares et des Romains et s'érigeait ainsi en deuxième ou troisième co-empereur. Mais ce que les Byzantins lui reconnurent était un pouvoir limité à son peuple. L'échec de son attaque contre Constantinople en 924 confirmait le point de vue byzantin, mais les successeurs de Siméon gardèrent le titre. Le terme *car'* fut réemployé en Bulgarie[18] comme titre officiel par les Assenides et leurs successeurs au XIIIe-XIVe siècles. Au XIVe siècle, en Serbie, il fut assumé officiellement par Stefan Dušan (1331, couronné empereur en 1346–1355) et son fils Uroš (1355–1371), mais son utilisation est attestée

---

[16] Jean 19,19: rex iudeorum =βασιλεῦς τῶν Ἰουδαίων= *car' iudeov*.

[17] J. M. Sansterre, À *propos des titres d'empereur et de roi dans le Haut Moyen Âge*, in *Byzantion*, LXI, fasc. 1, 1991, pp. 15-43: le terme *basileus* à Byzance réunit en soi les termes *rex* et *imperator*, c'est-à-dire la monarchie et le pouvoir universel, que l'Occident médiéval n'est pas parvenu à réunir dans un même mot. À partir du IXe siècle les Byzantins utilisèrent la formule *basileus ton Rhomaion* pour distinguer le pouvoir universel de l'empereur byzantin des autres *basileis* - monarques: Charlemagne, Louis le Pieux, Syméon de Bulgarie. Ces considérations soutiennent notre point de vue sur les occurences du terme *basileus*, où celui-ci exprime le pouvoir monarchique souverain sans distinguer le rang du monarque dans la hiérarchie des princes.

[18] Dans l'évaluation du terme *car'* chez les Bulgares à cette époque il faut aussi tenir compte du fait que toute la cour de Târnovo, les titres et les noms de l'administration centrale et provinciale, de la chancellerie et de l'armée sont une copie fidèle de la cour et de l'administration impériale constantinopolitaine, et même au niveau linguistique la grande majorité sont des translitérations de termes grecs, des calques ou des traductions, pour tout cela voir Ivan Biliarsky, *Les institutions de la Bulgarie médiévale. Second Empire bulgare (XIIe-XIVe siècles)*, Sofia, Presses Universitaires «Saint Clément Ochridski», 1998 (en bulgare).

dès le début de la dynastie des Némanides dans les sources littéraires, quand le titre officiel était d'abord *župan* ensuite *kral* (à partir de 1219)[19].

Sans être employé dans les actes officiels, le terme fut pourtant utilisé une quarantaine de fois, entre le XIe et le XVe siècle, à l'égard de divers princes russes, pas toujours les grands princes. Les occurrences respectives se trouvent dans certains passages de chroniques ou dans d'autres sources hagiographiques ou épigraphiques[20]. À partir de la deuxième moitié du XVe siècle les occurences se multiplient jusqu'au couronnement impérial d'Ivan IV en 1547, quand *car'* devient titre officiel. Dans les chroniques russes, on voit ce titre attribué systématiquement au khan mongol[21] à partir du milieu du XIIIe siècle et, après 1453, au sultan des Turcs[22].

Parmi les figures de la cour ottomane du XVe siècle, l'épouse favorite du sultan Murad II (1421–1451), Mara, fille du despote serbe Georges Branković, reçut constamment le titre de tsaritsa (*carica*). Encore à la fin du XIVe siècle, *car'* fut utilisé par quelques grands féodaux, qui se partagèrent l'Empire de Dušan, par exemple, le prince Lazare Hrebeljanović et le prince Uglješa, despote de Serres[23]. Aux XVe et XVIe siècles, dans les chroniques slavo-roumaines ou dans d'autres œuvres littéraires, comme par exemple les Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose, on emploie le titre pour qualifier divers princes de Moldavie et de Valachie[24].

De ces diverses utilisations, on sait que l'emploi du terme par les souverains bulgares et serbes, surtout dans leur titre officiel, signifiait la prétention à se substituer par la force à l'empereur de Constantinople. Dans les autres cas, il s'agit d'occurrences littéraires et non de titres officiels. D'autres éléments manquent pour

---

[19] D. Năstase, *L'idée impériale en Serbie avant le tsar Dušan*, in *Da Roma alla terza Roma*, Studi V, Roma, 1985, pp. 169-188.

[20] Vladimir Vodoff, *Princes et principautés russes (Xe-XVIIe siècles)*, Northampton, Variorum Reprints, 1989, l'article: *Remarques sur la valeur du terme 'tsar' appliqué aux princes russes avant le milieu du XVe siècle*, in *Oxford Slavonic Papers*, XI, 1978, pp. 1-42, complété par l'article *Le titre tsar' dans la Russie du nord-est vers 1440 - 1460 et la tradition littéraire vieux-russe*, in *Studies on the Slavo-Byzantine and West-European Middle Ages*, Sofia, 1988, pp. 54-62.

[21] V. Vodoff, art. cit., passim., en principe aux khans gengiskhanides, mais il y a aussi des exceptions, comme Mamaï, l'adversaire de Dimitrij Donskoj à Koulikovo.

[22] Passage sur la prise de Constantinople dans la *Nikonovskaia letopis'* sous l'année 1453, dans le *Slovo kratko*.

[23] D. Năstase, βοεβόδας Ούγγροβλαχίας και αὐτοκράτωρ 'Ρωμαίων. *Remarques sur une inscription insolite*, dans *Byzantinische - Neugriechische Jahrbücher*, XXII, 1976-1985, Athènes, p. 3.

[24] P. Năsturel, *Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains*, in *Byzantina*, V, 1973, pp. 395-413 avec 4 planches; D. Năstase, *Ideea imperială în Țările Române. Geneza și evoluția ei în raport cu vechea artă românească*, Fondation Européenne Dragan, Athènes, 1972; idem, *L'héritage impérial byzantin dans l'art et l'histoire des pays roumains*, Milan, 1976; idem, *L'idée impériale dans les Pays Roumains et le 'Crypto-Empire chrétien' sous la domination ottomane. État et importance du problème*, in *Symmeikta*, 4, 1981, p. 201-250; IDEM, «βοεβόδας Ούγγροβλαχίας και αὐτοκράτωρ 'Ρωμαίων». *Remarques sur une inscription insolite*, in *Byzantinische - Neugriechische Jahrbücher*, XXII, 1976-1985, Athen.

pouvoir préciser la portée politique de leur emploi. Pour les princes russes, Vladimir Vodoff démontre qu'il ne s'agit pas d'un contenu politique précis, en tout cas jusqu'au milieu du XVe siècle. En grec aussi, le terme *basileus* peut ne pas désigner uniquement le chef de la hiérarchie des princes, par exemple Nicéphore Grégoras, dans son Histoire byzantine, lors d'une digression sur l'Antiquité parle du βασιλεὺς τῶν Αιγύπτιον, qui est le pharaon d'Egypte[25], Jean Cantacuzène mentionne son contemporain Jean Alexandre de Bulgarie avec la formule τῶν Μύσων βασιλεὺς Αλεξάνδρος[26]. Une occurrence encore plus intéressante apparaît dans une lettre de Grégoire le Sinaïte, rapportée par Théophane, higoumène du monastère de Vatopedi au Mont Athos, dans la *Vie de saint Maxime Kavsokalivite*, qui employait la formule βασιλεῖς τῆς γῆς, par laquelle il désignait l'ensemble des monarques balkaniques, parmi lesquels comptaient aussi des princes qui n'avaient pas prétendu au titre impérial[27].

Puisque le titre impérial en soi n'est pas uniquement utilisé pour désigner l'empereur byzantin, ce qui le distingue des autres „empereurs", c'est bien l'attribution d'un caractère sacré, explicitement exprimé. Même lorsque le pouvoir réel de l'empereur byzantin ne dépasse plus celui des autres princes chrétiens ou païens, le caractère sacré de sa fonction reste un élément distinctif par rapport aux autres détenteurs du pouvoir. Ainsi, les empereurs byzantins se voient attribuer de leur vivant le terme qui désigne la sainteté, ἅγιος, devant leur titre, ἅγιος βασιλεύς ou devant le nom de la fonction, ἁγια βασιλεία. Ces formules sont employées dans les acclamations de l'empereur, comme l'atteste le Traité des cérémonies de Constantin VII Porphyrogénète, mais aussi dans des adresses personnelles à l'empereur ou même dans une simple évocation d'un empereur vivant ou défunt. G. Dagron cite l'exemple du testament du patriarche Joseph I (1266-1275, 1282-1283). Celui-ci mentionnant l'empereur dans son testament n'utilise pas la formule ἅγιος βασιλεύς ce qui entraîna la protestation de l'empereur Michel VIII Paléologue. Une deuxième copie, présentée par le patriarche comme étant l'original, corrige l'omission[28]. D'autres occurrences peuvent se rencontrer dans des actes de donation,

---

[25] *Nicephori Gregorae Historiae Byzantinae*, vol. I, Bonn, 1829, p. 445.

[26] *Ioannis Cantacuzeni eximperatori Historiarum Libri IV*, vol. I, Bonn, 1828, p. 395.

[27] Le terme βασιλεύς, est employé ici dans le sens le plus général de détenteur du pouvoir monarchique ou participant à un pouvoir monarchique, F. Halkin, *Deux vies de saint Maxime, hermite au Mont Athos*, in *Analecta Bollandiana*, 54, 1936, pp. 38-112, p. 90, dans la Vie de saint Maxime Kavsokalivites écrite par Théophane, higoumène de Vatopedi et évêque de Péritérion, il est fait mention d'une lettre de Grégoire le Sinaite aux βασιλεῖς τῆς γῆς. La date présumée de cette lettre est autour de 1350, mais le texte de Théophane qui la mentionne date de la fin du XIVe siècle. Parmi ces „empereurs" figurait aussi un Alexandre, autre que Jean Alexandre de Bulgarie et que F. Halkin interprète comme le prince contemporain de Valachie.

[28] Gilbert Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le 'césaropapisme' byzantin*, Gallimard, Paris, 1996, p. 165.

comme par exemple dans l'*orismos* du despote Andronic Paléologue au monastère de Dionysiou au Mont Athos, du 20 septembre 1420: «...par la générosité des saints empereurs bénis et défunts, de mes ancêtres, ainsi que de mes saints seigneurs et empereurs régnants»[29] ou même dans des ouvrages historiques, comme dans les chroniques brèves[30] ou dans Sphrantzes[31]. La formule apparaît également dans Maxime Planude, dans un passage qui fait référence à coté de la ἁγια βασιλεία à un βασιλεὺς τῶν Ῥῶς[32]. La ἁγια βασιλεία, la sainte majesté impériale, représente le pouvoir universel dans le domaine spirituel. Ainsi, elle est chargée à exprimer plus que le simple titre βασιλεὺς.

C'est notamment ce caractère sacré du détenteur de la fonction impériale que nous essayerons d'étudier dans les diverses représentations que nous analyserons. En miniature ou en peinture murale, la marque de ce caractère sacré est un nimbe[33], de la même forme et du même type de dessin que le nimbe de sainteté[34]. Pour les empereurs byzantins le nimbe ne signifie pas la sainteté mais le caractère sacré de la fonction. La peinture de l'Antiquité tardive et du Moyen Age occidental connaissait une forme spécifique pour le nimbe qui désignait la fonction, le nimbe carré[35]. Il était

---

[29] *Actes de Dionysiou*, n°18, 109, cités par Ivan Djurić, *Le crépuscule de Byzance*, Maisonneuve et Larose, 1996, p. 205.

[30] I. Djurić, *op. cit.*, p. 61-62, mention du couronnement de Manuel II Paléologue, «empereur juste et saint».

[31] Ibid., p. 102.

[32] V. Vodoff, *Remarques sur la valeur du terme 'tsar' appliqué aux princes russes avant le milieu du XVe siècle*, in *Oxford Slavonic Papers*, XI, 1978, p. 7: Maxime Planude mentionne l'ambassade du prince Mixail Jaroslavič de Tver', qui est nommé empereur par son ambassadeur auprès d'Andronic II Paléologue. Le passage marque une différence entre l'utilisation, peut-être même téméraire, du titre impérial à l'égard d'un prince russe face au titre impérial byzantin par la formule, discutée plus haut, ἅγιος βασιλεύς ὁ αὐθέντες μου ὁ βασιλεὺς τῶν Ῥῶς ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης τῆς ἁγίας βασιλείας σου προσκυνεῖ δουλικῶς τὴν ἁγιαν βασιλείαν σου. V. Vodoff en citant ce passage de Maxime Planude, que A. V. Soloviev avait utilisé comme preuve d'un emploi officiel du titre impérial par les princes de Tver', corrige la référence d'après H. Haupt, *Beiträge zu den Fragmenten des Dio Cassius*, in *Hermes, Zeitschrift für klassische Philologie*, XIV, 1879, p. 445.

[33] E. H. Kantorowicz, *Les deux corps du roi*, Paris, Gallimard, 1987, p. 75: le nimbe de l'empereur romain faisait référence, même après Constantin, à la τύχη ou *genius imperatoris*.

[34] Pour le nimbe comme symbole de l'art préchrétien intègré à la logique de la représentation de la sainteté voir H. Delehaye, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, Subsidia Hagiographica 21, Bruxelles, 1934, pp. 119-124; Guillaume de Jerphanion, *Les caractèristiques des saints dans la peinture cappadocienne*, in *Analecta Bollandiana*, LV, 1937, pp. 9-12 discute aussi des exemples de nimbes qui exprime autre chose que la sainteté, par exemple la dignité apostolique et alors Judas est nimbé, ou un rôle dans l'histoire du salut, Adam et Eve, Lazare, les Nations dans la scène de la Pentecôte, cette tendance à multiplier les nimbes s'accentue au Xe siècle, ainsi chaque membre de la famille impériale de Nicéphore Phocas est nimbé; A. Krücke, *Der Nimbus und verwandte Attribute in der frühchristlichen Kunst*, Strassburg, 1905; Marthe Collint-Guérin, *Histoire du nimbe*, Paris, 1961.

[35] G. B Ladner, *The So-Called Square Nimbus*, in *Medieval Studies*, 3, 1941, p. 15-45.

utilisé à l'égard de personnes qui détenaient une place spéciale dans la hiérarchie de l'Église, notamment les évêques, mais pour les empereurs byzantins, le nimbe carré n'a jamais été utilisé. Pourtant le nimbe rond de l'empereur n'a jamais été confondu avec le signe de la sainteté individuelle. Gilbert Dagron démontre que le caractère sacré de l'empereur s'est constitué en une sorte d'obstacle à la sainteté individuelle de celui-ci, comme le prouve le fait qu'en plus d'un millénaire d'histoire byzantine les cultes des éventuels saints empereurs ont été plutôt timides, à une seule exception près qui s'est bien imposé, celui du premier empereur chrétien, Constantin. Cette caractéristique de la monarchie byzantine est plus frappante si on la compare à l'émergence relative du culte des saints princes en Occident[36] et en Russie[37]. L'absence de saints empereurs est accentuée par l'échec de plusieurs tentatives de créer un culte pour des empereurs qui jouissaient d'un grand prestige, comme Justinien, ou dont la mort avait causé une grande émotion dans le peuple, comme Maurice, exécuté avec toute sa famille, ou encore Nicéphore Phocas, assassiné par l'amant de sa femme[38]. Même si on attribue aux empereurs byzantins, de leur vivant, le terme qui désigne la sainteté, ἅγιος, celui-ci est attaché au titre, ἅγιος βασιλεύς, ou au nom de la fonction impériale, ἅγιος βασιλεύς, jamais au nom de la personne même. D'un autre côté, le *Synaxaire* de l'Église de Constantinople commémore un grand nombre d'entre eux, sans pour autant utiliser les formules qui rappellent la fête d'un saint. Ainsi les empereurs sont saints, sans être *des* saints. Cette sainteté, attachée à leur fonction, et qui s'exprime par le terme propre de la sainteté, ἅγιος, est moins une référence au caractère divin (*divus*) des empereurs romains, que l'expression du rôle spécifique qu'ils tiennent dans l'histoire du salut, à l'image des rois de l'Ancien Testament[39].

Le nimbe rond de l'empereur byzantin peut obéir à la même logique. De la sorte, il est autre chose, et plus, que le nimbe carré de la fonction que portent les évêques (dans les mosaïques de la basilique saint Démètrios de Thessalonique) ou les papes de Rome[40]. Il est l'expression peinte de cette différence du βασιλεῦ par rapport aux autres mortels, qui est marquée surtout par le mot ἅγιος mais aussi par *sacer*/ἱερός, qui sont attribués à ce qui a trait à l'empereur[41].

---

[36] R. Folz, *Les saints rois du Moyen Âge en Occident (VIe-XIIIe siècles)*, *Subsidia Hagiographica*, n° 68, Bruxelles, 1984.

[37] M. Cherniavsky, *Tsar and People*, New Haven - London, 1961, le chapitre «Princely Saints and Saintly Princes».

[38] E. Patlagean, *Le Basileus assassiné et la sainteté impériale*, in *Media in Francia. Recueil de mélanges offerts à K. F. Werner*, Paris, 1988, pp. 345-361.

[39] Gilbert Dagron, *Empereur et prêtre*. éd. cit., p. 159-168.

[40] E. H. Kantorowicz, *op. cit.*, p. 76: Grégoire VII demandait le nimbe pour les papes *ex dignitate officii*.

[41] Par exemple, le palais impérial à Constantinople portait le nom de *palais sacré*.

Dans cette optique nous essayerons d'étudier un aspect de la monarchie post byzantine à travers un choix de représentations de rois, dans les miniatures et la peinture murale. Les figures monarchiques choisies sont Abenner, roi de l'Inde, son fils Josaphat et le successeur de celui-ci, Barachias, personnages du roman hagiographique Barlaam et Josaphat. Le détail qui nous intéresse spécialement est leur nimbe.

2. Le culte et la légende hagiographique de Barlaam et Josaphat

Dans la tradition orientale, la reconnaissance de la sainteté ne prenait pas la forme d'une canonisation, mais était l'aboutissement d'un culte préexistant[42]. C'est ainsi que Barlaam et Josaphat sont entrés dans le calendrier sans avoir été canonisés. Pourtant la question de la date de leur inscription dans le calendrier se pose. La première mention, de Josaphat seul, dans le Synaxaire de la grande Église de Constantinople est attestée par un manuscrit de 1301 utilisé à Karyés, siège du protos du Mont Athos. Cette introduction tardive dans le synaxaire du personnage principal de la légende hagiographique était avancée par P. Peeters[43] comme argument contre une attribution de l'œuvre à saint Jean Damascène[44]. Pourtant plusieurs témoignages iconographiques repoussent d'un siècle la date probable de l'existence d'un culte des saints Barlaam et Josaphat dans l'Église d'Orient. Il s'agit d'une représentation sur les murs de l'église de Studenica, peinte en 1209[45], et une deuxième sur ceux de Mileševa (1230-1237)[46]. À la fin du même siècle, les saints Barlaam et Josaphat sont peints dans une église sur le territoire byzantin, à Saint-Georges d'Omorphoclissia[47]. Par la suite, au XIVe siècle, la représentation de Barlaam et Josaphat se répandit en Valachie et en Russie. Si l'image d'un personnage nimbé, autre que l'empereur, témoigne de la sainteté personnelle de celui-ci, alors nous pouvons également prendre en compte les miniatures d'un codex grec du XIe siècle

---

[42] Marie Hélène Congourdeau, *La sanctification dans l'Église byzantine*, in *Histoire du christianisme*, sous la direction de J. M. Mayeur, Ch. Pietri, A. Vauchez, M. Venard, vol. 6, Desclée-Fayard, Paris, 1990, pp. 549-566.

[43] P. Peeters, *La première traduction latine de „Barlaam et Joasaph" et son original grec*, in *Analecta Bollandiana*, XLIX, 1931, p. 276-312.

[44] F. Dölger, *Der griechische Barlaam-Roman ein Werk des Johannes von Damaskos, Studia Patristica et Byzantina*, vol. 1, Ettal, 1953, dans le deuxième chapitre réfute l'argument de Peeters, dans la mesure où il est également applicable contre Euthyme d'Iviron; si celui-ci fait la traduction au XIe siècle, pourquoi n'y a-t-il pas réception dans le synaxaire plus tôt que le XIVe siècle.

[45] V. Djurić, *Le nouveau Joasaph*, in *Cahiers Archéologiques* 33, 1985, p. 99-109; G. Millet, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie*, Paris, 1954, fasc. 1, planche 41, représentation de saint Barlaam s'adressant avec le texte suivant à Josaphat: «Mon fils Joasaph, quitte l'empire terrestre et reçois la croix en suivant le Christ».

[46] V. Djurić, art. cit., p. 100; S. Radojičić, *Mileševa*, Belgrade, 1963, pp. 82, 83, dessins n°15 et 19.

[47] E. G. Stikas, *Une église des Paléologues aux environs de Castoria*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 51, 1958, p. 100-109; V. Lazarev, *Istorija vizantiskoj živopisi*, Moscou, 1986, p. 174.

contenant la légende de Barlaam et Josaphat, dans lequel Barlaam et Josaphat apparaissent avec nimbe. Nous verrons pourtant plus bas que ce témoignage n'a pas un caractère absolu. Néanmoins, nous pouvons penser que la multiplication des manuscrits de la légende et sa traduction dans les pays slaves méridionaux et en Russie au XIIe siècle ont favorisé l'apparition du culte, dont témoignent les images du XIIIe siècle[48].

Le culte de Barlaam et Josaphat se développe fortement à partir du XIVe siècle, ainsi que l'atteste le choix du prénom Josaphat comme nom monacal par des princes ou des personnages importants: l'empereur Jean VI Cantacuzène[49], le *car'* serbe Jean Uroš[50], les dignitaires byzantins Jean Vranas et Isaac Tornikès[51], ainsi qu'en Russie au milieu du XVe siècle, le prince Andrej Dimitrievič Zaozersko-Kubenskij[52] et dans la deuxième moitié du XVe siècle, le prince Isak Mihailovič Obolenskij, devenu archevêque de Rostov[53]. Par son appel radical à quitter le monde pour se préparer à la vie éternelle en revêtant l'habit monacal, la légende fait partie des thèmes développés par le renouveau de la spiritualité monastique au XIVe siècle.

Sur la naissance et surtout sur la paternité de la légende les opinions des chercheurs ont été assez divergentes. Après une longue tradition d'attribution de l'œuvre à saint Jean Damascène, H. Zotenberg supposa l'apparition de la légende en Palestine dans la première moitié du VIIe siècle et considéra comme auteur le moine Jean, mentionné dans le titre, mais sur lequel aucune autre information ne nous serait parvenue[54]. E. Kuhn avait émis l'hypothèse que les versions grecque et géorgienne ont une source commune en syriaque, malheureusement perdue[55]. Par la suite P. Peeters

---

[48] I. N. Lebedeva, *Povest' o Varlaame i Ioasafe, pamjatnik drevnerusskoj perevodnoj literatury XI-XII vv.*, podgotovka teksta, issledovanie i komentarij, Leningrad, 1985.

[49] D. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakuzenos*, Washington, 1968, pp. 10, 86, 90.

[50] A. Th. Papandopoulos, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen, 1259-1453*, Amsterdam, 1962, p. 42.

[51] H. Delehaye, *Synaxaires byzantins, ménologes, typica*, Londres, 1977, pp. 84, 92, 93.

[52] A. V. Eksempljarskij, *Velikie i udel'nye knjaz'ja severnoj Rusi*, t. II, Saint-Pétersburg, 1891, réimprimé La Haye, 1960, p. 114-115; V. Djurić, art. cit., p. 108, n. 2; E. Golubinskij, *Istorija kanonizacij sviatyx v Russkoi cerkvi*, Moscou, 1903, p. 149; V. Ključevskij, *Drevnerusskije žitija svjatyx kak istoričeskij istočnik*, Moscou, 1871, p. 275.

[53] P. M. Stroev, *Spiski ierarxov' i nastojatelej monastyrej rossijskija cerkvi*, in *Izdanie arxeografičeskoj kommissii*, Saint-Pétersbourg, 1877, col. 332: Ioasaf prince Obolenskij, ancien higoumène du monastère Ferapontov, le 32e évêque de Rostov, 1481-1489 (†1514); V. Lazarev, *Moscow School of Icon-Painting*, Moscou, 1971, p. 41, à propos d'une icône qui était dans la possession de l'archevêque Joasaph, mentionne le prénom laïc de l'archevêque.

[54] H. Zotenberg, *Notice sur le texte et les versions orientales du livre de Barlaam et Josaphat*, in *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, 28, 1, 1887, p. 1-166.

[55] E. Kuhn, *Barlaam und Joasaph. Eine bibliographisch - literargeschichtliche Studie*, in *Abhandlungen der königlichen bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch - Philologische Klasse*, t. XX, Munich, 1897, p. 1-88.

plaça le début de cette légende au monastère d'Iviron au Mont Athos à la charnière du Xe et du XIe siècles; son auteur serait Euthyme, moine géorgien et abbé de ce monastère[56]. En 1953 F. Dölger publia une démonstration accordant de nouveau la paternité de l'œuvre à saint Jean Damascène[57], conformément à la tradition, attestée dès la seconde moitié du XIe siècle mais répandue depuis le XIIIe siècle. Cependant, même après cette date, différents manuscrits désignaient la légende comme une «histoire édifiante», sans mentionner saint Jean Damascène. Les dernières recherches ont abandonné les trois paternités proposées et leurs dates afférentes; ce récit serait l'œuvre d'un auteur anonyme des IXe-Xe siècles[58]. La formule du titre «histoire édifiante», dans les manuscrits grecs les plus anciens notamment, en relation avec l'inscription tardive de Josaphat et de Barlaam dans les synaxaires laisse supposer qu'avant le XIIe siècle la légende n'était pas le support d'un culte et, par conséquent, n'était pas encore reconnue comme texte hagiographique. Le culte n'est attesté, comme nous l'avons vu, qu'à partir du XIIIe siècle.

La structure narrative de la légende chrétienne reprend l'histoire du prince indien Bodhisattva (Bouddha), dont le nom donnera par plusieurs transformations, en arabe et en grec, Budasaf, Jodasaf et finalement Joasaph ou Josaphat dans la tradition latine[59]. À cette structure primitive, dont les détails furent modifiés et adaptés au contexte chrétien, s'ajoutent d'autres textes introduits dans le récit, comme des fragments ou des résumés des Écritures, douze apologues d'origines diverses (du Semeur, du Roi et des deux moines, de la Trompette, des Coffrets, de l'Oiseleur, de la Licorne, des Trois amis, du Roi d'une année, du Roi pieux, du Jeune homme riche, du Chevreuil, du Fils du roi), utilisés par Barlaam dans la conversion de Josaphat et l'Apologie d'Aristide. Celle-ci est presque intégralement reproduite dans l'apologie de la foi chrétienne prononcée par le mage Nachor, déguisé comme Barlaam, en face de la cour d'Abenner, qui avait organisé un faux affrontement entre les religions pour détourner son fils, Josaphat, du christianisme. De la même manière, une partie du miroir des princes d'Agapet se trouve insérée dans le roman[60]. Ces ajouts font partie de la version en grec de la légende depuis les plus anciens manuscrits du Xe-XIe siècles.

---

[56] P. Peeters, *op. cit.*

[57] Franz Dölger, *op. cit.*

[58] Willem J. Aerts, *Einige Überlegungen zur Sprache und Zeit der Abfassung des griechischen Romans "Barlaam und Joasaph"*, dans *Die Begegnung des Westens mit dem Osten, Kongressakten des 4. Symposiums des Mediävistenverbandes in Köln 1991 aus Anlass des 1000. Todesjahres der Kaiserin Theophanu*, hrsg. von Odilo Engels und Peter Schreiner, Jan Thorbecke Verlag, Sigmaringen, 1993, pp. 357-364; R. Volk, *Urtext und Modifikationen des griechischen Barlaam-Romans. Prolegomena zur Neuausgabe*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 86/87, 1993-94, pp. 442-462.

[59] J. P. Mahé, A. Mahé, *La sagesse de Balahvar. Une vie christianisé de Bouddha, la version courte de la recension du Barlaam et Josaphat géorgien*, Paris, Gallimard, 1993, v. l'étude introductive.

[60] I. Ševčenko, *A Neglected Byzantine Source of Muscovite Political Ideology*, in *Harvard Slavic Studies*, t. 2, 1954, p. 148-150, les fragments d'Agapet déjà insérés dans la version grecque de la légende de Barlaam

La légende raconte la vie de Josaphat, fils du roi de l'Inde, Abenner. Une prophétie sur la conversion au christianisme de l'enfant, prononcée par un des mages à la naissance de Josaphat, détermine le destin particulier de celui-ci. Il est enfermé dans un palais merveilleux, entouré par des serviteurs jeunes et beaux, afin de ne pas connaître les malheurs de la vie. Mais arrivé à l'âge adulte il demande à son père la permission de sortir du palais, ce qui lui fait découvrir la maladie, la vieillesse et la mort. L'ermite Barlaam parvient à pénétrer chez lui et à l'issue d'un long dialogue, le convertit au christianisme. Continuant sa vie à la cour de son père Abenner, Josaphat subit plusieurs tentations visant à le détourner du christianisme: le plaisir charnel représenté par la beauté féminine, la réfutation de la religion chrétienne par les mages du royaume et finalement l'attrait du pouvoir. Comme dernière tentation, Abenner offre à son fils la moitié de son royaume. Ainsi Josaphat accède au pouvoir dans cette moitié de royaume, la convertit au christianisme, détruit les temples païens, bâtit des édifices de culte et établit l'Église, en assurant ainsi la prospérité du pays. Impressionné par la réussite de son fils, Abenner se convertit aussi, permettant ainsi la christianisation de tout le royaume. A la mort de son père, Josaphat monte sur le trône du royaume tout entier, mais décide sous peu de renoncer au pouvoir et de se retirer dans le désert, partant en quête de son maître spirituel Barlaam. Il lègue le royaume au fidèle conseiller Barachias et prend congé de son peuple en tenant un discours sur le prince chrétien et la vie chrétienne. Les derniers chapitres racontent le chemin de Josaphat à travers le désert, sa rencontre avec Barlaam et la mort de celui-ci, puis la mort de Josaphat, dont le corps est enseveli par un ermite du voisinage, finalement l'invention des reliques des deux saints par Barachias et leur translation du désert vers la capitale du royaume[61].

---

et Josaphat, ont été pris en compte par Cyrille, évêque de Turov (1169–1182), mais pour être appliqués aux moines plutôt qu'aux princes (dans la lettre de Cyrille à l'abbé Basile du monastère des Grottes de Kiev) et dans le panégyrique d'Andrej Bogoljubskij. L'utilisation politique d'Agapet au XVIe siècle se fait déjà à partir du texte intégralement traduit.

[61] La Vie de Barlaam et Josaphat: édition du texte grec: *PG*, 96, col. 857-1249 (reprend l'édition de Boissonade d'après des ms. gr. de la B. N. de Paris); édition du texte vieux-russe I. N. Lebedeva, *Povest' o Varlaame i Ioasafe, pamjatnik drevnerusskoj perevodnoj literatury XI-XII vv., podgotovka teksta, issledovanie i komentarii*, Leningrad, 1985; édition de la traduction roumaine du XVIIe siècle par P. V. Năsturel, *Viaţa sfinţilor Varlaam si Ioasaf tradusă din limba elenă la anul 1648 de Udrişte Năsturel de Fierăşti al doilea Logofăt*, Bucarest, 1904; *Žitie i žizn' prepodobnyx otec našyx Varlaama pustynnika i Ioasafa careviča Indijskago. Tvorenie prepodobnago otca našego Joanna Damaskina*, publié par le *Imp. Obščestvo ljubitelej drevnej pismennosti*, n° LXXXVIII, Saint-Pétersbourg, 1887; V. Uspenskij, S. Pisarev, *Licevoe žitie prepodobnago Ioasafa careviča Indijskogo*, Saint-Pétersbourg, 1908, reproduit le ms. n° 34. 3. 27. de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg; Iv. Franko, *Barlam i Iosaf*, in *Mittheilungen des Szevczenko-Vereins*, t. VIII, 1895; G. R. Woodward, H. Mattingly, *Barlaam & Ioasaph*, édition du texte grec et traduction anglaise, London - Cambridge (Ma.), Heinemann, 1967; D. M. Lang, *The Wisdom of Balahvar: A Christian Legend of Buddha*, London, Allen & Unwin, 1957; D. M. Lang, *The Balavariani (Barlaam and Iosaphat): A tale from the Christian East Translated from the Old Georgian*, London, Allen & Unwin, 1966;

La légende contient également des épisodes attachés au père de Josaphat, Abenner, comme la persécution des chrétiens, le massacre des moines et les démarches pour détourner Josaphat du christianisme.

Le personnage Barlaam apparaît dans la légende d'abord déguisé comme un marchand, qui frappe à la porte du palais de Josaphat afin de lui présenter une pierre précieuse et très rare. Son intention est de convertir Josaphat, mission qu'il a reçue de Dieu. Après la conversion de Josaphat, scellée par le baptême et la communion, Barlaam retourne au désert. Josaphat ne le retrouve qu'à la fin de sa vie laïque, quand il part lui-même au désert.

3. Les miniatures dans les manuscrits du *Barlaam et Josaphat* grec et slave

Les miniatures dans les manuscrits du roman hagiographique Barlaam et Josaphat ont fait l'objet d'une étude minutieuse dans la thèse de doctorat de Sirarpie Der Nersessian, publiée en 1937[62]. Outre les six manuscrits grecs enluminés, l'auteur reproduit des miniatures de deux manuscrits slaves du début du XVIIe siècle, fait référence à un autre[63] et à un cycle peint de Barlaam et Josaphat sur la voûte de la porte clocher du monastère de Neamtsu en Moldavie[64]. Dans l'édition de la version vieux-russe de Barlaam et Josaphat faite par I. N. Lebedeva sont reproduites deux miniatures du manuscrit n° 26 de la Bibliothèque de Pierre le Grand (aujourd'hui dans la Bibliothèque de l'Académie des Sciences) et une image de la première édition imprimée de la légende en slave à Kutein en 1637[65]. Des traces de miniatures projetées, dont seules les légendes ont été rédigées, se trouvent aussi dans un manuscrit grec daté de 1564/65 et écrit par le copiste Christophore[66].

La sagesse de Balahvar. Une vie christianisé de Bouddha, la version courte de la recension du Barlaam et Josaphat géorgien, traduite du géorgien, présentée et annotée par A. et J. P. Mahé, Paris, Gallimard, 1993; une nouvelle édition du roman grec était préparé pour 1996 par R. Volk, auteur de l'article *Urtext und Modifikationen des griechischen Barlaam-Romans. Prolegomena zur Neuausgabe*, in *Byzantinische Zeitschrift*, 86/87, 1993-94, pp. 442-462; pour les références nous nous appuyons sur l'édition de la légende slave de I. N. Lebedeva.

[62] S. Der Nersessian, *L'illustration du roman de Barlaam et Joasaph*, 1 vol. de texte et 1 album, Paris, 1937.

[63] V. note 60, les éditions *Imp. Obšč. ljubitelej drevnej pismennosti*, 1887; Uspenskij - Pisarev, 1908; Iv. Franko, 1895.

[64] S. Der Nersessian s'appuie sur l'article de I. D. Ştefănescu, *Le roman de Barlaam et Joasaph illustré en peinture*, in *Byzantion*, t. VII, 1932, fasc. 2, pp. 347-369; j'ai pu voir cette peinture, la couche du XVIe fut malheureusement repeinte au XIXe siècle.

[65] *Povest' o Varlaame i Ioasafe*, éd. I. N. Lebedeva, p. 41.

[66] Robert Volk, *Neues vom Schreiber Kallistos und vom Fortwirken zweier illuminierter Handschriften des griechischen Barlaam-Romans*, in *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, Band 48, Wien, 1998, pp. 243-272, dans le cours de la préparation d'une nouvelle édition de la version grec du roman de Barlaam et Josaphat, a soulevé l'hypothèse de l'existence d'un manuscrit enluminé, jumeau du ms. grec de Paris 1128 ou même la source de celui-ci, par la comparaison du Parisinus gr. 1128 avec le ms. de

Afin de pouvoir comparer les images mentionnées, nous les diviserons en deux ensembles, en fonction de la date du manuscrit, avant ou après 1453. Le premier, avant 1453, est constitué des manuscrits grecs, que nous nommons après S. Der Nersessian, **Hierosolymiticus codex 42**, manuscrit du XIe du monastère de la Sainte Croix de Jérusalem, **Jannina - Cambridge**, manuscrit du XIIe divisé entre une bibliothèque de l'école Zosimaïa de Jannina et l'University Library de Cambridge et le manuscrit grec de la Bibliothèque Nationale de **Paris n° 1128**, du début du XIVe siècle.

Le second ensemble, après 1453, est constitué des manuscrits slaves dénommés **Saint-Pétersbourg 71** et **Saint-Pétersbourg 34.3.27** par S. Der Nersessian, du début du XVIIe siècle. Egalement au second groupe chronologique se rattache le cycle iconographique de la légende de Barlaam et Josaphat, peint sur la voûte de la porte clocher du monastère Neamtsu en Moldavie vers le milieu du XVIe siècle[67].

Avant de passer à la comparaison des deux ensembles d'images, il faut préciser que deux des manuscrits dont les miniatures sont reproduites par S. Der Nersessian ne feront pas l'objet de notre analyse parce qu'ils ne s'intègrent à aucun des deux groupes. Il s'agit **du codex 463 du Monastère d'Iviron** au Mont Athos et **du manuscrit n° 338 du King's College à Cambridge**, les deux datés des XIIe-XIIIe siècles. Dans les miniatures de ces manuscrits, aucun des personnages n'est représenté avec un nimbe. Le fait en soi n'est pas sans importance mais sort des cadres de la comparaison proposée. L'absence de nimbe - qui n'est certainement pas un oubli ou une faute technique car dans l'**Iviron 463**, saint Jean Damascène est représenté avec un nimbe - doit être rapprochée du caractère nettement oriental et

---

Christophore, qui contient les mêmes légendes des miniatures, mais des différences au niveau du texte. Le ms. jumeau ou source de Paris gr. 1128 serait aussi la source de celui de Christophore. Ce supposé manuscrit à miniatures, qui fut la source du Paris. gr. 1128, est à l'origine d'une autre copie du XIVe siècle et de six copies du XVIe siècle, dont celle de Christophore. Une autre contribution intéressante est la démonstration de la parenté des manuscrits grecs de Jérusalem 42 et de Jannina - Cambridge, dont les iconographies sont aussi apparentées, comme plus bas.

[67] Dans ce second ensemble on aurait pu inclure aussi un manuscrit grec du XVIe siècle, le ms. 11 de la bibliothèque de la Chambre des députés d'Athènes, qui contient des miniatures de Barlaam et Josaphat, mais V. N. Lazarev, *Istoria picturii bizantine*, traduction roumaine de la *Istoria vizantijskoj živopisi*, apparu en 2 volume à Moscou, 1947-1948, dans l'édition cité vol.III, Bucarest, 1980, p. 49, considère que ces miniatures provinciales ont été fortement influencées par l'art occidental et sont un mélange artificiel de formes byzantines et occidentales. Ainsi nous avons préféré le laisser de côté étant donné que d'un côté l'iconographie occidentale des personnages monarchiques ne connaît pas le nimbe comme signe du caractère sacré de la royauté, d'un autre côté dans les miniatures occidentales de la légende de Barlaam et Josaphat les deux ne sont pas nimbés non plus (cf. Norbert H. Ott, *Anmerkungen zur Barlaam-Ikonographie. Rudolf von Ems 'Barlaam und Josaphat' in Malibu und die Bildtradition des Barlaam-Stoffs*, in *Die Begegnung des Westens mit dem Osten*, Sigmaringen, 1993, pp. 365-385). En effet, Josaphat et Barlaam dans le ms. 11 d'Athènes ne sont pas une seule fois nimbés.

non byzantin des costumes et des coiffures[68]; même les traits du visage renvoient à l'Extrême-Orient. De plus, ni Abenner, ni Josaphat ne portent de couronne, à une exception près: dans le manuscrit d'**Iviron 463**, la miniature du «couronnement de Barachias» montre Josaphat tendant vers la tête de Barachias une sorte de couronne[69]. Par comparaison, dans les miniatures du premier groupe de manuscrits, **Hierosolymiticus**, **Jannina-Cambridge** et **Parisinus gr. 1128**, le roi est toujours revêtu d'un costume byzantin - on y distingue immédiatement le *loros* [70] -, Abenner a une couronne fermée de type *kamélaukion*, Josaphat une couronne ouverte de type *stemma*[71]. Ce choix des miniaturistes des manuscrits d'**Iviron** et du **King's College** de

---

[68] S. Der Nersessian, *op. cit.*, p. 189.

[69] S. Der Nersessian, *op. cit.*, planches I à XLV.

[70] Le *loros* est un bandeau d'étoffe richement orné, qui fait partie du vêtement de cérémonie des empereurs byzantins. Il se met autour du cou, traverse en X la poitrine et l'une des extrémités se jette au-dessus du bras gauche.

[71] Pour la description des vêtements, S. Der Nersessian, *op. cit.*, p. 186: «Les miniaturistes grecs, excepté ceux d'Iviron et de King's College, donnent à Abenner et à Joasaph le costume des empereurs byzantins: une tunique longue ornée de bandes d'or ou de bandes brodées, et, par-dessus, le *loros* ou la *chlamyde*. Le peintre du Hierosolymiticus 42 choisit le *loros*, dont une extrémité est toujours rejetée sur le bras. Les copistes du manuscrit de Paris ... préfèrent la *chlamyde*, le plus souvent sans *tablion*; [Parisinus] figure parfois Joasaph avec *loros* (pl. XLVIII, 183), ou portant une tunique à collet, ornée d'un galon d'or qui rejoint la ceinture; une autre bande entoure le bas de la jupe. Au début, Abenner est vêtu comme les basileis des XIIIe et XIVe siècles; la bande d'or constellée de gemmes descend du collet jusqu'à l'ourlet de la jupe (pl. XLVI, 173). Le roi et le prince du Jannina - Cambridge portent tantôt le *loros* très large, garni de motifs géométrique ou bordé de pierres précieuses, tantôt la *chlamyde*. D'autres fois ils sont vêtus seulement de la tunique longue avec le *maniakis*, collet enrichi d'une rangée de pierres autour du cou. Lorsque le roi ou Joasaph sont à cheval, leur tunique descend seulement jusqu'aux genoux et une chlamyde courte est jetée sur leurs épaules. ... Cette tunique brève est probablement le *paragaudion*, vêtement d'origine persane, orné de galons brodés, serré d'une ceinture (Ebersolt, *Le grand palais*, p. 39), et par-dessus lequel les empereurs revêtaient parfois la cuirasse. Quant à la chlamyde plus courte, il faut y reconnaître probablement le *sagion*, vêtement de demi-gala que les empereurs mettaient souvent après avoir enlevé la chlamyde et le *loros*, et qu'ils portaient aussi parfois à cheval». Pour la couronne, nous citons encore Der Nersessian: «La forme de la couronne n'est pas partout la même. Dans le Hierosolymiticus il semble qu'on a dessiné le *camelaukion*, c'est-à-dire la „demi-sphère à courbe régulière, ornée de perles et de pierres, dont les unes étaient incrustées, les autres suspendues" (Ebersolt, *Arts somptuaires*, p. 98). ... Parfois la coiffure du roi s'approche d'avantage du stemma, ce cercle de métal incrusté de gemmes mais c'est surtout dans le Jannina-Cambridge qu'Abenner et Joasaph portent ce type de couronne. Une plaque dans laquelle s'encastre une pierre précieuse, orne, sur le front, la bande assez large et légèrement évasée. Trois plaques triangulaires dessinent des pointes au-dessus de la couronne du roi; elles sont absentes de la coiffure de Joasaph. Le copiste du Parisinus varie les types. Le stemma est un bandeau d'or, parfois agrémenté de trois pointes (Ebersolt, *Arts somptuaires*, p. 43, 47 surtout pour les impératrices). ... La coiffure de Joasaph est, le plus souvent, de forme hémisphérique légèrement renflée à la partie supérieure, comme la couronne des *basileis* au XIVe siècle».

ne pas adapter le contenu de la légende à leur époque justifie notre décision d'ignorer ces deux manuscrits dans l'analyse du nimbe des princes à Byzance et dans le monde slave. En revanche, ces deux manuscrits d'inspiration orientale, peuvent apporter un éclaircissement sur la question de la réception de la légende jusqu'au XIIIe siècle, dans certains milieux; à cette époque celle-ci appartenait à la littérature édifiante mais n'était pas encore considérée comme un texte hagiographique[72].

Parmi les personnages qui nous intéressent, le premier groupe est constitué par Abenner, le père de Josaphat, roi païen et persécuteur des chrétiens, et Barachias, successeur de Josaphat. Un deuxième groupe est composé des rois qui apparaissent dans les apologues. Au troisième groupe appartient seulement Josaphat. Un quatrième réunit Barlaam, futur saint, les moines martyrisés et ceux qui habitent le désert. Les personnages des deux premiers groupes se distinguent par leur seule qualité royale. Josaphat est à la foi roi et moine et finalement saint chrétien.

L'élément recherché dans toutes ces images est la représentation du nimbe pour chacun des personnages. Ainsi les sujets du premier groupe sont, dans les manuscrits qui datent des XIe-XIVe siècles, toujours nimbés. Par exemple, la miniature du f° 27 du codex **Hierosolymiticus 42** illustre la scène où Josaphat demande à son père la permission de sortir du palais où il avait grandi protégé des malheurs de la vie[73]. Abenner est représenté avec un nimbe, le *loros* comme vêtement impérial est clairement reconnaissable, ainsi que la couronne fermée. Le roi siège sur son trône; son fils Josaphat se retrouve pas loin de lui, assis en contrebas. Son habit est à peine visible. Dans le même manuscrit, une autre miniature (f° 190) représente la mort d'Abenner. Il est étendu sur un lit et son fils s'incline au-dessus de lui. Nous distinguons sur la tête de chacun des deux personnages des éléments d'une couronne. Ils sont tous les deux nimbés. Dans le manuscrit **Jannina-Cambridge**, Abenner apparaît nimbé sur la miniature du f° 110v° («Nachor est conduit auprès du roi»[74]), de même que dans la scène «Zardan devant le roi». Deux miniatures consécutives (ff° 15v° et 16v°) du **Parisinus gr. 1128** représentent la rencontre d'Abenner et des deux moines et leur martyre sur le bûcher ordonné par ce même Abenner. Le roi persécuteur de la foi chrétienne apparaît avec un nimbe[75]. Le manuscrit de **Paris grec 1128** offre une particularité en comparaison avec le caractère conservateur des miniatures en général pour les détails de vêtement: ceux d'Abenner et de Josaphat sont adaptés et reproduisent la mode de la cour impériale constantinopolitaine du XIVe siècle. Par exemple, le *loros*, constamment présent sur

---

[72] Norbert H. Ott, *Anmerkungen zur Barlaam-Ikonographie ...*, art.cit., à la p. 382 il avance l'idée que l'iconographie peut avoir le rôle d'instruction de lecture et que les miniatures peuvent nous aider à trouver le genre littéraire d'un texte.

[73] Idem., *op. cit.*, p. 194, fig. 91.

[74] Idem., fig. 98.

[75] Idem., planche XLIX, reproduction n° 186.

les miniatures des manuscrits **Hierosolymiticus 42** et **Jannina - Cambridge**, disparaît. Néanmoins dans le **Parisinus gr. 1128** les représentations d'Abenner comportent toujours le nimbe. L'autre personnage du premier groupe est Barachias, dignitaire à la cour de Josaphat, qui est désigné par celui-ci comme successeur au trône. Il apparaît dans la scène du «couronnement de Barachias» par Josaphat dans le manuscrit de **Paris**: tous les deux sont représentés avec un nimbe.

Dans les manuscrits du second ensemble, copiés après 1453, Abenner et Barachias n'apparaissent jamais auréolés. Le cycle iconographique de Neamtsu, qui se rattachait à ce second groupe, présente une exception: dans trois images, Abenner est lui aussi nimbé. Mais ces quelques représentations figurent seulement après la scène de la pénitence d'Abenner, scène qui n'apparaît d'ailleurs que dans ce cycle. Dans cette image, Abenner esquisse un mouvement d'agenouillement et porte les mains à sa couronne pour la déposer[76]. Dans la scène suivante, où il reçoit le baptême, Abenner est déjà nimbé[77]. Il l'est aussi sur son lit de mort[78]. Cette particularité du cycle iconographique de Neamtsu doit être l'écho d'une vénération pour Abenner, justifiée par le dernier chapitre de la légende. Josaphat, déjà seul au désert, sentant approcher la mort, fait un rêve dans lequel deux hommes étranges - des anges - lui remettent deux couronnes resplendissantes. Il interroge ces deux anges sur leur signification. Ils lui répondent que l'une lui est attribuée et que l'autre revient à son père. Josaphat s'indigne alors que ce père, converti et repenti au seuil de la mort, recevait la même couronne que lui qui passa sa vie en ascèse. Sur ce, Barlaam se montre et lui rappelle sa prédiction concernant l'avarice de Josaphat lorsqu'il serait riche. Josaphat comprend que cette richesse signifiait ces exploits ascétiques et se repent[79]. Ainsi la grâce qui descend sur Abenner à travers le repentir et le baptême, et qui est manifestée par la couronne céleste dans la vision de Josaphat, est exprimée par le nimbe dans l'iconographie. Les images de Josaphat le confirment, car lui non plus n'est pas nimbé dans les scènes qui précèdent son baptême[80].

Quant au deuxième groupe de personnages, constitué par les rois décrits dans les apologues, les scènes relatives aux apologues du Fils du roi (f° 13v°), du Roi d'une année (f° 59v°) et du Roi pieux (f° 69v°), dans le manuscrit de **Jannina - Cambridge**, montrent un roi systématiquement auréolé; sur la dernière des trois miniatures nous pouvons distinguer l'habit impérial du roi pieux. Ces rois sont

---

[76] I. D. Ştefănescu, *op. cit.*, repentir d'Abenner, fig. 49, la scène 27 du cycle, où celui-ci n'a pas de nimbe.

[77] Idem., fig. 49, scène 28.

[78] Idem., fig. 48, scène 30.

[79] *Povest' o Varlaame i Ioasafe*, éd. I. N. Lebedeva, p. 265.

[80] I. D. Ştefănescu, *op. cit.*, fig. 42, scène 5 et fig. 46 scène 15, la représentation de Josaphat sans nimbe avant son baptême est confirmée aussi par les miniatures du ms. Leningrad 71, voir appendice III.

représentés de la même manière dans le manuscrit grec de **Paris 1128**[81]. En revanche, les miniatures des apologues du manuscrit **Saint-Pétersbourg 71**, reproduisant le modèle de celles du **Jannina - Cambridge** et du **Parisinus gr. 1128** (Roi d'une année, p. 191 du codex, Roi pieux, p. 213, Fils du roi, p. 389 et 390) mettent en scène des rois sans nimbe.

Josaphat apparaît très souvent auréolé aussi bien dans les manuscrits du premier groupe que dans ceux du second. Notons les exceptions, en essayant d'en découvrir la signification, dans le premier groupe de manuscrits. Dans le **Parisinus gr. 1128**, Josaphat est dépourvu de nimbe quand il est en compagnie de son père (par exemple, dans la scène «Abenner et Josaphat» de la miniature du f° 18), seul Abenner porte un nimbe, car lui seul est empereur. Dans le **Hierosolymiticus**, Josaphat n'est pas nimbé en tant qu'ermite, dans les scènes «Josaphat et un ermite» et «Josaphat arrive chez Barlaam». Ce fait appuie l'hypothèse que Josaphat ne soit pas encore objet d'un culte au XIe siècle, quand fut copié le manuscrit.

Dans le second ensemble de manuscrits, postérieurs à 1453, les images de Josaphat sans nimbe sont les suivantes: celles de la vie de Josaphat avant son baptême (p. 77 du ms. **Saint-Pétersbourg 71**, la scène où Josaphat rencontre un vieillard; p. 73, la scène où «Joasaf demande à sortir à sa guise»; ou dans le manuscrit **26 de la collection Pierre le Grand**, la scène «Joasaph réfléchit aux malheurs de la vie»[82]) ou dans l'exercice de ses fonctions politiques comme par exemple: son arrivée dans la nouvelle capitale de la moitié du royaume où il doit régner lui-même (p. 440 du **Saint-Pétersbourg 71**). Une scène particulièrement éloquente est celle de la grande assemblée pour la confrontation du christianisme et du paganisme. Dans les manuscrits du premier groupe, la scène représente Abenner et Josaphat face à face, sur leurs trônes, tous les deux auréolés. Dans le manuscrit **Saint-Pétersbourg 34.3.27** (p. 34) Josaphat est auréolé, tandis que son père Abenner ne l'est pas[83]. Pourtant son père est bien assis sur le trône et préside l'assemblée, tandis que son fils se trouve à ses pieds dans une position dynamique, en train de parler. L'image montre également les autres participants à l'assemblée. Deux inscriptions identifient les deux personnages: au-dessus de Josaphat il est écrit *carevič Ioasaf* et au-dessus de Abenner il est écrit *car' Avenir*. La même répartition des rôles et des nimbes est observable dans la même scène du manuscrit **Saint-Pétersbourg 71** (seule particularité: au-dessus de l'image, est représentée la Sainte Trinité).

Le dernier groupe de personnages est celui des moines. Le dessin du nimbe est pour eux moins régulier. Barlaam est représenté avec un nimbe dans certaines des miniatures du **Hierosolymiticus** (f° 30v° et 32v° au début de la légende, les

---

[81] Idem., pl. LIII - LV, repr. n° 205-213.

[82] *Povest' o Varlaame i Ioasafe*, éd. de I. N. Lebedeva, la reproduction de la miniature à la p. 129.

[83] S. Der Nersessian, *op. cit.*, fig. 108.

scènes s'appellent «Barlaam et Josaphat» et «Barlaam demande à voir Josaphat»), donc dès le XIe siècle. Cependant d'autres scènes le présentent sans nimbe, comme au f° 196v° («Joasaph arrive chez Barlaam»). Ni dans le **Jannina-Cambridge**, ni dans le **Parisinus gr. 1128**, il n'y a de règle de la représentation de Barlaam. Ce dernier commence avec une miniature (f° 1v°), de pleine page, représentant Barlaam auréolé. Néanmoins à plusieurs reprises, il apparaît aussi sans nimbe, par exemple, les scènes de sa visite au prince Josaphat, où il se déguise en marchand. Les autres moines sont figurés tantôt avec un nimbe, tantôt sans; la majorité des images les présentent plutôt sans nimbe. Sur la miniature du **Parisinus gr. 1128**, «Abenner rencontre deux moines», ceux-ci sont représentés sans nimbe, alors que dans la scène suivante «Abenner fait brûler les moines», ceux-ci, qui figurent seuls, dans un immense chaudron, sont auréolés. En revanche, dans les manuscrits du second groupe, Barlaam apparaît tout le temps auréolé car il fait déjà l'objet d'un culte bien établi.

Dans l'analyse de la partie théologique des illustrations de la légende, S. Der Nersessian arrive à la conclusion que, d'une part, le cycle narratif des manuscrits slaves se rattache «très fidèlement à celui des manuscrits grecs les plus anciens, d'autre part apparaît une illustration théologique qui reflète l'art de l'Orient chrétien postérieur au XIVe siècle»[84]. Ainsi, faut-il retenir que les artistes du deuxième groupe, tout en connaissant les modèles anciens, font un important travail de renouvellement de l'illustration, en l'adaptant à l'évolution de l'iconographie de leur époque.

Sans tirer de conclusions définitives, nous pouvons déjà remarquer que, dans les manuscrits du premier groupe, Abenner reçoit les mêmes vêtements que le détenteur du pouvoir monarchique à Byzance. Par conséquent, il est une image de celui-ci et doit être représenté conformément à la conception de la monarchie, dominante à Byzance à l'époque où l'image a été peinte. Ainsi, Abenner est toujours représenté avec un nimbe, en dépit de son rôle dans la légende et de son statut hagiographique[85]. Cette règle s'applique sans exception au détenteur attitré du pouvoir, en l'occurrence Abenner, mais pas nécessairement à son fils, du moins avant son association au pouvoir. Les deux manuscrits que nous avons considérés comme hors série, **Iviron** et **King's College**, ne revêtent ni Abenner, ni Josaphat, ni les rois des apologues, ni Barachias du costume impérial. C'est pour cette raison qu'il n'y a pas de nimbe pour identifier leur fonction. Il s'agit d'un roi de l'Inde éloignée

---

[84] Idem., p. 150.

[85] Pour appuyer cette hypothèse nous apportons une illustration de la Bible du patrice Léon, Biblioteca Vaticana, Reg. gr. 1 et Reg. gr. 1 b, reproduction dans *Il libro della Bibbia. Esposizione di manoscritti e di edizioni a stampa della Biblioteca Apostolica Vaticana dal secolo III al secolo XVI*, 1972, manuscrit byzantin du IXe siècle, qui représente au folio 450[v] le prêtre Eleazar et les sept frères, martyrisés par le roi Antioche IV Epiphane, se tenant devant ce même roi. Or, ce roi est un symbole de la tyrannie, même image de l'Antéchrist. Pourtant dans cette illustration il est représenté avec un nimbe, tout en ayant devant lui des martyrs eux aussi nimbés.

et il n'incarne pas une image de la royauté universelle. Que le nimbe d'Abenner ne soit pas une référence hagiographique dans le premier groupe de manuscrits, due à une association au culte de Barlaam et Josaphat[86], est démontré par le fait que Barachias, successeur de Josaphat au trône de l'Inde, dont on n'a pas la moindre trace de culte, est également représenté avec un nimbe dans la scène de son couronnement.

En revanche, Abenner ne reçoit jamais de nimbe dans les manuscrits slaves, ce qui exclut l'hypothèse d'un culte bien établi même dans le monde slave. En même temps, l'absence de nimbe pour Abenner dans les manuscrits du second groupe signifie qu'il n'est plus une image de la royauté universelle et sacrée - celle qu'on nommait à Byzance ἁγια βασιλεία - tel qu'il l'était dans le premier groupe de manuscrits. Rappelons la scène de la grande assemblée du manuscrit de **Saint-Pétersbourg 34.3.27**: Abenner, même sur son trône, n'est plus qu'un simple laïc face à la sainteté de Josaphat, défenseur de la vraie foi.

Peut-on envisager une autre raison pour laquelle dans le second groupe de manuscrits Abenner n'est plus nimbé et ne représente plus une image de la royauté universelle et sacrée? On peut supposer que les copistes des manuscrits slaves de la légende voulaient à nouveau renvoyer à une histoire d'un temps reculé et d'un pays éloigné, sans référence, même symbolique, à leur époque. Cette hypothèse est pourtant difficile à soutenir, car la légende de Barlaam et Josaphat n'a plus, au XVIe siècle, le statut d'une curiosité historico-géographique ou d'un récit édifiant, elle est un texte hagiographique attaché à un culte introduit dans le calendrier liturgique de l'Église universelle. Il est destiné à exalter la vie et les faits de deux héros de la foi chrétienne, glorifiés par les miracles. En plus nous présenterons plus bas une série de considèrations sur la lecture insistante de ce texte par les princes du XVIe-XVIIe siècle, la fréquence de la représentation des deux personnages principaux dans les églises princières et le choix des noms Barlaam et surtout Josaphat par les princes entrés dans les ordres. Si le fait que les miniaturistes ont adapté les costumes des personnages de la légende à leur époque ne nous surprend pas trop, cela facilite néanmoins une lecture d'actualité de la légende et ainsi une adaptation d'autres détails iconographiques aux normes et conceptions en vigueur et je pense notamment au nimbe. Vu la destination princière des manuscrits enluminés ou des peintures murales nous pensons que les miniaturistes et peintres des XVIe-XVIIe siècles voulaient précisement charger d'un message contemporain une histoire ancienne. Dans ce sens encore, la ressemblance les miniatures de la légende de

[86] Une telle association d'Abenner à la commémoration de Barlaam et Josaphat n'est attestée en fait que dans des Synaxaires tardifs, par exemple dans un synaxaire élaboré par les disciples de Païsié Veličikovski à la fin du XVIIIe siècle, dont une variante en roumain date de 1801-1811. Dans le synaxaire grec de Karyès (1301), la commémoration ne regarde que Josaphat, qui est juste désigné comme fils d'Abenner.

Barlaam et Josaphat avec celles de la grande Chronique enluminée (*Licevoj svod*) est remarquable, mais la preuve radicale de cette volonté est le cycle mural de Neamtsu s'achèvant sur un portrait votif du prince régnant de Moldavie, Etienne Rareş, que saint Josaphat, habillé d'une bure et coiffé d'une couronne, tient par la main et introduit auprès du Christ trônant.

Dans certains manuscrits de la traduction slave, le récit s'était enrichi d'un «chant de Josaphat allant au désert», qui soulignait l'éloge du monachisme déjà présent dans la légende. Outre la multiplication et la diffusion des manuscrits de Barlaam et Josaphat à partir du XIVe siècle, le roman est inséré, au XVIe siècle, dans des corpus de textes destinés à la lecture d'un prince et même dans les enseignements rédigés par un prince. Ainsi, la légende se retrouve dans l'*Illuminateur* (*Prosvetitel'*) de l'abbé Joseph de Volokolamsk, une œuvre d'une grande importance pour l'idéologie de l'État moscovite[87]. Elle est également intégrée aux Prologues de lecture (*Velikie Minei Četii*) du métropolite de Moscou, Macaire, dans sa version complète à la date du 17 novembre et sous une forme dispersée dans différents mois de l'année. Remarquons que ces extraits étaient ceux que Joseph de Volokolamsk avait sélectionnés dans le *Prosvetitel'* [88].

En Valachie des extraits de la légende étaient intégrés dans les Enseignements de Neagoe Basarab, voïvode de Valachie (1512-1521), à son fils Théodose, miroir des princes rédigé en slavon, la langue de culture de la Valachie au Moyen Âge, et traduit en grec à la même époque et en roumain un siècle plus tard. Un de ces fragments est notamment le discours de Barlaam sur la vie monacale[89]. Le même ouvrage, dans sa version grecque, a été copié sous le titre d'Enseignements de Barlaam, indiqué dans les titres de certains chapitres de l'ouvrage comme maître de la Russie, à son fils Jean. Cette copie faisait partie d'un ensemble de cadeaux qui se trouvaient dans la propriété de Théodore Mamalachos, envoyé d'Ivan IV au patriarche œcuménique en 1557. Le prénom Barlaam désignait son père Basile III, qui avait pri ce nom avec l'habit monacal sur son lit de mort. Sur l'ordre de Mamalachos très probablement a été exécutée à Constantinople cette copie adaptée du texte original, dont témoigne l'autre manuscrit de la version

---

[87] H. D. Döpmann, *Der Einfluss der Kirche auf die moskovitische Staatsidee. Staats- und Gesellschaftsdenken bei Josif Volockij, Nil Sorskij und Vassian Patrikeev*, Berlin, Evangelische Verlagsanstalt, 1967, passim.

[88] D. B. Miller, *The Velikie Minei Chetii and the Stepennaia Kniga of Metropolitan Makarii and the Origins of Russian National Consciousness*, in *Forschungen zur Osteuropäischen Geschichte*, t. 26, Berlin, 1979, pp. 277-278.

[89] *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie*. Text ales şi stabilit de Florica Moisil şi Dan Zamfirescu cu o nouă traducere a originalului slavon de G. Mihăilă. Studiu introductiv şi note de Dan Zamfirescu şi G. Mihăilă, Bucureşti, Minerva, 1970 et 1971 (Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodosie. Texte (roumain) choisi et établi par Florica Moisil et Dan Zamfirescu avec une nouvelle traduction (en roumain) de l'original slavon par G. Mihăilă. Introduction et notes par Dan Zamfirescu et G. Mihăilă).

grecque, réalisé une trentaine d'années plutôt, qui indique Neagoe Basarab comme auteur, se trouvant aujourd'hui au monastère Dionisiou du Mont Athos[90].

La légende de Barlaam et Josaphat est certainement une référence pour Ivan le Terrible car, dans une lettre aux moines du monastère Saint-Cyrille de Beloozero, qui se plaignaient du renforcement de la sévérité du régime monastique, il leur cite l'exemple de Josaphat, qui avait choisi une vie d'ascèse: «Qui était plus grand, le fils de l'empereur ou l'ermite inconnu? Le fils de l'empereur avait-il apporté avec lui sa loi ou avait-il vécu selon la loi de l'ermite même après la mort de celui-ci?»[91]. Ainsi Ivan le Terrible se refuse tout droit d'intervention dans cette affaire. Il voyait certainement dans la légende l'éloge de la vie monastique, et, en plus, une affirmation de la supériorité de celle-ci sur la fonction princière. Une des versions slaves de la légende mentionnée plus haut, **Saint-Pétersbourg 34.3.27**, incorporée dans un codex avec la Vie de saint Alexis l'homme de Dieu et la Vie de Marie l'Egyptienne, des textes éloges de la vie monastique, avait appartenu au *car'* Aleksij Mixailovič, qui, après avoir commandé une nouvelle reliure en 1666, le déposa dans les appartements du prince héritier (*carevič*), Feodor Alekseevič[92].

La représentation de Barlaam et Josaphat en peinture murale est aussi rattachée au cercle de la cour princière. Par exemple, dans l'église de l'Assomption du Kremlin de Moscou (1481), qui est la Cathédrale métropolitaine où étaient sacrés les grands princes de Moscou, les images de Barlaam et Josaphat furent peintes dans l'abside du sanctuaire[93]. Dans une autre église, métropolitaine également, celle bâtie par le prince Neagoe Basarab à Curtea de Argeş (1517) en Valachie, une icône de grandes dimensions de Barlaam et Josaphat apparaît sur un des panneaux à double face, placés entre les piliers qui séparaient le narthex d'un déambulatoir à fonction de nécropole princière; toujours en relation avec le devoir commun des mortels, celui de rendre l'âme au Juge suprême, on trouve la représentation des deux saints, à deux reprises, une première fois dans le cycle du ménologe peint au jour de leur commémoration, une deuxième fois dans le régistre principal de la chambre des morts de l'église de Dobrovăţ (1530)[94] en Moldavie (cette fois-ci l'espace qui abrite les tombes princières forme un chambre proprement dite, entre le naos et le narthex). Il n'est pas surprenant de retrouver les images de Barlaam et Josaphat dans le palais

---

[90] *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie*, édition et fac-similé du manuscrit slavon du début du XVIe siècle avec une introduction par G. Mihăilă, Bucuresti, 1996, pp. CLXXV-CLXXVII.

[91] *Poslanija Ivana Groznogo*, Podgot. teksta D. S. Lixačëva i Ja. S. Lur'e, Moscou, Leningrad, 1951, p. 174, cité aussi par I. N. Lebedeva dans l'Introduction à la *Povest' o Varlaame i Ioasafe*, éd. cit., p. 38.

[92] S. Der Nersessian, *op. cit.*, p. 28.

[93] I. N. Lebedeva, *op. cit.*, p. 37.

[94] E. Cincheza-Buculei, *Le programme iconographique des peintures murales de la chambre des tombeaux de l'église du monastère de Dobrovats*, in *Cahiers balkaniques*, 21, 1994, p. 21-59.

d'Ivan le Terrible, la *Zolotaja palata* du Kremlin de Moscou, après 1547[95], étant donné que la légende était une référence forte pour ce *car'* imbu d'une piété toute spéciale. Nous mentionnons encore une fois le cycle peint de la légende sur la voûte de la porte clocher du monastère Neamtsu (1551)[96], fait sur l'ordre et sous la surveillance de l'évêque Macaire de Roman, celui qui avait sacré Etienne Rare[pour le trône de la Moldavie, en remplaçant à cette occasion le métropolite.

Une telle popularité de la légende auprès des cours princières ne pouvait pas laisser au hasard la représentation graphique des conceptions sur la monarchie. Modèle des princes, Josaphat était en même temps une image de la fonction monarchique. Aussi émettons-nous une deuxième hypothèse: l'absence de nimbe chez Abenner mais aussi occasionnellement chez Josaphat, avant la conversion ou exceptionnellement après, par exemple, dans la scène de la prise de pouvoir dans sa moitié du royaume, signifie un changement de conception sur la monarchie entre les deux espaces et temps historiques.

Que la Russie, la Moldavie ou la Valachie soient héritières d'une bonne partie de la pensée politique byzantine est un fait établi. Pourtant cet héritage n'est pas une transmission à l'identique et cela, même malgré le projet politique de la *translatio imperii*[97]. Abenner, coiffé d'une couronne ouverte à fleurons - Ivan le Terrible porte la même couronne dans les miniatures de la Chronique enluminée (*Licevoj svod*) compilée sous son règne - et habillé à la mode moscovite, est une image du pouvoir princier, qui s'arrogeait déjà le titre impérial mais dépourvu du caractère sacré qui enveloppait l'empereur byzantin. C'est ainsi que le concevaient les auteurs et les lecteurs des images du XVIe et du début du XVIIe siècle citées dans le second groupe. En revanche, Josaphat, le saint dont le culte était très répandu au XVIe siècle, est un modèle pour la vie personnelle du prince, il lui ouvre la voie vers une grâce toute spéciale, la sainteté. Cette grâce divine est acquise au souverain par la piété personnelle, elle peut également lui être retirée en raison de son impiété et de sa tyrannie. C'est de la perte de cette grâce que le prince contestataire Andrej Kurbskij et le métropolite martyr Philippe II parlent à Ivan le Terrible[98].

Le prince Josaphat montre comment doit être gagnée cette grâce. En fait, Ivan le Terrible et ses ennemis s'entendaient sur le principe: la piété crée le bon souverain. Ils divergeaient sur l'interprétation de celle d'Ivan IV.

---

[95] I. N. Lebedeva, *op. cit.*, p. 39.

[96] S. Ulea, *O surprinzătoare personalitate a evului mediu românesc: cronicarul Macarie*, în *Studii şi Cercetări de Istoria Artei*, t. 33, 1986, p. 18-20.

[97] H. Schäder, *op. cit.*, passim. (v. note 8).

[98] B. Nørretranders, *The Shaping of Czardom under Ivan Groznyi*, London, Variorum Reprints, 1971, chap. II Ivan Groznyi's Programme, pp. 20-41. Sur l'échange épistolaire entre Ivan Groznyi et Andrej Kurbskij et sur le métropolite Philippe II, v. pp. 60-64.

De plus, dans le second groupe de manuscrits, Barlaam, Josaphat - moine et les autres moines ont une plus grande importance dans la distribution des miniatures. S. Der Nersessian faisait déjà remarquer que l'intérêt des miniaturistes s'était déplacé vers la fin de la légende. Au-delà du culte de Barlaam et Josaphat, le moine est le porteur d'un modèle fort de sainteté, presque *ex officio*, il est un prototype pour la société. Ce point de vue est commun, par exemple, aux deux formes monastiques, l'érémitisme et le cénobitisme, représentées en Russie à la fin du XVe siècle par Joseph de Volokolamsk et Nil de la Sora. Ce message ascétique et mystique de la légende et l'intérêt des princes pour celle-ci doivent être rapprochés de la pratique des princes de prendre l'habit avant la mort. Si parmi les souverains byzantins cette pratique était plutôt un accident malheureux, les princes slaves l'ont, en revanche, exercée beaucoup plus souvent et avec une réthorique qui faisait de ce geste un acte majeur de leur règne.

4. Autres témoignages iconographiques

La capacité de la légende à exprimer un message et surtout la force évocatrice des représentations iconographiques de Josaphat et de Barlaam ont été signalées par V. Djurić, dans l'analyse de la peinture murale serbe. En Serbie, en même temps que les représentations les plus anciennes de Barlaam et Josaphat dans l'art monumental, le roman se charge de diffuser, à l'intention de la cour princière, un idéal qui n'a jamais été propre à l'empereur byzantin, celui de l'habit monastique.

Dans le naos de l'église de la Vierge de Studenica, peint en 1208-1209, à l'époque où le monastère était dirigé par saint Sava, fils de Némanja, se trouve la plus ancienne représentation de Josaphat. En reprenant la même formule iconographique, on trouve une deuxième image de ce saint dans la chapelle sud, près de l'exonarthex de la même église de Studenica, fondée par Radoslav (vers 1234), fils de Stefan le Premier Couronné. Ainsi Josaphat est représenté habillé en moine (exemple que le prince Radoslav a suivi à la fin de sa vie), mais il garde la couronne royale sur la tête.

La place de Josaphat et de son père spirituel, Barlaam, dans le naos de Studenica donnait à ce couple hagiographique une signification spéciale. Ils étaient peints sur le pilier Nord-Est en pendant aux autres saints patrons des fondateurs, saint Sabbas de Jérusalem, saint Athanase de l'Athos et saint Siméon le Stylite, suivis de représentations des Némanides. Ils évoquaient exactement le choix spirituel des fondateurs. Le fils cadet de Némanja, Rastko, avait fui le palais de son père, sur les conseils d'un moine athonite, pour devenir, au Mont Athos, le moine Sava. Il avait à son tour persuadé son père de quitter le pouvoir pour la même destination. La constance des relations entre les images de Barlaam et de Josaphat et celles des membres de la dynastie serbe - dans le naos de Studenica, dans le narthex de Mileševa, fondation d'un autre neveu de saint Sava, où elle était située en face du

portrait de saint Sava, et dans la chapelle sud de Studenica, où le portrait de Stefan le Premier Couronné copie le modèle iconographique de Josaphat – permet à Djurić de conclure à l'apparition d'un attribut royal spécifique aux rois serbes, à travers le modèle iconographique du moine couronné. L'auteur appelle ce nouvel attribut royal: «le Nouveau Josaphat»[99]. Ainsi, aux références rhétoriques classiques pour les éloges des monarques, «Nouveau David», «Nouveau Constantin», s'ajoute le «Nouveau Josaphat».

L'image du Nouveau Josaphat ne s'arrête pas aux premiers Némanides. Au XIVe siècle, celle-ci devient l'accomplissement iconographique d'un vœu inaccompli pendant la vie. Il s'agit de l'image de Stefan Uroš II Milutin à Gračanica, où il est figuré en tant que moine bien qu'il n'ait jamais pris l'habit[100]. Lui aussi a voulu être, par sa piété, un nouveau Josaphat. Cette signification du portrait est donnée par les deux médaillons supérieurs, représentant Josaphat juste dans l'axe du portrait et, à côté, Barlaam faisant le signe de la bénédiction sur Josaphat et, implicitement, sur Milutin.

Le cycle iconographique de la légende de Barlaam et Josaphat, peint en 1551 sur la voûte de la porte clocher du monastère de Neamtsu (Moldavie), confirme le rôle de *miroir des princes* joué par la légende. L'inspirateur de cette fresque, l'évêque hésychaste Macaire de Roman, désigne clairement le lecteur de son enseignement. Il fait peindre au premier registre un grand tableau votif du jeune Ştefan Rareş, qu'il venait d'oindre, dans lequel le prince est introduit auprès du Christ trônant par le moine couronné, Josaphat[101].

Conclusion

L'exemple de la légende hagiographique de Barlaam et Josaphat montre que, dans la nouvelle définition de la fonction monarchique dans les pays slaves, deux phénomènes s'entrecroisent: d'une part, l'intérêt croissant pour la vie ascétique et mystique du moine, d'autre part, une nouvelle définition du caractère sacré de la fonction monarchique. Ce changement s'impose surtout à partir de 1453, alors même qu'il pousse ses origines dans les siècles précédents dans les pays slaves. Le projet de *translatio imperii* ne parvient pas à transmettre la pensée politique byzantine au-delà des frontières géographiques et temporelles de l'Empire byzantin, si ce n'est le titre impérial traduit, *car'*. Toutefois la signification de ce titre doit elle-même être revue du fait de l'ambiguïté de son emploi dans l'espace linguistique slave. L'Abenner des manuscrits slaves est aussi un *car'*, pourtant il n'a plus droit au nimbe comme

[99] V. Djurić, art. cit., p. 102.
[100] Idem., p. 104.
[101] S. Ulea, art. cit., p. 20.

l'Abenner des manuscrits grecs d'avant 1453. Par contre, Josaphat, le *carevič*, fils de l'empereur, acquiert ce nimbe à travers l'habit monacal - Josaphat avait porté sous ses habits impériaux la bure que Barlaam lui avait laissée à son retour au désert - et le projette ainsi sur son statut princier, qu'exprime la couronne posée sur sa tête.

TITULAR METROPOLITANS OF ASIA MINOR IN WALACHIA (17TH-19TH CENTURY)

MIHAI ŢIPĂU

A less investigated subject in modern historical research was the presence of the titular hierarchs in the Danubian Principalities, mainly Metropolitans and bishops of the disappeared bishoprics of Asia Minor.

This practice of consecrating titular hierarchs had the origin in the Byzantine times and its use increased after 1453.

This practice was applied mainly to the metropolitan See of Anatolia, which were enjoying a high prestige in the Christian world. In Asia Minor, there was over twenty Christian communities about which here are already informations from the 1st century A.D.[1]

Before the invasion of the Seleucid Turks, Asia Minor was the most important and the most populated province of the Byzantine Empire. The decline of this province was the cause for gradually disappearance of many bishoprics mainly from the regions in which can be noticed an important decrease of the Christian population. This fact results very clearly from the analysis of the *Notitiae Episcopatum*. If in the times of Leon VI the metropolitan sees in Anatolia overpassed the number of those in the European provinces, this proportion changed in the 15th century when from 71 metropolitan sees under the canonical jurisdiction of the Ecumenical Patriarch, only 17 were in Anatolia and 54 in Europe. The old Byzantine principle "τὰ ἀρχαῖα κρατεῖτω" "the ancient customs must be preserved" was slowly but continuously jolted along six centuries.[2]

Many of the ancient prestigious bishoprics of Anatolia were decreased in the range of hierarchy in the last centuries of Byzantine history in order to leave their places to flourishing urban centers of the European provinces like Thessalonika. But the Ecumenical Patriarchate did not wish the total vanishing of some bishoprics with important contribution to the history of Christianity. One of the methods to "rescue" a bishopric was granting it to another metropolitan, practice described in

[1] S. Vryonis, *The Decline of the Medieval Hellenism in Asia Minor and the process of islamization* (in Greek), Athens, 1990, p. 252.
[2] *Ibidem*, p. 247.

sources as "κατὰ λόγον ἐπιδόσεως"; usually this practice was for the cases in which there still were Christians even in very limited number.[3]

Other times for some of the bishoprics of Asia Minor were consecrated titular hierarchs usually living in Constantinople. In the 17th century titular hierarchs of the Ecumenical Patriarchate could be found in Walachia country in which many times they were also elected and consecrated.

In the 17th and 18th century the Romanian Danubian principalities had a different position from all the other territories in the Balcan Peninsula. In the North of the Danube there were, in spite of the severe Othoman control princes trying to restore at their court something from the glory of Byzantium. For centuries, all the Christian East found in these principalities every time it needed support and refuge. It was then, natural for the Romanian Churches to earn a privileged place and to increase its importance in the Orthodox world. This fact results from the frequent visits of Orthodox patriarchs in the Romanian territories from the honorary titles which were conferred to the Metropolitans of Moldavia and Walachia as well as by the presence of the titular hierarchs. Very interesting are the motivation of the Ecumenical Patriarchate in consecrating in the Danubian Principalities and mainly in Walachia a great number of "ἐπὶ ψιλῷ ὀνόματι" ("only by the name") hierarchs.

First it was the practice to confer these titles to persons with great ecclesiastical qualities many times hegumens (both Greeks or Romanians) of some monasteries in Bucharest. Another to this practice could be the practical need of a greater number of bishops in Walachia (in this country there were two bishops in Bucharest and Râmnic, the metropolitan in Bucharest and late in 18th century was founded a new bishopric in Curtea de Arges). We must also mention that in Walachia were consecrated till 1700 the metropolitans of Transylvania, fact requiring an increased number of bishops.

Sometimes the titular hierarchs were advanced to actual eparchies and even promoted metropolitans of Walachia. Very often there were persons from the very close cycle of phanariote princes or of the Ecumenical Patriarchs. Some Romanian historians thought that this practice of the Patriarchate to consecrate titular hierarchs was a part of program to impose Greek metropolitans in Walachia or, at least it was a way to increase the phanariote influence mainly in the economical sector.

In 18th century, a case which can be given as a representative one is that of Neophytos from the island of Crete - the prince Constantin Mavrocordat who is

[3] M. Tipău, *Neophitos I from Crete, Metropolitan of Hungrowalachia (1738-1753)* (in Greek) in "The Spiritual Relation of Hellenism with the Balkan Peoples (18th-19th century) 1st Interbalkanic Congress", Komotini, 1999, pp. 179-184.

consecrated in the year 1738 in Bucharest as the metropolitan of Myra recommended by the Patriarch who answered so that to the prince's request. A year later Neophytos became the Hungrowalachia's metropolitan.

For the 17th and the 18th century, the most important official source regarding to Hungrowalachia metropolitan see is "The holy register" of this, the register in which were recorded all the important documents issued or received in this eparchy. "The holy register" was initiated by the metropolitan Stephan in the year 1668, after the removal of the metropolitan see from Târgoviste to Bucharest.

Its first volume contains documents dated between 1668 and 1820. The documents from the register are draw up either in Greek language or Romanian language. In 18th century, in the register s debut had been added a serious of ecclesiastical tipikon texts like the disposition about the choosing bishops, that of the metropolitans removal including those titulars or another eparchy. These texts are representative in fact for the categories of still existing documents in the register. In the matter which we are interested in, we remark that the consecration of titulars hierarchs was not an accidental fact in Walachia metropolitan see, because it was considered necessary that in the debut of the official see documents register to be also include the Greek language tipikon of such ceremonies. The register in question was published in the year 1886 in the "Romanian Orthodox Church"[4] magazine by Ghenadie Enăceanu. Because of the importance of this document for the history of Greek - Romanian ecclesiastical relation, would impose the achievement of a new edition which follows the new principle of historical research.

It is very interesting to stress that although all these consecrations of titulars metropolitans regarding to the metropolitans and bishops under the ecumenical jurisdiction of the Patriarchate of Constantinopole and in the confession of faith they bound themselves to respect: "The privileges of the ecumenical and patriarchal see I confess to respect and all matters without any changes (1779 - The metropolitan of Sardes)[5] while in later documents the candidate wrote" the privileges of the holy metropolitan see of Hungrowalachia I confess to respect without any changes until my last breath" (The metropolitan Parthennios of Tralles - 1813)[6]. This fact can be connected with the practical need of the presence in the country of numerous hierarchs, which were in some way subordinated to the metropolitan of the country. In other cases like the election of the metropolitan of Laodiceia Akkackios in 1814

[4] G. Enăceanu, *Mitropolia Ungrovlahiei. Condica Sfântă* , Bucharest, 1886, pp.4-5.
[5] *Ibidem*, p. 169.
[6] *Ibidem*, p. 390.

the candidate promised to keep "the privileges of the patriarchal and ecumenical throne but also those of the most holy metropolitan see of the Hungrowalachia".[7]

In the 1801 the ecumenical Patriarch Calinikos wrote to the metropolitan of Hungrowalachia about the bishop of Sebaste which had to be subject to your holiness and co - working with you in any ecclesiastical needs and cases"[8]. This quotations makes very clear the fact that the titular hierarchs were considered in canonical obedience to the metropolitan of Walachia which created around him an actual "Synod" similar to the practical one. In 1814 at the election for the titular metropolitan of Laodiceia the official document was signed beside the bishop of Buzau by Dionysios of Sebaste, Dionysios of Pogoniana, Benedictos of Troas, Dionysios of Crateia, Laurentios of Chrysopolis, Parthenios of Tralles, Neophytos of Euchariopolis[9]. For comparison we mention that in the letter of the Patriarch Cyrillos by which he asked in 1812 the consecration of the metropolitan of Apameia had only seven signatures of the Synod members[10].

For longer or shorter periods in Walachia were living titular hierarchs of Sardes, Syde, Amaseia, Myra, Stauropolis, Laodiceia, Paphlagonia, Hierapolis, Troas, Nysse, Sebastopolis, Soteropolis, Thebais, Syrigos, Euchariopolis, Tralles, Eucharia, Crateia, Statonikia, Chrysopolis, Lychna, Heliopolis, Chariopolis (bishopric of Heiracleia), Sebaste (bishopric of Seleucia in Pamphylia).

It is probable that for these eparchies the Patriarchate did not consecrate continuously hierarchs, but one can still find in sources for some periods series of titular bishops or metropolitans. This is true for eparchies like Myra, Stauropolis, Sebaste, Hierapolis. As we mentioned, the ceremonial of consecration of the titular bishops is recorded in the debut of the "Sacred Register" of the eparchy of Hungrowalachia, and in the document of their election is mentioned that they were receiving the see from the Ecumenical Patriarch and his Synod, with the approval of the metropolitan and of the hospodar of the country. In many cases titular hierarchs of eparchies from Asia Minor were living in Walachia and often they were consecrated there.

The first mention about the consecration of a titular metropolitan in the "Sacred Register" dates from 1669, concerning Parthenios, archbishop of Soteriopolis[11].

In some cases the selection of a titular metropolitan was a degree in the rising to the Walachian eparchies, like the bishopric of Râmnic or even the

---

[7] *Ibidem*, p. 401.
[8] *Ibidem*, p. 316.
[9] *Ibidem*, pp. 399-401.
[10] *Ibidem*, p. 382.
[11] *Ibidem*, pp. 30-31.

metropolitan see in Bucharest. Thus, Neophytos, the confessor of Constantine Mavrocordat and his adviser, was elected in 1737 titular metropolitan of Myra and an year later, metropolitan of Hungrowalachia[12]. His successor to the Myra's metropolitan see (1748), Gregorios, succeeded him also to the metropolitan see of Walachia in 1753[13].

The title of metropolitan of Myra was the first hierarchical degree also for Philaretos (1776) who becomes bishop of Râmnic in 1780 (receiving a real eparchy even if it was only a bishopric) and in the 1792 as a result of the request of Ioan Șuțu to the Patriarch he became metropolitan of Hungrowalachia. Another case is that of Dionysios who became in 1801 bishop of Sebaste and in 1819 obtained the see of Bucharest[14]. Most of the consecrated in Hungrowalachia titular hierarchs had been living in this country often being hegumens of some monastery from the capital.

Among the documents included in the "Sacred register" of the metropolitan see, many of them are concerning consecrations of titular hierarchs made in Bucharest. This documents are structured in the following manner: a letter of the Ecumenical Patriarch recommending an ecclesiastical personality conferring the right to the metropolitan of Hungrowalachia to consecrate him for one of the long ago disappeared eparchies mainly from Asia Minor. The patriarchal letter was followed generally by a document of the prince approving the election of the hierarch, the main document of the election and the confession of faith of the elected person.

As we already mentioned the oldest document in connection with the election of a titular metropolitan is from 1669. The text refers to the hieromonk Parthenios elected metropolitan of Soteropolis, and the most recent election is that of Neophytos of Hierapolis in 1815[15].

The importance of the metropolitan see of Walachia for the Ecumenical Patriarchate was stressed in 1746 by the election in Bucharest of the metropolitan Matthaeus of Lybia as Patriarch of Alexandria[16].

For the practical side of the presence of titular hierarch is the case of the prince Ioan Mihail Sutu who in 1792 intercedes to the Patriarchate in favor of the bishop of Râmnic for being transferred in the metropolitan see of Hungrowalachia transfer which had to be celebrated by the metropolitan Gregorios of Stauropolis present that time in Bucharest[17].

---

[12] M. Tipău, *op.cit.*, p. 180.
[13] G. Enăceanu, *op. cit.*, pp. 165-166.
[14] *Ibidem*, pp. 431-439.
[15] *Ibidem*, pp. 402-408.
[16] *Ibidem*, pp. 137-142.
[17] *Ibidem*, pp. 251-267.

One of the arguments one can find in the patriarchal letters for titular metropolitans were the exceptional qualities of those persons as we can read for example in the letter for the election of the metropolitan of Sebastopolis (December the 17th 1800): "because from the old times there is the custom in the Church to promote as bishop those with experience and qualities and to consecrate them according to the canon law with the name only of sometimes shining eparchies from which today there is not even a trace left"[18]. Alike texts can be found in all the Patriarchal documents of this kind. It is always stressed that the consecration took place "with the name only" for sometime celebrate eparchies.

Another proof of the particular place of Walachia and of its church are the honorific titles conferred in different times to the metropolitan of Hungrowalachia. Already from the Byzantine period the new - founded eparchies received the right to have an equal place in the Episcopal catalogues with that of the historical sees. The first places belonged to famous metropolitan sees of Asia Minor, most of them with origins in the apostolic ages.

Only in the last Byzantine centuries changes started to occur in the episcopal catalogues (notitiae episcopatum) of the times of Leon VI the Wise. The decline of the Christian communities of Asia Minor in first reflected in the episcopal catalogues by the unification of several metropolitan sees and later by the complete disappearance of some eparchies. For example in the 14th century the sees of Sebasteia, Iconion and Euchaita (for these eparchies the Patriarchate was consecrating later titular metropolitans which were living in Walachia) were unified in 1327 with the see of Caesareea[19]. In the 14th and 15th century many of the famous metropolitan see of Anatolia leave their places to European ones. For example in 1371 the metropolitan of Larisa was mentioned as "having the place of the (metropolitan of) Side"[20].

When in the 14th century the political authority of Byzantium was only a glorious past, the Ecumenical Patriarchate obtained a particular importance and the "universality" of the Byzantine state became synonime with the universality of the "Great Church", the Patriarchate of Constantinopole, which had a successfully missionary work in this time, the Patriarchate recognized the Metropolitans of Moldavia and Walachia.

Because many of the celebrated eparchies of Asia Minor were lost for the Patriarchate, the new created metropolitan See of Ungrowalachia gave contents to

---

[18] *Ibidem*, p. 300.
[19] S. Vryonis, *op. cit.*, p. 249.
[20] *Ibidem*, p. 252

the power of the Byzantine Church and from this fact results the important place the new eparchy held.

Already for the beginnings, the Patriarchate conferred to the metropolitan of Walachia the title of "hypertimos". In the canonical series the new eparchy had the 70th place but from the beginnings was conferred to it equal place with the see of Melitene and later with that of Nicomedia. Later, the metropolitan of Ungrowalachia received the right to intitulate himself "having the place of (the metropolitan of) Ancyra". (Ancyra had the 4th place in the episcopal catalogues).

The case of the equal place of a metropolitan see with another was completely different from those of the titular hierarchs. Metropolitan sees like Ancyra still existed till 20th century while having the same place with the metropolitan of Ancyra meant only a honorary distinction for some hierarchs.

The see of the Caesars in Cappadocia was, in the Byzantine times, "protothronos" in the catalogues of hierarchy and it was always very famous in the Orthodox Church. It also continued to exist as a metropolitan see till the 20th century.

As a proof of the prestige of the metropolitans of Hungrowalachia, the Ecumenical Patriarch Sofronios conferred to them the title "having the place of (the metropolitan of) Caesareea in Cappadocia" the highest title which the "great Church" could give to one hierarch. In this decision maybe it was important the presence on the throne of Walachia of the Phanariote princes which organized at their court according to the traditions of Byzantium, regenerated on the shores of the Danube[21].

The patriarchal letter dating from 1776 by which the honorary title was accorded to the metropolitan of Hungrowalachia contained as motivation the fact that the old title (i.e. the equal position with the metropolitan of Ancyra) was no lower in the hierarchical scale and in consequence no longer in keeping with the Hungrowalachia status. It was also mentioned the request of the prince Alexander Ipsilanti to the Patriarch concerning the same issue. But before 1776 the same honorary title was conferred at least to one other metropolitan of Walachia - Neophitos from Crete, perhaps for personal merit[22].

The presence of the titular metropolitans is a proof for the place Walachia had being as country that, according to a patriarchal letter dated 1776 "offer no little glory to our poor nation (i.e. the Rhomeic) in these times and ages."[23].

---

[21] *Ibidem*, pp. 183-187.

[22] M. Tipău, *op. cit.* p. 182.

[23] G. Enăceanu, *op. cit.* p. 184.

DEUTSCHLAND UND DIE ANFÄNGE DER RUMÄNISCHEN BYZANTINISTIK

EMILIAN POPESCU

Wie bekannt, befasst sich die Byzantinistik mit dem Studium der Geschichte, Kultur und geistigen Schaffens des byzantinischen Staates, der im IV. Jh. n. Chr. (330) vom Kaiser Konstantin dem Grossen gegründet wurde und mehr als 1000 Jahre, bis Mitte des XV. Jh. (1453) als eine neue Form des römischen Reiches fortgedauert hat.

Obwohl die Anfänge dieses Wissenschaftszweiges bis in das frühere Mittelalter zurückzuführen sind, ist die Byzantinistik erst seit Ende des XIX. Jh. zum Unterrichtsfach an der Universität geworden, als der bedeutende Gelehrte Karl Krumbacher (1854-1909) zum Professor an der Münchener-Universität berufen wurde. Krumbacher gilt nicht nur als Gründer der modernen Byzantinistik, eines Instituts und einer Fachbibliothek, sowie der ersten Fachzeitschrift ("Byzantinische Zeitschrift") im Jahre 1892, sondern auch als Verfasser einer umfangreichen *Geschichte der byzantinischen Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches* (527-1453)[1]. Im Laufe seines relativ kurzen Lebens von nur 55 Jahren ist es ihm gelungen, Dinge von außergewöhnlicher Bedeutung zu schaffen, und ihm ist es zu verdanken, dass es heutzutage zahlreiche Lehrstühle für Byzantinistik an den wichtigsten Universitäten der Welt gibt, sowie eine große Anzahl von Wissenschaftlern, die sich mit diesem Bereich befassen und die bislang im Rahmen von 20 internationalen Kongressen zusammengekommen sind.

Durch seine geographische Lage gehörte Rumänien in der Herrschaftssphäre und der politischen, kulturellen und geistigen Einflusszone des byzantinischen Reiches. Unsere gesamte mittelalterliche Kultur, die Kunst, Architektur, die Organisierungsform der Kirche und des Staates waren schon immer und sind heute noch vom byzantinischen Einfluss geprägt.

In Rumänien befindet sich eine große Anzahl von byzantinischen Architekturdenkmälern und Dokumenten. Dadurch ist es zu erklären, dass sich die Rumänen schon in früher Zeit für die Byzantinistik interessiert und dass zahlreiche

---

[1] *Geschichte der byzantinischen Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527-1453)*, 1. Auflage, München 1891, 2. Auflage, München, 1897. Die zweite Auflage hat als Anhang die Beiträge von A. Erhard über die theologische Literatur und von H. Gelzer: *Abriss der byzantinischen Kaisergeschichte*.

Gelehrten sich dieser Wissenschaft gewidmet haben. Rumänien steht das Verdienst zu, in unserem Jahrhundert den ersten *internationalen Kongress für byzantinische Studien* 1924 organisiert zu haben, und 1971 den 14. Kongress[2]. Im Mittelalter wurden die Forschungen im Bereich der Byzantinistik insbesondere an den Akademien in Bukarest und Jassy[3] durchgeführt, in den meisten Fällen von griechischen Professoren, die aus Konstantinopel oder aus anderen Teilen der sich unter osmanischen Herrschaft befindlichen griechischen Welt stammten; als sich jedoch Rumänien, nach der Entstehung des Königreiches 1866 und dem Erringen der politischen Unabhängigkeit von der osmanischen Herrschaft 1877 nun hauptsächlich nach Westeuropa orientierte, richteten sich auch die Blicke der rumänischen Gelehrten nach dem Westen, und in erster Reihe nach Deutschland. Dies ist einerseits dadurch zu erklären, dass in Deutschland die byzantinistischen Studien durch das Wirken von Karl Krumbacher am fortgeschrittensten waren, und, andererseits, durch die Tatsache, dass der erste König Rumäniens, Karl I. (aus der Familie von Hohenzollern) sich für die Intensivierung der Beziehungen zu seiner Heimat in allen Bereichen einsetzte. Übrigens sind während der Herrschaft von Karl I. und seinem Nachfolger Ferdinand die wichtigsten Errungenschaften des modernen Rumäniens, einschließlich im Bereich der Byzantinistik, erreicht worden. In dieser Zeitspanne haben viele junge Rumänen in Deutschland studiert, die später zu den wichtigsten Vertretern der rumänischen Wissenschaft geworden sind. Man kann gutes Gewissens behaupten, dass Rumänien zu jener Zeit keinesfalls allzu viel hinter anderen europäischen Ländern zurückgeblieben war, die, nach deutschen Vorbild, der Byzantinistik eine besondere Aufmerksamkeit geschenkt haben. Schon 1909 entsteht an der Bukarester Universität ein Lehrstuhl für Byzantinistik, wo Dozent *Constantin Litzica* (1873-1921) berufen wurde, der einer der Schüler von Karl Krumbacher gewesen war. Vor Rumänien waren nur noch in Deutschland, Russland und Frankreich solche Lehrstühle gegründet worden; unser Land hatte aber in bestimmter Hinsicht einen gewissen Vorsprung gegenüber diesen Staaten, durch die Tatsache, dass, wie schon erwähnt, Rumänien den ersten *Kongress für byzantinischen Studien* veranstaltet hat.

---

[2] Siehe: *Compte-rendu du Premier Congrès international des études byzantines*, Bucarest, 1924, publié par C. Marinescu, Bucarest, 1925, S. 96; *Actes du XIVe Congrès international des études byzantines*, Bucarest, 6-12 sept. 1971, publiés par M. Berza et E. Stănescu, Bucarest, 1974, 1975, 1976, vol. I-III.

[3] Ariadna Camariano-Cioran, *Academiile domnești din București și Iași*, București, 1971; idem, *Écoles grecques dans les Principautés danubiens au temps des phanariotes*, Thessaloniki, 1974, S. 49-56 (Institut for Balkan Studies, Auszug aus dem Band Symposium. L'époque phanariote). Vasile Grecu, *Abriss der rumänischen Byzantinistik*, Südost-Forschungen, 7, 1942, S. 164-170; Alex. Elian, *Einführung* zum 3. Band der *Fontes Historiae Daco-Romanae*, București, 1975, S. VII-XXI; Anca Tanașoca, *Bizanțul în istoriografia românească veche*, Revista de istorie, 5, 1985, S. 433-447.

In seinen Vorträgen und Werken hat es Litzica versucht, die Erfahrung einzusetzen, die er unter Leitung seines großen Meisters in München, Karl Krumbacher, gesammelt hatte; er hat sich mit Fragen der byzantinischen Literatur und des Eiflusses des Byzanz auf die Rumänischen Fürstentümer befasst und Quellen veröffentlicht, die Bezugnahmen auf unser Land beinhalteten[4].

Es soll hier hervorgehoben werden, dass die *Veröffentlichung von byzantinischen Quellen* ein Charakteristikum der Werke und Studien der ersten rumänischen Byzantinologen ist; es war dies eine Auswirkung des Einflusses der deutschen Meister, die zu jener Zeit auch bemüht waren, so viele byzantinische Quellen wie nur möglich in wissenschaftlichen Sammelbücher herauszugeben. Dafür war eine gute Kenntnis der griechischen Sprache unentbehrlich und Karl Krumbacher hatte zu diesem Zweck ein Seminar für Mittel- und Neugriechische Philologie gegründet. Die jungen Rumänen konnten im allgemeinen ziemlich gut Griechisch, was durch den starken griechischen Einfluss, insbesondere zur Zeit der fanariotischen Herrschaften, zu erklären ist; auch war Griechisch die Hauptunterrichtssprache an den Hochschulen in Bukarest und Jassy. Aber diese Grundkenntnisse der griechischen Sprache mussten dann in Deutschland ergänzt werden, gleichzeitig mit dem Erlernen wissenschaftlicher Arbeitsmethoden. Wir können feststellen, dass die rumänischen Byzantinologen, die in Deutschland studiert hatten, zahlreiche Textsammlungen herausgegeben haben.

Unter den ersten rumänischen Schülern Krumbachers zählt man *George Murnu* (1868-1957), geboren in Veria, Makedonien. Aber schon aus dem Jahre 1889 erscheint er als Student der Philosophisch-Philologischen Fakultät der Universität in Bukarest und in Rumänien angesiedelt. Seine beachtlichen intellektuellen Gaben und wunderbares Kennen des Altgriechischen haben Titu Maiorescu (1840-1917) und Ioan Bogdan (1862-1918) dazu veranlasst, ihm ein Studienstipendium in München bei Krumbacher zu verleihen, damit er dort Geschichte, Philologie und byzantinische Kultur studieren kann und womöglich, die byzantinischen Quellen

---

[4] Constantin Litzica mit seiner Doktorarbeit, *Das Mayerische Satzschlussgesetz in der byzantinischen Prosa mit einem Anhang über Prokop von Caesarea*, München, 1898, 52 S.; idem, *Poezia religioasă bizantină*, (Die byzantinische religiöse Poesie), Bucureşti, 1899, 72 S.; idem, *Herondas*, Literarisches Studium mit einer rumänischen Übersetzung der Mimen von Al. I. Odobescu, Bucureşti, 1901; idem, *Catalogul manuscriselor greceşti din Biblioteca Academiei Române*, (Katalog der griechischen Handschriften aus der Bibliothek der Rumänischen Akademie der Wissenschaften), Bucureşti, 1909, 563 S., 830 Handschriften; idem, *Prokopie din Caesarea*: Contribuţiuni la topografia balcanică în Evul Mediu (Prokopios von Caesarea, Beiträge zur mittelalterlichen Balkantopographie), Sonderdruck aus dem Jahrbuch "Ioan Neculcea", 6. Heft, Jassy, 1926, 84 S.; Eugen Stănescu und Gh. Sbughea, *Bizantinologia la Universitatea din Bucureşti*, Analele Univ. Bucureşti, Seria Ştiinţe Sociale, Istorie, 14, 1965, S. 114.

über die Rumänen Südost-Europas zu untersuchen und zu veröffentlichen. Der Studienaufenthalt in München (1899-1901) bei Krumbacher war ihm äußerst nützlich.

Sein Arbeitsplan in Deutschland ist uns teilweise aus einem Brief vom 21. XI. 1899 bekannt, den der große Slawist Ioan Bogdan seinem ehemaligen Student geschrieben hat und ihm eigentlich ein wirkliches Programm entwirft: "Zwei-drei Studienjahre unter der Leitung Krumbachers genügend wären, damit du byzantinische Forschungen über uns unternehmen kannst. Ich glaube, dass du das richtige Thema allein findest; sonst weiß Krumbacher besser als ich, was du machen sollst. Sehr interessant wäre eine umfangreiche Studie über die griechischen Elemente in unserer Sprache zu verfassen, was du bei uns im Lande schon angefangen hast [.....]. Diese Studie wäre von Interesse auch für die griechischen Philologen. Sehr wichtig wäre ebenfalls eine Studie vorzugsweise über alle byzantinische Historikern, die Informationen über Rumänen liefern. Diese gäbe wahrscheinlich nicht so viele Resultate. Andere Studien wären über die byzantinische Gesetzgebung oder verschiedenen Codices, die die Rumänen direkt oder indirekterweise durch Vermittlung der Slawen erwähnen. Das ist eine juristische Arbeit. Auf dem Gebiet der Literaturgeschichte sehr interessant wäre ein Studium über die byzantinischen Apokryphen; da aber diese zu uns meistens durch Vermittlung der Bulgaren durchgedrungen haben, sollst du die altbulgarische Literatur kennen. Für die Kirchengeschichte eine sehr wichtige Studie wäre über die gegenseitigen Beziehungen unserer Kirche mit dem Patriarchat von Konstantinopel. Wenn du in dieser Richtung neue Quellen in Vergleich mit denen die Miklosisch-Müller veröffentlicht haben finden und benutzen kannst, dann bringst du einen wichtigen Beitrag. Sieh mal vorübergehend nur einige Vorschläge! Darüber hinaus fragst Krumbacher um Rat"[5].

Aus diesem umfangreichen Programm war es Murnu möglich, ziemlich Vieles und Wichtiges zu verwirklichen. In kurzer Zeit verfasste er seine Doktorarbeit, die er am 5. Juli 1901 *magna cum laude* bestanden hat. Die Hochschätzung der Doktorarbeit hatte zur Folge, derer Veröffentlichung im Jahre 1902 in München[6]. Für die Wissenschaft war das Interesse groß, da Murnu als vorzüglicher Kenner der aromunischen Sprache und der balkanischen Völker galt und seine Forschung stellt fest, dass die aus dem Neugriechischen verliehenen

[5] Nicolae Şerban Tanaşoca, *Scrisorile inedite ale lui Ioan Bogdan către George Murnu*, im Band Sud-estul european. Buletin IV. Mentalitate şi politică [Academia Română, Institutul de studii sud-est europene] 1995, S. 43.

[6] George Murnu, *Rumänische Lehnwörter im Neugriechischen mit historischen Vorbemerkungen*, München, 1902 (wiedergedruckt mit kritischen Anmerkungen und einem Nachtrag zu den Rumänischen Lehnwörter im Neugriechschen von H. Mihăescu, Bucureşti, 1977).

rumänischen (aromunischen) Wörter fünf mal zahlreicher sind als es bisher bekannt wurde (z.B. im Vergleich mit dem was man infolge der Arbeit des Gustav Mayer wusste). Der eigentliche Wortschatz ist von einer historischen Einführung vorausgegangen, in der dieser Prozess erklärt wird und gleichfalls Aspekte der Geschichte der rumänischen Bevölkerung, besonders aus der Großwalachei erläutert werden.

Die Beurteilung von Krumbacher für die Leistungen seines Schülers kennen wir aus verschiedenen Gelegenheiten. In zwei Briefen, die Murnu aus München am 16.02.1902 und 16.03.1902 an seine Frau schickt, erfahren wir, dass Krumbacher bei ihm nicht nur vorzügliches Kennen der deutschen Sprache, sondern auch sein glänzendes Doktorexamen schätzte. Im selben Jahr meldete Krumbacher in der Byzantinischen Zeitschrift, 21/V, 1902, 604 III. Abt., Bibliographische Notizen, die Erscheinung der Doktorarbeit und hob seine historische und philologische Bedeutung hervor[7]. Während seines Aufenthaltes in Deutschland forschte Murnu die byzantinischen Quellen bezüglich der Balkanwlachen und die Frucht dieser Bemühung hat sich in wichtigen Studien konkretisiert wie folgt: *Wann und wo erschienen die Rumänen zum ersten Mal?*[8], *Kekaumenos und die Rumänen im XI. Jh.*[9], *Die* Großwalachei *in der Zeit 1205-1903*[10] oder *Übersetzungen aus Nechitas Choniates*, Studien, die in den Annalen der Rumänischen Akademie der Wissenschaften publiziert wurden[11].

Nach seiner Rückkehr im Lande versammelte Murnu diese Studien im Bd. *Vlahia Mare* (Die Großwalachei), Bukarest, 1913. Darin findet man auch die Angabe: "an der Münchener Universität, wo mir reiche Quellen für diese Zusammenstellung zur Verfügung gestellt wurden"[12].

Immer noch in Deutschland widmete sich Murnu der Übersetzung ins Rumänische der Ilias von Homer, woher er in der Zeit 1900-1905 die ersten 13 Hymnen des berühmten Epos publizierte[13]. Wenn man Odysseia hinzufügt, können wir Murnu als den größten Übersetzer dieser Meisterwerke der Weltliteratur in eine Nationalsprache betrachten.

Obwohl nach seiner Rückkehr im Lande Murnu sich der griechischen Literatur und griechisch-römischen Archäologie widmete, war ihm trotzdem die

---

[7] Iulia şi Ecaterina Murnu, *George Murnu, poetul homerid*, Bucureşti, 1979, S. 71.

[8] Veröffentlicht in Convorbiri literare (CL), 39, 1905, 2. S. 97-102.

[9] CL, 39, 1905, 7-8. S. 577-650.

[10] CL, 40, 1906, S.1110-1116 und 41, 1907, S. 810-824.

[11] Nicolae Şerban Tanaşoca, *op. cit.*, S. 44-45.

[12] Cf. Iulia und Ecaterina Murnu, *op. cit.*, S. 74.

[13] Über die Übersetzungsarbeit der Ilias, s. die Auskünfte aus dem Briefwechsel des Ioan Bogdan, bei Nicolae Şerban Tanaşoca, *op. cit.*, S. 46-47.

Erfahrung, die er während der Studienzeit in München bei Krumbacher gewann hat, für seine wissenschaftliche Ausbildung wesentlich. Die Hochschätzung seitens Krumbachers aufgrund dessen Doktorarbeit und der ganzen Tätigkeit im Seminar der Münchener Universität, hat den großen deutschen Gelehrten dazu entschieden, seinem Schüler Murnu den Vorschlag zu machen, dass er als Mitarbeiter seines Seminars verbleibt. In einem Brief an seine Frau vom 22.02.1902 schrieb Murnu: "ich hätte hier noch 4-5 Monate zu arbeiten und bereit wäre alle Herzverbindungen zu unterbrechen, vorausgesetzt dass ich daraus ein Profit haben kann". In einem anderen Brief an seine Frau vom 16.03.1902 schrieb er wiederum: "Krumbacher erwies mir eine große Feinfühligkeit. Einzelheiten werde ich dir bei meiner Rückkehr geben; vorläufig sage ich dir nur soviel... es ist möglich, dass er nach Rumänien kommt, um er sich für mich bei den Behörden einzusetzen"[14].

Aber man kann nicht von den wissenschaftlichen Anfängen der rumänischen Byzantinistik sprechen, die ihrer Einführung als Unterrichtsfach an der rumänischen Universitäten vorangegangen sind, und es bewirkt haben, dass dies überhaupt möglich wurde, ohne die Tätigkeit *Nicolae Iorgas* (1871-1940) zu erwähnen, der mit gutem Recht als der größte rumänische Historiker gilt und das umfassendste Werk in diesem Bereich hinterlassen hat. Der Umfang seines Werkes im Bereich der Geschichtsschreibung ist überwältigend, wie übrigens auch die Rolle, die er im kulturellen, wissenschaftlichen und politischen Leben Rumäniens - er hat eine Zeit lang sogar das Amt des Premierministers bekleidet - gespielt hat.

Iorga war ursprünglich Professor für Weltgeschichte, hat aber dem europäischen Südosten und der Byzantinistik eine besondere Aufmerksamkeit geschenkt. Er war sich der zentralen Rolle bewusst, die Byzanz in der Geschichte Südosteuropas, Rumäniens, und des gesamten europäischen Kontinents gespielt hat. "Byzanz hat nicht nur eine der größten Zivilisationen geschaffen, sondern stellte auch ein Faktor der Einheitlichkeit dar" (Ét. byz. I 239). Der Beitrag Iorgas zu der Byzantinistik besteht sowohl aus der Herausgabe von Dokumenten, als auch aus Studien und Synthesen.

Iorga ist nicht direkt ein Schüler von Krumbacher gewesen, und es ist ungewiss, ob sie je einander getroffen haben. Sicher ist allerdings, dass die zwei Gelehrten das Werk des jeweils anderen kannten und sich gegenseitig hoch schätzten. 1909 schrieb Krumbacher in der angesehenen "Byzantinischen Zeitschrift" über Iorga: "dass seine Arbeitskraft und Kenntnisse Bewunderung verdienen"[15]. Seinerseits schrieb Iorga anlässlich des frühzeitigen Todes von

[14] Die beiden Zitate aus den Briefen bei Iulia und Ec. Murnu, *op. cit.*, S. 72-74.

[15] Byzantinische Zeitschrift (BZ), 10, 1910, S. 350.

Krumbacher: "Der bedeutende Byzantinologe, Gründer der modernen Byzantinistik, Autor der erstaunenswürdigen byzantinischen Enzyklopädie betitelt *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Leiter der "Byzantinischen Zeitschrift", in der sich das Ergebnis des Eifers von Byzantinologen aller Welt und Völker wiederfindet, ist in München - wo er als Professor an der Universität wirkte, in Alter von nur 54 Jahre (eigentlich 56 Jahre) gestorben "nach einer längeren Krankheit, aber unerwartet schnell, wie die Meldung lautet".

"Krumbachers Tod bereitet den Rumänen großes Leid. Wir gehörten zu dem umfangreichen Kreis der lichtvollen Anliegen des Verstorbenen. Er hat gegenüber unserer Wissenschaft und derer Vertreter Wohlwollen gezeigt, das aus den Herzen derjenigen, die sich dieser Ehre erfreut haben, nie verschwinden wird. Eine ziemlich große Anzahl rumänischer Studenten hat der Reihe nach seine Vorlesungen und Seminare besucht, in denen der Name unseres Landes und Volkes mehr als nur einmal erwähnt wurde.

Er fiel überwältigt von der übermenschlichen Arbeit, heldenhaft wie ein Mensch, der sich selbst nie geschont hat um seine ideele Pflicht, der er sein ganzes Leben gewidmet hatte, zu erfüllen. Der Ausdruck unseres Leides soll nun vor diesem Grab erklingen, wo die Kerze des reinsten Ruhmes ewig brennen wird." (10 Dez. 1909)[16].

Obwohl Iorga, wie gesagt, nicht unmittelbar einer von Krumbachers Schüler gewesen war, ist jedoch seine Ausbildung von dem deutschen wissenschaftlichen Einfluss geprägt worden. In diesem Konnex soll erwähnt werden, dass er im Jahre 1893 in Leipzig bei dem angesehenen Spezialisten für mittelalterliche Geschichte Karl Lamprecht (1856-1915) promovierte, der seinerseits der Verfasser wichtiger Nachschlagewerke war, wie, z.B., *Das wirtschaftliche Leben Deutschlands im Mittelalter*, in vier Bänden (1885-1886) und *Die Geschichte Deutschlands* in 19 Bänden (1895-1908). Iorga hat engen Kontakt zu Lamprecht gepflegt, einen Briefwechsel mit ihm geführt und über ihn berichtet[17].

Ein anderer rumänischer Byzantinologe aus der früheren Entwicklungsphase dieser Wissenschaft, der in großer Masse von dem deutschen Einfluss geprägt wurde, war *Demostene Russo* (1869-1938), ein in Rumänien lebender Grieche, der 1915 zum ersten Professor an dem Lehrstuhl für *Geschichte der*

---

[16] N. Iorga, *Oameni cari au fost*, Bd. I, BPT, Bucureşti, 1967, S. 232, 233; Iorga kalifiziert (S. 403) Krumbacher: "eine erstaunliche Enzyklopädie".

[17] Über Iorga in Deutschland, s. Eugen Stănescu, *Contribuţii la biografia istorică a lui N. Iorga. Începuturile activităţii ştiinţifice, 1890-1894.* (aufgrund der Archiv der Universität in Leipzig und der unveröffentlichten Korrespondenz), in Studii, 18, 1965, 6, S. 1275-1312; Dan Berindei, *Istorici români şi lumea germană* (de la mijlocul secolului al XIX-lea până la începutul sec. XX) Revista istorică, 38, 1985, fasc. 5, S. 462-466.

byzantinischen Zivilisation der Bukarester-Universität berufen wurde. Er wirkte auch als Direktor des *Seminars für byzantinische Philologie* im Rahmen der Universität, wobei er dem Unterricht der mittelgriechischen Sprache und Literatur eine besondere Aufmerksamkeit schenkte, hinsichtlich der Herausgabe von Chroniken und Inschriften und der Erarbeitung eines griechisch-rumänischen Wörterbuches[18].

Demostene Russo hat in Berlin und Leipzig studiert; in Leipzig hat er auch promoviert[19]. Er wurde in entscheidender Weise von den wissenschaftlichen Methoden der deutschen Forscher im Bereich der Textkritik und der Technik zur Herausgabe dieser Texte beeinflusst. Er hat sogar ein Buch zu diesem Thema veröffentlicht[20], dessen Titel durch ein Motto ergänzt wurde, das Russo von Ernst Bernheim (*Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilologie*, 6, Leipzig, 1908) übernommen hatte und das eigentlich als sein eigener Leitspruch gelten kann: "Geist ohne Methode schädigt die Wissenschaft nicht minder als Methode ohne Geist."

Deutschland war für Demostene Russo: *Docta Germania.*

Aber die rumänische Hauptstadt Bukarest war keinesfalls der einzige Ort wo die Byzantinologen gewirkt, bei derer wissenschaftlichen Ausbildung Deutschland in entscheidender Weise beigetragen hat. Cernauti (Cernowitz), die Hauptstadt Bukowinas, kann sich auch mit einem angesehenen Byzantinologen rühmen: *Vasile Grecu* (1885-1972). Er hat in Wien und Berlin studiert und sprach fließend Deutsch. Er besaß hervorragende Kenntnisse im Bereich der mittelgriechischen Sprache und der Paläographie byzantinischer Manuskripte und hat seine Forschungen auf die Werke der byzantinischen Historiker und Chronisten und derer Einfluss auf die mittelalterliche rumänische Literatur konzentriert. Dabei hat er wichtige Beiträge im Bereich der byzantinischen Geschichtsschreibung und der rumänischen mittelalterlichen Literatur geleistet. Für Vasile Grecu galt als Gründer

---

[18] Eine gute Darstellung der wissenschaftlichen Tätigkeit des Demostene Russos gehört dem V. Grecu, *Abriss der rumänischen Byzantinistik*, Sud-Ost Forschungen, 7, 1942, geleitet und herausgegeben von Fritz Valjavec, S. 176-179; s. Auch Eugen Stănescu und Gh. Sbughea, *op. cit.*, S. 115.

[19] Die ins Griechische verfasste Doktorarbeit betitelt sich: Τρεις Γαζαιοι συμβολαι εις την ιστοριαν της φιλοοφιας των Γαζαιων (Drei Gazäer: Beiträge zur Geschichte der Philosophie der Gazäer), Konstantinopel, 1893, 72 S.

[20] D. Russo, *Critica textelor şi tehnica ediţiilor*, Sonderdruck aus BCMI, 1912, 1, Bucureşti, 1912, 107 S.; Siehe auch andere Arbeiten desselben Verfassers nach derselben wissenschaftlichen Kritikmethode: *Studii şi critice.* O carte asupra Învăţaturilor lui Pseudo-Neagoe. Răspuns unui critic. Cărţi de bună cuviinţă. Un catalog de manuscrise greceşti, Bucureşti, 1910, 123 S.; *Studii bizantino-române; Elenismul în România, epoca bizantină şi fanariotă*, Bucureşti, 1912; *Studii istorice greco-române*, I, II, Bucureşti, 1939 (postum).

der modernen Byzantinistik kein anderer als der "unvergessliche K. Krumbacher"[21] (Abriss der rumänischen Byzantinistik, Nr. 171).

Der deutsche Byzantinologe, der die engsten und standhaften Beziehungen zu Rumänien gepflegt hat, und von allen rumänischen Forschern besonders geschätzt wurde, war jedoch *August Heisenberg* (1869-1930), der Vater des ersten Vorsitzenden der "Alexander von Humboldt-Stiftung", nach derer Umorganisierung 1953.

August Heisenberg gehörte auch zu den bedeutenden Gelehrten und war überall in der Welt geschätzt und geliebt, weil er ein offener, freundlicher, fröhlicher und mitfühlender Mensch war, so dass er von seinen zahlreichen Freunden geschätzt und von seinen Schülern hoch bewundert wurde. 1910 wurde er zum Nachfolger von Karl Krumbacher, sowohl an dem Lehrstuhl der Münchener-Universität, als auch an der Leitung der "Byzantinischen Zeitschrift" berufen. Zu seinen Schülern und Mitarbeitern an der Zeitschrift gehörten auch Rumänen. Da er ein ausgezeichneter Philologe, Byzantinologe und Theologe war, galt Heisenberg als die leitende Figur unter den Byzantinologen der Welt in seiner Epoche. Leider ist er frühzeitig gestorben, noch bevor er 61 Jahre alt wurde; anscheinlich war die Ursache seines Todes der Typhus, mit dem er sich anlässlich einer Auslandsreise im Herbst des Jahres 1930 angesteckt hatte[22]. Zu den

---

[21] "Als sich die Byzantinistik um den Anfang des jetzigen Jh-s infolge der begeisterten und beharrenden Tätigkeit des unsterblichen Karl Krumbachers die Stellung einer selbständigen philologisch-historischen Disziplin erworben hatte, da begann man auch in Rumänien diesen neuen Wissenszweig immer mehr zu pflegen"... in Vasile Grecu, *Abriss*... S. 170-172. Aus den wichtigen Arbeiten des Vasile Grecus zitiere ich: *Influenta bizantină în literatura română*, Cernăuți, 1933: *Ursprung der altrumänischen Chroniken* in Deuxième Congrès international des études byzantines, Belgrad, 1927; *Omiliile Patriarhului Ioan XIV Calecas*, 1334-1341, Bucure[ti, 1939; Constantin VII Porfirogenetul, *Carte de învățătură către fiul său Romanos*, București, 1971; Ducas, *Istoria turco-bizantină* (1341-1462), Kritische Auflage und Übersetzung, București, 1958; Laonic Chalcocondyl, *Expuneri istorice*, rumänische Übersetzung, Bucure[ti, 1958; Critobul aus Iambros, *Din Domnia lui Mahomed al II-lea* anii 1451-1467, kritische Auflage und Übersetzung, București, 1963; Georgios Sphrantzes, *Memorii 1401-1477*, kritische Auflage und Übersetzung, București, 1966; Die Biographie und Bibliographie der Arbeiten des Vasile Grecu findet man bei P. S. Năsturel, *Le 80e anniversaire du professeur Vasile Grecu*, RESEE, 3, 1965, 3-4, p. 377-384. Unedierte Angaben über die Biographie und Jugendstudien des Vasile Grecu gibt man in seinem Tagebuch, das in der Bibliothek der rumänischen Akademie der Wissenschaften aufbewahrt wird. Cf. Constantin Șerban in der Zeitschrift "Codrul Cosminului", Neue Serie, nr. 2 (12) 1996, S. 433-439.

[22] Über August Heisenberg, s. Franz Dölger, *August Heisenberg*. Geboren 13. November 1869, gestorben 22. November 1930, Jahreshefte 241 B (1933), S. 25-55, V. Grecu, *August Heisenberg, 13 noiembrie 1869-22 noiembrie 1930*, Sonderdruck aus Codrul Cosminului, 7, 1931-1932, Buletinul Institutului de istorie și limbă de la Universitatea din Cernăuți, S. 551-565; N. Iorga und N. Bănescu in Revue historique du sud-est européen, 7, 1930, 10-12, S. 251-253; N. Bănescu, *Auguste Heisenberg*, in derselben Zeitschrift 8, 1931, 4-6 (Sonderdruck), Vălenii de Munte, 1931, 18 S.; N. Iorga, *Oameni care au fost*, Bd. II in BPT, București, 1967, S. 257-258; BZ, 30, 1929/30, Festschriftband.

rumänischen Schülern von Heisenberg zählen zwei hervorragende Persönlichkeiten: der Byzantinologe *Nicolae Bănescu*, der an den Universitäten in Cluj-Napoca (Klausenburg) und in Bukarest gewirkt hat, und der Theologe *Dumitru Staniloae*, der heutzutage als die wichtigste Persönlichkeit des gegenwärtigen orthodoxen Christentums angesehen wird.

Nicolae Bănescu[23] hat 1910-1912 in München studiert und dort mit *magna cum laude* promoviert; nach seiner Rückkehr in die Heimat wirkte er als Professor an der Universitäten in Cluj (1918-1938) und Bukarest (1938-1947); er war Rektor der Universität in Cluj, Direktor des Instituts für Südosteuropäische Studien sowie einiger Fachzeitschriften, und später Vizepräsident der Rumänischen Akademie der Wissenschaften. Von 1913 bis 1964 wirkte Bănescu als Redakteur (Korrespondent) für Rumänien der "Byzantinischen Zeitschrift". Diese zahlreiche Ämter haben es ihm erlaubt, sehr enge Beziehungen zu A. Heisenberg zu pflegen; die zwei Gelehrten führten einen regen Briefwechsel und Heisenberg hat sogar Bănescu in Cluj besucht. Bănescu bewunderte Heisenberg wegen seiner "umfassenden und gediegener Gelehrsamkeit, seinem überlegenen Taktgefühl, seinem edlen und feinfühligen Charakter, wegen seiner Geduld und Begeisterung, die eine offene Stimmung geschafft haben" - im Seminar in München, wo eine große Anzahl von Gelehrten aus vielen Ländern ausgebildet wurden[24]. "Im Mittel- und Neugriechischem Seminar hat er, im großzügigen Geiste, zahlreiche Forscher aus allen Ländern methodisch eingewiesen und ausgebildet, was keineswegs eine bedeutungslose Leistung ist. Das Bild des so geliebten Meisters wird in dem Gedächtnis derjenigen, die die Ehre hatten, seine Schüler zu sein, nie erlöschen. A. Heisenberg kann gewiss als bedeutender und würdiger Nachfolger seines illustren Vorgängers betrachtet werden, dessen Werk er fortgesetzt hat." Die regelmäßigen Treffen mit seinem Meister, jeden Mittwoch in dem Seminar der Münchener-Universität in der Amalienstraße sind für Bănescu unvergesslich geblieben. Dabei lernten die jungen Studenten, kritische Präsentationen der neuen Bücher zu erarbeiten und die paläographischen Manuskripte zu entziffern und zu deuten[25].

Der Briefwechsel zwischen A. Heisenberg und N. Bănescu ist äußerst interessant und wartet darauf, veröffentlicht zu werden. In einem Brief an B\nescu aus dem Monat Mai 1913 bezog sich Heisenberg auf die Beiträge, die der rumänische Forscher für die "Byzantinische Zeitschrift" verfasste: "Ich bin für jeden

---

[23] *Le 90e anniversaire du Professeur Nicolas Bănescu* [Brève présentation et bibliographie de ses travaux, par Petre S. Năsturel, *Hommage* par prof. Constantin Daicoviciu, Bucarest, 1969, S. 5-20 + 1 f. portrait], RESEE, 7, 1969, Nr. 1, (Tirage à part); Eug. Stănescu şi Gh. Sbughea, *op. cit.*, S. 119-120.

[24] N. Bănescu în RHSEE, 8, 1931, 4-6, S. 18 (Auszug)

[25] Idem, în RHSEE, 7, 1930, 1-3, S. 252.

Beitrag sehr dankbar, da ich naturgemäß den größten Mut darauf lege, über alle Fortschritte der Byzantinistik in Rumänien so vollständig wie möglich zu berichten. Auch über die Vertretung unseres Fachs an den rumänischen Universitäten. Wenn Sie auch darüber einige Zeilen schreiben wollten, würde ich mich sehr freuen". Brief aus Mai 1923[26].

In der Zeitspanne nach dem ersten Weltkrieg, einer Epoche, in der das deutsche Volk voller Verzweiflung und Fassungslosigkeit war, ist es Heisenberg gelungen, sein geistiges Gleichgewicht zu bewahren; er hat seine Beziehungen zu den Gelehrten im Ausland aufrecht erhalten, insbesondere mittels der "Byzantinischen Zeitschrift", von der er noch einige Hefte herausgegeben hat. In einer seiner Briefe (September 1921) schrieb A. Heisenberg an Bănescu: "Wir arbeiten so lange wir noch können[27]; und er setzte wieder in September fort "alles andere wird die Zeit wieder in Ordnung bringen und Gerechtigkeit der Menschheit wird auch wieder einmal erwachen"[28]. Als 1924 ein neues Heft der "Byzantinischen Zeitschrift" erschienen war, äußerte er sich wie folgt: "Es ist für mich auch nicht im Geringsten zweifelhaft, dass nun durch treues und ernstes Zusammenarbeiten aller Byzantinisten in allen Ländern des Arbeitsgebiet ernstlich gefördert werden kann, das uns allen am Herzen liegt"[29].

Heisenberg erwähnte in der "Byzantinischen Zeitschrift" die wissenschaftliche Arbeit in unserem Land und die rumänischen Beiträge mit Wohlwollen und anerkennenden Anregungen. So, z.B., gab Heisenberg 1914 (BZ 13, S. 361) die Gründung, am 24. Januar 1914, "eines rumänischen Instituts für süd-osteuropäische Studien" bekannt. Er zitierte einige Fragmente aus dem Programm dieses Instituts und schrieb dann weiter: "Nach dem Programm dürfen wir auch für die byzantinischen Studien reichen Gewinn von der Tätigkeit des neuen Instituts erhoffen, um so mehr, als an der Spitze so gewährte Gelehrte wie N. Iorga, S. Murgoci und V. Pârvan stehen..Die Leitung des Instituts gibt monatlich ein Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale heraus, die bisher vorliegenden Hefte zeigen in französischen, deutschen und rumänischen Beiträgen eine sehr wertvolle Berücksichtigung der Wissenschaft von Byzanz. So wünschen auch wir dem jungen Institut das kräftigste Gedeihen"[30]. Ein anderes Mal ("Byzantinische Zeitschrift" 25, 1925, S. 471-472) brachte er, anlässlich der Herausgabe der Monographie "Fürstenhof Arges" (Curtea Domească de la Argeş), erneut seine

[26] Idem, în RHSEE, 8, 1931, 4-6, S. 18.
[27] Idem, *Ibidem*, S. 14.
[28] Idem, *Ibidem*, S. 17.
[29] Idem, *Ibidem*, S. 17.
[30] BZ, 23, 1914, S. 361.

Hochschätzung für die rumänischen Werke zum Ausdruck: "Die rumänischen Gelehrten haben durch diese Monographie eine ausgezeichnete Grundlage für die Erfassung der Kunstdenkmäler in ihrer Heimat gelegt... Sie haben aber zugleich auch der Byzantinistik einen höchst wertvollen Dienst geleistet, für den man nur danken kann"[31].

Wie schon erwähnt, hat A. Heisenberg Kontakte auch zu den anderen rumänischen Byzantinologen gepflegt, darunter N. Iorga und V. Grecu, die an dieser Stelle schon erwähnt wurden. Nicolae Iorga hat übrigens nach Heisenbergs Tod von den Erben dessen Bibliothek abgekauft, so dass ein großer Teil der Bücher, die einst dem deutschen Gelehrten gehört hatte, sich in Bukarest befinden (beim Institut für Geschichte "Nicolae Iorga")[32].

Die frühzeitige Tod von Heisenberg hat die rumänischen Byzantinologen zutiefst betroffen und viele haben damals ihr Bedauern schriftlich zum Ausdruck gebracht. Iorga betrachtete Heisenberg als "un des maîtres les plus estimés, érudit, bon et affable, dont le souvenir pour ceux qui l'ont connu leur restera toujours vivant." Eines seiner wichtigsten Verdienste war, "celui de réunir, même après la guerre, les chercheurs de tous les pays dans sa 'Byzantinische Zeitschrift', bientôt un organ central de ces études"[33].

Vasile Grecu hat über A. Heisenberg schöne Worte ausgedrückt, sowohl in bezug auf seine Fähigkeiten bei der Führung des übernommenen Lehrstuhls von Krumbacher und bei der Leitung der Byzantinischen Zeitschrift, als auch über seine wissenschaftliche Tätigkeit, im allgemeinen: "Der Nachfolger Karls Krumbacher, Stifter der modernen Byzantinistik und der erste unter den deutschen Byzantinisten, August Heisenberg, starb frühzeitig im Alter von 61 Jahren, als die Gelehrten aller Welt von ihm noch viele und wichtige Arbeiten auf seinem Fachgebiet erwarteten"[34].

Bezüglich seiner Tätigkeit bei der Byzantinischen Zeitschrift schrieb Vasile Grecu: "Sein Kennen, seine Erfahrung und Arbeit stellte er uneigennützig denen zur

---

[31] BZ, 25, 1925, S. 471-472.

[32] Wir geben den Text des Briefes von 30. September 1931 wieder, den Nicolae Iorga in seinem damaligen Amt als Minister Präsident, Unterrichts und Kulturminister an die Frau Heisenberg geschrieben hat: "Gnädige Frau, im Besitz des Fachbibliothekskatalog Ihres Verstorbenen Gemahls Prof. August Heisenberg und Ihre Absicht bezüglich der Bibliothek kennend, erlauben wir uns, gnädige Frau, Sie anzufragen, ob Sie nicht geneigt wären, die ganze Bibliothek uns zu übergeben gegen eine monatliche Bezahlung bis zur Erledigung des ganzen Preises. Hochachtungsvoll, Minister Präsident, Unterrichts und Kulturminister, N. Iorga. An die Frau Geheimrat Heisenberg, Hohenzollernstraße 110/III, München 13. Die Bibliothek wurde am 24. Nov. 1931 für das Institut Sudost-Europas gekauft. Heute sie gehört dem Institut für Geschichte "Nicolae Iorga" , wo sie wahrscheinlich selbst von Iorga verlegt wurde und dasselbe Gebäude war damals persönlicher Besitz des großen Gelehrten.

[33] N. Iorga, in RHSEE, 7, 1930, 1-3, S. 251.

[34] V. Grecu, in Codrul Cosminului, 7, 1931-1932, Cernăuți, 1932, S. 551.

Verfügung, die Byzantinistik treiben (s. BZ 22, 1913, S. 541). Heisenberg erwähnt mit Sympatie und dankbaren Ermutungen die rumänische wissenschaftliche Bewegung und direkten oder indirekten Beiträge von Rumänien zum Vorschritt der Byzantinistik (s. BZ 23, 1914/1919, S. 361; 25, 1925, S. 471-472 und passim). In der BZ oder in seinen Besprechungen genügt er sich nicht nur rumänische Beiträge zu erwähnen oder davon zu berichten, sondern auch intelligente Beobachtungen oder originelle Feststellungen zu machen. Hier und da drückt er seine Meinung über die wichtigsten Probleme der Byzantinistik aus, wie z.B. über den Ursprung der christlichen Kunst, den einige Forscher nur im Orient finden wollen, während Byzanz beiseite gelassen wird. Heisenberg betont, dass von Justinian aus Byzanz die Führung der künstlerischen Bewegung übernimmt (BZ 22, 1913, S. 618) und verteidigt die Originalität der byzantinischen Kultur, ohne dass er den orientalischen Einfluss verleugnet. Denn diese Kultur von Anfang an durch Vermittlung des Hellenismus im römischen Keiserreiche und danach indirekterweise im Mittelalter überlebte" (BZ 25, 1925, S. 454)[35].

Für den großen Theologen *Dumitru Stăniloae* (1903-1992) galt August Heisenberg auch als Wegweiser im Schuljahr 1928-1929. Obwohl die verbrachte Zeit in München von D. Stăniloae verhältnismäßig kurz war, bedeutete doch die Begegnung mit Heisenberg ein entschiedenes Ereignis seines Lebens. Heisenberg befand sich damals auf dem Höhepunkt seines Prestiges, das er infolge eifrigen wissenschaftlichen Tätigkeit und der charismatischen Leistung seiner Schüler erlangt hatte. Er maß große Bedeutung der Forschung und Edierung der byzantinischen Quellen, den Methoden bei, nach denen, die Texte kritisch untersucht und danach veröffentlicht werden müssen. Dank seiner philologischen und theologischen Ausbildung konnte er die Werke der byzantinischen Theologen leicht verstehen und verwerten. Der junge D. Stăniloae hat in München das günstigste Milieu und in Heisenberg seinen Anreger dazu gefunden, Texte der orthodoxen Theologie von höchsten spirituellen Inhalt herauszugeben und zu übersetzen. Von München aus fuhr Stăniloae mit seinem Photoapparat auf dem Rücken nach Berlin, Paris und Belgrad, mit dem Ziel Aufnahmen nach den Handschriften des Heiligen Gregorius Palamas, für den er seit langer Zeit große Interesse zeigte, dort zu verschaffen[36].

---

[35] Idem, *Ibidem*, , S. 562-563.

[36] Über die wissenschaftlichen Publikationen des Prof. Dumitru Stăniloae siehe die Liste im Büchlein von Gheorghe F. Anghelescu: *Pr. Dumitru Stăniloae – promotor şi exeget al gândirii patristice*. Introducere şi bibliografie, Ed. Trinitas, Iaşi, 1998, 208 p., aber sehr ungenügend für das großartige Werk und Persönlichkeit des berühmten Theologen.

Die in diesem Aufsatz vorgeführten Angaben bieten hoffentlich ein Bild von dem, was Deutschland für die Anfänge der rumänischen Byzantinistik bedeutet hat, sowie empfehlenswertes Beispiel für die gegenwärtige Zusammenarbeit.

L'ÉTUDE D'UN LOT DE FAUNE PROVENU D'UN SONDAGE ARCHÉOLOGIQUE EXÉCUTÉ EN DEHORS DE LA MURAILLE D'ENCEINTE DE LA CITÉ DE *TROPAEUM* (ADAMCLISI)

SERGIU HAIMOVICI

I

En l'an 1992, l'archéologue C. Chiriac a executé des fouilles en dehors de la muraille d'enceinte de la cité de *Tropaeum*, pour connaître exactement l'amplacement d'une basilique qui a commencé à fonctionner an début du VIème siècle[1]. On a aussi trouvé, parmi d'autres vestiges, une petite quantité de restes osseux que l'archéologue a datés entre *post* le IIème siècle et *ante* le commencement du VIème siècle, donc dans la période proto byzantine.

L'actuelle commune d'Adamclisi est située presque au milieu du Plateau Sud-dobroudgéen (en ligne droite à 20 km de la rive droite du Danube); ce plateau est plus haut vers la frontière avec la Bulgarie, mais il baisse lentement vers le nord, du côté de la vallée de Carasu, mais aussi, vers le Danube. Sous les sols, composés aujourd'hui généralement de divers types de tchernosioms, on trove un tapis de loess, un peu sablonneux, d'origine quaternaire qui superpose des sédiments miocènes (le sarmatien) qui s'étale sur des calcaires crétaciques. Les eaux courantes ont formé ainsi des vallées profondes en de canyons qui ont percé jusqu'aux couches de l'ère secondaire en donnant naissance aussi des formations carstiques. La petite rivière d'Urluia qui passe près du village d'Adamclisi est un bon exemple. L'isotherme de 11° qui passe au-dessus du plateau montre que celui-ci a un climat chaud. La végétation actuelle de la zone est bien anthropisée, formée de cultures agricoles et de prairies xero-mésofiles secondaires; vers l'ouest on trouve cependant seulement des restes de forêts de jadis, formées de chênaies dans les quelles *prédomine Querqus pedunculiflora*, mais il y a aussi *Q. pubescens*. On

[1] Voir en Archeologia Moldovei, XX, 1996 à la page 150, l'ouvrage de C. Chiriac intitulé: *Despre prezenta arcului reflex la Tropaeum Trajani, în perioada protobizantină*, où on voit le plan de la cité de *Tropaeum* et le raport entre le sondage archéologique et la position de la muraille de la cité.

trouve en même temps une série d'éléments thermophiles subméditerranéens, mais aussi des endemismes.

II

Le matériel faunique, en petite quantité est formé seulement des restes osseux appartenent aux vertébrés les autres groupes d'animaux étant absents. On a pu determiner un nombre de 28 fragments, de 36 pièces trouvées. Pour huit, tous provenent des mammifères on n'a pas pu déterminer précisément l'espèce. Des restes déterminés, trois apartiennent aux trois groupes différents, à savoir: les poissons téléosteens, les chéloniens et les oiseaux, donc un fragment pour chaque groupe. Les 25 autres proviennent des espèces des mammifères domestiques et sauvages.

Les poissons sont représentés par un reste de la portion occipitale du crâne, l'individu étant bien grand; nous précisons qu'il appartenait aux cyprinides, probablement même à la carpe (*Cyprinus carpio*) l'exemplaire ayant, en vie, 3-4 kg.

Les chéloniens ont un reste de la plaque marginale de la carapace; par son épaisseur, nous sommes presque sûrs qu'il provient de la tortue *Testudo graeca ibera*, élément thermophile qui est déja rare, aujourd'hui en Dobroudja.

Le segment osseux des oiseaux (*Aves*) est représenté par un fragment de l'humerus avec son épiphyse supérieure; il est grand, provenant probablement de la cigogne (*Ciconia*).

Les restes déterminables des mammifères sont en nombre de 25; comme nous avons déjà vu il y en a encore huit pour lesquelles la détermination spécifique a été impossible: cinq sont représentés par des éclats d'os longs, appartenent à de grandes espèces, probablement de *Bos taurus*, mais peut-être aussi *Cervus elaphus*, les trois autres sont des portions distales des côtes, et ils peuvent appartenir aux porcins mais aussi aux ovins.

Le matériel osseux des mammifères déterminés precisément, provient des espèces suivantes en le classant en ordre systematique: *Canis familiaris* (le chien), *Sus scrofa ferus* (le sanglier), *Sus scrofa domest* (les porcins), *Cervus elaphus* (le cerf roux, ou noble), *Ovis aries* (les ovins), *Bos taurus* (les taurins), *Equus caballus* (le cheval) et *Asinus domest* (l'âne). Nous mentionnons que le cerf et le sanglier sont sauvages et les six autres des espèces domestiques.

Tableau I

Mammifères: la fréquence des espèces en fragments et individus présumés

Espèce	Fragments		Individus	
	No abs.	%	No abs.	%
Taurins	21	46,67	5	31,25
Porcins	8	17,78	3	18,75
Ovins	7	15,56	2	12,50
Cheval	5	11,11	2	12,50
Âne	1	2,22	1	6,25
Chien	1	2,22	1	6,25
Sanglier	1	2,22	1	6,25
Cerf	1	2,22	1	6,25
Total	**45**		**16**	

Nous donnons pour chaque espèce des caractéristiques morphologiques, la biométrie, l'âge du sacrifice (ou de la mort), des particularités étoécologiques etc.

Des chiffres du Tableau I on peut constater que les **taurins** ont la plus haute fréquence (presque ½ de la totalité des fragments); ce fait ne doit pas surprendre, parce qu'ils sont, d'une part, polyvalents du point de vue économique et, d'autre part, étant de grande taille par le sacrifice et puis par le tranchage, les segments de leurs corp, doivent être, fragmentés, en beaucoup de restes pour servir ultérieurement comme aliments. Mais, malheureusement, il manque les cornes et les grandes parties du néurocrâne grâce auxquelles on peut bien établir le type morphologique des taurins. On a trouvé un axis qui a l'apophyse odontoide coupé, ce qui montre qu'au sacrifice la séparation entre la tête et le tronc a été faite exactement à l'articulation d'entre l'atlas et l'axis. D'après des caractéristiques données par les dents, les vertèbres et les fragments des membres on constate l'absence totale des jeunes et les exemplaires adultes et mûrs étaient sacrifiés en plein optimum d'utilité économique (entre deux et six années). On a pu aussi faire des mensurations (voir tableau 1).

Pour un spécialiste, à l'oeil, mais évidemment par les mensurations, et même par la calculation, par un radius entier, d'une taille de 1,33 m, (même si l'os nommé a appartenu à un castré) considérée comme haute, on peut dire que les taurins de la cité de *Tropaeum* étaient massifs et grands. On sait que les Romains ont utilisé des méthodes d'amélioration raciale des espèces d'animaux domestiques, les taurins ayant ainsi en moyenne chez eux une taille de 10 cm plus haute que chez les

Celtes et les Daces[2]; ils ont apporté dans les provinces soumises des exemplaires améliorés et/ou ont exécuté cette amélioration sur place, par le démarrage sur les types locaux non-améliorés des „barbares". Nous avons constaté la présence de ce phénomène chez les taurins de Dobroudja sur un matériel osseux provenu de Dinogetia romaine du IVème siècle[3] et de nouveau maintenant dans le cadre de la cité de *Tropaeum*, de la même période historique.

Les porcins se situent après les taurins à une distance appréciable. Nous mentionnons qu'ils sont de taille plus petit par rapport aux taurins (un boeuf=2,5-3 porcs) et ils sont en même temps, économiquement monovalents, en fournissant, après le sacrifice, leur viande ainsi que la graisse.

Dans notre matériau osseux, appartenent aux porcins, ou a aussi trouvé à côté des vertèbres et des restes des os des membres deux crânes en bonne partie déchirés; sur l'un d'eux, qui a seulement 8-9 mois, on voit encore bien les sutures de l'os lacrimal, qui à l'oeil et par les mensurations (longueur=32 mm, hauteur=26 mm et l'indice=81,25) a une forme presque carré, donc ce pourceau présentait un mufle probablement relativement court; le même crâne a sur sa partie pariétooccipitale un grand, trou fait par l'homme, qui a permis d'enlever l'encéphale. On observe des mensurations (tableau 2) ainsi que de la morphologie que le porc de la cité était petit et probablement on n'a fait pas sur lui un processus d'amélioration. L'âge du sacrifice s'étend de l'âge de neuf mois à 5-6 années, donc des individus adultes et mûrs.

Les ovins ont une taille beaucoup plus petite par rapport au porc (un individu porcin = trois moutons) et ils ont simultanément un fréquence très basse; mais ce petit betail est polyvalent. Une corne petite de femelle a la longuer de 80 mm. Les autres mensurations sont trouvées dans le tableau 3. L'âge du sacrifice est entre une anée et 5-6 ans. Les ovins de la cité sont relativement massifs et probablement de grande taille. Sont-ils aussi améliorés?

Le cheval qui suit par sa basse fréquence a seulement cinq restes. À l'exception d'un omoplate les quatre autres restes sont représentés par des os „secs" (c'est-à-dire sans chair ou avec peu de chair) et nous ne pouvous pas préciser s'il était utilisé dans l'alimentation; ayant une grande taille s'il était aussi mangé, cette espèce représentait une bonne source de viande pour la population de la cité. Pour donner des détails sur la morphologic du ce cheval nous avons à notre disposition deux mâchoires inférieures l'une très endommagée, et l'autre relativement bien conservée, ayant été detruite, quand elle fut enlevée par les fouilles, sa partie antérieure

---

[2] S. Haimovici, *Cresterea animalelor la geto-daci (sec. IV i.e.n - sec. I e.n.) din Moldova şi Muntenia*, Thraco Dacica, T. VIII, 1987, p. 145-147 et le tableau.

[3] S. Haimovici, *Studiul arheozoologic al resturilor de la Dinogetia (Garvăn) aparţinând epocii romane târzii*. Peuce X, 1991, p. 357 et le tableau.

représentant toute la symphyse (on a gardé cinq dents incisives); il y a encore un fragment d'omoplate et une phalange III, antérieure mensurables (tableau 4).

La mâchoire 1, a une légère asymétrie des rameaux montantes et sur les corps, ce qui représente une chose habituelle. Il y a cinq incisives, à savoir: I_1 dr, I_2 dr, I_2 go, I_3 dr, I_3 go, par leur surface d'usure on les estime à plus de 20 ans; les dents jugales sont aussi très émoussées et la surface d'érosion est très effacée - on voit bien seulement l'existence d'une *vallis externa*, très profonde sur les molaires, ainsi que deux sillons visibles clairement sur la partie externe (vestibulaire) des dents jugales, immédiatement en bas de la face triturante; on considère ce caractère comme typique pour les chevaux dits „d'est". Il est possible que cette mâchoire appartienne à une jument. Nous croyons que l'omoplate provient du même individu que la mâchoire 1. La mâchoire 2 appartient à un individu plus petit par sa taille; il est possible que la phalange III antérieure qui provient d'un individu de 10-12 années appartienne au même exemplaire que la mâchoire 2. Tous les deux individus déterminés sont de taille moyenne, le deuxième visiblement plus petit que la premier.

L'âne est représenté par un seul reste osseux, un métacarpe III, qui est très important, par ses caracteres morphologiques et métriques (tableau 5) pour montrer précisément l'appartenence de l'os à cette espèce et pour metre en évidence des particularités caractéristiques.

Du tableau 5 on peut immédiatement observer l'existence d'un individu de basse taille, près d'un mètre. On ne peut pas préciser son sexe, mais son âge est d'approximativement cinq ans - mais déjà l'épiphise inférieure porte des exofites qui montrent que l'individu a fait de grands efforts et un travail forcé.

L'âne est connu par ses restes osseux sur le territoire de la Roumanie, encore commenceant de Hallstatt incipient[4], mais il n'était pas élevé par les autochtones mais amené sporadiquement par les commerçants qui s'en servaient comme animal de bât pour transporter leurs marchandises. Les exemplaires trouvés parmi les restes ménajers mouraient probablement d'épuisement, mais aussi à cause du froid de nos latitudes (l'âne est très thermophile). Peut-être qu'avec la colonisation hellénique des rivages de *Pontus Euxinus* et puis surtout par l'intervention de Rome en Dobroudja il a pu devenir un animal domestique assimilé par les autochtones de cette provine et, en général, seulement au sud de la Roumanie.

Le chien, espèce domestique, en général, sans une importance économique directe, n'étant indubitablement pas utilisé dans l'alimentation de la population humaine de la cité, reste toujours l'ami de l'homme et il devient par sa variabilité et la diversité de sa taille, mais aussi déjà par la transformation des proportions

[4] S. Haimovici, Cristina Cretu, *Unele probleme de arheozoologie privind o asezare hallstattiană: Sarăica (Comuna Girov, jud. Neamț)*, Memoria Antiquitatea sous presse.

intersegmentaires, un animal avec des races distinctes. L'exemplaire trouvé est représenté par une petite partie de la mâchoire supérieure qui porte la P^4, c'est-à-dire la carnassière, de 21 mm et les deux molaires qui ont également ensemble 21 mm. Le reste appartient à un individu de taille moyenne vers la grande, et il est relativement vieux, parce que la carnassière est rongée. Nous ne pouvons pas donner d'autres détails, étant donné la pénurie du matériel.

Les deux espèces sauvages, le **sanglier** et le **cerf**, ont chacune seulement un reste. Le premier fut précisément déterminé par un fragment du coxal qui présente la cavité cotiloïde (acetabulaire) avec un diamètre de 41 mm. Nous avons réparti au cerf une apophyse coronoïde d'une mâchoire inférieure, la détermination soulevant quelques doutes. Tous les deux sont des espèces avec un caractère stenoec, représentant la catégorie écologique „de forêt". Le sanglier vit encore aujourd'hui en Dobroudja, même dans le Plateau Sud-Dobroudjéen, dans les forêts de la frontière avec la Bulgarie. Le cerf a disparu de la Dobroudja, probablement au Moyen Age, et peut-être après le XVIIème siècle. Il était présent le long du Danube, dans la première partie du deuxième millénaire, non seulement à l'abri des forêts du rivage du Danube, mais effectivement au Sud de la province.

III

On a vu que le matériau faunique est en petite quantité. C'est pourquoi, les données qu'il nous offre sont en quelque sorte pauvres et peut-être même aléatories. Mais il y en a aussi qui sont très concrètes, parce qu'elles se réfèrent à l'économie animalière des habitants de la cité de *Tropaeum*. Elles sont très importantes parce que cette cité n'est pas une unité de production agricole, dans son acceptation la plus large, mais une unité presque destinée à la consommation, elle aussi très complexe en certain sens.

Un problème important qui se pose est celui de pouvoir obtenir des données sur la manière dont les habitants couvraient leurs nécessités de viande, c'est-à-dire des protéines animales.

L'action de la pêche et les poissons provenaient évidemment du Danube (le ruisseau d'Urluia donnait, au fond, le frétin), mais probablement que la pêche était seulement occasionnelle.

Les mammifères fournissaient presque en totalité la chair pour l'alimentation journalière. On doit exclure évidemment, le chien, peut-être, l'âne et probablement, le cheval. Les taurins, couvraient plus que la moitié des nécessités, parce qu'ils donnaient aussi le lait et ses dérivées; suivent les porcins probablement avec presque 25%, à peine, puis, avec une quantite très basse aussi les ovins, qui

fournissaient spéciallement les dérivés de leur lait. Un rôle certain était aussi joué par la chasse, le sanglier et le cerf étant comestibles, probablement même préférés par les habitants (elle représentait 4,44% par fragments et 12,5% des individus).

L'utilisation des taurins, du cheval et de l'âne comme „moteur animal" sous des formes multiples très diversifiées apparaît, théoretiquement, très évidente, mais, à cause du manque des données directes, nous ne pouvons pas détailler ce problème.

Il est important de signaler le fait que par le sacrifice et la chasse, tous les mammifères donnaient, en subsidiaire, des produits, dits secondaires: peau et/ou fourrure, poils et laine, cornes et bois, os, tendons et ligaments, même des organes internes, considérés comme matière premiere animale, utilisable dans l'économie. Il est sûr que dans la cité il y avait artisans qui transformaient ces produits en outils, en divers objets, en vêtements - „biens matériels mobiles" - qui pouvaient devenir aussi des marchandises vendues ou changées; les produits des ovins constituient un problème à part: la laine est récoltée dans l'année pour devenir fibre textile; la peau à laine provient du sacrifice de l'individu, et elle peut-être transformée en une touloupe par le pelletier. Dans ce sens, nous n'avons pas, encore une fois, de données directes, mais nous pouvons répondre affirmativement par des observations indirectes:

a) les cornes et les bois manquent dans notre matériaux qui est représenté par des restes de cuisine;

b) on n'a pas trouvé de restes osseux présentant des traces de la scie ou du couteau.

Finalement, nous remarquons que, en Dobroudja aussi, l'économie animalière était basée sur l'élevage du grand bétail - les taurins - situation caractéristique de l'Europe Centrale et Est-Centrale. Plus au sud il sont remplacés par le petit (ménu) betail, c'est-à-dire, les ovicaprins, situation qui caractérise bien les rivages de la Méditerranée orientale ainsi que l'Asie mineure.

IV

Nous terminerons notre exposé, en tentant d'indiquer, les caractéristiques étoécologiques des espèces trouvées, les particularités de l'ambiant de jadis, c'est-à-dire de l'environnement de la cité de *Tropaeum Trajani* pendant la période protobyzantine, avant la destruction de celle-ci par les barbares migrateurs.

On sait que beaucoup de spécialistes considèrent la zone représentant le sud de Dobroudja comme une steppe aride typique. Dans la première partie du *millenium* I après Jésus-Christ., la situation n'était pas la même. Encore beaucoup des siècles après, cette zone se maintenait forestière, couverte de forêts de chênaie thermophiles et ne représentait pas une sylvosteppe, formation - d'après nous, secondaire artificielle - d'origine anthropique; elle fut la formation sylvestre de la

plus basse altitude de l'étage némoral de la végétation – forêt nommée en roumain „dumbravă". La présence du sanglier et du cerf, mais, dans d'autres matériaux fauniques provennus des établissements archéologiques de la même zone et aussi d'autres espèces „de forêt", prouvent qu'il s'agissait d'une forêt[5].

Tableau 1
Taurins: mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions	
M_3	1	Long	37
Radius	1	Long.max. Larg.épiph.sup. Diam.a.p. Larg.surf.art.sup. Larg.épiph.inf Larg.surf.art.inf. Larg.min,diaph. Indice gracil. H.garrot	309 86 45 77 75 68 39 12,62 1329 (1,30 m)
Tibia	1	Larg.épiph.inf. Diam.a.p. Larg.surf.art.inf.	59 45 51
Calcaneum	2	Long.max. Larg.max.	171 - 42 44
Astragale	1	Long.max. Larg.troch.inf.	70 45
Centrotarse	1	Larg.max.	59
Phalange I	2	Long.max. Larg.épiph.sup. Larg.min.diaph. Indice gracil.	(63) 63 (32) - - 26 - 41,26

Tableau 2
Porcins: mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions	
Omoplate	2	Long.tête art. Long.surf.art. Long.min.col.	32 - 29 (25) 20 18
Humerus	1	Larg.épiph.inf. Larg.surf.art.inf.	36 30

[5] S. Haimovici, *Studiul resturilor animaliere, datate în sec. IX-X, descoperite în ruinele unui așezământ monahal paleocreștin de la Dumbrăveni, jud. Constanța*, Acta Moldaviae Septentrionalis, Botoșani, I, 1999 (2000), p. 309-310.

Tableau 3
Ovins:mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions	
Humerus	1	Larg.épiph.inf	31
		Larg.surf.art.inf.	(29)
Métacarpe	1	Larg.épiph.sup.	30
		Diam.a.p.	19

Tableau 4
Cheval:mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions			
			1		2
			Dr	Go	Dr
Mâchoire inferieure	2	Long Gonion caudale - partie anter.alvéole P_2	295	291	
		Long Gonion caudale - partie poster.alvéole M_3	144	140	
		Long.dents jugales	157	157	
		Long.prémolaires	81	80	
		Long.molaires	76	75	
		Haut..Gonion ventrale - Condilion	179	182	17
		Haut.derrière l'alvéole M_3	98	102	5
		Haut.avant l'alvéole P_2	61	58	
		Haut.min.diastème	(40)	(41)	
Omoplate	1	Long.tête art.	93		
		Long.surf.art.	55		
		Larg.surf.art.	48		
		Larg.min.col.	61		
Phalange III anter.	1	Long.max.	64		
		Larg.max.	75		
		Larg.surf.art.	47		
		Hauteur de phal.	27		
		Long.ant.	44		

Tableau 5
Âne: mensurations (mm)

Segment osseux	No	Dimensions	
Métacarpe III	1	Long.max.	174
		Long.lat.(K)	169
		Larg.épiph.sup.	36
		Diam.a.p.	25
		Larg.épiph.inf.	34
		Diam.a.p.sur la crête	23
		Larg.min.diaph.	24
		Diam.min.diaph.	18
		Indice gracil.	13,79
		H.garrot	1083 (1,08 m)